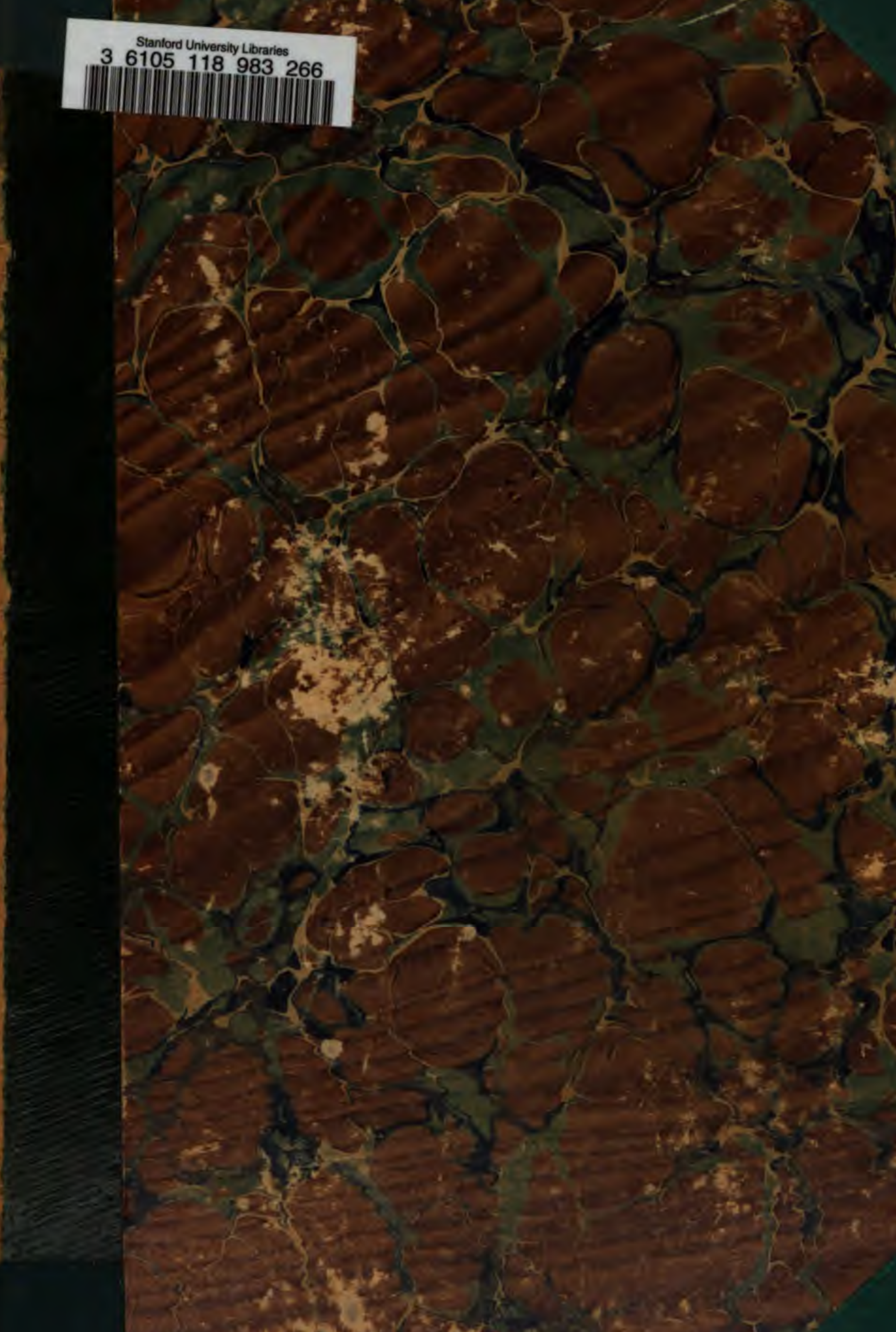
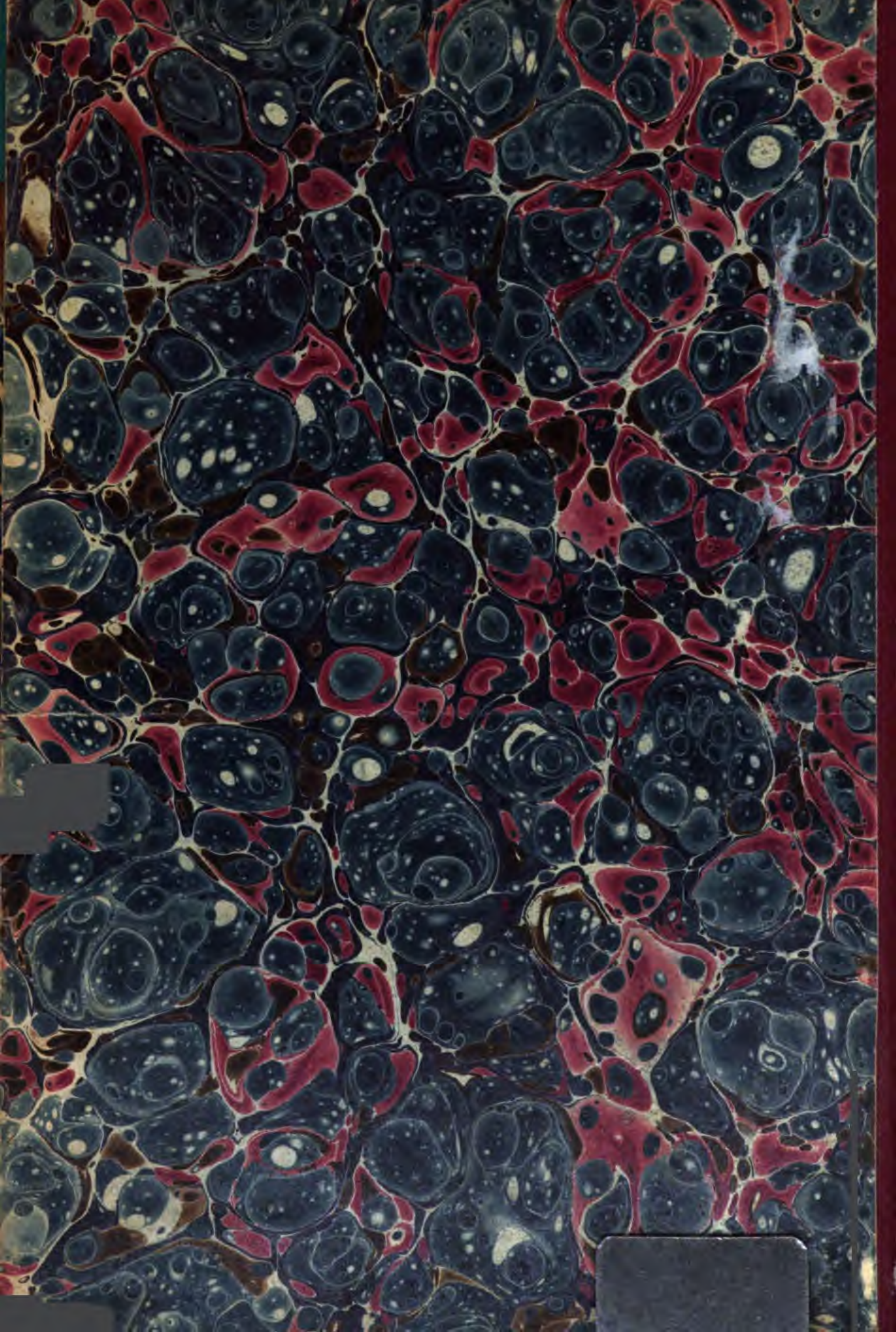

Stanford University Libraries
3 6105 118 983 266



SEMAINE LITTÉRAIRE

DU

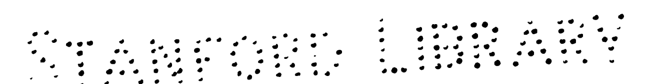
COURRIER DES ETATS-UNIS.



DE ROMANS, FEUILLETONS, OUVRAGES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES, EN PROSE ET EN VERS, DES AUTEURS MODERNES LES PLUS RENOMMES.

XI SERIE.—VOL I.





New-York.
F. GAILLARDET, ÉDITEUR
Bureau du Courrier des Etats-Unis,
12 PARK PLACE.

1846.



CONDITIONS D'ABONNEMENT.

La *Semaine Littéraire* paraît tous les samedis, par livraison de 32 pages contenant 64 colonnes de texte. Elle formera par année 4 volumes de 13 livraisons ou 416 pages chacun, renfermant la matière de près de 50 volumes de romans parisiens.

PRIX PAR AN, FRAIS DE PORT NON COMPRIS.

Pour les abonnés du *Courrier des Etats-Unis*..................$4 00
Pour les personnes non abonnées au *Courrier des Etats-Unis*.... 6 00

On ne peut souscrire pour moins de six mois et tous les abonnements datent du commencement d'un volume.

SEMAINE LITTÉRAIRE

Du Courrier des Etats-Unis.

LA DAME DE MONSOREAU,

PAR

ALEXANDRE DUMAS.

Premiere Partie.

I.

LES NOCES DE SAINT-LUC.

Le dimanche gras de l'année 1578, après la fête du populaire, et tandis que s'éteignaient dans les rues les rumeurs de la joyeuse journée, commençait une fête splendide dans le magnifique hôtel que venait de se faire bâtir, de l'autre côté de l'eau, et presque en face du Louvre, cette illustre famille des Montmorency, qui, alliée à la famille royale, marchait l'égale des familles princières. Cette fête particulière, qui succédait à la fête publique, avait pour but de célébrer les noces de François d'Epinay de Saint-Luc, grand ami du roi Henri III, et l'un de ses favoris les plus intimes, avec Jeanne de Cossé-Brissac, fille du maréchal de France de ce nom.

Le repas avait eu lieu au Louvre, et le roi, qui avait consenti à grande peine au mariage, avait paru au festin avec un visage sévère qui n'avait rien d'approprié à la circonstance. Son costume, en outre, paraissait en harmonie avec son visage; c'était ce costume marron foncé sous lequel Clouet nous l'a montré assistant aux noces de Joyeuse; et cette espèce de spectre royal, sérieux jusqu'à la majesté, avait glacé d'effroi tout le monde, et surtout la jeune mariée, qu'il regardait fort de travers toutes les fois qu'il la regardait.

Cependant, cette attitude sombre du roi, au milieu de la joie de cette fête, ne semblait étrange à personne, car la cause était un de ces secrets de cour. que tout le monde cotoie avec précaution, comme ces écueils à fleur d'eau auxquels on est sûr de se briser en les touchant.

A peine le repas terminé, le roi s'était levé brusquement, et force avait été alors à tout le monde, même à ceux qui avouaient tout bas leur désir de rester à table. de suivre l'exemple du roi. — Alors Saint-Luc avait jeté un long regard sur sa femme, comme pour puiser du courage dans ses yeux, et s'approchant du roi :

— Sire, lui dit-il, Votre Majesté me fera-t-elle l'honneur d'accepter les violons que je veux lui donner à l'hôtel de Montmorency, ce soir?

Henri III s'était alors retourné avec un mélange de colère et de chagrin, — et comme Saint-Luc, courbé devant lui, l'implorait avec une voix des plus douces et une mine des plus engageantes :

— Oui, monsieur, avait-il répondu, nous irons, quoique vous ne méritiez certainement pas cette preuve d'amitié de notre part.

Alors, mademoiselle de Brissac, devenue madame de Saint-Luc, avait remercié humblement le roi. Mais Henri avait tourné le dos sans répondre à ses remercîments.

— Qu'a donc le roi contre vous, Monsieur de Saint-Luc? avait demandé la jeune femme à son mari.

— Belle amie, répondit Saint-Luc, je vous raconterai cela plus tard, quand cette grande colère sera dissipée.

— Et se dissipera t-elle ? demanda Jeanne.

— Il le faudra bien, répondit le jeune homme.

Mlle de Brissac n'était point encore assez madame de Saint-Luc pour insister: elle renfonça sa curiosité au fond de son cœur, se promettant de trouver, pour dicter ses conditions, un moment où Saint-Luc serait bien obligé de les accepter.

On attendait donc Henri III à l'hôtel de Montmorency, au moment où s'ouvre l'histoire que nous allons raconter à nos lecteurs. Or, il était onze heures déjà, et le roi n'était pas encore arrivé.

Saint-Luc avait convié à ce bal tout ce que le roi et tout ce que lui même avait d'amis; il avait compris dans les invitations les princes et les amis des princes, particulièrement ceux de notre ancienne connaissance, le duc d'Alençon, devenu duc d'Anjou, à l'avénement de Henri III au trône; mais M. le duc d'Anjou, qui ne s'était pas trouvé au festin du Louvre, ne semblait pas devoir se trouver davantage à la fête de l'hôtel Montmorency.

Quant au roi et à la reine de Navarre, ils s'étaient sauvés dans le Béarn, et faisaient de l'opposition ouverte en guerroyant à la tête des huguenots.

M. le duc d'Anjou, selon son habitude, faisait aussi de l'opposition; mais de l'opposition sourde et ténébreuse, dans laquelle il avait toujours soin de se tenir en arrière, tout en poussant en avant ceux de ses amis que n'avait point guéris l'exemple de la Mole et de Coconnas.

Il va sans dire que ses gentilshommes et ceux du roi vivaient dans une mauvaise intelligence, qui amenait au moins deux ou trois fois par mois des rencontres dans lesquelles il était bien rare que quelqu'un des combattants ne demeurât point mort sur la place ou tout au moins grièvement blessé.

Quant à Catherine, elle était arrivée au comble de ses vœux. Son fils bien-aimé était parvenu à ce trône qu'elle ambitionnait tant pour lui, ou plutôt pour elle. Et elle régnait sous son nom, tout en ayant l'air de se détacher des choses de ce monde, et de n'avoir plus soin que de son salut.

Saint-Luc, tout inquiet de ne voir arriver aucune personne royale, cherchait à rassurer son beau-père, fort ému de cette menaçante absence. Convaincu, comme tout le monde, de l'amitié que le roi Henri portait à Saint-Luc, il avait cru s'allier à une faveur, et voilà que sa fille, au contraire, épousait quelque chose comme une disgrâce. Saint Luc se donnait mille peines pour lui inspirer une sécurité que lui-même n'avait pas, et ses amis Maugiron, Schomberg et Quélus, dans leurs plus magnifiques costumes, tout raides dans leurs pourpoints splendides, et dont les fraises énormes semblaient des plats supportant leur tête, comme au festin d'Hérode, ajoutaient encore à ses transes par leurs ironiques lamentations.

— Eh! mon Dieu! mon pauvre ami, disait Quélus, je crois en vérité que, pour cette fois, tu es perdu. Le roi t'en veut de ce que tu t'es moqué de ses avis, et M. d'Anjou t'en veut de ce que tu t'es moqué de son nez.

— Mais non, répondit Saint-Luc, le roi ne vient pas parce qu'il a été faire un pélerinage aux Minimes du bois de Vincennes, et le duc d'Anjou est absent parce qu'il est amoureux de quelque femme que j'aurai oublié d'inviter.

— Allons donc, dit Maugiron, as-tu vu la mine que faisait le roi à dîner? Est-ce la physionomie paterne d'un homme qui va prendre le bourdon pour faire un pélerinage? Et quant au duc d'Anjou, son absence personnelle, motivée par la cause que tu dis, empêcherait-elle ses Angevins de venir? En vois-tu un seul ici? Regarde, éclipse complète, pas même ce tranche-montagne de Bussy.

— Heu! messieurs, disait le duc de Brissac en secouant la tête d'une façon désespérée, ceci me fait tout l'effet d'une disgrâce complète. En quoi donc, mon Dieu! notre maison, toujours si dévouée à la monarchie, a-t-elle pu déplaire à Sa Majesté?

Et le vieux courtisan levait avec douleur ses deux bras au ciel.

Les jeunes gens regardaient Saint-Luc avec de grands éclats de rire qui, loin de rassurer le maréchal, le désespéraient.

La jeune mariée, pensive et recueillie, se demandait, comme son père, en quoi Saint-Luc avait pu déplaire au roi.

Saint-Luc le savait, lui, et de cette science était le moins tranquille de tous.

Tout à coup, à l'une des deux portes par lesquelles on entrait dans la salle, on annonça le roi.

— Ah! s'écria le maréchal radieux, maintenant je ne crains plus rien, et si j'entendais annoncer le duc d'Anjou, ma joie serait complète.

— Et moi, murmura Saint-Luc, j'ai encore plus peur du roi présent que du roi absent, car il ne vient que pour me jouer quelque mauvais tour, comme c'est aussi pour me jouer quelque mauvais tour que le duc d'Anjou ne vient pas.

Mais, malgré cette triste réflexion, il ne s'en précipita pas moins au devant du roi, qui avait enfin quitté son sombre costume marron, et qui s'avançait tout resplendissant de satin, de plumes et de pierreries.

Mais au moment où apparaissait à l'une des portes le roi Henri III, un autre Henri III, exactement pareil au premier, vêtu, chaussé, coiffé, fraisé et goudronné de même, apparaissait par la porte en face. De sorte que les courtisans, un instant emportés vers le premier, s'arrêtèrent comme le flot à la pile de

l'arche, et refluèrent en tourbillonnant du premier au second roi.

Henri III remarqua le mouvement, et ne voyant devant lui que des bouches ouvertes, des yeux effarés, et des corps pirouettant sur une jambe :

— Ça, messieurs, qu'y a-t-il donc?

Un long éclat de rire lui répondit.

Le roi, peu patient de son naturel, et en ce moment surtout peu disposé à la patience, commençait de froncer le sourcil, quand Saint-Luc s'approchant de lui :

— Sire, dit-il, c'est Chicot, votre bouffon, qui s'est habillé exactement comme Votre Majesté, et qui donne sa main à baiser aux dames.

Henri III se mit à rire. Chicot jouissait à la cour du dernier Valois d'une liberté pareille à celle dont jouissait, trente ans auparavant, Triboulet à la cour de François Ier, et dont devait jouir, quarante ans plus tard, Langely à la cour du roi Louis XIII.

C'est que Chicot n'était pas un fou ordinaire. Avant de s'appeler Chicot, il s'était appelé de Chicot. C'était un gentilhomme breton qui, maltraité par M. de Mayenne, s'était réfugié près de Henri III, et qui payait en vérités quelquefois cruelles la protection que lui avait donnée le successeur de Charles IX.

— Eh! maître Chicot, dit Henri, deux rois ici, c'est beaucoup.

— En ce cas, continue à me laisser jouer mon rôle de roi à ma guise, et joue le rôle de duc d'Anjou à la tienne; peut être qu'on te prendra pour lui, et qu'on te dira des choses qui t'apprendront, non pas ce qu'il pense, mais ce qu'il fait.

— En effet, dit le roi en regardant avec humeur autour de lui, mon frère d'Anjou n'est pas venu.

— Raison de plus pour que tu le remplaces. C'est dit : je suis Henri et tu es François. Je vais trôner; tu vas danser; je ferai pour toi toutes les singeries de la couronne; et toi, pendant ce temps, tu t'amuseras un peu. Pauvre roi!

Le regard du roi s'arrêta sur Saint-Luc.

— Tu as raison, Chicot, je veux danser.

— Décidément, pensa Brissac, je m'étais trompé en croyant le roi irrité contre nous. Tout au contraire, le roi est de charmante humeur.

Et il courut à droite et à gauche, félicitant chacun et surtout se félicitant lui-même d'avoir donné sa fille à un homme jouissant d'une si grande faveur chez le roi.

Cependant Saint-Luc s'était rapproché de sa femme. Mlle de Brissac n'était pas une beauté, mais elle avait de charmants yeux noirs, des dents blanches, une peau éblouissante; tout cela lui composait ce qu'on peut appeler une figure d'esprit.

— Monsieur, dit-elle à son mari, toujours préoccupée qu'elle était par une seule pensée : — Que me disait-on? que le roi m'en voulait? Depuis qu'il est arrivé, il ne cesse de me sourire.

— Ce n'est pas ce que vous me disiez au retour du dîner, chère Jeanne, car son regard, alors, vous faisait peur.

— Sa Majesté était sans doute mal disposée alors, dit la jeune femme; maintenant...

— Maintenant, c'est bien pis, dit Saint-Luc, le roi rit les lèvres serrées. J'aimerais bien mieux qu'il me montrât les dents. Jeanne, ma pauvre amie, le roi nous ménage quelque traître surprise. — Oh! ne me regardez pas si tendrement, je vous prie, — et même tournez-moi le dos. Justement voici Maugiron qui vient à nous; — retenez-le, accaparez-le, soyez aimable avec lui.

— Savez-vous, monsieur, dit Jeanne en souriant, que voilà une étrange recommandation, et que si je la suivais à la lettre, on pourrait croire?...

— Ah! dit Saint-Luc avec un soupir, ce serait bien heureux qu'on le crût.

Et tournant le dos à sa femme, dont l'étonnement était au comble, il s'en alla faire sa cour à Chicot, qui jouait son rôle de roi avec un entrain, avec une majesté des plus risibles.

Cependant Henri, profitant du congé qui était donné à sa grandeur, dansait, mais, tout en dansant, ne perdait pas de vue Saint-Luc.

Tantôt il l'appelait pour lui conter quelque remarque plaisante, qui, drôle ou non, avait le privilége de faire rire Saint-Luc aux éclats. Tantôt il lui offrait, dans son drageoir, des pralines et des fruits glacés que Saint-Luc trouvait délicieux. Enfin, si Saint-Luc disparaissait un instant de la salle où était le roi, pour faire les honneurs des autres salles, le roi l'envoyait chercher aussitôt par un de ses pages et de ses officiers, et Saint-Luc revenait sourire à son maître, qui ne paraissait content que lorsqu'il le revoyait.

Tout à coup, un bruit assez fort pour être remarqué au milieu de ce tumulte, frappa les oreilles de Henri.

— Eh! eh! dit-il, il me semble que j'entends la voix de Chicot. Entends-tu, Saint-Luc? le roi se fâche.

— Oui, sire, dit Saint-Luc, sans paraître remarquer l'allusion de Sa Majesté, il se querelle avec quelqu'un, ce me semble.

— Voyez ce que c'est, dit le roi, et revenez incontinent me le dire.

Saint-Luc s'éloigna.

En effet, on entendait Chicot qui criait en nazillant, comme faisait le roi en certaines occasions :

— J'ai fait des ordonnances somptuaires, cependant. Mais si celles que j'ai faites ne suffisent pas, j'en ferai encore, j'en ferai tant qu'il y en aura assez; si elles ne sont pas bonnes,

elles seront nombreuses au moins. Par la corne de Belzébuth, mon cousin, six pages, monsieur de Bussy, c'est trop.

Et Chicot, enflant les joues, cambrant ses hanches, et mettant le poing sur le côté, jouait le roi à s'y méprendre.

— Que parle-t-il donc de Bussy ? demanda le roi en fronçant le sourcil.

Saint-Luc, de retour, allait répondre au roi, quand la foule, s'ouvrant, laissa voir six pages vêtus de drap d'or, couverts de colliers et portant sur la poitrine les armoiries de leur maître, toutes chatoyantes de pierreries. Derrière eux venait un homme jeune, beau et fier, qui marchait le front haut, l'œil insolent, la lèvre dédaigneusement retroussée, et dont le simple costume de velours noir tranchait avec les riches habits de ses pages.

— Bussy, disait-on, Bussy d'Amboise.

Et chacun courait au devant du jeune homme qui causait cette rumeur, et se rangeait pour le laisser passer.

Maugiron, Schomberg et Quélus avaient pris place aux côtés du roi comme pour le défendre.

— Tiens! dit le premier, faisant allusion à la présence inattendue de Bussy et à l'absence continue du duc d'Alençon, auquel Bussy appartenait; tiens! voici le valet et l'on ne voit pas le maître.

— Patience, répondit Quélus, devant le valet il y avait les valets du valet. Le maître du valet vient peut-être derrière le maître des premiers valets.

— Dis donc, Saint-Luc, dit Schomberg, le plus jeune des mignons du roi Henri et avec cela un des plus braves, sais-tu que M. de Bussy ne te fait guère honneur ? Regarde donc ce pourpoint noir; mordieu! est-ce donc là un habit de noces ?

— Non, dit Quélus, mais c'est un habit d'enterrement.

— Ah! murmura Henri, que n'est-ce le sien ? et que ne porte-t-il d'avance son propre deuil!

— Avec tout cela, Saint-Luc, dit Maugiron, M. d'Anjou ne suit pas Bussy. Serais-tu *aussi* en disgrâce de ce côté-là ?

Le *aussi* frappa Saint-Luc au cœur.

— Pourquoi donc suivrait-il Bussy ? répliqua Quélus. Ne vous rappelez-vous plus que lorsque Sa Majesté fit l'honneur de demander à M. de Bussy s'il voulait être à elle, M. de Bussy lui fit répondre qu'étant de la maison princière de Clermont, il n'avait besoin d'être à personne et se contenterait purement et simplement d'être à lui-même, certain qu'il se trouverait meilleur prince que qui que ce fût au monde.

Le roi fronça le sourcil et se mordit la moustache.

— Cependant, quoi que tu dises, Quélus, reprit Maugiron, il est bien à M. d'Anjou, ce me semble.

— Alors, riposta flegmatiquement Quélus, c'est que M. d'Anjou est plus grand seigneur que notre roi.

Cette observation était la plus poignante que l'on pût faire devant Henri, lequel avait toujours fraternellement détesté le duc d'Anjou.

Aussi, quoiqu'il ne répondît pas le moindre mot, le vit-on pâlir.

— Allons, allons, messieurs, hasarda en tremblant Saint-Luc, un peu de charité pour mes convives; ne gâtez pas mon jour de noces.

Ces paroles de Saint-Luc ramenèrent probablement Henri à un autre ordre de pensées.

— Oui, dit-il, ne gâtons pas le jour des noces de Saint-Luc, messieurs.

Et il prononça ces paroles en frisant sa moustache avec un air narquois qui n'échappa point au pauvre marié.

— Tiens, s'écria Schomberg, Bussy est donc allié des Brissac, à cette heure ?

— Pourquoi cela ? dit Maugiron.

— Puisque voilà Saint-Luc qui le défend. Que diable! dans ce pauvre monde où l'on a assez de se défendre soi-même, on ne défend, ce me semble, que ses parents, ses alliés et ses amis.

— Messieurs, dit Saint-Luc, M. de Bussy n'est ni mon allié, ni mon ami, ni mon parent; il est mon hôte.

Le roi lança un regard furieux à Saint-Luc.

— Et d'ailleurs, se hâta de dire celui-ci, foudroyé par le regard du roi, je ne le défends pas le moins du monde.

Bussy s'était rapproché gravement derrière les pages, et allait saluer le roi, quand Chicot, blessé qu'on donnât à d'autres qu'à lui la priorité du respect, s'écria :

— Eh! ça! là..., Bussy, Bussy d'Amboise, Louis de Clermont, comte de Bussy ; puisqu'il faut absolument te donner tous tes noms pour que tu reconnaisses que c'est à toi que l'on parle, ne vois tu pas le vrai Henri ? ne distingues-tu pas le roi du fou ? Celui à qui tu vas, c'est Chicot, c'est mon fou, c'est mon bouffon. Celui qui fait tant de sottises que parfois j'en pâme de rire.

Bussy continuait son chemin, et se trouvait en face de Henri, devant lequel il allait s'incliner, lorsque Henri lui dit :

— N'entendez-vous pas, monsieur de Bussy ? on vous appelle.

Et au milieu des éclats de rire de ses mignons, il tourna le dos au jeune capitaine.

Bussy rougit de colère; mais réprimant son premier mouvement, il feignit de prendre au sérieux l'observation du roi, et sans paraître avoir entendu les éclats de rire de Quélus, de Schomberg et de Maugiron, sans paraître avoir vu leur insolent sourire, il se retourna vers Chicot.

— Ah ! pardon, Sire, dit-il. il y a des rois qui ressemblent tellement à des bouffons, que vous me pardonnerez, je l'espère, d'avoir pris votre bouffon pour un roi.

— Heim ! murmura Henri en se retournant, que dit-il donc ?

— Rien, Sire, fit Saint-Luc, qui semblait, pendant toute cette soirée, avoir reçu du ciel la mission de pacificateur, rien, absolument rien.

— N'importe, maître Bussy, dit Chicot se dressant sur la pointe du pied comme faisait le roi lorsqu'il voulait se donner de la majesté, c'est impardonnable.

— Sire, répliqua Bussy, pardonnez-moi, j'étais préoccupé.

— De vos pages, monsieur, dit Chicot avec humeur. Vous vous ruinez en pages, et par là, morbleu ! c'est empiéter sur nos prérogatives.

— Comment cela ? dit Bussy, qui comprenait qu'en prêtant le collet au bouffon, le mauvais rôle serait pour le roi. Je prie votre majesté de s'expliquer, et si j'ai effectivement eu tort, eh bien ! je l'avouerai en toute humilité.

— Du drap d'or à ces marouffles, dit Chicot en montrant du doigt les pages, tandis que vous, un gentilhomme, un colonel, un Clermont, presque un prince, enfin, vous êtes vêtu de simple velours noir.

— Sire, dit Bussy en se tournant vers les mignons du roi, c'est que quand on vit dans un temps où les marouffles sont vêtus comme des princes, je crois de bon goût aux princes, pour se distinguer d'eux, de se vêtir comme des marouffles.

Et il rendit aux jeunes mignons, étincelants de parure, le sourire impertinent dont ils l'avaient gratifié un instant auparavant.

Henri regarda ses favoris pâlissants de fureur, qui semblaient n'attendre qu'un mot de leur maître pour se jeter sur Bussy. Quélus, le plus animé de tous contre ce gentilhomme, avec lequel il se fût déjà rencontré, sans la défense expresse du roi, avait la main à la garde de son épée.

— Est-ce pour moi et les miens que vous dites cela ? s'écria Chicot, qui, ayant pris la place du roi, répondait ce que Henri eût dû répondre.

Et le bouffon prit, en disant ces paroles, une pose de matamore si outrée, que la moitié de la salle éclata de rire. L'autre moitié ne rit pas, et c'était tout simple : la moitié qui riait, riait de l'autre moitié.

Cependant, trois amis de Bussy, supposant qu'il allait peut-être y avoir rixe, étaient venus se ranger près de lui. C'était Charles Balzac d'Entragues, que l'on nommait plus communément Entraguet, Livarot et Ribeirac.

En voyant ces préliminaires d'hostilités, Saint-Luc devina que Bussy était venu de la part de Monsieur pour amener quelque scandale ou adresser quelque défi. Il trembla plus fort que jamais, car il se sentait pris entre les colères ardentes de deux puissants ennemis, qui choisissaient sa maison pour champ de bataille.

Il courut à Quélus, qui paraissait le plus animé de tous, et, posant la main sur la garde de l'épée du jeune homme :

— Au nom du ciel ! lui dit-il, ami, modère-toi, et attendons.

— Eh ! pardieu ! modère-toi toi-même, s'écria-t-il. Le coup de poing de ce butor t'atteint aussi bien que moi ; qui dit quelque chose contre l'un de nous, dit quelque chose contre tous, et qui dit quelque chose contre tous, touche au roi.

— Quélus, Quélus, dit Saint-Luc, songe au duc d'Anjou, qui est derrière Bussy, d'autant plus aux aguets qu'il est absent, d'autant plus à craindre qu'il est invisible. Tu ne me fais pas l'affront de croire, je le présume, que j'aie peur du valet, mais du maître.

— Eh ! mordieu ! s'écria Quélus, qu'a-t-on à craindre quand on appartient au roi de France ? Si nous nous mettons en péril pour lui, le roi de France nous défendra.

— Toi, oui ; mais moi ! dit piteusement Saint-Luc.

— Ah ! dam ! dit Quélus, pourquoi diable aussi te maries-tu, sachant combien le roi est jaloux dans ses amitiés ?

— Bon ! dit saint-Luc en lui-même, chacun songe à soi. Ne nous oublions donc pas. Et, puisque je veux vivre tranquille, au moins pendant les quinze premiers jours de mon mariage, tâchons de nous faire un ami de M. d'Alençon.

Et, sur cette réflexion, il quitta Quélus et s'avança au devant de Bussy.

Après son impertinente apostrophe, Bussy avait relevé la tête et promené ses regards par toute la salle, dressant l'oreille pour recueillir quelque impertinence en échange de celle qu'il avait lancée. Mais tous les fronts s'étaient détournés, toutes les bouches étaient demeurées muettes. Les uns avaient peur d'approuver devant le roi, les autres d'improuver devant Bussy.

Ce dernier, voyant Saint-Luc s'approcher, crut enfin avoir trouvé ce qu'il cherchait.

— Monsieur, dit Bussy, est-ce à ce que je viens de dire que je dois l'honneur de l'entretien que vous paraissez désirer ?

— A ce que vous venez de dire ? demanda Saint-Luc de son air le plus gracieux. Que venez-vous donc de dire ? je n'ai rien entendu, moi ; non, je vous avais vu et je désirais avoir le plaisir de vous saluer, et de vous remercier, en vous saluant, de l'honneur que fait votre présence à ma maison.

Bussy était un homme supérieur en toutes choses ; brave jusqu'à la folie, mais lettré, spi-

rituel et de bonne compagnie. Il connaissait le courage de Saint-Luc et comprit que le devoir du maître de maison l'emportait en ce moment sur la susceptibilité du raffiné. A tout autre il eût répété sa phrase, c'est-à-dire sa provocation; mais il se contenta de saluer poliment Saint-Luc, et de répondre quelques mots gracieux à son compliment.

— Oh! oh! dit Henri, voyant Saint-Luc près de Bussy, je crois que mon jeune coq a été chanter pouille au capitan. Il a bien fait, mais je ne veux pas qu'on me le tue. Allez donc voir, Quélus. Non, pas vous, Quélus, vous avez trop mauvaise tête. Allez donc voir. Maugiron.

Maugiron partit comme un trait; mais Saint-Luc, aux aguets, ne le laissa point arriver jusqu'à Bussy, et revenant vers le roi, il lui ramena Maugiron.

— Que lui as-tu dit, à ce fat de Bussy? demanda le roi.

— Moi, sire?

— Oui, toi.

— Je lui ai dit bonsoir, fit Saint-Luc.

— Ah! ah! voilà tout? maugréa le roi.

Saint-Luc s'aperçut qu'il avait fait une sottise.

— Je lui ai dit bonsoir, reprit-il, en ajoutant que j'aurais l'honneur de lui dire bonjour demain matin.

— Oh! oh! fit Henri, je m'en doutais. Mauvaise tête!

— Mais, veuille Votre gracieuse Majesté me garder le secret. dit Saint-Luc.

— Oh! pardieu! fit Henri III, ce n'est pas pour te gêner ce que j'en dis. Il est certain que si tu pouvais m'en défaire sans qu'il en résultât pour toi quelque égratignure...

Les mignons échangèrent entre eux un rapide regard qu'Henri III fit semblant de ne pas avoir remarqué.

— Car enfin, continua le roi, le drôle est d'une insolence...

— Oui, oui, dit Saint-Luc. Cependant, un jour ou l'autre, soyez tranquille, Sire, il trouvera son maître.

— Heu! fit le roi secouant la tête de bas en haut. Il tire rudement l'épée. Que ne se fait-il mordre par quelque chien enragé! Cela nous en débarrasserait bien plus commodément.

Et il jeta un regard de travers sur Bussy, qui, accompagné de ses trois amis, allait et venait, heurtant et raillant tous ceux qu'il savait être les plus hostiles au duc d'Anjou et qui, par conséquent, étaient les plus grands amis du roi.

— Corbleu! s'écria Chicot, ne rudoyez donc pas ainsi mes mignons gentilshommes, maître Bussy, car je tire l'épée. tout roi que je suis, ni plus ni moins que si j'étais un bouffon.

— Ah! le drôle! murmura Henri, sur ma parole! il voit juste.

— S'il continue de pareilles plaisanteries, je châtierai Chicot, Sire, dit Maugiron.

— Ne t'y frotte pas, Maugiron; Chicot est gentilhomme et fort chatouilleux sur le point d'honneur. D'ailleurs, ce n'est pas lui qui mérite le plus d'être châtié, car ce n'est pas lui le plus insolent.

Cette fois, il n'y avait plus à s'y méprendre, Quélus fit signe à d'O et à d'Epernon.

— Messieurs, dit Quélus en les menant à l'écart, venez au conseil; toi, Saint-Luc, cause avec le roi et achève ta paix qui me paraît heureusement commencée.

Saint-Luc préféra ce dernier rôle et s'approcha du roi et de Chicot qui étaient aux prises.

Pendant ce temps Quélus emmenait ses quatre amis dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Eh bien! demanda d'Epernon, voyons, que veux-tu dire? J'étais en train de faire la cour à la femme de Joyeuse. et je te préviens que si ton récit n'est pas des plus intéressans, je ne te pardonne pas.

— Je veux vous dire, Messieurs, répondit Quélus, qu'après le bal je pars immédiatement pour la chasse.

— Bon, dit d'O, pour quelle chasse?

— Pour la chasse au sanglier.

— Quelle lubie te passe par la tête d'aller, du froid qui court, te faire éventrer dans quelque taillis?

— N'importe! j'y vais.

— Seul?

— Non pas, avec Maugiron et Schomberg. Nous chassons pour le roi.

— Ah! oui, je comprends, dirent ensemble Schomberg et Maugiron.

— Le roi veut qu'on lui serve demain une hure de sanglier.

— Avec un collet renversé à l'italienne, dit Maugiron, faisant allusion au simple col rabattu, qu'en opposition avec les fraises des mignons, portait Bussy.

— Ah! ah! dit d'Epernon, bon! j'en suis alors.

— De quoi donc s'agit-il? demanda d'O; je n'y suis pas du tout, moi.

— Eh bien! regarde autour de toi, mon mignon.

— Bon! je regarde.

— Y a-t-il quelqu'un qui t'ait ri au nez?

— Bussy, ce me semble.

— Eh bien! ne te paraît-il pas que c'est là un sanglier dont la hure serait agréable au roi?

— Tu crois que le roi... dit d'O.

— C'est lui qui la demande, répondit Quélus.

— Eh bien! soit. En chasse; mais comment chasserons-nous?

— A l'affût, c'est plus sûr.

Bussy remarqua la conférence et ne doutant pas qu'il ne fût question de lui, il s'approcha en ricanant avec ses amis

— Regarde donc, Antraguet, regarde donc, Ribeirac, dit-il, comme les voilà groupés, c'est touchant; on dirait Euryale et Nisus, Damon

et Pithias. Castor et... Mais où est donc Pollux ?

— Pollux se marie, dit Antraguet, de sorte que voilà Castor dépareillé.

— Que peuvent-ils faire là ? demanda Bussy en les regardant insolemment.

— Gageons, dit Ribeirac, qu'ils complotent quelque nouvel amidon.

— Non, messieurs, dit en souriant Quélus, nous parlons chasse.

— Vraiment, seigneur Cupido, dit Bussy, il fait bien froid pour chasser. Cela vous gercera la peau.

— Monsieur, répondit Maugiron avec la même politesse, nous avons des gants très chauds et des pourpoints doublés.

— Ah! cela me rassure. dit Bussy : est-ce que c'est bientôt que vous chassez ?

— Mais cette nuit peut-être, dit Schomberg.

— Il n'y a pas de peut-être ; cette nuit sûrement, ajouta Maugiron.

— Je vais prévenir le roi, dit Bussy ; que dirait Sa Majesté si demain, à son réveil, elle allait trouver ses amis enrhumés ?

— Ne vous donnez pas la peine de prévenir le roi, monsieur, dit Quélus ; S. M. sait que nous chassons.

— L'alouette ? fit Bussy avec une mine interrogatrice des plus impertinentes.

— Non, monsieur, dit Quélus, nous chassons le sanglier. Il nous faut absolument une hure.

— Et l'animal ?... demanda Antraguet.

— Est détourné, dit Schomberg.

— Mais encore faut-il savoir où il passera, demanda Livarot.

— Nous tâcherons de nous renseigner, dit d'O. Chassez-vous avec nous, Monsieur de Bussy ?

— Non, répondit celui-ci, continuant la conversation sur le même mode. Non, en vérité, je suis empêché. Demain il faut que je sois chez M. d'Alençon pour la réception de M. de Monsoreau, à qui Monseigneur, comme vous le savez, a fait accorder la place de grand-veneur.

— Mais, cette nuit ? demanda Quélus.

— Ah ! cette nuit, je ne puis encore ; j'ai un rendez-vous dans une mystérieuse maison du faubourg Saint-Antoine.

— Ah! ah ! fit d'Epernon, est-ce que la reine Margot serait incognito à Paris. Monsieur de Bussy, car nous avons appris que vous aviez hérité de la Mole ?

— Oui, mais depuis quelque temps j'ai renoncé à l'héritage et c'est d'une autre personne qu'il s'agit.

— Et cette personne vous attend rue du faubourg Saint-Antoine ? demanda d'O.

— Oui, justement : je vous demanderai même un conseil, Monsieur de Quélus.

— Dites. Quoique je ne sois point avocat, je me pique de ne pas les donner mauvais, surtout à mes amis.

— On dit les rues de Paris peu sûres ; le faubourg Saint-Antoine est un quartier fort isolé. Quel chemin me conseillez-vous de prendre ?

— Dam ! dit Quélus, comme le batelier du Louvre passera sans doute la nuit à vous attendre, à votre place, monsieur, je prendrais le petit bac du Pré-aux-Clercs, je me ferais descendre à la tour du coin, je suivrais le quai jusqu'au Grand-Châtelet, et par la rue de la Tixeranderie, je gagnerais le faubourg Saint-Antoine. Une fois au bout de la rue Saint-Antoine, si vous passez l'hôtel des Tournelles sans accident, il est probable que vous arriverez sain et sauf à la mystérieuse maison dont vous nous parliez tout-à-l'heure.

— Merci de l'itinéraire, Monsieur de Quélus, dit Bussy. — Vous dites le bac du Pré-aux-Clercs, la tour du coin, le quai jusqu'au Grand-Châtelet, la rue de la Tixeranderie et la rue Saint-Antoine. — On ne s'en écartera pas d'une ligne, soyez tranquille.

Et saluant les cinq amis, il se retira en disant tout haut à Balzac d'Entragues :

— Décidément, Antraguet, il n'y a rien à faire avec ces gens-là ; allons-nous en.

Livarot et Ribeirac se mirent à rire, suivant Bussy et d'Entragues qui s'éloignèrent, mais qui, en s'éloignant, se retournèrent plusieurs fois.

Les mignons demeurèrent calmes ; ils paraissaient décidés à ne rien comprendre.

Comme Bussy allait franchir le dernier salon où se trouvait Mme de Saint-Luc, qui ne perdait pas des yeux son mari, Saint-Luc lui fit un signe, montrant de l'œil le favori du duc d'Anjou, qui s'éloignait. Jeanne comprit avec cette perspicacité qui est le privilége des femmes, et courant au gentilhomme, elle lui barra le passage.

— Oh! Monsieur de Bussy, dit-elle, il n'est bruit que d'un sonnet que vous avez fait, à ce qu'on assure.

— Contre le roi, madame ? demanda Bussy.

— Non ; mais en l'honneur de la reine. Oh ! dites-le moi.

— Volontiers, madame, dit Bussy, et offrant son bras à Mme de Saint-Luc, il s'éloigna en lui récitant le sonnet.

Pendant ce temps. Saint-Luc s'en revint tout doucement du côté des mignons, et il entendit Quélus qui disait :

— L'animal ne sera pas difficile à suivre avec de pareilles brisées : ainsi donc, à l'angle de l'hôtel des Tournelles, près la porte Saint-Antoine, en face l'hôtel Saint-Pol.

— Avec chacun un laquais ? demanda d'Epernon.

— Non pas, Nogaret. non pas, dit Quélus ; soyons seuls, sachons seuls notre secret ; faisons seuls notre besogne. Je le hais ; mais j'au-

rais honte que le bâton d'un laquais le touchât; il est trop bon gentilhomme.

— Sortirons-nous tous six ensemble? demanda Maugiron.

— Tous cinq, et non pas tous six, dit Saint-Luc.

— Ah! c'est vrai, nous avions oublié que tu avais pris femme. Nous te traitions encore en garçon, dit Schomberg.

— En effet, reprit d'O, c'est bien le moins que le pauvre Saint-Luc reste avec sa femme la première nuit de ses noces.

— Vous n'y êtes pas, Messieurs, dit Saint-Luc; ce n'est pas ma femme qui me retient, quoique, vous en conviendrez, elle en vaille bien la peine; c'est le roi.

— Comment, le roi?

— Oui, S. M. veut que je la reconduise au Louvre.

Les jeunes gens le regardèrent avec un sourire que Saint-Luc chercha vainement à interpréter.

— Que veux-tu? dit Quélus, le roi te porte une si merveilleuse amitié, qu'il ne peut se passer de toi; d'ailleurs, nous n'avons pas besoin de Saint-Luc, dit Schomberg. Laissons-le donc à son roi et à sa dame.

— Heu! la bête est lourde, fit d'Epernon.

— Bah! dit Quélus, qu'on me mette en face d'elle; qu'on me donne un épieu, j'en fais mon affaire.

On entendit la voix de Henri qui appelait Saint-Luc.

— Messieurs, dit-il, vous l'entendez, le roi m'appelle; bonne chasse; au revoir.

Et il les quitta aussitôt. Mais, au lieu d'aller au roi, il se glissa le long des murailles encore garnies de spectateurs et de danseurs, et gagna la porte que touchait déjà Bussy retenu par la belle mariée qui faisait de son mieux pour ne pas le laisser sortir.

— Ah! bonsoir, Monsieur de Saint-Luc, dit le jeune homme. Mais, comme vous avez l'air effaré! Est-ce que par hasard vous seriez de la grande chasse qui se prépare? Ce serait une preuve de votre courage, mais ce n'en serait pas une de votre galanterie.

— Non, Monsieur, répondit Saint-Luc. j'avais l'air effaré, parce que je vous cherchais.

— Ah! vraiment.

— ...... Et que j'avais peur que vous ne fussiez parti. Chère Jeanne, ajouta-t-il, dites à votre père qu'il tâche d'arrêter le roi; il faut que je dise deux mots en tête à tête à M. de Bussy.

Jeanne s'éloigna rapidement; elle ne comprenait rien à toutes ces nécessités; mais elle s'y soumettait, parce qu'elle les sentait importantes.

— Que voulez-vous me dire, Monsieur de Saint-Luc? demanda Bussy.

— Je voulais vous dire, Monsieur de Bussy, répondit Saint Luc, que si vous aviez quelque rendez-vous ce soir, vous feriez bien de le remettre à demain, attendu que les rues de Paris sont mauvaises, et que si ce rendez-vous, par hasard, devait vous conduire du côté de la Bastille, vous feriez bien d'éviter l'hôtel des Tournelles, où il y a un enfoncement dans lequel plusieurs hommes peuvent se cacher. Voilà ce que j'avais à vous dire. Monsieur de Bussy. Dieu me garde de penser qu'un homme comme vous puisse avoir peur. Cependant réfléchissez.

En ce moment, on entendait la voix de Chicot, qui criait:

— Saint-Luc, mon petit Saint-Luc. Voyons, ne te cache pas comme tu fais. Tu vois bien, je t'attends pour rentrer au Louvre.

— Sire, me voici, répondit Saint-Luc, en s'élançant dans la direction de la voix de Chicot.

Près du bouffon était Henri III, auquel un page tendait déjà le lourd manteau fourré d'hermine, tandis qu'un autre lui présentait de gros gants montant jusqu'aux coudes, et un troisième le masque de velours doublé de satin.

— Sire, dit Saint-Luc en s'adressant à la fois aux deux Henri: je vais avoir l'honneur de porter le flambeau jusqu'à vos litières.

— Point du tout, dit Henri, Chicot va de son côté, moi du mien. Mes amis sont tous des vauriens qui me laissent retourner seul au Louvre, tandis qu'ils courent le carême prenant. J'avais compté sur eux et les voilà qui me manquent; or, tu comprends que tu ne peux pas me laisser partir ainsi. Tu es un homme grave et marié; tu dois me ramener à la reine. Viens, mon ami, viens. Holà! un cheval pour monsieur de Saint-Luc. Non pas: c'est inutile, ajouta-t-il en se reprenant, ma litière est large: il y a place pour deux.

Jeanne de Brissac n'avait pas perdu un mot de cet entretien; elle voulut parler, dire un mot à son mari, prévenir son père que le roi enlevait Saint-Luc; mais Saint-Luc, plaçant un doigt sur sa bouche, l'invita au silence et à la circonspection.

— Peste! dit-il tout bas, — maintenant que je me suis ménagé François d'Anjou, n'allons pas nous brouiller avec Henri de Valois. Sire, ajouta-t-il tout haut, me voici. — Je suis si dévoué à Votre Majesté, que, si elle l'ordonnait, je la suivrais jusqu'au bout du monde.

Il y eut grand tumulte, puis grandes génuflexions, puis grand silence pour ouïr les adieux du roi à Mlle de Brissac et à son père. Ils furent charmans.

Puis les chevaux piaffèrent dans la cour, les flambeaux jetèrent sur les vitraux leurs rouges reflets. Enfin, moitié riant, moitié grelottant, s'enfuirent, dans l'ombre et la brume, tous les courtisans de la royauté et tous les conviés de la noce.

Jeanne, demeurée seule avec ses femmes,

entra dans sa chambre et s'agenouilla devant l'image d'une sainte, en laquelle elle avait beaucoup de dévotion. Puis elle ordonna qu'on la laissât seule, et qu'une collation fût prête pour le retour de son mari.

M. de Brissac fit plus, il envoya six gardes attendre le jeune marié à la porte du Louvre pour lui faire escorte lorsqu'il reviendrait. Mais, au bout de deux heures d'attente, les gardes envoyèrent un de leurs compagnons prévenir le maréchal que toutes les portes étaient closes au Louvre, et qu'avant de fermer la dernière, le capitaine du guichet avait répondu :

— N'attendez point davantage, c'est inutile ; personne ne sortira plus du Louvre, cette nuit. Sa Majesté est couchée, et tout le monde dort.

Le maréchal avait été porter cette nouvelle à sa fille, qui avait déclaré qu'elle était trop inquiète pour se coucher, et qu'elle veillerait en attendant son mari.

II.

COMMENT CE N'EST PAS TOUJOURS CELUI QUI OUVRE LA PORTE, QUI ENTRE DANS LA MAISON.

La porte Saint-Antoine était une espèce de voûte en pierre, pareille à peu près à notre porte Saint-Denis et à notre porte Saint-Martin d'aujourd'hui. Seulement elle tenait par son côté gauche aux bâtimens adjacens à la Bastille, et se reliait ainsi à la vieille forteresse.

L'espace compris à droite entre la porte et l'hôtel de Bretagne, était grand, sombre et boueux ; mais cet espace était peu fréquenté le jour, et tout-à-fait solitaire quand venait le soir, car les passans nocturnes semblaient s'être fait un chemin au plus près de la forteresse, afin de se placer en quelque sorte, dans ce temps où les rues étaient des coupes-gorge, où le guet était à peu près inconnu, sous la protection de la sentinelle du donjon, qui pouvait, non pas les secourir, mais tout au moins, par ses cris, appeler à l'aide, et effrayer les malfaiteurs.

Il va sans dire que les nuits d'hiver rendaient encore les passans plus prudens que les nuits d'été.

Celle pendant laquelle se passent les événemens que nous avons déjà racontés, et qui vont suivre, était si froide, si noire et si chargée de nuages sombres et bas, que nul n'eût aperçu, derrière les créneaux de la forteresse royale, cette bienheureuse sentinelle qui, de son côté, eût été fort empêchée de distinguer sur la place les gens qui passaient.

En avant de la porte Saint-Antoine, du côté de l'intérieur de la ville, aucune maison ne s'élevait, mais seulement de grandes murailles. Ces murailles étaient, à droite, celles de l'église Saint-Paul, et à gauche celles de l'hôtel des Tournelles. C'est à l'extrémité de cet hôtel, du côté de la rue Sainte-Catherine, que la muraille faisait cet angle rentrant, dont avait parlé Saint-Luc à Bussy.

Puis venait le pâté de maisons situées entre la rue de Jouy et la grande rue Saint-Antoine, laquelle avait, à cette époque, en face d'elle la rue des Billettes et l'église Sainte-Catherine.

D'ailleurs, nulle lanterne n'éclairait toute la portion du vieux Paris que nous venons de décrire. Dans les nuits où la lune se chargeait d'illuminer la terre, on voyait se dresser, sombre, majestueuse et immobile, la gigantesque Bastille qui se détachait en vigueur sur l'azur étoilé du ciel. Dans les nuits sombres, au contraire, on ne voyait, là où elle était, qu'un redoublement de ténèbres que trouait de place en place la pâle lumière de quelques fenêtres.

Pendant cette nuit qui avait commencé par une gelée assez vive et qui devait finir par une neige assez abondante, aucun passant ne faisait crier sous ses pas la terre gercée de cette espèce de chaussée aboutissant de la rue au faubourg, et que nous avons dit avoir été pratiquée par le prudent détour des promeneurs attardés. Mais en revanche, un œil exercé eût pu distinguer, dans cet angle du mur des Tournelles, plusieurs ombres noires qui se remuaient assez pour prouver qu'elles appartenaient à de pauvres diables d'humains fort embarrassés de conserver leur chaleur naturelle, que leur enlevait de minute en minute l'immobilité à laquelle ils semblaient s'être volontairement condamnés dans l'attente de quelque événement.

Cette sentinelle de la tour, qui ne pouvait, à cause de l'obscurité, voir sur la place, n'eût pas davantage pu entendre, tant elle était faite à voix basse, la conversation de ces ombres noires. Pourtant cette conversation ne manquait pas d'un certain intérêt.

— Cet enragé Bussy avait bien raison, disait une de ces ombres ; c'est une véritable nuit comme nous en avions à Varsovie, quand le roi Henri était roi de Pologne ; et, si cela continue comme il nous l'a prédit, notre peau se fendra.

— Allons donc, Maugiron, tu te plains comme une femme, répondit une autre ombre. Il ne fait pas chaud, c'est vrai ; mais, tire ton manteau sur tes yeux et mets les mains dans tes poches, tu ne t'apercevras plus du froid.

— En vérité, Schomberg, dit une troisième ombre, tu en parles bien à ton aise, et l'on voit bien que tu es Allemand. Quant à moi, mes lèvres saignent et mes moustaches sont hérissées de glaçons.

— Mais ce sont les mains, dit une quatrième voix. Sur ma parole je parierais que je n'en ai plus.

— Que n'as-tu pris le manchon de ta maman, pauvre Quélus ? répondit Schomberg. Elle te l'eût prêté, cette chère femme ; surtout si tu

lui avais conté que c'était pour la débarrasser de son cher Bussy, qu'elle aime à peu près comme la peste.

— Eh! mon Dieu! ayez donc patience. dit une cinquième voix. Tout-à-l'heure vous vous plaindrez, j'en suis sûr, que vous avez trop chaud.

— Dieu t'entende, d'Epernon, fit Maugiron en battant la semelle.

— Ce n'est pas moi qui ai parlé, dit d'Epernon, c'est d'O. Mais je me tais de peur que mes paroles ne gèlent.

— Que disais-tu? demanda Quélus à Maugiron.

— D'O disait, reprit Maugiron, que tout-à-l'heure nous aurions trop chaud, et je lui répondais: Que Dieu t'entende!

— Eh bien! je crois qu'il t'a entendu, car je vois là-bas quelque chose qui vient par la rue Saint-Paul.

— Erreur. Ce ne peut pas être lui.

— Et pourquoi cela?

— Parce qu'il a indiqué un autre itinéraire.

— Comme ce serait chose étonnante, n'est-ce pas, qu'il se fût douté de quelque chose, et qu'il en eût changé!

— Vous ne connaissez point Bussy; où il a dit qu'il passerait, il passera, quand même il saurait que le diable l'attend sur la route pour lui barrer le passage.

— En attendant, répondit Quélus, voilà deux hommes qui viennent.

— Ma foi, oui, répétèrent deux ou trois voix, reconnaissant la vérité de la proposition.

— En ce cas, chargeons, dit Schomberg.

— Un moment, dit d'Epernon; n'allons pas tuer de bons bourgeois, ou d'honnêtes sages-femmes: Tiens! ils s'arrêtent.

En effet, à l'extrémité de la rue Saint-Paul, qui donne sur la rue Saint-Antoine, les deux personnes qui attiraient l'attention de nos cinq compagnons, s'étaient arrêtées comme indécises.

— Oh! oh! dit Quélus, est-ce qu'ils nous auraient vus?

— Allons donc! à peine si nous nous voyons nous-mêmes.

— Tu as raison, reprit Quélus! Tiens! les voilà qui tournent à gauche! ils s'arrêtent devant une maison; ils cherchent.

— Ma foi, oui.

— On dirait qu'il veulent entrer, dit Schomberg. Eh! un instant. Est-ce qu'il nous échapperait?

— Mais ce n'est pas lui, puisqu'il doit aller au faubourg Saint-Antoine, et que ceux-là, après avoir débouché par la rue Saint-Paul, ont descendu la rue, répondit Maugiron.

— Eh! dit Schomberg, qui vous repondra que le fin matois ne vous a pas donné une fausse indication, soit par hasard et négligemment, soit par malice et avec réflexion?

— Au fait, cela se pourrait, dit Quélus.

Cette supposition fit bondir comme une meute affamée toute la troupe des gentilshommes. Ils quittèrent leur retraite et s'élancèrent l'épée haute vers les deux hommes arrêtés devant la porte.

Justement, l'un de ces deux hommes venait d'introduire une clé dans la serrure; la porte avait cédé et commençait à s'ouvrir. lorsque le bruit des assaillans fit lever la tête aux deux mystérieux promeneurs.

— Qu'est-ce ceci? demanda en se retournant le plus petit des deux à son compagnon. Serait-ce par hasard à nous qu'on en voudrait, d'Aurilly?

— Ah! Monseigneur, répliqua celui qui venait d'ouvrir la porte, cela m'en a bien l'air. Vous nommerez vous ou gardez-vous l'incognito?

— Des hommes armés! un guet-à-pens.

— Quelques jaloux qui nous guettent. Vrai Dieu! je l'avais bien dit, monseigneur. que la dame était trop belle pour n'être point courtisée.

— Entrons vite, d'Aurilly. On soutient mieux un siége en deçà qu'au delà des portes.

— Oui, monseigneur, quand il n'y a pas d'ennemis dans la place. Mais qui vous dit?...

Il n'eut pas le temps d'achever. — Les jeunes gentilshommes avaient franchi cet espace d'une centaine de pas environ avec la rapidité de l'éclair. Quélus et Maugiron. qui avaient suivi la muraille, se jetèrent entre la porte et ceux qui voulaient entrer, afin de leur couper la retraite, tandis que Schomberg, d'O et d'Epernon s'apprêtaient à les attaquer de face.

— A mort, à mort! cria Quélus, toujours le plus ardent des cinq.

Tout à coup, celui que l'on avait appelé monseigneur, et à qui son compagnon avait demandé s'il garderait l'incognito, se retourna vers Quélus, fit un pas, et se croisant les bras avec arrogance:

— Je crois que vous avez dit: A mort! en parlant d'un fils de France, Monsieur de Quélus, dit-il d'une voix sombre et avec un sinistre regard.

Quélus recula, les yeux hagards, les genoux fléchissans, les mains inertes.

— Monseigneur le duc d'Anjou! s'écria-t-il.

— Monseigneur le duc d'Anjou! répétèrent les autres.

— Eh bien! répliqua François d'un air terrible. crions-nous toujours: A mort! à mort! mes gentilshommes?

— Monseigneur. balbutia d'Epernon, c'était une plaisanterie; pardonnez-nous.

— Monseigneur, dit d'O à son tour, nous ne soupçonnions pas que nous pussions rencontrer Votre Altesse au bout de Paris et dans ce quartier perdu.

— Une plaisanterie ! répliqua François, sans même faire à d'O l'honneur de lui répondre. Vous avez de singulières façons de plaisanter, Monsieur d'Epernon. Voyons, puisque ce n'est pas à moi qu'on en voulait, quel est celui que menaçait votre plaisanterie ?

— Monseigneur, dit avec respect Schomberg, nous avons vu Saint-Luc quitter l'hôtel Montmorency et venir de ce côté. Cela nous a paru étrange, de sorte que nous avons voulu savoir dans quel but un mari quittait sa femme la première nuit de ses noces.

L'excuse était plausible, car, selon toute probabilité, le duc d'Anjou apprendrait le lendemain que Saint-Luc n'avait point couché à l'hôtel Montmorency, et cette nouvelle coïnciderait avec ce que venait de dire Schomberg.

— M. de Saint-Luc ? Vous m'avez pris pour M. de Saint-Luc, messieurs ?

— Oui, monseigneur, reprirent en chœur les cinq compagnons.

— Et depuis quand peut-on se tromper ainsi à nous deux ? dit le duc d'Anjou ; M. de Saint-Luc a la tête de plus que moi.

— C'est vrai, monseigneur, dit Quélus ; mais il est juste de la taille de M. d'Aurilly, qui a l'honneur de vous accompagner.

— Puis, la nuit est fort sombre, monseigneur, répliqua Maugiron.

— Puis, voyant un homme mettre une clé dans une serrure, nous l'avons pris pour le principal d'entre vous, murmura d'O.

— Enfin, dit Quélus, monseigneur ne peut pas supposer que nous ayons eu à son égard l'ombre d'une mauvaise pensée, pas même celle de troubler ses plaisirs.

Tout en parlant ainsi et tout en écoutant les réponses plus ou moins logiques que l'étonnement et la crainte permettaient de lui faire, François, par une habile manœuvre stratégique, avait quitté le seuil de la porte, et suivi pas à pas d'Aurilly, son joueur de luth, compagnon ordinaire de ses courses nocturnes, il se trouvait déjà à une distance assez grande de cette porte, pour que, confondue avec les autres, elle ne pût pas être reconnue.

— Mes plaisirs, dit-il aigrement, et qui peut vous faire croire que je prenne ici mes plaisirs ?

— Ah ! monseigneur, en tout cas et pour quelque chose que vous soyez venu, répliqua Quélus, pardonnez-nous ; nous nous retirons.

— C'est bien ! Adieu, messieurs.

— Monseigneur, ajouta d'Epernon, que notre discrétion, bien connue de Votre Altesse...

Le duc d'Anjou, qui déjà avait fait un pas pour se retirer, s'arrêta, et fronçant le sourcil :

— De la discrétion, Monsieur de Nogaret ; et qui donc vous en demande, je vous prie ?

— Monseigneur, nous avons cru que Votre Altesse, seule à cette heure et suivie de son confident...

— Vous vous trompiez. Voici ce qu'il faut croire, et ce que je veux que l'on croie.

Les cinq gentilshommes écoutèrent dans le plus profond et le plus respectueux silence.

— J'allais, reprit d'une voix lente et comme pour graver chacune de ses paroles dans la mémoire de ses auditeurs, le duc d'Anjou, j'allais consulter le juif Manassès qui sait lire dans le verre et dans le marc du café. Il demeure, comme vous savez, rue de la Tournelle. En passant, Aurilly vous a aperçus et vous a pris pour quelques archers faisant leur ronde. Aussi, ajouta-t-il avec une espèce de gaîté effrayante pour ceux qui connaissaient le caractère du prince, en véritables consulteurs de sorciers que nous sommes, rasions-nous les murailles et nous effacions-nous dans les portes pour nous dérober, s'il était possible, à vos terribles regards.

Tout en parlant ainsi, le prince avait insensiblement regagné la rue Saint-Paul, et se trouvait à portée d'être entendu des sentinelles de la Bastille, au cas d'une attaque contre laquelle, sachant la haine sourde et invétérée que lui portait son frère, ne le rassuraient que médiocrement les excuses et les respects des mignons de Henri III.

— Et maintenant que vous savez ce qu'il vous faut croire et surtout ce que vous devez dire, reprit le prince, adieu, messieurs ; adieu.

Tous s'inclinèrent et prirent congé du prince qui se retourna plusieurs fois pour les suivre de l'œil, tout en faisant quelques pas, lui même, du côté opposé.

— Monseigneur, dit d'Aurilly, je vous jure que les gens à qui nous venons d'avoir affaire, avaient de mauvaises intentions. Il est tantôt minuit ; nous sommes, comme ils le disaient, dans un quartier perdu ; rentrons vite à l'hotel, monseigneur ; rentrons.

— Non pas, dit le prince en l'arrêtant ; profitons de leur départ, au contraire.

— C'est que Votre Altesse se trompe, dit d'Aurilly. C'est qu'ils ne sont point partis le moins du monde ; c'est qu'ils ont rejoint, comme monseigneur peut le voir lui-même, la retraite où ils étaient cachés ; les voyez-vous, monseigneur, là-bas dans ce recoin, à l'angle de l'hôtel des Tournelles ?

François regarda. D'Aurilly n'avait dit que l'exacte vérité. Les cinq gentilshommes avaient, en effet, repris leur position, et il était évident qu'ils méditaient un projet interrompu par l'arrivée du prince ; peut-être même ne se portaient-ils dans cet endroit que pour épier le prince et son compagnon, et s'assurer s'ils allaient effectivement chez le juif Manassès.

— Eh bien ! Monseigneur, demanda d'Aurilly, que décidons-nous ? Je ferai ce qu'ordonnera Votre Altesse, mais je ne crois pas qu'il soit prudent de demeurer.

— Mordieu ! dit le prince, c'est cependant fâcheux d'abandonner la partie.

— Oui, je sais bien, monseigneur ; mais la partie peut se remettre. J'ai déjà eu l'honneur de dire à Votre Altesse que je m'étais informé. La maison est louée pour un an. Nous savons que la dame loge au premier ; nous avons des intelligences avec sa femme de chambre, une clé qui ouvre sa porte. Avec tous ces avantages, nous pouvons attendre.

— Tu es sûr que la porte avait cédé ?

— J'en suis sûr : à la troisième clé que j'ai essayée.

— A propos, l'as-tu refermée ?

— La porte ?

— Oui.

— Sans doute, monseigneur.

Avec quelque accent de vérité que d'Aurilly eût prononcé cette affirmation, nous devons dire qu'il était moins sûr d'avoir refermé la porte que de l'avoir ouverte. Cependant son aplomb ne laissa pas plus de doute au prince sur la seconde certitude que sur la première.

— Mais, dit le prince, c'est que je n'eusse pas été fâché de savoir moi-même...

— Ce qu'ils font-là, monseigneur ? Je puis vous le dire sans crainte de me tromper ; ils sont réunis pour quelque guet-à-pens. Partons. Votre Altesse a des ennemis ; qui sait ce que l'on oserait tenter contre elle ?

— Eh bien ! partons, j'y consens, mais pour revenir.

— Pas cette nuit au moins, monseigneur. Que Votre Altesse apprécie mes craintes : je vois partout des embuscades, et certes il m'est bien permis d'avoir de pareilles terreurs, quand j'accompagne le premier prince du sang,... l'héritier de la couronne, que tant de gens ont intérêt à ne pas voir hériter.

Ces derniers mots firent une impression telle sur François, qu'il se décida aussitôt à la retraite ; toutefois ce ne fut pas sans maugréer contre la disgrâce de cette rencontre et sans se promettre intérieurement de rendre aux cinq gentilshommes en temps et lieu le désagrément qu'il venait d'en recevoir.

— Soit ! dit-il, rentrons à l'hôtel ; nous y retrouverons Bussy qui doit être revenu de ces maudites noces ; il aura ramassé quelque bonne querelle et aura tué ou tuera demain matin quelqu'un de ces mignons, et cela me consolera.

— Soit, monseigneur, dit d'Aurilly, espérons en Bussy. Je ne demande pas mieux, moi ; et j'ai, comme Votre Altesse, sous ce rapport, la plus grande confiance en lui.

Et ils partirent.

Ils n'avaient pas tourné l'angle de la rue de Jouy, que nos cinq compagnons virent apparaître, à la hauteur de la rue Tison, un cavalier enveloppé dans un grand manteau. Le pas sec et dur du cheval résonnait sur la terre presque pétrifiée, et luttant contre cette nuit épaisse, un faible rayon de lune, qui tentait un dernier effor pour percer le ciel nuageux et cette atmosphère lourde de neige, argentait la plume blanche de son toquet. Il tenait en bride, et avec précaution, la monture qu'il dirigeait, et que la contrainte qu'il lui imposait de marcher au pas, faisait écumer malgré le froid.

— Cette fois, dit Quélus, c'est lui.

— Impossible ! dit Maugiron.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il est seul, et que nous l'avons quitté avec Livarot, d'Entragues, et Ribeirac, et qu'ils ne l'auront pas laissé se hasarder seul ainsi.

— C'est lui, cependant, c'est lui, dit d'Epernon. Tiens ! reconnais-tu son hum ! sonore, et sa façon insolente de porter la tête ? Il est bien seul.

— Alors, dit d'O, c'est un piège.

— En tous cas, piège ou non, dit Schomberg, c'est lui ; et comme c'est lui : *Aux épées, aux épées !*

C'était en effet Bussy qui venait insoucieusement par la rue Saint-Antoine, et qui suivait ponctuellement l'itinéraire que lui avait tracé Quélus ; il avait, comme nous l'avons vu, reçu l'avis de Saint-Luc, et malgré le tressaillement fort naturel que ces paroles lui avaient fait éprouver, il avait, malgré leurs instances, congédié ses trois amis à la porte de l'hôtel Montmorency.

C'était là une de ces bravades comme les aimait le valeureux colonel, lequel disait de lui-même : Je ne suis qu'un simple gentilhomme ; mais je porte en ma poitrine un cœur d'empereur, et quand je lis dans les vies de Plutarque les exploits des anciens Romains, il n'est pas à mon gré un seul héros de l'antiquité que je ne puisse imiter dans tout ce qu'il a fait.

Et puis Bussy avait pensé que peut-être Saint-Luc, qu'il ne comptait pas d'ordinaire au nombre de ses amis, et dont en effet il ne devait l'intérêt inattendu qu'à la position perplexe dans laquelle, lui, Saint-Luc, se trouvait, ne l'avait ainsi averti que pour l'engager à des précautions qui l'eussent pu rendre ridicule aux yeux de ses ennemis, en admettant qu'il eût des ennemis prêts à l'attendre. Or, Bussy craignait plus le ridicule que le danger. Il avait, aux yeux de ses ennemis eux-mêmes, une réputation de courage qui lui faisait, pour la soutenir au niveau où elle s'était élevée, entreprendre les plus folles aventures. En homme de Plutarque, il avait donc renvoyé les trois compagnons, vigoureuse escorte qui l'eût fait respecter, même d'un escadron. Et seul, les bras croisés dans son manteau, sans autres armes que son épée et son poignard, il se dirigeait vers la maison où l'attendait, non pas une maîtresse, comme on eût pu le croire, mais une lettre que chaque mois lui envoyait, au même jour, la reine de Navarre, en souvenir de leur bonne amitié, et

que le brave gentilhomme, selon la promesse qu'il avait faite à sa belle reine Margot, promesse à laquelle il n'avait pas manqué une seule fois, allait prendre, la nuit et lui-même, pour ne compromettre personne, au logis du messager.

Il avait fait impunément le trajet de la rue des Grands-Augustins à la rue Saint-Antoine, quand, en arrivant à la hauteur de la rue Sainte-Catherine, son œil actif, perçant et exercé, distingua dans les ténèbres, le long du mur, ces formes humaines que le duc d'Anjou, moins bien prévenu, n'avait point aperçues d'abord. Il y a d'ailleurs pour le cœur vraiment brave, à l'approche du péril qu'il devine, une exaltation qui pousse à sa plus haute perfection l'acuité des sens et de la pensée.

Bussy compta les ombres noires sur la muraille grise.

— Trois, quatre, cinq, dit-il, sans compter les laquais qui se tiennent sans doute dans un autre coin et qui accourront au premier appel des maîtres. On fait cas de moi, à ce qu'il paraît. Diable! voilà pourtant bien de la besogne pour un seul homme. Allons, allons! Ce brave Saint-Luc ne m'a point trompé, et dût-il me trouer le premier l'estomac dans la bagarre, je lui dirais: Merci de l'avertissement, compagnon.

Et ce disant, il avançait toujours; seulement, son bras droit jouait à l'aise sous son manteau, dont sans mouvement apparent sa main gauche avait détaché l'agrafe.

Ce fut alors que Schomberg cria: *Aux épées!* et qu'à ce cri répété par ses quatre compagnons, les gentilshommes bondirent au-devant de Bussy.

— Oui-dà, messieurs, dit Bussy de sa voix aiguë mais tranquille, on veut donc tuer ce pauvre Bussy! C'est donc une bête fauve, c'est donc ce fameux sanglier que nous comptons chasser. Eh bien! messieurs, le sanglier va en découdre quelques-uns, c'est moi qui vous le jure, et vous savez que je ne manque pas à ma parole.

— Soit! dit Schomberg; mais cela n'empêche pas que tu sois un grand mal-appris, seigneur Bussy d'Amboise, de nous parler ainsi à cheval quand nous t'écoutons à pied.

Et en disant ces paroles, le bras du jeune homme, vêtu de satin blanc, sortit du manteau, et étincela comme un éclair d'argent aux rayons de la lune, sans que Bussy pût deviner à quelle intention, si ce n'est à une intention de menace, correspondait le geste qu'il faisait.

Aussi allait-il répondre comme répondait d'ordinaire Bussy, lorsqu'au moment d'enfoncer les éperons dans le ventre de son cheval, il sentit l'animal plier et mollir sous lui. Schomberg, avec une adresse qui lui était particulière, et dont il avait déjà donné des preuves dans les nombreux combats soutenus par lui, tout jeune qu'il était, avait lancé une espèce de coutelas dont la large lame était plus lourde que le manche, et l'arme, entaillant le jarret du cheval, était restée dans la plaie, comme un couperet dans une branche de chêne.

L'animal poussa un rugissement sourd et tomba en frissonnant sur ses genoux.

Bussy, toujours préparé à tout, se trouva les deux pieds à terre et l'épée à la main.

— Ah! malheureux, dit-il, c'était mon cheval favori, vous me le paierez.

Et comme Schomberg s'approchait, emporté par son courage, et calculant mal la portée de l'épée que Bussy tenait serrée au corps, comme on calcule mal la portée de la dent du serpent roulé en spirale cette épée et ce bras se détendirent et lui crevèrent la cuisse.

Schomberg poussa un cri.

— Eh bien! dit Bussy, suis-je de parole? Un de décousu déjà. C'était le poignet de Bussy, et non le jarret de son cheval qu'il fallait couper, maladroit.

Et en un clin-d'œil, tandis que Schomberg comprimait sa cuisse avec son mouchoir, Bussy eut présenté la pointe de sa longue épée au visage, à la poitrine des quatre autres assaillans, dédaignant de crier, car appeler au secours, c'est-à-dire reconnaître qu'il avait besoin d'aide, était indigne de Bussy; seulement, roulant son manteau autour de son bras gauche, et s'en faisant un bouclier, il rompit, non pas pour fuir, mais pour gagner une muraille contre laquelle il pût s'adosser afin de n'être point pris par derrière, portant dix coups à la minute, et sentant parfois cette molle résistance de la chair qui indique que les coups ont porté. Une fois il glissa et regarda machinalement la terre. Cet instant suffit à Quélus qui lui porta un coup dans le côté.

— Touché! cria Quélus.

— Oui, dans le pourpoint, répondit Bussy, qui ne voulait pas même avouer sa blessure, comme touchent les gens qui ont peur.

Et bondissant sur Quélus, il lia si vigoureusement son épée que l'arme sauta à dix pas du jeune homme. Mais il ne put poursuivre sa victoire, car au même instant d'O, d'Epernon et Maugiron l'attaquèrent avec une nouvelle furie. Schomberg avait bandé sa blessure. Quélus avait ramassé son épée. Il comprit qu'il allait être cerné, qu'il n'avait plus qu'une minute pour gagner la muraille, et que, s'il ne profitait pas de cette minute, il allait être perdu.

Bussy fit en arrière un bond qui mit trois pas entre lui et les assaillans; mais quatre épées le rattrapèrent bien vîte, et cependant c'était encore trop tard, car Bussy venait, grâce à un autre bond, de s'adosser au mur. Là il s'arrêta, fort comme Achille ou comme Roland, et souriant à cette tempête de coups qui s'abîmaient sur sa tête et cliquetaient autour de lui.

Tout à coup il sentit la sueur à son front et un nuage passa sur ses yeux.

Il avait oublié sa blessure, et les symptômes d'évanouissement qu'il venait d'éprouver la lui rappelaient.

— Ah! tu faiblis, s'écria Quélus redoublant ses coups.

— Tiens! dit Bussy, juges-en.

Et du pommeau de son épée, il le frappa à la tempe. Quélus roula sous ce coup de poing de fer.

Puis exalté, furieux comme le sanglier qui, après avoir tenu aux chiens, fond sur eux, il poussa un cri terrible, et s'élança en avant. D'O et d'Epernon reculèrent. Maugiron avait relevé Quélus, et le tenait embrassé. Bussy brisa du pied l'épée de ce dernier, taillada d'un coup d'estoc l'avant-bras de d'Epernon. Un instant, Bussy fut vainqueur; mais Quélus revint à lui; et Schomberg, tout blessé qu'il était, rentra en lice. Mais quatre épées flamboyèrent de nouveau. Bussy se sentit perdu une seconde fois. Il rassembla toutes ses forces pour opérer sa retraite, et recula pas à pas pour regagner son mur. Déjà la sueur glacée de son front, un tintement sourd dans ses oreilles, une taie douloureuse et sanglante étendue sur ses yeux, lui annonçaient l'épuisement de ses forces. L'épée ne suivait plus le chemin que lui traçait la pensée obscurcie. Bussy chercha le mur avec sa main gauche, le toucha et le froid du mur lui fit du bien; mais, à son grand étonnement, le mur céda. C'était une porte entrebâillée. Alors Bussy reprit espoir, et reconquit toutes ses forces pour ce moment suprême. Pendant une seconde, ses coups furent si rapides et si violens que toutes les épées s'écartèrent de lui ou se baissèrent devant lui. Alors il se laissa glisser de l'autre côté de cette porte, et se retournant, il poussa la porte d'un violent coup d'épaule. Le pène claqua dans la gâche. C'était fini. Bussy était hors de danger. Bussy était vainqueur, puisqu'il était sauvé.

Alors, d'un œil égaré par la joie, il vit à travers le guichet à l'étroit grillage les figures pâles de ses ennemis. Il entendit les coups d'épée furieux entamer inutilement le bois de la porte, puis des cris de rage, des appels insensés. Enfin, tout-à-coup il lui sembla que la terre manquait sous ses pieds, que la muraille vacillait. Il fit trois pas en avant et se trouva dans une cour, tourna sur lui-même et alla rouler sur les marches d'un escalier.

Puis il ne sentit plus rien, et il lui sembla qu'il descendait dans le silence et l'obscurité du tombeau.

III.

COMMENT IL EST BIEN DIFFICILE PARFOIS DE DISTINGUER LE RÊVE DE LA RÉALITÉ.

Bussy avait eu le temps, avant de tomber, de passer son mouchoir sous sa chemise, et de boucler le ceinturon de son épée par dessus, ce qui avait fait une espèce de bandage à la plaie vive et brûlante dont le sang s'échappait comme un jet de flamme; mais lorsqu'il en arriva là, il avait déjà perdu assez de sang pour que cette perte amenât l'évanouissement auquel nous avons vu qu'il avait succombé.

Mais soit que, dans ce cerveau, surexcité par la colère et la souffrance, la vie persistât sous les apparences de l'évanouissement, soit que cet évanouissement cessât pour faire place à une fièvre qui fit place elle-même à un second évanouissement, voici ce que Bussy vit ou crut voir pendant cette heure de rêve ou de réalité, pendant cet instant de crépuscule placé entre l'ombre de deux nuits.

Il se trouvait dans une chambre avec des meubles de bois sculpté, avec une tapisserie à personnages et un plafond peint. Ces personnages, dans toutes les attitudes possibles, tenant des fleurs, portant des piques, semblaient, des murailles contre lesquelles ils s'agitaient, monter au plafond par des chemins mystérieux. Entre les deux fenêtres, un portrait de femme était placé, éclatant de lumière; seulement il semblait à Bussy que le cadre de ce portrait n'était autre chose que le chambranle d'une porte. Bussy immobile, fixé sur son lit comme par un pouvoir supérieur, privé de tous ses mouvemens, ayant perdu toutes ses facultés, excepté celle de voir, regardait tous ces personnages d'un œil terne, admirant les fades sourires de ceux qui portaient des fleurs et les grotesques colères de ceux qui portaient des épées. Avait-il déjà vu ces personnages ou les voyait-il pour la première fois? C'est ce qu'il ne pouvait préciser, tant sa tête était alourdie.

Tout-à-coup, la femme du portrait se détacha du cadre, et une adorable créature, vêtue d'une robe de laine blanche, comme celle que portent les anges, avec des cheveux tombant sur ses épaules, avec des yeux noirs comme du jais, avec de longs cils veloutés, avec une peau sous laquelle il lui semblait voir circuler le sang, qui la teintait de rose, s'avança vers lui. Cette femme était si prodigieusement belle, ses bras étendus étaient si attrayans, que Bussy fit un violent effort pour aller se jeter à ses pieds. Mais il semblait retenu à son lit par des liens pareils à ceux qui retiennent le cadavre au tombeau, tandis que, dédaigneuse de la terre, l'âme immatérielle monte au ciel.

Cela le força de regarder le lit sur lequel il était couché, et il lui sembla que c'était un de ces lits magnifiques, sculptés sous François Ier, auquel pendaient des courtines de damas blanc, broché d'or.

A la vue de cette femme, les personnages de la muraille et du plafond cessèrent d'occuper Bussy. La femme du portrait était tout pour lui, et il cherchait à voir quel vide elle laissait

dans le cadre. Mais un nuage que ses yeux ne pouvaient percer flottait devant ce cadre et lui en dérobait la vue; alors, il reporta ses yeux sur le personnage mystérieux, et, concentrant sur la merveilleuse apparition tous ses regards, il se mit à lui adresser un compliment en vers comme il les faisait couramment.

Mais, soudain, la femme disparut: un corps opaque s'interposait entre elle et Bussy; ce corps marchait lourdement et allongeait les mains comme fait le patient au jeu de Collin-Maillard.

Bussy sentit la colère lui monter à la tête et il entra dans une telle rage contre l'importun visiteur, que s'il eût eu la liberté de ses mouvemens, il se fût certes jeté sur lui, il est même juste de dire qu'il l'essaya, mais la chose lui fut impossible.

Comme il s'efforçait vainement de se détacher du lit auquel il semblait enchaîné, le nouveau venu parla.

— Eh bien' demanda-t-il, suis-je enfin arrivé?

— Oui, maître, dit une voix si douce que toutes les fibres du cœur de Bussy en tressaillirent, et vous pouvez maintenant ôter votre bandeau.

Bussy fit un effort pour voir si la femme à la douce voix était bien la même que celle du portrait; mais la tentative fut inutile. Il n'aperçut devant lui qu'une jeune et gracieuse figure d'homme qui venait, selon l'invitation qui lui en avait été faite, d'ôter son bandeau, et qui promenait tout autour de la chambre des regards effarés.

— Au diable l'homme! pensa Bussy.

Et il essaya de formuler sa pensée par la parole ou par le geste, mais l'un lui fut aussi impossible que l'autre.

— Ah! je comprends maintenant, dit le jeune homme en s'approchant du lit. Vous êtes blessé, n'est-ce pas, mon cher Monsieur? Voyons, nous allons essayer de vous raccommoder.

Bussy voulut répondre; mais il comprit que cela était chose impossible. Ses yeux nageaient dans une vapeur glacée, et les extrêmes bourrelets de ses doigts le piquaient comme s'ils eussent été traversés par cent mille épingles.

— Est-ce que le coup est mortel? demanda, avec un serrement de cœur et un accent de douloureux intérêt qui fit venir les larmes aux yeux de Bussy, la voix douce qui avait déjà parlé et que le blessé reconnut pour être celle de la dame du portrait.

— Dam! je n'en sais rien encore; mais je vais vous le dire, répliqua le jeune homme; en attendant, il est évanoui.

Ce fut là tout ce que put comprendre Bussy; il lui sembla entendre comme le froissement d'une robe qui s'éloignait. Puis il crut sentir quelque chose comme un fer rouge qui traversait son flanc, et ce qui restait d'éveillé en lui acheva de s'évanouir.

Plus tard il fut impossible à Bussy de fixer la durée de cet évanouissement.

Seulement, lorsqu'il sortit de ce sommeil, un vent froid courait sur son visage; des voix rauques et discordantes écorchaient son oreille; il ouvrit les yeux pour voir si c'étaient les personnages de la tapisserie qui se querellaient avec ceux du plafond, et dans l'espérance que le portrait serait toujours là. Mais de tapisserie, point; de plafond, pas davantage. Quant au portrait, il avait complètement disparu. Il n'y avait à sa droite qu'un homme vêtu de gris avec un tablier blanc retroussé à la ceinture et taché de sang, à sa gauche qu'un religieux Augustin de la rue du Temple, qui lui soulevait la tête; et devant lui, qu'une vieille femme qui marmottait des prières.

L'œil errant de Bussy s'attacha bientôt à une masse de pierres qui se dressait devant lui, et monta jusqu'à la plus grande hauteur de ces pierres pour la mesurer; il reconnut alors le Temple, ce donjon flanqué de murs et de tours, et au-dessus du Temple le ciel blanc et froid, légèrement doré par le soleil levant.

Bussy était purement et simplement dans la rue, ou plutôt sur le bord d'un fossé, et ce fossé était celui du Temple.

— Ah! merci, mes braves gens, dit-il, pour la peine que vous avez prise pour m'apporter ici. J'avais besoin d'air. Mais on aurait pu m'en donner en ouvrant les fenêtres, et j'eusse été mieux sur mon lit de damas blanc et or, que sur cette terre nue. N'importe; il y a dans ma poche, à moins que vous ne vous soyez déjà payés vous-mêmes, ce qui serait prudent, quelque vingt écus d'or; prenez, mes amis, prenez.

— Mais, mon gentilhomme, dit le boucher, nous n'avons pas eu la peine de vous apporter. Et vous êtes-là, bien véritablement là. Nous vous y avons trouvé, en passant au point du jour.

— Ah! diable! dit Bussy; et le jeune médecin y était-il?

Les assistans se regardèrent.

— C'est un reste de délire, dit le frère Augustin, en secouant la tête. Puis, revenant à Bussy:

— Mon fils, lui dit-il, je crois que vous feriez bien de vous confesser.

Bussy regarda le moine d'un air effaré.

— Il n'y avait pas de médecin, pauvre cher jeune homme, dit la vieille. Vous étiez là, seul, abandonné, froid comme un mort. Voyez, il y a un peu de neige, et votre place est dessinée en noir sur la neige.

Bussy jeta un regard sur son côté endolori, se rappela avoir reçu un coup d'épée, glissa la main sous son pourpoint et sentit son mouchoir à la même place fixé sur la plaie par le ceinturon de son épée.

— C'est singulier, dit-il.

Déjà, profitant de la permission qu'il leur avait donnée, les assistans se partageaient sa bourse avec force exclamations pitoyables à son endroit.

—Là, dit-il, quand le partage fut achevé, c'est fort bien, mes amis. Maintenant, reconduisez-moi à mon hôtel.

— Ah ! certainement, certainement, pauvre cher jeune homme, dit la vieille; le boucher est fort, et puis il a son cheval sur lequel vous pouvez monter.

— Est-ce vrai ? dit Bussy.

— C'est la vérité du bon Dieu! dit le boucher, et moi et mon cheval sommes à votre service, mon gentilhomme.

— C'est égal, mon fils, dit le moine, tandis que le boucher va aller chercher son cheval, vous feriez bien de vous confesser.

— Mordieu! dit Bussy, en s'accommodant sur son derrière, j'espère que le moment n'est pas encore venu. Aussi, mon père, au plus pressé. J'ai froid, et je voudrais être à mon hôtel pour me réchauffer.

— Et comment s'appelle votre hôtel ?

— Hôtel de Bussy.

— Comment, s'écrièrent les assistans, hôtel de Bussy ?

— Oui, qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

— Vous êtes donc des gens de M. de Bussy ?

— Je suis M. de Bussy lui-même.

— Bussy ! s'écria la foule, le seigneur de Bussy, le brave Bussy, le fléau des mignons. Vive Bussy !

Et le jeune homme, enlevé sur les épaules de ses auditeurs, fut reporté en triomphe en son hôtel, tandis que le moine s'en allait comptant sa part des vingt écus d'or, secouant la tête et murmurant :

— Si c'est ce sacripant de Bussy, cela ne m'étonne plus qu'il n'ait pas voulu se confesser.

Une fois rentré dans son hôtel, Bussy fit appeler son chirurgien ordinaire, lequel trouva la blessure sans conséquence.

—Dites-moi, lui dit Bussy, cette blessure n'a-t-elle pas déjà été pansée.

— Ma foi! dit le docteur, je ne l'affirmerais pas, quoiqu'après tout elle paraisse fraîche.

— Et, demanda Bussy, est-elle assez grave pour m'avoir donné le délire ?

— Certainement.

— Diable! fit Bussy, cependant cette tapisserie avec ses personnages portant des fleurs et des piques, ce plafond à fresque, ce lit sculpté et tendu de damas blanc et or, ce portrait entre les deux fenêtres, cette adorable femme blonde aux yeux noirs, ce médecin qui jouait à Collin-Maillard, et à qui j'ai failli crier casse-cou, ce serait donc du délire ? et il n'y aurait de vrai que mon combat avec les mignons ? Où me suis-je donc battu, déjà ? Ah! oui, c'est cela. C'était près de la place de la Bastille, vers la rue Saint-Paul. Je me suis adossé à un mur ; ce mur c'était une porte, et cette porte a cédé heureusement. Je l'ai refermée à grand'peine, je me suis trouvé dans une allée. Là, je ne me rappelle plus rien jusqu'au moment où je suis revenu à moi. Suis-je revenu à moi ? ou ai-je rêvé ? maintenant, voici la question. Ah ! et mon cheval, à propos ? On doit avoir retrouvé mon cheval mort sur la place. Docteur, appelez, je vous prie, quelqu'un.

Le docteur appela un valet.

Bussy s'informa, et il apprit que l'animal, saignant, mutilé, s'était traîné jusqu'à la porte de l'hôtel, et qu'on l'avait trouvé là, hennissant, à la pointe du jour. Aussitôt l'alarme s'était répandue dans l'hôtel ; tous les gens de Bussy, qui adoraient leur maître, s'étaient mis à sa recherche, et la plupart d'entre eux n'étaient pas encore rentrés.

— Il n'y a donc que le portrait, dit Bussy, qui demeure pour moi à l'état de rêve, et c'en était un en effet. Quelle probabilité y a-t-il qu'un portrait se détache de son cadre pour venir converser avec un médecin qui a les yeux bandés ? C'est moi qui suis un fou.

Et cependant, quand je me le rappelle, ce portrait était bien charmant Il avait...

Bussy se mit à détailler le portrait, et à mesure qu'il en repassait tous les détails dans sa mémoire, un frisson voluptueux, ce frisson de l'amour qui réchauffe et chatouille le cœur, passa comme un velours sur sa poitrine brûlante.

— Et j'aurais rêvé tout cela, s'écria Bussy, tandis que le docteur posait l'appareil sur sa blessure. Mordieu ! c'est impossible, on ne fait pas de pareils rêves.

— Récapitulons.

Et Bussy se remit à répéter pour la centième fois.

— J'étais au bal ; Saint-Luc m'a prévenu qu'on devait m'attendre du côté de la Bastille. J'étais avec Antraguet, Ribeirac et Livarot. Je les ai renvoyés. J'ai pris ma route par le quai, le Grand-Châtelet, etc., etc. A l'hôtel des Tournelles, j'ai commencé d'apercevoir les gens qui m'attendaient. Ils se sont rués sur moi, m'ont estropié mon cheval. Nous nous sommes rudement battus. Je suis entré dans une allée ; je me suis trouvé mal, et puis : Ah ! voilà ! c'est cet *et puis* qui me tue ; il y a une fièvre, un délire, un rêve après cet *et puis*.

— Et puis, ajouta-t-il avec un soupir, je me suis retrouvé sur le talus des fossés du Temple, où un moine Augustin a voulu me confesser.

— C'est égal, j'en aurai le cœur net, reprit Bussy après un silence d'un instant qu'il employa encore à rappeler ses souvenirs. Docteur, me faudra-t-il donc garder encore la chambre quinze jours pour cette égratignure, comme j'ai fait pour la dernière.

— C'est selon. Voyons, est-ce que vous ne pouvez pas marcher ? demanda le chirurgien.

— Moi, au contraire, dit Bussy. Il me semble que j'ai du vif argent dans les jambes.

— Faites le tour de la chambre.

Bussy sauta à bas de son lit, et donna la

preuve de ce qu'il avait avancé, en faisant assez allègrement le tour de sa chambre.

— Cela ira, dit le médecin, pourvu que vous ne montiez pas à cheval et que vous ne fassiez pas dix lieues pour le premier jour.

— A la bonne heure! s'écria Bussy, voilà un médecin; cependant j'en ai vu un autre cette nuit. Ah! oui, bien vu, j'ai sa figure gravée là, et si je le rencontre jamais, je le reconnaitrai, j'en réponds.

— Mon cher Seigneur, dit le médecin, je ne vous conseille pas de le chercher; on a toujours un peu de fièvre après les coups d'épée; vous devriez cependant savoir cela, vous qui êtes à votre douzième.

— Oh! mon Dieu, s'écria tout à coup Bussy, frappé d'une idée nouvelle, car il ne songeait qu'au mystère de sa nuit, est-ce que mon rêve aurait commencé au delà de la porte, au lieu de commencer en deçà ? Est-ce qu'il n'y aurait pas eu plus d'allée et d'escalier qu'il n'y avait de lit de damas blanc et or, et de portrait? Est-ce que ces brigands-là, me croyant tué, m'auraient porté tout bellement jusqu'aux fossés du Temple, afin de dépister quelque spectateur de la scène? Alors, c'est pour le coup que j'aurais bien certainement rêvé le reste. Dieu saint! si c'est vrai, s'ils m'ont procuré le rêve qui m'agite, qui me dévore, qui me tue, je fais serment de les éventrer tous jusqu'au dernier.

— Mon cher seigneur, dit le médecin, si vous voulez vous guérir promptement, il ne faut pas vous agiter ainsi.

— Excepté cependant ce bon Saint-Luc, continua Bussy sans écouter ce que lui disait le docteur. Celui-là, c'est autre chose; il s'est conduit en ami pour moi. Aussi, je veux qu'il ait ma première visite.

— Mais pas avant ce soir, à cinq heures, dit le médecin.

— Soit, dit Bussy; mais je vous assure que ce n'est pas de sortir et de voir du monde, qui peut me rendre malade, mais de me tenir en repos et de demeurer seul.

— Au fait, c'est possible, dit le docteur, vous êtes en toutes choses un singulier malade; agissez à votre guise, Monseigneur; je ne vous recommande plus qu'une chose : c'est de ne pas vous faire donner un autre coup d'épée avant que celui-là ne soit guéri.

Bussy promit au médecin de faire ce qu'il pourrait pour cela, et s'étant fait habiller, il appela sa litière et se fit porter à l'hôtel Montmorency.

V.

COMMENT MADEMOISELLE DE BRISSAC, AUTREMENT DIT MADAME DE SAINT-LUC, AVAIT PASSÉ SA NUIT DE NOCES.

C'était un beau cavalier et un parfait gentilhomme que Louis de Clermont, plus connu sous le nom de Bussy d'Amboise, que Brantôme, son cousin, a mis au rang des grands capitaines du XVIe siècle, quoiqu'il mourût à trente ans à peine. Nul homme, depuis longtemps, n'avait fait de plus glorieuses conquêtes. Les rois et les princes avaient brigué son amitié. Les reines et les princesses lui avaient envoyé leurs plus doux sourires. Bussy avait succédé à la Mole dans les affections de Marguerite de Navarre; et la bonne reine, au cœur tendre, qui, après la mort du favori dont nous avons écrit l'histoire, avait sans doute besoin de consolation, avait fait, pour le beau et brave Bussy d'Amboise, tant de folies, que Henri, son mari, s'en était ému, lui qui ne s'émouvait guère de ces sortes de choses, et que le duc François ne lui eût jamais pardonné l'amour de sa sœur, si cet amour n'eût acquis Bussy à ses intérêts. Cette fois encore, le duc sacrifiait son amour à cette ambition sourde et irrésolue qui, durant tout le cours de son existence, devait lui valoir tant de douleurs et rapporter si peu de fruits.

Mais au milieu de tous ses succès de guerre, d'ambition et de galanterie, Bussy était demeuré ce que peut être une âme inaccessible à toute faiblesse humaine, et celui-là qui n'avait jamais connu la peur, n'avait jamais non plus, jusqu'à l'époque où nous sommes arrivés du moins, connu l'amour. Ce cœur d'empereur qui battait dans sa poitrine de gentilhomme, comme il disait lui-même, était vierge et pur, pareil au diamant que la main du lapidaire n'a pas encore touché et qui sort de la mine où il a mûri sous le regard du soleil. Aussi n'y avait-il point dans ce cœur place pour les détails de pensée qui eussent fait de Bussy un empereur véritable. Il se croyait digne d'une couronne et valait mieux que la couronne qui lui servait de point de comparaison.

Henri III lui avait fait offrir son amitié, et Bussy l'avait refusée, disant que les amis des rois sont leurs valets, et quelquefois pis encore; que, par conséquent, semblable condition ne lui convenait pas. Henri III avait dévoré en silence cet affront aggravé par le choix qu'avait fait Bussy du duc François pour son maître. Il est vrai que le duc François était le maître de Bussy comme le bestiaire est le maître du lion. Il le sert et le nourrit de peur que le lion ne le mange. Tel était ce Bussy que poussait François à soutenir ses querelles particulières; Bussy le voyait bien, mais le rôle lui convenait.

Il s'était fait une théorie à la manière de la devise des Rohan qui disaient: « Roi ne puis, prince ne daigne, Rohan je suis. » Bussy se disait: Je ne puis être roi de France, mais M. le duc d'Anjou peut et veut l'être, je serai roi de M. le duc d'Anjou.

Et de fait, il l'était.

Quand les gens de Saint-Luc virent entrer

au logis ce Bussy redoutable, ils coururent prévenir M. de Brissac.

— M. de Saint-Luc est il au logis? demanda Bussy, passant la tête aux rideaux de la portière.

— Non, monsieur, fit le concierge.

— Où le trouverai-je ?

— Je ne sais, monsieur, répondit le digne serviteur. On est même fort inquiet à l'hôtel; M. de Saint-Luc n'est pas rentré depuis hier.

— Bah! fit Bussy tout émerveillé.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Mais, Mme de Saint-Luc!

— Oh! Mme de Saint-Luc, c'est autre chose.

— Elle est à l'hôtel ?

— Oui.

— Prévenez donc Mme de Saint-Luc que je serais charmé si j'obtenais d'elle la permission de lui présenter mes respects.

Cinq minutes après, le messager revint dire que Mme de Saint-Luc recevrait avec grand plaisir M. de Bussy.

Bussy descendit de ses coussins de velours et monta le grand escalier: Jeanne de Cossé était venue au devant du jeune homme jusqu'au milieu de la salle d'honneur. Elle était fort pâle, et ses cheveux noirs comme l'aîle du corbeau donnaient à cette pâleur le ton de l'ivoire jauni; ses yeux étaient rouges d'une douloureuse insomnie, et l'on eût suivi sur sa joue le sillon argenté d'une larme récente. Bussy, que cette pâleur avait d'abord fait sourire et qui préparait un compliment de circonstance à ces yeux battus, s'arrêta dans son improvisation à ces symptômes de véritable douleur.

— Soyez le bien venu, monsieur de Bussy, dit la jeune femme, malgré toute la crainte que votre présence me fait éprouver.

— Que voulez-vous dire, Madame? demanda Bussy, et comment ma personne peut-elle vous annoncer un malheur?

— Ah! il y a eu rencontre cette nuit entre vous et M. de Saint-Luc, cette nuit, n'est-ce pas? avouez-le.

— Entre moi et M. de Saint-Luc? répéta Bussy étonné.

— Oui. Il m'a éloignée pour vous parler. Vous êtes au duc d'Anjou, il est au roi. Vous aurez eu querelle. Ne me cachez rien, monsieur de Bussy; je vous en supplie. Vous devez comprendre mon inquiétude. Il est parti avec le roi, c'est vrai; mais on se retrouve, on se rejoint. Confessez-moi la vérité. Qu'est-il arrivé à M. de Saint-Luc?

— Madame, dit Bussy, voilà en vérité qui est merveilleux. Je m'attendais à ce que vous me demandassiez des nouvelles de ma blessure, et c'est moi que l'on interroge.

— M. de Saint-Luc vous a blessé, il s'est battu! s'écria Jeanne. Ah! vous voyez bien...

— Mais non, madame, il ne s'est pas battu le moins du monde, avec moi du moins, ce cher Saint Luc, et, Dieu merci! ce n'est point de sa main que je suis blessé. Il y a même plus, c'est qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour que je ne le fusse pas. Mais d'ailleurs lui-même a dû vous dire que nous étions amis maintenant comme Damon et Pythias?

— Lui? comment me l'aurait-il dit, puisque je ne l'ai pas revu?

— Vous ne l'avez pas revu? Ce que me disait votre concierge était donc vrai?

— Que vous disait-il?

— Que M. de Saint-Luc n'était pas rentré depuis hier onze heures.

Depuis hier onze heures, vous n'avez pas revu votre mari?

— Hélas! non.

— Mais où peut-il être?

— Je vous le demande.

— Oh! mais, contez-moi donc cela, madame, dit Bussy qui se doutait de ce qui était arrivé; c'est fort drôle.

La pauvre femme regarda Bussy avec le plus grand étonnement.

— Non. C'est fort triste, voulais-je dire reprit Bussy. J'ai perdu beaucoup de sang, de sorte que je ne jouis pas de toutes mes facultés. Dites-moi cette lamentable histoire, madame, dites.

Et Jeanne raconta tout ce qu'elle savait; c'est-à-dire l'ordre donné par Henri III à Saint-Luc de l'accompagner, la fermeture des portes du Louvre, et la réponse des gardes, à laquelle, en effet, aucun retour n'avait succédé.

— Ah! fort bien, dit Bussy, je comprends.

— Comment, vous comprenez? demanda Jeanne.

— Oui: S. M. a emmené Saint-Luc au Louvre, et, une fois entré, Saint-Luc n'a pas pu en sortir.

— Et pourquoi Saint-Luc n'a-t-il pas pu en sortir?

— Ah! dam! dit Bussy, embarrassé, vous me demandez de dévoiler les secrets d'état.

— Mais enfin, dit la jeune femme, j'y suis allée, au Louvre, mon père aussi.

— Eh bien?

— Eh bien! les gardes nous ont répondu qu'ils ne savaient ce que nous voulions dire, et que M. de Saint-Luc devait être rentré au logis.

— Raison de plus pour que M. de Saint-Luc soit au Louvre, dit Bussy.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr, et si vous voulez vous en assurer de votre côté...

— Comment?

— Par vous-même.

— Le puis-je donc?

— Certainement.

— Mais j'aurai beau me présenter au palais,

on me renverra comme on a déjà fait, avec les mêmes paroles qu'on m'a déjà dites. Car, s'il y était, qui empêcherait que je ne le visse?

— Voulez-vous entrer au Louvre, vous dis-je?

— Pourquoi faire?

— Pour voir Saint-Luc.

— Mais enfin, s'il n'y est pas?

— Et mordieu! je vous dis qu'il y est, moi.

— C'est étrange.

— Non, c'est royal.

— Mais, vous pouvez donc y entrer, au Louvre, vous?

— Certainement. Moi, je ne suis pas la femme de Saint-Luc.

— Vous me confondez.

— Venez toujours.

— Comment l'entendez-vous? Vous prétendez que la femme de Saint-Luc ne peut entrer au Louvre, et vous voulez m'y mener avec vous!

— Pas du tout, madame; ce n'est pas la femme de Saint-Luc que je veux mener là... Une femme! fi donc!

— Alors, vous me raillez,... et voyant ma tristesse, c'est bien cruel à vous.

— Eh non! chère dame, écoutez: Vous avez vingt ans, vous êtes grande, vous avez l'œil noir, vous avez la taille cambrée, vous ressemblez à mon plus jeune page,... comprenez-vous... ce joli garçon à qui le drap d'or allait si bien hier soir?

— Ah! quelle folie! monsieur de Bussy, s'écria Jeanne en rougissant.

— Ecoutez. Je n'ai pas d'autre moyen que celui que je vous propose. C'est à prendre ou à laisser. Voulez-vous voir votre Saint-Luc? dites.

— Oh! je donnerais tout au monde pour le voir.

— Eh bien! je vous promets de vous le faire voir sans que vous ayez rien à donner.

— Oui... mais...

— Oh! je vous ai dit de quelle façon.

— Eh bien! monsieur de Bussy, je ferai ce que vous voudrez; seulement prévenez ce jeune garçon que j'ai besoin d'un de ses habits et que je lui enverrai une de mes femmes.

— Non pas. Je vais faire prendre chez moi un des habits tout neufs que je destine à ces drôles pour le premier bal de la reine-mère; celui que je croirai le plus assorti à votre taille; je vous l'enverrai; puis vous me rejoindrez à un endroit convenu, ce soir, rue Saint-Honoré, près la rue des Prouvelles, par exemple, et de là...

— De là?

— Eh bien! de là nous irons au Louvre ensemble.

Jeanne se mit à rire et tendit sa main à Bussy:

— Pardonnez-moi mes soupçons, dit-elle.

— De grand cœur. Vous me fournissez une aventure qui va faire rire toute l'Europe. C'est encore moi qui suis votre obligé.

Et prenant congé de la jeune femme, il retourna chez lui faire tous les préparatifs de la mascarade.

Le soir, à l'heure dite, Bussy et Mme de Saint-Luc se rencontrèrent à la hauteur de la barrière des Sergens. Si la jeune femme n'eût pas porté le costume de son page, Bussy ne l'eût pas reconnue. Elle était adorable sous son déguisement. Tous deux, après avoir échangé quelques paroles, s'acheminèrent vers le Louvre.

A l'extrémité de la rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, ils rencontrèrent grande compagnie. Cette compagnie tenait toute la rue et leur barrait le passage.

Jeanne eut peur. Bussy reconnut aux flambeaux et aux arquebuses le duc d'Anjou, reconnaissable d'ailleurs à son cheval pie et au manteau de velours blanc qu'il avait l'habitude de porter.

— Ah! dit Bussy en se retournant vers Jeanne, vous étiez embarrassé, mon beau page, de savoir comment vous pourriez pénétrer dans le Louvre; eh bien! soyez tranquille maintenant, vous allez y faire une triomphale entrée.

— Eh! Monseigneur! cria de tous ses poumons Bussy au duc d'Anjou.

La voix traversa l'espace, et, malgré le piétinement des chevaux et le chuchotement des voix, parvint jusqu'au prince.

Le prince se retourna.

— Toi! Bussy, s'écria-t-il tout enchanté; je te croyais blessé à mort, et j'allais à ton logis de la Corne du Cerf, rue de Grenelle.

— Ma foi, Monseigneur, dit Bussy, sans même remercier le prince de cette marque d'attention, si je ne suis pas mort, ce n'est la faute de personne, excepté la mienne. En vérité, Monseigneur, vous me fourrez dans de beaux guet-à-pens, et vous m'abandonnez dans de joyeuses positions. Hier, à ce bal de Saint-Luc, c'était un véritable coupe-gorge, un coupe-gorge universel. Il n'y avait que moi d'Angevin, et ils ont, sur mon honneur, failli me tirer tout le sang que j'avais dans le corps.

— Par la mort! Bussy, ils le payeront cher, ton sang, et je leur en ferai compter les gouttes.

— Oui, vous dites cela, reprit Bussy avec sa liberté ordinaire, et vous allez sourire au premier que vous rencontrerez. Si, en souriant, du moins, vous montriez les dents; mais vous avez les lèvres trop serrées pour cela.

— Eh bien! reprit le prince, accompagne-moi au Louvre, et tu verras.

— Que verrai-je, Monseigneur?

— Tu verras comme je vais parler à mon frère.

— Ecoutez, Monseigneur, je ne vais pas au Louvre s'il s'agit de recevoir quelque rebuffade.

C'est bon pour les princes du sang et pour les mignons, cela.

— Sois tranquille, j'ai pris la chose à cœur.

— Me promettez-vous que la réparation sera belle?

— Je te promets que tu seras content. Tu hésites encore, je crois?

— Monseigneur, je vous connais si bien.

— Viens, te dis-je. On en parlera.

— Voilà votre affaire toute trouvée, glissa Bussy à l'oreille de la comtesse. Il va y avoir entre ces deux bons frères, qui s'adorent, un esclandre effroyable. et vous, pendant ce temps, vous retrouverez votre Saint-Luc.

— Eh bien! demanda le duc. te décides-tu, et faut-il que je t'engage ma parole de prince?

— Oh! non, dit Bussy, cela me porterait malheur. Allons, vaille que vaille, je vous suis, et si l'on m'insulte, je saurai bien me venger.

Et Bussy alla prendre son rang près du prince, tandis que le nouveau page, suivant son maître, au plus près, marchait immédiatement derrière lui.

— Non, non, dit le prince, répondant à la menace de Bussy. ce soin ne te regarde pas, mon brave gentilhomme. C'est moi qui me charge de la vengeance. Ecoute, ajouta-t-il à voix basse, je connais tes assassins.

— Bah! fit Bussy, Votre Altesse a pris tant de soin que de s'en informer?

— Je les ai vus.

— Comment cela? dit Bussy étonné.

— Où j'avais affaire moi-même, à la Porte-Saint-Antoine; ils m'ont rencontré, et failli me tuer à ta place. Ah! je ne me doutais pas que ce fût toi qu'ils attendissent, les brigands! sans cela...

— Eh bien! sans cela...

— Est-ce que tu avais ce nouveau page avec toi? demanda le prince, en laissant la menace en suspens.

— Non. Monseigneur, dit Bussy, j'étais seul; et vous, Monseigneur?

— Moi, j'étais avec Aurilly, et pourquoi étais-tu seul?

— Parce que je veux conserver le nom de brave Bussy qu'ils m'ont donné.

— Et ils t'ont blessé? demanda le prince avec sa rapidité à répondre par une feinte aux coups qu'on lui portait.

— Ecoutez, dit Bussy, je ne veux pas leur en faire la joie; mais j'ai un joli coup d'épée tout au travers du flanc.

— Ah! les scélérats! s'écria le prince; Aurilly me le disait bien, qu'ils avaient de mauvaises idées.

— Comment, dit Bussy, vous avez vu l'embûche? Comment, vous étiez avec Aurilly, qui joue presque aussi bien de l'épée que du luth? Comment, il a dit à Votre Altesse que ces gens-là avaient de mauvaises pensées, vous étiez deux, et ils n'étaient que cinq, et vous n'avez pas guetté pour prêter main-forte?

— Dam! que veux-tu, j'ignorais contre qui cette embûche était dressée.

— Mort diable! comme disait le roi Charles IX, en reconnaissant les amis du roi Henri III vous avez cependant bien dû songer qu'ils en voulaient à quelque ami à vous. Or, comme il n'y a guère que moi qui ai le courage d'être votre ami, il n'était pas difficile de deviner que c'était à moi qu'ils en voulaient.

— Oui, peut-être as-tu raison, mon cher Bussy, dit François; mais je n'ai pas songé à tout cela.

— Enfin! soupira Bussy, comme s'il n'eût trouvé que ce mot pour exprimer tout ce qu'il pensait de son maître.

On arriva au Louvre. Le duc d'Anjou fut reçu au guichet par le capitaine et les concierges. Il y avait consigne sévère. Mais, comme on le comprend bien, cette consigne n'était pas pour le premier du royaume après le roi. Le prince s'engouffra donc sous l'arcade du pont-levis avec toute sa suite.

— Monseigneur, dit Bussy en se voyant dans la cour d'honneur, allez faire votre algarade, et rappelez-vous que vous me l'avez promise solennelle. Moi, je vais dire deux mots à quelqu'un.

— Tu me quittes, Bussy? dit avec inquiétude le prince. qui avait un peu compté sur la présence de son gentilhomme.

— Il le faut; mais que cela n'empêche, soyez tranquille, au fort du tapage je reviendrai. Criez, Monseigneur, criez, mordieu: pour que je vous entende. Ou si je ne vous entends pas crier. vous comprenez, je n'arriverai pas.

Puis profitant de l'entrée du duc dans la grande salle, il se glissa, suivi de Jeanne, dans les appartemens.

Bussy connaissait le Louvre comme son propre hôtel. Il prit un escalier dérobé, deux ou trois corridors solitaires, et arriva à une espèce d'antichambre.

— Attendez-moi ici, dit-il à Jeanne.

— Oh! mon Dieu! vous me laissez seule? dit la jeune femme effrayée.

— Il le faut; je dois vous éclairer le chemin et vous ménager les entrées.

Bussy alla droit au cabinet des armes qu'affectionnait tant le roi Charles IX, et qui, par une nouvelle distribution, était devenu la chambre à coucher du roi Henri III, lequel l'avait accommodé à son usage. Charles IX, roi chasseur, roi forgeron, roi poète, avait dans cette chambre des cors, des arquebuses, des manuscrits, des livres et des étaux. Henri III y avait deux lits de velours et de satin, des dessins d'une grande licence, des reliques, des scapulaires bénis par le pape, des sachets parfumés venant d'Orient et une collection des plus belles épées d'escrime qui se pussent voir.

Bussy savait bien que Henri ne serait pas dans cette chambre puisque son frère lui demandait audience dans le grand cabinet. mais il savait aussi que près de la chambre du roi était l'appartement de la nourrice de Charles IX, devenu celui du favori de Henri III. Or, comme Henri III était un prince très changeant dans ses amitiés, cet appartement avait été successivement occupé par Maugiron, d'O, d'Epernon, Quélus et Schomberg, et en ce moment il devait l'être, selon la pensée de Bussy, par Saint-Luc, pour qui le roi, ainsi qu'on l'a vu, éprouva une si grande recrudescence de tendresse, qu'il avait enlevé le jeune homme à sa femme.

C'est qu'à Henri III, organisation étrange, prince futile, prince profond, prince craintif, prince brave; c'est qu'à Henri III, toujours ennuyé, toujours inquiet, toujours rêveur, il fallait une éternelle distraction. Le jour: le bruit, les jeux, l'exercice, les momeries, les mascarades, les intrigues. La nuit: la lumière, les caquetages, la prière ou la débauche. Aussi Henri III est-il à peu près le seul personnage de ce caractère que nous retrouvions dans notre monde moderne. Henri III, l'hermaphrodite antique, était destiné à voir le jour dans quelque ville d'Orient, au milieu d'un monde de muets, d'esclaves, d'eunuques, d'icoglans, de philosophes et de sophistes, et son règne devait marquer une ère particulière de molles débauches et de folies inconnues, entre Néron et Héliogabale.

Or, Bussy, se doutant donc que Saint-Luc habitait l'appartement de la nourrice, alla frapper à l'antichambre commune aux deux appartemens.

Le capitaine des gardes vint ouvrir.

— M. de Bussy! s'écria l'officier étonné.

— Oui, moi-même, mon cher Monsieur de Nancey. dit Bussy. Le roi désire parler à M. de Saint-Luc.

— Fort bien, répondit le capitaine, qu'on prévienne M. de Saint-Luc que le roi veut lui parler.

A travers la porte restée entr'ouverte, Bussy décocha un regard au page.

Puis, se retournant vers M. de Nancey:

— Mais que fait-il donc, ce pauvre Saint-Luc? demanda Bussy.

— Il joue avec Chicot, Monsieur. en attendant le roi qui vient de se rendre à la demande d'audience que lui a faite M. le duc d'Anjou.

— Voulez-vous permettre que mon page m'attende ici? demanda Saint-Luc au capitaine des gardes.

— Bien volontiers, répondit celui-ci.

— Entre, Jean, dit Bussy à la jeune femme, et de la main il lui montra l'embrasure d'une fenêtre dans laquelle elle alla se réfugier.

Elle y était blottie à peine que Saint-Luc entra. Par discrétion, M. de Nancey se retira hors de la portée de la voix.

— Que me veut donc encore le roi? dit Saint-Luc, la voix aigre et la mine renfrognée. Ah! c'est vous, Monsieur de Bussy?

— Moi-même, cher Saint-Luc, et avant tout...

Il baissa la voix.

— Avant tout, merci du service que vous m'avez rendu.

— Ah! dit Saint-Luc, c'était tout naturel, et il me répugnait de voir assassiner un brave gentilhomme comme vous. Je vous croyais tué.

— Il s'en est fallu de peu; mais peu, dans ce cas-là, c'est énorme.

— Comment cela?

— Oui, j'en ai été quitte pour un joli coup d'épée que j'ai rendu avec usure, je crois, à Schomberg et à d'Epernon. Quant à Quélus, il doit rendre grâce aux os de son crâne. C'est un des plus durs que j'aie encore rencontré.

— Ah! racontez-moi votre aventure, elle me distraira, dit Saint-Luc en bâillant à se démonter la mâchoire.

— Je n'ai pas le temps dans ce moment-ci, mon cher Saint-Luc. D'ailleurs, je suis venu pour tout autre chose. Vous vous ennuyez fort, à ce qu'il paraît.

— Royalement, c'est tout dire.

— Eh bien! je viens pour vous distraire. Que diable! un service en vaut un autre.

— Vous avez raison, et celui que vous me rendez n'est pas moins grand que celui que je vous ai rendu. On meurt d'ennui aussi bien que d'un coup d'épée; c'est plus long, mais c'est plus sûr.

— Pauvre comte, dit Bussy, vous êtes donc prisonnier, comme je m'en doutais?

— Tout ce qu'il y a de plus prisonnier. Le roi prétend qu'il n'y a que mon humeur qui le distraie. Le roi est bien bon, car, depuis hier, je lui ai fait plus de grimaces que son singe, et lui ai dit plus de brutalités que son bouffon.

— Eh bien! voyons? ne puis-je pas, à mon tour. comme je vous l'offrais, vous rendre un service?

— Certainement, dit Saint-Luc; vous pouvez aller chez moi ou plutôt chez le maréchal de Brissac, pour rassurer ma pauvre petite femme, qui doit être fort inquiète et qui trouve certainement ma conduite des plus étranges.

— Que lui dirai-je?

— Eh pardieu! dites-lui ce que vous avez vu; c'est-à-dire que je suis prisonnier, consigné au guichet, que depuis hier le roi me parle de l'amitié comme Cicéron qui a écrit là-dessus, et de la vertu comme Socrate qui l'a pratiquée.

— Et que lui répondez-vous? demanda Bussy en riant.

— Morbleu! je lui réponds qu'à propos d'amitié, je suis un ingrat, et, à propos de vertu,

que je suis un pervers ; ce qui n'empêche pas qu'il ne s'obstine et qu'il ne répète en soupirant : Ah ! Saint-Luc, l'amitié n'est donc qu'une chimère ! Ah ! Saint-Luc, la vertu n'est donc qu'un nom ! Seulement, après l'avoir dit en français, il le redit en latin et le répète en grec.

A cette saillie, le page, auquel Saint-Luc n'avait pas encore fait la moindre attention, poussa un éclat de rire.

— Que voulez-vous, cher ami ? il croit vous toucher, *Bis repetita placent*. A plus forte raison, *ter*. Mais est-ce là tout ce que je puis faire pour vous ?

— Ah ! mon Dieu, oui ; du moins, j'en ai peur.

— Alors, c'est fait.

— Comment cela ?

— Je me suis douté de tout ce qui est arrivé, et j'ai d'avance tout dit à votre femme.

— Et qu'a-t-elle répondu ?

— Elle n'a pas voulu croire d'abord. Mais, ajouta Bussy en jetant un coup-d'œil du côté de l'embrasure de la fenêtre, j'espère qu'elle sera enfin rendue à l'évidence. Demandez-moi donc autre chose, quelque chose de difficile, d'impossible, même ; alors il y aura plaisir à entreprendre cela.

— Alors, mon cher Bussy, empruntez pour quelques instans l'hippogriffe au gentil chevalier Astolfe, et amenez-le contre une de mes fenêtres ; je monterai en croupe derrière vous, et vous me conduirez près de ma femme. Libre à vous de continuer après, si bon vous semble, votre voyage vers la lune.

— Mon cher, dit Bussy, il y a une chose plus simple, c'est de mener l'hippogriffe à votre femme, et que votre femme vienne vous trouver

— Ici ?

— Oui, ici.

— Au Louvre ?

— Au Louvre même. Est-ce que ce ne serait pas plus drôle encore ? dites.

— Oh ! mordieu ! je crois bien.

— Vous ne vous ennuieriez plus ?

— Non, ma foi !

— Car vous vous ennuyez, m'avez-vous dit ?

— Demandez à Chicot. Depuis ce matin, je l'ai pris en horreur et lui ai proposé trois coups d'épée. Le coquin s'est fâché, que c'était à crever de rire. Eh bien ! je n'ai pas sourcillé, moi. Mais, je crois que, si cela dure, je le tuerai tout de bon pour me distraire, ou que je m'en ferai tuer.

— Peste ! ne vous y jouez pas ; vous savez que Chicot est un rude tireur. Vous vous ennuieriez bien plus encore dans une bière, que vous ne vous ennuyez dans votre prison, allez.

— Ma foi, je n'en sais rien.

— Voyons ! dit Bussy riant, voulez-vous que je vous donne mon page ?

— A moi ?

— Oui, un garçon merveilleux.

— Merci, dit Saint-Luc, je déteste les pages. Le roi m'a offert de faire venir celui des miens qui m'agréait le plus, et j'ai refusé. Offrez-le au roi qui monte sa maison. Moi, je ferai, en sortant d'ici, ce qu'on fit à Chenonceaux, lors du festin vert, je ne me ferai plus servir que par des femmes.

— Bah ! dit Bussy insistant, essayez toujours.

— Bussy, dit Saint-Luc dépité, ce n'est pas bien à vous de me railler ainsi.

— Laissez-moi faire.

— Mais non.

— Quand je vous dis que je sais ce qu'il vous faut.

— Mais non, non, non, cent fois non !

— Holà ! page, venez ici.

— Mordieu ! s'écria Saint-Luc.

Le page quitta sa fenêtre, et vint, tout rougissant.

— Oh ! oh ! murmura Saint-Luc, stupéfait de reconnaître Jeanne sous la livrée de Saint-Luc.

— Eh bien ! demanda Bussy, faut-il le renvoyer ?

— Non, vrai Dieu ! non, s'écria Saint-Luc. Ah ! Bussy, Bussy, c'est moi qui vous dois une amitié éternelle !

— Vous savez qu'on ne vous entend pas, Saint-Luc, mais qu'on vous regarde.

— C'est vrai, dit celui-ci, et, après avoir fait deux pas vers sa femme, il en fit trois en arrière.

En effet, M. de Nancey, étonné de la pantomime par trop expressive de Saint-Luc, commençait à prêter l'oreille, quand un grand bruit, venant de la salle du conseil, le fit sortir de sa préoccupation

— Ah ! mon Dieu ! s'écria M. de Nancey, voilà le roi qui querelle quelqu'un, ce me semble.

— Je le crois, en effet, répliqua Bussy, jouant l'inquiétude ; serait-ce, par hasard, M. le duc d'Anjou, avec lequel je suis venu ?

Le capitaine des gardes assura son épée à son côté, et partit dans la direction de la galerie où, en effet, le bruit d'une vive discussion perçait voûtes et murailles.

— Dites que je n'ai pas bien fait les choses ? dit Bussy en se retournant vers Saint-Luc.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda celui-ci.

— Il y a que M. le duc d'Anjou et le roi se déchirent en ce moment, et que, comme ce doit être un superbe spectacle, j'y cours pour n'en laisser rien perdre. Vous profitez de la bagarre, non pas pour fuir, le roi vous rejoindrait toujours, mais pour mettre en lieu de sûreté ce beau page que je vous donne ; est-ce possible ?

— Oui, pardieu ! et, d'ailleurs, si cela ne l'était pas, il faudrait bien que cela le devînt ; mais

heureusement, j'ai fait le malade, je garde la chambre.

— En ce cas, adieu, Saint-Luc; Madame, ne m'oubliez pas dans vos prières.

Et Bussy, tout joyeux d'avoir joué ce mauvais tour à Henri III, sortit de l'antichambre, et gagna la galerie où le roi, rouge de colère, soutenait au duc d'Anjou, pâle de rage, que, dans la scène de la nuit précédente, c'était Bussy qui était le provocateur.

— Je vous affirme, Sire, s'écriait le duc d'Anjou, que d'Epernon, Schomberg, d'O, Maugiron et Quélus l'attendaient à l'hôtel des Tournelles.

— Qui vous l'a dit?

— Je les ai vus, moi-même, Sire, de mes yeux vus.

— Dans l'obscurité, n'est-ce pas? la nuit était noire comme l'intérieur d'un four.

— Aussi, n'est-ce point au visage que je les ai reconnus.

— A quoi donc? aux épaules?

— Non, Sire, à la voix.

— Ils vous ont parlé?

— Ils ont fait mieux que cela, ils m'ont pris pour Bussy et m'ont chargé.

— Vous?

— Oui, moi.

— Et qu'alliez-vous faire à la porte Saint-Antoine?

— Que vous importe?

— Je veux le savoir, moi. Je suis curieux aujourd'hui.

— J'allais chez Manassès.

— Chez Manassès, un juif!

— Vous allez bien chez Ruggieri, un nécromancien.

— Je vais où je veux, je suis le roi.

— Ce n'est pas répondre, c'est assommer.

— D'ailleurs, comme je l'ai dit, c'est Bussy qui a été le provocateur.

— Bussy?

— Oui.

— Où cela?

— Au bal de Saint-Luc.

— Bussy a provoqué cinq hommes? Allons donc! Bussy est brave, mais Bussy n'est pas fou.

— Par la mordieu! je vous dis que j'ai entendu la provocation, moi. D'ailleurs, il en était bien capable, puisque, malgré tout ce que vous dites, il a blessé Schomberg à la cuisse, d'Epernon au bras, et presque assommé Quélus.

— Ah! vraiment, dit le duc, il ne m'avait point parlé de cela. Je lui en ferai mon compliment.

— Et moi, dit le roi, je ne complimenterai personne, mais je ferai un exemple de ce batailleur.

— Moi, dit le duc, moi que vos amis attaquent, non seulement dans la personne de Bussy, mais encore dans la mienne, je saurai si je suis votre frère, et s'il y a en France, excepté Votre Majesté, un seul homme qui ait le droit de me regarder en face sans qu'à défaut du respect, la crainte lui fasse baisser les yeux.

En ce moment, attiré par les clameurs des frères, parut Bussy galamment habillé de satin vert tendre avec des nœuds roses.

— Sire, dit-il en s'inclinant devant Henri III, daignez agréer mes très humbles respects.

— Pardieu! le voici, dit Henri.

— Votre Majesté, à ce qu'il paraît, me faisait l'honneur de s'occuper de moi, demanda Bussy.

— Oui, répondit le roi, et je suis bien aise de vous voir; quoi qu'on m'ait dit, votre visage respire la santé.

— Sire, le sang tiré rafraîchit le visage, dit Bussy, et je dois avoir le visage très frais ce soir.

— Eh bien! puisqu'on vous a battu, puisqu'on vous a meurtri, plaignez-vous, seigneur de Bussy, et je vous ferai justice.

— Permettez, Sire, dit Bussy, on ne m'a ni battu, ni meurtri, et je ne me plains pas.

Henri demeura stupéfait et regarda le duc d'Anjou.

— Eh bien! que disiez-vous donc? demanda-t-il.

— Je disais que Bussy a reçu un coup de dague qui traversait le flanc.

— Est-ce vrai, Bussy? demanda le roi.

— Puisque le frère de Votre Majesté l'assure, dit Bussy, cela doit être vrai un premier prince du sang ne saurait mentir.

— Et ayant un coup d'épée dans le flanc, dit Henri, vous ne vous plaignez pas?

— Je ne me plaindrais, Sire, que si, pour m'empêcher de me venger moi-même, on me coupait la main droite; encore, continua l'intraitable duelliste, je me vengerais, je l'espère bien, de la main gauche.

— Insolent! murmura Henri.

— Sire, dit le duc d'Anjou, vous avez parlé de justice, eh bien! faites justice; nous ne demandons pas mieux. Ordonnez une enquête, nommez des juges, et que l'on sache bien de quel côté venait le guet-à-pens, et qui avait préparé l'assassinat.

Henri rougit.

— Non, dit-il, j'aime mieux encore cette fois ignorer où sont les torts et envelopper tout le monde dans un pardon général. J'aime mieux que ces farouches ennemis fassent la paix, et je suis fâché que Schomberg et d'Epernon se trouvent retenus chez eux par leurs blessures. Voyons, Monsieur d'Anjou, quel était le plus enragé de tous mes amis, à votre avis? Dites, cela doit vous être facile, puisque vous prétendez les avoir vus.

— Sire, dit le duc d'Anjou, c'était Quélus.

— Ma foi oui, dit Quélus, je ne m'en cache pas, et Son Altesse a bien vu.

— Alors, dit Henri, que M. de Bussy et M. de Quélus fassent la paix au nom de tous.

— Oh! oh! dit Quélus, que signifie cela, Sire?

— Cela signifie que je veux qu'on s'embrasse ici, devant moi, à l'instant même.

Quélus fronça le sourcil.

— Eh quoi! signor, dit Bussy en se retournant du côté de Quélus et en imitant le geste italien de Pantalon, ne me ferez-vous pas cette faveur?

La saillie était si inattendue, et Bussy l'avait faite avec tant de verve, que le roi lui-même se mit à rire. Alors s'approchant de Quélus:

— Allons, Monsou, dit-il; le roi le vout.

Et il lui jeta les deux bras au cou.

— J'espère que cela ne vous engage à rien, dit tout bas Quélus à Bussy.

— Soyez tranquille, répondit Bussy du même ton. Nous nous retrouverons un jour ou l'autre.

Quélus, tout rouge et tout défrisé, se recula furieux.

Henri fronça le sourcil, et Bussy, toujours pantalonant, fit une pirouette et sortit de la salle du conseil. Il venait, par cette grotesque embrassade, de se faire un ennemi mortel.

V.

COMMENT SE FAISAIT LE PETIT COUCHER DU ROI HENRI III.

Après cette scène, commencée en tragédie et terminée en comédie, et dont le bruit, échappé au-dehors comme un écho du Louvre, se répandit par la ville, le roi, tout courroucé, reprit le chemin de son appartement, suivi de Chicot, qui demandait à souper.

— Je n'ai pas faim, dit le roi en franchissant le seuil de sa porte.

— C'est possible, dit Chicot; mais moi j'enrage, et je voudrais mordre.

Le roi fit comme s'il n'avait pas entendu. Il dégrafa son manteau, qu'il posa sur son lit, ôta son toquet, maintenu sur sa tête par de longues épingles noires, et le jeta sur son fauteuil, puis s'avançant vers le couloir conduisant à la chambre de Saint-Luc, qui n'était séparée de la sienne que par une simple muraille:

— Attends-moi ici, bouffon, dit-il, je reviens.

— Oh! ne te presse pas, mon fils, dit Chicot, ne te presse pas; je désire même, continua-t-il en écoutant le pas de Henri qui s'éloignait, que tu me laisses le temps de te ménager une petite surprise.

Puis, lorsque le bruit des pas se fut tout-à-fait éteint:

— Holà! dit-il, en ouvrant la porte de l'antichambre.

Un valet accourut.

— Le roi a changé d'avis, dit-il; il veut un joli souper; un souper fin pour lui et Saint-Luc. Surtout, il a recommandé le vin; allez, laquais.

Le valet tourna sur ses talons et courut exécuter les ordres de Chicot, qu'il ne doutait pas être les ordres du roi.

Quant à Henri, il était passé, comme nous l'avons dit, dans l'appartement de Saint-Luc, lequel, prévenu de la visite de S. M., s'était couché et se faisait lire des prières par un vieux serviteur, qui, l'ayant suivi au Louvre, avait été fait prisonnier avec lui. Sur un fauteuil doré, dans un coin, la tête entre ses deux mains, dormait profondément le page qu'avait amené Bussy.

Le roi embrassa toutes ces choses d'un coup-d'œil.

— Qu'est-ce que ce jeune homme? demanda-t-il à Saint-Luc avec inquiétude.

— Votre Majesté, en me retenant ici, ne m'a-t-elle pas autorisé à faire venir un page?

— Oui, sans doute, répondit Henri III.

— Eh bien! j'ai profité de la permission, sire.

— Ah! ah!

— Sa Majesté se repent-elle de m'avoir accordé cette distraction? demanda Saint-Luc

— Non pas, mon fils, non pas; distrais-toi, au contraire. Eh bien! comment vas-tu?

— Sire, dit Saint-Luc, j'ai une grande fièvre.

— En effet, dit le roi, tu as le visage empourpré, mon fils. Voyons le pouls, tu sais que je suis un peu médecin.

Saint-Luc tendit la main avec un mouvement visible de mauvaise humeur.

— Oui dà! dit le roi, plein, intermittent, agité.

— Oh! Sire, dit Saint-Luc, c'est qu'en vérité, je suis bien malade.

— Sois tranquille, dit Henri, je te ferai soigner par mon propre médecin.

— Merci! Sire.

— Je te garderai moi-même.

— Sire, je ne souffrirai pas...

— Je vais faire dresser un lit pour moi dans ta chambre, Saint Luc. Nous causerons toute la nuit. J'ai mille choses...

— Ah! s'écria Saint-Luc désespéré, vous vous dites médecin, vous vous dites mon ami, et vous voulez m'empêcher de dormir. Morbleu! docteur, vous avez une drôle de manière de traiter vos malades! Morbleu! Sire, vous avez une singulière façon d'aimer vos amis.

— Eh quoi! tu veux rester seul, malade comme tu l'es?

— Sire, j'ai mon page Jean.

— Mais il dort.

— C'est comme cela que j'aime les gens qui me veillent; au moins, ils ne m'empêchent point de dormir moi-même.

— Laisse-moi, au moins, te veiller avec lui. Je ne te parlerai que si tu te réveilles.

— Sire, j'ai le réveil très maussade, et il faut

être bien habitué à moi pour me pardonner toutes les sottises que je dis avant d'être bien éveillé.

— Eh bien ! soit, mais, au moins, viens assister à mon coucher.

— Et je serai libre après de revenir me mettre au lit?

— Parfaitement libre.

— Eh bien! soit. Mais je ferai un triste courtisan, je vous en réponds. Je tombe de sommeil.

— Tu bâilleras tout à ton aise.

— Quelle tyrannie ! dit Saint-Luc, quand vous avez tous vos autres amis.

— Ah ! oui ; ils sont dans un bel état, et Bussy me les a bien accommodés. Schomberg a la cuisse crevée ; d'Epernon a le poignet tailladé comme une manche à l'Espagnole ; Quélus est encore tout étourdi de son coup de poing d'hier et de son embrassade d'aujourd'hui. Reste d'O, qui m'ennuie à mourir, et Maugiron qui me boude. Allons, réveille ce grand bélitre de page, et fais-toi passer une robe de chambre.

— Sire, si Votre Majesté veut me laisser.

— Pourquoi faire ?

— Le respect...

— Allons donc !

— Sire, dans cinq minutes, je serai chez Votre Majesté.

— Dans cinq minutes, soit! Mais pas plus de cinq minutes, entends-tu ; et, pendant ces cinq minutes, trouve-moi de bons contes, Saint-Luc, que nous tâchions de rire un peu.

Et là-dessus, le roi, qui avait obtenu la moitié de ce qu'il voulait, sortit à moitié content.

La porte ne se fut pas plutôt refermée derrière lui, que le page se réveilla en sursaut, et d'un bond fut à la portière !

— Ah ! Saint-Luc, dit-il, quand le bruit des pas se fut perdu, vous allez encore me quitter. Mon Dieu ! quel supplice ! Je meurs d'effroi ici. Si l'on allait découvrir....

— Ma chère Jeanne, dit Saint-Luc, Gaspard que voilà ici, et il lui montrait le vieux serviteur, vous défendra contre toute indiscrétion.

— Alors, autant vaut que je m'en aille, dit la jeune femme en rougissant.

— Si vous l'exigez absolument, Jeanne, dit Saint-Luc d'un ton attristé, je vous ferai reconduire à l'hôtel Montmorency, car la consigne n'est que pour moi. Mais si vous étiez aussi bonne que belle, si vous aviez dans le cœur quelques sentimens pour le pauvre Saint-Luc, vous l'attendriez quelques instans. Je vais tant souffrir de la tête, des nerfs et des entrailles, que le roi ne voudra pas d'un si triste compagnon et me renverra coucher.

Jeanne baissa les yeux.

— Allez donc, dit-elle, j'attendrai ; mais je vous dirai, comme le roi : ne soyez pas longtemps.

— Jeanne, ma chère Jeanne, vous êtes adorable, dit Saint-Luc, rapportez-vous en à moi de revenir le plus tôt possible près de vous. D'ailleurs, il me vient une idée, je vais la mûrir un peu, et, à mon retour, je vous en ferai part.

— Une pensée qui... vous rendra la liberté ?

— Je l'espère.

— Alors, allez.

— Gaspard, dit Saint-Luc, empêchez bien que personne n'entre ici. Puis, dans un quart-d'heure, fermez la porte à clé ; apportez-moi cette clé chez le roi. Allez dire à l'hôtel qu'on ne soit point inquiet de Mme la comtesse, et ne revenez que demain.

Gaspard promit, en souriant, d'exécuter les ordres que la jeune femme écoutait en rougissant.

Saint-Luc prit la main de sa femme, la baisa tendrement, et courut à la chambre de Henri qui, déjà, s'impatientait.

Jeanne, toute seule et toute frémissante, se blottit dans l'ample rideau qui tombait des tringles du lit, et là, rêveuse, inquiète, courroucée, elle chercha de son côté un moyen de sortir victorieuse de l'étrange position où elle se trouvait.

Quand Saint-Luc entra dans la chambre du roi, il fut saisi du parfum âpre et voluptueux, qu'exhalait la chambre royale. Les pieds de Henri foulaient, en effet, une jonchée de fleurs dont on avait coupé les tiges, de peur qu'elles n'offensassent la peau délicate de sa majesté ; roses, jasmins, violettes, giroflées, malgré la rigueur de la saison, formaient un moëlleux et odorant tapis au roi Henri III.

La chambre, dont le plafond avait été abaissé et décoré de belles peintures sur toile, était meublée, comme nous l'avons dit, de deux lits, l'un desquels était si large, que, quoique son chevet fût appuyé au mur, il tenait près du tiers de la chambre. Ce lit était d'une tapisserie d'or et de soie à personnages mythologiques, représentant l'histoire de Cenée ou de Cenis, tantôt homme et tantôt femme, laquelle métamorphose ne s'opérait pas, comme on peut le présumer, sans les plus fantasques efforts de l'imagination du prince. Le ciel du lit était de toile d'argent lamée d'or et de figures de soie, et les armes royales, richement brodées, étaient appliquées à la portion du baldaquin qui, appliquée à la muraille, formait le chevet du lit.

Il y avait aux fenêtres même tapisserie qu'aux lits, et les canapés et les fauteuils étaient formés de même étoffe que celle du lit et des fenêtres. Au milieu du plafond, une chaîne d'or laissait pendre une lampe de vermeil, dans laquelle brûlait une huile qui répandait, en se consumant, un parfum exquis. A la droite du lit, un satyre d'or tenait à la main un candelabre où brûlaient quatre bougies roses parfumées aussi. Ces bougies, grosses comme des cierges,

jetaient une lumière qui, jointe à celle de la lampe, éclairait suffisamment la chambre.

Le roi, les pieds nus posés sur les fleurs qui jonchaient le parquet, était assis sur sa chaise d'ébène incrustée d'or; il avait sur les genoux sept ou huit petits chiens épagneuls tout jeunes, et dont les frais museaux chatouillaient doucement ses mains. Deux serviteurs triaient et frisaient ses cheveux retroussés comme ceux d'une femme, sa moustache à crochet, et sa barbe rare et floconneuse.

Un troisième enduisait le visage du prince d'une couche onctueuse de crême rose d'un goût tout particulier et d'odeurs des plus appétissantes.

Henri fermait les yeux et se laissait faire avec la majesté et le sérieux d'un dieu indien.

— Saint-Luc ! disait-il, où est Saint-Luc ?

Saint-Luc entra.

Chicot le prit par la main et l'amena devant le roi.

— Tiens, dit-il à Henri, le voici, ton ami Saint-Luc ; ordonne-lui de se débarbouiller, ou plutôt de se barbouiller aussi avec de la crême; car si tu ne prends cette indispensable précaution, il arrivera une chose fâcheuse : ou lui sentira mauvais pour toi qui sens si bon, ou toi, tu sentiras trop bon pour lui qui ne sentira rien. Çà, les graisses et les peignes ! s'écria-t-il en s'étendant sur un grand fauteuil en face du roi, j'en veux tâter aussi, moi.

— Chicot, Chicot ! s'écria Henri : votre peau est trop sèche et absorberait une trop grande quantité de crême ; à peine y en a-t-il assez pour moi ; et votre poil est si dur, qu'il casserait mes peignes.

— Ma peau s'est séchée à tenir la campagne pour toi, prince ingrat ! et si mon poil est si dur, c'est que les contrariétés que tu me donnes le tiennent continuellement hérissé. Mais si tu me refuses la crême pour mes joues, c'est-à-dire pour mon extérieur, c'est bon, mon fils, je ne te dis que cela.

Henri haussa les épaules en homme peu disposé à s'amuser des facéties de son bouffon.

— Laissez-moi, dit-il, vous radotez.

Puis se retournant vers Saint-Luc :

— Eh bien ! mon fils, dit-il, ce mal de tête?

Saint-Luc porta la main à son front, et poussa un gémissement.

— Figure-toi, continua Henri, que j'ai vu Bussy d'Amboise. Aie... Monsieur, dit-il au coiffeur, vous me brûlez.

Le coiffeur s'agenouilla.

— Vous avez vu Bussy d'Amboise, Sire? dit Saint-Luc, tout frissonnant.

— Oui, répondit le roi ; comprends-tu ces imbéciles qui l'ont attaqué à cinq, et qui l'ont manqué ? Je les ferai rouer. Si tu avais été là ? dis donc, Saint-Luc.

— Sire, répondit le jeune homme, il est probable que je n'eusse pas été plus heureux que mes compagnons.

— Allons donc ! que dis-tu là ? je gage dix mille écus que tu touches dix fois Bussy, contre Bussy six. Pardieu ! il faudra que demain nous voyons cela. Tires-tu toujours ? mon enfant.

— Mais oui, Sire.

— Je demande si tu t'exerces souvent.

— Presque tous les jours, quand je me porte bien. Mais, quand je suis malade, Sire, je ne suis bon à rien absolument.

— Combien de fois me touchais-tu ?

— Mais, nous faisions jeu égal à peu près, Sire.

— Oui, mais je tire mieux que Bussy. Par la mordieu ! Monsieur, dit Henri à son barbier, vous m'arrachez la moustache.

Le barbier s'agenouilla.

— Sire, dit Saint-Luc, indiquez-moi un remède pour le mal de cœur.

— Il faut manger, dit le roi.

— Oh ! Sire, je crois que vous vous trompez.

— Non, je t'assure.

— Tu as raison, Valois, dit Chicot, et comme j'ai grand mal de cœur ou d'estomac, je ne sais pas bien lequel, je suis l'ordonnance.

Et l'on entendit un bruit singulier, pareil à celui qui résulte du mouvement très multiplié des mâchoires d'un singe.

Le roi se retourna et vit Chicot qui, après avoir englouti à lui tout seul le double souper qu'il avait fait monter au nom du roi, faisait jouer bruyamment ses mandibules tout en dégustant le contenu d'une tasse de porcelaine du Japon.

— Eh bien ! dit Henri, que diable faites-vous là, Monsieur Chicot ?

— Je prends ma crême à l'intérieur, dit Chicot, puisqu'extérieurement elle m'est défendue.

— Ah ! traître ! s'écria le roi en faisant un demi-tour de tête si malencontreux que le doigt pâteux du valet-de-chambre emplit de crême la bouche du roi.

— Mange, mon fils, dit gravement Chicot. Je ne suis pas si tyrannique que toi ; intérieure ou extérieure, je te les permets toutes deux.

— Monsieur, vous m'étouffez, dit Henri au valet de chambre.

Le valet de chambre s'agenouilla comme avaient fait le coiffeur et le barbier.

— Qu'on aille me chercher mon capitaine des gardes, s'écria Henri, qu'on me l'aille chercher à l'instant même.

— Et pourquoi faire, ton capitaine des gardes ? demanda Chicot, passant son doigt dans l'intérieur de la tasse de porcelaine, et faisant glisser ensuite son doigt entre ses lèvres.

— Pour qu'il passe son épée à travers du corps de Chicot, et que, si maigre qu'il puisse être, il en fasse un rôti à mes chiens.

Chicot se redressa, et, se coiffant de travers :

— Par la mordieu ! dit-il, du Chicot à tes chiens, du gentilhomme à tes quadrupèdes ! Eh bien ! qu'il y vienne, mon fils, ton capitaine des gardes, et nous verrons.

Et Chicot tira sa longue épée, dont il s'escrima si plaisamment contre le coiffeur, contre le barbier et contre le valet de chambre, que le roi ne put s'empêcher de rire.

— Mais j'ai faim, dit le roi d'une voix dolente, et le coquin a mangé à lui seul tout le souper.

— Tu es un capricieux, Henri, dit Chicot. Je t'ai offert de te mettre à table, et tu as refusé. En tout cas, il reste ton bouillon. Moi, je n'ai plus faim et je vais me coucher.

Pendant ce temps, le vieux Gaspard était venu apporter la clé à son maître.

— Moi aussi, dit Saint-Luc ; car je manquerais, si je restais plus long-temps debout, de respect à mon roi, en tombant devant lui dans des attaques nerveuses. J'ai le frisson.

— Tiens, Saint-Luc, dit le roi en tendant au jeune homme une poignée de petits chiens, emporte, emporte.

— Pourquoi faire ? demanda Saint-Luc.

— Pour les faire coucher avec toi ; ils prendront ton mal, et tu ne l'auras plus.

— Merci, Sire, dit Saint-Luc en remettant les chiens dans leur corbeille, je n'ai pas de confiance dans votre recette.

— Je t'irai voir cette nuit, Saint-Luc, dit le roi.

— Oh ! ne venez pas, Sire, je vous en supplie, dit Saint-Luc, vous me réveilleriez en sursaut, et l'on dit que cela rend épileptique.

Et, sur ce, ayant salué le roi, il sortit de la chambre, poursuivi par les signes d'amitié que lui prodigua Henri tant qu'il put le voir.

Chicot avait déjà disparu.

Les deux ou trois personnes qui avaient assisté au coucher, sortirent à leur tour.

Il ne resta près du roi que les valets qui lui couvrirent le visage d'un masque de toile fine enduite de graisse parfumée. Des trous pour le nez, pour les yeux et pour la bouche, étaient ménagés dans ce masque. Un bonnet d'une étoffe de soie et d'argent le fixait sur le front et aux oreilles.

Puis on passa les bras du roi dans une brassière de satin rose, bien douillettement doublée de soie fine et de ouate ; puis on lui présenta des gants d'une peau si souple, qu'on eût dit qu'ils étaient de tricot. Ces gants montaient jusqu'aux coudes, et ils étaient oints intérieurement d'une huile parfumée qui leur donnait cette élasticité dont, à l'extérieur, on cherchait inutilement la cause.

Ces mystères de la toilette royale achevés, on fit boire à Henri son consommé dans une tasse d'or; mais avant de la porter à ses lèvres, il en versa la moitié dans une autre tasse toute pareille à la sienne, en ordonnant qu'on envoyât cette moitié à Saint-Luc, en lui souhaitant une bonne nuit.

Ce fut alors le tour de Dieu qui, ce soir-là, sans doute, à cause de la grande préoccupation du roi, fut traité assez légèrement. Henri ne fit qu'une seule prière sans même toucher à ses chapelets ; puis, il fit ouvrir son lit bassiné avec de la coriandre, du benjoin et de la canelle.

Puis, une fois accommodé sur ses nombreux oreillers, Henri ordonna que l'on enlevât la jonchée de fleurs qui commençait à épaissir l'air de la chambre. On ouvrit, pendant quelques secondes, les fenêtres pour renouveler cet air trop compacte. Après quoi, un grand feu de sarmens brûla dans la cheminée de marbre, et, rapide comme un météore, ne s'éteignit néanmoins qu'après avoir répandu sa douce chaleur dans tout l'appartement.

Alors le valet ferma tout, rideaux et portières, et fit entrer le grand chien favori du roi, qui s'appelait Narcisse. D'un bond, il sauta sur le lit du roi, trépigna, tourna un instant, puis il se coucha en s'allongeant en travers sur les pieds de son maître.

Enfin, on souffla les bougies roses qui brûlaient aux mains du satyre d'or, on baissa la lumière de la veilleuse en y substituant une mèche moins forte, et le valet, chargé de ces derniers détails, sortit à son tour sur la pointe du pied.

Déjà plus tranquille, plus nonchalant, plus oublieux que ces moines oisifs de son royaume enfouis dans leurs grasses abbayes, le roi de France ne se donnait plus la peine de songer qu'il y eût une France.

Il dormait.

Une demi-heure après, les gens qui veillaient dans les galeries, et qui, de leurs différens postes, pouvaient distinguer les fenêtres de la chambre de Henri, virent à travers les rideaux s'éteindre tout-à-fait la lampe royale, et les rayons argentés de la lune remplacer sur les vitres la douce lumière rose qui les colorait. Ils pensèrent, en conséquence, que sa majesté dormait de mieux en mieux.

En ce moment, tous les bruits du dedans et du dehors s'étaient éteints, et l'on eût entendu la chauve-souris la plus silencieuse voler dans les sombres corridors du Louvre.

VI.

COMMENT, SANS QUE PERSONNE SUT LA CAUSE DE CETTE CONVERSION, LE ROI HENRI SE TROUVA CONVERTI DU JOUR AU LENDEMAIN.

Deux heures se passèrent ainsi.

Soudain un cri terrible retentit. Ce cri était parti de la chambre du roi.

Cependant la veilleuse était toujours éteinte, le silence toujours profond, et nul bruit ne se faisait entendre, sauf cet étrange appel du roi.

Car c'était le roi qui avait crié.

Bientôt on distingua le bruit d'un meuble qui tombait, d'une porcelaine qui éclatait en morceaux, de pas insensés courant dans la chambre; puis ce furent des cris nouveaux mêlés à des aboiemens de chiens. Aussitôt les lumières brillent, les épées reluisent dans les galeries, et les pas lourds des gardes appesantis par le sommeil, ébranlent les piliers massifs.

— Aux armes! crie-t-on de toutes parts, aux armes! le roi appelle, courons chez le roi.

Et au même instant, s'élançant d'un pas rival, le capitaine des gardes, le colonel des Suisses, les familiers du château, les arquebusiers de service se précipitèrent dans la chambre royale, qu'un jet de flamme inonda aussitôt; vingt flambeaux illuminèrent la scène.

Près du fauteuil renversé, des tasses brisées, devant le lit en désordre et dont les draps et les couvertures étaient épars dans la chambre, Henri, grotesque et effrayant dans son attirail de nuit, se tenait, pâle, les cheveux hérissés, les yeux fixes.

Sa main droite était étendue, tremblante comme une feuille au vent.

Sa main gauche crispée se cramponnait à la poignée de son épée, qu'il avait machinalement saisie.

Le chien, aussi agité que son maître, le regardait, les pattes écartées, et hurlait.

Le roi paraissait muet à force de terreur, et tout ce monde, n'osant rompre le silence, s'interrogeait des yeux, attendait avec une anxiété terrible.

Alors parut à demi-habillée, mais enveloppée dans un vaste manteau, la jeune reine, Louise de Lorraine, blonde et douce créature qui mena la vie d'une sainte sur cette terre, et que les cris de son époux avaient réveillée.

— Sire, dit-elle, plus tremblante que tout le monde, qu'y a-t-il donc? mon Dieu!... Mais vos cris sont arrivés jusqu'à moi et je suis venue.

— Ce... ce... ce n'est rien, dit le roi sans mouvoir les yeux qui semblaient regarder dans l'air une forme vague et invisible pour tout autre que pour lui.

— Mais Votre Majesté a crié, reprit la reine.. Votre Majesté est donc souffrante?

La terreur était peinte si visiblement sur les traits de Henri qu'elle gagnait peu à peu tous les assistans. On reculait, on avançait, on dévorait des yeux la personne du roi pour s'assurer qu'il n'était pas blessé, qu'il n'avait pas été frappé de la foudre ou mordu par quelque reptile.

— Oh! Sire, s'écria la reine, Sire, au nom du ciel, ne nous laissez pas dans une pareille angoisse. Voulez-vous un médecin?

— Un médecin! dit Henri, du même ton sinistre. Non, le corps n'est point malade, c'est l'âme, c'est l'esprit; non, non, pas de médecin,... un confesseur.

Chacun se regarda, on interrogea les portes, les rideaux, le parquet, le plafond. En aucun lieu n'était restée la trace de l'objet invisible qui avait si fort épouvanté le roi.

Cet examen était fait avec un redoublement de curiosité: le mystère se compliquait, le roi demandait un confesseur.

Aussitôt la demande faite, un messager a sauté sur son cheval, des milliers d'étincelles ont jailli du pavé de la cour du Louvre. Cinq minutes après, le supérieur du couvent des jésuites était réveillé, arraché, pour ainsi dire, de son lit, et il arrivait chez le roi.

Avec le confesseur, le tumulte a cessé, le silence se rétablit, on s'interroge, on conjecture, on croit deviner, mais surtout on a peur... Le roi se confesse!

Le lendemain, de grand matin, le roi, levé avant tout le monde, ordonne qu'on referme la porte du Louvre, qui ne s'est ouverte que pour laisser passer le confesseur.

Puis, il fait venir le trésorier, le cirier, le maître des cérémonies. Il prend ses heures reliées de noir et lit des prières, s'interrompt pour découper des images de saints, et tout-à-coup commande qu'on fasse venir tous ses amis.

A cet ordre, on passe d'abord chez Saint-Luc; mais Saint-Luc est plus souffrant que jamais. Il languit, il est écrasé de fatigue. Son mal est dégénéré en accablement; son sommeil, ou plutôt sa léthargie, a été si profonde, que, seul de tous les commensaux du palais, quoiqu'une mince muraille le sépare seule du prince, il n'a rien entendu de la scène de la nuit. Aussi demande-t-il à rester au lit; il y fera toutes les prières que le roi lui ordonnera.

A ce déplorable récit, Henri fait le signe de la croix, et ordonne qu'on lui envoie son apothicaire.

Puis il recommande qu'on apporte au Louvre toutes les disciplines du couvent des Augustins; il passe, vêtu de noir, devant Schomberg qui boîte, devant d'Epernon qui a son bras en écharpe, devant Quélus encore tout étourdi, devant d'O et Maugiron qui tremblent. Il leur distribue, en passant, des disciplines, et leur ordonne de se flageller du plus rudement que leurs bras puissent frapper.

D'Epernon fait observer qu'ayant le bras droit en écharpe, il doit être excepté de la cérémonie, attendu qu'il ne pourra rendre les coups qu'on lui donnera, ce qui fera pour ainsi dire un désaccord dans la gamme de la flagellation

Henri III lui répond que sa pénitence n'en sera que plus agréable à Dieu.

Lui-même donne l'exemple. Il ôte son pour-

point, sa veste, sa chemise, et se frappe comme un martyr. Chicot a voulu rire et gausser selon son habitude, mais un regard terrible du roi lui a appris que ce n'était pas l'heure; alors il a pris comme les autres une discipline; seulement, au lieu de se frapper, il assomme ses voisins; et lorsqu'il ne trouve plus aucun torse à sa portée, il enlève des écailles de la peinture des colonnes et des boiseries.

Ce tumulte rassérène peu à peu le visage du roi, quoiqu'il soit visible que son esprit reste toujours profondément frappé.

Tout-à-coup il quitte sa chambre en ordonnant qu'on l'attende. Derrière lui, les pénitences cessent comme par enchantement. Chicot seul continue de frapper sur d'O, qu'il a en exécration. D'O le lui rend du mieux qu'il peut. C'est un duel à coups de martinet.

Henri est passé chez la reine. Il lui a fait don d'un collier de perles de vingt-cinq mille écus, l'a embrassée sur les deux joues, ce qui ne lui est pas arrivé depuis plus d'un an, et l'a suppliée de déposer les ornemens royaux et de se couvrir d'un sac.

Louise de Lorraine, toujours bonne et douce, y consent aussitôt. Elle demande pourquoi son mari, en lui donnant un collier de perles, désire qu'elle se mette un sac sur les épaules.

— Pour mes péchés, répond Henri.

Cette réponse satisfait la reine, car elle connaît mieux que personne de quelle somme énorme de péchés son mari doit faire pénitence. Elle s'habille au gré de Henri, qui revient dans sa chambre en y donnant rendez-vous à la reine.

A la vue du roi, la flagellation recommence. D'O et Chicot, qui n'ont point cessé, sont en sang. Le roi les complimente, et les appelle ses vrais et seuls amis.

Au bout de dix minutes, la reine arrive, vêtue de son sac. Aussitôt, on distribue des cierges à toute la cour, et pieds nus, par cet horrible temps de givre et de neige, les beaux courtisans, les belles dames et les bons Parisiens, dévôts au roi et à Notre-Dame, s'en vont à Montmartre, grelottant d'abord, mais échauffés bientôt par les coups furieux que distribue Chicot à tous ceux qui ont le malheur de se trouver à portée de sa discipline.

D'O s'est avoué vaincu, et a pris la file à cinquante pas de Chicot.

A quatre heures du soir, la promenade lugubre était terminée; les couvens avaient reçu de riches aumônes, les pieds de toute la cour étaient gonflés, les dos de tous les courtisans étaient écorchés; la reine avait paru en public avec une énorme chemise de toile grossière; le roi avec un chapelet de têtes de mort. Il y avait eu larmes, cris, prières, encens, cantiques.

La journée, comme on le voit, avait été bonne.

En effet, chacun a souffert du froid et des coups pour faire plaisir au roi, sans que personne ait pu deviner pourquoi ce prince, qui avait si bien dansé l'avant-veille, se macérait ainsi le surlendemain.

Les Huguenots, les Ligueurs et les libertins ont regardé passer en riant la procession des flagellans, disant, en vrais dépréciateurs : « que sont ces sortes de gens! » que la dernière procession était plus belle et plus fervente, ce qui n'était point vrai.

Henri est rentré à jeûn avec de longues raies bleues et rouges sur les épaules; il n'a pas quitté la reine de tout le jour, et il a profité de tous les momens de repos, de toutes les stations aux chapelles pour lui promettre des revenus nouveaux et faire des plans de pélerinage avec elle.

Quant à Chicot, las de frapper et affamé par l'exercice inusité auquel l'a condamné le roi, il s'est dérobé un peu au-dessus de la porte Montmartre, et avec quelques athées de la cour, est entré dans le jardin d'une guinguette fort en renom, où il a bu du vin épicé et mangé une sarcelle tuée dans les marais de la Grange-Batelière. Puis, au retour de la procession, il a repris son rang et est revenu jusqu'au Louvre, frappant de plus belle les pénitens et les pénitentes, et distribuant, comme il le disait lui-même, ses indulgences plénières.

Le soir arrivé, le roi se sentit fatigué de son jeûne, de sa course pieds nus, et des coups furieux qu'il s'était donnés. Il se fit servir un souper maigre, bassiner les épaules, allumer un grand feu, et passa chez Saint-Luc, qu'il trouva allègre et dispos.

Depuis la veille, le roi était bien changé; toutes ses idées étaient tournées vers le néant des choses humaines, vers la pénitence et la mort.

— Ah! lui dit-il avec cet accent profond de l'homme dégoûté de la vie, Dieu a en vérité bien fait de rendre l'existence si amère.

— Pourquoi cela, Sire? demanda Saint-Luc.

— Parce que l'homme, fatigué de ce monde, au lieu de craindre la mort, y aspire.

— Pardon, Sire, dit Saint-Luc, parlez pour vous, mais je n'y aspire pas du tout, à la mort.

— Ecoute, Saint-Luc, dit le roi en secouant la tête; — si tu faisais bien, tu suivrais mon conseil, je dirai plus, mon exemple.

— Bien volontiers, Sire, si cet exemple me sourit.

— Veux-tu que nous laissions, moi, ma couronne, toi, ta femme, et que nous entrions dans un cloître? J'ai des dispenses de notre saint-père le pape; dès demain nous ferons profession. Je m'appellerai frère Henri...

— Pardon, Sire, pardon, vous tenez peu à votre couronne que vous connaissez trop; mais

moi, je tiens beaucoup à ma femme que je ne connais pas encore assez. — Donc, je refuse.

— Oh! oh! dit Henri, tu vas mieux, à ce qu'il paraît.

— Infiniment mieux, Sire; je me sens l'esprit tranquille, le cœur à la joie. J'ai l'ame disposée d'une manière incroyable au bonheur et au plaisir.

— Pauvre Saint-Luc! dit le roi en joignant les mains.

— C'était hier, Sire, qu'il fallait me proposer cela. Oh! hier, j'étais quinteux, maussade, endolori. Pour rien je me serais jeté dans un puits ou dans un couvent. Mais, ce soir, c'est autre chose, j'ai passé une bonne nuit, une journée charmante. Et, mordieu! vive la joie!

— Tu jures, Saint-Luc, dit le roi.

— Ai-je juré, Sire? C'est possible, mais vous jurez aussi quelquefois, vous, ce me semble.

— J'ai juré, Saint-Luc, mais je ne jurerai plus.

— Je n'ose pas dire cela. Je jurerai le moins possible. Voilà la seule chose à laquelle je veux m'engager. D'ailleurs Dieu est bon et miséricordieux pour nos péchés, quand nos péchés tiennent à la faiblesse humaine.

— Tu crois donc que Dieu me pardonnera?

— Oh! je ne parle pas pour vous, Sire; je parle pour votre serviteur. Peste! vous, vous avez péché... en roi... tandis que moi j'ai péché en simple particulier; j'espère bien que, le jour du jugement, le Seigneur aura deux poids et deux balances.

Le roi poussa un soupir, murmura un *Confiteor*, se frappa la poitrine au *meâ culpâ*.

— Saint-Luc, dit-il à la fin, veux-tu passer la nuit dans ma chambre?

— C'est selon, demanda Saint-Luc; qu'y ferons-nous, dans la chambre de Votre Majesté?

— Nous allumerons toutes les lumières, je me coucherai, et tu me liras les litanies des saints.

— Merci, Sire.

— Tu ne veux donc pas?

— Je m'en garderai bien.

— Tu m'abandonnes, Saint-Luc, tu m'abandonnes!

— Non. Je ne vous quitte pas, au contraire.

— Ah! vraiment.

— Si vous voulez?

— Certainement, je le veux.

— Mais à une condition *sine quâ non*.

— Laquelle?

— C'est que Votre Majesté va faire dresser des tables, envoyer chercher des violons et des courtisanes, et, ma foi! que nous danserons.

— Saint-Luc! Saint-Luc! s'écria le roi au comble de la terreur.

— Tiens! dit Saint-Luc, je me sens folâtre, ce soir, moi. Voulez-vous, Sire?

Mais Henri ne répondait point. Son esprit, parfois si vif et si enjoué, s'assombrissait de plus en plus et semblait lutter contre une secrète pensée qui l'alourdissait, comme ferait un plomb attaché aux pattes d'un oiseau qui étendrait vainement ses ailes pour s'envoler.

— Saint-Luc, dit enfin le roi d'une voix funèbre, rêves-tu quelquefois?

— Souvent, Sire.

— Tu crois aux rêves?

— Par raison.

— Comment cela?

— Eh oui! les rêves consolent de la réalité. Ainsi, cette nuit, j'ai fait un rêve charmant.

— Lequel?

— J'ai rêvé que ma femme...

— Tu penses encore à ta femme, Saint-Luc?

— Plus que jamais.

— Ah! fit le roi avec un soupir et regardant le ciel.

— J'ai rêvé, continua Saint-Luc, que ma femme avait, tout en gardant son charmant visage, car elle est jolie, ma femme, Sire.

— Hélas! oui, dit le roi. Eve était jolie aussi, malheureux! et Eve nous a tous perdus.

— Ah! voilà donc d'où vient votre rancune? Mais revenons à mon rêve, Sire?

— Moi aussi, dit le roi, j'ai rêvé...

— Ma femme donc, tout en gardant son charmant visage, avait pris les ailes et la forme d'un oiseau, et tout aussitôt, bravant guichets et grilles, elle avait passé par-dessus les murailles du Louvre, et était venue donner du front contre mes vitres avec un charmant petit cri que je comprenais, et qui disait: Ouvre moi, Saint-Luc, ouvre-moi, mon mari.

— Et tu as ouvert? dit le roi presque désespéré.

— Je le crois bien, s'écria Saint-Luc, et avec empressement encore.

— Mondain!

— Mondain, tant que vous voudrez, Sire.

— Et tu t'es réveillé alors?

— Non pas, Sire, je m'en suis gardé; le rêve était trop charmant.

— Et tu as continué de rêver?

— Le plus que j'ai pu, Sire.

— Et tu espères, cette nuit...

— Rêver encore. Oui, n'en déplaise à Votre Majesté, voilà pourquoi je refuse l'offre obligeante qu'elle me fait d'aller lui lire des prières. Si je veille, Sire, je veux au moins trouver l'équivalent de mon rêve. Ainsi, si, comme je l'ai dit à Votre Majesté elle veut faire dresser les tables, envoyer chercher les violons...

— Assez, Saint-Luc, assez, dit le roi, en se levant. Tu te perds et tu me perdrais avec toi si je demeurais plus long-temps ici. Adieu, Saint-Luc, j'espère que le ciel t'enverra, au lieu de ce rêve tentateur, quelque rêve salutaire qui t'amènera à partager demain mes pénitences et à nous sauver de compagnie.

— J'en doute, Sire, et même j'en suis si certain que si j'ai un conseil à donner à Votre Majesté, c'est de mettre dès ce soir à la porte du Louvre le libertin de Saint-Luc, qui est tout à fait décidé à mourir impénitent.

— Non, dit Henri, non; j'espère que d'ici à demain la grâce le touchera comme elle m'a touché. Bonsoir, Saint-Luc, je vais prier pour toi.

— Bonsoir, Sire, je vais rêver pour vous.

Et Saint-Luc commença le premier couplet d'une chanson plus que légère que le roi avait l'habitude de chanter dans ses momens de bonne humeur, ce qui activa encore la retraite du roi, qui ferma la porte, et rentra chez lui en murmurant:

— Seigneur, mon Dieu! votre colère est juste et légitime, car le monde va de mal en pis.

VII.

COMMENT LE ROI EUT PEUR D'AVOIR EU PEUR, ET COMMENT CHICOT EUT PEUR D'AVOIR PEUR.

En sortant de chez Saint-Luc, le roi trouva toute la cour réunie, selon ses ordres, dans la grande galerie.

Alors il distribua quelques faveurs à ses amis, envoya en province d'O., d'Épernon et Schomberg, menaça Maugiron et Quélus de leur faire faire leur procès s'ils avaient de nouvelles querelles avec Bussy, donna sa main à baiser à celui-ci, et tint long-temps son frère serré contre son cœur.

Quant à la reine, il se montra envers elle prodigue d'amitiés et d'éloges, à tel point que les assistans en conçurent le plus favorable augure pour la succession de la couronne de France.

Cependant l'heure ordinaire du coucher approchait, et l'on pouvait facilement voir que le roi retardait cette heure autant que possible; enfin, l'horloge du Louvre résonna dix fois; Henri jeta un long regard autour de lui: il sembla choisir parmi tous ses amis celui qu'il chargerait de cette fonction de lecteur que Saint-Luc venait de refuser.

Chicot le regardait faire.

— Tiens, dit-il avec son audace accoutumée, tu as l'air de me faire les yeux doux, ce soir. Henri. Chercherais-tu par hasard à placer une bonne abbaye de dix mille livres de rente? Tudiable! quel prieur je ferais! Donne, mon fils, donne.

— Venez avec moi, Chicot, dit le roi. Bonsoir, Messieurs, je vais me coucher.

Chicot se retourna vers les courtisans, retroussa sa moustache, et, avec une tournure des plus mutines et des plus gracieuses, tout en roulant de gros yeux tendres:

— Bonsoir, Messieurs, répéta-t-il, parodiant la voix de Henri; bonsoir, nous allons nous coucher.

Les courtisans se mordirent les lèvres; le roi rougit.

— Çà, mon barbier, dit Chicot, mon coiffeur, mon valet de chambre, et surtout ma crême.

— Non, dit le roi, il n'est besoin de rien de tout cela ce soir; nous allons entrer dans le carême, et je suis en pénitence.

— Je regrette la crême, dit Chicot.

Le roi et le bouffon rentrèrent dans la chambre que nous connaissons.

— Ah ça! Henri, dit Chicot, je suis donc le favori, moi? Je suis donc l'indispensable? Je suis donc très beau, plus beau que ce Cupido de Quélus?

— Silence! bouffon, dit le roi; et vous, Messieurs de la toilette, sortez.

Les valets obéirent, la porte se referma, Henri et Chicot demeurèrent seuls. Chicot regardait Henri avec une sorte d'étonnement.

— Pourquoi les renvoies-tu? demanda le bouffon. Ils ne nous ont pas encore graissés. Est-ce que tu comptes me graisser de ta main royale? Dam! c'est une pénitence comme une autre.

Henri ne répondit pas. Tout le monde était sorti de la chambre, et les deux rois, le fou et le sage, se regardaient.

— Prions, dit Henri.

— Merci, s'écria Chicot; ce n'est point assez divertissant. Si c'est pour cela que tu m'as fait venir, j'aime encore mieux retourner dans la mauvaise compagnie où j'étais. Adieu, mon fils. Bonsoir.

— Restez, dit le roi.

— Oh! oh! fit Chicot en se redressant. Ceci dégénère en tyrannie. Tu es un despote, un Phalaris, un Denys. Je m'ennuie ici, moi; toute la journée tu m'as fait déchirer les épaules de mes amis à coups de nerf de bœuf, et voilà que nous prenons la tournure de recommencer ce soir. Peste! Ne recommençons pas, Henri. Nous ne sommes plus que deux ici, et à deux.... tout coup porte.

— Taisez-vous, misérable bavard, dit le roi, et songez à vous repentir.

— Bon! nous y voilà. Me repentir, moi! Et de quoi veux-tu que je me repente? de m'être fait le bouffon d'un moine? *Confiteor*... Je me repens: *meâ culpâ*; c'est ma faute, c'est ma très grande faute!

— Pas de sacrilège, malheureux, pas de sacrilège! dit le roi.

— Ah ça! dit Chicot, j'aimerais autant être enfermé dans la cage des lions ou dans la loge des singes, que d'être enfermé dans la chambre d'un roi maniaque. Adieu! je m'en vais.

Le roi enleva la clé de la porte.

— Henri, dit Chicot, je te préviens que tu as l'air sinistre, et que si tu ne me laisses pas

sortir, j'appelle, je crie, je brise la porte; je casse la fenêtre. Ah mais! ah mais!

— Chicot, dit le roi du ton le plus mélancolique, Chicot, mon ami, tu abuses de ma tristesse.

— Ah! je comprends, dit Chicot, tu as peur de rester tout seul. Les tyrans sont comme cela. Fais-toi faire douze chambres comme Denys, ou douze palais comme Tibère. En attendant, prends ma longue épée, et laisse-moi reporter le fourreau chez moi, hein?

A ce mot, un éclair de peur était passé dans les yeux de Henri; puis, après un frisson étrange, il s'était levé et avait parcouru la chambre.

Il y avait une telle agitation dans tout le corps de Henri, une telle pâleur sur son visage, que Chicot commença à croire le roi réellement malade, et qu'après l'avoir regardé d'un air effaré faire trois ou quatre tours dans sa chambre, il lui dit:

— Voyons, mon fils, qu'as-tu? conte tes peines à ton ami Chicot.

Le roi s'arrêta devant le bouffon, et le regardant:

— Oui, dit-il, tu es mon ami, mon seul ami.

— Il y a, dit Chicot, l'abbaye de Valency qui est vacante.

— Ecoute, Chicot, dit Henri, tu es discret?

— Il y a aussi celle de Pithiviers où l'on mange de si bons pâtés de mauviettes.

— Malgré tes bouffonneries, continua le roi, tu es homme de cœur.

— Alors, ne me donne pas un abbaye, donne-moi un régiment.

— Et même, tu es homme de bon conseil.

— En ce cas, ne me donne pas de régiment, fais-moi conseiller. Ah! non, j'y pense, j'aime mieux un régiment ou une abbaye. Je ne veux pas être conseiller; je serais forcé d'être toujours de l'avis du roi.

— Taisez vous, taisez-vous, Chicot, l'heure approche, l'heure terrible.

— Ah! voilà que cela te reprend, dit Chicot.

— Vous allez voir, vous allez entendre.

— Voir quoi? Entendre qui?

— Attendez, et l'évènement même vous apprendra les choses que vous voulez savoir, attendez.

— Mais non, mais non, je n'attends pas; mais quel chien enragé avait donc mordu ton père et ta mère la nuit où ils ont eu la fatale idée de t'engendrer?

— Chicot, tu es brave?

— Je m'en vante, mais je ne mets pas ainsi ma bravoure à l'épreuve, tudiable! Quand le roi de France et de Pologne crie la nuit de façon à faire scandale dans le Louvre, moi, chétif, je suis dans le cas de deshonorer ton appartement. Adieu, Henri, appelle tes capitaines des gardes, tes suisses, tes portiers, et laisse-moi gagner au large; foin du péril invisible; foin du danger que je ne connais pas!

—Je vous commande de rester! fit le roi avec autorité.

— Voilà, sur ma parole, un plaisant maître qui veut commander à la peur; j'ai peur, moi; j'ai peur, te dis-je, à la rescousse! au feu!

Et Chicot, pour dominer le danger, sans doute, monta sur une table.

— Allons, drôle, dit le roi, puisqu'il faut cela pour que tu te taises, je vais tout te raconter.

— Ah! ah! dit Chicot, en se frottant les mains, en descendant avec précaution de sa table et en tirant son énorme épée: une fois prévenu, c'est bon; nous allons en découdre; raconte, raconte, mon fils. Il paraîtrait que c'est quelque crocodile, heim! Tudiable! la lame est bonne, car je m'en sers pour rogner mes cornes chaque semaine, et elles sont rudes, mes cornes. Tu disais donc, Henri, que c'est un crocodile.

Et Chicot s'accommoda dans un grand fauteuil, plaçant son épée nue entre ses cuisses, et entrelaçant la lame de ses deux jambes, comme les serpens, symbole de la paix, entrelacent le caducée de Mercure.

— La nuit dernière, dit Henri, je dormais...

— Et moi aussi, dit Chicot.

— Soudain, un souffle parcourt mon visage.

— C'était la bête qui avait faim, dit Chicot, et qui léchait ta graisse.

— Je m'éveille à demi, et je sens ma barbe se hérisser de terreur sous mon masque.

— Ah! tu me fais délicieusement frissonner, dit Chicot, en se pelotonnant dans son fauteuil et en appuyant son menton au pommeau de son épée.

— Alors, dit le roi avec un accent si faible et si tremblant que le bruit des paroles arriva à peine à l'oreille de Chicot, alors une voix retentit dans la chambre avec une vibration si douloureuse, qu'elle ébranla tout mon cerveau.

— La voix du crocodile, oui. J'ai lu dans le voyageur Marco Paolo, que le crocodile avait une voix terrible qui imitait le cri des enfans: mais tranquillise-toi, mon fils; s'il vient, nous le tuerons.

— Ecoute bien.

— Pardieu! si j'écoute, dit Chicot en se détendant comme par un ressort; j'en suis immobile comme une souche et muet comme une carpe, d'écouter.

Henri continua d'un accent plus sombre et plus lugubre encore:

— Misérable pécheur, dit la voix...

— Bah! interrompit Chicot, la voix parlait; ce n'était donc pas un crocodile?

— Misérable pécheur, dit la voix, je suis la voix de ton Seigneur Dieu.

Chicot fit un bond et se retrouva accroupi d'aplomb dans son fauteuil.

— La voix de Dieu! reprit-il.

— Ah! Chicot, répondit Henri, c'est une voix

effrayante.

— Est-ce une belle voix ? demanda Chicot, et ressemble-t-elle, comme dit l'Ecriture, au son de la trompette ?

— Es-tu là ? entends-tu ? continua la voix ; entends-tu, pécheur endurci, es-tu bien décidé à persévérer dans tes iniquités ?

— Ah ! vraiment, vraiment, vraiment, dit Chicot ; mais la voix de Dieu ressemble assez à celle de ton peuple, ce me semble.

— Puis, reprit le roi, suivirent mille autres reproches, qui, je vous le proteste, Chicot, m'ont été bien cruels.

— Mais encore, dit Chicot, continue un peu, mon fils, raconte, raconte un peu ce que disait la voix ; que je sache si Dieu était bien instruit.

— Impie ! s'écria le roi, si tu doutes, je te ferai châtier.

— Moi, dit Chicot, je ne doute pas ; ce qui m'étonne seulement, c'est que Dieu ait attendu jusqu'aujourd'hui pour te faire tous ces reproches-là. Il est devenu bien patient depuis le déluge. En sorte, mon fils, continua Chicot, que tu as eu une peur effroyable.

— Oh ! oui, dit Henri.

— Il y avait de quoi.

— La sueur me coulait le long des tempes, et la moelle était figée au cœur de mes os.

— Comme dans Jérémie, c'est tout naturel ; je ne sais, ma parole de gentilhomme, ce qu'à ta place je n'eusse pas fait ; et alors tu as appelé?

— Oui.

— Et l'on est venu ?

— Oui.

— Et a-t-on bien cherché ?

— Partout.

— Pas de bon Dieu ?

— Tout s'était évanoui.

— A commencer par le roi Henri. C'est effrayant.

—Si effrayant que j'ai appelé mon confesseur.

— Ah ! bon ; et il est accouru ?

— A l'instant même.

— Voyons un peu, sois franc, mon fils, dis la vérité contre ton ordinaire. Que pense-t-il de cette révélation-là, ton confesseur ?

— Il a frémi.

— Je crois bien.

— Il s'est signé ; il m'a ordonné de me repentir comme Dieu me le prescrivait.

— Fort bien ! il n'y a jamais de mal à se repentir. Mais de la vision en elle-même, ou plutôt de l'audition, qu'en a-t-il dit ?

— Qu'elle était providentielle ; que c'était un miracle, qu'il me fallait songer au salut de l'état. Aussi, ai-je, ce matin...

— Qu'as-tu fait ce matin, mon fils ?

— J'ai donné cent mille livres aux jésuites.

— Très bien !

— Et haché à coups de discipline ma peau et celle de mes jeunes seigneurs.

— Parfait ! mais ensuite ?

— Eh bien ! ensuite, que penses-tu, Chicot? Ce n'est pas au rieur que je parle, c'est à l'homme de sang-froid, à l'ami.

— Ah ! Sire, dit Chicot sérieux, je pense que Votre Majesté a eu le cauchemar.

— Tu crois ?

— Que c'est un rêve que Votre Majesté a fait, et qu'il ne se renouvellera pas si Votre Majesté ne se frappe pas trop l'esprit.

— Un rêve ? dit Henri en secouant la tête. Non, non, j'étais bien éveillé, je t'en réponds, Chicot.

— Tu dormais, Henri.

— Je dormais si peu que j'avais les yeux tout grand ouverts.

— Je dors comme cela, moi.

— Oui, mais avec mes yeux je voyais; ce qui n'arrive pas quand on dort réellement.

— Et que voyais-tu ?

— Je voyais la lune aux vitres de ma chambre, et je regardais l'améthyste qui est au pommeau de mon épée briller là où vous êtes, Chicot, d'une lumière sombre.

— Et la lampe, qu'était-elle devenue ?

— Elle s'était éteinte.

— Rêve, cher fils, pur rêve.

— Pourquoi n'y crois-tu pas, Chicot ? N'est-il pas dit que le Seigneur parle aux rois, quand il veut opérer quelque grand changement sur la terre ?

— Oui, il leur parle, c'est vrai, dit Chicot, mais si bas qu'ils ne l'entendent jamais.

— Mais, qui te rend donc si incrédule ?

— C'est que tu aies si bien entendu.

— Eh bien ! comprends-tu pourquoi je t'ai fait rester ? dit le roi.

— Pardieu ! répondit Chicot.

—C'est pour que tu entendes toi-même ce que dira la voix.

— Pour qu'on croie que je dis quelque bouffonnerie, si je répète ce que j'ai entendu. Chicot est si nul, si chétif, si fou, que, le dit-il à chacun, personne ne le croira. Pas mal joué, mon fils.

— Pourquoi ne pas croire plutôt, mon ami, dit le roi, que c'est à votre fidélité bien connue que je confie ce secret ?

—Ah! ne mens pas Henri; car si la voix vient, elle te reprochera encore ce mensonge, et tu as bien assez de tes autres iniquités. Mais, n'importe ! j'accepte la commission. Je ne suis pas fâché d'entendre la voix du Seigneur, peut-être dira-t-elle aussi quelque chose pour moi.

— Eh bien ! que faut-il faire ?

— Il faut te coucher, mon fils.

— Mais si, au contraire...

— Pas de mais.

— Cependant...

— Crois-tu par hasard que tu empêcheras la

voix de Dieu de parler, parce que tu resteras debout ? Un roi ne dépasse les autres hommes que de la hauteur de la couronne, et quand il est tête nue, crois-moi, Henri, il est de même taille et quelquefois plus petit qu'eux.

— C'est bien, dit le roi, tu restes ?

— C'est convenu.

— Eh bien ! je vais me coucher.

— Bon !

— Mais tu ne te coucheras pas, toi ?

— Je n'aurai garde.

— Seulement, je n'ôte que mon pourpoint.

— Fais à ta guise.

— Je garde mon haut de chausses.

— La précaution est bonne.

— Et toi ?

— Mais je reste où je suis.

— Et tu ne dormiras pas ?

— Ah ! pour cela, je ne puis pas te le promettre ; le sommeil est comme la peur, mon fils, une chose indépendante de la volonté.

— Tu feras ce que tu pourras, au moins.

— Je me pincerai, sois tranquille ; d'ailleurs, la voix me réveillera.

— Ne plaisante pas avec la voix, dit Henri, qui avait déjà une jambe dans le lit et qui la retira.

— Allons donc ! dit Chicot, faudra-t-il que je te couche.

Le roi poussa un soupir, et, après avoir avec inquiétude sondé du regard tous les coins et tous les recoins de la chambre, il se glissa tout frissonnant dans son lit.

— Là ! fit Chicot, à mon tour.

Et il s'étendit dans son fauteuil, arrangeant tout autour de lui et derrière lui les coussins et les oreillers.

— Comment vous trouvez-vous, Sire ?

— Pas mal, dit le roi, et toi ?

— Très bien ; bonsoir, Henri.

— Bonsoir, Chicot ; mais ne t'endors pas.

— Peste ! je n'en ai garde, dit Chicot en bâillant à se démonter la mâchoire.

Et tous les deux fermèrent les yeux, le roi, pour faire semblant de dormir ; Chicot, pour dormir réellement.

VIII.

COMMENT LA VOIX DU SEIGNEUR SE TROMPA ET PARLA A CHICOT, CROYANT PARLER AU ROI.

Le roi et Chicot restèrent, pendant l'espace de dix minutes à peu près, immobiles et silencieux. Tout-à-coup le roi se leva comme en sursaut et se mit sur son séant.

Au mouvement et au bruit qui le tiraient de cette douce somnolence qui précède le sommeil, Chicot en fit autant.

Tous deux se regardèrent avec des yeux flamboyans.

— Quoi ? demanda Chicot à voix basse.

— Le souffle, dit le roi à voix plus basse encore, le souffle !

Au même instant une des bougies que tenait dans sa main le satyre d'or, s'éteignit ; puis une seconde, puis une troisième, puis enfin la dernière.

— Oh ! oh ! dit Chicot, quel souffle !

Chicot n'avait pas prononcé la dernière syllabe de ces paroles, que la lampe s'éteignit à son tour, et que la chambre demeura éclairée seulement par les dernières lueurs du foyer.

— Casse-cou ! dit Chicot, en se levant tout debout.

— Il va parler, dit le roi en se courbant dans son lit ; il va parler.

— Alors, dit Chicot, écoute.

En effet, au même instant on entendit une voix creuse et sifflante par intervalle, qui disait dans la ruelle du lit :

— Pécheur endurci, es-tu là ?

— Oui, oui, Seigneur, dit Henri dont les dents claquaient.

— Oh ! oh ! dit Chicot, voilà une voix bien enrhumée, pour venir du ciel ! n'importe, c'est effrayant.

— M'entends-tu ? demanda la voix.

— Oui, Seigneur, balbutia Henri, et j'écoute, courbé sous votre colère.

— Crois-tu donc m'avoir obéi, continua la voix, en faisant toutes les momeries extérieures que tu as faites aujourd'hui, sans que le fond de ton cœur ait été sérieusement atteint ?

— Bien dit, s'écria Chicot, oh ! bien touché !

Les mains du roi se choquaient en se joignant ; Chicot s'approcha de lui.

— Eh bien ! murmura Henri, eh bien ! crois-tu maintenant ? malheureux !

— Attends, dit Chicot.

— Que veux-tu ?

— Silence donc ! Ecoute : tire-toi tout doucement de ton lit et laisse-moi m'y mettre à ta place.

— Pourquoi cela ?

— Afin que la colère du Seigneur tombe d'abord sur moi.

— Penses-tu qu'il m'épargnera pour cela ?

— Essayons toujours.

Et, avec une affectueuse insistance, il poussa tout doucement le roi hors du lit et se mit en son lieu.

— Maintenant, Henri, dit-il, va t'asseoir dans mon fauteuil et laisse-moi faire.

Henri obéit ; il commençait à deviner.

— Tu ne réponds pas, reprit la voix, preuve que tu es endurci dans le péché.

— Oh ! pardon, pardon, Seigneur ! dit Chicot, en nazillant comme le roi.

Puis s'allongeant vers Henri :

— C'est drôle, dit-il, comprends-tu, mon fils, le bon Dieu qui ne reconnaît pas Chicot.

— Ouais ! fit Henri, que veut dire cela ?

— Attends, attends, tu vas en voir bien d'autres !

— Malheureux ! dit la voix.

— Oui, Seigneur, oui, répondit Chicot, oui, je suis un pécheur endurci, un affreux pécheur.

— Alors, reconnais tes crimes, et repens-toi.

— Je reconnais, dit Chicot, avoir été un grand traître vis-à-vis de mon cousin de Condé, dont j'ai séduit la femme, et je me repens.

— Mais que dis-tu donc là ? murmura le roi. Veux-tu bien te taire ! Il y a long-temps qu'il n'est plus question de cela.

— Ah ! vraiment, dit Chicot ; passons à autre chose.

— Parle, dit la voix.

— Je reconnais, continua le faux Henri, avoir été un grand larron vis-à-vis des Polonais, qui m'avaient élu roi, que j'ai abandonnés une belle nuit, emportant tous les diamans de la couronne, et je me repens.

— Eh ! bélître ! dit Henri, que rappelles-tu là ? c'est oublié.

— Il faut bien que je continue de le tromper, reprit Chicot. Laisse-moi faire.

— Parle, dit la voix.

— Je reconnais, dit Chicot, avoir soustrait le trône de France à mon cousin d'Alençon, à qui il revenait de droit, puisque j'y avais formellement renoncé en acceptant le trône de Pologne, et je me repens.

— Coquin ! dit le roi.

— Ce n'est pas encore cela, reprit la voix.

— Je reconnais m'être entendu avec ma bonne mère, Catherine de Médicis, pour chasser de France mon beau-frère le roi de Navarre, après avoir détruit tous ses amis, et ma sœur, la reine Marguerite, après avoir détruit tous ses amans ; de quoi j'ai un repentir bien sincère.

— Ah ! brigand que tu es, murmura le roi, les dents serrées de colère.

— Sire, n'offensons pas Dieu en essayant de lui cacher ce qu'il sait aussi bien que nous.

— Il ne s'agit pas de politique, poursuivit la voix.

— Ah ! nous y voilà, poursuivit Chicot, avec un accent lamentable. Il s'agit de mes mœurs, n'est-ce pas ?

— A la bonne heure ! dit la voix.

— Il est vrai, mon Dieu ! continua Chicot, parlant toujours au nom du roi, que je suis bien efféminé, bien paresseux, bien mol, bien niais, et bien hypocrite.

— C'est vrai, fit la voix avec un son caverneux.

— J'ai maltraité les femmes, la mienne surtout, une si digne femme.

— On doit aimer sa femme comme soi-même, et la préférer à toutes choses, dit la voix furieuse.

— Ah ! s'écria Chicot, d'un ton désespéré, j'ai bien péché, alors.

— Et tu as fait pécher les autres, en donnant l'exemple.

— C'est vrai, c'est encore vrai.

— Tu as failli damner ce pauvre Saint-Luc.

— Bah ! fit Chicot, êtes-vous bien sûr, mon Dieu ! que je ne l'ai pas damné tout-à-fait ?

— Non, mais cela pourra bien lui arriver, et à toi aussi, si tu ne le renvoies demain matin, au plus tard, dans sa famille.

— Ah ! ah ! dit Chicot au roi, la voix me parait amie de la famille de Cossé.

— Et si tu ne le fais duc et sa femme duchesse, continua la voix, pour indemnité de ses jours de veuvage anticipé.

— Et si je n'obéis pas ? dit Chicot, laissant percer dans sa voix un soupçon de résistance.

— Si tu n'obéis pas, reprit la voix en grossissant d'une façon terrible, tu cuiras pendant l'éternité dans la grande chaudière où cuisent en t'attendant Sardanapale, Nabuchodonosor et le maréchal de Retz.

Henri III poussa un gémissement. La peur, à cette menace, le reprenait plus poignante que jamais.

— Peste ! dit Chicot, remarques-tu, Henri, comme le ciel s'intéresse à Monsieur de Saint-Luc ? On dirait, le diable m'emporte, qu'il a le bon Dieu dans sa manche.

Mais Henri n'entendait pas les bouffonneries de Chicot, ou, s'il les entendait, elles ne pouvaient le rassurer.

— Je suis perdu, disait-il avec égarement, je suis perdu ! et cette voix d'en haut me fera mourir.

— Voix d'en haut ! reprit Chicot, ah ! pour cette fois, tu te trompes. Voix d'à côté, tout au plus.

— Comment ! voix d'à côté ? demanda Henri.

— Eh oui ! n'entends-tu donc pas, mon fils, que la voix vient de ce mur là ? Henri, le bon Dieu loge au Louvre. Probablement que, comme l'empereur Charles-Quint, il passe par la France pour descendre en enfer.

— Athée ! blasphémateur !

— C'est honorable pour toi, Henri. Aussi je te fais mon compliment. Mais, je te l'avouerai, je te trouve bien froid à l'honneur que tu reçois. Comment ! le bon Dieu est au Louvre, et n'est séparé de toi que par une cloison, et tu ne vas pas lui faire une visite ? Allons donc, Valois ; je ne te reconnais point là et tu n'es pas poli.

En ce moment une branche perdue dans un coin de la cheminée, s'enflamma et, jetant une lueur dans la chambre, illumina le visage de Chicot.

Ce visage avait une telle expression de gaîté, de raillerie, que le roi s'en étonna.

— Eh quoi ! dit-il, tu as le cœur de railler ? Tu oses...

— Eh oui, j'ose, dit Chicot, et tu oseras toi-même tout-à-l'heure, ou la peste me crève !

Mais raisonne donc, mon fils, et fais ce que je te dis.

— Que j'aille voir...

— Si le bon Dieu est bien effectivement dans la chambre à côté.

— Mais si la voix parle encore ?

— Est-ce que je ne suis pas là pour répondre ? Il est même très bon que je continue de parler en ton nom, cela fera croire à la voix qui me prend pour toi, que tu y es toujours ; car elle est noblement crédule, la voix divine, et ne connaît guère son monde. Comment ! depuis un quart-d'heure que je brais, elle ne m'a pas reconnu ? C'est humiliant pour une intelligence.

Henri fronça le sourcil. Chicot venait d'en dire tant que son incroyable crédulité était entamée.

— Je crois que tu as raison, Chicot, dit-il ; et j'ai bien envie...

— Mais va donc ! dit Chicot en le poussant.

Henri ouvrit doucement la porte du corridor qui donnait dans la chambre voisine, qui était, on se le rappelle, l'ancienne chambre de la nourrice de Charles IX, habitée pour le moment par Saint-Luc. Mais il n'eût pas plus tôt fait quatre pas dans le couloir, qu'il entendit la voix redoubler de reproches. Chicot y répondait par les plus lamentables doléances.

— Oui, disait la voix, tu es inconstant comme une femme, mou comme un sybarite, corrompu comme un païen.

— Hé ! pleurnichait Chicot. Hé ! hé ! est-ce ma faute, grand Dieu ! si tu m'as fait la peau si douce et les mains si blanches, le nez si fin, l'esprit si changeant ? Mais c'est fini, mon Dieu ! à partir d'aujourd'hui, je ne veux plus que porter des chemises de grosse toile. Je m'enterrerai dans le fumier comme Job et je mangerai de la bouse de vache comme Ezéchiel.

Cependant Henri continuait d'avancer dans le corridor, remarquant avec admiration qu'à mesure que la voix de Chicot diminuait, la voix de son interlocuteur augmentait, et que cette voix semblait sortir effectivement de la chambre de Saint-Luc.

Henri allait frapper à la porte, quand il aperçut un rayon de lumière qui filtrait à travers le large trou de la serrure ciselée.

Il se baissa au niveau de cette serrure et regarda.

Tout-à-coup Henri, qui était fort pâle, rougit de colère, se releva et se frotta les yeux comme pour mieux voir ce qu'il ne pouvait croire tout en le voyant.

— Par la mordieu ! murmura-t-il, est-ce possible qu'on ait osé me jouer à ce point-là ?

En effet, voici ce qu'il voyait par le trou de la serrure :

Dans un coin de cette chambre, Saint-Luc, en caleçon de soie et en robe de chambre, soufflait dans une sarbacane les paroles menaçantes que le roi prenait pour des paroles divines, et près de lui, appuyée à son épaule, une jeune femme en costume blanc et diaphane, arrachant de temps en temps la sarbacane de ses mains, y soufflait en grossissant sa voix toutes les fantaisies qui naissaient d'abord dans ses yeux malins et sur ses lèvres rieuses. Puis c'étaient des éclats de folle joie à chaque reprise de sarbacane, attendu que Chicot se lamentait et pleurait à faire croire au roi, tant l'imitation était parfaite, et le nazillement naturel, que c'était lui-même qu'il entendait pleurer et se lamenter de ce corridor.

— Jeanne de Cossé dans la chambre de Saint-Luc, un trou dans la muraille, une mystification, à moi ! gronda sourdement Henri. Oh ! les misérables ! ils me le paieront cher !

Et sur une phrase plus injurieuse que les autres, soufflée par Mme de Saint-Luc dans la sarbacane, Henri se recula d'un pas, et d'un coup de pied fort viril pour un efféminé, enfonça la porte dont les gonds se descellèrent à moitié et dont la serrure sauta.

Jeanne, demi-nue, se cacha avec un cri terrible sous les rideaux, dans lesquels elle s'enveloppa en se cachant la tête.

Saint-Luc, la sarbacane à la main, pâle de terreur, tomba à deux genoux devant le roi, pâle de colère.

— Ah ! criait Chicot du fond de la chambre royale, ah ! miséricorde ! J'en appelle à la Vierge Marie, à tous les saints... Je m'affaiblis, je me meurs.

Mais dans la chambre à côté, nul des acteurs de la scène burlesque que nous venons de raconter n'avait encore eu la force de parler, tant la situation avait rapidement tourné au dramatique.

Henri rompit le silence par un mot, et cette immobilité par un geste.

— Sortez ! dit-il en étendant le bras.

Et cédant à un mouvement de rage indigne d'un roi, il arracha la sarbacane des mains de Saint-Luc et la leva comme pour l'en frapper.

Mais alors ce fut Saint-Luc qui se redressa comme si un ressort d'acier l'eût mis sur ses jambes.

— Sire, dit-il, vous n'avez le droit de me frapper qu'à la tête, je suis gentilhomme.

Henri jeta violemment la sarbacane sur le plancher. Quelqu'un la ramassa, c'était Chicot, qui, ayant entendu le bruit de la porte brisée, et jugeant que la présence d'un médiateur ne serait pas inutile, était accouru à l'instant même.

Il laissa Henri et Saint-Luc se démêler comme ils l'entendaient, et courant au rideau sous lequel il devinait quelqu'un, il en tira la pauvre femme toute frémissante.

— Tiens ! tiens ! dit-il, Adam et Eve après le péché ! et tu les chasses, Henri ? demanda-t-il en interrogeant le roi du regard.

— Oui, dit Henri.

— Attends alors, je vais faire l'ange exterminateur.

Et se jetant entre le roi et Saint-Luc, il tendit sa sarbacane en guise d'épée flamboyante sur la tête des deux coupables, et dit :

— Ceci est mon paradis que vous avez perdu par votre désobéissance. Je vous défends d'y rentrer.

Puis se penchant à l'oreille de Saint-Luc, qui, pour la protéger, s'il était besoin, contre la colère du roi, enveloppait le corps de sa femme de son bras :

— Si vous avez un bon cheval, dit-il, crevez-le ; mais faites vingt lieues d'ici à demain.

IX.

COMMENT BUSSY SE MIT A LA RECHERCHE DE SON RÊVE, DE PLUS EN PLUS CONVAINCU QUE C'ÉTAIT UNE RÉALITÉ.

Cependant Bussy était rentré avec le duc d'Anjou, rêveurs tous deux ; le duc, parce qu'il redoutait les suites de cette sortie vigoureuse, à laquelle il avait en quelque sorte été forcé par Bussy ; Bussy, parce que les événemens de la nuit précédente le préoccupaient par dessus tout.

— Enfin, se disait-il en regagnant son logis après force complimens faits au duc d'Anjou sur l'énergie qu'il avait déployée, enfin, ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai été attaqué, c'est que je me suis battu, c'est que j'ai été blessé, puisque je sens là, au côté droit, ma blessure, qui est même fort douloureuse. Or, en me battant, je voyais comme je vois là la croix des Petits-Champs ; je voyais le mur de l'Hôtel des Tournelles, et les tours crénelées de la Bastille. C'est à la place de la Bastille, un peu en avant de l'Hôtel des Tournelles, entre la rue Sainte-Catherine et la rue Saint-Paul, que j'ai été attaqué, puisque je m'en allais faubourg Saint-Antoine chercher la lettre de la reine de Navarre. C'est donc là que j'ai été attaqué, près d'une porte ayant une barbacane, par laquelle, une fois cette porte refermée sur moi, j'ai regardé Quélus qui avait les joues si pâles et les yeux si flamboyans. J'étais dans une allée ; au bout de l'allée il y avait un escalier. J'ai senti la première marche de cet escalier, puisque j'ai trébuché contre. Alors je me suis évanoui. Puis a commencé mon rêve. Puis je me suis retrouvé, par un vent très frais, couché sur le talus des fossés du Temple, entre un moine Augustin, un boucher et une vieille femme.

Maintenant, d'où vient que mes autres rêves s'effacent si vite et si complètement de ma mémoire, tandis que celui-ci s'y grave plus avant à mesure que je m'éloigne du moment où je l'ai fait ?

Ah ! dit Bussy, voilà le mystère.

Et il s'arrêta à la porte de son hôtel où il venait d'arriver en ce moment même, et s'appuyant au mur, il ferma les yeux.

— Morbleu ! dit-il, c'est impossible qu'un rêve laisse dans l'esprit une pareille impression. Je vois la chambre avec sa tapisserie à personnages, je vois le plafond peint, je vois mon lit en bois de chêne sculpté, avec ses rideaux de damas blanc et or. Je vois le portrait, je vois la femme blonde ; je suis moins sûr que la femme et le portrait ne soient pas la même chose. Enfin, je vois la bonne et joyeuse figure du jeune médecin qu'on a conduit à mon lit, les yeux bandés. Voilà pourtant bien assez d'indices. Récapitulons : une tapisserie, un plafond, un lit sculpté, des rideaux de damas blanc et or ; un portrait, une femme et un médecin. Allons ! allons ! il faut que je me mette à la recherche de tout cela, et à moins d'être la dernière des brutes, il faut que je le retrouve.

Et d'abord, dit Bussy, pour bien entamer la besogne, allons prendre un costume plus convenable pour un coureur de nuit, ensuite à la Bastille !

En vertu de cette résolution assez peu raisonnable de la part d'un homme qui, après avoir manqué la veille d'être assassiné à un endroit, allait le lendemain, à la même heure ou à peu près, exploiter le même endroit, Bussy remonta chez lui, fit assurer le bandage qui fermait sa plaie par un valet quelque peu chirurgien qu'il avait à tout hasard, passa de longues bottes qui montaient jusqu'au milieu des cuisses, prit son épée la plus solide, s'enveloppa de son manteau, monta dans sa litière, arrêta au bout de la rue du roi de Sicile, descendit, ordonna à ses gens de l'attendre, et gagnant la grande rue Saint-Antoine, s'achemina vers la place de la Bastille.

Il était neuf heures du soir à peu près. Le couvre-feu avait sonné. Paris devenait désert. Grâce au dégel qu'un peu de soleil et une plus tiède atmosphère avaient amené dans la journée, les mares d'eau glacée et les trous vaseux faisaient de la place de la Bastille un terrain parsemé de lacs et de précipices que contournait comme une chaussée ce chemin frayé dont nous avons déjà parlé.

Bussy s'orienta : il chercha l'endroit où son cheval s'était abattu, et crut l'avoir trouvé ; il fit les mêmes mouvemens de retraite et d'agression qu'il se rappelait avoir faits ; il recula jusqu'au mur et examina chaque porte pour retrouver le recoin auquel il s'était appuyé et le guichet par lequel il avait regardé Quélus. Mais toutes les portes avaient un recoin et presque toutes un guichet ; il y avait une allée derrière les portes. Par une fatalité qui paraîtra moins extraordinaire, quand on songera que le concierge était, à cette époque, une chose inconnue aux maisons bourgeoises, les trois-quarts des portes avaient des allées.

— Pardieu ! se dit Bussy avec un dépit profond, quand je devrais heurter à chacune de ces portes, interroger tous les locataires ; quand je devrais dépenser mille écus pour faire parler les valets et les vieilles femmes, je saurai ce que je veux savoir. Il y a cinquante maisons ; à dix maisons par soirée, c'est cinq soirées que je perdrai ; seulement j'attendrai qu'il fasse un peu plus sec.

Bussy achevait ce monologue, quand il aperçut une petite lumière, tremblottante et pâle, qui s'approchait en miroitant dans les flaques d'eau comme un fanal dans la mer.

Cette lumière s'avançait lentement et inégalement de son côté, s'arrêtant de temps en temps, obliquant parfois à gauche, parfois à droite, puis, d'autrefois, trébuchant tout-à-coup et se mettant à danser comme un feu follet ; puis reprenant sa marche calme, puis enfin se livrant à de nouvelles divagations.

— Décidément, dit Bussy, c'est une singulière place que la place de la Bastille ; mais, n'importe, attendons.

Et Bussy, pour attendre plus à son aise, s'enveloppa de son manteau et s'emboîta dans l'angle d'une porte. La nuit était des plus obscures, et l'on ne pouvait pas se voir à quatre pas.

La lanterne continua de s'avancer, faisant les plus folles évolutions. Mais comme Bussy n'était pas superstitieux, il demeura convaincu que la lumière qu'il voyait n'était pas un feu errant, de la nature de ceux qui épouvantaient si fort les voyageurs au moyen-âge, mais purement et simplement un fallot pendu au bout d'une main, qui se rattachait elle-même à un corps quelconque.

En effet, après quelques secondes d'attente, la conjecture se trouva juste. Bussy, à trente pas de lui, à peu près, aperçut une forme noire, longue et mince comme un poteau ; laquelle forme prit, petit à petit, le contour d'un être vivant, tenant la lanterne à son bras gauche, tantôt étendu, soit en face de lui, soit sur le côté, tantôt dormant le long de sa hanche. Cet être vivant paraissait, pour le moment, appartenir à l'honorable confrérie des ivrognes, car c'était à l'ivresse seulement qu'on pouvait attribuer les étranges circuits qu'il dessinait et l'espèce de philosophie avec laquelle il trébuchait dans les trous boueux et pateaugeait dans les flaques d'eau.

Une fois il lui arriva même de glisser sur une couche de glace mal dégelée, et un retentissement sourd, accompagné d'un mouvement involontaire de la lanterne, qui sembla se précipiter de haut en bas, indiqua à Bussy que le nocturne promeneur, mal assuré sur ses deux pieds, avait cherché un centre de gravité plus solide.

Bussy commença dès-lors de se sentir cette espèce de respect que tous les nobles cœurs éprouvent pour les ivrognes attardés, et il allait s'avancer pour porter du secours à ce desservant de Bacchus, comme disait maître Ronsard, lorsqu'il vit la lanterne se relever avec une rapidité qui indiquait, dans celui qui s'en servait si mal, une plus grande solidité qu'on n'aurait pu le croire en s'en rapportant à l'apparence.

— Allons, murmura Bussy, encore une autre aventure, à ce qu'il paraît.

Et, comme la lanterne reprenait sa marche et paraissait s'avancer directement de son côté, il se renfonça plus avant que jamais dans l'angle de la porte.

La lanterne fit dix pas encore, et alors Bussy, à la lueur qu'elle projetait, s'aperçut d'une chose étrange, c'est que l'homme qui la portait avait un bandeau sur les yeux.

— Pardieu ! dit-il, voilà une singulière idée de jouer au Colin-Maillard, avec une lanterne, surtout par un temps et sur un terrain comme celui-ci. Est-ce que je recommencerais à rêver, par hasard ?

Bussy attendit encore, et l'homme au bandeau fit cinq ou six pas.

— Dieu me pardonne, dit Bussy, je crois qu'il parle tout seul. Allons, ce n'est ni un ivrogne, ni un fou : c'est un mathématicien qui cherche la solution d'un problème.

Ces derniers mots étaient suggérés à l'observateur par les dernières paroles qu'avait prononcées l'homme à la lanterne, et que Bussy avait entendues.

— Quatre cent quatre-vingt-huit, quatre cent quatre-vingt-neuf, quatre cent quatre-vingt-dix, murmura l'homme à la lanterne ; ce doit être bien près d'ici.

Et alors, de la main droite, le mystérieux personnage leva son bandeau, et, se trouvant en face d'une maison, il s'approcha de la porte.

Arrivé près de la porte, il l'examina avec attention.

— Non, dit-il, ce n'est pas celle-ci.

Puis, il abaissa son bandeau, et se remit en marche en reprenant son calcul.

— Quatre cent quatre-vingt-onze, quatre cent quatre-vingt-douze, quatre cent quatre-vingt-treize, quatre cent quatre vingt-quatorze ; je dois brûler, dit-il.

Et il leva de nouveau son bandeau, et s'approchant de la porte voisine de celle où Bussy se tenait caché, il l'examina avec non moins d'attention que la première.

— Hum ! hum ! dit-il, cela pourrait bien être ; non, si, si, non ; ces diables de portes se ressemblent toutes.

— C'est une réflexion que j'avais déjà faite, se dit en lui-même Bussy ; cela me donne de la considération pour le mathématicien.

Le mathématicien replaça son bandeau, et continua son chemin.

— Quatre cent quatre-vingt-quinze, quatre cent quatre-vingt-seize, quatre cent quatre-vingt-dix-sept, quatre cent quatre-vingt-dix-huit

quatre cent quatre-vingt-dix-neuf... S'il y a une porte en face de moi, ce doit être celle-là, dit le chercheur.

En effet, il y avait une porte, et cette porte était celle où Bussy se tenait caché ; il en résulta que lorsque le mathématicien présumé leva son fallot à hauteur d'homme et releva son bandeau, il se trouva que Bussy et lui étaient face à face.

— Eh bien ! dit Bussy.

— Oh ! fit le promeneur en reculant d'un pas.

— Tiens, dit Bussy.

— Ce n'est pas possible, s'écria l'inconnu.

— Si fait, seulement c'est extraordinaire. C'est vous qui êtes le médecin ?

— Et vous le gentilhomme ?

— Justement.

— Jésus ! quelle chance !

— Le médecin, continua Bussy, qui hier soir a pansé un gentilhomme qui avait reçu un coup d'épée dans le côté...

— Droit.

— C'est cela, je vous ai reconnu tout de suite ; c'est vous qui avez la main si douce, si légère et en même temps si habile.

— Ah ! Monsieur, je ne m'attendais pas à vous trouver là.

— Que cherchiez-vous donc ?

— La maison.

— Ah ! fit Bussy, vous cherchiez la maison ?

— Oui.

— Vous ne la connaissez donc pas ?

— Comment voulez-vous que je la connaisse, répondit le jeune homme, on m'y a conduit les yeux bandés.

— On vous y a conduit les yeux bandés ?

— Sans doute.

— Alors vous êtes bien réellement venu dans cette maison ?

— Dans celle-ci ou dans une des maisons attenantes ; je ne puis dire laquelle, puisque je la cherche.

— Bon, dit Bussy, alors je n'ai pas rêvé.

— Comment ! vous n'avez pas rêvé ?

— Il faut vous dire, mon cher ami, que je croyais que toute cette aventure, moins le coup d'épée bien entendu, était un rêve.

— Eh bien ! dit le jeune médecin, vous ne m'étonnez pas, Monsieur.

— Pourquoi cela ?

— Je me doutais qu'il y avait un mystère là-dessous.

— Oui, mon ami, et un mystère que je veux éclaircir ; vous m'y aiderez, n'est-ce pas ?

— Bien volontiers.

— Bon ; avant tout, deux mots.

— Dites.

— Comment vous appelle-t-on ?

— Monsieur, dit le jeune médecin, je n'y mettrai pas de mauvaise volonté. Je sais bien qu'en bonne façon et selon la mode, à une question pareille je devrais me camper fièrement sur une jambe, et vous dire, la main sur la hanche : Et vous, Monsieur, s'il vous plaît ! Mais vous avez une longue épée, et je n'ai que ma lancette. Vous avez l'air d'un digne gentilhomme, et je dois vous paraître un coquin, car je suis mouillé jusqu'aux os et crotté jusqu'au derrière. Je me décide donc à répondre tout franc à votre question : Je me nomme Remy-le-Haudouin.

— Fort bien, Monsieur. Merci, mille fois. Moi, je suis le comte Louis de Clermont, seigneur de Bussy.

— Bussy d'Amboise, le héros Bussy ! s'écria le jeune docteur, avec une joie manifeste. Quoi ! Monsieur, vous seriez ce fameux Bussy, ce colonel, que... qui... oh !

— C'est moi-même, Monsieur, reprit modestement le gentilhomme. Et maintenant que nous voilà bien éclaircis l'un sur l'autre, de grâce, satisfaites ma curiosité, tout mouillé et tout crotté que vous êtes.

— Le fait est, dit le jeune homme, regardant ses trousses toutes mouchetées par la boue, le fait est que, comme Epaminondas le Thébain, je serai forcé de rester trois jours à la maison, n'ayant qu'un seul haut-de-chausse et ne possédant qu'un seul pourpoint. Mais pardon, vous me faisiez l'honneur de m'interroger, je crois.

— Oui, Monsieur, j'allais vous demander comment vous étiez venu dans cette maison.

— C'est à la fois très simple et très compliqué, vous allez voir, dit le jeune homme.

— Voyons.

— Monsieur le comte, pardon, jusqu'ici j'étais si troublé que j'ai oublié de vous donner votre titre.

— Cela ne fait rien, allez toujours.

— Monsieur le comte, voici donc ce qui m'est arrivé : Je loge rue Beautreillis, à cinq cent deux pas d'ici. Je suis un pauvre apprenti chirurgien, pas maladroit, je vous assure.

— J'en sais quelque chose, dit Bussy.

— Et qui ai fort étudié, continua le jeune homme, mais sans avoir de cliens. On m'appelle, comme je vous l'ai dit, Remy-le-Haudouin. Remy de mon nom de baptême, et le Haudouin parce que je suis né à Nanteuil-le-Haudouin. Or, il y a sept ou huit jours, un homme ayant reçu, derrière l'Arsenal, un grand coup de couteau, je lui ai cousu la peau du ventre et resserré fort proprement dans l'intérieur de cette peau les intestins qui s'égaraient. Cela m'a fait dans le voisinage une certaine réputation, à laquelle j'attribue le bonheur d'avoir été hier, dans la nuit, réveillé par une petite voix flûtée.

— Une voix de femme ? s'écria Bussy.

— Oui, mais prenez-y garde, mon gentilhomme, tout rustique que je sois, je suis sûr que c'était une voix de suivante. Je m'y connais,

attendu que j'ai plus entendu de ces voix là que des voix de maîtresses.

— Et alors qu'avez-vous fait?

— Je me suis levé et j'ai ouvert ma porte; mais à peine étais-je sur le palier que deux petites mains, pas trop douces, mais pas trop dures non plus, m'ont appliqué sur le visage un bandeau.

— Sans rien dire? demanda Bussy.

— Si fait; en me disant: Venez; n'essayez pas de voir où vous allez; soyez discret: voici votre récompense.

— Et cette récompense était?...

— Une bourse contenant des pistoles, qu'elle me remit dans la main.

— Ah! ah! et que répondîtes-vous?

— Que j'étais prêt à suivre ma charmante conductrice. Je ne sais pas si elle était charmante ou non, mais je pensai que l'épithète, pour être peut-être un peu exagérée, ne pouvait pas nuire.

— Et vous suivîtes sans faire d'observations, sans exiger de garanties?

— J'ai lu souvent de ces sortes d'histoires dans les livres, et j'ai remarqué qu'il en résultait toujours quelque chose d'agréable pour le médecin. Je suivis donc, comme j'avais l'honneur de vous le dire; on me guida sur un sol dur; il gelait; et je comptai quatre cents, quatre cent cinquante, cinq cents et enfin cinq cent deux pas.

— Bien, dit Bussy, c'était prudent; alors vous devez être à cette porte?

— Je ne dois pas en être loin, du moins, puisque cette fois j'ai compté jusqu'à quatre cent quatre-vingt-dix-neuf; à moins que la rusée péronnelle, et je la soupçonne de cette noirceur, ne m'ait fait faire des détours.

— Oui; mais en supposant qu'elle ait songé à cette précaution, dit Bussy, elle a bien, quand le diable y serait, donné quelque indice, prononcé quelque nom?

— Aucun.

— Mais vous-même avez dû faire quelque remarque?

— J'ai remarqué tout ce qu'on peut remarquer avec des doigts habitués à remplacer quelquefois les yeux; c'est-à-dire une porte avec des clous; derrière la porte une allée; au bout de l'allée un escalier.

— A gauche!

— C'est cela. J'ai compté les degrés même.

— Combien?

— Douze.

— Et l'entrée tout de suite?

— Un corridor, je crois, car on a ouvert trois portes.

— Bien.

— Puis j'ai entendu une voix, ah! celle-là, par exemple, c'était une voix de maîtresse, douce et suave.

— Oui, oui, c'était la sienne.

— Bon, c'était la sienne.

— J'en suis sûr.

— C'est déjà quelque chose que vous soyez sûr. Puis on m'a poussé dans la chambre où vous étiez couché, et l'on m'a dit d'ôter mon bandeau.

— C'est cela.

— Je vous ai aperçu alors.

— Où étais-je?

— Couché sur un lit.

— Sur un lit de damas blanc à fleurs d'or.

— Oui.

— Dans une chambre tendue en tapisserie.

— A merveille.

— Avec un plafond à personnages.

— C'est cela; de plus, entre deux fenêtres...

— Un portrait.

— Admirable.

— Représentant une femme de dix-huit à vingt ans.

— Oui.

— Blonde.

— Très bien.

— Belle comme tous les anges.

— Plus belle.

— Bravo! Alors qu'avez-vous fait?

— Je vous ai pansé.

— Et très bien, ma foi!

— Du mieux que j'ai pu.

— Admirablement, mon cher Monsieur, admirablement; car ce matin la plaie était presque fermée et bien rose.

— C'est grâce à un baume que j'ai composé, et qui me paraît, à moi, souverain; car bien des fois, ne sachant sur qui faire des expériences, je me suis troué la peau en différentes places, et, ma foi! les trous se refermaient en deux ou trois jours.

— Mon cher Monsieur Remy, s'écria Bussy, vous êtes un homme charmant, et je me sens tout porté d'inclination vers vous. Mais après, voyons, dites.

— Après vous tombâtes évanoui de nouveau. La voix me demandait de vos nouvelles.

— D'où vous demandait-elle cela?

— D'une chambre à côté.

— De sorte que vous n'avez pas vu la dame?

— Je ne l'ai pas aperçue.

— Vous lui répondîtes?

— Que la blessure n'était pas dangereuse, et que, dans vingt-quatre heures, il n'y paraîtrait plus.

— Elle parut satisfaite?

— Charmée; car elle s'écria: — Quel bonheur, mon Dieu!

— Elle a dit: Quel bonheur! mon cher Monsieur Remy, je ferai votre fortune. Après, après.

— Après, tout était fini puisque vous étiez pansé. je n'avais plus rien à faire là; la voix me dit alors: Monsieur Remy.

— La voix savait votre nom?

— Sans doute, toujours par suite de l'aventure du coup de couteau que je vous ai racontée.

— C'est juste, la voix vous dit: Monsieur Remy.

— Soyez homme d'honneur jusqu'au bout; ne compromettez pas une pauvre femme emportée par un excès d'humanité, reprenez votre bandeau et souffrez, sans supercherie, que l'on vous reconduise chez vous.

— Vous promîtes ?

— Je donnai ma parole.

— Et vous l'avez tenue ?

— Vous le voyez bien, répondit naïvement le jeune homme, puisque je cherche la porte.

— Allons, dit Bussy, c'est un trait magnifique, un trait de galant homme; et bien que j'en enrage au fond, je ne puis m'empêcher de vous dire : Touchez-là, Monsieur Remy.

Et Bussy, enthousiasmé, tendit la main au jeune docteur.

— Monsieur, dit Remy embarrassé.

— Touchez, touchez, vous êtes digne d'être gentilhomme.

— Monsieur, dit Remy, ce sera une gloire éternelle pour moi, que d'avoir touché la main du brave Bussy d'Amboise; en attendant, j'ai un scrupule.

— Et lequel ?

— Il y avait dix pistoles dans la bourse.

— Eh bien !

— C'est beaucoup trop pour un homme qui fait payer ses visites cinq sous, quand il ne fait pas ses visites pour rien; et je cherchais la maison...

— Pour rendre la bourse ?

— Justement.

— Mon cher Monsieur Remy, c'est trop de délicatesse, je vous jure; vous avez honorablement gagné cet argent, et il est bien à vous.

— Vous croyez ? dit Remy, intérieurement fort satisfait.

— Je vous en réponds; mais seulement ce n'est point la dame qui vous devait payer, car je ne la connais pas, et elle ne me connaît pas davantage.

— Voilà encore une raison, vous voyez bien.

— Je voulais dire seulement que, moi aussi, j'avais une dette envers vous.

— Vous, une dette envers moi ?

— Oui, et je l'acquitterai. Que faites-vous à Paris ? Voyons... parlez... Faites-moi vos confidences, mon cher Monsieur Remy.

— Ce que je fais à Paris ? Rien du tout, Monsieur le comte, mais j'y ferais quelque chose si j'avais des cliens.

— Eh bien ! vous tombez à merveille; je vais vous en donner un d'abord : voulez-vous de moi ? Je suis une fameuse pratique, allez ! Il ne se passe pas de jour que je ne détériore chez les autres ou qu'on ne détruise en moi l'œuvre la plus belle du Créateur. Voyons... voulez-vous entreprendre de raccommoder les trous qu'on fera à ma peau et les trous que je ferai à la peau des autres ?

— Ah ! Monsieur le comte, dit Remy, je suis d'un mérite trop mince...

— Non, au contraire, vous êtes l'homme qu'il me faut, ou le diable m'emporte ! Vous avez la main légère comme une main de femme, et avec cela le baume de Ferragus...

— Monsieur !

— Vous viendrez habiter chez moi ;... vous aurez votre logis à vous, vos gens à vous; acceptez, ou, sur ma parole, vous me déchirerez l'âme. D'ailleurs, votre tâche n'est pas terminée : il s'agit de poser un second appareil, cher Monsieur Remy.

— Monsieur le comte, répondit le jeune docteur, je suis tellement ravi, que je ne sais comment vous exprimer ma joie. Je travaillerai, j'aurai des cliens !

— Mais non, puisque je vous dis que je vous prends pour moi tout seul... avec mes amis, bien entendu. Maintenant, vous ne vous rappelez aucune autre chose ?

— Aucune.

— Ah bien, aidez-moi à me retrouver, alors, si c'est possible.

— Comment ?

— Voyons... vous qui êtes un homme d'observation, vous qui comptez les pas, vous qui tâtez les murs, vous qui remarquez les voix, comment se fait-il qu'après avoir été pansé par vous, je me sois transporté de cette maison sur le revers des fossés du Temple ?

— Vous !

— Oui... moi... Avez-vous aidé en quelque chose à ce transport ?

— Non pas ! je m'y serais fort opposé, au contraire, si l'on m'avait consulté... Le froid pouvait vous faire grand mal.

— Alors, je m'y perds, dit Bussy, vous ne voulez pas chercher encore un peu avec moi ?

— Je veux tout ce que vous voudrez, Monsieur; mais j'ai bien peur que ce ne soit inutile : toutes ces maisons se ressemblent.

— Eh bien ! dit Bussy, il faudra revoir cela le jour.

— Oui; mais le jour nous serons vus.

— Alors, il faudra s'informer !

— Nous nous informerons, Monseigneur.

— Et nous arriverons au but. Crois-moi, Remy; nous sommes deux maintenant, et nous avons une réalité, ce qui est beaucoup.

XI.

QUEL HOMME C'ÉTAIT QUE M. LE GRAND-VENEUR BRYAN DE MONSOREAU.

Ce n'était pas de la joie, c'était presque du délire qui agitait Bussy lorsqu'il eut acquis la certitude que la femme de son rêve était une

réalité, et que cette femme lui avait, en effet, donné la généreuse hospitalité dont il avait gardé au fond du cœur le vague souvenir.

Aussi ne voulut-il point lâcher le jeune docteur qu'il venait d'élever à la place de son médecin ordinaire. Il fallut que, tout crotté qu'il était, Remy montât avec lui dans sa litière ; il avait peur, s'il le lâchait un seul instant, qu'il ne disparût comme une autre vision ; il comptait l'amener à l'hôtel de Bussy, le mettre sous clé pour la nuit, et, le lendemain, il verrait s'il devait lui rendre la liberté.

Tout le temps du retour fut employé à de nouvelles questions ; mais les réponses tournaient dans le cercle borné que nous avons tracé tout à l'heure. Remy le Haudoin n'en savait guère plus que Bussy, si ce n'est qu'il avait la certitude, ne s'étant pas évanoui, de n'avoir pas rêvé.

Mais pour tout homme qui commence à devenir amoureux, et Bussy le devenait à vue d'œil, c'était déjà beaucoup que d'avoir quelqu'un à qui parler de la femme qu'il aimait ; Remy n'avait pas vu cette femme, c'est vrai ; mais c'était encore un mérite de plus aux yeux de Bussy, puisque Bussy pouvait essayer de lui faire comprendre combien elle était, en tout point, supérieure à son portrait.

Bussy avait fort envie de causer toute la nuit de la dame inconnue, mais Remy commença ses fonctions de docteur en exigeant que le blessé dormît, ou, tout au moins, se couchât ; la fatigue et la douleur donnaient le même conseil au beau gentilhomme, et ces trois puissances réunies l'emportèrent.

Mais ce ne fut pas cependant sans que Bussy eût installé lui même son nouveau commensal dans trois chambres qui avaient été autrefois son habitation de jeune homme, et qui formaient une portion du troisième étage de l'hôtel Bussy ; puis, bien sûr que le jeune médecin, satisfait de son nouveau logement et de la nouvelle fortune que la Providence lui préparait, ne s'échapperait pas clandestinement de l'hôtel, il descendit au splendide appartement qu'il occupait lui même au premier.

Le lendemain, en s'éveillant, il trouva Remy debout près de son lit. Le jeune homme avait passé la nuit sans pouvoir croire au bonheur qui lui tombait du ciel, et il attendait le réveil de Bussy pour s'assurer qu'à son tour il n'avait point rêvé.

— Eh bien! demanda Remy, comment vous trouvez-vous ?

— A merveille, mon cher Esculape, et vous, êtes-vous satisfait ?

— Si satisfait, mon excellent protecteur, que je ne changerais certes pas mon sort contre celui du roi Henri III, quoi qu'il ait dû, pendant la journée d'hier, faire un fier chemin sur la route du ciel ; mais il ne s'agit point de cela, il faut voir la blessure.

— Voyez.

Et Bussy se tourna sur le côté, pour que le jeune chirurgien pût lever l'appareil.

Tout allait au mieux, les lèvres de la plaie étaient roses et rapprochées. Bussy, heureux, avait bien dormi, et le sommeil et le bonheur venant en aide au chirurgien, celui-ci n'avait déjà presque plus rien à faire.

— Eh bien ! demanda Bussy, que dites-vous de cela, maître Ambroise Paré ?

— Je dis que je n'ose pas vous avouer que vous êtes à peu près guéri, de peur que vous ne me renvoyiez dans ma rue Beautreillis, à cinq cent deux pas de la fameuse maison.

— Que nous retrouverons, n'est-ce pas, Remy ?

— Je le crois bien.

— Maintenant, tu dis donc, mon enfant, dit Bussy.

— Pardon, s'écria Remy, les larmes aux yeux ; vous m'avez tutoyé, je crois, Monseigneur ?

— Remy, je tutoie les gens que j'aime. Cela te contrarie-t-il, que je t'aie tutoyé ?

— Au contraire, s'écria le jeune homme, en essayant de saisir la main de Bussy et de la baiser ; au contraire. Je craignais d'avoir mal entendu. Oh! Monseigneur de Bussy, vous voulez donc que je devienne fou de joie ?

— Non, mon ami ; je veux seulement que tu m'aimes un peu à ton tour ; que tu te regardes comme de la maison, et que tu me permettes d'assister aujourd'hui, tandis que tu feras ton petit déménagement, à la prise d'estortuaire (1) du grand-veneur de la cour.

— Ah ! dit Remy, voilà que nous voulons déjà faire des folies.

— Eh ! non, au contraire, je te promets d'être bien raisonnable.

— Mais il vous faudra monter à cheval.

— Dam ! c'est de toute nécessité.

— Avez-vous un cheval bien doux d'allure et bon coureur ?

— J'en ai quatre à choisir.

— Eh bien ! prenez pour vous aujourd'hui celui que vous voudriez faire monter à la dame au portrait, vous savez ?

— Ah ! si je sais, je le crois bien. Tenez, Remy, vous avez en vérité trouvé pour toujours le chemin de mon cœur ; je redoutais effroyablement que vous ne m'empêchassiez de me rendre à cette chasse, ou plutôt à ce semblant de chasse, car les dames de la cour, et bon nombre de curieuses de la ville, y seront admises. Or, Remy, mon cher Remy, tu comprends que la dame au portrait doit naturellement faire partie de la cour ou de la ville. Ce n'est pas une simple bourgeoise, bien certainement ; ces

(1) L'estortuaire était ce bâton que le grand-veneur remettait au roi pour qu'il pût écarter les branches des arbres en courant au galop.

tapisseries, ces émaux si fins, ce plafond peint, ce lit de damas blanc et or, enfin, tout ce luxe de si bon goût révèle une femme de qualité, ou tout au moins une femme riche; si j'allais la rencontrer là?

— Tout est possible, répondit philosophiquement le Haudouin.

— Excepté de retrouver la maison, soupira Bussy.

— Et d'y pénétrer, quand nous l'aurons retrouvée, ajouta Remy.

— Oh! je ne pense jamais à cela que lorsque je suis dedans, dit Bussy; d'ailleurs, quand nous en serons là, ajouta-t-il, j'ai un moyen.

— Lequel!

— C'est de me faire administrer un autre coup d'épée.

— Bon! dit Remy, voilà qui me donne l'espoir que vous me garderez.

— Sois donc tranquille, dit Bussy, il me semble qu'il y a vingt ans que je te connais, et, foi de gentilhomme, je ne saurais plus me passer de toi.

La charmante figure du jeune praticien s'épanouit sous l'expression d'une indicible joie.

— Allons, dit-il, c'est décidé; vous allez à la chasse pour chercher la dame, et moi je retourne rue Beautreillis pour chercher la maison.

— Il serait curieux, dit Bussy, que nous revinssions, ayant fait chacun notre découverte.

Et sur ce, Bussy et le Haudoin se quittèrent plutôt comme deux amis que comme un maître et un serviteur.

Il y avait, en effet, grande chasse, commandée au bois de Vincennes, pour l'entrée en fonctions de M. Bryan de Monsoreau, nommé grand-veneur depuis quelques semaines. La procession de la veille et la rude entrée en pénitence du roi, qui commençait son carême le Mardi-Gras, avaient fait douter un instant qu'il assistât en personne à cette chasse; car, lorsque le roi tombait dans ses accès de dévotion, il en avait parfois pour plusieurs semaines à ne pas quitter le Louvre, quand il ne poussait pas l'austérité jusqu'à entrer dans un couvent; mais, au grand étonnement de toute la cour, on apprit, vers les neuf heures du matin, que le roi était parti pour le donjon de Vincennes et courrait le daim avec son frère Monseigneur le duc d'Anjou et toute la cour.

Le rendez-vous était au rond-point du roi Saint-Louis. C'était ainsi qu'on nommait, à cette époque, un carrefour, où l'on voyait encore, disait-on, le fameux chêne où le roi martyr avait rendu la justice. Tout le monde était donc rassemblé à neuf heures, lorsque le nouvel officier, objet de la curiosité générale, inconnu qu'il était à peu près à toute la cour, parut monté sur un magnifique cheval noir.

Tous les yeux se portèrent sur lui.

C'était un homme de trente-cinq ans environ, de haute taille; son visage marqué de petite vérole et son teint nuancé de taches fugitives, selon les émotions qu'il ressentait, prévenaient désagréablement le regard, et le forçaient à une contemplation plus assidue, ce qui rarement tourne à l'avantage de ceux que l'on examine. En effet, les sympathies sont provoquées par le premier aspect; l'œil franc et le sourire loyal appellent le sourire et la caresse du regard.

Vêtu d'un justaucorps de drap vert tout galonné d'argent, ceint du baudrier d'argent avec les armes du roi brodées en écusson, coiffé de la barrette à longue plume, brandissant de la main gauche un épieu, et de la droite l'estortuaire destiné au roi, M. de Monsoreau pouvait paraître un terrible seigneur, mais ce n'était certainement pas un beau gentilhomme.

— Fi! la laide figure que vous nous avez ramenée de votre gouvernement, Monseigneur, dit Bussy au duc d'Anjou; sont-ce là les gentilshommes que votre faveur va chercher au fond des provinces? Du diable si l'on en trouverait un pareil dans Paris, qui est cependant bien grand et bien peuplé de vilains messieurs. On dit, et je préviens Votre Altesse que je n'en ai rien voulu croire, que vous avez voulu absolument que le roi reçût le grand-veneur de votre main.

— Le seigneur de Monsoreau m'a bien servi, dit laconiquement le duc d'Anjou, et je le récompense.

— Bien dit, Monseigneur; il est d'autant plus beau aux princes d'être reconnaissans, que la chose est rare; mais s'il ne s'agit que de cela, moi aussi je vous ai bien servi, Monseigneur, ce me semble, et je porterais le justaucorps de grand-veneur autrement bien, je vous prie de le croire, que ce grand fantôme. Il a la barbe rouge. Je ne m'en étais pas aperçu d'abord; c'est encore une beauté de plus.

— Je n'avais pas entendu dire, répondit le duc d'Anjou, qu'il fallût être moulé sur le modèle de l'Apollon ou de l'Antinoüs, pour occuper les charges de la cour.

— Vous ne l'aviez pas entendu dire, Monseigneur? reprit Bussy avec le plus grand sang-froid; c'est étonnant!

— Je consulte le cœur et non le visage, répondit le prince, les services rendus et non les services promis.

— Votre Altesse va dire que je suis bien curieux, reprit Bussy; mais je cherche, et inutilement, je l'avoue, quel service ce Monsoreau a pu vous rendre.

— Ah! Bussy, dit le duc avec aigreur, vous l'avez dit; vous êtes bien curieux, trop curieux même.

— Voilà bien les princes! s'écria Bussy, avec sa liberté ordinaire. Ils vont toujours questionnant; il faut leur répondre sur toutes choses,

et si vous les questionnez, vous, sur une seule, ils ne vous répondent pas.

— C'est vrai, dit le duc d'Anjou, mais sais-tu ce qu'il faut faire, si tu veux te renseigner?

— Non.

— Va demander la chose à M. de Monsoreau lui-même.

— Tiens, dit Bussy, vous avez, ma foi, raison, Monseigneur, et avec lui, qui n'est qu'un simple gentilhomme, il me restera au moins une ressource, s'il ne me répond pas.

— Laquelle?

— Ce sera de lui dire qu'il est un impertinent. Et, sur cette réponse, tournant le dos au prince sans réfléchir autrement, aux yeux de ses amis et le chapeau à la main, il s'approcha de M. de Monsoreau qui, à cheval au milieu du cercle, point de mire de tous les yeux qui convergeaient sur lui, attendait avec un sang-froid merveilleux que le roi le débarrassât du poids de tous les regards tombant à plomb sur sa personne.

Lorsqu'il venir Bussy, le visage gai, le sourire à la bouche, le chapeau à la main, il se dérida un peu.

— Pardon, Monsieur, dit Bussy, mais je vous vois là très seul. Est-ce que la faveur dont vous jouissez vous a déjà fait autant d'ennemis que vous pouviez avoir d'amis huit jours avant d'avoir été nommé grand-veneur?

— Par ma foi, monsieur le comte, répondit le seigneur de Monsoreau, je n'en jurerais pas; seulement, je le parierais. Mais, puis-je savoir à quoi je dois l'honneur que vous me faites en troublant ma solitude?

— Ma foi, dit bravement Bussy, à la grande admiration que le duc d'Anjou m'a inspirée pour vous.

— Comment cela?

— En me racontant votre exploit, celui pour lequel vous avez été nommé grand-veneur.

M. de Monsoreau pâlit d'une manière si affreuse, que les sillons de la petite vérole qui diapraient son visage, semblèrent autant de points noirs dans sa peau jaunie: en même temps, il regarda Bussy, d'un air qui présageait une violente tempête.

Bussy vit qu'il venait de faire fausse route; mais il n'était pas homme à reculer; tout au contraire, il était de ceux qui réparent d'ordinaire une indiscrétion par une insolence.

— Vous dites, Monsieur, répondit le grand-veneur, que Monseigneur vous a raconté mon dernier exploit?

— Oui, Monsieur, dit Bussy, tout au long; ce qui m'a donné un violent désir, je l'avoue, d'en entendre le récit de votre propre bouche.

M. de Monsoreau serra l'épieu dans sa main crispée, comme s'il eût éprouvé le violent désir de s'en faire une arme contre Bussy.

— Ma foi! Monsieur, dit-il, j'étais tout disposé à reconnaître votre courtoisie, en accédant à votre demande; mais voici, malheureusement, le roi qui arrive, ce qui m'en ôte le temps; mais, si vous le voulez bien, ce sera pour plus tard.

Effectivement, le roi, monté sur son cheval favori, qui était un beau genet d'Espagne de couleur isabelle, s'avançait rapidement du donjon au rond-point.

Bussy, en faisant décrire un demi-cercle à son regard, rencontra des yeux le duc d'Anjou; le prince riait de son plus mauvais sourire.

— Maître et valet, pensa Bussy, font tous deux une vilaine grimace quand ils rient; qu'est-ce donc alors quand ils pleurent?

Le roi aimait les belles et bonnes figures, il fut donc peu satisfait de celle de M. de Monsoreau, qu'il avait déjà vu une fois, et qui ne lui revint pas davantage à la seconde qu'à la première fois. Cependant, il accepta d'assez bonne grâce l'estortuaire que celui-ci lui présentait, un genou en terre, selon l'habitude.

Aussitôt que le roi fut armé, les maîtres piqueux annoncèrent que le daim était détourné, et la chasse commença.

Bussy s'était placé sur le flanc de la troupe, de manière à voir défiler devant lui tout le monde; il ne laissa passer personne sans avoir examiné s'il ne retrouverait pas l'original du portrait; mais ce fut inutilement; il y avait de bien jolies, de bien belles, de bien séduisantes femmes à cette chasse, où le grand-veneur faisait ses débuts; mais il n'y avait point la charmante créature qu'il cherchait.

Il en fut réduit à la conversation et à la compagnie de ses amis ordinaires. Antraguet, toujours rieur et bavard, lui fut une grande distraction dans son ennui.

— Nous avons un affreux grand-veneur, dit-il à Bussy, qu'en penses-tu?

— Je le trouve horrible; quelle famille cela va nous faire, si les personnes qui ont l'honneur de lui appartenir lui ressemblent! Montre-moi donc sa femme.

— Le grand-veneur est à marier, mon cher, répliqua Antraguet.

— Et d'où sais-tu cela?

— De Mme de Veudron qui le trouve fort beau et qui en ferait volontiers son quatrième mari, comme Lucrèce Borgia fit du comte d'Est. Aussi vois comme elle lance son cheval bai derrière le cheval noir de M. de Monsoreau.

— Et de quel pays est-il seigneur? demanda Bussy.

— D'une foule de pays.

— Situés?

— Vers l'Anjou.

— Il est donc riche?

— On le dit: mais voilà tout; il paraît que c'est de petite noblesse.

— Et qui est la maîtresse de ce hobereau?

— Il n'a pas de maîtresse : le digne monsieur tient à être unique dans son genre ; mais voilà monseigneur le duc d'Anjou qui t'appelle de la main, viens vite.

— Ah ! ma foi, monseigneur le duc d'Anjou attendra. Cet homme pique ma curiosité. Je le trouve singulier. Je ne sais pas pourquoi, — on a de ces idées-là, tu sais, la première fois qu'on rencontre les gens : — je ne sais pourquoi il me semble que j'aurai maille à partir avec lui. Et puis ce nom, Monsoreau !

— Mont de la souris, reprit Antraguet, voilà l'étymologie ; mon vieil abbé m'a appris cela ce matin : Mons Soricis.

— Je ne demande pas mieux, répliqua Bussy.

— Ah ! mais, attends donc, s'écria tout-à-coup Antraguet.

— Quoi ?

— Mais Livarot connaît cela.

— Quoi, cela ?

— Le Mons Soricis. Ils sont voisins de terre.

— Dis-nous donc cela tout de suite, eh ! Livarot ! Livarot s'approcha.

— Ici vite, Livarot, ici : — le Monsoreau ?

— Eh bien ! demanda le jeune homme.

— Renseigne-nous sur le Monsoreau.

— Volontiers.

— Est-ce long ?

— Non, ce sera court. En trois mots, je vous dirai ce que j'en sais, et ce que j'en pense. J'en ai peur !

— Bon ! et maintenant que tu nous as dit ce que tu en penses, dis-nous ce que tu en sais.

— Ecoute !... je revenais un soir.

— Cela commence d'une façon terrible, dit Antraguet.

— Voulez-vous me laisser finir ?

— Oui.

— Je revenais un soir de chez mon oncle d'Entragues, à travers le bois de Méridor, il y a de cela quelque six mois à peu près, quand tout à coup j'entends un cri effroyable, et je vois passer, la selle vide, une haquenée blanche emportée dans le hallier ; je pousse, je pousse, et, au bout d'une longue allée, assombrie par les premières ombres de la nuit, j'avise un homme sur un cheval noir ; il ne courait pas, il volait. Le même cri se fait alors entendre de nouveau, et je distingue, en avant de la selle, une femme sur la bouche de laquelle il appuyait la main. J'avais mon arquebuse de chasse ; tu sais que j'en joue d'habitude assez juste. Je le vise, et, ma foi ! je l'eusse tué, si, au moment même où je lâchais la détente, la mèche ne se fût éteinte.

— Eh bien ! demanda Bussy, après ?

— Après, je demandai à un bûcheron quel était ce monsieur au cheval noir qui enlevait les femmes ; il me répondit que c'était M. de Monsoreau.

— Eh bien ! mais, dit Antraguet, cela se fait, ce me semble, d'enlever les femmes, n'est-ce pas, Bussy ?

— Oui, dit Bussy, mais on les laisse crier, au moins.

— Et la femme, qui était-ce ? demanda Antraguet.

— Ah ! voilà, on ne l'a jamais su.

— Allons, dit Bussy, décidément c'est un homme remarquable, et il m'intéresse.

— Tant il y a, dit Livarot, qu'il jouit, le cher seigneur, d'une réputation atroce.

— Cite-t-on d'autres faits ?

— Non, rien ; il n'a même jamais fait ostensiblement grand mal ; de plus, encore, il est assez bon, à ce qu'on dit, envers ses paysans, ce qui n'empêche pas que, dans la contrée qui, jusqu'aujourd'hui, a eu le bonheur de le posséder, on le craigne à l'égal du feu. D'ailleurs, chasseur comme Nemrod, non pas devant Dieu, peut-être, mais devant le diable, jamais le roi n'aura eu un grand-veneur pareil. Il vaudra mieux, du reste, pour cet emploi, que Saint-Luc, à qui il était destiné d'abord, et à qui l'influence de M. le duc d'Anjou l'a soufflé.

— Tu sais qu'il t'appelle toujours, le duc d'Anjou ? dit Antraguet.

— Bon, qu'il appelle ; eh ! toi, sais-tu ce qu'on dit de Saint-Luc ?

— Non ; est-il encore prisonnier du roi ? demanda en riant Livarot.

— Il le faut bien, dit Antraguet, puisqu'il n'est pas ici.

— Pas du tout, mon cher, parti cette nuit à une heure pour visiter les terres de sa femme.

— Exilé.

— Cela m'en a tout l'air.

— Saint-Luc exilé ! impossible.

— C'est l'Evangile, mon cher.

— Selon Saint-Luc.

— Non, selon le maréchal de Brissac, qui m'a dit ce matin la chose de sa propre bouche.

— Ah ! voilà du nouveau et du curieux ; par exemple, cela fera tort au Monsoreau.

— J'y suis, dit Bussy.

— A quoi es-tu ?

— Je l'ai trouvé.

— Qu'as-tu trouvé ?

— Le service qu'il a rendu à M. d'Anjou.

— Saint-Luc ?

— Non, le Monsoreau.

— Vraiment ?

— Oui, ou le diable m'emporte ; vous allez voir, vous autres, venez avec moi.

Et Bussy, suivi de Livarot et d'Antraguet, mit son cheval au galop pour rattraper M. le duc d'Anjou, qui, las de lui faire des signes, marchait à quelques portées d'arquebuse en avant de lui.

— Ah ! monseigneur, s'écria-t-il en rejoignant le prince, quel homme précieux que ce M. de Monsoreau .

— Ah ! vraimen

— C'est incroyable!

— Tu lui as donc parlé? fit le prince, toujours railleur.

— Certainement, sans compter qu'il a l'esprit fort orné.

— Et lui as-tu demandé ce qu'il avait fait pour moi?

— Certainement; je ne l'abordais qu'à cette fin.

— Et il t'a répondu?... demanda le duc plus gai que jamais.

— A l'instant même, et avec une politesse dont je lui sais un gré infini.

— Et que t'a-t-il dit, voyons, mon brave tranche-montagne? demanda le prince.

— Il m'a courtoisement confessé, monseigneur, qu'il était le pourvoyeur de Votre Altesse.

— Pourvoyeur de gibier?

— Non, de femmes.

— Plaît-il? fit le duc, dont le front se rembrunit à l'instant même; que signifie ce badinage?

— Cela signifie, monseigneur, qu'il enlève pour vous les femmes sur son grand cheval noir, et que, comme elles ignorent sans doute l'honneur qu'il leur réserve, il leur met la main sur la bouche pour les empêcher de crier.

Le duc fronça le sourcil, crispa ses poings avec colère, pâlit, et mit son cheval à un si furieux galop, que Bussy et les siens demeurèrent en arrière.

— Ah! ah! dit Antragues, il me semble que la plaisanterie est bonne.

— D'autant meilleure, répondit Livarot, qu'elle ne fait pas à tout le monde l'effet d'une plaisanterie.

— Diable! dit Bussy, il paraît que je l'ai sanglé ferme, le pauvre duc.

Un instant après, on entendit la voix de M. d'Anjou, qui criait :

— Eh! Bussy, où es-tu? viens donc.

— Me voici, monseigneur, dit Bussy en s'approchant.

Il trouva le prince éclatant de rire.

— Tiens! dit-il, monseigneur, il paraît que ce que je vous ai dit est devenu drôle.

— Non, Bussy, je ne ris pas de ce que tu m'as dit.

— Tant pis, je l'aimerais mieux : j'aurais eu le mérite de faire rire un prince qui ne rit pas souvent.

— Je ris, mon pauvre Bussy, de ce que tu plaides le faux pour savoir le vrai.

— Non! le diable m'emporte, monseigneur, je vous ai dit la vérité.

— Bien. Alors, pendant que nous ne sommes que nous deux, voyons, conte-moi ta petite histoire; où donc as-tu pris ce que tu es venu me conter?

— Dans les bois de Méridor, monseigneur!

Cette fois encore le duc pâlit; mais il ne dit rien.

— Décidément, murmura Bussy, le duc se trouve mêlé en quelque chose dans l'histoire du ravisseur au cheval noir et de la femme à la haquenée blanche.

— Voyons, monseigneur, ajouta tout haut Bussy, en riant à son tour de ce que le duc ne riait plus, s'il y a une manière de vous servir qui vous plaise plus que les autres, enseignez-nous-la, nous en profiterons, dussions-nous faire concurrence à M. de Monsoreau.

— Pardieu, oui, Bussy, dit le duc, il y en a une, et je te la vais expliquer.

Le duc tira Bussy à part.

— Ecoute, lui dit-il, j'ai rencontré par hasard à l'église une femme charmante; comme quelques traits de son visage, cachés sous son voile, me rappelaient ceux d'une femme que j'avais beaucoup aimée, je l'ai suivie et me suis assuré du lieu où elle demeure. Sa suivante est séduite, et j'ai une clé de la maison.

— Eh bien! jusqu'à présent, monseigneur, il me semble que voilà qui va bien.

— Attends.

— On la dit sage, quoique libre, jeune et belle.

— Ah! monseigneur, voilà que nous entrons dans le fantastique.

— Ecoute, tu es brave, tu m'aimes, à ce que tu prétends?

— J'ai mes jours.

— Pour être brave?

— Non, pour vous aimer.

— Bien. Es-tu dans un de ces jours-là?

— Pour rendre service à Votre Altesse, je m'y mettrai. Voyons.

— Eh bien! il s'agirait de faire pour moi ce qu'on ne fait d'ordinaire que pour soi-même.

— Ah! ah! dit Bussy, est-ce qu'il s'agirait, monseigneur, de faire la cour à votre maîtresse, pour que Votre Altesse s'assure qu'elle est réellement aussi sage que belle? Cela me va.

— Non. Mais il s'agirait de savoir si quelque autre ne la lui fait pas.

— Ah! voyons, cela m'embrouille, monseigneur, expliquons-nous.

— Il s'agirait de t'embusquer et de me dire quel est l'homme qui vient chez elle.

— Il y a donc un homme?

— J'en ai peur.

— Un amant, un mari?

— Un jaloux tout au moins.

— Tant mieux, monseigneur.

— Comment, tant mieux?

— Cela double vos chances.

— Merci. En attendant, je voudrais savoir quel est cet homme.

— Et vous me chargez de m'en assurer?

— Oui, et si tu consens à me rendre ce service...

— Vous me ferez grand-veneur à mon tour, quand la place sera vacante.

— Ma foi, Bussy, j'en prendrais d'autant mieux l'obligation, que jamais je n'ai rien fait pour toi.

— Tiens, Monseigneur s'en aperçoit?

— Il y a long-temps déjà que je me le dis.

— Tout bas, comme les princes se disent ces choses-là.

— Eh bien?

— Quoi, monseigneur?

— Consens-tu?

— A épier la dame?

— Oui.

— Monseigneur, la commission, je vous l'avoue, me flatte médiocrement, et j'en aimerais mieux une autre.

— Tu t'offrais à me rendre service, Bussy, et voilà déja que tu recules?

— Dam! vous m'offrez un métier d'espion, monseigneur.

— Eh non! métier d'ami; d'ailleurs ne crois pas que je te donne là une sinécure; il faudra peut-être tirer l'épée.

Bussy secoua la tête.

— Monseigneur, dit-il, il y a des choses qu'on ne fait bien que soi-même; aussi faut-il les faire soi-même, fût-on prince.

— Alors, tu me refuses?

— Ma foi, oui, monseigneur.

Le duc fronça le sourcil.

— Je suivrai ton conseil, dit-il; j'irai moi-même, et si je suis tué ou blessé dans cette circonstance, je dirai que j'avais prié mon ami Bussy de se charger de ce coup d'épée à donner ou à recevoir, et que, pour la première fois de sa vie, il a été prudent.

— Monseigneur, répondit Bussy, vous m'avez dit l'autre soir: Bussy, j'ai en haine tous ces mignons de la chambre du roi, qui, en toute occasion, nous raillent et nous insultent; tu devrais bien aller aux noces de Saint-Luc soulever une occasion de querelle et nous en défaire; monseigneur, j'y suis allé; ils étaient cinq; j'étais seul; je les ai défiés; ils m'ont tendu une embuscade, m'ont attaqué tous ensemble, m'ont tué mon cheval, et cependant j'en ai blessé deux et j'ai assommé le troisième. Aujourd'hui vous me demandez de faire du tort à une femme. Pardon, monseigneur, cela sort des services qu'un prince peut exiger d'un galant homme, et je refuse.

— Soit, dit le duc, je ferai ma faction tout seul, ou avec Aurilly, comme je l'ai déjà faite.

— Pardon, dit Bussy, qui sentit comme un voile se soulever dans son esprit.

— Quoi?

— Est-ce que vous étiez en train de monter votre faction, monseigneur, lorsque, l'autre jour, vous avez vu les mignons qui me guettaient?

— Justement.

— Votre belle inconnue, demanda Bussy, demeure donc du côté de la Bastille?

— Elle demeure en face de Sainte-Catherine.

— Vraiment?

— C'est dans un quartier où l'on est égorgé parfaitement, tu dois en savoir quelque chose.

— Est-ce que Votre Altesse a guetté encore depuis ce soir-là?

— Hier.

— Et monseigneur a vu...

— Un homme qui furetait dans tous les coins de la place, sans doute pour voir si personne ne l'épiait, et qui, selon toute probabilité, m'ayant aperçu, s'est tenu obstinément devant cette porte.

— Et cet homme était seul, monseigneur? demanda Bussy.

— Oui, pendant une demi-heure à peu près.

— Et après cette demi-heure?

— Un autre homme est venu le rejoindre, tenant une lanterne à la main.

— Ah! ah! fit Bussy.

— Alors l'homme au manteau, continua le prince...

— Le premier avait un manteau, interrompit Bussy.

— Oui. Alors l'homme au manteau et l'homme à la lanterne se sont mis à causer ensemble, et comme ils ne paraissaient pas disposés à quitter leur poste de la nuit, je leur ai laissé la place et je suis revenu.

— Dégoûté de cette double épreuve?

— Ma foi, oui, je l'avoue.

— De sorte qu'avant de me fourrer dans cette maison, qui pourrait bien être quelque égorgeoir...

— Vous ne seriez pas fâché qu'on y égorgeât un de vos amis.

— Ou plutôt que cet ami n'étant pas prince, n'ayant pas les ennemis que j'ai, et d'ailleurs habitué à ces sortes d'aventures, étudiât la réalité du péril que je puis courir, et m'en vint rendre compte.

— A votre place, monseigneur, dit Bussy, j'abandonnerais cette femme.

— Non pas.

— Pourquoi?

— Elle est trop belle.

— Vous dites vous-même qu'à peine vous l'avez vue.

— Je l'ai vue assez pour avoir remarqué d'admirables cheveux blonds.

— Ah!

— Des yeux magnifiques.

— Ah! ah!

— Un teint comme je n'en ai jamais vu, une taille merveilleuse.

— Ah! ah! ah!

— Tu comprends qu'on ne renonce pas facilement à une femme pareille.

— Oui, monseigneur, je comprends ; aussi la situation me touche.

Le duc regarda Bussy de côté.

— Parole d'honneur ! dit Bussy.

— Tu railles.

— Non, et la preuve, c'est que si monseigneur veut me donner ses instructions et m'indiquer le logis, je veillerai dès ce soir.

— Tu reviens donc sur ta décision ?

—Eh ! monseigneur, il n'y a que notre saint-père Grégoire XIII qui ne soit pas infaillible ; seulement, dites-moi ce qu'il faut faire.

— Il y aura à te cacher à la distance de la porte que je t'indiquerai, et si un homme entre, à le suivre pour savoir qui il est.

— Oui ; mais si, en entrant, il referme la porte derrière lui ?

— Je t'ai dit que j'avais une clé.

— Ah ! c'est vrai ; il n'y a plus qu'une chose à craindre, c'est que je ne suive un autre homme, et que la clé n'aille à une autre porte.

— Il n'y a pas à s'y tromper ; cette porte est une porte d'allée ; au bout de l'allée à gauche, il y a un escalier ; tu montes douze marches et tu te trouves dans un corridor.

— Comment savez-vous cela, monseigneur, puisque vous n'avez jamais été dans la maison ?

— Ne t'ai-je point dit que j'avais pour moi la suivante ? Elle m'a tout expliqué.

— Tudieu ! que c'est commode d'être prince ! on vous sert votre besogne toute faite. Moi, monseigneur, il m'eût fallu reconnaître la maison moi-même, explorer l'allée, compter les marches, sonder le corridor. Cela m'eût pris un temps énorme, et qui sait encore si j'eusse réussi ?

— Ainsi donc, tu consens ?

— Est-ce que je sais refuser quelque chose à Votre Altesse ? Seulement, vous viendrez avec moi pour m'indiquer la porte.

— Inutile ; en rentrant de la chasse, nous faisons un détour ; nous passons par la porte Saint-Antoine, et je te la fais voir.

— A merveille, monseigneur, et que faudra-t-il faire à l'homme, s'il vient ?

—Rien autre chose que de le suivre jusqu'à ce que tu aies appris qui il est.

— C'est délicat, si, par exemple, cet homme pousse la discrétion jusqu'à s'arrêter au milieu du chemin et à couper court ainsi à mes investigations.

— Je te laisse le soin de pousser l'aventure du côté qu'il te plaira.

— Alors Votre Altesse m'autorise à faire comme pour moi.

— Tout à fait.

— Ainsi ferai-je, monseigneur.

— Pas un mot à nos jeunes seigneurs.

— Foi de gentilhomme !

— Personne avec toi dans cette exploration !

— Seul, je vous le jure.

— Eh bien ! c'est convenu, nous revenons par la Bastille... je te montre la porte... tu viens chez moi... je te donne la clé... et ce soir...

— Je remplace monseigneur ; voilà qui est dit.

Bussy et le prince revinrent joindre alors la chasse, que M. de Monsoreau conduisait en homme de génie. Le roi fut charmé de la manière dont le chasseur consommé avait fixé toutes les haltes et disposé tous les relais. Après avoir été chassé deux heures, après avoir tourné dans une enceinte de quatre ou cinq lieues, après avoir été vu vingt fois, l'animal revint se faire prendre juste à son lancer.

M. de Monsoreau reçut les félicitations du roi et du duc d'Anjou.

— Monseigneur, dit-il, je me trouve trop heureux d'avoir pu mériter vos compliments, puisque c'est à vous que je dois la place.

— Mais vous savez, monsieur, dit le duc, que, pour continuer à les mériter, il faut que vous partiez ce soir pour Fontainebleau ; le roi veut y chasser après-demain et les jours suivants, et ce n'est pas trop d'un jour pour prendre connaissance de la forêt.

— Je le sais, monseigneur, répondit Monsoreau, et mon équipage est déjà préparé. Je partirai cette nuit.

— Ah ! voilà ! monsieur de Monsoreau, dit Bussy ; désormais plus de repos pour vous. Vous avez voulu être grand-veneur ; vous l'êtes ; il y a, dans la charge que vous occupez, cinquante bonnes nuits de moins que pour les autres hommes : heureusement encore que vous n'êtes point marié, mon cher monsieur.

Bussy riait en disant cela ; le duc laissa errer un regard perçant sur le grand-veneur ; puis tournant la tête d'un autre côté, il alla faire ses compliments au roi sur l'amélioration qui, depuis la veille, paraissait s'être faite en sa santé.

Quant à Monsoreau, il avait, à la plaisanterie de Bussy, encore une fois pâli de cette pâleur hideuse qui lui donnait un si sinistre aspect.

XII.

COMMENT BUSSY RETROUVA A LA FOIS LE PORTRAIT ET L'ORIGINAL.

La chasse fut terminée vers les quatre heures du soir ; et à cinq heures, comme si le roi avait prévu les désirs du duc d'Anjou, toute la cour rentrait à Paris par le faubourg Saint-Antoine.

M. de Monsoreau, sous le prétexte de partir à l'instant même, avait pris congé des princes, et se dirigeait avec ses équipages vers Fromenteau.

En passant devant la Bastille, le roi fit re-

marquer à ses amis la fière et sombre apparence de la forteresse; c'était un moyen de leur rappeler ce qui les attendait, si, par hasard, après avoir été ses amis, ils devenaient ses ennemis.

Beaucoup comprirent et redoublèrent de déférence envers Sa Majesté.

Pendant ce temps, le duc d'Anjou disait tout bas à Bussy, qui marchait à ses côtés :

— Regarde bien, Bussy, regarde bien à droite, cette maison de bois qui abrite sous son pignon une petite statue de la Vierge; suis de l'œil la même ligne et compte, la maison à la Vierge comprise, quatre autres maisons.

— Bien, dit Bussy.

— C'est la cinquième, dit le duc, celle qui est juste en face de la rue Sainte-Catherine.

— Je la vois, monseigneur; tenez, voici, au bruit de nos trompettes qui annoncent le roi, toutes les maisons qui se garnissent de curieux.

— Excepté celle que je t'indique, cependant, dit le duc, dont les fenêtres demeurent fermées.

— Mais dont un coin du rideau s'entr'ouvre, dit Bussy avec un effroyable battement de cœur.

— Sans que toutefois on puisse rien apercevoir. Oh! la dame est bien gardée, ou se garde bien. En tout cas, voici la maison; à l'hôtel, je t'en donnerai la clé.

Bussy darda son regard par cette étroite ouverture; mais quoique ses yeux restassent constamment fixés sur elle, il ne vit rien.

En revenant à l'hôtel d'Anjou, le duc donna effectivement à Bussy la clé de la maison désignée, en lui recommandant de nouveau de faire bonne garde. Bussy promit tout ce que voulut le duc, et repassa par l'hôtel.

— Eh bien? dit-il à Remy.

— Je vous ferai la même question, monseigneur.

— Tu n'as rien trouvé?

— La maison est aussi inabordable le jour que la nuit. Je flotte entre cinq ou six maisons qui se touchent.

— Alors, dit Bussy, je crois que j'ai été plus heureux que toi, mon cher le Haudoin.

— Comment cela, monseigneur, vous avez donc cherché de votre côté?

— Non. Je suis passé dans la rue seulement.

— Et vous avez reconnu la porte?

— La Providence, mon cher ami, a des voies détournées et des combinaisons mystérieuses.

— Alors, vous êtes sûr?

— Je ne dis pas que je suis sûr; mais j'espère.

— Et quand saurai-je si vous avez eu le bonheur de retrouver ce que vous cherchiez?

— Demain matin.

— En attendant, avez-vous besoin de moi?

— Aucunement, mon cher Remy.

— Vous ne voulez pas que je vous suive?

— Impossible.

— Soyez prudent au moins, monseigneur.

— Ah! dit Bussy en riant, la recommandation est inutile; je suis connu pour cela.

Bussy dîna en homme qui ne sait point où, ni de quelle façon il soupera; puis, à huit heures sonnant, il choisit la meilleure de ses épées, attacha, malgré l'ordonnance que le roi venait de promulguer, une paire de pistolets à sa ceinture, et se fit porter dans sa litière, à l'extrémité de la rue Saint-Paul.

Arrivé là, il reconnut la maison à la statue de la Vierge, compta les quatre maisons suivantes, s'assura bien que la cinquième était la maison désignée, et alla, enveloppé dans un grand manteau de couleur sombre, se blottir à l'angle de la rue Sainte-Catherine, bien décidé à attendre deux heures, et au bout de deux heures, si personne ne venait, à agir pour son propre compte.

Neuf heures sonnaient à Saint-Paul comme Bussy s'embusquait.

Il était là depuis dix minutes à peine, quand, à travers l'obscurité, il vit arriver, par la porte de la Bastille, deux cavaliers. A la hauteur de l'hôtel des Tournelles, ils s'arrêtèrent. L'un d'eux mit pied à terre, jeta la bride aux mains du second, qui, selon toute probabilité, était un laquais, et après lui avoir vu reprendre le chemin par lequel ils étaient venus, après l'avoir vu se perdre, lui et ses deux chevaux, dans l'obscurité, s'avança vers la maison confiée à la surveillance de Bussy.

Arrivé à quelques pas de la maison, l'inconnu décrivit un grand cercle, comme pour explorer les environs du regard; puis, croyant être sûr qu'il n'était point observé, il s'approcha de la porte et disparut.

Bussy entendit le bruit de cette porte qui se refermait derrière lui.

Il attendit un instant, de peur que le personnage mystérieux ne fût resté en observation derrière le guichet. Puis, quelques minutes s'étant écoulées, il s'avança à son tour, traversa la chaussée, ouvrit la porte, et instruit par l'expérience, il la referma sans bruit.

Alors, il se retourna : le guichet était bien à la hauteur de son œil, et c'était bien, selon toute probabilité, par ce guichet qu'il avait regardé Quélus.

Ce n'était pas tout, et Bussy n'était pas venu pour rester là. Il s'avança lentement, tâtonnant aux deux côtés de l'allée, au bout de laquelle, à gauche, il trouva la première marche d'un escalier.

Là, il s'arrêta pour deux raisons; d'abord il sentait ses jambes faiblir sous le poids de l'émotion, ensuite il entendait une voix qui disait :

— Gertrude, prévenez votre maîtresse que c'est moi, et que je veux entrer.

La demande était faite d'un ton trop impé-

ratif pour souffrir un refus ; au bout d'un instant, Bussy entendit la voix d'une femme de chambre qui répondait :

— Passez dans le salon, monsieur, madame va venir vous y rejoindre.

Puis il entendit encore le bruit d'une porte qui se refermait.

Bussy alors pensa aux douze marches qu'avait comptées Remy ; il compta douze marches à son tour, et se trouva sur le palier.

Il se rappela le corridor et les trois portes, fit quelques pas en retenant sa respiration, et en étendant la main devant lui. Une première porte se trouva sous sa main, c'était celle par laquelle l'inconnu était entré ; il poursuivit son chemin, en trouva une seconde, chercha, sentit une clé, et, tout frissonnant des pieds à la tête, il fit tourner cette clé dans la serrure et poussa la porte.

La chambre dans laquelle se trouva Bussy était complètement obscure, moins la portion de cette chambre qui recevait, par une porte latérale, un reflet des lumières du salon.

Ce reflet portait sur une fenêtre, tendue de deux rideaux de tapisserie, qui firent passer un nouveau frisson de joie dans le cœur du jeune homme.

Ses yeux se portèrent sur la partie du plafond éclairée par cette même lumière, et il reconnut le plafond mythologique qu'il avait déjà remarqué ; il étendit la main et sentit le lit sculpté.

Il n'y avait plus de doute pour lui ; il se retrouvait dans cette chambre où il s'était réveillé, pendant cette nuit où il avait reçu la blessure qui lui avait valu l'hospitalité.

Ce fut un bien autre frisson encore qui passa par les veines de Bussy, lorsqu'il toucha ce lit, et qu'il se sentit tout enveloppé de ce délicieux parfum qui s'échappe de la couche d'une femme jeune et belle.

Bussy s'enveloppa dans les rideaux du lit et écouta.

On entendait dans la chambre à côté le pas impatient de l'inconnu ; de temps en temps il s'arrêtait, murmurant entre ses dents :

— Eh bien ! viendra-t-elle ?

A la suite de l'une de ces interpellations, une porte s'ouvrit dans le salon ; la porte semblait parallèle à celle qui était déjà entr'ouverte. Le tapis frémit sous la pression d'un petit pied ; le frôlement d'une robe de soie arriva jusqu'à l'oreille de Bussy, et le jeune homme entendit une voix de femme empreinte à la fois de crainte et de dédain, qui disait :

— Me voici, monsieur, que me voulez-vous encore ?

— Oh ! oh ! pensa Bussy, en s'abritant sous son rideau, si cet homme est l'amant, je félicite fort le mari.

— Madame, dit l'homme à qui l'on faisait cette froide réception, j'ai l'honneur de vous prévenir que, forcé de partir demain matin pour Fontainebleau, je viens passer cette nuit près de vous.

— M'apportez-vous des nouvelles de mon père ? demanda la même voix de femme.

— Madame, écoutez-moi.

— Monsieur, vous savez ce qui a été convenu hier ; quand j'ai consenti à devenir votre femme, c'est qu'avant toutes choses, ou mon père viendrait à Paris, ou j'irais retrouver mon père.

— Madame, aussitôt après mon retour de Fontainebleau, nous partirons, je vous en donne ma parole d'honneur ; mais, en attendant..

— Oh ! monsieur, ne fermez pas cette porte, c'est inutile, je ne passerai pas une nuit, pas une seule nuit sous le même toit que vous, que je ne sois rassurée sur le sort de mon père.

Et la femme qui parlait d'une façon si ferme, souffla dans un petit sifflet d'argent qui rendit un son aigu et prolongé.

C'était la manière dont on appelait les domestiques, à cette époque où les sonnettes n'étaient point encore inventées.

Au même instant, la porte par laquelle était entré Bussy s'ouvrit de nouveau et donna passage à la suivante de la jeune femme : c'était une grande et vigoureuse fille de l'Anjou, qui paraissait attendre cet appel de sa maîtresse et qui, l'ayant entendu, se hâtait d'accourir.

Elle entra dans le salon, et, en entrant, elle ouvrit la porte.

Un jet de lumière pénétra alors dans la chambre où était Bussy, et, entre les deux fenêtres, il reconnut le portrait.

— Gertrude, dit la dame, vous ne vous coucherez point, et vous vous tiendrez toujours à la portée de ma voix.

La femme de chambre se retira, sans répondre, par le même chemin qu'elle était venue, laissant la porte du salon toute grande ouverte, et par conséquent le merveilleux portrait éclairé.

Pour Bussy, il n'y avait plus de doute ; ce portrait, c'était bien celui qu'il avait vu.

Il s'approcha doucement pour coller son œil à l'ouverture que l'épaisseur des gonds laissait entre la porte et la muraille : mais si doucement qu'il marchât, au moment où son regard pénétrait dans la chambre, le parquet cria sous son pied.

A ce bruit, la femme se retourna ; c'était l'original du portrait, c'était la fée du rêve.

L'homme, quoiqu'il n'eût rien entendu, en la voyant se retourner, se retourna aussi.

C'était le seigneur de Monsoreau.

— Ah ! dit Bussy, la haquenée blanche... la femme enlevée... Je vais sans doute entendre quelque terrible histoire.

Et il essuya son visage, qui spontanément venait e se couvrir de sueur.

Bussy, nous l'avons dit, les voyait tous deux, elle, pâle, debout et dédaigneuse.

Lui, assis, non point pâle, mais livide, agitant son pied impatient et se mordant la main.

— Madame, dit enfin le seigneur de Monsoreau, n'espérez pas continuer long-temps avec moi ce rôle de femme persécutée et victime; vous êtes à Paris, vous êtes dans ma maison; et de plus, vous êtes maintenant la comtesse de Monsoreau, c'est-à-dire ma femme.

— Si je suis votre femme, pourquoi refuser de me conduire à mon père, pourquoi continuer de me cacher aux yeux du monde?

— Vous avez oublié le duc d'Anjou, madame.

— Vous m'avez affirmé qu'une fois votre femme, je n'avais plus rien à craindre de lui.

— C'est-à-dire...

— Vous m'avez affirmé cela.

— Mais encore, madame, faut-il que je prenne quelques précautions.

— Eh bien! monsieur, prenez ces précautions, et revenez me voir quand elles seront prises.

— Diane, dit le comte, au cœur duquel la colère montait visiblement, Diane ne faites pas un jeu de ce lien sacré du mariage. C'est un conseil que je veux bien vous donner.

— Faites, monsieur, que je n'aie plus défiance dans le mari, et je respecterai le mariage.

— Il me semblait cependant avoir, par la manière dont j'ai agi envers vous, mérité toute votre confiance.

— Monsieur, je pense que, dans toute cette affaire, mon intérêt ne vous a pas seul guidé, ou que, s'il en est ainsi, le hasard vous a bien servi.

— Oh! c'en est trop, s'écria le comte, je suis dans ma maison, vous êtes ma femme, et dût l'enfer vous venir en aide, cette nuit même vous serez à moi.

Bussy mit la main à la garde de son épée, et fit un pas en avant; mais Diane ne lui donna pas le temps de paraître.

— Tenez, dit-elle, en tirant un poignard de sa ceinture, voilà comme je vous réponds.

Et bondissant dans la chambre où était Bussy, elle referma la porte, poussa le double verrou, et tandis que Monsoreau s'épuisait en menaces, heurtant les planches du poing:

— Si vous faites seulement sauter une parcelle du bois de cette porte, dit Diane, vous me connaissez, monsieur, vous me trouverez morte sur le seuil.

— Eh! soyez tranquille, madame, dit Bussy en enveloppant Diane de ses deux bras, vous auriez un vengeur.

Diane fut prête à pousser un cri; mais elle comprit que le seul danger qui la menaçât lui venait de son mari. Elle demeura donc sur la défensive, mais muette; tremblante, mais immobile.

M. de Monsoreau frappa violemment du pied; puis convaincu sans doute que Diane exécuterait sa menace, il sortit du salon en repoussant violemment la porte derrière lui. Puis on entendit le bruit de ses pas s'éloigner dans le corridor et décroître dans l'escalier.

— Mais vous, monsieur, dit alors Diane en se dégageant des bras de Bussy, et en faisant un pás en arrière, — qui êtes-vous et comment vous trouvez-vous ici?

— Madame, dit Bussy, en rouvrant la porte, et en s'agenouillant devant Diane, je suis l'homme à qui vous avez conservé la vie. Comment pourriez-vous croire que je suis entré chez vous dans une mauvaise intention, ou que je forme des desseins contre votre honneur?

Grâce au flot de lumière qui inondait la noble figure du jeune homme, Diane le reconnut.

— Oh! vous ici, monsieur, s'écria-t-elle, en joignant les mains; vous étiez là, vous avez tout entendu?

— Hélas! oui, madame.

— Mais qui êtes-vous? votre nom, monsieur?

— Madame, je suis Louis de Clermont, comte de Bussy.

— Bussy, vous êtes le brave Bussy! s'écria naïvement Diane, sans se douter de la joie que cette exclamation répandait dans le cœur du jeune homme. Ah! Gertrude, continua-t-elle en s'adressant à sa suivante, qui, ayant entendu sa maîtresse parler avec quelqu'un, entrait tout effarée, Gertrude, je n'ai plus rien à craindre, car, à partir de ce moment, je mets mon honneur sous la sauvegarde du plus noble et du plus loyal gentilhomme de France.

Puis, tendant la main à Bussy:

— Relevez-vous, monsieur, dit-elle, je sais qui vous êtes; il faut maintenant que vous sachiez qui je suis.

DEUXIEME PARTIE.

I.

CE QUE C'ÉTAIT QUE DIANE DE MÉRIDOR.

Bussy se releva tout étourdi de son bonheur. et entra avec Diane dans le salon que venait de quitter M. de Monsoreau.

Il regardait Diane avec l'étonnement de l'admiration ; il n'avait pas pu croire que la femme qu'il cherchait pût soutenir la comparaison avec la femme de son rêve, et voilà que la réalité surpassait tout ce qu'il avait pris pour un caprice de son imagination.

Diane avait dix-huit ou dix-neuf ans, c'est-à-dire qu'elle était dans ce premier éclat de la jeunesse et de la beauté, qui donne son plus pur coloris à la fleur, son plus charmant velouté au fruit ; il n'y avait pas à se tromper à l'expression du regard de Bussy ; Diane se sentait admirée, et elle n'avait pas la force de tirer Bussy de son extase.

Enfin elle comprit qu'il fallait rompre ce silence qui disait trop de choses.

— Monsieur, dit-elle, vous avez répondu à l'une de mes questions, mais point à l'autre : je vous ai demandé qui vous êtes et vous me l'avez dit ; mais j'ai demandé aussi comment vous vous trouvez ici, et à cette demande vous n'avez rien répondu.

— Madame, dit Bussy, aux quelques mots que j'ai surpris de votre conversation avec M. de Monsoreau. j'ai compris que les causes de ma présence ressortiraient tout naturellement du récit que vous avez bien voulu me promettre. Ne m'avez-vous pas dit de vous-même, tout à l'heure, que je devais savoir qui vous étiez ?

— Oh ! oui, comte, je vais tout vous raconter, répondit Diane ; votre nom à vous m'a suffi pour m'inspirer toute confiance, car, votre nom, je l'ai entendu souvent redire comme le nom d'un homme de courage, à la loyauté et à l'honneur duquel on pouvait tout confier.

Bussy s'inclina.

— Par le peu que vous avez entendu, dit Diane, vous avez pu comprendre que j'étais la fille du baron de Méridor, c'est-à-dire que j'étais la seule héritière d'un des plus nobles et des plus vieux noms de l'Anjou.

— Il y eut, dit Bussy, un baron de Méridor qui, pouvant sauver sa liberté à Pavie, vint rendre son épée aux Espagnols, lorsqu'il sut le roi prisonnier et qui, ayant demandé pour toute grâce d'accompagner François Ier à Madrid, partagea sa captivité, et ne le quitta que pour venir en France traiter de sa rançon.

— C'est mon père, monsieur, et si jamais vous entrez dans la grande salle du château de Méridor, vous verrez, donné en souvenir de ce dévoûment, le portrait du roi François Ier, de la main de Léonard de Vinci.

— Ah ! dit Bussy, dans ce temps-là, les princes savaient encore récompenser leurs serviteurs.

— A son retour d'Espagne, mon père se maria. Deux premiers enfans, deux fils, moururent. Ce fut une grande douleur pour le baron de Méridor qui perdait l'espoir de se voir revivre dans un héritier. Bientôt le roi mourut à son tour, et la douleur du baron se changea en désespoir ; il quitta la cour quelques années après et vint s'enfermer avec sa femme dans son château de Méridor. C'est là que je naquis comme par miracle, dix ans après la mort de mes frères.

Alors, tout l'amour du baron se reporta sur l'enfant de sa vieillesse ; son affection pour moi n'était pas de la tendresse, c'était de l'idolâtrie. Trois ans après ma naissance, je perdis ma mère ; certes, ce fut une nouvelle angoisse pour le baron. Mais, trop jeune pour comprendre ce que j'avais perdu, je ne cessai pas de sourire, et mon sourire le consola de la mort de ma mère.

Je grandis, je me développai sous ses yeux. Comme j'étais tout pour lui, lui aussi, pauvre père, il était tout pour moi. J'atteignis ma seizième année sans me douter qu'il y eût un autre monde que celui de mes brebis, de mes paons, de mes cygnes et de mes tourterelles, sans songer que cette vie dût jamais finir et sans désirer qu'elle finît.

Le château de Méridor était entouré de vastes forêts appartenant à M. le duc d'Anjou ; elles étaient peuplées de daims, de chevreuils et de cerfs que personne ne songeait à tourmenter, et que le repos dans lequel on les laissait rendait familiers ; tous étaient plus ou moins de ma connaissance ; quelques-uns étaient si bien habitués à ma voix qu'ils accouraient quand je les appelais ; une biche entr'autres, ma protégée, ma favorite, Daphné, pauvre Daphné ! venait manger dans ma main.

Un printemps, je fus un mois sans la voir ; je la croyais perdue et je l'avais pleurée comme une amie, quand tout-à-coup je la vis reparaître avec deux petits faons ; d'abord les petits eurent peur de moi, mais en voyant leur mère me caresser, ils comprirent qu'ils n'avaient rien à craindre et vinrent me caresser à leur tour.

Vers ce temps, le bruit se répandit que M. le duc d'Anjou venait d'envoyer un sous-gouverneur dans la capitale de la province. Quelques jours après, on sut que ce sous-gouverneur venait d'arriver et qu'il se nommait le comte de Monsoreau.

Pourquoi ce nom me frappa-t-il au cœur quand je l'entendis prononcer ? Je ne puis m'ex-

pliquer cette sensation douloureuse que par un pressentiment.

Huit jours s'écoulèrent. On parlait fort et fort diversement dans tout le pays du seigneur de Monsoreau. Un matin, les bois retentirent du son du cor et de l'aboi des chiens; je courus jusqu'à la grille du parc, et j'arrivai tout juste pour voir passer, comme l'éclair, Daphné poursuivie par une meute; ses deux faons la suivaient.

Un instant après, monté sur un cheval noir qui semblait avoir des aîles, un homme passa, pareil à une vision, c'était M. de Monsoreau.

Je voulus pousser un cri, je voulus demander grâce pour ma pauvre protégée, mais il n'entendit pas ma voix, ou n'y fit point attention, tant il était emporté par l'ardeur de sa chasse.

Alors, sans m'occuper de l'inquiétude que j'allais causer à mon père, s'il s'apercevait de mon absence, je courus dans la direction où j'avais vu la chasse s'éloigner; j'espérais rencontrer, soit le comte lui-même, soit quelques-uns des gens de sa suite, et les supplier d'interrompre cette poursuite qui me déchirait le cœur.

Je fis une demi-lieue, courant ainsi, sans savoir où j'allais; depuis long-temps, biche, meute et chasseurs, j'avais tout perdu de vue. Bientôt je cessai d'entendre les abois, je tombai au pied d'un arbre et je me mis à pleurer. J'étais là depuis un quart-d'heure à peu-près, quand, dans le lointain, je crus distinguer le bruit de la chasse; je ne me trompais point, ce bruit se rapprochait de moment en moment; en un instant, il fut à si peu de distance, que je ne doutai point que la chasse ne dût passer à portée de ma vue. Je me levai aussitôt et je m'élançai dans la direction où elle s'annonçait.

En effet, je vis passer dans une clairière la pauvre Daphné haletante; elle n'avait plus qu'un seul faon: l'autre avait succombé à la fatigue, et sans doute avait été déchiré par les chiens.

Elle même se lassait visiblement; la distance entre elle et la meute était moins grande que la première fois; sa course s'était changée en élans saccadés, et en passant devant moi, elle brama tristement.

Comme la première fois, je fis de vains efforts pour me faire entendre. M. de Monsoreau ne voyait rien que l'animal qu'il poursuivait; il passa plus rapide encore que je ne l'avais vu, le cor à la bouche et sonnant furieusement.

Derrière lui, trois ou quatre piqueurs animaient les chiens avec le cor et avec la voix. Ce tourbillon d'aboiemens, de fanfares et de cris passa comme une tempête, disparut dans l'épaisseur de la forêt et s'éteignit dans le lointain.

J'étais désespérée; je me disais que si je m'étais trouvée seulement cinquante pas plus loin, au bord de la clairière qu'il avait traversée, il m'eût vue, et qu'alors à ma prière il eût sans doute fait grâce au pauvre animal.

Cette pensée ranima mon courage; la chasse pouvait une troisième fois passer à ma portée. Je suivis un chemin tout bordé de beaux arbres, que je reconnus pour conduire au château de Beaugé. Ce château, qui appartenait à M. le duc d'Anjou, était situé à trois lieues à peu près du château de mon père. Au bout d'un instant je l'aperçus, et seulement alors je songeai que j'avais fait trois lieues à pied, et que j'étais seule et bien loin du château de Méridor.

J'avoue qu'une terreur vague s'empara de moi, et qu'à ce moment seulement je songeai à l'imprudence et même à l'inconvenance de ma conduite. Je suivis le bord de l'étang, car je comptais demander au jardinier, brave homme qui, lorsque j'étais venue jusques là avec mon père, m'avait donné de magnifiques bouquets; je comptais, dis-je, demander au jardinier de me reconduire, quand tout-à-coup la chasse se fit entendre de nouveau. Je demeurai immobile, prêtant l'oreille. Le bruit grandissait. J'oubliai tout. Presque au même instant, de l'autre côté de l'étang, la biche bondit hors du bois, mais poursuivie de si près qu'elle allait être atteinte. Elle était seule; son second faon avait succombé à son tour; la vue de l'eau sembla lui rendre des forces; elle aspira la fraîcheur par ses naseaux, et se lança dans l'étang, comme si elle eût voulu venir à moi.

D'abord elle nagea rapidement, et parut avoir retrouvé toute son énergie. Je la regardais, les larmes aux yeux, les bras tendus, et presque aussi haletante qu'elle; mais insensiblement ses forces s'épuisèrent, tandis qu'au contraire celles des chiens, animés par la curée prochaine, semblaient redoubler. Bientôt les chiens les plus acharnés l'atteignirent, et elle cessa d'avancer, arrêtée qu'elle était par leurs morsures. En ce moment, M. de Monsoreau parut à la lisière du bois, accourut jusqu'à l'étang et sauta à bas de son cheval. Alors, à mon tour, je réunis toutes mes forces pour crier: grâce! les mains jointes. Il me sembla qu'il m'avait aperçue, et je criai de nouveau, et plus fort que la première fois. Il m'entendit, car il leva la tête, et je le vis courir à un bateau, dont il détacha l'amarre, et avec lequel il s'avança rapidement vers l'animal, qui se débattait, au milieu de toute la meute qui l'avait jointe. Je ne doutais pas que, mû par ma voix, par mes gestes et par mes prières, ce ne fût pour lui porter secours que M. de Monsoreau se hâtait ainsi, quand tout-à-coup, arrivé à la portée de Daphné, je le vis tirer son couteau de chasse; un rayon de soleil, en s'y reflétant, en fit jaillir un éclair; puis l'éclair disparut; je jetai un cri, la lame tout entière s'était plongée dans la gorge du pauvre animal. Un flot de sang jaillit, teignant en rouge l'eau de l'étang. La biche brama d'une façon mortelle et lamentable,

battit l'eau de ses pieds, se dressa presque debout, et retomba morte.

Je poussai un cri presque aussi douloureux que le sien, et je tombai évanouie sur le talus de l'étang.

Quand je revins à moi, j'étais couchée dans une chambre du château de Beaugé, et mon père, qu'on avait envoyé chercher, pleurait à mon chevet.

Comme ce n'était rien qu'une crise nerveuse produite sans doute par la surexcitation de la course, dès le lendemain je pus revenir à Méridor. Cependant, durant trois ou quatre jours, je gardai la chambre.

Le quatrième, mon père me dit que, pendant tout le temps que j'avais été souffrante, M. de Monsoreau, qui m'avait vue au moment où l'on m'emportait évanouie, était venu prendre de mes nouvelles; il avait été désespéré, lorsqu'il avait appris qu'il était la cause involontaire de cet accident, et avait demandé à me présenter ses excuses, disant qu'il ne serait heureux que lorsqu'il entendrait sortir le pardon de ma bouche.

Il eût été ridicule de refuser de le voir; aussi, malgré ma répugnance, je cédai.

Le lendemain, il se présenta; j'avais compris le ridicule de ma position: la chasse est un plaisir que partagent souvent les femmes elles-mêmes; ce fut donc moi, en quelque sorte, qui me défendis de cette ridicule émotion, et qui la rejetai sur la tendresse que je portais à la pauvre Daphné.

Ce fut alors le comte qui joua l'homme désespéré, et qui vingt fois me jura sur son honneur que s'il eût pu deviner que je portais quelque intérêt à sa victime, il eût eu grand bonheur à l'épargner; cependant, ses protestations ne me convainquirent point, et le comte s'éloigna sans avoir pu effacer de mon cœur la douloureuse impression qu'il y avait faite.

En se retirant, le comte demanda à mon père la permission de revenir. Il était né en Espagne, il avait été élevé à Madrid; c'était pour le baron un attrait que de parler d'un pays où il était resté si long-temps. D'ailleurs le comte était de bonne naissance, sous-gouverneur de la province, favori, disait-on, de M. le duc d'Anjou; mon père n'avait aucun motif pour lui refuser cette demande, qui lui fut accordée.

Hélas! à partir de ce moment cessa, sinon mon bonheur, du moins ma tranquillité. Bientôt je m'aperçus de l'impression que j'avais faite sur le comte. D'abord il n'était venu qu'une fois la semaine, puis deux, puis enfin tous les jours. Plein d'attentions pour mon père, le comte lui avait plu. Je voyais le plaisir que le baron éprouvait dans sa conversation, qui était toujours celle d'un homme supérieur. Je n'osais me plaindre; car de quoi me serais-je plainte? Le comte était galant avec moi comme avec une maîtresse, respectueux comme avec une sœur.

Un matin, mon père entra dans ma chambre avec un air plus grave que d'habitude, et cependant sa gravité avait quelque chose de joyeux.

— Mon enfant, me dit-il, tu m'as toujours assuré que tu serais heureuse de ne pas me quitter.

— Oh! mon père, m'écriai-je, vous le savez, c'est mon vœu le plus cher.

— Eh bien! ma Diane, continua-t-il en se baissant pour m'embrasser au front, il ne tient qu'à toi de voir ton vœu se réaliser.

Je me doutais de ce qu'il allait me dire, et je pâlis si affreusement qu'il s'arrêta avant que d'avoir touché mon front de ses lèvres.

— Diane! mon enfant! s'écria-t-il, oh! mon Dieu, qu'as-tu donc?

— M. de Monsoreau, n'est-ce pas? balbutiai-je.

— Eh bien! demanda-t-il étonné.

— Oh! jamais, mon père, si vous avez quelque pitié pour votre fille, jamais!

— Diane, mon amour, dit-il, ce n'est pas de la pitié que j'ai pour toi, c'est de l'idolâtrie, tu le sais; prends huit jours pour réfléchir, et si, dans huit jours...

— Oh! non, non, m'écriai-je, c'est inutile, pas huit jours, pas vingt-quatre heures, pas une minute. Non, non, oh! non.

Et je fondis en larmes.

Mon père m'adorait; jamais il ne m'avait vue pleurer; il me prit dans ses bras et me rassura en deux mots; il venait de me donner sa parole de gentilhomme qu'il ne me parlerait plus de ce mariage.

Effectivement, un mois se passa sans que je visse M. de Monsoreau et sans que j'entendisse parler de lui. Un matin nous reçûmes, mon père et moi, une invitation de nous trouver à une grande fête que M. de Monsoreau devait donner au frère du roi qui venait visiter la province dont il portait le nom. Cette fête avait lieu à l'Hôtel-de-Ville d'Angers.

A cette lettre était jointe une invitation personnelle du prince, lequel écrivait à mon père qu'il se rappelait l'avoir vu autrefois à la cour du roi Henri, et qu'il le reverrait avec plaisir.

Mon premier mouvement fut de prier mon père de refuser, et certes j'eusse insisté si l'invitation eût été faite au nom seul de M. de Monsoreau; mais le prince était de moitié dans l'invitation, et mon père craignit par un refus de blesser Son Altesse.

Nous nous rendîmes donc à cette fête: M. de Monsoreau nous reçut comme si rien ne s'était passé entre nous; sa conduite vis-à-vis de moi ne fut ni indifférente ni affectée; il me traita comme toutes les autres dames, et je fus heureuse de n'avoir été, de son côté, l'objet d'aucune distinction, soit en bonne, soit en mauvaise part.

Il n'en fut pas de même du duc d'Anjou. Dès qu'il m'aperçut, son regard se fixa sur moi pour ne plus me quitter. Je me sentais mal à l'aise sous le poids de ce regard, et sans dire à mon père ce qui me faisait désirer de quitter le bal, j'insistai de telle façon, que nous nous retirâmes des premiers.

Trois jours après, M. de Monsoreau se présenta à Méridor; je l'aperçus de loin dans l'avenue du château et je me retirai dans ma chambre.

J'avais peur que mon père ne me fît appeler; mais il n'en fut rien. Au bout d'une demi-heure, je vis sortir M. de Monsoreau, sans que personne m'eût prévenue de sa visite. Il y eut plus, mon père ne m'en parla point: seulement, je crus remarquer qu'après cette visite du sous-gouverneur, il était plus sombre que d'habitude.

Quelques jours s'écoulèrent encore. Je revenais de faire une promenade dans les environs, lorsqu'on me dit, en rentrant, que M. de Monsoreau était avec mon père. Le baron avait demandé deux ou trois fois de mes nouvelles, et deux autres fois aussi s'était informé avec inquiétude du lieu où je pouvais être allée. Il avait donné ordre qu'on le prévînt de mon retour.

En effet, à peine étais-je rentrée dans ma chambre que mon père accourut.

— Mon enfant, me dit-il, un motif dont il est inutile que tu connaisses la cause, me force à me séparer de toi pendant quelques jours; ne m'interroge pas, seulement songe que ce motif doit être bien urgent puisqu'il me détermine à être une semaine, quinze jours, un mois peut-être, sans te voir.

Je frissonnai quoique je ne pusse deviner à quel danger j'étais exposée. Mais cette double visite de M. de Monsoreau ne me présageait rien de bon.

— Et où dois-je aller, mon père ? demandai-je.

— Au château du Lude, chez ma sœur, où tu resteras cachée à tous les yeux. Quant à ton arrivée, on veillera à ce qu'elle ait lieu pendant la nuit.

— Ne m'accompagnez-vous pas ?

— Non, je dois rester ici pour détourner les soupçons; les gens de la maison eux-mêmes ignoreront où tu vas.

— Mais qui me conduira donc ?

— Deux hommes dont je suis sûr.

— O mon Dieu ! mon père !

Le baron m'embrassa.

— Mon enfant, dit il, il le faut.

Je connaissais tellement l'amour de mon père pour moi, que je n'insistai pas davantage, et ne lui demandai point d'autre explication: il fut convenu seulement que Gertrude, la fille de ma nourrice, m'accompagnerait.

Mon père me quitta en me disant de me tenir prête.

Le soir, à huit heures, il faisait très sombre et très froid, car on était dans les plus longs jours de l'hiver; le soir, à huit heures, mon père me vint chercher. J'étais prête, comme il me l'avait recommandé; nous descendîmes sans bruit, nous traversâmes le jardin; il ouvrit lui-même une petite porte qui donnait sur la forêt, et là, nous trouvâmes une litière tout attelée et deux hommes: mon père leur parla long-temps, me recommandant à eux, à ce qu'il me parut; puis je pris ma place dans la litière; Gertrude s'assit près de moi. Le baron m'embrassa une dernière fois et nous nous mîmes en marche.

J'ignorais quelle sorte de danger me menaçait et me forçait de quitter le château de Méridor. J'interrogeai Gertrude, mais elle était aussi ignorante que moi. Je n'osais adresser la parole à nos conducteurs que je ne connaissais pas. Nous marchions donc silencieusement et par des chemins détournés, lorsqu'après deux heures de marche environ, au moment où, malgré mes inquiétudes, le mouvement égal et monotone de la litière commençait à m'endormir, je me sentis réveiller par Gertrude, qui me saisissait le bras, et plus encore par le mouvement de la litière qui s'arrêtait.

— Oh! mademoiselle, dit la pauvre fille, que nous arrive-t-il donc ?

Je passai ma tête par les rideaux : nous étions entourés par six cavaliers masqués; nos hommes, qui avaient voulu se défendre, étaient désarmés et maintenus.

J'étais trop épouvantée pour appeler du secours; d'ailleurs, qui serait venu à nos cris ?

Celui qui paraissait le chef des hommes masqués s'avança vers la portière.—Rassurez-vous, mademoiselle, dit-il, il ne vous sera fait aucun mal. Mais il faut nous suivre.

— Où cela ? demandai-je.

— Dans un lieu où, bien loin d'avoir rien à craindre, vous serez traitée comme une reine.

Cette promesse m'épouvanta plus que n'eût fait une menace.

— Oh! mon père! mon père ! murmurai-je.

— Ecoutez, mademoiselle, me dit tout bas Gertrude, je connais les environs; je vous suis dévouée; je suis forte, nous aurons bien du malheur si nous ne parvenons pas à fuir.

Cette assurance que me donnait une pauvre suivante, était loin de me tranquilliser. Cependant, c'est une si douce chose de se sentir soutenue, que je repris un peu de force.

— Faites de nous ce que vous voudrez, Messieurs, répondis-je; nous sommes deux pauvres femmes, et nous ne pouvons nous défendre.

Un des hommes descendit, prit la place de notre conducteur et changea la direction de notre litière.

Bussy, comme on le comprend bien, écoutait le récit de Diane avec l'attention la plus pro-

fonde : il y a, dans les premières émotions d'un grand amour naissant, un sentiment presque religieux pour la personne que l'on commence à aimer ; la femme que le cœur vient de choisir, est élevée, par ce choix, au-dessus des autres femmes ; elle grandit, s'épure, se divinise chacun de ses gestes est une faveur qu'elle vous accorde, chacune de ses paroles est une grâce qu'elle vous fait : si elle vous regarde, elle vous réjouit : si elle vous sourit, elle vous comble.

Le jeune homme avait donc laissé la belle narratrice dérouler le récit de toute sa vie sans oser l'arrêter, sans avoir l'idée de l'interrompre ; chacun des détails de cette vie sur laquelle il sentait qu'il allait être appelé à veiller, avait pour lui un puissant intérêt et il écoutait les paroles de Diane, muet et haletant comme si son existence eût dépendu de chacune de ces paroles.

Aussi, comme la jeune femme, sans doute. trop faible pour la double émotion qu'elle éprouvait à son tour, émotion dans laquelle le présent réunissait tous les souvenirs du passé, s'était arrêtée un instant, Bussy n'eut point la force de demeurer sous le poids de son inquiétude, et joignant les mains :

— Oh ! continuez, madame, dit-il, continuez.

Il était impossible que Diane pût se tromper à l'intérêt qu'elle inspirait ; tout dans la voix, dans le geste, dans l'expression de la physionomie du jeune homme, était en harmonie avec la prière que contenaient ses paroles. Diane sourit tristement et reprit :

— Nous marchâmes trois heures à peu près ; puis la litière s'arrêta. J'entendis crier une porte ; on échangea quelques paroles ; la litière reprit sa marche, et je sentis qu'elle roulait sur un terrain retentissant comme est un pont-levis. Je ne me trompais pas : je jetai un coup d'œil hors de la litière ; nous étions dans la cour d'un château.

Quel était ce château ? Ni Gertrude ni moi n'en savions rien. Souvent, pendant la route, nous avions tenté de nous orienter, mais nous n'avions vu qu'une forêt sans fin. Il est vrai que l'idée était venue à chacune de nous qu'on nous faisait, pour nous ôter toute idée du lieu où nous étions, faire dans cette forêt un chemin inutile et calculé.

La porte de notre litière s'ouvrit, et le même homme qui nous avait déjà parlé, nous invita à descendre.

J'obéis en silence. Deux hommes, qui appartenaient sans doute au château, nous étaient venus recevoir avec des flambeaux. Comme on m'en avait fait la terrible promesse, notre captivité s'annonçait accompagnée des plus grands égards. Nous suivîmes les hommes aux flambeaux ; ils nous conduisirent dans une chambre à coucher richement ornée, et qui paraissait avoir été décorée à l'époque la plus brillante, comme élégance et comme style, du temps de François Ier.

Une collation nous attendait sur une table somptueusement servie.

— Vous êtes chez vous, madame, me dit l'homme qui déjà deux fois nous avait adressé la parole, et, comme les soins d'une femme de chambre vous sont nécessaires, la vôtre ne vous quittera point ; sa chambre est voisine de la vôtre.

Gertrude et moi échangeâmes un regard joyeux.

— Toutes les fois que vous voudrez appeler, continua l'homme masqué, vous n'aurez qu'à frapper avec le marteau de cette porte, et quelqu'un, qui veillera constamment dans l'antichambre, se rendra aussitôt à vos ordres.

Cette apparente attention indiquait que nous étions gardées à vue.

L'homme masqué s'inclina et sortit ; nous entendîmes la porte se refermer à double tour.

Nous nous trouvâmes seules, Gertrude et moi.

Nous restâmes un instant immobiles, nous regardant à la lueur des deux candélabres qui éclairaient la table où était servi le souper. Gertrude voulut ouvrir la bouche : je lui fis signe du doigt de se taire ; quelqu'un nous écoutait peut-être.

La porte de la chambre qu'on nous avait désignée comme devant être celle de Gertrude, était ouverte ; la même idée nous vint en même temps de la visiter ; elle prit un candélabre, et, sur la pointe du pied, nous y entrâmes toutes deux.

C'était un grand cabinet destiné à faire, comme chambre de toilette, le complément de la chambre à coucher. Il avait une porte parallèle à la porte de l'autre pièce par laquelle nous étions entrées : cette deuxième porte, comme la première, était ornée d'un petit marteau de cuivre ciselé, qui retombait sur un clou de même métal. Clous et marteaux, on eût dit que le tout était l'ouvrage de Benvenuto Cellini.

Il était évident que les deux portes donnaient dans la même antichambre.

Gertrude approcha la lumière de la serrure, le pène était fermé à double tour.

Nous étions prisonnières.

Il est incroyable combien, quand deux personnes, même de conditions différentes, sont dans une même situation et partagent un même danger, il est incroyable, dis-je, combien les pensées sont analogues, et combien elles passent facilement par-dessus les éclaircissemens intermédiaires et les paroles inutiles.

Gertrude s'approcha de moi.

— Mademoiselle a-t-elle remarqué, dit-elle à voix basse, que nous n'avons monté que cinq marches en quittant la cour ?

— Oui, répondis-je.

— Nous sommes donc au rez-de-chaussée.

— Sans aucun doute.

— De sorte que, ajouta-t-elle plus bas, en fixant les yeux sur les volets extérieurs, de sorte que...

— Si ces fenêtres n'étaient pas grillées, interrompis-je.

— Oui, et si mademoiselle avait du courage ?

— Du courage ! m'écriai-je ; oh ! sois tranquille, j'en aurai, mon enfant.

Ce fut Gertrude qui, à son tour, mit son doigt sur sa bouche.

— Oui, oui, je comprends, lui dis-je.

Gertrude me fit signe de rester où j'étais, et alla reporter le candélabre sur la table de la chambre à coucher.

J'avais déjà compris son intention, et je m'étais rapprochée de la fenêtre, dont je cherchais les ressorts.

Je les trouvai, ou plutôt Gertrude, qui était venue me rejoindre, les trouva. Le volet s'ouvrit.

Je poussai un cri de joie ; la fenêtre n'était pas grillée.

Mais Gertrude avait déjà remarqué la cause de cette prétendue négligence de nos gardiens ; un large étang baignait le pied de la muraille ; nous étions gardées par dix pieds d'eau, bien mieux que nous ne l'eussions été certainement par les grilles de nos fenêtres.

Mais en se reportant de l'eau à ses rives, nos yeux reconnurent un paysage qui leur était familier, nous étions prisonnières au château de Beaugé, où plusieurs fois, comme je l'ai déjà dit, j'étais venue avec mon père, et où, un mois auparavant, on m'avait recueillie le jour de la mort de ma pauvre Daphné.

Le château de Beaugé appartenait à M. le duc d'Anjou.

Ce fut alors qu'éclairée comme par la lueur d'un coup de foudre, je compris tout.

Je regardai l'étang avec une sombre satisfaction ; c'était une dernière ressource contre la violence, un suprême refuge contre le déshonneur.

Nous refermâmes les volets. Je me jetai tout habillée sur mon lit, Gertrude se coucha dans un fauteuil et dormit à mes pieds.

Vingt fois pendant cette nuit je me réveillai en sursaut, en proie à des terreurs inouies ; mais rien ne justifiait ces terreurs que la situation dans laquelle je me trouvais ; rien n'indiquait de mauvaises intentions contre moi ; tout dormait, au contraire, ou semblait dormir au château, et nul autre bruit que le cri des oiseaux de marais, n'interrompait le silence de la nuit.

Le jour parut : le jour, tout en enlevant au paysage ce caractère effrayant que lui donne l'obscurité, me confirma dans mes craintes de la nuit ; toute fuite était impossible sans un secours extérieur ; et d'où nous pouvait venir ce secours ?

Vers les neuf heures, on frappa à notre porte : je passai dans la chambre de Gertrude, en disant qu'elle pouvait permettre d'ouvrir.

Ceux qui frappaient et que je pouvais voir par l'ouverture de la porte de communication, étaient nos serviteurs de la veille ; ils venaient enlever le souper auquel nous n'avions pas touché, et apporter le déjeûner.

Gertrude leur fit quelques questions, auxquelles ils sortirent sans avoir répondu.

Je rentrai alors, tout m'était expliqué par notre séjour au château de Beaugé et par le prétendu respect qui nous entourait, M. le duc d'Anjou m'avait vue à la fête donnée par M. de Monsoreau ; M. le duc d'Anjou était devenu amoureux de moi ; mon père avait été prévenu, et avait voulu me soustraire aux poursuites dont j'allais sans doute être l'objet ; il m'avait éloignée de Méridor ; mais trahi, soit par un serviteur infidèle, soit par un hasard malheureux, sa précaution avait été inutile, et j'étais tombée aux mains de l'homme auquel il avait tenté vainement de me soustraire.

Je m'arrêtai à cette idée, la seule qui fût vraisemblable, et en réalité la seule qui fût vraie.

Sur les prières de Gertrude je bus une tasse de lait et mangeai un peu de pain.

La matinée s'écoula à faire des plans de fuite insensés. Et cependant, à cent pas devant nous, amarrée dans les roseaux, nous pouvions voir une barque toute garnie de ses avirons. Certes, si cette barque eût été à notre portée, mes forces exaltées par la terreur, jointes aux forces naturelles de Gertrude, eussent suffi pour nous tirer de captivité.

Pendant cette matinée, rien ne nous troubla. On nous servit le dîner comme on nous avait servi le déjeûner ; je tombais de faiblesse. Je me mis à table, servie par Gertrude seulement ; car, dès que nos gardiens avaient déposé nos repas, ils se retiraient. Mais tout-à-coup en brisant mon pain, je mis à jour un petit billet.

Je l'ouvris précipitamment ; il contenait cette seule ligne :

— Un ami veille sur vous. Demain vous aurez de ses nouvelles et de celles de votre père.

On comprend quelle fut ma joie : mon cœur battait à rompre ma poitrine. Je montrai le billet à Gertrude. Le reste de la journée se passa à attendre et à espérer.

La seconde nuit s'écoula aussi tranquille que la première ; puis vint l'heure du déjeûner attendue avec tant d'impatience, car je ne doutais point que je ne trouvasse dans mon pain un nouveau billet. Je ne me trompais pas, le billet était conçu en ces termes :

« La personne qui vous a enlevée arrive au château de Beaugé ce soir à dix heures ; mais l'ami qui veille sur vous sera sous vos fenêtres à neuf, avec une lettre de votre père, qui vous

commandera la confiance que sans cette lettre vous ne lui accorderiez peut-être pas.

» Brûlez ce billet. »

Je lus et relus cette lettre, puis je la jetai au feu selon la recommandation qu'elle contenait. L'écriture m'était complètement inconnue; et, je l'avoue, j'ignorais d'où elle pouvait venir.

Nous nous perdîmes en conjectures, Gertrude et moi; cent fois pendant la matinée nous allâmes à la fenêtre pour regarder si nous n'apercevions personne sur les rives de l'étang et dans les profondeurs de la forêt; tout était solitaire.

Une heure après le dîner, on frappa à notre porte; c'était la première fois qu'il arrivait que l'on tentât d'entrer chez nous à d'autres heures qu'à celles de nos repas; cependant, comme nous n'avions aucun moyen de nous enfermer en dedans, force nous fut de laisser entrer.

C'était l'homme qui nous avait parlé à la porte de la litière et dans la cour du château. Je ne pus le reconnaître au visage, puisqu'il était masqué lorsqu'il nous parla. Mais, aux premières paroles qu'il prononça, je le reconnus à la voix.

Il me présenta une lettre.

— De quelle part venez-vous, monsieur? lui demandai-je.

— Que mademoiselle se donne la peine de lire, me répondit-il, et elle verra.

— Mais, je ne veux pas lire cette lettre, ne sachant pas de qui elle vient.

— Mademoiselle est la maîtresse de faire ce qu'elle voudra. J'avais ordre de lui remettre cette lettre; je dépose cette lettre à ses pieds; si elle daigne la ramasser, elle la ramassera.

Et, en effet, le serviteur, qui paraissait un écuyer, plaça la lettre sur le tabouret où je reposais mes pieds et sortit.

— Que faire? demandai-je à Gertrude.

— Si j'osais donner un conseil à mademoiselle, ce serait de lire cette lettre. Peut-être contient-elle l'annonce de quelque danger auquel, prévenues par elle, nous pourrons nous soustraire.

Le conseil était si raisonnable, que je revins sur la résolution prise d'abord, et que j'ouvris la lettre.

Diane, à ce moment, interrompit son récit, se leva, ouvrit un petit meuble du genre de ceux auxquels nous avons conservé le nom italien de stippo, et d'un portefeuille de soie tira une lettre.

Bussy jeta un coup d'œil sur l'adresse.

« A la belle Diane de Méridor, » lut-il.

Puis, regardant la jeune femme.

— Cette adresse, dit-il, est de la main du duc d'Anjou.

— Ah! répondit-elle, avec un soupir; il ne m'avait donc pas trompée.

Puis, comme Bussy hésitait à ouvrir la lettre:

— Lisez, dit-elle, le hasard vous a poussé, du premier coup, au plus intime de ma vie; je ne dois plus avoir de secrets pour vous.

Bussy obéit et lut:

— « Un malheureux prince, que votre beauté divine a frappé au cœur, viendra vous faire ce soir, à dix heures, ses excuses de sa conduite à votre égard; conduite qui, lui-même le sent bien, n'a d'autre excuse que l'amour invincible qu'il éprouve pour vous.

» FRANÇOIS. »

— Ainsi, cette lettre était bien du duc d'Anjou? demanda Diane.

— Hélas! oui, répondit Bussy, c'est son écriture et son seing.

Diane soupira.

— Serait-il moins coupable que je ne le croyais? murmura-t-elle.

— Qui, le prince? demanda Bussy.

— Non, lui, le comte de Monsoreau.

Ce fut Bussy qui soupira à son tour.

— Continuez, madame, dit-il et nous jugerons le prince et le comte.

— Cette lettre, que je n'avais alors aucun motif de ne pas croire réelle, puisqu'elle s'accordait si bien avec mes propres craintes, m'indiquait, comme l'avait prévu Gertrude, le danger auquel j'étais exposée, et me rendait d'autant plus précieuse l'intervention de cet ami inconnu qui m'offrait son secours, au nom de mon père. Je n'eus donc plus d'espoir qu'en lui.

Nos investigations recommençaient, mes regards et ceux de Gertrude, plongeant à travers les vitres, ne quittaient point l'étang et cette partie de la forêt, qui fesait face à nos fenêtres. Dans toute l'étendue que nos regards pouvaient embrasser, nous ne vîmes rien qui parût se rapporter à nos espérances et les seconder.

La nuit arriva; mais comme nous étions au mois de janvier, la nuit venait vite; quatre ou cinq heures nous séparaient donc encore du moment décisif; nous attendîmes avec anxiété.

Il faisait une de ces belles gelées d'hiver, pendant lesquelles, si ce n'était le froid, on se croirait, ou vers la fin du printemps ou vers le commencement de l'automne: le ciel brillait, tout parsemé de mille étoiles, et, dans un coin de ce ciel, la lune, pareille à un croissant, éclairait le paysage de sa lueur argentée; nous ouvrîmes la fenêtre de la chambre de Gertrude, qui devait, dans tous les cas, être moins rigoureusement observée que la mienne.

Vers sept heures, une légère vapeur monta de l'étang, mais pareille à un voile de gaze transparente, cette vapeur n'empêchait pas de voir, ou plutôt nos yeux, s'habituant à l'obscurité, étaient parvenus à percer cette vapeur.

Comme rien ne nous aidait à mesurer le temps, nous n'aurions pas pu dire quelle heure il était, lorsqu'il nous sembla, sur la lisière du bois, voir à travers cette transparente obscurité

se mouvoir des ombres. Ces ombres paraissaient s'approcher avec précaution, gagnant les arbres, qui, rendant les ténèbres plus épaisses, semblaient les protéger. Peut-être eussions-nous cru, au reste, que ces ombres n'étaient qu'un jeu de notre vue fatiguée, lorsque le hennissement d'un cheval traversa l'espace et arriva jusqu'à nous.

— Ce sont nos amis, murmura Gertrude.

— Ou le prince, répondis-je.

— Oh! le prince, dit-elle, le prince ne se cacherait pas.

Cette réflexion si simple dissipa mes soupçons et me rassura.

Nous redoublâmes d'attention.

Un homme s'avança seul: il me semblait qu'il quittait un autre groupe d'hommes, lequel était resté à l'abri sous un bouquet d'arbres.

Cet homme marcha droit à la barque, la détacha du pieu où elle était amarrée, descendit dedans, et la barque, glissant sur l'eau, s'avança silencieusement de notre côté.

A mesure qu'elle s'avançait, mes yeux faisaient des efforts plus violens pour percer l'obscurité.

Il me sembla d'abord reconnaître la grande taille, puis les traits sombres et fortement accusés du comte de Monsoreau; enfin, lorsqu'il fut à dix pas de nous, je ne conservai plus aucun doute.

Je craignais maintenant presqu'autant le secours que le danger.

Je restai muette et immobile, rangée dans l'angle de la fenêtre, de sorte qu'il ne pouvait me voir. Arrivé au pied du mur, il arrêta sa barque à un anneau, et je vis apparaître sa tête à la hauteur de l'appui de la croisée.

Je ne pus retenir un léger cri.

— Ah! pardon, dit le comte de Monsoreau, je croyais que vous m'attendiez.

— C'est-à-dire que j'attendais quelqu'un, monsieur, répondis-je, mais j'ignorais que ce quelqu'un fût vous.

Un sourire amer passa sur le visage du comte.

— Qui donc, excepté moi et son père, veille sur l'honneur de Diane de Méridor?

— Vous m'avez dit, monsieur, dans la lettre que vous m'avez écrite, que vous veniez au nom de mon père.

— Oui, mademoiselle; et comme j'ai prévu que vous douteriez de la mission que j'ai reçue, voici un billet du baron.

Et le comte me tendit un papier.

Nous n'avions allumé ni bougies ni candélabres, pour être plus libres de faire dans l'obscurité tout ce que commanderaient les circonstances. Je passai de la chambre de Gertrude dans la mienne. Je m'agenouillai devant le feu, et, à la lueur de la flamme du foyer, je lus:

« Ma chère Diane, M. le comte de Monsoreau peut seul t'arracher au danger que tu cours, et ce danger est immense. Fie-toi donc entièrement à lui comme au meilleur ami que le ciel nous puisse envoyer.

» Il te dira plus tard ce que du fond de mon cœur je désirerais que tu fisses pour acquitter la dette que nous allons contracter envers lui.

» Ton père, qui te supplie de le croire, et d'avoir pitié de toi et de lui.

» Baron de Méridor. »

Rien de positif n'existait dans mon esprit contre M. de Monsoreau; la répulsion qu'il m'inspirait était bien plutôt instinctive que raisonnée. Je n'avais à lui reprocher que la mort d'une biche, et c'était un crime bien léger pour un chasseur.

J'allai donc à lui.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Monsieur, j'ai lu la lettre de mon père; il me dit que vous êtes prêt à me conduire hors d'ici; mais il ne me dit pas où vous me conduirez.

— Je vous conduis où le baron vous attend, mademoiselle.

— Et où m'attend-il?

— Au château de Méridor.

— Ainsi je vais revoir mon père?

— Dans deux heures.

— Oh! monsieur, si vous dites vrai...

Je m'arrêtai; le comte attendait visiblement la fin de ma phrase.

— Comptez sur toute ma reconnaissance, ajoutai-je d'une voix tremblante et affaiblie, car je devinais quelle chose il pouvait attendre de cette reconnaissance que je n'avais pas la force de lui exprimer.

— Alors, mademoiselle, dit le comte, vous êtes prête à me suivre?

Je regardai Gertrude avec inquiétude; il était facile de voir que cette sombre figure du comte ne la rassurait pas plus que moi.

— Réfléchissez que chaque minute qui s'envole est précieuse pour vous au-delà de ce que vous pouvez imaginer, dit-il. Je suis en retard d'une demi-heure, à peu près; il va être dix heures bientôt et n'avez-vous point reçu l'avis qu'à dix heures le prince serait au château de Beaugé?

— Hélas oui! répondis-je.

— Le prince une fois ici, je ne puis plus rien pour vous, que risquer sans espoir ma vie, que je risque en ce moment avec la certitude de vous sauver.

— Pourquoi mon père n'est-il donc pas venu?

— Pensez-vous que votre père ne soit pas entouré? Pensez-vous qu'il puisse faire un pas sans qu'on sache où il va?

— Mais vous? demandai-je.

— Moi, c'est autre chose; moi, je suis l'ami, le confident du prince.

— Mais, monsieur, m'écriai-je, si vous êtes

l'ami, si vous êtes le confident du prince, alors...

— Alors je le trahis pour vous, oui, c'est bien cela. Aussi vous disais-je tout à l'heure que je risquais ma vie pour sauver votre honneur.

Il y avait un tel accent de conviction dans cette réponse du comte. et elle était si visiblement d'accord avec la vérité, que. tout en éprouvant un reste de répugnance à me confier à lui, je ne trouvai pas de mots pour exprimer cette répugnance.

— J'attends, dit le comte.

Je regardai Gertrude aussi indécise que moi.

— Tenez, me dit M. de Monsoreau, si vous doutez encore, regardez de ce côté.

Et du côté opposé à celui par lequel il était venu, longeant l'autre rive de l'étang. il me montra une troupe de cavaliers qui s'avançait vers le château.

— Quels sont ces hommes? demandai-je.

— C'est le duc d'Anjou et sa suite, répondit le comte.

— Mademoiselle, mademoiselle. dit Gertrude, il n'y a pas de temps à perdre.

— Il n'y en a déjà que trop de perdu, dit le comte; au nom du ciel, décidez-vous donc.

Je tombai sur une chaise. les forces me manquaient.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! que faire? murmurai-je.

— Ecoutez, dit le comte, écoutez, ils frappent à la porte.

En effet, on entendit retentir le marteau, sous la main de deux hommes que nous avions vus se détacher du groupe pour prendre les devans.

— Dans cinq minutes, dit le comte, il ne sera plus temps.

J'essayai de me lever; mes jambes faiblirent.

— A moi. Gertrude, balbutiai-je. à moi!

— Mademoiselle, dit la pauvre fille, entendez-vous la porte qui s'ouvre? Entendez-vous les chevaux qui piétinent dans la cour?

— Oui! oui! répondis-je en faisant un effort. Mais les forces me manquent.

— Oh! n'est-ce que cela? dit-elle, et elle me prit dans ses bras, me souleva comme elle eût fait d'un enfant, et me remit dans les bras du comte.

En sentant l'attouchement de cet homme, je frissonnai si violemment, que je faillis lui échapper et tomber dans le lac.

Mais il me serra contre sa poitrine et me déposa dans le bateau.

Gertrude m'avait suivie et était descendue sans avoir besoin d'aide.

Alors je m'aperçus que mon voile s'était détaché et flottait sur l'eau.

L'idée me vint qu'il indiquerait notre trace.

— Mon voile! mon voile! dis-je au comte, rattrapez donc mon voile.

Le comte jeta un coup d'œil vers l'objet que je lui montrai du doigt.

— Non, dit-il, mieux vaut que cela soit ainsi.

Et saisissant les avirons, il donna une si violente impulsion à la barque, qu'en quelques coups de rames, nous nous trouvâmes près d'atteindre la rive de l'étang.

En ce moment, nous vîmes les fenêtres de ma chambre s'éclairer: des serviteurs entraient avec des lumières.

— Vous ai-je trompée? dit M. de Monsoreau, et était-il temps?

— Oh! oui, oui, monsieur, lui dis-je; vous êtes bien véritablement mon sauveur.

Cependant les lumières couraient avec agitation, tantôt dans ma chambre, tantôt dans celle de Gertrude. Nous entendîmes des cris; un homme entra, devant lequel s'écartèrent tous les autres. Cet homme s'approcha de la fenêtre ouverte, se pencha en dehors, aperçut le voile flottant sur l'eau, et poussa un cri.

— Voyez-vous que j'ai bien fait de laisser là ce voile? dit le comte; le prince croira que, pour lui échapper, vous vous êtes jetée dans le lac, et tandis qu'il vous fera chercher, nous fuirons.

C'est alors que je tremblai vraiment devant les sombres profondeurs de cet esprit, qui, d'avance, avait compté sur un pareil moyen.

En ce moment, nous abordâmes.

II.

CE QUE C'ÉTAIT QUE DIANE DE MÉRIDOR. LE TRAITÉ.

Il se fit encore un instant de silence. Diane, presqu'aussi émue à ce souvenir qu'elle l'avait été à la réalité, sentait sa voix prête à lui manquer. Bussy l'écoutait avec toutes les facultés de son âme, et il vouait d'avance une haine éternelle à ses ennemis, quels qu'ils fussent.

Enfin, après avoir respiré un flacon qu'elle tira de sa poche, Diane reprit:

— A peine eûmes-nous mis pied à terre, que sept ou huit hommes accoururent à nous. C'étaient les gens du comte, parmi lesquels il me sembla reconnaître les deux serviteurs qui accompagnaient notre litière quand nous avions été attaqués par ceux-là qui m'avaient conduite au château de Beaugé. Un écuyer tenait en main deux chevaux; l'un des deux était le cheval noir du comte; l'autre était une haquenée blanche qui m'était destinée. Le comte m'aida à monter la haquenée, et quand je fus en selle il s'élança sur son cheval.

Gertrude monta en croupe d'un des serviteurs du comte.

Ces dispositions furent à peine faites, que nous nous éloignâmes au galop.

J'avais remarqué que le comte avait pris ma haquenée par la bride, et je lui avais fait observer que je montais assez bien à cheval, pour qu'il se dispensât de cette précaution ; mais il me répondit que ma monture était ombrageuse et pourrait faire quelque écart qui me séparerait de lui.

Nous courions depuis dix minutes, quand j'entendis la voix de Gertrude qui m'appelait. Je me retournai, et je m'aperçus que notre troupe s'était dédoublée ; quatre hommes avaient pris un sentier latéral et l'entraînaient dans la forêt, tandis que le comte de Monsoreau et les quatre autres suivaient avec moi le même chemin.

— Gertrude ! m'écriai-je. Monsieur, pourquoi Gertrude ne vient-elle pas avec nous ?

— C'est une précaution indispensable, me dit le comte ; si nous sommes poursuivis, il faut que nous laissions deux traces ; il faut que de deux côtés on puisse dire qu'on a vu une femme enlevée par des hommes. Nous aurons alors la chance que M. le duc d'Anjou fasse fausse route, et coure après votre suivante au lieu de courir après nous.

Quoique spécieuse, la réponse ne me satisfit point : mais que dire, mais que faire ? je soupirai et j'attendis.

D'ailleurs, le chemin que suivait le comte était bien celui qui me ramenait au château de Méridor. Dans un quart d'heure, au train dont nous marchions, nous devions être arrivés au château, quand tout-à-coup, parvenu à un carrefour de la forêt, qui m'était bien connu, le comte, au lieu de continuer à suivre le chemin qui me ramenait chez mon père, se jeta à gauche et suivit une route qui s'en écartait visiblement. Je m'écriai aussitôt, et, malgré la marche rapide de ma haquenée, j'appuyais déjà la main sur le pommeau de la selle pour sauter à terre, quand le comte, qui sans doute épiait tous mes mouvemens, se pencha de mon coté, m'enlaça de son bras, et m'enlevant de ma monture, me plaça sur l'arçon de son cheval. La haquenée, se sentant libre, s'enfuit, en hennissant, à travers la forêt.

Cette action s'était exécutée si rapidement de la part du comte, que je n'avais eu que le temps de pousser un cri.

M. de Monsoreau me mit rapidement la main sur la bouche.

— Mademoiselle, me dit-il, je vous jure, sur mon honneur, que je ne fais rien que par ordre de votre père, comme je vous en donnerai la preuve à la première halte que nous ferons ; si cette preuve ne vous suffit point, ou vous parait douteuse, sur mon honneur encore, Mademoiselle, vous serez libre.

— Mais, Monsieur, vous m'aviez dit que vous me conduisiez chez mon père, m'écriai-je en repoussant sa main et en rejetant ma tête en arrière.

— Oui, je vous l'avais dit, car je voyais que vous hésitiez à me suivre, et un instant de plus de cette hésitation nous perdait, lui, vous et moi, comme vous avez pu le voir. Maintenant voyons, dit le comte en s'arrêtant, voulez-vous tuer le baron ? voulez-vous marcher droit à votre déshonneur ? Dites un mot, et je vous ramène au château de Méridor.

— Vous m'avez parlé d'une preuve que vous agissiez au nom de mon père ?

— Cette preuve, la voilà, dit le comte ; prenez cette lettre, et dans le premier gîte où nous nous arrêterons, lisez-la. Si, quand vous l'aurez lue, vous voulez revenir au château, je vous le répète, sur mon honneur, vous serez libre. Mais s'il vous reste quelque respect pour les ordres du baron, vous n'y retournerez pas, j'en suis bien certain.

— Allons donc, Monsieur, et gagnons promptement ce premier gîte, car j'ai hâte de m'assurer si vous dites la vérité.

— Souvenez-vous que vous me suivez librement.

— Oui, librement, autant toutefois qu'une jeune fille est libre dans cette situation où elle voit d'un côté la mort de son père et son déshonneur, et, de l'autre, l'obligation de se fier à la parole d'un homme qu'elle connait à peine ; n'importe, je vous suis librement, monsieur ; et c'est ce dont vous pourrez vous assurer, si vous voulez bien me faire donner un cheval.

Le comte fit signe à un de ses hommes de mettre pied à terre. Je sautai à bas du sien, et, un instant après, je me retrouvai en selle près de lui.

— La haquenée ne peut être loin, dit-il à l'homme démonté ; cherchez-la dans la forêt, appelez-la ; vous savez qu'elle vient comme un chien, à son nom ou au sifflet. Vous nous rejoindrez à La Châtre.

Je frissonnai malgré moi. La Châtre était à dix lieues déjà du château de Méridor, sur la route de Paris.

— Monsieur, lui dis-je, je vous accompagne ; mais à La Châtre, nous ferons nos conditions.

— C'est-à-dire, mademoiselle, répondit le comte, qu'à La Châtre vous me donnerez vos ordres.

Cette prétendue obéissance ne me rassurait point ; cependant, comme je n'avais pas le choix des moyens, et que celui qui se présentait pour échapper au duc d'Anjou était le seul, je continuai silencieusement ma route. Au point du jour, nous arrivâmes à La Châtre. Mais au lieu d'entrer dans le village, à cent pas des premiers jardins, nous prîmes à travers terres, et nous nous dirigeâmes vers une maison écartée.

J'arrêtai mon cheval.

— Où allons-nous ? demandai-je.

— Ecoutez, Mademoiselle, me dit le comte, j'ai déjà remarqué l'extrême justesse de votre esprit, et c'est à votre esprit même que j'en appelle. Pouvons-nous, fuyant les recherches du prince le plus puissant après le roi, nous arrêter dans une hôtellerie ordinaire, et au milieu d'un village dont le premier paysan qui nous aura vus nous dénoncera? On peut acheter un homme, on ne peut pas acheter tout un village.

Il y avait dans toutes les réponses du comte une logique ou tout au moins une spéciosité qui me frappait.

— Bien, lui dis-je. Allons.

Et nous nous remîmes en marche.

Nous étions attendus; un homme, sans que je m'en fusse aperçue, s'était détaché de notre escorte et avait pris les devans. Un bon feu brillait dans la cheminée d'une chambre à peu près propre, et un lit était préparé.

— Voici votre chambre, Mademoiselle, dit le comte; j'attendrai vos ordres.

Il salua, se retira et me laissa seule.

Mon premier soin fut de m'approcher de la lampe, et de tirer de ma poitrine la lettre de mon père;... la voici, Monsieur de Bussy; je vous fais mon juge, lisez.

Bussy prit la lettre et lut.

« Ma Diane bien-aimée, si, comme je n'en doute pas, te rendant à ma prière, tu as suivi M. le comte de Monsoreau, il a dû te dire que tu avais eu le malheur de plaire au duc d'Anjou, et que c'était ce prince qui t'avait fait enlever et conduire au château de Beaugé; juge par cette violence ce dont le duc est capable, et quelle est la honte qui te menace. Eh bien! cette honte, à laquelle je ne survivrais pas, il y a un moyen d'y échapper: c'est d'épouser notre noble ami; une fois comtesse de Monsoreau, c'est sa femme que le comte défendra, et, par tous les moyens, il m'a juré de te défendre. Mon désir est donc, ma fille chérie, que ce mariage ait lieu le plus tôt possible, et, si tu accèdes à mes désirs, à mon consentement bien positif je joins ma bénédiction paternelle, et prie Dieu qu'il veuille bien t'accorder tous les trésors de bonheur que son amour tient en réserve pour les cœurs pareils au tien.

» Ton père qui n'ordonne pas, mais qui supplie,

» BARON DE MÉRIDOR. »

— Hélas! dit Bussy, si cette lettre est bien de votre père, Madame, elle n'est que trop positive.

— Elle est de lui, et je n'ai aucun doute à en faire; néanmoins je la relus trois fois avant de prendre aucune décision. Enfin, j'appelai le comte.

Il entra aussitôt: ce qui me prouva qu'il attendait à la porte.

Je tenais la lettre à la main.

— Eh bien! me dit-il, vous avez lu?

— Oui, répondis-je.

— Doutez-vous toujours de mon dévoûment et de mon respect?

— J'en eusse douté, Monsieur, répondis-je, que cette lettre m'eût imposé la croyance qui me manquait. Maintenant voyons, Monsieur, en supposant que je sois disposée à céder aux conseils de mon père, que comptez-vous faire?

— Je compte vous mener à Paris, mademoiselle; c'est encore là qu'il est le plus facile de vous cacher.

— Et mon père?

— Partout où vous serez, vous le savez bien, et dès qu'il n'y aura plus danger de vous compromettre, le baron viendra me rejoindre.

— Eh bien! Monsieur, je suis prête à accepter votre protection aux conditions que vous imposez.

— Je n'impose rien, mademoiselle, répondit le comte, j'offre un moyen de vous sauver, voilà tout.

— Eh bien! je me reprends, et je dis avec vous: je suis prête à accepter le moyen de salut que vous m'offrez, à trois conditions.

— Parlez, mademoiselle.

— La première, c'est que Gertrude me sera rendue.

— Elle est là, dit le comte.

— La seconde est que nous voyagerons séparés jusqu'à Paris.

— J'allais vous offrir cette séparation pour rassurer votre susceptibilité.

— Et la troisième, c'est que notre mariage, à moins d'urgence reconnue de ma part, n'aura lieu qu'en présence de mon père.

— C'est mon plus vif désir, et je compte sur sa bénédiction pour appeler sur nous celle du ciel.

Je demeurai stupéfaite. J'avais cru trouver dans le comte quelqu'opposition à cette triple expression de ma volonté, et, tout au contraire, il abondait dans mon sens.

— Maintenant, mademoiselle, dit M. de Monsoreau, me permettez-vous, à mon tour, de vous donner quelques conseils?

— J'écoute, monsieur.

— C'est de ne voyager que la nuit.

— J'y suis décidée.

— C'est de me laisser le soin des gîtes que vous occuperez et le choix de la route; toutes mes précautions seront prises dans un seul but, celui de vous faire échapper au duc d'Anjou.

— Si vous m'aimez comme vous me le dites, monsieur, nos intérêts sont les mêmes; je n'ai donc aucune objection à faire contre ce que vous demandez.

— Enfin, à Paris, c'est d'adopter le logement que je vous aurai préparé, si simple et si écarté qu'il soit.

— Je ne demande qu'à vivre cachée, mon-

sieur; et plus le logement sera simple et écarté, mieux il conviendra à une fugitive.

— Alors, nous nous entendons en tout point, mademoiselle, et il ne me reste plus, pour me conformer à ce plan tracé par vous, qu'à vous présenter mes très humbles respects, à vous envoyer votre femme de chambre et à m'occuper de la route que vous devez suivre de votre côté.

— De mon côté, monsieur, répondis-je, je suis gentilfemme comme vous êtes gentilhomme; tenez toutes vos promesses et je tiendrai toutes les miennes.

— Voilà tout ce que je demande, dit le comte, et cette promesse m'assure que je serai bientôt le plus heureux des hommes.

A ces mots, il s'inclina et sortit.

Cinq minutes après, Gertrude entra.

La joie de cette bonne fille fut grande; elle avait cru qu'on la voulait séparer de moi pour toujours. Je lui racontai ce qui venait de se passer; il me fallait quelqu'un qui pût entrer dans toutes mes vues, seconder tous mes désirs, comprendre, dans l'occasion, à demi mot, obéir sur un signe et sur un geste. Cette facilité de M. de Monsoreau m'étonnait, et je craignais quelqu'infraction au traité qui venait d'être arrêté entre nous.

Comme j'achevais, nous entendîmes le bruit d'un cheval qui s'éloignait. Je courus à la fenêtre, c'était le comte qui reprenait au galop la route que nous venions de suivre. Pourquoi reprenait-il cette route au lieu de marcher en avant? c'est ce que je ne pouvais comprendre. Mais il avait accompli le premier article du traité en me rendant Gertrude, il accomplissait le second en s'éloignant; il n'y avait rien à dire. D'ailleurs, vers quelque but qu'il se dirigeât, ce départ du comte me rassurait.

Nous passâmes toute la journée dans la petite maison, servies par notre hôtesse: le soir seulement, celui qui m'avait paru le chef de notre escorte entra dans ma chambre et me demanda mes ordres; comme le danger me paraissait d'autant plus grand que j'étais plus près du château de Beaugé, je lui répondis que j'étais prête; cinq minutes après il rentra et m'indiqua en s'inclinant qu'on n'attendait plus que moi. A la porte je trouvai ma haquenée blanche; comme l'avait prévu le comte de Monsoreau, elle était revenue au premier appel.

Nous marchâmes toute la nuit et nous nous arrêtâmes, comme la veille, au point du jour. Je calculai que nous devions avoir fait quinze lieues à peu près; au reste, toutes les précautions avaient été prises par M. de Monsoreau pour que je ne souffrisse ni de la fatigue, ni du froid. La haquenée qu'il m'avait choisie, avait le trot d'une douceur particulière, et, en sortant de la maison, on m'avait jeté sur les épaules un manteau de fourrure.

Cette halte ressembla à la première, et toutes nos courses nocturnes à celle que nous venions de faire: toujours les mêmes égards et les mêmes respects; partout les mêmes soins; il était évident que nous étions précédés par quelqu'un qui se chargeait de faire préparer les logis: était-ce le comte? je n'en sus rien, car accomplissant cette partie de nos conventions avec la même régularité que les autres, pas une seule fois pendant la route je ne l'aperçus.

Vers le soir du septième jour, j'aperçus du haut d'une colline un grand amas de maisons. C'était Paris.

Nous fîmes halte pour attendre la nuit, puis, l'obscurité venue, nous nous remîmes en route; bientôt nous passâmes sous une porte au-delà de laquelle le premier objet qui me frappa fut un immense édifice, qu'à ses hautes murailles je reconnus pour quelque monastère, puis nous traversâmes deux fois la rivière. Nous prîmes à droite, et après dix minutes de marche nous nous trouvâmes sur la place de la Bastille. Alors un homme qui semblait nous attendre, se détacha d'une porte, et s'approchant du chef de l'escorte:

— C'est ici, dit-il.

Le chef de l'escorte se retourna vers moi.

— Vous entendez, madame, nous sommes arrivés.

Et sautant à bas de son cheval, il me présenta la main pour descendre de ma haquenée, comme il avait l'habitude de le faire à chaque station.

La porte était ouverte; une lampe éclairait l'escalier, posée sur les degrés.

— Madame, dit le chef de l'escorte, vous êtes ici chez vous; à cette porte finit la mission que nous avons reçue de vous accompagner; puis-je me flatter que cette mission a été accomplie, selon vos désirs, et avec le respect qui nous avait été recommandé?

— Oui, monsieur, lui dis-je, et je n'ai que des remercimens à vous faire. Offrez-les en mon nom aux braves gens qui m'ont accompagnée. Je voudrais les rémunérer d'une façon plus efficace. Mais je ne possède rien.

— Ne vous inquiétez point de cela, madame, répondit celui auquel je présentais mes excuses; ils sont récompensés largement.

Et remontant à cheval après m'avoir saluée:

— Venez, vous autres, dit-il, et que pas un de vous, demain matin, ne se souvienne assez de cette porte pour la reconnaître.

A ces mots, la petite troupe s'éloigna au galop, et se perdit dans la rue Saint-Antoine.

Le premier soin de Gertrude fut de refermer la porte, et ce fut à travers le guichet que nous les vîmes s'éloigner.

Puis nous nous avançâmes vers l'escalier, éclairé par la lampe; Gertrude la prit et marcha devant.

Nous montâmes les degrés et nous nous

trouvâmes dans le corridor; les trois portes en étaient ouvertes.

Nous prîmes celle du milieu et nous nous trouvâmes dans le salon où nous sommes. Il était tout éclairé comme en ce moment.

J'ouvris cette porte, et je reconnus un grand cabinet de toilette; puis cette autre, qui était celle de ma chambre à coucher, et, à mon grand étonnement, je me trouvai en face de mon portrait.

Je reconnus celui qui était dans la chambre de mon père, à Méridor; le comte l'avait sans doute demandé au baron et obtenu de lui...

Je frissonnai à cette nouvelle preuve que mon père me regardait déjà comme la femme de M. de Monsoreau.

Nous parcourûmes l'appartement: il était solitaire, mais rien n'y manquait; il y avait du feu dans toutes les cheminées, et, dans la salle à manger, une table toute servie m'attendait.

Je jetai rapidement les yeux sur cette table; il n'y avait qu'un seul couvert; je me rassurai.

— Eh bien! mademoiselle, me dit Gertrude, vous le voyez, le comte tient jusqu'au bout sa promesse.

— Hélas! oui, répondis-je avec un soupir, car j'eusse mieux aimé qu'en manquant à quelqu'une de ses promesses, il m'eût dégagée des miennes.

Je soupai; puis une seconde fois nous fîmes la visite de toute la maison, mais sans y rencontrer âme vivante plus que la première fois: elle était bien à nous, et à nous seules.

Gertrude coucha dans ma chambre.

Le lendemain, elle sortit et s'orienta. Ce fut alors seulement que j'appris d'elle que nous étions au bout de la rue Saint-Antoine, en face l'hôtel des Tournelles, et que la forteresse qui s'élevait à ma droite, était la Bastille.

Au reste, ces renseignemens ne m'apprenaient pas grand chose. Je ne connaissais point Paris, n'y étant jamais venue.

La journée s'écoula sans rien amener de nouveau: le soir, comme je venais de me mettre à table pour souper, on frappa à la porte.

Nous nous regardâmes, Gertrude et moi.

On frappa une seconde fois.

— Va voir qui frappe, lui dis je.

— Si c'est le comte? demanda-t-elle en me voyant pâlir.

— Si c'est le comte, répondis-je en faisant un effort sur moi-même, ouvre-lui, Gertrude; il a fidèlement tenu ses promesses; il verra que, comme lui, je n'ai qu'une parole.

Un instant après, Gertrude reparut.

— C'est M. le comte, madame, dit elle.

— Qu'il entre, répondis-je.

Gertrude s'effaça et fit place au comte qui parut sur le seuil.

— Eh bien, madame, me demanda-t il, ai-je fidèlement accompli le traité?

— Oui, monsieur, répondis-je, et je vous remercie.

— Vous voulez bien alors me recevoir chez vous? ajouta-t-il avec un sourire dont tous ses efforts ne pouvaient effacer l'ironie.

— Entrez, monsieur.

Le comte s'approcha et demeura debout. Je lui fis signe de s'asseoir.

— Avez-vous quelques nouvelles, monsieur? lui demandai-je.

— D'où et de qui, madame?

— De mon père et de Méridor, avant tout.

— Je ne suis point retourné au château de Méridor, et n'ai pas revu le baron.

— Alors de Beaugé et du duc d'Anjou.

— Ceci, c'est autre chose: je suis allé à Beaugé et j'ai parlé au duc.

— Comment l'avez-vous trouvé?

— Essayant de douter.

— De quoi?

— De votre mort.

— Mais vous la lui avez confirmée?

— J'ai fait ce que j'ai pu pour cela.

— Et où est le duc?

— De retour à Paris depuis hier soir?

— Pourquoi est-il revenu si rapidement?

— Parce qu'on ne reste pas de bon cœur en un lieu où l'on croit avoir la mort d'une femme à se reprocher.

— L'avez-vous vu depuis son retour à Paris?

— Je le quitte.

— Vous a-t-il parlé de moi?

— Je ne lui en ai pas laissé le temps.

— De quoi lui avez-vous parlé, alors?

— D'une promesse qu'il m'a faite et que je l'ai poussé à mettre à exécution.

— Laquelle?

— Il s'est engagé, pour services à lui rendus par moi, de me faire nommer grand-veneur.

— Ah! oui, lui dis-je avec un triste sourire, car je me rappelais la mort de ma pauvre Daphné, vous êtes un terrible chasseur; je me le rappelle, et vous avez, comme tel, des droits à cette place.

— Ce n'est point comme chasseur que je l'obtiens, madame, c'est comme serviteur du prince; ce n'est point parce que j'y ai des droits, qu'on me la donnera, c'est parce que M. le duc d'Anjou n'osera point être ingrat envers moi.

Il y avait dans toutes ces réponses, malgré le ton respectueux avec lequel elles étaient faites, quelque chose qui m'effrayait: c'était l'expression d'une sombre et implacable volonté.

Je restai un instant muette.

— Me sera-t-il permis d'écrire à mon père? demandai-je.

— Sans doute; mais songez que vos lettres peuvent être interceptées.

— M'est-il défendu de sortir?

— Rien ne vous est défendu, madame; mais

seulement je vous ferai observer que vous pouvez être suivie.

— Mais au moins dois-je, le dimanche, entendre la messe?

— Mieux vaudrait, je crois, pour votre sûreté, que vous ne l'entendissiez pas: mais si vous tenez à l'entendre, entendez-la du moins, c'est un simple conseil que je vous donne, remarquez-le bien, à l'église Sainte-Catherine.

— Et où est cette église?

— En face de votre maison, de l'autre côté de la rue.

— Merci, monsieur.

Il se fit un nouveau silence.

— Quand vous reverrai-je, monsieur?

— J'attends votre permission pour revenir.

— En avez-vous besoin?

— Sans doute. Jusqu'à présent je suis un étranger pour vous.

— Vous n'avez point de clé de cette maison?

— Votre mari seul a le droit d'en avoir une.

— Monsieur, répondis-je, effrayée de ces réponses si singulièrement soumises plus que je ne l'eusse été de réponses absolues; monsieur, vous reviendrez quand vous voudrez, ou quand vous croirez avoir quelque chose d'important à me dire.

— Merci, madame. j'userai de la permission, mais n'en abuserai pas,.. et la première preuve que je vous en donne, c'est que je vous prie de recevoir mes respects.

Et à ces mots, le comte se leva.

— Vous me quittez? demandai-je, de plus en plus étonnée de cette façon d'agir à laquelle j'étais loin de m'attendre.

— Madame, répondit le comte, je sais que vous ne m'aimez point, et je ne veux point abuser de la situation où vous êtes, et qui vous force à recevoir mes soins. En ne demeurant que discrètement près de vous, j'espère que peu à peu vous vous habituerez à ma présence; de cette façon, le sacrifice vous coûtera moins, quand le moment sera arrivé de devenir ma femme.

— Monsieur, lui dis-je en me levant à mon tour, je reconnais toute la délicatesse de vos procédés, et malgré l'espèce de rudesse qui accompagne chacune de vos paroles, je les apprécie. Vous avez raison, et je vous parlerai avec la même franchise que vous m'avez parlé. J'avais contre vous quelques préventions que le temps guérira, je l'espère.

— Permettez-moi, madame, me dit le comte, de partager cette espérance et de vivre dans l'attente de cet heureux moment.

Puis, me saluant avec tout le respect que j'aurais pu attendre du plus humble de mes serviteurs, il fit signe à Gertrude, devant laquelle toute cette conversation avait eu lieu, de l'éclairer, et sortit.

III.

CE QUE C'ÉTAIT QUE DIANE DE MÉRIDOR. LE MARIAGE.

— Voilà, sur mon âme, un homme étrange, dit Bussy.

— Oh oui! bien étrange, n'est-ce pas, Monsieur? Car son amour se formulait vis-à-vis de moi avec toute l'âpreté de la haine. Gertrude, en revenant, me retrouva donc plus triste et plus épouvantée que jamais.

Elle essaya de me rassurer; mais il était visible que la pauvre fille était aussi inquiète que moi-même. Ce respect glacé, cette ironique obéissance, cette passion contenue, et qui vibrait en notes stridentes dans chacune de ses paroles, était plus effrayante que ne l'eût été une volonté nettement exprimée, et que j'eusse pu combattre.

Le lendemain était un dimanche: depuis que je me connaissais, je n'avais jamais manqué d'assister à l'office divin. J'entendis la cloche de l'église Sainte-Catherine qui semblait m'appeler. Je vis tout le monde s'acheminer vers la maison de Dieu; je m'enveloppai d'un voile épais, et, suivie de Gertrude, je me mêlai à la foule des fidèles qui accouraient à l'appel de la cloche.

Je cherchai le coin le plus obscur, et j'allai m'y agenouiller contre la muraille. Gertrude se plaça comme une sentinelle, entre le monde et moi. Pour cette fois-là, ce fut inutile; personne ne fit ou ne parut faire attention à nous.

Le surlendemain, le comte revint et m'annonça qu'il était nommé grand-veneur. L'influence de M. le duc d'Anjou lui avait fait donner cette place, presque promise à un favori du roi, nommé M. de Saint-Luc. C'était un triomphe auquel il s'attendait à peine lui-même.

— En effet, dit Bussy, et qui nous étonna tous.

— Il venait m'annoncer cette nouvelle, espérant que cette dignité hâterait mon consentement; seulement, il ne pressait pas, il n'insistait pas, il attendait tout de ma promesse et des évènemens.

Quant à moi, je commençais d'espérer que, le duc d'Anjou me croyant morte, et le danger n'existant plus, je cesserais d'être engagée au comte.

Sept autres jours s'écoulèrent sans rien amener de nouveau que deux visites du comte. Ces visites, comme les précédentes, furent froides et respectueuses; mais je vous ai expliqué ce qu'avaient de singulier, et je dirai presque de menaçant, cette froideur et ce respect.

Le dimanche suivant, j'allai à l'église, comme j'avais déjà fait, et repris la même place que j'avais occupée huit jours auparavant. La sécurité rend imprudente: au milieu de mes prières, mon voile s'écarta;... dans la maison de Dieu, d'ailleurs, je ne pensais qu'à Dieu... Je

priais ardemment pour mon père, quand tout-à-coup je sentis que Gertrude me touchait le bras : il me fallut un second appel pour me tirer de l'espèce d'extase religieuse dans laquelle j'étais plongée. Je levai la tête, je regardai machinalement autour de moi et j'aperçus avec terreur, appuyé contre une colonne, le duc d'Anjou qui me dévorait des yeux.

Un homme, qui semblait son confident plutôt que son serviteur, était près de lui.

— C'était Aurelly, dit Bussy, son joueur de luth.

— En effet, répondit Diane, je crois que c'est ce nom que Gertrude me dit plus tard.

— Continuez, Madame, dit Bussy, continuez par grâce, je commence à tout comprendre.

— Je ramenai vivement mon voile sur mon visage, il était trop tard ; il m'avait vue, et, s'il ne m'avait point reconnue, ma ressemblance du moins, avec cette femme qu'il avait aimée et qu'il croyait avoir perdue, venait de le frapper profondément. Mal à l'aise sous son regard que je sentais peser sur moi, je me levai et m'avançai vers la porte ? mais, à la porte, je le retrouvai ; il avait trempé ses doigts dans le bénitier, et me présentait de l'eau bénite.

Je fis semblant de ne pas le voir, et passai sans accepter ce qu'il m'offrait.

Mais sans que je me retournasse, je compris que nous étions suivies ; si j'eusse connu Paris. j'eusse essayé de tromper le duc sur ma véritable demeure, mais je n'avais jamais parcouru d'autre chemin que celui qui conduisait de la maison que j'habitais à l'église ; je ne connaissais personne à qui je pusse demander une hospitalité d'un quart d'heure ; pas d'amie, un seul défenseur que je craignais plus qu'un ennemi, voilà tout.

— Oh ! mon Dieu, murmura Bussy, pourquoi le ciel, la Providence ou le hasard ne m'ont-ils pas conduit plus tôt sur votre chemin ?

Diane remercia le jeune homme d'un regard.

— Mais pardon, reprit Bussy, je vous interromps toujours, et cependant je meurs de curiosité. Continuez, je vous en supplie.

— Le même soir, M. de Monsoreau vint. Je ne savais point si je devais lui parler de mon aventure, lorsque lui-même fit cesser mon hésitation.

— Vous m'avez demandé, dit-il, s'il vous était défendu d'aller à la messe ; et je vous ai répondu que vous étiez maîtresse souveraine de vos actions, et que vous feriez mieux de ne pas sortir : vous n'avez pas voulu m'en croire. Vous êtes sortie ce matin pour aller entendre l'office divin à l'église de Sainte-Catherine. Le prince s'y trouvait par hasard, ou plutôt par fatalité, et vous y a vue.

— C'est vrai, Monsieur, et j'hésitais à vous faire part de cette circonstance, car j'ignorais si le prince m'avait reconnue pour celle que je suis, ou si ma vue l'avait simplement frappé.

— Votre vue l'a frappé, votre ressemblance avec la femme qu'il regrette lui a paru extraordinaire : il vous a suivie et a pris des informations ; mais personne n'a rien pu lui dire, car personne ne sait rien.

— Mon dieu, Monsieur, que croyez vous qu'il fasse ? m'écriai-je.

— Le duc est un cœur sombre et persévérant, dit M. de Monsoreau.

— Oh ! il m'oubliera, je l'espère.

— Je n'en crois rien : on ne vous oublie pas quand on vous a vue. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous oublier, moi, et je n'ai pas pu.

Et le premier éclair de passion que j'aie remarqué chez M. de Monsoreau, passa en ce moment dans les yeux du comte.

Je fus plus effrayée de cette flamme, qui venait de jaillir de ce foyer, qu'on eût cru éteint, que je ne l'avais été le matin à la vue du prince.

Je demeurai muette.

— Que comptez-vous faire ? me demanda le comte.

— Monsieur, ne pourrais-je changer de maison, de quartier, de rue ; aller demeurer à l'autre bout de Paris, ou mieux encore retourner dans l'Anjou ?

— Tout cela serait inutile, dit M. de Monsoreau en secouant la tête. c'est un terrible limier que M. le duc d'Anjou. il est sur votre trace ; maintenant, allez où vous voudrez, il la suivra jusqu'à ce qu'il vous joigne.

— Oh ! mon Dieu ! vous m'effrayez.

— Ce n'est point mon intention ; je vous dis ce qui est, et pas autre chose.

— Alors c'est moi qui vous ferai à mon tour la question que vous m'adressiez tout-à-l'heure. Que comptez-vous faire, Monsieur ?

— Hélas ! reprit le comte de Monsoreau avec une amère ironie, je suis un homme de pauvre imagination, moi. J'avais trouvé un moyen ; ce moyen ne vous convient pas ; j'y renonce ; mais ne me dites pas d'en chercher d'autre.

— Mais, mon Dieu, repris-je, le danger est peut-être moins pressant que vous ne le croyez.

— C'est ce que l'avenir vous apprendra, Madame, dit le comte en se levant. En tous cas, je vous le répète, Mme de Monsoreau aura d'autant moins à craindre du prince, que la nouvelle charge que j'occupe me fait relever directement du roi, et que moi et ma femme nous trouverons naturellement protection auprès du roi.

Je ne répliquai que par un soupir. Ce que disait là le comte était plein de raison et de probabilité.

M. de Monsoreau attendit un instant, comme pour me laisser tout loisir de lui répondre; mais je n'en eus pas la force. Il était debout, tout prêt à se retirer. Un sourire amer passa sur ses lèvres ; il s'inclina et sortit.

Je crus entendre quelques imprécations s'échapper de sa bouche par les escaliers.

J'appelai Gertrude.

Gertrude avait l'habitude de se tenir, ou dans

le cabinet, ou dans la chambre à coucher, quand venait le comte, elle accourut.

J'étais à la fenêtre, enveloppée dans les rideaux, de façon à ce que, sans être aperçue, je pusse voir ce qui se passait dans la rue.

Le comte sortit et s'éloigna.

Nous restâmes une heure à peu près, attentives à tout examiner. Mais personne ne vint.

La nuit s'écoula sans rien amener de nouveau.

Le lendemain Gertrude, en sortant, fut accostée par un jeune homme, qu'elle reconnut pour être celui qui, la veille, accompagnait le prince; mais, à toutes ses instances, elle refusa de répondre; à toutes ses questions, elle resta muette.

Le jeune homme lassé se retira.

Cette rencontre m'inspira une profonde terreur; c'était le commencement d'une investigation qui certes ne devait point s'arrêter là. J'eus peur que M. de Monsoreau ne vînt pas le soir, et que quelque tentative ne fût faite contre moi dans la nuit; je l'envoyai chercher; il vint aussitôt.

Je lui racontai tout et lui fis le portrait du jeune homme d'après ce que Gertrude m'en avait rapporté.

— C'est Aurilly, dit-il; qu'a répondu Gertrude?

— Gertrude n'a rien répondu.

M. de Monsoreau réfléchit un instant.

— Elle a eu tort, dit-il.

— Comment cela?

— Oui, il s'agit de gagner du temps.

— Du temps!

— Aujourd'hui je suis encore dans la dépendance de M. le duc d'Anjou, mais dans quinze jours, dans huit jours peut-être, c'est le duc d'Anjou qui sera dans la mienne. Il s'agit donc de le tromper pour qu'il attende.

— Mon Dieu!

— Sans doute, l'espoir le rendra patient. Un refus complet le poussera vers quelque parti désespéré.

— Monsieur, écrivez à mon père, m'écriai-je, mon père accourra et ira se jeter aux pieds du roi. Le roi aura pitié d'un vieillard.

— C'est selon la disposition d'esprit où sera le roi, et selon qu'il sera dans sa politique d'être pour le moment l'ami ou l'ennemi de M. le duc d'Anjou. D'ailleurs, il faut six jours à un messager pour aller trouver votre père. Il faut six jours à votre père pour venir. Dans douze jours M. le duc d'Anjou aura fait, si nous ne l'arrêtons pas, tout le chemin qu'il peut faire.

— Et comment l'arrêter?

M. de Monsoreau ne répondit rien. Je compris sa pensée et je baissai les yeux.

— Monsieur, dis-je, après un moment de silence, donnez vos ordres à Gertrude, et elle suivra vos instructions.

Un sourire imperceptible passa sur les lèvres de M. de Monsoreau, à ce premier appel de ma part à sa protection.

Il causa quelques instans avec Gertrude.

— Madame, me dit-il, je pourrais être vu sortant de chez vous; deux ou trois heures nous manquent seulement pour attendre la nuit, me permettez-vous de passer ces deux ou trois heures dans votre appartement?

M. de Monsoreau avait presque le droit d'exiger; il se contentait de demander; je lui fis signe de s'asseoir.

C'est alors que je remarquai la suprême puissance que le comte avait sur lui-même: à l'instant même, il surmonta la gêne qui résultait de notre situation respective, et sa conversation, à laquelle cette espèce d'âpreté que j'ai déjà signalée donnait un puissant caractère, commença variée et attachante. Le comte avait beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup pensé, et j'avais au bout de deux heures, compris toute l'influence que cet homme étrange avait prise sur mon père.

Bussy poussa un soupir.

— La nuit venue, sans insister, sans demander davantage, et comme satisfait de ce qu'il avait obtenu, il se leva et sortit.

Pendant la soirée nous nous remîmes, Gertrude et moi, à notre observatoire. Cette fois, nous vîmes deux hommes qui examinaient la maison. Plusieurs fois ils s'approchèrent de la porte; toute lumière intérieure était éteinte; ils ne purent nous voir.

Vers onze heures, ils s'éloignèrent.

Le lendemain, Gertrude, en sortant, retrouva le même jeune homme à la même place; il vint de nouveau à elle, et l'interrogea comme il avait fait la veille. Ce jour-là, Gertrude fut moins sévère et échangea quelques mots avec lui.

Le jour suivant, Gertrude fut plus communicative; elle lui dit que j'étais la veuve d'un conseiller, qui, restée sans fortune, vivait fort retirée, il voulut insister pour en savoir davantage, mais il fallut qu'il se contentât, pour l'heure, de ces renseignemens.

Le jour d'après, Aurilly parut avoir conçu quelques doutes sur la véracité du récit de la veille, il parla de l'Anjou, de Beaugé, et prononça le mot de Méridor.

Gertrude répondit que tous ces noms lui étaient parfaitement inconnus.

Alors il avoua qu'il était au duc d'Anjou, que le duc d'Anjou m'avait vue et qu'il était amoureux de moi, puis, à la suite de cet aveu, vinrent des offres magnifiques pour elle et pour moi, pour elle, si elle voulait introduire le prince près de moi; pour moi, si je le voulais recevoir.

Chaque soir, M. de Monsoreau venait, et chaque soir je lui disais où nous en étions. Il restait alors depuis huit heures jusqu'à minuit; mais il était évident que son inquiétude était grande.

Le samedi soir, je le vis arriver plus pâle et plus agité que de coutume.

— Écoutez, me dit-il, il faut tout promettre pour mardi ou mercredi.

— Tout promettre, et pourquoi ? m'écriai-je.

— Parce que M. le duc d'Anjou est décidé à tout, qu'il est bien avec le roi, et qu'il n'y a rien par conséquent à attendre du roi.

— Mais d'ici à mercredi, doit-il donc se passer quelqu'événement qui viendra à notre aide ?

— Peut-être. J'attends de jour en jour cette circonstance qui doit mettre le prince dans ma dépendance. Je la pousse, je la hâte, non-seulement de mes vœux, mais de mes actions. Demain il faut que je vous quitte, que j'aille à Montereau.

— Il le faut ? répondis-je avec une espèce de terreur, mêlée d'une certaine joie.

— Oui; j'ai là un rendez-vous indispensable pour hâter cette circonstance dont je vous parlais.

— Et si mardi nous sommes dans la même situation, que faudra-t-il donc faire? mon Dieu!

— Que voulez-vous que je fasse contre un prince, Madame. quand je n'ai aucun droit de vous protéger ? Il faudra céder à la mauvaise fortune.

— Oh ! mon père ! mon père ! m'écriai-je.

Le comte me regarda fixement.

— Vous me détestez donc bien ? dit-il.

— Oh ! Monsieur.

— Qu'avez-vous donc à me reprocher ?

— Oh ! rien ; au contraire.

— Mais n'ai-je pas été dévoué comme un ami, respectueux comme un frère ?

— Vous vous êtes en tout point conduit en galant homme.

— N'ai-je pas votre promesse ?

— Oui.

— Vous l'ai-je une seule fois rappelée ?

— Non.

— Et cependant, quand les circonstances sont telles que vous vous trouvez placée entre une position honorable et une position honteuse, vous préférez être la maîtresse du duc d'Anjou, qu'être la femme du comte de Monsoreau.

— Je ne dis pas cela. Monsieur.

— Mais, alors, décidez-vous donc.

— Je suis décidée.

— A être la comtesse de Monsoreau ?

— Plutôt que la maîtresse du duc d'Anjou.

— Plutôt que la maîtresse du duc d'Anjou ? l'alternative est flatteuse.

Je me tus.

— N'importe. dit le comte, vous entendez ? Que Gertrude gagne jusqu'à mardi, et mardi nous verrons.

Le lendemain, Gertrude sortit comme d'habitude, mais elle ne vit point Aurilly. A son retour nous fûmes plus inquiètes de son absence que nous ne l'eussions été de sa présence. Gertrude sortit de nouveau sans nécessité de sortir, pour le rencontrer seulement ; mais elle ne le rencontra point. Une troisième sortie fut aussi inutile que les deux premières.

J'envoyai Gertrude chez M. de Monsoreau, il était parti, et l'on ne savait point où il était.

Nous étions seules et isolées ; nous nous sentimes faibles ; pour la première fois, je compris toute mon injustice envers le comte.

— Oh ! Madame, s'écria Bussy, ne vous hâtez donc pas de revenir ainsi à cet homme ; il y a quelque chose dans toute sa conduite que nous ne savons pas, mais que nous saurons.

— Le soir vint, accompagné de terreurs profondes. J'étais décidée à tout plutôt que de tomber vivante aux mains du duc d'Anjou. Je m'étais munie de ce poignard, et j'avais résolu de me frapper aux yeux du prince, au moment où lui ou ses gens essaieraient de porter la main sur moi. Nous nous barricadâmes dans nos chambres. Par une négligence incroyable, la porte de la rue n'avait pas de verrou intérieur. Nous cachâmes la lampe et nous nous plaçâmes à notre observatoire.

Tout fut tranquille jusqu'à onze heures du soir; à onze heures, cinq hommes débouchèrent par la rue Saint-Antoine, parurent tenir conseil, et s'en allèrent s'embusquer dans l'angle du mur de l'hôtel des Tournelles.

Nous commençâmes à trembler ; ces hommes étaient probablement là pour nous.

Cependant ils se tinrent immobiles ; un quart-d'heure à peu près s'écoula.

Au bout d'un quart-d'heure nous vîmes paraître deux autres hommes au coin de la rue Saint-Paul. La lune, qui glissait entre deux nuages, permit à Gertrude de reconnaître Aurilly dans l'un de ces deux hommes.

— Hélas ! Mademoiselle, ce sont eux, murmura la pauvre fille.

— Oui, répondis-je, toute frissonnante de terreur, et les cinq autres sont là pour leur prêter secours.

— Mais il faudra qu'ils enfoncent la porte, dit Gertrude, et, au bruit, les voisins accourront.

— Pourquoi veux-tu que les voisins accourent ? Nous connaissent-ils et ont-ils quelques motifs de se faire une mauvaise affaire pour nous défendre ? Hélas ! en réalité, Gertrude, nous n'avons de véritable défenseur que le comte.

— Eh bien ! pourquoi refusez-vous donc toujours d'être la comtesse ?

Je poussai un soupir.

Pendant ce temps, les deux hommes qui avaient paru au coin de la rue Saint-Paul, s'étaient glissés le long des maisons et se tenaient sous nos fenêtres.

Nous entr'ouvrîmes doucement la croisée.

— Es-tu sûr que c'est ici ? demanda une voix.

— Oui, monseigneur, parfaitement sûr. C'est

la cinquantième maison à partir du coin de la rue Saint-Paul.

— Et la clé, penses-tu qu'elle ira ?

— J'ai pris l'empreinte de la serrure.

Je saisis le bras de Gertrude et je le serrai avec violence.

— Et une fois entré ?

— Une fois entré, c'est mon affaire. La suivante nous ouvrira. Votre Altesse possède dans sa poche une clé d'or qui vaut bien celle-ci.

— Ouvre donc, alors.

Nous entendimes le grincement de la clé dans la serrure. Mais, tout-à-coup, les hommes embusqués à l'angle de l'hôtel se détachèrent de la muraille, et s'élancèrent vers le prince et vers Aurilly, en criant: « A mort! à mort! »

Je n'y comprenais plus rien ; ce que je devinai seulement, c'est qu'un secours inattendu, inespéré, inouï, nous arrivait. Je tombai à genoux et je remerciai le ciel.

Mais le prince n'eut qu'à se montrer, le prince n'eut qu'à dire son nom, toutes les voix se turent, toutes les épées rentrèrent au fourreau, et chaque agresseur fit un pas en arrière.

— Oui, oui, dit Bussy, ce n'était point au prince qu'ils en voulaient : c'était à moi.

— En tout cas, reprit Diane, cette attaque éloigna le prince. Nous le vîmes se retirer par la rue de Jouy, tandis que les cinq gentilshommes de l'embuscade allaient reprendre leur poste au coin de l'hôtel des Tournelles.

Il était évident que, pour cette nuit du moins, le danger venait de s'écarter de nous; car ce n'était point à moi qu'en voulaient les cinq gentilshommes. Mais nous étions trop inquiètes et trop émues pour ne point rester sur pied. Nous demeurâmes debout contre la fenêtre, et nous attendimes quelque événement inconnu que nous sentions instinctivement s'avancer à notre rencontre.

L'attente fut courte. Un homme à cheval parut, tenant le milieu de la rue Saint-Antoine. C'était sans doute celui que les cinq gentilshommes embusqués attendaient, car, en l'apercevant, ils crièrent : *Aux épées! aux épées!* et s'élancèrent sur lui.

Vous savez tout ce qui a rapport à ce gentilhomme, dit Diane, puisque ce gentilhomme, c'était vous.

— Au contraire, madame, dit Bussy, qui, dans le récit de la jeune femme, espérait tirer quelque secret de son cœur ; au contraire, je ne sais rien que le combat, puisqu'après le combat, je m'évanouis.

— Il est inutile de vous dire, reprit Diane avec une légère rougeur, l'intérêt que nous prîmes à cette lutte si inégale, et néanmoins si vaillamment soutenue. Chaque épisode du combat nous arrachait un frissonnement, un cri, une prière. Nous vîmes votre cheval faiblir et s'abattre. Nous vous crûmes perdu ; mais il n'en était rien, le brave Bussy méritait sa réputation. Vous tombâtes debout et n'eûtes pas même besoin de vous relever pour frapper vos ennemis: enfin, entouré, menacé de toutes parts, vous fîtes retraite comme le lion, la face tournée à vos adversaires, et vous vîntes vous appuyer à la porte ; alors, la même idée nous vint à Gertrude et à moi, c'était de descendre pour vous ouvrir ; elle me regarda ; oui, lui dis-je ; et toutes deux nous nous élançâmes vers l'escalier. Mais, comme je vous l'ai dit, nous nous étions barricadées en dedans; il nous fallut quelques secondes pour écarter les meubles qui obstruaient le passage, et au moment où nous arrivions sur le palier, nous entendîmes la porte de la rue qui se refermait.

Nous restâmes toutes deux immobiles. Quelle était donc la personne qui venait d'entrer et comment était-elle entrée ?

Je m'appuyai à Gertrude, et nous demeurâmes muettes et dans l'attente.

Bientôt des pas se firent entendre dans l'allée; il se rapprochaient de l'escalier, un homme parut, chancelant, étendit les bras, et tomba sur les premières marches en poussant un sourd gémissement.

Il était évident que cet homme n'était point poursuivi ; qu'il avait mis la porte, si heureusement ouverte par le duc d'Anjou, entre lui et ses adversaires, et que, blessé dangereusement, à mort peut-être, il était venu s'abattre au pied de l'escalier.

En tout cas, nous n'avions rien à craindre, et c'était au contraire cet homme qui avait besoin de notre secours.

— La lampe! dis-je à Gertrude.

Elle courut et revint avec la lumière.

Nous ne nous étions pas trompées : vous étiez évanoui. Nous vous reconnûmes pour le brave gentilhomme qui s'était si vaillamment défendu, et, sans hésiter, nous nous décidâmes à vous porter secours.

En un instant, vous fûtes apporté dans ma chambre et déposé sur le lit.

Vous étiez toujours évanoui ; les soins d'un chirurgien paraissaient urgens. Gertrude se rappela avoir entendu raconter une cure merveilleuse faite, quelques jours auparavant, par un jeune docteur de la rue.... de la rue Beautreillis. Elle savait son adresse ; elle m'offrit de l'aller quérir.

— Mais, lui dis-je, ce jeune homme peut nous trahir.

— Soyez tranquille, dit elle, je prendrai mes précautions.

C'était une fille vaillante et prudente à la fois, continua Diane. Je me fiai donc entièrement à elle. Elle prit de l'argent, une clé et mon poignard ; et je restai seule près de vous... et priant pour vous.

— Hélas ! dit Bussy, je ne connaissais pas tout mon bonheur, madame.

— Un quart d'heure après, Gertrude revint ; elle ramenait le jeune docteur ; il avait consenti à tout, et la suivait, les yeux bandés.

Je demeurai dans le salon tandis qu'on l'introduisait dans la chambre. Là, on lui permit d'ôter le bandeau qui lui couvrait les yeux.

— Oui, dit Bussy, c'est en ce moment que je repris connaissance, que mes yeux se portèrent sur votre portrait et qu'il me sembla que je vous voyais entrer.

— J'entrai en effet ; mon inquiétude l'emportait sur la prudence ; j'échangeai quelques questions avec le jeune docteur ; il examina votre blessure, me répondit de vous, et je fus soulagée.

— Tout cela était resté dans mon esprit, dit Bussy, mais comme un rêve reste dans la mémoire ; et cependant quelque chose me disait là, ajouta le jeune homme en mettant la main sur son cœur, que je n'avais point rêvé.

— Lorsque le chirurgien eut pansé votre blessure, il tira de sa poche un petit flacon contenant une liqueur rouge. et versa quelques gouttes de cette liqueur sur vos lèvres : C'était, me dit-il, un élixir destiné à vous rendre le sommeil et à combattre la fièvre.

Effectivement, un instant après avoir avalé ce breuvage, vous fermâtes les yeux de nouveau, et vous retombâtes dans l'espèce d'évanouissement dont un instant vous étiez sorti.

Je m'effrayai ; mais le docteur me rassura. Tout était pour le mieux, me dit-il, et il n'y avait plus qu'à vous laisser dormir.

Gertrude lui couvrit de nouveau les yeux d'un mouchoir, et le reconduisit jusqu'à la porte de la rue Beautreillis.

Seulement, elle crut s'apercevoir qu'il comptait les pas.

— En effet, madame, dit Bussy ; il les avait comptés.

— Cette supposition nous effraya. Ce jeune homme pouvait nous trahir. Nous résolûmes de faire disparaître toute trace de l'hospitalité que nous vous avions donnée ; mais d'abord l'important était de vous faire disparaître, vous.

Je rappelai tout mon courage ; il était deux heures du matin, les rues étaient désertes. Gertrude répondit de vous soulever ; elle y parvint ; je l'aidai, et nous vous emportâmes jusque sur les talus des fossés du Temple. Puis nous revînmes tout épouvantées de cette hardiesse qui nous avait fait sortir, deux femmes seules, à une heure où les hommes eux-mêmes sortaient accompagnés.

Dieu veillait sur nous. Nous ne rencontrâmes personne et rentrâmes sans avoir été vues.

En rentrant, je succombai sous le poids de mon émotion et je m'évanouis.

— Oh ! madame ! madame ! dit Bussy en joignant les mains. Comment reconnaîtrai-je jamais ce que vous avez fait pour moi ?

Il se fit un instant de silence, pendant lequel Bussy regardait ardemment Diane. La jeune femme, le coude appuyé sur une table, avait laissé retomber sa tête dans sa main.

Au milieu de ce silence, on entendit vibrer l'horloge de l'église Sainte-Catherine.

— Deux heures ! dit Diane en tressaillant. Deux heures ! et vous ici.

— Oh ! madame, supplia Bussy, ne me renvoyez pas sans m'avoir tout dit. Ne me renvoyez pas sans m'avoir indiqué par quels moyens je puis vous être utile. Supposez que Dieu vous ait donné un frère, et dites à ce frère ce qu'il peut faire pour sa sœur.

— Hélas ! plus rien maintenant. dit la jeune femme, il est trop tard.

— Qu'arriva-t-il le lendemain ? demanda Bussy ; que fîtes-vous pendant cette journée où je ne pensai qu'à vous, sans être sûr cependant que vous n'étiez pas un rêve de mon délire, une vision de ma fièvre ?

— Pendant cette journée, reprit Diane, Gertrude sortit et rencontra Aurilly. Aurilly était plus pressant que jamais : il ne dit pas un mot de ce qui s'était passé la veille ; mais il demanda au nom de son maître une entrevue.

Gertrude parut consentir, mais elle demanda jusqu'au mercredi suivant, c'est-à dire jusqu'à aujourd'hui, pour me décider.

Aurilly promit que son maître se ferait violence jusque-là.

Nous avions donc trois jours devant nous.

Le soir, M. de Monsoreau revint.

Nous lui racontâmes tout. excepté ce qui avait rapport à vous. Nous lui dîmes que, la veille, le duc avait ouvert la porte avec une fausse clé ; mais qu'au moment même où il allait entrer, il avait été chargé par cinq gentilshommes au milieu desquels étaient MM. d'Epernon et de Quélus. J'avais entendu prononcer ces deux noms, et je les lui répétai.

— Oui, oui. dit le comte, j'ai déjà entendu parler de cela ; ainsi, il a une fausse clé. Je m'en doutais.

— Ne pourrait-on changer la serrure ? demandai je.

— Il en fera faire une autre, dit le comte.

— Poser des verroux à la porte ?

— Il viendra avec dix hommes et enfoncera portes et verroux.

— Mais cet événement qui devait vous donner, m'avez-vous dit, tout pouvoir sur le duc ?

— Est retardé indéfiniment peut-être.

Je restai muette, et, la sueur au front, je ne me dissimulai plus qu'il n'y avait d'autre moyen d'échapper au duc d'Anjou que de devenir la femme du comte.

— Monsieur, lui dis-je, le duc, par l'organe de son confident, s'est engagé à attendre jus-

qu'à mercredi soir; moi, je vous demande jusqu'à mardi.

— Mardi soir, à la même heure, madame, dit le comte, je serai ici.

Et sans ajouter une parole, il se leva et sortit.

Je le suivis des yeux; mais, au lieu de s'éloigner, il alla à son tour se placer dans cet angle sombre du mur des Tournelles, et parut décidé à veiller sur moi toute la nuit.

Chaque preuve de dévoûment que me donnait cet homme, était comme un nouveau coup de poignard pour mon cœur.

Les deux jours s'écoulèrent avec la rapidité d'un instant; rien ne troubla notre solitude. Maintenant ce que je souffris pendant ces deux jours, en entendant se succéder le vol rapide des heures, est impossible à décrire.

Quand la nuit de la seconde journée vint, j'étais attérée; tout sentiment semblait petit à petit se retirer de moi. J'étais froide, muette, insensible en apparence, comme une statue; mon cœur seul battait, le reste de mon corps semblait avoir cessé de vivre.

Gertrude se tenait à la fenêtre. Moi, assise où je suis, de temps en temps seulement je passais mon mouchoir sur mon front mouillé de sueur.

Tout-à-coup Gertrude étendit la main de mon côté; mais ce geste, qui autrefois m'eût fait bondir, me trouva impassible.

— Madame! dit-elle.

— Eh bien! demandai-je.

— Quatre hommes... je vois quatre hommes... Ils s'approchent de ce côté... Ils ouvrent la porte... ils entrent.

— Qu'ils entrent, répondis je sans faire un mouvement.

— Mais ces quatre hommes, c'est sans doute le duc d'Anjou, Aurilly et deux hommes de leur suite.

Je tirai pour toute réponse mon poignard et le plaçai près de moi sur la table.

— Oh! laissez-moi voir du moins, s'écria Gertrude, en s'élançant vers la porte.

— Vois, répondis-je.

— Un instant après, Gertrude rentra.

— Mademoiselle, dit-elle, c'est M. le comte.

Je remis mon poignard dans ma poitrine sans prononcer une seule parole. Seulement je tournai la tête du côté du comte.

Sans doute il fut effrayé de ma pâleur.

— Que me dit Gertrude? s'écria-t-il, que vous m'avez pris pour le duc, et que, si c'eût été le duc, vous vous fussiez tuée.

C'était la première fois que je le voyais ému. Cette émotion était-elle réelle ou factice?

— Gertrude a eu tort de vous dire cela, monsieur, répondis-je, du moment où ce n'est pas le duc, tout est bien.

Il se fit un instant de silence.

— Vous savez que je ne suis pas venu seul, dit le comte.

— Gertrude a vu quatre hommes.

— Vous doutez-vous qui ils sont?

— Je présume que l'un est un prêtre, et que les deux autres sont nos témoins.

— Alors, vous êtes prête à devenir ma femme?

— N'est-ce pas chose convenue? Seulement, je me souviens du traité; il était convenu encore qu'à moins d'urgence reconnue de ma part, je ne me marierais pas hors de la présence de mon père.

— Je me rappelle parfaitement cette condition, mademoiselle; mais croyez-vous qu'il y ait urgence?

— Oui, je le crois.

— Eh bien?

— Eh bien! je suis prête à vous épouser, monsieur. Mais rappelez-vous ceci: c'est que je ne serai réellement votre femme, que lorsque j'aurai revu mon père.

Le comte fronça le sourcil et se mordit les lèvres.

— Mademoiselle, dit-il, mon intention n'est point de forcer votre volonté; si vous aviez engagé votre parole, je vous rends votre parole: vous êtes libre; seulement...

Il s'approcha de la fenêtre, et jeta un coup d'œil dans la rue.

— Seulement, dit-il, regardez.

Je me levai, mue par cette puissante attraction qui nous pousse à nous assurer de notre malheur, et au-dessous de la fenêtre, j'aperçus un homme enveloppé d'un manteau qui semblait chercher un moyen de pénétrer dans la maison.

— O mon Dieu! dit Bussy, et vous dites que c'était hier?

— Oui, comte, hier, vers les neuf heures du soir.

— Continuez, dit Bussy.

Au bout d'un instant, un autre homme vint rejoindre le premier; celui-là tenait une lanterne à la main.

— Que pensez-vous de ces deux hommes? me demanda M. de Monsoreau.

— Je pense que c'est le duc et son affidé, répondis-je.

Bussy poussa un gémissement.

— Maintenant, continua le comte, ordonnez: faut-il que je reste, faut-il que je me retire?

Je balançai un instant; oui, malgré la lettre de mon père, malgré la promesse jurée, malgré le danger présent, palpable, menaçant, oui, je balançai; et si ces deux hommes n'eussent point été là...

— Oh! malheureux que je suis! s'écria Bussy: l'homme au manteau, c'était moi, et celui qui portait la lanterne, c'était Remy le

Haudoin, ce jeune docteur que vous avez envoyé chercher.

— C'était vous ! s'écria Diane avec stupeur.

— Oui, moi ; moi. qui de plus en plus convaincu de la réalité de mes souvenirs, cherchais à retrouver la maison où j'avais été recueilli ; la chambre où j'avais été transporté ; la femme, ou plutôt l'ange qui m'avait apparu. Oh ! j'avais donc bien raison de m'écrier que j'étais un malheureux !

Et Bussy demeura comme écrasé sous le poids de cette fatalité qui s'était servi de lui pour déterminer Diane à donner sa main au comte.

— Ainsi, reprit-il au bout d'un instant, vous êtes sa femme ?

— Depuis hier, répondit Diane.

Et il se fit un nouveau silence, qui n'était interrompu que par la respiration haletante des deux jeunes gens.

— Mais vous, demanda tout-à-coup Diane, comment êtes-vous entré dans cette maison, comment vous trouvez-vous ici ?

Bussy lui montra silencieusement la clé.

— Une clé ! s'écria Diane ; d'où vous vient cette clé et qui vous l'a donnée ?

— Gertrude n'avait-elle pas promis au prince de l'introduire près de vous ce soir ? Le prince avait vu M. de Monsoreau et m'avait vu moi-même ; comme M. de Monsoreau et moi l'avions vu, il a craint quelque piége et m'a envoyé à sa place.

— Et vous avez accepté cette mission ? dit Diane avec le ton du reproche.

— C'était le seul moyen de pénétrer près de vous. Serez-vous assez injuste pour m'en vouloir d'être venu chercher une des plus grandes joies et une des plus grandes douleurs de ma vie ?

— Oui, je vous en veux, dit Diane, car il eût mieux valu que vous ne me revissiez pas, et que, ne me revoyant pas, vous m'oubliassiez.

— Non, madame, dit Bussy, vous vous trompez. C'est Dieu, au contraire, qui m'a conduit près de vous, pour pénétrer au plus profond de cette trame dont vous êtes victime. Ecoutez : du moment où je vous ai vue, je vous ai voué ma vie. La mission que je me suis imposée va commencer. Vous avez demandé des nouvelles de votre père ?

— Oh ! oui, s'écria Diane, car, en vérité, je ne sais pas ce qu'il est devenu.

— Eh bien ! dit Bussy, je me charge de vous en donner, moi : gardez seulement un bon souvenir à celui qui, à partir de ce moment, va vivre par vous et pour vous.

— Mais cette clé ? dit Diane avec inquiétude.

— Cette clé, dit Bussy, je vous la rends, car je ne veux la tenir que de votre main ; seulement, je vous engage ma foi de gentilhomme que jamais sœur n'aura confié la clé de son appartement à un frère plus dévoué et plus respectueux.

— Je me fie à la parole du brave Bussy, dit Diane : tenez, monsieur.

Et elle rendit la clé au jeune homme.

— Madame, dit Bussy, dans quinze jours nous saurons ce qu'est véritablement M. de Monsoreau.

Et saluant Diane, avec un respect mêlé à la fois d'ardent amour et de profonde tristesse, Bussy disparut par les montées.

Diane inclina la tête vers la porte pour écouter le bruit des pas du jeune homme qui s'éloignait, et ce bruit avait déjà cessé depuis long-temps que, le cœur bondissant et les yeux baignés de larmes, elle écoutait encore.

IV.

COMMENT VOYAGEAIT LE ROI HENRI III, ET QUEL TEMPS IL LUI FALLAIT POUR ALLER DE PARIS A FONTAINEBLEAU.

Le jour qui se levait quatre ou cinq heures après les événemens que nous venons de raconter, vit, à la lueur d'un soleil pâle, et qui argentait à peine les franges d'un nuage rougeâtre, le départ du roi Henri III pour Fontainebleau, où, comme nous l'avons dit, une grande chasse était projetée pour le surlendemain.

Ce départ, qui, chez un autre, fût resté inaperçu, comme tous les actes de la vie de ce prince étrange, dont nous avons entrepris d'esquisser le règne, faisait, au contraire, événement par le bruit et le mouvement qu'il traînait après lui.

En effet, sur le quai du Louvre, vers les huit heures du matin, commençait à s'allonger, sortant par la grande porte située entre la tour du Coin et la rue de l'Astruce, une foule de gentilshommes de service, montés sur de bons chevaux et enveloppés de manteaux fourrés, puis les pages en nombre indéfini, puis un monde de laquais, et enfin une compagnie de Suisses, précédant immédiatement la litière royale.

Cette litière, traînée par huit mules richement caparaçonnées, mérite une mention toute particulière.

C'était une machine formant un carré long, supportée par quatre roues, toute garnie de coussins à l'intérieur, toute drapée de rideaux de brocart à l'extérieur : elle pouvait avoir quinze pieds de long sur huit de large. Dans les endroits difficiles, ou dans les montagnes trop rudes, on substituait aux huit mules un nombre infini de bœufs, dont la lente, mais vigoureuse opiniâtreté, n'ajoutait pas à la vitesse, sans doute, mais donnait au moins l'assurance d'arriver au but, sinon une heure, du moins deux ou trois heures plus tard.

Cette machine contenait le roi Henri III et

toute sa cour, moins la reine, Louise de Vaudemont, qui, il faut le dire, faisait si peu partie de la cour de son mari, si ce n'est dans les pélerinages et dans les processions, que ce n'est point la peine d'en parler.

Laissons donc la pauvre reine de côté, et disons de quoi se composait la cour de voyage du roi Henri.

Elle se composait du roi Henri III d'abord, de son médecin Marc Miron, de son chapelain, dont le nom n'est point parvenu jusqu'à nous, de son fou Chicot, notre vieille connaissance, des cinq ou six mignons en faveur, et qui étaient, pour le moment, Quélus, Schomberg, d'Epernon, d'O et Maugiron, d'une paire de grands chiens lévriers, qui, au milieu de tout ce monde, assis, couché, debout, agenouillé, accoudé, glissaient leurs longues têtes de serpents, souvent de minute en minute, pour des bâillements démesurés, et d'une corbeille de petits chiens anglais que le roi portait tantôt sur ses genoux, tantôt suspendue à son cou par une chaîne ou par des rubans.

De temps en temps on tirait d'une espèce de niche pratiquée à cet effet, une chienne aux mamelles gonflées de lait, qui donnait à têter à tout ce corbillon de petits chiens, que regardaient en compassion et en collant leur museau pointu contre le chapelet de têtes de mort qui cliquetait au côté gauche du roi, les deux grands lévriers, qui, sûrs de la faveur toute particulière dont ils jouissaient, ne se donnaient pas même la peine d'être jaloux.

Au plafond de la litière, se balançait une cage en fil de cuivre doré, contenant les plus belles tourterelles du monde, c'est-à-dire avec un plumage blanc comme la neige et un double collier noir.

Quand, par hasard, quelque femme entrait dans la litière royale, la ménagerie s'augmentait de deux ou trois singes de l'espèce des ouistitis ou des sapajous, le singe étant, pour le moment, l'animal en faveur près des élégantes de la cour du dernier Valois.

Une Notre-Dame de Chartres, sculptée en marbre par Jean Goujon pour le roi Henri II, était posée debout, au milieu de la litière, dans une niche dorée, et abaissait sur son divin fils des regards qui semblaient tout étonnés de ce qu'ils voyaient.

Aussi tous les pamphlets du temps, et il n'en manquait pas, tous les vers satiriques de l'époque, et il s'en élucubrait bon nombre, faisaient-ils à cette litière l'honneur de s'occuper fréquemment d'elle, et la désignaient sous le nom d'arche de Noé.

Le roi était assis au fond de la litière, juste au-dessous de la niche de Notre-Dame ; à ses pieds, Quélus et Maugiron tressaient des rubans, ce qui était une des occupations les plus sérieuses des jeunes gens de l'époque, dont quelques-uns étaient arrivés à faire, par une force de combinaison inconnue auparavant, et qui ne s'est pas retrouvée depuis, des nattes à douze brins ; Maugiron, dans un angle, faisait une tapisserie à ses armes, avec une nouvelle devise, qu'il croyait avoir trouvée, et qu'il n'avait que retrouvée ; dans l'autre coin, causaient le chapelain et le docteur ; d'O et d'Epernon regardaient par les ouvertures, et, réveillés trop matin, bâillaient comme les lévriers ; enfin, Chicot, assis sur une des portières, les jambes pendantes hors de la machine, afin d'être toujours prêt à descendre ou à remonter, selon son caprice, chantait des cantiques, récitait des pasquils ou faisait des anagrammes, selon la fureur du temps, et trouvait dans chaque nom de courtisan, soit français, soit latin, des personnalités infiniment désagréables pour celui dont il estropiait ainsi l'individualité.

En arrivant à la place du Châtelet, Chicot commença d'entamer un cantique.

Le chapelain, qui, ainsi que nous l'avons dit, causait avec Miron, se retourna en fronçant le sourcil.

— Chicot, mon ami, dit Sa Majesté, prends garde à toi ; écharpe mes mignons, mets en pièces ma majesté, dis ce que tu voudras de Dieu, Dieu est bon, mais ne te brouille pas avec l'Eglise.

— Merci de l'avis, mon fils, dit Chicot ; je ne voyais pas notre digne chapelain, qui cause là-bas, avec le docteur, du dernier mort qu'il lui a envoyé à mettre en terre, et qui se plaint que c'était le troisième de la journée, et toujours aux heures des repas, ce qui le dérange. Pas de cantiques, tu parles d'or ; c'est trop vieux. Je vais te chanter une chanson toute nouvelle.

— Sur quel air ? demanda le roi.

— Toujours le même, dit Chicot, et il se mit à chanter à pleine gorge :

Notre roi doit cent millions...

— Je dois plus que cela, dit Henri ; ton chansonnier est mal renseigné, Chicot.

Chicot reprit sans se démonter :

Henri doit deux cents millions,
Et faut, pour acquitter les dettes
Que messieurs les mignons ont faites,
De nouvelles inventions.
Nouveaux impôts, nouvelles tailles,
Qu'il faut, du profond des entrailles
Des pauvres sujets, arracher.
Malheureux qui traînent leurs vies
Sous la griffe de ces harpies
Qui avalent tout sans mâcher.

— Bien ! dit Quélus tout en nattant sa soie, tu as une belle voix, Chicot ; le second couplet, mon ami.

— Dis donc, Valois, dit Chicot sans répondre, empêche donc tes amis de m'appeler leur ami ; cela m'humilie.

— Parle en vers, Chicot, répondit le roi ; ta prose ne vaut rien.

— Soit, dit Chicot, et il reprit :

Leur parler et leur vêtement
Se voit tel qu'une honnête femme
Aurait peur d'en recevoir blâme,
Vêtue aussi lascivement.
Leur cou ne se tourne à son aise,
Dedans les replis de leur fraise.
Déjà le froment n'est plus bon
Pour l'empois blanc de leur chemise,
Et faut, pour façon plus exquise,
Faire de riz leur amidon.

— Bravo ! dit le roi ; n'est-ce pas toi, d'O, qui as inventé l'amidon de riz ?

— Non pas, Sire, dit Chicot, c'est M. de Saint-Mégrin qui est trépassé l'an dernier, sous les coups de M. de Mayenne; que diable, ne lui enlevez pas ça, à ce pauvre mort, il ne compte que sur cet amidon et sur ce qu'il a fait à M. de Guise pour aller à la postérité ; en lui enlevant l'amidon, il resterait à moitié route.

Et, sans faire attention à la figure du roi qui s'assombrissait à ce souvenir, Chicot continua :

Leur poil est tondu au compas.

— Il est toujours question des mignons, bien entendu, dit Chicot.

— Oui, oui, va, dit Schomberg.

Chicot reprit :

Leur poil est tondu au compas,
Mais non d'une façon pareille,
Car en avant, depuis l'oreille,
Il est long et derrière bas.

— Ta chanson est déjà vieille, dit d'Epernon.

— Vieille ? elle est d'hier.

— Eh bien ! la mode a changé ce matin ; regarde.

Et d'Epernon ôta son toquet pour montrer à Chicot ses cheveux de devant presque aussi ras que ceux de derrière.

— Oh ! la vilaine tête ! dit Chicot.

Et il continua :

Leurs cheveux, droits par artifice,
Par la gomme qui les hérisse,
Retordent leurs plis refrisés,
Et dessus leur tête légère,
Un petit bonnet par derrière
Les rend encor plus déguisés.

— Je passe le quatrième couplet, dit Chicot, il est trop immoral. Et il reprit :

Pensez-vous que nos vieux François,
Qui, par leurs armes valeureuses,
En tant de guerres dangereuses,
Ont fait retentir leurs exploits,
Épandant le fruit de leur gloire,
Avec le nom de leur victoire,
En tant de périlleux hasards,
Eussent la chemise empesée,
Eussent la perruque frisée,
Eussent le teint blanchi de fards!

— Bravo ! dit Henri, et si mon frère était là, il te serait bien reconnaissant, Chicot.

— Qui appelles-tu ton frère, mon fils ? dit Chicot. Est-ce par hasard Joseph Foulon, abbé de Sainte-Geneviève, chez lequel on dit que tu vas faire tes vœux ?

— Non pas, dit Henri, qui se prêtait à toutes les plaisanteries de Chicot. Je parle de mon frère François.

— Ah ! tu as raison ; celui-là n'est pas ton frère en Dieu, mais ton frère en Diable. Bon ! bon ! tu parles de François, fils de France par la grâce de Dieu, duc de Brabant, de Lauthier, de Luxembourg, de Gueldre, d'Alençon, d'Anjou, de Touraine, de Berry, d'Evreux et de Château-Thierry, comte de Flandres, de Hollande, de Zélande, de Zutphen, du Maine, du Perche, de Mantes, Meulan et Beaufort, marquis du Saint-Empire, seigneur de Frise et de Malines, défenseur de la liberté belge ; à qui la nature a fait un nez, à qui la petite vérole en a fait deux, et sur qui, moi, j'ai fait ce quatrain :

Messieurs, ne soyez étonnés
Si voyez à François deux nez,
Car, par droit comme par usage,
Faut deux nez à double visage.

Les mignons éclatèrent de rire, car le duc d'Anjou était leur ennemi personnel, et l'épigramme contre ce prince leur fit momentanément oublier le pasquil que Chicot venait de chanter contre eux.

Quant au roi, comme, jusqu'à ce moment, il n'avait reçu que les éclaboussures de ce feu roulant, il riait plus haut que tout le monde, n'épargnant personne, donnant du sucre et de la pâtisserie à ses chiens et frappant de la langue sur son frère et sur ses amis.

Tout à coup Chicot s'écria :

— Oh ! ce n'est pas politique, Henri ; Henri, c'est audacieux et imprudent.

— Quoi donc ? dit le roi.

— Non, foi de Chicot, tu ne devrais pas avouer ces choses-là, fi donc !

— Quelles choses ? demanda Henri, étonné.

— Ce que tu dis de toi-même, quand tu signes ton nom ; ah ! Henriquet, ah ! mon fils.

— Gare à vous, sire ! dit Quélus, qui soupçonnait quelque méchanceté sous l'air confit en douceur de Chicot.

— Que diable veux-tu dire, fou ? demanda le roi.

— Comment signes-tu ? voyons.

— Pardieu... je signe... je signe... Henri de Valois.

— Bon, remarquez, messieurs, dit Chicot, que je ne le lui fais pas dire : voyons, n'y a-t-il pas moyen de trouver un V dans ces treize lettres ?

— Sans doute, Valois commence par un V.

— Prenez vos tablettes, messire chapelain, car voici le nom sous lequel il vous faut désormais inscrire le roi : Henri de Valois n'est qu'une anagramme.

— Comment ?

— Oui, qu'une anagramme ; je vais vous dire le véritable nom de S. M. actuellement régnante. Nous disons : Dans Henri de Valois, il y a un V, mettez un V sur vos tablettes.

— C'est fait, dit d'Epernon.

— N'y a-t-il pas aussi un I ?

— Certainement, c'est la dernière lettre du mot Henri.

— Que la malice des hommes est grande, dit Chicot, d'avoir été séparer ainsi des lettres faites pour être accolées l'une à l'autre ! Mettez un *i* à côté du V. Bon, cela y est-il ?

— Oui, dit d'Epernon.

— Cherchons bien maintenant si nous ne trouverons pas un *l*; ça y est, n'est-ce pas ? un *a*, ça y est encore ; un autre *i*, nous le tenons ; enfin, un *n*. Bon. Sais-tu lire, Nogaret ?

— Je l'avoue à ma honte, dit d'Epernon.

— Allons donc, maraud, est-ce que, par hasard, tu te crois d'assez grande noblesse pour être ignorant ?

— Drôle, fit d'Epernon, en levant sa sarbacane sur Chicot.

— Frappe, mais épelle, dit Chicot.

D'Epernon se mit à rire et épela.

— Vi-lain, vilain, dit-il.

— Bon ! s'écria Chicot. Tu vois, Henri, comme cela commence, voilà déjà ton vrai nom de baptême retrouvé. J'espère que tu me feras une pension comme celle que notre frère Charles IX faisait à M. Amyot, quand je vais avoir retrouvé ton nom de famille.

— Tu te feras bâtonner, Chicot, dit le roi.

— Où cueille-t-on les cannes avec lesquelles on bâtonne les gentilshommes, mon fils ? est-ce en Pologne ? dis-moi cela ?

— Il me semble, cependant, dit Quélus, que M. de Mayenne ne s'en est pas privé avec toi, mon pauvre Chicot, le jour où il t'a trouvé avec sa maîtresse.

— Aussi est-ce un compte qui nous reste à régler ensemble. Soyez tranquille, Monsieur Cupido, la chose est portée à son débit.

Et Chicot mit la main à son front; ce qui prouve que, dès ce temps, on reconnaissait la tête pour le siége de la mémoire.

— Voyons, Quélus, dit d'Epernon, tu verras que, grâce à toi, nous allons laisser échapper le nom de famille.

— Ne crains rien, dit Chicot, je le tiens, à M. de Guise, je dirais : par les cornes, mais à toi, Henri, je me contenterai de dire : par les oreilles.

— Voyons le nom, voyons le nom, dirent tous les jeunes gens.

— Nous avons d'abord, dans ce qui nous reste de lettres, un H majuscule ; prends l'H, Nogaret.

D'Epernon obéit.

— Puis un *e*, puis un *r*, puis là-bas, dans le Valois, un *o*, puis, comme tu sépares le prénom du nom, par ce que les grammairiens appellent particule, je mets la main sur un *d* et sur un *e*, ce qui va nous faire, avec l'*s* qui termine le nom de la race, ce qui va nous faire, épelle, d'Epernon, H, é, r, o, d, e, s.

— Hérodes, dit d'Epernon.

— Vilain Hérodes, s'écria le roi.

— Juste, dit Chicot ; et voilà ce que tu signes tous les jours, mon fils. Oh !

Et Chicot se renversa en donnant tous les signes d'une pudibonde horreur.

— Monsieur Chicot, vous passez les bornes, dit Henri.

— Moi, dit Chicot, je dis ce qui est, pas autre chose ; mais voilà bien les rois : avertissez-les, ils se fâchent.

— Voilà une belle généalogie ! dit Henri.

— Ne la renie pas, mon fils, dit Chicot; ventre de biche ! c'est la bonne, pour un roi qui, deux ou trois fois par mois, a besoin des Juifs.

— Il est dit, s'écria le roi, que ces marouflesl-à n'auront pas le dernier. Messieurs, taisez-vous, de cette façon-là, du moins, personne ne lui donnera la réplique.

— Il se fit, à l'instant même, le plus profond silence. Et ce silence, que Chicot, fort attentif au chemin que l'on parcourait, ne paraissait aucunement disposé à rompre, durait depuis quelques minutes, lorsque, au-delà de la place Maubert, à l'angle de la rue des Noyers, on vit Chicot se lancer tout à coup hors de la litière, écarter les gardes, et aller s'agenouiller à l'angle d'une maison d'assez bonne apparence, et qui avançait sur la rue un balcon de bois sculpté sur un entablement de poutrelles peintes.

— Hé ! païen, cria le roi, si tu as à t'agenouiller, agenouille-toi au moins devant la croix qui fait le milieu de la rue Sainte-Geneviève, et non devant cette maison. Renferme-t-elle donc quelque église, ou cache-t-elle quelque reposoir ?

Mais Chicot ne répondait point ; il s'était jeté à deux genoux sur le pavé, et disait tout haut cette prière, dont, en prêtant l'oreille, le roi ne perdait pas un mot :

« Bon Dieu ! Dieu juste, voici, je le reconnais bien, et toute ma vie je le reconnaîtrai, voici la maison où Chicot a souffert, sinon pour toi, mon Dieu, du moins pour une de tes créatures ; Chicot ne t'a jamais demandé qu'il arrivât malheur à M. de Mayenne, auteur de son martyre, ni à maître Nicolas David, instrument de son supplice ; non, Seigneur, Chicot a su attendre, car Chicot est patient, quoiqu'il ne soit pas éternel, et voilà six bonnes années, dont une année bissextile, que Chicot entasse les intérêts du petit compte ouvert entre lui et MM. de Mayenne et Nicolas David ; or, à dix du cent, qui est le taux légal, puisque c'est le taux auquel le roi emprunte, en sept ans, les intérêts cumulés doublent le capital. Fais donc, grand Dieu ! Dieu juste, que la patience de Chicot dure un an encore, afin que les cinquante coups d'étrivières que Chicot a reçus dans cette maison par les ordres de cet assassin de prince lorrain, et de ce spadassin d'avocat normand, et qui ont tiré du corps de Chicot une pinte de sang, s'élèvent à deux pintes et à

cent coups d'étrivières pour chacun d'eux; de telle façon que M. de Mayenne, tout gros qu'il soit, et Nicolas David, tout long qu'il est, n'aient plus assez de sang ni de peau pour payer Chicot, et qu'ils en soient réduits à faire banqueroute de quinze ou vingt pour cent, en expirant sous le quatre-vingtième ou quatre-vingt-cinquième coup de verge.

« Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il ! »

— Amen ! dit le roi.

Chicot baisa la terre, et, au suprême ébahissement de tous les spectateurs, qui ne comprenaient rien à cette scène, il revint prendre sa place dans la litière.

— Ah ça ! dit le roi, à qui son rang, dénué, depuis trois ans, de tant de prérogatives qu'il avait laissé prendre aux autres, donnait au moins le droit d'être instruit le premier, ah ça, maître Chicot, pourquoi cette longue et singulière litanie, pourquoi tous ces coups dans la poitrine, pourquoi enfin toutes ces momeries devant une maison d'apparence si profane ?

— Sire, s'écria Quélus, je parierais... Chicot a prononcé, comme Votre Majesté a pu l'entendre, dans sa prière, le nom du duc de Mayenne; Sire, je parierais donc que cette prière a rapport à la bastonnade dont nous parlions tout à l'heure.

— Pariez, seigneur Jacques de Lévis, comte de Quélus, dit Chicot; pariez et vous gagnerez.

— Ainsi donc ?... dit le roi.

— Justement, Sire, reprit Chicot, dans cette maison Chicot avait une maîtresse, bonne et charmante créature, une demoiselle, ma foi. Une nuit qu'il la venait voir, certain prince jaloux fit entourer la maison, fit prendre Chicot, et le fit bâtonner si rudement, que Chicot passa à travers la fenêtre, ou que, le temps lui manquant pour l'ouvrir, il sauta du haut de ce petit balcon dans la rue. Or, comme c'est un miracle que Chicot ne se soit pas tué, chaque fois que Chicot passe devant cette maison, il s'agenouille, prie, et, dans sa prière, remercie le Seigneur de l'avoir tiré d'un si mauvais pas.

— Ah! pauvre Chicot ! et vous qui le condamniez, Sire ! C'est cependant, ce me semble, agir en bon chrétien que de faire ce qu'il fait.

— Tu as donc été bien rossé, mon pauvre Chicot ?

— Oh ! merveilleusement. Sire, mais pas encore autant que je l'aurais voulu.

— Comment cela ?

— Non, en vérité, je n'eusse point été fâché de recevoir quelque estocade.

— Pour tes péchés ?

— Non, pour ceux de M. de Mayenne.

— Ah ! je comprends ; ton intention est de rendre à César...

— A César, non pas, ne confondons point, Sire. César, c'est le grand général, c'est le guerrier vaillant, c'est le frère aîné, celui qui veut être roi de France ; non, celui-là, il est en compte avec Henri de Valois, et c'est toi que ce compte regarde, mon fils ; paie tes dettes, Henri, je paierai les miennes.

Henri n'aimait pas qu'on lui parlât de son cousin de Guise ; aussi l'apostrophe de Chicot le rendit-il sérieux, si bien que l'on arriva vers Bicêtre, sans que la conversation interrompue eût repris son cours.

On avait mis trois heures à aller du Louvre à Bicêtre. Si bien que les optimistes comptaient arriver le lendemain soir à Fontainebleau, tandis que les pessimistes offraient de parier qu'on n'arriverait que le surlendemain vers midi.

Chicot prétendait qu'on n'arriverait pas du tout.

Une fois sorti de Paris, le cortège parut se mouvoir plus à son aise ; la matinée était assez belle ; le vent soufflait avec moins de violence ; le soleil avait enfin réussi à percer son voile de nuages, et l'on eût dit un de ces beaux jours d'octobre pendant lesquels, au bruit des dernières feuilles qui tombent, les promeneurs plongent les yeux avec un doux regret dans le mystère bleuâtre des bois murmurans.

Il était trois heures de l'après-midi, quand le cortège arriva aux premières murailles de l'enclos de Juvisy. De ce point, on apercevait déjà le pont bâti sur l'Orge et la grande hôtellerie de la Cour de France, qui confiait à la brise aiguë du soir le parfum de ses tournebroches et les bruits joyeux de son foyer.

Le nez de Chicot saisit au vol les émanations culinaires. Il se pencha hors de la litière, et vit de loin, sur la porte de l'hôtellerie, plusieurs hommes enveloppés de leurs manteaux. Au milieu de ces hommes, était un personnage gros et court et dont le chapeau à larges bords couvrait entièrement la face :

Ces hommes rentrèrent précipitamment en voyant paraître le cortège.

Mais l'homme gros et court n'était point rentré si vite, que sa vue n'eût frappé Chicot. Aussi, au moment même où ce gros homme rentrait, notre Gascon sautait-il à bas de la litière royale, et, allant demander son cheval à un page qui le conduisait en bride, laissait-il, effacé dans l'angle d'une muraille et perdu dans les premières ombres de la nuit, s'éloigner le cortége qui continuait son chemin vers Essonnes, où le roi comptait coucher ; puis, lorsque les derniers cavaliers eurent disparu, lorsque le bruit lointain des roues de la litière sur les pavés de la route se fut amorti dans l'espace, il sortit de sa cachette, fit le tour derrière le château et se présenta à la porte de l'hôtellerie, comme s'il venait de Fontainebleau. En arrivant devant la fenêtre, Chicot jeta un regard rapide à travers les vitres et vit avec plaisir que les hommes qu'il avait remarqués y étaient tou-

jours, et parmi eux le personnage gros et court auquel il avait paru faire l'honneur d'accorder une attention toute particulière. Seulement, comme Chicot paraissait avoir des raisons de désirer de n'être point reconnu du susdit personnage, au lieu d'entrer dans la chambre où il était, il se fit servir une bouteille de vin dans la chambre en face, se plaçant de manière à ce que nul ne pût gagner la porte sans être vu par lui.

De cette chambre, Chicot, prudemment placé dans l'ombre, pouvait plonger son regard jusqu'à l'angle d'une immense cheminée. Dans cet angle, sur un escabeau, était assis l'homme gros et court, lequel, croyant sans doute n'avoir à craindre aucune investigation, se faisait inonder par la lueur pétillante d'un foyer dont une brassée de sarmens venait de redoubler la chaleur et la clarté.

— Je ne m'étais pas trompé, dit Chicot, et quand je faisais ma prière à la maison de la rue des Noyers, on eût dit que je flairais le retour de cet homme. Mais pourquoi revenir ainsi à la sourdine dans la bonne capitale de notre ami Herodes ? Pourquoi se cacher quand il passe ? Ah ! Pilate ! Pilate ! est-ce que le bon Dieu, par hasard, ne m'accorderait point l'année que je lui ai demandée, et me forcerait au remboursement plus tôt que je ne croyais ?

Bientôt Chicot s'aperçut avec joie que, de l'endroit où il était placé, il pouvait non seulement voir, mais encore que, par un de ces effets d'acoustique que ménage si capricieusement parfois le hasard, il pouvait entendre. Cette remarque faite, il se mit à prêter l'oreille avec une attention non moins grande que celle avec laquelle il tendait sa vue.

— Messieurs, dit l'homme gros et court à ses compagnons, je crois qu'il est temps de partir ; le dernier laquais du cortége est passé depuis long-temps, et je crois qu'à cette heure la route est sûre.

— Parfaitement sûre, monseigneur, répondit une voix qui fit tressaillir Chicot, et qui sortait d'un corps auquel Chicot n'avait jusque-là accordé aucune attention, absorbé qu'il était dans la contemplation du personnage principal.

L'individu auquel appartenait le corps d'où sortait cette voix, était aussi long que celui auquel il donnait le titre de monseigneur était court, aussi pâle qu'il était vermeil, aussi obséquieux qu'il était arrogant.

— Ah ! maître Nicolas, se dit Chicot en riant sans bruit : *Tu quoque*... C'est bon. Nous aurons bien triste chance si, cette fois-ci, nous nous séparons sans nous dire deux mots.

Et Chicot vida son verre et paya l'hôte afin que rien ne le mît en retard quand il jugerait à propos de partir.

La précaution n'était pas mauvaise, car les sept personnes qui avaient attiré l'attention de Chicot payèrent à leur tour, ou plutôt le personnage gros et court paya pour tous, et chacun ayant repris son cheval des mains d'un laquais ou d'un palefrenier, et s'étant remis en selle, la petite troupe prit le chemin de Paris et s'enfonça bientôt dans les premières brumes du soir.

— Bon ! dit Chicot, il va à Paris ; alors j'y retourne.

Et Chicot, remontant à cheval à son tour, les suivit de loin, sans perdre un instant de vue leurs manteaux gris, ou lorsque, par prudence, il les perdait de vue, sans cesser d'entendre le pas de leurs chevaux.

Toute cette cavalcade quitta la route à Fromenteau, prit à travers terres pour joindre Choisy, puis passant la Seine au pont de Charenton, rentra par la porte Saint-Antoine pour aller se perdre, comme un essaim d'abeilles, dans l'hôtel de Guise, qui semblait n'attendre que leur arrivée pour se refermer sur eux.

— Bon, dit Chicot, en s'embusquant au coin de la rue des Quatre-Fils, il y a non-seulement du Mayenne, mais encore du Guise là-dessous. Jusqu'à présent ce n'était que curieux, mais cela va devenir intéressant. Attendons.

Et Chicot attendit, en effet, une bonne heure, malgré la faim et le froid qui commençaient à le mordre de leurs dents aiguës. Enfin la porte se rouvrit : mais au lieu de sept cavaliers enveloppés de leurs manteaux, ce furent sept moines Genovefins, enveloppés de leurs capuchons, qui reparurent en secouant d'énormes rosaires.

— Oh ! fit Chicot, quel dénoûment inattendu ! L'hôtel de Guise est-il donc si embaumé de sainteté, que les sacripans s'y changent en agneaux du seigneur, rien qu'en touchant le seuil ? C'est toujours de plus en plus intéressant.

Et Chicot suivit les moines, comme il avait suivi les cavaliers, ne doutant pas que les frocs ne recouvrissent les mêmes corps que couvraient les manteaux.

Les moines vinrent passer la Seine au Pont-Notre-Dame, traversèrent la Cité, franchirent le Petit-Pont, prirent la place Maubert et montèrent la rue Sainte-Geneviève.

— Ouais ! dit Chicot, après avoir ôté son chapeau à la maison de la rue des Noyers, où le matin il avait fait sa prière. Est-ce que nous retournons à Fontainebleau, par hasard ? Dans ce cas là, je n'aurais pas pris le plus court. Mais non, je me trompe, nous n'irons pas si loin.

En effet, les moines venaient de s'arrêter à la porte de l'abbaye de Sainte-Geneviève, et de s'enfoncer dans le porche, dans les profondeurs duquel on apercevait un autre moine du même ordre qu'eux, occupé à regarder avec l'attention la plus profonde les mains de ceux qui entraient.

— Tudieu ! pensa Chicot, il paraît que, pour être admis ce soir à l'abbaye, il faut avoir les

mains propres. Décidément, il se passe quelque chose d'extraordinaire.

Cette réflexion achevée, Chicot, assez embarrassé de ce qu'il allait faire pour ne point perdre les individus qu'il suivait, regarda autour de lui, et vit avec étonnement, par toutes les rues qui convergeaient à l'abbaye, poindre des capuchons, les uns isolés, les autres marchant deux à deux, mais tous s'acheminant vers l'abbaye.

— Ah ça ! fit Chicot, il se tient donc ce soir chapitre général à l'abbaye, que tous les Génovefins de France sont convoqués ? Voilà, foi de gentilhomme, la première fois qu'il me prend envie d'assister à un chapitre ; mais, je l'avoue, l'envie me tient bien.

Et les moines s'enfonçaient sous le porche, montraient leurs mains ou quelque signe qu'ils tenaient dans leurs mains, et passaient.

— J'entrerais bien avec eux, se dit Chicot ; mais pour entrer avec eux, il me manque deux choses assez essentielles : d'abord la respectable robe qui les enveloppe, attendu que je n'aperçois aucun laïque parmi ces saints personnages, et secondement cette chose qu'ils montrent au frère portier : car décidément ils montrent quelque chose. Ah ! frère Gorenflot, frère Gorenflot, si je t'avais là, sous la main, mon digne ami !

Cette exclamation était arrachée à Chicot par le souvenir d'un des plus vénérables moines de l'ordre des Génovefins, convive habituel de Chicot, lorsque par hasard Chicot ne mangeait pas au Louvre ; celui-là même avec lequel, le jour de la procession des pénitens, notre Gascon s'était arrêté à la buvette de la porte Montmartre et avait mangé une sarcelle et bu du vin épicé.

Et les moines continuaient d'abonder, qu'on eût cru que la moitié de la population parisienne avait pris le froc, et le frère portier, sans se lasser, les examinait avec autant d'attention les uns que les autres.

— Voyons, voyons, se dit Chicot, il y a décidément quelque chose d'extraordinaire ce soir. Soyons curieux jusqu'au bout Il est sept heures et demie, la quête est terminée. Je dois trouver frère Gorenflot à la *Corne d'Abondance*, c'est l'heure de son souper.

Chicot laissa la légion de moines faire ses évolutions aux environs de l'abbaye et s'engouffrer dans le portail, et mettant son cheval au galop, il gagna la grande rue Saint-Jacques, où, en face du cloître Saint-Benoît, s'élevait, florissante et très cultivée des écoliers et des moines ergoteurs, l'hôtellerie de *la Corne d'Abondance*.

Chicot était connu dans la maison, non pas comme un habitué, mais comme un de ces mystérieux hôtes qui venaient de temps en temps laisser un écu d'or et une parcelle de leur raison dans l'établissement de maître Claude Bonhomet. Ainsi se nommait le dispensateur des dons de Cérès et de Bacchus, que versait incessamment la fameuse corne mythologique qui servait d'enseigne à sa maison.

VI.

OU LE LECTEUR AURA LE PLAISIR DE FAIRE CONNAISSANCE AVEC FRÈRE GORENFLOT, DONT IL A DÉJÀ ÉTÉ PARLÉ DEUX FOIS DANS LE COURS DE CETTE HISTOIRE.

A la belle journée avait succédé une belle soirée ; seulement, comme la journée avait été froide, la soirée était plus froide encore. On voyait se condenser, sous le chapeau des bourgeois attardés, la vapeur de leur haleine rougie par les lueurs du falot. On entendait distinctement les pas des passans sur le sol glacé, et le *hum* sonore arraché par la froidure et répercuté par les surfaces élastiques, comme dirait un physicien de nos jours. En un mot, il faisait une de ces jolies gelées printanières qui font trouver un double charme à la belle couleur rose des vitres d'une hôtellerie.

Chicot entra dans la salle d'abord, plongea son regard dans tous les coins et recoins, et ne trouvant point parmi les hôtes de maître Claude celui qu'il cherchait, il passa familièrement à la cuisine.

Le maître de l'établissement était en train d'y faire une lecture pieuse, tandis qu'un flot de friture contenu dans une immense poêle, était en train d'attendre le degré de chaleur nécessaire à l'introduction dans cette poêle de plusieurs merlans tout enfarinés.

Au bruit que fit Chicot en entrant, maître Bonhomet leva la tête.

— Ah ! c'est vous, mon gentilhomme ; dit-il en fermant son livre. Bonsoir et bon appétit.

— Merci du double souhait, quoique la moitié en soit faite autant à votre profit qu'au mien. Mais cela dépendra.

— Comment ! cela dépendra ?

— Oui, vous savez que je ne puis souffrir manger seul.

— S'il le faut, monsieur, dit Bonhomet, en levant son bonnet pistache, je souperai avec vous.

— Merci, mon cher hôte, quoique je vous sache excellent convive ; mais je cherche quelqu'un.

— Frère Gorenflot peut-être ? demanda Bonhomet.

— Justement, répondit Chicot ; a-t-il commencé de souper ?

— Non, pas encore, mais dépêchez-vous, cependant.

— Que je me dépêche ?

— Oui, car dans cinq minutes il aura fini.

— Frère Gorenflot n'a pas commencé de souper, et dans cinq minutes il aura fini, dites-vous ?

Et Chicot secoua la tête, ce qui, dans tous

les pays du monde, passe pour le signe de l'incrédulité.

— Monsieur, dit maître Claude, c'est aujourd'hui mercredi et nous entrons en carême.

— Eh bien! dit Chicot, d'un air qui prouvait peu en faveur des tendances religieuses de Gorenflot, après?

— Ah! dam, repliqua Claude, avec un geste qui signifiait évidemment: Je ne comprends pas plus que vous, mais c'est ainsi.

— Décidément, répliqua Chicot, il y a quelque chose de dérangé dans la machine sublunaire; cinq minutes pour le souper de Gorenflot! Je suis destiné à voir aujourd'hui des choses miraculeuses.

Et de l'air d'un voyageur qui met le pied sur une terre inconnue, Chicot fit quelques pas vers une espèce de cabinet particulier, dont il poussa la porte vitrée fermée d'un rideau de laine à carreaux blancs et roses, et dans le fond duquel il aperçut, à la lueur d'une chandelle à la mêche fumeuse, le digne moine qui retournait négligemment sur son assiette une maigre portion d'épinards cuits à l'eau, qu'il essayait de rendre plus savoureux par l'introduction dans cette substance herbacée, d'un reste de fromage de Surènes.

Pendant que le digne frère opère ce mélange avec une moue indiquant qu'il ne compte pas beaucoup sur cette triste combinaison, essayons de le présenter à nos lecteurs sous un jour qui les dédommagera d'avoir tardé si long-temps à faire sa connaissance.

Frère Gorenflot pouvait avoir trente-huit ans et cinq pieds de roi. Cette taille, un peu exiguë peut-être, était rachetée, à ce que disait le frère, par l'admirable harmonie des proportions; car, ce qu'il perdait en hauteur, il le rattrapait en largeur, comptant près de trois pieds de diamètre d'une épaule à l'autre, ce qui, comme chacun le sait, équivaut à neuf pieds de circonférence.

Au centre de ses omoplates herculéennes s'emmanchait un large cou sillonné de muscles gros comme le pouce et saillans comme des cordes. Malheureusement ce col, lui aussi, se trouvait en proportion avec le reste; c'est-à-dire qu'il était gros et court, ce qui, aux premières émotions un peu fortes qu'éprouverait frère Gorenflot, rendrait l'apoplexie imminente. Mais, ayant la conscience de cette défectuosité et du danger qu'elle lui faisait courir, frère Gorenflot ne s'impressionnait jamais: il était même, nous devons le dire, fort rare de le voir affecté aussi visiblement qu'il l'était à l'heure où Chicot entra dans le cabinet.

— Eh! notre ami, que faites-vous donc-là? s'écria notre Gascon en regardant alternativement les herbes, Gorenflot, la chandelle non mouchée et certain hanap rempli jusqu'aux bords d'une eau teintée à peine par quelques gouttes de vin.

— Vous le voyez, mon frère, je soupe, répondit Gorenflot en faisant vibrer une voix puissante comme la cloche de son abbaye.

— Vous appelez cela souper, vous, Gorenflot? Des herbes, du fromage? Allons donc! s'écria Chicot.

— Nous sommes dans l'un des premiers mercredis de carême, faisons notre salut, mon frère, faisons notre salut, répondit Gorenflot en nazillant et en levant béatiquement les yeux au ciel.

Chicot demeura stupéfait. Son regard indiquait qu'il avait déjà plus d'une fois vu Gorenflot glorifier d'une autre manière ce saint temps de carême dans lequel on venait d'entrer.

— Notre salut? répéta-t-il; et que diable l'eau et les herbes ont-elles à faire avec notre salut?

— Vendredi chair ne mangeras,
Ni le mercredi mesmement.

dit Gorenflot

— Mais à quelle heure avez-vous déjeûné?

— Je n'ai point déjeûné, mon frère, dit le moine en nazillant de plus en plus.

— Ah! s'il ne s'agit que de naziller, dit Chicot, je suis prêt à faire assaut avec tous les Génovefins du monde. Alors si vous n'avez pas déjeûné, dit Chicot en nazillant en effet d'une façon immodérée, qu'avez-vous fait, mon frère?

— J'ai composé un discours, reprit Gorenflot en relevant fièrement la tête.

— Ah bah! un discours, et pourquoi faire?

— Pour le prononcer ce soir à l'abbaye.

— Tiens, pensa Chicot, un discours ce soir; c'est drôle.

— Et même, ajouta Gorenflot en portant à sa bouche une première fourchettée d'épinards au fromage, il faut que je songe à rentrer; mon auditoire s'impatienterait peut-être.

Chicot songea au nombre indéfini de moines qu'il avait vus s'avancer vers l'abbaye, et se rappelant que M. de Mayenne, selon toute probabilité, était au nombre de ces moines, il se demanda comment Gorenflot qui, jusqu'à ce jour, avait été apprécié pour des qualités qui n'avaient aucun rapport avec l'éloquence, avait été choisi par son supérieur, Joseph Foulon, alors abbé de Sainte-Geneviève, pour prêcher devant le prince lorrain et une si nombreuse assemblée.

— Bah! dit-il, et à quelle heure prêchez-vous?

— De neuf heures à neuf heures et demie, mon frère.

— Bon. Nous avons neuf heures moins un quart. Vous me donnerez bien cinq minutes. Ventre de biche! il y a plus de huit jours que nous n'avons trouvé l'occasion de dîner ensemble.

— Ce n'est point notre faute, dit Gorenflot, et notre amitié n'en souffre nulle atteinte, je vous prie de le croire, très cher frère; les devoirs de votre charge vous enchaînent près de

notre grand roi Henri III, que Dieu conserve! Les devoirs de mon état m'imposent la quête, et après la quête, les prières: il n'est donc pas étonnant que nous nous trouvions séparés.

— Oui; mais, corbœuf! dit Chicot, c'est, ce me semble, une nouvelle raison d'être joyeux quand nous nous retrouvons.

— Aussi, je suis infiniment joyeux, dit Gorenflot avec la plus piteuse mine de la terre; mais il n'en faut pas moins que je vous quitte.

Et le moine fit un mouvement pour se lever.

— Achevez au moins vos herbes, dit Chicot, en lui posant la main sur l'épaule et le faisant se rasseoir.

Gorenflot regarda les épinards et poussa un soupir; puis, ses yeux se portèrent sur l'eau rougie et il détourna la tête.

Chicot vit que le moment était venu de commencer l'attaque.

— Vous rappelez-vous ce petit dîner dont je vous parlais tout à l'heure? heim! dit-il, à la porte Montmartre, vous savez, où, tandis que notre grand roi Henri III se fouettait et fouettait les autres, nous mangeâmes une sarcelle des marais de la Grange-Batelière avec un coulis d'écrevisses, et où nous bûmes de ce joli vin de Bourgogne; comment appelez-vous donc ce vin là? N'est-ce pas un vin que vous avez découvert?

— C'est un vin de mon pays, dit Gorenflot, de la Romanie.

— Oui, oui, je me rappelle, c'est le lait que vous avez tété en venant au monde, digne fils de Noé.

Gorenflot passa avec un mélancolique sourire sa langue sur ses lèvres.

— Que dites-vous de ce vin? dit Chicot.

— Il était bon, dit le moine, mais il y en a cependant de meilleur.

— C'est ce que soutenait l'autre soir Claude Bonhomet, notre hôte, lequel prétend qu'il en a dans sa cave cinquante bouteilles près duquel celui de son confrère de la porte Montmartre n'est que de la piquette.

— C'est la vérité, dit Gorenflot.

— Comment, c'est la vérité? s'écria Chicot, et vous buvez de cette abominable eau rougie, quand vous n'avez que le bras à tendre pour boire de pareil vin? Pouah!

Et Chicot, prenant le hanap, en jeta le contenu par la chambre.

— Il y a temps pour tout, mon frère, dit Gorenflot. Le vin est bon lorsqu'on n'a plus rien à faire, après l'avoir bu, qu'à glorifier le dieu qui l'a fait. Mais lorsque l'on a un discours à prononcer, l'eau est préférable, non pas au goût, mais à l'usage: *facunda est aqua*.

— Bah! fit Chicot. *Magis facundum est vinum*, et la preuve, c'est que moi qui ai aussi un discours à prononcer et qui ai foi dans ma recette, je vais demander une bouteille de ce vin de la Romanie, et, ma foi, que me conseillez-vous de prendre avec, Gorenflot?

— Ne prenez pas de ces herbes, dit le moine, elles sont on ne peut plus mauvaises.

— Bzzzou, fit Chicot en prenant l'assiette de Gorenflot, et en la portant à son nez, Bzzzou!

Et cette fois, ouvrant une petite fenêtre, il jeta dans la rue herbes et assiette.

Puis se retournant:

— Maître Claude! cria-t-il.

L'hôte, qui probablement se tenait aux écoutes, parut sur le seuil.

— Maître Claude, dit Chicot, apportez-moi deux bouteilles de ce vin de la Romanie, que vous prétendez avoir meilleur que personne.

— Deux bouteilles! dit Gorenflot. — Pourquoi faire, puisque je n'en bois pas?

— Si vous en buviez, j'en ferais venir quatre bouteilles, j'en ferais venir six bouteilles, je ferais venir tout ce qu'il y en a dans la maison, dit Chicot. — Mais quand je bois seul, je bois mal, et deux bouteilles me suffiront.

— En effet, dit Gorenflot, deux bouteilles, c'est raisonnable, et si vous ne mangez avec cela que des substances maigres, votre confesseur n'aura rien à vous dire.

— Certainement, dit Chicot, du gras un mercredi de carême, fi-donc!

Et se dirigeant vers le garde-manger tandis que maître Bonhomet s'en allait chercher à la cave les deux bouteilles demandées, il en tira une fine poularde du Mans.

— Que faites-vous là, mon frère? dit Gorenflot qui suivait avec un intérêt involontaire les mouvemens du Gascon, que faites-vous là?

— Vous voyez, je m'empare de cette carpe, de peur qu'un autre ne mette la main dessus. Les mercredis de carême, il y a concurrence sur ces sortes de comestibles.

— Une carpe! dit Gorenflot étonné.

— Sans doute, une carpe, dit Chicot en lui mettant sous les yeux l'appétissante volaille.

— Et depuis quand une carpe a-t-elle un bec? demanda le moine.

— Un bec? dit le Gascon; où voyez-vous un bec? je ne vois qu'un museau.

— Des ailes? continua le Genovefin.

— Des nageoires.

— Des plumes?

— Des écailles; mon cher Gorenflot, vous êtes ivre.

— Ivre! s'écria Gorenflot, ivre! Oh! par exemple, moi, qui n'ai mangé que des épinards et qui n'ai bu que de l'eau.

— Eh bien! ce sont vos épinards qui vous chargent l'estomac, et votre eau qui vous monte à la tête.

— Parbleu! dit Gorenflot, voici notre hôte, il décidera.

— Quoi?

— Si c'est une carpe ou une poularde.

— Soit. Mais d'abord qu'il débouche le vin·

Je tiens à savoir si c'est le même. Débouchez, maître Claude.

Maître Claude déboucha une bouteille et en versa un demi-verre à Chicot

Chicot avala le demi-verre et fit clapper sa langue.

— Ah! dit-il, je suis un triste dégustateur, et ma langue n'a pas la moindre mémoire; il m'est impossible de dire s'il est plus mauvais, s'il est meilleur que celui de la porte Montmartre. Je ne suis pas même sûr que ce soit le même.

Les yeux de Gorenflot étincelaient en regardant, au fond du verre de Chicot, les quelques gouttes de rubis liquide qui y étaient restées.

— Tenez, mon frère, dit Chicot en versant plein un dé de vin dans le verre du moine, vous êtes en ce monde pour votre prochain; dirigez-moi.

Gorenflot prit le verre, le porta à ses lèvres, et dégusta lentement le peu de liqueur qu'il contenait.

— C'est du même crû, à coup sûr, dit-il; mais...

— Mais, reprit Chicot.

— Mais il y en avait trop peu, reprit le moine, pour que je puisse dire s'il était plus mauvais ou meilleur.

— Je tiens cependant à le savoir, dit Chicot. Peste! Je ne veux pas être trompé, et si vous n'aviez pas un discours à prononcer, mon frère, je vous prierais de déguster ce vin une seconde fois.

— Ce sera pour vous faire plaisir, dit le moine.

— Pardieu! fit Chicot.

Et il remplit à moitié le verre du Genovefin.

Gorenflot porta le verre à ses lèvres avec non moins de respect que la première fois, et le dégusta avec non moins de conscience.

— Meilleur, dit-il, meilleur, j'en réponds.

— Bah! vous vous entendez avec notre hôte.

— Un bon buveur, dit Gorenflot, doit au premier coup reconnaître le crû, au second la qualité, au troisième l'année.

— Oh! l'année, dit Chicot, que je voudrais donc savoir l'année de ce vin!

— C'est bien facile, reprit Gorenflot, en tendant son verre, versez-m'en deux gouttes seulement, et je vais vous la dire.

Chicot remplit le verre du moine aux trois quarts; le moine vida le verre lentement, mais sans s'y reprendre.

— 1561, dit-il en reposant le verre.

— Noël! cria Claude Bonhomet, 1561, c'est juste cela.

— Frère Gorenflot, dit le Gascon, en se découvrant, on en a béatifié à Rome qui ne le méritaient pas autant que vous.

— Un peu d'habitude, mon frère, dit modestement Gorenflot.

— Et de prédisposition, dit Chicot. Peste! l'habitude seule n'y fait rien, témoin moi, qui ai la prétention d'avoir l'habitude. Eh bien! que faites-vous donc?

— Vous le voyez, je me lève.

— Pourquoi faire?

— Pour aller à mon assemblée.

— Sans manger un morceau de ma carpe?

— Ah! c'est vrai, fit Gorenflot; il paraît, mon digne frère, que vous vous connaissez encore moins en nourriture qu'en boisson. Maître Bonhomet, qu'est-ce que cet animal?

Et frère Gorenflot montra l'objet de la discussion.

L'aubergiste regarda avec étonnement celui qui lui faisait cette question.

— Oui, reprit Chicot, on vous demande qu'est-ce que cet animal?

— Parbleu! dit l'hôte, c'est une poularde.

— Une poularde! reprit Chicot d'un air consterné.

— Et du Mans même, continua maître Claude.

— Eh bien! fit Gorenflot triomphant.

— Eh bien! dit Chicot, j'ai tort, à ce qu'il paraît. Mais comme je tiens beaucoup à manger cette poularde et à ne point pécher, cependant, faites-moi le plaisir, mon frère, au nom de nos sentimens réciproques, de jeter sur elle quelques gouttes d'eau et de la baptiser carpe.

— Ah! ah! fit Gorenflot.

— Oui, je vous prie, dit le Gascon, sans quoi j'aurai mangé peut-être quelqu'animal en état de péché mortel.

— Soit! dit Gorenflot, qui, par sa nature, excellent compagnon, commençait d'être mis en train par les trois dégustations qu'il avait faites, mais il n'y a plus d'eau.

— Il est dit, je ne sais plus où, reprit Chicot: Tu te serviras en cas d'urgence de ce que tu trouveras sous ta main. L'intention fait tout; baptisez avec du vin, mon frère; baptisez avec du vin; l'animal en sera peut-être un peu moins catholique; mais il n'en sera pas plus mauvais.

Et Chicot remplit bord à bord le verre du moine; la première bouteille y passa.

— Au nom de Bacchus, de Momus et de Comus, trinité du grand Saint-Pantagruel, dit Gorenflot, je te baptise Carpe.

Et trempant le bout de ses doigts dans le vin, il en laissa tomber deux ou trois gouttes sur l'animal.

— Maintenant, dit le Gascon en choquant son verre contre celui du moine, à la santé de la nouvelle baptisée; puisse-t-elle être cuite à point, et puisse l'art que va déployer maître Claude Bonhomet pour la perfectionner, ajouter encore aux qualités qu'elle a reçues de la nature!

— A sa santé, dit Gorenflot en interrompant un rire bruyant pour avaler le verre de vin de Bourgogne que lui avait versé Chicot. A sa santé, morbleu! Voilà de fier vin.

— Maître Claude, dit Chicot, mettez-moi incontinent cette carpe à la broche ; arrosez-la moi avec du beurre frais, dans lequel vous allez hacher menu du lard et des échalottes, puis quand elle commencera à se dorer, glissez-moi deux rôties dans la lèchefrite, et servez chaud.

Gorenflot ne soufflait pas le mot, mais il approuvait de l'œil, et avec un certain petit mouvement de tête qui indiquait une complète adhésion.

— Maintenant, dit Chicot, quand il eut vu ses intentions remplies, des sardines, maître Bonhomet, du thon. Nous sommes en carême, comme le disait tout-à-l'heure le pieux frère Gorenflot, et je veux faire un dîner tout-à-fait maigre. Puis, attendez donc, deux autres bouteilles de cet excellent vin de la Romanie, de 1561.

Les parfums de cette cuisine, qui rappelait la cuisine méridionale si chère aux véritables gourmands, commençaient à se répandre et montaient insensiblement au cerveau du moine. Sa langue devint humide, ses yeux brillèrent, mais il se contint encore, et même il fit un mouvement pour se lever.

— Ainsi donc, dit Chicot, vous me quittez comme cela, au moment du combat ?

— Il le faut, mon frère, dit Gorenflot en levant les yeux au ciel pour bien indiquer à Dieu le sacrifice qu'il lui faisait.

— C'est bien imprudent à vous d'aller comme cela prononcer un discours à jeûn.

— Pourquoi ? bégaya le moine.

— Parce que vous manquerez de poumons, mon frère. Gallien l'a dit : *Pulmo hominis facilè deficit.* (Le poumon de l'homme est faible et manque facilement.)

— Hélas ! oui, dit Gorenflot, et je l'ai souvent éprouvé moi-même ; si j'avais eu des poumons, j'eusse été un foudre d'éloquence.

— Vous voyez bien, fit Chicot.

— Heureusement, reprit Gorenflot en retombant sur sa chaise, heureusement que j'ai du zèle.

— Oui, mais le zèle ne suffit pas ; à votre place, je goûterais de ces sardines et je boirais encore quelques gouttes de ce nectar.

— Une seule sardine, dit Gorenflot, et un seul verre.

Chicot posa une sardine sur l'assiette du frère, et lui passa la seconde bouteille.

Le moine mangea la sardine et but le contenu du verre.

— Eh bien ! demanda Chicot, qui, tout en poussant le Génovefin sur l'article de la nourriture et de la boisson, demeurait fort sobre, eh bien !

— En effet, dit Gorenflot, je me sens moins faible.

— Ventre de biche ! dit Chicot, quand on a un discours à prononcer, il ne s'agit pas de se sentir moins faible, il s'agit de se sentir tout à fait bien ; et, à votre place, continua le Gascon, pour arriver à ce but, je mangerais les deux nageoires de cette carpe ; car, si vous ne mangez pas davantage, vous risquez de sentir le vin. *Merum sobrio malè olet.*

— Ah diable ! fit Gorenflot, vous avez raison, je n'y songeais pas.

Et comme en ce moment on tirait la poularde de la broche, Chicot coupa une de ses pattes qu'il avait baptisées du nom de nageoires ; patte que le moine mangea avec la jambe et avec la cuisse.

— Corps du Christ ! fit Gorenflot, voilà de savoureux poisson.

Chicot lui coupa l'autre nageoire, qu'il déposa sur l'assiette du moine, tandis qu'il suçait délicatement l'aile.

— Et de fameux vin, dit-il, en débouchant la troisième bouteille.

Une fois lancé, une fois échauffé, une fois réveillé dans les profondeurs de son estomac immense, Gorenflot n'eut plus la force de s'arrêter lui-même ; il dévora l'aîle, fit un squelette de la carcasse et appelant Bonhomet :

— Maître Claude, dit-il, j'ai très faim, ne m'aviez-vous pas offert certaine omelette au lard ?

— Certainement, dit Chicot, et même elle est commandée. N'est-ce pas, Bonhomet ?

— Sans doute, fit l'aubergiste qui ne contredisait jamais ses pratiques, quand leurs discours tendaient à un surcroît de consommation et par conséquent de dépense.

— Eh bien ! apportez, apportez, maître, dit le moine.

— Dans cinq minutes, répondit l'hôte qui, sur un coup-d'œil de Chicot, sortit diligemment pour préparer ce qu'on lui demandait.

— Ah ! fit Gorenflot en laissant retomber sur la table son énorme poing armé d'une fourchette, cela va mieux.

— N'est-ce pas ? fit Chicot.

— Et si l'omelette était là, je n'en ferais qu'une bouchée, comme, de ce verre, je ne fais qu'une gorgée.

Et l'œil étincelant de gourmandise, le moine avala le quart de la troisième bouteille.

— Ah çà ! dit Chicot, vous étiez donc malade ?

— J'étais niais, l'ami, dit Gorenflot ; ce maudit discours m'avait écœuré ; depuis trois jours j'y pense.

— Il devait être magnifique, dit Chicot.

— Splendide, fit le moine.

— Dites-m'en quelque chose en attendant l'omelette.

— Non pas, dit Gorenflot, un sermon à table, où as-tu vu cela, maître fou ? à la cour du roi, ton maître ?

— On prononce de fort beaux discours à la cour du roi Henri, que Dieu conserve ! dit Chicot en levant son feutre.

— Et sur quoi roulent ces discours? demanda Gorenflot.

— Sur la vertu, dit Chicot.

— Ah! oui, s'écria le moine, en se renversant sur sa chaise, avec cela que voilà encore un gaillard bien vertueux que ton roi Henri III!

— Je ne sais s'il est vertueux ou non, dit Chicot, mais ce que je sais, c'est que je n'ai jamais rien vu dont j'aie eu à rougir.

— Je le crois mordieu bien! dit le moine; il y a long-temps que tu ne rougis plus, maître paillard!

— Oh! fit Chicot, paillard, moi! l'abstinence en personne, la continence en chair et en os! moi qui suis de toutes les processions, de tous les jeûnes!

— Oui, de ton Sardanapale, de ton Nabuchodonosor, de ton Hérodes! Processions intéressées, jeûnes calculés. Heureusement on commence à le savoir par cœur, ton roi Henri III, que le diable emporte!

Et Gorenflot, en place du discours refusé, entonna à pleine gorge la chanson suivante :

Le roi pour avoir de l'argent,
A fait le pauvre et l'indigent
Et l'hypocrite;
Le grand pardon il a gagné
Au pain, à l'eau et à jeûn
Comme un ermite;
Mais Paris, qui le connaît bien,
Ne lui voudra plus prêter rien
A sa requête;
Car il a déjà tant prêté
Qu'il a de lui dire arrêté :
— Allez en quête.

— Bravo! cria Chicot, bravo!

Puis tout bas :

— Bon, ajouta-t-il, puisqu'il chante, il parlera.

En ce moment, maître Bonhomet entra, tenant d'une main la fameuse omelette, et de l'autre deux nouvelles bouteilles.

— Apporte, apporte, cria le moine, dont les yeux étincelèrent et dont un large sourire découvrit les trente-deux dents.

— Mais, notre ami, dit Chicot, il me semble que vous avez un discours à prononcer.

— Le discours est là, dit le moine en frappant son front, que commençait à envahir l'ardente enluminure de ses joues.

— A neuf heures et demie, dit Chicot.

— Je mentais, dit le moine; *omnis homo mendax, confiteor*.

— Et pour quelle heure était-ce donc véritablement?

— Pour dix heures.

— Pour dix heures? Je croyais que l'abbaye fermait à neuf.

— Qu'elle ferme, dit Gorenflot en regardant la chandelle à travers le bloc de rubis contenu dans son verrre; qu'elle ferme, j'en ai la clé.

— La clé de l'abbaye! s'écria Chicot; vous avez la clé de l'abbaye?

— Là, dans ma poche, dit Gorenflot, en frappant sur son froc, là.

— Impossible, dit Chicot, je connais les règles monastiques, j'ai été en pénitence dans trois couvens. On ne confie pas la clé de l'abbaye à un simple frère.

— La voilà, dit Gorenflot en se renversant sur sa chaise et en montrant avec jubilation une pièce de monnaie à Chicot.

— Tiens! de l'argent, fit Chicot. Ah! je comprends. Vous corrompez le frère portier pour rentrer aux heures qui vous plaisent, malheureux pécheur!

Gorenflot fendit sa bouche jusqu'aux oreilles avec ce béat et gracieux sourire de l'homme ivre.

— *Sufficit*, balbutia-t-il.

Et il s'apprêta à remettre la pièce d'argent dans sa poche.

— Attendez donc, attendez donc, dit Chicot. Tiens! la drôle de monnaie!

— A l'effigie de l'hérétique, dit Gorenflot. Aussi, trouée à l'endroit du cœur.

— En effet, dit Chicot, c'est un teston frappé par le roi de Béarn, et voilà effectivement un trou.

— Un coup de poignard, dit Gorenflot; mort à l'hérétique! Celui qui tuera l'hérétique est béatifié d'avance, et je lui donne ma part du paradis.

— Ah! ah! fit Chicot, voici les choses qui commencent à se dessiner; mais le malheureux n'est pas encore assez ivre.

Et il remplit de nouveau le verre du moine.

— Oui, dit le Gascon, mort à l'hérétique, et vive la messe!

— Vive la messe! dit Gorenflot en ingurgitant le verre d'un seul trait, vive la messe!

— Ainsi, dit Chicot, qui, en voyant le teston au fond de la large main de son convive, se rappelait le frère portier examinant les mains de tous les moines qu'il avait vus abonder sous le porche de l'abbaye, ainsi, vous montrez cette pièce de monnaie en entrant, au frère portier... et...

— Et j'entre, dit Gorenflot.

— Sans difficulté?

— Comme ce verre de vin entre dans mon estomac.

Et le moine absorba une nouvelle dose du généreux liquide.

— Peste! dit Chicot, si la comparaison est juste, vous devez entrer sans difficulté.

— C'est-à-dire, balbutia Gorenflot ivre-mort, c'est-à-dire que pour frère Gorenflot on ouvre les deux battans.

— Et vous prononcez votre discours?

— Et je prononce mon discours, dit le moine. Voilà comme ça se pratique : J'arrive, tu entends bien, Chicot, j'arrive...

— Je crois bien que j'entends; je suis tout oreilles.

— J'arrive donc, comme je le disais. L'assemblée est nombreuse et choisie ; il y a des barons ; il y a des comtes ; il y a des ducs.

— Et même des princes.

— Et même des princes, répéta le moine : tu l'as dit, des princes, rien que cela. J'entre humblement parmi les fidèles de l'Union.

— Les fidèles de l'Union ? répéta à son tour Chicot ; qu'est-ce que cette fidélité là ?

— J'entre parmi les fidèles de l'Union ; on appelle frère Gorenflot, et je m'avance.

A ces mots, le moine se leva.

— C'est cela, dit Chicot, avancez.

— Et je m'avance, reprit Gorenflot essayant de joindre l'exécution à la parole ; mais à peine eut-il fait un pas, qu'il trébucha à l'angle de la table et roula sur le parquet.

— Bravo ! dit Chicot en le relevant et en le rasseyant sur une chaise, vous vous avancez, vous saluez l'auditoire, et vous dites.

— Non, je ne dis pas, ce sont les amis qui disent.

— Et que disent les amis ?

— Les amis disent : Frère Gorenflot ! le discours de frère Gorenflot ! heim ! beau nom de ligueur, frère Gorenflot !

Et le moine répéta son nom, en le caressant de l'intonation.

— Beau nom de ligueur ? répéta Chicot ; quelle vérité va donc sortir du vin de cet ivrogne ?

— Alors je commence.

Et le moine se releva, fermant les yeux, parce qu'il était ébloui ; s'appuyant au mur, parce qu'il était mort-ivre.

— Vous commencez, dit Chicot, en le maintenant contre la muraille, comme Paillasse fait d'Arlequin.

— Je commence : « Mes frères, c'est un beau jour pour la foi. Mes frères, c'est un très beau jour pour la foi. »

Après ce superlatif, Chicot vit qu'il n'y avait plus rien à tirer du moine ; aussi le lâcha-t-il.

Frère Gorenflot, qui ne gardait cet équilibre que grâce à l'appui que lui présentait Chicot, aussitôt que cet appui lui manqua, glissa le long de la muraille comme une planche mal assurée, et de ses pieds alla heurter la table du haut de laquelle la secousse qu'il lui imprima fit tomber quelques bouteilles vides.

— Amen ! dit Chicot.

Presque aussitôt un ronflement pareil à celui du tonnerre fit gémir les vitres de l'étroit cabinet.

— Bon, dit Chicot, voilà les pattes de la poularde qui font leur effet. Notre ami en a pour douze heures de sommeil, et je puis le déshabiller sans inconvénient.

Aussitôt, jugeant sans doute qu'il n'avait pas de temps à perdre, Chicot dénoua les cordons de la robe du moine, en fit sortir chaque bras, et retournant Gorenflot comme il eût fait d'un sac de noix, il le roula dans la nappe, le coiffa d'une serviette et roulant le froc du moine sous son manteau, il passa dans la cuisine.

— Maître Bonhomet, dit-il, en donnant à l'aubergiste un noble à la rose, voilà pour notre souper ; voilà pour celui de mon cheval, que je vous recommande, et voilà surtout pour qu'on ne réveille point le digne frère Gorenflot, qui dort comme un bienheureux.

— Bien ! dit l'aubergiste qui trouvait son compte à ces trois choses, bien ! soyez tranquille, monsieur Chicot.

Sur cette assurance, Chicot sortit, et léger comme un daim, clairvoyant comme un renard, il gagna l'angle de la rue Saint-Etienne, où, après avoir mis avec grand soin le teston à l'effigie du Béarn dans sa main droite, il endossa la robe du frère, et, à dix heures moins un quart, s'en vint, non sans un certain battement de cœur, se présenter, à son tour, au guichet de l'abbaye Sainte-Geneviève.

VI.

COMMENT CHICOT S'APERÇUT QU'IL ÉTAIT PLUS FACILE D'ENTRER A L'ABBAYE SAINTE-GENEVIÈVE QUE D'EN SORTIR.

Chicot, en passant le froc du moine, avait pris une précaution importante, c'était de doubler l'épaisseur de ses épaules par l'habile disposition de son manteau et des autres vêtemens que la robe du moine rendait inutiles ; il avait même couleur de barbe que Gorenflot, et quoique l'un fût né sur les bords de la Saône et l'autre sur ceux de la Garonne, il s'était amusé à contrefaire tant de fois la voix de son ami, qu'il en était arrivé à l'imiter à s'y méprendre. Or, chacun sait que la barbe et la voix sont les deux seules choses qui sortent des profondeurs d'un capuchon de moine.

La porte allait se fermer quand Chicot arriva, et le frère portier n'attendait plus que quelques retardataires. Le Gascon exhiba son Béarnais percé au cœur, et fut admis sans opposition. Deux moines le précédaient ; il les suivit et pénétra avec eux dans la chapelle du couvent, qu'il connaissait pour y avoir souvent accompagné le Roi ; le Roi avait toujours accordé une protection particulière à l'abbaye Sainte-Geneviève.

La chapelle était de construction romaine, c'est-à-dire qu'elle datait du onzième ou douzième siècle, et que, comme toutes les chapelles de cette époque, le chœur recouvrait une crypte ou église souterraine. Il en résultait que le chœur était plus élevé que la nef de huit ou dix pieds ; que l'on montait dans le chœur par deux escaliers latéraux, tandis qu'une porte de fer, s'ouvrant entre les deux escaliers, conduisait de la nef à la crypte dans laquelle, une fois cette porte ouverte, on descendait par au-

tant de degrés qu'il y en avait aux escaliers du chœur.

Dans ce chœur, qui dominait toute l'église de chaque côté de l'autel que surmontait un tableau de sainte Geneviève, attribué à maître Rosso, étaient les statues de Clovis et de Clotilde.

Trois lampes seulement éclairaient la chapelle, l'une suspendue au milieu du chœur, les deux autres disposées à égale distance dans la nef.

Cette lumière, à peine suffisante, donnait une solennité plus grande à cette église dont elle doublait les proportions, puisque l'imagination pouvait étendre à l'infini les parties perdues dans l'ombre.

Chicot eut d'abord besoin d'accoutumer ses yeux à l'obscurité : pour les exercer, il s'amusa à compter les moines. Il y en avait cent vingt dans la nef. et douze dans le chœur. en tout cent trente-deux. Les douze moines du chœur étaient rangés sur une seule ligne en avant de l'autel, et semblaient défendre le tabernacle comme une rangée de sentinelles.

Chicot vit avec plaisir qu'il n'était pas le dernier à se joindre à ceux que frère Gorenflot appelait les frères de l'Union. Derrière lui entrèrent encore trois moines vêtus d'amples robes grises, lesquels allèrent se placer en avant de cette ligne que nous avons comparée à une rangée de sentinelles.

Un petit moinillon que n'avait point alors aperçu Chicot, et qui était sans doute quelque enfant de chœur du couvent, fit le tour de la chapelle pour voir si tout le monde était bien à son poste ; puis, l'inspection finie, il alla parler à l'un des trois moines arrivés les derniers, qui se trouvait au milieu.

— Nous sommes cent trente-six, dit le moine d'une voix forte ; c'est le compte de Dieu.

Aussitôt les cent vingt moines agenouillés dans la nef se levèrent, et prirent place sur les chaises ou dans les stalles. Bientôt un grand bruit de gonds et de verroux annonça que les portes massives se fermaient.

Ce ne fut pas sans un certain battement de cœur que Chicot, tout brave qu'il était, entendit le grincement des serrures. Pour se donner le temps de se remettre. il alla s'asseoir à l'ombre de la chaire d'où ses yeux se portaient tout naturellement sur les trois moines qui paraissaient les personnages principaux de cette réunion.

On leur avait apporté des fauteuils, et ils s'étaient assis, pareils à trois juges. Derrière eux, les douze moines du chœur se tenaient debout.

Quand le tumulte occasioné par la fermeture des portes et par le changement d'attitude des assistans eut cessé, une petite cloche tinta trois fois.

C'était sans doute le signal du silence, car des *chuts* prolongés se firent entendre pendant les deux premiers coups, et au troisième tout bruit cessa.

— Frère Monsoreau, dit le même moine qui avait déjà parlé, quelles nouvelles apportez-vous à l'Union de la province d'Anjou ?

Deux choses firent dresser l'oreille à Chicot.

La première, cette voix au timbre si accentué qu'elle semblait bien plus faite pour sortir, sur un champ de bataille, de la visière d'un casque, que, dans une église, du capuchon d'un moine.

La seconde, ce nom de frère Monsoreau, connu depuis quelques jours seulement à la cour où, comme nous l'avons dit, il avait produit une certaine sensation.

Un moine de haute taille, et dont la robe formait des plis anguleux, traversa une partie de l'assemblée, et, d'un pas ferme et hardi, monta dans la chaire. Chicot essaya de voir son visage.

C'était chose impossible.

— Bon, dit-il. et si l'on ne voit pas le visage des autres. au moins les autres ne verront-ils pas le mien.

— Mes frères, dit alors une voix qu'à ses premiers accens Chicot reconnut pour celle du grand-veneur, les nouvelles de la province d'Anjou ne sont point satisfaisantes ; non pas que nous y manquions de sympathies, mais parce que nous manquons de représentans. La propagation de l'Union dans cette province avait été confiée au baron de Méridor ; mais ce vieillard, désespéré de la mort récente de sa fille. a. dans sa douleur, négligé les affaires de la sainte Ligue, et jusqu'à ce qu'il soit consolé de la perte qu'il a faite. nous ne pouvons compter sur lui. Quant à moi, j'apporte trois nouvelles adhésions à l'association, et, selon le réglement, je les ai déposées dans le tronc du couvent. Le conseil jugera si ces trois nouveaux frères, dont je réponds d'ailleurs comme de moi-même, doivent être admis à faire partie de la sainte Union.

Un murmure d'approbation circula dans les rangs des moines, et frère Monsoreau avait regagné sa place que ce bruit n'était pas encore éteint.

— Frère La Hurière, reprit le même moine qui paraissait destiné à faire l'appel des fidèles selon son caprice, dites-nous ce que vous avez fait dans la ville de Paris.

Un homme, au capuchon rabattu, parut à son tour dans la chaire que venait de laisser vacante M. de Monsoreau.

— Mes frères, dit-il. vous savez tous si je suis dévôt à la foi catholique, et si j'ai donné des preuves de cette dévotion, pendant le grand jour où elle a triomphé. Oui, mes frères, dès cette époque, et je m'en grorifie, j'étais un des fidèles de notre grand Henri de Guise. et c'est de la bouche même de M. de Besme, à qui Dieu accorde toutes ses bénédictions ! que j'ai

reçu les ordres qu'il a daigné me donner et que j'ai suivis à ce point que j'ai voulu tuer mes propres locataires. Or, cette preuve de dévoûment à cette sainte cause m'a fait nommer quartenier, et j'ose dire que c'est une heureuse circonstance pour la religion. J'ai pu ainsi noter tous les hérétiques du quartier Saint-Germain-l'Auxerrois où je tiens toujours, rue de l'Arbre-Sec, l'hôtel de la Belle-Etoile, à votre service, mes frères; et les ayant notés, les désigner à nos amis. Certes, je n'ai plus soif du sang des huguenots comme autrefois, mais je ne saurais me dissimuler le but véritable de la sainte Union que nous sommes en train de fonder.

— Ecoutons, se dit Chicot; ce La Hurière était, si je m'en souviens bien, un furieux tueur d'hérétiques, et il doit en savoir long sur la Ligue, si l'on mesure chez Messieurs les ligueurs la confiance sur le mérite.

— Parlez, parlez, dirent plusieurs voix.

La Hurière, qui trouvait l'occasion de déployer des facultés d'orateur qu'il avait rarement l'occasion de développer, quoiqu'il les crût innées en lui, se recueillit un instant, toussa et reprit :

— Si je ne me trompe, mes frères, l'extinction des hérésies particulières n'est pas seulement ce qui nous préoccupe. Il faut que les bons Français soient assurés de ne jamais rencontrer d'hérétiques parmi les princes appelés à les gouverner. Or, mes frères, où en sommes-nous? François II, qui promettait d'être un zélé, est mort sans enfans. Charles IX, qui était un zélé, est mort sans enfans. Le roi Henri III, dont ce n'est point à moi de rechercher les croyances et de qualifier les actions, mourra probablement sans enfans; restera donc le duc d'Anjou, qui non-seulement n'a pas d'enfans non plus, mais qui encore paraît tiède pour la sainte Ligue.

Ici plusieurs voix interrompirent l'orateur, parmi lesquelles celle du grand-veneur.

— Pourquoi tiède? dit la voix, et qui vous fait porter cette accusation contre le prince?

— Je dis tiède, parce qu'il n'a pas encore donné son adhésion à la Ligue, quoique l'illustre frère qui vient de m'interpeller l'ait positivement promise en son nom.

— Qui vous dit qu'il ne l'ait point donnée, reprit la voix, puisqu'il y a des adhésions nouvelles? Vous n'avez le droit, ce me semble, de soupçonner personne, tant que le dépouillement ne sera point fait.

— C'est vrai, dit La Hurière, j'attendrai donc encore; mais, après le duc d'Anjou, qui est mortel et qui n'a point d'enfans, remarquez que l'on meurt jeune dans la famille, à qui reviendra la couronne? Au plus farouche huguenot qu'on puisse imaginer, à un renégat, à un relaps, à un Nabuchodonosor.

Ici, au lieu de murmurer, ce furent des applaudissemens frénétiques qui interrompirent La Hurière.

— A Henri de Béan, enfin, contre lequel cette association est surtout faite; à Henri de Béarn que l'on croit souvent à Pau ou à Tarbes occupé de ses amours, et que l'on rencontre à Paris.

— A Paris? s'écrièrent plusieurs voix, à Paris! c'est impossible.

— Il y est venu, s'écria La Hurière. Il s'y trouvait la nuit où Mme de Sauve a été assassinée; il y est peut-être encore en ce moment.

— A mort le Béarnais! crièrent plusieurs voix.

— Oui, sans doute, à mort! cria La Hurière, et s'il vient par hasard loger à la Belle-Etoile, je réponds bien de lui; mais il ne viendra pas. On ne prend pas un renard deux fois à la même trouée. Il ira loger ailleurs, chez quelque ami, car il a des amis, l'hérétique. Eh bien! c'est le nombre de ces amis qu'il faut diminuer ou faire connaître. Notre Union est sainte, notre Ligue est loyale, consacrée, bénie, encouragée par notre Saint-Père le pape Grégoire III. Je demande donc qu'on n'en fasse pas plus long-temps mystère, que des listes soient remises aux quarteniers, qu'il aillent avec ces listes dans les maisons, inviter les bons citoyens à signer. Ceux qui signeront, seront nos amis; ceux qui refuseront de signer, seront nos ennemis, et l'occasion se présentant d'une seconde Saint-Barthélemy, qui semble aux vrais fidèles devenir de plus en plus urgente, eh bien! nous ferions ce que nous avons déjà fait dans la première, nous épargnerions à Dieu la fatigue de séparer lui-même les bons des méchans.

A cette péroraison, des tonnerres d'applaudissemens éclatèrent; puis, quand ils se furent calmés avec cette lenteur et ce tumulte qui prouvent que les acclamations ne sont qu'interrompues, la voix grave du moine qui avait déjà parlé plusieurs fois se fit entendre, et dit :

— La proposition de frère La Hurière, que la sainte Union remercie de son zèle, est prise en considération; elle sera débattue en conseil supérieur.

Les applaudissemens redoublèrent. La Hurière s'inclina plusieurs fois pour remercier l'assemblée, et, descendant les marches de la chaire, regagna sa place, courbé sous l'immensité de son triomphe.

— Ah! ah! se dit Chicot, je commence à voir clair dans tout ceci. On a moins de confiance, à l'endroit de la foi catholique, dans mon fils Henri que dans son frère Charles IX et MM. de Guise. C'est probable, puisque le Mayenne est fourré dans tout ceci. MM. de Guise veulent former dans l'état une petite société à part, dont ils seront les maîtres; ainsi le grand Henri, qui est général, tiendra les armées; ainsi le gros Mayenne tiendra la bour-

geoisie ; ainsi l'illustre cardinal tiendra l'église, et un beau matin, mon fils Henri s'apercevra qu'il ne tient rien du tout que son chapelet, avec lequel on l'invitera à se retirer dans quelque monastère. Puissamment raisonné ! Ah bien ! oui... mais reste le duc d'Anjou. Diable ! le duc d'Anjou, qu'en fera-t-on ?

— Frère Gorenflot ! dit la voix du moine qui avait déjà appelé le grand-veneur et La Hurière.

Soit qu'il fût préoccupé des réflexions que nous venons de transmettre à nos lecteurs, soit qu'il ne fût pas encore habitué de répondre au nom qu'il avait pris cependant avec le froc du frère quêteur, Chicot ne répondit pas.

— Frère Gorenflot ! reprit la voix du moinillon, voix si claire et si aiguë, que Chicot tressaillit.

— Oh ! oh ! murmura-t-il, on dirait d'une voix de femme qui appelle frère Gorenflot. Est-ce que, dans cette honorable assemblée, non-seulement les rangs, mais encore les sexes sont confondus ?

— Frère Gorenflot, répéta la même voix féminine, n'êtes-vous donc pas ici ?

— Ah ! mais, se dit tout bas Chicot, frère Gorenflot, c'est moi, allons.

Puis, tout haut :

— Si fait, si fait, dit-il en nazillant comme le moine, me voilà, me voilà. J'étais plongé dans les profondes méditations qu'avait fait naître en moi le discours de frère La Hurière, et je n'avais pas entendu que l'on m'avait appelé.

Quelques murmures d'approbation rétrospective en faveur de La Hurière, dont les paroles vibraient encore dans tous les cœurs, se firent entendre et donnèrent à Chicot le temps de se préparer.

Chicot pouvait, dira-t-on, ne pas répondre au nom de Gorenflot, puisque nul ne levait son capuchon. Mais les assistans s'étaient comptés, on se le rappelle ; donc, ils se connaissaient et s'attendaient ; donc, inspection faite des visages, et cette inspection eût été provoquée par l'absence d'un homme censé présent, la fraude eût été découverte, et alors la position de Chicot devenait grave.

Chicot n'hésita donc point un instant. Il se leva, fit le gros dos, monta les degrés de la chaire, et, tout en les montant, rabattit son capuchon le plus possible.

— Mes frères, dit-il, en imitant à s'y méprendre la voix du moine, je suis le frère quêteur de ce couvent, et vous savez que cette charge me donne le droit d'entrer dans les demeures de tous. J'use donc de ce droit pour le bien du Seigneur.

Mes frères, continua-t-il, en se rappelant l'exorde de Gorenflot si inopinément interrompu par le sommeil qui, à cette heure, en vertu du liquide absorbé, étreignait encore en maître le vrai Gorenflot, mes frères, c'est un beau jour pour la foi que celui qui nous réunit. Parlons franc, mes frères, puisque nous voilà dans la maison du Seigneur.

— Qu'est-ce que le royaume de France ? Un corps. Saint-Augustin l'a dit : *Omnis civitas corpus est.* « Toute cité est un corps. » Quelle est la condition du salut d'un corps ? La bonne santé. Comment conserve-t-on la santé du corps ? En pratiquant de prudentes saignées quand il y a excès de forces. Or, il est évident que les ennemis de la religion catholique sont trop forts, puisque nous les redoutons ; il faut donc saigner encore une fois ce grand corps que l'on appelle la Société ; c'est ce que me répètent tous les jours les fidèles dont j'apporte au couvent les œufs, les jambons et l'argent.

Cette première partie du discours de Chicot fit une vive impression dans l'auditoire.

Chicot laissa au murmure d'approbation qu'il venait de soulever le temps de se produire, puis de s'apaiser, et il reprit :

— On m'objectera peut-être que l'église abhorre le sang ; *ecclesia abhorret à sanguine*, continua-t-il. Mais notez bien ceci, mes chers frères : le théologien ne dit pas de quel sang l'église a horreur, et je parierais un bœuf contre un œuf que ce n'est point, en tout cas, du sang des hérétiques qu'il a voulu parler. En effet : *Fons malus, corruptorum sanguis hereticorum autem pessimus !* Et puis, un autre argument, mes frères : j'ai dit l'église ! Mais, nous autres, nous ne sommes pas seulement l'église. Frère Monsoreau, qui a si éloquemment parlé tout-à-l'heure, a, j'en suis bien certain, son couteau de grand-veneur à la ceinture. Frère La Hurière manie la broche avec facilité : *Veru agreste, lethiferum tamen instrumentum.* Moi-même, qui vous parle, mes frères, moi, Jacques-Nepomucène Gorenflot, j'ai porté le mousquet en Champagne, et j'ai brûlé des huguenots dans leur prêche. Ç'aurait été pour moi un honneur suffisant, et j'aurais mon paradis tout fait. Je le croyais du moins, quand tout-à-coup on a soulevé dans ma conscience un scrupule : les huguenotes, avant d'être brûlées, avaient été un peu violées. Il paraît que cela gâtait la belle action, à ce que m'a dit mon directeur, du moins... Aussi me suis-je hâté d'entrer en religion, et pour effacer la souillure que les hérétiques avaient laissée en moi, j'ai fait, à partir de ce moment, vœu de passer le reste de mes jours dans l'abstinence, et de ne plus fréquenter que de bonnes catholiques.

Cette seconde partie du discours de l'orateur n'eut pas moins de succès que la première, et chacun parut admirer les moyens dont s'était servi le Seigneur pour opérer la conversion de frère Gorenflot.

Aussi quelques applaudissemens se mêlèrent-ils au murmure d'approbation. Chicot salua modestement l'assemblée.

— Il nous reste, reprit Chicot, à parler des chefs que nous nous sommes donnés, et sur lesquels il me semble, à moi, pauvre Genovefin indigne! qu'il y a quelque chose à dire. Certes, il est beau et surtout prudent de s'introduire la nuit, sous un froc, pour entendre prêcher frère Gorenflot, mais il semble que le devoir de pareils mandataires ne doit pas se borner là. Une si grande prudence prête à rire à ces damnés huguenots, qui, après tout, sont des enragés lorsqu'il s'agit d'estocades. Je demande donc que nous ayons une allure plus digne de gens de cœur que nous sommes. ou pultôt que nous voulons paraître. Qu'est-ce que nous souhaitons? L'extinction de l'hérésie... Eh bien! mais.. cela peut se crier sur les toits. ce me semble. Que ne marchons-nous par les rues de Paris comme une sainte procession, faisant montre de notre belle tenue et de nos bonnes pertuisannes; mais non pas comme des larrons nocturnes qui regardent à chaque carrefour si le guet arrive? Mais quel est l'homme qui donnera l'exemple? dites-vous. Eh bien! ce sera moi. moi Jacques-Népomucène Gorenflot, moi. frère indigne de l'ordre de Sainte-Geneviève, humble et pauvre quêteur de ce couvent; ce sera moi qui, la cuirasse sur le dos, la salade sur la tête et le mousquet sur l'épaule, marcherai, s'il le faut, à la tête des bons catholiques qui me voudront suivre, et cela je le ferai. ne fût-ce que pour faire rougir des chefs qui se cachent, comme si, en défendant l'église, il s'agissait de soutenir quelque ribaude en querelle.

La péroraison de Chicot, qui correspondait aux sentimens de beaucoup de membres de la Ligue qui ne voyaient pas la nécessité d'aller au but par d'autre route que par le chemin dont la Saint-Barthélemy. six ans auparavant, avait ouvert la barrière, et que, par conséquent, les lenteurs des chefs désespéraient, alluma le feu sacré dans tous les cœurs, et, à part trois capuchons qui demeurèrent silencieux, l'assemblée se mit à crier d'une voix: Vive la messe! Noël au brave frère Gorenflot! la procession! la procession!

L'enthousiasme était d'autant plus vivement excité que c'était la première fois que le zèle du digne frère se produisait sous un pareil jour. Jusque-là ses amis les plus intimes l'avaient rangé au nombre des zélés sans doute, mais des zélés que le sentiment de la conservation de soi-même retenait dans les bornes de la prudence. Point du tout. de cette demi-teinte dans laquelle il était resté, frère Gorenflot s'élançait tout-à-coup. armé en guerre. dans le jour éclatant de l'arène; c'était une grande surprise qui amenait une grande réhabilitation, et quelques-uns. dans leur admiration, d'autant plus grande qu'elle était plus inattendue, mettaient dans leur esprit frère Gorenflot, qui avait prêché la première procession, à la hauteur de Pierre-l'Ermite, qui avait prêché la première croisade.

Malheureusement ou heureusement pour celui qui avait produit cette exaltation, ce n'était pas le plan des chefs de lui laisser prendre son cours. Un des trois moines silencieux se pencha à l'oreille du moinillon, et la voix flûtée de l'enfant retentit aussitôt sous les voûtes, criant trois fois:

— Mes frères, il est l'heure de la retraite, la séance est levée.

Les moines se levèrent, bourdonnant, et tout en se promettant de demander d'une voix unanime, à la prochaine séance, la procession proposée par le brave frère Gorenflot, prirent lentement le chemin de la porte. Beaucoup s'étaient approchés de la chaire pour féliciter le frère quêteur à la descente de cette tribune du haut de laquelle il avait eu un si grand succès. Mais Chicot réfléchissant, qu'entendue de près, sa voix, de laquelle il n'avait jamais pu extraire un petit accent gascon, pouvait être reconnue; que, vu de près, son corps, qui dans la ligne verticale présentait six ou huit bons pouces de plus que frère Gorenflot, lequel avait sans doute grandi dans l'esprit de ses auditeurs, mais moralement surtout, pouvait exciter quelqu'étonnement, Chicot, disons-nous, s'était jeté à genoux et paraissait, comme Samuel. abîmé dans une conversation tête-à-tête avec le Seigneur.

On respecta donc son extase, et chacun s'achemina vers la sortie avec une agitation qui, sous le capuchon, dans les plis duquel il avait ménagé des ouvertures pour ses yeux, réjouissait fort Chicot.

Cependant le but de Chicot était à peu près manqué. Ce qui lui avait fait quitter le roi Henri III sans lui demander congé, c'était la vue du duc de Mayenne. Ce qui l'avait fait revenir à Paris. c'était la vue de Nicolas David. Chicot, comme nous l'avons dit, avait bien fait un double vœu de vengeance; mais il était bien petit compagnon pour s'attaquer à un prince de la maison de Lorraine, ou, pour le faire impunément, il lui fallait attendre longuement et patiemment l'occasion. Il n'en était pas de même de Nicolas David, qui n'était qu'un simple avocat normand, matois fort retors. il est vrai, qui avait été soldat avant d'être avocat. et maître d'armes tandis qu'il était soldat. Mais, sans être maître d'armes, Chicot avait la prétention de jouer assez proprement de la rapière; la grande question était donc pour lui de rejoindre son ennemi. et, une fois rejoint, Chicot, comme les anciens preux, mettait sa vie sous la garde de son bon droit et de son épée.

Chicot regardait donc tous les moines s'en aller les uns après les autres, afin. sous ces frocs et ces capuchons, de reconnaître, s'il était possible, la taille longue et menue de maître Nicolas, quand il s'aperçut tout-à-coup qu'en

sortant, chaque moine était soumis à un examen pareil à celui qu'il avait subi en entrant, et tirant de sa poche un signe quelconque, n'obtenait son *exeat* que lorsque le frère portier le lui avait donné sur l'inspection de ce signe. Chicot crut d'abord s'être trompé, et resta un instant dans le doute; mais ce doute fut bientôt changé en une certitude qui fit poindre une sueur froide à la racine des cheveux de Chicot.

Frère Gorenflot lui avait bien indiqué le signe à l'aide duquel on pouvait entrer, mais il avait oublié de lui montrer le signe à l'aide duquel on pouvait sortir.

VII.

COMMENT CHICOT, FORCÉ DE RESTER DANS L'ÉGLISE DE L'ABBAYE, VIT ET ENTENDIT DES CHOSES QU'IL ÉTAIT FORT DANGEREUX DE VOIR ET D'ENTENDRE.

Chicot se hâta de descendre de sa chaire et de se mêler aux derniers moines, afin de reconnaître, s'il était possible, le signe à l'aide duquel on pouvait regagner la rue, et de se procurer ce signe, s'il en était encore temps. En effet, après avoir rejoint les retardataires, après avoir allongé la tête par dessus toutes les têtes, Chicot reconnut que le signe de sortie était un denier taillé en étoile.

Notre Gascon avait bon nombre de deniers dans sa poche, mais malheureusement pas un n'avait cette taille particulière, d'autant plus inusitée qu'elle exilait pour jamais cette pièce, ainsi mutilée, de la circulation monétaire.

Chicot envisagea la situation d'un coup d'œil. Arrivé à la porte, ne pouvant pas produire son denier étoilé, il était reconnu comme un faux frère; puis, comme tout naturellement les investigations ne se borneraient point là pour maître Chicot, fou du roi, charge qui lui donnait beaucoup de privilèges au Louvre et dans les autres châteaux, mais qui, dans l'abbaye de Sainte-Geneviève, et surtout en circonstances pareilles, perdait beaucoup de son prestige, Chicot était pris dans un traquenard; il gagna l'ombre d'un pilier et se blottit dans l'angle d'un confessionnal, adossé à l'angle de ce pilier.

Et puis, se dit Chicot, en me perdant, je perds la cause de mon imbécile de souverain que j'ai la niaiserie d'aimer, tout en lui faisant des sottises et tout en lui disant des injures. Sans doute il eût mieux valu retourner à l'hôtellerie de la Corne d'Abondance, et rejoindre frère Gorenflot; mais à l'impossible nul n'est tenu.

Et tout en se parlant ainsi à lui-même, c'est-à-dire à l'interlocuteur le plus intéressé à ne pas dire un mot de ce qu'il disait, Chicot s'effaçait de son mieux entre l'angle de son confessionnal et les moulures de son pilier.

Alors il entendit l'enfant de chœur crier du parvis:

— N'y a-t-il plus personne? On va fermer les portes.

Aucune voix ne répondit. Chicot allongea le cou et vit effectivement la chapelle vide, à l'exception des trois moines plus enfroqués que jamais, lesquels se tenaient assis dans les stalles qu'on leur avait apportées au milieu du chœur.

— Bon, dit Chicot, pourvu qu'on ne ferme pas les fenêtres, c'est tout ce que je demande.

— Faisons la visite, dit l'enfant de chœur au frère portier.

— Ventre de biche! dit Chicot, voilà un moinillon que je porte dans mon cœur.

Le frère portier alluma un cierge, et, suivi de l'enfant de chœur, commença de faire le tour de l'église.

Il n'y avait pas un instant à perdre. Le frère portier et son cierge devaient passer à quatre pas de Chicot qui ne pouvait manquer d'être découvert; Chicot tourna habilement autour du pilier, demeurant dans l'ombre à mesure que l'ombre tournait, et, ouvrant le confessionnal fermé au loquet seulement, il se glissa dans la boîte oblongue dont il tira la porte sur lui après s'être assis dans la stalle.

Le frère portier et le moinillon passèrent à quatre pas de là, et à travers le grillage sculpté, Chicot vit se refléter sur sa robe la lumière du cierge qui les éclairait.

— Que diable! se dit Chicot, ce frère portier, ce moinillon et ces trois moines ne vont pas rester éternellement dans l'église: quand ils seront sortis, j'entasserai les chaises sur les bancs, Pelion sur Ossa, comme dit M. Ronsard, et je sortirai par la fenêtre.

— Ah! oui, par la fenêtre, reprit Chicot se répondant à lui-même; mais quand je serai sorti par la fenêtre, je me trouverai dans la cour, et la cour n'est point la rue. Je crois que mieux vaut encore passer la nuit dans le confessionnal. La robe de Gorenflot est chaude; ce sera une nuit moins païenne que celle que j'eusse passée ailleurs, et j'y compte pour mon salut.

— Eteins les lampes, dit l'enfant de chœur; Que l'on voie bien du dehors que le conciliabule est fini.

Le portier, à l'aide d'un immense éteignoir, étouffa aussitôt la lumière des deux lampes de la nef qui se trouva plongée ainsi dans une funèbre obscurité.

Puis celle du chœur.

L'église ne fut plus alors éclairée que par le rayon blafard qu'une lune d'hiver faisait glisser à grande peine à travers les vitraux coloriés.

Puis, après la lumière, le bruit s'éteignit.

La cloche sonna minuit.

— Ventre de biche! dit Chicot, à minuit, dans une église; s'il était à ma place, mon fils Henriquet aurait une belle peur. Heureusement que nous sommes d'une complexion moins timide. Allons, Chicot, mon ami, bonsoir et bonne nuit!

Et après s'être adressé ce souhait à lui-même, Chicot s'accommoda du mieux qu'il pût dans son confessionnal, poussa le petit verrou intérieur afin d'être chez lui, et ferma les yeux.

Il y avait dix minutes à peu près que ses paupières s'étaient jointes, et que son esprit, troublé par les premières vapeurs du sommeil, voyait flotter, dans ce vague mystérieux qui forme le crépuscule de la pensée, une foule de figures indécises, quand un coup éclatant, frappé sur un timbre de cuivre, vibra dans l'église, et alla se perdre frémissant dans ses profondeurs.

— Ouais ! fit Chicot, en rouvrant les yeux et en dressant les oreilles : Que veut dire ceci ?

En même temps la lampe du chœur se ralluma bleuâtre, et, de son premier reflet éclaira les trois mêmes moines, assis toujours les uns près des autres, à la même place et dans la même immobilité.

Chicot ne fut point exempt d'une certaine crainte superstitieuse ; tout brave qu'il était, notre Gascon était de son époque, et son époque était celle des traditions fantastiques et des légendes terribles.

Il fit tout doucement le signe de la croix en murmurant tout bas :

— *Vade retro, Satanas !*

Mais comme les lumières ne s'éteignirent point au signe de notre rédemption, ce qu'elles n'eussent point manqué de faire si elles eussent été des lueurs infernales ; comme les trois moines restèrent à leurs places malgré le *vade retro*, le Gascon commença de croire qu'il avait affaire à des lumières naturelles, et sinon à de vrais moines, du moins à des personnages en chair et en os.

Chicot ne s'en secoua pas moins, en proie à ce frisson de l'homme qui s'éveille, combiné avec le tremblement de l'homme qui a peur.

En ce moment, une des dalles du chœur se leva lentement et resta dressée sur sa base étroite. Un capuchon gris se montra au bord de l'ouverture noire, puis, un moine tout entier apparut, qui prit pied sur le marbre, tandis que la dalle se refermait doucement derrière lui.

A cette vue, Chicot oublia l'épreuve qu'il venait de tenter et cessa d'avoir confiance dans la conjuration qu'il croyait décisive. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête et il se figura un instant que tous les prieurs, abbés et doyens de Sainte-Geneviève depuis Optat, mort en 533, jusqu'à Pierre Boudin, predécesseur du supérieur actuel, ressuscitaient dans leurs tombeaux, situés dans la crypte où dormaient autrefois les reliques de Sainte-Geneviève, et allaient, selon l'exemple qui leur était donné, soulever de leurs crânes osseux les dalles du chœur.

Mais ce doute ne fut pas long.

— Frère Monsoreau, dit un des trois moines du chœur à celui qui venait d'apparaître d'une si étrange manière, celui que nous attendons est-il arrivé ?

— Oui, Messeigneurs, répondit celui auquel la question était adressée, et il attend.

— Ouvrez-lui la porte et qu'il vienne à nous.

— Bon ! dit Chicot, il paraît que la comédie avait deux actes et que je n'en avais encore vu jouer que le premier. Deux actes ! mauvaise coupe.

Et tout en plaisantant avec lui-même, Chicot n'en éprouvait pas moins un dernier frisson qui semblait faire jaillir un millier de pointes aiguës de la stalle de bois sur laquelle il se tenait assis.

Cependant frère Monsoreau, descendant un des escaliers qui conduisaient de la nef au chœur, venait ouvrir la porte de bronze donnant dans la crypte située entre les deux escaliers.

En même temps, le moine du milieu abaissait son capuchon, et montrait la grande cicatrice, noble signe auquel les Parisiens reconnaissaient avec tant d'ivresse celui qui déjà passait pour le héros des catholiques, en attendant qu'il devînt leur martyr.

— Le grand Henri de Guise en personne, le même que S. M. Très-Imbécile croit occupé au siége de la Charité. Ah ! je comprends maintenant. Celui qui est à sa droite et qui a béni les assistans, c'est le cardinal de Lorraine, tandis que celui qui est à sa gauche, qui parlait à ce mirmidon d'enfant de chœur, c'est Monseigneur de Mayenne, mon ami ; mais où donc, dans tout cela, est maître Nicolas David ?

En effet, comme pour donner immédiatement raison aux suppositions de Chicot, le capuchon du moine de droite et le capuchon du moine de gauche s'étaient abaissés et avaient mis à jour la tête intelligente, le front large et l'œil perçant du fameux cardinal, et le masque infiniment plus vulgaire du duc de Mayenne

— Ah ! je te reconnais, dit Chicot, trinité peu sainte, mais très visible. Maintenant, voyons ce que tu vas faire, je suis tout yeux. Voyons ce que tu vas dire, je suis tout oreilles.

En ce moment même, M. de Monsoreau était arrivé à la porte de fer de la crypte qui s'ouvrait devant lui,

— Aviez-vous cru qu'il viendrait ? demanda le Balafré à son frère le cardinal.

— Non seulement je l'ai cru, dit celui-ci, mais j'en étais si sûr, que j'ai sous ma robe tout ce qu'il faut pour remplacer la sainte ampoule.

Et Chicot, assez près de la trinité, comme il l'appelait, pour tout voir et pour tout entendre, aperçut, sous le faible reflet de la lampe du chœur, briller une boite en vermeil aux ciselures en relief.

— Tiens, dit Chicot, il paraît que l'on va sacrer quelqu'un. Moi qui ai toujours eu envie de voir un sacre, comme cela se rencontre !

Pendant ce temps, une vingtaine de moines, la tête ensevelie sous d'immenses capuchons,

sortaient par la porte de la crypte et se plaçaient dans la nef. Un seul, conduit par M. de Monsoreau, montait l'escalier du chœur et venait se placer à la droite de MM. de Guise, dans une stalle du chœur, ou plutôt debout sur la marche de cette stalle.

L'enfant de chœur, qui avait reparu, alla respectueusement prendre les ordres du moine de droite et disparut.

Le duc de Guise promena son regard sur cette assemblée, des cinq sixièmes moins nombreuse que la première, et qui, par conséquent, était, selon toute probabilité, une assemblée d'élite, et s'étant assuré que, non-seulement tout le monde l'écoutait, mais encore l'écoutait avec impatience :

— Amis, dit-il, le temps est précieux ; je vais donc droit au but. Vous avez entendu tout-à-l'heure, je présume que vous faisiez partie de la première assemblée ; vous avez entendu tout-à-l'heure, dis-je, dans le rapport de quelques membres de la Ligue catholique, les plaintes de ceux de l'association, qui taxent de froideur et même de malveillance un des principaux d'entre nous, le prince le plus rapproché du trône. Le moment est venu de rendre à ce prince ce que nous lui devons de respect et de justice. Vous allez l'entendre lui-même et vous jugerez, vous qui avez à cœur de remplir le premier but de la sainte Ligue, si vos chefs méritent ces reproches de froideur et d'inertie faits tout à l'heure par un des frères de la sainte Ligue, que nous n'avons pas jugé à propos d'admettre dans notre secret, par le moine Gorenflot.

A ce nom prononcé par le duc de Guise avec un accent qui décelait ses mauvaises intentions envers le belliqueux Genovefin, Chicot, dans son confessionnal, ne put s'empêcher de se livrer à une hilarité qui, pour être muette, n'en était pas moins déplacée, eu égard aux grands personnages qui en étaient l'objet.

— Mes frères, continua le duc, le prince dont on nous avait promis le concours, le prince dont nous osions à peine espérer, non pas la présence, mais le simple assentiment, mes frères, le prince est ici.

Tous les regards se tournèrent curieusement sur le moine placé à droite des trois princes lorrains et qui se tenait debout sur le degré de la stalle.

— Monseigneur, dit le duc de Guise, en s'adressant à celui qui pour le moment était l'objet de l'attention générale, la volonté de Dieu me paraît manifeste, car puisque vous avez consenti à vous joindre à nous, c'est que nous faisions bien de faire ce que nous faisions. Maintenant, une prière, Altesse : abaissez votre capuchon afin que vos fidèles voient par leurs propres yeux que vous tenez la promesse que nous leur avons faite en votre nom, promesse si flatteuse qu'ils n'osaient y croire.

Le personnage mystérieux que Henri de Guise venait d'interpeller ainsi, porta la main à son capuchon qu'il rabattit sur ses épaules, et Chicot, qui s'était attendu à trouver sous ce froc quelque prince lorrain, dont il n'avait pas encore entendu parler, vit avec étonnement apparaître la tête du duc d'Anjou, si pâle qu'à la lueur de cette lampe sépulcrale, elle semblait celle d'une statue de marbre.

— Oh ! oh ! dit Chicot, notre frère d'Anjou ! il ne se lassera donc pas de jouer au trône avec les têtes des autres ?

— Vive Monseigneur le duc d'Anjou ! crièrent tous les assistans.

François devint plus pâle encore qu'il n'était.

— Ne craignez rien, Monseigneur, dit Henri de Guise, cette chapelle est sourde et les portes en sont bien fermées.

— Heureuse précaution, se dit Chicot.

— Mes frères, dit le comte de Monsoreau, Son Altesse demande à adresser quelques mots à l'assemblée.

— Oui, oui, qu'elle parle, s'écrièrent toutes les voix, nous écoutons.

Les trois princes lorrains se retournèrent vers le duc d'Anjou, et s'inclinèrent devant lui.

Le duc d'Anjou s'appuya aux bras de sa stalle : on eût dit qu'il allait tomber.

— Messieurs, dit-il, d'une voix si sourdement tremblante, qu'à peine put-on entendre les paroles qu'il prononça d'abord ; Messieurs, je crois que Dieu, qui souvent paraît insensible et sourd aux choses de ce monde, tient au contraire ses yeux perçans constamment fixés sur nous, et ne reste ainsi muet et insouciant en apparence que pour remédier un jour par quelque coup d'éclat aux désordres que causent les folles ambitions des humains.

Le commencement du discours du duc était, comme son caractère, passablement ténébreux ; aussi chacun attendit-il qu'un peu de lumière descendît sur les pensées de Son Altesse, pour les blâmer ou les applaudir.

Le duc reprit d'une voix un peu plus assurée :

— Moi aussi, j'ai jeté les yeux sur ce monde, et, ne pouvant embrasser toute sa surface de mon faible regard, j'ai arrêté mes yeux sur la France. Qu'ai-je vu alors par tout ce royaume ? La sainte religion du Christ ébranlée sur ses bases augustes, et les vrais serviteurs de Dieu épars et proscrits. Alors j'ai sondé les profondeurs de l'abîme ouvert depuis vingt ans par les hérésies qui sapent les croyances, sous prétexte d'atteindre plus sûrement à Dieu, et mon ame, comme celle du prophète, a été inondée de douleurs.

Un murmure d'approbation courut dans l'assemblée. Le duc venait de manifester sa sympathie pour les souffrances de l'église ; ce qui déjà était presque une déclaration de guerre à ceux qui faisaient souffrir cette église.

Ce fut au milieu de cette affliction profonde, continua le prince, que le bruit vint à moi que

plusieurs nobles gentilshommes, pieux et amis des coutumes de nos ancêtres, essayaient de consolider l'autel ébranlé. J'ai jeté les yeux autour de moi, et il m'a semblé que j'assistais déjà au jugement suprême, et que Dieu avait séparé en deux corps les réprouvés et les élus. D'un côté étaient ceux-là, et je me suis reculé avec horreur; de l'autre étaient les élus, et je suis venu me jeter dans leurs bras. Mes frères, me voici.

— Amen ! dit tout bas Chicot.

Mais c'était une précaution inutile : Chicot eût pu répondre tout haut, et sa voix n'eût pas été entendue au milieu des applaudissemens et des bravos qui s'élevèrent jusqu'aux voûtes de la chapelle.

Les trois princes lorrains, après en avoir donné le signal, les laissèrent se calmer, puis le cardinal, qui était le plus rapproché du duc, faisant encore un pas de son côté, lui dit :

— Vous êtes venu de votre plein gré parmi nous, Prince?

— De mon plein gré, Monsieur.

— Qui vous a instruit du saint mystère?

— Mon ami, un homme zélé pour la religion, M. le comte de Monsoreau.

— Maintenant, dit à son tour le duc de Guise, maintenant que Votre Altesse est des nôtres, veuillez, Monseigneur, avoir la bonté de nous dire ce que vous comptez faire pour le bien de la sainte Ligue.

— Je compte servir la religion catholique, apostolique et romaine dans toutes ses exigences, répondit le néophyte.

— Ventre de biche! dit Chicot, voici, sur mon âme, des gens bien niais, de se cacher pour dire de pareilles choses. Que ne proposent-ils cela tout bonnement au roi Henri III, mon illustre maître? Tout cela lui irait à merveille. Processions, macérations, extirpations d'hérésies comme à Rome, fagots et auto-da-fés comme en Flandre et en Espagne. Mais c'est le seul moyen de lui faire avoir des enfans, à ce bon prince. Corbœuf! J'ai envie de sortir de mon confessionnal et de me présenter à mon tour, tant ce cher duc d'Anjou m'a touché ! Continue, digne frère de Sa Majesté, noble imbécile, continue !

Et le duc d'Anjou, comme s'il eût été sensible à l'encouragement, continua en effet.

— Mais, dit-il, l'intérêt de la religion n'est pas le seul but que des gentilshommes doivent se proposer. Quant à moi, j'en ai entrevu un autre.

— Ouais! fit Chicot, je suis gentilhomme aussi; cela m'intéresse donc comme les autres; parle, d'Anjou, parle.

— Monseigneur, on écoute Votre Altesse avec la plus sérieuse attention, dit le cardinal de Guise.

— Et nos cœurs battent d'espérance en vous écoutant, dit M. de Mayenne.

— Je m'expliquerai donc, dit le duc d'Anjou en sondant de son regard inquiet les profondeurs ténébreuses de la chapelle, comme pour s'assurer que ces paroles ne tomberaient qu'en oreilles dignes de recevoir la confidence.

M. de Monsoreau comprit l'inquiétude du prince et le rassura par un sourire et par un coup d'œil des plus significatifs.

— Or, quand un gentilhomme a pensé à ce qu'il doit à Dieu, continua le duc d'Anjou en baissant involontairement la voix, il pense alors à son...

— Parbleu ! à son roi, souffla Chicot, c'est connu.

— A son pays, dit le duc d'Anjou, et il se demande si son pays jouit bien réellement de tout l'honneur et de tout le bien-être qu'il était destiné à avoir en partage; car un bon gentilhomme tire ses avantages de Dieu d'abord et ensuite du pays dont il est l'enfant.

L'assemblée applaudit violemment.

— Eh bien! mais, dit Chicot, et le roi? il n'en est donc plus question, de ce pauvre monarque? Et moi qui croyais, comme c'est écrit sur la pyramide de Juvisy, qu'on disait toujours : *Dieu, le roi, l'honneur et les dames !*

— Je me demande donc, poursuivit le duc d'Anjou, dont les pommettes saillantes s'animaient peu à peu d'une rougeur fébrile, je me demande donc si mon pays jouit de la paix et du bonheur que mérite cette patrie si douce et si belle qu'on appelle la France, et je vois avec douleur qu'il n'en est rien.

En effet, mes frères, l'état se trouve tiraillé par des volontés et des goûts différens, tous aussi puissans les uns que les autres, grâce à la faiblesse d'une volonté supérieure, laquelle, oubliant qu'elle doit tout dominer pour le bien de ses sujets, ne se souvient de ce principe royal que par capricieux intervalles, et toujours si à contre-sens, que ses actes énergiques n'ont lieu que pour faire le mal. C'est sans nul doute à la fatale destinée de la France, ou à l'aveuglement de son chef qu'il faut attribuer ce malheur. Mais quoique nous en ignorions la vraie source, ou que nous ne fassions que la soupçonner, le malheur n'en est pas moins réel, et j'en accuse, moi, ou les crimes commis par la France contre la religion, ou les impiétés commises par certains faux amis du roi plutôt que par le roi lui-même. Ce qui fait, messieurs, que, dans l'un ou l'autre cas, j'ai dû, en serviteur de l'autel et du trône, me rallier à ceux qui, par tous les moyens, cherchent l'extinction de l'hérésie et la ruine des conseillers perfides. Voilà, messieurs, ce que je veux faire pour la ligue, en m'y associant avec vous.

— Oh ! oh ! murmura Chicot, avec des yeux tout ébahis de surprise; voilà un bout de l'oreille qui passe, et comme je l'avais cru d'abord, ce n'est point une oreille d'âne, mais de renard.

Cet exorde du duc d'Anjou, qui, peut-être, a paru un peu long à nos lecteurs, séparés qu'ils sont par trois siècles de la politique de cette époque, avait tellement intéressé les assistans, que la plupart s'étaient rapprochés du prince pour ne point perdre une syllabe de ce discours prononcé avec une voix de plus en plus obscure à mesure que le sens des paroles devenait de plus en plus clair.

Le spectacle était alors curieux. Les assistans, au nombre de vingt-cinq ou trente, le capuchon baissé, laissant voir des figures nobles, hardies, éveillées, étincelantes de curiosité, se groupaient sous la lueur de la seule lampe qui éclairait alors la scène.

De grandes ombres se répandaient dans toutes les autres parties de l'édifice, qui semblaient, pour ainsi dire, étrangères au drame qui se passait sur un seul point.

Au milieu du groupe, on distinguait la figure pâle du duc d'Anjou, dont les os frontaux cachaient les yeux enfoncés, et dont la bouche, quand elle s'ouvrait, semblait le rictus sinistre d'une tête de mort.

— Monseigneur, dit le duc de Guise, en remerciant Votre Altesse des paroles qu'elle vient de prononcer, je crois devoir l'avertir qu'elle n'est entourée que d'hommes dévoués, non-seulement aux principes qu'elle vient de professer, mais encore à la personne de Son Altesse Royale elle-même, et c'est ce dont, si elle en doutait, la suite de la séance pourrait l'en convaincre plus énergiquement qu'elle ne le pense elle-même.

Le duc d'Anjou s'inclina et, en se relevant, jeta un regard inquiet sur l'assemblée.

— Oh! oh! murmura Chicot, ou je me trompe, ou tout ce que nous avons vu jusqu'à présent n'était qu'un préambule, et quelque chose va se passer ici de plus important que toutes les fadaises qu'on a dites et faites jusqu'à présent.

— Monseigneur, dit le cardinal auquel le regard du prince n'avait point échappé, si Votre Altesse éprouvait, par hasard, quelque crainte, les noms seuls de ceux qui l'entourent en ce moment la rassureraient, je l'espère. Voici M. le gouverneur d'Aunis, M. d'Entragues le jeune, M. de Ribeirac et M. de Livarot, jeunes gentilshommes que Votre Altesse connait peut-être et qui sont aussi braves que loyaux. Voici encore M. le vidame de Castillon, M. le baron de Lusignan, MM. Crucé et Leclerc, tous pénétrés de la sagesse de Votre Altesse Royale et heureux de marcher sous ses auspices à l'émancipation de la sainte religion et du trône. Nous recevrons donc avec reconnaissance les ordres qu'elle voudra bien nous donner.

Le duc d'Anjou ne put dissimuler un mouvement d'orgueil. Ces Guises, si fiers qu'on n'avait jamais pu les faire plier, parlaient d'obéir.

Le duc de Mayenne reprit:

— Vous êtes, par votre naissance, par votre sagesse, Monseigneur, le chef naturel de la sainte Union, et nous devons apprendre de vous quelle est la conduite qu'il faut tenir à l'égard de ces faux amis du roi dont nous parlions tout-à-l'heure.

— Rien de plus simple, répondit le prince avec cette espèce d'exaltation fébrile qui tient lieu de courage aux hommes faibles: quand des plantes parasites et vénéneuses croissent dans un champ, dont sans elles on tirerait une riche moisson, il faut déraciner ces herbes dangereuses. Le roi est entouré non pas d'amis, mais de courtisans qui le perdent et qui excitent un scandale continuel dans la France et dans la chrétienté.

— C'est vrai, dit le duc de Guise d'une voix sombre.

— Et d'ailleurs, ces courtisans, reprit le cardinal, nous empêchent, nous, les véritables amis de S. M., d'arriver jusqu'à elle, comme c'est le droit de nos charges et de nos naissances.

— Laissons donc, dit brusquement le duc de Mayenne, aux ligueurs vulgaires, à ceux de la première Ligue, le soin de servir Dieu. En servant Dieu, ils serviront ceux qui leur parlent de Dieu. Nous, faisons nos affaires. Des hommes nous gênent; ils nous bravent, ils nous insultent, ils manquent continuellement de respect au prince que nous honorons le plus et qui est notre chef.

Le front du duc d'Anjou se couvrit de rougeur.

— Détruisons, continua Mayenne, détruisons jusqu'au dernier cette engeance maudite que le roi enrichit des lambeaux de nos fortunes, et que chacun de nous s'engage à en retrancher un seul de la vie. Nous sommes trente ici, comptons-les.

— C'est penser sagement, dit le duc d'Anjou, et vous avez déjà fait votre tâche, M. de Mayenne.

— Ce qui est fait ne compte pas, dit le duc.

— Il faut cependant nous en laisser, Monseigneur, dit d'Entragues; moi je me charge de Quélus.

— Moi, de Maugiron, dit Livarot.

— Et moi de Schomberg, dit Ribeirac.

— Bien, bien! répétait le duc, et nous avons encore Bussy, mon brave Bussy, qui se chargera bien de quelques-uns.

— Et nous? et nous? crièrent tous les ligueurs.

M. de Monsoreau s'avança.

— Ah! ah! dit Chicot, qui, en voyant la tournure que prenaient les choses, ne riait plus. Voici le grand-veneur qui vient réclamer sa part de la curée.

Chicot se trompait.

— Messieurs, dit-il en étendant la main, je

réclame un instant de silence. Nous sommes des hommes résolus et nous avons peur de nous parler franchement les uns aux autres. Nous sommes des hommes intelligens et nous tournons autour de niais scrupules.

Allons, messieurs, un peu de courage, un peu de hardiesse, un peu de franchise. Ce n'est pas des mignons du roi Henri qu'il s'agit, ce n'est pas de la difficulté que nous éprouvons à nous approcher de sa personne.

— Allons donc! disait Chicot écarquillant les yeux au fond de son confessionnal, et se faisant un entonnoir acoustique de sa main gauche pour ne pas perdre un mot de ce qu'on disait. Allons donc! hâte-toi, j'attends.

— Ce qui nous occupe tous, messeigneurs, reprit le comte, c'est l'impossibilité devant laquelle nous sommes acculés. C'est la royauté que l'on nous donne et qui n'est pas acceptable pour une noblesse française: des litanies, du despotisme, de l'impuissance et des orgies, la prodigalité pour des fêtes qui font rire de pitié toute l'Europe, la parcimonie pour tout ce qui regarde la guerre et les arts. Ce n'est pas de l'ignorance, ce n'est pas de la faiblesse; une conduite pareille, messieurs, c'est de la démence.

Un silence funèbre accueillit les paroles du grand-veneur. L'impression était d'autant plus profonde que chacun se disait tout bas ce qu'il venait de dire tout haut, de sorte que chacun tressaillit comme à l'écho de sa propre voix, et frissonna, sans d'ailleurs manifester qu'il était en tous points de l'avis de l'orateur.

M. de Monsoreau, qui sentait bien que ce silence ne venait que d'un excès d'approbation, continua:

— Devons-nous vivre sous un roi fou, inerte et fainéant, au moment où l'Espagne allume les bûchers, au moment où l'Allemagne réveille les vieux hérésiarques assoupis dans l'ombre des cloîtres, quand l'Angleterre, avec son inflexible politique, tranche les idées et les têtes? Toutes les nations travaillent glorieusement à quelque chose. Nous, nous dormons, messieurs, pardonnez-moi de le dire devant un grand prince qui blâmera peut-être ma témérité, car il a le préjugé de famille; messieurs, depuis quatre ans nous ne sommes plus gouvernés par un roi, mais par un moine.

A ces mots, l'explosion, habilement préparée et habilement contenue depuis une heure par la circonspection des chefs, éclata si violemment, que nul n'eût reconnu dans ces énergumènes ces froids et sages calculateurs de la scène précédente.

— A bas Valois! cria-t-on, à bas frère Henri! donnons-nous pour chef un prince gentilhomme, un roi chevalier, un tyran, s'il le faut, mais pas un frocard.

— Messieurs, messieurs, dit hypocritement le duc d'Anjou, pardon, je vous en conjure, pour mon frère qui se trompe, ou plutôt qui est trompé. Laissez-moi espérer, messieurs, que nos sages remontrances, que l'efficace intervention du pouvoir de la Ligue le ramèneront dans la bonne voie.

— Siffle, serpent, dit Chicot, siffle.

— Monseigneur, dit le duc de Guise, Votre Altesse a entendu, peut-être un peu tôt, mais enfin elle a entendu l'expression sincère de la pensée de l'association. Non, il ne s'agit plus d'une Ligue contre le Béarnais, épouvantail des imbéciles; il ne s'agit plus d'une Ligue pour soutenir l'église, qui se soutiendra bien toute seule; il s'agit, messieurs, de tirer la noblesse de France de la position abjecte où elle se trouve. Trop long-temps nous avons été retenus par le respect que Votre Altesse nous inspire; trop long-temps cet amour que nous lui connaissons pour sa famille nous a renfermés violemment dans les bornes de la dissimulation. Maintenant tout vous est révélé, monseigneur, et Votre Altesse va assister à la véritable séance de la Ligue, dont ce qui vient de se passer n'est que le préambule.

— Que voulez-vous dire, monsieur le duc? demanda le prince, palpitant tout à la fois d'inquiétude et d'ambition.

— Monseigneur, nous nous sommes réunis, continua le duc de Guise, non pas, comme l'a dit fort judicieusement M. le grand-veneur, pour rebattre des questions usées en théorie, mais pour agir efficacement. Aujourd'hui, nous nous choisissons un chef capable d'honorer et d'enrichir la noblesse de France; et comme c'était la coutume des anciens Francs, lorsqu'ils se donnaient un chef, de lui donner un présent digne de lui, nous offrons en présent au chef que nous nous sommes choisi...

Tous les cœurs battirent, mais moins fort que celui du duc.

Cependant il resta muet et immobile, et sa pâleur seule trahit son émotion.

— Messieurs, continua le duc en saisissant, dans la stalle placée derrière lui, un objet assez lourd qu'il éleva entre ses mains, messieurs, voici le présent qu'en votre nom à tous, je dépose aux pieds du prince.

— Une couronne! s'écria le duc, se soutenant à peine, une couronne à moi, messieurs?

— Vive François III! s'écria, d'une voix qui fit trembler la voûte, la troupe compacte des gentilshommes qui avaient tiré leurs épées.

— Moi, moi? balbutiait le duc tremblant à la fois de joie et de terreur, moi? Mais c'est impossible! Mon frère vit encore, mon frère est l'oint du Seigneur.

— Nous le déposons, dit le duc, en attendant que Dieu sanctionne, par sa mort, l'élection que nous venons de faire, ou plutôt en attendant que quelqu'un de ses sujets, lassé de ce règne sans gloire, prévienne par le poison ou le poignard la justice de Dieu!...

— Messieurs, dit plus faiblement le duc, messieurs !

— Monseigneur, dit à son tour le cardinal, au scrupule si noble que Votre Altesse vient d'exprimer tout-à-l'heure, voici notre réponse ; Henri III était l'oint du Seigneur; mais nous l'avons déposé ; il n'est plus l'élu de Dieu, et c'est vous qui allez l'être, monseigneur. Voici un temple, aussi vénérable que celui de Reims, car ici ont reposé les reliques de Sainte-Geneviève, patronne de Paris ; ici a été inhumé le corps de Clovis, premier roi chrétien ; eh bien ! monseigneur, dans ce temple saint, en face de la statue du véritable fondateur de la monarchie française, moi, l'un des princes de l'église, et qui, sans ambition folle, puis espérer un jour en devenir le chef, je vous dis, monseigneur, voici pour remplacer le saint chrême, une huile sainte envoyée par le pape Grégoire XIII. Monseigneur, nommez votre futur archevêque de Reims, nommez votre connétable, et, dans un instant, c'est vous qui serez sacré roi, et c'est votre frère Henri, qui, s'il ne vous remet pas le trône, sera considéré comme un usurpateur. Enfant ! allumez les flambeaux de l'autel.

Au même instant, l'enfant de chœur, qui n'attendait évidemment que cet ordre, déboucha de la sacristie, un allumoir à la main, et en un instant cinquante flambeaux étincelèrent tant sur l'autel que dans le chœur.

On vit alors sur l'autel une mitre resplendissante de pierreries et une grande épée fleurdelysée. C'était la mitre archi-épiscopale : c'était l'épée de connétable.

Au même instant, au milieu des ténèbres que n'avait pu dissiper l'illumination du chœur, l'orgue s'éveilla et fit entendre le *Veni Creator*.

Cette espèce de péripétie ménagée par les trois princes lorrains, et à laquelle le duc d'Anjou lui-même ne s'attendait point, produisit une impression profonde sur les assistans. Les courageux s'exaltèrent, et les faibles se sentirent forts.

Le duc d'Anjou releva la tête, et d'un pas plus assuré, et d'un bras plus ferme qu'on n'aurait dû s'y attendre, il marcha droit à l'autel, prit de la main gauche la mitre, et de la main droite l'épée, et revenant vers le duc et vers le cardinal qui s'attendaient d'avance à ce double honneur, il mit la mitre sur la tête du cardinal, et ceignit l'épée au duc.

Des applaudissemens manifestes saluèrent cette action décisive, d'autant moins attendue, que l'on connaissait le caractère irrésolu du prince.

— Messieurs, dit le duc aux assistans, donnez vos noms à M. le duc de Mayenne, grand-maître de France, le jour où je serai roi, vous serez tous chevaliers de l'ordre.

Les applaudissemens redoublèrent, et tous les assistans vinrent l'un après l'autre donner leur nom à M. de Mayenne.

— Mordieu ! dit Chicot, la belle occasion d'avoir le cordon bleu. Je n'en retrouverai jamais une pareille, et dire qu'il faut que je m'en prive !

— Maintenant, à l'autel, Sire, dit le cardinal de Guise. M. de Monsoreau, capitaine-colonel, MM. de Ribeirac et d'Entragues, capitaines, de Livarot, lieutenant des gardes, prenez dans le chœur les places auxquelles le rang qui vous est confié vous donne droit.

Chacun de ceux qui venaient d'être nommés alla prendre le poste que, dans une véritable cérémonie du sacre, l'étiquette leur eût assigné.

— Messieurs, dit le duc, en s'adressant au reste de l'assemblée, vous m'adresserez tous une demande, et je tâcherai de ne point faire un seul mécontent.

Pendant ce temps, le cardinal était passé derrière le tabernacle, et y avait revêtu les ornemens pontificaux. Bientôt, il reparut avec la sainte ampoule qu'il déposa sur l'autel.

Alors il fit un signe à l'enfant de chœur qui apporta le livre de l'Evangile et la croix. Le cardinal prit l'un et l'autre, posa la croix sur le livre des Evangiles et les étendit vers le duc d'Anjou, qui posa la main dessus.

— En présence de Dieu ! dit le duc, je promets à mon peuple de maintenir et d'honorer notre sainte religion, comme il appartient au roi très chrétien et au fils aîné de l'église. Et qu'ainsi Dieu me soit en aide et ses saints Evangiles !

— Amen ! répondirent d'une seule voix tous les assistans.

— Amen ! reprit une espèce d'écho qui semblait venir des profondeurs de l'église.

Le duc de Guise faisant, comme nous l'avons dit, les fonctions de connétable, monta les trois marches de l'autel, et en avant du tabernacle déposa son épée, que le cardinal bénit.

Le cardinal alors la tira du fourreau, et la présenta au roi, qui la prit par la poignée.

— Sire, dit-il, prenez cette épée qui vous est donnée avec la bénédiction du Seigneur, afin que, par elle et par la force de l'Esprit-Saint, vous puissiez résister à vos ennemis, protéger et défendre la sainte église et le royaume qui vous est confié. Prenez cette épée afin que, par son secours, vous exerciez la justice, vous protégiez les veuves et les orphelins, vous répariez les désordres ; afin que, vous couvrant de gloire par toutes les vertus, vous méritiez de régner avec celui dont vous êtes l'image sur la terre, et qui règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles.

Le duc baissa l'épée de manière à ce que la pointe touchât le sol, et après l'avoir offerte à Dieu, la rendit au duc de Guise.

L'enfant de chœur apporta un coussin qu'il déposa devant le duc d'Anjou qui s'agenouilla.

Puis le cardinal ouvrit le petit coffret de vermeil, et avec la pointe d'une aiguille d'or, il en tira une parcelle d'huile sainte, qu'il étendit sur la patène.

La patène à la main gauche, il dit sur le duc deux oraisons.

Puis, prenant le saint-chrême avec le pouce, il traça une croix sur le sommet de la tête du duc, en disant :

— *Ungo te in regem de oleo santificato, in nomine Patris et Filii et Spiritus-Sancti.*

Presqu'aussitôt l'enfant de chœur essuya l'onction avec un mouchoir brodé d'or.

Alors le cardinal prit la couronne à deux mains et l'abaissa vers la tête du prince, mais sans la poser. Aussitôt le duc de Guise et le duc de Mayenne s'approchèrent, et de chaque côté soutinrent la couronne.

Et le cardinal, ne la soutenant plus que de la main gauche, dit en bénissant le prince de la main droite :

« Dieu te couronne de la couronne de gloire et de justice. »

Puis la posant sur la tête du prince :

« Reçois cette couronne, dit il, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Le duc d'Anjou, blême et frissonnant, sentit la couronne se poser sur sa tête, et instinctivement il y porta la main.

La sonnette de l'enfant de chœur retentit alors, et fit courber le front de tous les assistans.

Mais ils se relevèrent bientôt, brandissant les épées et criant : Vive le roi François III !

— Sire, dit le cardinal au duc d'Anjou, vous régnez dès aujourd'hui sur la France ; car vous êtes sacré par le pape Grégoire XIII lui-même, dont je suis le représentant.

— Ventre de biche ! dit Chicot, quel malheur que je n'aie pas les écrouelles !

— Messieurs, dit le duc d'Anjou, se relevant fier et majestueux, je n'oublierai jamais les noms des trente gentilshommes qui m'ont, les premiers, jugé digne de régner sur eux, et maintenant adieu, Messieurs, que Dieu vous ait en sa sainte et digne garde !

Le cardinal s'inclina ainsi que le duc de Guise ; mais Chicot, qui les voyait de côté, s'aperçut que tandis que le duc de Mayenne reconduisait le nouveau roi, les deux princes lorrains échangeaient un ironique sourire.

— Ouais ! dit le Gascon ; qu'est-ce que cela signifie encore, et à quoi sert le jeu si tout le monde triche ?

Pendant ce temps, le duc d'Anjou avait regagné l'escalier de la crypte, et bientôt il disparut dans les ténèbres de l'église souterraine, où, l'un après l'autre, tous les assistans le suivirent, à l'exception des trois frères qui rentrèrent dans la sacristie, tandis que le frère portier éteignait les cierges de l'autel.

L'enfant de chœur referma la crypte derrière eux, et l'église se trouva éclairée par cette lampe, qui, seule inextinguible, semblait un symbole inconnu du vulgaire, et parlant seulement aux élus de quelque mystérieuse initiation.

VIII.

COMMENT CHICOT, CROYANT FAIRE UN COURS D'HISTOIRE, FIT UN COURS DE GÉNÉALOGIE.

Chicot se leva dans son confessionnal pour déraidir ses jambes engourdies. Il avait tout lieu de penser que cette séance était la dernière ; et comme il était près de deux heures du matin, il avait hâte de faire ses dispositions pour le reste de la nuit.

Mais, à son grand étonnement, lorsqu'ils eurent entendu la clé de la crypte grincer deux fois dans la serrure, les trois princes lorrains sortirent de la sacristie ; seulement, cette fois, ils avaient jeté le froc et repris leurs costumes habituels.

En même temps, et en les voyant reparaître, l'enfant de chœur partit d'un si franc et si joyeux éclat de rire, que la contagion gagna Chicot, et qu'il se mit à rire aussi, sans savoir pourquoi.

Le duc de Mayenne s'approcha vivement de l'escalier.

— Ne riez pas si bruyamment, ma sœur, dit-il, ils sont à peine sortis et pourraient vous entendre.

—Sa sœur ? fit Chicot, marchant de surprise en surprise ; est-ce que par hasard ce moinillon serait une femme ?

En effet, le novice rejeta son capuchon en arrière, et découvrit la plus spirituelle et la plus charmante tête de femme que jamais Léonard de Vinci ait transportée sur la toile, lui qui cependant a peint la Joconde.

C'étaient des yeux noirs, pétillans de malice, mais qui, lorsqu'ils venaient à dilater leurs pupilles, élargissaient leur disque d'ébène, et prenaient une expression presque terrible à force d'être sérieuse.

C'étaient une petite bouche vermeille et fine, un nez dessiné avec une correction rigoureuse ; c'était enfin un menton arrondi, terminant l'ovale parfait d'un visage un peu pâle sur lequel ressortait, comme deux arcs d'ébène, un double sourcil parfaitement dessiné.

C'était la sœur de MM. de Guise, Mme de Montpensier, dangereuse syrène, adroite à dissimuler, sous la robe épaisse du petit moine, l'imperfection tant reprochée d'une épaule un peu plus haute que l'autre, et la courbe inélégante de sa jambe droite qui la faisait boiter légèrement.

Grâce à ces imperfections, l'âme d'un démon était venue se loger dans ce corps, à qui Dieu avait donné la tête d'un ange.

Chicot la reconnut pour l'avoir vue venir vingt fois faire la cour à la reine Louise de

Vaudemont, sa cousine, et un grand mystère lui fut révélé par cette présence et par celle de ses trois frères, obstinés à rester après tout le monde.

— Ah ! mon frère le cardinal, disait la duchesse dans un spasme d'hilarité, quel saint homme vous faites, et comme vous parlez bien de Dieu ! Un instant, vous m'avez fait peur, et j'ai cru que vous preniez la chose au sérieux ; et lui qui s'est laissé graisser et couronner. Oh ! la vilaine figure qu'il avait sous cette couronne !

— N'importe, dit le duc, nous avons ce que nous voulions, et François n'a plus à s'en dédire maintenant ; le Monsoreau, qui sans doute avait à cela quelque ténébreux intérêt, a mené les choses si loin, que maintenant nous sommes sûrs qu'il ne nous abandonnera point, comme il a fait de La Mole et de Coconnas, à moitié chemin de l'échafaud.

— Oh ! dit Mayenne, c'est un chemin qu'on ne fait pas prendre facilement à des princes de notre race, et il y aura toujours plus près du Louvre à l'abbaye de Sainte-Geneviève que de l'Hôtel-de-Ville à la place de Grève.

Chicot comprenait qu'on s'était moqué du duc d'Anjou, et comme il détestait le prince, il eût volontiers, pour cette mystification, embrassé les Guise, en exceptant Mayenne, quitte à doubler Mme de Montpensier.

— Revenons aux affaires, Messieurs, dit le cardinal. Tout est bien fermé, n'est-ce pas ?

— Oh ! je vous en réponds, dit la duchesse ; d'ailleurs je puis aller voir.

— Non pas, dit le duc, vous devez être fatigué. mon cher petit enfant de chœur.

— Ma foi non, c'était trop réjouissant.

— Mayenne, vous dites qu'il est ici ? demanda le duc.

— Oui.

— Je ne l'ai pas aperçu.

— Je crois bien, il est caché.

— Et où cela ?

— Dans un confessionnal.

Ces mots retentirent aux oreilles de Chicot comme les cent mille trompettes de l'Apocalypse.

— Qui donc est caché dans un confessionnal ? demanda-t-il en s'agitant dans sa boîte ; ventre de biche, je ne vois que moi.

— Alors il a tout vu et tout entendu, demanda le duc.

— N'importe, n'est-il pas à nous ?

— Amenez-le moi, Mayenne, dit le duc.

Mayenne descendit un des escaliers du chœur, parut s'orienter, et se dirigea en droite ligne vers le confessionnal habité par le Gascon.

Chicot était brave ; mais, cette fois, ses dents claquèrent d'épouvante, et une sueur froide commença de dégoutter de son front sur ses mains.

— Ah ça ! dit-il en lui-même, et en essayant de dégager son épée des plis de son froc, je ne veux cependant pas mourir comme un coquin, dans ce coffre. Allons au-devant de la mort, ventre de biche ! Et puisque l'occasion s'en présente, tuons-le au moins avant que de mourir.

Et pour mettre à exécution ce courageux projet, Chicot, qui avait enfin trouvé la poignée de son épée, passait déjà la main sur le loquet de la porte, quand la voix de la duchesse retentit.

— Pas dans celui-là, Mayenne, dit-elle ; pas celui-là ; l'autre, à gauche, tout au fond.

— Ah ! fort bien, dit le duc qui étendait déjà la main vers le confessionnal de Chicot, et qui, à l'indication de sa sœur, tourna brusquement vers le confessionnal opposé.

— Ouf ! dit le Gascon en poussant un soupir que lui eût envié Gorenflot ; il était temps ; mais qui diable est donc dans l'autre ?

— Sortez, maître Nicolas David, dit Mayenne, nous sommes seuls.

— Me voici, monseigneur, dit un homme en sortant du confessionnal.

— Bon, dit le Gascon, tu manquais à la fête, maître Nicolas ; je te cherchais partout, et voilà qu'enfin, au moment où je ne te cherchais plus, je t'ai trouvé.

— Vous avez tout vu et tout entendu, n'est-ce pas ? dit le duc de Guise.

— Je n'ai pas perdu un mot de ce qui s'est passé, et je n'en oublierai pas un détail, soyez tranquille, monseigneur.

— Vous pourrez donc tout rapporter à l'envoyé de Sa Sainteté Grégoire XIII ? demanda le Balafré.

— Tout, sans en rien omettre.

— Maintenant, mon frère de Mayenne me dit que vous avez fait des merveilles pour nous. Voyons, qu'avez-vous fait ?

Le cardinal et la duchesse se rapprochèrent avec curiosité. Les trois princes et leur sœur formaient alors un seul groupe.

Eclairé en plein par la lampe, Nicolas David était à trois pieds d'eux.

— J'ai fait ce que j'avais promis, monseigneur, dit Nicolas David, c'est-à-dire que j'ai trouvé le moyen de vous faire asseoir sans conteste sur le trône de France.

— Eux aussi ! s'écria Chicot. Ah ça ! mais tout le monde va donc être le roi de France. Aux derniers les bons.

On voit que la gaîté était ressuscitée dans l'esprit du brave Chicot. Cette gaîté naissait de trois circonstances :

D'abord, il échappait d'une manière inattendue à un danger imminent, ensuite il découvrait une bonne conspiration ; enfin, dans cette bonne conspiration, il trouvait un moyen de perdre ses deux grands ennemis : le duc de Mayenne et l'avocat Nicolas David.

— Cher Gorenflot, murmura-t-il, quand

toutes ces idées se furent un peu casées dans sa tête, quel souper je te paierai demain pour la location de ton froc, va!

— Et si l'usurpation est trop flagrante, abstenons-nous de ce moyen, dit Henri de Guise. Je ne veux pas avoir à dos tous les rois de la chrétienté qui procèdent de droit divin.

— J'ai songé à ce scrupule de monseigneur, dit l'avocat, en saluant le duc et en promenant sur le triumvirat un œil assuré. Je ne suis pas seulement habile dans l'art de l'escrime, monseigneur, comme mes ennemis auraient pu le répandre pour m'enlever votre confiance. Nourri d'études théologiques et légales, j'ai consulté, comme doit le faire un bon casuiste et un juriste savant, les annales et les décrets qui donnent du poids à mon assertion dans nos habitudes de succession au trône. C'est gagner tout, que gagner la légitimité, et j'ai découvert, messeigneurs, que vous êtes héritiers légitimes, et que les Valois ne sont qu'une branche parasite et usurpatrice.

La confiance avec laquelle Nicolas David prononça ce petit exorde, donna une joie fort vive à Mme de Montpensier, une curiosité fort grande au cardinal et au duc de Mayenne, et dérida presque le front sévère du duc de Guise.

— Il est difficile cependant, dit-il, que la maison de Lorraine, fort illustre d'ailleurs, prétende au pas sur les Valois.

— Cela est pourtant prouvé, monseigneur, dit maître Nicolas en relevant son froc pour tirer un parchemin de ses larges chausses, et en découvrant par ce mouvement la poignée d'une longue rapière.

Le duc prit le parchemin des mains de Nicolas David.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il.

— L'arbre généalogique de la maison de Lorraine.

— Dont la souche est?

— Charlemagne, monseigneur.

— Charlemagne! s'écrièrent les trois frères avec un air d'incrédulité qui, néanmoins, n'était pas exempt d'une certaine satisfaction; c'est impossible. Le premier duc de Lorraine était contemporain de Charlemagne, mais il s'appelait Ranier, et n'était nullement parent de ce grand empereur.

— Attendez donc, monseigneur, dit Nicolas. Vous comprenez bien que je n'ai point été chercher une de ces questions que l'on tranche par un simple démenti, et que le premier juge d'armes met à néant. Ce qu'il vous faut, à vous, c'est un bon procès qui dure longtemps, qui occupe le parlement et le peuple, pendant lequel vous puissiez séduire, non pas le peuple, il est à vous, mais le parlement. Voyez donc, monseigneur, c'est bien cela: Ranier, premier duc de Lorraine, contemporain de Charlemagne.

Guilbert, son fils, contemporain de Louis-le-Débonnaire.

Henri, fils de Guilbert, contemporain de Charles-le-Chauve.

— Mais, dit le duc de Guise.

— Un peu de patience, monseigneur, nous y voilà. Ecoutez bien. Bone...

— Oui, dit le duc, fille de Ricin, second fils de Ranier.

— Bien, reprit l'avocat, à qui mariée?

— Bone?

— Oui.

— A Charles de Lorraine, fils de Louis IV, roi de France.

— A Charles de Lorraine, fils de Louis IV, roi de France, répéta David. Maintenant ajoutez: frère de Lothaire, spolié de la couronne de France par l'usurpateur, Hugues Capet, sur Louis V.

— Oh! oh! firent ensemble le duc de Mayenne et le cardinal.

— Continuez, dit le Balafré, il y a une lueur là-dedans.

— Or, Charles de Lorraine héritait de son frère Lothaire à l'extinction de sa race. Or, la race de Lothaire est éteinte; or, messieurs, vous êtes les seuls et vrais héritiers de la couronne de France.

— Mordieu! fit Chicot, l'animal est encore plus venimeux que je ne croyais.

— Que dites-vous de cela, mon frère? demandèrent à la fois le cardinal et le duc de Mayenne.

— Je dis, répondit le Balafré, que malheureusement il existe en France une loi qu'on appelle la loi salique et qui met toutes nos prétentions à néant.

— Voilà où je vous attendais, monseigneur, s'écria David avec l'orgueil de l'amour-propre satisfait; quel est le premier exemple de la loi salique?

— L'avénement au trône de Philippe de Valois, au préjudice d'Edouard d'Angleterre.

— Quelle est la date de cet avénement?

Le Balafré chercha dans ses souvenirs.

— 1328, dit sans hésiter le cardinal de Guise.

— C'est-à-dire 341 ans après l'usurpation de Hugues Capet, 240 ans après l'extinction de la race de Lothaire. Donc, depuis 240 ans vos ancêtres avaient des droits à la couronne lorsque la loi salique fut inventée. Or, chacun sait cela, la loi n'a pas d'effet rétroactif.

— Vous êtes un habile homme, maître Nicolas David, dit le Balafré, en regardant l'avocat avec une admiration qui n'était pas exempte d'un certain mépris.

— C'est fort ingénieux, fit le cardinal.

— C'est fort beau, dit Mayenne.

— C'est admirable, dit la duchesse, me voilà princesse royale. Je ne veux plus pour mari qu'un empereur d'Allemagne.

— Mon Dieu, Seigneur, dit Chicot, tu sais

que je ne t'ai jamais fait qu'une prière. *Nec nos inducas in tentationem et libera nos ab avocatibus.*

Le duc de Guise seul était demeuré pensif au milieu de l'enthousiasme général.

— Et dire que de pareils subterfuges sont nécessaires à un homme de ma taille! murmura-t-il. Penser qu'avant d'obéir, les peuples regardent des parchemins comme celui-ci, au lieu de lire la noblesse de l'homme dans les éclairs de ses yeux ou de son épée.

— Vous avez raison, Henri, dix fois raison. Et si l'on se contentait de regarder au visage, vous seriez roi parmi les rois, puisque les autres princes, dit-on, paraissent peuple auprès de vous. Mais l'essentiel pour monter au trône, c'est, comme l'a dit maître Nicolas David, un bon procès; et quand nous y serons arrivés, c'est, comme vous l'avez dit vous-même, que le blason de notre maison ne dépare pas trop les blasons suspendus au-dessus des autres trônes de l'Europe.

— Alors, cette généalogie est bonne, continua en soupirant Henri de Guise, et voici les deux cents écus d'or que m'a demandés pour vous mon frère de Mayenne, — maître Nicolas David.

— Et en voici deux cents autres, dit le cardinal à l'avocat dont les yeux pétillaient d'aise, en enfouissant l'or dans ses larges braies, pour la nouvelle mission dont nous allons vous charger.

— Parlez, monseigneur, je suis tout entier aux ordres de Votre Eminence.

— Nous ne pouvons vous charger de porter vous-même à Rome, à notre saint père Grégoire XIII, cette généalogie à laquelle il faut qu'il donne son approbation. Vous êtes trop petit compagnon, pour vous faire ouvrir les portes du Vatican.

— Hélas! dit Nicolas David, j'ai grand cœur, c'est vrai, mais je suis de pauvre naissance. Ah! si seulement j'avais été simple gentilhomme!

— Veux-tu te taire, truand! dit Chicot.

— Mais vous ne l'êtes pas, continua le cardinal, et c'est un malheur. Nous sommes donc forcés de charger de cette mission Pierre de Gondy.

— Permettez, mon frère, dit la duchesse redevenue sérieuse: les Gondy sont gens d'esprit, sans doute, mais sur qui nous n'avons aucune prise, aucun recours. Leur ambition seule nous répond d'eux, et ils peuvent trouver à satisfaire leur ambition aussi bien avec le roi Henri qu'avec la maison de Guise.

— Ma sœur a raison, Louis, dit le duc de Mayenne, avec sa brutalité ordinaire, et nous ne pouvons pas nous fier à Pierre de Gondy, comme nous nous fions à Nicolas David, qui est notre homme et que nous pouvons faire pendre quand il nous plaira.

Cette naïveté du duc, lancée à brûle-pourpoint au visage de l'avocat, produisit sur le malheureux légiste le plus étrange effet; il éclata d'un rire convulsif qui dénotait la plus grande frayeur.

— Mon frère Charles plaisante, dit Henri de Guise à l'avocat pâlissant, et l'on sait que vous êtes notre fidèle; vous l'avez prouvé en mainte affaire.

— Et notamment dans la mienne, pensa Chicot en montrant le poing à son ennemi, ou plutôt à ses deux ennemis.

— Rassurez-vous, Charles; rassurez-vous, Catherine; toutes mes mesures sont prises à l'avance. Pierre de Gondy portera cette généalogie à Rome; mais confondue avec d'autres papiers et sans savoir ce qu'il porte. Le pape approuvera ou désapprouvera sans que Gondy connaisse cette approbation ou cette désapprobation. Enfin Gondy, toujours ignorant de ce qu'il porte, reviendra en France avec cette généalogie approuvée ou désapprouvée. Vous, Nicolas David, vous partirez presqu'en même temps que lui, et vous l'attendrez à Châlons, à Lyon, ou à Avignon, selon les avis que vous recevrez de nous de vous arrêter dans l'une ou l'autre de ces trois villes. Ainsi vous seul tiendrez le véritable secret de l'entreprise. Vous voyez donc bien que vous êtes toujours notre seul homme de confiance.

David s'inclina.

— Tu sais à quelle condition, cher ami, murmura Chicot, à la condition d'être pendu si tu fais un pas de travers; mais sois tranquille, je jure par saint Geneviève, ici présente en plâtre, en marbre ou en bois, peut-être même en os, que tu te trouves placé en ce moment entre deux gibets, mais que le plus rapproché de toi, cher ami, c'est celui que je te ménage.

Les trois frères se serrèrent la main, et embrassèrent leur sœur la duchesse, qui venait de leur apporter leurs trois robes de moines laissées dans la sacristie; puis après les avoir aidés à repasser les frocs protecteurs, elle rabattit son capuchon sur ses yeux, marcha devant eux jusqu'au porche, où les attendait le frère portier, et par lequel ils disparurent, suivis de Nicolas David, dont les écus d'or sonnaient à chaque pas.

Derrière eux, le frère portier tira les verrous, et rentrant dans l'église, s'en vint éteindre la lampe du chœur; aussitôt, une obscurité compacte envahit la chapelle, et renouvela cette mystérieuse horreur qui déjà plus d'une fois avait hérissé le poil de Chicot.

Puis dans cette obscurité, le bruit des sandales du moine sur les dalles du pavé s'éloigna, faiblit et se perdit tout à fait.

Cinq minutes, qui parurent fort longues à Chicot, s'écoulèrent sans que rien troublât davantage ce silence et cette obscurité.

— Bon, dit le Gascon, il paraît cette fois que

tout est bien réellement fini, que les trois actes sont joués, et que les acteurs sont partis. Tâchons de les suivre; j'ai assez de comédie comme ça pour une seule nuit.

Et Chicot, qui était revenu sur son idée d'attendre le jour dans l'église depuis qu'il voyait les tombeaux mobiles et les confessionnaux habités, souleva doucement le loquet, poussa la porte avec précaution, et allongea le pied hors de sa boîte.

Pendant les promenades de l'enfant de chœur, Chicot avait vu dans un coin une échelle destinée à nettoyer les châssis de verres coloriés. Il ne perdit pas de temps. Les mains étendues, les pieds discrètement avancés, il parvint sans bruit jusqu'à l'angle, mit la main sur l'échelle, et, s'orientant de son mieux, il alla appliquer cette échelle à une fenêtre.

A la lueur de la lune, Chicot vit qu'il ne s'était pas trompé dans ses prévisions: la fenêtre donnait sur le cimetière du couvent, qui lui-même donnait sur la rue Bordelle.

Chicot ouvrit la fenêtre, se mit à cheval dessus, et attirant l'échelle à lui avec cette force et cette adresse que donnent presque toujours la joie ou la crainte, il la fit passer de l'intérieur à l'extérieur.

Une fois descendu, il cacha l'échelle dans une haie d'ifs plantée au bas du mur, se glissa de tombe en tombe jusqu'à la dernière clôture qui le séparait de la rue, et qu'il franchit, non sans démolir quelques pierres, qui descendirent avec lui de l'autre côté de la rue.

Une fois là, Chicot prit un temps pour respirer à pleine poitrine.

Il était sorti, avec quelques égratignures, d'un guêpier où plus d'une fois il avait senti qu'il jouait sa vie.

Puis, lorsqu'il sentit que l'air jouait plus librement dans ses poumons, il prit sa course vers la rue Saint-Jacques, ne s'arrêtant qu'à l'hôtellerie de la Corne d'Abondance, à laquelle il frappa sans hésitation comme sans retard.

Maître Claude Bonhomet vint ouvrir en personne. C'était un homme qui savait que tout dérangement se paie, et qui comptait plus pour faire sa fortune sur les extra que sur les ordinaires.

Il reconnut Chicot au premier coup-d'œil, quoique Chicot fût sorti en cavalier et revînt en moine.

— Ah! c'est vous, mon gentilhomme? dit-il; soyez le bien-venu.

Chicot lui donna un écu.

— Et frère Gorenflot? demanda-t-il.

Un large sourire épanouit la figure du maître aubergiste; il s'avança vers le cabinet et poussant la porte:

— Voyez, dit-il.

Frère Gorenflot ronflait juste à la même place où l'avait laissé Chicot.

— Ventre de biche, mon respectable ami, dit le Gascon, tu viens, sans t'en douter, d'avoir un fier cauchemar!

IX.

COMMENT M. ET MME DE SAINT-LUC VOYAGEAIENT CÔTE À CÔTE ET FURENT REJOINTS PAR UN COMPAGNON DE VOYAGE.

Le lendemain matin, à peu près vers l'heure où frère Gorenflot se réveillait, chaudement empaqueté dans son froc, notre lecteur, s'il eût voyagé sur la route de Paris à Angers, eût pu voir, entre Chartres et Nogent, deux cavaliers, un gentilhomme et son page, dont les montures paisibles cheminaient côte à côte, se caressant des naseaux, et se parlant du hennissement et du souffle, comme d'honnêtes animaux, qui, pour être privés du don de la parole, n'en ont pas moins trouvé moyen de se communiquer leurs pensées.

Les cavaliers étaient arrivés la veille, à la même heure à peu près à Chartres, sur des coursiers fumans, à la bouche souillée d'écume; un des deux coursiers était même tombé sur la place de la cathédrale, et comme c'était au moment même où les fidèles se rendaient à la messe, ce n'avait pas été un spectacle sans intérêt pour les bourgeois de Chartres, que ce magnifique coursier expirant de fatigue, dont les propriétaires n'avaient point paru prendre plus de souci que si c'eût été une ignoble rosse.

Quelques-uns avaient remarqué: les bourgeois de Chartres ont de tout temps été fort observateurs; quelques-uns, disons-nous, avaient même remarqué que le plus grand des deux cavaliers avait alors glissé un écu dans la main d'un honnête garçon, lequel l'avait conduit, lui et son compagnon, à une auberge voisine, et que, par la porte de derrière de cette hôtellerie, donnant sur la plaine, les deux voyageurs étaient sortis une demi-heure après, montés sur deux chevaux frais, et avec les joues enluminées de ce coloris qui prouve en faveur du verre de vin chaud que l'on vient de boire.

Une fois dans la campagne encore nue, encore froide, mais parée déjà de tons bleuâtres, précurseurs du printemps, le plus grand des deux cavaliers s'était approché du plus petit, et lui avait dit, en ouvrant ses bras:

— Chère petite femme, embrasse-moi tranquillement, car, à cette heure, nous n'avons plus rien à craindre.

Alors Mme de Saint-Luc, car c'était bien elle, s'était penchée gracieusement, en ouvrant l'épais manteau dont elle était enveloppée, et, en appuyant ses deux bras sur les épaules du jeune homme, et, sans cesser de plonger les yeux dans son regard, elle lui avait donné ce tendre et long baiser qu'il demandait.

Il était résulté de cette assurance que Saint-Luc avait donnée à sa femme, et peut-être aussi

du baiser donné par Mme de Saint-Luc à son mari, que ce jour-là on s'était arrêté dans une petite hôtellerie du village de Courville situé à quatre lieues seulement de Chartres, laquelle, par son isolement, ses doubles portes, et une foule d'autres avantages encore, donnait aux deux époux amans toute garantie de sécurité.

Là ils demeurèrent toute la journée et toute la nuit, fort mystérieusement cachés dans leur petite chambre, où, après s'être fait servir à déjeûner, ils s'enfermèrent en recommandant à l'hôte, vu le long chemin qu'ils avaient fait, et la grande fatigue qui en avait été le résultat, de ne point les déranger avant le lendemain au point du jour, recommandation qui avait été ponctuellement suivie.

C'est donc dans la matinée de ce jour-là que nous retrouvons M. et Mmé de Saint-Luc sur la route de Chartres à Nogent.

Or, ce jour-là, comme ils étaient encore plus tranquilles que la veille, ils voyageaient non plus en fugitifs, non plus même en amoureux, mais en écoliers qui se détournent à chaque instant du chemin, pour se faire admirer l'un à l'autre sûr quelque petit monticule, comme une statue équestre sur son cheval, ravageant les premiers bourgeons, recherchant les premières mousses, cueillant les premières fleurs, sentinelles du printemps qui percent la neige prête à disparaître, et se faisant une joie infinie du reflet d'un rayon de soleil dans le plumage chatoyant des canards ou du passage d'un lièvre dans la plaine.

— Morbleu! s'écria tout-à-coup Saint-Luc, que c'est bon d'être libre! As-tu jamais été libre, toi, Jeanne?

— Moi, répondit la jeune femme avec un joyeux éclat de voix, jamais; et c'est la première fois que je prends d'air et d'espace ce que j'en veux. Mon père était soupçonneux. Ma mère était casanière. Je ne sortais pas sans une gouvernante, deux femmes de chambre et un grand laquais, de sorte que je ne me rappelle pas avoir couru sur une pelouse, depuis que, folle et rieuse enfant, je bondissais dans les grands bois de Méridor, avac ma bonne Diane, la défiant à la course et courant à travers les ramées, courant jusqu'à ce que nous ne nous trouvassions plus même l'une et l'autre. Alors, nous nous arrêtions palpitantes, au bruit de quelque biche, de quelque daim ou de quelque chevreuil, qui, effrayé par nous, s'élançait hors de son repaire, nous laissant interroger nous-mêmes, avec un certain frisson, le silence des vastes taillis. Mais toi, mon bien-aimé Saint-Luc, toi, tu étais libre, au moins?

— Moi, libre?

— Sans doute, un homme...

— Ah bien, oui! jamais. Elevé près du duc d'Anjou, emmené par lui en Pologne, ramené par lui à Paris, condamné à ne pas le quitter, par cette perpétuelle règle de l'étiquette, poursuivi, dès que je m'éloignais, par cette voix lamentable qui me criait sans cesse:

« Saint-Luc, mon ami, je m'ennuie; viens t'ennuyer avec moi » Libre! ah, bien oui! et ce corset qui m'étranglait l'estomac, et cette grande fraise empesée qui m'écorchait le cou, et ces cheveux frisés à la gomme qui se fussent mêlés à l'humidité et souillés à la poussière; et ce toquet enfin cloué à ma tête par des épingles. Oh! non, non, ma bonne Jeanne, je crois que j'étais encore moins libre que toi, va. Aussi, tu vois, je profite de la liberté. Vive Dieu! la bonne chose! et comment s'en prive-t-on lorsque l'on peut faire autrement?

— Et si l'on nous rattrape, Saint-Luc, dit la jeune femme en jetant un regard inquiet derrière elle, si l'on nous met à la Bastille?

— Si l'on nous y met ensemble, ma petite Jeanne, ce ne sera que demi-mal; il me semble que, pendant toute la journée d'hier, nous sommes demeurés enfermés ni plus ni moins que si nous étions prisonniers d'état, et que nous ne nous sommes pas trop ennuyés, cependant.

— Saint-Luc, ne t'y fie pas, dit Jeanne avec un sourire plein de malice et de gaîté; si l'on nous rattrape, je ne crois pas qu'on nous mette ensemble.

Et la charmante femme rougit d'avoir tant voulu dire en disant si peu.

— Alors cachons-nous bien, dit Saint-Luc.

— Oh! sois tranquille, répondit Jeanne, sous ce rapport nous n'avons rien à craindre, et nous serons bien cachés: si tu connaissais Méridor, et ses grands chênes qui semblent les colonnes d'un temple dont le ciel est la voûte, et ses halliers sans fin, et ses rivières paresseuses qui coulent l'été sous de sombres arceaux de verdure et l'hiver sous des couches de feuilles mortes; puis les grands étangs, les champs de blé, les parterres de fleurs, les pelouses sans fin, et les petites tourelles d'où s'échappent sans cesse des milliers de pigeons, voltigeant et bourdonnant comme des abeilles autour d'une ruche; et puis, et puis, ce n'est pas tout, Saint-Luc, au milieu de tout cela, la reine de ce petit royaume, l'enchanteresse de ces jardins d'Armide, la belle, la bonne, l'incomparable Diane, un cœur de diamant dans une enveloppe d'or; tu l'aimeras, Saint-Luc.

— Je l'aime déjà; elle t'a aimée.

— Oh! je suis bien sûr qu'elle m'aime encore et qu'elle m'aimera toujours. Ce n'est point Diane qui change capricieusement dans ses amitiés. Te figures-tu la vie heureuse que nous allons mener dans ce nid de fleurs et de mousses que va reverdir le printemps! Diane a pris le gouvernement de la maison de son père, du vieux baron; il ne faut donc as nous en inquiéter. C'est un guerrier du temps du roi François Ier, devenu faible et inoffensif, en raison de ce qu'il a été autrefois fort et courageux; qui n'a plus qu'un souvenir dans le passé,

le vainqueur de Marignan et le vaincu de Pavie, qu'un amour dans le présent et qu'un espoir dans l'avenir, sa Diane bien aimée. Nous pourrons habiter Méridor sans qu'il le sache et s'en aperçoive même jamais. Et s'il le sait? eh bien! nous en serons quittes en lui laissant dire que sa Diane est la plus belle fille du monde, et que le roi François Ier est le plus grand capitaine de tous les temps.

— Ce sera charmant, dit Saint-Luc; mais je prévois de grandes querelles.

— Comment cela?

— Entre le baron et moi.

— A quel propos? A propos du roi François Ier?

— Non. Je lui passe son premier capitaine; mais pour la plus belle fille du monde.

— Je ne compte plus, puisque je suis ta femme.

— Ah! c'est juste, dit Saint-Luc.

— Te représentes-tu cette existence, mon bien-aimé, continua Jeanne. Dès le matin, dans les bois par la petite porte du pavillon qu'elle nous donnera pour logis. Je connais ce pavillon; deux tourelles reliées l'une à l'autre par un corps de logis bâti sous Louis XII, une architecture adorable, et que tu adoreras, toi qui aimes les fleurs et les dentelles. Et des fenêtres! des fenêtres, une vue calme et sombre sur les grands bois qui montent à perte de vue, et dans les allées desquels on voit au loin paître quelque daim ou quelque chevreuil relevant la tête au moindre bruit; puis, du côté opposé, une perspective ouverte sur des plaines dorées, sur des villages aux toits rouges et aux murs blancs, la Loire miroitante au soleil et toute peuplée de petits bateaux. Puis nous aurons, à trois lieues, un lac avec une barque dans les roseaux, nos chevaux, nos chiens, avec lesquels nous courrons le daim dans les grands bois, tandis que le vieux baron, ignorant de ses hôtes, dira, prêtant l'oreille aux abois lointains: Diane, écoute donc, si l'on ne dirait pas Astrée et Phlégeton qui chassent?

— Eh! s'ils chassent, bon père, dit Diane, laisse les chasser.

— Dépêchons, Jeanne, dit Saint-Luc, je voudrais déjà être à Méridor.

Et tous deux piquaient leurs chevaux qui dévoraient alors l'espace. pendant deux ou trois lieues, puis qui s'arrêtaient tout-à-coup pour laisser à leurs maîtres le loisir de reprendre une conversation interrompue ou de corriger un baiser mal donné.

Ainsi se fit la route de Chartres au Mans, où. à peu près rassurés, les deux époux séjournèrent un jour, puis le lendemain de ce jour, qui fut encore une heureuse station sur cet heureux chemin qu'ils suivaient, ils s'engagèrent avec la volonté bien arrêtée d'arriver le soir même à Méridor, dans les forêts sablonneuses qui s'étendaient à cette époque de Guécelard à Ecomoy.

Arrivés là, Saint-Luc se regardait comme hors de tout danger, lui qui connaissait l'humeur tour à tour bouillante et paresseuse du roi, qui, selon la disposition d'esprit où il se trouvait, au moment du départ de Saint-Luc, avait dû envoyer vingt courriers et cent gardes après eux avec ordre de les ramener morts ou vifs, ou qui s'était contenté de pousser un grand soupir, en tirant ses bras hors du lit, un pouce plus loin que d'ordinaire, et en murmurant:

— Oh! traître Saint-Luc, que ne t'ai-je connu plus tôt!

Or, comme les fugitifs n'avaient été rejoints par aucun courrier, n'avaient aperçu aucun garde, il était probable qu'au lieu de s'être trouvé dans son humeur bouillante, le roi Henri III s'était trouvé dans son humeur paresseuse.

C'était ce que disait Saint-Luc en jetant de temps en temps derrière lui un coup d'œil sur cette route solitaire où n'apparaissait point le moindre persécuteur.

— Bon, pensait-il, la tempête sera retombée sur ce pauvre Chicot qui, tout fou qu'il est, et peut-être même justement parce qu'il est fou, m'a donné un si bon conseil... J'en serai quitte pour quelque anagramme plus ou moins spirituelle.

Et Saint-Luc se rappelait une anagramme terrible que Chicot avait faite sur lui au jour de sa faveur.

Tout à coup Saint-Luc sentit la main de sa femme qui se posait sur son bras.

Il tressaillit. Ce n'était point une caresse.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il.

— Regarde, dit Jeanne.

Saint-Luc se retourna. et vit à l'horizon un cavalier qui faisait même route qu'eux. et qui paraissait presser fort son cheval.

Ce cavalier était à la sommité du chemin; il se détachait en vigueur sur le ciel mat, et, par cet effet de perspective, que nos lecteurs ont dû remarquer quelquefois, il paraissait, dans cette position, plus grand que nature.

Cette coïncidence parut de mauvais augure à Saint-Luc, soit à cause de la disposition de son esprit, auquel la réalité semblait venir à point nommé donner un démenti, soit que réellement, et malgré le calme qu'il affectait, il craignît encore quelque retour capricieux du roi Henri III.

— Oui, en effet, dit-il, pâlissant malgré lui, voici un cavalier là bas.

— Fuyons, dit Jeanne, en donnant de l'éperon à son cheval.

— Non pas, dit Saint-Luc, à qui la crainte qu'il éprouvait ne pouvait faire perdre son sang-froid, non pas, ce cavalier est seul, autant que j'en puis juger, et nous ne devons pas fuir devant un homme seul. Rangeons-nous et lais-

sons-le passer; quand il sera passé nous continuerons notre chemin.

— Mais s'il s'arrête?

— Eh bien! s'il s'arrête, nous verrons à qui nous avons à faire et nous agirons en conséquence.

— Tu as raison, dit Jeanne, et j'avais tort d'avoir peur puisque mon Saint-Luc est là pour me défendre.

— N'importe, fuyons toujours, dit Saint-Luc en jetant un dernier regard sur l'inconnu qui, en les apercevant, avait mis son cheval au galop; car voici une plume sur ce chapeau, et, sous ce chapeau, une fraise qui me donnent quelques inquiétudes.

— Oh! mon Dieu! Comment une plume et une fraise peuvent-elles t'inquiéter? demanda Jeanne en suivant son mari qui avait pris son cheval par la bride et qui l'entraînait avec lui dans le bois.

— Parce que la plume est d'une couleur fort à la mode en ce moment à la cour, et la fraise d'une coupe bien nouvelle; or, ce sont là de ces plumes qui coûteraient trop cher à faire teindre, et de ces fraises qui coûteraient trop de soins à amidonner aux gentilshommes manceaux, pour que nous ayons affaire à un compatriote de ces belles poulardes qu'estime tant Chicot. Piquons, piquons, Jeanne; ce cavalier me fait l'effet d'un ambassadeur du roi, mon auguste maître.

— Piquons, dit la jeune femme, tremblante comme la feuille, à l'idée qu'elle pouvait être séparée de son mari.

Mais c'était chose plus facile à dire qu'à exécuter. Les sapins étaient plantés fort épais et formaient une véritable muraille de branches. De plus les chevaux entraient jusqu'au poitrail dans le terrain sablonneux.

Pendant ce temps le cavalier s'approchait comme la foudre et l'on entendait le galop de son cheval roulant sur la pente de la montagne.

— C'est bien à nous qu'il en veut, Jésus Seigneur! s'écria la jeune femme.

—Ma foi! dit Saint-Luc, s'arrêtant, si c'est à nous qu'il en veut, voyons ce qu'il nous veut, car, en mettant pied à terre, il nous rejoindra toujours.

— Il s'arrête, dit la jeune femme.

— Et même il descend, dit Saint-Luc, il entre dans le bois. Ah! ma foi! quand ce serait le diable en personne, je vais au devant de lui.

—Attends, dit Jeanne en retenant son mari. Attends, il appelle, ce me semble.

En effet, l'inconnu, après avoir attaché son cheval à l'un des sapins de la lisière, entrait dans le bois en criant:

— Eh! mon gentilhomme! mon gentilhomme! ne vous sauvez donc pas, mille diables! je vous rapporte quelque chose que vous avez perdu.

— Que dit-il donc? demanda la comtesse.

— Ma foi, dit Saint-Luc, il dit que nous avons perdu quelque chose.

— Eh! monsieur, continua l'inconnu, le petit monsieur, vous avez oublié votre bracelet dans l'hôtellerie de Courville. Que diable! un portrait de femme, cela ne se perd pas ainsi, le portrait de cette respectable Mme de Cossé surtout. En faveur de cette chère maman, ne me faites donc pas courir comme cela.

— Mais je connais cette voix, s'écria Saint-Luc.

— Et puis il me parle de ma mère.

— Avez-vous donc perdu ce bracelet, ma mie?

— Eh! mon Dieu, oui, je m'en suis aperçue ce matin seulement. Je ne pouvais me rappeler où je l'avais laissé.

— Mais c'est Bussy! s'écria tout à coup Saint-Luc.

— Le comte de Bussy? reprit Jeanne tout émue; notre ami?

— Et certainement, notre ami, dit Saint-Luc, courant avec autant d'empressement au-devant du gentilhomme, qu'il venait de mettre de soin à l'éviter.

— Saint-Luc! je ne m'étais donc pas trompé, dit la voix sonore et joyeuse de Bussy, qui, d'un seul bond, se trouva près des deux époux.

— Bonjour, madame, continua-t il en riant aux éclats et en offrant à la comtesse le portrait que réellement elle avait oublié dans l'hôtellerie de Courville, où l'on se rappelle que les voyageurs avaient passé la nuit.

— Est-ce que vous venez pour nous arrêter de la part du roi, monsieur de Bussy? dit en souriant Jeanne.

— Moi? ma foi non, je ne suis pas assez des amis de S. M. pour qu'elle me charge de ses missions de confiance. Non, j'ai trouvé votre bracelet à Courville; cela m'a indiqué que vous me précédiez sur la route. J'ai alors poussé mon cheval, je vous ai aperçus, je me suis douté que c'était vous, et, sans le vouloir, je vous ai donné la chasse. Excusez-moi.

— Ainsi donc, dit Saint-Luc avec un dernier nuage de soupçon, c'est le hasard qui vous fait suivre la même route que nous.

— Le hasard, répondit Bussy; et maintenant que je vous ai rencontrés, je dirai la Providence.

Et tout ce qui restait de doute dans l'esprit de Saint-Luc s'effaça devant l'œil si brillant et le sourire si sincère du beau gentilhomme.

— Ainsi, vous voyagez? dit Jeanne.

— Je voyage, dit Bussy en remontant à cheval.

— Mais pas comme nous?

— Non, malheureusement.

— Pas pour cause de disgrâce, voulais-je dire.

— Ma foi, peu s'en faut.

— Et vous allez?

— Je vais du côté d'Angers. Et vous ?

— Nous aussi.

— Oui, je comprends, Brissac est à une dizaine de lieues d'ici, entre Angers et Saumur ; vous allez chercher un refuge dans le manoir paternel, comme des colombes poursuivies ; c'est charmant, et je porterais envie à votre bonheur, si l'envie n'était pas un si vilain défaut.

— Eh ! monsieur de Bussy, dit Jeanne avec un regard plein de reconnaissance, mariez-vous, et vous serez tout aussi heureux que nous le sommes ; c'est chose très facile, je vous jure, que le bonheur quand on s'aime.

Et elle regarda Saint-Luc en souriant, comme pour en appeler à son témoignage.

— Madame, dit Bussy, je me défie de tous cés bonheurs-là ; tout le monde n'a pas la chance de se marier, comme vous, avec privilége du roi.

— Allons donc, vous, l'homme aimé partout!

— Quand on est aimé partout, dit en soupirant Bussy, c'est comme si on ne l'était nulle part.

— Eh bien ! dit Jeanne, en jetant un coup d'œil d'intelligence à son mari, laissez-moi vous marier ; cela donnera d'abord la tranquillité à bon nombre de maris jaloux que je connais, et puis encore je promets de vous faire rencontrer ce bonheur dont vous niez l'existence.

— Je ne nie pas que le bonheur existe, madame, dit Bussy avec un soupir ; je nie seulement que ce bonheur soit fait pour moi.

— Voulez-vous que je vous marie ? répéta Mme de Saint-Luc.

— Si vous me mariez à votre goût, non ; si vous me mariez à mon goût, oui.

— Vous dites cela comme un homme décidé à rester célibataire.

— Peut-être.

— Mais vous êtes donc amoureux d'une femme que vous ne pouvez pas épouser ?

— Comte, par grâce, dit Bussy, priez donc Mme de Saint Luc de ne pas m'enfoncer mille poignards dans le cœur.

— Ah ! ça, prenez garde, Bussy, vous allez me faire accroire que c'est de ma femme que vous êtes amoureux.

— Dans ce cas, vous conviendrez au moins que je suis un amant plein de délicatesse, et que les maris auraient bien tort d'être jaloux de moi.

— Ah ! c'est vrai, dit Saint-Luc, se rappelant que c'était Bussy qui lui avait amené sa femme au Louvre. Mais n'importe, avouez que vous avez le cœur pris quelque part.

— Je l'avoue, dit Bussy.

— Par un amour ou par un caprice ? demanda Jeanne.

— Par une passion, madame.

— Je vous guérirai.

— Je ne crois pas.

— Je vous marierai.

— J'en doute.

— Et je vous rendrai aussi heureux que vous méritez de l'être.

— Hélas ! madame, mon seul bonheur, maintenant, est d'être malheureux.

— Je suis très opiniâtre, je vous en avertis, dit Jeanne.

— Et moi donc ! dit Bussy.

— Comte, vous cèderez.

— Tenez, madame, dit le jeune homme, voyageons comme de bons amis. Sortons d'abord de cette sablonnière, s'il vous plaît, puis nous gagnerons, pour la couchée, ce charmant petit village qui reluit là-bas au soleil.

— Celui-là ou quelque autre.

— Peu m'importe, je n'ai point de préférence.

— Vous nous accompagnez, alors ?

— Jusqu'à l'endroit où je vais, à moins que vous n'y voyiez quelque inconvénient.

— Aucun, au contraire. Mais faites mieux ; venez où nous allons.

— Et où allez-vous ?

— Au château de Méridor.

Le sang monta au visage de Bussy et reflua vers son cœur. Il devint même si pâle, qu'il en était fait de son secret, si, en ce moment même, Jeanne n'eût regardé son mari en souriant.

Bussy eut donc le temps de se remettre, tandis que les deux époux, ou plutôt les deux amants se parlaient des yeux, et de rendre malice pour malice à la jeune femme ; seulement sa malice à lui, c'était un profond silence sur ses intentions.

— Au château de Méridor, madame ? dit-il quand il eut repris assez de force pour prononcer ce nom. Qu'est-ce que cela ? je vous prie.

— La terre d'une de mes bonnes amies, répondit Jeanne.

— D'une de vos bonnes amies..., et... continua Bussy, qui est à sa terre ?

— Sans doute, répondit Mme de Saint-Luc, qui ignorait complétement les événements arrivés à Méridor depuis deux mois ; n'avez-vous donc jamais entendu parler du baron de Méridor, un des plus riches barons poitevins, et...

— Et... répéta Bussy, voyant que Jeanne s'arrêtait.

— Et de sa fille, Diane de Méridor, la plus belle fille de baron qu'on ait jamais vue.

— Non, madame, répliqua Bussy, presque suffoqué par l'émotion.

Et tout bas, le beau gentilhomme, tandis que Jeanne regardait encore son mari avec une singulière expression, le beau gentilhomme, disons-nous, se demandait par quel singulier bonheur, sur cette route, sans à-propos, sans logique, il trouvait des gens pour lui parler de Diane de Méridor, pour faire écho à la seule pensée qu'il eût dans le cœur.

Etait-ce une surprise? ce n'était point probable; était-ce un piége? c'était presque impossible. Saint-Luc n'était déjà plus à Paris lorsqu'il était entré chez Mme de Monsoreau, et lorsqu'il avait appris que Mme de Monsoreau s'appelait Diane de Méridor.

—Et ce château est-il bien loin encore, madame? demanda Bussy.

— A sept lieues, je crois, et j'offrirais de parier que c'est là, et non pas à votre petit village reluisant au soleil, dans lequel, au reste, vous l'avez vu tout à l'heure, je n'ai eu aucune confiance, que vous coucherez ce soir. Vous venez. n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Allons, dit Jeanne, c'est déjà un pas fait vers le bonheur que je vous proposais.

Bussy s'inclina et continua de marcher près des deux jeunes époux, qui, grâce aux obligations qu'ils lui avaient, firent charmante mine. Pendant quelque temps, chacun garda le silence. Enfin, Bussy, qui avait encore bien des choses à apprendre, se hasarda de questionner. C'était le privilége de sa position, et il paraissait, au reste, résolu à en user.

— Et ce baron de Méridor, dont vous me parliez, demanda-t-il, le plus riche des Poitevins, quel homme est-ce?

— Un parfait gentilhomme, un preux des anciens jours, un chevalier qui, s'il eût vécu au temps du roi Arthur, eût certes obtenu une place à la table ronde.

—Et, demanda Bussy en comprimant les muscles de son visage et l'émotion de sa voix, à qui a-t-il marié sa fille?

— Marié sa fille?

— Je le demande.

— Diane mariée?

— Qu'y aurait-il d'extraordinaire à cela?

— Rien; mais Diane n'est point mariée; certainement j'eusse été la première prévenue de ce mariage.

Le cœur de Bussy se gonfla, et un soupir douloureux brisa le passage de sa gorge étranglée.

— Aors, demanda-t-il, Mlle de Méridor est au château avec son père?

— Nous l'espérons bien, répondit Saint-Luc, appuyant sur cette réponse, pour montrer à sa femme qu'il l'avait comprise, et qu'il partageait ses idées et s'associait à ses plans.

Il se fit un moment de silence, pendant lequel chacun poursuivait sa pensée.

— Ah! s'écria tout à coup Jeanne, en se haussant sur ses étriers, voici les tourelles du château. Tenez, tenez, voyez-vous, monsieur de Bussy, au milieu de ces grands bois sans feuilles, mais qui, dans un mois, seront si beaux; tenez, voyez-vous le toit d'ardoise?

— Oh! oui certainement, dit Bussy, avec une émotion qui étonnait lui-même ce brave cœur, resté jusqu'alors un peu sauvage, oui, je vois. Ainsi c'est là le château de Méridor.

Et, par une réaction naturelle de la pensée, à l'aspect de ce pays si beau et si riche, même au temps de la détresse de la nature, à l'aspect de cette demeure seigneuriale, il se rappela la pauvre prisonnière ensevelie dans les brumes de Paris et dans l'étouffant réduit de la rue Saint-Antoine.

Cette fois encore, il soupira, mais ce n'était plus tout à fait de douleur. A force de lui promettre le bonheur, Mme de Saint-Luc venait de lui donner l'espérance.

TROISIEME PARTIE.

LE VIEILLARD ORPHELIN.

Mme de Saint-Luc ne s'était point trompée: deux heures après, on était en face du château de Méridor.

Depuis les dernières paroles échangées entre les voyageurs, et que nous avons répétées, Bussy se demandait s'il ne fallait pas raconter à ses bons amis qui venaient de se révéler, l'aventure qui tenait Diane éloignée de Méridor. Mais, une fois entré dans cette voie de révélations, il fallait non-seulement révéler ce que tout le monde allait bientôt savoir, mais encore ce que Bussy seul savait et ne voulait révéler à personne. Il recula donc devant un aveu qui amenait naturellement trop d'interprétations et de questions.

Et puis, Bussy voulait entrer à Méridor comme un homme parfaitement inconnu. Il voulait voir, sans préparation aucune, M. de Méridor, l'entendre parler de M. de Monsoreau et du duc d'Anjou; il voulait se convaincre enfin, non pas que le récit de Diane était sincère, il ne soupçonnait pas un instant de mensonge cet ange de pureté, mais qu'elle n'avait été elle-même trompée sur aucun point, et que ce récit, qu'il avait écouté avec un si puissant intérêt, avait été une interprétation fidèle des événemens.

Bussy conservait, comme on le voit, deux sentimens qui maintiennent l'homme supérieur dans sa sphère dominatrice, même au milieu des égaremens de l'amour: ces deux sentimens étaient la circonspection à l'égard des étrangers et le respect profond de la personne qu'on aime.

Aussi, Mme de Saint-Luc, trompée malgré sa perspicacité féminine, par la puissance que Bussy avait conservée sur lui-même, demeurat-elle persuadée que le jeune homme venait d'entendre, pour la première fois, prononcer le nom de Diane, et que ce nom n'éveillant en lui ni souvenir ni espérance, il s'attendait à trouver à Méridor quelque provinciale bien gauche et bien embarrassée en face des hôtes nouveaux qui lui arrivaient.

En conséquence, elle se disposait à jouir de sa surprise.

Cependant une chose l'étonnait, c'est que le garde ayant sonné dans sa trompe pour l'avertir d'une visite, Diane n'accourait point sur le pont-levis, tandis que c'était un signal auquel Diane accourait toujours.

Mais, au lieu de Diane, on aperçut s'avancer par le porche principal du château, un vieillard courbé, appuyé sur un bâton. Il était vêtu d'un surtout de velours vert bordé d'une fourrure de renard, et à sa ceinture brillait un sifflet d'argent près d'un petit trousseau de clés.

Le vent du soir soulevait sur son front ses longs cheveux blancs, comme les dernières neiges.

Il traversa le pont-levis suivi de deux grands chiens, d'une race allemande qui marchaient derrière lui lentement et à pas égaux, la tête basse et ne se devançant pas l'un l'autre d'une ligne. Lorsque le vieillard put arriver près du parapet :

— Qui est là, demanda-t-il d'une voix faible, et qui fait l'honneur à un pauvre vieillard de le visiter ?

— Moi ! moi, seigneur Augustin, s'écria la voix rieuse de la jeune femme.

Car Jeanne de Cossé appelait ainsi le vieillard pour le distinguer de son frère cadet qui s'appelait Guillaume, et qui n'était mort que depuis trois ans.

Mais le baron, au lieu de répondre par l'exclamation joyeuse que Jeanne s'attendait à entendre sortir de sa bouche, le baron leva lentement la tête, et fixant sur les voyageurs des yeux sans regards :

— Vous, dit-il ? je ne vois pas. Qui ? vous...

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Jeanne, ne me reconnaissez-vous pas ? Ah ! c'est vrai, mon déguisement...

— Excusez-moi, dit le vieillard, mais je n'y vois presque plus. Les yeux des vieillards ne sont pas faits pour pleurer, et, lorsqu'ils pleurent trop, les larmes les brûlent.

— Ah ! cher baron, dit la jeune femme, je vois bien, en effet, que votre vue baisse, car vous m'eussiez reconnue, même sous mes habits d'homme. Il faut donc que je vous dise mon nom.

— Oui, sans doute, répliqua le vieillard, puisque je vous dis que je vous vois à peine.

— Eh bien ! je vais vous attraper, cher seigneur Augustin, je suis madame de Saint-Luc.

— Saint-Luc ! dit le vieillard, je ne vous connais pas.

— Mais mon nom de jeune fille, dit la rieuse jeune femme, mais mon nom de jeune fille est Jeanne de Cossé-Brissac.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria le vieillard, en essayant d'ouvrir la barrière de ses mains tremblantes, ah ! mon Dieu !

Jeanne, qui ne comprenait rien à cette réception étrange, si différente de celle à laquelle elle s'attendait et qui l'attribuait à l'âge du vieillard et au déclin de ses facultés, se voyant enfin reconnue, sauta à bas de son cheval et courut se jeter dans ses bras, ainsi qu'elle en avait l'habitude ; mais, en embrassant le baron, elle sentit ses joues humides ; il pleurait.

— C'est de joie, pensa-t-elle. Allons ! le cœur est toujours jeune.

— Venez, dit le vieillard, après avoir embrassé Jeanne.

Et comme s'il n'eût pas même aperçu ses deux compagnons, le vieillard se remit à marcher vers le château de son pas égal et mesuré, suivi toujours à la même distance de ses deux chiens, qui n'avaient pris que le temps de flairer et de regarder les visiteurs.

Le château avait un aspect de tristesse étrange ; tous les volets en étaient fermés ; on eût dit un immense tombeau. Les serviteurs qu'on apercevait, passant çà et là, étaient vêtus de noir. Saint-Luc adressa un regard à sa femme pour lui demander si c'était ainsi qu'elle s'attendait à trouver le château.

Jeanne comprit, et, comme elle avait hâte elle-même de sortir de cette perplexité, elle s'approcha du baron, et lui prenant la main :

— Et Diane, dit-elle, est-ce que, par malheur, elle ne se trouverait point ici ?

Le vieillard s'arrêta comme frappé de la foudre, et regardant la jeune femme avec une expression qui ressemblait presque à de la terreur :

— Diane ! dit-il.

Et soudain, à ce nom, les deux chiens, levant la tête de chaque côté vers leur maître, poussèrent un lugubre gémissement.

Bussy ne put s'empêcher de frissonner : Jeanne regarda Saint-Luc, et Saint-Luc s'arrêta, ne sachant s'il devait s'avancer davantage ou retourner en arrière.

— Diane ! répéta le vieillard, comme s'il lui avait fallu tout ce temps pour comprendre la question qui lui était faite. Mais vous ne savez donc pas ? ..

Et sa voix déjà faible et tremblante s'éteignit dans un sanglot arraché du plus profond du cœur.

— Mais quoi donc ? et qu'est-il arrivé ? s'écria Jeanne, émue et les mains jointes.

— Diane est morte ! s'écria le vieillard en le-

vant les mains avec un geste désespéré vers le ciel, et en laissant échapper un torrent de larmes.

Et il se laissa tomber sur les premières marches du perron auquel on était arrivé. Il cachait sa tête entre ses deux mains, en se balançant comme pour chasser le souvenir funèbre qui venait sans cesse le torturer.

— Morte! s'écria Jeanne, frappée d'épouvante et pâlissant comme un spectre.

— Morte! dit Saint-Luc avec une tendre compassion pour le vieillard.

— Morte! balbutia Bussy. Il lui a laissé croire, à lui aussi, qu'elle était morte. Ah! pauvre vieillard! comme tu m'aimeras un jour!

— Morte! morte! répéta le baron; ils me l'ont tuée!

— Ah! mon cher seigneur, dit Jeanne, qui, après le coup terrible qu'elle avait reçu, venait de trouver la seule ressource qui empêche de se briser le faible cœur des femmes, les larmes!

Et elle éclata en sanglots, inondant de pleurs la figure du vieillard, au cou duquel ses bras venaient de s'enlacer.

Le vieux seigneur se releva. trébuchant.

— N'importe, dit-il, pour être vide et désolée, la maison n'en est pas moins hospitalière; entrez.

Jeanne prit le bras du vieillard sous le sien et traversa avec lui le péristyle, l'ancienne salle des gardes, devenue une salle à manger, et entra dans le salon.

Un domestique, dont le visage bouleversé et dont les yeux rougis dénotaient le tendre attachement pour son maître, marchait devant, ouvrant les portes; Saint-Luc et Bussy suivaient.

Arrivé dans le salon, le vieillard, toujours soutenu par Jeanne, s'assit ou plutôt se laissa tomber dans son grand fauteuil de bois sculpté.

Le valet poussa une fenêtre pour donner de l'air, et, sans sortir de la chambre, se retira dans un coin.

Jeanne n'osait rompre le silence. Elle tremblait de rouvrir les blessures du vieillard en le questionnant; et cependant, comme toutes les personnes jeunes et heureuses, elle ne pouvait se décider à regarder comme réel le malheur qu'on lui annonçait. Il y a un âge où l'on ne peut sonder l'abîme de la mort, parce qu'on ne croit point à la mort.

Ce fut le baron qui vint au-devant de son désir en reprenant la parole.

— Vous m'avez dit que vous étiez mariée, ma chère Jeanne; monsieur est-il donc votre mari?

Et il désignait Bussy.

— Non, seigneur Augustin, répondit Jeanne, voici M. de Saint-Luc.

Saint-Luc s'inclina plus profondément encore devant le malheureux père que devant le vieillard. Celui-ci le salua paternellement, et s'efforça même de sourire; puis, les yeux atones, se tournant vers Bussy:

— Et monsieur, dit-il, est votre frère, le frère de votre mari, un de vos parens!

— Non, cher baron, monsieur n'est point notre parent, mais notre ami; M. Louis de Clermont, comte de Bussy d'Amboise, gentilhomme de M. le duc d'Anjou.

A ces mots, le vieillard, se redressant comme par un ressort, lança un regard terrible sur Bussy, et, comme épuisé par cette provocation muette, retomba sur son fauteuil en poussant un gémissement.

— Quoi donc? demanda Jeanne.

— Le baron vous connaît-il, seigneur de Bussy? demanda Saint-Luc.

— C'est la première fois que j'ai l'honneur de voir M. le baron de Méridor, dit tranquillement Bussy, qui, seul, avait compris l'effet que le nom de M. le duc d'Anjou avait produit sur le vieillard.

— Ah! vous êtes gentilhomme de M. le duc d'Anjou, dit le baron, vous êtes gentilhomme de ce monstre, de ce démon, et vous osez l'avouer, et vous avez l'audace de vous présenter chez moi!

— Est-il fou? demanda tout bas Saint-Luc à sa femme en regardant le baron avec des yeux étonnés.

— La douleur lui aura dérangé l'esprit, répondit Jeanne avec effroi.

M. de Méridor avait accompagné les paroles qu'il venait de prononcer et qui faisaient douter à Jeanne qu'il eût toute sa raison, d'un regard plus menaçant encore que le premier; mais Bussy, toujours impassible. soutint ce regard dans l'attitude d'un profond respect et ne répliqua point.

— Oui, de ce monstre, reprit M. de Méridor dont la tête semblait s'égarer de plus en plus, de cet assassin qui m'a tué ma fille!

— Pauvre seigneur! murmura Bussy.

— Mais que dit-il donc là? demanda Jeanne, interrogeant à son tour.

— Vous ne savez donc pas, vous qui me regardez avec des yeux effarés, s'écria M. de Méridor en prenant les mains de Jeanne et celles de Saint-Luc et en les réunissant entre les siennes, mais le duc d'Anjou m'a tué ma Diane; le duc d'Anjou, mon enfant, ma fille, il me l'a tuée!

Et le vieillard prononça ces dernières paroles avec un tel accent de douleur, que les larmes en vinrent aux yeux de Bussy lui-même.

— Seigneur, dit la jeune femme, cela fût-il, et je ne comprends point comment cela peut-être, vous ne pouvez accuser de cet affreux malheur M. de Bussy, le plus loyal, le plus généreux gentilhomme qui soit. Mais voyez donc, mon bon père, M. de Bussy ne sait rien de ce que vous dites, M. de Bussy pleure com-

me nous et avec nous. Serait-il donc venu, s'il eût pu se douter de l'accueil que vous lui réserviez! Ah! cher seigneur Augustin, au nom de votre bien-aimée Diane, dites-nous comment cette catastrophe est arrivée.

— Alors, vous ne saviez pas, dit le vieillard s'adressant à Bussy.

Bussy s'inclina sans répondre.

— Eh, mon Dieu non! dit Jeanne, tout le monde ignorait cet événement.

— Ma Diane est morte, et sa meilleure amie ignorait sa mort! Oh! c'est vrai, je n'en ai écrit, je n'en ai parlé à personne; il me semblait que le monde ne pouvait vivre du moment où Diane ne vivait plus; il me semblait que l'univers entier devait porter le deuil de Diane.

— Parlez, parlez; cela vous soulagera, dit Jeanne.

— Eh bien! dit le baron en poussant un sanglot, ce prince infâme, le déshonneur de la noblesse de France, a vu ma Diane, et la trouvant si belle, l'a fait enlever et conduire au château de Beaugé, pour la déshonorer comme il eût fait de la fille d'un serf. Mais Diane, ma Diane, sainte et noble, a choisi la mort. Elle s'est précipitée d'une fenêtre dans le lac, et l'on n'a plus retrouvé que son voile flottant à la surface de l'eau.

Et le vieillard ne put articuler cette dernière phrase sans des larmes et des sanglots qui faisaient de cette scène un des plus lugubres spectacles que Bussy eût vus jusque-là, Bussy, l'homme de guerre, habitué à verser et à voir verser le sang.

Jeanne, presqu'évanouie, regardait, elle aussi, le comte avec une espèce de terreur.

— Oh! comte, s'écria Saint-Luc, c'est affreux, n'est-ce pas? Comte, il vous faut abandonner ce prince infâme; comte, un noble cœur, comme le vôtre, ne peut rester l'ami d'un ravisseur et d'un assassin.

Le vieillard, un peu réconforté par ces paroles, attendait la réponse de Bussy pour fixer son opinion sur le gentilhomme; les paroles sympathiques de Saint-Luc le consolaient. Dans les grandes crises morales, les faiblesses physiques sont grandes, et ce n'est point un des moindres adoucissemens à la douleur de l'enfant mordu par un chien favori, que de voir battre ce chien qui l'a mordu.

Mais Bussy, au lieu de répondre à l'apostrophe de Saint-Luc, fit un pas vers M. de Méridor.

— Monsieur le baron, dit-il, voulez-vous m'accorder l'honneur d'un entretien particulier?

— Ecoutez M. de Bussy, cher seigneur! dit Jeanne; vous verrez qu'il est bon, et qu'il sait rendre service.

— Parlez, monsieur, dit le baron en tremblant, car il pressentait quelque chose d'étrange dans le regard du jeune homme.

Bussy se tourna vers Saint-Luc et sa femme, et leur adressant un regard plein de noblesse et d'amitié:

— Vous permettez, dit il.

Les deux jeunes gens sortirent de la salle, appuyés l'un sur l'autre et doublement heureux de leur bonheur près de cette immense infortune.

Alors, quand la porte se fut refermée derrière eux, Bussy s'approcha du baron et le salua profondément.

— Monsieur le baron, dit Bussy, vous venez, en ma présence, d'accuser un prince que je sers, et vous l'avez accusé avec une violence qui me force à vous demander une explication.

Le vieillard fit un mouvement.

— Oh! ne vous méprenez point au sens tout respectueux de mes paroles; c'est avec la plus profonde sympathie que je vous parle, c'est avec le plus vif désir d'adoucir votre chagrin, que je vous dis: Monsieur le baron, faites-moi, dans ses détails, le récit de la catastrophe douloureuse que vous racontiez tout-à-l'heure à M. de Saint-Luc et à sa femme. Voyons, tout s'est-il bien accompli comme vous le croyez, et tout est-il bien perdu?

— Monsieur. dit le vieillard, j'ai eu un moment d'espoir. Un noble et loyal gentilhomme, M. de Monsoreau a aimé ma pauvre fille et s'est intéressé à elle.

— M. de Monsoreau! eh bien! demanda Bussy, voyons, quelle a été sa conduite dans tout ceci?

— Ah! sa conduite fut loyale et digne, car Diane avait refusé sa main. Cependant, ce fut lui qui, le premier, m'avertit des infâmes projets du duc. Ce fut lui qui m'indiqua le moyen de les faire échouer; il ne demandait qu'une chose pour sauver ma fille, et cela encore prouvait toute la noblesse et toute la droiture de son âme: il demandait, s'il parvenait à l'arracher des mains du duc, que je la lui donnasse en mariage, afin que lui, jeune, actif et entreprenant, pût la défendre contre un puissant prince, ce que son pauvre père ne pouvait entreprendre.

Je donnai mon consentement avec joie; mais, hélas! ce fut inutile; il arriva trop tard, et ne trouva ma pauvre Diane sauvée du déshonneur que par la mort.

— Et, depuis ce moment fatal, demanda Bussy, M. de Monsoreau n'a-t-il donc pas donné de ses nouvelles?

— Il n'y a qu'un mois que ces événemens se sont passés, dit le vieillard, et le pauvre gentilhomme n'aura pas osé reparaître devant moi, ayant échoué dans son généreux dessein.

Bussy baissa la tête; tout lui était expliqué.

Il comprenait maintenant comment M. de Monsoreau avait réussi à enlever au prince la jeune fille qu'il aimait, et comment la crainte que le prince ne découvrît que cette jeune fille

était devenue sa femme, lui avait laissé accréditer même, près du pauvre père, le bruit de sa mort.

— Eh bien! monsieur, dit le vieillard, voyant que la rêverie penchait le front du jeune homme, et tenait fixés sur la terre ses yeux que le récit qu'il venait d'achever avait fait étinceler plus d'une fois.

— Eh bien! monsieur le baron, répondit Bussy, je suis chargé par monseigneur le duc d'Anjou de vous amener à Paris, où son altesse désire vous parler.

— Me parler, à moi, s'écria le baron; moi, me trouver en face de cet homme après la mort de ma fille; et que peut-il avoir à me dire, le meurtrier?

— Qui sait? se justifier, peut-être.

— Et se justifiât-il, s'écria le vieillard, hélas! ma fille n'en sera pas moins perdue. Non, monsieur de Bussy, non, je n'irai point à Paris; ce serait, d'ailleurs, trop m'éloigner de l'endroit où repose ma chère enfant dans son froid linceul de roseaux.

— Monsieur le baron, dit Bussy d'une voix ferme, permettez-moi d'insister près de vous; c'est mon devoir de vous conduire à Paris, et je suis venu exprès pour cela.

— Eh bien! j'irai donc à Paris, s'écria le vieillard, tremblant de colère; mais malheur à ceux qui m'auront perdu! Le roi m'entendra, et, s'il ne m'entend pas, je ferai appel à tous les gentilshommes de France. Aussi bien, murmura-t-il plus bas, j'oubliais, dans ma douleur, que j'ai entre les mains une arme dont, jusqu'à présent, je n'ai su faire aucun usage. Oui, monsieur de Bussy, je vous accompagnerai.

— Et moi, monsieur le baron, dit Bussy en lui prenant la main, je vous recommande la patience, le calme et la dignité qui conviennent à un seigneur chrétien. Dieu a, pour les nobles cœurs, des miséricordes infinies, et vous ne savez point ce qu'il vous réserve. Je vous prie aussi, en attendant le jour où ces miséricordes éclateront, de ne point me compter au nombre de vos ennemis, car vous ne savez point ce que je vais faire pour vous. A demain donc, monsieur le baron, s'il vous plaît, et, dès que le jour sera venu, nous nous mettrons en route.

— J'y consens, répondit le vieux seigneur, ému malgré lui, par le doux accent avec lequel Bussy avait prononcé ces paroles; mais, en attendant, ami ou ennemi, vous êtes mon hôte, et je dois vous conduire à votre appartement.

Et le baron prit sur la table un flambeau d'argent à trois branches, et d'un pas pesant, gravit, suivi de Bussy d'Amboise, l'escalier d'honneur du château.

Les chiens voulaient le suivre; il les arrêta d'un signe: deux de ses serviteurs marchaient derrière Bussy avec d'autres flambeaux.

En arrivant sur le seuil de la chambre qui lui était destinée, le comte demanda ce qu'étaient devenus M. de Saint-Luc et sa femme.

— Mon vieux Germain doit avoir pris soin d'eux, répondit le baron. Passez une bonne nuit, monsieur le comte.

II.

COMMENT REMY-LE-HAUDOUIN S'ÉTAIT, EN L'ABSENCE DE BUSSY, MÉNAGÉ DES INTELLIGENCES DANS LA MAISON DE LA RUE SAINT-ANTOINE.

M. et Mme de Saint-Luc ne pouvaient revenir de leur surprise. Bussy, aux secrets avec M. de Méridor; Bussy se disposant à partir avec le vieillard pour Paris; Bussy, enfin, paraissant prendre tout-à-coup la direction de ces affaires qui lui paraissaient d'abord étrangères et inconnues, était pour les deux jeunes gens un phénomène inexplicable.

Quant au baron, le pouvoir magique de ce titre: Altesse Royale, avait produit sur lui son effet ordinaire; un gentilhomme du temps de Henri III n'en était pas encore à sourire devant des qualifications et des armoiries.

Altesse Royale, cela signifiait pour M. de Méridor comme pour tout autre, excepté le roi, force majeure, c'est-à-dire la foudre et la tempête.

Le matin venu, le baron prit congé de ses hôtes qu'il installa dans le château; mais Saint-Luc et sa femme, comprenant la difficulté de la situation, se promirent de quitter Méridor aussitôt que faire se pourrait, et de rentrer dans les terres de Brissac, qui en étaient voisines, aussitôt que l'on se serait assuré du consentement du timide maréchal.

Quant à Bussy, pour justifier son étrange conduite, il n'eut besoin que d'une seconde. Bussy, maître du secret qu'il possédait et qu'il pouvait révéler à qui lui faisait plaisir, ressemblait à l'un de ces magiciens chers aux Orientaux, qui, d'un premier coup de baguette, font tomber les larmes de tous les yeux, et qui, du second, dilatent toutes les prunelles et fendent toutes les bouches par un joyeux sourire.

Cette seconde, que nous avons dit suffire à Bussy pour opérer de si grands changemens, fut employée par lui à laisser tomber tout bas quelques syllabes dans l'oreille que lui tendait avidement la charmante femme de Saint-Luc.

Ces quelques syllabes prononcées, le visage de Jeanne s'épanouit; son front si pur se colora d'une délicieuse rougeur. On vit ses petites dents blanches et brillantes comme la nacre, apparaître sous le corail de ses lèvres, et, comme son mari, stupéfait, la regardait pour l'interroger, elle mit un doigt sur sa bouche, et s'enfuit en bondissant, et en envoyant un baiser de remercîment à Bussy.

Le vieillard n'avait rien vu de cette panto-

mime expressive ; l'œil fixé sur le manoir paternel, il caressait machinalement ses deux chiens qui ne pouvaient se décider à le quitter ; il donna quelques ordres d'une voix émue à ses serviteurs, courbés sous son adieu et sous sa parole. Puis, montant à grand peine, et grâce à l'aide de son écuyer, un vieux cheval pie qu'il affectionnait, et qui avait été son cheval de bataille dans les dernières guerres civiles, il salua d'un geste le château de Méridor et partit sans prononcer un seul mot.

Bussy, l'œil brillant, répondait aux sourires de Jeanne et se retournait fréquemment pour dire adieu à ses amis. En le quittant, Jeanne lui avait dit tout bas :

— Quel homme étrange faites-vous, seigneur comte ; je vous avais promis que le bonheur vous attendait à Méridor. Et c'est vous au contraire qui apportez à Méridor le bonheur qui s'en était envolé.

De Méridor à Paris il y a loin ; loin surtout pour un vieux baron criblé de coups d'épée et de mousquet reçus dans ces rudes guerres où les blessures étaient en proportion des guerriers. Longue route aussi faisait cette distance pour ce digne cheval pie que l'on appelait Jarnac, et qui, à ce nom, relevant sa tête enfoncée sous sa crinière, roulait un œil encore fier sous sa paupière fatiguée.

Une fois en route, Bussy se mit à l'étude : cette étude était de captiver par ses soins et ses attentions de fils le cœur du vieillard dont il s'était d'abord attiré la haine, et sans doute il y réussit, car, le sixième jour au matin, en arrivant à Paris, M. de Méridor dit à son compagnon de voyage ces paroles qui peignaient tout le changement que le voyage avait amené dans son esprit.

— C'est singulier, comte, me voici plus près que jamais de mon malheur, et cependant je suis moins inquiet à l'arrivée que je ne l'étais au départ.

— Encore deux heures, seigneur Augustin, dit Bussy, et vous m'aurez jugé comme je veux être jugé par vous.

Les voyageurs entrèrent à Paris par le faubourg Saint-Marcel, éternelle entrée, dont la préférence se conçoit à cette époque, parce que cet horrible quartier, un des plus laids de Paris, semblait parisien à cette époque, grâce à ses nombreuses églises, à ses milliers de maisons pittoresques, et à ses petits ponts sur des cloaques.

— Où allons-nous ? dit le baron ; au Louvre, sans doute ?

— Monsieur, dit Bussy, je dois d'abord vous mener à mon hôtel, pour que vous vous rafraîchissiez quelques minutes, et que vous soyez ensuite en état de voir, comme il convient, la personne chez laquelle je vous conduis.

Le baron se laissa faire patiemment ; Bussy le conduisit droit à son hôtel de la rue de Grenelle-Saint-Honoré.

Les gens du comte ne l'attendaient pas ou plutôt ne l'attendaient plus : rentré la nuit par une petite porte dont lui seul avait la clé, il avait sellé lui-même son cheval, et était parti sans avoir été vu d'aucun autre que de Remy-le-Haudouin. On comprend donc que sa disparition instantanée, les dangers qu'il avait courus la semaine précédente, et qui s'étaient trahis par sa blessure, ses habitudes aventureuses enfin, qu'aucune leçon ne corrigeait, avaient porté beaucoup de gens à croire qu'il avait donné dans quelque piège tendu sur son chemin par ses ennemis, que la fortune, si long-temps favorable à son courage, avait un jour enfin été contraire à sa témérité, et que Bussy, muet et invisible, était bien mort de par quelque dague ou quelqu'arquebusade.

De sorte que les meilleurs amis et les plus fidèles serviteurs de Bussy faisaient déjà des neuvaines pour son retour à la lumière, retour qui leur paraissait non moins hasardeux que celui de Pyrithoüs, tandis que les autres, plus positifs, ne comptant plus que sur son cadavre, faisaient, pour le retrouver, les recherches les plus minutieuses dans les égoûts, dans les caves suspectes, dans les carrières de la banlieue, dans le lit de la Bièvre ou dans les fossés de la Bastille.

Une seule personne répondait quand on lui demandait des nouvelles de Bussy :

— M. le comte se porte bien.

Mais si l'on voulait pousser plus loin l'interrogatoire, comme elle n'en savait point davantage, les renseignemens qu'elle pouvait donner s'arrêtaient là.

Cette personne, qui essuyait, grâce à cette réponse rassurante, mais peu détaillée, force rebuffades et mauvais complimens, était maître Rémy-le-Haudouin qui, du soir au matin, trottait menu, perdant son temps à des contemplations étranges, disparaissant de temps en temps de l'hôtel, soit le jour, soit la nuit, rentrant alors avec des appétits insolites, et ramenant par sa gaîté, chaque fois qu'il rentrait, un peu de joie au cœur de cette maison.

Le Haudoin, après une de ces absences mystérieuses, rentrait justement à l'hôtel au moment où la cour d'honneur retentissait de cris d'allégresse, où les valets empressés se jetaient sur la bride du cheval de Bussy et se disputaient à qui serait son écuyer, car le comte, au lieu de mettre pied à terre, demeurait à cheval.

— Voyons, disait Bussy, vous êtes satisfaits de me voir vivant, merci. Vous me demandez si c'est bien moi, ou si ce n'est que mon ombre. C'est bien moi, regardez, touchez, mais faites vite. Bien, maintenant aidez ce digne gentilhomme à descendre de cheval, et faites attention que je le considère avec plus de respect que je ne ferais d'un prince.

Bussy avait raison de rehausser ainsi le vieillard, à qui l'on avait à peine fait attention d'abord, et qu'à ses habits modestes, à ses habits peu soucieux de la mode, et à son cheval pie, fort vite apprécié de gens qui chaque jour manœuvraient les chevaux de Bussy, avaient été tentés de prendre le vieux seigneur pour un écuyer mis en retraite dans quelque province, et que l'aventureux gentilhomme ramenait de cet exil comme d'un autre monde.

Mais, ces paroles prononcées, ce fut aussitôt à qui s'empresserait près du baron. Le Haudouin regardait la scène en riant sous cape, selon son habitude, et il fallut toute la gravité de Bussy pour forcer ce rire à disparaître du joyeux visage du jeune docteur.

— Vite une chambre à monseigneur, cria Bussy.

— Laquelle? demandèrent aussitôt cinq ou six voix empressées.

— La meilleure, la mienne.

Et à son tour, il offrit son bras au vieillard pour gravir l'escalier, essayant de le recevoir avec plus d'honneur encore qu'il n'en avait été reçu.

M. de Méridor se laissait aller à cette entraînante courtoisie, sans opposition et presque sans volonté, comme on se laisse aller à la pente de certains rêves qui vous conduisent à ces pays fantastiques, royaume de l'imagination et de la nuit.

On apporta au baron le gobelet doré du comte, et Bussy voulut lui verser lui-même le vin de l'hospitalité.

— Merci! merci, monsieur, disait le vieillard; mais irons-nous bientôt où nous devons aller?

— Oui, seigneur Augustin, bientôt, soyez tranquille, et ce ne sera pas seulement un bonheur pour vous, mais pour moi.

— Que dites-vous, et d'où vient que vous me parlez presque toujours une langue que je ne comprends pas?

— Je dis, seigneur Augustin, que je vous ai parlé d'une Providence miséricordieuse aux grands cœurs, et que nous approchons du moment où je vais, en votre nom, faire appel à cette Providence.

Le baron regarda Bussy d'un air étonné; mais Bussy, en lui faisant de la main un signe respectueux, et qui voulait dire: je reviens dans un instant, sortit le sourire sur les lèvres.

Comme il s'y attendait, le Haudoin était en sentinelle à la porte; il prit le jeune homme par le bras, et l'emmena dans un cabinet.

— Eh bien! cher Hippocrate, demanda-t-il, où en sommes-nous?

— Où cela?

— Parbleu! rue Saint-Antoine.

— Monseigneur, nous en sommes à un point fort intéressant pour vous, je présume. A ceci, rien de nouveau.

Bussy respira.

— Le mari n'est donc pas revenu? dit-il.

— Si fait; mais sans aucun succès. Il y a dans tout cela un père qui doit, à ce qu'il paraît, faire le dénoûment, un Dieu qui, un matin ou l'autre, descendra dans une machine; de sorte qu'on attend ce père absent, ce Dieu inconnu.

— Bon! dit Bussy; mais comment sais-tu tout cela?

— Vous comprenez bien, monsieur, dit le Haudouin avec sa bonne et franche gaîté, que votre absence faisant momentanément de ma position près de vous une sinécure, j'ai voulu utiliser à votre avantage les momens que vous me laissiez.

— Voyons, qu'as-tu fait? raconte, mon cher Remy.

— Voici: vous parti, j'ai apporté de l'argent, des livres et une épée, dans une petite chambre que j'avais louée et qui appartenait à la maison faisant l'angle de la rue Saint-Antoine et de la rue Sainte-Catherine.

— Bien.

— De là, je pouvais voir, depuis ses soupiraux jusqu'à ses cheminées, la maison que vous connaissez.

— Fort bien!

— A peine en possession de ma chambre, je me suis installé à une fenêtre.

— Excellent.

— Oui, mais il y avait néanmoins un inconvénient à cette excellence là.

— Lequel?

— C'est que si je voyais, j'étais vu, et qu'on pouvait, à tout prendre, concevoir quelqu'ombrage d'un homme regardant sans cesse une même perspective; obstination qui m'eût, au bout de deux ou trois jours, fait passer pour un larron, un amant, un espion ou un fou.

— Puissamment raisonné, mon cher le Haudoin. Mais alors qu'as-tu fait?

— Oh! alors, monsieur le comte, j'ai vu qu'il fallait recourir aux grands moyens, et ma foi....

— Eh bien?

— Ma foi, je suis devenu amoureux!

— Heim? fit Bussy, qui ne comprenait pas en quoi l'amour de Remy pouvait le servir.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, répéta gravement le jeune docteur; amoureux, très amoureux, amoureux fou.

— De qui?

— De Gertrude.

— De Gertrude, la suivante de Mme de Monsoreau?

— Eh! oui, mon Dieu! de Gertrude, la suivante de Mme de Monsoreau. Que voulez-vous, monseigneur, je ne suis pas un gentilhomme, moi, pour devenir amoureux des maîtresses; je suis un pauvre petit médecin, sans autre pratique qu'un client qui, je l'espère, ne me donnera

plus que de loin en loin de la besogne, et il faut bien que je fasse mes expériences, *in animâ vili*, comme nous disons en Sorbonne.

— Pauvre Remy, dit Bussy, crois bien que j'apprécie ton dévoûment, va.

— Eh! monseigneur, répondit le Haudoin, je ne suis pas si fort à plaindre, après tout. Gertrude est un beau brin de fille qui a deux pouces de plus que moi, et qui me lèverait à bras tendus en me tenant par le collet de mon habit, ce qui tient chez elle à un grand développement des muscles du biceps et du deltoïde. Cela me donne pour elle une vénération qui la flatte; et comme je lui cède toujours, nous ne nous disputons jamais; puis elle a un talent précieux.

— Lequel? mon pauvre Remy.

— Elle raconte merveilleusement.

— Ah! vraiment?

— Oui, de sorte que par elle je sais tout ce qui se passe chez sa maîtresse.. heim? que dites-vous? j'ai pensé que cela ne vous serait pas désagréable d'avoir des intelligences dans la maison.

— Le Haudouin, tu es un bon Génie que le hasard ou plutôt la Providence a mis sur ma route; alors, tu en es avec Gertrude dans des termes...

— *Puella me deligit*, répondit le Haudouin en se balançant avec une fatuité affectée.

— Et tu es reçu dans la maison?

— Hier soir, j'y ai fait mon entrée, à minuit, sur la pointe du pied par la fameuse porte à guichet que vous savez.

— Et comment es-tu arrivé à ce bonheur?

— Mais assez naturellement, je dois le dire.

— Eh bien! dis.

— Le surlendemain de votre départ, le lendemain du jour de mon installation dans la petite chambre, j'ai attendu à la porte que la dame de mes futures pensées sortît pour aller aux provisions, soin dont elle se préoccupe, je dois l'avouer, tous les jours de huit heures à neuf heures du matin. A huit heures dix minutes je l'ai vue paraître; aussitôt je suis descendu de mon observatoire, et j'ai été me placer sur sa route.

— Et elle t'a reconnu?

— Si bien reconnu, qu'elle a poussé un grand cri et s'est sauvée.

— Alors?

— Alors, j'ai couru après elle, et l'ai rattrapée à grand peine, car elle court très fort; mais, vous comprenez, les jupes, cela gêne toujours un peu.

— Jésus! a-t-elle dit.

— Sainte-Vierge! ai-je crié.

La chose lui a donné bonne idée de moi; un autre, moins pieux que moi, se fût écrié, morbleu ou corbleu.

— Le médecin! a-t-elle dit.

— La charmante ménagère! ai-je répondu.

Elle a souri; mais se reprenant aussitôt:

— Vous vous trompez, monsieur, a-t-elle dit, je ne vous connais point.

— Mais moi je vous connais, lui ai-je dit, car depuis trois jours, je ne vis pas, je n'existe pas, je vous adore; à ce point que je ne demeure plus rue Beautreillis, mais rue Saint-Antoine, au coin de la rue Sainte-Catherine, et que je n'ai changé de logement que pour vous voir entrer et sortir; si vous avez encore besoin de moi pour panser de beaux gentilshommes, ce n'est donc plus à mon ancien logement qu'il faut venir me chercher, mais à mon nouveau.

— Silence! a-t-elle dit.

— Ah! vous voyez bien! ai-je répondu.

Et voilà comment notre connaissance s'est faite ou plutôt renouée.

— De sorte qu'à cette heure tu es...

— Aussi heureux qu'un amant peut l'être... avec Gertrude, bien entendu; tout est relatif; mais je suis plus qu'heureux, je suis au comble de la félicité, puisque j'en suis arrivé où j'en voulais venir dans votre intérêt.

— Mais elle se doutera peut-être?

— De rien; je ne lui ai pas même parlé de vous. Est-ce que le pauvre Remy-le-Haudouin connaît de nobles gentilshommes comme le seigneur de Bussy? Non, je lui ai seulement demandé d'une façon indifférente: Et votre jeune maître va-t-il mieux?

— Quel jeune maître?

— Ce cavalier que j'ai soigné chez vous.

— Ce n'est pas mon jeune maître, a-t-elle répondu.

— Ah! c'est que comme il était couché dans le lit de votre maîtresse, moi j'ai cru... ai-je repris.

— Oh! mon Dieu non, pauvre jeune homme, a-t-elle répondu avec un soupir, il ne nous était rien, absolument rien: nous ne l'avons même revu qu'une fois depuis.

— Alors, vous ne savez même pas son nom; ai-je demandé.

— Oh! si fait.

— Vous auriez pu l'avoir su et l'avoir oublié.

— Ce n'est pas un nom qu'on oublie.

— Comment s'appelle-t-il donc?

— Avez-vous entendu parler parfois du seigneur de Bussy?

— Parbleu! ai-je répondu, Bussy, le brave Bussy.

— Eh bien! c'est cela même.

— Alors, la dame?

— Ma maîtresse est mariée, monsieur.

— On est mariée, on est fidèle, et cependant on pense parfois à un beau jeune homme qu'on a vu... ne fût-ce qu'un instant, surtout quand ce beau jeune homme était blessé, intéressant, et couché dans notre lit.

— Aussi, a répondu Gertrude, pour être franche, je ne dis point que ma maîtresse ne pense pas à lui.

Une vive rougeur monta au front de Bussy.

— Nous en parlons même, a ajouté Gertrude, toutes les fois que nous sommes seules.

— Excellente fille! s'écria le comte.

— Et qu'en dites-vous? ai-je demandé.

— Je raconte ses prouesses, ce qui n'est pas difficile, attendu qu'il n'est bruit dans Paris que des coups d'épée qu'il donne et qu'il reçoit. Je lui ai même appris, à ma maîtresse toujours, une petite chanson fort à la mode.

— Ah! je la connais, ai-je répondu; n'est-ce pas?

Un beau chercheur de noise,
C'est le seigneur d'Amboise.
Tendre et fidèle aussi,
C'est Monseigneur Bussy!

— Justement! s'est écriée Gertrude. De sorte que ma maîtresse ne chante plus que cela.

Bussy serra la main du jeune docteur; un indicible frisson de bonheur venait de passer dans ses veines.

— C'est tout, dit-il, tant l'homme est insatiable dans ses désirs.

— Voilà, monseigneur oh! j'en saurai davantage plus tard; mais que diable on ne peut pas tout savoir en un jour... ou plutôt dans une nuit.

III

LE PÈRE ET LA FILLE.

Ce rapport de Remy faisait Bussy bien heureux; en effet, il lui apprenait deux choses: d'abord que M. de Monsoreau était toujours autant haï, et que lui, Bussy, était déjà plus aimé.

— Et puis, cette bonne amitié du jeune homme pour lui, lui réjouissait le cœur. Il y a, dans tous les sentiments qui nous viennent du ciel, un épanouissement de tout notre être, qui semble doubler nos facultés. On se sent heureux parce qu'on se sent bon.

Bussy comprit donc qu'il n'y avait plus de temps à perdre maintenant, et que chaque frisson de douleur qui serrait le cœur du vieillard était presque un sacrilége: il y a un tel renversement des lois de la nature dans un père qui pleure la mort de sa fille, que celui qui peut consoler ce père d'un mot, mérite les malédictions de tous les pères, en ne le consolant pas.

En descendant dans la cour, M. de Méridor trouva un cheval frais que Bussy avait fait préparer pour lui. Un autre cheval attendait Bussy: tous deux se mirent en selle et partirent accompagnés de Remy.

Ils arrivèrent dans la rue Saint-Antoine, non sans un grand étonnement de M. de Méridor, qui, depuis vingt ans, n'était point venu à Paris, et qui, au bruit des chevaux, aux cris des laquais, au passage plus fréquent des coches, trouvait Paris fort changé depuis le règne du roi Henri II.

Mais, malgré cet étonnement, qui touchait presque à l'admiration, le baron n'en conservait pas moins une tristesse qui s'augmentait à mesure qu'il approchait du but ignoré de son voyage. Quelle réception allait lui faire le duc, et qu'allait-il ressortir de nouvelles douleurs de cette entrevue?

Puis, de temps en temps, en regardant Bussy avec étonnement, il se demandait par quel étrange abandon il en était venu à suivre presque aveuglément ce gentilhomme d'un prince auquel il devait ses malheurs. N'eût-il pas bien plutôt été de sa dignité de braver le duc d'Anjou, et, au lieu d'accompagner ainsi Bussy où il lui plairait de le conduire, d'aller droit au Louvre se jeter aux genoux du roi? Que pouvait lui dire le prince? En quoi pouvait-il le consoler? N'était-il point de ceux-là qui appliquent des paroles dorées comme un baume momentané sur les blessures qu'ils ont faites, mais on n'est pas plus tôt hors de leur présence que la blessure saigne plus vive et plus douloureuse qu'auparavant?

On arriva ainsi à la rue Saint-Paul. Bussy, comme un capitaine habile, s'était fait précéder par Remy, lequel avait ordre d'éclairer le chemin et de préparer les voies d'introduction dans la place.

Ce dernier s'adressa à Gertrude, et revint dire à son patron que nul feutre, nulle rapière n'embarrassaient l'allée, l'escalier ou le corridor qui conduisait à la chambre de Mme de Monsoreau.

Toutes ces consultations, on le comprend bien, se faisaient à voix basse entre Bussy et le Haudouin.

Pendant ce temps, le baron regardait avec étonnement autour de lui.

— Eh quoi! se demanda-t-il, c'est là que loge le duc d'Anjou?

Et un sentiment de défiance commença de lui être inspiré par l'humble apparence de la maison.

— Pas précisément, Monsieur, répondit en souriant Bussy, mais si ce n'est pas sa demeure, c'est celle d'une dame qu'il a aimée.

Un nuage passa sur le front du vieux gentilhomme.

— Monsieur, dit-il en arrêtant son cheval, nous autres gens de province, nous ne sommes point faits à ces façons; les mœurs faciles de Paris nous épouvantent, et si bien, que nous ne savons pas vivre en présence de vos mystères. Il me semble que si le duc d'Anjou veut voir le baron de Méridor, ce doit être dans son palais à lui, et non dans la maison d'une de ses maîtresses. Et puis, ajouta le vieillard avec un profond soupir, pourquoi, vous qui paraissez un honnête homme, me menez-vous en face d'une de ces femmes? Est-ce pour me faire comprendre que ma pauvre Diane vivrait

encore si, comme la maîtresse de ce logis, elle eût préféré la honte à la mort?

— Allons, allons, monsieur le baron, dit Bussy avec ce sourire loyal qui avait été son plus grand moyen de conviction envers le vieillard, ne faites point d'avance de fausses conjectures. Sur ma foi de gentilhomme, il ne s'agit point de ce que vous pensez. La dame que vous allez voir est parfaitement vertueuse et digne de tous les respects.

—Mais qui donc est-elle ?

— C'est... la femme d'un gentilhomme de votre connaissance.

— En vérité? mais alors, monsieur, pourquoi dites-vous que le prince l'a aimée ?

— Parce que je dis toujours la vérité, monsieur le baron ; entrez, et vous en jugerez vous-même en voyant s'accomplir ce que je vous ai promis.

— Prenez garde, je pleurais mon enfant chérie, et vous m'avez dit : Consolez-vous, monsieur, les miséricordes de Dieu sont grandes ; me promettre une consolation à mes peines, c'était presque me promettre un miracle.

— Entrez, monsieur, répéta Bussy avec ce même sourire qui séduisait toujours le vieux gentilhomme.

Le baron mit pied à terre.

Gertrude était accourue tout étonnée sur le seuil de la porte, et regardait d'un œil effaré le Haudouin, Bussy et le vieillard, ne pouvant deviner par quelle combinaison de la Providence ces trois hommes se trouvaient réunis.

— Allez prévenir Mme de Monsoreau, dit le jeune comte, que M. de Bussy est de retour, et désire à l'instant même lui parler. Mais, sur votre âme, ne lui dites pas un mot de la personne qui m'accompagne.

— Mme de Monsoreau ! dit le vieillard avec stupeur, Mme de Monsoreau !

— Passez, monsieur le baron, dit Bussy en poussant le seigneur Augustin dans l'allée.

On entendit alors, tandis que le vieillard montait l'escalier d'un pas chancelant, on entendit, disons-nous, la voix de Diane qui répondait avec un tremblement singulier :

— M. de Bussy ! dites-vous, Gertrude, M. de Bussy ! Eh bien ! qu'il entre.

— Cette voix ! s'écria le baron en s'arrêtant soudain au milieu de l'escalier, cette voix ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Montez donc, monsieur le baron, dit Bussy.

Mais au même instant, et comme le baron tout tremblant se retenait à la rampe en regardant autour de lui, au haut de l'escalier en pleine lumière, sous un rayon de soleil doré, resplendit tout à coup Diane, plus belle que jamais, souriante, quoiqu'elle ne s'attendît point à revoir son père.

A cette vue, qu'il prit pour quelque vision magique, le vieillard poussa un cri terrible, et, les bras étendus, l'œil hagard, il offrit une si parfaite image de la terreur et du délire, que Diane, prête à se jeter à son cou, s'arrêta de son côté, épouvantée et stupéfaite.

Le baron, en étendant la main, trouva à sa portée l'épaule de Bussy et s'y appuya.

— Diane ! vivante ! murmura le baron de Méridor, Diane ! ma Diane, que l'on m'avait dite morte ! oh ! mon Dieu !

Et ce robuste guerrier, vigoureux acteur des guerres étrangères et des guerres civiles, qui l'avaient constamment épargné, ce vieux chêne que le coup de foudre de la mort de Diane avait laissé debout, cet athlète qui avait si puissamment lutté contre la douleur, écrasé, brisé, anéanti par la joie, recula, les genoux fléchissants, et, sans Bussy, fût tombé, précipité du haut de l'escalier à l'aspect de cette image chérie, qui tourbillonnait devant ses yeux, divisée en atômes confus.

— Mon Dieu! monsieur de Bussy, s'écria Diane en descendant précipitamment les quelques marches de l'escalier qui la séparaient du vieillard, qu'a donc mon père ?

Et la jeune femme, épouvantée de cette pâleur subite et de l'effet étrange produit par une entrevue qu'elle devait croire annoncée, interrogeait plus encore des yeux que de la voix.

— M. le baron de Méridor vous croyait morte, et il vous pleurait, madame, ainsi qu'un père comme lui doit pleurer une fille comme vous.

— Comment! s'écria Diane, et personne ne l'avait détrompé ?

— Personne.

— Oh ! non, non, personne, s'écria le vieillard sortant de son anéantissement passager, personne ! pas même M. de Bussy.

— Ingrat! dit le gentilhomme avec un ton d'un doux reproche.

— Oh ! oui, répondit le vieillard, oui, vous avez raison, car voilà un instant qui me paie de toutes mes douleurs. Oh ! ma Diane ! ma Diane chérie ! continua-t-il, en ramenant d'une main la tête de sa fille contre ses lèvres et en tendant l'autre à Bussy.

Puis, tout à coup, redressant la tête comme si un souvenir douloureux ou une crainte nouvelle se fût glissée jusqu'à son cœur, malgre l'armure de joie, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui venait de l'envelopper.

— Mais que me disiez-vous donc, seigneur de Bussy, que j'allais voir Mme de Monsoreau ; où est-elle ?

— Hélas ! mon père, murmura Diane.

Bussy rassembla toutes ses forces.

— Vous l'avez devant vous, dit-il, et le comte de Monsoreau est votre gendre.

— Eh ! quoi ? balbutia le vieillard, M. de Monsoreau, mon gendre, et tout le monde, toi, Diane, lui-même, tout le monde me l'a laissé ignorer ?

— Je tremblais de vous écrire, mon père, de peur que la lettre ne tombât aux mains du prince. D'ailleurs, je pensais que vous saviez tout.

— Mais dans quel but, demanda le vieillard, pourquoi tous ces étranges mystères?

— Oh! oui, mon père, songez-y, s'écria Diane, pourquoi M. de Monsoreau vous a-t-il laissé croire que j'étais morte? pourquoi vous a-t-il laissé ignorer qu'il était mon mari?

Le baron, tremblant comme s'il eût craint de porter sa vue jusqu'au fond de ces ténèbres, interrogeait timidement du regard les yeux étincelants de sa fille et l'intelligente mélancolie de Bussy.

Pendant tout ce temps, on avait pas à pas gagné le salon.

— Monsieur de Monsoreau, mon gendre! balbutiait toujours le baron de Méridor anéanti.

— Cela ne peut vous étonner, répondit Diane avec le ton d'un doux reproche; ne m'avez-vous pas ordonné de l'épouser, mon père?

— Oui, s'il te sauvait.

— Eh bien! il m'a sauvée, dit sourdement Diane en tombant sur un siége placé près de son prie-dieu. Il m'a sauvée, pas du malheur, mais de la honte du moins.

— Alors, pourquoi m'a-t-il laissé croire à ta mort, moi qui pleurais si amèrement? répéta le vieillard. Pourquoi me laissait-il mourir de désespoir, quand un seul mot, un seul, pouvait me rendre à la vie?

— Oh! il y a encore quelque piége là-dessous, s'écria Diane. Mon père, vous ne me quitterez plus; monsieur de Bussy, vous nous protégerez, n'est-ce pas?

— Hélas! madame, dit le jeune homme en s'inclinant, il ne m'appartient plus de pénétrer dans les secrets de votre famille. J'ai dû, voyant les étranges manœuvres de votre mari, vous trouver un défenseur que vous puissiez avouer. Ce défenseur, j'ai été le chercher à Méridor. Vous êtes auprès de votre père, je me retire.

— Il a raison, dit tristement le vieillard. M. de Monsoreau a craint la colère du duc d'Anjou, et M. de Bussy la craint à son tour.

Diane lança un de ses regards au jeune homme, et ce regard signifiait:

— Vous qu'on appelle le brave Bussy, avez-vous peur de M. le duc d'Anjou, comme pourrait en avoir peur M. de Monsoreau?

Bussy comprit le regard de Diane et sourit.

— Monsieur le baron, dit-il, pardonnez-moi, je vous prie, la demande singulière que je vais vous prier de faire, et vous, madame, au nom de l'intention que j'ai de vous rendre service, excusez-moi.

Tous deux attendaient en se regardant.

— Monsieur le baron, reprit Bussy, demandez, je vous prie, à Mme de Monsoreau...

Et il appuya sur ces derniers mots, qui firent pâlir la jeune femme. Bussy vit la peine qu'il avait faite à Diane et reprit:

— Demandez à votre fille si elle est heureuse du mariage que vous avez commandé et auquel elle a consenti.

Diane joignit les mains et poussa un sanglot. Ce fut la seule réponse qu'elle put faire à Bussy. Il est vrai qu'aucune autre n'eût été aussi positive.

Les yeux du vieux baron se remplirent de larmes, car il commençait à voir que son amitié peut-être trop précipitée pour M. de Monsoreau, allait se trouver être pour beaucoup dans le malheur de sa fille.

— Maintenant, dit Bussy, il est donc vrai, monsieur, que, sans y être forcé par aucune ruse ou par aucune violence, vous avez donné la main de votre fille à M. de Monsoreau?

— Oui, s'il la sauvait.

— Et il l'a sauvée effectivement. Alors je n'ai pas besoin de vous demander, monsieur, si votre intention est de laisser votre parole engagée?

— C'est une loi pour tous et surtout pour les gentilshommes, et vous devez savoir cela mieux que tout autre, monsieur, de tenir ce qu'on a promis. M. de Monsoreau a, de son propre aveu, sauvé la vie à ma fille, ma fille est donc bien à M. de Monsoreau.

— Ah! murmura la jeune femme, que ne suis-je morte!

— Madame, dit Bussy, vous voyez bien que j'avais raison de vous dire que je n'avais plus rien à faire ici. M. le baron vous donne à M. de Monsoreau, et vous lui avez promis vous-même, au cas où vous reverriez votre père sain et sauf, de vous donner à lui.

— Ah! ne me déchirez pas le cœur, monsieur de Bussy, s'écria Mme de Monsoreau en s'approchant du jeune homme; mon père ne sait pas que j'ai peur de cet homme; mon père ne sait pas que je le hais; mon père s'obstine à voir en lui mon sauveur, et moi, moi que mes instincts éclairent, je m'obstine à dire que cet homme est mon bourreau.

— Diane! Diane! s'écria le baron, il t'a sauvée!

— Oui, s'écria Bussy, entraîné hors des limites où sa prudence et sa délicatesse l'avaient retenu jusque-là. Oui, mais si le danger était moins grand que vous ne le croyez, si le danger était factice, si, que sais-je? moi! Ecoutez, baron, il y a là-dessous quelque mystère à éclaircir et que j'éclaircirai. Mais ce que je vous proteste, moi, c'est que si j'eusse eu le bonheur de me trouver à la place de M. de Monsoreau, moi aussi j'eusse sauvé du déshonneur votre fille, innocente et belle, et, sur Dieu qui m'entend! je ne lui eusse pas fait payer ce service.

— Il l'aimait, dit M. de Méridor, qui sentait lui-même tout ce qu'avait d'odieux la conduite

de M. de Monsoreau, et il faut bien pardonner à l'amour.

— Et moi donc! s'écria Bussy, est-ce que...

Mais effrayé de cet éclat qui allait, malgré lui, s'échapper de son cœur, Bussy s'arrêta, et ce fut l'éclair qui jaillit de ses yeux qui acheva la phrase interrompue sur ses lèvres.

Diane ne la comprit pas moins, et mieux encore peut-être que si elle eût été complète.

— Eh bien! dit-elle en rougissant, vous m'avez comprise, n'est-ce pas? Eh bien! mon ami, mon frère, vous avez réclamé ces deux titres, et je vous les donne; eh bien! mon ami, eh bien! mon frère, pouvez-vous quelque chose pour moi?

— Mais le duc d'Anjou! le duc d'Anjou! murmura le vieillard, qui voyait toujours la foudre qui le menaçait, gronder dans la colère de l'altesse royale.

— Je ne suis pas de ceux qui craignent les colères des princes, seigneur Augustin, répondit le jeune homme, et je me trompe fort, ou nous n'avons point cette colère à redouter; si vous le voulez, monsieur de Méridor, je vous ferai, moi, tellement ami du prince, que c'est lui qui vous protégera contre M. de Monsoreau, d'où vous vient, croyez-moi, le véritable danger, danger inconnu, mais certain; invisible, mais peut-être inévitable.

— Mais si le duc apprend que Diane est vivante, tout est perdu, dit le vieillard.

— Allons, dit Bussy, je vois bien que, quoi que j'aie pu vous dire, vous croyez M. de Monsoreau avant moi et plus que moi. N'en parlons plus, repoussez mon offre, monsieur le baron, repoussez le secours tout puissant que j'appelais à votre aide. Jetez-vous dans les bras de l'homme qui a si bien justifié votre confiance; je vous l'ai dit; j'ai accompli ma tâche, je n'ai plus rien à faire ici. Adieu, seigneur Augustin, adieu, madame, vous ne me verrez plus, je me retire, adieu!

— Oh! s'écria Diane en saisissant la main du jeune homme, m'avez-vous vue faiblir un instant, moi? m'avez-vous vue revenir à lui? Non, je vous le demande à genoux, ne m'abandonnez pas, monsieur de Bussy, ne m'abandonnez pas.

Bussy serra les belles mains suppliantes de Diane, et toute sa colère tomba comme tombe cette neige que fond à la crête des montagnes le chaud sourire du soleil de mai.

— Puisqu'il en est ainsi, dit Bussy, à la bonne heure! Madame; oui, j'accepte la mission sainte que vous me confiez, et avant trois jours, car il me faut le temps de rejoindre le prince, qui est, dit-on, en pélerinage à Chartres avec le roi, avant trois jours, vous verrez du nouveau, ou j'y perdrai mon nom de Bussy.

Et s'approchant d'elle avec une ivresse qui embrasait à la fois son souffle et son regard:

— Nous sommes alliés contre le Monsoreau, lui dit-il tout bas; rappelez-vous que ce n'est pas lui qui vous a ramené votre père, et ne soyez point perfide.

Et serrant une dernière fois la main du baron, il s'élança hors de l'appartement.

IV.

COMMENT FRÈRE GORENFLOT SE RÉVEILLA ET DE L'ACCUEIL QUI LUI FUT FAIT A SON COUVENT.

Nous avons laissé notre ami Chicot en extase devant le sommeil, non interrompu, et devant le ronflement splendide de frère Gorenflot; il fit signe à l'aubergiste de se retirer et d'emporter la lumière, après lui avoir recommandé sur toutes choses de ne pas dire un mot au digne frère, de la sortie qu'il avait faite à dix heures du soir, et de la rentrée qu'il venait de faire à trois heures du matin.

Comme maître Bonhommet avait remarqué une chose, c'est que dans les relations qui existaient entre le fou et le moine, c'était toujours le fou qui payait, il tenait le fou en grande considération, tandis qu'il n'avait au contraire qu'une vénération fort médiocre pour le moine.

Il promit en conséquence à Chicot de n'ouvrir en aucun cas la bouche sur les événemens de la nuit, et se retira, laissant les deux amis dans l'obscurité, ainsi que la chose venait de lui être recommandée.

Bientôt Chicot s'aperçut d'une chose qui excita son admiration, c'est que frère Gorenflot ronflait et parlait en même temps. Ce qui indiquait, non pas comme on pourrait le croire, une conscience bourrelée de remords, mais un estomac surchargé de nourriture.

Les paroles que prononçait Gorenflot dans son sommeil, formaient, recousues les unes aux autres, un affreux mélange d'éloquence sacrée et de maximes bachiques.

Cependant Chicot s'aperçut que, s'il restait dans une obscurité complète, il aurait grand peine à accomplir la restitution qui lui restait à faire pour que Gorenflot, à son réveil, ne se doutât de rien; en effet, il pouvait dans les ténèbres, marcher imprudemment sur quelques-uns des quatre membres du moine dont il ignorait les différentes directions, et par la douleur le tirer de sa léthargie.

Chicot souffla donc sur les charbons du brasier pour éclairer un peu la scène.

Au bruit de ce souffle, Gorenflot cessa de ronfler et murmura:

— Mes frères! voici un vent féroce; c'est le souffle du Seigneur, c'est l'haleine qui m'inspire.

Et il se remit à ronfler.

Chicot attendit un instant que le sommeil eût bien repris toute son influence, et commença de démaillotter le moine.

— Brrrr ou, fit Gorenflot. Quel froid! Cela empêchera le raisin de mûrir.

Chicot s'arrêta au milieu de son opération qu'il reprit un instant après.

— Vous connaissez mon zèle, mes frères, continua le moine, tout pour l'église et pour Monseigneur le duc de Guise.

— Canaille! dit Chicot.

— Voilà mon opinion, reprit Gorenflot, mais il est certain....

— Qu'est ce qui est certain? demanda Chicot, en soulevant le moine pour lui passer sa robe.

— Il est certain que l'homme est plus fort que le vin; frère Gorenflot a combattu contre le vin, comme frère Jacob contre l'ange, et frère Gorenflot a dompté le vin.

Chicot haussa les épaules.

Ce mouvement intempestif fit ouvrir un œil au moine, et, penché sur lui, il vit le sourire de Chicot qui semblait livide et sinistre à cette cette douteuse lueur.

— Ah! pas de fantômes, voyons, pas de farfadets, dit le moine; comme s'il se plaignait à quelque démon familier, oublieux des conventions qu'il avait faites avec lui.

— Il est ivre mort, dit Chicot en achevant de le rouler dans sa robe, et en ramenant son capuchon sur sa tête.

— A la bonne heure, grommela le moine, le sacristain a fermé la porte du chœur, et le vent ne vient plus.

— Réveille-toi maintenant si tu veux, dit Chicot, cela m'est bien égal.

— Le Seigneur a entendu ma prière, murmura le moine, et l'aquilon qu'il avait envoyé pour geler les vignes, s'est changé en doux zéphir.

— Amen! dit Chicot.

Et se faisant un oreiller des serviettes et un drap de la nappe, après avoir le plus vraisemblablement possible disposé les bouteilles vides et les assiettes sales, il s'endormit côte à côte avec son compagnon.

Le grand jour qui lui donnait sur les yeux, et la voix aigre de l'hôte, grondant ses marmitons, qui retentissait dans la cuisine, réussirent à percer l'épaisse vapeur qui assoupissait les idées de Gorenflot.

Il se souleva, et parvint, à l'aide de ses deux mains, à s'établir sur la partie que la nature prévoyante a donnée à l'homme pour être son principal centre de gravité.

Cet effort accompli, non sans difficulté, Gorenflot se mit à considérer le pêle-mêle significatif de la vaisselle, puis Chicot, qui disposé, grâce à la circonflexion gracieuse de l'un de ses bras, de manière à tout voir, ne perdait pas un seul mouvement du moine; Chicot faisait semblant de ronfler, et cela avec un naturel qui faisait honneur à ce fameux talent d'imitation dont nous avons déjà parlé.

— Grand jour! s'écria le moine; corbleu! grand jour! il parait que j'ai passé la nuit ici.

Puis, rassemblant ses idées:

— Et l'abbaye! dit-il; oh! oh!

Il se mit à resserrer le cordon de sa robe, soin que Chicot n'avait pas cru devoir prendre.

— C'est égal, dit-il, j'ai fait un étrange rêve; il me semblait être mort et enveloppé dans un linceul tâché de sang.

Gorenflot ne se trompait pas tout-à-fait; il avait pris en se réveillant à moitié, la nappe qui l'enveloppait pour un linceul, et les tâches de vin pour des gouttes de sang.

— Heureusement que c'était un rêve, dit Gorenflot, en regardant de nouveau autour de lui.

Dans cet examen, ses yeux s'arrêtèrent sur Chicot qui, sentant que le moine le regardait, ronfla de double force.

— Que c'est beau, un ivrogne! dit Gorenflot contemplant Chicot avec admiration.

— Est-il heureux, ajouta-t-il, de dormir ainsi! Ah! c'est qu'il n'est pas dans ma position, lui.

Et il poussa un soupir qui monta à l'unisson du ronflement de Chicot, de sorte que le soupir eût probablement réveillé le Gascon, si le Gascon eût dormi véritablement.

— Si je le réveillais pour lui demander avis? fit le moine, il est homme de bon conseil.

Chicot tripla la dose, et le ronflement, qui avait atteint le diapason de l'orgue, passa à l'imitation du tonnerre.

— Non, reprit Gorenflot, cela lui donnerait trop d'avantages sur moi. Je trouverai bien un bon mensonge sans lui.

Mais quel que soit ce mensonge, continua le moine, j'aurai bien de la peine à éviter le cachot. Ce n'est pas encore précisément le cachot, c'est le pain et l'eau qui en est la conséquence. Si j'avais du moins quelqu'argent pour séduire le frère geôlier!...

Ce qu'entendant Chicot, il tira subtilement de sa poche une bourse assez ronde qu'il cacha sous son ventre.

Ce n'était pas une précaution inutile; plus contrit que jamais, Gorenflot s'approcha de son ami et murmura ces paroles mélancoliques:

— S'il était éveillé, il ne me refuserait pas un écu; mais son sommeil m'est sacré... et je vais le prendre.

A ces mots, frère Gorenflot qui, après être demeuré un certain temps assis, venait de s'agenouiller, se pencha à son tour vers Chicot et fouilla délicatement dans la poche du dormeur.

Chicot ne jugea point nécessaire, malgré l'exemple donné par son compagnon, de faire appel à son démon familier, et le laissa fouiller à son aise dans l'une et l'autre poche de son pourpoint.

— C'est singulier, dit le moine, rien dans les poches. Ah! dans le chapeau, peut-être.

Tandis que le moine se mettait en quête,

Chicot vidait sa bourse dans sa main, et la remettait vide et plate dans la poche de son haut-de-chausses.

— Rien dans le chapeau, dit le moine, cela m'étonne. Mon ami Chicot, qui est un fou plein de raison, ne sort cependant jamais sans argent. Ah ! vieux Gaulois, ajouta-il, avec un sourire qui fendait sa bouche jusqu'aux oreilles, j'oubliais tes brayes.

Et glissant sa main dans les chausses de Chicot, il en retira la bourse vide.

—Jésus! murmura-t-il, et l'écot, qui le paiera!

Cette pensée produisit sur le moine une profonde impression, car il se mit aussitôt sur ses jambes, et d'un pas encore un peu aviné, mais cependant rapide, il se dirigea vers la porte, traversa la cuisine sans lier conversation avec l'hôte, malgré les avances que celui-ci lui faisait, et s'enfuit.

Alors Chicot remit son argent dans sa bourse, sa bourse dans sa poche, et s'accoudant contre la fenêtre, où mordait déjà un rayon de soleil, il oublia Gorenflot dans une méditation profonde.

Cependant le frère quêteur, sa besace sur l'épaule, poursuivait son chemin avec une mine composée qui pouvait paraître aux passans du recueillement, et qui n'était que de la préoccupation, car Gorenflot cherchait un de ces magnifiques mensonges de moine en goguette ou de soldat attardé, mensonge dont le fond est toujours le même, tandis que la trame se brode capricieusement selon l'imagination du menteur.

Du plus loin que frère Gorenflot aperçut les portes du couvent, elles lui parurent plus sombres que de coutume, et il tira de fâcheux indices de la présence de plusieurs moines conversant sur le seuil, et regardant tour à tour avec inquiétude vers les quatre points cardinaux.

Mais à peine eut-il débouché de la rue Saint-Jacques, qu'un grand mouvement opéré par les frères au moment même où ils l'aperçurent, lui donna une des plus horribles frayeurs qu'il eut éprouvées de sa vie.

— C'est de moi qu'ils parlent, dit-il ; ils me désignent, ils m'attendent ; on m'a cherché cette nuit ; mon absence a fait scandale. Je suis perdu !

Et la tête lui tourna, une folle idée de fuir lui vint à l'esprit ; mais plusieurs religieux venaient déjà à sa rencontre ; on le poursuivrait indubitablement. Frère Gorenflot se rendait justice, il n'était pas taillé pour la course ; il serait rejoint, garroté, traîné au couvent ; il préféra la résignation.

Il s'avança donc, l'oreille basse, vers ses compagnons qui semblaient hésiter à venir lui parler.

— Hélas ! dit Gorenflot, ils font semblant de ne plus me connaître, je suis une pierre d'achoppement.

Enfin l'un d'eux se hasarda, et allant à Gorenflot.

— Pauvre cher frère ! dit-il.

Gorenflot poussa un soupir et leva les yeux au ciel.

— Vous savez que le prieur vous attend, dit un autre.

— Ah ! mon Dieu !

— Oh! mon Dieu, oui, ajouta un troisième, il a dit, qu'aussitôt rentré au couvent, on vous conduisît près de lui.

— Voilà ce que je craignais, dit Gorenflot.

Et plus mort que vif, il entra dans le couvent, dont la porte se referma sur lui.

— Ah! c'est vous, s'écria le frère portier, venez vite, vite, le révérend prieur Joseph Foulon vous demande.

Et le frère portier, prenant Gorenflot par la main, le conduisit ou plutôt le traîna jusques dans la chambre du prieur.

Là aussi les portes se refermèrent.

Gorenflot baissa les yeux, craignant de rencontrer le regard courroucé de l'abbé ; il se sentait seul, abandonné de tout le monde, en tête-à-tête avec un supérieur qui devait être irrité, et irrité justement.

— Ah ! c'est vous, enfin, dit l'abbé.

— Mon révérend...... balbutia le moine.

— Que d'inquiétudes vous nous avez données ! dit le prieur.

— C'est trop de bontés, mon père, reprit Gorenflot, qui ne comprenait rien à ce ton indulgent auquel il ne s'attendait pas.

— Vous avez craint de rentrer après la scène de cette nuit, n'est-ce pas ?

— J'avoue que je n'ai point osé rentrer, dit le moine, dont le front distillait une sueur glacée.

— Ah ! cher frère, cher frère, dit l'abbé, c'est bien jeune et bien imprudent ce que vous avez fait là.

— Laissez-moi vous expliquer, mon père...

— Et qu'avez-vous besoin de m'expliquer ? Votre sortie..,

— Je n'ai pas besoin de vous expliquer, dit Gorenflot, tant mieux, car j'étais embarrassé de le faire.

— Je le comprends à merveille. Un moment d'exaltation, l'enthousiasme vous a entraîné ; l'exaltation est une vertu sainte, l'enthousiasme est un sentiment sacré ; mais les vertus outrées deviennent presque vices, les sentimens les plus honorables, exagérés, sont répréhensibles.

— Pardon, mon père, dit Gorenflot, mais, si vous comprenez, je ne comprends pas bien, moi. De quelle sortie parlez-vous ?

— De celle que vous avez faite cette nuit.

— Hors du couvent, demanda timidement le moine.

— Non pas, dans le couvent.

— J'ai fait une sortie dans le couvent, moi ?

— Oui, vous.

Gorenflot se gratta le bout du nez. Il commençait à comprendre qu'il jouait au propos interrompu.

— Je suis aussi bon catholique que vous; mais cependant votre audace m'a épouvanté.

— Mon audace, dit Gorenflot, j'ai donc été bien audacieux?

— Plus qu'audacieux, mon fils, vous avez été téméraire.

— Hélas, il faut pardonner aux écarts d'un tempérament encore mal assoupli; je me corrigerai, mon père.

— Oui, mais en attendant, je ne puis m'empêcher de craindre pour vous et pour nous les conséquences de cet éclat. Si la chose s'était passée entre nous, ce ne serait rien.

— Comment? dit Gorenflot, la chose est sue dans le monde.

— Sans doute, vous saviez bien qu'il y avait là plus de cent laïques qui n'ont pas perdu un mot de votre discours.

— De mon discours? dit Gorenflot de plus en plus étonné.

— J'avoue qu'il était beau, j'avoue que les applaudissemens ont dû vous enivrer, que l'assentiment unanime a pu vous monter la tête, mais que cela en arrive au point de proposer une procession dans les rues de Paris, au point d'offrir de revêtir une cuirasse, et de faire appel aux bons catholiques, le casque en tête et la pertuisane sur l'épaule, vous en conviendrez, c'est trop fort.

Gorenflot regardait le prieur avec des yeux qui passaient par toutes les expressions de l'étonnement.

— Maintenant, continua le prieur, il y a un moyen de tout concilier. Cette sève religieuse qui bout dans votre cœur généreux, vous ferait tort à Paris où il y a tant d'yeux méchans qui épient. Je désire que vous alliez la dépenser...

— Où cela, mon père, demanda Gorenflot, convaincu qu'il allait faire un tour de cachot.

— En province,

— Un exil! s'écria Gorenflot.

— En restant ici, il pourrait vous arriver bien pis, très cher frère.

— Et que pourrait-il donc m'arriver?

— Un procès criminel, qui amènerait, selon toute probabilité, la prison éternelle, sinon la mort.

Gorenflot pâlit affreusement; il ne pouvait comprendre comment il avait encouru la prison perpétuelle et même la peine de mort pour s'être grisé dans un cabaret et avoir passé la nuit hors de son couvent.

— Tandis qu'en vous soumettant à cet exil momentané, mon très cher frère, non seulement vous échappez au danger, mais encore vous plantez le drapeau de la foi en province: ce que vous avez fait et dit cette nuit, dangereux et même impossible sous les yeux du roi et de ses mignons maudits, devient en province plus facile à exécuter. Partez donc au plus vite, frère Gorenflot, peut-être même est-il déjà trop tard, et les archers ont-ils reçu l'ordre de vous arrêter.

— Ouais, mon révérend père, que dites-vous là? balbutia le moine en roulant des yeux épouvantés, car à mesure que le prieur dont il avait d'abord admiré la mansuétude, parlait, il s'étonnait des proportions que prenait un péché à tout prendre très véniel; les archers, dites-vous, et qu'ai-je à faire aux archers, moi?

— Vous n'avez point affaire à eux; mais ils pourraient bien avoir affaire à vous.

— Mais on m'a donc dénoncé? dit frère Gorenflot.

— Je le parierais. Partez donc, partez.

— Partir! mon révérend, dit Gorenflot, atterré. C'est bien aisé à dire; mais comment vivrai-je, quand je serai parti?

— Eh! rien de plus facile. Vous êtes le frère quêteur du couvent; voilà vos moyens d'existence. De votre quête vous avez nourri les autres, jusqu'à présent; de votre quête vous vous nourrirez. Et puis, soyez tranquille, mon Dieu! le système que vous avez développé vous fera assez de partisans en province pour que j'aie la certitude que vous ne manquerez de rien. Mais, allez, pour Dieu! allez, et surtout ne revenez pas que l'on ne vous prévienne.

Et le prieur, après avoir tendrement embrassé frère Gorenflot, le poussa tout doucement, mais avec une persistance qui fut couronnée de succès, à la porte de sa cellule.

Là, toute la communauté était réunie, attendant frère Gorenflot.

A peine parut-il, que chacun s'élança vers lui, et que chacun voulut lui toucher les mains, le cou, les habits. Il y en avait dont la vénération allait jusqu'à baiser le bas de sa robe.

— Adieu, disait l'un en le pressant sur son cœur, adieu, vous êtes un saint homme, ne m'oubliez point dans vos prières.

— Bah! se dit Gorenflot, un saint homme, moi? — Tiens.

— Adieu, dit un autre, en lui serrant la main, brave champion de la foi, adieu; Godefroy de Bouillon était bien peu de chose auprès de vous.

— Adieu! martyr, lui dit un troisième en baisant le bout de son cordon; l'aveuglement habite encore parmi nous; mais l'heure de la lumière arrivera.

Et Gorenflot se trouva ainsi, de bras en bras, de baisers en baisers, d'épithètes en épithètes, porté jusqu'à la porte de la rue, qui se referma derrière lui dès qu'il l'eût franchie.

Gorenflot regarda cette porte avec une expression que rien ne saurait rendre, et finit par sortir de Paris à reculons, comme si l'ange exterminateur lui eût montré la pointe de son épée flamboyante.

Le seul mot qui lui échappa en arrivant à la porte fut celui-ci:

— Le diable m'emporte! ils sont tous fous;

ou s'ils ne le sont pas, miséricorde, mon Dieu! c'est moi qui le suis.

V.

COMMENT FRÈRE GORENFLOT DEMEURA CONVAINCU QU'IL ÉTAIT SOMNAMBULE, ET DÉPLORA AMÈREMENT CETTE INFIRMITÉ.

Gorenflot était plongée dans de sombres méditations, quand il vit poindre au loin sous la porte Bordelle un cavalier qui bientôt ébranla la voute sous le galop de sa monture.

Cet homme mit pied à terre près d'une maisson située à cent pas à peu près de l'endroit où était assis Gorenflot; il frappa; on lui ouvrit, et cheval et cavalier disparurent dans la maison.

Gorenflot remarqua cette circonstance, parce qu'il avait envié le bonheur de ce cavalier qui avait un cheval et qui par conséquent pouvait le vendre.

Mais, au bout d'un instant, le cavalier, Gorenflot le reconnut à son manteau, le cavalier, disons nous, sortit de la maison, et comme il y avait un massif d'arbres à quelque distance et devant le massif un gros tas de pierres, il alla se blottir entre les arbres et ce bastion d'une nouvelle espèce.

— Voilà bien certainement quelque guet-apens qui se prépare, murmura Gorenflot. Si j'étais moins suspect aux archers, j'irais les prévenir, ou si j'étais plus brave, je m'y opposerais.

A ce moment, l'homme qui se tenait en embuscade et dont les yeux ne quittaient la porte de la ville que pour inspecter les environs avec une certaine inquiétude, aperçut, dans un des regards rapides qu'il jetait à droite et à gauche, Gorenflot toujours assis, et tenant toujours son menton. Cette vue le gêna; il feignit de se promener d'un air indifférent derrière les moëllons.

— Voilà une tournure, dit Gorenflot, voilà une taille... on dirait que je connais cela;... mais, non, c'est impossible.

En ce moment, l'inconnu, qui tournait le dos à Gorenflot, s'affaissa tout-à-coup comme si les muscles de ses jambes eussent manqué sous lui. Il venait d'entendre certain bruit de fers de chevaux qui venaient de la porte de la ville.

En effet, trois hommes, dont deux semblaient des laquais, trois bonnes mules et trois gros porte-manteaux venaient lentement de Paris par la porte Bordelle. Aussitôt qu'il les eut aperçus, l'homme aux moëllons se fit plus petit encore, si c'était possible, et rampant plutôt qu'il ne marchait, il gagna le groupe d'arbres, et choisissant le plus gros, il se blottit derrière, dans la posture d'un chasseur à l'affût.

La cavalcade passa sans le voir, ou du moins sans le remarquer, tandis qu'au contraire l'homme embusqué semblait la dévorer des yeux.

— C'est moi qui ai empêché le crime de se commettre, dit Gorenflot, et ma présence sur le chemin, juste en ce moment, est une de ces manifestations de la volonté divine, comme il m'en faudrait une autre à moi pour me faire déjeûner.

La cavalcade passée, le guetteur rentra dans la maison.

— Bon! dit Gorenflot, voilà une circonstance qui va me procurer, ou je me trompe fort, l'aubaine que je désirais. Homme qui guette, n'aime pas à être vu. C'est un secret que je possède, et ne valût-il que six deniers, eh bien! je le mettrai à prix.

Et, sans tarder, Gorenflot se dirigea vers la maison; mais à mesure qu'il approchait, il se remémorait la tournure martiale du cavalier, la longue rapière qui battait ses mollets, et l'œil terrible avec lequel il avait regardé passer la cavalcade : puis il se disait:

— Je crois décidément que j'avais tort et qu'un pareil homme ne se laissera point intimider.

A la porte, Gorenflot était tout-à-fait convaincu, et ce n'était plus le nez qu'il se grattait, mais l'oreille.

Tout-à-coup, sa figure s'illumina.

— Une idée, dit-il.

C'était un tel progrès que l'éveil d'une idée dans le cerveau endormi du moine, qu'il s'étonna lui-même que cette idée lui fût venue; mais on le disait déjà en ce temps-là: nécessité est mère de l'industrie.

— Une idée, répéta-t-il, et une idée un peu ingénieuse. Je lui dirai: monsieur, tout homme a ses projets, ses désirs, ses espérances; je prierai pour vos projets, donnez-moi quelque chose. Si ses projets sont mauvais, comme je n'en ai aucun doute, il aura un double besoin que l'on prie pour lui, et, dans ce but, il me fera quelque aumône. Et moi je soumettrai le cas au premier docteur que je rencontrerai. C'est à savoir si l'on doit prier pour des projets qui vous sont inconnus, quand on a conçu un mauvais doute sur ces projets. Ce que me dira le docteur, je le ferai; par conséquent ce ne sera plus moi qui serai responsable, mais lui; et si je ne rencontre pas de docteur, eh bien! si je ne rencontre pas de docteur, comme il y a doute, je m'abstiendrai. En attendant, j'aurai déjeûné avec l'aumône de cet homme aux mauvaises intentions.

En conséquence de cette détermination, Gorenflot s'effaça contre les murs et attendit.

Cinq minutes après, la porte s'ouvrit, et le cheval et l'homme apparurent, l'un portant l'autre.

Gorenflot s'approcha.

— Monsieur, dit-il, si cinq *pater* et cinq *ave*

pour la réussite de vos projets peuvent vous être agréables...

L'homme tourna la tête du côté de Gorenflot.

— Gorenflot, s'écria-t-il.

— Monsieur Chicot, fit le moine tout ébahi.

— Où diable vas-tu donc comme cela, compère? demanda Chicot.

— Je n'en sais rien, et vous?

— C'est différent, moi je le sais, dit Chicot, je vais droit devant moi.

— Bien loin?

— Jusqu'à ce que je m'arrête. Mais toi, compère, puisque tu ne peux pas me dire dans quel but tu te trouves ici, je soupçonne une chose.

— Laquelle?

— C'est que tu m'espionnais.

— Jésus Dieu! moi vous espionner, le Seigneur m'en préserve. Je vous ai vu, voilà tout.

— Vu, quoi?

— Guetter le passage des mules.

— Tu es fou.

— Cependant, derrière ces pierres, avec vos yeux attentifs.

— Ecoute, Gorenflot, je veux me faire bâtir une maison hors les murs; ces moellons sont à moi, et je m'assurais qu'ils étaient de bonne qualité.

— Alors, c'est différent, dit le moine, qui ne crut pas un seul mot de ce que lui répondait Chicot, je me trompais.

— Mais enfin, toi-même, que fais-tu hors des barrières?

— Hélas! Monsieur Chicot, je suis proscrit, répondit Gorenflot, avec un énorme soupir.

— Heim? fit Chicot.

— Proscrit, vous dis-je.

Et Gorenflot, se drapant dans son froc, redressa sa courte taille et balança sa tête d'avant en arrière avec le regard impératif de l'homme à qui une grande catastrophe donne le droit de réclamer la pitié de ses semblables. — Mes frères me rejettent de leur sein, continua-t-il; je suis excommunié, anathématisé.

— Bah! et pourquoi cela?

— Ecoutez, Monsieur Chicot, dit le moine, en mettant la main sur son cœur, vous me croirez si vous voulez, mais, foi de Gorenflot, je n'en sais rien.

— Ne serait-ce pas que vous auriez été rencontré cette nuit, courant la guilledou, compère?

— Affreuse plaisanterie, dit Gorenflot, vous savez parfaitement bien ce que j'ai fait depuis hier soir.

— C'est à dire, reprit Chicot, oui, depuis huit heures jusqu'à dix, mais, non, depuis dix heures jusqu'à trois.

— Comment, depuis dix heures jusqu'à trois?

— Sans doute, à dix heures vous êtes sorti.

— Moi, fit Gorenflot, en regardant le Gascon avec des yeux dilatés par la surprise.

— Si bien sorti, que je vous ai demandé où vous alliez.

— Où j'allais; vous m'avez demandé cela?

— Oui!

— Et je vous ai répondu?

— Vous m'avez répondu que vous alliez prononcer un discours.

— Il y a du vrai dans tout ceci, cependant, murmura Gorenflot ébranlé.

— Parbleu, c'est si vrai, que vous me l'avez dit en partie, votre discours; il était fort long.

— Il était en trois parties; c'est la coupe que recommande Aristote.

— Il y avait même de terribles choses contre le roi Henri III dans votre discours.

— Bah! dit Gorenflot.

— Si terribles, que je ne serais pas étonné qu'on vous poursuivît comme auteur de troubles.

— Monsieur Chicot, vous m'ouvrez les yeux; avais-je l'air bien éveillé en vous parlant?

— Je dois vous dire, compère, que vous me paraissiez fort étrange; votre regard surtout était d'une fixité qui m'effrayait; on eût dit que vous étiez éveillé sans l'être, et que vous parliez tout en dormant.

— Cependant, dit Gorenflot, je suis sûr de m'être réveillé ce matin à la Corne d'Abondance, quand le diable y serait.

— Eh bien! qu'y a-t-il d'étonnant à cela?

— Comment! ce qu'il y a d'étonnant, puisque vous dites que j'en suis sorti à dix heures, de la Corne d'Abondance.

— Oui, mais vous y êtes rentré à trois heures du matin, et, comme preuve, je vous dirai même que vous aviez laissé la porte ouverte, et que j'ai eu très froid.

— Et moi aussi, dit Gorenflot, je me rappelle cela.

— Vous voyez bien! répliqua Chicot.

— Si ce que vous me dites est vrai...

— Comment! si ce que je vous dis est vrai, compère, c'est la vérité. Demandez plutôt à maitre Bonhomet.

— A maitre Bonhomet?

— Sans doute, c'est lui qui vous a ouvert la porte. Je dois même dire que vous étiez gonflé d'orgueil à votre retour, et que je vous ai dit: — Fi donc, compère, l'orgueil ne sied point à l'homme, surtout quand cet homme est un moine.

— Et de quoi étais-je orgueilleux?

— Du succès qu'avait eu votre discours, des complimens que vous avaient faits le duc de Guise, le cardinal et M. de Mayenne, que Dieu conserve, ajouta le Gascon en levant son chapeau.

— Alors tout m'est expliqué, dit Gorenflot.

— C'est bien heureux, vous convenez donc que vous avez été à cette assemblée; comment

diable l'appelez-vous ? Attendez donc ! l'assemblée de la sainte Union. C'est cela.

Gorenflot laissa tomber sa tête sur sa poitrine et poussa un gémissement.

— Je suis somnambule, dit-il ; il y a longtemps que je m'en doutais.

— Somnambule, dit Chicot, qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie, Monsieur Chicot, dit le moine, que chez moi l'esprit domine la matière, à tel point, que, tandis que la matière dort, l'esprit veille, et qu'alors l'esprit commande à la matière qui, tout endormie qu'elle est, est forcée d'obéir.

— Eh ! compère, dit Chicot, cela ressemble fort à quelque magie ; si vous êtes possédé, dites-le moi franchement, un homme qui marche en dormant, qui gesticule en dormant, qui fait des discours dans lesquels il attaque le roi, toujours en dormant, ventre de biche, ce n'est point naturel, cela ; arrière Belzebuth, *vade retro, Satanas ?*

Et Chicot fit faire un écart à son cheval.

— Ainsi, dit Gorenflot, vous aussi vous m'abandonnez, Monsieur Chicot, *Tu quoque. Brute.* Ah ! ah ! je n'aurais jamais cru cela de votre part.

Et le moine désespéré, essaya de moduler un sanglot.

Chicot eut pitié de cet immense désespoir, qui n'en paraissait que plus terrible pour être concentré.

— Voyons, dit-il, que m'as-tu dit ?

— Quand cela ?

— Tout à l'heure.

— Hélas ! je n'en sais rien, je suis prêt à devenir fou, j'ai la tête pleine et l'estomac vide, mettez-moi sur la voie, Monsieur Chicot.

— Tu m'as parlé de voyager ?

— C'est vrai, je vous ai dit que le révérend prieur m'avait invité à voyager.

— De quel côté ? demanda Chicot.

— Du côté où je voudrai, répondit le moine.

— Et tu vas ?

— Je n'en sais rien. Gorenflot leva ses deux mains au ciel. A la grâce de Dieu ! dit-il. Monsieur Chicot, prêtez-moi deux écus pour m'aider à faire mon voyage.

— Je fais mieux que cela, dit Chicot.

— Ah ! voyons, que faites-vous ?

— Moi aussi, je vous ai dit que je voyageais.

— C'est vrai, vous me l'avez dit.

— Eh bien ! je vous emmène.

Gorenflot regarda le Gascon avec défiance et en homme qui n'ose pas croire à une pareille faveur.

— Mais à condition que vous serez bien sage, moyennant quoi je vous permets d'être très gourmand. Acceptez-vous ma proposition ?

— Si je l'accepte, dit le moine ; si je l'accepte... Mais avons-nous de l'argent pour voyager ?

— Tenez, dit Chicot, en tirant une longue bourse gracieusement arrondie à partir du col.

Gorenflot fit un bond de joie.

— Combien ? demanda-t-il.

— Cent cinquante pistoles.

— Et où allons-nous ?

— Tu le verras, compère.

— Quand déjeûnons-nous ?

— Tout de suite.

— Mais sur quoi monterai-je ? demanda Gorenflot avec inquiétude.

— Pas sur mon cheval, corbœuf, tu le tuerais.

— Alors, fit Gorenflot désappointé, comment faire ?

— Rien de plus simple ; tu as un ventre comme Silène, tu es ivrogne comme lui. Eh bien ! pour que la ressemblance soit parfaite, je t'achèterai un âne.

— Vous êtes mon roi, Monsieur Chicot ; vous êtes mon soleil. Prenez l'âne un peu fort ; vous êtes mon Dieu. Maintenant, où déjeûnons-nous ?

— Ici, morbleu ! ici même. Regarde au-dessus de cette porte, et lis si tu sais lire.

En effet, on était arrivé devant une espèce d'auberge. Gorenflot suivit la direction indiquée par le doigt de Chicot, et lut :

« Ici, jambons, œufs, pâté d'anguille et vin blanc. »

Il serait difficile de dire la révolution qui se fit sur le visage de Gorenflot à cette vue : sa figure s'épanouit, ses yeux s'écarquillèrent, sa bouche se fendit pour montrer une double rangée de dents blanches et affamées. Enfin, il leva ses deux bras en l'air en signe de joyeux remercîment, et, balançant son énorme corps avec une sorte de cadence, il chanta la chanson suivante, à laquelle son ravissement pouvait seul servir d'excuse :

> Quand l'ânon est deslâché,
> Quand le vin est débouché,
> L'un redresse son oreille,
> L'autre sort de la bouteille.
> Mais rien n'est si éventé
> Que le moine en pleine treille,
> Mais rien n'est si desbaté
> Que le moine en liberté.

— Bien dit ! s'écria Chicot, et pour ne pas perdre de temps, mettez vous à table, mon cher frère. Moi je vais vous faire servir et chercher un âne.

VI.

COMMENT FRÈRE GORENFLOT VOYAGEA SUR UN ANE NOMMÉ PANURGE.

Ce qui rendait Chicot si indifférent du soin de son propre estomac, pour lequel, tout fou qu'il était ou qu'il se vantait d'être, il avait d'ordinaire autant de condescendance que pouvait en avoir un moine, c'est qu'avant de quitter l'hôtel de la Corne d'Abondance, il avait copieusement déjeûné.

Puis les grandes passions nourrissent, à ce qu'on dit, et Chicot, dans ce moment même, avait une grande passion.

Il installa donc frère Gorenflot à une table de la petite maison, et on lui passa par une sorte de tour, du jambon, des œufs et du vin, qu'il se mit à expédier avec sa célérité et sa continuité ordinaires.

Cependant Chicot était allé dans le voisinage s'enquérir de l'âne demandé par son compagnon; il trouva chez des paysans de Sceaux, entre un bœuf et un cheval, cet âne pacifique, objet des vœux de Gorenflot: il avait quatre ans, tirait sur le brun et soutenait un corps assez dodu sur quatre jambes effilées comme des fuseaux. En ce temps, un pareil âne coûtait vingt livres, Chicot en donna vingt-deux et fut béni pour sa magnificence.

Lorsque Chicot revint avec sa conquête, et qu'il entra avec elle dans la chambre même où dînait Gorenflot, qui venait d'absorber la moitié d'un pâté d'anguille et de vider sa troisième bouteille, Gorenflot, enthousiasmé de la vue de sa monture et d'ailleurs disposé par les fumées d'un vin généreux à tous les sentimens tendres. Gorenflot sauta au cou de son âne et, après l'avoir embrassé sur l'une et l'autre mâchoire, il introduisit entre les deux une longue croûte de pain qui fit braire d'aise celui-ci.

— Oh! oh! dit Gorenflot, voilà un animal qui a une belle voix, nous chanterons quelquefois ensemble. Merci, ami Chicot, merci.

Et il baptisa incontinent son âne du nom de Panurge.

Chicot jeta un coup d'œil sur la table et vit que, sans tyrannie aucune, il pouvait exiger de son compagnon qu'il restât de son dîner où il en était. Il se mit donc à dire de cette voix à laquelle Gorenflot ne savait point résister:

— Allons, en route, compère, en route. A Melun, nous goûterons.

Le ton de voix de Chicot était si impératif, et Chicot, au milieu de ce commandement un peu dur, avait su glisser une si douce promesse, qu'au lieu de faire aucune observation, Gorenflot répéta:

— En route, en route!

Et sans plus tarder, Gorenflot, à l'aide d'une chaise, se hissa sur son âne, vêtu d'un simple coussin de cuir, d'où pendaient deux lanières en guise d'étriers. Le moine passa ses sandales dans les deux lanières, prit la longe de l'âne dans sa main droite, appuya son poing gauche sur la hanche, et sortit de l'hôtel, majestueux comme le dieu auquel Chicot avait avec quelque raison prétendu qu'il ressemblait.

Quant à Chicot, il enfourcha son cheval avec l'aplomb d'un cavalier consommé, et les deux cavaliers prirent incontinent la route de Lyon au petit trot de leurs montures. Un peu en avant de Châlons, Chicot avait retrouvé maître Nicolas David, toujours déguisé en laquais, et il ne le perdit pas de vue jusqu'à Lyon, dont tous trois franchirent les portes vers le soir du huitième jour après leur départ de Paris.

C'était à peu près le moment où, suivant une route opposée, Bussy, Saint-Luc et sa femme arrivaient, comme nous l'avons dit, au château de Méridor.

VII.

COMMENT CHICOT ET SON COMPAGNON S'INSTALLÈRENT A L'HOTELLERIE DU CYGNE DE LA CROIX, ET COMMENT ILS Y FURENT REÇUS PAR L'HOTE.

Maître Nicolas David, toujours déguisé en laquais, se dirigea vers la place des Terreaux, et choisit la principale hôtellerie de la place, qui était celle du Cygne de la Croix.

Chicot l'y vit entrer et demeura un instant en observation pour s'assurer qu'il y avait trouvé de la place et que par conséquent il n'en sortirait pas.

— As-tu quelque objection contre l'auberge du Cygne de la Croix? dit le Gascon à son compagnon de voyage.

— Pas la moindre, répondit celui-ci.

— Tu vas donc entrer là; tu feras prix pour une chambre retirée: tu diras que tu attends ton frère, et en effet tu m'attendras sur le seuil de la porte; moi je vais me promener, et je ne rentrerai qu'à la nuit close; alors je reviendrai, je te trouverai à ton poste; et comme tu auras fait sentinelle, que tu connaîtras le plan de la maison, tu me conduiras à la chambre sans que je me heurte aux gens que je ne veux pas voir. Comprends-tu?

— Parfaitement, dit Gorenflot.

— Choisis la chambre spacieuse, gaie, abordable, contiguë s'il est possible à celle du voyageur qui vient d'arriver; fais en sorte qu'elle ait des fenêtres sur la rue, afin que je voie qui entre et qui sort, ne prononce mon nom sous aucun prétexte, et promets des monts d'or au cuisinier.

— Cela sera fait.

En effet, Gorenflot s'acquitta merveilleusement de la commission. La chambre choisie, la nuit vint, et, la nuit venue, il alla prendre Chicot par la main, et le conduisit à la chambre en question. Le moine, rusé comme l'est toujours un homme d'église, si tôt d'ailleurs que la nature l'ait créé, fit observer à Chicot que leur chambre, située sur un autre palier que celle de Nicolas David, était cependant contigüe à cette chambre, et qu'elle n'en était séparée que par une cloison de bois et de chaux, facile à percer, si on le voulait.

Chicot écouta le moine avec la plus grande attention, et quelqu'un qui eût écouté l'orateur et vu l'auditeur aurait pu suivre à l'épanouissement de l'un les paroles de l'autre.

Puis, lorsque le moine eut fini.

— Tout ce que tu viens de me dire mérite récompense, répondit Chicot, tu auras ce soir du vin de Xérès à souper, Gorenflot; oui, tu en auras, morbleu! ou je ne suis pas ton compère.

— Je ne connais pas l'ivresse de ce vin, dit Gorenflot, elle doit être agréable.

— Ventre de biche! répliqua Chicot, en prenant possession de la chambre, tu la connaîtras dans deux heures; c'est moi qui te le dis.

Il sortit avec la robe retroussée sur le côté et un écu dans sa poche. C'était un cadeau de Chicot.

A peine Gorenflot fut-il hors de la chambre, que Chicot, sans perdre un instant, prit une vrille, et fit un trou dans la cloison à la hauteur de l'œil. Cette ouverture, grande comme celle d'une sarbacane, ne lui permettait pas, à cause de l'épaisseur des planches, de voir distinctement les différentes parties de la chambre; mais en collant son oreille à ce trou, il entendait assez distinctement les voix.

Cependant, par la disposition des personnages et par la place qu'ils occupaient dans l'appartement, le hasard voulut que Chicot pût voir distinctement l'hôte qui causait avec Nicolas David.

Quelques mots échappaient, comme nous l'avons dit, à Chicot; mais ce qu'il saisit de la conversation cependant, suffit à lui prouver que David faisait grand étalage de sa fidélité envers le roi, parlant même d'une mission qui lui était confiée par M. de Morvilliers.

Tandis qu'il parlait ainsi, l'hôte écoutait respectueusement sans doute, mais avec un sentiment qui était au moins de l'indifférence, car il répondait peu. Chicot crut même remarquer, soit dans ses regards, soit dans l'intonation de sa voix, une ironie assez marquée chaque fois qu'il prononçait le nom du roi.

— Eh! eh! dit Chicot, notre hôte serait-il ligueur, par hasard; mordieu, je le verrai bien.

Et comme il ne se disait rien de bien important dans la chambre de maître Nicolas David, Chicot attendit que l'hôte lui vint rendre visite à son tour.

Enfin la porte s'ouvrit.

L'hôte tenait son bonnet à la main; mais il avait absolument la même physionomie goguenarde qui venait de frapper Chicot, lorsqu'il l'avait vu causant avec l'avocat.

— Asseyez vous là, mon cher monsieur, lui dit Chicot, et avant que nous ne fassions un arrangement définitif, écoutez, s'il vous plait, mon histoire.

L'hôte parut écouter défavorablement cet exorde, et fit même signe de la tête qu'il désirait rester debout.

— A votre aise, mon cher monsieur, reprit Chicot.

L'hôte fit un signe qui voulait dire que, pour prendre ses aises, il n'avait besoin de la permission de personne.

— Vous m'avez vu avec un moine, continua Chicot.

— Oui, monsieur, dit l'hôte.

— Silence! il n'en faut rien dire,... ce moine est proscrit.

— Bah! fit l'hôte, serait-ce donc quelque huguenot déguisé?

Chicot prit un air de dignité offensée.

— Huguenot! dit-il avec dégoût, qui donc a dit huguenot? Sachez que ce moine est mon parent, et que je n'ai point de parens huguenots. Allons donc! brave homme, vous devriez rougir de dire de pareilles énormités.

— Ah! monsieur. reprit l'hôte, cela s'est vu.

— Jamais, dans ma famille! seigneur hôtelier. Ce moine, au contraire, est l'ennemi le plus acharné qui se soit jamais déchaîné contre les huguenots; de sorte qu'il est tombé dans la disgrâce de S. M. Henri III, qui les protége, comme vous savez.

L'hôte paraissait commencer à prendre un vif intérêt à la persécution de Gorenflot.

— Silence, dit-il, en approchant un doigt de ses lèvres.

— Comment! silence, demanda Chicot, est-ce que vous auriez ici des gens du roi, par hasard?

— J'en ai peur, dit l'hôte avec un signe de tête; là à côté, il y a un voyageur.

— C'est qu'alors, reprit Chicot, nous nous sauverions tout de suite, mon parent et moi, car, proscrit, menacé...

— Et où iriez-vous?

— Nous avons deux ou trois adresses que nous a données un aubergiste de nos amis, maître La Hurière?

— Vous connaissez La Hurière?

— Chut! il ne faut pas le dire; mais nous avons fait connaissance le soir de la saint Barthélemy.

— Allons, dit l'hôte, je vois que vous êtes tous deux, votre parent et vous, de saintes gens; moi aussi je connais La Hurière. J'avais même envie, quand j'achetai cette hôtellerie, de prendre en témoignage d'amitié la même enseigne que lui: A la Belle Etoile; mais l'hôtellerie était connue sous la dénomination de de l'hôtellerie du Cygne de la Croix; j'ai eu peur que ce changement ne me fît tort; ainsi, vous dites donc, monsieur, que votre parent...

— A eu l'imprudence de prêcher contre les huguenots; qu'il a eu un succès énorme, et que Sa Majesté très chrétienne, furieuse de ce succès, qui lui dévoilait la disposition des esprits, le cherchait pour le faire emprisonner.

— Et alors, demanda l'hôte, avec un accent d'intérêt auquel il n'y avait point à se tromper.

— Ma foi, je l'ai enlevé, dit Chicot.

— Et vous avez bien fait, pauvre cher homme.

— M. de Guise m'avait bien offert de le protéger.

— Comment, le grand Henri de Guise? Henri le balafré?

— Henri le saint.

— Oui, vous l'avez dit, Henri le saint.

— Mais j'ai craint la guerre civile.

— Alors, dit l'hôte, si vous êtes des amis de M. de Guise, vous connaissez ceci.

Et l'hôte fit de la main à Chicot une espèce de signe maçonnique à l'aide duquel les ligueurs se reconnaissaient.

Chicot, dans la fameuse nuit qu'il avait passée au couvent Sainte-Geneviève, avait remarqué, non seulement ce signe, qui avait été vingt fois répété devant lui, mais encore le signe qui y répondait.

— Parbleu, dit-il, et vous, ceci.

Et Chicot à son tour fit le second signe.

— Alors, dit l'aubergiste, avec le plus complet abandon, vous êtes ici chez vous; ma maison est la vôtre; regardez moi comme un ami: je vous regarde comme un frère, et si vous n'avez pas d'argent...

Chicot, pour toute réponse, tira de sa poche une bourse qui, quoique déjà un peu entamée, présentait encore une corpulence assez honorable.

La vue d'une bourse bien rondelette, est toujours agréable, même à l'homme généreux qui vous offre de l'argent et qui apprend ainsi que vous n'en avez pas besoin, de sorte qu'il conserve le mérite de son offre sans avoir eu besoin de la mettre à exécution.

— Bien, dit l'hôte.

— Je vous dirai, ajouta Chicot, pour vous tranquilliser davantage encore, que nous voyageons pour la propagation de la foi, et que notre voyage nous est payé par le trésorier de la sainte Union. Indiquez-nous donc une hôtellerie où nous n'ayons rien à craindre.

— Morbleu, dit l'hôte, vous ne serez nulle part plus en sûreté qu'ici, messieurs; c'est moi qui vous le dis.

— Mais vous parliez tout-à-l'heure d'un homme qui logeait là à côté.

— Oui; mais qu'il se tienne bien, car, au premier espionnage que je lui vois faire, foi de Bernouillet, il déménagera.

— Vous vous nommez Bernouillet? demanda Chicot.

— C'est mon propre nom, monsieur, et il est connu parmi les fidèles, peut-être pas de la capitale, mais de la province. Je m'en vante aussi. Dites un mot, un seul, et je le mets à la porte.

— Pourquoi cela? dit Chicot; laissez-le, au contraire; mieux vaut avoir ses ennemis près de soi; on les surveille au moins.

— Vous avez raison, dit Bernouillet avec admiration.

— Mais qui vous fait croire que cet homme est notre ennemi? je dis notre ennemi, continua le Gascon avec un tendre sourire, parce que je vois bien que nous sommes frères.

— Oh! oui, bien certainement, dit l'hôte; ce qui me le fait croire...

— Je vous le demande.

— C'est qu'il est arrivé ici déguisé en laquais, puis, qu'il a passé une espèce d'habit d'avocat; or, il n'est pas plus avocat que laquais, attendu que sous un manteau jeté sur une chaise j'ai vu passer la pointe d'une longue rapière. Puis il m'a parlé du roi, comme personne n'en parle, puis enfin il m'a avoué qu'il avait une mission de M. de Morvilliers, qui est comme vous savez, un ministre du Nabuchodonosor.

— De l'Hérodes, comme je l'appelle.

— Du Sardanapale!

— Bravo.

— Ah! je vois que nous nous entendons, dit l'hôte.

— Pardieu, fit Chicot, ainsi je reste.

— Je le crois bien.

— Mais pas un mot de mon parent.

— Pardieu.

— Ni de moi?

— Pour qui me prenez-vous? Mais, silence, voici quelqu'un.

Gorenflot parut sur le seuil.

— Oh! c'est lui, le digne homme, s'écria l'hôte.

Et il alla au moine, et lui fit le signe des ligueurs.

Ce signe frappa Gorenflot d'étonnement et d'effroi.

— Répondez, répondez donc, mon frère, dit Chicot. Notre hôte sait tout, et il en est.

— Il en est dit Gorenflot, de quoi est-il?

— De la sainte Union, dit Bernouillet, à demi-voix.

— Vous voyez bien que vous pouvez répondre; répondez donc.

Gorenflot répondit, ce qui combla de joie l'aubergiste.

— Mais, dit Gorenflot, qui avait hâte de changer la conversation, on m'a promis du vin de Xérès.

— Du vin de Xérès, du vin de Malaga, du vin d'Alicante, tous les vins de ma cave sont à votre disposition, mon frère.

Gorenflot promena son regard de l'hôte à Chicot et de Chicot au ciel. Il ne comprenait rien à ce qui lui arrivait, et il était évident que, dans son humilité toute monacale, il reconnaissait que son bonheur dépassait de beaucoup ses mérites.

Trois jours de suite Gorenflot s'enivra: le premier jour avec du xérès, le second jour avec du malaga, le troisième jour avec de l'alicante; mais de toutes ces ivresses, Gorenflot avoua que c'était encore celle du bourgogne qui lui semblait la plus agréable, et il en revint au chambertin.

Pendant ces quatre jours où Gorenflot avait fait ses expériences œnophiles, Chicot n'était pas sorti de sa chambre et avait guetté du soir au matin l'avocat Nicolas David.

L'hôte, qui attribuait cette réclusion de Chicot à la peur qu'il avait du prétendu royaliste, s'évertuait à faire mille tours à celui-ci.

Mais rien n'y faisait, du moins en apparence, Nicolas David, qui avait donné rendez-vous à Pierre de Gondy à l'hôtellerie du Cygne de la Croix, ne voulait point quitter son domicile provisoire, de peur que le messager de Messieurs de Guise ne le retrouvât point, de sorte qu'en présence de l'hôte il paraissait insensible à tout. Il est vrai que, la porte fermée derrière maître Bernouillet, Nicolas David donnait à Chicot, qui ne quittait pas son trou, le spectacle divertissant de ses fureurs solitaires.

Dès le lendemain de son installation dans l'auberge, s'apercevant déjà des mauvaises intentions de son hôte, il lui était échappé de dire, en lui montrant le poing, ou plutôt en montrant le poing à la porte par laquelle il était sorti :

— Encore cinq ou six jours, drôle, et tu me le paieras.

Chicot en savait assez, il était sûr que Nicolas David ne quitterait pas l'hôtellerie qu'il n'eût la réponse du légat.

Mais, à l'approche de ce sixième jour, qui était le septième de l'arrivée dans l'auberge, Nicolas David, à qui l'hôte, malgré les instances de Chicot, avait signifié le prochain besoin qu'il aurait de sa chambre, Nicolas David, disons-nous, tomba malade.

L'hôte insista pour qu'il quittât son logement, tandis qu'il pouvait marcher encore; l'avocat demanda jusqu'au lendemain, prétendant que le lendemain il serait mieux, certainement; le lendemain il était plus mal.

Ce fut l'hôte qui vint annoncer cette nouvelle à son ami le ligueur.

— Eh bien! dit-il, en se frottant les mains, notre royaliste, notre ami d'Hérodes, il va passer la revue de l'amiral, ran tan plan plan plan plan.

On appelait parmi les ligueurs, *passer la revue de l'amiral*, enjamber de ce monde dans l'autre.

— Bah! fit Chicot, vous croyez qu'il va mourir.

— Fièvre abominable, mon cher frère, fièvre tierce, fièvre quartaine, avec des redoublemens qui le font bondir dans son lit; les médecins n'y comprennent rien; il a une faim de démon, il a voulu m'étrangler et bat mes valets, les médecins n'y comprennent rien.

Chicot réfléchit.

— L'avez-vous vu? demanda t-il.

— Certainement, puisque je vous dis qu'il a voulu m'étrangler.

— Comment était-il?

— Pâle, agité, défait, criant comme un possédé.

— Que criait-il?

— Prenez garde au roi. On veut du mal au roi.

— Le misérable!

— Le gueux! Puis de temps en temps il dit qu'il attend un homme qui vient d'Avignon, et qu'il veut voir cet homme avant que de mourir.

— Voyez-vous cela, dit Chicot. Ah! il parle d'Avignon.

— A chaque minute.

— Ventre de biche, dit Chicot, laissant échapper son juron favori.

— Dites donc, reprit l'hôte. ce serait drôle s'il allait mourir.

— Très drôle, dit Chicot; mais je ne voudrais pas qu'il mourût avant l'arrivée de l'homme d'Avignon.

— Pourquoi cela? plus tôt mourra-t-il, plus tôt en serons-nous débarrassés.

— Oui; mais je ne pousse pas la haine jusqu'à vouloir perdre l'âme et le corps; et puisque cet homme vient d'Avignon pour le confesser...

— Eh! voyez-vous bien que c'est quelque fantaisie de sa fièvre, quelque imagination que la maladie lui a mise en tête, et qu'il n'attend personne.

— Bah! qui sait, dit Chicot.

— Ah! vous êtes d'une bonne pâte de chrétien, vous, répliqua l'hôte.

— Rends le bien pour le mal, dit la loi divine.

L'hôte se retira émerveillé.

— Quant à Gorenflot, demeuré parfaitement en dehors de toutes ces préoccupations, il engraissait à vue d'œil : au bout de huit jours, l'escalier qui conduisait à sa chambre, criait sous son poids et commençait de l'enserrer entre la rampe et le mur, si bien que Gorenflot annonça un soir, avec terreur, à Chicot, que l'escalier maigrissait. Au reste, ni David, ni la Ligue, ni l'état déplorable où était tombée la religion, ne l'occupaient : il n'avait d'autre soin que de varier les menus et d'harmoniser les différens crûs de Bourgogne avec les différens mets qu'il se faisait servir, tandis que l'hôte ébahi répétait chaque fois qu'il le voyait rentrer ou sortir :

— Et dire que c'est un torrent d'éloquence, que ce gros père!

VIII.

COMMENT LE MOINE CONFESSA L'AVOCAT ET COMMENT L'AVOCAT CONFESSA LE MOINE.

Enfin, le jour qui devait débarrasser l'hôtellerie de son hôte arriva ou parut arriver. Maître Bernouillet se précipita dans la chambre de Chicot avec des éclats de rire tellement immodérés, que celui-ci dut attendre quelque temps avant d'en connaître la cause.

— Il se meurt! s'écriait le charitable aubergiste, il expire, il crève enfin!

— Et cela vous fait rire à ce point? demanda Chicot.

— Je crois bien; c'est que le tour est merveilleux.

— Quel tour?

— Non. Avouez que c'est vous qui le lui avez joué, mon gentilhomme.

— Moi, un tour au malade?

— Oui!

— De quoi s'agit il? que lui est-il arrivé?

— Ce qui lui est arrivé. Vous savez qu'il criait toujours après son homme d'Avignon!

— Eh bien! Cet homme serait-il venu enfin?

— Il est venu.

— L'avez-vous vu?

— Parbleu! est-ce qu'il entre ici une seule personne sans que je la voie?

— Et comment était-il?

— L'homme d'Avignon! petit, mince et rose.

— C'est cela! laissa échapper Chicot.

— Là, vous voyez bien que c'est vous qui le lui avez envoyé, puisque vous le reconnaissez.

— Le messager est arrivé, s'écria Chicot en se levant et en frisant sa moustache, ventre de biche, contez-moi donc cela, compère Bernouillet.

— Rien de plus simple, d'autant plus que si ce n'est pas vous qui avez fait le tour, vous me direz qui cela peut être. Il y a une heure donc, je suspendais un lapin au volet, quand un grand cheval et un petit homme s'arrêtèrent devant la porte.

— Maître Nicolas est-il ici? demanda le petit homme. Vous savez que c'est sous ce nom que cet infâme royaliste s'est fait inscrire.

— Oui, Monsieur, répondis-je.

— Dites-lui alors que la personne qu'il attend d'Avignon est arrivée.

— Volontiers, Monsieur, mais je dois vous prévenir d'une chose.

— De laquelle?

— Que maître Nicolas, comme vous l'appelez, se meurt.

— Raison de plus pour que vous fassiez ma commission sans retard.

— Mais vous ne savez peut-être pas qu'il se meurt d'une fièvre maligne.

— Vraiment, fit l'homme, alors je ne saurais vous recommander trop de diligence.

— Comment, vous persistez?

— Je persiste.

— Malgré le danger?

— Malgré tout, je vous dis qu'il faut que je le voie.

Le petit homme se fâchait et parlait avec un ton impératif, qui n'admettait pas de réplique; en conséquence. je le conduisis à la chambre du moribond.

— De sorte qu'il est là? dit Chicot, en étendant la main dans la direction de cette chambre.

— Il y est, n'est-ce pas que c'est drôle?

— Excessivement drôle, dit Chicot.

— Quel malheur de ne pas pouvoir entendre!

— Oui, c'est un malheur.

— La scène doit être bouffonne?

— Au dernier degré; mais qui donc vous empêche d'entrer?

— Il m'a renvoyé.

— Sous quel prétexte?

— Sous prétexte qu'il allait se confesser.

— Qui vous empêche d'écouter à la porte?

— Eh, vous avez raison, dit l'hôte, en s'élançant hors de la chambre.

Chicot, de son côté, courut à son trou.

Pierre de Gondy était assis au chevet du lit du malade; mais ils parlaient si bas tous deux, que Chicot ne put entendre un seul mot de leur conversation.

D'ailleurs, l'eût-il entendue, cette conversation, tirant à sa fin, lui eût appris peu de chose, car, après cinq minutes, M. de Gondy se leva, prit congé du mourant et sortit.

Chicot courut à la fenêtre.

Un laquais, monté sur un courtaud, tenait en bride le grand cheval dont avait parlé l'hôte: un instant après, l'ambassadeur de MM. de Guise parut, se mit en selle et tourna l'angle de la rue qui conduisait à la grande rue de Paris.

— Mordieu! dit Chicot, pourvu qu'il n'emporte pas la généalogie; en tous cas, je le rejoindrai toujours, dussé-je crever dix chevaux pour le rejoindre.

— Mais, non, dit-il, ces avocats sont de fins renards, le nôtre surtout, et je soupçonne... Je vous demande un peu, continua Chicot, frappant du pied avec impatience et rattachant sans doute dans son esprit son idée à une autre, je vous demande un peu où est ce drôle de Gorenflot.

En ce moment l'hôte rentra.

— Eh bien! demanda Chicot.

— Il est parti, dit l'hôte.

— Le confesseur?

— Qui n'est pas plus un confesseur que moi.

— Et le malade?

— Il s'est évanoui après la conférence.

— Vous êtes sûr qu'il est toujours dans sa chambre?

— Parbleu! il n'en sortira probablement que pour se faire conduire au cimetière.

— C'est bon; allez, et envoyez-moi mon frère aussitôt qu'il reparaitra.

— Même s'il est ivre?

— En quelque état qu'il soit.

— C'est donc urgent?

— C'est pour le bien de la chose.

Bernouillet sortit précipitamment: c'était un homme plein de zèle.

C'était au tour de Chicot d'avoir la fièvre; il ne savait s'il devait courir après Gondy ou pénétrer chez David; si l'avocat était aussi

malade que le prétendait l'aubergiste, il était probable qu'il avait chargé M. de Gondy de ses dépêches. Chicot arpentait donc sa chambre comme un fou, se frappant le front et cherchant une idée parmi les millions de globules bouillonnant dans son cerveau.

On n'entendait plus rien dans la chambre; de son observatoire, Chicot ne pouvait apercevoir que l'angle du lit, enveloppé dans ses rideaux.

Tout-à-coup, une voix retentit dans l'escalier. Chicot tressaillit: c'était celle du moine.

Gorenflot, poussé par l'hôte, qui voulait inutilement le faire taire, montait une à une les marches de l'escalier, en chantant d'une voix avinée:

Le vin
Et le chagrin
Se battent dans ma tête;
Ils y font un tel train
Que c'est une tempête.
Mais l'un est le plus fort;
C'est le vin!
Si bien que le chagrin.
En sort
Grand train.

Chicot courut à la porte.

— Silence! donc, ivrogne, cria-t-il.

— Ivrogne! dit Gorenflot, parce qu'on a bu.

— Voyons! viens ici, et vous, Bernouillet, vous savez...

— Oui, dit l'aubergiste en faisant un signe d'intelligence et en descendant les escaliers quatre à quatre.

— Viens ici, te dis-je, continua Chicot en tirant le moine dans sa chambre, et causons sérieusement si tu peux.

— Parbleu! dit Gorenflot, vous raillez, compère. Je suis sérieux comme un âne qui boit.

— Ou qui a bu, dit Chicot en levant les épaules.

Puis il le conduisit à un siége sur lequel Gorenflot se laissa aller en poussant un ah! plein de jubilation.

Chicot alla fermer la porte, et revint à Gorenflot avec un visage si sérieux, que celui-ci comprit qu'il s'agissait d'écouter.

— Voyons, qu'y a-t-il *encore?* dit le moine, comme si ce mot résumait toutes les persécutions que Chicot lui faisait endurer.

— Il y a, répondit Chicot fort rudement, que tu ne songes pas assez aux devoirs de ta profession; tu te vautres dans la débauche, tu pourris dans l'ivrognerie. et, pendant ce temps, la religion devient ce qu'elle peut, corbeuf.

Gorenflot leva ses deux gros yeux étonnés sur son interlocuteur.

— Moi? dit-il.

— Oui, toi; regarde. tu es ignoble à voir. Ta robe est déchirée; tu t'es battu en chemin, tu as l'œil gauche cerclé de noir.

— Moi, reprit Gorenflot, de plus en plus étonné des reproches auxquels Chicot ne l'avait point habitué.

— Sans doute; tu as de la boue par-dessus les genoux, et de quelle boue? de la boue blanche, ce qui prouve que tu as été t'enivrer dans les faubourgs.

— C'est ma foi vrai, dit Gorenflot.

— Malheureux! un moine génovéfin, si tu étais cordelier encore!

— Chicot, mon ami, je suis donc bien coupable, dit Gorenflot attendri.

— C'est-à-dire que tu mérites que le feu du ciel te consume jusqu'aux sandales; prends garde, si cela continue, je t'abandonne.

— Chicot, mon ami, dit le moine, tu ne ferais pas cela.

— Il y a aussi des archers à Lyon.

— Oh! grâce, mon cher protecteur! balbutia le moine, qui se mit non pas à pleurer, mais à beugler comme un taureau.

— Fi! la laide brute, continua Chicot, et dans quel moment, je te le demande, te livres-tu à de pareils déportemens? quand nous avons un voisin qui se meurt.

— C'est vrai, dit Gorenflot d'un air profondément contrit.

— Voyons, es-tu chrétien oui ou non?

— Si je suis chrétien, s'écria Gorenflot en se levant, si je suis chrétien, trippes du pape, je le suis: Je le proclamerais sur le gril de saint Laurent.

Et le bras étendu comme pour jurer, il se mit à chanter de façon à briser les vitres:

Je suis chrétien,
C'est mon seul bien.

— Assez, dit Chicot en le bâillonnant avec la main, si tu es chrétien, ne laisse pas mourir ton frère sans confession.

— C'est juste, où est mon frère? que je le confesse, dit Gorenflot, c'est-à-dire quand j'aurai bu, car je meurs de soif.

Et Chicot passa au moine un pot plein d'eau, que celui-ci vida presque entièrement.

— Ah! mon fils, dit-il en reposant le pot sur la table, je commence à voir clair.

— C'est bien heureux, répondit Chicot, décidé à profiter de ce moment de lucidité.

— Maintenant, mon tendre ami, continua le moine, qui faut-il que je confesse?

— Notre malheureux voisin qui se meurt.

— Qu'on lui donne une pinte de vin au miel, dit Gorenflot.

— Je ne dis pas non, mais il a plus besoin des secours spirituels que des secours temporels. Tu vas l'aller trouver.

— Croyez-vous que je sois suffisamment préparé? Monsieur Chicot, demanda timidement le moine.

— Toi! je ne t'ai jamais vu si plein d'onction qu'en ce moment. Tu le ramèneras au

bien s'il est égaré, tu l'enverras droit au paradis s'il en cherche la route.

— J'y cours.

— Attends donc, il faut que je t'indique la marche à suivre.

— Pourquoi faire ? on sait son état peut-être depuis vingt ans qu'on est moine.

— Oui, mais ce n'est pas seulement ton état qu'il faut que tu fasses aujourd'hui, c'est aussi ma volonté.

— Votre volonté ?

— Et si tu l'exécutes ponctuellement, entends-tu bien ? je te place cent pistoles à la Corne d'Abondance, à boire ou à manger à ton choix.

— A boire et à manger, j'aime mieux cela.

— Eh bien ! soit, cent pistoles, tu entends ? si tu confesses ce digne moribond.

— Je le confesserai, ou la peste m'étouffe. Comment faut-il que je le confesse ?

— Ecoute : la robe te donne une grande autorité, tu parles au nom de Dieu et au nom du roi ; il faut, par ton éloquence, contraindre cet homme à te remettre les papiers qu'on vient de lui apporter d'Avignon.

— Pourquoi faire le contraindre à me remettre ces papiers ?

Chicot regarda en pitié le moine.

— Pour avoir mille écus, double brute ! lui dit-il.

— C'est juste, fit Gorenflot ; j'y vais.

— Attends donc, il te dira qu'il vient de se confesser.

— Alors, s'il vient de se confesser ?

— Tu lui répondras qu'il en a menti ; que celui qui sort de sa chambre n'est point un confesseur, mais un intrigant comme lui.

— Mais il se fâchera.

— Que t'importe ? puisqu'il se meurt.

— C'est juste.

— Alors, tu comprends, tu parleras de Dieu, tu parleras du diable, tu parleras de ce que tu voudras ; mais d'une façon ou de l'autre, tu lui tireras des mains les papiers qui viennent d'Avignon.

— Et s'il refuse ?

— Tu lui refuseras l'absolution, tu le maudiras, tu l'anathématiseras.

— Ou je les lui prendrai de force.

— Eh bien ! encore, soit ; mais voyons, es-tu suffisamment dégrisé pour exécuter ponctuellement mes instructions ?

— Ponctuellement, vous allez voir.

Et Gorenflot passant une main sur son large visage, sembla en effacer les traces superficielles de l'ivresse ; ses yeux devinrent calmes, bien qu'on eût pu avec de l'attention les trouver hébêtés ; sa bouche n'articula plus que des paroles scandées avec modération ; son geste devint sobre, tout en demeurant un peu tremblant.

Puis, il se dirigea vers la porte avec solennité.

— Un moment, dit Chicot, quand il t'aura donné les papiers, serre-les bien dans une main et frappe de l'autre à la muraille.

— Et s'il me les refuse ?

— Frappe encore.

— Alors, dans l'un et dans l'autre cas je dois frapper.

— Oui.

— C'est bien.

Et Gorenflot sortit de la chambre, tandis que Chicot, en proie à une émotion indéfinissable, collait son oreille à la muraille, afin de percevoir jusqu'au moindre bruit.

Dix minutes après, le craquement du plancher lui annonça que Gorenflot entrait chez son voisin, et bientôt il le vit apparaître dans le cercle que son rayon visuel pouvait embrasser.

L'avocat se souleva dans son lit, et regarda s'approcher l'étrange apparition.

— Eh ! bonjour, mon frère, dit Gorenflot s'arrêtant au milieu de la chambre, et équilibrant ses larges épaules.

— Que venez-vous faire ici, mon père ? murmura le malade d'une voix affaiblie.

— Mon fils, je suis un religieux indigne ; j'apprends que vous êtes en danger, et je viens vous parler des intérêts de votre âme.

— Merci, dit le moribond ; mais je crois votre soin inutile. Je vais un peu mieux.

Gorenflot secoua la tête.

— Vous le croyez ? dit-il.

— J'en suis sûr.

— Ruse de Satan, qui voudrait vous voir mourir sans confession.

— Satan serait attrapé, dit le malade, je viens de me confesser à l'instant même.

— A qui ?

— A un digne prêtre qui vient d'Avignon.

Gorenflot secoua encore la tête.

— Ce n'est pas un prêtre, dit-il.

— Comment ! ce n'est pas un prêtre !

— Non.

— Comment le savez-vous ?

— Je le connais.

— Celui qui sort d'ici ?

— Oui, dit Gorenflot avec un accent plein d'une telle conviction, que, si difficiles à démonter que soient en général les avocats, celui-ci se troubla.

— Or, comme vous n'allez pas mieux, dit Gorenflot, et comme cet homme n'était pas un prêtre, il faut vous confesser.

— Je ne demande pas mieux, dit l'avocat d'une voix un peu plus forte ; mais je veux me confesser à qui me plaît.

— Vous n'avez pas le temps d'en envoyer chercher un autre, mon fils, et puisque me voilà...

— Comment ! je n'aurai pas le temps, s'écria le malade avec une voix qui renforcissait de plus en plus ; quand je vous dis que je vais

mieux ; quand je vous affirme que je suis sûr d'en échapper !

Gorenflot secoua une troisième fois la tête.

— Et moi, dit-il avec le même flegmé, je vous affirme à mon tour, mon fils, que je ne compte sur rien de bon à votre égard ; vous êtes condamné par les médecins et aussi par la divine Providence ; c'est cruel à vous dire, je le sais bien ; mais enfin nous en arrivons tous là, soit un peu plus tôt, soit un peu plus tard ; il y a balance, la balance de la justice, et puis c'est consolant de mourir dans cette vie, puisque l'on ressuscite dans l'autre. Pythagoras lui-même le disait, mon fils, et ce n'était qu'un payen. Allons, confessez vous, mon cher enfant.

— Mais je vous assure, mon père, que je me sens déjà plus fort, et c'est probablement un effet de votre sainte présence.

— Erreur, mon fils, erreur, insista Gorenflot, il y a, au dernier moment, une recrudescence vitale : c'est la lampe qui se ranime pour jeter un dernier éclat. Voyons, continua le moine en s'asseyant près du lit, dites-moi vos intrigues, vos complots, vos machinations.

— Mes intrigues, mes complots, mes machinations ? répéta Nicolas David en se reculant devant le singulier moine, qu'il ne connaissait pas et qui paraissait le connaître si bien.

— Oui, dit Gorenflot en disposant tranquillement ses larges oreilles à entendre et en joignant ses deux pouces au-dessus de ses mains entrelacées ; puis, quand vous m'aurez dit tout cela, vous me donnerez les papiers, et peut-être Dieu permettra-t-il que je vous absolve.

— Et quels papiers ? s'écria le malade d'une voix aussi forte et aussi vigoureusement accentuée que s'il eût été en pleine santé.

— Les papiers que ce prétendu prêtre vient de vous apporter d'Avignon.

— Et qui vous a dit que ce prétendu prêtre m'avait apporté des papiers ? demanda l'avocat en sortant une jambe de la couverture et avec un accent si brusque, que Gorenflot en fut troublé dans le commencement de béatitude qui l'assoupissait sur son fauteuil.

Gorenflot pensa que le moment était venu pour montrer de la vigueur.

— Celui qui l'a dit, sait ce qu'il dit, reprit-il ; allons, les papiers, les papiers, ou pas d'absolution.

— Eh ! je me moque bien de ton absolution, bélître, s'écria David en bondissant hors du lit et en sautant à la gorge de Gorenflot.

— Eh mais ! s'écria celui-ci, vous avez donc la fièvre chaude ? vous ne voulez donc pas vous confesser, vous ?

Le pouce de l'avocat, adroitement et vigoureusement appliqué sur la gorge du moine, interrompit sa phrase, qui fut continuée par un sifflement qui ressemblait fort à un râle.

— Je ne veux confesser que toi, frocard de Belzébuth, s'écria l'avocat David, et quant à la fièvre chaude, tu vas voir si elle me serre au point de m'empêcher de t'étrangler.

Frère Gorenflot était robuste, mais il en était malheureusement à ce moment de réaction, où l'ivresse agit sur le système nerveux et le paralyse, ce qui arrive d'ordinaire, en même temps que, par une réaction opposée, les facultés morales commencent à reprendre de la vigueur.

Il ne put donc, en réunissant toutes ses forces, que se soulever sur son siége, empoigner la chemise de l'avocat à deux mains, et le repousser violemment loin de lui.

Il est juste de dire que, tout paralysé qu'il était, frère Gorenflot repoussa si violemment Nicolas David, que celui ci alla rouler au milieu de la chambre.

Mais il se releva furieux, et sautant sur cette longue épée qu'avait remarquée maître Bernouillet, laquelle était suspendue à la muraille derrière ses habits, il la tira du fourreau et en vint présenter la pointe au col du moine, qui, épuisé par cet effort suprême, était retombé sur son fauteuil.

— C'est à ton tour de te confesser, lui dit-il d'une voix sourde, ou tu vas mourir !

Gorenflot, complètement dégrisé par la désagréable pression de cette pointe froide sur sa chair, comprit la gravité de la situation.

— Oh ! dit-il, vous n'étiez donc pas malade, c'était donc une comédie que cette prétendue agonie ?

— Tu oublies que ce n'est point à toi d'interroger, dit l'avocat, mais de répondre.

— Répondre à quoi ?

— A ce que je te vais demander.

— Faites.

— Qui es-tu ?

— Vous le voyez bien, dit le moine.

— Ce n'est pas répondre, fit l'avocat, en appuyant l'épée un degré plus fort.

— Et que diable, faites donc attention ! Si vous me tuez avant que je vous réponde, vous ne saurez rien du tout.

— Tu as raison, ton nom ?

— Frère Gorenflot.

— Tu es donc un vrai moine ?

— Comment, un vrai moine ? je le crois bien

— Pourquoi te trouves-tu à Lyon ?

— Parce que je suis exilé.

— Qui t'a conduit dans cet hôtel ?

— Le hasard.

— Depuis combien de jours y es-tu ?

— Depuis seize jours.

— Pourquoi m'espionnais-tu ?

— Je ne vous espionnais pas.

— Comment savais-tu que j'avais reçu des papiers ?

— Parce qu'on me l'avait dit.

— Qui te l'avait dit ?

— Celui qui m'a envoyé vers vous.

— Qui t'a envoyé vers moi ?

— Voilà ce que je ne puis pas vous dire.

— Et ce que tu me diras, cependant.

— Oh là ! s'écria le moine. Vertudieu ! j'appelle, je crie.

— Et moi je tue.

Le moine jeta un cri ; une goutte de sang parut à la pointe de l'épée de l'avocat.

— Son nom ? dit celui-ci.

— Ah ! ma foi tant p s, dit le moine, j'ai tenu tant que j'ai pu.

— Oui, va, et ton honneur est à couvert. Celui qui t'a envoyé vers moi ?...

— C'est...

Gorenflot hésita encore ; il lui en coûtait de trahir l'amitié.

— Achève donc, dit l'avocat en frappant du pied.

— Ma foi tant pis ! c'est Chicot.

— Le fou du roi ?

— Lui-même !

— Et où est-il ?

— Me voilà ! dit une voix.

Et Chicot, à son tour, parut sur la porte, pâle, grave, et l'épée nue à la main.

IX.

COMMENT CHICOT, APRÈS AVOIR FAIT UN TROU AVEC UNE VRILLE, EN FIT UN AVEC SON ÉPÉE.

Maître Nicolas David, en reconnaissant celui qu'il savait être son ennemi mortel, ne put retenir un mouvement de terreur.

Gorenflot profita de ce mouvement pour se jeter de côté et rompre ainsi la rectitude de la ligne qui se trouvait entre son cou et l'épée de l'avocat.

— A moi, tendre ami, cria-t-il, à moi, à l'aide, au secours, à la rescousse, on m'égorge !

— Ah ! ah ! cher Monsieur David, dit Chicot, c'est donc vous ?

— Oui, balbutia David, oui, sans doute, c'est moi.

— Enchanté de vous rencontrer, reprit le Gascon.

Puis se retournant vers le moine :

— Mon bon Gorenflot, lui dit-il, ta présence comme moine était fort nécessaire ici tout-à-l'heure, quand on croyait monsieur mourant ; mais à présent que monsieur se porte à merveille, ce n'est plus un confesseur qu'il lui faut ; aussi il va avoir affaire à un gentilhomme.

David essaya de ricaner avec mépris.

— Oui, à un gentilhomme, dit Chicot, et qui va vous faire voir qu'il est de bonne race. Mon cher Gorenflot, continua-t-il en s'adressant au moine, faites-moi le plaisir d'aller vous mettre en sentinelle sur le palier, et d'empêcher qui que ce soit au monde de venir me déranger dans la petite conversation que je vais avoir avec monsieur.

Gorenflot ne demandait pas mieux que de se trouver à distance de Nicolas David ; aussi accomplit il le cercle qu'il lui fallait parcourir, en serrant les murs le plus près possible ; puis, arrivé à la porte, il s'élança dehors, plus léger de cent livres qu'il ne l'était en entrant.

Chicot ferma la porte derrière lui, et, toujours avec le même flegme, poussa le verrou.

David avait d'abord considéré ce préambule avec un saisissement qui résultait de l'imprévu de la situation ; mais bientôt, se reposant sur sa force bien connue dans les armes, et sur ce qu'au bout du compte il était seul à seul avec Chicot, il s'était remis, et quand le Gascon se retourna, après avoir fermé la porte, il le trouva appuyé au pied du lit, son épée à la main, et le sourire sur les lèvres.

— Habillez-vous, monsieur, dit Chicot, je vous en donnerai le temps et la facilité, car je ne veux avoir aucun avantage sur vous. Je sais que vous êtes un vaillant escrimeur, et que vous maniez l'épée comme Leclerc en personne ; mais cela m'est parfaitement égal.

David se mit à rire.

— La plaisanterie est bonne, dit-il.

— Oui, répondit Chicot ; elle me paraît telle, du moins, puisque c'est moi qui la fais, et elle vous paraîtra bien meilleure tout à l'heure à vous qui êtes homme de goût. Savez-vous ce que je viens chercher en cette chambre, maître Nicolas ?

— Le reste des coups de lanière que je vous redevais au nom du duc de Mayenne, le jour où vous avez si lestement sauté par une fenêtre.

— Non, monsieur ; j'en sais le compte, et je les rendrai à celui qui me les a fait donner, soyez tranquille. Ce que je viens chercher, c'est certaine généalogie que M. Pierre de Gondy, sans savoir ce qu'il portait, a portée à Avignon, et, sans savoir ce qu'il rapportait, vous a remise tout à l'heure.

David pâlit.

— Quelle généalogie ? dit-il.

— Celle de MM. de Guise, qui descendent, comme vous savez, de Charlemagne en droite ligne.

— Ah ! ah ! dit David, vous êtes donc espion, monsieur ? je vous croyais seulement bouffon, moi.

— Cher Monsieur David, je serai, si vous le voulez bien, l'un et l'autre dans cette occasion ; espion pour vous faire pendre, et bouffon pour en rire.

— Me faire pendre !

— Haut et court, monsieur. Vous n'avez pas la prétention d'être décapité, j'espère, c'est bon pour les gentilshommes.

— Et comment vous y prendrez-vous pour cela ?

— Oh ! ce sera bien simple, je raconterai la vérité, voilà tout. Il faut vous dire, cher Monsieur David, que j'ai assisté le mois passé à ce petit conciliabule tenu dans le couvent de Sainte-

Geneviève, entre LL. SS. MM. de Guise et Mme de Montpensier.

— Vous ?

— Oui, j'étais logé dans le confessionnal en face du vôtre ; on y est fort mal, n'est-ce pas ? D'autant plus mal, pour mon compte du moins, que j'ai été obligé, pour en sortir, d'attendre que tout fût fini, et que la chose a été fort longue à se terminer. J'ai donc assisté aux discours de M. de Monsoreau, de maître la Hurière et d'un certain moine dont j'ai oublié le nom, mais qui m'a paru fort éloquent. Je connais l'affaire du couronnement de M. d'Anjou, qui a été moins amusante, mais en échange la petite pièce a été drôle ; on jouait la généalogie de MM. de Lorraine, revue, augmentée et corrigée par maître Nicolas David. C'était une fort drôle de pièce à laquelle il ne manquait plus que le visa de sa sainteté.

— Ah ! vous connaissez la généalogie ? dit David se contenant à peine et mordant ses lèvres avec colère.

— Oui, dit Chicot, et je l'ai trouvée infiniment ingénieuse, surtout à l'endroit de la loi salique. Seulement c'est un grand malheur d'avoir tant d'esprit que cela : on se fait pendre ; aussi, me sentant ému d'un tendre intérêt pour un homme si ingénieux, comment ? me suis-je dit, je laisserais pendre ce brave Monsieur David, un maître d'armes très agréable, un avocat de première force, un de mes bons amis, enfin, et cela quand je puis au contraire non-seulement lui sauver la corde, mais encore faire sa fortune, ce brave avocat, ce bon maître, cet excellent ami, le premier qui m'ait donné la mesure de mon cœur en prenant la mesure de mon dos ; non, cela ne sera pas. Alors, vous ayant entendu parler de voyage, j'ai pris la résolution, rien ne me retenant, de voyager avec vous, c'est-à-dire derrière vous. Vous êtes sorti par la porte Bordelles, n'est-ce pas ? je vous guettais, vous ne m'avez pas vu, cela ne m'étonne point, j'étais bien caché ; de ce moment-là, je vous ai suivi, vous perdant, vous rattrapant, prenant beaucoup de peine, je vous assure ; enfin, nous sommes arrivés à Lyon : je dis nous sommes, parce que, une heure après vous, j'étais installé dans le même hôtel que vous, non-seulement dans le même hôtel que vous, mais encore dans la chambre à côté ; dans celle-ci, tenez, qui n'est séparée de la vôtre que par une simple cloison ; vous pensez bien que je n'étais pas venu de Paris à Lyon, ne vous quittant pas des yeux, pour vous perdre de vue ici. Non, j'ai percé un petit trou à l'aide duquel j'avais l'avantage de vous examiner tant que je voulais, et je l'avoue je me donnais ce plaisir plusieurs fois le jour. Enfin vous êtes tombé malade ; l'hôte voulait vous mettre à la porte, vous aviez donné rendez-vous à M. de Gondy, au Cygne-de-la-Croix ; vous aviez peur qu'il ne vous retrouvât point autre part, ou du moins qu'il ne vous retrouvât point assez vite. C'était un moyen, je n'en ai été dupe qu'à moitié ; cependant, comme à tout prendre, vous pouviez être malade réellement, comme nous sommes tous mortels, vérité dont je tâcherai de vous convaincre tout-à-l'heure, je vous ai envoyé un brave moine, mon ami, mon compagnon, pour vous exciter au repentir, vous ramener à la résipiscence ; mais point, pécheur endurci que vous êtes, vous avez voulu lui perforer la gorge avec votre rapière, oubliant cette maxime de l'Evangile : Qui frappe de l'épée, périra par l'épée. C'est alors, cher Monsieur David, que je suis venu et que je vous ai dit : Voyons, nous sommes de vieilles connaissances, de vieux amis ; arrangeons la chose ensemble ; voyons, dites, à cette heure que vous êtes au courant, voulez-vous l'arranger, la chose ?

— Et de quelle façon ?

— De la façon dont elle se fût arrangée, si vous eussiez été véritablement malade, que mon ami Gorenflot vous eût confessé et que vous lui eussiez remis les papiers qu'il vous demandait. Alors je vous eusse pardonné et j'eusse même dit de grand cœur un *in manus* pour vous. Eh bien ! je ne serai pas plus exigeant pour le vivant que pour le mort ; et ce qui me reste à vous dire, le voici : Monsieur David, vous êtes un homme accompli : l'escrime, le cheval, la chicane, l'art de mettre de grosses bourses dans de larges poches ; vous possédez tout. Il serait fâcheux qu'un homme comme vous disparût tout-à-coup du monde, où il est destiné à faire une si belle fortune. Eh bien ! cher Monsieur David, ne faites plus de conspirations. Fiez-vous à moi. Rompez avec les Guises. Donnez-moi vos papiers, et, foi de gentilhomme ! je ferai votre paix avec le roi.

— Tandis qu'au contraire, si je ne vous les donne pas ? demanda Nicolas David.

— Ah ! si vous ne me les donnez pas, c'est autre chose. Foi de gentilhomme, je vous tuerai ! Est-ce toujours drôle, cher Monsieur David ?

— De plus en plus, répondit l'avocat caressant son épée.

— Mais si vous me les donnez, continua Chicot, tout sera oublié, vous ne me croyez pas peut-être, cher Monsieur David, car vous êtes d'une nature mauvaise, et vous vous figurez que mon ressentiment est incrusté dans mon cœur comme la rouille dans le fer. Non, je vous hais, c'est vrai, mais je hais M. de Mayenne plus que vous ; donnez-moi de quoi perdre M. de Mayenne et je vous sauve ; et puis voulez-vous que j'ajoute encore quelques paroles, que vous ne croirez pas, vous qui n'aimez rien que vous-même ? eh bien ! c'est que j'aime le roi, moi, tout niais, tout corrompu, tout abâtardi qu'il est, le roi qui m'a donné un refuge, une protection contre votre boucher de Mayenne, qui, assassine de nuit, à la tête de quinze bandits, un

seul gentilhomme, sur la place du Louvre; vous savez de qui je veux parler, c'est de ce pauvre Saint-Mégrin; n'en étiez-vous pas, de ses bourreaux, vous? non, tant mieux, je le croyais tout-à-l'heure, et je le crois bien plus encore maintenant. Eh bien! je veux qu'il règne tranquillement, mon pauvre roi Henri, ce qui est impossible avec les Mayenne et les généalogies de Nicolas David. Livrez moi donc la généalogie, et foi de gentilhomme, je tais votre nom et fais votre fortune.

Pendant cette longue exposition de ses idées, qu'il n'avait même faite si longue que dans ce but, Chicot avait observé David en homme intelligent et ferme. Pendant cet examen, il ne vit pas se détendre une seule fois la fibre d'acier qui dilatait l'œil fauve de l'avocat, pas une bonne pensée n'éclaira ses traits assombris, pas un retour de cœur n'amollit sa main crispée sur l'épée.

— Allons, dit Chicot, je vois que tout ce que je vous dis est de l'éloquence perdue, et que vous ne me croyez pas; il me reste donc un moyen de vous punir d'abord de vos torts anciens envers moi, puis de débarrasser la terre d'un homme qui ne croit plus à la probité ni à l'humanité. Je vais vous faire pendre. Adieu, Monsieur David.

Et Chicot fit à reculons un pas vers la porte, sans perdre de vue l'avocat.

Celui-ci fit un bond en avant.

— Et vous croyez que je vous laisserai sortir? s'écria l'avocat; non pas, mon bel espion; non pas, Chicot, mon ami: quand on sait des secrets comme ceux de la généalogie, on meurt! Quand on menace Nicolas David, on meurt! Quand on entre ici comme tu y es entré, on meurt.

— Vous me mettez parfaitement à mon aise, répondit Chicot, avec le même calme; je n'hésitais que parce que je suis sûr de vous tuer. Crillon, en faisant des armes avec moi, m'a appris, il y a deux mois, une botte particulière, une seule; mais elle suffira, parole d'honneur. Allons, remettez-moi les papiers, ajouta-t-il d'une voix terrible, ou je vous tue! et je vais vous dire comment: Je vous percerai la gorge au même endroit où vous vouliez saiguer mon ami Gorenflot.

Chicot n'avait point achevé ces paroles, que David, avec un sauvage éclat de rire, s'élança sur lui; Chicot le reçut l'épée au poing.

Les deux adversaires étaient à peu près de la même taille; mais les vêtemens de Chicot dissimulaient sa maigreur, tandis que rien ne dissimulait la nature longue, mince et flexible de l'avocat. Il semblait un long serpent, tant son bras prolongeait sa tête, tant son épée agile s'agitait comme un triple dard; mais, comme le lui avait annoncé Chicot, il avait affaire à un rude adversaire; Chicot, faisant des armes presque tous les jours avec le roi, était devenu un des plus forts tireurs du royaume; c'est ce dont Nicolas David put s'apercevoir, en trouvant toujours le fer de son adversaire, de quelque façon qu'il cherchât à l'attaquer.

Il fit un pas de retraite.

— Ah! ah! dit Chicot, vous commencez à comprendre, n'est-ce pas? Eh bien! encore une fois, les papiers.

David, pour toute réponse, se jeta de nouveau sur le Gascon, et un second combat s'engagea plus long et plus acharné que le premier, quoique Chicot se contentât de parer et n'eût pas encore porté un coup. Cette seconde lutte se termina, comme la première, par un pas de retraite de l'avocat.

— Ah! ah! dit Chicot, à mon tour maintenant.

Et il fit un pas en avant.

Pendant qu'il marchait, Nicolas David dégagea pour l'arrêter. Chicot para prime, lia l'épée de son adversaire tierce sur tierce, et l'atteignit à l'endroit qu'il avait indiqué d'avance: il lui enfonça la moitié de sa rapière dans la gorge.

— Voilà le coup, dit Chicot.

David ne répondit pas; il tomba du coup aux pieds de Chicot en crachant une gorgée de sang.

Chicot, à son tour, fit un pas de retraite. Tout blessé à mort qu'il est, le serpent peut encore se redresser et mordre.

Mais David, par un mouvement naturel, essaya de se traîner vers son lit comme pour défendre encore son secret.

— Ah! dit Chicot, je te croyais retors, et tu es sot au contraire comme un reître. Je ne savais pas l'endroit où tu avais caché tes papiers, et voilà que tu me l'apprends.

Et tandis que David se tordait dans les convulsions de l'agonie, Chicot courut au lit, souleva le matelas et trouva, sous le chevet, un petit rouleau de parchemin, que David, dans l'ignorance de la catastrophe qui le menaçait, n'avait pas songé à cacher mieux.

Au moment même où il le déroulait pour s'assurer que c'était bien le papier qu'il cherchait, David se soulevait avec rage; puis, retombant aussitôt, rendait le dernier soupir.

Chicot parcourut d'abord d'un œil étincelant de joie et d'orgueil le parchemin rapporté d'Avignon par Pierre de Gondy.

Le légat du pape, fidèle à la politique du souverain pontife depuis son avènement au trône, avait écrit au bas:

— *Fiat ut voluit Deus: Deus jura hominum fecit.*

— Voilà, dit Chicot, un pape qui traite assez mal le roi très chrétien.

Et il plia soigneusement le parchemin qu'il introduisit dans la poche la plus sûre de son justaucorps, c'est-à-dire celle qui s'appuyait sur sa poitrine.

Puis, il prit le corps de l'avocat, qui était mort sans presque répandre de sang ! la nature de la plaie ayant concentré l'hémorragie au-dedans, le plaça dans le lit, la face tournée contre la ruelle, et r'ouvrant la porte, appela Gorenflot.

Gorenflot entra.

— Comme vous êtes pâle ! dit le moine.

— Oui, dit Chicot, les derniers momens de ce pauvre homme m'ont causé quelqu'émotion.

— Il est donc mort ! demanda Gorenflot.

— Il y a tout lieu de le croire, répondit Chicot.

— Il se portait si bien tout-à-l'heure !

— Trop bien. Il a voulu manger des choses difficiles à digérer, et, comme Anacréon, il est mort pour avoir avalé de travers.

— Oh ! oh ! dit Gorenflot, le coquin qui voulait m'étrangler, moi, un homme d'église, voilà ce qui lui aura porté malheur.

— Pardonnez lui, compère, vous êtes chrétien.

— Je lui pardonne, dit Gorenflot, quoiqu'il m'ait fait grand peur.

— Ce n'est pas le tout, dit Chicot ; il convient que vous allumiez les cires, et que vous marmottiez quelques prières près de son corps.

— Pourquoi faire ?

C'était le mot de Gorenflot, on se le rappelle.

— Comment ! pourquoi faire ? Pour n'être point pris et conduit dans les prisons de la ville comme meurtrier.

— Moi ! meurtrier de cet homme ! Allons donc ; c'est lui qui voulait m'étrangler.

— Mon Dieu oui ! Et comme il n'a pas pu y réussir, la colère lui a mis le sang en mouvement ; un vaisseau se sera brisé dans sa poitrine ; et bonsoir. Vous voyez bien qu'en somme, Gorenflot, c'est vous qui êtes la cause de sa mort. Cause innocente, c'est vrai ; mais n'importe ! En attendant que votre innocence soit reconnue, on pourrait vous faire un mauvais parti.

— Je crois que vous avez raison, Monsieur Chicot, dit le moine.

— D'autant plus raison, qu'il y a dans cette bonne ville, à Lyon, un official un peu coriace.

— Jésus ! murmura le moine.

— Faites donc ce que je vous dis, compère.

— Que faut-il que je fasse ?

— Installez-vous ici, récitez avec onction toutes les prières que vous savez, et même celles que vous ne savez pas, et quand le soir sera venu et que vous serez seul, sortez de l'hôtellerie, sans lenteur et sans précipitation ; vous connaissez le travail du maréchal ferrant qui fait le coin de la rue ?

— Certainement, c'est à lui que je me suis donné ce coup hier soir, dit Gorenflot, montrant son œil cerclé de noir.

— Touchant souvenir. Eh bien ! j'aurai soin que vous retrouviez là votre cheval, entendez-vous ? Vous monterez dessus sans donner d'explication à personne ; ensuite, pour peu que le cœur vous en dise, vous connaissez la route de Paris ; à Villeneuve-le-Roi vous vendrez votre cheval, et vous reprendrez Panurge.

— Ah ! ce bon Panurge, vous avez raison, je serai heureux de le revoir, je l'aime. Mais d'ici là, ajouta le moine d'un ton piteux, comment vivrai-je ?

— Quand je donne, je donne, dit Chicot, et ne laisse pas mendier mes amis, comme on fait au couvent de Sainte-Geneviève ; tenez.

Et Chicot tira de sa poche une poignée d'écus qu'il mit dans la large main du moine.

— Homme généreux ! dit Gorenflot attendri jusqu'aux larmes, laissez-moi rester avec vous à Lyon. J'aime assez Lyon ; c'est la seconde capitale du royaume, puis la ville est hospitalière.

— Mais comprends donc une chose, triple brute ! c'est que je ne reste pas, c'est que je pars, et cela si rapidement, que je ne t'engage point à me suivre.

— Que votre volonté soit faite, Monsieur Chicot, dit Gorenflot résigné.

— A la bonne heure ! dit Chicot, te voilà comme je t'aime, compère.

Et il installa le moine près du lit, descendit chez l'hôte, et le prenant à part :

— Maître Bernouillet, dit-il, sans que vous vous en doutiez, un grand événement s'est passé dans votre maison.

— Bah ! répondit l'hôte avec des yeux effarés, qu'y a-t-il donc ?

— Cet enragé royaliste, ce contempteur de la religion, cet abominable fauteur de huguenots...

— Eh bien ?

— Eh bien ! il a reçu la visite ce matin d'un messager de Rome.

— Je le sais bien, puisque c'est moi qui vous l'ai dit.

— Eh bien ! notre saint père le pape, à qui toute justice temporelle est dévolue en ce monde comme toute justice spirituelle dans l'autre, notre saint père le pape l'envoyait directement au conspirateur ; seulement, selon toute probabilité, le conspirateur ne se doutait pas dans quel but.

— Et dans quel but l'envoyait-il ?

— Montez dans la chambre de votre hôte, maître Bernouillet, levez un peu sa couverture, regardez lui aux environs du cou et vous le saurez.

— Holà ! vous m'effrayez.

— Je ne vous en dis pas davantage. Cette justice s'est accomplie chez vous, maître Bernouillet. C'est un bien grand honneur que vous fait le pape.

Puis Chicot glissa dix écus d'or dans la main de son hôte et gagna l'écurie, d'où il fit sortir les deux chevaux.

Cependant l'hôte avait grimpé ses escaliers plus leste que l'oiseau et était entré dans la chambre de Nicolas David.

Il y trouva Gorenflot en prières.

Alors il s'approcha du lit, et selon les instructions qu'il avait reçues, releva les couvertures.

La blessure était bien à la place indiquée, encore vermeille ; mais le corps était déjà froid.

— Ainsi meurent tous les ennemis de la sainte religion, dit il en faisant un signe d'intelligence à Gorenflot.

— Amen ! répondit le moine.

Ces événemens se passaient à peu 'près vers le même temps où Bussy remettait Diane de Méridor entre les bras du vieux baron, qui la croyait morte.

X.

COMMENT LE DUC D'ANJOU APPRIT QUE DIANE DE MÉRIDOR N'ÉTAIT POINT MORTE.

Pendant ce temps, les derniers jours d'avril étaient arrivés.

La grande cathédrale de Chartres était tendue de blanc, et sur les piliers, des gerbes de feuillage (on a vu, par l'époque où nous sommes arrivés, que le feuillage était encore une rareté), et sur les piliers, disons-nous, des gerbes de feuillage remplaçaient les fleurs absentes.

Le roi, pieds nus, comme il était venu depuis la porte de Chartres, se tenait debout au milieu de la nef, regardant de temps en temps si tous ses courtisans et tous ses amis s'étaient trouvés fidèlement au rendez-vous. Mais les uns, écorchés par le pavé de la rue, avaient repris leurs souliers ; les autres, affamés ou fatigués, se reposaient ou mangeaient dans quelque hôtellerie de la route où ils s'étaient glissés en contrebande, et un petit nombre seulement avaient eu le courage de demeurer dans l'église, sur la dalle humide, avec les jambes nues sous leurs longues robes de pénitents.

La cérémonie religieuse qui avait pour but de donner un héritier à la couronne de France, s'accomplissait ; les deux chemises de Notre-Dame, dont, vu le grand nombre de miracles qu'elles avaient faits, la vertu prolifique ne pouvait être mise en doute, avaient été tirées de leurs châsses d'or, et le peuple, accouru en foule à cette solennité, s'inclinait sous le feu des rayons qui jaillirent du tabernacle quand les deux tuniques en sortirent.

Henri III, en ce moment, au milieu du silence général, entendit un bruit étrange, un bruit qui ressemblait à un éclat de rire étouffé, et il chercha, par habitude, si Chicot n'était pas là, car il lui sembla qu'il n'y avait que Chicot qui pût avoir l'audace de rire en un pareil moment.

Ce n'était pas Chicot, cependant, qui avait ri à l'aspect des deux saintes tuniques ; car Chicot, hélas ! était absent, ce qui attristait fort le roi, qui, on se le rappelle, l'avait perdu de vue tout à coup sur la route de Fontainebleau, et n'en avait pas entendu reparler depuis. C'était un cavalier que son cheval encore fumant venait d'amener à la porte de l'église, et qui s'était fait un chemin avec ses habits et ses bottes tout souillés de boue, au milieu des courtisans affublés de leurs robes de pénitents ou coiffés de sacs, mais, dans l'un et l'autre cas, pieds nus.

Voyant le roi se retourner, il resta bravement debout dans le chœur avec l'apparence du respect : car ce cavalier était homme de cœur, cela se voyait dans son attitude encore plus que dans l'élégance des habits dont il était couvert.

Henri, mécontent de voir ce cavalier arrivé si tard faire tant de bruit, et différer si insolemment, par ses habits, de ce costume monacal qui était d'ordonnance ce jour-là, lui adressa un coup d'œil plein de reproches et de dépit.

Le nouveau venu ne fit pas semblant de s'en apercevoir, et franchissant quelques dalles où étaient sculptées quelques effigies d'évêques, en faisant crier ses souliers pont-levis (c'était la mode alors), il alla s'agenouiller près de la chaise de velours de M. le duc d'Anjou, lequel, absorbé dans ses pensées bien plutôt que dans ses prières, ne prêtait pas la moindre attention à ce qui se passait autour de lui.

Cependant, lorsqu'il sentit le contact de ce nouveau personnage, il se retourna vivement, et à demi-voix s'écria : Bussy !

— Bonjour, monseigneur, répondit le gentilhomme, comme s'il eût quitté le duc depuis la veille seulement, et qu'il ne se fût rien passé depuis qu'il l'avait quitté.

— Mais, lui dit le prince, tu es donc enragé ?

— Pourquoi cela, monseigneur ?

— Pour quitter n'importe quel lieu où tu étais, et pour venir voir à Chartres les chemises de Notre-Dame.

— Monseigneur, dit Bussy, c'est que j'ai à vous parler tout de suite.

— Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt ?

— Probablement parce que la chose était impossible.

— Mais que s'est-il passé depuis tantôt trois semaines que tu as disparu ?

— C'est justement de cela que j'ai à vous parler.

— Bah ! tu attendras bien que nous soyons sortis de l'église.

— Hélas ! il le faut bien, et c'est justement ce qui me fâche.

— Chut ! voici la fin ; prends patience, et nous retournerons ensemble à mon logis.

— J'y compte bien, monseigneur.

En effet, le roi venait de passer sur sa chemise de toile fine la chemise assez grossière de

Notre-Dame, et la reine, avec l'aide de ses femmes, était occupée à en faire autant.

Alors le roi se mit à genoux, la reine l'imita ; chacun d'eux demeura un moment sous un vaste poêle, priant de tout son cœur, tandis que les assistants, pour faire leur cour au roi, frappaient du front la terre,

Après quoi, le roi se releva, ôta sa tunique sainte, salua l'archevêque, salua la reine et se dirigea vers la porte de la cathédrale.

Mais, sur la route, il s'arrêta : il venait d'apercevoir Bussy.

— Ah ! monsieur, dit-il, il paraît que nos dévotions ne sont point de votre goût, car vous ne pouvez vous décider à quitter l'or et la soie, tandis que votre roi prend la bure et la serge.

— Sire, répondit Bussy avec dignité, mais en pâlissant d'impatience sous l'apostrophe, nul ne prend à cœur, comme moi, le service de votre Majesté, même parmi ceux dont le froc est le plus humble, et dont les pieds sont le plus déchirés ; mais j'arrive d'un voyage long et fatigant, et je n'ai su que ce matin le départ de Votre Majesté pour Chartres. J'ai donc fait vingt-deux lieues en cinq heures, Sire, pour venir joindre Votre Majesté : voilà pourquoi je n'ai pas eu le temps de changer d'habit, ce dont Votre Majesté ne se serait point aperçue, au reste, si, au lieu de venir pour joindre humblement mes prières aux siennes, j'étais resté à Paris.

Le roi parut assez satisfait de cette raison, mais comme il avait regardé ses amis, dont quelques-uns avaient haussé les épaules aux paroles de Bussy, il craignit de les désobliger en faisant bonne mine au gentilhomme de son frère, et il passa outre.

Bussy laissa passer le roi sans sourciller.

— Eh quoi ! dit le duc, tu ne vois donc pas ?

— Que Schomberg, que Quélus et que Maugiron ont haussé les épaules à ton excuse ?

— Si fait, monseigneur, je l'ai parfaitement vu, dit Bussy très calme.

Eh bien ! croyez-vous que je vais égorger mes semblables, ou à peu près, dans une église ? Je suis trop bon chrétien pour cela.

— Ah ! fort bien, dit le duc d'Anjou étonné, je croyais que tu n'avais pas vu ou que tu n'avais pas voulu voir.

Bussy haussa les épaules à son tour, et, à la sortie de l'église, prenant le prince à part :

— Chez vous, n'est-ce pas, monseigneur ? dit-il.

— Tout de suite, car tu dois avoir bien des choses à m'apprendre

— Oui, en effet, monseigneur, et des choses dont vous ne vous doutez pas, j'en suis sûr.

Le duc regarda Bussy avec étonnement.

— C'est comme cela, dit Bussy.

— Eh bien ! laisse-moi seulement saluer le roi, et je suis à toi.

Le duc alla prendre congé de son frère, qui, par une grâce toute particulière de Notre-Dame, disposé sans doute à l'indulgence, donna au duc d'Anjou la permission de retourner à Paris quand bon lui semblerait.

Alors, revenant en toute hâte vers Bussy, et s'enfermant avec lui dans une des chambres de l'hôtel qui lui était assigné pour logement :

— Sais-tu que toute la cour a pris les habits blancs en réjouissance de ta disparition, et que beaucoup de poitrines ont respiré librement pour la première fois depuis que tu sais tenir une épée ; mais il ne s'agit pas de cela ; voyons, tu m'as quitté pour te mettre à la poursuite d'une belle inconnue. Quelle était cette femme, et que dois-je attendre ?

— Vous devez récolter ce que vous avez semé, monseigneur, c'est-à-dire beaucoup de honte.

— Plaît-il ? fit le duc, beaucoup plus étonné encore de ces étranges paroles que du ton irrévérencieux de Bussy.

— Monseigneur a entendu, dit froidement Bussy ; il est donc inutile que je le répète.

— Expliquez-vous, monsieur, et laissez à Chicot les énigmes et les anagrammes.

— Oh ! rien de plus facile, monseigneur, et je me contenterai d'en appeler à votre souvenir.

— Mais qui est cette femme ?

— Je croyais que monseigneur l'avait reconnue.

— C'est donc elle ? s'écria le duc.

— Oui, monseigneur.

— Tu l'as vue ?

— Oui.

— Tu lui as parlé ?

— Sans doute ; il n'y a que les spectres qui ne parlent pas. Après cela, peut-être monseigneur avait-il le droit de la croire morte, et l'espérance qu'elle l'était.

Le duc pâlit et demeura comme écrasé par la rudesse des paroles de celui qui eût dû être son courtisan.

— Eh bien ! oui, monseigneur, continua Bussy, quoique vous ayez poussé au martyre une jeune fille de race noble, cette jeune fille a échappé au martyre : mais ne respirez pas encore, et ne vous croyez pas encore absous, car, en conservant la vie, elle a trouvé un malheur plus grand que la mort.

— Qu'est-ce donc, et que lui est-il arrivé ? demanda le duc tout tremblant.

— Monseigneur, il est arrivé qu'un homme lui a conservé l'honneur, qu'un homme lui a sauvé la vie ; mais cet homme s'est fait payer son service si cher, que c'est à regretter qu'il l'ait rendu.

— Achève, voyons.

— Eh bien ! monseigneur, la demoiselle de Méridor, pour échapper aux bras déjà étendus de M. le duc d'Anjou, dont elle ne voulait pas être la maîtresse, la demoiselle de Méridor

s'est jetée aux bras d'un homme qu'elle exècre.

— Que dis-tu ?

— Je dis que Diane de Méridor s'appelle aujourd'hui madame de Monsoreau.

A ces mots, au lieu de la pâleur qui couvrait ordinairement les joues de François, le sang reflua si violemment à son visage, qu'on eût cru qu'il allait lui jaillir par les yeux.

— Sang du Christ ! s'écria le prince furieux ; cela est-il bien vrai ?

— Pardieu ! puisque je le dis, répliqua Bussy avec son air hautain.

— Ce n'est point ce que je voulais dire, répéta le prince, et je ne suspectais point votre loyauté, Bussy, je me demandais seulement s'il était possible qu'un de mes gentilshommes, un Monsoreau, eût eu l'audace de protéger contre moi une femme que j'honorais de mon amour.

— Et pourquoi pas ? dit Bussy.

— Tu eusses donc fait ce qu'il a fait, toi ?

— J'eusse fait mieux, monseigneur, je vous eusse averti que votre honneur se fourvoyait.

— Un moment, Bussy, dit le duc, redevenu calme, écoutez, s'il vous plaît, vous comprenez, mon cher, que je ne me justifie pas.

— Et vous avez tort, mon prince, car vous n'êtes qu'un gentilhomme, toutes les fois qu'il s'agit de prudhomie.

— Eh bien ! c'est pour cela que je vous prie d'être le juge de M. de Monsoreau.

— Moi ?

— Oui, vous, et de me dire s'il n'est point un traître, traître envers moi ?

— Envers vous ?

— Envers moi, dont il connaissait les intentions.

—Et les intentions de Votre Altesse étaient...

— De me faire aimer de Diane, sans doute.

— De vous faire aimer?

— Oui, mais dans aucun cas de n'employer la violence.

— C'étaient là vos intentions, monseigneur ? dit Bussy avec un sourire ironique.

— Sans doute, et ces intentions, je les ai conservées jusqu'au dernier moment, quoique M. de Monsoreau les ait combattues avec toute la logique dont il était capable.

— Monseigneur ! monseigneur ! que dites-vous là ? Cet homme vous a poussé à déshonorer Diane ?

— Oui.

— Par ses conseils ?

— Par ses lettres. En veux-tu voir une de ses lettres ?

— Oh ! s'écria Bussy, si je pouvais croire cela !

— Attends une seconde, tu verras.

Et le duc courut à une petite caisse que gardait toujours un page dans son cabinet, et en tira un billet qu'il donna à Bussy.

— Lis, dit-il, puisque tu doutes de la parole de ton prince.

Bussy prit le billet d'une main tremblante de doute, et lut :

« Monseigneur,

« Que votre altesse se rassure : ce coup de main se fera sans risques, car la jeune personne part ce soir pour aller passer huit jours chez une tante qui demeure au château du Lude ; je m'en charge donc, et vous n'avez pas besoin de vous en inquiéter. Quant aux scrupules de la demoiselle, croyez bien qu'ils s'évanouiront dès qu'elle se trouvera en présence de Votre Altesse ; en attendant, j'agis... et, ce soir... elle sera au château de Beaugé.

« De Votre Altesse, le très respectueux serviteur,

« BRIANT DE MONSOREAU. »

— Eh bien ! qu'en dis-tu, Bussy ? demanda le prince après que le gentilhomme eut relu la lettre une seconde fois.

— Je dis que vous êtes bien servi, monseigneur.

— C'est-à-dire que je suis trahi, au contraire.

— Ah ! c'est juste ! j'oubliais la suite.

— Joué ! le misérable ! il m'a fait croire à la mort d'une femme...

— Qu'il vous volait ; en effet, le trait est noir. Mais, ajouta Bussy avec une ironie poignante, l'amour de M. de Monsoreau est une excuse.

— Ah ! tu crois, dit le duc avec son plus mauvais sourire.

— Dam ! reprit Bussy, je n'ai pas d'opinion là-dessus ; je le crois si vous le croyez.

— Que ferais-tu à ma place ? Mais d'abord attends, qu'a-t-il fait lui-même ?

— Il a fait accroire au père de la jeune fille que c'était vous qui étiez le ravisseur. Il s'est offert pour appui, il s'est présenté au château de Beaugé avec une lettre du baron de Méridor, enfin il a fait approcher une barque des fenêtres du château, et il a enlevé la prisonnière ; puis, la renfermant dans la maison que vous savez, il l'a poussée, de terreurs en terreurs, à devenir sa femme.

— Et ce n'est point là une déloyauté infâme ? s'écria le duc.

— Mise à l'abri sous la vôtre, monseigneur, répondit le gentilhomme avec sa hardiesse ordinaire.

— Ah ! Bussy, tu verras si je sais me venger !

— Vous venger ! allons donc, monseigneur, vous ne ferez jamais une chose pareille.

— Comment ?

— Les princes ne se vengent point, monseigneur, ils punissent. Vous reprocherez son infamie à ce Monsoreau, et vous le punirez.

— Et de quelle façon ?

— En rendant le bonheur à Mlle de Méridor

— Et le puis-je ?
— Certainement !
— Comment cela ?
— En lui rendant la liberté.
— Voyons, explique-toi.
— Rien de plus facile; le mariage a été forcé, donc le mariage est nul.
— Tu as raison.
— Faites donc annuler le mariage, et vous aurez agi, monseigneur, en digne gentilhomme et en noble prince.
— Ah ! ah ! dit le prince soupçonneux, quelle chaleur ! cela t'intéresse donc, Bussy ?
— Moi, pas le moins du monde ; ce qui m'intéresse, monseigneur, c'est qu'on ne dise pas que Louis de Clermont, comte de Bussy, sert un prince perfide et un homme sans honneur.
— Eh bien ! tu verras. Mais comment rompre ce mariage ?
— Rien de plus facile ; en faisant agir le père.
— Le baron de Méridor ?
— Oui.
— Mais il est au fond de l'Anjou.
— Il est ici, monseigneur, c'est-à-dire à Paris.
— Chez toi ?
— Non, près de sa fille. Parlez-lui, monseigneur ; qu'il puisse compter sur vous ; qu'au lieu de voir dans Votre Altesse ce qu'il y a vu jusqu'à présent, c'est-à-dire un ennemi, il y voie un protecteur, et lui qui maudissait votre nom, va vous adorer comme son bon génie.
— C'est un puissant seigneur dans son pays, dit le duc, et l'on assure qu'il est très-influent dans toute la province.
— Oui, monseigneur; mais ce dont vous devez vous souvenir avant toute chose, c'est qu'il est père, c'est que sa fille est malheureuse, et qu'il est malheureux du malheur de sa fille.
— Et quand pourrai-je le voir ?
— Aussitôt votre retour à Paris.
— Bien.
— C'est convenu alors, n'est-ce pas, monseigneur ?
— Oui.
— Foi de gentilhomme ?
— Foi de prince.
— Et quand partez-vous ?
— Ce soir : m'attends-tu ?
— Non, je cours devant.
— Va, et tiens-toi prêt.
— Tout à vous, monseigneur. Où retrouverai-je Votre Altesse ?
— Au lever du roi, demain, vers midi.
— J'y serai, monseigneur ; adieu.

Bussy ne perdit pas un moment, et le chemin que le duc fit en dormant dans sa litière, et qu'il mit quinze heures à faire, le jeune homme qui revenait à Paris, le cœur gonflé d'amour et de joie, le dévora en cinq heures, pour consoler plus tôt le baron, auquel il avait promis assistance, et Diane, à laquelle il allait porter la moitié de sa vie.

XI.

COMMENT CHICOT REVINT AU LOUVRE ET FUT REÇU PAR LE ROI HENRI III.

Tout dormait au Louvre, car il n'était encore que onze heures du matin ; les sentinelles de la cour semblaient marcher avec précaution ; les cavaliers qui relevaient la garde allaient au pas.

On laissait reposer le roi, fatigué de son pèlerinage.

Deux hommes se présentèrent en même temps à la porte principale du Louvre ; l'un, sur un barbe d'une fraîcheur incomparable ; l'autre, sur un andaloux tout floconneux d'écume.

Ils s'arrêtèrent de front à la porte et se regardèrent ; car, venus par deux chemins opposés, ils se rencontraient là seulement.

— Monsieur de Chicot, s'écria le plus jeune des deux en saluant avec politesse, comment vous portez-vous ce matin ?

— Eh ! c'est le seigneur de Bussy. Mais, à merveille, monsieur, répondit Chicot avec une aisance et une courtoisie qui sentaient le gentilhomme, pour le moins autant que le salut de Bussy sentait son grand seigneur et son homme délicat.

— Vous venez voir le lever du roi, monsieur ? demanda Bussy.

— Et vous aussi, je présume.

— Non. Je viens pour saluer monseigneur le duc d'Anjou. Vous savez, monsieur de Chicot, ajouta Bussy en souriant, que je n'ai pas le bonheur d'être des favoris de sa majesté ?

— C'est un reproche que je ferai au roi et non à vous, monsieur !

Bussy s'inclina.

— Et vous arrivez de loin ? demanda Bussy. On vous disait en voyage ?

— Oui, monsieur, je chassais, répliqua Chicot. Mais, de votre côté, ne voyagiez-vous point aussi ?

— En effet, j'ai fait une course en province ; maintenant, monsieur, continua Bussy, serez-vous assez bon pour me rendre un service ?

— Comment donc, chaque fois que monsieur de Bussy voudra disposer de moi pour quelque chose que ce soit, dit Chicot, il m'honorera infiniment.

— Eh bien ! vous allez pénétrer dans le Louvre, vous le privilégié, tandis que moi je resterai dans l'anti-chambre ; veuillez donc faire prévenir le duc d'Anjou que j'attends.

— M. le duc d'Anjou est au Louvre, dit Chicot, et va, sans doute, assister au lever de sa majesté ; que n'entrez-vous avec moi, monsieur ?

— Je crains le mauvais visage du roi.

— Bah!

— Dam! il ne m'a point, jusqu'à présent, habitué à ses plus gracieux sourires.

— D'ici à quelque temps, soyez tranquille, tout cela changera.

— Ah! ah! vous êtes donc nécromancien, monsieur de Chicot?

— Quelquefois. Allons, du courage; venez, monsieur de Bussy.

Ils entrèrent, en effet, et se dirigèrent, l'un vers le logis de M. le duc d'Anjou, qui habitait, nous croyons l'avoir déjà dit, l'appartement qu'avait habité jadis la reine Marguerite, l'autre vers la chambre du roi.

Henri III venait de s'éveiller, il avait sonné sur le grand timbre, et une nuée de valets et d'amis s'était précipitée dans la chambre royale; déjà, le bouillon de volaille, le vin épicé et les pâtes de viandes étaient servies, quand Chicot entra tout fringant chez son auguste maître, et commença, avant de dire bonjour, par manger au plat et boire à l'écuelle d'or.

— Par la, mordieu! s'écria le roi ravi, quoiqu'il jouât la colère, c'est ce coquin de Chicot, je crois; un fugitif, un vagabond, un pendard!

— Eh bien! eh bien! qu'as-tu donc, mon fils? dit Chicot en s'asseyant sans façon avec ses bottes poudreuses sur l'immense fauteuil à fleurs de lys d'or où était assis Henri III lui-même; nous oublions donc ce petit retour de Pologne où nous avons joué le rôle de cerf, tandis que les magnats jouaient celui de chiens? Taïaut! taïaut!...

— Allons, voilà mon malheur revenu, dit Henri, je ne vais plus entendre que des choses désagréables. J'étais bien tranquille, cependant, depuis trois semaines.

— Bah! bah! dit Chicot, tu te plains toujours; on te prendrait pour un de tes sujets, le diable m'emporte! Voyons, qu'as-tu fait en mon absence, mon petit Henriquet? A-t-on un peu drôlement gouverné ce beau royaume de France?

— Monsieur Chicot!

— Nos peuples tirent-ils la langue, heim?

— Drôle!

— A-t-on pendu quelqu'un de ces petits messieurs frisés? Ah! pardon! monsieur de Quélus, je ne vous voyais pas.

— Chicot, nous nous brouillerons.

— Enfin reste-t-il quelque argent dans nos coffres ou dans ceux des juifs? Ce ne serait pas malheureux, nous avons bien besoin de nous divertir, ventre de biche! c'est bien assommant, la vie!

Et il acheva de raffler sur le plat de vermeil les pâtes de viandes dorées à la poêle.

Le roi se mit à rire: c'était toujours par là qu'il finissait.

— Voyons, dit-il, qu'as-tu fait pendant cette longue absence?

— J'ai, dit Chicot, imaginé le plan d'une petite procession en trois actes.

Premier acte. — Des pénitens, habillés d'une chemise et d'un haut de chausses seulement, se tirant les cheveux et se gourmant réciproquement, montent du Louvre à Montmartre.

Deuxième acte. — Les mêmes pénitens, dépouillés jusqu'à la ceinture et se fouettant avec des chapelets de pointes d'épines, descendent de Montmartre à l'abbaye Sainte-Geneviève.

Troisième acte. — Enfin, ces mêmes pénitens tout nus, se découpant mutuellement, à grands coups de martinet, de lanières, sur les omoplates, reviennent de l'abbaye Sainte-Geneviève au Louvre.

J'avais bien pensé, comme péripétie inattendue, à les faire passer par la place de Grève, où le bourreau les eût tous brûlés depuis le premier jusqu'au dernier; mais j'ai pensé que le Seigneur avait gardé là haut un peu du soufre de Sodôme, et un peu du bitume de Gomorre, et je ne veux pas lui ôter le plaisir de faire lui-même la grillade. — Çà, Messieurs, en attendant ce grand jour, divertissons-nous.

— Et d'abord, voyons: qu'es-tu devenu? demanda le roi; sais-tu que je t'ai fait chercher dans tous les mauvais lieux de Paris?

— As-tu bien fouillé le Louvre?

— Quelque paillard, ton ami, t'aura confisqué.

— Cela ne se peut pas, Henri, c'est toi qui as confisqué tous les paillards.

— Je me trompais donc?

— Eh mon Dieu! oui, comme toujours, du tout au tout.

— Nous verrons que tu faisais pénitence.

— Justement. Je me suis mis un peu en religion pour voir ce que c'était, et, ma foi, j'en suis revenu. J'ai assez des moines. Fi! les sales animaux!

En ce moment, M. de Monsoreau entra chez le roi, qu'il salua avec un profond respect.

— Ah! c'est vous, monsieur le grand-veneur? dit Henri. Quand nous ferez-vous faire quelque belle chasse? Voyons.

— Quand il plaira à votre majesté. Je reçois la nouvelle que nous avons force sangliers à Saint-Germain-en-Laye.

— C'est bien dangereux, le sanglier, dit Chicot. Le roi Charles IX, je me le rappelle, a manqué être tué à une chasse au sanglier; et puis les épieux sont durs, et cela fait des ampoules à nos petites mains. N'est-ce pas, mon fils?

M. de Monsoreau regarda Chicot de travers.

— Tiens, dit le Gascon à Henri; il n'y a pas long temps que ton grand-veneur a rencontré un loup.

— Pourquoi cela?

— Parce que, comme les nuées du poète Aristophane, il en a retenu la figure, l'œil surtout; c'est frappant.

En ce moment, un troisième interlocuteur vint se mêler à la conversation.

C'était Bussy.

— Monsieur, dit Bussy en s'adressant au comte, j'ai l'honneur de vous prévenir que M. le duc d'Anjou désire vous parler.

— A moi? fit Monsoreau inquiet.

— A vous-même, monsieur, dit Bussy.

Monsoreau dirigea sur son interlocuteur un regard qui avait l'intention de pénétrer jusqu'au fond de son ame, mais qui fut forcé de s'arrêter à la surface, tant les yeux et le sourire de Bussy étaient pleins de sérénité.

— M'accompagnez-vous, monsieur? demanda le grand-veneur au gentilhomme.

— Non, monsieur, je cours prévenir son altesse que vous vous rendez à ses ordres, tandis que vous prendrez congé du roi.

Et Bussy s'en retourna comme il était venu, se glissant, avec son adresse ordinaire, parmi la foule des courtisans.

Le duc d'Anjou attendait effectivement dans son cabinet, et relisait la lettre que nos lecteurs connaissent déjà. Entendant du bruit aux portières, il crut que c'était Monsoreau qui se rendait à ses ordres, et cacha cette lettre.

Bussy parut.

— Eh bien! dit le duc,

— Eh bien! monseigneur, le voici.

— Il ne se doute de rien?

— Et quand cela serait, lorsqu'il serait sur ses gardes? dit Bussy. N'est-ce pas votre créature? Tiré du néant par vous, ne pouvez-vous pas le réduire au néant?

— Sans doute, répondit le duc, avec cet air préoccupé que lui donnait toujours l'approche des événemens où il fallait développer quelqu'énergie.

— Vous paraît-il moins coupable qu'il ne l'était hier?

— Cent fois plus; ses crimes sont de ceux qui s'accroissent quand on y réfléchit.

— D'ailleurs, dit Bussy, tout se borne à un seul point: il a enlevé, par trahison, une jeune fille noble; il l'a épousée frauduleusement et par des moyens indignes d'un gentilhomme: il demandera lui-même la résolution de ce mariage, ou vous la demanderez pour lui.

— C'est arrêté ainsi.

— Et au nom du père, au nom de la jeune fille, au nom du château de Méridor, au nom de Diane, j'ai votre parole?

— Vous l'avez.

— Songez qu'ils sont prévenus, qu'ils attendent dans l'anxiété le résultat de votre entrevue avec cet homme.

— La jeune fille sera libre, Bussy, je t'en engage ma foi.

— Ah! dit Bussy, si vous faites cela, vous serez réellement un grand prince, monseigneur.

Et il prit la main du duc, cette main qui avait signé tant de fausses promesses, qui avait manqué à tant de sermens jurés, et il la baisa respectueusement.

En ce moment, on entendit des pas dans le vestibule.

— Le voici, dit Bussy.

— Faites entrer M. de Monsoreau, cria François, avec une sévérité qui parut de bon augure à Bussy.

Et cette fois, le jeune gentilhomme, presque sûr d'atteindre enfin au résultat ambitionné par lui, ne put empêcher son regard de prendre, en saluant Monsoreau, une légère teinte d'ironie orgueilleuse; le grand-veneur reçut, de son côté, le salut de Bussy, avec ce regard vitreux derrière lequel il retranchait les sentimens de son ame, comme derrière une infranchissable forteresse.

Bussy attendit dans ce corridor que nous connaissons déjà, dans ce même corridor où La Mole, une nuit, avait failli être étranglé par Charles IX, Henri III, le duc d'Alençon et le duc de Guise, avec la cordelière de la reine-mère. Ce corridor, ainsi que le palier auquel il correspondait, était, pour le moment, encombré de gentilshommes qui venaient faire leur cour au duc.

Bussy prit place avec eux, et chacun s'empressa de lui faire place, autant pour la considération dont il jouissait par lui-même que pour sa faveur près du duc d'Anjou. Le gentilhomme enferma toutes ses sensations en lui-même, et sans rien laisser apercevoir de la terrible angoisse qu'il concentrait dans son cœur, il attendit le résultat de cette conférence où tout son bonheur à venir était en jeu.

La conversation ne pouvait manquer d'être animée; Bussy avait assez vu de M. de Monsoreau pour comprendre que celui-ci ne se laisserait pas détruire sans lutte. Mais, enfin, il ne s'agissait, pour le duc d'Anjou, que d'appuyer la main sur lui, et, s'il ne pliait pas, eh bien! alors il romprait.

Tout à coup, l'éclat bien connu de la voix du prince se fit entendre. Cette voix semblait commander.

Bussy tressaillit de joie.

— Ah! dit-il, voilà le duc qui me tient parole.

Mais, à cet éclat, il n'en succéda aucun autre, et comme chacun se taisait en se regardant avec inquiétude, un profond silence régna bientôt parmi les courtisans.

Inquiet, troublé dans son rêve commencé, soumis maintenant au flux des espérances et au reflux de la crainte, Bussy sentit s'écouler, minute par minute, près d'un quart d'heure.

Tout à coup la porte de la chambre du duc s'ouvrit, et l'on entendit, à travers les portières, sortir de cette chambre des voix enjouées.

Bussy savait que le duc était seul avec le grand-veneur, et que si leur conversation avait

suivi son cours ordinaire, elle ne devait être rien moins que joyeuse en ce moment.

Cette placidité le fit frissonner.

Bientôt les voix se rapprochèrent, la portière se souleva. Monsoreau sortit à reculons et en saluant. Le duc le reconduisit jusqu'à la limite de sa chambre, en disant :

— Adieu! notre ami. C'est chose convenue.

— Notre ami! murmura Bussy; sandieu! que signifie cela?

— Ainsi, monseigneur, dit Monsoreau, toujours tourné vers le prince, c'est bien l'avis de votre altesse, le meilleur moyen à présent, c'est la publicité.

— Oui, oui, dit le duc, ce sont jeux d'enfans que tous ces mystères.

— Alors, dit le grand-veneur, dès ce soir je la présenterai au roi.

— Marchez sans crainte, j'aurai tout préparé.

Le duc se pencha vers le grand-veneur et lui dit quelques mots à l'oreille.

— C'est fait, monseigneur, répondit celui-ci.

Monsoreau salua une dernière fois le duc qui, sans voir Bussy, caché qu'il était par les plis d'une portière à laquelle il se cramponnait pour ne pas tomber, examinait les assistans.

— Messieurs, dit Monsoreau se retournant vers les gentilshommes qui attendaient leur tour d'audience, et qui s'inclinaient déjà devant une faveur à l'éclat de laquelle semblait pâlir celle de Bussy, messieurs, permettez que je vous annonce une nouvelle : monseigneur permet que je rende public mon mariage avec Mlle Diane de Méridor, ma femme déjà depuis plus d'un mois, et que, sous ses auspices, je la présente ce soir à la cour.

Bussy chancela ; quoique le coup ne fût déjà plus inattendu, il était si violent, qu'il pensa en être écrasé.

Ce fut alors qu'il avança la tête, et que le duc et lui, tous deux pâles de sentimens bien opposés, échangèrent un regard, de mépris de la part de Bussy, de terreur de la part du duc d'Anjou.

Monsoreau traversa le groupe des gentilshommes, au milieu des complimens et des félicitations.

Quant à Bussy, il fit un mouvement pour aller au duc ; mais celui-ci vit ce mouvement, et le prévint en laissant retomber la portière; en même temps, derrière la portière, la porte se referma, et l'on entendit le grincement de la clé dans la serrure.

Bussy sentit alors son sang affluer chaud et tumultueux à ses tempes et à son cœur. Sa main, rencontrant la dague pendue à son ceinturon, la tira machinalement à moitié du fourreau, car, chez cet homme, les passions prenaient un premier élan irrésistible; mais l'amour, qui l'avait poussé à cette violence, paralysa toute sa fougue; une douleur amère, profonde, lancinante, étouffa la colère : au lieu de se gonfler, le cœur éclata.

Dans ce paroxisme de deux passions qui luttaient ensemble, l'énergie du jeune homme succomba, comme tombent ensemble, pour s'être choquées au plus fort de leur ascension, deux vagues courroucées qui semblaient vouloir escalader le ciel.

Bussy comprit que, s'il restait là, il allait donner le spectacle de sa douleur insensée ; il suivit le corridor, gagna l'escalier secret, descendit par une poterne dans la cour du Louvre, sauta sur son cheval et prit au galop le chemin de la rue Saint-Antoine.

Le baron et Diane attendaient la réponse promise par Bussy: ils virent le jeune homme apparaître, pâle, le visage bouleversé, les yeux sanglans.

Diane comprit tout et jeta un cri.

— Madame, s'écria Bussy, méprisez-moi, haïssez-moi; je croyais être quelque chose dans ce monde, et je ne suis qu'un atome. Je croyais pouvoir quelque chose et je ne peux pas même m'arracher le cœur. Madame, vous êtes bien la femme de M. de Monsoreau, sa femme légitime, reconnue à cette heure, et qui doit être présentée ce soir. Mais je suis un pauvre fou, un misérable insensé, ou plutôt... ou plutôt... oui, comme vous le disiez, monsieur le baron, c'est M. le duc d'Anjou qui est un lâche et un infâme!

Et laissant le père et la fille épouvantés, fou de douleur, ivre de rage, Bussy sortit de la chambre, se précipita par les montées, sauta sur son cheval, lui enfonça ses deux éperons dans le ventre, et, sans savoir où il allait, lâchant les rênes, ne s'occupant que d'étreindre son cœur, grondant sous sa main crispée, il partit, semant sur son passage le vertige et la terreur.

XII.

CE QUI S'ÉTAIT PASSÉ ENTRE MONSEIGNEUR LE DUC D'ANJOU ET LE GRAND-VENEUR.

Il est temps d'expliquer le changement subit qui s'était opéré dans les façons du duc d'Anjou à l'égard de Bussy.

Le duc, lorsqu'il reçut M. de Monsoreau, après les exhortations de son gentilhomme, était monté sur le ton le plus favorable aux projets de ce dernier. Sa bile, facile à s'irriter, débordait d'un cœur ulcéré par les deux passions dominantes dans ce cœur : l'amour propre du duc avait reçu sa blessure ; la peur d'un éclat, dont menaçait Bussy au nom de M. de Méridor, fouettait plus douloureusement encore la colère de François.

En effet, deux sentimens de cette nature produisent, en se combinant, d'épouvantables explosions, lorsque le cœur qui les renferme, pareil à ces bombes saturées de poudre, est assez so-

lidement construit, assez hermétiquement clos pour que la compression double l'éclat.

M. d'Alençon reçut donc le grand-veneur avec un de ces visages sévères qui faisaient trembler à la cour les plus intrépides, car on savait les ressources de François en matière de vengeance.

— Votre Altesse m'a mandé? dit Monsoreau, fort calme et avec un regard aux tapisseries; car il devinait, cet homme habitué à manier l'âme du prince, tout le feu qui couvait sous ces froideurs apparentes, et l'on eût dit, pour transporter la figure de l'être vivant aux objets inanimés, qu'il demandait compte à l'appartement des projets du maître.

— Ne craignez rien, monsieur, dit le duc qui avait compris, il n'y a personne derrière ces tentures: nous pourrons causer librement, et surtout franchement.

Monsoreau s'inclina.

— Car vous êtes un bon serviteur, monsieur le grand-veneur de France, et vous avez de l'attachement pour ma personne?

— Je le crois, Altesse.

— Moi, j'en suis sûr, monsieur; c'est vous qui, en mainte occasion, m'avez instruit des complots ourdis contre moi, vous qui avez aidé mes entreprises, oubliant souvent vos intérêts, exposant votre vie.

— Altesse!

— Je le sais. Dernièrement encore, il faut que je vous le rappelle, car, en vérité, vous avez tant de délicatesse, que jamais chez vous aucune allusion, même indirecte, ne remet en évidence les services rendus. Dernièrement, pour cette malheureuse aventure....

— Quelle aventure, monseigneur?

— Cet enlèvement de Mlle de Méridor; pauvre jeune fille!

— Hélas! murmura Monsoreau de façon à ce que la réponse ne fût pas sérieusement applicable au sens des paroles de François.

— Vous la plaignez, n'est-ce pas? dit ce dernier l'appelant sur un terrain sûr.

— Ne la plaindriez-vous pas, Altesse?

— Moi? oh! vous savez si j'ai regretté ce funeste caprice! Et tenez, il a fallu toute l'amitié que j'ai pour vous, toute l'habitude que j'ai de vos bons services, pour me faire oublier que sans vous je n'eusse pas enlevé la jeune fille.

Monsoreau sentit le coup.

— Voyons, se dit-il, seraient-ce simplement des remords?

— Monseigneur, répliqua-t-il, votre bonté naturelle vous conduit à exagérer: vous n'avez pas plus causé la mort de cette jeune fille, que moi-même...

— Comment cela?

— Certes, vous n'aviez pas l'intention de pousser la violence jusqu'à la mort de Mlle de Méridor.

— Oh! non.

— Alors, l'intention vous absout, monseigneur, c'est un malheur, un malheur comme le hasard en cause tous les jours.

— Et, d'ailleurs, ajouta le duc, en plongeant son regard dans le cœur de Monsoreau, la mort a tout enveloppé dans son éternel fleuve.

Il y eut assez de vibration dans la voix du prince, pour que Monsoreau levât les yeux aussitôt, et se dit:

— Ce ne sont pas des remords...

— Monseigneur, reprit-il, voulez-vous que je parle franc à Votre Altesse?

— Pourquoi hésiteriez-vous? dit aussitôt le prince, avec un étonnement mêlé de hauteur.

— En effet, dit Monsoreau, je ne sais pas pourquoi j'hésiterais.

— Qu'est-ce à dire?

— Oh! monseigneur, je veux dire qu'avec un prince aussi éminent par son intelligence et sa noblesse de cœur, la franchise doit entrer désormais comme élément principal dans cette conversation.

— Désormais?... Que signifie?

— C'est que, au début, Votre Altesse n'a pas jugé à propos d'user avec moi de cette franchise.

— Vraiment! riposta le duc avec un éclat de rire, qui décelait une furieuse colère.

— Ecoutez-moi, monseigneur, dit humblement Monsoreau. Je sais ce que Votre Altesse voulait me dire.

— Parlez donc, alors.

— Votre Altesse voulait me faire entendre que peut-être Mlle de Méridor n'était pas morte, et qu'elle dispensait de remords ceux qui se croyaient ses meurtriers.

— Oh! quel temps vous avez mis, monsieur, à me faire faire cette réflexion consolante. Un fidèle serviteur, sur ma parole! Vous m'avez vu sombre, affligé; vous m'avez ouï parler des rêves funèbres que je faisais depuis la mort de cette femme, moi dont la sensibilité n'est pas banale, Dieu merci; et vous m'avez laissé vivre ainsi, lorsque avec ce seul doute vous pouviez m'épargner tant de souffrances?... Comment faut-il que j'appelle cette conduite, monsieur?..

Le duc prononça ces paroles avec tout l'éclat d'un courroux prêt à déborder.

— Monseigneur, répondit Monsoreau, on dirait que Votre Altesse dirige contre moi une accusation...

— Traître! s'écria tout-à-coup le duc en faisant un pas vers le grand-veneur, je la dirige et je l'appuie... Tu m'as trompé! tu m'as pris cette femme que j'aimais...

Monsoreau pâlit affreusement, mais ne perdit rien de son attitude calme et presque fière.

— C'est vrai, dit-il.

— Ah! c'est vrai... l'impudent, le fourbe!

— Veuillez parler plus bas, monseigneur, dit Monsoreau toujours aussi calme; Votre Altesse

oublie qu'elle parle à un gentilhomme, à un bon serviteur.

Le duc se mit à rire convulsivement.

— A un bon serviteur du roi, continua Monsoreau, aussi impassible qu'avant cette terrible menace.

Le duc s'arrêta sur ce seul mot.

— Que voulez-vous dire? murmura-t-il.

— Je veux dire, reprit avec douceur et avec obséquiosité Monsoreau, que si monseigneur voulait prendre la peine de m'entendre, il comprendrait que j'aie pris cette femme puisque Son Altesse voulait la prendre.

Le duc ne trouva rien à répondre, stupéfait de tant d'audace.

— Voici mon excuse, dit humblement le grand-veneur, j'aimais ardemment Mlle de Méridor...

— Moi aussi! répondit François avec une inexprimable dignité.

— C'est vrai, monseigneur; vous êtes mon maître, mais Mlle de Méridor ne vous aimait pas.

— Et elle t'aimait, toi?

— Peut-être, murmura Monsoreau.

— Tu mens! tu mens! tu l'as violentée comme je la violentais. Seulement, moi, le maître, j'ai échoué; toi, le valet, tu as réussi. C'est que je n'ai que la puissance, tandis que tu avais la trahison.

— Monseigneur, je l'aimais.

— Que m'importe, à moi?

— Monseigneur...

— Des menaces.

— Monseigneur! prenez garde! dit Monsoreau en baissant la tête comme le tigre qui médite son élan. Je l'aimais, vous dis-je, et je ne suis pas un de vos valets, comme vous disiez tout à l'heure. Ma femme est à moi comme ma terre; nul ne peut me la prendre, pas même le roi. Or, j'ai voulu avoir cette femme, et je l'ai prise.

— Vraiment! dit François en s'élançant vers le timbre d'argent placé sur la table; tu l'as prise, eh bien! tu la rendras.

— Vous vous trompez, monseigneur, s'écria Monsoreau, en se précipitant vers la table pour empêcher le prince d'appeler. — Arrêtez cette mauvaise pensée qui vous vient, de me nuire, car si vous appeliez une fois, si vous me faisiez une injure publique...

— Tu rendras cette femme, te dis je.

— La rendre, comment?.. Elle est ma femme; je l'ai épousée devant Dieu.

Monsoreau comptait sur l'effet de cette parole; mais le prince ne quitta point son attitude irritée.

— Si elle est ta femme devant Dieu, dit-il, tu la rendras aux hommes!

— Plaît-il? Il sait donc tout? dit Monsoreau.

— Oui, je sais tout. Ce mariage, tu le rompras; je le romprai, fusses-tu cent fois engagé devant tous les dieux qui ont régné dans le ciel.

— Ah! monseigneur, vous blasphémez, dit Monsoreau.

— Demain, Mlle de Méridor sera rendue à son père; demain tu partiras pour l'exil que je vais t'imposer. Dans une heure, tu auras vendu ta charge de grand-veneur; voilà mes conditions, sinon, prends garde, vassal, je te briserai comme je brise ce verre.

Et le prince, saisissant une coupe de cristal émaillée, présent de l'archiduc d'Autriche, la lança comme un furieux vers Monsoreau, qui fut enveloppé de ses débris.

— Je ne rendrai pas ma femme, je ne quitterai pas ma charge et je demeurerai en France, reprit Monsoreau en courant à François stupéfait.

— Pourquoi cela... maudit?

— Parce que je demanderai ma grâce au roi de France, au roi élu à l'abbaye de Sainte-Geneviève, et que ce nouveau souverain, si bon, si noble, si heureux de la faveur divine, toute récente encore, ne refusera pas d'écouter le premier suppliant qui lui présentera une requête.

Monsoreau avait accentué progressivement ces mots terribles; le feu de ses yeux passait peu à peu dans sa parole qui devenait éclatante.

François pâlit à son tour, fit un pas en arrière, alla pousser la lourde tapisserie de la porte d'entrée, puis saisissant Monsoreau par la main, il lui dit, en saccadant chaque mot comme s'il eût été au bout de ses forces:

— C'est bien... c'est bien... comte, cette requête, présentez-la moi plus bas... je vous écoute.

— Je parlerai humblement, dit Monsoreau redevenu tout à coup tranquille, humblement comme il convient au très humble serviteur de Votre Altesse.

François fit lentement le tour de la vaste chambre, et quand il fut à portée de regarder derrière les tapisseries, il y regarda chaque fois. Il semblait ne pouvoir croire que les paroles de Monsoreau n'eussent pas été entendues.

— Vous disiez? demanda-t-il.

— Je disais, monseigneur, qu'un fatal amour a tout fait. L'amour, noble seigneur, est la plus impérieuse des passions... Pour me faire oublier que Votre Altesse avait jeté les yeux sur Diane, il fallait que je ne fusse plus maître de moi.

— Je vous le disais, comte, c'est une trahison.

— Ne m'accablez pas, monseigneur; voilà quelle est la pensée qui me vint. Je vous voyais riche, jeune, heureux, je vous voyais le premier prince du monde chrétien.

Le duc fit un mouvement.

— Car, vous l'êtes,... murmura Monsoreau à l'oreille du duc; entre ce rang suprême et vous. il n'y a plus qu'une ombre, facile à dissiper... Je voyais toute la splendeur de votre avenir. et comparant cette immense fortune au peu de chose que j'ambitionnais, ébloui de votre rayonnement futur qui m'empêchait presque de voir la pauvre petite fleur que je désirais, moi chétif, près de vous, mon maître, je me suis dit:... laissons le prince à ses rêves brillans, à ses projets splendides; là est son but; moi, je cherche le mien dans l'ombre... A peine s'apercevra-t-il de ma retraite, à peine sentira-t-il glisser la chétive perle que je dérobe à son bandeau royal.

— Comte! comte! dit le duc, enivré malgré lui par la magie de cette peinture.

— Vous me pardonnez, n'est-ce pas, monseigneur?

A ce moment. le duc leva les yeux. Il vit au mur, tapissé de cuir doré, le portrait de Bussy, qu'il aimait à regarder parfois comme il avait jadis aimé à regarder le portrait de La Mole. Ce portrait avait l'œil si fier. la mine si haute; il tenait son bras si superbement arrondi sur la hanche, que le duc se figura voir Bussy lui-même avec son œil de feu, Bussy qui sortait de la muraille pour l'exciter à prendre courage.

— Non. dit-il, je ne puis vous pardonner; ce n'est par pour moi que je tiens rigueur, Dieu m'en est témoin: c'est parce qu'un père en deuil, un père indignement abusé, réclame sa fille, c'est parce qu'une femme forcée à vous épouser, crie vengeance contre vous, c'est parce que, en un mot, le premier devoir d'un prince est la justice.

— Monseigneur...

— C'est, vous dis-je, le premier devoir d'un prince, et je ferai justice...

— Si la justice. dit Monsoreau, est le premier devoir d'un prince, la reconnaissance est le premier devoir d'un roi.

— Que dites-vous?

— Je dis que jamais un roi ne doit oublier celui auquel il doit sa couronne... Or, monseigneur...

— Eh bien!...

— Vous me devez la couronne, Sire!

— Monsoreau! s'écria le duc avec une terreur plus grande encore qu'aux premières attaques du grand-veneur, Monsoreau! reprit-il d'une voix basse et tremblante, êtes-vous donc alors un traître envers le roi comme vous fûtes un traître envers le prince?

— Je m'attache à qui me soutient, Sire! continua Monsoreau d'une voix de plus en plus élevée.

— Malheureux!...

Et le duc regarda encore le portrait de Bussy.

— Je ne puis! dit-il... Vous êtes un loyal gentilhomme, Monsoreau, vous comprendrez que je ne puis approuver ce que vous avez fait.

— Pourquoi cela, monseigneur?

— Parce que c'est une action indigne de vous et de moi... Renoncez à cette femme. Eh! mon cher comte... encore ce sacrifice; mon cher comte, je vous en dédommagerai par tout ce que vous demanderez...

— Votre Altesse aime donc encore Diane de Méridor? fit Monsoreau pâle de jalousie...

— Non! non! je le jure. non!

— Eh bien! alors, qui peut arrêter Votre Altesse? Elle est ma femme; ne suis-je pas bon gentilhomme? quelqu'un peut-il s'immiscer ainsi dans les secrets de ma vie?

— Mais elle ne vous aime pas.

— Qu'importe!

— Faites cela pour moi, Monsoreau...

— Je ne le puis...

— Alors... dit le duc plongé dans la plus horrible perplexité... alors...

— Réfléchissez. Sire!

Le duc essuya son front couvert de la sueur que ce titre prononcé par le comte venait d'y faire monter.

— Vous me dénonceriez?

— Au roi détrôné par vous, oui, Votre Majesté, car si mon nouveau prince me blessait dans mon honneur, dans mon bonheur, je retournerais à l'ancien.

— C'est infâme!

— C'est vrai, Sire, mais j'aime assez pour être infâme.

— C'est lâche!

— Oui, Votre Majesté, mais j'aime assez pour être lâche.

Le duc fit un mouvement vers Monsoreau. Mais celui-ci l'arrêta d'un seul regard, d'un seul sourire.

— Vous ne gagneriez rien à me tuer, monseigneur, dit-il; il est des secrets qui surnagent avec les cadavres! Restons, vous un roi plein de clémence, moi le plus humble de vos sujets!

Le duc se brisait les doigts les uns contre les autres, il les déchirait avec les ongles.

— Allons, allons, mon bon seigneur, faites quelque chose pour l'homme qui vous a le mieux servi en toute chose.

François se leva.

— Que demandez-vous? dit-il.

— Que Votre Majesté?..

— Malheureux! malheureux! tu veux donc que je te supplie?

— Oh! monseigneur!

Et Monsoreau s'inclina.

— Dites! murmura François.

— Monseigneur, vous me pardonnez?

— Oui.

— Monseigneur, vous me réconcilierez avec M. de Méridor?

— Oui.

— Monseigneur, vous signerez mon contrat de mariage avec Mlle de Méridor ?

— Oui, fit le duc d'une voix étouffée.

— Et vous honorerez ma femme d'un sourire. le jour où elle paraitra en cérémonie au cercle de la reine, à qui je veux avoir l'honneur de la présenter.

— Oui, dit François, est-ce tout ?

— Absolument tout, monseigneur.

— Allez, vous avez ma parole.

— Et vous, dit Monsoreau en s'approchant de l'oreille du duc, vous conserverez le trône où je vous ai fait monter ! Adieu, Sire.

Cette fois il le dit si bas, que l'harmonie de ce mot parut suave au prince.

— Il ne me reste plus, pensa Monsoreau, qu'à savoir comment le duc a été instruit.

XIII.

Le jour même. M. de Monsoreau avait, selon son désir manifesté au duc d'Anjou, présenté sa femme au cercle de la reine-mère et à celui de la reine.

Henri, soucieux comme à son ordinaire, avait été se coucher, prévenu par M. de Morvilliers que le lendemain il faudrait tenir un grand conseil.

Henri ne fit pas même de questions au chancelier; il était tard; S. M. avait envie de dormir. On prit l'heure la plus commode pour ne déranger ni le repos ni le sommeil du roi.

Ce digne magistrat connaissait parfaitement son maître, et savait qu'au contraire de Philippe de Macédoine, le roi endormi ou à jeûn n'écouterait pas avec une lucidité suffisante les communications qu'il avait à lui faire.

Il savait aussi que Henri. dont le insomnies étaient fréquentes, — c'est l'apanage de l'homme qui doit veiller sur le sommeil d'autrui, de ne pas dormir lui-même, — songerait au milieu de la nuit à l'audience demandée, et la donnerait avec une curiosité aiguillonnée selon la gravité de la circonstance.

Tout se passa comme M. de Morvilliers l'avait prévu.

Le lendemain, le conseil s'assembla. Il variait selon les changeantes amitiés du roi. Cette fois il se composait de Quélus, de Maugiron, de d'Epernon et de Schomberg, en faveur tous quatre depuis plus de six mois.

Chicot, assis au haut bout de la table, taillait des bateaux en papier. et les alignait méthodiquement, pour faire, disait-il, une flotte à S. M. très chrétienne, à l'instar de la flotte du roi très catholique.

On annonça M. de Morvilliers.

L'homme d'état avait pris son plus sombre costume et son air le plus lugubre. Après un salut profond qui lui fut rendu par Chicot, il s'approcha du roi :

— Je suis, dit-il, devant le conseil de Votre Majesté ?

— Oui, devant mes meilleurs amis. Parlez.

— Eh bien ! Sire, je prends assurance et j'en ai besoin. Il s'agit de dénoncer un complot bien terrible à Votre Majesté.

— Un complot ! s'écrièrent tous les assistans.

Chicot dressa l'oreille et suspendit la fabrication d'une superbe galiote à deux têtes, dont il voulait faire la barque amirale de la flotte.

— Un complot, oui, Majesté, dit M. de Morvilliers, baissant la voix avec ce mystère qui présage les terribles confidences.

— Oh ! oh ! fit le roi. Voyons, est-ce un complot espagnol ?

A ce moment, M. le duc d'Anjou, mandé au conseil, entra dans la salle, dont les portes se refermèrent aussitôt.

— Vous entendez, mon frère, dit Henri, après le cérémonial, M. de Morvilliers nous dénonce un complot contre la sûreté de l'état.

Le duc jeta lentement sur les gentilshommes présens ce regard si clair et si défiant que nous lui connaissons.

— Est-il bien possible ?... murmura-t-il.

— Hélas ! oui, monseigneur, dit M. de Morvilliers. un complot menaçant.

— Contez-nous cela, répliqua Chicot, en mettant sa galiote. terminée, dans le bassin de cristal placé sur la table.

— Oui, balbutia le duc d'Anjou, contez nous cela, monsieur le chancelier.

— J'écoute, dit Henri.

Morvilliers promena sur l'assemblée son regard inquisiteur et mystérieux, qui semblait dire : Si Votre Majesté était seule, elle en saurait bien davantage.

— Dites, chancelier, je n'ai que des amis ici... dites.

— Oh ! Sire, celui que j'hésite à nommer a aussi des amis bien puissans...

— Près de moi ?

— Partout.

— Sont-ils plus puissans que moi ? s'écria Henri, pâle de colère et d'inquiétude.

— Sire, un secret ne se dit pas à haute voix. Excusez-moi, je suis homme d'état.

— C'est juste.

— C'est fort sensé ! dit Chicot, mais nous sommes tous hommes d'état.

— Monsieur, dit le duc d'Anjou, nous allons présenter au roi nos très humbles respects, si la communication ne peut être faite en notre présence.

M. de Morvilliers hésitait. Chicot guettait jusqu'au moindre geste, craignant que le chancelier, tout naïf qu'il semblait être, n'eût réussi à découvrir quelque chose.

Le roi fit signe au chancelier de s'approcher, au duc d'Anjou de demeurer en place, à Chicot

de faire silence, aux trois favoris de détourner leur attention.

Aussitôt, M. de Morvilliers se pencha vers l'oreille de Sa Majesté; mais il n'avait pas fait la moitié du mouvement compassé selon toutes les règles de l'étiquette, qu'une immense clameur retentit dans la cour du Louvre. Le roi se redressa subitement; MM. de Quélus et d'Epernon se précipitèrent vers la fenêtre, M. d'Anjou porta la main à son épée, comme si tout ce bruit menaçant eût été dirigé contre lui.

Chicot, se haussant sur les pieds, voyait dans la cour et dans la chambre.

— Tiens! M. de Guise, s'écria-t-il le premier, M. de Guise qui entre au Louvre.

Le roi fit un mouvement.

— C'est vrai, dirent les gentilshommes.

— Le duc de Guise? balbutia M. d'Anjou.

— Voilà qui est bizarre... n'est-ce pas? que M. le duc de Guise soit à Paris, dit lentement le roi, qui venait de lire dans le regard presque hébêté de M. de Morvilliers le nom que ce dernier voulait lui dire à l'oreille.

— Est-ce que la communication que vous vouliez me faire avait trait à mon cousin de Guise? demanda-t-il à voix basse au magistrat.

— Oui, Sire, c'est lui qui présidait la séance, répondit le chancelier sur le même ton...

— Et les autres?...

— Je n'en connais pas d'autres...

Henri consulta Chicot d'un coup-d'œil.

— Ventre de biche! s'écria le Gascon en se posant royalement: faites entrer mon cousin de Guise!

Et se perchant vers Henri:

— En voilà un, lui dit-il à l'oreille, dont tu connais assez le nom, à ce que je crois, pour n'avoir pas besoin de l'inscrire sur tes tablettes.

Les huissiers ouvrirent la porte avec fracas.

— Un seul battant, messieurs, dit Henri, un seul! les deux sont pour le roi!

Le duc de Guise était assez avant dans la galerie pour entendre ces paroles; mais cela ne changea rien au sourire avec lequel il avait résolu d'aborder le roi.

XIV.

CE QUE VENAIT FAIRE M. DE GUISE AU LOUVRE.

Derrière M. de Guise venaient, en grand nombre, des officiers, des courtisans, des gentilshommes; derrière cette brillante escorte venait le peuple, escorte moins brillante, mais plus sûre et surtout plus redoutable.

Seulement les gentilshommes étaient entrés au palais et le peuple était resté à la porte.

C'était des rangs de ce peuple que les cris partaient encore, au moment même où le duc de Guise, qu'il avait perdu de vue, pénétrait dans la galerie.

A la vue de cette espèce d'armée qui faisait cortège au héros parisien chaque fois qu'il apparaissait dans les rues, les gardes avaient pris les armes, et, rangés derrière leur brave colonel, lançaient au peuple des regards menaçans, au triomphateur des provocations muettes.

Guise avait remarqué l'attitude de ces soldats que commandait Crillon; il adressa un petit salut plein de grâce au colonel qui, l'épée au poing, se tenait à quatre pas de ses hommes et qui demeura raide et impassible dans sa dédaigneuse immobilité.

Cette révolte d'un homme et d'un régiment contre son pouvoir si généralement établi, frappa le duc. Son front devint un instant soucieux; mais à mesure qu'il s'approchait du roi, son front s'éclaircit; si bien que, comme nous l'avons vu arriver au cabinet de Henri III, il y entra en souriant.

— Ah! c'est vous, mon cousin? dit le roi, comme vous menez grand bruit. Est-ce que les trompettes ne sonnent pas? Il m'avait semblé les entendre.

— Sire, répondit le duc, les trompettes ne sonnent à Paris que pour le roi, en campagne que pour le général, et je suis trop familier à la fois avec la cour et avec les camps pour m'y tromper. Ici les trompettes feraient trop de bruit pour un sujet; là-bas elles n'en feraient point assez pour un prince.

Henri se mordit les lèvres.

— Par la mordieu! dit-il après un silence employé à dévorer des yeux le prince lorrain, vous êtes bien reluisant, mon cousin? est-ce que vous arrivez du siège de la Charité d'aujourd'hui seulement?

— D'aujourd'hui seulement, oui, Sire, répondit le duc avec une légère rougeur.

— Ma foi, c'est beaucoup d'honneur pour nous, mon cousin, que votre visite, beaucoup d'honneur, beaucoup d'honneur!

Henri III répétait les mots, quand il avait trop d'idées à cacher, comme on épaissit les rangs des soldats devant une batterie de canons qui ne doit être démasquée qu'à un certain moment.

— Beaucoup d'honneur! répéta Chicot, avec une intonnation si exacte, qu'on eût pu croire que ces deux mots venaient encore du roi.

— Sire, dit le duc, Votre Majesté veut railler sans doute: comment ma visite pourrait-elle honorer celui de qui vient tout honneur?

— Je veux dire, Monsieur de Guise, répliqua Henri, que tout bon catholique a l'habitude, au retour de la campagne, d'aller voir Dieu d'abord, dans quelqu'un de ses temples; le roi ne vient qu'après Dieu. Honorez Dieu, servez le roi: vous savez, mon cousin, c'est un axiome, moitié religieux, moitié politique.

La rougeur du duc de Guise fut cette fois plus distincte; le roi qui avait parlé en regardant le duc bien en face, vit cette rougeur, et son re-

gard, comme guidé par un mouvement instinctif, était passé du duc de Guise au duc d'Anjou, il vit avec étonnement que son bon frère était aussi pâle que son beau cousin était rouge.

Cette émotion, se traduisant de deux façons si opposées, le frappa. Il détourna les yeux avec affectation, et prit un air affable, velours sous lequel personne, mieux que Henri III, ne savait cacher ses griffes royales.

— En tout cas, duc, dit-il, rien n'égale ma joie de vous voir échappé à toutes ces mauvaises chances de guerre, quoique vous cherchiez le danger, dit-on, d'une façon téméraire. Mais le danger vous connaît, mon cousin, et il vous fuit.

Le duc s'inclina devant le compliment.

— Aussi, je vous dirai, mon cousin, ne soyez pas si ambitieux de périls mortels ; car il serait en vérité bien dur pour des fainéans comme nous, qui dormons, qui mangeons, qui chassons et qui, pour toutes conquêtes, inventons de nouvelles modes et de nouvelles prières.....

— Oui, sire, dit le duc, se rattachant à ce dernier mot. Nous savons que vous êtes un prince éclairé et pieux, et qu'aucun plaisir ne peut vous faire perdre de vue la gloire de Dieu et les intérêts de l'église. C'est pourquoi nous sommes venu avec tant de confiance vers Votre Majesté.

— Regarde donc la confiance de ton cousin, Henri, dit Chicot en montrant au roi les gentilshommes qui, par respect, se tenaient hors de l'appartement; il en a laissé un tiers à la porte de ton cabinet et les deux autres tiers à celle du Louvre.

— Avec confiance ? répéta Henri ; ne venez-vous point toujours avec confiance près de moi, mon cousin ?

— Sire, je m'entends ; cette confiance dont je parle a rapport à la proposition que je compte vous faire.

— Ah ! ah ! vous avez à me proposer quelque chose, mon cousin ? Alors, parlez avec confiance, comme vous dites, avec toute confiance. Qu'avez-vous à nous proposer ?

— L'exécution d'une des plus belles idées qui aient encore ému le monde chrétien depuis que les croisades sont devenues impossibles.

— Parlez, duc.

— Je demande, Sire, car la popularité de mon roi m'est plus chère encore peut-être que la mienne, je demande que Votre Majesté montre clairement qu'elle nous est aussi supérieure dans son zèle pour la religion catholique que pour toutes les autres choses, et qu'elle ôte ainsi tout prétexte aux mécontens de recommencer les guerres.

— Ah ! s'il ne s'agit que de guerre, mon cousin, dit Henri, j'ai des troupes, et, rien que sous vos ordres, vous tenez, je crois, dans le camp que vous venez de quitter pour me donner ces excellens conseils, près de vingt-cinq mille hommes.

— Sire, quand je parle de guerre, j'aurais dû m'expliquer ?

— Expliquez-vous, mon cousin; vous êtes un grand capitaine, et j'aurai, vous n'en doutez pas, plaisir à vous entendre discourir sur pareilles matières.

— Sire, je voulais dire que, par le temps qui court, les rois sont appelés à soutenir deux guerres, la guerre morale, et, si je puis m'expliquer ainsi, la guerre politique, la guerre contre les idées et la guerre contre les hommes.

— Mordieu ! dit Chicot, comme c'est puissamment exposé !

— Silence ! fou, dit le roi.

— Les hommes, continua le duc, les hommes sont visibles, palpables, mortels ; on les joint, on les attaque, on les bat; et quand on les a battus, on leur fait leur procès et on les pend ou mieux encore.

— Oui, dit Chicot, on les pend sans leur faire leur procès ; c'est plus court et plus royal.

— Mais les idées, continua le duc, on ne les rencontre point ainsi, Sire ; elles se glissent invisibles et pénétrantes ; elles se cachent surtout aux yeux de ceux-là qui veulent les détruire ; abritées au fond des ames, elles y projettent de profondes racines ; et plus on en coupe les rameaux imprudens qui sortent au dehors, plus les racines intérieures deviennent puissantes et inextirpables. Une idée, Sire, c'est un nain géant qu'il faut surveiller nuit et jour ; car l'idée qui rampait hier à vos pieds, demain dominera votre tête. Une idée, Sire, c'est l'étincelle qui tombe sur le chaume ; il faut de bons yeux en plein jour pour deviner les commencemens de l'incendie, et voilà pourquoi, Sire, des millions de surveillans sont nécessaires.

— Voilà les quatre huguenots de France à tous les diables, s'écria Chicot ; ventre de biche, je les plains !

— Et c'était pour veiller à cette surveillance, continua le duc, que je proposais à Votre Majesté de nommer un chef à cette sainte union.

— Vous avez parlé, mon cousin ? demanda Henri au duc.

— Oui, Sire, et sans détour, comme a pu le voir Votre Majesté.

Chicot poussa un soupir effrayant, tandis que le duc d'Anjou, remis de sa frayeur première, souriait au prince lorrain.

— Eh bien ! dit le roi à ceux qui l'entouraient, que pensez-vous de cela, Messieurs ?

Chicot, sans rien répondre, prit son chapeau et ses gants ; puis, empoignant une peau de lion par la queue, il la traîna dans un coin de l'appartement, et se coucha dessus.

— Que faites-vous, Chicot ? demanda le roi.

— Sire, dit Chicot, la nuit, prétend-on, est bonne conseillère. Pourquoi prétend-on cela ? parce que, la nuit, on dort. Je vais dormir, Sire ; et demain, à tête reposée, je rendrai réponse à mon cousin de Guise.

Et il s'alongea jusqu'aux ongles de l'animal.

Le duc lança au Gascon un furieux regard, auquel en rouvrant un œil, celui-ci répondit par un ronflement pareil au bruit du tonnerre.

— Eh bien! Sire, demanda le duc, que pense Votre Majesté?

— Je pense que, comme toujours, vous avez raison, mon cousin; convoquez donc vos principaux ligueurs, venez à leur tête, et je choisirai l'homme qu'il faut à la religion.

— Et quand cela, Sire? demanda le duc.

— Demain.

Et en prononçant ce dernier mot, il divisa habilement son sourire. Le duc de Guise en eut la première partie, le duc d'Anjou la seconde.

Ce dernier allait se retirer avec la cour, mais au premier pas qu'il fit dans cette intention,

— Restez, mon frère, dit Henri, j'ai à vous parler.

Le duc de Guise appuya un instant sa main sur son front comme pour y comprimer un monde de pensées, et partit avec toute sa suite qui se perdit sous les voûtes.

Un instant après on entendit les cris de la foule qui saluait sa sortie du Louvre, comme elle avait salué son entrée.

Chicot ronflait toujours, mais nous n'oserions pas répondre qu'il dormait.

XV.

CASTOR ET POLLUX.

Le roi avait congédié tous les favoris, en même temps qu'il retenait son frère.

Le duc d'Anjou qui, pendant toute la scène précédente, avait réussi à conserver l'attitude d'un homme indifférent, excepté aux yeux de Chicot et du duc de Guise, accepta sans défiance l'invitation de Henri. Il n'avait aucune connaissance de ce coup-d'œil que le Gascon lui avait fait envoyer par le roi, et qui avait surpris son doigt indiscret trop près de ses lèvres.

— Mon frère, dit Henri, après s'être assuré qu'à l'exception de Chicot personne n'était resté dans le cabinet, et en marchant à grands pas de la porte à la fenêtre, savez-vous que je suis un prince bien heureux?

— Sire, dit le duc, le bonheur de Votre Majesté, si véritablement Votre Majesté se trouve heureuse, n'est qu'une récompense que le ciel doit à ses mérites.

Henri regarda son frère.

— Oui, bien heureux! reprit-il, car lorsque les grandes idées ne me viennent pas, à moi, elles viennent à ceux qui m'entourent. Or, c'est une grande idée que celle que vient d'avoir mon cousin de Guise.

Le duc s'inclina en signe d'assentiment.

Chicot ouvrit un œil, comme s'il n'entendait pas si bien les deux yeux fermés, et comme s'il avait besoin de voir le visage du roi pour mieux comprendre ses paroles.

— En effet, continua Henri, réunir sous une même bannière tous les catholiques, faire du royaume l'église, armer ainsi sans en avoir l'air toute la France, depuis Calais jusqu'au Languedoc, depuis la Bretagne jusqu'à la Bourgogne, de manière à ce que j'aie toujours une armée prête à marcher contre l'Anglais, le Flamand ou l'Espagnol, sans que jamais le Flamand, l'Espagnol ni l'Anglais puissent s'en alarmer, savez-vous, François, que c'est là une magnifique pensée?

— N'est-ce pas, Sire? dit le duc d'Anjou, enchanté de voir que son frère abondait dans les vues du duc de Guise, son allié.

— Oui; et j'avoue que je me sens porté de tout mon cœur à récompenser largement l'auteur d'un si beau projet.

Chicot ouvrit les deux yeux; mais il les referma aussitôt: il venait de surprendre sur la figure du roi un de ces imperceptibles sourires, visibles pour lui seul qui connaissait son Henri mieux que personne, et ce sourire lui suffisait.

— Oui, continua le roi. Je le répète, un tel projet mérite récompense, et je ferai tout pour celui qui l'a conçu; est-ce véritablement le duc de Guise, François, qui est le père de cette belle idée, ou plutôt de cette belle œuvre? car l'œuvre est commencée, n'est-ce pas, mon frère?

Le duc d'Anjou fit signe qu'effectivement la chose avait reçu un commencement d'exécution.

— De mieux en mieux, reprit le roi. J'avais dit que j'étais un prince bien heureux; j'aurais dû dire trop heureux, François, puisque non-seulement ces idées viennent à mes proches, mais encore que, dans leur empressement à être utiles à leur roi et à leur parent, ils exécutent ces idées; mais je vous ai déjà demandé, mon cher François, dit Henri, en posant sa main sur l'épaule de son frère, je vous ai déjà demandé si c'était bien à mon cousin de Guise que je devais être reconnaissant de cette royale pensée.

— Non, Sire, M. le cardinal de Lorraine l'avait déjà eue il y a plus de vingt ans, et la Saint-Barthélemy seul en a empêché l'exécution, ou plutôt, momentanément, en a rendu l'exécution inutile.

— Ah! quel malheur que le cardinal de Lorraine soit mort! dit Henri, je l'aurais fait papéfier à la mort de S. S. Grégoire XIII; mais il n'en est pas moins vrai, continua Henri avec cette admirable bonhomie qui faisait de lui le premier comédien de son royaume, il n'en est pas moins vrai que son neveu a hérité de l'idée et l'a fait fructifier, lui. Malheureusement, je ne peux pas le faire pape, lui; mais je le ferai... qu'est-ce que je pourrais donc le faire qu'il ne fût pas, François?

— Sire, dit François complètement trompé aux paroles de son frère, vous vous exagérez les

mérites de votre cousin ; l'idée n'est qu'un héritage, comme je vous l'ai déjà dit, et un homme l'a fort aidé à cultiver cet héritage.

— Son frère le cardinal, n'est-ce pas ?

— Sans doute, il s'en est occupé ; mais ce n'est point lui encore.

— C'est donc Mayenne ?

— Oh ! Sire, dit le duc, vous lui faites trop d'honneur.

— C'est vrai. Comment supposer qu'une idée politique vînt à un pareil boucher ? Mais à qui donc dois-je être reconnaissant de cette aide donnée à mon cousin de Guise, François ?

— A moi, Sire, dit le duc.

— A vous ! fit Henri, comme s'il était au comble de l'étonnement.

Chicot rouvrit un œil.

Le duc s'inclina.

— Comment ! dit Henri ; quand je voyais tout le monde déchaîné contre moi, les prédicateurs contre mes vices, les poètes et les faiseurs de pasquils contre mes ridicules, les docteurs en politique contre mes fautes ; tandis que mes amis riaient de mon impuissance ; tandis que la situation était devenue si perplexe, que je maigrissais à vue d'œil et faisais des cheveux blancs chaque jour, une idée pareille vous est venue, François ? à vous que je dois l'avouer ; tenez, l'homme est faible et les rois sont aveugles ; à vous que je ne regardais pas toujours comme mon ami. Ah ! François ! que je suis coupable !

Et Henri, attendri jusqu'aux larmes, tendit la main à son frère.

Chicot rouvrit les deux yeux.

— Oh ! mais, continua Henri, c'est que l'idée est triomphante. Ne pouvant lever d'impôts, ni lever de troupes sans faire crier ; ne pouvant me promener, dormir, ni aimer sans faire rire, voilà que l'idée de M. de Guise, ou plutôt la vôtre, mon frère, me donne à la fois armée, argent, amis et repos. Maintenant, pour que ce repos dure, François, une seule chose est nécessaire.

— Laquelle ?

— Mon cousin a parlé tout à l'heure de donner un chef à tout ce grand mouvement.

— Oui, sans doute.

— Ce chef, vous le comprenez bien, François, ce ne peut être aucun de mes favoris ; aucun n'a à la fois la tête et le cœur nécessaires à une si grande fortune. Quélus est brave : mais le malheureux n'est occupé que de ses amours. Maugiron est brave ; mais le vaniteux ne songe qu'à sa toilette. Schomberg est brave ; mais ce n'est pas un profond esprit, ses meilleurs amis sont forcés de l'avouer. D'Epernon est brave ; mais c'est un franc hypocrite, à qui je ne me fierais pas un seul instant, quoique je lui fasse bon visage. Mais vous le savez, François, dit Henri avec un abandon croissant, c'est une des plus lourdes charges des rois que d'être forcés sans cesse de dissimuler. Aussi, tenez, ajouta Henri, quand je puis parler à cœur ouvert comme en ce moment, ah ! je respire.

Chicot referma les deux yeux.

— Eh bien ! je disais donc, continua Henri, que si mon cousin de Guise a eu cette idée, idée au développement de laquelle vous avez pris si bonne part, François, c'est à lui que doit revenir la charge de la mettre à exécution.

— Que dites-vous, Sire ? s'écria François, haletant d'inquiétude.

— Je dis que, pour diriger un pareil mouvement, il faut un grand prince.

— Sire, prenez garde !

— Un bon capitaine, un adroit négociateur.

— Un adroit négociateur, surtout, répéta le duc.

— Eh bien ! François, est-ce que ce poste, sous tous les rapports, ne convient pas à M. de Guise ? voyons.

— Mon frère, dit François, M. de Guise est bien puissant déjà.

— Oui, sans doute, mais c'est sa puissance qui fait ma force.

— Le duc de Guise tient l'armée de la bourgeoisie, le cardinal de Lorraine tient l'église ; Mayenne est un instrument aux mains des deux frères ; vous allez réunir bien des forces dans une seule maison.

— C'est vrai, dit Henri, j'y avais déjà songé, François.

— Si les Guises étaient princes français, encore, cela se comprendrait, leur intérêt serait de grandir la maison de France.

— Sans doute, mais, tout au contraire, ce sont des princes lorrains.

— D'une maison toujours en rivalité avec la nôtre.

— Tenez, François, vous venez de toucher la plaie, tudieu ! je ne vous croyais pas si bon politique ; eh bien ! oui, voilà ce qui me fait maigrir, ce qui me fait blanchir les cheveux ; tenez, c'est cette élévation de la maison de Lorraine à côté de la nôtre ; il ne se passe pas de jour, voyez vous, François, que ces trois Guises, — vous l'avez bien dit, à eux trois ils tiennent tout, — il n'y a pas de jour que, soit le duc, soit le cardinal, soit Mayenne, l'un ou l'autre enfin, par audace ou par adresse, soit par force, soit par ruse, ne m'enlève quelque lambeau de mon pouvoir, quelques parcelles de mes prérogatives, sans que moi, pauvre, faible et isolé que je suis, je puisse réagir contre eux. Ah ! François, si nous avions eu cette explication plut tôt, si j'avais pu lire dans votre cœur comme j'y lis en ce moment, certes, trouvant en vous un appui, j'eusse résisté mieux que je ne l'ai fait : mais maintenant, voyez-vous, il est trop tard.

— Pourquoi cela ?

— Parce que ce serait une lutte, et qu'en

vérité toute lutte me fatigue ; je le nommerai donc chef de la Ligue.

— Et vous aurez tort, mon frère, dit François.

— Mais qui voulez-vous que je nomme, François ? Qui acceptera ce poste périlleux ? oui, périlleux. Car, ne voyez-vous pas quelle était son idée, au duc ? c'était que je le nommasse chef de cette Ligue.

— Eh bien ?

— Eh bien ! tout homme que je nommerai à sa place deviendra son ennemi.

— Nommez un homme assez puissant, pour que sa force, appuyée à la vôtre, n'ait rien à craindre de la force et de la puissance de nos trois Lorrains réunis.

— Eh ! mon bon frère, dit Henri avec l'accent du découragement, je ne sais aucune personne qui soit dans les conditions que vous dites.

— Regardez autour de vous, Sire.

— Autour de moi ? je ne vois que vous et Chicot, mon frère, qui soyez véritablement mes amis.

— Oh ! oh ! murmura Chicot, est-ce qu'il me voudrait jouer quelque mauvais tour ?

Et il referma ses deux yeux.

— Eh bien ! dit le duc, vous ne comprenez pas, mon frère ?

Henri regarda le duc d'Anjou, comme si un voile venait de lui tomber des yeux.

— Eh quoi ! s'écria-t-il.

François fit un mouvement de tête.

— Mais non, dit Henri, vous n'y consentirez jamais, François. La tâche est trop rude : ce n'est pas vous certainement qui vous habitueriez à faire faire l'exercice à tous ces bourgeois ; ce n'est pas vous qui vous donneriez la peine de revoir les discours de leurs prédicateurs ; ce n'est pas vous qui, en cas de bataille, iriez faire le boucher dans les rues de Paris transformées en abattoir ; il faut être triple comme M. de Guise, et avoir un bras droit qui s'appelle Charles et un bras gauche qui s'appelle Louis. Or, le duc a fort bien tué le jour de la Saint-Barthélemy ; que vous en semble, François ?

— Trop bien tué, Sire.

— Oui, peut-être. Mais vous ne répondez pas à ma question, François. Quoi ! vous aimeriez faire le métier que je viens de dire ! vous vous frotteriez aux cuirasses faussées de ces badauds et aux casserolles qu'ils se mettent sur le chef en guise de casques ? Quoi ! vous vous feriez populaire, vous, le suprême seigneur de notre cour ? Mort-de-ma-vie, mon frère, comme on change avec l'âge !

— Je ne ferais peut-être pas cela pour moi, Sire, mais je le ferais certes pour vous.

— Bon frère, excellent frère ! dit Henri en essuyant du bout du doigt une larme qui n'avait jamais existé.

— Donc, dit François, cela ne vous déplairait pas trop, Henri, que je me chargeasse de cette besogne que vous comptiez confier à M. de Guise ?

— Me déplaire à moi ! s'écria Henri. Corne du Diable ! non cela ne me déplait pas, cela me charme, au contraire. Ainsi, vous aussi, vous aviez pensé à la Ligue. Tant mieux, mordieu ! tant mieux. Ainsi, vous aussi vous aviez eu un petit bout de l'idée ; que dis-je, un petit bout ? le grand bout, d'après ce que vous m'avez dit ; c'est merveilleux sur ma parole. Je ne suis entouré, en vérité, que d'esprits supérieurs, et je suis le grand âne de mon royaume.

— Oh ! Votre Majesté raille.

— Moi ! Dieu m'en préserve : la situation est trop grave. Je le dis comme je le pense, François ; vous me tirez d'un grand embarras, d'autant plus grand, que, depuis quelque temps, voyez-vous, Franciot, je suis malade. Mes facultés baissent. Miron m'explique cela souvent ; mais voyons, revenons à la chose sérieuse ; d'ailleurs, qu'ai-je besoin de mon esprit si je puis m'éclairer à la lumière du vôtre ? Nous disons-donc que je vous nommerai chef de la Ligue, heim ?

François tressaillit de joie.

— Oh ! dit-il, si Votre Majesté me croyait digne de cette confiance !

— Confiance ! ah ! François, confiance ! du moment où ce n'est pas M. de Guise qui est ce chef, de qui veux-tu que je me défie : de la Ligue elle-même ? est-ce que par hasard la Ligue me mettrait en danger ? Parle, mon bon François, dis moi tout.

— Oh ! sire, fit le duc.

— Que je suis fou ! reprit Henri ; dans ce cas, mon frère n'en serait pas le chef, ou, mieux encore, du moment où mon frère en serait le chef, il n'y aurait plus de danger. Heim ! c'est de la logique, cela, et notre pédagogue ne nous a pas volé notre argent ; non ma foi, je n'ai pas de défiance. D'ailleurs, je connais encore assez d'hommes d'épée en France pour être sûr de dégaîner en bonne compagnie contre la Ligue, le jour où la Ligue me gênera trop les coudes.

— C'est vrai, Sire, répondit le duc avec une naïveté presque aussi bien affectée que celle de son frère ; le roi est toujours le roi.

Chicot rouvrit un œil.

— Pardieu ! dit Henri. Mais, malheureusement, à moi aussi il me vient une idée : c'est incroyable combien il en pousse aujourd'hui ; il y a des jours comme cela.

— Quelle idée, mon frère ? demanda le duc, déjà inquiet, parce qu'il ne pouvait pas croire qu'un si grand bonheur s'accomplit sans empêchement.

— Eh ! notre cousin de Guise, le père, ou plutôt qui se croit le père de l'intention, notre cousin de Guise s'est probablement bouté dans

l'esprit d'en être le chef. Il voudra aussi du commandement ?

— Du commandement ? Sire !

— Sans doute, sans aucun doute même. il n'a probablement nourri la chose que pour que la chose lui profitât. Il est vrai que vous dites l'avoir nourrie avec lui. Prenez garde, François, ce n'est pas un homme à être victime du *Sic vos non vobis.* Vous connaissez Virgile : *Nidificates aves.*

— Oh ! Sire.

— François, je gagerais qu'il en a la pensée. Il me sait si insoucieux !

— Oui. Mais du moment où vous lui aurez signifié votre volonté, il cédera.

— Ou fera semblant de céder. Et je vous l'ai déjà dit : Prenez garde, François, il a le bras long, mon cousin de Guise. Je dirai même plus, je dirai qu'il a les bras longs, et que pas un dans le royaume, pas même le roi, ne toucherait comme lui, en les étendant, d'une main aux Espagnes et de l'autre à l'Angleterre, à don Juan d'Autriche et à Elisabeth. Bourbon avait l'épée moins longue que mon cousin de Guise n'a le bras, et cependant il a fait bien du mal à François Ier, notre aïeul.

— Mais, dit François, si Votre Majesté le tient pour si dangereux, raison de plus pour me donner le commandement de la Ligue, pour le prendre entre mon pouvoir et le vôtre ; et, alors, à la première trahison qu'il entreprendra, pour lui faire son procès.

Chicot rouvrit l'autre œil.

— Son procès ! François, son procès ! c'était bon pour Louis XI, qui était puissant et riche, de faire faire des procès, et de faire dresser des échafauds. Mais, moi. je n'ai pas même assez d'argent pour acheter tout le velours noir dont, en pareil cas, je pourrais avoir besoin.

En disant ces mots, Henri qui, malgré sa puissance sur lui-même, s'était animé sourdement, laissa percer un regard dont le duc ne put soutenir l'éclat.

Chicot referma les deux yeux.

Il se fit un silence d'un instant entre les deux princes.

Le roi le rompit le premier.

— Il faut donc tout ménager, mon cher François, dit-il ; pas de guerres civiles, pas de querelles entre mes sujets. Je suis fils de Henri le batailleur et de Catherine la rusée ; j'ai un peu de l'astuce de ma bonne mère ; je vais faire rappeler le duc de Guise, et je lui ferai tant de belles promesses, que nous arrangerons votre affaire à l'amiable.

— Sire, s'écria le duc d'Anjou, vous m'accordez le commandement, n'est-ce pas ?

— Je le crois bien.

— Vous tenez à ce que je l'aie ?

— Enormément.

— Vous le voulez, enfin ?

— C'est mon plus grand désir ; mais il ne faut pas cependant que cela déplaise trop à mon cousin de Guise.

— Eh bien ! soyez tranquille, dit le duc d'Anjou ; si vous ne voyez à ma nomination que cet empêchement, je me charge, moi, d'arranger la chose avec le duc.

— Et quand cela ?

— Tout de suite.

— Vous allez donc aller le trouver ? vous allez donc aller lui rendre visite ? Oh ! mon frère, songez-y, l'honneur est bien grand !

— Non pas, Sire, je ne vais point le trouver.

— Comment ?

— Il m'attend.

— Où ?

— Chez moi.

— Chez vous ? j'ai entendu les cris qui ont salué sa sortie du Louvre.

— Oui, mais, après être sorti par la grande porte, il sera rentré par la poterne. Le roi avait droit à la première visite du duc de Guise ; mais j'ai droit, moi, à la seconde.

— Ah ! mon frère, dit Henri, que je vous sais gré de soutenir ainsi nos prérogatives, que j'ai la faiblesse d'abandonner quelquefois ! Allez donc, François, et accordez-vous.

Le duc prit la main de son frère et s'inclina pour la baiser.

— Que faites-vous, François ? dans mes bras, sur mon cœur, s'écria Henri, c'est là votre véritable place.

Et les deux frères se tinrent embrassés à plusieurs reprises ; puis, après une dernière étreinte, le duc d'Anjou, rendu à la liberté, sortit du cabinet, traversa rapidement les galeries, et courut à son appartement.

Il fallait que son cœur, comme celui du premier navigateur, fût cerclé de chêne et d'acier, pour ne pas éclater de joie.

Le roi, voyant son frère parti, poussa un grincement de colère, et s'élançant par le corridor secret qui conduisait à la chambre de Marguerite de Navarre, devenue celle du duc d'Anjou, il gagna une espèce de tambour d'où l'on pouvait entendre aussi facilement l'entretien qui allait avoir lieu entre les ducs d'Anjou et de Guise, que Denis de sa cachette pouvait entendre la conversation de ses prisonniers.

— Ventre de biche ! dit Chicot, en rouvrant les deux yeux à la fois et en s'asseyant sur son derrière, que c'est touchant les scènes de famille ! Je me suis cru un instant dans l'Olympe, assistant à la réunion de Castor et Pollux, après leurs six mois de séparation.

XVI.

COMMENT IL EST PROUVÉ QU'ÉCOUTER EST LE MEILLEUR MOYEN POUR ENTENDRE.

Le duc d'Anjou avait rejoint son hôte, le duc de Guise, dans cette chambre de la reine de

Navarre, où autrefois le Béarnais et de Mouy avaient, à voix basse et la bouche contre l'oreille, arrêté leurs projets d'évasion ; c'est que le prudent Henri savait bien qu'il existait peu de chambres au Louvre qui ne fussent ménagées de manière à laisser arriver les paroles, même dites à demi-voix, à l'oreille de celui qui avait intérêt à les entendre. Le duc d'Anjou n'ignorait pas non plus ce détail si important ; mais complètement séduit par la bonhomie de son frère, il l'oublia ou n'y attacha aucune importance.

Henri III, comme nous venons de le dire, entra dans son observatoire au moment où, de son côté, son frère entrait dans la chambre, de sorte qu'aucune des paroles des deux interlocuteurs n'échappa au roi.

— Eh bien! monseigneur! demanda vivement le duc de Guise.

— Eh bien ! duc, la séance est levée.

— Vous étiez bien pâle, monseigneur !

— Visiblement ? demanda le duc avec inquiétude.

— Pour moi, oui, monseigneur.

— Le roi n'a rien vu ?

— Rien, du moins à ce que je crois, et sa majesté a retenu votre altesse.

— Vous l'avez vu, duc ?

— Sans doute pour lui parler de la proposition que j'étais venu lui faire.

— Oui, monsieur.

Il y eut, en ce moment, un silence assez embarrassant, dont Henri III, placé de manière à ne pas perdre une parole de leur entretien, comprit le sens.

— Et que dit sa majesté, monseigneur ? demanda le duc de Guise.

— Le roi approuve l'idée ; mais plus l'idée est gigantesque, plus un homme tel que vous, mis à la tête de cette idée, lui semble dangereux.

— Alors, nous sommes près d'échouer.

— J'en ai peur, mon cher duc, et la Ligue me paraît supprimée.

— Diable ! fit le duc, ce serait mourir avant de naître, finir avant d'avoir commencé.

— Ils ont autant d'esprit l'un que l'autre, dit une voix basse et mordante, retentissant à l'oreille de Henri penché sur son observatoire.

Henri se retourna vivement, et vit le grand corps de Chicot, courbé pour écouter à son trou comme lui écoutait au sien.

— Tu m'as suivi, coquin ! s'écria le roi.

— Tais-toi, dit Chicot, en faisant un geste de la main; tais-toi. mon fils, tu m'empêches d'entendre.

Le roi haussa les épaules ; mais comme Chicot était, à tout prendre, le seul être humain auquel il eût entière confiance, il se remit à écouter.

Le duc de Guise venait de reprendre la parole.

— Monseigneur, disait-il, il me semble que, dans ce cas, le roi eût tout de suite annoncé son refus ; il m'a fait assez mauvais accueil pour m'oser dire toute sa pensée. Veut-il m'évincer, par hasard ?

— Je le crois, dit le prince avec hésitation.

— Il ruinerait l'entreprise, alors ?

— Assurément, reprit le duc d'Anjou, et comme vous avez engagé l'action, j'ai dû vous seconder de toutes mes ressources, et je l'ai fait.

— En quoi, monseigneur ?

— En ceci : que le roi m'a laissé à peu près maître de vivifier ou de tuer à jamais la Ligue.

— Et comment cela ? dit le duc lorrain, dont le regard étincela malgré lui.

— Ecoutez, cela est toujours soumis à l'approbation des principaux meneurs; vous le comprenez bien. Si, au lieu de vous expulser et de dissoudre la Ligue, il nommait un chef favorable à l'entreprise, si, au lieu d'élever le duc de Guise à ce poste, il y plaçait le duc d'Anjou.

— Ah ! fit le duc de Guise, qui ne put ni retenir l'exclamation, ni comprimer le sang qui lui montait au visage.

— Bon ! dit Chicot, les deux dogues vont se battre sur leur os.

Mais, à la grande surprise de Chicot, et surtout du roi, qui, sur cette matière, en savait moins que Chicot, le duc de Guise cessa tout-à-coup de s'étonner et de s'irriter, et reprenant d'une voix calme et presque joyeuse :

— Vous êtes un adroit politique, monseigneur, dit-il, si vous avez fait cela.

— Je l'ai fait, répondit le duc.

— Bien rapidement.

— Oui, mais il faut le dire, la circonstance m'aidait, et j'en ai profité ; toutefois, mon cher duc, ajouta le prince, rien n'est arrêté et je n'ai pas voulu conclure avant de vous avoir vu.

— Comment cela, monseigneur ?

— Parce que je ne sais encore à quoi cela nous mènera.

— Je le sais bien, moi, dit Chicot.

— C'est un petit complot, dit Henri en souriant.

— Et dont M. de Morvilliers, qui est toujours si bien informé, à ce que tu prétends, ne te parlait cependant pas ; mais laisse-nous écouter, cela devient intéressant.

— Eh bien ! je vais vous dire, moi, monseigneur, non pas à quoi cela nous mènera, car Dieu seul le sait, mais à quoi cela peut nous servir. reprit le duc de Guise ; la Ligue est une seconde armée ; or, comme je tiens la première. comme mon frère le cardinal tient l'église, rien ne pourra nous résister tant que nous resterons unis.

— Sans compter, dit le duc d'Anjou, que je suis l'héritier présomptif de la couronne.

— Ah ! ah ! fit Henri.

— Il a raison, dit Chicot; c'est ta faute, mon fils; tu sépares toujours les deux chemises de Notre-Dame de Chartres.

— Puis, monseigneur, tout héritier présomptif de la couronne que vous êtes, calculez les mauvaises chances.

— Duc, croyez-vous que ce ne soit point fait déjà, et que je ne les aie pas cent fois pesées toutes?

— Il y a d'abord le roi de Navarre.

— Oh! il ne m'inquiète pas, celui-là; il est tout occupé de ses amours avec la Fosseuse.

— Celui-là, monseigneur, celui-là vous disputera jusqu'aux cordons de votre bourse; il est râpé, il est maigre, il est affamé, il ressemble à ces chats de gouttière à qui la simple odeur d'une souris fait passer des nuits tout entières sur une lucarne, tandis que le chat engraissé, fourré, emmitouflé, ne peut, tant sa patte est lourde, tirer sa griffe de son fourreau de velours; le roi de Navarre vous guette; il est à l'affût, il ne perd de vue ni vous, ni votre frère; il a faim de votre trône. Attendez qu'il arrive un accident à celui qui est assis dessus, vous verrez si le chat maigre a des muscles élastiques, et si, d'un seul bond, il ne sautera pas pour vous faire sentir sa griffe, de Pau à Paris; vous verrez, monseigneur, vous verrez.

— Un accident à celui qui est assis sur le trône, répéta lentement François, en fixant ses yeux interrogateurs sur le duc de Guise.

— Eh! eh! fit Chicot, écoute Henri, ce Guise dit ou plutôt va dire des choses fort instructives et dont je te conseille de faire ton profit.

— Oui, monseigneur, répéta le duc de Guise. Un accident! Les accidens ne sont pas rares dans votre famille, vous le savez comme moi, et peut-être même mieux que moi. Tel prince est en bonne santé, qui tout-à-coup tombe en langueur; tel autre compte encore sur de longues années, qui n'a déjà plus que des heures à vivre.

— Entends-tu? Henri, entends-tu? dit Chicot en prenant la main du roi, qui, frissonnante, se couvrait d'une sueur froide.

— Oui, c'est vrai, dit le duc d'Anjou d'une voix si sourde, que, pour l'entendre, le roi et Chicot furent forcés de redoubler d'attention, c'est vrai, les princes de ma maison naissent sous des influences fatales; mais mon frère Henri III est, Dieu merci! valide et sain, il a supporté autrefois les fatigues de la guerre, et il a résisté. A plus forte raison résistera-t-il maintenant que sa vie n'est plus qu'une suite de récréations, récréations qu'il supporte aussi bien qu'il supporta autrefois la guerre.

— Oui, mais, monseigneur, souvenez-vous d'une chose, reprit le duc, c'est que les récréations auxquelles se livrent les rois en France ne sont pas toujours sans danger, comme est mort votre père, le roi Henri II par exemple, lui qui aussi avait échappé heureusement aux dangers de la guerre, dans une de ces récréations dont vous parlez. Le fer de la lance de Montgommery était une arme courtoise, c'est vrai, mais pour une cuirasse et non pas pour un œil; aussi le roi Henri II est mort, et c'est là un accident, que je pense. Vous me direz que quinze ans après cet accident la reine-mère a fait prendre M. de Montgommery, qui se croyait en plein bénéfice de prescription, et l'a fait décapiter. Cela est vrai, mais le roi n'en est pas moins mort. Quant à votre frère, le feu roi François, voyez comme sa faiblesse d'esprit lui a fait tort dans l'esprit des peuples; il est mort bien malheureusement aussi, ce digne prince. Vous l'avouerez, monseigneur, un mal d'oreille, qui prendrait cela pour un accident? C'en était un cependant, et des plus graves. Aussi ai-je plus d'une fois entendu dire au camp, par la ville et à la cour même, que cette maladie mortelle avait été versée dans l'oreille du roi François II par quelqu'un qu'on avait grand tort d'appeler le hasard, attendu qu'il portait un autre nom très connu.

— Duc, murmura François en rougissant.

— Oui, monseigneur, oui, continua le duc, le nom de roi porte malheur depuis quelque temps; qui dit *roi* dit *aventuré*. Voyez Antoine de Bourbon, c'est bien certainement ce nom de roi qui lui a valu dans l'épaule ce coup d'arquebuse, accident qui, pour tout autre qu'un roi, n'eût été nullement mortel, et à la suite duquel il est cependant mort. L'œil, l'oreille et l'épaule ont causé bien du deuil en France, et cela me rappelle même que votre M. de Bussy a fait de jolis vers à cette occasion.

— Quels vers? demanda Henri.

— Allons donc! fit Chicot; est-ce que tu ne les connais pas?

— Non.

— Mais tu serais donc décidément un vrai roi, que l'on te cache ces choses-là. Je vais te les dire, moi; écoute:

> Par l'oreille, l'épaule et l'œil,
> La France eut trois rois au cercueil.
> Par l'oreille, l'œil et l'épaule,
> Il mourut trois rois dans la Gaule.
> Par l'œil, l'epaule et l'oreille....

Mais chut! chut! J'ai dans l'idée que ton frère va dire quelque chose de plus intéressant encore.

— Mais le dernier vers?

— Je te le dirai plus tard, quand M. de Bussy, de son sixain aura fait un dixain.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire qu'il manque deux personnages au tableau de famille; mais écoute, M. de Guise va parler et il ne les oubliera point lui.

En effet, en ce moment le dialogue recommença.

— Sans compter, monseigneur, reprit le duc

de Guise, que l'histoire de vos parens et de vos alliés n'est pas tout entière dans les vers de Bussy.

— Quand je te le disais, fit Chicot en poussant Henri du coude.

— Vous oubliez Jeanne d'Albret, la mère du Béarnais, qui est morte par le nez pour avoir respiré une paire de gants parfumés qu'elle achetait au pont Saint-Michel, chez le Florentin; accident bien inattendu, et qui surprit d'autant plus tout le monde, que l'on connaissait des gens qui, en ce moment-là, avaient bien besoin de cette mort. Nierez-vous, monseigneur, que cette mort vous ait fort surpris?

Le duc ne fit d'autre réponse qu'un mouvement de sourcil, qui donna à son regard enfoncé une expression plus sombre encore.

— Et l'accident du roi Charles IX, que Votre Altesse oublie, dit le duc; en voilà un cependant qui mérite d'être relaté. Lui, ce n'est ni par l'œil, ni par l'oreille, ni par l'épaule, ni par le nez que l'accident l'a saisi, c'est par la bouche.

— Plaît-il? s'écria François.

Et Henri III entendit retentir sur le parquet sonore le pas de son frère qui reculait d'épouvante.

— Oui, monseigneur, par la bouche, répéta Guise; c'est dangereux les livres de chasse, dont les pages sont collées les unes aux autres, et qu'on ne peut feuilleter qu'en portant son doigt à sa bouche à chaque instant; cela corrompt la salive, les vieux bouquins, et un homme, fût-ce un roi, ne va pas loin quand il a la salive corrompue.

— Duc! duc! répéta deux fois le prince, je crois qu'à plaisir vous forgez des crimes.

— Des crimes, répéta Guise; eh! qui donc vous parle de crimes? Monseigneur, je relate des accidens, voilà tout; des accidens, entendez-vous bien? Il n'a jamais été question d'autre chose que d'accidens. N'est-ce pas aussi un accident, que cette aventure arrivée au roi Charles IX à la chasse?

— Tiens, dit Chicot, voilà du nouveau pour toi qui est chasseur, Henri; écoute, écoute, ce doit être curieux.

— Je sais ce que c'est, dit Henri.

— Oui, mais je ne le sais pas, moi; je n'étais pas encore présenté à la cour; laisse-moi donc écouter, mon fils.

— Vous savez, monseigneur, de quelle chasse je veux parler, continua le prince lorrain, je veux parler de cette chasse, où, dans la généreuse intention de tuer le sanglier qui revenait sur votre frère, vous fîtes feu avec une telle précipitation, qu'au lieu d'atteindre l'animal que vous visiez, vous atteignîtes celui que vous ne visiez pas. Ce coup d'arquebuse, monseigneur, prouve mieux que tout autre chose, combien il faut se défier des accidens. A la cour, en effet, tout le monde connaît votre adresse, monseigneur. Jamais Votre Altesse ne manque son coup, et vous avez dû être bien étonnée d'avoir manqué le vôtre, surtout, lorsque la malveillance a propagé que cette chûte du roi sous son cheval pouvait causer sa mort, si le roi de Navarre n'avait si heureusement mis à mort le sanglier que Votre Altesse avait manqué, elle.

— Eh bien! mais, dit le duc d'Anjou, en essayant de reprendre l'assurance que l'ironie du duc de Guise venait de battre si cruellement en brèche, quel intérêt avais-je donc à la mort du roi mon frère, puisque le successeur de Charles IX devait se nommer Henri III?

— Un instant, monseigneur, entendons-nous; il y avait déjà un trône vacant, celui de Pologne. La mort du roi Charles IX en laissait un autre, celui de France. Sans doute, je le sais bien, votre frère aîné eût incontestablement choisi le trône de France. Mais c'était encore un pis-aller fort désirable que le trône de Pologne; il y a bien des gens qui, à ce qu'on m'assure, ont ambitionné le pauvre petit trônelet du roi de Navarre. Puis, d'ailleurs, cela vous rapprochait toujours d'un degré, et c'était alors à vous que profitaient les accidens. Le roi Henri III est bien revenu de Varsovie en dix jours, pourquoi n'eussiez-vous pas fait, en cas d'accident toujours, ce qu'a fait le roi Henri III?

Henri III regarda Chicot, qui, à son tour, regarda le roi, non plus avec cette expression de malice et de sarcasme qu'on lisait d'ordinaire dans l'œil du fou, mais avec un intérêt presque tendre qui s'effaça presque aussitôt sur son visage bronzé par le soleil du Midi.

— Que concluez-vous? duc, demanda alors le duc d'Anjou, mettant ou plutôt essayant de mettre fin à cet entretien dans lequel venait de percer tout le mécontentement du duc de Guise.

— Monseigneur, je conclus que chaque roi a son accident comme nous l'avons dit tout-à-l'heure. Or vous, vous êtes l'accident inévitable du roi Henri III, surtout si vous êtes chef de la Ligue, attendu qu'être chef de la Ligue, c'est presqu'être le roi du roi, sans compter qu'en vous faisant chef de la Ligue, vous supprimez l'accident du règne prochain de Votre Altesse, c'est-à-dire le Béarnais.

— Prochain! l'entends-tu? s'écria Henri III.

— Ventre de biche! je le crois bien, que j'entends, dit Chicot.

— Ainsi... dit le duc de Guise.

— Ainsi, répéta le duc d'Anjou, j'accepterai, c'est votre avis, n'est-ce pas?

— Comment donc? dit le prince lorrain, je vous en supplie d'accepter, monseigneur.

— Et vous, ce soir?

— Oh! soyez tranquille, depuis le matin mes hommes sont en campagne, et ce soir Paris sera curieux.

— Que fait-on donc ce soir à Paris? demanda Henri.

— Comment! tu ne devines pas?

— Non.

— Oh! que tu es niais! mon fils, ce soir on signe la Ligue publiquement, s'entend; car il y a long-temps qu'on la signe et qu'on la resigne en cachette; on n'attendait que ton aveu; tu l'as donné ce matin, et l'on signe ce soir; ventre de biche, tu le vois, Henri, tes accidens, car tu en as deux, toi;... — tes accidens ne perdent pas de temps.

— C'est bien, dit le duc d'Anjou, à ce soir, duc.

— Oui, à ce soir, dit Henri.

— Comment, reprit Chicot, tu t'exposeras à courir les rues de ta capitale ce soir? Henri.

— Sans doute.

— Tu as tort, Henri.

— Pourquoi cela?

— Gare les accidens!

— Je serai bien accompagné, sois tranquille; d'ailleurs, viens avec moi.

— Allons donc, tu me prends pour un huguenot, mon fils, non pas. Je suis bon catholique, moi, et je veux signer la Ligue, et cela plutôt dix fois qu'une, plutôt cent fois que dix.

Les voix du duc d'Anjou et du duc de Guise s'éteignirent.

— Encore un mot, dit le roi, en arrêtant Chicot, qui tendait à s'éloigner: — Que penses-tu de tout ceci?

— Je pense que chacun des rois vos prédécesseurs ignorait son accident: Henri II n'avait pas prévu l'œil; François II n'avait pas prévu l'oreille; Antoine de Bourbon n'avait pas prévu l'épaule; Jeanne d'Albret n'avait pas prévu le nez; Charles IX n'avait pas prévu la bouche. Vous avez donc un grand avantage sur eux, maître Henri; car, ventre de biche, vous connaissez votre frère, n'est-ce pas?

— Oui, dit Henri, et par la mordieu, avant peu on s'en apercevra.

QUATRIEME PARTIE.

I.

LA SOIRÉE DE LA LIGUE.

Paris, tel que nous le connaissons, n'a plus, dans ses fêtes, qu'un bruit plus ou moins grand, qu'une foule plus ou moins considérable; mais c'est toujours le même bruit, c'est toujours la même foule; le Paris d'autrefois avait plus que cela. Le coup d'œil était beau à travers ces rues étroites, au pied de ces maisons à balcons et à poutrelles, à pignons, dont chacune avait son caractère, de voir les myriades de gens pressés qui se ruaient vers un même point, occupés en chemin de se regarder, de s'admirer, de se huer les uns les autres, à cause de l'étrangeté de celui-ci ou de celui là. C'est qu'autrefois habits, armes, langage, geste, voix, allure, tout faisait un détail curieux, et ces mille détails, assemblés sur un seul point, composaient un tout des plus intéressants.

Or, voilà ce qu'était Paris à huit heures du soir, le jour où M. de Guise, après sa visite au roi, imagina de faire signer la Ligue aux bourgeois de la bonne ville capitale du royaume.

Une foule de bourgeois vêtus de leurs plus beaux habits, comme pour une fête, ou couverts de leurs plus belles armes, comme pour une revue ou un combat, se dirigeait vers les églises: la contenance de tous ces hommes mus par un même sentiment et marchant vers un même but, était à la fois joyeuse et menaçante, surtout lorsqu'ils passaient devant un poste de Suisses ou de chevau-légers. Cette contenance, et surtout les cris, les huées et les bravades qui l'accompagnaient, eussent donné de l'inquiétude à M. de Morvilliers, si ce magistrat n'eût connu ses bons Parisiens, gens railleurs et agaçants, mais incapables de faire du mal les premiers, à moins qu'un méchant ami ne les y pousse, ou qu'un ennemi imprudent ne les provoque.

Ce qui ajoutait encore au bruit que faisait cette foule, et surtout à la variété du coup d'œil qu'elle présentait, c'est que beaucoup de femmes, dédaignant de garder la maison pendant un si grand jour, avaient, de gré ou de force, suivi leurs maris: quelques-unes avaient fait mieux encore, elles avaient emmené la kyrielle de leurs enfants, et c'était une chose curieuse à voir, que ces marmots attelés aux monstrueux mousquets, aux sabres gigantesques ou aux terribles hallebardes de leurs pères. En effet, dans tous les temps, dans toutes les époques, dans tous les siècles, le gamin de Paris aima toujours à traîner une arme quand il ne pouvait pas encore la porter, ou à l'admirer chez autrui, quand il ne peut pas la traîner lui-même.

De temps en temps, un groupe, plus animé que les autres, faisait voir le jour aux vieilles épées en les tirant du fourreau; c'était surtout lorsqu'on passait devant quelque logis flairant son huguenot, que cette démonstration hostile avait lieu. Alors les enfants criaient à tue-tête: A la Saint-Barthélemy!... mi! mi! tandis que les pères criaient: Aux fagots les parpaillots! aux fagots! aux fagots!

Ces cris attiraient d'abord aux croisées quelque figure pâle de vieille servante ou de noir ministre, et causaient ensuite un bruit de ver roux à la porte de la rue. Alors le bourgeois, heureux et fier d'avoir, comme le lièvre de Lafontaine, fait peur à plus poltron que soi, continuait son chemin triomphal, et colportait en d'autres lieux sa bruyante et inoffensive menace.

Mais c'était rue de l'Arbre-Sec, surtout, que le rassemblement était le plus considérable. La rue était littéralement interceptée, et la foule se portait, pressée et tumultueuse, vers un fallot brillant suspendu au-dessous d'une enseigne, que beaucoup de nos lecteurs reconnaîtront, quand nous leur dirons que cette enseigne représentait un poulet au naturel tournant sur fond d'azur, avec cette légende : A la belle Etoile.

Au seuil de ce logis, un homme remarquable par son bonnet de coton carré, selon la mode de l'époque, lequel recouvrait une tête parfaitement chauve, pérorait et argumentait. D'une main ce personnage brandissait une épée nue, et de l'autre il agitait un registre aux feuilles à demi couvertes déjà de signatures, en criant :

— Venez, venez, braves catholiques ; entrez à l'hôtellerie de la Belle-Etoile, et vous trouverez bon vin et bon visage ; venez, le moment est propice ; cette nuit, les bons seront séparés des méchants ; demain matin, on connaîtra le bon grain et l'on connaîtra l'ivraie ; venez, messieurs : vous qui savez écrire, venez et écrivez : vous qui ne savez pas écrire, venez encore, et confiez vos noms et vos prénoms, soit à moi maître La Hurière, soit à mon aide M. Croquentin.

En effet, M. Croquentin, jeune drôle du Périgord, vêtu de blanc comme Eliacin, et le corps entouré d'une corde dans laquelle un couteau et une écritoire se disputaient l'espace entre la dernière et l'avant-dernière côte, M. Croquentin, disons-nous, écrivait d'avance les noms de ses voisins, et en tête celui de son respectable patron, maître La Hurière.

— Messieurs, c'est pour la messe, criait à tue-tête l'aubergiste de la Belle-Etoile. Messieurs, c'est pour la sainte religion.

— Vive la sainte religion ! messieurs ; vive la messe ! ah !

Et il étranglait d'émotion et de lassitude, car cet enthousiasme durait depuis quatre heures de l'après-midi.

Il en résultait que beaucoup de gens, animés du même zèle, signaient sur le registre de maître La Hurière s'ils savaient écrire, et livraient leurs noms à Croquentin s'ils ne le savaient pas.

La chose était d'autant plus flatteuse pour La Hurière, que le voisinage de Saint-Germain-l'Auxerrois lui faisait une terrible concurrence ; mais heureusement les fidèles étaient nombreux à cette époque, et les deux établissements au lieu de se nuire, s'alimentaient : ceux qu' n'avaient pas pu pénétrer dans l'église pour aller déposer leurs noms sur le maître-autel où l'on signait, tâchaient de se glisser jusqu'aux tréteaux où La Hurière tenait son double secrétariat, et ceux qui avaient échoué au double secrétariat de la Hurière gardaient l'espérance d'être plus heureux à Saint-Germain-l'Auxerrois.

Quand le registre de La Hurière et celui de Croquentin furent pleins tous deux, le maître de la Belle-Etoile en fit incontinent demander deux autres, afin qu'il n'y eût aucune interruption dans les signatures, et les invitations recommencèrent de plus belle, de la part de l'hôtelier et de son chef, fiers de ce premier résultat, qui devait faire enfin à maître La Hurière, dans l'esprit de M. de Guise, la haute position à laquelle il aspirait depuis si long-temps.

Tandis que les signataires des nouveaux registres se livraient aux élans d'un zèle qui allait sans cesse s'augmentant, et refluaient, comme nous l'avons dit, d'une rue et même d'un quartier à l'autre, on vit arriver, à travers la foule, un homme de haute taille, lequel, se frayant un passage en distribuant bon nombre de bourrades et de coups de pieds, parvint jusqu'au registre de M. Croquentin.

Arrivé là, il prit la plume des mains d'un honnête bourgeois qui venait d'apposer sa signature ornée d'un paragraphe tremblotant, et traça son nom en lettres d'un demi-pouce sur une page toute blanche qui se trouva noire du coup, et sabrant un héroïque paraphe, enjolivé d'éclaboussures et tortillé comme le labyrinthe de Dédale, il passa la plume à un aspirant qui faisait queue derrière lui.

— Chicot ! lut le futur signataire ! Peste ! voici un monsieur qui écrit superbement.

Chicot, car c'était lui qui, n'ayant pas, comme nous l'avons vu, voulu accompagner Henri, courait la Ligue pour son propre compte. Chicot, après avoir fait acte de présence au registre de M. Croquentin, passa aussitôt à celui de maître La Hurière. Celui-ci avait vu la flamboyante signature, et il avait envié pour lui un si glorieux paraphe. Chicot fut donc reçu, non pas à bras, mais à registre ouvert, et prenant la plume des mains d'un marchand de laines de la rue de Béthisy, il écrivit une seconde fois son nom avec une griffe cent fois plus magnifique encore que la première ; après quoi il demanda à La Hurière s'il n'avait pas un troisième registre.

La Hurière n'entendait pas raillerie : c'était un mauvais hôte hors de son auberge. Il regarda Chicot de travers, Chicot le regarda en face. La Hurière murmura le nom de parpaillot, Chicot mâchonna celui de gargotier. La Hurière lâcha son registre pour porter la main à son épée. Chicot déposa la plume pour être

à même de tirer la sienne hors du fourreau; enfin, selon toute probabilité, la scène allait se terminer par quelques estocades, dont l'hôtelier de la Belle-Etoile eût, sans aucun doute, été le mauvais marchand, lorsque Chicot se sentit pincé au coude et se retourna.

Celui qui le pinçait, c'était le roi, déguisé en simple bourgeois et ayant à ses côtés Quélus et Maugiron, déguisés comme lui, et portant, outre leur rapière, chacun une arquebuse sur l'épaule.

— Eh bien! eh bien! dit le roi. qu'y a-t-il? de bons catholiques qui se disputent entre eux! par la mordieu! c'est un mauvais exemple.

— Mon gentilhomme, dit Chicot. sans faire semblant de reconnaître Henri, prenez-vous-en à qui de droit; voilà un maraud qui braille après les passants pour qu'on signe sur son registre, et quand on a signé, il braille plus haut encore.

L'attention de La Hurière fut détournée par de nouveaux amateurs, et une bousculade sépara de l'établissement du fanatique hôtelier, Chicot, le roi et les mignons, qui se trouvèrent dominer l'assemblée, montés qu'ils étaient sur le seuil d'une porte.

— Quel feu! dit Henri, et qu'il fait bon ce soir pour la religion dans les rues de ma bonne ville!

—Oui, sire. mais il fait mauvais pour les hérétiques, et Votre Majesté sait qu'on la tient pour telle. Regardez à gauche, encore, encore; là. bien. que voyez-vous?

— Ah! ah! la large face de M. de Mayenne et le museau pointu du cardinal.

— Chut! sire, on joue à coup sûr quand on sait où sont nos ennemis, et que nos ennemis ne savent point où nous sommes.

— Crois-tu donc que j'aie quelque chose à craindre?

— Eh! mon Dieu, dans une foule comme celle-ci, on ne peut répondre de rien. On a un couteau ouvert dans sa poche, ce couteau entre ingénuement dans le ventre du voisin sans savoir ce qu'il fait, par ignorance; le voisin pousse un juron et rend l'âme. Tournons d'un autre côté, sire.

— Ai-je été vu?

— Je ne le crois pas, mais vous le serez indubitablement, si vous restez plus long-temps ici.

— Vive la messe! vive la messe! cria un flot de peuple qui venait des halles et s'engouffrait, comme une marée qui monte, dans la rue de l'Arbre-Sec.

— Vive M. de Guise! vive le cardinal! vive M. de Mayenne! répondit la foule stationnant à la porte de La Hurière, laquelle venait de reconnaître les deux princes lorrains.

— Oh! oh! quels sont ces cris? dit Henri III en fronçant le sourcil.

— Ce sont des cris qui prouvent que chacun est bien à sa place et devrait y rester : M. de Guise dans les rues, et vous au Louvre; allez au Louvre, sire, allez au Louvre.

— Viens tu avec nous?

— Moi! oh! non pas! tu n'as pas besoin de moi, mon fils, tu as tes gardes du corps ordinaires. En avant Quélus! en avant Maugiron! Moi, je veux voir le spectacle jusqu'au bout. Je le trouve curieux, sinon amusant.

— Où vas-tu?

— Je vais mettre mon nom sur les autres registres. Je veux que demain il y ait mille autographes de moi qui courent les rues de Paris. Nous voilà sur le quai; bonsoir, mon fils; tire à droite. je tirerai à gauche; chacun son chemin; je cours à Saint-Méry entendre un fameux prédicateur.

— Oh! oh! qu'est-ce encore que ce bruit? dit tout-à-coup le roi, et pourquoi court-on ainsi du côté du Pont-Neuf?

Chicot se haussa sur la pointe des pieds. mais il ne put rien voir qu'une masse de peuple criant, hurlant, se bousculant, et qui paraissait porter quelqu'un ou quelque chose en triomphe.

Tout à coup les ondes du populaire s'ouvrirent au moment où le quai, en s'élargissant, en face de la rue des Lavandières, permit à la foule de se répandre à droite et à gauche, et comme le monstre apporté par le flot jusqu'aux pieds d'Hippolyte, un homme qui semblait être le personnage principal de cette scène burlesque, fut poussé par ces vagues humaines jusqu'aux pieds du roi.

Cet homme était un moine monté sur un âne; le moine parlait et gesticulait.

L'âne braïait.

— Ventre de biche! dit Chicot, sitôt qu'il eut distingué l'homme et l'animal qui venaient d'entrer en scène l'un portant l'autre; je te parlais d'un fameux prédicateur qui prêchait à Saint-Méry; il n'est plus nécessaire d'aller si loin, écoute un peu celui-là.

— Un prédicateur à âne? dit Quélus.

— Pourquoi pas, mon fils?

— Mais c'est Silène, dit Maugiron.

— Lequel est le prédicateur? dit Henri; ils parlent tous deux en même temps.

— C'est celui du bas qui est le plus éloquent, dit Chicot, mais c'est celui du haut qui parle le mieux le français; écoute, Henri, écoute.

— Silence! cria-t-on de tous côtés, silence!

— Silence! cria Chicot d'une voix qui domina toutes les voix.

Chacun se tut. On fit cercle autour du moine. Le moine entonna l'exorde.

— Mes frères. dit-il. Paris est une superbe ville; Paris est l'orgueil du royaume de France, et les Parisiens sont un peuple de gens spirituels, la chanson le dit.

Et le moine se mit à chanter à pleine gorge :

Parisien, mon ami,
Que tu sais de sciences!

Mais à ces mots, ou plutôt à cet air, l'âne

mêla son accompagnement si haut et avec tant d'acharnement, qu'il coupa la parole à son cavalier.

Le peuple éclata de rire.

— Tais-toi, Panurge, tais-toi donc, cria le moine; tu parleras à ton tour. Mais laisse-moi parler le premier.

L'âne se tut.

— Mes frères, continua le prédicateur, la terre est une vallée de douleur, où l'homme, pour la plupart du temps, ne peut se désaltérer qu'avec ses larmes.

— Mais il est ivre-mort? dit le roi.

— Parbleu! fit Chicot.

— Moi qui vous parle, continua le moine, tel que vous me voyez, je reviens d'exil comme les Hébreux, et, depuis huit jours, nous ne vivons que d'aumônes et de privations, Panurge et moi.

— Qu'est-ce que Panurge? demanda le roi.

—Le supérieur de son couvent, selon toute probabilité, dit Chicot. Mais laisse-moi écouter, le bonhomme me touche.

— Qui m'a valu cela, mes amis? C'est Hérodes. Vous savez de quel Hérodes je veux parler.

— Et toi aussi, mon fils, dit Chicot; je t'ai expliqué l'anagramme.

— Drôle!

— A qui parles-tu? à moi, au moine ou à l'âne?

— A tous les trois.

— Mes frères, continua le moine, voici mon âne que j'aime comme une brebis; il vous dira que nous sommes venus de Villeneuve-le-Roi ici en trois jours, pour assister à la grande solennité de ce soir, et comment nous sommes venus,

La bourse vide,
Le gosier sec.

Mais rien ne nous a coûté, à Panurge et à moi

—Mais qui diable appelle-t il donc Panurge? demanda Henri, que ce nom pantagruélique préoccupait.

— Nous sommes donc venus, continua le moine, et nous sommes arrivés pour voir ce qui se passe, seulement nous voyons, mais nous ne comprenons pas. Que se passe-t-il, mes frères? Est-ce aujourd'hui qu'on dépose Hérodes? est-ce aujourd'hui que l'on met frère Henri dans un couvent?

— Oh! oh! dit Quélus, j'ai bien envie de mettre cette grosse futaille en perce; qu'en dis-tu, Maugiron?

— Bah! dit Chicot, tu te fâches pour si peu, Quélus? Est-ce que le roi ne s'y met pas tous les jours, dans un couvent? Crois-moi donc, Henri, si on ne te fait que cela, tu n'auras pas à te plaindre; n'est-ce pas, Panurge?

L'âne, interpellé par son nom, dressa les oreilles, et se mit à braire d'une façon terrible.

— Oh! Panurge; oh! dit le moine, avez-vous des passions? Messieurs, continua-t-il, je suis parti de Paris avec deux compagnons de route: Panurge, qui est mon âne, et M. Chicot, qui est le fou de Sa Majesté. Messieurs, pouvez-vous me dire ce qu'est devenu mon ami Chicot?

Chicot fit la grimace

— Ah! dit le roi, c'est ton ami!

Quélus et Maugiron éclatèrent de rire

— Il est beau, continua le roi, ton ami, et respectable surtout; comment l'appelles-tu?

— C'est Gorenflot, Henri; tu sais, ce cher Gorenflot dont M. de Morvilliers t'a déjà touché deux mots.

— L'incendiaire de Sainte-Geneviève?

— Lui-même.

— En ce cas, je vais le faire pendre.

— Impossible.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il n'a pas de cou.

— Mes frères, continua Gorenflot, mes frères, vous voyez un véritable martyr. Mes frères, c'est ma cause que l'on défend en ce moment, ou plutôt c'est celle de tous les bons catholiques. Vous ne savez pas ce qui se passe en province, et ce que brassent les huguenots. Nous avons été obligés d'en tuer un à Lyon qui prêchait la révolte. Tant qu'il en restera une seule couvée par toute la France, les bons cœurs n'auront pas un instant de tranquillité. Exterminons donc les huguenots. Aux armes! mes frères, aux armes!

Plusieurs voix répétèrent: Aux armes!

— Par la mordieu! dit le roi, fais taire ce soulard, ou il va nous faire une seconde Saint-Barthélemy.

— Attends, attends, dit Chicot.

Et prenant une sarbacane des mains de Quélus, il passa derrière le moine et lui allongea de toute sa force un coup de l'instrument creux et sonore sur l'omoplate.

—Au meurtre! cria le moine.

— Tiens, c'est toi? dit Chicot en passant la tête sous le bras du moine; comment vas-tu, frocard?

—A mon aide, monsieur Chicot, à mon aide! s'écria Gorenflot, les ennemis de la foi veulent m'assassiner, mais je ne mourrai pas sans que ma voix se fasse entendre; au feu les huguenots! aux fagots le Béarnais!

— Veux-tu te taire, animal!

— Au diable les Gascons! continua le moine.

En ce moment, un second coup, non pas de sarbacane, mais de bâton, tomba sur l'autre épaule de Gorenflot, qui, cette fois, poussa véritablement un cri de douleur.

Chicot, étonné, regarda autour de lui; mais il ne vit que le bâton. Le coup avait été détaché par un homme qui venait de se perdre dans la foule, après avoir administré cette correction volante à frère Gorenflot.

— Oh! oh! dit Chicot, qui diable nous venge ainsi? serait-ce quelque enfant du pays? Il faut que je m'en assure.

Et il se mit à courir après l'homme au bâton, qui se glissait le long du quai, escorté d'un seul compagnon.

II.

LA RUE DE LA FERRONNERIE.

Chicot avait de bonnes jambes, et il s'en fût servi avec avantage pour rejoindre l'homme qui venait de bâtonner Gorenflot, si quelque chose d'étrange dans la tournure de cet homme et surtout dans celle de son compagnon, ne lui eût fait comprendre qu'il y avait danger à provoquer brusquement une reconnaissance qu'il paraissait vouloir éviter. En effet, les deux fuyards cherchaient visiblement à se perdre dans la foule, ne se détournant qu'aux angles des rues pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis.

Chicot songea qu'il n'y avait pour lui qu'un moyen de n'avoir pas l'air de les suivre, c'était de les précéder. Tous deux regagnèrent la rue Saint-Honoré par la rue de la Monnaie et la rue Tirechappe; au coin de cette dernière, il les dépassa, et, toujours courant, il alla s'embusquer au bout de la rue des Bourdonnais.

Les deux hommes remontaient la rue Saint-Honoré, longeant les maisons du côté de la halle au blé, et, le chapeau rabattu sur les sourcils, le manteau drapé jusqu'aux yeux, marchaient d'un pas pressé et qui avait quelque chose de militaire, vers la rue de la Ferronnerie. Chicot continua de les précéder.

Au coin de la rue de la Ferronnerie les deux hommes s'arrêtèrent de nouveau pour jeter un dernier regard autour d'eux.

Pendant ce temps, Chicot avait continué de gagner du terrain et était arrivé, lui, au milieu de la rue.

Au milieu de la rue et en face d'une maison qui semblait tomber en ruines, tant elle était vieille, stationnait une litière attelée de deux chevaux massifs. Chicot jeta un coup d'œil autour de lui, vit le conducteur endormi sur le devant, une femme paraissant inquiète et collant son visage à la jalousie; une illumination lui vint que la litière attendait les deux hommes; il tourna derrière elle, et, protégé par son ombre combinée avec celle de la maison, il se glissa sous un large banc de pierre, qui servait d'étalage aux marchands de légumes qui, deux fois la semaine, faisaient, à cette époque, un marché rue de la Ferronnerie.

A peine y était-il blotti, qu'il vit apparaître les deux hommes à la tête des chevaux, où de nouveau ils s'arrêtèrent inquiets; un d'eux alors réveilla le cocher, et comme il avait le sommeil dur, celui-là laissa échapper un *cap di diou* des mieux accentués, tandis que l'autre, plus impatient encore, lui piquait le dos avec la pointe de son poignard.

— Oh! oh! dit Chicot, je ne m'étais donc pas trompé; c'étaient des compatriotes; cela ne m'étonne plus qu'ils aient si bien étrillé Gorenflot, parce qu'il disait du mal des Gascons.

La jeune femme, reconnaissant à son tour les deux hommes pour ceux qu'elle attendait, se pencha rapidement hors de la portière de la machine: Chicot alors l'aperçut distinctement; elle pouvait avoir de vingt à vingt-deux ans; elle était fort belle et fort pâle, et s'il eut fait jour, à la moite vapeur qui humectait ses cheveux d'un blond doré et ses yeux cerclés de noir, à ses mains d'un blanc mât, à l'attitude languissante de tout son corps, on eût pu reconnaître qu'elle était en proie à un état de maladie, dont ses fréquentes défaillances et l'arrondissement de sa taille eussent bien vite donné le secret.

Mais de tout cela Chicot ne vit que trois choses; c'est qu'elle était jeune, pâle et blonde.

Les deux hommes s'approchèrent de la litière, et se trouvèrent naturellement placés entre elle et le banc sous lequel Chicot s'était tapi.

Le plus grand des deux prit à deux mains la main blanche que la dame lui tendait par l'ouverture de la litière, et posant le pied sur le marchepied et les deux bras sur la portière:

— Eh bien, ma mie, demanda-t-il à la dame, mon petit cœur, mon mignon, comment allons-nous?

La dame répondit en secouant la tête avec un triste sourire, et en montrant son flacon de sels.

— Encore des faiblesses, ventre saint gris! Que je vous en voudrais d'être malade ainsi, mon cher amour, si je n'avais pas votre douce maladie à me reprocher!

— Et pourquoi diable aussi emmenez-vous Madame à Paris, dit l'autre homme assez rudement, c'est une malédiction, par ma foi, qu'il faut que vous ayez toujours ainsi quelque jupe cousue à votre pourpoint.

— Eh! cher Agrippa, dit celui des deux hommes qui avait parlé le premier, et qui paraissait le mari ou l'amant de la dame, c'est une si grande douleur que de se séparer de ce qu'on aime!

Et il échangea avec la dame un regard plein d'amoureuse langueur.

— Corbioux! vous me damnez, sur mon âme, quand je vous entends parler, reprit l'aigre compagnon; êtes-vous donc venu à Paris pour faire l'amour, beau vert galant? il me semble cependant que le Béarn est assez grand pour vos promenades sentimentales, sans pousser ces promenades jusqu'à la Babylone où vous avez failli vingt fois nous faire éreinter ce soir. Retournez là-bas, si vous voulez mugueter aux rideaux des litières; mais ici, mordioux, ne faites d'autres intrigues que des intrigues politiques, mon maître.

Chicot à ce mot de maître, eut bien voulu lever la tête; mais il ne pouvait guère, sans être vu, risquer un pareil mouvement.

— Laissez-le gronder, ma mie, et ne vous inquiétez point de ce qu'il dit. Je crois qu'il tomberait malade comme vous, et qu'il aurait comme vous des vapeurs et des défaillances, s'il ne grondait plus.

— Mais au moins, ventre saint gris, comme vous dites, s'écria le marronneur, montez dans la litière, si vous voulez dire des tendresses à Madame, et vous risquerez moins d'être reconnu, qu'en vous tenant ainsi dans la rue.

— Tu as raison, Agrippa, dit le Gascon amoureux. Et vous voyez, ma mie, qu'il n'est pas de si mauvais conseil qu'il en a l'air. Là, faites-moi place, mon mignon, si vous permettez, toutefois, que, ne pouvant me tenir à vos genoux, je m'assoie à vos côtés.

— Non seulement je le permets, Sire, répondit la jeune dame, mais je le désire ardemment,

— Sire! murmura Chicot, qui, emporté par un mouvement irréfléchi, voulut lever la tête et se heurta douloureusement au banc de grès. Sire! que dit-elle donc là?

Mais pendant ce temps, l'amant heureux profitait de la permission donnée, et l'on entendait le plancher du chariot grincer sous un nouveau poids.

Puis le bruit d'un long et tendre baiser succéda au grincement.

— Mordioux! s'écria le compagnon demeuré en dehors de la litière, l'homme est en vérité un bien stupide animal.

— Je veux être pendu si j'y comprends quelque chose, murmura Chicot; mais attendons: tout vient à point pour qui sait attendre.

— Oh! que je suis heureux, continua, sans s'inquiéter le moins du monde des impatiences de son ami, auxquelles d'ailleurs il semblait depuis long-temps habitué, celui qu'on appelait Sire, ventre saint gris, aujourd'hui est un beau jour. Voici mes bons Parisiens qui m'exècrent de toute leur ame, et qui me tueraient sans miséricorde s'ils savaient où me venir prendre pour cela. Voici mes Parisiens qui travaillent de leur mieux à m'aplanir le chemin du trône, et j'ai dans mes bras la femme que j'aime! Où sommes nous, d'Aubigné? je veux, quand je serai roi, faire élever, à cet endroit même, une statue au génie du Béarnais.

— Du Béarn......

Chicot s'arrêta; il venait de se faire une deuxième bosse juxtà posée à la première.

— Nous sommes dans la rue de la Ferronnerie, Sire, et il n'y flaire pas bon, dit d'Aubigné, qui, toujours de mauvaise humeur, s'en prenait aux choses quand il était las de s'en prendre aux hommes.

— Il me semble, continua Henri, car nos lecteurs ont sans doute reconnu le roi de Navarre, il me semble que j'embrasse clairement toute ma vie, que je me vois roi, que je me sens sur le trône, fort et puissant, mais peut-être moins aimé que je ne le suis à cette heure, et que mon regard plonge dans l'avenir jusqu'à l'heure de ma mort. Oh! mes amours, répétez-moi encore que vous m'aimez, car à votre voix mon cœur se fond.

Et le Béarnais avec un sentiment de mélancolie qui parfois l'envahissait, laissa, avec un profond soupir, tomber sa tête sur l'épaule de sa maîtresse.

— Oh! mon Dieu! dit la jeune femme effrayée, vous trouvez-vous mal, Sire?

— Bon! il ne me manquerait plus que cela, dit d'Aubigné, beau soldat, beau général, beau roi qui s'évanouit.

— Non, ma mie, rassurez-vous, dit Henri, si je m'évanouissais près de vous, ce serait de bonheur.

—En vérité, Sire, dit d'Aubigné; je ne sais pas pourquoi vous signez Henri de Navarre, vous devriez signer Ronsard ou Clément Marot. Cordioux! comment donc faites-vous si mauvais ménage avec Mme Margot, étant tous deux si tendres à la poésie?

— Ah! d'Aubigné! par grâce, ne parle pas de ma femme. Ventre saint gris! tu sais le proverbe: si nous allions la rencontrer?

— Bien qu'elle soit en Navarre, n'est-ce pas? dit d'Aubigné.

— Ventre saint gris! est-ce que je n'y suis pas aussi, moi, en Navarre? est-ce que je ne suis pas censé y être, du moins? Tiens, Agrippa, tu m'as donné le frisson; monte et rentrons.

— Ma foi, non, dit d'Aubigné, marchez, je vous suivrai par derrière; je vous gênerais, et, ce qui pis est, vous me gêneriez.

— Ferme donc la portière, ours du Béarn, et fais ce que tu voudras, dit Henri.

Puis s'adressant au cocher:

— Lavarenne, où tu sais? dit-il.

La litière s'éloigna lentement, suivie de d'Aubigné, qui, tout en gourmandant l'ami, avait voulu veiller sur le roi.

Ce départ délivrait Chicot d'une appréhension terrible, car après une telle conversation avec Henri, d'Aubigné n'était pas homme à laisser vivre l'imprudent qui l'aurait entendue.

— Voyons, dit Chicot tout en sortant à quatre pattes de dessous son banc, faut-il que le Valois sache ce qui vient de se passer?

Et Chicot se redressa pour rendre l'élasticité à ses longues jambes, engourdies par la crampe.

— Et pourquoi le saurait-il? reprit le Gascon, continuant de se parler à lui-même, deux hommes qui se cachent et une femme enceinte. En vérité, ce serait lâche. Non, je ne dirai rien, et puis, que je sois instruit, moi, n'est-ce pas le point important, puisqu'au bout du compte c'est moi qui règne?

Et Chicot fit tout seul une joyeuse gambade.

— C'est joli, les amoureux! continua Chicot;

mais d'Aubigné a raison ; il aime trop souvent pour un roi *in partibus*, ce cher Henri de Navarre. Il y a un an, c'était pour Mme de Sauves qu'il revenait à Paris. Aujourd'hui il s'y fait suivre par cette charmante petite créature qui a des défaillances. Qui diable cela peut-il être ? la Fosseuse, probablement. Et puis, j'y songe, si Henri de Navarre est un prétendant sérieux, s'il songe au trône véritablement, le pauvre garçon, il doit penser un peu à détruire son ennemi le Balafré, son ennemi le cardinal de Guise, et son ennemi, ce cher duc de Mayenne. Eh bien ! je l'aime, moi, le Béarnais, et je suis sûr qu'il jouera un jour ou l'autre quelque mauvais tour à cet affreux boucher lorrain. Décidément, je ne soufflerai pas le mot de ce que j'ai vu et entendu.

En ce moment une bande de ligueurs ivres passa en criant : vive la messe, mort au Béarnais ! au bûcher les huguenots, aux fagots les hérétiques !

Cependant la litière tournait l'angle du mur du cimetière des Saints-Innocens et disparaissait dans les profondeurs de la rue Saint-Denis.

— Voyons, dit Chicot, récapitulons : j'ai vu le cardinal de Guise, j'ai vu le duc de Mayenne, j'ai vu le roi Henri de Valois, j'ai vu le roi Henri de Navarre ; un seul prince manque à ma collection : c'est le duc d'Anjou ; cherchons-le jusqu'à ce que je le trouve. Voyons, où est mon François III ? ventre de biche ! j'ai soif de l'apercevoir, ce digne monarque.

Et Chicot reprit le chemin de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.

Chicot n'était pas le seul qui cherchât le duc d'Anjou et qui s'inquiétât de son absence ; les Guise, eux aussi, le cherchaient de tous côtés, mais ils n'étaient pas plus heureux que Chicot. M. d'Anjou n'était pas homme à se hasarder imprudemment, et nous verrons plus tard quelles précautions le retenaient encore éloigné de ses amis.

Un instant, cependant, Chicot crut l'avoir trouvé ; c'était dans la rue Béthisy : un groupe nombreux s'était formé à la porte d'un marchand de vins et dans ce groupe Chicot reconnut M. de Monsoreau et le Balafré.

— Bon, dit-il, voici les rémoras : le requin ne doit pas être loin.

Chicot se trompait. M. de Monsoreau et le Balafré étaient occupés à verser à la porte d'un cabaret, regorgeant d'ivrognes, force rasades à un orateur dont ils excitaient ainsi la balbutiante éloquence.

Cet orateur, c'était Gorenflot ivre mort, Gorenflot racontant son voyage de Lyon, et son duel dans une auberge avec un effroyable suppôt de Calvin.

M. de Guise prêtait à ce récit, dans lequel il croyait reconnaître des coïncidences avec le silence de Nicolas David, l'attention la plus soutenue.

Au reste la rue Béthisy était encombrée de monde ; plusieurs gentilshommes ligueurs avaient attaché leurs chevaux à une espèce de rond-point assez commun dans la plupart des rues de cette époque. Chicot s'arrêta à l'extrémité du groupe qui formait ce rond-point, et tendit l'oreille.

Gorenflot, tourbillonnant, éclatant, culbutant incessamment, renversé de sa chaire vivante, et remis tant bien que mal sur Panurge. Gorenflot ne parlant plus que par saccades, mais malheureusement parlant encore, était le jouet de l'insistance du duc et de l'adresse de M. de Monsoreau, qui tiraient de lui des bribes de raison et des fragmens d'aveux.

Une pareille confession effraya le Gascon aux écoutes, bien autrement que la présence du roi de Navarre à Paris. Il voyait venir le moment où Gorenflot laisserait échapper son nom, et ce nom pouvait éclaircir tout le mystère d'une lueur funeste. Chicot ne perdit pas de temps ; il coupa ou dénoua les brides des chevaux qui se caressaient aux volets des boutiques du rond-point, et donnant à deux ou trois d'entre eux de violens coups d'étrivières, il les lança au milieu de la foule qui, devant leur galop et leur hennissement, s'ouvrit, rompue et dispersée.

Gorenflot eut peur pour Panurge, les gentilshommes eurent peur pour leurs chevaux et leurs valises, beaucoup eurent peur pour eux-mêmes ; l'assemblée s'ouvrit, chacun se dispersa. Le cri : au feu ! retentit, répété par une douzaine de voix. Chicot passa comme une flèche au milieu des groupes, et s'approchant de Gorenflot, tout en lui montrant une paire d'yeux flamboyans qui commencèrent à le dégriser, saisit Panurge par la bride, et, au lieu de suivre la foule, lui tourna le dos, de sorte que ce double mouvement, fait en sens contraire, laissa bientôt un notable espace entre Gorenflot et le duc de Guise, espace que remplit à l'instant même le noyau toujours grossissant des curieux accourus trop tard.

Alors Chicot entraîna le moine chancelant au fond du cul-de-sac formé par l'abside de l'église Saint-Germain l'Auxerrois, et, l'adossant au mur, lui et Panurge, comme un statuaire eût fait d'un bas relief qu'il eût voulu incruster dans la pierre :

— Ah ! ivrogne, lui dit-il ; ah ! païen ! ah ! traître ! ah ! rénégat ! tu préféreras donc toujours un pot de vin à ton ami ?

— Ah ! monsieur Chicot ! balbutia le moine.

— Comment ! je te nourris, infâme ! continua Chicot, je t'abreuve, je t'emplis les poches et l'estomac, et tu trahis ton seigneur !

— Ah ! Chicot ! dit le moine attendri.

— Tu racontes mes secrets, misérable !

— Cher ami !

— Tais-toi ! tu n'es qu'un sycophante et tu mérites un châtiment.

Le moine trapu, vigoureux, énorme, puissant

comme un taureau, mais dompté par le repentir et surtout par le vin, vacillait sans se défendre, aux mains de Chicot, qui le secouait comme un ballon plein d'air.

Panurge seul protestait contre cette violence faite à son ami, par des coups de pied qui n'atteignaient personne, et que Chicot lui rendait en coups de bâton.

— Un châtiment à moi! murmurait le moine, un châtiment à votre ami, cher Monsieur Chicot.

— Oui, oui, un châtiment, dit Chicot, et tu vas le recevoir.

Et le bâton du Gascon passa pour un instant de la croupe de l'âne aux épaules larges et charnues du moine.

— Oh! si j'étais à jeun, fit Gorenflot avec un mouvement de colère.

— Tu me battrais, n'est-ce pas, ingrat? moi ton ami.

— Vous, mon ami, Monsieur Chicot, et vous m'assommez.

— Qui aime bien, châtie bien.

— Arrachez-moi donc la vie tout de suite, s'écria Gorenflot.

— Je le devrais.

— Oh! si j'étais à jeun, répéta le moine avec un profond gémissement.

— Tu l'as déjà dit.

Et Chicot redoubla de preuves d'amitié envers le pauvre génovéfin, qui se mit à beugler de toutes ses forces.

— Allons, après le bœuf voici le veau, dit le Gascon. Ça, maintenant qu'on se cramponne à Panurge et qu'on aille se coucher gentiment à *la Corne d'Abondance.*

— Je ne vois plus mon chemin, dit le moine, des yeux duquel coulaient de grosses larmes.

— Ah! dit Chicot, si tu pleurais le vin que tu as bu, cela au moins te dégriserait peut-être. Mais non, et il va falloir encore que je te serve de guide.

Et Chicot se mit à tirer l'âne par la bride, tandis que le moine se cramponnant des deux mains à la blatrière, faisait tous ses efforts pour conserver son centre de gravité.

Ils traversèrent ainsi le pont aux Meuniers, la rue Saint-Barthélemy, le petit pont et remontèrent la rue Saint-Jacques. Le moine toujours pleurant, le Gascon toujours tirant.

Deux garçons, aides de maître Bonhomet, descendirent, sur l'ordre de Chicot, le moine de son âne et le conduisirent dans le cabinet que nos lecteurs connaissent déjà.

— C'est fait, dit maître Bonhomet en revenant.

— Il est couché? demanda Chicot.

— Il ronfle.

— A merveille! Mais comme il se réveillera un jour ou l'autre, rappelez-vous que je ne veux point qu'il sache comment il est revenu ici, pas un mot d'explication; il ne serait même pas mal qu'il crût n'en être pas sorti depuis la fameuse nuit où il a fait si grand esclandre dans son couvent, et qu'il prît pour un rêve tout ce qui lui est arrivé dans l'intervalle.

— Il suffit, seigneur Chicot, répondit l'hôtelier, mais que lui est-il donc arrivé à ce pauvre moine?

— Un grand malheur, il paraît qu'à Lyon il s'est pris de querelle avec un envoyé de M. de Mayenne, et qu'il l'a tué,

— Oh! mon Dieu!... s'écria l'hôte, de sorte que......

— De sorte que M. de Mayenne a juré, à ce qu'il paraît, qu'il le ferait rouer vif ou qu'il y perdrait son nom, répondit Chicot.

— Soyez tranquille, dit Bonhomet, sous aucun prétexte il ne sortira d'ici.

—A la bonne heure, et maintenant, continua le Gascon, rassuré sur Gorenflot, il faut absolument que je retrouve mon duc d'Anjou, cherchons.

Et il prit sa course vers l'hôtel de Sa Majesté François III.

III.

LE PRINCE ET L'AMI.

Comme on l'a vu, Chicot avait vainement cherché le duc d'Anjou par les rues de Paris pendant la soirée de la Ligue.

Le duc de Guise, on se le rappelle, avait invité le prince à sortir; cette invitation avait inquiété l'ombrageuse altesse. François avait réfléchi, et, après réflexion, François dépassait le serpent en prudence.

Cependant, comme son intérêt à lui-même exigeait qu'il vît de ses propres yeux ce qui devait se passer ce soir-là, il se décida à accepter l'invitation, mais il prit en même temps la résolution de ne mettre le pied hors de son palais que bien et dûment accompagné.

De même que tout homme qui craint, appelle une arme favorite à son secours, le duc alla chercher son épée, qui était Bussy d'Amboise.

Pour que le duc se décidât à cette démarche, il fallait que la peur le talonnât bien fort. Depuis sa déception à l'endroit de M. de Monsoreau, Bussy boudait, et François s'avouait à lui-même qu'à la place de Bussy, et en supposant qu'en prenant sa place il eût en même temps pris son courage, il eût témoigné plus que du dépit au prince qui l'eût trahi d'une si cruelle façon.

Au reste, Bussy, comme toutes les natures d'élite, sentait plus vivement la douleur que le plaisir: il est rare qu'un homme intrépide au danger, froid et calme en face du fer et du feu, ne succombe pas plus facilement qu'un lâche aux émotions d'une contrariété. Ceux que les femmes font pleurer le plus facilement, sont les hommes qui se font le plus craindre des hommes.

Bussy dormait pour ainsi dire dans sa douleur : il avait vu Diane reçue à la cour, reconnue comme comtesse de Monsoreau, admise par la reine Louise au rang de ses dames d'honneur; il avait vu mille regards curieux dévorer cette beauté sans rivale, qu'il avait pour ainsi dire découverte et tirée du tombeau où elle était ensevelie. Il avait, pendant toute une soirée, attaché ses yeux ardens sur la jeune femme qui ne levait point ses yeux appesantis, et dans tout l'éclat de cette fête. Bussy, injuste comme tout homme qui aime véritablement, Bussy, oubliant le passé et détruisant lui-même dans son esprit tous les fantômes de bonheur que le passé y avait fait naître, Bussy ne s'était pas demandé combien Diane devait souffrir de tenir ainsi ses yeux baissés, elle qui pouvait, en face d'elle, apercevoir un visage voilé par une tristesse sympathique au milieu de toutes ces figures indifférentes ou sottement curieuses.

— Oh ! se dit Bussy à lui-même, en voyant qu'il attendait inutilement un regard, les femmes n'ont d'adresse et d'audace que lorsqu'il s'agit de tromper un tuteur, un époux ou une mère ; elles sont gauches, elles sont lâches lorsqu'il s'agit de payer une dette de simple reconnaissance ; elles ont tellement peur de paraître aimer, elles attachent un prix si exagéré à leur moindre faveur, que, pour désespérer celui qui prétend à elles, elles ne regardent point, quand tel est leur caprice, à lui briser le cœur. Diane pouvait me dire franchement : merci de ce que vous avez fait pour moi, monsieur de Bussy ; mais je ne vous aime pas. J'eusse été tué du coup ou j'en eusse guéri. Mais non ! elle me préfère, me laisse l'aimer, et l'aimer inutilement ; mais elle n'y a rien gagné, car je ne l'aime plus, je la méprise.

Et il s'éloigna du cercle royal, la rage dans le cœur.

En ce moment ce n'était plus cette noble figure que toutes les femmes regardaient avec amour et tous les hommes avec terreur ; c'était un front terni, un œil faux, un sourire oblique. Bussy en sortant se vit passer dans un grand miroir de Venise et se trouva lui-même insupportable à voir.

— Mais je suis fou, dit-il ; comment pour une qui me dédaigne, je me rendrais odieux à cent qui me recherchent! Mais pourquoi me dédaigne-t-elle, ou plutôt pour qui ?

Est-ce pour ce long squelette à face livide qui, toujours planté à dix pas d'elle, la couve sans cesse de son jaloux regard... et qui, lui aussi, feint de ne pas me voir ? Et dire cependant que, si je le voulais, dans un quart-d'heure, je le tiendrais muet et glacé sous mon genou avec dix pouces de mon épée dans le cœur ; dire que, si je voulais, je pourrais jeter sur cette robe blanche, le sang de celui qui y a cousu ces fleurs ; dire que, si je voulais, ne pouvant être aimé, je serais au moins terrible et haï !

Oh ! sa haine ! sa haine ! plutôt que son indifférence.

Oui, mais ce serait banal et mesquin : c'est ce que feraient un Quélus et un Maugiron, si un Quélus et un Maugiron savaient aimer. Mieux vaut ressembler à ce héros de Plutarque, que j'ai tant admiré, à ce jeune Antiochus mourant d'amour, sans risquer un aveu, sans proférer une plainte. Oui, je me tairai ! Oui, moi qui ai lutté corps à corps avec tous les hommes effrayans de ce siècle ; moi qui ai vu Crillon, le brave Crillon lui-même, désarmé devant moi, et qui ai tenu sa vie à ma merci ; oui, j'éteindrai ma douleur, et je l'étoufferai dans mon âme, comme a fait Hercule du géant Anthée, sans lui laisser toucher une seule fois du pied l'Espérance, sa mère. Non, rien ne m'est impossible à moi, Bussy, que, comme Crillon, on a surnommé le brave, et, tout ce que les héros ont fait, je le ferai.

Et, sur ces mots, il déraidit la main convulsive avec laquelle il déchirait sa poitrine, il essuya la sueur de son front et marcha lentement vers la porte ; son poing allait frapper rudement la tapisserie : il se commanda la patience et la douceur, et il sortit, le sourire sur les lèvres et le calme sur le front, avec un volcan dans le cœur.

Il est vrai que, sur sa route, il rencontra M. le duc d'Anjou et détourna la tête, car il sentait que toute sa fermeté d'âme ne pourrait aller jusqu'à sourire, et même saluer le prince qui l'appelait son ami et qui l'avait trahi si odieusement.

En passant, le prince prononça le nom de Bussy, mais Bussy ne se retourna même point.

Bussy rentra chez lui. Il plaça son épée sur la table, ôta son poignard de sa gaîne, dégrafa lui-même pourpoint et manteau, et s'assit dans un grand fauteuil en appuyant sa tête à l'écusson de ses armes qui en ornait le dossier.

Ses gens le virent absorbé ; ils crurent qu'il voulait reposer et s'éloignèrent. Bussy ne dormait pas ; il rêvait.

Il passa de cette façon plusieurs heures sans s'apercevoir qu'à l'autre bout de la chambre un homme, assis comme lui, l'épiait curieusement, sans faire un geste, sans prononcer un mot, attendant, selon toute probabilité, l'occasion d'entrer en relation, soit par un mot, soit par un geste.

Enfin, un frisson glacial courut sur les épaules de Bussy, et fit vaciller ses yeux ; l'observateur ne bougea point.

Bientôt les dents du comte claquèrent les unes contre les autres ; ses bras se raidirent ; sa tête, devenue trop pesante, glissa le long du dossier du fauteuil, et tomba sur son épaule.

En ce moment l'homme qui l'examinait se leva de sa chaise en poussant un soupir, et s'approcha de lui.

— Monsieur le comte, dit-il, vous avez la fièvre.

Le comte leva son front, qu'empourprait la chaleur de l'accès.

— Ah ! c'est toi, Remy, dit-il.

— Oui, comte, je vous attendais ici.

— Ici, et pourquoi ?

— Parce que, là où l'on souffre, on ne reste pas long-temps.

— Merci, mon ami, dit Bussy, en prenant la main du jeune homme.

Remy garda entre les siennes cette main terrible, devenue plus faible que la main d'un enfant, et la pressant avec affection et respect contre son cœur :

— Voyons, dit-il, il s'agit de savoir, monsieur le comte, si vous voulez demeurer ainsi. Voulez vous que la fièvre gagne et vous abatte ? restez debout ; voulez-vous la dompter ? mettez-vous au lit, et faites-vous lire quelque beau livre où vous puissiez puiser l'exemple et la force.

Le comte n'avait plus rien à faire au monde qu'à obéir : il obéit.

C'est donc en son lit que le trouvèrent tous les amis qui le vinrent visiter.

Pendant toute la journée du lendemain, Remy ne quitta point le chevet du comte ; il avait la double attribution de médecin du corps et de médecin de l'âme ; il avait des breuvages rafraîchissans pour l'un : il avait de douces paroles pour l'autre.

Mais le lendemain. qui était le jour où M. de Guise était venu au Louvre, Bussy regarda autour de lui, Remy n'y était point.

— Il s'est fatigué, pensa Bussy ; c'est bien naturel ! pauvre garçon, qui doit avoir tant besoin d'air, de soleil, et de printemps ; et puis, Gertrude l'attendait sans doute ; Gertrude n'est qu'une femme de chambre, mais elle l'aime... Une femme de chambre qui aime vaut mieux qu'une reine qui n'aime pas.

La journée se passa ainsi, Remy ne reparut pas. Justement parce qu'il était absent, Bussy le désirait ; il se sentait contre ce pauvre garçon de terribles mouvemens d'impatience.

— Oh ! murmura-t-il une fois ou deux, moi qui croyais encore à la reconnaissance et à l'amitié ! Non, désormais je ne veux plus croire à rien.

Vers le soir, quand les rues commençaient à s'emplir de monde et de rumeurs, quand le jour déjà disparu ne permettait plus de distinguer les objets dans l'appartement, Bussy entendit des voix très hautes et très nombreuses dans son antichambre.

Un serviteur accourut alors, tout effaré.

— Monseigneur le duc d'Anjou, dit-il.

— Fais entrer, répliqua Bussy en fronçant le sourcil à l'idée que son maître s'inquiétait de lui, ce maître dont il méprisait jusqu'à la politesse.

Le duc entra. La chambre de Bussy était sans lumière ; les cœurs malades aiment l'obscurité, car ils peuplent l'obscurité de fantômes.

— Il fait trop sombre chez toi, Bussy, dit le duc ; cela doit te chagriner.

Bussy garda le silence ; le dégoût lui fermait la bouche.

— Es-tu donc malade gravement, continua le duc, que tu ne me réponds pas ?

— Je suis fort malade, en effet, monseigneur, murmura Bussy.

— Alors, c'est pour cela que je ne t'ai point vu chez moi depuis deux jours ? dit le duc.

— Oui, monseigneur, dit Bussy.

Le prince, piqué de ce laconisme, fit deux ou trois tours par la chambre en regardant les sculptures qui se détachaient dans l'ombre, et en maniant les étoffes.

— Tu es bien logé, Bussy, ce me semble du moins, dit le duc.

Bussy ne répondit pas.

— Messieurs, dit le duc à ses gentilshommes, demeurez dans la chambre à côté, il faut croire que décidément mon pauvre Bussy est bien malade. Ça, pourquoi n'a-t-on pas prévenu Miron ? Le médecin d'un roi n'est pas trop bon pour Bussy.

Un serviteur de Bussy secoua la tête : le duc regarda ce mouvement.

— Voyons. Bussy, as-tu des chagrins ? demanda le prince presque obséquieusement.

— Je ne sais pas, répondit le comte.

Le duc s'approcha, pareil à ces amans qu'on rebute, et qui, à mesure qu'on les rebute, deviennent plus souples et plus complaisans.

— Voyons ! parle moi donc, Bussy ! dit-il.

— Eh ! que vous dirai-je ? monseigneur.

— Tu es fâché contre moi, heim ? ajouta-t-il à voix basse.

— Moi. fâché, de quoi ? D'ailleurs, on ne se fâche point contre les princes. A quoi cela servirait-il ?

Le duc se tut.

— Mais. dit Bussy à son tour, nous perdons le temps en préambules. Allons au fait, monseigneur.

Le duc regarda Bussy.

— Vous avez besoin de moi, n'est-ce pas ? dit ce dernier avec une dureté incroyable.

— Ah ! monsieur de Bussy !

— Eh ! sans doute, vous avez besoin de moi, je le répète ; croyez-vous que je pense que c'est par amitié que vous me venez voir ? Non pardieu, car vous n'aimez personne.

— Oh ! Bussy, toi, me dire de pareilles choses !

— Voyons, finissons-en ; parlez, monsei-

gneur, que vous faut-il? Quand on appartient à un prince, quand ce prince dissimule au point de vous appeler son ami, eh bien! il faut lui savoir gré de la dissimulation et lui faire tout sacrifice, même celui de la vie. Parlez.

Le duc rougit; mais, comme il était dans l'ombre, personne ne vit cette rougeur.

— Je ne voulais rien de toi, Bussy, et tu te trompes, dit-il, en croyant ma visite intéressée. Je désire seulement, voyant le beau temps qu'il fait, et tout Paris étant ému ce soir de la signature de la Ligue, t'avoir en ma compagnie pour courir un peu la ville.

Bussy regarda le duc.

— N'avez-vous pas Aurilly? dit-il.

— Un joueur de luth.

— Ah! monseigneur, vous ne lui donnez pas toutes ses qualités; je croyais qu'il remplissait encore près de vous d'autres fonctions, et, en dehors d'Aurilly d'ailleurs, vous avez encore dix ou douze gentilshommes dont j'entends les épées retentir sur les boiseries de mon antichambre.

La portière se souleva lentement.

— Qui est là? demanda le duc avec hauteur; et qui entre sans se faire annoncer dans la chambre où je suis?

— Moi, Remy, répondit le Haudoin, en faisant une entrée majestueuse et nullement embarrassée.

— Qu'est-ce que Remy? demanda le duc.

— Remy, monseigneur, répondit le jeune homme, c'est le médecin.

— Remy, dit Bussy, c'est plus que le médecin, monseigneur, c'est l'ami.

— Ah! fit le duc, blessé.

— Tu as entendu ce que monseigneur désire, demanda Bussy, en s'apprêtant à sortir du lit.

— Oui, que vous l'accompagniez, mais...

— Mais, quoi! dit le duc.

— Mais vous ne l'accompagnerez pas, monseigneur, répondit le Haudoin.

— Et pourquoi cela? s'écria François.

— Parce qu'il fait trop froid dehors, monseigneur.

— Trop froid? dit le duc, surpris qu'on osât lui résister.

— Oui! trop froid. En conséquence, moi qui réponds de la santé de M. de Bussy à ses amis, et surtout à moi-même, je lui défends de sortir.

Bussy n'en allait pas moins sauter en bas du lit, mais la main de Remy rencontra la sienne et la lui serra d'une façon significative.

— C'est bon, dit le duc. Puisqu'il courrait si gros risque à sortir, il restera.

Et Son Altesse, piquée outre mesure, fit deux pas vers la porte.

Bussy ne bougea point.

Le duc revint vers le lit.

— Ainsi, c'est décidé, dit-il, tu ne te risques point.

— Vous le voyez, monseigneur, dit Bussy, le médecin le défend.

— Tu devrais voir Miron, Bussy, c'est un grand docteur.

— Monseigneur, j'aime mieux un médecin ami qu'un médecin savant, dit Bussy.

— En ce cas, adieu!

— Adieu! monseigneur.

Et le duc sortit avec grand fracas.

A peine fut-il dehors, que Remy, qui l'avait suivi des yeux, jusqu'à ce qu'il fût sorti de l'hôtel, accourut près du malade.

— Ça, dit-il, monseigneur, qu'on se lève, — et tout de suite, s'il vous plaît.

— Pourquoi faire, me lever?

— Pour venir faire un tour avec moi. Il fait trop chaud dans cette chambre.

— Mais tu disais tout à l'heure au duc qu'il faisait trop froid dehors?

— Depuis qu'il est sorti, la température a changé.

— De sorte que... dit Bussy en se soulevant avec curiosité.

— De sorte qu'en ce moment, répondit le Haudoin, je suis convaincu que l'air vous serait bon.

— Je ne comprends pas, dit Bussy.

— Est-ce que vous comprenez quelque chose aux potions que je vous donne? Vous les avalez cependant. Allons! sus! levons-nous: une promenade avec M. le duc d'Anjou était dangereuse, avec le médecin elle est salutaire; c'est moi qui vous le dis; n'avez-vous donc plus confiance en moi? alors il faut me renvoyer.

— Allons donc, dit Bussy, puisque tu le veux.

— Il le faut.

Bussy se leva, pâle et tremblant.

— L'intéressante pâleur, dit Remy, le beau malade!

— Mais, où allons-nous?

— Dans un quartier dont j'ai analysé l'air aujourd'hui même.

— Et cet air?

— Est souverain pour votre maladie, monseigneur.

Bussy s'habilla.

— Mon chapeau et mon épée, dit-il.

Il se coiffa de l'un et ceignit l'autre.

Puis tous deux sortirent.

IV.

ÉTYMOLOGIE DE LA RUE DE LA JUSSIENNE.

Remy prit son malade par-dessous le bras, tourna à gauche, prit la rue Coquillière, et la suivit jusqu'au rempart.

— C'est étrange, dit Bussy, tu me conduis

du côté des marais de la Grange-Batelière, et tu prétends que ce quartier est sain?

— O Monsieur! dit Remy, un peu de patience, nous allons tourner autour de la rue Pagevin, nous allons laisser à droite la rue Breneuse, et nous allons rentrer dans la rue Montmartre; vous verrez la belle rue que la rue Montmartre!

— Crois-tu donc que je ne la connais pas?

— Eh bien! alors, si vous la connaissez, tant mieux! je n'aurai pas besoin de perdre du temps à vous en faire voir les beautés; et je vous conduirai tout de suite dans une jolie petite rue. Venez toujours, je ne vous dis que cela.

Et, en effet, après avoir laissé la porte Montmartre à gauche et avoir fait deux cents pas à peu près dans la rue, Remy tourna à droite.

— Ah! çà, mais tu le fais exprès, s'écria Bussy; nous retournons d'où nous venons.

— Ceci, dit Remy, est la rue de la Gypecienne, ou de l'Egyptienne, comme vous voudrez; rue que le peuple commence déjà à nommer la rue de la Gyssienne, et qu'il finira par appeler avant peu la rue de la Jussienne, parce que c'est plus doux, et que le génie des langues tend toujours, à mesure qu'on s'avance vers le Midi, à multiplier les voyelles. Vous devez savoir cela, vous, monseigneur, qui avez été en Pologne; les coquins n'en sont-ils pas encore à leurs quatre consonnes de suite, ce qui fait qu'ils ont l'air en parlant de broyer de petits cailloux, et de jurer en les broyant.

— C'est très juste, dit Bussy; mais comme je ne crois pas que nous soyons venus ici pour faire un cours de philologie, voyons, dis-moi: où allons-nous?

— Voyez-vous cette petite église? dit Remy sans répondre autrement à ce que lui disait Bussy. Heim! monsieur, comme elle est fièrement campée, avec sa façade sur la rue et son abside sur le jardin de la communauté! Je parie que vous ne l'avez, jusqu'à ce jour, jamais remarquée?

— En effet, dit Bussy, je ne la connaissais pas.

Et Bussy n'était pas le seul seigneur qui ne fût jamais entré dans cette église de Sainte-Marie l'Egyptienne, église toute populaire et qui était connue aussi des fidèles qui la fréquentaient, sous le nom de chapelle Quoqheron.

— Eh bien! dit Remy, maintenant que vous savez comment s'appelle cette église, monseigneur, et que vous en avez suffisamment examiné l'extérieur, entrons-y et vous verrez les vitraux de la nef: ils sont curieux.

Bussy regarda le Haudouin, et il vit sur le visage du jeune homme un si doux sourire, qu'il comprit que le jeune docteur avait, en le faisant entrer dans l'église, un autre but que celui de lui faire voir des vitraux qu'on ne pouvait voir, attendu qu'il faisait nuit.

Mais il y avait autre chose encore que l'on pouvait voir, car l'intérieur de l'église était éclairé pour l'office du Salut: c'étaient ces naïves peintures du XVIe siècle, comme l'Italie, grâce à son beau climat, en garde encore beaucoup, tandis que, chez nous, l'humidité d'un côté, et le vandalisme de l'autre, ont effacé à qui mieux mieux sur nos murailles ces traditions d'un âge écoulé, et ces preuves d'une foi qui n'est plus.

En effet, le peintre avait peint à fresque pour François Ier, et par les ordres de ce roi, la vie de Sainte-Marie l'Egyptienne; or, au nombre des sujets les plus intéressans de cette vie, l'artiste, imagier naïf et grand ami de la vérité, sinon anatomique, du moins historique, avait, dans l'endroit le plus apparent de la chapelle, placé ce moment difficile, où Sainte-Marie, n'ayant point d'argent pour payer le batelier, s'offre elle-même comme salaire de son passage.

Maintenant il est juste de dire que, malgré la vénération des fidèles pour Marie l'Egyptienne convertie, beaucoup d'honnêtes femmes du quartier trouvaient que le peintre aurait pu omettre ce sujet, ou tout au moins le traiter d'une façon moins naïve, et la raison qu'elles donnaient, ou plutôt qu'elles ne donnaient point, était que certains détails de la fresque détournaient trop souvent la vue des jeunes courtauds de boutique que les drapiers leurs patrons amenaient à l'église les dimanches et fêtes.

Bussy regarda le Haudouin, qui, devenu courtaud pour un instant, donnait une grande attention à cette peinture.

— As-tu la prétention, lui dit-il, de faire naître en moi des idées anacréontiques avec ta chapelle de Sainte-Marie l'Egyptienne? S'il en est ainsi, tu t'es trompé d'espèce. Il faut amener ici des moines et des écoliers.

— Dieu m'en garde! dit le Haudouin: *Omnis cogitatio libidinosa cerebrum inficit.*

— Eh bien! alors?

— Dam! écoutez donc, on ne peut cependant pas se crever les yeux quand on entre ici.

— Voyons, tu avais un autre but en m'amenant ici, n'est-ce pas? que de me faire voir les genoux de Sainte-Marie l'Egyptienne?

— Ma foi non, dit Remy.

— Alors j'ai vu, partons.

— Patience! voici que l'office s'achève. En sortant maintenant, nous dérangerions les fidèles.

Et le Haudouin retint doucement Bussy par le bras.

— Ah! voilà que chacun se retire, dit Remy. Faisons comme les autres, s'il vous plaît?

Bussy se dirigea vers la porte, avec une indifférence et une distraction visibles.

— Eh bien! dit le Haudouin, voilà que vous allez sortir sans prendre de l'eau bénite. Où diable avez-vous donc la tête?

Bussy, obéissant comme un enfant, s'ache-

mina vers la colonne dans laquelle était incrusté le bénitier.

Le Haudouin profita de ce mouvement pour faire un signe d'intelligence à une femme qui, sur le signe du jeune docteur, s'achemina, de son côté, vers la même colonne où tendait Bussy.

Aussi, au moment où le comte étendait la main vers le bénitier, en forme de coquille, que soutenaient deux Egyptiens en marbre noir, une main un peu grosse et un peu rouge, qui cependant était une main de femme, s'allongea vers la sienne, et humecta ses doigts de l'eau lustrale.

Bussy ne put s'empêcher de porter ses yeux, de la main grosse et rouge, au visage de la femme; mais, à l'instant même, il recula d'un pas et pâlit subitement, car il venait de reconnaître dans la propriétaire de cette main, Gertrude, à moitié cachée sous un voile de laine noire.

Il resta le bras étendu, sans songer à faire le signe de la croix; tandis que Gertrude passait en le saluant et profilait sa haute taille sous le porche de la petite église.

A deux pas derrière Gertrude, dont les coudes robustes faisaient faire place, venait une femme soigneusement enveloppée dans un mantelet de soie, une femme, dont les formes élégantes et jeunes, dont le pied charmant, dont la taille délicate firent songer à Bussy qu'il n'y avait au monde qu'une taille, qu'un pied, qu'une forme semblables.

Remy n'eut rien à lui dire, il le regarda seulement; Bussy comprenait maintenant pourquoi le jeune homme l'avait amené rue Sainte-Marie l'Egyptienne, et l'avait fait entrer dans l'église.

Bussy suivit cette femme, le Haudouin suivit Bussy.

C'eût été une chose amusante que cette procession de quatre figures se suivant d'un pas égal, si la tristesse et la pâleur de deux d'entr'elles n'eussent décelé de cruelles souffrances.

Gertrude, toujours marchant la première, tourna l'angle de la rue Montmartre, fit quelques pas en suivant cette rue, puis tout à coup se jeta à droite dans une impasse sur laquelle s'ouvrait une porte.

Bussy hésita.

— Eh bien! monsieur le comte, demanda Remy, vous voulez donc que je vous marche sur les talons?

Bussy continua sa route.

Gertrude, qui marchait toujours la première, tira une clé de sa poche, et fit entrer sa maîtresse qui passa devant elle sans retourner la tête.

Le Haudouin dit deux mots à la caméristе, s'effaça et laissa passer Bussy; puis Gertrude et lui entrèrent de front, refermèrent la porte, et l'impasse se retrouva déserte.

Il était sept heures et demie du soir, on allait atteindre les premiers jours de mai; à l'air tiède qui indiquait les premières haleines du printemps, les feuilles commençaient à se développer au sein de leurs enveloppes crevassées.

Bussy regarda autour de lui; il se trouvait dans un petit jardin de cinquante pieds carrés entouré de murs très hauts, sur le sommet desquels la vigne vierge et le lierre, élançant leurs pousses nouvelles, faisaient ébouler, de temps à autre, quelques petites parcelles de plâtre, et jetaient à la brise ce parfum âcre et vigoureux que le frais du soir arrache à leurs feuilles.

De longues ravenelles, joyeusement élancées hors des crevasses du vieux mur de l'église, épanouissaient leurs boutons rouges comme un cuivre sans alliage.

Enfin, les premiers lilas, éclos au soleil de la matinée, venaient, de leurs suaves émanations, ébranler le cerveau encore vacillant du jeune homme, qui se demandait si tant de parfums, de chaleur et de vie ne lui venaient pas, à lui si seul, si faible, si abandonné il y avait une heure à peine, ne lui venaient pas uniquement de la présence d'une femme si tendrement aimée.

Sous un berceau de jasmin et de clématites, sur un petit banc de bois adossé au mur de l'église, Diane s'était assise, le front penché, les mains inertes et tombant à ses côtés, et l'on voyait s'effeuiller, froissée entre ses doigts, une giroflée qu'elle brisait sans s'en douter et dont elle éparpillait les fleurs sur le sable.

A ce moment un rossignol, caché dans un marronier voisin, commença sa longue et mélancolique chanson, brodée de temps en temps de notes éclatantes comme des fusées.

Bussy était seul dans ce jardin avec Mme de Monsoreau, car Remy et Gertrude se tenaient à distance; il s'approcha d'elle; Diane leva la tête.

— Monsieur le comte, dit-elle d'une voix timide, tout détour serait indigne de nous: si vous m'avez trouvée tout-à-l'heure à l'église Sainte Marie l'Egyptienne, ce n'est point le hasard qui vous y a conduit.

— Non, Madame, dit Bussy, c'est le Haudouin qui m'a fait sortir sans me dire dans quel but, et je vous jure que j'ignorais...

— Vous vous trompez au sens de mes paroles, monsieur, dit tristement Diane. Oui, je sais bien que c'est M. Remy qui vous a conduit à l'église, et de force peut-être.

— Madame, dit Bussy, ce n'est point de force... Je ne savais pas qui j'y devais voir.

— Voilà une dure parole, monsieur le comte, murmura Diane, en secouant la tête et en levant sur Bussy un regard humide. Avez-vous l'intention de me faire comprendre que si vous eus-

siez connu le secret de Remy, vous ne l'eussiez point accompagné?

— Oh! madame.

— C'est naturel, c'est juste. Monsieur, vous m'avez rendu un service signalé, et je ne vous ai point encore remercié de votre courtoisie. Pardonnez-moi et agréez toutes mes actions de grâces.

— Madame...

Bussy s'arrêta; il était tellement étourdi, qu'il n'avait à son service ni paroles ni idées.

— Mais j'ai voulu vous prouver, moi, continua Diane en s'animant, que je ne suis pas une femme ingrate ni un cœur sans mémoire. C'est moi qui ai prié M. Remy de me procurer l'honneur de votre entretien; c'est moi qui ai indiqué ce rendez-vous; pardonnez-moi, si je vous ai déplu.

Bussy appuya une main sur son cœur.

— Oh! madame, dit-il, vous ne le pensez pas.

Les idées commençaient à revenir à ce pauvre cœur brisé, et il lui semblait que cette douce brise du soir qui lui apportait de si doux parfums et de si tendres paroles, lui enlevait en même temps un nuage de dessus les yeux.

— Je sais, continua Diane, qui était la plus forte, parce que depuis long-temps elle était préparée à cette entrevue, je sais combien vous avez eu de mal à faire ma commission. Je connais toute votre délicatesse. Je vous connais et vous apprécie, croyez-le bien. Jugez donc ce que j'ai dû souffrir, à l'idée que vous méconnaîtriez les sentimens de mon cœur.

— Madame, dit Bussy, depuis trois jours je suis malade.

— Oui, je le sais, répondit Diane avec une rougeur qui trahissait tout l'intérêt qu'elle prenait à cette maladie, et je souffrais plus que vous, car M. Remy, il me trompait sans doute, M. Remy me laissait croire...

— Que votre oubli causait ma souffrance. Oh! c'est vrai.

— Donc j'ai dû faire ce que je fais, comte, reprit Mme de Monsoreau. Je vous vois, je vous remercie de vos soins obligeans, et vous en jure une reconnaissance éternelle;... maintenant, croyez que je parle du fond du cœur.

Bussy secoua tristement la tête et ne répondit pas.

— Doutez-vous de mes paroles? reprit Diane.

— Madame, répondit Bussy, les gens qui ont de l'amitié pour quelqu'un témoignent cette amitié comme ils peuvent; vous me saviez au palais le soir de votre présentation à la cour: vous me saviez devant vous, vous deviez sentir mon regard peser sur toute votre personne, et vous n'avez pas seulement levé les yeux sur moi; vous ne m'avez pas fait comprendre, par un mot, par un geste, par un signe, que vous saviez que j'étais là; après cela, j'ai tort, madame: peut-être ne m'avez-vous pas reconnu; vous ne m'aviez vu que deux fois.

Diane répondit par un regard de si triste reproche, que Bussy en fut remué jusqu'au fond des entrailles.

— Pardon, madame, pardon! dit-il; vous n'êtes point une femme comme toutes les autres, et cependant vous agissez comme les femmes vulgaires; ce mariage?

— Ne savez-vous pas comment j'ai été forcée à le conclure?

— Oui, mais il était facile à rompre.

— Impossible, au contraire.

— Mais rien ne vous avertissait donc que, près de vous, veillait un homme dévoué?

Diane baissa les yeux.

— C'était cela surtout qui me faisait peur, dit-elle.

— Et voilà à quelles considérations vous m'avez sacrifié. Oh! songez à ce que m'est la vie depuis que vous appartenez à un autre.

— Monsieur, dit la comtesse avec dignité, une femme ne change point de nom sans qu'il en resulte un grand dommage pour son honneur, lorsque deux hommes vivent, qui portent: l'un, le nom qu'elle a quitté, l'autre, le nom qu'elle a pris.

— Toujours est-il que vous avez gardé le nom de Monsoreau par préférence.

— Le croyez-vous? balbutia Diane. Tant mieux!

Et ses yeux se remplirent de larmes.

Bussy, qui lui vit laisser retomber sa tête sur sa poitrine, marcha avec agitation devant elle.

— Enfin, dit Bussy, me voilà redevenu ce que j'étais, madame, c'est-à-dire un étranger pour vous.

— Hélas! fit Diane.

— Votre silence le dit assez.

— Je ne puis parler que par mon silence.

— Votre silence, madame, est la suite de votre accueil du Louvre. Au Louvre, vous ne me voyiez pas; ici, vous ne me parlez pas.

— Au Louvre, j'étais en présence de M. de Monsoreau, M. de Monsoreau me regardait, et il est jaloux.

— Jaloux! Et que lui faut-il donc, mon Dieu! quel bonheur peut-il envier, quand tout le monde envie son bonheur?

— Je vous dis qu'il est jaloux, monsieur; depuis quelques jours il a vu rôder quelqu'un autour de notre nouvelle demeure.

— Vous avez donc quitté la petite maison de la rue Saint-Antoine?

— Comment! s'écria Diane, emportée par un mouvement irréfléchi, cet homme, ce n'était donc pas vous?

— Madame, depuis que votre mariage a été annoncé publiquement, depuis que vous avez été présentée, depuis cette soirée du Louvre, enfin, où vous n'avez pas daigné me regarder, je suis couché, la fièvre me dévore, je me meurs; vous

voyez que votre mari ne saurait être jaloux de moi, du moins, puisque ce n'est pas moi qu'il a pu voir autour de votre maison.

— Eh bien! monsieur le comte, s'il est vrai, comme vous me l'avez dit, que vous eussiez quelque désir de me revoir, remerciez cet homme inconnu; car, connaissant M. de Monsoreau comme je le connais, cet homme m'a fait trembler pour vous, et j'ai voulu vous voir pour vous dire : Ne vous exposez pas ainsi, monsieur le comte, ne me rendez pas plus malheureuse que je ne le suis.

— Rassurez-vous, madame; je vous le répète, ce n'était pas moi.

— Maintenant, laissez-moi achever tout ce que j'avais à vous dire. Dans la crainte de cet homme, que nous ne connaissons pas, mais que M. de Monsoreau connaît peut-être, dans la crainte de cet homme, il exige que je quitte Paris; de sorte que, ajouta Diane en tendant la main à Bussy, de sorte que, monsieur le comte, vous pouvez regarder cet entretien comme le dernier... Demain je pars pour Méridor.

— Vous partez, madame! s'écria Bussy.

— Il n'est que ce moyen de rassurer M. de Monsoreau, dit Diane; il n'est que ce moyen de retrouver ma tranquillité. D'ailleurs, de mon côté, je déteste Paris, je déteste le monde, la cour, le Louvre. Je suis heureuse de m'isoler avec mes souvenirs de jeune fille; il me semble qu'en repassant par le sentier de mes jeunes années, un peu du bonheur passé retombera sur ma tête comme une douce rosée. Mon père m'accompagne. Je vais retrouver là bas M. et Mme de Saint-Luc qui regrettent de ne pas m'avoir près d'eux. Adieu, Monsieur de Bussy.

Bussy cacha son visage entre ses deux mains.

— Allons, murmura-t-il, tout est fini pour moi.

— Que dites-vous là? s'écria Diane en se levant.

— Je dis, madame, que cet homme qui vous exile, que cet homme qui m'enlève le seul espoir qui me restait, c'est-à-dire celui de respirer le même air que vous, de vous entrevoir derrière une jalousie, de toucher votre robe en passant, d'adorer enfin un être vivant et non pas une ombre, je dis, je dis que cet homme est mon ennemi mortel, et que, dussé-je y périr, je détruirai cet homme de mes mains.

— Oh! monsieur le comte.

— Le misérable, s'écria Bussy; comment! ce n'est point assez pour lui de vous avoir pour femme, vous, la plus belle et la plus chaste des créatures, il est encore jaloux! Jaloux! monstre ridicule et dévorant, il absorberait le monde.

— Oh! calmez-vous, comte, calmez-vous, mon Dieu!... il est excusable peut-être.

— Il est excusable! c'est vous qui le défendez, madame!

— Oh! si vous saviez! dit Diane, en couvrant son visage de ses deux mains comme si elle eût craint que, malgré l'obscurité, Bussy n'en distinguât la rougeur.

— Si je savais? répéta Bussy. Eh! madame, je sais une chose, c'est qu'on a tort de penser au reste du monde quand on est votre mari.

— Mais, dit Diane d'une voix entrecoupée, sourde, ardente; mais si vous vous trompiez, monsieur le comte, s'il ne l'était pas!

Et la jeune femme, à ces paroles, effleurant de sa main froide les mains brûlantes de Bussy, se leva et s'enfuit, légère comme une ombre, dans les détours sombres du petit jardin, saisit le bras de Gertrude et disparut en l'entraînant avant que Bussy, ivre, insensé, radieux, eût seulement essayé d'étendre les bras pour la retenir.

Il poussa un cri et se leva chancelant.

Remy arriva juste pour le retenir dans ses bras et le faire asseoir sur le banc que Diane venait de quitter.

V.

COMMENT D'ÉPERNON EUT SON POURPOINT DÉCHIRÉ, ET COMMENT SCHOMBERG FUT TEINT EN BLEU.

Tandis que maître La Hurière entassait signatures sur signatures, tandis que Chicot consignait Gorenflot à la Corne-d'Abondance, tandis que Bussy revenait à la vie, dans ce bienheureux petit jardin tout plein de parfums, de chants et d'amour, Henri, sombre de tout ce qu'il avait vu par la ville, irrité des prédications qu'il avait entendues dans les églises, furieux des saluts mystérieux recueillis par son frère d'Anjou, qu'il avait vu passer devant lui dans la rue Saint-Honoré, accompagné de M. de Guise et de M. de Mayenne, avec toute une suite de gentilshommes que semblait commander M. de Monsoreau. Henri, disons-nous, était rentré au Louvre, en compagnie de Maugiron et de Quélus.

Le roi, selon son habitude, était sorti avec ses quatre amis; mais, à quelques pas du Louvre, Schomberg et d'Epernon, ennuyés de voir Henri soucieux, et comptant qu'au milieu d'un pareil remue-ménage il y avait des chances pour le plaisir et les aventures, Schomberg et d'Epernon, disons-nous, avaient profité de la première bousculade pour disparaître au coin de la rue de l'Astruce, et tandis que le roi et ses deux amis continuaient leur promenade par le quai, ils s'étaient laissé emporter par la rue d'Orléans.

Ils n'avaient pas fait cent pas, que chacun avait déjà son affaire. D'Epernon avait passé sa sarbacane entre les jambes d'un bourgeois qui courait, et qui s'en était allé du coup rouler à dix pas, et Schomberg avait enlevé la

coiffe d'une femme qu'il avait crue laide et vieille. et qui s'était trouvée, par fortune. jeune et jolie.

Mais tous deux avaient mal choisi leur jour pour s'attaquer à ces bons Parisiens, d'ordinaire si patiens; il courait par les rues cette fièvre de révolte qui bat quelquefois tout-à-coup des ailes dans les murs des capitales: le bourgeois culbuté s'était relevé, et avait crié: Au parpaillot! C'était un zélé, on le crut, et on s'élança vers d'Epernon; la femme décoiffée avait crié: Au mignon! ce qui était bien pis; et son mari, qui était un teinturier, avait lâché sur Schomberg ses apprentis.

Schomberg était brave: il s'arrêta, voulut parler haut, et mit la main à son épée.

D'Epernon était prudent: il s'enfuit.

Henri ne s'était plus occupé de ses deux mignons, il les connaissait pour avoir l'habitude de se tirer d'affaire tous deux: l'un, grâce à ses jambes; l'autre, grâce à ses bras: il avait donc fait sa tournée comme nous avons vu, et, sa tournée faite, il était revenu au Louvre.

Il était rentré dans son cabinet d'armes, et, assis sur son grand fauteuil, il tremblait d'impatience, cherchant un bon sujet de se mettre en colère.

Maugiron jouait avec Narcisse, le grand levrier du roi.

Quélus, les poings appuyés contre ses joues, s'était accroupi sur un coussin et regardait Henri.

— Ils vont, ils vont, disait le roi Leur complot marche; tantôt tigres, tantôt serpens, quand ils ne bondissent pas, ils rampent.

— Eh! Sire, dit Quélus, est-ce qu'il n'y a pas toujours des complots dans un royaume? Que diable voudriez-vous que fissent les fils de rois, les cousins de rois, s'ils ne complotaient pas.

— Tenez, en vérité, Quélus, avec vos maximes absurdes et vos grosses joues boursoufflées, vous me faites l'effet d'être en politique de la force du Gilles de la foire Saint-Laurent.

Quélus pivota sur son coussin et tourna irrévérencieusement le dos au roi.

— Voyons, Maugiron, reprit Henri, ai-je raison ou tort, mordieu! et doit-on me bercer avec des fadaises et des lieux communs, comme si j'étais un roi vulgaire, ou un marchand de laine qui craint de perdre son chat favori?

— Eh! Sire, dit Maugiron, qui était toujours et en tout point de l'avis de Quélus, si vous n'êtes pas un roi vulgaire, prouvez-le en faisant le grand roi. Que diable! voilà Narcisse; c'est un bon chien, c'est une bonne bête; mais quand on lui tire les oreilles, il grogne, et quand on lui marche sur les pattes, il mord.

— Bon! dit Henri, voilà l'autre qui me compare à mon chien.

— Non pas, Sire, dit Maugiron; vous voyez bien, au contraire, que je mets Narcisse fort au-dessus de vous, puisque Narcisse sait se défendre, et que Votre Majesté ne le sait pas.

Et, à son tour, il tourna le dos à Henri.

— Allons, me voilà seul, dit le roi; fort bien, continuez, mes bons amis, pour qui l'on me reproche de dilapider le royaume; abandonnez-moi, insultez-moi, égorgez-moi, tous; je n'ai que des bourreaux autour de ma personne. parole d'honneur. Ah! Chicot! mon pauvre Chicot, où es-tu?

— Bon, dit Quélus, il ne nous manquait plus que cela. Voilà qu'il appelle Chicot, à présent.

— C'est tout simple, dit Maugiron.

Et l'insolent se mit à mâchonner entre ses dents certain proverbe latin, qui se traduit en français par l'axiome: *Dis moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.*

Henri fronça le sourcil, un éclair de terrible courroux illumina ses grands yeux noirs, et, pour cette fois, certes, c'était bien un regard de roi que le prince lança sur ses indiscrets amis.

Mais, sans doute, épuisé par cette velléité de colère, Henri retomba sur sa chaise et frotta les oreilles d'un des petits chiens de sa corbeille.

En ce moment, un pas rapide retentit dans les antichambres et d'Epernon apparut sans toquet, sans manteau, et son pourpoint tout déchiré.

Quélus et Maugiron se retournèrent, et Narcisse s'élança vers le nouveau venu en jappant, comme si des courtisans du roi il ne reconnaissait que les habits.

— Jésus-Dieu! s'écria Henri, que t'est-il donc arrivé?

— Sire, dit d'Epernon, regardez-moi; voici de quelle façon l'on traite les amis de Votre Majesté.

— Et qui t'a traité ainsi? demanda le roi.

— Mordieu, votre peuple, ou plutôt le peuple de M. le duc d'Anjou, qui criait: Vive la Ligue, vive la messe, vive Guise, vive François, vive tout le monde enfin, excepté vive vous.

— Et que lui as-tu fait, pour qu'il te traite ainsi, à ce peuple?

— Moi? rien. Que voulez-vous qu'un homme fasse à un peuple. Il m'a reconnu pour ami de Votre Majesté, et cela lui a suffi.

— Mais Schomberg?

— Quoi, Schomberg?

— Schomberg n'est pas venu à ton secours, Schomberg ne t'a pas défendu?

— Corbœuf, Schomberg avait assez à faire pour son propre compte.

— Comment cela?

— Oui, je l'ai laissé aux mains d'un teinturier dont il avait décoiffé la femme, et qui, avec ses cinq ou six garçons, était en train de lui faire passer un mauvais quart d'heure.

— Par la mordieu! s'écria le roi, et où l'as-tu laissé mon pauvre Schomberg? dit Henri

en se levant; j'irai moi-même à son aide. Peut-être pourra-t-on dire, ajouta Henri en regardant Maugiron et Quélus, que mes amis m'ont abandonné, mais on ne dira pas au moins que j'ai abandonné mes amis.

— Merci, Sire, dit une voix derrière Henri, merci, me voilà, *Gott verdamme mich*, je m'en suis tiré tout seul, mais ce n'est pas sans peine.

— Oh! Schomberg, c'est la voix de Schomberg, crièrent les trois mignons. Mais où diable es-tu?

— Pardieu, où je suis, vous me voyez bien, s'écria la même voix.

Et, en effet, des profondeurs obscures du cabinet, on vit s'avancer, non pas un homme, mais une ombre.

— Schomberg! s'écria le roi, d'où viens-tu, et pourquoi es-tu de cette couleur?

En effet, Schomberg, des pieds à la tête, sans exception d'aucune partie de ses vêtemens ou de sa personne, Schomberg était du plus beau bleu de roi qu'il fût possible de voir.

— *Der Teufel!* s'écria-t-il; les misérables! Je ne m'étonne plus si tout ce peuple courait après moi.

— Mais qu'y a-t-il donc? demanda Henri. Si tu étais jaune, cela s'expliquerait par la peur; mais bleu?

— Il y a qu'ils m'ont trempé dans une cuve, les coquins; j'ai cru qu'ils me trempaient tout bonnement dans une cuve d'eau, et c'était dans une cuve d'indigo.

— Oh! mordieu! dit Quélus en éclatant de rire, ils sont punis par où ils ont péché. C'est très cher, l'indigo, et tu leur emportes au moins pour vingt écus de teinture.

— Je te conseille de plaisanter, toi; j'aurais voulu te voir à ma place.

— Et tu n'en as pas étripé quelqu'un? demanda Maugiron.

— J'ai laissé mon poignard quelque part, voilà tout ce que je sais, enfoncé jusqu'à la garde dans un fourreau de chair; mais, en une seconde, tout a été dit, j'ai été pris, soulevé, emporté, trempé dans la cuve et presque noyé.

— Et comment t'es-tu tiré de leurs mains?

— J'ai eu le courage de commettre une lâcheté, Sire.

— Et qu'as-tu fait?

— J'ai crié: vive la Ligue!

— C'est comme moi, dit d'Epernon; seulement on m'a forcé d'ajouter: vive le duc d'Anjou!

— Et moi aussi, dit Schomberg en mordant ses mains de rage; moi aussi je l'ai crié. Mais ce n'est pas le tout.

— Comment! dit le roi, ils t'ont encore fait crier autre chose? mon pauvre Schomberg.

— Non, ils ne m'ont pas fait crier autre chose, et c'est bien assez, Dieu merci, comme cela; mais, au moment où je criais: vive le duc d'Anjou:

— Eh bien?

— Devinez qui passait.

— Comment veux-tu que je devine?

— Bussy, son damné Bussy, lequel m'a entendu crier: vive son maître.

— Le fait est qu'il n'a rien dû y comprendre, dit Quélus.

— Parbleu! comme il était difficile de voir ce qui se passait: j'avais le poignard sur la gorge et j'étais dans une cuve.

— Comment, dit Maugiron, il ne t'a pas porté secours? Cela se devait, cependant, de gentilhomme à gentilhomme.

— Lui, il paraît qu'il avait bien autre chose à songer; il ne lui manquait que des ailes pour s'envoler; à peine touchait-il encore la terre.

— Et puis, dit Maugiron, il ne t'aura peut-être pas reconnu?

— La belle raison!

— Etais-tu déjà passé au bleu?

— Ah! c'est juste, dit Schomberg.

— Dans ce cas, il serait excusable, dit Henri, car, en vérité, mon pauvre Schomberg, je ne te reconnais pas moi-même.

— N'importe, dit le jeune homme, qui n'était pas pour rien d'origine allemande, nous nous retrouverons autre part qu'au coin de la rue Coquillière, et un jour que je ne serai pas dans une cuve.

— Oh! moi, dit d'Epernon, ce n'est pas au valet que j'en veux, c'est au maître; ce n'est pas à Bussy que je voudrais avoir affaire, c'est à Mgr le duc d'Anjou.

— Oui, oui, dit Schomberg, Mgr le duc d'Anjou qui veut nous tuer par le ridicule, en attendant qu'il nous tue par le poignard.

— Au duc d'Anjou, dont on chantait les louanges par les rues. — Vous les avez entendues, Sire, dirent ensemble Quélus et Maugiron.

— Le fait est que c'est lui qui est duc et maître dans Paris, à cette heure, et non pas le roi; essayez un peu de sortir, lui dit d'Epernon, et vous verrez si l'on vous respectera plus que nous.

— Ah! mon frère! mon frère! murmura Henri d'un ton menaçant.

— Ah! oui, Sire, vous direz encore bien des fois, comme vous venez de dire: — Ah! mon frère! mon frère! sans prendre aucun parti contre ce frère, dit Schomberg, et, cependant, je vous le déclare, et c'est clair pour moi, ce frère est à la tête de quelque complot.

— Eh! mordieu! dit Henri, c'est ce que je disais à ces Messieurs, quand tu es entré tout-à-l'heure, d'Epernon; mais ils m'ont répondu en haussant les épaules et en me tournant le dos.

— Sire, dit Maugiron, nous avons haussé les épaules et tourné le dos, non point parce que vous disiez qu'il y avait un complot, mais parce

que nous ne vous voyions pas en humeur de le comprimer.

— Et maintenant, dit Quélus, nous nous retournons vers vous pour vous redire : sauvez-nous, Sire, ou plutôt sauvez-vous, car, nous tombés, vous êtes mort. Car, demain, M. de Guise vient au Louvre ; demain il demandera que vous nommiez un chef à la Ligue : demain vous nommerez le duc d'Anjou comme vous avez promis de le faire, et alors, une fois le duc d'Anjou chef de la Ligue, c'est-à-dire à la tête de cent mille Parisiens, échauffés par les orgies de cette nuit, le duc d'Anjou fera de vous ce qu'il voudra.

— Ah ! ah ! dit Henri, et en cas de résolution extrême, vous seriez disposés à me seconder ?

— Oui. Sire, répondirent les jeunes gens d'une seule voix.

— Pourvu, cependant, Sire, dit d'Epernon, que Votre Majesté me donne le temps de mettre un autre toquet, un autre manteau et un autre pourpoint.

— Passe dans ma garderobe, d'Epernon, et mon valet de chambre te donnera tout cela ; nous sommes de même taille

— Et pourvu que vous me donniez le temps, à moi, de prendre un bain.

— Passe dans mon étuve, Schomberg, et mon baigneur aura soin de toi.

— Sire, dit Schomberg, nous pouvons donc espérer que l'insulte ne restera pas sans vengeance ?

Henri étendit la main en signe de silence, et, baissant la tête sur sa poitrine, parut réfléchir profondément.

Puis, au bout d'un instant :

— Quélus, dit-il, informez-vous si M. d'Anjou est rentré au Louvre.

Quélus sortit, d'Epernon et Schomberg attendaient avec les autres la réponse de Quélus, tant leur zèle s'était ranimé par l'imminence du danger ; ce n'est point pendant la tempête, c'est pendant le calme qu'on voit les matelots récalcitrans.

— Sire, demanda Maugiron, Votre Majesté prend donc un parti ?

— Vous allez voir, répliqua le roi.

Quélus revint.

— M. le duc n'est pas encore rentré, dit-il.

— C'est bien, répondit le roi ; d'Epernon, allez changer d'habit ; Schomberg allez changer de couleur ; et vous, Quélus, et vous, Maugiron, descendez dans le préau et faites moi bonne garde jusqu'à ce que mon frère rentre.

— Et quand il rentrera ? demanda Quélus.

— Quand il rentrera, vous ferez fermer toutes les portes ; allez.

— Bravo ! Sire, dit Quélus.

— Sire, dit d'Epernon, dans dix minutes je suis ici.

— Moi, Sire, je ne puis dire quand j'y serai, ce sera selon la qualité de la teinture.

— Venez le plus tôt possible, répondit le roi, voilà tout ce que j'ai à vous dire.

— Mais Votre Majesté va donc rester seule ? demanda Maugiron.

— Non, Maugiron, je reste avec Dieu, à qui je vais demander sa protection pour notre entreprise.

— Priez-le bien, Sire, dit Quélus ; car je commence à croire qu'il s'entend avec le diable pour nous damner ensemble, dans ce monde et dans l'autre.

— *Amen !* dit Maugiron.

Les deux jeunes gens qui devaient faire la garde sortirent par une porte. Les deux qui devaient changer de costume, sortirent par l'autre.

Le roi, resté seul, alla s'agenouiller à son prie-Dieu.

VI.

CHICOT EST DE PLUS EN PLUS ROI DE FRANCE.

Minuit sonnait, les portes du Louvre fermaient d'ordinaire à minuit. Mais Henri avait sagement calculé que le duc d'Anjou ne manquerait pas de coucher ce soir-là au Louvre, pour laisser moins de prise aux soupçons que le tumulte de Paris, pendant cette soirée, pouvait faire naître dans l'esprit du roi.

Le roi avait donc ordonné que les portes restassent ouvertes jusqu'à une heure.

A minuit un quart, Quélus remonta.

— Sire, le duc est rentré, dit-il.

— Que fait Maugiron ?

— Il est resté en sentinelle pour voir si le duc ne sortira point.

— Il n'y a pas de danger.

— Alors..., dit Quélus, en faisant un mouvement pour indiquer au roi qu'il n'y avait plus qu'à agir.

— Alors... laissons-le se coucher tranquillement, dit Henri. Qui a-t-il près de lui ?

— M. de Monsoreau et ses gentilshommes ordinaires.

— Et M. de Bussy ?

— M. de Bussy n'y est pas.

— Bon ! dit le roi, à qui c'était un grand soulagement que de sentir son frère privé de sa meilleure épée.

— Qu'ordonne le roi ? demanda Quélus.

— Qu'on dise à d'Epernon et à Schomberg de se hâter, et qu'on prévienne M. de Monsoreau que je désire lui parler.

Quélus s'inclina et s'acquitta de la commission avec toute la promptitude que peuvent donner à la volonté humaine le sentiment de la haine et le désir de la vengeance réunis dans le même cœur.

Cinq minutes après, d'Epernon et Schomberg entraient, l'un rhabillé à neuf, l'autre débarbouillé au vif ; il n'y avait que les cavités du

visage qui avaient conservé une teinte bleuâtre, qui, au dire de l'étuviste, ne s'en irait tout à fait qu'à la suite de plusieurs bains de vapeur.

Après les deux mignons, M. de Monsoreau parut.

— M. le capitaine des gardes de Votre Majesté vient de m'annoncer qu'elle me faisait l'honneur de m'appeler près d'elle, dit le grand-veneur en s'inclinant.

— Oui, monsieur, dit Henri ; oui, en me promenant ce soir j'ai vu les étoiles si brillantes et la lune si belle, que j'ai pensé que par un si magnifique temps nous pourrions faire demain une chasse superbe ; il n'est que minuit, monsieur le comte, partez donc pour Vincennes à l'instant même ; faites-moi détourner un daim, et demain nous le courrons.

— Mais, Sire, dit Monsoreau, je croyais que demain Votre Majesté avait fait l'honneur de donner rendez-vous à Monseigneur d'Anjou et à M. de Guise, pour nommer un chef à la Ligue.

— Eh bien ! monsieur, après ? dit le roi avec cet accent hautain auquel il était si difficile de répondre.

— Après, Sire... après, le temps manquera peut-être.

— Le temps ne manque jamais, monsieur le grand-veneur, à celui qui sait l'employer ; c'est pour cela que je vous dis : vous avez le temps de partir ce soir, pourvu que vous partiez à l'instant même. Vous avez le temps de détourner un daim cette nuit, et vous aurez le temps de tenir les équipages prêts pour demain dix heures. Allez donc, et à l'instant même ! Quélus et Schomberg, faites ouvrir à M. de Monsoreau la porte du Louvre, de ma part, de la part du roi ; et toujours de la part du roi, faites la fermer quand il sera sorti.

Le grand-veneur sortit tout étonné.

— C'est donc une fantaisie du roi ? demanda-t-il aux deux jeunes gens dans l'antichambre.

— Oui, répondirent laconiquement ceux-ci.

M. de Monsoreau vit qu'il n'y avait rien à tirer de ce côté-là, et se tut.

— Oh ! oh ! murmura-t-il en lui-même en jetant un regard du côté des appartemens du duc d'Anjou, il me semble que cela ne flaire pas bon pour S. A. R.

Mais il n'y avait pas moyen de donner l'éveil au prince ; Quélus et Schomberg se tenaient, l'un à droite, l'autre à gauche du grand-veneur. Un instant il crut que les deux mignons avaient des ordres particuliers et le tenaient prisonnier, et ce ne fut que lorsqu'il se trouva hors du Louvre, et qu'il entendit la porte se refermer derrière lui, qu'il comprit que ses soupçons étaient mal fondés.

Au bout de dix minutes, Schomberg et Quélus étaient de retour près du roi.

— Maintenant, dit Henri, du silence, et suivez-moi tous quatre.

— Où allons-nous, Sire ? demanda d'Epernon, toujours prudent.

— Ceux qui viendront, le verront, dit le roi.

— Allons ! dirent ensemble les quatre jeunes gens.

Les mignons assurèrent leurs épées, agrafèrent leurs manteaux et suivirent le roi, qui, un falot à la main, les conduisit par le corridor secret que nous connaissons, et par lequel plus d'une fois déjà nous avons vu la reine mère et le roi Charles IX se rendre chez leur fille et chez leur sœur, cette bonne Margot dont le duc d'Anjou, nous l'avons déjà dit, avait pris les appartemens.

Un valet de chambre veillait dans ce corridor ; mais avant qu'il eût eu le temps de se replier pour avertir son maître, Henri l'avait saisi de sa main en lui ordonnant de se taire, et l'avait passé à ses compagnons, lesquels l'avaient poussé et enfermé dans un cabinet.

Ce fut donc le roi qui tourna lui même le bouton de la chambre où couchait Mgr le duc d'Anjou.

Le duc venait de se mettre au lit, bercé par les rêves d'ambition qu'avaient fait naître en lui tous les événemens de la soirée ; il avait vu son nom exalté et le nom du roi flétri. Conduit par le duc de Guise, il avait vu le peuple parisien s'ouvrir devant lui et ses gentilshommes, tandis que les gentilshommes du roi étaient hués, bafoués, insultés. Jamais encore, depuis le commencement de cette longue carrière si pleine de sourdes menées, de timides complots, et de mines souterraines, il n'avait été si avant dans la popularité, et par conséquent dans l'espérance.

Il venait de déposer sur sa table une lettre que M. de Monsoreau lui avait remise de la part du duc de Guise, lequel lui faisait en même temps recommander de ne pas manquer de se trouver le lendemain au lever du roi.

Le duc d'Anjou n'avait pas besoin d'une pareille recommandation, et s'était bien promis de ne pas se manquer à lui-même à l'heure du triomphe.

Mais sa surprise fut grande quand il vit la porte du couloir secret s'ouvrir, et sa terreur fut au comble lorsqu'il reconnut que c'était sous la main du roi qu'elle s'était ouverte ainsi.

Henri fit signe à ses compagnons de demeurer sur le seuil de la porte et s'avança vers le lit de François, grave, le sourcil froncé, et sans prononcer une parole.

— Sire, balbutia le duc, l'honneur que me fait Votre Majesté est si imprévu...

— Qu'il vous effraie, n'est-ce pas ? dit le roi ; je comprends cela ; mais non, non, demeurez, mon frère, ne vous levez pas.

— Mais, Sire, cependant... permettez, fit le duc tremblant et attirant à lui la lettre du duc de Guise qu'il venait d'achever de lire.

— Vous lisiez ? demanda le roi.

— Oui, Sire.

— Lecture intéressante, sans doute, puisqu'elle vous tenait éveillé à cette heure avancée de la nuit ?

— Oh ! Sire, répondit le duc, avec un sourire glacé, rien de bien important, le petit courrier du soir.

— Oui, fit Henri, je comprends cela, courrier du soir, courrier de Vénus ; mais non, je me trompe, on ne cachette point avec des sceaux d'une pareille dimension les billets qu'on fait porter par Iris ou par Mercure.

Le duc cacha tout à fait la lettre.

— Il est discret, ce cher François, dit le roi avec un rire qui ressemblait trop à un grincement de dents pour que son frère n'en fût pas effrayé.

Cependant il fit un effort et essaya de reprendre quelqu'assurance.

— Votre Majesté veut-elle me dire quelque chose en particulier, demanda le duc à qui un mouvement des quatre gentilshommes demeurés à la porte, venait de révéler qu'ils écoutaient et se réjouissaient du commencement de la scène.

— Ce que j'ai de particulier à vous dire, monsieur, dit le roi, en appuyant sur ce mot, qui était celui que le cérémonial de France accorde aux frères des rois, vous trouverez bon que pour aujourd'hui je vous le dise devant témoins ; ça, messieurs, continua-t-il en se retournant vers les quatre jeunes gens, écoutez bien, le roi vous le permet.

Le duc releva la tête.

— Sire, dit-il, avec ce regard haineux et plein de venin que l'homme a emprunté au serpent, avant d'insulter un homme de mon rang, vous eussiez dû me refuser l'hospitalité du Louvre ; dans l'hôtel d'Anjou, au moins, j'eusse été maître de vous répondre.

— En vérité, dit Henri avec une ironie terrible, vous oubliez donc que partout où vous êtes, vous êtes mon sujet, et que mes sujets sont chez moi partout où ils sont, car, Dieu merci, je suis le roi !... le roi du sol !...

— Sire, s'écria François, je suis ici au Louvre,... chez ma mère.

— Et votre mère est chez moi, répondit Henri. Voyons, abrégeons, monsieur : donnez-moi ce papier.

— Lequel ?

— Celui que vous lisiez, parbleu ; celui qui était tout ouvert sur votre table de nuit et que vous avez caché quand vous m'avez vu.

— Sire, réfléchissez ! dit le duc.

— A quoi ? demanda le roi.

— A ceci : que vous faites une demande indigne d'un bon gentilhomme, mais, en revanche, digne d'un officier de votre police.

Le roi devint livide.

— Cette lettre, monsieur ! dit-il.

— Une lettre de femme, Sire, réfléchissez ! dit François.

— Il y a des lettres de femmes fort bonnes à voir, fort dangereuses à ne pas être vues, témoin celles qu'écrit notre mère.

— Mon frère ! dit François...

— Cette lettre, monsieur ! s'écria le roi, en frappant du pied, ou je vous la fais arracher par quatre Suisses !

Le duc bondit hors de son lit, en tenant la lettre froissée dans ses mains, et avec l'intention manifeste de gagner la cheminée, afin de la jeter dans le feu.

— Vous feriez cela, dit-il, à votre frère ?

Henri devina son intention, et se plaça entre lui et la cheminée.

— Non pas à mon frère, dit-il, mais à mon plus mortel ennemi ! Non pas à mon frère, mais au duc d'Anjou, qui a couru toute la soirée les rues de Paris à la queue du cheval de M. de Guise ! à mon frère, qui essaie de me cacher quelque lettre de l'un ou de l'autre de ses complices, MM. les princes lorrains.

— Pour cette fois, dit le duc, votre police est mal faite.

— Je vous dis que j'ai vu sur le cachet ces trois fameuses merlettes de Lorraine, qui ont la prétention d'avaler les fleurs de lys de France. Donnez donc, mordieu ! donnez, ou...

Henri fit un pas vers le duc et lui posa la main sur l'épaule.

François n'eut pas plus tôt senti s'appesantir sur lui la main royale, il n'eut pas plus tôt d'un regard oblique considéré l'attitude menaçante des quatre mignons, lesquels commençaient à dégaîner, que, tombant à genoux, à demi renversé contre son lit, il s'écria :

— A moi ! au secours ! à l'aide ! mon frère veut me tuer !

Ces paroles, empreintes d'un accent de profonde terreur que leur donnait la conviction, firent impression sur le roi et éteignirent sa colère, par cela même qu'elles la supposaient plus grande qu'elle n'était. Il pensa qu'en effet François pouvait craindre un assassinat, et que ce meurtre eût été un fratricide. Alors, il lui passa comme un vertige, à l'idée que dans sa famille, famille maudite comme toutes celles dans lesquelles doit s'éteindre une race, il lui passa un vertige en songeant que dans sa famille les frères assassinaient les frères par tradition.

— Non, dit-il, vous vous trompez, mon frère, et le roi ne vous veut aucun mal du genre de celui que vous redoutez ; du moins vous avez lutté, avouez-vous vaincu. Vous savez que le roi est le maître, ou si vous l'ignoriez, vous le savez maintenant. Eh bien ! dites-le, non-seulement tout bas, mais encore tout haut.

— Oh ! je le dis, mon frère, je le proclame, s'écria le duc.

— Fort bien. Cette lettre, alors... car le roi vous ordonne de lui rendre cette lettre.

Le duc d'Anjou laissa tomber le papier.

Le roi le ramassa, et, sans le lire, le plia et l'enferma dans son aumônière.

— Est-ce tout, Sire ? dit le duc avec son regard louche.

— Non, monsieur, dit Henri, il vous faudra encore pour cette rébellion, qui, heureusement n'a point eu de fâcheux résultats, il vous faudra, si vous le voulez bien, garder la chambre jusqu'à ce que mes soupçons à votre égard aient été complètement dissipés. Vous êtes ici, l'appartement vous est familier, commode, et n'a pas trop l'air d'une prison ; restez-y. Vous aurez bonne compagnie, du moins de l'autre côté de la porte, car pour cette nuit ces quatre messieurs vous garderont; demain matin, ils seront relevés par un poste de Suisses.

— Mais, mes amis, à moi, ne pourrai-je les voir ?

— Qui appelez-vous vos amis ?

— Mais. M. de Monsoreau, par exemple, M. de Ribeirac, M. Antraguet, M. de Bussy.

— Ah, oui ! dit le roi, parlez de celui-là encore.

— Aurait-il eu le malheur de déplaire à Votre Majesté ?

— Oui, dit le roi.

— Quand cela ?

— Toujours. et cette nuit particulièrement.

— Cette nuit ; qu'a-t-il donc fait, cette nuit ?

— Il m'a fait insulter dans les rues de Paris.

— Vous, Sire ?

— Oui. moi, ou mes fidèles, ce qui est la même chose.

— Bussy a fait insulter quelqu'un dans les rues de Paris, cette nuit ? On vous a trompé, Sire.

— Je sais ce que je dis, monsieur.

— Sire, s'écria le duc avec un air de triomphe. M. de Bussy n'est pas sorti de son hôtel depuis deux jours ! Il est chez lui, couché, malade, grelottant la fièvre.

Le roi se retourna vers Schomberg.

— S'il grelottait la fièvre, dit le jeune homme, ce n'était pas chez lui du moins, mais dans la rue Coquillière.

— Qui vous a dit cela. demanda le duc d'Anjou en se soulevant, que Bussy était dans la rue Coquillère ?

— Je l'ai vu.

— Vous avez vu Bussy dehors ?

— Bussy. frais, dispos, joyeux, et qui paraissait le plus heureux homme du monde, et accompagné de son acolyte ordinaire, ce Remy, cet écuyer, ce médecin, que sais-je !

— Alors je n'y comprends plus rien, dit le duc avec stupeur : j'ai vu M. de Bussy dans la soirée ; il était sous les couvertures ; il faut qu'il m'ait trompé moi-même.

— C'est bien, dit le roi, M. de Bussy sera puni comme les autres et avec les autres, lorsque l'affaire s'éclaircira.

Le duc, qui pensa que c'était un moyen de détourner de lui la colère du roi que de la laisser s'écouler sur Bussy, le duc n'essaya point de prendre davantage la défense de son gentilhomme.

— Si M. de Bussy a fait cela, dit-il ; si, après avoir refusé de sortir avec moi, il est sorti seul, c'est qu'il avait effectivement sans doute des intentions qu'il ne pouvait m'avouer à moi dont il connaît le dévoûment pour Votre Majesté.

— Vous entendez, messieurs, ce que prétend mon frère. dit le roi ; il prétend qu'il n'a pas autorisé M. de Bussy.

— Tant mieux, dit Schomberg.

— Pourquoi tant mieux ?

— Parce qu'alors Votre Majesté nous en laissera peut-être faire ce que nous voulons.

— C'est bien, c'est bien, on verra plus tard, dit Henri. Messieurs, je vous recommande mon frère, ayez pour lui pendant toute cette nuit, où vous allez avoir l'honneur de lui servir de garde, tous les égards qu'on a pour un prince du sang, c'est-à-dire au premier du royaume, après moi.

— O Sire ! dit Quélus avec un regard qui fit frissonner le duc, soyez donc tranquille, nous savons tout ce que nous devons à S. A.

— C'est bien ; adieu, messieurs, dit Henri.

— Sire ! s'écria le duc, plus épouvanté de l'absence du roi qu'il ne l'avait été de sa présence, quoi ! je suis sérieusement prisonnier ! quoi ! mes amis ne pourront me visiter ! quoi ! il me sera défendu de sortir !

Et l'idée du lendemain lui passait par l'esprit : de ce lendemain où sa présence était si nécessaire près de M. de Guise.

— Sire, dit le duc qui voyait le roi prêt à se laisser fléchir, laissez-moi paraître au moins près de Votre Majesté ; près de Votre Majesté est ma place : Je suis prisonnier là aussi bien qu'ailleurs, et mieux gardé à vue, même que dans toutes les places possibles. Sire, accordez-moi donc la faveur de rester près de Votre Majesté.

Le roi, sur le point d'accorder au duc d'Anjou sa demande, à laquelle il ne voyait pas, d'ailleurs, grand inconvénient, allait répondre oui, quand son attention fut distraite de son frère et attirée vers la porte par un corps très long et très agile. qui, avec les bras, avec la tête, avec le cou. avec tout ce qu'il pouvait remuer, enfin, faisait les gestes les plus négatifs qu'on pût inventer et exécuter sans se disloquer les os.

C'était Chicot qui faisait : non.

— Non. dit Henri à son frère, vous êtes fort bien ici, monsieur ; et il me convient que vous y restiez.

— Sire... balbutia le duc.

— Dès que cela est le bon plaisir du roi de France, il me semble que cela doit vous suffire,

monsieur, ajouta Henri d'un air de hauteur qui acheva d'accabler le duc.

— Quand je disais que j'étais le véritable roi de France ! murmura Chicot...

VII.

COMMENT CHICOT FIT UNE VISITE À BUSSY ET CE QUI S'ENSUIVIT.

Le lendemain de ce jour, ou plutôt de cette nuit, Bussy, vers neuf heures du matin, déjeûnait tranquillement avec Remy qui, en sa qualité de médecin, lui ordonnait des réconfortans; ils causaient des événemens de la veille et Remy cherchait à se rappeler les légendes des fresques de la petite église de Sainte-Marie l'Egyptienne.

— Dis donc, Remy, lui demanda tout-à-coup Bussy, ne t'a-t-il pas semblé reconnaître ce gentilhomme qu'on trempait dans une cuve, quand nous sommes passés au coin de la rue Coquillière ?

— Sans doute, monsieur le comte : et même à ce point que, depuis ce moment, je cherche à me rappeler son nom.

— Tu ne l'as donc pas reconnu non plus ?

— Non. Il était déjà bien bleu.

— J'aurais dû le délivrer, dit Bussy ; c'est un devoir entre gens comme il faut de se porter secours contre les manans ; mais, en vérité, Remy, j'étais trop occupé de mes affaires.

— Mais si nous ne l'avons pas reconnu, lui, dit le Haudoin, il nous a, à coup sûr, reconnus, nous qui avions notre couleur naturelle, car il m'a semblé qu'il roulait des yeux effroyables, et qu'il nous montrait le poing en nous envoyant quelque menace.

— Tu es sûr de cela, Remy ?

— Je réponds des yeux effroyables ; mais je suis moins sûr du poing et des menaces, dit le Haudoin, qui connaissait le caractère irascible de Bussy.

— Alors, il faudra savoir quel est ce gentilhomme, Remy ; je ne puis pas laisser passer ainsi une pareille injure.

— Attendez donc, attendez donc, s'écria le Haudoin, comme s'il fût sorti de l'eau froide, ou entré dans l'eau chaude ; oh ! mon Dieu ! j'y suis, je le connais.

— Comment cela ?

— Je l'ai entendu jurer.

— Je le crois, mordieu bien, tout le monde eût juré en pareille situation.

— Oui, mais lui, il a juré en allemand.

— Bah !

— Il a dit : *Gott verdamme.*

— C'est Schomberg, alors.

— Lui-même, monsieur le comte, lui-même.

— Alors, mon cher Remy, apprête tes onguens.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il y aura avant peu quelque raccommodage à faire à sa peau ou à la mienne.

— Vous ne serez pas si fou que de vous faire tuer, étant en si bonne santé, et si heureux, dit Remy en clignant de l'œil ; dam ! voilà déjà une fois que sainte Marie l'Egyptienne vous ressuscite, elle pourrait bien se lasser de faire un miracle que le Christ lui-même n'a essayé que deux fois.

— Au contraire, Remy, dit le comte, tu ne te doutes pas du bonheur qu'il y a, quand on est heureux, à s'en aller jouer sa vie contre celle d'un autre homme. Je t'assure que jamais je ne me suis battu de bon cœur quand j'avais perdu au jeu de grosses sommes, quand j'avais surpris ma maîtresse en faute ou quand j'avais quelque chose à me reprocher ; mais, chaque fois, au contraire, que ma bourse est ronde, mon cœur léger et ma conscience nette, je m'en vais hardi et railleur sur le pré : là, je suis sûr de ma main. Je lis jusqu'au fond des yeux de mon adversaire, je l'écrase de ma chance. Je suis dans la position d'un homme qui joue au passe-dix avec la veine, et qui sent la veine de la fortune pousser à lui l'or de son antagoniste. Non, c'est alors que je suis brillant, sûr de moi ; c'est alors que je me fends à fond. Je me battrais admirablement aujourd'hui, Remy, dit le jeune homme en tendant la main au docteur, car, grâce à toi, je suis bien heureux !

— Un moment, un moment, dit le Haudoin, vous vous priverez cependant, s'il vous plaît, de ce plaisir. Une belle dame de mes amies vous a recommandé à moi et m'a fait jurer de vous garder sain et sauf, sous prétexte que vous lui deviez déjà la vie, et qu'on n'a pas la liberté de disposer de ce qu'on doit.

— Bon Remy, fit Bussy en se plongeant dans ce vague de la pensée qui permet à l'homme amoureux d'entendre et de voir tout ce qu'on dit et tout ce qu'on fait, comme, derrière une gaze, au théâtre, on voit les objets sans leurs angles et sans les crudités de leurs tons ; état délicieux qui est presque un rêve, car tout en suivant de l'âme sa pensée douce et fidèle, on a les sens distraits par la parole ou le geste d'un ami.

— Vous m'appelez bon Remy, dit le Haudoin, parce que je vous ai fait revoir Mme de Monsoreau, mais m'appellerez-vous encore bon Remy quand vous allez être séparé d'elle, et malheureusement le jour approche, s'il n'est pas arrivé.

— Plait-il ? s'écria-t-il énergiquement. Ne plaisantons pas là-dessus, maître le Haudoin.

— Eh monsieur ! je ne plaisante pas ; ne savez-vous point qu'elle part pour l'Anjou, et que moi-même je vais avoir la douleur d'être séparé de Mlle Gertrude ?... Ah !

Bussy ne put s'empêcher de sourire au prétendu désespoir de Remy.

— Tu l'aimes beaucoup ? demanda-t-il.

— Je crois bien... et elle, donc... Si vous saviez comme elle me bat !

— Et tu te le laisses faire ?

— Par amour pour la science ; elle m'a forcé d'inventer une pommade souveraine pour faire disparaître les bleus.

— En ce cas tu devrais bien en envoyer plusieurs pots à Schomberg.

— Ne parlons plus de Schomberg, il est convenu que nous le laissons se débarbouiller à sa guise.

— Oui, et revenons à Mme de Monsoreau ou plutôt à Diane de Méridor, car tu sais.

— Oh ! mon Dieu, oui, je sais.

— Remy, quand partons-nous ?

— Ah ! voilà ce dont je me doutais ; le plus tard possible, monsieur le comte.

— Pourquoi cela ?

— D'abord, parce que nous avons à Paris ce cher M. d'Anjou, le chef de la communauté, qui s'est mis, hier soir, à ce qu'il m'a semblé, dans de telles affaires, qu'il va évidemment avoir besoin de vous.

— Ensuite ?

— Ensuite, parce que M. de Monsoreau, par une bénédiction toute particulière, ne se doute de rien, à votre endroit du moins, et qu'il se douterait peut-être de quelque chose s'il vous voyait disparaître de Paris en même temps que sa femme qui n'est point sa femme.

— Eh bien ! que m'importe qu'il s'en doute ?

— Oh ! oui, mais cela m'importe beaucoup, à moi, mon cher seigneur. Je me charge de raccommoder les coups d'épée reçus en duel, parce que comme vous tirez de première force, vous ne recevrez jamais de coups d'épée bien sérieux, mais je récuse les coups de poignard, poussés dans les guet-à-pens et surtout par les maris jaloux ; ce sont des animaux qui, en pareils cas, tappent fort dur ; voyez plutôt ce pauvre M. de Saint-Mégrin si méchamment mis à mort par notre ami M. de Guise.

— Que veux-tu, cher ami, s'il est dans ma destinée d'être tué par le Monsoreau....

— Eh bien ?

— Eh bien ! il me tuera.

— Et puis, huit jours, un mois, un an après, Mme de Monsoreau épousera son mari, ce qui fera énormément enrager votre pauvre âme qui verra cela, d'en haut ou d'en bas, et qui ne pourra pas s'y opposer, vu qu'elle n'aura plus de corps.

— Tu as raison, Remy, je veux vivre.

— Oui, vous avez raison, mais ce n'est pas le tout que de vivre, croyez-moi, il faut encore suivre mes conseils, être charmant pour le Monsoreau ; il est, pour le moment, affreusement jaloux de M. le duc d'Anjou, qui, tandis qu'heureusement vous grelottiez la fièvre dans votre lit, se promenait sous les fenêtres de la dame comme un Espagnol à bonnes fortunes et qui a été reconnu à son Aurilly. Faites-lui toutes sortes d'avances, à ce bon mari qui ne l'est pas, n'ayez pas même l'air de lui demander ce qu'est devenue sa femme ; c'est inutile puisque vous le savez, et il répandra partout que vous êtes le seul gentilhomme qui possédiez les vertus de Scipion : sobriété et chasteté.

— Je crois que tu as raison, dit Bussy. Maintenant que je ne suis plus jaloux de l'ours, je veux l'apprivoiser, ce sera d'un suprême comique ! Ah ! maintenant, Remy, demande-moi tout ce que tu voudras ; tout m'est facile, je suis heureux.

En ce moment quelqu'un frappa à la porte, les deux convives firent silence.

— Qui va là ? demanda Bussy.

— Monseigneur, répondit un page, il y a en bas un gentilhomme qui veut vous parler.

— Me parler, à moi, si matin ; qui est-ce ?

— Un grand monsieur, vêtu de velours vert avec des bas roses, une figure un peu risible, mais l'air d'un honnête homme.

— Eh ! pensa tout haut Bussy, serait-ce Schomberg ?

— Il a dit : un grand monsieur.

— C'est vrai, ou le Monsoreau.

— Il a dit : l'air d'un honnête homme.

— Tu as raison, Remy, ce ne peut être ni l'un ni l'autre ; fais entrer.

L'homme annoncé parut au bout d'un instant sur le seuil.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Bussy en se levant précipitamment à la vue du visiteur, tandis que Remy, en ami discret, se retirait par la porte d'un cabinet.

— Monsieur Chicot ! exclama Bussy.

— Lui-même, monsieur le comte, répondit le Gascon.

Le regard de Bussy s'était fixé sur lui, avec cet étonnement qui veut dire en toutes lettres, sans que la bouche ait besoin de prendre le moins du monde part à la conversation :

— Monsieur, que venez-vous faire ici ?

Aussi, sans être autrement interrogé, Chicot répondit d'un ton fort sérieux :

— Monsieur, je viens vous proposer un petit marché.

— Parlez, monsieur, répliqua Bussy avec surprise.

— Que me promettez-vous si je vous rendais un grand service ?

— Cela dépend du service, monsieur, répondit assez dédaigneusement Bussy.

Le Gascon feignit de ne point remarquer cet air de dédain.

— Monsieur, dit Chicot, en s'asseyant et en croisant ses longues jambes l'une sur l'autre, je remarque que vous ne me faites pas l'honneur de m'inviter à m'asseoir.

Le rouge monta au visage de Bussy.

— C'est autant à ajouter encore, dit Chicot,

à la récompense qui me reviendra quand je vous aurai rendu le service en question.

Bussy ne répondit point.

— Monsieur, continua Chicot, sans se démonter, connaissez-vous la Ligue ?

— J'en ai fort entendu parler, répondit Bussy commençant à prêter une certaine attention à ce que lui disait le Gascon.

— Eh bien ! monsieur, dit Chicot, vous devez savoir en ce cas que c'est une association d'honnêtes chrétiens réunis dans le but de massacrer religieusement leur voisins, les huguenots. — En êtes-vous, monsieur, de la Ligue ! — Moi, j'en suis.

— Mais, monsieur ?

— Dites seulement oui ou non.

— Permettez-moi de m'étonner, dit Bussy.

— Je me faisais l'honneur de vous demander si vous étiez de la Ligue ; m'avez-vous entendu ?

— Monsieur Chicot, dit Bussy, comme je n'aime pas les questions dont je ne comprends pas le sens, je vous prie de changer la conversation, et j'attendrai encore quelques minutes, accordées à la bienséance, pour vous dire que, n'aimant point les questions, je n'aime naturellement pas les questionneurs.

— Fort bien : la bienséance est bienséante, comme dit ce cher M. de Monsoreau, lorsqu'il est en belle humeur.

A ce nom de Monsoreau, que le Gascon prononça sans apparente allusion, Bussy recommença de prêter attention.

— Heim, dit-il tout bas, se douterait-il de quelque chose, et m'aurait-il envoyé ce Chicot pour m'espionner ?...

Puis tout haut.

— Voyons, monsieur Chicot, au fait, vous savez que nous n'avons plus que quelques minutes.

— *Optimè*, dit Chicot, quelques minutes, c'est beaucoup, en quelques minutes on se dit bien des choses ; je vous dirai donc qu'en effet, j'aurais pu me dispenser de vous questionner, attendu que si vous n'êtes pas de la sainte Ligue, vous en serez bientôt indubitablement, attendu que M. d'Anjou en est.

— M. d'Anjou, qui vous a dit cela ?

— Lui-même, parlant à ma personne, comme disent ou plutôt comme écrivent messieurs les gens de loi, comme écrivait par exemple ce bon et cher M. Nicolas David, ce flambeau du *forum parisiense*, lequel flambeau s'est éteint sans qu'on sache qui a soufflé dessus : or, vous comprenez bien que si M. le duc d'Anjou est de la Ligue, vous ne pouvez vous dispenser d'en être, vous, qui êtes son bras droit, que diable ! La Ligue sait trop bien ce qu'elle fait pour accepter un chef manchot.

— Eh bien ! monsieur Chicot, après, dit Bussy d'un ton évidemment plus courtois qu'il n'avait été jusqu'à-là.

— Après, reprit Chicot. Eh bien ! après, si vous en êtes, ou si l'on croit seulement que vous devez en être, et on le croira certainement, il vous arrivera, à vous, ce qui est arrivé à Son Altesse royale.

— Qu'est-il donc arrivé à Son Altesse royale ? s'écria Bussy.

— Monsieur, dit Chicot en se relevant et en imitant la pose qu'avait prise Bussy un instant auparavant, monsieur, je n'aime pas les questions, et si vous me permettez de le dire tout de suite, je n'aime pas les questionneurs : j'ai donc grande envie de vous laisser faire, à vous, ce qu'on a fait cette nuit à votre maître.

— Monsieur Chicot, dit Bussy avec un sourire qui contenait toutes les excuses qu'un gentilhomme peut faire, parlez, je vous en supplie, où est M. le duc ?

— Il est en prison.

— Où cela ?

— Dans sa chambre. Quatre de mes bons amis l'y gardent même à vue.

— Ainsi, monsieur, dit Bussy, vous croyez qu'il y a danger pour ma liberté ?

— Danger, un instant, monsieur ; je suppose même qu'en ce moment on est... on doit... ou l'on devrait être en chemin pour vous arrêter.

Bussy tressaillit.

— Aimez-vous la Bastille, monsieur de Bussy ? C'est un endroit fort propre aux méditations, et M. Laurent Testu, qui en est le gouverneur, fait une cuisine assez agréable à ses pigeonneaux.

— On me mettrait à la Bastille ? s'écria Bussy.

— Ma foi ! je dois avoir dans ma poche quelque chose comme un ordre de vous y conduire, monsieur de Bussy. Le voulez-vous voir ?

Et Chicot tira effectivement des poches de ses chausses, dans lesquelles eussent tenu trois cuisses comme la sienne, un ordre du roi en bonne forme, commandant d'appréhender au corps, partout où il serait, M. Louis de Clermont, seigneur de Bussy d'Amboise.

— Rédaction de M. de Quélus, dit Chicot, c'est fort bien écrit.

— Alors, monsieur, s'écria Bussy, touché de l'action de Chicot, vous me rendez donc véritablement un service.

— Mais je crois qu'oui, dit le Gascon ; êtes-vous de mon avis, monsieur ?

— Monsieur, dit Bussy, je vous en conjure, traitez-moi comme un galant homme ; est-ce pour me nuire en quelqu'autre rencontre que vous me sauvez aujourd'hui ? car vous aimez le roi, et le roi ne m'aime pas.

— Monsieur le comte, dit Chicot en se soulevant sur sa chaise et en saluant, je vous sauve pour vous sauver ; maintenant, pensez ce qu'il vous plaira de mon action.

— Mais, de grâce, à quoi dois-je attribuer une pareille bienveillance ?

— Oubliez-vous que je vous ai demandé une récompense ?

— C'est vrai.

— Eh bien ?

— Ah ! monsieur, de grand cœur !

— Vous ferez donc, à votre tour, ce que je vous demanderai, un jour ou l'autre ?

— Foi de Bussy ! en tant que la chose sera faisable.

— Eh bien ! voilà qui me suffit, dit Chicot en se levant. Maintenant, montez à cheval, et disparaissez ; moi, je porte l'ordre de vous arrêter à qui de droit.

— Vous ne deviez donc pas m'arrêter vous-même ?

— Allons donc, pour qui me prenez-vous ? Je suis gentilhomme, monsieur.

— Mais j'abandonne mon maître.

— N'en ayez point remords, car il vous a déjà abandonné.

— Vous êtes un brave gentilhomme, monsieur Chicot, dit Bussy au Gascon.

— Parbleu, je le sais bien, répliqua celui-ci.

Bussy appela le Haudoin. Le Haudoin, il faut lui rendre cette justice, écoutait à la porte; il entra aussitôt.

— Remy, s'écria Bussy, Remy, nos chevaux.

— Ils sont sellés, monseigneur, répondit tranquillement Remy.

— Monsieur, dit Chicot, voilà un jeune homme qui a beaucoup d'esprit.

— Parbleu ! dit Remy, je le sais bien.

Et Chicot le saluant, il salua Chicot comme l'eussent fait, quelque cinquante ans plus tard, Guillaume Gorgu et Gauthier Garguille.

Bussy rassembla quelques piles d'écus, qu'il fourra dans ses poches et dans celles du Haudoin.

Après quoi, saluant Chicot et le remerciant une dernière fois, il s'apprêta à descendre.

— Pardon, monsieur, dit Chicot, mais permettez-moi d'assister à votre départ.

Et Chicot suivit Bussy et le Haudoin jusqu'à la petite cour des écuries, où effectivement deux chevaux attendaient tout sellés aux mains du page.

— Et où allons-nous ? fit Remy, en rassemblant négligemment les rênes de son cheval.

— Mais... fit Bussy, en hésitant ou en paraissant hésiter.

— Que dites-vous de la Normandie, monsieur ? dit Chicot, qui regardait faire et examinait les chevaux en connaisseur.

— Non, répondit Bussy, c'est trop près.

— Que pensez-vous des Flandres ? continua Chicot.

— C'est trop loin.

— Je crois, dit Remy, que vous vous déciderez pour l'Anjou, qui est à une distance raisonnable, n'est-ce pas, monsieur le comte ?

— Oui, va pour l'Anjou, dit Bussy, en rougissant.

— Monsieur, dit Chicot, puisque vous avez fait votre choix et que vous allez partir...

— A l'instant même.

— J'ai bien l'honneur de vous saluer, pensez à moi dans vos prières.

Et le digne gentilhomme s'en alla toujours aussi grave et aussi majestueux, en écornant les angles des maisons avec son immense rapière.

— Ce que c'est que le destin, cependant, monsieur ! dit Remy.

— Allons vite ! s'écria Bussy, et peut-être la rattraperons-nous.

— Ah ! monsieur, dit le Haudoin, si vous aidez le destin, vous lui ôtez de son mérite.

Et ils partirent.

VIII.

LES ÉCHASSES DE CHICOT, LE BILBOQUET DE QUÉLUS, ET LA SARBACANE DE SCHOMBERG.

On peut dire que Chicot, malgré son apparente froideur, s'en retournait au Louvre avec la joie la plus vive.

C'était pour lui une triple satisfaction d'avoir rendu service à un brave comme l'était Bussy, d'avoir travaillé à quelque intrigue et d'avoir rendu possible, pour le roi, un coup d'éclat que réclamaient les circonstances.

— En effet, avec la tête et surtout le cœur que l'on connaît à M. de Bussy, avec l'esprit d'association que l'on connaît à MM. de Guise, on risquait fort de voir se lever un jour orageux sur la bonne ville de Paris.

Tout ce que le roi avait craint, tout ce que Chicot avait prévu, arriva comme on pouvait s'y attendre.

M. de Guise, après avoir reçu, le matin, chez lui, les principaux ligueurs qui, chacun de son côté, étaient venus lui apporter les registres couverts de signatures que nous avons vus ouverts dans les carrefours, aux portes des principales auberges et jusque sur les autels des églises ; M. de Guise, après avoir promis un chef à la Ligue, et après avoir fait jurer à chacun de reconnaître le chef que le roi nommerait ; M. de Guise, après avoir enfin conféré avec le cardinal et M. de Mayenne, était sorti pour se rendre chez M. le duc d'Anjou, qu'il avait perdu de vue la veille, vers les dix heures du soir.

Chicot se doutait de la visite ; aussi, en sortant de chez Bussy, avait-il été incontinent flâner aux environs de l'hôtel d'Alençon, situé au coin de la rue Hautefeuille et de la rue Saint-André. Il y était depuis un quart d'heure à

peine, quand il vit déboucher celui qu'il attendait par la rue de la Huchette.

Chicot s'effaça à l'angle de la rue du Cimetière, et le duc de Guise entra à l'hôtel sans l'avoir aperçu.

Le duc trouva le premier valet de chambre du prince assez inquiet de n'avoir pas vu revenir son maître; mais il s'était douté de ce qui était arrivé, c'est-à-dire que le duc avait été coucher au Louvre.

Le duc demanda si, en l'absence du prince, il ne pourrait point parler à Aurilly : le valet de chambre répondit au duc qu'Aurilly était dans le cabinet de son maître, et qu'il avait toute liberté de l'interroger.

Le duc passa; Aurilly, en effet, on se le rappelle, joueur de luth et confident du prince, était de tous les secrets de M. le duc d'Anjou, et devait savoir mieux que personne où se trouvait Son Altesse.

Aurilly était pour le moins aussi inquiet que le valet de chambre, et, de temps en temps, il quittait son luth, sur lequel ses doigts couraient avec distraction, pour se rapprocher de la fenêtre et regarder, à travers les vitres, si le duc ne revenait pas.

Trois fois on avait envoyé au Louvre, et, à chaque fois, on avait fait répondre que monseigneur, rentré fort tard au palais, dormait encore.

M. de Guise s'informa à Aurilly du duc d'Anjou.

Aurilly avait été séparé de son maître la veille, au coin de la rue de l'Arbre-Sec, par un groupe qui venait augmenter le rassemblement qui se faisait à la porte de l'hôtellerie de la Belle-Etoile, de sorte qu'il était revenu attendre le duc à l'hôtel d'Alençon, ignorant la résolution qu'avait prise S. A. R. de coucher au Louvre.

Le joueur de luth raconta alors au prince lorrain la triple ambassade qu'il avait envoyée au Louvre, et lui transmit la réponse identique qui avait été faite à chacun des trois messagers.

— Il dort à onze heures? dit le duc; ce n'est guère probable; le roi lui-même est debout d'ordinaire à cette heure. Vous devriez aller au Louvre, Aurilly.

— J'y ai bien songé, monseigneur, dit Aurilly; mais je crains que ce prétendu sommeil ne soit une recommandation qu'il ait faite au concierge du Louvre, et qu'il ne soit en galanterie par la ville; or, s'il en était ainsi, monseigneur serait peut-être contrarié qu'on le cherchât.

— Aurilly, reprit le duc, croyez-moi, monseigneur est un homme trop raisonnable pour être en galanterie un jour comme aujourd'hui. Allez donc au Louvre, sans crainte, et vous y trouverez monseigneur.

— J'irai donc, monsieur, puisque vous le désirez, mais que lui dirai-je?

— Vous lui direz que la convocation au Louvre est pour deux heures, et qu'il sait bien que nous devons conférer ensemble avant de nous trouver chez le roi. Vous comprenez, Aurilly, ajouta le duc avec un mouvement de mauvaise humeur assez irrespectueux, que ce n'est point au moment où le roi va nommer un chef à la Ligue qu'il s'agit de dormir.

— Fort bien, monseigneur, et je prierai Son Altesse de venir ici.

— Où je l'attends bien impatiemment, lui direz-vous; car, convoqués pour deux heures, beaucoup sont déjà au Louvre, et il n'y a pas un instant à perdre. Moi, pendant ce temps, j'enverrai quérir M. de Bussy.

— C'est entendu, monseigneur. Mais au cas où je ne trouverais point Son Altesse, que ferais-je?

— Si vous ne trouvez point Son Altesse, Aurilly, n'affectez point de la chercher; il suffira que vous lui disiez plus tard avec zèle: J'ai tenté de la rencontrer. Dans tous les cas, à deux heures moins un quart, je serai au Louvre.

Aurilly salua le duc et partit.

Chicot le vit sortir et devina la cause de sa sortie. Si M. le duc de Guise apprenait l'arrestation de M. d'Anjou, tout était perdu, ou, du moins, tout s'embrouillait fort. Chicot vit qu'Aurilly remontait la rue de la Huchette pour prendre le pont Saint-Michel; lui, au contraire, alors, descendit la rue Saint-André-des-Arts de toute la vitesse de ses longues jambes, et passa la Seine au bas de Nesle, au moment où Aurilly arrivait à peine en vue du grand Châtelet.

Nous suivrons Aurilly, qui nous conduit au théâtre même des événemens importants de la journée.

Il descendit les quais, garnis de bourgeois ayant tous l'aspect de triomphateurs, et gagna le Louvre, qui lui apparut, au milieu de toute cette joie parisienne, avec sa plus tranquille et sa plus benoîte apparence.

Aurilly savait son monde et connaissait sa cour; il causa d'abord avec l'officier de la porte, qui était toujours un personnage considérable pour les chercheurs de nouvelles et les flaireurs de scandale.

L'officier de la porte était tout miel; le roi s'était réveillé de la meilleure humeur du monde.

Aurilly passa de l'officier de la porte au concierge.

Le concierge passait une revue de serviteurs habillés à neuf, et leur distribuait des hallebardes d'un nouveau modèle.

Il sourit au joueur de luth, répondit à ses commentaires sur la pluie et le beau temps, ce qui donna à Aurilly la meilleure opinion de l'atmosphère politique.

En conséquence, Aurilly passa outre et prit

le grand escalier qui conduisait chez le duc, en distribuant force saluts aux courtisans déjà disséminés par les montées et les antichambres.

A la porte de l'appartement de S. A., il trouva Chicot assis sur un pliant.

Chicot jouait aux échecs tout seul et paraissait absorbé dans une profonde combinaison.

Aurilly essaya de passer, mais Chicot, avec ses longues jambes, tenait toute la longueur du palier.

Il fut forcé de frapper sur l'épaule du Gascon.

— Ah! c'est vous, dit Chicot, pardon, monsieur Aurilly.

— Que faites-vous donc, monsieur Chicot ?

— Je joue aux échecs, comme vous voyez.

— Tout seul ?

—Oui... j'étudie un coup... Savez-vous jouer aux échecs, monsieur ?

— A peine.

— Oui, je sais, vous êtes musicien, et la musique est un art si long, si difficile, que les privilégiés qui se livrent à cet art sont forcés de lui donner tout leur temps et toute leur intelligence.

—Il paraît que le coup est sérieux ? demanda en riant Aurilly.

— Oui, c'est mon roi qui m'inquiète; vous saurez, monsieur Aurilly, qu'aux échecs le roi est un personnage très niais, très insignifiant, qui n'a pas de volonté, qui ne peut faire qu'un pas à droite, un pas à gauche, un pas en avant et un pas en arrière, tandis qu'il est entouré d'ennemis très alertes, de cavaliers qui sautent trois cases d'un coup, et d'une foule de pions qui l'entourent, qui le pressent, qui le harcèlent, de sorte que, s'il est mal conseillé, ah ! dam, en peu de temps, c'est un monarque perdu ; il est vrai qu'il a son fou qui va, qui vient, qui trotte d'un bout de l'échiquier à l'autre, qui a le droit de se mettre devant lui, derrière lui et à côté de lui ; mais il n'en est pas moins certain que plus le fou est dévoué à son roi, plus il s'aventure lui-même, monsieur Aurilly, et, dans ce moment, je vous avouerai que mon roi et son fou sont dans une position des plus périlleuses.

— Mais, demanda Aurilly, par quel hasard, monsieur Chicot, êtes-vous venu étudier toutes ces combinaisons à la porte de Son Altesse Royale.

— Parce que j'attends M. de Quélus qui est là.

— Où, là ? demanda Aurilly.

— Mais chez Son Altesse.

— Chez Son Altesse, M. de Quélus ? fit avec surprise Aurilly.

Pendant tout ce dialogue, Chicot avait livré passage au joueur de luth ; mais, de telle façon, qu'il avait transporté son établissement dans le corridor, et que le messager de M. de Guise se trouvait placé maintenant entre lui et la porte d'entrée.

Cependant il hésitait à ouvrir cette porte.

— Mais, dit-il, que fait donc M. de Quélus chez M. le duc d'Anjou ? Je ne les savais pas si grands amis.

— Chut ! dit Chicot avec un air de mystère.

Puis, tenant toujours son échiquier entre ses deux mains, il décrivit une courbe avec sa longue personne, de sorte que, sans que ses pieds quittassent leur place, ses lèvres arrivèrent à l'oreille d'Aurilly.

— Il vient demander pardon à S. A. R., dit-il, pour une petite querelle qu'ils eurent hier.

— En vérité ? dit Aurilly.

— C'est le roi qui a exigé cela ; vous savez dans quels excellents termes les deux frères sont en ce moment. Le roi n'a pas voulu souffrir une impertinence de Quélus, et Quélus a reçu l'ordre de s'humilier.

— Vraiment ?

— Ah ! monsieur Aurilly, dit Chicot, je crois que véritablement nous entrons dans l'âge d'or ; le Louvre va devenir l'Arcadie, et les deux frères *Arcades ambo*. Ah ! pardon, monsieur Aurilly, j'oublie toujours que vous êtes musicien.

Aurilly sourit et passa dans l'antichambre, en ouvrant la porte assez grande pour que Chicot pût échanger un coup d'œil des plus significatifs avec Quélus, qui d'ailleurs était probablement prévenu à l'avance.

Chicot reprit alors ses combinaisons palamédiques, en gourmandant son roi, non pas plus durement peut-être que ne l'eût mérité un souverain en chair et en os, mais plus durement certes que ne le méritait un innocent morceau d'ivoire.

Aurilly, une fois entré dans l'antichambre, fut salué très courtoisement par Quélus, entre les mains de qui un superbe bilboquet d'ébène, enjolivé d'incrustations d'ivoire, faisait de rapides évolutions.

— Bravo ! monsieur de Quélus, dit Aurilly, en voyant le jeune homme accomplir un coup difficile, bravo!

— Ah ! mon cher monsieur Aurilly, dit Quélus, quand jouerai-je du bilboquet comme vous jouez du luth ?

— Quand vous aurez étudié autant de jours votre joujou, dit Aurilly un peu piqué, que j'ai mis, moi, d'années à étudier mon instrument. Mais où est donc monseigneur ? ne lui parlez-vous pas ce matin, monsieur ?

— J'ai en effet audience de lui, mon cher Aurilly, mais Schomberg a le pas sur moi.

— Ah ! M. de Schomberg aussi ? dit le joueur de luth avec une nouvelle surprise.

— Oh ! mon Dieu ! oui. C'est le roi qui règle cela ainsi ; il est là dans la salle à manger. Entrez donc, monsieur d'Aurilly, et faites-moi

le plaisir de rappeler au prince que nous attendons.

Aurilly ouvrit la seconde porte, et aperçut Schomberg couché plutôt qu'assis sur un large escabeau tout rembourré de plumes.

Schomberg, ainsi renversé, visait avec une sarbacane à faire passer dans un anneau d'or suspendu au plafond par un fil de soie, de petites boules de terre parfumée, dont il avait ample provision dans sa gibecière, et qu'un chien favori lui rapportait toutes les fois qu'elles ne s'étaient pas brisées contre la muraille.

— Quoi ! s'écria Aurilly, chez monseigneur, un pareil exercice !... Ah ! M. de Schomberg !

— Ah ! *guten Morgen !* monsieur Aurilly, dit Schomberg en interrompant le cours de son jeu d'adresse, vous voyez, je tue le temps, en attendant mon audience.

— Mais où est donc monseigneur ? demanda Aurilly.

— Chut ! monseigneur est occupé dans ce moment à pardonner à d'Epernon et à Maugiron. Mais ne voulez-vous point entrer, vous qui jouissez de toutes familiarités auprès du prince ?

— Peut-être y a-t-il indiscrétion ? demanda le musicien.

— Pas le moins du monde, au contraire, vous le trouverez dans son cabinet de peinture ; entrez, monsieur Aurilly, entrez.

Et il poussa Aurilly par les épaules dans la pièce voisine, où le musicien, ébahi, aperçut tout d'abord d'Epernon occupé devant un miroir à se roidir les moustaches avec de la gomme, tandis que Maugiron, assis près de la fenêtre, découpait des gravures près desquelles les bas-reliefs du temple de Vénus Aphrodite à Gnide et les peintures de la piscine de Tibère à Caprée pouvaient passer pour des images d'enfant.

Le duc, sans épée, se tenait dans son fauteuil, entre ces deux hommes, qui ne le regardaient que pour surveiller ses mouvements, et qui ne lui parlaient que pour lui faire entendre des paroles désagréables.

En voyant Aurilly, il voulut s'élancer au-devant de lui.

— Tout doux, monseigneur, dit Maugiron, vous marchez sur mes images.

— Mon Dieu ! s'écria le musicien, que vois-je là ? on insulte mon maître !

— Ce cher M. d'Aurilly, dit d'Epernon, tout en continuant de cambrer ses moustaches, comment va-t-il ? Très bien, car il me paraît un peu rouge.

— Faites-moi donc l'amitié, monsieur le musicien, de m'apporter votre petite dague, s'il vous plaît, dit Maugiron.

— Messieurs, messieurs, dit Aurilly, ne vous rappelez-vous donc plus où vous êtes ?

— Si fait, si fait, mon cher Orphée, dit d'Epernon, voilà pourquoi mon ami vous demande votre poignard. Vous voyez bien que M. le duc n'en a pas.

— Aurilly, dit le duc avec une voix pleine de douleur et de rage, ne devines-tu donc pas que je suis prisonnier ?

— Prisonnier de qui ?

— De mon frère. N'aurais-tu donc pas dû le comprendre en voyant quels sont mes geôliers ?

Aurilly poussa un cri de surprise.

— Oh ! si je m'en étais douté ! dit-il.

— Vous eussiez pris votre luth pour distraire Son Altesse, cher monsieur Aurilly, dit une voix railleuse ; mais j'y ai songé ; je l'ai envoyé prendre, et le voici.

Et Chicot tendit effectivement son luth au pauvre musicien ; derrière Chicot on pouvait voir Quélus et Schomberg qui bâillaient à se démonter la mâchoire.

— Et cette partie d'échecs, Chicot ? demanda d'Epernon.

— Ah ! oui, c'est vrai, dit Quélus.

— Messieurs, je crois que mon fou sauvera son roi ; mais, morbleu ! ce ne sera pas sans peine. Allons, monsieur Aurilly, donnez-moi votre poignard en échange de ce luth ; troc pour troc.

Le musicien, consterné, obéit et alla s'asseoir sur un coussin, aux pieds de son maître.

— En voilà déjà un dans la ratière, dit Quélus, passons aux autres.

Et sur ces mots, qui donnaient à Aurilly l'explication des scènes précédentes, Quélus retourna prendre son poste dans l'antichambre, en priant seulement Schomberg de changer sa sarbacane contre son bilboquet.

— C'est juste, dit Chicot, il faut varier ses plaisirs ; moi, pour varier les miens, je vais signer la Ligue.

Et il referma la porte, laissant la société de Son Altesse Royale augmentée du pauvre joueur de luth.

IX.

COMMENT LE ROI NOMMA UN CHEF A LA LIGUE, ET COMMENT CE NE FUT NI SON ALTESSE LE DUC D'ANJOU NI MONSEIGNEUR LE DUC DE GUISE.

L'heure de la grande réception était arrivée ou plutôt allait arriver, car, depuis midi, le Louvre recevait déjà les principaux chefs, les intéressés et même les curieux. Paris, tumultueux, comme la veille, mais avec cette différence que les Suisses, qui n'étaient pas de la fête la veille, en étaient le lendemain les acteurs principaux ; Paris, tumulteux comme la veille, disons-nous, avait envoyé vers le Louvre ses députations de ligueurs, ses corporations d'ouvriers, ses échevins, ses milices et ses flots, toujours renaissans, de spectateurs qui, dans

les jours où le peuple tout entier est occupé à quelque chose. apparaissent autour du peuple pour le regarder, aussi nombreux, aussi actifs, aussi curieux que s'il y avait à Paris deux peuples, et comme si, dans cette grande ville, en petit l'image du monde. chaque individu se dédoublait à volonté en deux parties, l'une agissant, l'autre qui regarde agir.

Il y avait donc autour du Louvre une masse considérable de populaire; mais qu'on ne tremble pas pour le Louvre. Ce n'était pas encore le temps où le murmure des peuples, changé en tonnerre, renverse les murailles avec le souffle de ses canons et renverse le château sur ses maîtres; les Suisses, ce jour-là, ces ancêtres du 10 août et du 27 juillet, les Suisses souriaient aux masses de Parisiens, tout armées que fussent ces masses, et les Parisiens souriaient aux Suisses: le temps n'était pas encore venu pour le peuple d'ensanglanter le vestibule de ses rois.

Qu'on n'aille pas croire, toutefois, que, pour être moins sombre, le drame fût dénué d'intérêt; c'était, au contraire, une des scènes les plus curieuses que nous ayons encore esquissées, que celle que présentait le Louvre. Le roi, dans sa grande salle, dans la salle du trône, était entouré de ses officiers, de ses amis, de ses serviteurs, de sa famille, attendant que toutes les corporations eussent défilé devant lui. pour aller ensuite, en laissant leurs chefs dans ce palais, prendre les places qui leur étaient assignées sous les fenêtres et dans les cours du Louvre.

Il pouvait ainsi d'un seul coup, d'un seul bloc, en masse, embrasser d'un coup-d'œil et presque compter ses ennemis, renseigné de temps en temps par Chicot, caché derrière son fauteuil royal; averti par un coup d'œil de la reine-mère, ou réveillé par quelques frémissemens des infimes ligueurs, plus impatiens que leurs chefs, parce qu'ils étaient moins avant qu'eux dans le secret.

Tout-à-coup M. de Monsoreau entra.

— Tiens, dit Chicot, regarde donc, Henriquet.

— Que veux-tu que je regarde?

— Regarde ton grand-veneur, pardieu! il en vaut bien la peine; il est assez pâle et assez crotté pour mériter d'être vu.

— En effet, dit le roi, c'est lui-même.

Henri fit un signe à M. de Monsoreau; le grand-veneur s'approcha.

— Comment êtes-vous au Louvre, monsieur? demanda Henri. Je vous croyais à Vincennes, occupé à nous détourner un cerf.

— Le cerf était, en effet, détourné à sept heures du matin, Sire; mais, voyant que midi était prêt à sonner et que je n'avais aucune nouvelle, j'ai craint qu'il ne vous fût arrivé malheur, et je suis accouru.

— En vérité? fit le roi.

— Sire, dit le comte, si j'ai manqué à mon devoir, n'attribuez cette faute qu'à un excès de dévouement.

— Oui, monsieur, dit Henri, et croyez bien que je l'apprécie.

— Maintenant, reprit le comte avec hésitation, si Votre Majesté exige que je retourne à Vincennes, comme je suis rassuré...

— Non, non, restez, notre grand-veneur; cette chasse était une fantaisie qui nous était passée par la tête, et qui s'en est allée comme elle était venue; restez, et ne vous éloignez pas; j'ai besoin d'avoir autour de moi les gens qui me sont dévoués, et vous venez de vous ranger vous-même parmi ceux sur le dévouement desquels je puis compter.

Monsoreau s'inclina.

— Où Votre Majesté veut-elle que je me tienne? demanda le comte.

— Veux-tu me le donner pour une demi-heure? demanda tout bas Chicot à l'oreille du roi.

— Pourquoi faire?

— Pour le faire enrager. Qu'est-ce que cela te fait? Tu me dois bien un dédommagement pour me faire assister à une cérémonie aussi fastidieuse que celle que tu nous promets.

— Eh bien! prends-le.

— J'ai eu l'honneur de demander à Votre Majesté où elle désirait que je prisse place? demanda une seconde fois le comte.

— Je croyais vous avoir répondu: Où vous voudrez. Derrière mon fauteuil, par exemple. C'est là que je mets mes amis.

— Venez çà, notre grand-veneur, dit Chicot en livrant à M. de Monsoreau une portion du terrain qu'il s'était réservé pour lui tout seul, et flairez-moi un peu ces gaillards-là. Voilà un gibier qui se peut détourner sans limier. Ventre de biche, monsieur le comte, quel fumet! Ce sont les cordonniers qui passent, ou plutôt qui sont passés; puis voici les tanneurs. Mort de ma vie! notre grand-veneur, si vous perdez la trace de ceux-ci, je vous déclare que je vous ôte le brevet de votre charge!

M. de Monsoreau faisait semblant d'écouter, ou plutôt il écoutait sans entendre. Il était fort affairé, et regardait tout autour de lui avec une préoccupation qui échappa d'autant moins au roi que Chicot eut le soin de la lui faire remarquer.

— Eh! dit-il tout bas au roi, sais-tu ce que chasse en ce moment ton grand-veneur?

— Non; que chasse-t-il?

— Il chasse ton frère d'Anjou.

— Ce n'est pas à vue, en tout cas, dit Henri en riant.

— Non, c'est au juger. Tiens-tu à ce qu'il ignore où il est?

— Mais je ne serais pas fâché, je l'avoue, qu'il fît fausse route.

— Attends, attends, je vais le lancer sur une piste, moi. On dit que le loup a le fumet du renard ; il s'y trompera. Demande-lui seulement où est la comtesse.

— Pourquoi faire ?

— Demande toujours, tu verras.

— Monsieur le comte, dit Henri, qu'avez-vous donc fait de Mme de Monsoreau ? Je ne l'aperçois pas parmi ces dames ?

Le comte tressaillit comme si un serpent l'eût mordu au pied.

Chicot se grattait le bout du nez, en clignant des yeux à l'adresse du roi.

— Sire, répondit le grand-veneur, Mme la comtesse était malade, l'air de Paris lui est mauvais, et elle est partie cette nuit après avoir sollicité et obtenu congé de la reine, avec le baron de Méridor, son père.

— Et vers quelle partie de la France s'achemine-t-elle ? demanda le roi, enchanté d'avoir une occasion de détourner la tête, tandis que les tanneurs passaient.

— Vers l'Anjou, son pays, Sire.

— Le fait est, dit Chicot gravement, que l'air de Paris ne sied point aux femmes enceintes : *Gravidis uxoribus Lutetia inclemens.* Je te conseille d'imiter l'exemple du comte, Henri, et d'envoyer aussi la reine quelque part quand elle le sera...

Monsoreau pâlit, et regarda furieusement Chicot, qui, le coude appuyé sur le fauteuil royal et le menton dans sa main, paraissait fort attentif à considérer les passementiers qui suivaient immédiatement les tanneurs.

— Et qui vous a dit, monsieur l'impertinent, que madame la comtesse fût enceinte ? murmura Monsoreau.

— Ne l'est-elle point ? dit Chicot ; voilà ce qui serait plus impertinent, ce me semble, à supposer.

— Elle ne l'est pas, monsieur.

— Tiens, tiens, tiens, dit Chicot, as-tu entendu, Henri ? il paraît que ton grand-veneur a commis la même faute que toi : il a oublié de rapprocher les chemises de Notre-Dame.

Monsoreau ferma ses poings, et dévora sa colère, après avoir lancé à Chicot un regard de haine et de menace, auquel Chicot répondit en enfonçant son chapeau sur ses yeux, et en faisant jouer, comme un serpent, la mince et longue plume qui ombrageait son feutre.

Le comte vit que le moment était mal choisi, et secoua la tête, comme pour faire tomber de son front les nuages dont il était chargé.

Chicot se désassombrit à son tour, et, passant de l'air matamore au plus gracieux sourire.

— Cette pauvre comtesse, ajouta-t-il, elle est dans le cas de périr d'ennui par les chemins.

— J'ai dit au roi, répondit Monsoreau, qu'elle voyageait avec son père.

— Soit, c'est respectable, un père, je ne dis pas non ; mais ce n'est pas amusant ; et si elle n'avait que ce digne baron pour la distraire par les chemins ; mais heureusement...

— Quoi ? demanda vivement le comte.

— Quoi, quoi ? répondit Chicot.

— Que veut dire : heureusement ?

— Ah ! ah ! c'était une ellipse que vous faisiez, monsieur le comte.

Le comte haussa les épaules.

— Je vous demande bien pardon, notre grand-veneur. La forme interrogative dont vous venez de vous servir s'appelle une ellipse. Demandez plutôt à Henri, qui est un philologue ?

— Oui, dit Henri, mais que signifiait ton adverbe ?

— Quel adverbe ?

— *Heureusement.*

— Heureusement signifiait heureusement. Heureusement, disais-je ; et en cela j'admirais la bonté de Dieu. Heureusement, disais-je, qu'il existe à l'heure qu'il est, par les chemins, quelques-uns de nos amis, et des plus facétieux mêmes, qui, s'ils rencontrent la comtesse, la distrairont, à coup sûr ; et, ajouta négligemment Chicot, comme ils suivent la même route, il est probable qu'ils la rencontreront. Oh ! je les vois d'ici. Les vois-tu, Henri ? toi qui es un homme d'imagination. Les vois-tu sur un beau chemin vert, caracolant avec leurs chevaux, et contant à Mme la comtesse cinquante gaillardises, dont elle pâme, la chère dame ?

Second poignard, plus acéré que le premier, planté dans la poitrine du grand-veneur.

Cependant il n'y avait pas moyen d'éclater ; le roi était là, et Chicot avait, momentanément du moins, un allié dans le roi : aussi, avec une affabilité qui témoignait des efforts qu'il avait dû faire pour dompter sa méchante humeur :

— Quoi, vous avez des amis qui voyagent vers l'Anjou ? dit-il, en caressant Chicot du regard et de la voix.

— Vous pourriez même dire, nous avons, monsieur le comte, car ces amis-là sont encore plus vos amis que les miens.

— Vous m'étonnez, monsieur Chicot, dit le comte ; je ne connais personne qui...

— Bon ! faites le mystérieux.

— Je vous jure.

— Vous en avez si bien, monsieur le comte, et même ce vous sont des amis si chers, que, tout-à-l'heure, par habitude, car vous savez parfaitement qu'ils sont sur la route de l'Anjou, que tout à l'heure, par habitude, je vous les ai vu chercher dans la foule, inutilement, bien entendu.

— Moi, fit le comte, vous m'avez vu ?

— Oui, vous, le grand-veneur, le plus pâle

de tous les grands-veneurs passés, présens et futurs, depuis Nemrod, jusqu'à M. d'Autefort, votre prédécesseur.

— Monsieur Chicot!

— Le plus pâle, je le répète : *Veritas veritatum.* — Ceci est un barbarisme, attendu qu'il n'y a jamais qu'une vérité, vu que s'il y en avait deux, il y en aurait au moins une qui ne serait pas vraie; mais vous n'êtes pas philologue, cher monsieur Esau.

— Non, monsieur, je ne le suis pas; voilà donc pourquoi je vous prierai de revenir tout directement à ces amis dont vous me parliez, et de vouloir bien, si cependant cette surabondance d'imagination qu'on remarque en vous, vous le permet, et de vouloir bien nommer ces amis par leurs véritables noms.

— Eh! vous répétez toujours la même chose. Cherchez, monsieur le grand-veneur. Morbleu! cherchez; c'est votre métier de détourner les bêtes, témoin ce malheureux cerf que vous avez dérangé ce matin, et qui ne devait point s'attendre à cela de votre part. Si l'on venait vous empêcher de dormir, vous, est-ce que vous seriez content?

Les yeux de Monsoreau erraient avec effroi sur l'entourage de Henri.

— Quoi! s'écria-t-il en voyant une place vide près du roi.

— Allons donc, dit Chicot!..

— M. le duc d'Anjou, s'écria le grand-veneur.

— Taïaut, taïaut, dit le Gascon, voilà la bête lancée.

— Il est parti aujourd'hui! exclama le comte.

— Il *est* parti aujourd'hui, répondit Chicot, mais il est possible qu'il *ait* parti hier au soir. Vous n'êtes pas philologue, mon prince; mais demandez au roi qui l'est. Quand, c'est-à-dire à quel moment a disparu ton frère, Henriquet?

— Cette nuit, répondit le roi.

— Le duc, le duc est parti! murmura Monsoreau, blême et tremblant. Ah! mon Dieu! que me dites-vous là, Sire?

— Je ne dis pas, reprit le roi, que mon frère soit parti, je dis seulement que, cette nuit, il a disparu, et que ses meilleurs amis ne savent point où il est.

— Oh! fit le comte avec colère, si je croyais cela.

— Eh bien! eh bien! que feriez-vous? d'ailleurs, voyez un peu le grand malheur, quand il conterait quelques douceurs à Mme de Monsoreau. C'est le galant de la famille, que notre ami François; il l'était pour le roi Charles IX, du temps que le roi Charles IX vivait, et il l'est pour le roi Henri III, qui a autre chose à faire que d'être galant; que diable, c'est bien le moins qu'il y ait à la cour un prince qui représente l'esprit français.

— Le duc, le duc parti! répéta Monsoreau; en êtes-vous bien sûr, monsieur?

— Et vous? demanda Chicot.

Le grand-veneur se tourna encore une fois vers la place occupée ordinairement par le duc, près de son frère, place qui continuait de demeurer vide.

— Je suis perdu! murmura-t-il avec un mouvement si marqué pour fuir, que Chicot le retint.

— Tenez-vous donc tranquille, mordieu! vous ne faites que bouger, et cela fait mal au cœur au roi. Mort de ma vie! je voudrais bien être à la place de votre femme, ne fût-ce que pour voir tout le jour un prince à deux nez, et pour entendre M. Aurilly, qui joue du luth comme feu Orphée. Quelle chance elle a, votre femme! quelle chance!

Monsoreau frissonna de colère.

— Tout doux, monsieur le grand-veneur, dit Chicot, cachez donc votre joie; voici la séance qui s'ouvre; c'est indécent de manifester ainsi ses passions; écoutez le discours du roi.

Force fut au grand-veneur de se tenir à sa place, car en effet petit à petit la salle du Louvre s'était remplie : il demeura donc immobile, et dans l'attitude du cérémonial. Toute l'assemblée avait pris séance, M. de Guise venait d'entrer et de plier le genou devant le roi, non sans jeter, lui aussi, un regard de surprise inquiète sur le siége laissé vacant par M. le duc d'Anjou.

Le roi se leva. Les hérauts commandèrent le silence.

X.

COMMENT LE ROI NOMMA UN CHEF QUI N'ÉTAIT NI SON ALTESSE LE DUC D'ANJOU NI MONSEIGNEUR LE DUC DE GUISE.

Messieurs, dit le roi au milieu du plus profond silence et après s'être assuré que d'Epernon, Schomberg, Maugiron et Quélus, remplacés dans leur garde par un poste de dix Suisses, étaient venus le rejoindre, et se tenaient derrière lui. Messieurs, un roi entend également, placé qu'il est pour ainsi dire entre le ciel et la terre, les voix qui viennent d'en haut et les voix qui viennent d'en bas, c'est-à-dire ce que commande Dieu et ce que demande son peuple. C'est une garantie pour tous mes sujets, et je comprends aussi parfaitement cela, que l'association de tous les pouvoirs réunis en un seul faisceau pour défendre la foi catholique. Aussi ai-je pour agréable le conseil que nous a donné mon cousin de Guise. Je déclare donc la sainte Ligue bien et dûment autorisée et instituée, et comme il faut qu'un si grand corps ait une bonne et puissante tête, comme il importe que le chef appelé à soutenir l'église soit un des fils les plus zélés

de l'église, et que ce zèle lui soit imposé par sa nature même et sa charge. je prends un prince chrétien pour le mettre à la tête de la Ligue, et je déclare que désormais ce chef s'appellera...

Henri fit à dessein une pose.

Le vol d'un moucheron eût fait événement au milieu de l'immobilité générale.

Henri répéta :

— Et je déclare que ce chef s'appellera: Henri de Valois, roi de France et de Pologne.

Henri, en prononçant ces paroles, avait haussé la voix avec une sorte d'affectation, en signe de triomphe et pour échauffer l'enthousiasme de ses amis prêts à éclater, comme aussi pour achever d'écraser les ligueurs dont les sourds murmures décelaient le mécontentement, la surprise et l'épouvante.

Quant au duc de Guise, il était demeuré anéanti ; de larges gouttes de sueur coulaient de son front, il échangea un regard avec le duc de Mayenne et le cardinal son frère, qui se tenaient au milieu de deux groupes de chefs, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche.

Monsoreau, plus étonné que jamais de l'absence du duc d'Anjou, commença à se rassurer en se rappelant les paroles de Henri III.

En effet le duc pouvait être disparu sans être parti.

Le cardinal quitta, sans affectation, le groupe dans lequel il se trouvait, et se glissa jusqu'à son frère.

— François, lui dit-il, à l'oreille, ou je me trompe fort, ou nous ne sommes plus en sûreté ici. Hâtons-nous de prendre congé, car la populace est étrange, et le roi qu'elle exécrait hier, va devenir son idole pour quelques jours.

— Soit, dit Mayenne, partons. Attendez notre frère ici, moi, je vais préparer la retraite.

— Allez.

Pendant ce temps, le roi avait signé le premier l'acte préparé sur la table et dressé d'avance par M. de Morvilliers, la seule personne qui fût, avec la reine-mère, dans la connaissance du secret; puis il avait, de ce ton goguenard qu'il savait si bien prendre dans l'occasion, dit en nasillant à M. de Guise :

— Signez donc, mon beau cousin.

Et il lui avait passé la plume.

Puis, lui désignant la place du bout du doigt.

— Là, là, avait-il dit, au-dessous de moi. Maintenant passez à M. le cardinal et à M. le duc de Mayenne.

Mais le duc de Mayenne était déjà au bas des degrés, et le cardinal dans l'autre chambre.

Le roi remarqua leur absence.

— Alors, passez à M. le grand-veneur, dit-il.

Le duc signa, passa la plume au grand-veneur et fit un mouvement pour se retirer.

— Attendez, dit le roi.

Et pendant que Quélus reprenait d'un air narquois la plume des mains de M. de Monsoreau, et que non seulement toute la noblesse présente, mais encore tous les chefs de corporations convoqués pour ce grand événement s'apprêtaient à signer au-dessous du roi, et sur des feuilles volantes auxquelles devaient faire suite les différens registres où, la veille, chacun avait pu, qu'il fût petit ou grand, noble ou vilain, inscrire son nom en toutes lettres, pendant ce temps, le roi disait au duc Guise :

— Mon cousin, c'était votre avis, je crois, de faire pour la garde de notre capitale, une bonne armée avec toutes les forces de la Ligue? L'armée est faite, et convenablement faite, puisque le général naturel des Parisiens, c'est le roi.

— Assurément, Sire, répondit le duc, sans trop savoir ce qu'il disait.

— Mais je n'oublie pas, continua le roi, que j'ai une autre armée à commander, et que ce commandement appartient de droit au premier homme de guerre du royaume. Tandis que moi je commanderai la Ligue, allez donc commander l'armée, mon cousin.

— Et quand dois-je partir? demanda le duc.

— Sur-le-champ, répondit le roi.

— Henri, Henri, fit Chicot, que l'étiquette empêcha de courir sus au roi pour l'arrêter en pleine harangue, comme il en avait bonne envie.

Mais comme le roi ne l'avait pas entendu, ou, s'il l'avait entendu, ne l'avait pas compris, il s'avança révérencieusement, tenant à la main une énorme plume, et se faisant jour jusqu'à ce qu'il fût près du roi :

— Tu te tairas, j'espère, double niais, lui dit-il tout bas.

Mais il était déjà trop tard. Le roi, comme nous l'avons vu, avait déjà annoncé au duc de Guise sa nomination, et lui remettait son brevet signé à l'avance, et cela malgré tous les gestes et toutes les grimaces du Gascon.

Le duc de Guise prit son brevet et sortit.

Le cardinal l'attendait à la porte de la salle, et le duc de Mayenne les attendait tous deux à la porte du Louvre.

Ils montèrent à cheval à l'instant même, et dix minutes ne s'étaient point écoulées, que tous trois étaient hors de Paris.

Le reste de l'assemblée se retira peu à peu. Les uns criaient vive le Roi! les autres criaient vive la Ligue!

— Au moins, dit Henri en riant, j'ai résolu un grand problème.

— Oh! oui, murmura Chicot, tu es un fier mathématicien, va!

— Sans doute, reprit le roi, en faisant pousser à tous ces coquins les deux cris opposés, je suis parvenu à leur faire crier la même chose.

— *Sta benè!* dit la reine-mère à Henri, en lui serrant la main.

— Crois cela et bois du lait, dit le Gascon ;

elle enrage, ses Guises sont presque applatis du coup.

— Oh ! Sire, Sire, s'écrièrent les favoris, en s'approchant tumultueusement du roi, la sublime imagination que vous avez eue là !

— Ils croient que l'argent va leur pleuvoir comme manne, dit Chicot à l'autre oreille du roi.

Henri fut reconduit en triomphe à son appartement ; au milieu du cortége qui accompagnait et suivait le roi, Chicot jouait le rôle du détracteur antique, en poursuivant son maître de ses lamentations.

Cette persistance de Chicot à rappeler au demi-dieu du jour qu'il n'était qu'un homme, frappa le roi au point qu'il congédia tout le monde, et demeura seul avec Chicot.

— Ah ça, dit Henri en se retournant vers le Gaspon, savez-vous que vous n'êtes jamais content, maître Chicot, et que cela devient assommant ? Que diable ! ce n'est pas de la complaisance que je vous demande, c'est du bon sens.

— Tu as raison, Henri, dit Chicot, car c'est ce dont tu as le plus besoin.

— Conviens au moins que le coup est bien joué ?

— C'est justement de cela que je ne veux pas convenir.

— Ah ! tu es jaloux, monsieur le roi de France ?

— Moi, Dieu m'en garde ! Je choisirais mieux mes sujets de jalousie.

— Corbleu ! monsieur l'épilogueur !...

— Oh ! quel amour-propre féroce !

— Voyons, suis-je, ou non, roi de la Ligue ?

— Certainement, et c'est incontestable, tu l'es. Mais.

— Mais quoi ?

— Mais tu n'es plus roi de France.

— Et qui donc est roi de France ?

— Tout le monde, excepté toi, Henri ; ton frère d'abord.

— Mon frère ? de qui veux-tu parler ?

— De M. d'Anjou, parbleu.

— Que je tiens prisonnier.

— Oui, car tout prisonnier qu'il est, il est sacré et toi tu ne l'es pas.

— Par qui est-il sacré ?

— Par le cardinal de Guise ; en vérité, Henri, je te conseille de parler encore de ta police ; on sacre un roi à Paris devant trente-trois personnes, en pleine église Sainte-Geneviève, et tu ne le sais pas.

— Ouais ; et tu le sais, toi ?

— Certainement que je le sais.

— Et comment peux-tu savoir ce que je ne sais pas ?

— Ah ! parce que tu fais faire ta police par M. de Morvilliers, et que moi je fais ma police moi-même.

Le roi fronça le sourcil.

— Nous avons donc déjà, comme roi de France, sans compter Henri de Valois, nous avons François d'Anjou, puis nous avons encore, voyons, dit Chicot en ayant l'air de chercher, nous avons encore le duc de Guise.

— Le duc de Guise ?

— Le duc de Guise, Henri de Guise, Henri le Balafré. Je répéte donc : nous avons encore le duc de Guise.

— Beau roi, en vérité, que j'exile, que j'envoie à l'armée.

— Bon ! comme si on ne t'avait pas exilé en Pologne, toi ; comme s'il n'y avait pas plus près de la Charité au Louvre que de Cracovie à Paris ! Ah ! il est vrai que tu l'envoies à l'armée ; voilà où est la finesse du coup, l'habileté de la botte ; tu l'envoies à l'armée, c'est-à-dire que tu mets trente mille hommes sous ses ordres ; ventre de biche, et quelle armée !... une vraie armée... ce n'est pas comme ton armée de la Ligue... Non... non... une armée de bourgeois, c'est bon pour Henri de Valois, roi des mignons ; à Henri de Guise, il faut une armée de soldats, et de quels soldats ? durs, aguerris, roussis par le canon, capables de dévorer vingt armées de la Ligue, de sorte que si, étant roi de fait, Henri de Guise avait un jour la sotte fantaisie de le devenir de nom, il n'aurait qu'à tourner ses trompettes du côté de la capitale, et dire : « En avant ! avalons Paris d'une bouchée, et Henri de Valois et le Louvre avec, » ils le feraient, les drôles, je les connais.

— Vous oubliez une chose seulement dans votre argumentation, illustre politique que vous êtes, dit Henri.

— Ah dam ! cela, c'est possible, surtout si ce que j'oublie est un quatrième roi.

— Non ; vous oubliez, dit Henri avec un suprême dédain, que, pour songer à régner sur la France, quand c'est un Valois qui porte la couronne, il faut un peu regarder en arrière et compter ses ancêtres. Que pareille idée vienne à M. d'Anjou, passe encore ; il est de race à y prétendre, lui ; ses aïeux sont les miens ; il peut y avoir lutte et balance entre nous, car entre nous c'est une question de primogéniture, et voilà tout. Mais M. de Guise... allons donc, maître Chicot, allez étudier le blason, notre ami, et dites-nous si les fleurs de lys de France ne sont pas de meilleure maison que les merlettes de Lorraine.

— Eh ! eh ! fit Chicot, voilà justement où est l'erreur, Henri.

— Comment, où est l'erreur ?

— Sans doute. M. de Guise est de bien meilleure maison que tu ne crois, va.

— De meilleure maison que moi, peut-être ? dit Henri en souriant.

— Il n'y a pas de peut-être, mon petit Henriquet.

— Vous êtes fou, Monsieur Chicot.

— Dam ! c'est mon titre.

— Mais je dis véritablement fou; mais je dis fou à lier. Allez apprendre à lire, mon ami.

— Eh bien! Henri, dit Chicot, toi qui sais lire, toi qui n'as pas besoin de retourner comme moi à l'école, lis un peu ceci.

Et Chicot tira de sa poitrine le parchemin sur lequel Nicolas David avait écrit la généalogie que nous connaissons, celle-là même qui était revenue d'Avignon, approuvée par le pape, et qui faisait descendre Henri de Guise de Charlemagne.

Henri pâlit dès qu'il eut jeté les yeux sur le parchemin, et reconnu, près de la signature du légat, le sceau de saint Pierre.

— Qu'en dis-tu, Henri? demanda Chicot; les fleurs de lys sont un peu distancées, hein? Ventre de biche, les merlettes me paraissent vouloir voler aussi haut que l'aigle de César; prends-y garde, mon fils!

— Mais par quels moyens t'es-tu procuré cette généalogie?

— Moi! est-ce que je m'occupe de ces choses-là? elle est venue me trouver toute seule.

— Mais où était-elle avant de venir te trouver?

— Sous le traversin d'un avocat.

— Et comment s'appelait cet avocat?

— Maître Nicolas David.

— Où était-il?

— A Lyon.

— Et qui l'a été prendre à Lyon sous le traversin de cet avocat?

— Un de mes bons amis.

— Que fait cet ami?

— Il prêche.

— C'est donc un moine?

— Juste.

— Et qui se nomme?

— Gorenflot.

— Comment, s'écria Henri! cet abominable ligueur qui a fait ce discours incendiaire à Sainte-Geneviève, et qui, hier, dans les rues de Paris, m'insultait?

— Te rappelles-tu l'histoire de Brutus qui faisait le fou...

— Mais c'est donc un profond politique que ton Génovéfin?

— Avez-vous entendu parler de M. Machiavelli, secrétaire de la république de Florence? votre grand-mère est son élève.

— Alors, il a soustrait cette pièce à l'avocat.

— Ah! bien oui, soustrait, il la lui a prise de force.

— A Nicolas David, à ce spadassin?

— A Nicolas David, à ce spadassin.

— Mais il est donc brave, ton moine?

— Comme Bayard.

— Et ayant fait ce beau coup, il ne s'est pas encore présenté devant moi pour recevoir sa récompense?

— Il est rentré humblement dans son couvent, et il ne demande qu'une chose, c'est qu'on oublie qu'il en est sorti.

— Mais il est donc modeste?

— Comme saint Crépin.

— Chicot, foi de gentilhomme, ton ami aura la première abbaye vacante, dit le roi.

— Merci pour lui, Henri.

Puis à lui-même:

— Ma foi, se dit Chicot, le voilà entre Mayenne et Valois, entre une corde et une prébende; sera-t-il pendu, sera-t-il abbé? Bien fin qui pourrait le dire.

En tout cas, s'il dort encore, il doit faire en ce moment-ci de drôles de rêves.

XI.

ÉTÉOCLE ET POLYNICE.

Cette journée de la Ligue finissait tumultueuse et brillante comme elle avait commencé.

Les amis du roi se réjouissaient; les prédicateurs de la Ligue se préparaient à canoniser frère Henri, et s'entretenaient, comme on avait fait autre fois pour saint Maurice, des grandes actions guerrières de Henri de Valois, dont la jeunesse avait été si éclatante.

Les favoris disaient: enfin le lion s'est réveillé.

Les ligueurs disaient: enfin le renard a deviné le piége.

Et, comme le caractère de la nation française est principalement l'amour-propre, et que les Français n'aiment pas les chefs d'une intelligence inférieure, les conspirateurs eux-mêmes se réjouissaient d'être joués par leur roi.

Il est vrai que les principaux d'entre eux s'étaient mis à l'abri.

Les trois princes lorrains, comme on l'a vu, avaient quitté Paris à franc-étrier, et leur agent principal, M. de Monsoreau, allait sortir du Louvre pour faire ses préparatifs de départ, dans le but de rattraper le duc d'Anjou.

Mais, au moment où il allait mettre le pied sur le seuil, Chicot l'aborda. Le palais était vide de ligueurs, le Gascon ne craignait plus rien pour son roi.

— Où allez-vous donc en si grande hâte, Monsieur le grand-veneur? demanda-t-il.

— Auprès de Son Altesse, répondit laconiquement le comte.

— Auprès de Son Altesse?

— Oui! je suis inquiet de Monseigneur. Nous ne vivons pas dans un temps où les princes puissent se mettre en route sans une bonne suite.

— Oh! celui-là est si brave, dit Chicot, qu'il en est téméraire.

Le grand-veneur regarda le Gascon.

— En tout cas, lui dit-il, si vous êtes inquiet, je le suis bien plus encore, moi!

— De qui ?

— Toujours de la même altesse.

— Pourquoi ?

— Vous ne savez pas ce que l'on dit ?

— Ne dit-on pas qu'il est parti ? demanda le comte.

— On dit qu'il est mort, souffla tout bas le Gascon à l'oreille de son interlocuteur.

— Bah ! fit Monsoreau avec une intonation de surprise qui n'était pas exempte d'une certaine joie ; vous disiez qu'il était en route.

— Dam ! on me l'avait persuadé. Je suis de si bonne foi, moi, que je crois toutes les bourdes qu'on me conte ; mais, maintenant, voyez-vous, j'ai tout lieu de croire, pauvre prince, que, s'il est en route, c'est pour l'autre monde.

— Voyons, qui vous donne ces funèbres idées ?

— Il est entré au Louvre hier, n'est-ce pas ?

— Sans doute, puisque j'y suis entré avec lui.

— Eh bien ! on ne l'en a pas vu sortir.

— Du Louvre ?

— Non.

— Mais Aurilly ?

— Disparu !

— Mais ses gens ?

— Disparus ! disparus ! disparus !

— C'est une raillerie, n'est-ce pas, Monsieur Chicot ? dit le grand-veneur.

— Demandez !

— A qui ?

— Au roi.

— On n'interroge point Sa Majesté ?

— Bah ! il n'y a que la manière de s'y prendre.

— Voyons, dit le comte, je ne puis rester dans un pareil doute.

Et quittant Chicot, ou plutôt marchant devant lui, il s'achemina vers le cabinet du roi.

Sa Majesté venait de sortir.

— Où est allé le roi ? demanda le grand-veneur ; je dois lui rendre compte de certains ordres qu'il m'a donnés.

— Chez M. le duc d'Anjou, répondit celui auquel il s'adressait.

— Chez M. le duc d'Anjou ! dit le comte à Chicot ; le prince n'est donc pas mort ?

— Heu ! fit le Gascon, m'est avis qu'il n'en vaut guère mieux.

Pour le coup, les idées du grand-veneur s'embrouillèrent tout-à-fait ; il devenait certain que M. d'Anjou n'avait pas quitté le Louvre. Certains bruits qu'il recueillit, certains mouvemens de gens d'office lui confirmèrent la vérité.

Or, comme il ignorait les véritables causes de l'absence du prince, cette absence l'étonnait au-delà de toute mesure dans un moment si décisif.

Le roi, en effet, était allé chez le duc d'Anjou ; mais comme le grand-veneur, malgré le grand désir où il était de savoir ce qui se passait chez le prince, ne pouvait y pénétrer, force lui fut d'attendre les nouvelles dans le corridor.

— Nous avons dit que, pour assister à la séance, les quatre mignons s'étaient fait remplacer par des Suisses ; mais, aussitôt la séance finie, malgré l'ennui que leur causait la garde qu'ils montaient près du prince, le désir d'être désagréables à Son Altesse en lui apprenant le triomphe du roi, l'avait emporté sur l'ennui, et ils étaient venus reprendre leur poste, Schomberg et d'Epernon dans le salon, Maugiron et Quélus dans la chambre même de Son Altesse.

François, de son côté, s'ennuyait mortellement, de cette ennui terrible, doublé d'inquiétudes, et il faut le dire, la conversation de ces Messieurs n'était pas faite pour le distraire.

— Vois-tu, disait Quélus à Maugiron, d'un bout de la chambre à l'autre, et comme si le prince n'eût point été là, vois-tu, Maugiron, je commence depuis une heure seulement à apprécier notre ami Valois : en vérité c'est un grand politique.

— Explique ton dire, répondit Maugiron, en se carrant dans une chaise longue.

— Le roi a parlé tout haut de la conspiration, donc il la dissimulait; s'il la dissimulait, c'est qu'il la craignait; s'il en a parlé tout haut, c'est qu'il ne la craint plus.

— Logique, répondit Maugiron.

— S'il ne la craint plus, il va la punir ; tu connais Valois, il brille certainement par un grand nombre de qualités, mais sa resplendissante personne est assez obscure à l'endroit de la clémence.

— Accordé.

— Or, s'il punit la susdite conspiration, ce sera par un procès ; s'il y a procès, nous allons jouir, sans nous déranger, d'une seconde représentation de l'affaire d'Amboise.

— Beau spectacle, morbleu !

— Oui, et dans lequel nos places sont marquées d'avance, à moins que...

— Voyons l'à moins que...

— A moins que... c'est possible encore... à moins qu'on ne laisse de côté les formes judiciaires, à cause de la position des accusés, et qu'on n'arrange cela sous le manteau de la cheminée, comme on dit.

— Je suis pour ce dernier avis, dit Maugiron ; c'est assez comme cela que se traitent d'habitude les affaires de famille, et cette dernière conspiration est une véritable affaire de famille.

Aurilly lança un coup d'œil inquiet au prince.

— Ma foi, dit Maugiron, je sais une chose, moi ; c'est, qu'à la place du roi, je n'épargnerais pas les grossestêtes ; en vérité, parce qu'ils sont deux fois plus coupables que les autres en se permettant de conspirer, ces messieurs se croient toute conspiration permise. Je dis donc que j'en sanglerais un ou deux, un surtout, mais là, carrément ; puis je noierais tout le

fretin. La Seine est profonde au-devant de la tour de Nesle, et, à la place du roi, parole d'honneur, je ne résisterais pas à la tentation.

— En ce cas, dit Quélus, je crois qu'il ne serait point mal de faire revivre la fameuse invention des sacs.

— Et quelle était cette invention? demanda Maugiron.

— Une fantaisie royale qui date de 1350 à peu près; voici la chose: on enfermait un homme dans un sac en compagnie de trois ou quatre chats, puis on jetait le tout à l'eau. Les chats, qui ne peuvent pas souffrir l'humidité, ne se sentaient pas plus tôt à la Seine qu'ils s'en prenaient à l'homme de l'accident qui leur arrivait; alors il se passait dans ce sac des choses que malheureusement on ne pouvait pas voir.

— En vérité, dit Maugiron, tu es un puits de science. Quélus, et ta conversation est des plus intéressantes.

— On pourrait ne pas appliquer cette invention aux chefs; les chefs ont toujours droit de réclamer le bénéfice de la décapitation en place publique, ou de l'assassinat dans quelque coin. Mais, comme tu le disais, au fretin, et par fretin j'entends les favoris, les écuyers, les maîtres d'hôtel, les joueurs de luth...

— Messieurs, balbutia Aurilly, pâle de terreur.

— Ne réponds donc pas, Aurilly, dit François, cela ne peut s'adresser à moi, ni par conséquent à ma maison; on ne raille pas les princes du sang, en France.

— Non, on les traite plus sérieusement, dit Quélus, on leur coupe le cou, Louis XI ne s'en privait pas, lui, le grand roi! témoin M. de Nemours.

Les mignons en étaient là de leur dialogue, lorsqu'on entendit du bruit dans le salon, que la porte de la chambre s'ouvrit, et que le roi parut sur le seuil.

François se leva.

— Sire, s'écria-t-il, j'en appelle à votre justice du traitement indigne que me font subir vos gens.

Mais Henri ne parut ni avoir vu ni avoir entendu son frère.

— Bonjour, Quélus, dit Henri en baisant son favori sur les deux joues; bonjour, mon enfant, ta vue me réjouit l'âme; et toi, mon pauvre Maugiron, comment allons-nous?

— Je m'ennuie à périr, dit Maugiron; j'avais cru, quand je me suis chargé de garder votre frère, Sire, qu'il était plus divertissant que cela. Fi! l'ennuyeux prince; est-ce bien le fils de votre père et de votre mère?

— Sire, vous l'entendez, dit François, est-il donc dans vos intentions royales, que l'on insulte ainsi votre frère?

— Silence, Monsieur, dit Henri sans se retourner, je n'aime pas que mes prisonniers se plaignent.

— Prisonnier tant qu'il vous plaira, mais ce prisonnier n'en est pas moins votre...

— Le titre que vous invoquez est justement celui qui vous perd dans mon esprit. Mon frère coupable, est coupable deux fois.

— Mais s'il ne l'est pas?

— Il l'est!

— De quel crime?

— De m'avoir déplu, Monsieur.

— Sire, dit François, humilié, nos querelles de famille ont-elles besoin d'avoir des témoins?

— Vous avez raison. Messieurs, mes amis, laissez-moi donc causer un instant avec M. mon frère.

— Sire, dit tout bas Quélus, ce n'est pas prudent à Votre Majesté de rester entre deux ennemis.

— J'emmène Aurilly, dit Maugiron à l'autre oreille du roi.

Les deux gentilshommes emmenèrent Aurilly, à la fois brûlant de curiosité et mourant d'inquiétude.

— Nous voici donc seuls, dit le roi.

— J'attendais ce moment avec impatience, Sire.

— Et moi aussi; ah! vous en voulez à ma couronne, mon digne Etéocle; ah! vous vous faisiez de la Ligue un moyen et du trône un but. Ah! l'on vous sacrait dans un coin de Paris, dans une église perdue, pour vous montrer tout-à coup aux Parisiens tout reluisant d'huile sainte.

— Hélas, dit François, qui sentait monter peu à peu la colère du roi, Votre Majesté ne me laisse pas parler.

— Pourquoi faire? dit Henri, pour mentir, ou pour me dire du moins des choses que je sais aussi bien que vous; mais non, vous mentiriez, mon frère, car l'aveu de ce que vous avez fait, ce serait l'aveu que vous méritez la mort! Vous mentiriez, et c'est une honte que je vous épargne.

— Mon frère, mon frère, dit François éperdu, est-ce bien votre intention de m'abreuver de pareils outrages?

— Alors, si ce que je vous dis peut être tenu pour outrageant, c'est moi qui mens, et je ne demande pas mieux que de mentir. Voyons, parlez, parlez, j'écoute; apprenez nous comment vous n'êtes pas un déloyal, et qui pis est un maladroit.

— Je ne sais ce que Votre Majesté veut dire, et elle semble avoir pris à tâche de me parler par énigmes.

— Alors, je vais vous expliquer mes paroles, moi, s'écria Henri d'une voix pleine de menaces, et qui vibrait à la portée des oreilles de François: oui, vous avez conspiré contre moi, comme vous avez autrefois conspiré contre mon frère Charles; seulement, autrefois c'était à l'aide du roi de Navarre, aujourd'hui c'est à l'aide du duc de Gui e. Beau projet,

que j'admire et qui vous eût fait une riche place dans l'histoire des usurpateurs. Il est vrai qu'autrefois vous rampiez comme un serpent, et qu'aujourd'hui vous voulez mordre comme un lion ; après la perfidie, la force ouverte ; après le poison, l'épée.

— Le poison ! Que voulez-vous dire, Monsieur ? s'écria François, pâle de rage et cherchant, comme cet Étéocle à qui Henri l'avait comparé, une place où frapper Polynice avec ses regards de flamme, à défaut de glaive et de poignard Quel poison ?

— Le poison avec lequel tu as assassiné notre frère Charles ; le poison que tu destinais à Henri de Navarre, ton associé. Il est connu, va, ce poison fatal ; notre mère en a usé tant de fois. Voilà sans doute pourquoi tu y as renoncé à mon égard ; voilà pourquoi tu as voulu prendre des airs de capitaine, en commandant les milices de la Ligue. Mais regarde-moi bien en face, François, continua Henri en faisant vers son frère un pas menaçant, et demeure bien convaincu qu'un homme de ta trempe ne tuera jamais un homme de la mienne.

François chancela sous le poids de cette terrible attaque ; mais, sans égards, sans miséricorde pour son prisonnier. le roi reprit :

— L'épée ! l'épée ! Je voudrais bien te voir dans cette chambre seul à seul avec moi, tenant une épée. Je t'ai déjà vaincu en fourberie, François ; car, moi aussi, j'ai pris des chemins tortueux pour arriver au trône de France ; mais ces chemins, il fallait les franchir en passant sur le ventre d'un million de Polonais : à la bonne heure. Si vous voulez être fourbe, soyez-le, mais de cette façon ; si vous voulez m'imiter, imitez-moi. mais pas en me rapetissant. Voilà des intrigues royales, voilà de la fourberie digne d'un capitaine ; donc, je le répète, en ruses tu es vaincu, et dans un combat loyal tu serais tué ; ne songe donc plus à lutter d'une façon ni de l'autre ; car, dès à présent, j'agis en roi, en maître, en despote ; dès à présent je te surveille dans tes oscillations, je te poursuis dans tes ténèbres, et, à la moindre hésitation, à la moindre obscurité, au moindre doute, j'étends ma large main sur toi. chétif. et je te jette pantelant à la hache de mon bourreau.

Voilà ce que j'avais à te dire relativement à nos affaires de famille, mon frère ; voilà pourquoi je voulais te parler tête-à-tête, François ; voilà pourquoi je vais ordonner à mes amis de te laisser seul cette nuit, afin que, dans la solitude, tu puisses méditer mes paroles. Si la nuit porte conseil, comme on dit, ce doit être surtout aux prisonniers.

— Ainsi, murmura le duc, par un caprice de Votre Majesté, sur un soupçon qui ressemble à un mauvais rêve que vous auriez fait, me voilà tombé dans votre disgrâce ?

— Mieux que cela, François : te voilà tombé sous ma justice.

— Mais au moins. Sire, fixez un terme à ma captivité, que je sache à quoi m'en tenir.

— Quand on vous lira votre jugement, vous le saurez.

— Ma mère ! ne pourrais-je voir ma mère !

— Pourquoi faire ? Il n'y avait que trois exemplaires au monde du fameux livre de chasse, que mon pauvre frère Charles a dévoré, dévoré, c'est le mot, et les deux autres sont : l'un à Florence et l'autre à Londres. D'ailleurs, je ne suis pas un Nemrod, moi, comme mon pauvre frère. Adieu ! François.

Le prince tomba atteré sur un fauteuil.

— Messieurs, dit le roi en rouvrant la porte, Messieurs. M. le duc d'Anjou m'a demandé la liberté de réfléchir cette nuit à une réponse qu'il doit me faire demain matin. Vous le laisserez donc seul dans sa chambre, sauf les visites de précaution que de temps en temps vous croirez devoir faire. Vous trouverez peut-être votre prisonnier un peu exalté par la conversation que nous venons d'avoir ensemble ; mais souvenez-vous qu'en conspirant contre moi. M. le duc d'Anjou a renoncé au titre de mon frère ; il n'y a, par conséquent, ici, qu'un captif et des gardes, pas de cérémonies ; si le captif vous désoblige, avertissez-moi, j'ai la Bastille sous ma main, et dans la Bastille, maitre Laurent Testu, le premier homme du monde pour dompter les rebelles humeurs.

— Sire ! Sire ! murmura François, tentant un dernier effort, souvenez-vous que je suis votre...

— Vous étiez aussi le frère de Charles IX, je crois, dit Henri.

— Mais au moins, qu'on me rende mes serviteurs, mes amis.

— Plaignez-vous. Je me prive des miens pour vous les donner.

Et Henri referma la porte sur la face de son frère, qui recula, pâle et chancelant, jusqu'à son fauteuil, dans lequel il tomba.

XII.

COMMENT ON NE PERD PAS TOUJOURS SON TEMPS EN FOUILLANT DANS LES ARMOIRES VIDES.

La scène que venait d'avoir le duc d'Anjou avec le roi lui avait fait considérer sa position comme tout-à-fait désespérée. Les mignons ne lui avaient rien laissé ignorer de ce qui s'était passé au Louvre ; ils lui avaient montré la défaite de MM. de Guise et le triomphe de Henri plus grands encore qu'ils n'étaient en réalité ; il avait entendu la voix du peuple criant, chose qui lui avait paru incompréhensible d'abord : Vive le roi et vive la Ligue ! Il se sentait abandonné des principaux chefs, qui, eux aussi, avaient à défendre leurs personnes. Abandonné

de sa famille, décimée par les empoisonnemens et par les assassinats, divisée par les ressentimens et les discordes, il soupirait en tournant les yeux vers ce passé que lui avait rappelé le roi, et en songeant que. dans sa lutte contre Charles IX il avait au moins pour confidens ou plutôt pour dupes ces deux âmes dévouées, ces deux épées flamboyantes qu'on appelait Coconnas et La Mole.

Le regret de certains avantages perdus est le remords pour beaucoup de consciences.

Pour la première fois de sa vie, en se sentant seul et isolé, M. d'Anjou éprouva comme une espèce de remords d'avoir sacrifié la Mole et Coconnas.

Dans ce temps-là sa sœur Marguerite l'aimait, le consolait. Comment avait-il récompensé sa sœur Marguerite ?

Restait sa mère, la reine Catherine. Mais sa mère ne l'avait jamais aimé. Elle ne s'était jamais servi de lui que comme il se servait des autres, c'est-à-dire à titre d'instrument; et François se rendait justice. Une fois aux mains de sa mère, il sentait qu'il ne s'appartenait pas plus que le vaisseau ne s'appartient au milieu de l'Océan. lorsque souffle la tempête.

Il songea que récemment encore il avait près de lui un cœur qui valait tous les cœurs, une épée qui valait toutes les épées.

Bussy, le brave Bussy lui revint tout entier à la mémoire.

Ah ! pour le coup ce fut alors que le sentiment qu'éprouva François ressembla à du remords, car il avait désobligé Bussy pour plaire à Monsoreau, parce que Monsoreau savait son secret, et voilà tout à coup que ce secret. dont menaçait toujours Monsoreau, était parvenu à la connaissance du roi, de sorte que Monsoreau n'était plus à craindre.

Il s'était donc brouillé avec Bussy inutilement et surtout gratuitement, action qui, comme l'a dit depuis un grand politique, était bien plus qu'un crime, était une faute.

Or, quel avantage c'eût été pour le prince, dans la situation où il se trouvait, que de savoir que Bussy, Bussy reconnaissant, et par conséquent fidèle, veillait sur lui ; Bussy l'invincible ; Bussy le cœur loyal ; Bussy le favori de tout le monde, tant un cœur loyal et une lourde main font d'amis à quiconque a reçu l'un de Dieu et l'autre du hasard.

Bussy veillant sur lui, c'était la liberté probable, c'était la vengeance certaine.

Mais, comme nous l'avons dit, Bussy, blessé au cœur, boudait le prince et s'était retiré sous sa tente, et le prisonnier restait avec cinquante pieds de hauteur à franchir pour descendre dans les fossés, et quatre mignons à mettre hors de combat pour pénétrer jusqu'au corridor.

Sans compter que les cours étaient pleines de Suisses et de soldats.

Aussi de temps en temps il revenait à la fenêtre, et plongeait son regard jusqu'au fond des fossés ; mais une pareille hauteur était capable de donner le vertige aux plus braves, et M. d'Anjou était loin d'être à l'épreuve des vertiges.

Sans compter que, d'heure en heure, un des gardiens du prince, soit Schomberg, soit Maugiron, tantôt d'Epernon, tantôt Quélus, entrait, et sans s'inquiéter de la présence du prince, quelquefois même sans le saluer, faisait sa tournée, ouvrant les portes et les fenêtres, fouillant les armoires et les bahuts, regardant sous les lits et sous les tables, s'assurant même que les rideaux étaient à leur place, et que les draps n'étaient point découpés en lanières.

De temps en temps ils se penchaient en dehors du balcon, et les quarante-cinq pieds de hauteur les rassuraient.

— Ma foi, dit Maugiron, en rentrant de faire sa perquisition, moi j'y renonce ; je demande à ne plus bouger du salon, où, le jour, nos amis viennent nous voir, et à ne plus me réveiller, la nuit, de quatre heures en quatre heures, pour aller faire visite à M. le duc d'Anjou.

— C'est qu'aussi, dit d'Epernon, on voit bien que nous sommes de grands enfants, et que nous avons toujours été capitaines, et jamais soldats, nous ne savons pas en vérité interpréter une consigne.

— Comment cela ? demanda Quélus.

— Sans doute ; que demande le roi ? c'est que nous gardions M. d'Anjou et non pas que nous le regardions.

— D'autant mieux, dit Maugiron, qu'il est bon à garder, mais qu'il n'est pas beau à regarder.

— Fort bien, dit Schomberg, mais prenons garde de nous relâcher de notre surveillance, le diable est fin.

— Soit, dit d'Epernon, mais il ne suffit pas d'être fin, ce me semble, pour passer sur le corps à quatre gaillards comme nous.

Et d'Epernon, se redressant, frisa superbement sa moustache.

— Il a raison, dit Quélus.

— Bon ! répondit Schomberg, crois-tu donc M. le duc d'Anjou assez niais pour essayer de s'enfuir précisément par notre galerie ; s'il tient absolument à se sauver, il fera un trou dans le mur.

— Avec quoi ? il n'a pas d'armes.

— Il a les fenêtres, dit assez timidement Schomberg, qui se rappelait avoir lui-même mesuré la profondeur des fossés.

— Ah ! les fenêtres ! il est charmant, sur ma parole, s'écria d'Epernon, bravo Schomberg ! les fenêtres ! c'est-à dire que tu sauterais quarante cinq pieds de hauteur.

— J'avoue que quarante-cinq pieds...

— Eh bien ! lui qui boite, lui qui est lourd, lui qui est peureux comme....

— Toi, dit Schomberg.

— Mon cher, dit d'Epernon, tu sais bien que je n'ai peur que des fantômes; ça, c'est une affaire de nerfs.

— C'est, dit gravement Quélus, que tous ceux qu'il a tués en duel lui sont apparus la même nuit.

— Ne rions pas, dit Maugiron; j'ai lu une foule d'évasions miraculeuses, avec les draps, par exemple.

— Ah! pour ceci, l'observation de Maugiron est des plus sensées, dit d'Epernon. Moi, j'ai vu à Bordeaux un prisonnier qui s'était sauvé avec ses draps.

— Tu vois, dit Schomberg.

— Oui, reprit d'Epernon, mais il avait les reins cassés et la tête fendue; son drap s'était trouvé d'une trentaine de pieds trop court, il avait été forcé de sauter, de sorte que l'évasion était complète: son corps s'était sauvé de sa prison, et son âme s'était sauvée de son corps.

— Eh bien! d'ailleurs, s'il s'échappe, dit Quélus, cela nous fera une chasse au prince du sang; nous le poursuivrons, nous le traquerons, et, en le traquant, sans faire semblant de rien, nous tâcherons de lui casser quelque chose.

— Et alors, mordieu! nous rentrerons dans notre rôle, s'écria Maugiron, nous sommes des chasseurs et non des geôliers.

La péroraison parut concluante, et l'on parla d'autre chose, tout en décidant néanmoins que d'heure en heure on continuerait de faire une visite dans la chambre de M. d'Anjou.

Les mignons avaient parfaitement raison en ceci que le duc d'Anjou ne tenterait jamais de fuir de vive force, et que, d'un autre côté, il ne se déciderait jamais à une évasion périlleuse ou difficile.

Ce n'est pas qu'il manquât d'imagination, le digne prince, et, nous devons même le dire, son imagination se livrait à un furieux travail, tout en se promenant de son lit au fameux cabinet occupé pendant deux ou trois nuits par La Mole, quand Marguerite l'avait recueilli pendant la soirée de la Saint-Barthélemy.

De temps en temps la figure pâle du prince allait se coller aux carreaux de la fenêtre donnant sur les fossés du Louvre. Au delà des fossés s'étendait une grève d'une quinzaine de pieds de large, et au-delà de cette grève, on voyait, au milieu de l'obscurité, se dérouler la Seine, calme comme un miroir.

De l'autre côté, au milieu des ténèbres, se dressait comme un géant immobile; c'était la tour de Nesle.

Le duc d'Anjou avait suivi le coucher du soleil, dans toutes ses phases; il avait suivi, avec l'intérêt qu'accorde le prisonnier à ces sortes de spectacles, la dégradation de la lumière et les progrès de l'obscurité. Il avait contemplé cet admirable spectacle du vieux Paris, avec ses toits dorés à une heure de distance, par les derniers feux du soleil, et argentés par les premiers rayons de la lune; puis, peu à peu il s'était senti saisis d'une grande terreur, en voyant d'immenses nuages rouler au ciel et annoncer, en s'accumulant au dessus du Louvre, un orage pour la nuit.

Entr'autres faiblesses, le duc d'Anjou avait celle de trembler au bruit de la foudre.

Alors il eût donné bien des choses pour que les mignons le gardassent encore à vue, dussent-ils l'insulter en le gardant.

Cependant, il n'y avait pas moyen de les rappeler: c'était donner trop beau jeu à leurs railleries.

Il essaya de se jeter sur son lit: impossible de dormir; il voulut lire, les caractères tourbillonnaient devant ses yeux, comme des diables noirs; il tenta de boire, le vin lui parut amer; il frôla du bout des doigts le luth d'Aurilly, resté suspendu à la muraille; mais il sentit que la vibration des cordes agissait sur ses nerfs de telle façon qu'il avait envie de pleurer.

Alors il se mit à jurer comme un païen, et à briser tout ce qu'il trouva à la portée de sa main. C'était un défaut de famille, et l'on y était habitué dans le Louvre.

Les mignons entr'ouvrirent la porte pour voir d'où venait cet horrible sabbat; puis, ayant reconnu que c'était le prince qui se distrayait, ils avaient refermé la porte, ce qui avait redoublé la colère du prisonnier.

Il venait justement de briser une chaise, quand un cliquetis au son duquel on ne se méprend jamais, un cliquetis cristallin retentit du côté de la fenêtre, et en même temps M. d'Anjou ressentit une douleur assez aiguë à la hanche.

Sa première idée fut qu'il était blessé d'un coup d'arquebuse, et que ce coup lui était tiré par quelque émissaire du roi.

— Ah! traître! ah! lâche! s'écria le prisonnier, tu me fais arquebuser comme tu me l'avais promis. Ah! je suis mort.

Et il se laissa aller sur le tapis.

Mais, en tombant, il posa la main sur un objet assez dur, plus inégal et surtout plus gros que ne l'est la balle d'une arquebuse.

— Oh! une pierre, dit-il, c'est donc un coup de fauconneau? mais encore j'eusse entendu l'explosion.

Et en même temps il retira et allongea la jambe; quoique la douleur eût été assez vive, le prince n'avait évidemment rien de cassé.

Il ramassa la pierre et examina le carreau.

La pierre avait été lancée si rudement, qu'elle avait plutôt troué que brisé la vitre.

La pierre paraissait enveloppée dans un papier.

Alors les idées du duc commencèrent à changer de direction. Cette pierre, au lieu de lui être lancée par quelque ennemi, ne lui venait-elle pas au contraire de quelque ami?

La sueur lui monta au front; l'espérance, comme l'effroi, a ses angoisses.

Le duc s'approcha de la lumière.

En effet, autour de la pierre, un papier était roulé et maintenu avec une soie nouée de plusieurs nœuds. Le papier avait évidemment amorti la dureté du silex, qui, sans cette enveloppe, eût certes causé au prince une douleur plus vive que celle qu'il avait ressentie.

Briser la soie, dérouler le papier et le lire fut pour le duc l'affaire d'une seconde; il était complétement ressuscité.

Une lettre, murmura-t-il en jetant autour de lui un regard furtif.

Et il lut:

« Etes-vous las de garder la chambre? aimez-vous le grand air et la liberté? Entrez dans le cabinet où la reine de Navarre avait caché votre pauvre ami, M. de La Mole; ouvrez l'armoire, et en déplaçant le tasseau du bas, vous trouverez un double fond: dans ce double fond, il y a une échelle de soie; attachez-la vous-même au balcon, deux bras vigoureux vous raidiront l'échelle au bas du fossé. Un cheval, vite comme la pensée, vous mènera en lieu sûr. » UN AMI. »

— Un ami! s'écria le prince; un ami! oh! je ne savais pas avoir un ami.

Quel est donc cet ami qui songe à moi?

Et le duc réfléchit un moment; mais ne sachant sur qui arrêter sa pensée, il courut regarder à la fenêtre; il ne vit personne.

— Serait-ce un piége? murmura le prince, chez lequel la peur s'éveillait le premier de tous les sentimens.

— Mais d'abord, ajouta-t-il, on peut savoir si cette armoire a un double fond, et si dans ce double fond il y a une échelle.

Le duc, alors, sans changer la lumière de place, et s'en rapportant pour plus de précaution, au simple témoignage de ses mains, se dirigea vers ce cabinet dont tant de fois jadis il avait poussé la porte avec un cœur palpitant, alors qu'il s'attendait à y trouver Mme la reine de Navarre, éblouissante de cette beauté que François appréciait plus qu'il ne convenait peut-être à un frère.

Cette fois encore, il faut l'avouer, le cœur battait au duc avec violence.

Il ouvrit l'armoire à tâtons, explora toutes les planches, et, arrivé à celle d'en bas, après avoir pesé au fond et pesé sur le devant, il pesa sur un des côtés, et sentit la planche qui faisait la bascule.

Aussitôt il introduisit sa main dans la cavité, et sentit au bout de ses doigts le contact d'une échelle de soie.

Comme un voleur qui s'enfuit avec sa proie, le duc se sauva dans sa chambre, emportant son trésor.

Dix heures sonnèrent, le duc songea aussitôt à la visite qui avait lieu toutes les heures; il se hâta de cacher son échelle sous le coussin d'un fauteuil et s'assit dessus.

Elle était si artistement faite, qu'elle tenait parfaitement cachée dans l'étroit espace où le duc l'avait enfouie.

En effet, cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que Maugiron parut en robe de chambre, tenant une épée nue sous son bras gauche et un bougeoir de la main droite.

Tout en entrant chez le duc il continuait de parler à ses amis.

— L'ours est en fureur, dit une voix; il cassait tout il n'y a qu'un instant; prends garde qu'il ne te dévore, Maugiron.

— Insolent, murmura le duc.

— Je crois que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'adresser la parole, dit Maugiron de son air le plus impertinent.

Le duc, prêt à éclater, se contint, en réfléchissant qu'une querelle entraînerait une perte de temps et ferait peut-être manquer son évasion.

Il dévora son ressentiment et fit pivoter son fauteuil de manière à tourner le dos au jeune homme.

Maugiron, suivant les données traditionnelles, s'approcha du lit pour examiner les draps, et de la fenêtre pour reconnaître la présence des rideaux; il vit bien une vitre cassée, mais il songea que c'était le duc qui, dans sa colère, l'avait brisée ainsi.

— Ouais, Maugiron, cria Schomberg, es-tu déjà mangé, que tu ne dis mot? Dans ce cas, soupire, au moins, qu'on sache à quoi s'en tenir et qu'on te venge.

Le duc faisait craquer ses doigts d'impatience.

— Non pas, dit Maugiron. Au contraire, mon ours est fort doux et tout-à-fait dompté.

Le duc sourit silencieusement dans les ténèbres.

Quant à Maugiron, sans même saluer le prince, ce qui était la moindre politesse qu'il dût à un si haut seigneur, il sortit, et, en sortant, il ferma la porte à double tour.

Le prince le laissa faire, puis, lorsque la clé eut cessé de grincer dans la serrure:

— Messieurs, murmura-t-il, prenez garde à vous, c'est un animal très fin, qu'un ours.

XIII.

VENTRE SAINT-GRIS!

Resté seul, le duc d'Anjou, sachant qu'il avait au moins une heure de tranquillité devant lui, tira son échelle de cordes de dessous son coussin, la déroula, en examina chaque nœud, en sonda chaque échelon, tout cela avec la plus minutieuse prudence.

— L'échelle est bonne, dit-il, et, en ce qui dépend d'elle, on ne me l'offre point comme un moyen de me casser les côtes.

Alors il la déploya toute, compta trente-huit échelons distans de quinze pouces chacun.

— Allons, la longueur est suffisante, pensa-il; rien à craindre encore de ce côté.

Il resta un instant pensif.

— Ah! j'y songe, dit-il, ce sont ces damnés mignons qui m'envoient cette échelle, je l'attacherai au balcon, ils me laisseront faire, et tandis que je descendrai ils viendront couper les liens, voilà le piége.

Puis réfléchissant encore.

— Eh non, dit-il, ce n'est point possible; ils ne sont point assez niais pour croire que je m'exposerai à descendre sans barricader la porte, et. la porte barricadée, ils ont dû calculer que j'aurai le temps de fuir avant qu'ils ne l'aient enfoncée.

— Ainsi ferais-je, dit-il, en regardant autour de lui, ainsi ferais-je certainement si je me décidais à fuir.

Cependant, comment supposer que je croirai à l'innocence de cette échelle trouvée dans une armoire de la reine de Navarre? Car, enfin, quelle personne au monde, excepté ma sœur Marguerite, pourrait connaître l'existence de cette échelle.

Voyons, répéta-il, quel est l'ami? Le billet est signé : Un ami. Quel est l'ami du duc d'Anjou qui connaît si bien le fond des armoires de mon appartement, ou celui de ma sœur?

Le duc achevait à peine de formuler cet argument, qui lui semblait victorieux, que, relisant le billet pour en reconnaître l'écriture, si la chose était possible, il fut pris d'une idée soudaine.

Bussy, s'écria-t-il.

En effet, Bussy que tant de dames adoraient, Bussy qui semblait un héros à la reine de Navarre, laquelle poussait, elle l'avoue elle-même dans ses Mémoires, des cris d'effroi, chaque fois qu'il se battait en duel. Bussy discret, Bussy versé dans la science des armoires, n'était-ce pas, selon toute probabilité, Bussy, le seul de tous ses amis sur lequel le duc pouvait véritablement compter, n'était-ce pas Bussy qui avait envoyé le billet?

Et la perplexité du prince s'augmenta encore.

Tout se réunissait cependant pour prouver au duc d'Anjou que l'auteur du billet était Bussy. Le duc ne connaissait pas tous les motifs que le gentilhomme avait de lui en vouloir puisqu'il ignorait son amour pour Diane de Méridor; il est vrai qu'il s'en doutait quelque peu; comme le duc avait aimé Diane, il devait comprendre la difficulté qu'il y avait pour Bussy à voir cette belle jeune femme sans l'aimer, mais ce léger soupçon ne s'effaçait pas moins devant les probabilités. La loyauté de Bussy ne lui avait pas permis de demeurer oisif tandis qu'on enchaînait son maître; Bussy avait été séduit par les dehors aventureux de cette expédition; il avait voulu se venger du duc à sa façon, c'est-à-dire en lui rendant la liberté. Plus de doute, c'était Bussy qui avait écrit, c'était Bussy qui attendait.

Pour achever de s'éclairer, le prince s'approcha de la fenêtre, il vit dans le brouillard qui montait de la rivière, trois silhouettes oblongues qui devaient être des chevaux, et deux espèces de pieux qui semblaient plantés sur la grève, ce devaient être deux hommes.

Deux hommes, c'était cela : Bussy et son fidèle Haudoin.

— La tentation est dévorante, murmura le duc, et le piége, si piége il y a, est tendue trop artistement pour qu'il y ait honte à moi de m'y laisser prendre,

François alla regarder au trou de la serrure dd salon; il vit ses quatre gardiens; deux dormaient, deux autres avaient hérité de l'échiquier de Chicot et jouaient aux échecs.

Il éteignit sa lumière.

Puis il alla ouvrir sa fenêtre, et se pencha en dehors de son balcon.

Le gouffre qu'il essayait de sonder du regard était rendu plus effrayant encore par l'obscurité. Il recula.

Mais c'est un attrait si irrésistible que l'air et l'espace pour un prisonnier, que François, en rentrant dans sa chambre, se figura qu'il étouffait. Ce sentiment fut tellement ressenti par lui, que quelque chose comme le dégoût de la vie et l'indifférence de la mort passa dans son esprit.

Le prince, étonné, se figura que le courage lui venait.

Alors, profitant de ce mouvement d'exaltation, il saisit l'échelle de soie, la fixa à son balcon par les crochets de fer qu'elle présentait à l'une de ses extrémités, puis il retourna à la porte, qu'il barricada de son mieux, et, bien persuadé que pour vaincre l'obstacle qu'il venait de créer on serait forcé de perdre dix minutes, c'est-à-dire plus de temps qu'il ne lui en fallait pour atteindre le bas de son échelle, il revint à la fenêtre.

Il chercha alors à revoir au loin les chevaux et les hommes, mais il n'aperçut plus rien.

— J'aimerais mieux cela, murmura-t-il, fuir seul, vaut mieux que fuir avec l'ami le mieux connu; à plus forte raison avec un ami inconnu.

En ce moment, l'obscurité était complète, et les premiers grondemens de l'orage qui menaçait depuis une heure commençaient à faire retentir le ciel; un gros nuage aux franges argentées s'étendait comme un éléphant couché, d'un côté à l'autre de la rivière, sa croupe s'appuyant au palais, sa trompe indéfiniment recourbée dépassant la tour de Nesle, et se perdant à l'extrémité sud de la ville,

Un éclair lézarda pour un instant le nuage immense, et il sembla au prince apercevoir dans le fossé au-dessous de lui, ceux qu'il avait cherchés inutilement sur la grève.

Un cheval hennit; il n'y avait pas de doute, il était attendu.

Le duc secoua l'échelle pour s'assurer qu'elle était solidement attachée, puis il enjamba la balustrade et posa le pied sur le premier échelon.

Nul ne pourrait rendre l'angoisse terrible qui étreignait en ce moment le cœur du prisonnier, placé entre un frêle cordonnet de soie pour tout appui, et les menaces mortelles de son frère.

Mais à peine eut-il posé le pied sur la première traverse de bois, qu'il lui sembla que l'échelle, au lieu de vaciller comme il s'y était attendu, se raidissait au contraire et que le second échelon se présentait à son second pied sans quel'échelle eût fait ou paru faire le mouvement de rotation bien naturel en pareil cas.

Etait-ce un ami ou un ennemi qui tenait le bas de l'échelle ; était-ce des bras ouverts ou des bras armés qui l'attendaient au dernier échelon ?

Une terreur irrésistible s'empara de François ; il tenait encore le balcon de la main gauche, il fit un mouvement pour remonter.

On eût dit que la personne invisible qui attendait le prince au pied de la muraille, devinait tout ce qui se passait dans son cœur, car, au moment même, un petit tiraillement, bien doux et bien égal, une sorte de sollicitation de la soie, arriva jusqu'aux pieds du prince.

— Voilà qu'on tient l'échelle par en bas, dit-il, on ne veut donc pas que je tombe. Allons, du courage.

Et il continua de descendre : les deux montans de l'échelle étaient tendus comme des bâtons. François remarqua que l'on avait soin d'écarter les échelons du mur pour faciliter l'appui de son pied.

Dès lors il se laissa glisser comme une flèche, coulant sur les mains plutôt que sur les échelons, et sacrifiant, à cette rapide descente, le pan double de son manteau.

Tout-à-coup, au lieu de toucher la terre qu'il sentait instinctivement être proche de ses pieds, il se sentit enlevé dans les bras d'un homme qui lui glissa à l'oreille ces trois mots :

— Vous êtes sauvé.

Alors on le porta jusqu'au revers du fossé et là on le poussa le long d'un chemin pratiqué entre des éboulemens de terre et de pierre ; il parvint enfin à la crête ; à la crête, un autre homme attendait, qui le saisit par le collet et le tira à lui ; puis, ayant aidé de même son compagnon, courut, courbé comme un vieillard, jusqu'à la rivière. Les chevaux étaient bien où François les avait vus d'abord.

Le prince comprit qu'il n'y avait plus à reculer ; il était complètement à la merci de ses sauveurs. Il courut à l'un des trois chevaux, sauta dessus ; ses deux compagnons en firent autant. La même voix qui lui avait déjà parlé tout bas à l'oreille, lui dit avec le même laconisme et le même mystère :

— Piquez.

Et tous trois partirent au galop.

— Cela va bien jusqu'à présent, pensait tout bas le prince, espérons que la suite de l'aventure ne démentira point le commencement.

— Merci, merci, mon brave Bussy, murmurait tout bas le prince à son camarade de droite, enveloppé jusqu'au nez dans un grand manteau brun.

— Piquez, répondait celui-ci du fond de son manteau, et lui-même donnant l'exemple, les trois chevaux et les trois cavaliers passaient comme des ombres.

On arriva ainsi au grand fossé de la Bastille, que l'on traversa sur un pont improvisé la veille par les ligueurs, qui, ne voulant pas que leurs communications fussent interrompues avec leurs amis, avaient avisé à ce moyen qui facilitait comme on le voit les relations.

Les trois cavaliers se dirigèrent vers Charenton. Le cheval du prince semblait avoir des ailes.

Tout à coup, le compagnon de droite sauta le fossé, et se lança dans la forêt de Vincennes, en disant avec son laconisme ordinaire ce seul mot au prince :

— Venez.

Le compagnon de gauche en fit autant, mais sans parler. Depuis le moment du départ, pas une parole n'était sortie de la bouche de celui-ci.

Le prince n'eut pas même besoin de faire sentir la bride ou les genoux à sa monture, le noble animal sauta le fossé avec la même ardeur qu'avaient montrée les deux autres chevaux; et au hennissement avec lequel il franchit l'obstacle, plusieurs hennissemens répondirent des profondeurs de la fôret.

Le prince voulut arrêter son cheval, car il craignait qu'on ne le conduisît à quelque embuscade.

Mais il était trop tard ; l'animal était lancé de façon à ne plus sentir le mors ; cependant en voyant ses deux compagnons ralentir leur course, il ralentit aussi la sienne, et François se trouva dans une sorte de clairière, où huit ou dix hommes à cheval, rangés militairement, se révélaient aux yeux par le reflet de la lune qui argentait leur cuirasse.

— Oh ! oh ! fit le prince, que veut dire ceci, Monsieur ?

— Ventre saint-gris, s'écria celui auquel s'adressait la question, cela veut dire que nous sommes saufs.

— Vous, Henri, s'écria le duc d'Anjou stupéfait, vous, mon libérateur ?

— Eh ! dit le Béarnais, en quoi cela peut-il vous étonner, ne sommes-nous point alliés ?

Puis, jetant les yeux autour de lui pour chercher son second compagnon :

— Agrippa, dit-il, où diable es-tu ?

— Me voilà, dit d'Aubigné, qui n'avait pas encore desserré les dents ; bon ! si c'est comme

cela que vous arrangez vos chevaux. Avec cela que vous en avez tant.

— Bon ! bon ! dit le roi de Navarre, ne gronde pas, pourvu qu'il en reste deux, reposés et frais, avec lesquels nous puissions faire une douzaine de lieues d'une seule traite, c'est tout ce qu'il me faut.

— Mais où me menez-vous donc, mon cousin ? demanda François avec inquiétude.

— Où vous voudrez, dit Henri ; seulement, allons-y vite, car d'Aubigné a raison, le roi de France a des écuries mieux montées que les miennes, et il est assez riche pour crever une vingtaine de chevaux, s'il a mis dans sa tête de nous rejoindre.

— En vérité, je suis libre d'aller où je veux ? demanda François.

— Certainement, et j'attends vos ordres, dit Henri.

— Eh bien ! alors, à Angers.

— Vous voulez aller à Angers ? A Angers soit ; c'est vrai, là, vous êtes chez vous.

— Mais vous, mon cousin ?

— Moi, en vue d'Angers, je vous quitte, et je pique vers la Navarre où ma bonne Margot m'attend ; elle doit même fort s'ennuyer de moi !

— Mais personne ne vous savait ici ? dit François.

— J'y suis venu vendre trois diamans de ma femme.

— Ah ! fort bien.

— Et puis savoir un peu, en même temps, si décidément la Ligue m'allait ruiner.

— Vous voyez qu'il n'en est rien.

— Grâce à vous, oui.

— Comment ! grâce à moi ?

— Eh ! oui, sans doute, si, au lieu de refuser d'être chef de la Ligue, quand vous avez su qu'elle était dirigée contre moi, vous eussiez accepté et fait cause commune avec mes ennemis, j'étais perdu. Aussi quand j'ai appris que le roi avait puni votre refus de la prison ; j'ai juré que je vous en tirerais, et je vous en ai tiré.

— Toujours aussi simple, se dit en lui-même le duc d'Anjou, en vérité, c'est conscience que de le tromper.

— Va, mon cousin, dit en souriant le Béarnais, va dans l'Anjou. Ah ! M. de Guise, vous croyez avoir ville gagnée, mais je vous envoie là un compagnon un peu bien gênant, gare à vous.

Et comme on leur amenait les chevaux frais que Henri avait demandés, tous deux sautèrent en selle, et partirent au galop, accompagnés de d'Aubigné qui les suivait en grondant.

XIV.

LES AMIES.

Pendant que Paris bouillonnait comme l'intérieur d'une fournaise. Mme de Monsoreau, escortée par son père et deux de ces serviteurs qu'on recrutait alors comme des troupes auxiliaires pour une expédition, s'acheminait vers le château de Méridor, par étapes de dix lieues à la journée.

Elle, aussi, commençait à goûter cette liberté précieuse aux gens qui ont souffert. L'azur du ciel de la campagne, comparé à ce ciel toujours menaçant, suspendu comme un crêpe sur les tours noires de la Bastille, les feuillages déjà verts, les belles routes se perdant comme de longs rubans onduleux dans le fond des bois, tout cela lui paraissait frais et jeune, riche et nouveau, comme si réellement elle fût sortie du cercueil où la croyait plongée son père.

Lui, le vieux baron, était rajeuni de vingt ans. A le voir d'aplomb, sur ses étriers, et talonnant le vieux Jarnac, on eût pris le noble seigneur pour un de ces époux barbons qui accompagnent leur jeune fiancée en veillant amoureusement sur elle.

Nous n'entreprendrons pas de décrire ce long voyage. Il n'eut d'autres incidens que le lever et le coucher du soleil. Quelquefois impatiente. Diane se jetait à bas de son lit, lorsque la lune argentait les vitres de sa chambre d'hôtellerie, réveillait le baron, secouait le lourd sommeil de ses gens, et l'on partait, par un beau clair de lune, pour gagner quelques lieues sur le long chemin que la jeune femme trouvait infini.

Il fallait d'autres fois la voir en pleine marche, laisser passer devant. Jarnac tout fier de devancer les autres, puis les serviteurs, et demeurer seule en arrière sur un tertre, afin de regarder dans la profondeur de la vallée si quelqu'un ne suivait pas... Et lorsque la vallée était déserte, lorsque Diane n'avait aperçu que les troupeaux épars dans le pâturage, ou le clocher silencieux de quelque bourg dressé au bout de la route ; elle revenait plus impatiente que jamais.

Alors son père, qui l'avait suivie du coin de l'œil, lui disait :

— Ne crains rien, Diane.

— Craindre, quoi, mon père ?

— Ne regardes-tu pas si M. de Monsoreau te suit ?

— Ah ! c'est vrai... Oui, je regardais cela, disait la jeune femme, avec un nouveau regard en arrière.

Ainsi, de crainte en crainte, d'espoir en déception, Diane arriva, vers la fin du huitième jour, au château de Méridor, et fut reçue au pont-levis par Mme de Saint-Luc et son mari, devenus châtelains en l'absence du baron.

Alors commença, pour ces quatre personnes, une de ces existences comme tout homme en a rêvé en lisant Virgile. Longus et Théocrite.

Le baron et Saint-Luc chassaient du soir au matin. Sur les traces de leurs chevaux s'élan-

çaient les piqueurs. On voyait des avalanches de chiens rouler du haut des collines à la poursuite d'un lièvre ou d'un renard, et quand le tonnerre de cette cavalcade furieuse passait dans les bois, Diane et Jeanne, assises l'une auprès de l'autre sur la mousse, à l'ombre de quelque hallier, tressaillaient un moment et reprenaient bientôt leur tendre et mystérieuse conversation.

— Raconte-moi, disait Jeanne, raconte-moi tout ce qui t'est arrivé dans la tombe, car tu étais bien morte pour nous... Vois, l'aubépine en fleurs nous jette ses dernières miettes de neige, et les sureaux envoient leurs parfums enivrans. Un doux soleil se joue aux grandes branches des chênes. Pas un souffle dans l'air, pas un être vivant dans le parc; car les daims se sont enfuis tout-à-l'heure en sentant trembler la terre, et les renards ont bien vite gagné le terrier... Raconte, petite sœur, raconte.

— Que te disais-je?

— Tu ne me disais rien. Tu es donc heureuse... Oh! cependant, ce bel œil noyé dans une ombre bleuâtre, cette pâleur nacrée de tes joues, ce vague élan de la paupière, tandis que la bouche essaie un sourire jamais achevé... Diane, tu dois avoir bien des choses à me dire?

— Rien, rien.

— Tu es donc heureuse... avec M. de Monsoreau?

Diane tressaillit.

— Tu vois bien! fit Jeanne, avec un tendre reproche.

— Avec M. de Monsoreau! répéta Diane; pourquoi as-tu prononcé ce nom? pourquoi viens-tu d'évoquer ce fantôme au milieu de nos bois, au milieu de nos fleurs, au milieu de notre bonheur...

— Bien, je sais maintenant pourquoi tes beaux yeux sont cerclés de bistre, et pourquoi ils se lèvent si souvent vers le ciel; mais je ne sais pas encore pourquoi ta bouche essaie de sourire.

Diane secoua tristement la tête.

— Tu m'as dit, je crois, continua Jeanne, en entourant de son bras blanc et rond les épaules de Diane, tu m'as dit que M. de Bussy t'avait montré beaucoup d'intérêt...

Diane rougit si fort, que son oreille, si délicate et si ronde, parut tout-à-coup enflammée.

— C'est un charmant cavalier que M. de Bussy, dit Jeanne, et elle chanta:

Un beau chercheur de noise,
C'est le seigneur d'Amboise.

Diane appuya sa tête sur le sein de son amie, et murmura d'une voix plus douce que celle des fauvettes qui chantaient sous la feuillée:

Tendre, fidèle aussi
C'est le brave...

— Bussy!... dis-le donc... acheva Jeanne, en appuyant un joyeux baiser sur les yeux de son amie.

— Assez de folies, dit Diane tout-à-coup, M. de Bussy ne pense plus à Diane de Méridor.

— C'est possible! dit Jeanne, mais je croirais assez qu'il plait beaucoup à Diane de Monsoreau.

— Ne me dis pas cela.

— Pourqoi? est-ce que cela te déplaît?

Diane ne répondit pas.

— Je te dis que M. de Bussy ne songe pas à moi... et il fait bien... Oh! j'ai été lâche... murmura la jeune femme...

— Que dis-tu là?

— Rien, rien.

— Voyons, Diane, tu vas recommencer à pleurer, à t'accuser... Toi, lâche! toi, mon héroïne; tu as été contrainte...

— Je le croyais... je voyais des dangers, des gouffres sous mes pas... A présent, Jeanne, ces dangers me semblent chimériques, ces gouffres, un enfant pouvait les franchir d'une enjambée. J'ai été lâche, te dis-je; oh! que n'ai-je eu le temps de réfléchir?...

— Tu me parles par énigmes.

— Non, ce n'est pas encore cela, s'écria Diane en se levant dans un désordre extrême. Non, ce n'est pas ma faute, c'est lui qui n'a pas voulu. Je me rappelle la situation qui me semblait terrible, j'hésitais, je flottais... mon père m'offrait son appui et j'avais peur... *lui*, *lui* m'offrait sa protection... mais il ne l'a pas offerte de façon à me convaincre; le duc d'Anjou était contre lui, le duc d'Anjou s'était ligué avec M. de Monsoreau, diras-tu. Eh bien! qu'importe? le duc d'Anjou et le comte de Monsoreau! Quand on veut bien une chose, quand on aime bien quelqu'un, oh! il n'y aurait ni prince, ni maitre qui me retiendrait, vois-tu, Jeanne, si une fois j'aimais...

Et Diane, en proie à son exaltation, s'était adossée à un chêne, comme si l'âme ayant brisé le corps, celui-ci n'eût plus renfermé assez de force pour se soutenir.

— Voyons, calme-toi, chère amie, raisonne...

— Je te dis que *nous* avons été *lâches*.

— *Nous*... Oh! Diane, de qui parles-tu là? Ce *nous* est éloquent, ma Diane chérie...

— Je veux dire, mon père et moi: j'espère que tu n'entends pas autre chose... Mon père est bon gentilhomme, et pouvait parler au roi; moi, je suis fière et ne crains pas un homme quand je le hais... Mais, vois-tu? le secret de cette lâcheté, le voici: j'ai compris *qu'il* ne m'aimait pas.

— Tu te mens à toi-même! s'écria Jeanne;... si tu croyais cela, au point où je te vois, tu irais le lui reprocher à lui-même... Mais, tu ne le crois pas, tu sais le contraire, hypocrite, ajouta-t-elle avec une tendre caresse pour son amie.

— Tu es payée pour croire à l'amour, toi, répliqua Diane en reprenant sa place auprès de

Jeanne; toi que M. de Saint-Luc a épousée malgré un roi! toi qu'il a enlevée du milieu de Paris; toi qu'on a poursuivie peut-être, et qui le paies par tes caresses, de la proscription et de l'exil.

— Et il se trouve richement payé, dit l'espiègle jeune femme.

— Mais moi, — réfléchis un peu, et ne sois pas égoïste, — moi, que ce fougueux jeune homme prétend aimer, moi qui ai fixé les regards de l'indomptable Bussy, cet homme qui ne connait pas d'obstacles, je me suis mariée publiquement, je me suis offerte aux yeux de toute la cour, et il ne m'a pas regardée; je me suis confiée à lui dans le cloître de la Gypecienne; nous étions seuls, il avait Gertrude, le Haudoin, ses deux complices, et moi! plus complice encore... Oh! j'y songe, par l'église même, un cheval à la porte, il pouvait m'enlever dans un pan de son manteau! A ce moment, vois-tu, je le sentais souffrant, désolé, à cause de moi; je voyais ses yeux languissans, sa lèvre pâlie et brûlée par la fièvre. S'il m'avait demandé de mourir pour rendre l'éclat à ses yeux, la fraicheur à sa lèvre, je serais morte... Eh bien! je suis partie, et il n'a pas songé à me retenir par un coin de mon voile. — Attends, attends encore... Oh! tu ne sais pas ce que je souffre... Il savait que je quittais Paris, que je revenais à Méridor, il savait que M. de Monsoreau... tiens, j'en rougis... que M. de Monsoreau n'est pas mon époux; il savait que je venais seule, et tout le long de la route, chère Jeanne, je me suis retournée, croyant à chaque instant que j'entendais le galop de son cheval derrière nous. Rien! c'était l'écho du chemin qui parlait! Je te dis qu'il ne pense pas à moi, et que je ne vaux pas un voyage en Anjou... quand il y a tant de femmes belles et courtoises à la cour du roi de France, dont un sourire vaut cent aveux de la provinciale enterrée dans les halliers de Méridor. Comprends-tu maintenant? Es-tu convaincue? Ai-je raison? suis-je oubliée, méprisée, ma pauvre Jeanne?

Elle n'avait pas achevé ces mots que le feuillage du chêne craqua violemment; une poussière de mousse et de plâtre brisé roula le long du vieux mur, et un homme bondissant du milieu des lierres et des mûriers sauvages, vint tomber aux pieds de Diane qui poussa un cri terrible.

Jeanne s'était écartée; elle avait vu et reconnu cet homme.

— Vous voyez bien que me voici, murmura Bussy agenouillé, en baisant le bas de la robe de Diane qu'il tenait respectueusement dans sa main tremblante.

Diane reconnut, à son tour, la voix, le sourire du comte, et, saisie au cœur, hors d'elle-même, suffoquée par ce bonheur inespéré, elle ouvrit ses bras et se laissa tomber, privée de sentiment, sur la poitrine de celui qu'elle venait d'accuser d'indifférence.

XV.

LES AMANTS.

Les pamoisons de joie ne sont ni bien longues ni bien dangereuses. On en a vu de mortelles, mais l'exemple est excessivement rare.

Diane ne tarda donc point à ouvrir les yeux, et se trouva dans les bras de Bussy, car Bussy n'avait pas voulu céder à Mme de Saint-Luc le privilége de recueillir le premier regard de Diane.

— Oh! murmura-t-elle en se réveillant, oh! c'est affreux, comte, de nous surprendre ainsi.

Bussy attendait d'autres paroles. Et, qui sait? les hommes sont si exigeants, qui sait, disons-nous, s'il n'attendait pas autre chose que des paroles, lui qui avait expérimenté plus d'une fois les retours à la vie après les pamoisons et les évanouissements?

Mais, non seulement Diane en demeura là, mais encore elle s'arracha doucement des bras qui la tenaient captive, et revint à son amie, qui, discrète d'abord, avait fait plusieurs pas sous les arbres, puis, curieuse comme l'est toute femme, de ce charmant spectacle d'une réconciliation entre gens qui s'aiment, était revenue tout doucement, non pas prendre sa part de la conversation, mais assez près des interlocuteurs pour n'en rien perdre.

— Eh bien! demanda Bussy, est-ce donc ainsi que vous me recevez, madame?

— Non, dit Diane, car, en vérité, monsieur de Bussy, c'est tendre, c'est affectueux ce que vous venez de faire là... Mais...

— Oh! de grâce, pas de mais... soupira Bussy en reprenant sa place aux genoux de Diane.

— Non, non, pas ainsi, pas à mes genoux, monsieur de Bussy.

— Oh! laissez-moi un instant vous prier comme je le fais, dit le comte en joignant les mains, j'ai si long-temps envié cette place.

— Oui; mais pour la venir prendre, vous avez passé par-dessus le mur. Non-seulement ce n'est pas convenable à un seigneur de votre rang, mais c'est bien imprudent pour quelqu'un qui aurait soin de mon honneur.

— Comment cela?

— Si l'on vous avait vu par hasard?

— Qui donc m'aurait vu?

— Mais nos chasseurs, qui, il y a un quart d'heure à peine, passaient dans le fourré, derrière le mur.

— Oh! tranquillisez-vous, madame, je me cache avec trop de soin pour être vu.

— Caché! oh! vraiment, dit Jeanne, c'est du suprême romanesque; racôntez-nous cela, monsieur de Bussy.

— D'abord, si je ne vous ai pas rejointe en

route, ce n'est point ma faute ; j'ai pris un chemin et vous l'autre. Vous êtes venue par Rambouillet, moi par Chartres. Puis, écoutez, et jugez si votre pauvre Bussy est amoureux ; je n'ai point osé vous rejoindre, et je ne doutais pas cependant que je ne le pusse. Je sentais bien que Jarnac n'était point amoureux, et que le digne animal ne s'exalterait que médiocrement à revenir à Méridor ; votre père aussi n'avait aucun motif de se hâter, puisqu'il vous avait près de lui. Mais ce n'était pas en présence de votre père, ce n'était pas dans la compagnie de vos gens que je voulais vous revoir ; car j'ai plus souci que vous ne le croyez de vous compromettre ; j'ai fait le chemin étape par étape en mangeant le manche de ma houssine ; le manche de ma houssine fut ma plus habituelle nourriture pendant ces jours.

— Pauvre garçon ! dit Jeanne ; aussi vois comme il est maigri.

— Vous arrivâtes enfin, continua Bussy ; j'avais pris logement au faubourg de la ville ; je vous vis passer, caché derrière une jalousie.

— Oh ! mon Dieu, demanda Diane, êtes-vous donc à Angers sous votre nom ?

— Pour qui me prenez-vous ? dit en souriant Bussy ; non pas, je suis un marchand qui voyage ; voyez mon costume couleur canelle ; il ne me trahit pas trop, c'est une couleur qui se porte beaucoup parmi les drapiers et les orfèvres, et puis encore j'ai un certain air inquiet et affairé qui ne messied pas à un botaniste qui cherche des simples. Bref, on ne m'a pas encore remarqué.

— Bussy, le beau Bussy, deux jours de suite dans une ville de province sans avoir été remarqué ! On ne croira jamais cela à la cour.

— Continuez, comte, dit Diane en rougissant. Comment venez-vous de la ville ici, par exemple ?

— J'ai deux chevaux d'une race choisie ; je monte l'un d'eux, je sors au pas de la ville, m'arrêtant à regarder les écriteaux et les enseignes, mais quand une fois je suis loin des regards, mon cheval prend un galop qui lui permet de franchir en vingt minutes les trois lieues qu'il y a d'ici à Méridor, je m'oriente et je trouve le mur du parc ; mais il est long, fort long, le parc est grand. Hier, j'ai exploré ce mur pendant plus de quatre heures, grimpant çà et là, espérant vous apercevoir toujours Enfin, je désespérais presque, quand je vous ai aperçue le soir, au moment où vous rentriez à la maison ; les deux grands chiens du baron sautaient après vous, et Mme de Saint-Luc leur tenait en l'air un perdreau qu'ils essayaient d'atteindre, puis vous disparûtes.

Je sautai là, j'accourus ici, où vous étiez tout à l'heure ; je vis l'herbe et la mousse assidûment foulées ; j'en conclus que vous pourriez bien avoir adopté cet endroit qui est charmant pendant le soleil ; pour me reconnaître alors, j'ai fait des brisées comme à la chasse ; et tout en soupirant, ce qui me fait un mal affreux...

— Par défaut d'habitude, interrompit Jeanne en souriant.

— Je ne dis pas non, madame ; en soupirant donc, ce qui me fait un mal affreux, je le répète, j'ai repris la route de la ville ; j'étais bien fatigué ; j'avais en outre déchiré mon pourpoint canelle en montant aux arbres, et cependant, malgré les accrocs de mon pourpoint, malgré l'oppression de ma poitrine, j'avais la joie au cœur ; je vous avais vue.

— Il me semble que voilà un admirable récit, dit Jeanne, et que vous avez surmonté là de terribles obstacles ; c'est beau et c'est héroïque ; mais moi, qui n'ai pas si grand cœur que vous : moi, qui crains de monter aux arbres, j'aurais, à votre place, conservé mon pourpoint, et surtout ménagé mes belles mains blanches : voyez dans quel affreux état sont les vôtres, tout égratignées par les ronces.

— Oui. Mais je n'aurais pas vu celle que je venais voir.

— Au contraire, j'aurais vu, et beaucoup mieux que vous ne l'avez fait, Diane de Méridor, et même Mme de Saint-Luc.

— Qu'eussiez-vous donc fait ? demanda Bussy avec empressement.

— Je fusse venu droit au pont du château de Méridor, et j'y fusse entré. M. le baron me serrait dans ses bras, madame de Monsoreau me plaçait près d'elle à table, M. de Saint-Luc me comblait de caresses, madame de Saint-Luc faisait avec moi des anagrammes. C'était la chose du monde la plus simple ; il est vrai que la chose du monde la plus simple est celle dont les amoureux ne s'avisent jamais.

Bussy secoua la tête avec un sourire et un regard à l'adresse de Diane.

— Oh ! non ! dit il, non. Ce que vous eussiez fait là, c'était bon pour tout le monde et non pour moi.

Diane rougit comme une enfant, et le même sourire et le même regard se reflétèrent dans ses yeux et sur ses lèvres.

— Allons ! dit Jeanne, voilà, à ce qu'il paraît, que je ne comprends plus rien aux belles manières !

— Non ! dit Bussy en secouant la tête, non, je ne pouvais aller au château ! Madame est mariée, M. le baron doit au mari de sa fille, quel qu'il soit, une surveillance sévère.

— Bien ! dit Jeanne, voilà une leçon de civilité que je reçois ; merci, monsieur de Bussy, car je mérite de la recevoir ; cela m'apprendra à me mêler aux propos des fous.

— Des fous ? répéta Diane.

— Des fous ou des amoureux, répondit madame de Saint-Luc, et en conséquence...

Elle embrassa Diane au front, fit une révérence à Bussy et s'enfuit.

Diane la voulut retenir d'une main, mais Bussy saisit l'autre, et il fallut bien que Diane. si bien retenue par son amant, se décidât à lâcher son amie.

Bussy et Diane restèrent donc seuls.

Diane regarda Mme de Saint-Luc, qui s'éloignait en cueillant des fleurs, puis elle s'assit en rougissant.

Bussy se coucha à ses pieds.

— N'est-ce pas, dit-il, que j'ai bien fait, madame, que vous m'approuvez?

— Je ne sais pas feindre, répondit Diane, et d'ailleurs, vous savez le fond de ma pensée; oui, je vous approuve. mais là s'arrêtera mon indulgence; en vous désirant, en vous appelant comme je faisais tout à l'heure, j'étais insensée, j'étais coupable.

—Mon Dieu! que dites-vous donc là, Diane?

— Hélas! comte. je dis la vérité! j'ai le droit de rendre malheureux M. de Monsoreau, qui m'a poussée à cette extrémité, mais je n'ai ce droit qu'en m'abstenant de rendre un autre heureux. Je puis lui refuser ma présence, mon sourire, mon amour; mais si je donnais ces faveurs à un autre, je volerais celui-là, qui, malgré moi, est mon maître.

Bussy écouta patiemment toute cette morale, fort adoucie, il est vrai, par la grâce et la mansuétude de Diane.

— A mon tour de parler, n'est-ce pas? dit-il.

— Parlez, répondit Diane.

— Avec franchise.

— Parlez.

— Eh bien! de tout ce ce que vous venez de dire, madame, vous n'avez pas trouvé un mot au fond de votre cœur.

— Comment?

— Ecoutez-moi sans impatience. madame, vous voyez que je vous ai écoutée patiemment; vous m'avez accablé de sophismes.

Diane fit un mouvement.

— Les lieux communs de morale, continua Bussy, ne sont que cela, quand ils manquent d'application. En échange de ces sophismes, moi, madame, je vais vous rendre des vérités. Un homme est votre maître. dites-vous; mais avez-vous choisi cet homme? Non, une fatalité vous l'a imposé, et vous l'avez subie. Maintenant. avez-vous dessein de souffrir toute votre vie des suites d'une contrainte si odieuse? Alors c'est à moi de vous en délivrer.

Diane ouvrit la bouche pour parler, Bussy l'arrêta d'un signe.

— Oh! je sais ce que vous m'allez répondre, dit le jeune homme. Vous me répondrez que, si je le provoque et si je le tue. vous ne me reverrez jamais. — Soit, je mourrai de douleur de ne ne pas vous revoir, mais vous vivrez libre, mais vous vivrez heureuse, mais vous pourrez rendre heureux un galant homme, qui, dans sa joie, bénira quelquefois mon nom et dira: Merci! Bussy, merci! de nous avoir délivrés de cet affreux Monsoreau; et vous-même, Diane, vous qui n'oseriez me remercier vivant, vous me remercieriez mort.

— Vous n'avez pas encore imploré, Bussy, dit-elle, et voilà que vous menacez déjà.

— Vous menacer? Oh! Dieu m'entend, et il sait quelle est mon intention, je vous aime si ardemment, Diane, que je n'agirai point comme ferait un autre homme. Je sais que vous m'aimez. Mon Dieu! n'allez pas vous en défendre, vous rentreriez dans la classe de ces esprits vulgaires dont les paroles démentent les actions. Je le sais, car vous l'avez avoué. Puis, un amour comme le mien, voyez-vous, rayonne comme le soleil et vivifie tous les cœurs qu'il touche; ainsi, je ne vous supplierai pas, je ne me consumerai point en désespoir. Non, je me mettrai à vos genoux que je baise, et je vous dirai, la main droite sur mon cœur, sur ce cœur qui n'a jamais menti, ni par intérêt, ni par crainte, je vous dirai: Diane, je vous aime, et ce sera pour toute ma vie! Diane, je vous jure, à la face du ciel, que je mourrai pour vous, que je mourrai en vous adorant. Si vous me dites encore: Partez, ne volez pas le bonheur d'un autre, je me relèverai sans un soupir, sans un signe, de cette place, où je suis cependant si heureux, et je vous saluerai profondément en me disant: Cette femme ne m'aime pas, cette femme ne m'aimera jamais. Alors, je partirai et vous ne me reverrez jamais. Mais comme mon dévouement pour vous est encore plus grand que mon amour, comme mon désir de vous voir heureuse survivra à la certitude que je ne puis être heureux moi-même, comme je n'aurai pas volé le bonheur d'un autre, j'aurai le droit de lui voler sa vie en y sacrifiant la mienne. Voilà ce que je ferai, madame, et cela de peur que vous ne soyez esclave éternellement, et que ce ne vous soit un prétexte à rendre malheureux les gens qui vous aiment.

Bussy s'était ému en prononçant ces paroles. Diane lut, dans son regard si brillant et si loyal, toute la vigueur de sa résolution; elle comprit que ce qu'il disait il allait le faire; que ses paroles se traduiraient indubitablement en action, et comme la neige d'avril fond aux rayons du soleil, sa rigueur se fondit à la flamme de ce regard.

— Eh bien! dit-elle, merci de cette violence que vous me faites, ami. C'est encore une délicatesse de votre part, de m'ôter ainsi jusqu'au remords de vous avoir cédé. Maintenant, m'aimerez-vous jusqu'à la mort, comme vous dites? maintenant, ne serai-je pas le jeu de votre fantaisie, et ne me laisserez-vous pas un jour l'odieux regret de ne pas avoir écouté l'amour de M. de Monsoreau? Mais non, je n'ai pas de conditions à faire; je suis vaincue, je suis livrée, je suis à vous, Bussy, d'amour du moins. Restez donc, ami, et maintenant que ma vie est la vôtre, veillez sur moi.

En disant ces mots, Diane posa une de ses mains si blanches et si effilées sur l'épaule de Bussy, et lui tendit l'autre, qu'il tint amoureusement collée à ses lèvres. : Diane frissonna sous ce baiser.

On entendit alors les pas légers de Jeanne, accompagnés d'une petite toux indicatrice ; elle rapportait une gerbe de fleurs nouvelles, et le premier papillon qui se fût encore hasardé peut-être hors de sa coque de soie ; c'était une atalante aux ailes rouges et noires.

Instinctivement, les mains entrelacées se désunirent.

Jeanne remarqua ce mouvement.

— Pardon, mes bons amis, de vous déranger, mais il nous faut rentrer, sous peine que l'on vienne nous chercher ici. Monsieur le comte, regagnez, s'il vous plaît, votre excellent cheval qui fait quatre lieues en une demi-heure, et laissez-nous faire le plus lentement possible, car je présume que nous aurons fort à causer, les quinze cents pas qui nous séparent de la maison. Dam ! voilà ce que vous perdez à votre entêtement, Monsieur de Bussy, le dîner du château, qui est excellent, surtout pour un homme qui vient de monter à cheval et de grimper par-dessus les murailles, et cent bonnes plaisanteries que nous eussions faites, sans compter certains coups d'œil échangés qui chatouillent mortellement le cœur.

—Allons, Diane, rentrons.

Et Jeanne prit le bras de son amie, et fit un léger effort pour l'entraîner avec elle.

Bussy regarda les deux amies avec un sourire. Diane, encore à demi retournée de son côté, lui tendit la main.

Il se rapprocha d'elles.

— Eh bien ! demanda-t-il, c'est tout ce que vous me dites ?

— A demain, répliqua Diane, n'est-ce pas convenu ?

— A demain seulement ?

— A demain et à toujours !

Bussy ne put retenir un petit cri de joie ; il inclina ses lèvres sur la main de Diane ; puis jetant un dernier adieu aux deux femmes, il s'éloigna ou plutôt il s'enfuit.

Il sentait qu'il lui fallait un effort de volonté pour consentir à se séparer de celle à laquelle il avait si long-temps désespéré d'être réuni.

Diane le suivit du regard jusqu'au fond du taillis, et retenant son amie par le bras, écouta jusqu'au son le plus lointain de ses pas dans les broussailles.

— Ah ! maintenant, dit Jeanne, lorsque Bussy fut disparu tout à fait, veux-tu causer un peu avec moi, Diane ?

— Oh ! oui, dit la jeune femme, tressaillant comme si la voix de son amie la tirait d'un rêve. Je t'écoute.

— Eh bien, vois-tu, demain j'irai à la chasse avec Saint-Luc et ton père.

— Comment ! tu me laisseras seule au château ?

— Ecoute, chère amie, dit Jeanne, moi aussi j'ai mes principes de morale, et il y a certaines choses que je ne puis consentir à faire.

— Oh ! Jeanne, s'écria Mme de Monsoreau en pâlissant, peux-tu bien me dire de ces duretés-là, à moi, ton amie ?

— Il n'y a pas d'amie qui tienne, continua Mlle de Brissac avec la même tranquillité. Je ne puis pas continuer ainsi.

— Je croyais que tu m'aimais, Jeanne, et voilà que tu me perces le cœur, dit la jeune femme avec des larmes dans les yeux ; tu ne veux pas continuer, dis tu, et quoi donc ne veux-tu pas continuer ?

— Continuer, murmura Jeanne à l'oreille de son amie, continuer de vous empêcher, pauvres amans que vous êtes, de vous aimer tout à votre aise.

Diane saisit dans ses bras la rieuse jeune femme, et couvrit de baisers son visage épanoui.

Comme elle la tenait embrassée, les trompes de la chasse firent entendre leurs bruyantes fanfares.

— Allons, on nous appelle, dit Jeanne ; le pauvre Saint-Luc s'impatiente. Ne sois donc pas plus dure envers lui que je ne veux l'être envers l'amoureux en pourpoint cannelle.

XVI.

COMMENT BUSSY TROUVA 300 PISTOLES DE SON CHEVAL ET LE DONNA POUR RIEN.

Le lendemain, Bussy partit d'Angers avant que les plus matineux bourgeois de la ville eussent pris leur repas du matin.

Il ne courait pas, il volait sur la route. Diane était montée sur une terrasse du château, d'où l'on voyait le chemin sinueux et blanchâtre qui ondulait dans les prés verts. Elle vit ce point noir qui avançait comme un météore, et laissait plus long derrière lui le ruban tordu de la route.

Aussitôt elle redescendit pour ne pas laisser à Bussy le temps d'attendre, et pour se faire un mérite d'avoir attendu.

Le soleil atteignait à peine les cîmes des grands chênes, l'herbe était perlée de rosée ; on entendait au loin, sur la montagne, le cor de Saint-Luc que Jeanne excitait à sonner pour rappeler à son amie le service qu'elle lui rendait en la laissant seule.

Il y avait une joie si grande, si poignante, dans le cœur de Diane ; elle se sentait si enivrée de sa jeunesse, de sa beauté, de son amour que, parfois en courant, il lui semblait que son âme enlevait son corps sur des ailes comme pour le rapprocher de Dieu.

Mais le chemin de la maison au hallier était long, les petits pieds de la jeune femme se las-

sèrent de fouler l'herbe épaisse, et la respiration lui manqua plusieurs fois en route ; elle ne put donc arriver au rendez-vous qu'au moment où Bussy paraissait sur la crète du mur et s'élançait en bas.

Il la vit courir; elle poussa son petit cri de joie; il arriva vers elle les bras étendus ; elle se précipita vers lui en appuyant ses deux mains sur son cœur : leur salut du matin fut une longue, une ardente étreinte. Qu'avaient-ils à se dire ? ils s'aimaient. Qu'avaient-ils à penser ? ils se voyaient, Qu'avaient-ils à souhaiter ? ils étaient assis côte à côte, et se tenaient la main.

La journée passa comme une heure. Bussy, lorsque Diane la première sortit de cette torpeur veloutée qui est le sommeil d'une âme lasse de félicité, Bussy serra la jeune femme rêveuse sur son cœur et lui dit :

— Diane, il me semble qu'aujourd'hui a commencé ma vie ; il me semble que d'aujourd'hui je vois clair sur le chemin qui me mène à l'éternité. Vous êtes, n'en doutez pas, la lumière qui me révèle tant de bonheur ; je ne savais rien de ce monde, ni de la condition des hommes en ce monde ; aussi, je puis vous répéter ce qu'hier je vous disais : ayant commencé par vous à vivre, c'est avec vous que je mourrai.

— Et moi, lui répondit-elle, moi qui un jour, me suis jetée sans regret dans les bras de la mort, je tremble aujourd'hui de ne pas vivre assez long-temps pour épuiser tous les trésors que me promet votre amour. Mais pourquoi ne venez-vous pas au château, Louis ? mon père serait heureux de vous voir ; M. de Saint-Luc est votre ami, et il est discret. Songez qu'une heure de plus à nous voir, c'est inappréciable.

— Hélas ! Diane, si je vais une heure au château, j'irai toujours ; si j'y vais, toute la province le saura ; si le bruit en vient aux oreilles de cet ogre, votre époux, il accourra... Vous m'avez défendu de vous en délivrer...

— A quoi bon ? dit-elle avec cette expression qu'on ne trouve jamais que dans la voix de la femme qu'on aime.

— Eh bien ! pour notre sûreté, c'est-à dire pour la sécurité de notre bonheur, il importe que nous cachions notre secret à tout le monde, Mme de Saint-Luc le sait déjà... Saint-Luc le saura aussi.

— Oh ! pourquoi...

— Me cacheriez-vous quelque chose ? dit Bussy : à moi, à présent.

— Non... c'est vrai.

— J'ai écrit ce matin un mot à Saint-Luc, pour lui demander une entrevue à Angers. Il y viendra ; j'aurai sa parole de gentilhomme que jamais un mot de cette aventure ne lui échappera. C'est d'autant plus important, chère Diane, que partout certainement on me cherche. Les événemens étaient graves lorsque nous avons quitté Paris.

— Vous avez raison... et puis mon père est un homme si scrupuleux, bien qu'il m'aime, qu'il serait capable de me dénoncer à M. de Monsoreau,

— Cachons-nous bien... et si Dieu nous livre à nos ennemis, au moins pourrons-nous dire que faire autrement était impossible.

— Dieu est bon, Louis ; ne doutez pas de lui en ce moment.

— Je ne doute pas de Dieu, j'ai peur de quelque démon, jaloux de voir notre joie.

— Dites-moi adieu, monseigneur, et ne retournez pas si vite ; votre cheval me fait peur.

— Ne craignez rien, il connaît déjà la route ; c'est le plus doux, le plus sûr coursier que j'aie encore monté. Quand je retourne à la ville, abîmé dans mes douces pensées, il me conduit sans que je touche à la bride.

Les deux amans échangèrent mille propos de ce genre, entrecoupés de mille baisers. Enfin la trompe de chasse, rapprochée du château, fit entendre l'air dont Jeanne était convenue avec son amie, et Bussy partit.

Comme il approchait de la ville, rêvant à cette enivrante journée, et tout fier d'être libre, lui que les honneurs, les soins de la richesse et les faveurs d'un prince du sang tenaient toujours embarrassé dans des chaînes d'or, il remarqua que l'heure approchait où l'on allait fermer les portes de la ville. Le cheval qui avait brouté tout le jour sous les feuillages et l'herbe, avait continué en chemin, et la nuit venait.

Bussy se préparait à piquer pour réparer le temps perdu, quand il entendit derrière lui le galop de quelques chevaux.

Pour un homme qui se cache, et surtout pour un amant, tout semble une menace. Les amans heureux ont cela de commun avec les voleurs. Bussy se demandait s'il valait mieux prendre le galop pour gagner de l'avance, ou se jeter de côté pour laisser passer les cavaliers ; mais leur course était si rapide, qu'ils furent sur lui en un moment.

Ils étaient deux. Bussy, jugeant qu'il n'y avait pas lâcheté à éviter deux hommes lorsqu'on en vaut quatre, se rangea, et aperçut un des cavaliers dont les talons entraient dans les flancs de sa monture, stimulée, d'ailleurs, par bon nombre de coups d'étrivières que lui détachait son compagnon.

— Allons, voici la ville, disait cet homme avec un accent gascon des plus sauvages ; encore trois cents coups de fouet et cent coups d'éperon, du courage et de la vigueur.

— La bête n'a plus le souffle, elle frissonne, elle faiblit, elle refuse de marcher, répondit celui qui précédait... Je donnerais pourtant cent chevaux pour être dans ma ville.

— C'est quelque Angevin attardé, se dit Bussy... Cependant... comme la peur rend les gens stupides, j'avais cru reconnaître cette

voix... Mais voilà le cheval de ce brave homme qui chancelle...

En ce moment, les cavaliers étaient au niveau de Bussy, sur la route.

— Eh! prenez garde, s'écria-t-il, monsieur; quittez l'étrier, quittez vite, la bête va choir.

En effet, le cheval tomba lourdement sur le flanc, remua convulsivement une jambe comme s'il labourait la terre, et, tout d'un coup, son souffle bruyant s'arrêta, ses yeux s'obscurcirent; l'écume l'étouffait; il expira.

— Monsieur, cria le cavalier démonté à Bussy, trois cents pistoles du cheval qui vous porte.

— Ah! mon Dieu! s'écria Bussy en se rapprochant...

— M'entendez-vous? Monsieur, je suis très pressé...

— Eh! mon prince, prenez-le pour rien, dit avec le tremblement d'une émotion indicible, Bussy qui venait de reconnaître le duc d'Anjou.

En même temps, on entendit le bruit sec d'un pistolet qu'armait le compagnon du prince.

— Arrêtez! cria le duc d'Anjou à ce défenseur impitoyable; — arrêtez! monsieur d'Aubigné, c'est Bussy, ou le diable m'emporte.

— Eh oui, mon prince, c'est moi! Mais que diable faites-vous à crever des chevaux à l'heure qu'il est et sur ce chemin.

— Ah! c'est M. de Bussy? dit d'Aubigné; alors, monseigneur, vous n'avez plus besoin de moi... Permettez-moi de m'en retourner vers celui qui m'a envoyé, comme dit la Sainte-Ecriture.

— Non pas sans recevoir mes remercîmens bien sincères, et la promesse d'une solide amitié, dit le prince.

— J'accepte tout, monseigneur, et vous rappellerai vos paroles quelque jour.

— M. d'Aubigné!... monseigneur!... Ah! mais je tombe des nues, fit Bussy...

— Ne le savais-tu pas, dit le prince avec une expression de mécontentement et de défiance, qui n'échappa point au gentilhomme... Si tu es ici, n'est-ce pas que tu m'y attendais?

— Diable! se dit Bussy, réfléchissant à tout ce que son séjour caché dans l'Anjou pouvait offrir d'équivoque à l'esprit soupçonneux de François, ne nous compromettons pas!

— Je faisais mieux que de vous attendre, dit-il, et, tenez, puisque vous voulez entrer en ville, avant la fermeture des portes, en selle, monseigneur.

Il offrit son cheval au prince qui s'était occupé de débarrasser le sien de quelques papiers importans cachés entre la selle et la housse.

— Adieu donc, monseigneur, dit d'Aubigné, qui fit volte-face. Monsieur de Bussy, serviteur!

Et il partit.

Bussy sauta légèrement en croupe de son maître, et dirigea le cheval vers la ville, en se demandant tout bas si ce prince habillé de noir n'était pas le sombre démon que lui suscitait l'enfer, jaloux déjà de son bonheur.

Ils entrèrent dans Angers au premier son des trompettes de l'échevinage.

— Que faire maintenant, monseigneur?

— Au château! qu'on arbore ma bannière, qu'on vienne me reconnaître, que l'on convoque la noblesse de la province.

— Rien de plus facile, dit Bussy, décidé à faire de la docilité pour gagner du temps, et, d'ailleurs, trop surpris lui-même pour être autre chose que passif.

— Ça, messieurs, de la trompette! cria-t-il aux hérauts qui revenaient après le premier son.

— Ceux-ci regardèrent et ne prêtèrent pas grande attention, parce qu'ils voyaient deux hommes poudreux, suans, et en assez mince équipage.

— Ho! ho! dit Bussy en marchant à eux... est-ce que le maître n'est pas connu dans sa maison?... qu'on fasse venir l'échevin de service!

Ce ton arrogant imposa aux hérauts; l'un d'eux s'approcha.

— Jésus-Dieu! s'écria-t-il avec effroi, en regardant attentivement le duc... n'est-ce pas là notre seigneur et maître!

Le duc était fort reconnaissable à la difformité de son nez partagé en deux, comme le disait la chanson de Chicot.

— Monseigneur le duc! ajouta-t-il en saisissant le bras de l'autre héraut, qui bondit d'une surprise pareille.

— Vous en savez aussi long que moi maintenant, dit Bussy, enflez-moi votre haleine, faites suer sang et eau à vos trompettes, et que toute la ville sache dans un quart-d'heure que monseigneur est arrivé chez lui.

Nous, monseigneur, allons lentement au château. Quand nous y arriverons, la broche sera mise pour nous recevoir.

En effet, au premier cri des hérauts les groupes se formèrent, au second les enfans et les commères coururent tous les quartiers en criant:

— Monseigneur est dans la ville .. Noël à monseigneur.

Les échevins, le gouverneur, les principaux gentilshommes, se précipitèrent vers le palais, suivis d'une foule qui devenait de plus en plus compacte.

Ainsi que l'avait prévu Bussy, les autorités de la ville étaient au château avant le prince pour le recevoir dignement. Lorsqu'il traversa le quai, à peine put-il fendre la presse; mais Bussy avait retrouvé un des hérauts, qui, frappant à coups de trompette sur le populaire empressé, fraya un passage à son prince jusqu'aux degrés de la maison de ville.

Bussy formait l'arrière-garde.

— Messieurs et très féaux amés, dit le prince, je suis venu me jeter dans ma bonne ville d'Angers. A Paris, les dangers les plus terribles ont menacé ma vie ; j'avais perdu même ma liberté. J'ai réussi à fuir, grâce à de bons amis.

Bussy se mordit les lèvres ; il devinait le sens du regard ironique de François.

— Et depuis que je me sens dans votre ville, ma tranquillité, ma vie, sont assurées.

Les magistrats, stupéfaits, crièrent faiblement : Vive notre seigneur !

Le peuple qui espérait les aubaines usitées à chaque voyage du prince, cria vigoureusement : Noël !

— Soupons, dit le prince, je n'ai rien pris depuis ce matin...

Le duc fut entouré en un moment de toute sa maison, qu'il entretenait à Angers, en qualité de duc d'Anjou, et dont les principaux serviteurs seuls connaissaient leur maître.

Puis ce fut le tour des gentilshommes et des dames de la ville.

La réception dura jusqu'à minuit, la ville fut illuminée, les coups de mousquet retentirent dans les rues et sur les places ; la cloche de la cathédrale fut mise en branle, et le vent porta jusqu'à Méridor les bouffées bruyantes de la joie traditionnelle des bons Angevins.

XVII.

DIPLOMATIE DE M. LE DUC D'ANJOU.

Quand le bruit des mousquets se fut un peu calmé dans les rues, quand les battemens de la cloche eurent ralenti leurs vibrations, quand les antichambres furent dégarnies, quand enfin Bussy et le duc d'Anjou se trouvèrent seuls,

— Causons, dit le duc.

En effet, grâce à sa perspicacité, François comprenait que Bussy, depuis leur rencontre, avait fait beaucoup plus d'avances qu'il n'avait l'habitude d'en faire ; il jugea alors, avec sa connaissance de la cour, qu'il était dans une position embarrassée, et que, par conséquent, il pouvait, grâce à son adresse, prendre avantage sur lui.

Mais Bussy avait eu le temps de se préparer, et il attendait son prince de pied ferme.

— Causons, monseigneur, répliqua-t-il.

— Le dernier jour que nous nous vîmes, dit le prince, vous étiez bien malade, mon pauvre Bussy !

— C'est vrai, monseigneur, répliqua le jeune homme ; j'étais très malade, et c'est presqu'un miracle qui m'a sauvé.

— Ce jour-là, il y avait près de vous, continua le duc, certain médecin bien enragé pour votre salut, car il mordait vigoureusement, ce me semble, ceux qui vous approchaient.

— C'est encore vrai, mon prince, car le Haudoin m'aime beaucoup.

— Il vous tenait rigoureusement au lit, n'est-ce pas ?

— Ce dont j'enrageais de toute mon âme, comme Votre Altesse a pu le voir.

— Mais, dit le duc, si vous eussiez été si fort enragé, vous eussiez pu envoyer la Faculté à tous les diables, et sortir avec moi, comme je vous en priais.

— Dam ! fit Bussy en tournant et en retournant de cent façons entre ses doigts son chapeau de pharmacien.

— Mais, continua le duc, comme il s'agissait d'une grave affaire, vous avez eu peur de vous compromettre.

— Plait-il ? dit Bussy en enfonçant d'un coup de poing le même chapeau sur ses yeux ; vous avez dit, je crois, que j'avais eu peur de me compromettre, mon prince ?

— Je l'ai dit, fit le duc d'Anjou.

Bussy bondit de sa chaise et se trouva debout.

— Eh bien ! vous en avez menti, monseigneur, dit-il, menti à vous-même, entendez-vous, car vous ne croyez pas un mot, mais pas un seul, de ce que vous venez de dire ; il y a sur ma peau vingt cicatrices qui prouvent que je me suis compromis quelquefois ; mais que je n'ai jamais eu peur, et, ma foi, je connais beaucoup de gens qui ne sauraient pas en dire et surtout en montrer autant.

— Vous avez toujours des argumens irréfragables, monsieur de Bussy, dit le duc fort pâle et fort agité ; quand on vous accuse, vous criez plus haut que le reproche, et alors vous vous figurez que vous avez raison.

— Oh ! je n'ai pas toujours raison, monseigneur, dit Bussy, je le sais bien, mais je sais bien aussi dans quelles occasions j'ai tort.

— Et dans lesquelles avez-vous tort ? dites, je vous prie.

— Quand je sers des gens ingrats.

— En vérité, monsieur, je crois que vous vous oubliez, dit le prince, en se levant tout-à-coup avec cette dignité qui lui était propre dans certaines circonstances.

— Eh bien ! je m'oublie, monseigneur, dit Bussy ; une fois dans votre vie, faites-en autant, oubliez-vous ou oubliez-moi.

Bussy fit alors deux pas pour sortir : mais le prince fut encore plus prompt que lui, et le gentilhomme trouva le duc devant la porte.

— Nierez-vous, monsieur, dit le duc, que, le jour où vous avez refusé de sortir avec moi, vous ne soyez sorti l'instant d'après ?

— Moi, dit Bussy, je ne nie jamais rien, monseigneur, si ce n'est ce qu'on veut me forcer d'avouer.

— Dites-moi donc alors pourquoi vous vous êtes obtiné à rester en votre hôtel.

— Parce que j'avais des affaires.

— Chez vous ?

— Chez moi ou ailleurs.

— Je croyais que quand un gentilhomme est au service d'un prince, ses principales affaires sont les affaires de ce prince.

— Et d'habitude qui donc les fait, vos affaires, monseigneur, si ce n'est moi ?

— Je ne dis pas non, dit François ; et d'ordinaire je vous trouve fidèle et dévoué ; je dirai même plus, j'excuse votre mauvaise humeur.

— Ah ! vous êtes bien bon.

— Oui, car vous aviez quelque raison de m'en vouloir.

— Vous l'avouez, monseigneur ?

— Oui. Je vous avais promis la disgrâce de M. de Monsoreau. Il paraît que vous le détestez fort, M. de Monsoreau ?

— Moi, pas du tout. Je lui trouve une laide figure, et j'aurais voulu qu'il s'éloignât de la cour pour ne point avoir cette figure sous les yeux. Vous, au contraire, monseigneur, vous aimez cette figure-là. Il ne faut pas discuter sur les goûts.

— Eh bien ! alors, comme c'était votre seule excuse, que de me bouder comme eût fait un enfant gâté et hargneux, je vous dirai que vous avez doublement eu tort de ne pas vouloir sortir avec moi, et de sortir après moi pour faire des vaillantises inutiles.

— J'ai fait des vaillantises inutiles, moi ? et tout à l'heure vous me reprochiez d'avoir eu... Voyons, monseigneur, soyons conséquent ; quelles vaillantises ai-je faites ?

— Sans doute que vous en vouliez à M. d'Epernon et à M. de Schomberg, je conçois cela. Je leur en veux, moi aussi, et même mortellement ; mais il fallait se borner à leur en vouloir, et attendre le moment.

— Oh ! oh ! dit Bussy, qu'y a-t-il encore là-dessous, monseigneur ?

— Tuez-les, morbleu ! tuez-les tous deux ; tuez-les tous quatre, je ne vous en serai que plus reconnaissant, mais ne les exaspérez pas, surtout quand vous êtes loin ; car leur exaspération retombe sur moi.

— Voyons, que lui ai-je donc fait, à ce digne Gascon ?

Vous parlez de d'Epernon, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien ! vous l'avez fait lapider.

— Moi ?

— Au point que son pourpoint a été mis en lambeaux, son manteau en pièces, et qu'il est rentré au Louvre en haut-de-chausses.

— Bon, dit Bussy, et d'un, passons à l'Allemand. Quels sont mes torts envers M. de Schomberg ?

— Nierez-vous que vous ne l'ayez fait teindre en indigo ? Quand je l'ai revu trois heures après son accident, il était encore couleur d'azur ; et vous appelez cela une bonne plaisanterie. Allons donc !

Et le prince se mit à rire malgré lui, tandis que Bussy, se rappelant, de son côté, la figure que faisait Schomberg dans son cuvier, tandis que Bussy, disons-nous, riait aux éclats.

— Alors, dit-il, c'est moi qui passe pour leur avoir joué ce tour.

— Pardieu ! c'est moi, peut-être ?

— Et vous vous sentez le courage, monseigneur, de venir faire des reproches à un homme qui a de ces idées-là. Tenez ; je vous le disais tout à l'heure, vous êtes un ingrat.

— D'accord. Maintenant, voyons, et si tu es réellement sorti pour cela, je te pardonne.

— Bien sûr ?

— Oui, parole d'honneur ; mais tu n'es pas au bout de mes griefs.

— Allez.

— Parlons de moi, un peu.

— Soit.

— Qu'as-tu fait pour me tirer d'embarras ?

— Vous le voyez bien, dit Bussy, ce que j'ai fait.

— Non, je ne le vois pas.

— Eh bien ! je suis parti pour l'Anjou.

— C'est-à-dire que tu t'es sauvé.

— Oui, car, en me sauvant, je vous sauvais.

— Mais au lieu de te sauver si loin, ne pouvais-tu donc rester aux environs de Paris ? Il me semble que tu m'étais plus utile à Montmartre qu'à Angers.

— Ah ! voilà où nous différons d'avis, monseigneur, j'aimais mieux venir en Anjou.

— C'est une médiocre raison, vous en conviendrez, que votre caprice.

— Non pas, car ce caprice avait pour but de vous recruter des partisans.

— Ah ! voilà qui est différent. Eh bien ! voyons, qu'avez-vous fait ?

— Il sera temps de vous répliquer demain, monseigneur, car voici justement l'heure à laquelle je dois vous quitter.

— Et pourquoi me quitter ?

— Pour m'aboucher avec un personnage des plus importans.

— Ah ! s'il en est ainsi, c'est autre chose ; allez, Bussy, mais soyez prudent.

— Prudent, à quoi bon ? Ne sommes-nous pas les plus forts ici ?

— N'importe, ne risque rien ; as-tu déjà fait beaucoup de démarches ?

— Je suis ici depuis deux jours, comment voulez-vous ?

— Mais tu te caches, au moins.

— Si je me cache, je le crois mordieu bien, voyez-vous sous quel costume je vous parle, est-ce que j'ai l'habitude de porter des pourpoints canelle ? C'est pourtant pour vous encore, que je suis entré dans cet affreux fourreau.

— Et où loges-tu ?

— Ah ! voilà où vous apprécierez mon dévoûment. Je loge,... je loge dans une masure près du rempart, avec une sortie sur la rivière ;

mais vous, mon prince, à votre tour, voyons, comment êtes-vous sorti du Louvre? comment vous ai-je trouvé sur un grand chemin, avec un cheval fourbu entre les jambes et M. d'Aubigné à vos côtés?

— Parce que j'ai des amis. dit le prince.

— Vous, des amis? fit Bussy. Allons donc!

— Oui, des amis que tu ne connais pas.

— A la bonne heure! Et quels sont ces amis?

— Le roi de Navarre et M. d'Aubigné, que tu as vu.

— Le roi de Navarre!... ah! c'est vrai. N'avez-vous point conspiré ensemble?

— Je n'ai jamais conspiré, monsieur de Bussy.

— Non! demandez un peu à La Mole et à Coconnas.

— La Mole, dit le prince d'un air sombre, avait commis un autre crime que celui pour lequel on croit qu'il est mort.

— Bien! laissons La Mole et revenons à vous; d'autant plus, monseigneur, que nous aurions quelque peine à nous entendre sur ce point là. Par où diable êtes-vous sorti du Louvre?

— Par la fenêtre.

— Ah! vraiment. Et par laquelle?

— Par celle de ma chambre à coucher.

— Vous connaissiez donc l'échelle de corde?

— Quelle échelle de corde?

— Celle de l'armoire.

— Ah! il paraît que tu la connaissais, toi? dit le prince en pâlissant.

— Dam! dit Bussy, Votre Altesse sait que j'ai eu quelquefois le bonheur d'entrer dans cette chambre.

— Du temps de ma sœur Margot, n'est-ce pas? et tu entrais par la fenêtre?

— Dam! vous sortez bien par là, vous. Ce qui m'étonne seulement, c'est que vous ayez trouvé l'échelle.

— Ce n'est pas moi qui l'ai trouvée.

— Qui donc?

— Personne; on me l'a indiquée.

— Qui cela?

— Le roi de Navarre.

— Ah! ah! le roi de Navarre connait l'échelle; je ne l'aurais pas cru. Enfin, tant il y a que vous voici, monseigneur, sain et sauf et bien portant; nous allons mettre l'Anjou en feu, et, de la même traînée, l'Angoumois et le Béarn s'enflammeront: cela fera un assez joli petit incendie.

— Mais ne parlais-tu pas d'un rendez-vous? dit le duc.

— Ah! morbleu! c'est vrai; mais l'intérêt de la conversation me le fait oublier. Adieu, monseigneur.

— Prends-tu ton cheval?

— Dam! s'il est utile à monseigneur, monseigneur peut le garder; j'en ai un second.

— Alors, j'accepte; plus tard nous ferons nos comptes.

— Oui, Monseigneur, et Dieu veuille que ce ne soit pas moi qui vous redoive quelque chose.

— Pourquoi cela?

— Parce que je n'aime pas celui que vous chargez d'ordinaire d'apurer vos comptes?

— Bussy.

— C'est vrai, Monseigneur; il était convenu que nous ne parlerions plus de cela.

Le prince, qui sentait le besoin qu'il avait de Bussy, lui tendit la main.

Bussy lui donna la sienne, mais en secouant la tête.

Tous deux se séparèrent.

XVIII.

DIPLOMATIE DE M. DE SAINT-LUC.

Bussy retourna chez lui à pied au milieu d'une nuit épaisse; mais, au lieu de Saint-Luc qu'il s'attendait à rencontrer chez lui, il ne trouva qu'une lettre qui lui annonçait l'arrivée de son ami pour le lendemain.

En effet, vers six heures du matin, Saint-Luc, suivi d'un piqueur, avait quitté Méridor et avait dirigé sa course vers Angers. Il était arrivé au pied des remparts, à l'ouverture des postes, et, sans remarquer l'agitation singulière du peuple à son lever, il avait gagné la maison de Bussy.

Les deux amis s'embrassèrent cordialement.

— Daignez, mon cher Sant-Luc, dit Bussy, accepter l'hospitalité de ma pauvre chaumière. Je campe à Angers.

— Oui, dit Saint-Luc, à la manière des vainqueurs, c'est-à-dire sur le champ de bataille.

— Que voulez-vous dire, cher ami?

— Que ma femme n'a pas plus de secrets pour moi que je n'en ai pour elle, mon cher Bussy, et qu'elle m'a tout raconté. Il y a communauté entière entre nous, recevez tous mes complimens, mon maître en toutes choses, et, puisque vous m'avez mandé, permettez-moi de vous donner un conseil.

— Donnez.

— Débarrassez-vous vite de cet abominable Monsoreau: personne ne connaît à la cour votre liaison avec sa femme, c'est le bon moment; seulement, il ne faut pas le laisser échapper; lorsque plus tard vous épouserez la veuve, on ne dira pas au moins que vous l'avez faite veuve pour l'épouser.

— Il n'y a qu'un obstacle à ce beau projet qui m'était venu d'abord à l'esprit, comme il s'est présenté au vôtre.

— Vous voyez bien, et lequel?

— C'est que j'ai juré à Diane de respecter la vie de son mari, tant qu'il ne m'attaquera point, bien entendu.

— Vous avez eu tort.

— Moi!

— Vous avez eu le plus grand tort.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'on ne fait point de pareils sermens. Que diable, si vous ne vous dépêchez pas, si vous ne prenez pas les devants, c'est moi qui vous le dis : le Monsoreau, qui est confit en malices, vous découvrira, et, s'il vous découvre, comme il n'est rien moins que chevaleresque, il vous tuera.

— Il arrivera ce que Dieu aura décidé, dit Bussy en souriant ; mais outre que je manquerais au serment que j'ai fait à Diane, en lui tuant son mari...

— Son mari !... vous savez bien qu'il ne l'est pas.

— Oui. mais il n'en porte pas moins le titre. Outre, dis-je, que je manquerais au serment que je lui ai fait, le monde me lapiderait, mon cher, et celui qui aujourd'hui est un monstre à tous les regards, paraîtrait dans sa bière un ange que j'aurais mis au cercueil.

— Aussi ne vous conseillerais-je pas de le tuer vous-même.

— Des assassins ! ah ! Saint-Luc, vous me donnez là un triste conseil.

— Allons donc ! qui vous parle d'assassins ?

— De quoi parlez-vous donc, alors ?

— De rien, cher ami ; une idée qui m'est passée par l'esprit, et qui n'est pas suffisamment mûre pour que je vous la communique. Je n'aime pas plus ce Monsoreau que vous, quoique je n'aie pas les mêmes raisons de le détester : parlons donc de la femme au lieu de parler du mari.

Bussy sourit.

— Vous êtes un brave compagnon, Saint-Luc, dit Bussy, et vous pouvez compter sur mon amitié. Or, vous le savez, mon amitié se compose de trois choses : de ma bourse, de mon épée et de ma vie.

— Merci, dit Saint-Luc, j'accepte, mais à charge de revanche.

— Maintenant, que vouliez-vous me dire de Diane ? voyons.

— Je voulais vous demander si vous ne comptiez pas venir un peu à Méridor ?

— Mon cher ami, je vous remercie de l'insistance. mais vous savez mes scrupules.

— Je sais tout. A Méridor, vous êtes exposé à rencontrer le Monsoreau, bien qu'il soit à quatre-vingts lieues de nous ; exposé à lui serrer la main, et c'est dur de serrer la main à un homme qu'on voudrait étrangler ; enfin, exposé à lui voir embrasser Diane, et c'est dur de voir embrasser la femme qu'on aime.

— Ah ! fit Bussy avec rage, comme vous comprenez bien pourquoi je ne vais pas à Méridor ! Maintenant, cher ami...

— Vous me congédiez ? dit Saint-Luc, se méprenant à l'intention de Bussy.

— — Non pas, au contraire, reprit celui-ci, je vous prie de rester, car maintenant c'est à mon tour de vous interroger.

— Faites.

— N'avez-vous donc pas entendu cette nuit le bruit des cloches et des mousquetons ?

— En effet, et nous nous sommes demandé là-bas ce qu'il y avait de nouveau.

— Ce matin. n'avez-vous point remarqué quelque changement en traversant la ville ?

— Quelque chose comme une grande agitation, n'est-ce pas ?

— Oui. J'allais vous demander d'où elle provenait.

— Elle provient de ce que M. le duc d'Anjou vient d'arriver hier, cher ami.

— Saint-Luc fit un bond sur sa chaise, comme si on lui eût annoncé la présence du diable.

— Le duc à Angers ! on le disait en prison au Louvre.

— C'est justement parce qu'il était en prison au Louvre, qu'il est maintenant à Angers. Il est parvenu à s'évader par une fenêtre, et il est venu se réfugier ici.

— Eh bien ! demanda Saint-Luc.

— Eh bien ! cher ami, dit Bussy, voici une excellente occasion de vous venger des petites persécutions de Sa Majesté. Le prince a déjà un parti. il va avoir des troupes, et nous brasserons quelque chose comme une jolie petite guerre civile.

— Oh ! oh ! fit Saint-Luc.

— Et j'ai compté sur vous pour faire le coup d'épée ensemble.

— Contre le roi ? dit Saint-Luc avec une froideur soudaine.

— Je ne dis pas précisément contre le roi, dit Bussy, je dis contre ceux qui tireront l'épée contre nous.

— Mon cher Bussy, dit Saint-Luc, je suis venu en Anjou pour prendre l'air de la campagne, et non pas pour me battre contre Sa Majesté.

— Mais laissez-moi toujours vous présenter à Monseigneur.

— Inutile, mon cher Bussy ; je n'aime pas Angers, et comptais le quitter bientôt ; c'est une ville ennuyeuse et noire ; les pierres y sont molles comme du fromage, et le fromage y est dur comme de la pierre.

— Mon cher Saint-Luc, vous me rendriez un grand service de consentir à ce que je sollicite de vous : le duc m'a demandé ce que j'étais venu faire ici, et ne pouvant pas le lui dire, attendu que lui-même a aimé Diane, et a échoué près d'elle, je lui ai fait accroire que j'étais venu pour attirer à sa cause tous les gentilshommes du canton ; j'ai même ajouté que j'avais, ce matin, rendez-vous avec un d'eux.

— Eh bien ! vous direz que vous avez vu ce gentilhomme, et qu'il demande six mois pour réfléchir.

— Je trouve, mon cher Saint-Luc, s'il faut que je vous le dise, que votre logique n'est pas moins hérissée que la mienne.

— Ecoutez, je ne tiens en ce monde qu'à ma femme, vous ne tenez, vous, qu'à votre maîtresse ; convenons d'une chose : en toute occasion, je défendrai Diane ; en toute occasion, vous défendrez Mme de Saint-Luc. Un pacte amoureux, soit, mais pas de pacte politique. Voilà seulement comment nous réussirons à nous entendre.

— Je vois qu'il faut que je vous cède, Saint-Luc, dit Bussy, car, en ce moment, vous avez l'avantage. J'ai besoin de vous, tandis que vous pouvez vous passer de moi.

— Pas du tout, et c'est moi, au contraire, qui réclame votre protection.

— Comment cela ?

— Supposez que les Angevins, car c'est ainsi que vont s'appeler les rebelles, viennent assiéger et mettre à sac Méridor.

— Ah ! diable, vous avez raison, dit Bussy, vous ne voulez pas que les habitans subissent la conséquence d'une prise d'assaut.

Les deux amis se mirent à rire, et comme on tirait le canon dans la ville, comme le valet de Bussy venait l'avertir que déjà le prince l'avait appelé trois fois, ils se jurèrent de nouveau association extrà politique, et se séparèrent enchantés l'un de l'autre.

Bussy courut au château ducal, où déjà la noblesse affluait de toutes les parties de la province ; l'arrivée du duc d'Anjou avait retenti comme un écho porté sur le bruit du canon, et, à trois ou quatre lieues autour d'Angers, villes et villages étaient déjà soulevés par cette grande nouvelle.

Le gentilhomme se dépêcha d'arranger une réception officielle, un repas, des harangues ; il pensait que, tandis que le prince recevrait, mangerait, et surtout haranguerait, il aurait le temps de voir Diane, ne fût-ce qu'un instant. Puis, lorsqu'il eut taillé, pour quelques heures, de l'occupation au duc, il regagna sa maison, monta son second cheval, et prit au galop le chemin de Méridor.

Le duc, livré à lui-même, prononça de fort beaux discours, et produisit un effet merveilleux en parlant de la Ligue, touchant avec discrétion les points qui concernaient son alliance avec les Guise, et se donnant comme un prince persécuté par le roi à cause de la confiance que les Parisiens lui avaient témoignée.

Pendant les réponses et les baise-mains, le duc d'Anjou passait la revue des gentilshommes, notant avec soin ceux qui manquaient encore.

Quand Bussy revint, il était quatre heures de l'après-midi ; il sauta à bas de son cheval, et se présenta devant le duc, couvert de sueur et de poussière.

— Ah ! ah ! mon brave Bussy, dit le duc, te voilà à l'œuvre à ce qu'il paraît.

— Vous voyez, Monseigneur.

— Tu as chaud ?

— J'ai fort couru.

— Prends garde de te rendre malade, tu n'es peut-être pas encore bien remis.

— Il n'y a pas de danger.

— Et d'où viens-tu ?

— Des environs; Votre Altesse est-elle contente, et a-t-elle eu cour nombreuse ?

— Oui, je suis assez satisfait ; mais, à cette cour, Bussy, quelqu'un manque.

— Qui cela ?

— Ton protégé.

— Mon protégé ?

— Oui, le baron de Méridor.

— Ah ! dit Bussy en changeant de couleur.

— Et cependant il ne faudrait pas le négliger, quoiqu'il me néglige. Le baron est influent dans la province.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. C'était lui le correspondant de la Ligue à Anvers ; il avait été choisi par M. de Guise, et, en général, MM. de Guise choisissent bien leurs hommes. Il faut qu'il vienne, Bussy.

— Mais s'il ne vient pas, cependant, Monseigneur ?

— S'il ne vient pas à moi, je ferai les avances, et c'est moi qui irai à lui.

— A Méridor ?

— Pourquoi pas ?

Bussy ne put retenir l'éclair jaloux et dévorant qui jaillit de ses yeux.

— Au fait, dit-il, pourquoi pas ? vous êtes prince, tout vous est permis.

— Ah ! ça, tu crois donc qu'il m'en veut toujours ?

— Je ne sais. Comment le saurais-je, moi ?

— Tu ne l'as pas vu ?

— Non.

— Agissant près des grands de la province, tu aurais cependant pu avoir affaire à lui.

— Je n'y eusse pas manqué, s'il n'avait pas eu lui-même affaire à moi.

— Eh bien ?

— Eh bien ! dit Bussy, je n'ai pas été assez heureux dans les promesses que je lui avais faites, pour avoir grande hâte de me présenter devant lui.

— N'a-t-il pas ce qu'il désirait ?

— Comment cela ?

— Il voulait que sa fille épousât le comte, et le comte l'a épousée.

— Bien, Monseigneur, n'en parlons plus, dit Bussy ; et il tourna le dos au prince.

En ce moment, de nouveaux gentilshommes entrèrent; le duc alla à eux, Bussy resta seul.

Les paroles du prince lui avaient fort donné à penser.

Quelles pouvaient être les idées réelles du prince à l'égard du baron de Méridor ?

Etaient-elles telles que le prince les avait exprimées ? Ne voyait-il dans le vieux seigneur

qu'un moyen de renforcer sa cause de l'appui d'un homme estimé et puissant ?

Ou bien ses projets politiques n'étaient-ils qu'un moyen de se rapprocher de Diane.

Bussy examina la position du prince telle qu'elle était : il le vit brouillé avec son frère, exilé du Louvre, chef d'une insurrection en province. Il jeta dans la balance les intérêts matériels du prince et ses fantaisies amoureuses.

Ce dernier intérêt était bien léger, comparé aux autres.

Bussy était disposé à pardonner au duc tous ses autres torts, s'il voulait bien ne pas avoir celui-là.

Il passa toute la nuit à banqueter avec S. A. R. et les gentilshommes angevins, et à faire la révérence aux dames angevines ; puis, comme après le souper, on avait fait venir les violons, à leur apprendre les danses les plus nouvelles.

Il va sans dire qu'il fit l'admiration des femmes et le désespoir des maris, et, comme quelques-uns de ces derniers le regardaient autrement qu'il plaisait à Bussy d'être regardé, il retroussa huit ou dix fois sa moustache et demanda à trois ou quatre de ces Messieurs s'ils ne lui accorderaient pas la faveur d'une promenade au clair de lune, dans le boulingrin.

Mais sa réputation l'avait précédé à Angers, et Bussy en fut quitte pour ses avances.

XIX.

A la porte du palais ducal, Bussy trouva une figure franche, loyale et rieuse, qu'il croyait à quatre-vingts lieues de lui.

— Ah ! dit-il avec un vif sentiment de joie, c'est toi, Remy.

— Eh ! mon Dieu oui, monseigneur.

— J'allais t'écrire de venir me rejoindre.

— En vérité ?

— Parole d'honneur !

— En ce cas, cela tombe à merveille ; je craignais que vous ne me grondassiez.

— Et de quoi ?

— De ce que j'étais venu sans permission. Mais, ma foi ! j'ai entendu dire que monseigneur le duc d'Anjou s'était évadé du Louvre, et qu'il était parti pour sa province. Je me suis rappelé que vous étiez dans les environs d'Angers, j'ai pensé qu'il y aurait guerre civile, force estocades données et rendues ; bon nombre de trous faits à la peau de mon prochain, et attendu que j'aime mon prochain comme moi-même, et même plus que moi-même, je suis accouru.

— Tu as bien fait, Remy, d'honneur, tu me manquais.

— Comment va Gertrude, monseigneur ?

Le gentilhomme sourit.

— Je te promets de m'en informer à Diane, la première fois que je la verrai, dit-il.

— Et moi en revanche, soyez tranquille, la première fois que je la verrai, dit-il, de mon côté, je lui demanderai des nouvelles de Mme de Monsoreau.

— Tu es un charmant compagnon, et comment m'as tu trouvé ?

— Parbleu, belle difficulté : J'ai demandé où était l'hôtel ducal, et je vous ai attendu à la porte après avoir été conduire mon cheval dans les écuries du prince, où, Dieu me pardonne, j'ai reconnu le vôtre.

— Oui, le prince avait tué le sien, je lui ai prêté Roland, et comme il n'en avait pas d'autre il l'a gardé.

— Je vous reconnais bien là, c'est vous qui êtes le prince, et le prince qui est le serviteur.

— Ne te presse pas de me mettre si haut, Remy, tu vas voir comment monseigneur est logé.

Et en disant cela, il introduisit le Haudouin dans sa petite maison du rempart.

— Ma foi ! dit Bussy, tu vois le palais ; loge-toi où tu pourras et comme tu pourras.

— Ce ne sera point difficile, et il ne me faut pas grande place ; comme vous savez, d'ailleurs, je dormirai debout, s'il le faut. Je suis assez fatigué pour cela.

Les deux amis, car Bussy traitait le Haudouin plutôt en ami qu'en serviteur, se séparèrent, et Bussy, le cœur doublement content de se retrouver entre Diane et Remy, dormit tout d'une traite.

Il est vrai que, pour dormir à son aise, le duc, de son côté, avait fait prier qu'on ne tirât plus le canon, et que les mousquetades cessassent ; quant aux cloches, elles s'étaient endormies toutes seules, grâce aux ampoules des sonneurs.

Bussy se leva de bonne heure et courut au château en ordonnant qu'on prévînt Remy de l'y venir rejoindre : il tenait à guetter les premiers bâillemens du réveil de Son Altesse, afin de surprendre, s'il était possible, sa pensée dans la grimace ordinairement très significative du dormeur qu'on éveille.

Le duc se réveilla, mais on eût dit que, comme son frère Henri, il mettait un masque pour dormir. Bussy en fut pour ses frais de matinalité.

Il tenait tout prêt un catalogue de choses toutes plus importantes les unes que les autres.

D'abord, une promenade extra-muros pour reconnaître les fortifications de la place.

Une revue des habitans et de leurs armes.

Visite à l'arsenal et commande de munitions de toute espèce.

Examen minutieux des tailles de la province, à l'effet de procurer aux bons et fidèles vassaux du prince un petit supplément d'impôt destiné à l'ornement intérieur des coffres.

Enfin, correspondance.

Mais Bussy savait d'avance qu'il ne devait pas

énormément compter sur ce dernier article; le duc d'Anjou écrivait peu; dès cette époque il pratiquait le proverbe: les écrits restent.

Ainsi muni contre les mauvaises pensées qui pouvaient venir au prince, Bussy vit ses yeux s'ouvrir, mais, comme nous l'avons dit, sans pouvoir rien lire dans ses yeux.

— Ah! ah! fit le duc, déjà toi!

— Ma foi, oui, monseigneur, je n'ai pas pu dormir, tant les intérêts de Votre Altesse m'ont toute la nuit trotté par la tête; que faisons-nous ce matin? Tiens! si nous chassions?

Bon! se dit tout bas Bussy, voilà encore une occupation à laquelle je n'avais pas songé.

— Comment! dit le duc, tu prétends que tu as pensé à mes intérêts toute la nuit, et le résultat de ta veille et de ta méditation est de venir me proposer une chasse; allons donc.

— C'est vrai, dit Bussy; d'ailleurs nous n'avons pas de meute.

— Ni de grand-veneur, fit le prince.

— Ah! ma foi, je n'en trouverais la chasse que plus agréable pour chasser sans lui.

— Ah! je ne suis pas comme toi, il me manque.

Le duc dit cela d'un singulier air. Bussy le remarqua.

— Ce digne homme, dit-il, votre ami, il paraît qu'il ne vous a pas délivré non plus, celui-là.

Le duc sourit.

— Bon, dit Bussy, je connais ce sourire-là; c'est le mauvais; gare au Monsoreau.

— Tu lui en veux donc? demanda le prince.

— Au Monsoreau?

— Oui.

— Et de quoi lui en voudrais-je?

— De ce qu'il est mon ami.

— Je le plains fort, au contraire.

— Qu'est-ce à dire?

— Que plus vous le ferez monter, plus il tombera de haut, quand il tombera.

— Allons, je vois que tu es de bonne humeur.

— Moi?

— Oui, c'est quand tu es de bonne humeur que tu me dis ces choses-là. N'importe, continua le duc, je maintiens mon dire, et Monsoreau nous eût été bien utile dans ce pays ci.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il a des biens aux environs.

— Lui?

— Lui ou sa femme.

Bussy se mordit les lèvres: le duc ramenait la conversation au point d'où il avait eu tant de peine à l'écarter la veille.

— Ah! vous croyez? dit-il.

— Sans doute. Méridor est à trois lieues d'Angers; ne le sais-tu pas, toi qui m'as amené le vieux baron?

Bussy comprit qu'il s'agissait de n'être point déferré.

— Dam! dit-il, je vous l'ai amené, moi, parce qu'il s'est pendu à mon manteau, et qu'à moins de lui en laisser la moitié entre les doigts comme faisait Saint-Martin, il fallait bien le conduire devers vous... Au reste, ma protection ne lui a pas servi à grand chose.

— Ecoute, dit le duc, j'ai une idée.

— Diable! dit Bussy, qui se défiait toujours des idées du prince.

— Oui... Monsoreau a eu sur toi la première partie; mais je veux te donner la seconde.

— Comment l'entendez-vous, mon prince?

— C'est tout simple. Tu me connais, Bussy?

— J'ai ce malheur, mon prince.

— Crois-tu que je sois homme à subir un affront, et à le laisser impuni?

— C'est selon.

Le duc sourit d'un sourire encore plus mauvais encore que le premier, en se mordant les lèvres et en secouant la tête de haut en bas.

— Voyons, expliquez-vous, monseigneur, dit Bussy.

— Eh bien! le grand-veneur m'a volé une jeune fille que j'aimais pour en faire sa femme: moi, à mon tour, je veux lui voler sa femme pour en faire ma maîtresse.

Bussy fit un effort pour sourire, mais si ardemment qu'il désirât arriver à ce but, il ne parvint qu'à faire une grimace.

— Voler la femme de M. de Monsoreau; balbutia-t-il.

— Mais il n'y a rien de plus facile, ce me semble, tu m'as dit qu'elle détestait son mari; je puis donc compter sans trop de vanité qu'elle me préfèrera au Monsoreau, surtout si je lui promets... ce que je lui promettrai.

— Et que lui promettrez-vous, monseigneur?

— De la débarrasser de son mari.

— Eh! fut sur le point de s'écrier Bussy, pourquoi donc ne l'avez-vous pas fait tout de suite?

Mais il eut le courage de se retenir.

— Vous feriez cette belle action? dit-il.

— Tu verras. En attendant, j'irai toujours faire une visite à Méridor.

— Vous oserez?

— Pourquoi pas?

— Vous vous présenterez devant le vieux baron, que vous avez abandonné, après m'avoir promis!...

— J'ai une excellente excuse à lui donner.

— Où diable allez-vous donc les prendre?

— Et sans doute. Je lui dirai: Je n'ai pas rompu ce mariage parce que le Monsoreau, qui savait que vous étiez un des principaux agens de la ligue, et que j'en étais le chef, m'a menacé de nous vendre tous deux au roi.

— Ah! ah! Votre Altesse invente-t-elle celle-là?

— Pas entièrement, je dois le dire, répondit le duc.

— Alors je comprends, dit Bussy.

— Tu comprends, dit le duc, qui se trompait à la réponse de son gentilhomme.

— Oui.

— Je lui fais accroire qu'en mariant sa fille j'ai sauvé sa vie, à lui, qui était menacée.

— C'est superbe, dit Bussy.

— N'est-ce pas? Eh mais! j'y pense, regarde donc par la fenêtre, Bussy.

— Pourquoi faire?

— Regarde toujours.

— M'y voilà.

— Quel temps fait-il?

— Je suis forcé d'avouer à Votre Altesse qu'il fait beau.

— Eh bien! commande les chevaux et allons un peu voir comment va le bonhomme Méridor.

— Tout de suite, monseigneur?

Et Bussy, qui depuis un quart-d'heure jouait ce rôle éternellement comique de Mascarille dans l'embarras, feignant de sortir, alla jusqu'à la porte et revint.

— Pardon, monseigneur, dit-il, mais combien de chevaux commandez-vous!

— Mais quatre, cinq, ce que tu voudras.

— Alors si vous vous en rapportez de ce soin à moi, monseigneur, dit Bussy, j'en commanderai un cent.

— Bon, un cent, dit le prince surpris, pourquoi faire?

— Pour en avoir à peu près vingt-cinq dont je sois sûr en cas d'attaque.

Le duc tressaillit.

— En cas d'attaque? dit-il.

— Oui, j'ai ouï dire, continua Bussy, qu'il y avait force bois dans ces pays-là: et il n'y aurait rien de rare à ce que nous tombassions dans quelque embuscade.

— Ah! ah! dit le duc, tu penserais?..

— Monseigneur sait que le vrai courage n'exclut pas la prudence.

Le duc devint rêveur.

— Je vais en commander cent cinquante, dit Bussy.

— Et il avança une seconde fois vers la porte.

— Un instant, dit le prince.

— Qu'y a-t-il? monseigneur.

— Crois-tu que je sois en sûreté, à Angers, Bussy.

— Dam, la ville n'est pas forte, bien défendue cependant.

— Oui, bien défendue, mais elle peut être mal défendue; si brave que tu sois, tu ne seras jamais qu'à un seul endroit.

— C'est probable.

— Si je ne suis pas en sûreté dans la ville, et je n'y suis pas, puisque Bussy en doute.

— Je n'ai pas dit que je doutais, monseigneur.

— Bon, bon; si je ne suis pas en sûreté, il faut que je m'y mette promptement.

— C'est parler d'or, monseigneur.

— Eh bien! je veux visiter le château, et m'y retrancher.

— Vous avez raison, monseigneur, de bons retranchemens, voyez-vous.

Bussy balbutia, il n'avait pas l'habitude de la peur, et les paroles prudentes lui manquaient.

— Et puis une autre idée encore.

— La matinée est féconde, monseigneur.

— Je veux faire venir ici les Méridor.

— Monseigneur, combien vous avez aujourd'hui une justesse et une vigueur de pensées! Levez-vous et visitons le château.

Le prince appela ses gens, Bussy profita de ce moment pour sortir.

Il trouva le Haudouin dans les appartemens. C'était lui qu'il cherchait.

— Il l'emmena dans le cabinet du duc, écrivit un petit mot, entra dans une serre, cueillit un bouquet de roses, roula le billet autour des tiges, passa à l'écurie, sella Roland, mit le bouquet dans la main de le Haudouin, et invita le Haudouin à se mettre en selle.

Puis, le conduisant hors de la ville, comme Aman conduisait Mardoché, il le plaça dans une espèce de sentier.

— Là, lui dit-il, laisse aller Roland; au bout du sentier tu trouveras la forêt, dans la forêt un parc, autour de ce parc un mur, à l'endroit du mur où Roland s'arrêtera, tu jetteras ce bouquet.

« Celui qu'on attend ne vient pas, disait le billet, parce que celui qu'on n'attendait pas est venu, et plus menaçant que jamais, car il aime toujours. Prenez avec les lèvres et le cœur tout ce qu'il y a d'invisible aux yeux dans ce papier. »

Remy lâcha la bride à Roland qui partit au galop dans la direction de Méridor.

Bussy revint au palais ducal et trouva le prince habillé.

Quant à Remy, ce fut pour lui l'affaire d'une demi-heure. Emporté comme un nuage par le vent, Remy, confiant dans les paroles de son maître, traversa prés, champs, bois, ruisseaux, collines, et s'arrêta au pied d'un mur à demi dégradé dont le chaperon, tapissé de lierres, semblait relié par eux aux branches des chênes.

Arrivé là, Remy se dressa sur ses étriers, attacha de nouveau, et plus solidement encore qu'il ne l'était, le papier au billet, et, poussant un heim! vigoureux, il lança le bouquet pardessus le mur.

Un petit cri qui retentit de l'autre côté lui apprit que le message était arrivé à bon port.

Remy n'avait plus rien à faire, car on ne lui avait pas demandé de réponse.

Il tourna donc, du côté par lequel il était venu la tête du cheval, qui se disposait à prendre son repas aux dépens de la glandée, et qui témoigna un vif mécontentement d'être dérangé dans ses habitudes ; mais Remy fit une sérieuse application de l'éperon et de la cravache. Roland sentit son tort, et repartit de son train habituel.

Quarante minutes après, il se reconnaissait dans sa nouvelle écurie, comme il s'était reconnu dans le hallier, et il venait prendre de lui-même sa place au ratelier bien garni de foin et à la mangeoire regorgeant d'avoine.

Bussy visitait le château avec le prince.

Remy le joignit au moment où il examinait un souterrain conduisant à une poterne.

— Eh bien! demanda-t-il à son messager, qu'as-tu vu? qu'as-tu entendu? qu'as-tu fait?

— Un mur, un cri, sept lieues, répondit Remy avec le laconisme d'un de ces enfans de Sparte qui se faisaient dévorer le ventre par les renards pour la plus grande gloire des lois de Lycurgue.

CINQUIEME PARTIE.

I.

UNE VOLÉE D'ANGEVINS.

Bussy parvint à occuper si bien le duc d'Anjou de ses préparatifs de guerre, que pendant deux jours il ne trouva ni le temps d'aller à Méridor, ni le temps de faire venir le baron à Angers.

Quelquefois cependant, le duc revenait à ses idées de visite. Mais aussitôt Bussy faisait l'empressé, visitait les mousquets de toute la garde, faisait équiper les chevaux en guerre, roulait les canons, les affûts, comme s'il s'agissait de conquérir une cinquième partie du monde.

Ce que voyant Remy, il se mettait à faire de la charpie, à repasser ses instrumens, à confectionner ses baumes, comme s'il s'agissait de soigner la moitié du genre humain.

Le duc alors reculait devant l'énormité de pareils préparatifs.

Il va sans dire que, de temps en temps, Bussy, sous prétexte de faire le tour des fortifications extérieures, sautait sur Roland, et, en quarante minutes, arrivait à certain mur, qu'il enjambait d'autant plus lestement qu'à chaque enjambement, il faisait tomber quelque pierre, et que le chaperon, croulant sous son poids, devenait peu à peu une brèche.

Quant à Roland, il n'était plus besoin de lui dire où l'on allait. Bussy n'avait qu'à lui lâcher la bride et fermer les yeux.

— Voilà déjà deux jours de gagnés, disait Bussy, j'aurai bien du malheur si d'ici à deux autres jours il ne m'arrive pas un petit bonheur.

Bussy n'avait pas tort de compter sur sa bonne fortune.

Vers le soir du troisième jour, comme on faisait entrer dans la ville un énorme convoi de vivres, produit d'une réquisition frappée par le duc sur ses bons et féaux Angevins ; comme M. d'Anjou, pour faire le bon prince, goûtait le pain noir des soldats et déchirait à belles dents les harengs salés et la morue sèche, on entendit une grande rumeur vers les portes de la ville.

M. d'Anjou s'informa d'où venait cette rumeur; mais personne ne put le lui dire.

Il se faisait par là une distribution de coups de manche de pertuisane et de coups de crosse de mousquet à bon nombre de bourgeois attirés par la nouveauté d'un spectacle curieux.

Un homme monté sur un cheval blanc ruisselant de sueur s'était présenté à la barrière de la porte de Paris.

Or, Bussy, par suite de son système d'intimidation, s'était fait nommer capitaine-général du pays d'Anjou, grand-maître de toutes les places, et avait établi la plus sévère discipline, notamment dans Angers ; nul ne pouvait sortir de la ville sans un mot d'ordre, nul ne pouvait y entrer sans ce même mot d'ordre, une lettre d'appel ou un signe de ralliement quelconque.

Toute cette discipline n'avait d'autre but que d'empêcher le duc d'envoyer quelqu'un à Diane sans qu'il le sût, et d'empêcher Diane d'entrer à Angers sans qu'il en fut averti.

Cela paraîtra peut-être un peu exagéré ; mais, cinquante ans plus tard, Buckingham faisait bien d'autres folies pour Anne d'Autriche.

L'homme et le cheval blanc étaient donc, comme nous l'avons dit, arrivés d'un galop furieux, et ils avaient été donner droit dans le poste.

Mais le poste avait sa consigne ; la consigne avait été donnée à la sentinelle ; la sentinelle avait croisé la pertuisane ; le cavalier avait paru s'en inquiéter médiocrement, mais la sentinelle avait crié : aux armes ! le poste était sorti, et force avait été d'entrer en explication.

— Je suis Antraguet, avait dit le cavalier, et je veux parler au duc d'Anjou.

— Nous ne connaissons pas Antraguet, avait répondu le chef du poste ; quant à parler au duc d'Anjou, votre désir sera satisfait, car nous allons vous arrêter et vous conduire à Son Altesse.

— M'arrêter ! répondit le cavalier, voilà en-

core un plaisant marouffle, pour arrêter Charles de Balzac d'Entragues, baron de Cuneo, comte de Graville.

— Ce sera pourtant comme cela, dit en ajustant son hausse-col, le bourgeois qui avait vingt hommes derrière lui, et qui n'en voyait qu'un seul en face.

— Attendez un peu, mes bons amis, dit Antraguet. Vous ne connaissez pas encore les Parisiens, n'est-ce-pas? eh bien! je vais vous montrer un échantillon de ce qu'ils savent faire.

— Arrêtons-le! conduisons-le à Monseigneur, crièrent les miliciens furieux.

— Tout doux, mes petits agneaux d'Anjou, dit Antraguet, c'est moi qui aurai ce plaisir.

— Que dit-il donc là? se demandèrent les bourgeois.

— Il dit que son cheval n'a encore fait que dix lieues, répondit Antraguet, ce qui fait qu'il va vous passer sur le ventre à tous, si vous ne vous rangez pas. Rangez-vous donc, ou, ventrebœuf....

Et comme les bourgeois d'Angers avaient l'air de ne pas comprendre le juron parisien, Antraguet avait mis l'épée à la main, et, par un moulinet prestigieux, avait abattu çà et là les hampes les plus rapprochées des hallebardes dont on lui présentait la pointe.

En moins de dix minutes quinze ou vingt hallebardes furent changées en manches à balais.

Les bourgeois furieux fondirent à coups de bâton sur le nouveau venu, qui parait devant, derrière, à droite et à gauche, avec une adresse prodigieuse, et en riant de tout son cœur.

— Ah! la belle entrée, disait-il en se tordant sur son cheval, oh! les honnêtes bourgeois que les bourgeois d'Angers! Morbleu, comme on s'amuse ici! Que le prince a bien eu raison de quitter Paris, et que j'ai bien fait de venir le rejoindre!

Et Antraguet non seulement parait de plus belle; mais de temps en temps, quand il se sentait serré de trop près, il taillait, avec sa lame espagnole, le buffle de celui-là, la salade de celui-ci, et, quelquefois choisissant son homme, il étourdissait, d'un coup de plat d'épée, quelque guerrier imprudent qui se jetait dans la mêlée, le chef protégé par le simple bonnet de laine angevin.

Les bourgeois ameutés frappaient à l'envi, s'estropiant les uns les autres, puis revenaient à la charge; comme des soldats de Cadmus, on eût dit qu'ils sortaient de terre.

Antraguet sentit qu'il commençait à se fatiguer.

— Allons, dit-il, voyant que les rangs devenaient de plus en plus compacts; c'est bon; vous êtes braves comme des lions, c'est convenu, et j'en rendrai témoignage. Mais vous voyez qu'il ne vous reste plus que vos manches de hallebardes et que vous ne savez pas charger vos mousquets. J'avais résolu d'entrer dans la ville, mais j'ignorais qu'elle était gardée par une armée de Césars. Je renonce à vous vaincre. Adieu, bonsoir, je m'en vais, dites seulement au prince que j'étais venu exprès de Paris pour le voir.

Cependant le capitaine était parvenu à communiquer le feu à la mèche de son mousquet; mais au moment où il appuyait la crosse à son épaule, Antraguet lui cingla de si furieux coups de sa canne flexible sur les doigts, qu'il lâcha son arme et qu'il se mit à sauter alternativement sur le pied droit et sur le pied gauche.

— A mort! à mort! crièrent les miliciens meurtris et enragés, ne le laissons pas fuir! qu'il ne puisse pas s'échapper!

— Ah! dit Antraguet, vous ne vouliez pas me laisser entrer tout à l'heure, et voilà maintenant que vous ne voulez pas me laisser sortir; prenez garde! cela va changer ma tactique: au lieu d'user du plat j'userai de la pointe, au lieu d'abattre les hallebardes j'abattrai les poignets; çà voyons, mes agneaux d'Anjou, me laisse-t-on partir?

— Non! à mort! à mort! il se lasse! assommons-le!

— Fort bien! c'est pour tout de bon alors!

— Oui! oui!

— Eh bien! gare les doigts, je coupe les mains!

Il achevait à peine et se mettait en mesure de mettre sa menace en exécution, quand un second cavalier apparut à l'horizon, accourant avec la même frénésie, entra dans la barrière au triple galop, et tomba comme la foudre au milieu de la mêlée qui tournait peu à peu en véritable combat.

— Antraguet, cria le nouveau venu, Antraguet, eh que diable fais-tu au milieu de tous ces bourgeois?

— Livarot! s'écria Antraguet en se retournant, ah! mordieu tu es le bien venu, Montjoie et Saint-Denis, à la rescousse.

— Je savais bien que je te rattrapperais; il y a quatre heures que j'avais eu de tes nouvelles, et depuis ce moment je te suis; mais où t'es-tu donc fourré? On te massacre, Dieu me pardonne.

— Oui, ce sont nos amis d'Anjou qui ne veulent ni me laisser entrer ni me laisser sortir.

— Messieurs, dit Livarot en mettant le chapeau à la main, vous plairait-il de vous ranger à droite ou à gauche, afin que nous passions?

— Ils nous insultent! crièrent les bourgeois, à mort! à mort!

— Ha! voilà comme ils sont à Angers, fit Livarot en remettant, d'une main, son chapeau sur sa tête, et en tirant, de l'autre, son épée.

— Oui, tu vas voir, dit Antraguet; malheureusement ils sont beaucoup.

— Bah! à nous trois nous en viendrons bien à bout.

— Oui, à nous trois, si nous étions trois ; mais nous ne sommes que nous deux.

— Voici Ribérac qui arrive.

— Lui aussi ?

— L'entends-tu ?

— Je le vois. Eh ! Ribérac ! eh ! ici ! ici !

En effet, au moment même, Ribérac, non moins pressé que ses compagnons, à ce qu'il paraissait, faisait la même entrée qu'eux dans la ville d'Angers.

— Tiens ! on se bat, dit Ribérac, voilà une chance. Bonjour, Antraguet, bonjour, Livarot.

— Chargeons, répondit Antraguet.

Les miliciens regardaient, assez étourdis, le nouveau renfort qui venait d'arriver aux deux amis, lesquels de l'état d'assaillis se préparaient à passer à celui d'assaillans.

— Ah çà ! mais ils sont donc un régiment, dit le capitaine de la milice à ses hommes ; Messieurs, notre ordre de bataille me paraît vicieux, et je propose que nous fassions demi tour à gauche.

Les bourgeois avec cette habileté qui les caractérise dans l'exécution des mouvemens militaires, commencèrent aussitôt un demi tour à droite.

C'est qu'outre l'invitation de leur capitaine qui les ramenait naturellement à la prudence, ils voyaient les trois cavaliers rangés de front avec une contenance martiale qui faisait frémir les plus intrépides.

— C'est leur avant-garde, crièrent les bourgeois qui voulaient se donner à eux-mêmes un prétexte pour fuir. Alarme ! alarme !

— Au feu ! crièrent les autres, au feu !

— L'ennemi ! l'ennemi ! dirent la plupart.

— Nous sommes des pères de famille. Nous nous devons à nos femmes et à nos enfans. Sauve qui peut ! cria le capitaine.

Et en raison de ces cris divers, qui tous cependant, comme on le voit, avaient le même but, un effroyable tumulte se fit dans la rue. et les coups de bâton commencèrent à tomber comme la grêle sur les curieux. dont le cercle pressé empêchait les peureux de fuir.

Ce fut alors que le bruit de la bagarre arriva jusqu'à la place du château, où, comme nous l'avons dit, le prince goûtait le pain noir, les harengs saurs et la morue sèche de ses partisans.

Bussy et le prince s'informèrent ; on leur dit que c'étaient trois hommes, ou plutôt trois diables incarnés arrivant de Paris, qui faisaient tout ce tapage.

— Trois hommes ! dit le prince ; va donc voir ce que c'est, Bussy.

— Trois hommes ? dit Bussy ; venez, Monseigneur.

Et tous deux partirent ; Bussy en avant, le prince le suivant prudemment, accompagné d'une vingtaine de cavaliers

Ils arrivèrent comme les bourgeois commençaient d'exécuter la manœuvre que nous avons dite, au grand détriment des épaules et des crânes des curieux.

Bussy se dressa sur ses étriers, et son œil d'aigle plongeant dans la mêlée, il reconnut Livarot à sa longue figure.

— Mort de ma vie ! cria-t-il au prince d'une voix tonnante ; accourez donc, Monseigneur, ce sont nos amis de Paris qui nous assiégent.

— Et non, répondit Livarot, d'une voix qui dominait la bataille, ce sont, au contraire, tes amis d'Anjou qui nous écharpent.

— Bas les armes ! cria le duc ; bas les armes, marauds, ce sont des amis.

— Des amis ! s'écrièrent les bourgeois, contusionés, écorchés, rendus. Des amis ! il fallait donc leur donner le mot d'ordre, alors ; depuis une bonne heure, nous les traitons comme des païens, et ils nous traitent comme des Turcs.

Et le mouvement rétrograde acheva de se faire.

Livarot, Antraguet et Ribérac s'avancèrent en triomphateurs dans l'espace laissé libre par les bourgeois, et tous s'empressèrent d'aller baiser la main de Son Altesse ; après quoi chacun, à son tour, se jeta dans les bras de Bussy.

— Il paraît, dit philosophiquement le capitaine, que c'est une volée d'Angevins que nous prenions pour un vol de vautours.

— Monseigneur, glissa Bussy à l'oreille du duc, comptez vos miliciens, je vous prie.

— Pourquoi faire ?

— Comptez toujours à peu près en gros ; je ne vous dis pas : un à un.

— Ils sont au moins cent cinquante.

— Au moins, oui.

— Eh bien ! que veux-tu dire ?

— Je veux dire que vous n'avez point là de fameux soldats, puisque trois hommes les ont battus.

— C'est vrai, dit le duc. Après ?

— Après ! sortez donc de la ville avec des gaillards comme ceux-là !

— Oui, dit le duc, mais j'en sortirai avec les trois hommes qui ont battu les autres, répliqua le duc.

— Ouais, fit tout bas Bussy, je n'avais pas songé à celle-là. Vivent les poltrons pour être logiques !

II.

ROLAND.

Grâce au renfort qui lui était arrivé, M. le duc d'Anjou put se livrer à des reconnaissances sans fin autour de la place.

Accompagné de ses amis arrivés d'une façon si opportune, il marchait dans un équipage de guerre dont les bourgeois d'Angers se montraient on ne peut plus orgueilleux, bien que la comparaison de ces gentishommes, bien montés, bien équipés, avec les harnais déchirés, et les armures rouillées de la milice urbaine, ne fût

pas précisément à l'avantage de cette dernière.

On explora d'abord les remparts, puis les jardins attenans aux remparts, puis la campagne attenante aux jardins, puis enfin les châteaux épars dans cette campagne, et ce n'était point sans un sentiment d'arrogance très marquée, que le duc narguait en passant, soit près d'eux, soit au milieu d'eux, les bois qui lui avaient fait si grande peur, ou plutôt dont Bussy lui avait fait si grande peur.

Les gentilshommes angevins arrivaient avec de l'argent, ils trouvaient à la cour du duc d'Anjou une liberté qu'ils étaient loin de rencontrer à la cour de Henri III, ils ne pouvaient donc manquer de faire joyeuse vie, dans une ville toute disposée comme doit l'être une capitale quelconque, à piller la bourse de ses hôtes.

Trois jours ne s'étaient point encore écoulés, qu'Antraguet, Ribérac et Livarot avaient lié des relations avec les nobles angevins les plus épris des modes et des façons parisiennes. Il va sans dire que ces dignes seigneurs étaient mariés et avaient de jeunes et jolies femmes.

Aussi n'était-ce pas pour son plaisir particulier, comme pourraient le croire ceux qui connaissent l'égoïsme du duc d'Anjou, qu'il faisait de si belles cavalcades dans la ville. Non. Ces promenades tournaient au plaisir des gentilshommes parisiens qui étaient venus le rejoindre, des seigneurs angevins, et surtout des dames angevines.

Dieu d'abord devait s'en réjouir, puisque la cause de la Ligue était la cause de Dieu.

Puis le roi devait incontestablement en enrager.

Enfin les dames en étaient heureuses.

Ainsi, la grande Trinité de l'époque était représentée : Dieu, le roi et les dames.

La joie fut à son comble le jour où l'on vit arriver en superbe ordonnance vingt-deux chevaux de main, trente chevaux de trait, enfin, quarante mulets, qui, avec les litières, les chariots et les fourgons, formaient les équipages de M. le duc d'Anjou.

Tout cela venait comme par enchantement de Tours pour la modique somme de cinquante mille écus, que M. le duc d'Anjou avait consacrée à cet usage.

Il faut dire que les chevaux étaient sellés, mais que les selles étaient dues aux selliers ; il faut dire que les coffres avaient de magnifiques serrures, fermant à clé, mais que les coffres étaient vides. Il faut dire que ce dernier article était tout à la louange du prince, puisque le prince aurait pu les remplir par des exactions.

Mais ce n'était pas dans la nature du prince de prendre ; il aimait mieux soustraire.

Néanmoins l'entrée de ce cortége produisit un magnifique effet dans Angers.

Les chevaux entrèrent dans les écuries, les chariots furent rangés sous les remises. Les coffres furent portés par les familiers les plus intimes du prince. Il fallait des mains bien sûres pour qu'on osât leur confier les sommes qu'ils ne contenaient pas.

Enfin on ferma les portes du palais au nez d'une foule empressée qui fut convaincue, grâce à cette mesure de prévoyance, que le prince venait de faire entrer deux millions dans la ville, tandis qu'il ne s'agissait, au contraire, que de faire sortir de la ville une somme à peu près pareille sur laquelle comptaient les coffres vides.

La réputation d'opulence de M. le duc d'Anjou fut solidement établie à partir de ce jour là ; et toute la province demeura convaincue, d'après le spectacle qui avait passé sous ses yeux, qu'il était assez riche pour guerroyer contre l'Europe entière si besoin était.

Cette confiance devait aider les bourgeois à prendre en patience les nouvelles tailles que le duc, aidé des conseils de ses amis, était dans l'intention de lever sur les Angevins. D'ailleurs les Angevins allaient presque au-devant des désirs du duc d'Anjou.

On ne regrette jamais l'argent que l'on prête ou que l'on donne aux riches.

Le roi de Navarre, avec sa renommée de misère, n'aurait pas obtenu le quart du succès qu'obtenait le duc d'Anjou avec sa renommée d'opulence.

Mais revenons au duc.

Le digne prince vivait en patriarche regorgeant de tous les biens de la terre, et, chacun le sait, l'Anjou est une bonne terre.

Les routes étaient couvertes de cavaliers accourant vers Angers pour faire au prince leurs soumissions ou leurs offres de service.

De son côté M. d'Anjou poussait des reconnaissances aboutissant toujours à la recherche de quelque trésor.

Bussy était arrivé à ce qu'aucune de ces reconnaissances n'eût été poussée jusqu'au château qu'habitait Diane.

C'est que Bussy se réservait ce trésor-là pour lui seul, pillant à sa manière ce petit coin de la province qui, après s'être défendu de façon convenable, s'était enfin livré à discrétion.

Or, tandis que M. d'Anjou reconnaissait, et que Bussy pillait, M. de Monsoreau, monté sur son cheval de chasse, arrivait aux portes d'Angers.

Il pouvait être quatre heures du soir ; pour arriver à quatre heures, M. de Monsoreau avait fait dix-huit lieues dans la journée. Aussi, ses éperons étaient rouges ; et son cheval, blanc d'écume, était à moitié mort.

Le temps était passé de faire aux portes de la ville des difficultés à ceux qui arrivaient : on était si fier, si dédaigneux maintenant à Angers, qu'on eût laissé passer sans conteste un bataillon de Suisses, ces Suisses eussent-ils été commandés par le brave Crillon lui-même.

M. de Monsoreau, qui n'était pas Crillon, entra tout droit en disant:

— Au palais de Mgr. le duc d'Anjou.

Il n'écouta point la réponse des gardes qui hurlaient une réponse derrière lui, son cheval ne semblait tenir sur ses jambes que par un miracle d'équilibre dû à la vitesse même avec laquelle il marchait: il allait. le pauvre animal, sans avoir plus aucune conscience de sa vie, et il y avait à parier qu'il tomberait quand il s'arrêterait.

Il s'arrêta au palais, mais M. de Monsoreau était excellent écuyer, le cheval était de race; le cheval et le cavalier restèrent debout.

— Monsieur le duc, cria le grand-veneur.

— Monseigneur est allé faire une reconnaissance. répondit la sentinelle.

— Où cela? demanda M. de Monsoreau.

— Par là, dit le factionnaire, en étendant la main vers un des quatre points cardinaux.

— Diable! fit Monsoreau, ce que j'avais à dire au duc était cependant bien pressé; comment faire?

— Mettre t'abord fotre chifal à l'égurie, répliqua la sentinelle, qui était un reitre d'Alsace. gar si fous ne l'abbuyez pas contre un mur il dombera.

— Le conseil est bon, quoique donné en mauvais français, dit Monsoreau. Où sont les écuries? mon brave homme.

— Là-pas!

En ce moment un homme s'approcha du gentilhomme et déclina ses qualités.

C'était le majordome.

M. de Monsoreau répondit à son tour par l'énumération de ses nom, prénoms et qualités.

Le majordome salua respectueusement; le nom du grand-veneur était dès long-temps connu dans la province.

— Monsieur, dit-il, veuillez entrer et prendre quelque repos. Il y a dix minutes à peine que monseigneur est sorti; Son Altesse ne rentrera pas avant huit heures du soir.

— Huit heures du soir! reprit Monsoreau, en rongeant sa moustache. ce serait perdre trop de temps. Je suis porteur d'une grande nouvelle qui ne peut être sue trop tôt par son Altesse. N'avez-vous pas un cheval et un guide à me donner?

— Un cheval! il y en a dix, monsieur, dit le majordome. Quant à un guide. c'est différent, car monseigneur n'a pas dit où il allait, et vous en saurez, en interrogeant, autant que qui que ce soit, sous ce rapport: d'ailleurs, je ne voudrais pas dégarnir le château. C'est une des grandes recommandations de Son Altesse.

— Ah! ah! fit le grand-veneur, on n'est donc pas en sûreté ici?

—Oh! monsieur. on est toujours en sûreté au milieu d'hommes tels que MM. Bussy. Livarot, Ribérac, Antraguet, sans compter notre invincible prince monseigneur le duc d'Anjou; mais vous comprenez.

— Oui, je comprends que lors qu'ils n'y sont pas, il y a moins de sûreté.

— C'est cela même, monsieur.

— Alors, je prendrai un cheval frais dans l'écurie, et je tâcherai de rejoindre Son Altesse en m'informant.

— Il y a tout à parier, monsieur, que de cette façon vous rejoindrez monseigneur.

— On n'est point parti au galop?

— Au pas, monseigneur, au pas.

— Très bien! c'est chose conclue, montrez-moi le cheval que je puis prendre.

— Entrez dans l'écurie, monsieur, et choisissez vous-même, tous sont à monseigneur.

— Très bien.

Monsoreau entra.

Dix ou douze chevaux, des plus beaux et des plus frais, prenaient un ample repas dans les crêches bourrées du grain et du fourrage les plus savoureux de l'Anjou.

— Voilà, dit le majordome, choisissez.

Monsoreau promena sur la rangée de quadrupèdes un regard de connaisseur.

— Je prends ce cheval bai-brun, dit il, faites-le moi seller.

— Roland.

— Il s'appelle Roland?

— Oui, c'est le cheval de prédilection de Son Altesse. Il le monte tous les jours, il lui a été donné par M. de Bussy, et vous ne le trouveriez certes pas à l'écurie, si Son Altesse n'essayait pas de nouveaux chevaux qui lui sont arrivés de Tours.

— Allons, il paraît que je n'ai pas le coup-d'œil mauvais.

Un palefrenier s'approcha.

— Sellez Roland, dit le majordome.

Quant au cheval du comte. il était entré de lui-même dans l'écurie et s'était étendu sur la litière, sans attendre même qu'on lui ôtât son harnais.

Roland fut sellé en quelques secondes. M. de Monsoreau se mit légèrement en selle et s'informa une seconde fois de quel côté la cavalcade s'était dirigée.

— Elle est sortie par cette porte et elle a suivi cette rue, dit le majordome en indiquant au grand-veneur le même point que lui avait déjà indiqué la sentinelle.

— Ma foi, dit Monsoreau, en lâchant la bride, et en voyant que de lui-même le cheval prenait ce chemin, on dirait, ma parole, que Roland suit la piste.

— Oh, n'en soyez pas inquiet, dit le majordome, j'ai entendu dire à M. de Bussy et à son médecin, M. Remy, que c'était l'animal le plus intelligent qui existât; dès qu'il sentira ses compagnons, il les rejoindra; voyez les belles jambes, elles feraient envie à un cerf.

Monsoreau se pencha de côté.

— Magnifique, dit-il.

— En effet le cheval partit sans attendre qu'on l'excitât, et sortit fort délibérément de la ville; il fit même un détour avant d'arriver à la porte pour abréger la route, qui se bifurquait circulairement à gauche, directement à droite.

Tout en donnant cette preuve d'intelligence, le cheval secouait la tête comme pour échapper au frein qu'il sentait peser sur ses lèvres; il semblait dire au cavalier que toute influence dominatrice lui était inutile, et à mesure qu'il approchait de la porte de la ville, il accélérait sa marche.

— En vérité, murmura Monsoreau, je vois qu'on ne m'en avait pas trop dit; ainsi, puisque tu vas si bien ton chemin, va Roland, va.

Et il abandonna les rênes sur le cou de Roland.

Le cheval, arrivé au boulevard extérieur, hésita un moment pour savoir s'il tournerait à droite ou à gauche.

Il tourna à gauche.

Un paysan passait en ce moment.

— Avez-vous vu une troupe de cavaliers? l'ami, demanda Monsoreau.

— Oui, monsieur, répondit le rustique, je l'ai rencontrée, là bas en avant.

C'était justement dans la direction qu'avait prise Roland, que le paysan venait de rencontrer cette troupe.

— Va, Roland, va, dit le grand-veneur, en lâchant les rênes à son cheval, qui prit un trot allongé avec lequel on devait naturellement faire trois ou quatre lieues à l'heure.

Le cheval suivit encore quelque temps le boulevard, puis il donna tout à coup à droite, prenant un sentier fleuri qui coupait à travers la campagne.

Monsoreau hésita un instant pour savoir s'il n'arrêterait pas Roland, mais Roland paraissait si sûr de son affaire, qu'il le laissa aller.

A mesure que le cheval s'avançait, il s'animait. Il passa du trot au galop et en moins d'un quart d'heure, la ville eut disparu aux regards du cavalier.

De son côté aussi, le cavalier, à mesure qu'il s'avançait, semblait reconnaître les localités.

— Eh! mais, dit-il, en entrant sous le bois, on dirait que nous allons vers Méridor, est-ce que Son Altesse, par hasard, se serait dirigée du côté du château?

Et le front du grand-veneur se rembrunit à cette idée qui ne se présentait pas à son esprit pour la première fois.

— Oh! oh! murmura-t-il, moi qui venais d'abord voir le prince, remettant à demain de voir ma femme. Aurais-je donc le bonheur de les voir tous les deux en même temps?

Un sourire terrible passa sur les lèvres du grand-veneur.

Le cheval allait toujours, continuant d'appuyer à droite, avec une tenacité qui indiquait la marche la plus résolue et la plus sûre.

— Mais, sur mon âme, pensa Monsoreau, je ne dois plus maintenant être bien loin du parc de Méridor.

En ce moment, le cheval se mit à hennir.

Au même instant, un autre hennissement lui répondit du fond de la feuillée.

— Ah! ah! dit le grand-veneur, voilà Roland qui a retrouvé ses compagnons, à ce qu'il paraît.

Le cheval redoublait de vitesse, passant comme l'éclair sous les hautes futaies.

Soudain Monsoreau aperçut un mur et un cheval attaché près de ce mur. Le cheval hennit une seconde fois, et Monsoreau reconnut que c'était lui qui avait dû hennir la première.

— Il y a quelqu'un ici! dit Monsoreau, pâlissant.

III.

CE QUE VENAIT ANNONCER M. LE COMTE DE MONSOREAU.

M. de Monsoreau marchait de surprise en surprise; le mur de Méridor rencontré comme par enchantement, ce cheval caressant le cheval qui l'avait amené, comme s'il eût été de sa plus intime connaissance; il y avait certes là de quoi faire réfléchir les moins soupçonneux.

En s'approchant, et l'on devine si M. de Monsoreau s'approcha vivement, en s'approchant, il remarqua la dégradation du mur à cet endroit; c'était une véritable échelle, qui menaçait de devenir une brèche; les pieds semblaient s'être creusé des échelons dans la pierre, et les ronces, arrachées fraîchement, pendaient à leurs branches meurtries.

Le comte embrassa tout l'ensemble d'un coup-d'œil, puis de l'ensemble il passa aux détails.

Le cheval méritait le premier rang, il l'obtint.

L'indiscret animal portait une selle garnie d'une housse brodée d'argent. Dans un des coins était un double F entrelaçant un double A.

C'était, à n'en pas douter, un cheval des écuries du prince, puisque le chiffre faisait François d'Anjou.

Les soupçons du comte, à cette vue, devinrent de véritables alarmes. Le duc était donc venu de ce côté; il y venait donc souvent, puisque, outre le cheval attaché, il y en avait un second qui savait le chemin.

Monsoreau conclut, puisque le hasard l'avait mis sur cette piste, qu'il fallait suivre cette piste jusqu'au bout.

C'était d'abord dans ses habitudes de grand-veneur et de mari jaloux.

Mais tant qu'il resterait de ce côté du mur, il était évident qu'il ne verrait rien.

En conséquence, il attacha son cheval près

du cheval voisin, et commença bravement l'escalade.

C'était chose facile, un pied appelait l'autre ; la main avait ses places toutes faites pour se poser, la courbe du bras était dessinée sur les pierres à la surface de la crête du mur, et l'on avait soigneusement élagué avec un couteau de chasse, un chêne dont à cet endroit les rameaux embarrassaient la vue et empêchaient le geste.

Tant d'efforts furent couronnés d'un entier succès ; M. de Monsoreau ne fut pas plus tôt établi à son observatoire, qu'il aperçut au pied d'un arbre une mantille de couleur bleue et un manteau de velours noir. La mantille appartenait sans conteste à une femme, et le manteau noir à un homme ; d'ailleurs, il n'y avait point à chercher bien loin, l'homme et la femme se promenaient à cinquante pas de là, les bras enlacés, tournant le dos au mur, et cachés d'ailleurs par le feuillage du buisson.

Malheureusement pour M. de Monsoreau qui n'avait pas habitué le mur à ses violences, un moëllon se détacha du chaperon, et tomba, brisant les branches jusques sur l'herbe ; là il retentit avec un écho mugissant.

A ce bruit, il paraît que les personnages dont le buisson cachait les traits à M. de Monsoreau se retournèrent et l'aperçurent, car un cri de femme aigu et significatif se fit entendre, puis un frôlement dans le feuillage avertit le comte qu'ils se sauvaient comme deux chevreuils effrayés.

Au cri de la femme, Monsoreau avait senti la sueur de l'angoisse lui monter au front. Il avait reconnu la voix de Diane.

Incapable dès lors de résister au mouvement de fureur qui l'emportait, il s'élança du haut du mur, et, son épée à la main, se mit à fendre buissons et rameaux pour suivre les fugitifs.

Mais tout avait disparu, rien ne troublait plus le silence du parc : pas une ombre au fond des allées, pas une trace dans les chemins, pas un bruit dans les massifs, si ce n'est le chant des rossignols et des fauvettes qui, habitués à voir les deux amans, n'avaient pu être effrayés par eux.

Que faire en présence de la solitude ? que résoudre ? où courir ? Le parc était grand ; on pouvait, en poursuivant ceux qu'on cherchait, rencontrer ceux que l'on ne cherchait pas.

M. de Monsoreau songea que la découverte qu'il avait faite, suffisait pour le moment ; d'ailleurs, il se sentait lui-même sous l'empire d'un sentiment trop violent pour agir avec la prudence qu'il convenait de déployer vis-à-vis d'un rival aussi redoutable que l'était François ; car il ne doutait pas que ce rival ne fût le prince. Puis si, par hasard, ce n'était pas lui, il avait près du duc d'Anjou une mission pressée à accomplir ; d'ailleurs, il verrait bien, en se retrouvant près du prince, ce qu'il devait penser de sa culpabilité ou de son innocence.

Puis, une idée sublime lui vint. C'était de franchir le mur à l'endroit même où il l'avait déjà escaladé et d'enlever avec le sien le cheval de l'intrus surpris par lui dans le parc.

Ce projet vengeur lui donna des forces ; il reprit sa course et arriva au pied du mur, haletant et couvert de sueur.

Alors, s'aidant de chaque branche, il parvint au faîte, et retomba de l'autre côté ; mais, de l'autre côté, plus de cheval, ou, pour mieux dire, plus de chevaux. L'idée qu'il avait eue était si bonne, qu'avant de lui venir, à lui, elle était venue à son ennemi, et que son ennemi en avait profité.

M. de Monsoreau, accablé, laissa échapper un rugissement de rage, montrant le poing à ce démon malicieux qui, bien certainement, riait de lui dans l'ombre déjà épaisse du bois ; mais comme chez lui la volonté n'était pas facilement vaincue, il réagit contre les fatalités successives qui semblaient prendre à tâche de l'accabler, et s'orientant à l'instant même, malgré la nuit qui descendait rapidement, il réunit toutes ses forces et regagna Angers par un chemin de traverse qu'il connaissait depuis son enfance.

Deux heures et demie après, il arrivait à la porte de la ville, mourant de soif, de chaleur et de fatigue ; mais l'exaltation de la pensée avait donné des forces au corps, et c'était toujours le même homme volontaire et violent à la fois.

D'ailleurs une idée le soutenait : il interrogerait la sentinelle, ou plutôt les sentinelles ; il irait de porte en porte ; il saurait par quelle porte un homme était rentré avec deux chevaux ; il viderait sa bourse, il ferait des promesses d'or et il connaîtrait le signalement de cet homme. Alors, quel qu'il fût, prochainement ou plus tard, cet homme lui paierait sa dette.

Il interrogea la sentinelle ; mais la sentinelle venait d'être placée, et ne savait rien ; il entra au corps de garde et s'informa. Le milicien qui descendait de garde avait vu, il y avait deux heures à peu près, rentrer un cheval sans maître, qui avait repris tout seul le chemin du palais.

Il avait alors pensé qu'il était arrivé quelque accident au cavalier, et que le cheval, intelligent, avait regagné seul le logis.

Monsoreau se frappa le front : il était décidé qu'il ne saurait rien.

Alors il s'achemina à son tour vers le château ducal.

Là, grande vie, grand bruit, grande joie ; les fenêtres resplendissaient, comme des soleils, et les cuisines reluisaient comme des fours embrasés, envoyant par leurs soupiraux des parfums de venaison et de gérofle capables de faire oublier à l'estomac qu'il est voisin du cœur.

Mais les grilles étaient fermées, et là une difficulté se présenta : il fallait se les faire ouvrir.

Monsoreau appela le concierge, et se nomma : mais le concierge ne voulut point le reconnaître.

— Vous étiez droit, et vous êtes vouté, lui dit il.

— C'est la fatigue.

— Vous étiez pâle, et vous êtes rouge.

— C'est la chaleur.

— Vous étiez à cheval, et vous rentrez sans cheval.

— C'est que mon cheval a eu peur, a fait un écart, m'a désarçonné et est rentré sans cavalier. N'avez-vous pas vu mon cheval ?

— Ah ! si fait, dit le concierge.

— En tout cas, allez prévenir le majordome.

Le concierge, enchanté de cette ouverture qui le déchargeait de toute responsabilité, envoya prévenir M. Remy.

M. Remy arriva, et reconnut parfaitement Monsoreau.

— Et d'où venez-vous, mon Dieu ! dans un pareil état ? lui demanda-t-il.

Monsoreau répéta la même fable qu'il avait déjà faite au concierge.

— En effet, dit le majordome, nous avons été fort inquiets, quand nous avons vu arriver le cheval sans cavalier, monseigneur, surtout, que j'avais eu l'honneur de prévenir de votre arrivée.

— Ah ! monseigneur a parut inquiet, fit Monsoreau.

— Fort inquiet.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Qu'on vous introduisît près de lui aussitôt votre arrivée.

— Bien ! le temps de passer à l'écurie seulement, voir s'il n'est rien arrivé au cheval de Son Altesse.

Et Monsoreau passa à l'écurie, et reconnut à la place où il l'avait pris, l'intelligent animal qui mangeait en cheval qui sent le besoin de réparer ses forces.

Puis, sans même prendre le soin de changer de costume, Monsoreau pensait que l'importance de la nouvele qu'il apportait devait l'emporter sur l'étiquette ; sans même changer, disons-nous, le grand veneur se dirigea vers la salle à manger.

Tous les gentilshommes du prince, et Son Altesse elle-même, réunis autour d'une table magnifiquement servie et splendidement éclairée, attaquaient les pâtés de faisans, les grillades fraîches de sanglier et les entremets épicés qu'ils arrosaient de ce vin noir de Cahors si généreux et si velouté, ou de ce perfide, suave et pétillant vin d'Anjou, dont les fumées s'extravasent dans la tête, avant que les topases qu'il distille dans le verre soient tout-à-fait épuisées.

— La cour est au grand complet, disait Antraguet, rose comme une jeune fille, et déjà ivre comme un vieux reitre ; au complet comme la cave de Votre Altesse.

— Non pas, non pas, dit Ribérac, il nous manque un grand-veneur. Il est, en vérité, honteux que nous mangions le gibier de Son Altesse, et que nous ne le prenions pas nous-mêmes.

— Moi je vote pour un grand-veneur quelconque, dit Livarot ; peu importe lequel, fût-ce M. de Monsoreau.

Le duc sourit, il savait seul l'arrivée du comte.

Livarot achevait à peine sa phrase, et le prince son sourire, que la porte s'ouvrit et que M. de Monsoreau entra.

Le duc fit, en l'apercevant, une exclamation d'autant plus bruyante, qu'elle retentit au milieu du silence général.

— Eh bien ! le voici, dit-il, vous voyez que nous sommes favorisés du ciel, messieurs, puisque le ciel nous envoie à l'instant ce que nous désirons.

Monsoreau, assez embarrassé de cet aplomb du prince, qui, dans les cas pareils, n'était pas habituel à Son Altesse, salua d'un air assez embarrassé, et détourna la tête, ébloui comme un hibou tout à coup transporté de l'obscurité au grand soleil.

— Asseyez-vous là et soupez, dit le duc en montrant à M. de Monsoreau, une place en face de lui.

— Monseigneur, répondit Monsoreau, j'ai bien soif, j'ai bien faim, je suis bien las ; mais je ne boirai, je ne mangerai, je ne m'asseoirai, qu'après m'être acquitté près de Votre Altesse, d'un message de la plus haute importance.

— Vous venez de Paris, n'est-ce pas ?

— En toute hâte, monseigneur.

— Eh bien ! j'écoute, dit le duc.

Monsoreau s'approcha de François, et, le sourire sur les lèvres, la haine dans le cœur, il lui dit tout bas :

— Monseigneur, Mme la reine mère s'avance à grandes journées ; elle vient voir Votre Altesse.

Le duc, sur qui chacun avait les yeux fixés, laissa percer une joie soudaine.

— C'est bien, dit-il, merci, Monsieur de Monsoreau, aujourd'hui comme toujours, je vous trouve fidèle serviteur ; continuons de souper, Messieurs.

Et il rapprocha de la table son fauteuil qu'il avait éloigné un instant pour écouter M. de Monsoreau.

Le festin recommença ; le grand-veneur placé entre Livarot et Ribérac n'eut pas plus tôt goûté les douceurs d'un bon siège, et ne se fut pas plus tôt trouvé en face d'un repas copieux, qu'il perdit tout-à-coup l'appétit.

L'esprit reprenait le dessus sur la matière.

L'esprit entraîné dans de tristes pensées retournait au parc de Méridor, et faisant de nouveau le voyage que le corps brisé venait d'accomplir, repassait, comme un pélerin attentif, par ce chemin fleuri qui l'avait conduit à la muraille.

Il revoyait le cheval hennissant, il revoyait le mur dégradé. il revoyait les deux ombres amoureuses et fuyantes, il entendait le cri de Diane, ce cri qui avait retenti au plus profond de son cœur.

Alors, indifférent au bruit, à la lumière, au repos même, oubliant à côté de qui, et en face de qui il se trouvait, il s'ensevelissait dans sa propre pensée, laissant son front se couvrir peu à peu de nuages et chassant de sa poitrine un sourd gémissement qui attirait l'attention des convives.

— Vous tombez de lassitude, Monsieur le grand-veneur, dit le prince, en vérité vous feriez bien d'aller vous coucher.

— Ma foi oui, dit Livarot, le conseil est bon, et, si vous ne le suivez pas, vous courez grand risque de vous endormir dans votre assiette.

— Pardon, Monseigneur, dit Monsoreau en relevant la tête ; en effet, je suis écrasé de fatigue.

— Enivrez-vous, comte, dit Antraguet, rien ne délasse comme cela.

— Et puis, murmura Monsoreau, en s'énivrant on oublie.

— Bah ! dit Livarot, il n'y a pas moyen, voyez, Messieurs, son verre est encore plein.

— A votre santé, comte, dit Ribérac, en levant son verre.

Monsoreau fut forcé de faire raison au gentilhomme et vida le sien d'un seul trait.

— Il boit cependant très bien, voyez, Monseigneur, dit Antraguet.

— Oui, répondit le prince qui essayait de lire dans le cœur du comte, oui, à merveille.

— Il faudra cependant que vous nous fassiez faire une belle chasse, comte, dit Ribérac, vous connaissez le pays.

— Vous y avez des équipages, des bois, dit Livarot.

— Et même une femme, ajouta Antraguet.

— Oui, répéta machinalement le comte, oui, des équipages, des bois et Mme de Monsoreau, oui, Messieurs, oui.

— Faites-nous chasser un sanglier, comte, dit le prince.

— Je tâcherai, Monseigneur.

— Eh ! pardieu, dit un des gentilshommes angevins, vous tâcherez, voilà une belle réponse! le bois en foisonne, de sangliers. Si je chassais au vieux taillis, je voudrais, au bout de cinq minutes, en avoir fait lever dix.

Monsoreau pâlit malgré lui : le vieux taillis était justement cette partie du bois où Roland venait de le conduire.

— Ah ! oui, oui, demain, demain, s'écrièrent en chœur les gentilshommes.

— Voulez-vous demain, Monsoreau ? demanda le duc.

— Je suis toujours aux ordres de Votre Altesse, répondit Monsoreau ; mais cependant, comme Monseigneur daignait le remarquer il n'y a qu'un instant, je suis bien fatigué pour conduire une chasse demain. Puis j'ai besoin de visiter les environs et de savoir où en sont nos bois.

— Et puis enfin laissez lui voir sa femme, que diable ! dit le duc avec une bonhomie qui convainquit le pauvre mari que le duc était son rival

— Accordé ! accordé ! crièrent les jeunes gens avec gaîté. Nous donnons vingt-quatre heures à M. de Monsoreau pour faire dans ses bois tout ce qu'il y a à y faire.

— Oui, Messieurs, donnez-les moi, dit le comte, et je vous promets de les bien employer.

— Maintenant, notre grand-veneur, dit le duc, je vous permets d'aller trouver votre lit. Que l'on conduise M. de Monsoreau à son appartement.

M. de Monsoreau salua et sortit, soulagé d'un grand fardeau, la contrainte.

Les gens affligés aiment la solitude, plus encore que les amans heureux.

IV.

COMMENT LE ROI HENRI III APPRIT LA FUITE DE SON FRÈRE BIEN-AIMÉ LE DUC D'ANJOU ET DE CE QUI S'EN SUIVIT.

Une fois le grand-veneur sorti de la salle à manger, le repas continua plus gai, plus joyeux, plus libre que jamais.

La figure sombre du Monsoreau n'avait pas peu contribué à maintenir les jeunes gentilshommes, car, sous le prétexte et même sous la réalité de la fatigue, ils avaient démêlé cette continuelle préoccupation de sujets lugubres, qui imprimait au front du comte cette tache de tristesse mortelle qui faisait le caractère particulier de sa physionomie.

Lorsqu'il fut parti et que le prince, toujours gêné en sa présence, eut repris son air tranquille :

Voyons, Livarot, dit le duc, tu avais, lorsqu'est entré notre grand-veneur, commencé de nous raconter votre fuite de Paris. Continue.

Et Livarot continua.

Mais comme notre titre d'historien nous donne le privilége de savoir mieux que Livarot lui-même ce qui s'était passé, nous substituerons notre récit à celui du jeune homme ; peut-être y perdra-t-il comme couleur, mais il y gagnera comme étendue, puisque nous savons ce que Livarot ne pouvait savoir, c'est-à-dire ce qui s'était passé au Louvre.

Vers le milieu de la nuit, Henri III fut réveillé par le bruit inaccoutumé qui retentissait dans le palais, où cependant le roi, une fois couché, le silence le plus profond était prescrit.

C'étaient des jurons, des coups de hallebarde contre les murailles, des courses rapides dans les galeries, des imprécations à faire ouvrir la

terre, et, au milieu de tous ces bruits, de tous ces chocs, de tous ces blasphèmes, ces mots répétés par des milliers d'échos :

— Que dira le roi ? que dira le roi ?

Henri se dressa sur son lit et regarda Chicot, qui, après avoir soupé avec S. M , s'était laissé aller au sommeil dans un grand fauteuil, les jambes enlacées à sa rapière.

Les rumeurs redoublaient.

Henri sauta en bas de son lit, tout luisant de pommade, en criant:

— Chicot! Chicot!

Chicot ouvrit un œil ; c'était un garçon prudent qui appréciait fort le sommeil et qui ne se réveillait jamais tout à fait du premier coup.

— Ah! tu as eu tort de m'appeler, Henri, dit-il. Je rêvais que tu avais un fils.

— Ecoute ! dit Henri, écoute !

— Que veux-tu que j'écoute? Il me semble cependant que tu me dis bien assez de sottises comme cela pendant le jour sans prendre encore sur mes nuits.

— Mais tu n'entends donc pas ! dit le roi, en étendant la main dans la direction du bruit.

— Oh! oh ! s'écria Chicot ; en effet j'entends des cris.

— Que dira le roi ? que dira le roi ? répéta Henri. Entends-tu ?

— Il y a deux choses à soupçonner : ou ton lévrier Narcisse est malade, ou les huguenots prennent leur revanche et font une Saint-Barthélemy de catholiques.

— Aide-moi à m'habiller. Chicot.

— Je le veux bien, mais aide-moi à me lever, Henri.

— Quel malheur! quel malheur! répétait-on dans les antichambres.

— Diable ! ceci devient sérieux, dit Chicot.

— Nous ferons bien de nous armer, dit le roi.

— Nous ferons mieux encore, dit Chicot, de nous dépêcher de sortir par la petite porte, afin de voir et de juger par nous-mêmes le malheur, au lieu de nous le laisser raconter.

Presqu'aussitôt, suivant le conseil de Chicot, Henri sortit par la porte dérobée et se trouva dans le corridor qui conduisait aux appartemens du duc d'Anjou.

C'est là qu'il vit des bras levés au ciel, et qu'il entendit les exclamations les plus désespérées.

— Oh ! oh ! dit Chicot, je devine ; ton malheureux prisonnier se sera étranglé dans sa prison. Ventre de biche. Henri, je te fais mon compliment, tu es un plus grand politique que je ne croyais.

— Et non, malheureux ! s'écria Henri, ce ne peut être cela.

— Tant pis, dit Chicot.

— Viens, viens.

Et Henri entraîna le Gascon dans la chambre du duc.

La fenêtre était ouverte et garnie d'une foule de curieux entassés les uns sur les autres, pour contempler l'échelle de corde accrochée aux trèfles de fer du balcon.

Henri devint pâle comme la mort.

— Eh ! eh ! mon fils, dit Chicot, tu n'es pas encore si fort blasé que je le croyais.

— Enfui ! évadé ! cria Henri d'une voix si retentissante, que tous les gentilshommes se retournèrent.

Il y avait des éclairs dans les yeux du roi ; sa main serrait convulsivement la poignée de sa miséricorde.

Schomberg s'arrachait les cheveux ; Quélus se bourrait le visage de coups de poing, et Maugiron frappait, comme un bélier, de la tête dans la cloison.

Quant à d'Epernon, il avait disparu sous le spécieux prétexte de courir après M. le duc d'Anjou.

La vue du martyre que, dans leur désespoir, s'infligeaient ses favoris, calma tout-à-coup le roi.

— Eh là, doucement, mon fils, dit-il en retenant Maugiron par le milieu du corps.

— Non, mordieu! j'en crèverai ou le diable m'emporte ! dit le jeune homme, en prenant du champ pour se briser la tête, non plus sur la cloison, mais sur le mur.

— Holà, aidez-moi donc à le retenir, cria Henri.

— Hé ! compère, dit Chicot, il y a une mort plus douce, passez-vous tout bonnement votre épée au travers du ventre.

— Veux-tu te taire! bourreau, dit Henri, les larmes aux yeux.

Pendant ce temps, Quélus se meurtrissait les joues.

— Oh ! Quélus, mon enfant, dit Henri, tu vas ressembler à Schomberg, quand il a été trempé dans le bleu de Prusse ; tu seras affreux, mon ami.

Quélus s'arrêta.

Schomberg, seul, continuait à se dépouiller les tempes ; il en pleurait de rage.

— Schomberg, Schomberg, mon mignon, cria Henri, un peu de raison, je t'en prie.

— J'en deviendrai fou.

— Bah ! dit Chicot.

— Le fait est, dit Henri, que c'est un affreux malheur, et voilà pourquoi il faut que tu gardes ta raison, Schomberg. Oui, c'est un affreux malheur, je suis perdu ! voilà la guerre civile dans mon royaume... Ah! qui a fait ce coup-là ? qui a fourni l'échelle ? Par la mordieu, je ferai pendre toute la ville.

Une profonde terreur s'empara des assistans.

— Qui est le coupable ? continua Henri, où est le coupable ? Dix mille écus à qui me dira son nom, cent mille écus à qui me le livrera mort ou vif.

— Qui voulez-vous que ce soit, s'écria Maugiron, sinon quelqu'Angevin ?

— Pardieu ! tu as raison, s'écria Henri. Ah ! les Angevins, mordieu ! les Angevins, ils me le paieront !

Et comme si cette parole eût été une étincelle communiquant le feu à une traînée de poudre, une effroyable explosion de cris et de menaces retentit contre les Angevins.

— Oh ! oui, les Angevins ! cria Quélus.

— Où sont-ils ? hurla Schomberg.

— Qu'on les éventre ! vociféra Maugiron.

— Cent potences, pour cent Angevins ! reprit le roi.

Chicot ne pouvait rester muet dans cette fureur universelle ; il tira son épée avec un geste de taille-bras, et s'escrimant du plat à droite et à gauche, il rossa les mignons, et battit les murs en répétant avec des yeux farouches :

— Oh ! ventre de biche ; oh ! male rage ; ah ! damnation ! les Angevins, mordieu ! mort aux Angevins !

Ce cri : mort aux Angevins ! fut entendu de toute la ville, comme le cri des mères israélites fut entendu par tout Rama.

Cependant Henri avait disparu.

Il avait songé à sa mère, et se glissant hors de la chambre sans mot dire, il était allé trouver Catherine un peu négligée depuis quelque temps, et qui, renfermée dans son apparente insouciance et dans sa dévotion affectée, attendait avec sa pénétration florentine, une bonne occasion de voir surnager sa politique.

Lorsque Henri entra, elle était à demi-couchée, pensive, dans un grand fauteuil, et elle ressemblait plus, avec ses joues grasses, mais un peu jaunâtres, avec ses yeux brillans, mais fixes, avec ses mains potelées, mais pâles, à une statue de cire, exprimant la méditation, qu'à un être animé qui pense.

Mais à la nouvelle de l'évasion de François, nouvelle que Henri donna, au reste, sans ménagement aucun, tout embrasé qu'il était de colère et de haine, la statue parut se réveiller tout à coup, quoique le geste qui annonçait ce réveil, se bornât pour elle à s'enfoncer davantage encore dans son fauteuil et à secouer la tête sans rien dire.

— Eh ! ma mère, dit Henri, vous ne vous écriez pas !

— Pourquoi faire ? mon fils, demanda Catherine.

— Comment ! cette évasion de votre fils ne vous paraît pas criminelle, menaçante, digne des plus grands châtimens ?

— Mon cher fils, la liberté vaut bien une couronne, et rappelez-vous que je vous ai à vous-même conseillé de fuir quand vous pouviez atteindre cette couronne.

— Ma mère, on m'outrage.

Catherine haussa les épaules.

— Ma mère, on me brave.

— Eh ! non, dit Catherine, on se sauve, voilà tout.

— Ah ! dit Henri, voilà comme vous prenez mon parti.

— Que voulez-vous dire ? mon fils.

— Je dis qu'avec l'âge les sentimens s'émoussent, je dis...

Il s'arrêta.

— Que dites-vous ? reprit Catherine avec son calme habituel.

— Je dis que vous ne m'aimez plus comme autrefois.

— Vous vous tompez, dit Catherine avec une froideur croissante. Vous êtes mon fils bien aimé, Henri. Mais celui dont vous vous plaignez est aussi mon fils.

— Ah ! trève à la morale maternelle, Madame, dit Henri furieux ; nous connaissons ce que cela vaut.

— Eh ! vous devez le connaître mieux que personne, mon fils ; car vis-à-vis de vous ma morale a toujours été de la faiblesse.

— Et comme vous en êtes aux repentirs, vous vous repentez.

— Je sentais bien que nous en viendrions là, mon fils, dit Catherine. Voilà pourquoi je gardais le silence.

— Adieu, madame, adieu, dit Henri, je sais ce qui me reste à faire, puisque chez ma mère même il n'y a plus de compassion pour moi ; je trouverai des conseillers capables de seconder mon ressentiment et de m'éclairer dans cette rencontre.

— Allez, mon fils, dit tranquillement la Florentine, et que l'esprit de Dieu soit avec ces conseillers, car ils en auront bien besoin pour vous tirer d'embarras.

Et elle le laissa s'éloigner sans faire un geste, sans dire un mot pour le retenir.

— Adieu, madame, répéta Henri.

Mais près de la porte il s'arrêta.

— Henri, adieu, dit la reine ; seulement encore un mot, je ne prétends pas vous donner un conseil, mon fils : vous n'avez pas besoin de moi, je le sais ; mais priez vos conseillers de bien réfléchir avant d'émettre leur avis et de mieux réfléchir encore avant de mettre cet avis à exécution.

— Oh ! oui, dit Henri, se rattachant à ce mot de sa mère et en profitant pour ne pas aller plus loin, car la circonstance est difficile, n'est-ce pas, madame ?

— Grave, dit lentement Catherine en levant les yeux et les mains au ciel, bien grave, Henri.

Le roi, frappé de cette expression de terreur qu'il croyait lire dans les yeux de sa mère, revint près d'elle.

— Quels sont ceux qui l'ont enlevé, en avez-vous quelque idée ? ma mère.

Catherine ne répondit point.

— Moi, dit Henri, je pense que ce sont les Angevins.

Catherine sourit avec cette finesse qui montrait toujours en elle un esprit supérieur, veillant pour terrasser et confondre l'esprit d'autrui.

— Les Angevins ? répéta-t-elle.

— Vous ne le croyez pas, dit Henri ; cependant tout le monde le croit.

Catherine fit encore un mouvement d'épaules.

— Que les autres croient cela, bien, dit-elle ; mais vous, mon fils, enfin !

— Quoi donc ! Madame... Que voulez-vous dire ? expliquez-vous, je vous en supplie.

— A quoi bon m'expliquer ?

— Votre explication m'éclairera.

— Vous éclairera. Allons donc, Henri, je ne suis qu'une femme vieille et radoteuse ; ma seule influence est dans mon repentir et dans mes prières.

— Non, parlez, parlez, ma mère, je vous écoute. Oh ! vous êtes encore, vous serez toujours notre âme à nous tous, parlez.

— Inutile, je n'ai que des idées de l'autre siècle, et la défiance fait tout l'esprit des vieillards. La vieille Catherine donner à son âge un conseil qui vaille encore quelque chose ! allons donc, mon fils, impossible.

— Eh bien soit ! ma mère, dit Henri, refusez-moi votre secours, privez moi de votre aide. Mais, dans une heure, voyez-vous, que ce soit votre avis ou non, et je le saurai alors, j'aurai fait pendre tous les Angevins qui sont à Paris.

— Faire pendre tous les Angevins ! s'écria Catherine avec cet étonnement qu'éprouvent les esprits supérieurs lorsqu'on dit devant eux quelque énormité.

— Oui, oui, pendre, massacrer, assassiner, brûler ; à l'heure qu'il est, mes amis courent déjà la ville pour rompre les os à ces maudits, à ces brigands, à ces rebelles !

— Qu'ils s'en gardent, malheureux ! s'écria Catherine, emportée par le sérieux de la situation ; ils se perdraient eux-mêmes, ce qui ne serait rien ; mais ils vous perdraient avec eux.

— Comment cela ?

— Aveugle ! murmura Catherine ; les rois auront donc éternellement des yeux pour ne pas voir ?

Et elle joignit les mains.

— Les rois ne sont rois qu'à la condition qu'ils vengeront les injures qu'on leur fait, car alors leur vengeance est une justice, et, dans ce cas surtout, tout mon royaume se lèvera pour me défendre.

— Fou, insensé, enfant, murmura la Florentine.

— Mais pourquoi cela, comment cela ?

— Pensez-vous qu'on égorgera, qu'on brûlera, qu'on pendra des hommes comme Bussy, comme Antraguet, comme Livarot, comme Ribérac, sans faire couler des flots de sang ?

— Qu'importe ? pourvu qu'on les égorge.

— Oui, sans doute, si on les égorge ; montrez-les moi morts, et, par Notre-Dame, je vous dirai que vous avez bien fait. Mais on ne les égorgera pas ; mais on aura levé pour eux l'étendard de la révolte ; mais on leur aura mis nue à la main l'épée qu'ils n'eussent jamais osé tirer du fourreau pour un maître comme François ; tandis qu'au contraire, dans ce cas-là, par votre imprudence, ils dégaîneront pour défendre leur vie, et votre royaume se soulèvera, non pas pour vous, mais contre vous.

— Mais si je ne me venge pas, j'ai peur, je recule, s'écria Henri.

— A-t-on jamais dit que j'avais peur ? dit Catherine, en fronçant le sourcil et en pressant ses dents de ses lèvres minces et rougies avec du carmin.

— Cependant, si c'étaient les Angevins, ils mériteraient une punition, ma mère.

— Oui, si c'était eux, mais ce n'est pas eux.

— Qui est-ce donc ? si ce ne sont pas les amis de mon frère ?

— Ce ne sont pas les amis de votre frère, car votre frère n'a pas d'amis.

— Mais qui est-ce donc ?

— Ce sont vos ennemis à vous, ou plutôt votre ennemi.

— Quel ennemi ?

— Eh ! mon fils, vous savez bien que vous n'en avez jamais eu qu'un, comme votre frère Charles n'en a jamais eu qu'un, comme moi-même je n'en ai jamais eu qu'un, le même toujours, incessamment.

— Henri de Navarre, vous voulez dire.

— Eh ! oui, Henri de Navarre.

— Il n'est pas à Paris !

— Eh ! savez-vous qui est à Paris, ou qui n'y est pas ? savez-vous quelque chose ? avez-vous des yeux et des oreilles ? avez-vous autour de vous des gens qui voient et qui entendent ? Non, vous êtes tous sourds, vous êtes tous aveugles.

— Henri de Navarre ! répéta Henri.

— Mon fils, à chaque désappointement qui vous arrivera, à chaque malheur qui vous arrivera, à chaque catastrophe qui vous arrivera, et dont l'auteur vous restera inconnu, ne cherchez pas, n'hésitez pas, ne vous enquérez pas, c'est inutile. Ecriez-vous : Henri ! C'est Henri de Navarre, et vous serez sûr d'avoir dit vrai... Frappez du côté où il sera, et vous serez sûr d'avoir frappé juste... Oh ! cet homme !... cet homme ! voyez-vous, c'est l'épée que Dieu a suspendue au-dessus de la maison de Valois.

— Vous êtes donc d'avis que je donne contre-ordre à l'endroit des Angevins ?

— A l'instant même, s'écria Catherine, sans perdre une minute, sans perdre une seconde. Hâtez-vous, peut-être est-il déjà trop tard ;

courez ; révoquez ces ordres ; allez, ou vous êtes perdu.

Et saisissant son fils par le bras, elle le poussa vers la porte avec une force et une énergie incroyables.

Henri s'élança hors du Louvre, cherchant à rallier ses amis.

Mais il ne trouva que Chicot, assis sur une pierre et dessinant des figures géographiques sur le sable.

Henri s'assura que c'était bien le Gascon qui, non moins attentif qu'Archimède, ne paraissait pas décidé à se retourner, Paris fût-il pris d'assaut.

— Ah ! malheureux ! s'écria-t-il d'une voix tonnante, voilà donc comme tu défends ton roi ?

— Je le défends à ma manière, et je crois que c'est la bonne.

— La bonne ! s'écria le roi, la bonne, paresseux !

— Je le maintiens et je le prouve.

— Je suis curieux de voir cette preuve.

— C'est facile : d'abord nous avons fait une grande bêtise, mon roi, nous avons fait une immense bêtise.

— En quoi faisant ?

— En faisant ce que nous avons fait.

— Ah ! ah ! dit Henri, frappé de la corrélation de ces deux esprits éminemment subtils, et qui n'avaient pu se concerter pour en venir au même résultat.

— Oui, répondit Chicot, tes amis, en criant par la rue : Mort aux Angevins ! et maintenant que j'y réfléchis, il ne m'est pas bien prouvé que ce soient les Angevins qui aient fait le coup. tes amis, dis-je, en criant par la ville : Mort aux Angevins ! fort tout simplement cette petite guerre civile que MM. de Guise n'ont pas pu faire, et dont ils ont si grand besoin ; et, vois-tu, à l'heure qu'il est, Henri, ou tes amis sont complétement morts, ce qui ne me déplairait pas, je l'avoue, mais ce qui t'affligerait, toi, ou ils ont chassé les Angevins de la ville, ce qui te déplairait fort, à toi, mais ce qui, en échange, réjouirait énormément ce cher M. d'Anjou.

— Mordieu ! s'écria le roi, crois-tu donc que les choses sont si avancées que tu dis là ?

— Si elles ne le sont pas davantage.

— Mais tout cela ne m'explique pas ce que tu fais, assis sur cette pierre.

— Je fais une besogne excessivement pressée, mon fils.

— Laquelle ?

— Je trace la configuration des provinces que ton frère va faire révolter contre nous, et je suppute le nombre d'hommes que chacune d'elles pourra fournir à la révolte.

— Chicot ! Chicot ! s'écria le roi, je n'ai donc autour de moi que des oiseaux de mauvais augure ?

— Le hibou chante bien pendant la nuit, mon fils, répondit Chicot, car il chante à son heure. Or, le temps est sombre, Henriquet, si sombre, en vérité, qu'on peut prendre le jour pour la nuit, et je te chante ce que tu dois entendre. Regarde.

— Quoi ?

— Regarde ma carte géographique et juge. Voici d'abord l'Anjou, qui ressemble assez à une tartelette ; tu vois ? c'est là que ton frère s'est réfugié ; aussi je lui ai donné la première place, hum ! L'Anjou bien mené, bien conduit, comme vont le mener et le conduire ton grand veneur Monsoreau et ton ami Bussy, l'Anjou, à lui seul, peut nous fournir, quand je dis nous, c'est à ton frère, l'Anjou peut fournir à ton frère dix mille combattants.

— Tu crois ?

— C'est le minimum ; passons à la Guyenne. La Guyenne, tu la vois, n'est-ce pas ? la voici : c'est cette figure qui ressemble à un veau marchant sur une patte. Ah ! dam ! la Guyenne, il ne faut pas t'étonner de trouver là quelques mécontents ; c'est un vieux foyer de révolte, et à peine les Anglais en sont-ils partis. La Guyenne sera donc enchantée de se soulever, non pas contre toi, mais contre la France. Il faut compter sur la Guyenne pour huit mille soldats. C'est peu ! mais ils seront bien aguerris, bien éprouvés, sois tranquille ; puis à gauche de la Guyenne, nous avons le Béarn et la Navarre. Tu vois ? ces deux compartiments qui ressemblent à un singe sur le dos d'un éléphant. On a fort rogné la Navarre, sans doute, mais avec le Béarn il lui reste encore une population de trois à quatre cent mille hommes. Suppose que le Béarn et la Navarre, très pressés, bien poussés, bien pressurés par Henriot, fournissent à la Ligue cinq du cent de leur population : c'est seize mille hommes ; récapitulons donc : dix mille pour l'Anjou.

Et Chicot continua de tracer des figures sur le sable avec sa baguette. Ci. 10,000

Huit mille pour la Guyenne, ci. . . 8,000

Seize mille pour le Béarn et la Navarre. 16,000

Total. 34,000

— Tu crois donc, dit Henri, que le roi de Navarre fera alliance avec mon frère ?

— Pardieu !

— Tu crois donc qu'il est pour quelque chose dans sa fuite ?

Chicot regarda Henri fixément.

— Henriquet, dit-il, voilà une idée qui n'est pas de toi.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'elle est trop forte, mon fils.

— N'importe de qui elle est ; je t'interroge, réponds. Crois-tu que Henri de Navarre soit pour quelque chose dans la fuite de mon frère ?

— Eh ! dit Chicot, j'ai entendu du côté de la

rue de la Ferronnerie un : Ventre saint-gris! qui, aujourd'hui que j'y pense, me paraît assez concluant.

— Tu as entendu un Ventre saint-gris ! s'écria le roi

— Ma foi, oui, répondit Chicot, je m'en souviens aujourd'hui seulement.

— Il était donc à Paris ?

— Je le crois.

— Et qui peut te le faire croire ?

— Mes yeux.

— Tu as vu Henri de Navarre ?

— Oui.

— Et tu n'es pas venu me dire que mon ennemi était venu me braver jusque dans ma capitale!

— On est gentilhomme ou on ne l'est pas, dit Chicot.

— Après ?

— Eh bien! si l'on est gentilhomme, on n'est pas espion, voilà tout.

Henri demeura pensif.

— Ainsi, dit-il, l'Anjou et le Béarn, mon frère François et mon cousin Henri !

— Sans compter les trois Guise, bien entendu.

— Comment! tu crois qu'ils feront alliance ensemble ?

— Trente-quatre mille hommes d'une part, dit Chicot en comptant sur ses doigts; dix mille pour l'Anjou, huit mille pour la Guyenne, seize mille pour le Béarn, plus vingt ou vingt-cinq mille sous les ordres de M. de Guise, comme lieutenant-général de tes armées; total, cinquante-neuf mille hommes; réduisons-les à cinquante mille hommes, à cause des gouttes, des rhumatismes, des sciatiques, et autres maladies. C'est encore, comme tu le vois, mon fils, un assez joli total.

— Mais Henri de Navarre et le duc de Guise sont ennemis.

— Ce qui ne les empêchera pas de se réunir contre toi, quitte à s'exterminer entre eux, quand ils t'auront exterminé toi-même.

— Tu as raison, Chicot, ma mère a raison, vous avez raison tous deux ; il faut empêcher un esclandre; aide-moi à rassembler les Suisses.

— Ah bien! oui, les Suisses! Quélus les a emmenés.

— Mes gardes.

— Schomberg les a pris.

— Les gens de mon service au moins.

— Ils sont partis avec Maugiron.

— Comment! s'écria Henri, sans mon ordre?

— Et depuis quand donnes-tu donc des ordres, Henri ? Ah! s'il s'agissait de processions ou de flagellations, je ne dis pas ; on te laisse sur ta peau, et même sur la peau des autres, puissance entière. Mais quand il s'agit de guerre, quand il s'agit de gouvernement! ouais! ceci regarde M. Schomberg, M. Quélus et M. de Maugiron. Quant à d'Epernon, je n'en dis rien, puisqu'il se cache.

— Morbleu ! s'écria Henri, est-ce donc ainsi que cela se passe ?

— Permets-moi de te dire, mon fils, reprit Chicot, que tu t'aperçois un peu tard que tu n'es que le septième ou huitième roi de ton royaume.

Henri se mordit les lèvres en frappant du pied.

— Eh! fit Chicot, en cherchant à distinguer dans l'obscurité.

— Qu'y a-t-il ? demanda le roi.

— Ventre de biche, ce sont eux ; tiens, Henri, voilà tes hommes.

Et il montra effectivement au roi trois ou quatre cavaliers qui accouraient, suivis à distance de quelques autres hommes à cheval et de beaucoup d'hommes à pied.

Les cavaliers allaient rentrer au Louvre, n'apercevant pas ces deux hommes debout près des fossés, et à demi perdus dans l'obscurité.

— Schomberg, cria le roi, Schomberg ! par ici !

— Holà! dit Schomberg, qui m'appelle ?

— Viens toujours, mon enfant, viens.

Schomberg crut reconnaître la voix et s'approcha.

— Eh ! dit-il, Dieu me damne, c'est le roi.

— Moi-même, qui courais après vous et qui, ne sachant où vous rejoindre, vous attendais avec impatience. Qu'avez-vous fait ?

— Ce que nous avons fait? dit un second cavalier en s'approchant.

— Ah! viens, Quélus, viens aussi, dit le roi, et surtout ne pars plus ainsi sans ma permission.

— Il n'en est plus besoin, dit un troisième, que le roi reconnut pour Maugiron, puisque tout est fini.

— Tout est fini ? répéta le roi.

— Dieu soit loué ! dit d'Epernon, apparaissant tout à-coup, sans que l'on sût d'où il sortait.

— Hosanna ! cria Chicot, en levant les deux mains au ciel.

— Alors, vous les avez tués ? dit le roi.

Mais il ajouta tout bas :

— Au bout du compte, les morts ne reviennent pas.

— Vous les avez tués ? dit Chicot ; ah! si vous les avez tués, il n'y a rien à dire.

— Nous n'avons pas eu cette peine, répondit Schomberg, les lâches se sont enfuis comme une volée de pigeons ; à peine si nous avons pu croiser le fer avec eux.

Henri pâlit.

— Et avec lequel avez-vous croisé le fer? demanda-t-il ?

— Avec Antraguet.

— Au moins celui-là est demeuré sur le carreau ?

— Tout au contraire, il a tué un laquais de Quélus.

— Ils étaient donc sur leurs gardes ? demanda le roi.

— Parbleu ! je le crois bien, s'écria Chicot, qu'ils y étaient ; vous hurlez : Mort aux Angevins ! vous remuez les canons, vous sonnez les cloches, vous faites trembler toute la ferraille de Paris, et vous voulez que ces honnêtes gens soient plus sourds que vous n'êtes bêtes.

— Enfin, enfin, murmura sourdement le roi, voilà une guerre civile allumée.

Ces mots firent tressaillir Quélus.

— Diable ! fit-il, c'est vrai.

— Ah ! vous commencez à vous en apercevoir, dit Chicot ; c'est heureux. Voici MM. de Schomberg et de Maugiron qui ne s'en doutent pas encore.

— Nous nous réservons, répondit Schomberg, pour défendre la couronne et la personne de Sa Majesté.

— Eh ! pardieu ! dit Chicot, pour cela nous avons M. de Clisson, qui crie moins haut que vous, et qui vaut bien autant.

— Mais enfin, dit Quélus, vous qui nous gourmandez à tort et à travers, monsieur Chicot, vous pensiez comme nous, il y a deux heures, ou tout au moins si vous ne pensiez pas comme nous, vous criiez comme nous.

— Moi ! dit Chicot.

— Certainement, et même que vous vous escrimiez contre les murailles en criant : Mort aux Angevins !

— Mais moi, dit Chicot, c'est bien autre chose ; moi, je suis fou, chacun le sait ; mais vous qui êtes tous des gens d'esprit ..

— Allons, messieurs, dit Henri, la paix ; tout à l'heure nous aurons bien assez la guerre.

— Qu'ordonne Votre Majesté ? dit Quélus.

— Que vous employiez la même ardeur à calmer le peuple, que vous avez mise à l'émouvoir ; que vous rameniez au Louvre les Suisses, les gardes, les gens de ma maison, et que l'on ferme les portes, afin que demain les bourgeois prennent ce qui s'est passé pour une échauffourée de gens ivres.

Les jeunes gens s'éloignèrent l'oreille basse, transmettant les ordres du roi aux officiers qui les avaient accompagnés dans leur équipée.

Quant à Henri, il revint chez sa mère, qui, active, mais anxieuse et assombrie, donnait des ordres à ses gens.

— Eh bien ! dit-elle, que s'est-il passé ?

— Eh bien ! ma mère, il s'est passé ce que vous avez prévu.

— Ils sont en fuite ?

— Hélas ! oui.

— Ah ! dit-elle, et après ?

— Après, voilà tout, et il me semble que c'est bien assez.

— La ville ?

— La ville est en rumeur, mais ce n'est pas la ville qui m'inquiète, je la tiens sous ma main.

— Oui, dit Catherine, ce sont les provinces.

— Qui vont se révolter, se soulever, continua Henri.

— Que comptez-vous faire ?

— Je ne vois qu'un moyen.

— Lequel ?

— C'est d'accepter franchement la position.

— De quelle manière ?

— Je donne le mot aux colonels, à mes gardes, je fais armer mes milices, je retire l'armée de devant la Charité et je marche sur l'Anjou.

— Et M. de Guise ?

— Eh ! M. de Guise ! M. de Guise ! je le fais arrêter, s'il est besoin.

— Ah oui ! avec cela que les mesures de rigueur vous réussissent.

— Que faire alors ?

Catherine inclina la tête sur sa poitrine et réfléchit un instant.

— Tout ce que vous projetez est impossible, mon fils, dit-elle.

— Ah ! s'écria Henri avec un dépit profond, je suis donc bien mal inspiré aujourd'hui ?

— Non, mais vous êtes troublé ; remettez-vous d'abord, et ensuite nous verrons.

— Alors, ma mère, ayez des idées pour moi, faisons quelque chose, remuons-nous.

— Vous le voyez, mon fils, je donnais des ordres.

— Pourquoi faire ?

— Pour le départ d'un ambassadeur.

— Et à qui le députerons nous ?

— A votre frère.

— Un ambassadeur à ce traître ? Vous m'humiliez, ma mère.

— Ce n'est pas le moment d'être fier, fit sévèrement Catherine.

— Un ambassadeur qui demandera la paix !

— Qui l'achètera même, s'il le faut.

— Pour quels avantages ? mon Dieu !

— Eh ! mon fils, dit la Florentine, quand cela ne serait que pour pouvoir faire pendre en toute sécurité, après la paix faite, ceux qui se sont sauvés pour vous faire la guerre. Ne disiez-vous pas tout à l'heure que vous voudriez les tenir ?

— Oh ! je donnerais quatre provinces de mon royaume pour cela ; une par homme.

— Eh bien ! qui veut la fin veut les moyens, reprit Catherine d'une voix pénétrante, qui alla remuer jusqu'au fond du cœur de Henri la haine et la vengeance.

— Je crois que vous avez raison, ma mère, dit-il ; mais qui leur enverrons-nous ?

— Cherchez parmi tous vos amis.

— Ma mère, j'ai beau chercher, je ne vois pas un homme à qui je puisse confier une pareille mission.

— Confiez-la à une femme, alors.

— A une femme ! ma mère ! est-ce que vous consentiriez ?

— Mon fils, je suis bien vieille, bien lasse, la mort m'attend peut-être à mon retour, mais je veux faire ce voyage si rapidement, que j'arriverai à Angers avant que les amis de votre frère, et votre frère lui-même, n'aient eu le temps de comprendre toute leur puissance.

— Oh ! ma mère, ma bonne mère, s'écria Henri avec effusion, en baisant les mains de Catherine, vous êtes toujours mon soutien, ma bienfaitrice, ma providence.

— C'est-à-dire que je suis toujours reine de France, murmura Catherine en attachant sur son fils un regard dans lequel entrait au moins autant de pitié que de tendresse.

V.

OU IL EST PROUVÉ QUE LA RECONNAISSANCE ÉTAIT UNE DES VERTUS DE M. DE S[t]-LUC.

Le lendemain du jour où M. de Monsoreau avait fait à la table de M. le duc d'Anjou cette piteuse mine qui lui avait valu la permission de s'aller coucher avant la fin du repas, le gentilhomme se leva de grand matin et descendit dans la cour du palais.

Il s'agissait de retrouver le palefrenier à qui il avait déjà eu affaire, et s'il était possible de tirer de lui quelques renseignemens sur les habitudes de Roland.

Le comte réussit à son gré ; il entra sous un vaste hangar, où quarante chevaux magnifiques grugeaient à faire plaisir la paille et l'avoine des Angevins.

Le premier coup d'œil du comte fut pour chercher Roland ; Roland était à sa place, et faisait merveille parmi les plus beaux mangeurs.

Le second fut pour chercher le palefrenier.

Il le reconnut debout, les bras croisés, regardant, selon l'habitude de tout bon palefrenier, de quelle façon plus ou moins avide, les chevaux de son maître mangeaient leur provende habituelle.

— Eh ! l'ami, dit le comte, est-ce donc l'habitude des chevaux de Monseigneur de revenir à l'écurie tout seuls, et les dresse-t-on à ce manège là ?

— Non, Monsieur le comte, répondit le palefrenier ; à quel propos Votre Seigneurie me demande-t-elle cela ?

— A propos de Roland.

— Ah ! oui, qui est revenu seul hier ; oh ! cela ne m'étonne pas de la part de Roland, c'est un cheval très intelligent.

— Oui, dit Monsoreau, je m'en suis aperçu ; la chose lui était-elle donc déjà arrivée ?

— Non, Monsieur ; d'ordinaire il est monté par Monseigneur le duc d'Anjou, qui est excellent cavalier et qu'on ne jette point facilement à terre.

— Roland ne m'a point jeté à terre, mon ami, dit le comte, piqué qu'un homme, cet homme fût-il un palefrenier, pût croire que lui, le grand-veneur de France, avait vidé les arçons, car, sans être de la force de M. le duc d'Anjou, je suis assez bon écuyer. Non, je l'avais attaché au pied d'un arbre pour entrer dans une maison. A mon retour il était disparu ; j'ai cru, ou qu'on l'avait volé, ou que quelque seigneur, passant par les chemins, m'avait fait la méchante plaisanterie de le ramener ; voilà pourquoi je vous demandais qui l'avait fait rentrer à l'écurie.

— Il est rentré seul, comme le majordome a eu l'honneur de le dire hier à Monsieur le comte.

— C'est étrange, dit Monsoreau.

Il resta un moment pensif, puis changeant de conversation :

— Monseigneur monte souvent ce cheval, dis-tu ?

— Il le montait presque tous les jours, avant que ses équipages ne fussent arrivés.

— Son Altesse est rentrée tard hier ?

— Une heure avant vous, à peu près, Monsieur le comte.

— Et quel cheval montait le duc ? n'était-ce pas un cheval bai brun, avec les quatre pieds blancs et une étoile au front ?

— Non, Monsieur, dit le palefrenier, hier Son Altesse montait Isolin, que voici.

— Et, dans l'escorte du prince, il n'y avait pas un gentilhomme montant un cheval tel que celui dont je te donne le signalement ?

— Je ne connais personne ayant un pareil cheval.

— C'est bien, dit Monsoreau, avec une certaine impatience d'avancer si lentement dans ses recherches. C'est bien ! merci ! Selle-moi Roland.

— Monsieur le comte désire Roland ?

— Oui. Le prince t'aurait-il donné l'ordre de me le refuser ?

— Non, Monseigneur, l'écuyer de Son Altesse m'a dit, au contraire, de mettre toutes les écuries à votre disposition.

Il n'y avait pas moyen de se fâcher contre un prince qui avait de pareilles prévenances.

M. de Monsoreau fit de la tête un signe au palefrenier, lequel se mit à seller le cheval.

Lorsque cette première opération fut finie, le palefrenier détacha Roland de la mangeoire, lui passa la bride et l'amena au comte.

— Ecoute, lui dit celui-ci en lui prenant la bride des mains, et réponds moi.

— Je ne demande pas mieux, dit le palefrenier.

— Combien gagnes-tu par an ?

— Vingt écus, Monsieur.

— Veux-tu gagner dix années de tes gages d'un seul coup ?

— Pardieu! fit l'homme. Mais comment les gagnerais-je?

— Informe-toi qui montait hier un cheval bai-brun, avec les quatre pieds blancs et une étoile au milieu du front.

— Ah! Monsieur, dit le palefrenier, ce que vous me demandez là est bien difficile; il y a tant de seigneurs qui viennent rendre visite à Son Altesse.

— Oui; mais deux cents écus, c'est un assez joli denier pour qu'on risque de prendre quelque peine à les gagner.

— Sans doute, Monsieur le comte, aussi je ne refuse pas de chercher, tant s'en faut.

— Allons, dit le comte, ta bonne volonté me plaît. Voici d'abord dix écus pour te mettre en train, tu vois que tu n'auras point tout perdu.

— Merci, mon gentilhomme.

— C'est bien, tu diras au prince que je suis allé reconnaître le bois pour la chasse qu'il m'a commandée.

Le comte achevait à peine ces mots, que la paille cria derrière lui, sous les pas d'un nouvel arrivant.

Il se retourna.

— Monsieur de Bussy, s'écria le comte.

— Eh! bonjour, Monsieur de Monsoreau, dit Bussy; vous à Angers, quel miracle?

— Et vous, Monsieur, qu'on disait malade.

— Je le suis, en effet, dit Bussy; aussi mon médecin m'ordonne-t-il un repos absolu; il y a huit jours que je ne suis sorti de la ville. Ah! ah! vous allez monter Roland, à ce qu'il paraît? C'est une bête que j'ai vendue à M. le duc d'Anjou et dont il est si content qu'il la monte presque tous les jours.

Monsoreau pâlit.

— Oui, dit-il, je comprends cela, c'est un excellent animal.

— Vous n'avez pas eu la main malheureuse de le choisir ainsi du premier coup, dit Bussy.

— Oh! ce n'est point d'aujourd'hui que nous faisons connaissance, répliqua le comte, je l'ai monté hier.

— Ce qui vous a donné l'envie de le monter encore aujourd'hui.

— Oui, dit le comte.

— Pardon, reprit Bussy, vous parliez de nous préparer une chasse?

— Le prince désire courir un cerf.

— Il y en a beaucoup, à ce que je me suis laissé dire, dans les environs.

— Beaucoup.

— Et de quel côté allez-vous détourner l'animal?

— Du côté de Méridor.

— Ah! très bien, dit Bussy, en pâlissant à son tour malgré lui.

— Voulez-vous m'accompagner? demanda Monsoreau.

— Non, mille grâces, répondit Bussy. Je vais me coucher. Je sens la fièvre qui me reprend.

— Allons, bien, s'écria, du seuil de l'écurie, une voix sonore, voilà encore M. de Bussy levé sans ma permission.

— Le Haudoin, dit Bussy; bon, me voilà sûr d'être grondé. Adieu, comte. Je vous recommande Roland.

— Soyez tranquille.

Bussy s'éloigna, et M. de Monsoreau sauta en selle.

— Qu'avez-vous donc? demanda le Haudoin; vous êtes si pâle que je crois presque moi-même que vous êtes malade.

— Sais-tu où il va? demanda Bussy.

— Non.

— Il va à Méridor.

— Eh bien! aviez-vous espéré qu'il passerait à côté?

— Que va-t-il arriver, mon Dieu! après ce qui s'est passé hier?

— Madame de Monsoreau niera.

— Mais il a vu.

— Elle lui soutiendra qu'il avait la berlue.

— Diane n'aura pas cette force-là.

— Oh! Monsieur de Bussy, est-il possible que vous ne connaissiez pas mieux les femmes!

— Remy, je me sens très mal.

— Je crois bien. Rentrez chez vous. Je vous prescris pour ce matin...

— Quoi?

— Une daube de poularde, une tranche de jambon et une bisque aux écrevisses.

— Eh! je n'ai pas faim.

— Raison de plus pour que je vous ordonne de manger.

— Remy, j'ai le pressentiment que ce bourreau va faire quelque scène tragique à Méridor. En vérité, j'eusse dû accepter de l'accompagner quand il me l'a proposé.

— Pourquoi faire?

— Pour soutenir Diane.

— Mme Diane se soutiendra bien toute seule, je vous l'ai déjà dit et je vous le répète, et comme il faut que nous en fassions autant, venez, je vous prie. D'ailleurs, il ne faut pas qu'on vous voie debout. Pourquoi êtes-vous sorti malgré mon ordonnance?

— J'étais par trop inquiet, je n'ai pas pu y tenir.

Remy haussa les épaules, emmena Bussy et l'installa portes-closes devant une bonne table, tandis que M. de Monsoreau sortait d'Angers par la même porte que la veille.

Le comte avait eu ses raisons pour redemander Roland; il avait voulu s'assurer si c'était par hasard ou par habitude que cet animal, dont chacun vantait l'intelligence, l'avait conduit au pied du mur du parc. En conséquence, en sortant du palais, il lui avait mis la bride sur le cou.

Roland n'avait pas manqué à ce que son ca-

valier attendait de lui. A peine hors de la porte, il avait pris à gauche. M. de Monsoreau l'avait laissé faire, puis à droite, et M. de Monsoreau l'avait laissé faire encore.

Tous deux s'étaient donc engagés dans le charmant sentier fleuri, puis dans les taillis, puis dans les hautes futaies. Comme la veille, à mesure que Roland approchait de Méridor, son trot s'allongeait; enfin son trot se changea en galop, et, au bout de quarante ou cinquante minutes, M. de Monsoreau se trouva en vue du mur, juste au même endroit que la veille.

Seulement, le lieu était solitaire et silencieux; aucun hennissement ne s'était fait entendre, aucun cheval n'apparaissait attaché ni errant.

M. de Monsoreau mit pied à terre; mais, cette fois, pour ne pas courir la chance de revenir à pied, il passa la bride de Roland dans son bras et se mit à escalader la muraille.

Mais tout était solitaire au-dedans comme au-dehors du parc. Les longues allées se déroulaient à perte de vue, et quelques chevreuils bondissans animaient seuls le gazon désert des pelouses.

Le comte jugea qu'il était inutile de perdre son temps à guetter des gens prévenus, qui, sans doute, effrayés par son apparition de la veille, avaient interrompu leurs rendez-vous ou choisi un autre endroit: il remonta à cheval, longea un petit sentier, et, après un quart-d'heure de marche, dans laquelle il avait été obligé de retenir Roland, il était arrivé à la grille.

Le baron était occupé à faire fouetter ses chiens pour les tenir en haleine, lorsque le comte passa le pont-levis. Il aperçut son gendre et vint cérémonieusement au-devant de lui.

Diane, assise sous un magnifique sycomore, lisait les poésies de Marot. Gertrude, sa fidèle suivante, brodait à ses côtés.

Le comte, après avoir salué le baron, aperçut les deux femmes. Il mit pied à terre et s'approcha d'elles.

Diane se leva, s'avança de trois pas au-devant du comte et lui fit une grave révérence.

— Quel calme, ou plutôt quelle perfidie! murmura le comte; comme je vais faire lever la tempête du sein de ces eaux dormantes!

Un laquais s'approcha: le grand-veneur lui jeta la bride de son cheval, puis se retournant vers Diane:

— Madame, dit-il, veuillez, je vous prie, m'accorder un moment d'entretien.

— Volontiers, Monsieur, répondit Diane.

— Nous faites-vous l'honneur de demeurer au château, Monsieur le comte? demanda le baron.

— Oui, Monsieur; jusqu'à demain du moins.

Le baron s'éloigna pour veiller lui-même à ce que la chambre de son gendre fût préparée selon toutes les lois de l'hospitalité.

Monsoreau indiqua à Diane la chaise qu'elle venait de quitter, et lui-même s'assit sur celle de Gertrude, en couvrant Diane d'un regard qui eût intimidé l'homme le plus résolu.

— Madame, dit-il, qui donc était avec vous dans le parc, hier soir?

Diane leva sur son mari un clair et limpide regard.

— A quelle heure, Monsieur? demanda-t-elle d'une voix dont, à force de volonté sur elle-même, elle était parvenue à chasser toute émotion.

— A six heures.

— De quel côté?

— Du côté du vieux taillis.

— Ce devait être quelque femme de mes amies, et non moi, qui se promenait de ce côté là.

— C'était vous, Madame, affirma Monsoreau.

— Qu'en savez-vous? dit Diane.

Monsoreau, stupéfait, ne trouva pas un mot à répondre; mais la colère prit bientôt la place de cette stupéfaction.

— Le nom de cet homme, dites-le moi!

— De quel homme?

— De celui qui se promenait avec vous.

— Je ne puis vous le dire, si ce n'était pas moi qui me promenais.

— C'était vous, vous dis-je, s'écria Monsoreau, en frappant la terre du pied.

— Vous vous trompez, Monsieur, répondit froidement Diane.

— Comment osez-vous nier que je vous ai vue?

— Ah! c'est vous-même, Monsieur?

— Oui, Madame, c'est moi-même. Comment donc osez-vous nier que ce soit vous, puisqu'il n'y a pas d'autre femme que vous à Méridor?

— Voilà encore une erreur, Monsieur, car Jeanne de Brissac est ici.

— Mme de Saint-Luc?

— Oui, Mme de Saint-Luc, mon amie.

— Et M. de Saint-Luc?

— Ne quitte pas sa femme, comme vous savez; leur mariage à eux est un mariage d'amour; c'est M. et Mme de Saint-Luc que vous avez vus.

— Ce n'était pas M. de Saint-Luc; ce n'était pas Mme de Saint-Luc. C'était vous, que j'ai parfaitement reconnue, avec un homme que je ne connais pas, lui, mais que je connaîtrai, je vous le jure.

— Vous persistez donc à dire que c'était moi, Monsieur?

— Mais je vous dis que je vous ai reconnue; je vous dis que j'ai entendu le cri que vous avez poussé.

— Quand vous serez dans votre bon sens, Monsieur, dit Diane, je consentirai à vous entendre; mais, dans ce moment, je crois qu'il vaut mieux que je me retire.

— Non, Madame, dit Monsoreau en retenant Diane par le bras, vous resterez.

— Monsieur, dit Diane, voici M. et Mme de Saint-Luc. J'espère que vous vous contiendrez devant eux.

En effet, Saint-Luc et sa femme venaient d'apparaître au bout d'une allée, appelés par la cloche du dîner qui venait d'entrer en branle, comme si l'on n'eût attendu que M. Monsoreau pour se mettre à table.

Tous deux reconnurent le comte, et, devinant qu'ils allaient sans doute, par leur présence, tirer Diane d'un grand embarras, ils s'approchèrent vivement.

Mme de Saint-Luc fit une grande révérence à M. de Monsoreau. Saint-Luc lui tendit cordialement la main. Tous trois échangèrent quelques complimens; puis Saint-Luc, poussant sa femme au bras du comte, prit celui de Diane.

On s'achemina vers la maison.

On dînait à neuf heures au manoir de Méridor; c'était une vieille coutume du temps du bon roi Louis XII, qu'avait conservée le baron dans toute son intégrité.

M. de Monsoreau se trouva placé entre St-Luc et sa femme. Diane, éloignée de son mari par une habile manœuvre de son amie, était placée, elle, entre Saint-Luc et le baron.

La conversation fut générale : elle roula tout naturellement sur l'arrivée du frère du roi à Angers et sur le mouvement que cette arrivée allait opérer dans la province.

Monsoreau eût bien voulu la conduire sur d'autres sujets, mais il avait affaire à des convives rétifs; il en fut pour ses frais.

Ce n'est pas que Saint-Luc refusât le moins du monde de lui répondre, tout au contraire : il cajolait le mari furieux avec un charmant esprit, et Diane qui, grâce au bavardage de Saint-Luc, pouvait garder le silence, remerciait son ami par des regards éloquens.

— Ce Saint-Luc est un sot qui bavarde comme un geai, se dit le comte; voilà l'homme duquel j'extirperai le secret que je désire savoir, et cela par un moyen ou par un autre.

M. de Monsoreau ne connaissait pas Saint-Luc, étant entré à la cour juste comme celui-ci en sortait.

Et, sur cette conviction, il se mit à répondre au jeune homme de façon à doubler la joie de Diane et à ramener la tranquillité sur tous les points.

D'ailleurs, Saint-Luc faisait de l'œil des signes à Mme de Monsoreau, et ces signes voulaient visiblement dire :

— Soyez tranquille, Madame, je mûris un projet.

Nous verrons, dans le chapitre suivant, quel était le projet de M. de Saint-Luc.

VI.

LE PROJET DE M. DE SAINT-LUC.

Le repas fini, Monsoreau prit son nouvel ami par le bras, et l'emmenant hors du château :

— Savez-vous, lui dit-il, que je suis un peu plus heureux de vous avoir trouvé, ici, moi que la solitude de Méridor effrayait d'avance!

— Bon! dit Saint-Luc, n'avez-vous donc pas votre femme? Quant à moi, avec une pareille compagne, il me semble que je trouverais un désert trop peuplé.

— Je ne dis pas non, répondit Monsoreau en se mordant les lèvres. Cependant..

— Cependant, quoi?

— Cependant, je suis fort aise de vous avoir rencontré ici.

— Monsieur, dit Saint-Luc en se nettoyant les dents avec une petite épée d'or, vous êtes, en vérité, fort poli; car je ne croirai jamais que vous ayez un seul instant pu craindre l'ennui avec une pareille femme et en face d'une si riche nature.

— Bah! dit Monsoreau, j'ai passé la moitié de ma vie dans les bois.

— Raison de plus pour ne pas vous y ennuyer, dit Saint-Luc; il me semble, moi, que plus on habite les bois, plus on les aime; voyez donc quel admirable parc. Je sais bien, moi, que je serai désespéré lorsqu'il me faudra le quitter. Malheureusement, j'ai peur que ce ne soit bientôt.

— Pourquoi le quitteriez-vous?

— Eh! monsieur, l'homme est-il maître de sa destinée? C'est la feuille de l'arbre, que le vent détache et promène par la plaine et par les vallons, sans qu'il sache lui-même où il va. Vous êtes bien heureux, vous.

— Heureux, de quoi?

— De demeurer sous ses magnifiques ombrages.

— Oh! dit Monsoreau, je n'y demeurerai probablement pas long-temps non plus.

— Bah! qui peut dire cela? Je crois que vous vous trompez, moi.

— Non, fit Monsoreau; non, oh! je ne suis pas si fanatique que vous de la belle nature, et je me défie, moi, de ce parc que vous trouvez si beau.

— Plaît-il? fit Saint-Luc.

— Oui, répéta Monsoreau.

— Vous vous défiez de ce parc, avez-vous dit; et à quel propos?

— Parce qu'il ne me paraît pas sûr.

— Pas sûr, en vérité, dit Saint-Luc étonné. Ah! je comprends; à cause de l'isolement, voulez-vous dire?

— Non. Ce n'est point précisément à cause de cela; car je présume que vous voyez du monde à Méridor.

— Ma foi non, dit Saint-Luc avec une naïveté parfaite ; pas une âme.

— Ah ! vraiment ?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Comment, de temps en temps vous ne recevez pas quelque visite ?

— Pas depuis que j'y suis, du moins.

— De cette belle cour qui est à Angers, pas un gentilhomme ne se détache de temps en temps ?

— Pas un.

— C'est impossible.

— C'est comme cela, cependant.

— Ah ! fi donc, vous calomniez les gentilshommes angevins.

— Je ne sais pas si je les calomnie, mais le diable m'emporte si j'ai aperçu la plume d'un seul.

— Alors, j'ai tort sur ce point.

— Oui, parfaitement tort. Revenons donc à ce que vous disiez d'abord, que le parc n'était pas sûr. Est-ce qu'il y a des ours ?

— Oh ! non pas.

— Des loups ?

— Non plus.

— Des voleurs ?

— Peut-être. Dites-moi, mon cher Monsieur, Mme de Saint-Luc est fort jolie à ce qu'il m'a paru.

— Mais, oui.

— Est-ce qu'elle se promène souvent dans le parc ?

— Souvent : elle est comme moi, elle adore la campagne ; mais pourquoi me faites-vous cette question ?

— Pour rien ; lorsqu'elle se promène, vous l'accompagnez ?

— Toujours.

— Presque toujours.

— Mais où diable voulez-vous en venir ?

— Eh mon Dieu ! à rien, cher Monsieur de Saint-Luc, ou presque à rien du moins.

— J'écoute.

— C'est qu'on me disait...

— Que vous disait-on ? Parlez.

— Vous ne vous fâcherez pas ?

— Jamais je ne me fâche.

— D'ailleurs, entre maris, ces confidences-là se font ; c'est qu'on me disait que l'on avait vu rôder un homme dans le parc.

— Un homme ?

— Oui.

— Qui venait pour ma femme.

— Oh ! je ne dis point cela.

— Vous auriez parfaitement tort de ne pas le dire, cher Monsieur de Monsoreau ; c'est on ne peut plus intéressant ; et qui donc a vu cela ? je vous prie.

— A quoi bon ?

— Dites toujours. Nous causons, n'est-ce pas ; eh bien ! autant causer de cela que d'autre chose. Vous dites donc que cet homme venait pour Mme de Saint-Luc. Tiens ! tiens ! tiens !

— Ecoutez, s'il faut tout vous avouer ; eh bien ! non, je ne crois pas que ce soit pour Mme de Saint-Luc.

— Et pour qui donc ?

— Je crains, au contraire, que ce ne soit pour Diane.

— Ah ! bah ! fit Saint-Luc, j'aimerais mieux cela.

— Comment ! vous aimeriez mieux cela ?

— Sans doute. Vous le savez, il n'y a pas de race plus égoïste que les maris. Chacun pour soi ! Dieu pour tous !

— Le diable, plutôt !

— Ainsi donc, vous croyez qu'un homme est entré ?

— Je fais mieux que de le croire, j'ai vu.

— Vous avez vu un homme dans le parc ?

— Oui.

— Seul ?

— Avec Mme de Monsoreau.

— Quand cela ?

— Hier.

— Où donc ?

— Tenez, ici à gauche ; tenez.

Et comme Monsoreau avait dirigé sa promenade et celle de Saint-Luc du côté du vieux taillis, il put, d'où il était, montrer la place à son compagnon.

— Ah ! dit Saint-Luc, en effet, voici un mur en bien mauvais état ; il faudra que je prévienne le baron qu'on lui dégrade ses clôtures.

— Et qui soupçonnez-vous ?

— Moi.

— Oui.

— De quoi ?

— De franchir la muraille pour venir dans le parc causer avec ma femme.

Saint-Luc parut se plonger dans une méditation profonde dont M. de Monsoreau attendit avec anxiété le résultat.

— Eh bien ! dit-il.

— Dam ! fit Saint-Luc, je ne vois guère que...

— Que... qui ?...

— Que... vous, dit Saint-Luc en se découvrant le visage.

— Plaisantez-vous, mon cher Monsieur de Saint-Luc, dit le comte pétrifié.

— Ma foi non. Moi, dans le commencement de mon mariage, je faisais de ces choses-là : pourquoi n'en feriez-vous pas, vous ?

— Allons, vous ne voulez pas me répondre ; avouez cela, cher ami, mais ne craignez rien... j'ai du courage. Voyons, aidez-moi, cherchez, c'est un énorme service que j'attends de vous.

Saint-Luc se gratta l'oreille.

— Je ne vois toujours que vous, dit-il.

— Trêve de railleries ; prenez la chose gravement, monsieur, car je vous en préviens, elle est de conséquence.

— Vous croyez ?
— Mais je vous dis que j'en suis sûr.
— C'est autre chose alors; et comment vient cet homme, le savez-vous ?
— Il vient à la dérobée, parbleu.
— Souvent.
— Je le crois bien; ses pieds sont imprimés dans la pierre molle du mur; regardez plutôt.
— En effet.
— Ne vous êtes-vous donc jamais aperçu de ce que je viens de vous dire ?
— Oh ! fit Saint-Luc, je m'en doutais bien un peu.
— Ah! voyez-vous, fit le comte haletant; après.
— Après, je ne m'en suis pas inquiété; j'ai cru que c'était vous.
— Mais quand je vous dis que non.
— Je vous crois, mon cher monsieur !
— Vous me croyez ?
— Oui.
— Eh bien ! alors ?
— Alors, c'est quelqu'autre.
Le grand-veneur regarda d'un œil presque menaçant Saint-Luc, qui déployait sa plus coquette et sa plus suave nonchalance.
— Ah ! fit-il d'un air si courroucé, que le jeune homme leva la tête.
— J'ai encore une idée, dit Saint-Luc.
— Allons donc !
— Si c'était...
— Si c'était ?
— Non.
— Non ?
— Mais si...
— Parlez.
— Si c'était M. le duc d'Anjou.
— J'y avais bien pensé, reprit Monsoreau; mais j'ai pris des renseiguemens; ce ne pouvait être lui.
— Eh ! eh ! le duc est bien fin.
— Oui, mais ce n'est pas lui.
— Vous me dites toujours que cela n'est pas, dit Saint-Luc, et vous voulez que moi je vous dise que cela est.
— Sans doute; vous qui habitez le château, vous devez savoir...
— Attendez, s'écria Saint-Luc.
— Y êtes-vous ?
— J'ai encore une idée. Si ce n'était ni vous, ni le duc, c'était sans doute moi.
— Vous ?
— Pourquoi pas ?
— Vous qui venez à cheval par le dehors du parc, quand vous pouvez venir par le dedans ?
— Eh ! mon Dieu, je suis un être si capricieux, dit Saint-Luc.
— Vous qui eussiez pris la fuite en me voyant apparaître au haut du mur ?
— Dam ! on la prendrait à moins.
Vous faisiez donc mal alors ? dit le comte, qui commençait à n'être plus maître de son irritation.
— Je ne dis pas non.
— Mais vous vous moquez de moi, à la fin, s'écria le comte, pâlissant, et voilà un quart d'heure de cela.
— Vous vous trompez, Monsieur, dit Saint-Luc, en tirant sa montre, et en regardant Monsoreau, avec une fixité qui fit frissonner celui-ci, malgré son courage féroce, il y a vingt minutes.
— Mais vous m'insultez! Monsieur, dit le comte.
— Est-ce que vous croyez que vous ne m'insultez pas, vous, monsieur, avec toutes vos questions de sbire ?
— Ah ! j'y vois clair maintenant.
— Le beau miracle à dix heures du matin. Et que voyez-vous ? dites.
— Je vois que vous vous entendez avec le traître, avec le lâche que j'ai failli tuer hier.
— Pardieu ! fit Saint-Luc; c'est mon ami.
— Alors, s'il en est ainsi, je vous tuerai à sa place.
— Bah ! dans votre maison! comme cela, tout-à-coup ! sans dire gare !
— Croyez-vous donc que je me gênerai pour punir un misérable ? s'écria le comte exaspéré.
— Ah! Monsieur de Monsoreau, répliqua Saint-Luc, que vous êtes donc mal élevé! et que la fréquentation des bêtes fauves a détérioré vos mœurs! Fi!...
— Mais, vous ne voyez donc pas que je suis furieux ! hurla le comte en se plaçant devant Saint-Luc, les bras croisés; et le visage bouleversé par l'expression effrayante du désespoir qui le mordait au cœur.
— Si mordieu ! je le vois; et, vrai, la fureur ne vous va pas le moins du monde; vous êtes affreux à voir comme cela, mon cher Monsieur de Monsoreau.
Le comte, hors de lui, mit la main à son épée.
— Ah ! faites attention, dit Saint-Luc, c'est vous qui me provoquez. Je vous prends vous-même à témoin que je suis parfaitement calme.
— Oui, muguet, dit Monsoreau, oui, mignon de couchette, je te provoque.
— Donnez-vous donc la peine de passer de l'autre côté du mur, Monsieur de Monsoreau; de l'autre côté du mur, nous serons sur un terrain neutre.
— Que m'importe ! s'écria le comte.
— Il m'importe à moi, dit Saint-Luc; je ne veux pas vous tuer chez vous.
— A la bonne heure ! dit Monsoreau, en se hâtant de franchir la brèche.
— Prenez garde ! allez doucement, comte ! Il y a une pierre qui ne tient pas bien; il faut qu'elle ait été fort ébranlée. N'allez pas vous blesser, au moins; en vérité, je ne m'en consolerais pas.

Et Saint-Luc se mit à franchir la muraille à son tour.

— Allons! allons! hâte-toi, dit le comte, en dégaînant.

— Et moi, qui viens à la campagne pour mon agrément! dit Saint-Luc, se parlant à lui-même; ma foi, je me serai bien amusé.

Et il sauta de l'autre côté du mur.

VII.

COMMENT M. DE SAINT-LUC MONTRA A M. DE MONSOREAU LE COUP QUE LE ROI LUI AVAIT MONTRÉ.

M. de Monsoreau attendait Saint-Luc l'épée à la main et en faisant des appels furieux avec le pied.

— Y es-tu ? dit le comte.

— Tiens, fit Saint-Luc, vous n'avez pas pris la plus mauvaise place, le dos au soleil; ne vous gênez pas.

Monsoreau fit un quart de conversion.

— A la bonne heure, fit Saint-Luc, de cette façon, je verrai clair à ce que fais.

— Ne me ménage pas, dit Monsoreau, car j'irai franchement.

— Ah ça, dit Saint-Luc, vous voulez donc me tuer absolument?

— Si je le veux!... oh ! oui... je le veux.

— L'homme propose et Dieu dispose, dit Saint-Luc en tirant son épée à son tour.

— Tu dis...

— Je dis... Regardez bien cette touffe de coquelicots et de pissenlits.

— Eh bien?

— Eh bien! je dis que je vais vous coucher dessus.

Et il se mit en garde, toujours riant.

Monsoreau engagea le fer avec rage, et porta avec une incroyable agilité à Saint-Luc deux ou trois coups que celui-ci para avec une agilité égale.

— Pardieu ! Monsieur de Monsoreau, dit-il, tout en jouant avec le fer de son ennemi, vous tirez fort agréablement l'épée, et tout autre que moi ou Bussy eût été tué par votre dernier dégagement.

Monsoreau pâlit, voyant à quel homme il avait affaire.

— Vous êtes peut-être étonné, dit Saint-Luc, de me trouver si convenablement l'épée dans la main; c'est que le roi, qui m'aime beaucoup, comme vous savez, a pris la peine de me donner des leçons, et m'a montré, entre autres choses, un coup que je vous montrerai tout-à-l'heure. Je vous dis cela, parce que, s'il arrive que je vous tue de ce coup, vous aurez le plaisir de savoir que vous êtes tué d'un coup enseigné par le roi, ce qui sera excessivement flatteur pour vous.

— Vous avez infiniment d'esprit, Monsieur, dit Monsoreau exaspéré, en se fendant à fond pour porter un coup droit qui eût traversé une muraille.

— Dam ! on fait ce qu'on peut, répliqua modestement Saint-Luc en se jetant de côté, forçant, par ce mouvement, son adversaire de faire une demi-volte qui lui mît en plein le soleil dans les yeux.

— Ah ! ah ! dit-il. Vous voilà où je voulais vous voir, en attendant que je vous voie où je veux vous mettre. N'est-ce pas que j'ai assez bien conduit ce coup-là, heim ? Aussi, je suis content, vrai ! très content ! Vous aviez tout-à-l'heure cinquante chances seulement sur cent d'être tué ; maintenant vous en avez quatre-vingt dix-neuf.

Et avec une souplesse, une vigueur et une rage que Monsoreau ne lui connaissait pas, et que personne n'eût soupçonnées dans ce jeune homme efféminé, Saint-Luc porta de suite et sans interruption cinq coups au grand-veneur, qui les para, tout étourdi de cet ouragan mêlé de sifflemens et d'éclairs ; le sixième fut un coup de prime composé d'une double feinte, d'une parade et d'une riposte dont le soleil l'empêcha de voir la première moitié, et dont il ne put voir la seconde, attendu que l'épée de Saint-Luc disparut tout entière dans sa poitrine.

Monsoreau resta encore un instant debout, mais comme un chêne déraciné qui n'attend qu'un souffle pour savoir de quel côté tomber.

— Là, maintenant, dit Saint-Luc, vous avez les cent chances complètes; et remarquez ceci, Monsieur: c'est que vous allez tomber juste sur la touffe que je vous ai indiquée.

Les forces manquèrent au comte ; ses mains s'ouvrirent, son œil se voila ; il plia les genoux et tomba sur les coquelicots, à la pourpre desquels il mêla son sang.

Saint-Luc essuya tranquillement son épée et regarda cette dégradation de nuances qui, peu à peu, change en un masque de cadavre le visage de l'homme qui agonise.

— Ah ! vous m'avez tué, Monsieur, dit Monsoreau.

— J'y tâchais, dit Saint-Luc ; mais maintenant que je vous vois couché là, près de mourir, le diable m'emporte si je ne suis pas fâché de ce que j'ai fait ; vous m'êtes sacré à présent, Monsieur; vous êtes horriblement jaloux, c'est vrai, mais vous étiez brave.

Et tout satisfait de cette oraison funèbre, St-Luc mit un genou en terre, près de Monsoreau, et lui dit :

— Avez-vous quelque volonté dernière à déclarer, Monsieur ? et, foi, de gentilhomme, elle sera exécutée ; ordinairement, je sais cela, moi, quand on est blessé, on a soif. Avez-vous soif? j'irai vous chercher à boire.

Monsoreau ne répondit pas. Il s'était retour-

né la face contre terre, mordant le gazon et se débattant dans son sang.

— Pauvre diable! fit Saint-Luc en se relevant. Oh! amitié, amitié, tu es une divinité bien exigeante.

Monsoreau ouvrit un œil alourdi, essaya de lever la tête et retomba avec un lugubre gémissement.

— Allons! il est mort, dit Saint-Luc; ne pensons plus à lui... Voilà que j'ai tué un homme, moi, avec tout cela. On ne dira pas que j'ai perdu mon temps à la campagne.

Et aussitôt, enjambant le mur, il prit sa course à travers le parc et arriva au château.

La première personne qu'il aperçut fut Diane; elle causait avec son amie.

— Comme le noir lui ira bien! dit Saint-Luc.

Puis, s'approchant du groupe charmant formé par les deux femmes:

— Pardon, chère dame, dit-il à Diane; mais j'aurai vraiment bien besoin de dire deux mots à Mme de Saint-Luc.

— Faites, cher hôte, faites, répliqua Mme de Monsoreau; je vais retrouver mon père à la bibliothèque; quand tu auras fini avec M. de Saint-Luc, tu viendras me reprendre, je serai là...

— Oui, sans faute, dit Jeanne.

Et Diane s'éloigna, en les saluant de la main et du sourire.

Les deux époux demeurèrent seuls.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Jeanne, avec la plus riante figure; vous paraissez sinistre, cher époux?

— Mais, oui, mais, oui, répondit Saint-Luc.

— Qu'est-il donc arrivé?

— Eh! mon Dieu! un accident?

— A vous? demanda Jeanne, effrayée?

— Pas précisément à moi, mais à une personne qui était près de moi.

— A quelle personne donc?

— A celle avec laquelle je me suis promené.

— A Monsieur de Monsoreau?

— Hélas! oui. Pauvre cher homme!

— Que lui est-il donc arrivé?

— Je crois qu'il est mort.

— Mort! s'écria Jeanne, avec une agitation bien naturelle à concevoir, mort!

— C'est comme cela.

— Lui, qui, tout-à-l'heure, était là, parlant, regardant!...

— Eh! justement voilà la cause de sa mort, il a trop regardé et surtout trop parlé.

— Saint-Luc, mon ami! dit la jeune femme en saisissant les deux mains de son mari.

— Quoi?

— Vous me cachez quelque chose.

— Moi, absolument rien, je vous jure; pas même l'endroit où il est mort.

— Et où est-il mort?

— Là bas, derrière le mur, à l'endroit même où notre ami Bussy avait l'habitude d'attacher son cheval.

— C'est vous qui l'avez tué, Saint-Luc?

— Parbleu! qui voulez-vous que ce soit? nous n'étions que deux, je reviens vivant et je vous dis qu'il est mort; il n'est pas difficile de deviner lequel des deux a tué l'autre.

— Malheureux que vous êtes!

— Ah! chère amie, dit Saint-Luc, il m'a provoqué, insulté; il a tiré l'épée du fourreau.

— C'est affreux! c'est affreux! ce pauvre homme!

— Bon, dit Saint-Luc, j'en étais sûr; vous verrez qu'avant huit jours on dira saint Monsoreau.

— Mais vous ne pouvez rester ici! s'écria Jeanne; vous ne pouvez habiter plus longtemps sous le toit de l'homme que vous avez tué.

— C'est ce que je me suis dit tout de suite, et voilà pourquoi je suis accouru pour vous prier, chère amie, de faire vos apprêts de départ.

— Il ne vous a pas blessé, au moins?

— A la bonne heure! quoiqu'elle vienne un peu tard, voilà une question qui me raccommode avec vous; non, je suis parfaitement intact.

— Alors, nous partirons.

— Le plus vite possible, car vous comprenez que, d'un moment à l'autre, on peut découvrir l'accident.

— Quel accident! s'écria Mme de Saint-Luc, en revenant sur sa pensée comme quelquefois on revient sur ses pas.

— Ah! fit Saint-Luc.

— Mais, j'y pense dit Jeanne, voilà Mme de Monsoreau veuve.

— Voilà justement ce que je me disais tout-à-l'heure.

— Après l'avoir tué?

— Non, auparavant.

— Allons, tandis que je vais la prévenir...

— Prenez bien des ménagemens, chère amie!

— Mauvaise nature! Pendant que je vais la prévenir, sellez les chevaux vous-même, comme pour une promenade.

— Excellente idée! Vous ferez bien d'en avoir comme cela plusieurs, chère amie; car, pour moi, je l'avoue, ma tête commence un peu à s'embarrasser.

— Mais où allons-nous?

— A Paris.

— A Paris! et le roi?

— Le roi aura tout oublié; il s'est passé tant de choses depuis que nous ne nous sommes vus; puis, s'il y a la guerre, ce qui est probable, ma place est à ses côtés.

— C'est bien; nous partons pour Paris, alors.

— Oui; seulement, je voudrais une plume et de l'encre.

— Pour écrire à qui ?

— A Bussy, vous comprenez que je ne puis pas quitter comme cela l'Anjou, sans lui dire pourquoi je le quitte.

— C'est juste, vous trouverez tout ce qu'il vous faut pour écrire dans ma chambre.

Saint-Luc y monta aussitôt, et d'une main qui, quoiqu'il en eût, tremblait quelque peu, il traça à la hâte les lignes suivantes :

« Cher ami,

» Vous apprendrez, par la voix de la Renommée, l'accident arrivé à M. de Monsoreau ; nous avons eu ensemble, du côté du vieux taillis, une discussion sur les effets et les causes de la dégradation des murs, et l'inconvénient des chevaux qui vont tout seuls. Dans le fort de cette discussion, M. de Monsoreau est tombé sur une touffe de coquelicots et de pissenlits, et cela si malheureusement, qu'il s'est tué raide.

» Votre ami pour la vie,

» SAINT-LUC. »

» *P. S.* Comme cela pourrait, au premier moment, vous paraître un peu invraisemblable, j'ajouterai que, lorsque cet accident lui est arrivé, nous avions tous deux l'épée à la main.

» Je pars à l'instant même pour Paris, dans l'intention de faire ma cour au roi, l'Anjou ne me paraissant pas très sûr après ce qui vient de se passer. »

Dix minutes après, un serviteur du baron courait à Angers porter cette lettre, tandis que, par une porte basse, donnant sur un chemin de traverse, M. et Mme de Saint-Luc partaient seuls, laissant Diane fort éplorée, et surtout fort embarrassée pour raconter au baron la triste histoire de cette rencontre.

Elle avait détourné les yeux quand Saint-Luc avait passé.

— Servez donc vos amis, avait dit celui-ci à sa femme ; décidément, tous les hommes sont ingrats ; il n'y a que moi qui suis reconnaissant.

VIII.

OU L'ON VOIT LA REINE-MÈRE ENTRER PEU TRIOMPHALEMENT DANS LA BONNE VILLE D'ANGERS.

A l'heure même où M. de Monsoreau tombait sous l'épée de Saint-Luc, une grande fanfare de quatre trompettes retentissait aux portes d'Angers, fermées, comme on sait, avec le plus grand soin.

Les gardes, prévenues, levèrent un étendard et répondirent par des symphonies semblables.

C'était Catherine de Médicis, qui venait faire son entrée à Angers, avec une suite assez imposante.

On prévint aussitôt Bussy, qui se leva de son lit, et Bussy alla trouver le prince, qui se mit dans le sien.

Certes, les airs joués par les trompettes angevines, étaient de fort beaux airs, mais ils n'avaient pas la vertu de ceux qui firent tomber les murs de Jéricho ; les portes d'Angers ne s'ouvrirent pas.

Catherine se pencha hors de sa litière, pour se montrer aux gardes avancées, espérant que la majesté d'un visage royal, ferait plus d'effet que le son des trompettes. Les miliciens d'Angers virent la reine, la saluèrent même avec courtoisie, mais les portes demeurèrent fermées.

Catherine envoya un gentilhomme aux barrières. On fit force politesses à ce gentilhomme. Mais comme il demandait l'entrée pour la reine-mère en insistant pour que S. M. fut reçue avec honneur, on lui répondit qu'Angers, étant place de guerre, ne s'ouvrait pas sans quelques formalités indispensables.

Le gentilhomme revint très mortifié vers sa maîtresse, et Catherine laissa échapper alors dans toute l'amertume de sa réalité comme dans toute la plénitude de son acception, ce mot que Louis XIV modifia plus tard selon les proportions qu'avait prises l'autorité royale.

— J'attends ! murmura-t-elle, et ses gentilshommes frémissaient à ses côtés.

Enfin, Bussy qui avait employé près d'une demi-heure à sermonner le duc et à lui forger cent raisons d'Etat, toutes plus péremptoires les unes que les autres, Bussy se décida. Il fit seller un cheval avec force caparaçons, choisit cinq gentilshommes des plus désagréables à la reine-mère, et, se plaçant à leur tête, alla d'un pas de recteur au-devant de Sa Majesté.

Catherine commençait à se fatiguer, non pas d'attendre, mais de méditer des vengeances contre ceux qui lui jouaient ce tour.

Elle se rappelait le conte arabe dans lequel il est dit qu'un génie rebelle, prisonnier dans un vase de cuivre, promet d'enrichir quiconque le délivrerait dans les dix premiers siècles de sa captivité ; puis, furieux d'attendre, jure la mort de l'imprudent qui briserait le couvercle du vase.

Catherine en était là. Elle s'était promis d'abord de gracieuser les gentilshommes qui s'empresseraient de venir à sa rencontre. Ensuite elle fit vœu d'accabler de sa colère celui qui se présenterait le premier.

Bussy parut tout empanaché à la barrière, et regarda vaguement comme un factionnaire nocturne qui écoute plutôt qu'il ne voit.

— Qui vive ? cria-t-il.

Catherine s'attendait au moins à des génuflexions ; son gentilhomme la regarda pour connaître ses volontés.

— Allez, dit-elle, allez encore à la barrière ; on crie : Qui vive ? Répondez, Monsieur, c'est une formalité.

Le gentilhomme vint aux pointes de la herse.

— C'est Mme la reine-mère, dit-il, qui vient visiter la bonne ville d'Angers.

— Fort bien, Monsieur, répliqua Bussy; veuillez tourner à gauche, à quatre-vingt pas d'ici environ, vous allez rencontrer la poterne.

— La poterne ! s'écria le gentilhomme, la poterne ! Une poterne basse pour Sa Majesté !

Bussy n'était plus là pour entendre. Avec ses amis qui riaient sous cape, il s'était dirigé vers l'endroit où, d'après ses instructions, devait descendre Sa Majesté la reine-mère.

— Votre Majesté a-t-elle entendu ? demanda le gentilhomme...... La poterne !

— Eh ! oui, Monsieur, j'ai entendu ; entrons par là, puisque c'est par là qu'on entre.

Et l'éclair de son regard fit pâlir le maladroit qui venait de s'appesantir ainsi sur l'humiliation imposée à la souveraine.

Le cortège tourna vers la gauche, et la poterne s'ouvrit.

Bussy, à pied, l'épée à la main, s'avança au devant de la petite porte, et s'inclina respectueusement devant Catherine ; autour de lui les plumes des chapeaux balayaient la terre.

— Soit, Votre Majesté, la bienvenue dans Angers, dit-il.

Il avait à ses côtés des tambours qui ne battirent pas, et des hallebardiers qui ne quittèrent pas le port d'armes.

La reine descendit de sa litière, et, s'appuyant sur le bras d'un gentilhomme de sa suite, marcha vers la petite porte, après avoir répondu ce seul mot :

— Merci, Monsieur de Bussy.

C'était toute la conclusion des méditations qu'on lui avait laissé le temps de faire.

Elle avançait la tête haute, Bussy la prévint tout-à-coup et l'arrêta même par le bras.

— Ah ! prenez garde, Madame, la porte est bien basse ; Votre Majesté se heurterait.

— Il faut donc se baisser ? dit la reine ; comment faire ?... C'est la première fois que j'entre ainsi dans une ville.

Ces paroles prononcées avec un naturel parfait, avaient pour les courtisans habiles un sens, une profondeur et une portée qui firent réfléchir plus d'un assistant, et Bussy lui même se tordit la moustache en regardant de côté.

— Tu as été trop loin, lui dit Livarot à l'oreille.

— Bah ! laisse donc, répliqua Bussy, il faut qu'elle en voie bien d'autres.

On hissa la litière de Sa Majesté par dessus le mur avec un palan, et elle put s'y installer de nouveau pour aller au palais. Bussy et ses amis remontèrent à cheval, escortant les deux côtés de la litière.

— Mon fils, dit tout-à-coup Catherine, je ne vois pas mon fils d'Anjou ?

Ces mots qu'elle voulait retenir lui étaient arrachés par une irrésistible colère. L'absence de François en un pareil moment était le comble de l'insulte.

— Monseigneur est malade, au lit, Madame ; sans quoi Votre Majesté ne peut douter que Son Altesse ne se fût empressée de faire elle même les honneurs de sa ville.

Ici Catherine fut sublime d'hypocrisie.

— Malade ! mon pauvre enfant, malade, s'écria-t-elle. Ah ! Messieurs, hâtons-nous... est-il bien soigné, au moins ?

— Nous faisons de notre mieux, dit Bussy, en la regardant avec surprise comme pour savoir si réellement dans cette femme il y avait une mère.

— Sait-il que je suis ici ? reprit Catherine après une pause qu'elle employa utilement à passer la revue de tous les gentilshommes.

— Oui, certes, Madame, oui.

Les lèvres de Catherine se pincèrent.

— Il doit bien souffrir alors, ajouta-t-elle, du ton de la compassion.

— Horriblement, dit Bussy, Son Altesse est sujette à ces indispositions subites.

— C'est une indisposition subite ? Monsieur de Bussy.

— Mon Dieu, oui, Madame.

On arriva ainsi au palais. Une grande foule faisait la haie sur le passage de la litière.

Bussy courut devant par les montées, et entrant tout essoufflé chez le duc :

— La voici, dit-il... Gare !

— Est-elle furieuse ?

— Exaspérée.

— Elle se plaint ?

— Oh ! non ; c'est bien pis, elle sourit.

— Qu'a dit le peuple ?

— Le peuple n'a pas sourcillé ; il regarde cette femme avec une muette frayeur ; s'il ne la connaît pas, il la devine.

— Et elle ?

— Elle envoie des baisers, et se mord le bout des doigts.

— Diable !

— C'est ce que j'ai pensé, oui, Monseigneur. Diable, jouez serré !

— Nous nous maintenons à la guerre, n'est-ce pas ?

— Pardieu ! demandez cent pour avoir dix, et avec elle vous n'aurez encore que cinq.

— Bah ! tu me crois donc bien faible ?.... Êtes-vous tous là ? Pourquoi Monsoreau n'est-il pas revenu ? fit le duc.

— Je le crois à Méridor... Oh ! nous nous passerons bien de lui.

— S. M. la reine-mère ! cria l'huissier au seuil de la chambre.

Et aussitôt Catherine parut, blême et vêtue de noir selon sa coutume.

Le duc d'Anjou fit un mouvement pour se lever. Mais Catherine, avec une agilité qu'on n'aurait pas soupçonnée dans ce corps usé par l'âge, Catherine se jeta dans les bras de son fils et le couvrit de baisers.

— Elle va l'étouffer, pensa Bussy, ce sont de vrais baisers, mordieu !

Elle fit plus, elle pleura !

— Méfions-nous, dit Antraguet à Ribérac, chaque larme sera payée un muid de sang.

Catherine, ayant fini ses accolades, s'assit au chevet du duc ; Bussy fit un signe, et les assistans s'éloignèrent. Lui, comme s'il était chez lui, s'adossa aux pilastres du lit et attendit tranquillement.

— Est-ce que vous ne voudriez pas prendre soin de mes pauvres gens, mon cher Monsieur de Bussy ? dit tout-à-coup Catherine. Après mon fils, c'est vous qui êtes notre ami le plus cher et le maître du logis, n'est-ce pas ? je vous demande cette grâce.

Il n'y avait pas à hésiter.

— Je suis pris, pensa Bussy.

— Madame, dit-il, trop heureux de pouvoir plaire à Votre Majesté. je m'en y vais.

— Attends, murmura-il. Tu ne connais pas les portes ici comme au Louvre, je vais revenir.

Et il sortit, sans avoir pu adresser même un signe au duc. Catherine s'en défiait, elle ne le perdit pas de vue une seconde.

Catherine chercha tout d'abord à savoir si son fils était malade ou feignait la maladie. Ce devait être toute la base de ses opérations diplomatiques.

Mais François, en digne fils d'une pareille mère, joua miraculeusement son rôle. Elle avait pleuré, il eut la fièvre.

Catherine, abusée, le crut malade ; elle espéra donc avoir plus d'influence sur son esprit affaibli par les souffrances du corps. Elle combla le duc de tendresses, l'embrassa de nouveau, pleura encore, et à tel point qu'il s'en étonna et en demanda la raison.

— Vous avez couru un si grand danger, répliqua-t-elle, mon enfant !

— En me sauvant du Louvre, ma mère ?

— Oh ! non pas, après vous être sauvé.

— Comment cela ?

— Ceux qui vous aidaient dans cette malheureuse évasion.....

— Eh bien ?...

— Étaient vos plus cruels ennemis...

— Elle ne sait rien, pensa-t-il, mais elle voudrait savoir.

— Le roi de Navarre ! dit-elle tout brutalement, l'éternel fléau de notre race... Je le reconnais bien.

— Ah ! ah ! s'écria François, elle le sait.

— Croiriez-vous qu'il s'en vante, dit-elle, et qu'il pense avoir tout gagné ?

— C'est impossible, répliqua-t-il, on vous trompe, ma mère.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'est pour rien dans mon évasion, et que, y fût-il pour quelque chose, je suis sauf, comme vous voyez.... Il y a deux ans que je n'ai vu le roi de Navarre.

— Ce n'est pas de ce danger seulement que je vous parle, mon fils, dit Catherine, sentant que son coup n'avait pas porté.

— Quoi encore ? ma mère, répliqua-t-il, en regardant souvent dans son alcôve la tapisserie qui s'agitait derrière la reine.

Catherine s'approcha de François, et d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre épouvantée :

— La colère du roi ! fit-elle ; cette furieuse colère qui vous menace.

— Il en est de ce danger comme de l'autre, Madame ; le roi mon frère est dans une furieuse colère, je le crois, mais je suis sauf.

— Vous croyez ? fit-elle avec un accent capable d'intimider les plus audacieux.

La tapisserie trembla.

— J'en suis sûr, répondit le duc ; et c'est tellement vrai, ma bonne mère, que vous êtes venue vous-même me l'annoncer.

— Comment cela ? dit Catherine inquiète de ce calme.

— Parce que, continua-t-il après un nouveau regard à la cloison, si vous n'aviez été chargée que de m'appporter ces menaces, vous ne fussiez pas venue, et que, en pareil cas, le roi aurait hésité à me fournir un otage tel que Votre Majesté.

Catherine effrayée leva la tête.

— Un otage ! moi ! dit-elle.

— Le plus saint et le plus vénérable de tous, répliqua-t-il en souriant et en baisant la main de Catherine, non sans un autre coup-d'œil triomphant à la boiserie.

Catherine laissa tomber ses bras, comme écrasée ; elle ne pouvait deviner que Bussy, par une porte secrète, surveillait son maître et le tenait en échec sous son regard, depuis le commencement de l'entretien, lui envoyant du courage et de l'esprit à chaque hésitation.

— Mon fils, dit-elle enfin, ce sont toutes paroles de paix que je vous apporte, vous avez parfaitement raison.

— J'écoute, ma mère, dit François, vous savez avec quel respect ; je crois que nous commençons à nous entendre.

IX.

LES PETITES CAUSES ET LES GRANDS EFFETS.

Catherine avait eu, dans la première partie de l'entretien, un désavantage visible. Ce genre d'échecs était si peu prévu, et surtout si inaccoutumé, qu'elle se demandait si son fils était aussi décidé, dans ses refus, qu'il le paraissait, quand un tout petit événement changea tout à coup la face des choses.

On a vu des batailles aux trois quarts perdues être gagnées par un changement de vent, *et vice versâ* : Marengo et Waterloo en sont un double exemple. Un grain de sable change l'allure des plus puissantes machines.

Bussy était, comme nous l'avons vu, dans un

couloir secret, aboutissant à l'alcôve de M. le duc d'Anjou, placé de façon à n'être vu que du prince; de sa cachette, il passait la tête par une fente de la tapisserie aux moments qu'il croyait les plus dangereux pour sa cause.

Sa cause, comme on le comprend, était la guerre à tout prix ; il fallait se maintenir à tout prix ; il fallait se maintenir en Anjou, tant que M. de Monsoreau y serait, surveiller ainsi le mari et visiter la femme.

Cette politique extrêmement simple compliquait cependant au plus haut degré toute la politique de France; aux grands effets les petites causes.

Voilà pourquoi, avec force clins d'yeux, avec des mines furibondes, avec des gestes de tranche-montagne, avec des jeux de sourcils effrayants, enfin, Bussy poussait son maître à la férocité. Le duc, qui avait peur de Bussy, se laissait pousser, et on l'a vu effectivement on ne peut plus féroce.

Catherine était donc battue sur tous les points, et ne songeait plus qu'à faire une retraite honorable, lorsqu'un petit événement, presque aussi inattendu que l'entêtement de M. le duc d'Anjou, vint à sa rescousse.

Tout à coup, au plus vif de la conversation de la mère et du fils, au plus fort de la résistance de M. le duc d'Anjou, Bussy se sentit tirer par le bas de son manteau. Curieux de ne rien perdre de la conversation, il porta, sans se retourner, la main à l'endroit sollicité, et trouva un poignet; en remontant le long de ce poignet, il trouva un bras, après le bras une épaule, et après l'épaule un homme.

Voyant alors que la chose en valait la peine, il se retourna.

L'homme était Remy.

Bussy voulut parler, mais Remy posa un doigt sur sa bouche, puis il attira doucement son maître dans la chambre voisine.

—Qu'y a-t-il donc? Remy, demanda le comte très impatient, et pourquoi me dérange-t-on dans un pareil moment?

— Une lettre, dit tout bas Remy.

—Que le diable t'emporte! pour une lettre, tu me tires d'une conversation aussi importante que celle que je faisais avec Mgr le duc d'Anjou!

Remy ne parut aucunement désarçonné par cette boutade.

— Il y a lettre et lettre, dit-il.

— Sans doute, pensa Bussy ; d'où vient celle-là ?

— De Méridor.

—Oh! fit vivement Bussy, de Méridor! Merci, mon bon Remy, merci!

—Je n'ai donc plus tort?

—Est-ce que tu peux jamais avoir tort? Où est cette lettre ?

—Ah! voilà ce qui m'a fait juger qu'elle était de la plus haute importance, c'est que le messager ne veut la remettre qu'à vous seul.

— Il a raison : est-il là ?

—Oui.

—Amène-le.

Remy ouvrit une porte, et fit signe à une espèce de palefrenier de venir à lui.

—Voici M. de Bussy, dit-il en montrant le comte.

— Donne; je suis celui que tu demandes, dit Bussy.

Et il lui mit une demi-pistole dans la main.

— Oh! je vous connais bien, dit le palefrenier en lui tendant la lettre.

— Et c'est elle qui te l'a remise?

— Non pas elle, lui!

— Qui lui? demanda vivement Bussy en regardant l'écriture.

— M. de Saint-Luc.

— Ah! ah!

Bussy avait pâli légèrement, car, à ce mot : lui, il avait cru qu'il était question du mari et non de la femme, et M. de Monsoreau avait le privilége de faire pâlir Bussy chaque fois que Bussy pensait à lui.

Bussy se retourna pour lire et pour cacher en lisant cette émotion que tout individu doit craindre de manifester quand il reçoit une lettre importante, et qu'il n'est pas César Borgia, Machiavel, Catherine de Médicis ou le diable.

Il avait eu raison de se retourner, le pauvre Bussy, car à peine eut-il parcouru la lettre que nous connaissons, que le sang lui monta au cerveau et battit ses yeux comme une mer en furie; de sorte que, de pâle qu'il était, il devint pourpre, resta un instant étourdi, et, sentant qu'il allait tomber, fut forcé de se laisser aller sur un fauteuil près de la fenêtre.

— Va-t'en, dit Remy au palefrenier, abasourdi de l'effet produit par la lettre qu'il apportait.

Et il le poussa par les épaules.

Le palefrenier s'enfuit vivement; il croyait la nouvelle mauvaise, et il craignait qu'on ne lui reprît sa demi-pistole.

Remy revint au comte, et le secouant par le bras :

— Mordieu! s'écria-t-il, répondez-moi à l'instant même, ou, par saint Esculape, je vous saigne des quatre membres.

Bussy se releva : il n'était plus rouge, il n'était plus étourdi, il était sombre.

— Vois, dit-il, ce que Saint-Luc a fait pour moi.

Et il tendit la lettre à Remy.

Remy lut avidement.

— Eh bien! dit-il, il me semble que tout ceci est fort beau, et M. de Saint-Luc est un galant homme. Vive les gens d'esprit pour expédier une âme en purgatoire ; ils ne s'y prennent pas à deux fois.

—C'est incroyable! s'écria Bussy.

— Certainement, c'est incroyable ; mais cela n'y fait rien. Voici notre position changée du tout au tout. J'aurai dans neuf mois une comtesse de Bussy pour cliente. Mordieu ! ne craignez rien, j'accouche comme Ambroise Paré.

— Oui, dit Bussy, elle sera ma femme.

— Il me semble, répondit Remy, qu'il n'y aura pas grand'chose à faire pour cela, et qu'elle l'était déjà plus qu'elle n'était celle de son mari.

— Monsoreau mort.

— Mort ! répéta le Haudoin, c'est écrit.

— Oh ! il me semble que je fais un rêve, Remy. Quoi ! je ne verrai plus cette espèce de spectre, toujours prêt à se dresser entre moi et le bonheur ? Remy nous nous trompons.

— Nous ne nous trompons pas le moins du monde. Relisez, mordieu ! tombé sur des coquelicots, voyez, et cela si rudement, qu'il en est mort ! J'avais déjà remarqué qu'il était très dangereux de tomber sur des coquelicots ; mais j'avais cru que le danger n'existait que pour les femmes.

— Mais alors, dit Bussy, sans écouter toutes les facéties de Remy, et suivant seulement les détours de sa pensée, qui se tordait en tout sens dans son esprit ; mais Diane ne va pas pouvoir demeurer à Méridor. Je ne le veux pas. Il faut qu'elle aille autre part, quelque part où elle puisse oublier.

— Je crois que Paris serait assez bon pour cela, dit le Haudoin ; on oublie assez bien à Paris.

— Tu as raison, elle reprendra sa petite maison de la rue des Tournelles, et les dix mois de veuvage, nous les passerons obscurément, si toutefois le bonheur peut rester obscur, et le mariage ne sera, pour nous, que le lendemain des félicités de la veille.

— C'est vrai, dit Remy ; mais pour aller à Paris...

— Eh bien ?

— Il nous faut quelque chose.

— Quoi ?

— Il nous faut la paix en Anjou.

— C'est vrai, s'écria Bussy ; c'est vrai. Oh ! mon Dieu ! que de temps perdu, et perdu inutilement !

— Cela veut dire que vous allez monter à cheval et courir à Méridor.

— Non pas ; non pas moi, du moins, mais toi ; moi, je suis invinciblement retenu ici ; d'ailleurs, en un pareil moment, ma présence serait presque inconvenante.

— Comment la verrai-je ? me présenterai-je au château ?

— Non, va d'abord au vieux taillis ; peut-être se promènera-t-elle là en attendant que je vienne ; puis, si tu ne l'aperçois pas, vas au château.

— Que lui dirai-je ?

— Que je suis à moitié fou.

Et serrant la main du jeune homme, sur lequel l'expérience l'avait appris à compter comme sur un autre lui-même, il courut reprendre sa place dans le corridor, à l'entrée de l'alcôve, derrière la tapisserie.

Catherine, en l'absence de Bussy, essayait de regagner le terrain que sa présence lui avait fait perdre.

— Mon fils, avait-elle dit, il me semblait cependant que jamais une mère ne pouvait manquer de s'entendre avec son enfant.

— Vous voyez pourtant, ma mère, répondit le duc d'Anjou, que cela arrive quelquefois.

— Jamais quand elle le veut.

— Madame, vous voulez dire quand ils le veulent, reprit le duc, qui, satisfait de cette fière parole, chercha Bussy pour en être récompensé par un coup d'œil approbateur.

— Mais je le veux ! s'écria Catherine, entendez-vous bien, François ? je le veux.

Et l'expression de la voix contrastait avec les paroles, car les paroles étaient impératives et la voix était presque suppliante.

— Vous le voulez ? reprit le duc d'Anjou en souriant.

— Oui, dit Catherine, je le veux, et tous les sacrifices me seront aisés pour arriver à ce but.

— Ah ! ah ! fit François. Diable !

— Oui, oui, cher enfant ; dites, qu'exigez-vous ? que voulez-vous ? parlez ! commandez !

— Oh ! ma mère ! dit François, presque embarrassé d'une si complète victoire, qui ne lui laissait pas la faculté d'être un vainqueur rigoureux.

— Ecoutez, mon fils, dit Catherine de sa voix la plus caressante ; vous ne cherchez pas à noyer un royaume dans le sang, n'est-ce pas ? Ce n'est pas possible. Vous n'êtes ni un mauvais Français, ni un mauvais frère.

— Mon frère m'a insulté, madame, et je ne lui dois plus rien ; rien comme à mon frère, rien comme à mon roi.

— Mais moi, François, moi ! vous n'avez pas à vous plaindre de moi ?

— Si fait, madame, car vous m'avez abandonné, vous ! reprit le duc en pensant que Bussy était toujours là et pouvait l'entendre comme par le passé.

— Ah ! vous voulez ma mort ? dit Catherine d'une voix sombre. Eh bien ! soit, je mourrai comme une femme qui voit s'entr'égorger ses enfants.

Il va sans dire que Catherine n'avait pas le moins du monde envie de mourir.

— Oh ! ne dites point cela, madame, vous me navrez le cœur ! s'écria François, qui n'avait pas le cœur navré du tout.

Catherine fondit en larmes.

Le duc lui prit les mains et essaya de la rassurer, jetant toujours des regards inquiets du côté de l'alcove.

— Mais que voulez-vous ? dit-elle, articulez

vos prétentions au moins, que nous sachions à quoi nous en tenir.

— Que voulez-vous vous-même? voyons, ma mère, dit François, parlez, je vous écoute.

— Je désire que vous reveniez à Paris, cher enfant, je désire que vous rentriez à la cour du roi votre frère, qui vous tend les bras.

— Et mordieu! madame, j'y vois clair; ce n'est pas lui qui me tend les bras, c'est le pont-levis de la Bastille.

— Non, revenez, revenez, et, sur mon honneur, sur mon amour de mère, sur le sang de notre seigneur Jésus-Christ, Catherine de Médicis se signa, vous serez reçu par le roi comme si c'était vous qui fussiez le roi et lui le duc d'Anjou.

Le duc regardait obstinément du côté de l'alcove.

— Acceptez, continua Catherine, acceptez, mon fils; voulez-vous d'autres apanages, dites, voulez-vous des gardes?

— Eh! madame, votre fils m'en a donné, et des gardes d'honneur même, puisqu'il avait choisi ses quatre mignons.

— Voyons, ne me répondez pas ainsi : les gardes qu'il vous donnera, vous les choisirez vous-même, vous aurez un capitaine, s'il le faut, et, s'il le faut encore, ce capitaine sera M. de Bussy.

Le duc, ébranlé par cette dernière offre, à laquelle il devait penser que Bussy serait sensible, jeta encore un regard vers l'alcove, tremblant de rencontrer un œil flamboyant et des dents blanches, grinçant dans l'ombre. Mais, ô surprise! il vit, au contraire, Bussy riant, joyeux et applaudissant par de nombreuses approbations de tête.

— Qu'est-ce que cela signifie? se demanda-t-il; Bussy ne voulait-il donc la guerre que pour devenir mon capitaine des gardes?

— Alors, dit-il tout haut, et comme s'interrogeant lui-même, je dois donc accepter?

— Oui! oui! oui! continua Bussy avec une fureur approbative qui allait toujours en croissant.

— Sans doute, cher enfant, dit Catherine; mais est-il donc si difficile de revenir à Paris?

— Ma foi, dit le duc, je n'y comprends plus rien. Nous étions convenus que je refuserais tout, et voici que maintenant il me conseille la paix et les embrassades.

— Eh bien! demanda Catherine avec anxiété, que répondez-vous?

— Ma mère, je réfléchirai, dit le duc, qui voulait s'entendre avec Bussy de cette contradiction, et demain...

— Il se rend, pensa Catherine. Allons, j'ai gagné la bataille.

— Au fait, se dit le duc, Bussy a peut-être raison.

Et tous deux se séparèrent après s'être embrassés.

X.

COMMENT M. DE MONSOREAU OUVRIT, FERMA ET ROUVRIT LES YEUX, CE QUI ÉTAIT UNE PREUVE QU'IL N'ÉTAIT PAS TOUT-A-FAIT MORT.

Un bon ami est une douce chose, d'autant plus douce qu'elle est rare. Remy s'avouait cela à lui-même tout en courant les champs sur un des meilleurs chevaux des écuries du prince. Il aurait bien pris Roland, mais il venait sur ce point après M. de Monsoreau; force lui avait donc été d'en prendre un autre.

— J'aime fort M. de Bussy, se disait le Haudoin à lui-même; et, de son côté, M. de Bussy m'aime grandement aussi, je le crois. Voilà pourquoi je suis si joyeux aujourd'hui, c'est qu'aujourd'hui j'ai du bonheur pour deux.

Puis il ajoutait, en respirant à pleine poitrine :

— En vérité, je crois que mon cœur n'est plus assez large.

— Voyons, continuait-il en s'interrogeant, voyons quel compliment je vais faire à Mme Diane.

Si elle est gourmée, cérémonieuse, funèbre, des salutations, des révérences muettes, et une main sur le cœur; si elle sourit, des pirouettes, des ronds de jambes, et une polonaise que j'exécuterai à moi tout seul.

Quant à M. de Saint-Luc, s'il est encore au château, ce dont je doute, un vivat et des actions de grâces en latin. Il ne sera pas funèbre, lui, j'en suis sur.

Ah! j'approche.

En effet le cheval, après avoir pris à gauche, puis à droite, après avoir suivi le sentier fleuri, après avoir traversé le taillis et la haute futaie, était entré dans le fourré qui conduisait à la muraille.

— Oh! les beaux coquelicots! disait Remy; cela me rappelle notre grand-veneur; ceux sur lesquels il est tombé ne pouvaient pas être plus beaux que ceux-ci, pauvre cher homme.

Remy approchait de plus en plus de la muraille.

Tout à coup le cheval s'arrêta, les naseaux ouverts, l'œil fixe. Remy, qui allait au grand trot et qui ne s'attendait pas à ce temps d'arrêt, faillit sauter par-dessus la tête de Mithridate.

C'était ainsi que se nommait le cheval qu'il avait pris aux lieu et place de Roland.

Remy, que la pratique avait fait écuyer sans peur, mit ses éperons dans le ventre de sa monture; mais Mithridate ne bougea point; il avait sans doute reçu ce nom à cause de la ressemblance que son caractère obstiné présentait avec celui du roi de Pont.

Remy, étonné, baissa les yeux vers le sol pour chercher quel obstacle arrêtait ainsi son cheval; mais il ne vit rien qu'une large mare de

sang, que peu à peu buvaient la terre et les fleurs, et qui se couronnait d'une petite mousse rose.

— Tiens ! s'écria t-il, est-ce que ce serait ici que M. de Saint-Luc aurait transpercé M. de Monsoreau !

Remy leva les yeux de terre et regarda tout autour de lui.

A dix pas, sous un massif, il venait de voir deux jambes raides et un corps qui paraissait plus raide encore.

Les jambes étaient allongées, le corps était adossé à la muraille.

— Tiens ! le Monsoreau ! fit Remy. *Hic obiit Nemrod*. Allons, allons, si la veuve le laisse ainsi exposé aux corbeaux et aux vautours, c'est bon signe pour nous, et l'oraison funèbre se fera en pirouettes, en ronds de jambe et en polonaise.

Et Remy, ayant mis pied à terre, fit quelques pas en avant dans la direction du corps.

— C'est drôle ! dit-il, le voilà mort ici, parfaitement mort, et cependant le sang est là bas. Ah ! voici une trace. Il sera venu de là bas ici, ou plutôt ce bon M. de Saint-Luc, qui est la charité même, l'aura adossé à ce mur pour que le sang ne lui portât point à la tête. Oui, c'est cela, il est ma foi mort, les yeux ouverts et sans grimace, mort raide, là, une, deux !

Et Remy passa dans le vide un dégagement avec son doigt.

Tout à coup, il recula, stupide et la bouche béante ; les deux yeux, qu'il avait vus ouverts, s'étaient refermés, et une pâleur, plus livide encore que celle qui l'avait frappé d'abord, s'était étendue sur la face du défunt.

Remy devint presque aussi pâle que M. de Monsoreau ; mais comme il était médecin, c'est-à-dire passablement matérialiste, il marmotta en se grattant le bout du nez :

— *Credere portentis mediocrè*. S'il a fermé les yeux, c'est qu'il n'est pas mort.

Et comme, malgré son matérialisme, la position était désagréable, comme aussi les articulations de ses genoux pliaient plus qu'il n'était convenable, il s'assit ou plutôt il se laissa glisser au pied de l'arbre qui le soutenait, et se trouva face à face avec le cadavre.

— Je ne sais pas trop, se dit-il, où j'ai lu qu'après la mort, il se produisait certains phénomènes d'action, qui ne décèlent qu'un affaissement de la matière, c'est-à-dire un commencement de corruption.

Diable d'homme, va ! il faut qu'il nous contrarie même après sa mort ; c'est bien la peine. Oui, ma foi, non seulement les yeux sont fermés tout de bon, mais encore la pâleur a augmenté, *color albus chroma chlôron* comme dit Galien ; *color albus* comme dit Cicéron qui était un orateur bien spirituel ; au surplus, il y a un moyen de savoir s'il est mort ou s'il ne l'est pas, c'est de lui enfoncer mon épée d'un pied dans le ventre ; s'il ne remue pas, c'est qu'il sera bien trépassé.

Et Remy se disposait à faire cette charitable épreuve ; déjà même il portait la main à son estoc, lorsque les yeux de Monsoreau s'ouvrirent de nouveau.

Cet accident produisit l'effet contraire au premier ; Remy se redressa comme mû par un ressort, et une sueur froide coula sur son front.

Cette fois les yeux du mort restèrent écarquillés.

— Il n'est pas mort, murmura Remy, il n'est pas mort ! Eh bien ! nous voilà dans une belle position.

Alors une pensée se présenta naturellement à l'esprit du jeune homme.

— Il vit, dit-il, c'est vrai, mais, si je le tue, il sera bien mort.

Et il regardait Monsoreau qui le regardait aussi d'un œil si effaré, qu'on eût dit qu'il pouvait lire dans l'âme de ce passant de quelle nature étaient ses intentions.

— Fi ! s'écria tout-à-coup Remy, fi ! la hideuse pensée. Dieu m'est témoin que s'il était là tout droit, sur ses jambes, brandissant sa rapière, je le tuerais du plus grand cœur. Mais tel qu'il est maintenant, sans force et aux trois-quarts mort, ce serait plus qu'un crime, ce serait une infamie.

— Au secours ! murmura Monsoreau, au secours ! je me meurs.

— Mordieu ! dit Remy, la position est critique. Je suis médecin, et par conséquent il est de mon devoir de soulager mon semblable qui souffre. Il est vrai que le Monsoreau est si laid, que j'aurais presque le droit de dire qu'il n'est pas mon semblable, mais il est de la même espèce — *genus homo*. — Allons, oublions que je m'appelle le Haudoin, oublions que je suis l'ami de M. de Bussy, et faisons notre devoir de médecin.

— Au secours ! répéta le blessé.

— Me voilà, dit Remy.

— Allez me chercher un prêtre, un médecin.

— Le médecin est tout trouvé, et peut-être vous dispensera-t-il du prêtre.

— Le Haudoin ! s'écria M. de Monsoreau, reconnaissant Remy, par quel hasard ?

Comme on le voit, M. de Monsoreau était fidèle à son caractère ; dans son agonie il se défiait et interrogeait.

Remy comprit toute la portée de cet interrogation. Ce n'était pas un chemin battu que ce bois, et l'on n'y venait pas sans y avoir affaire. La question était donc presque naturelle.

— Comment êtes-vous ici ? redemanda Monsoreau, à qui les soupçons rendaient quelque force.

— Pardieu ! répondit le Haudoin, parce qu'à une lieue d'ici j'ai rencontré M. de Saint-Luc.

— Ah ! mon meurtrier, balbutia Monsoreau en blémissant de douleur et de colère à la fois.

— Alors il m'a dit : Remy, courez dans le bois, et à l'endroit appelé le vieux-taillis vous trouverez un homme mort.

— Mort ? répéta Monsoreau.

— Dam ! il le croyait, dit Remy, il ne faut pas lui en vouloir pour cela ; alors, je suis venu, j'ai vu, vous êtes vaincu.

— Et maintenant, dites-moi, vous parlez à un homme ; ne craignez donc rien ; dites-moi, suis-je blessé mortellement ?

— Ah ! diable, fit Remy, vous m'en demandez beaucoup, cependant je vais tâcher, voyons.

Nous avons dit que la conscience du médecin l'avait emporté sur le dévoûment de l'ami. Remy s'approcha donc de Monsoreau, et avec toutes les précautions d'usage, il lui enleva son manteau, son pourpoint et sa chemise.

L'épée avait pénétré au-dessous du teton droit, entre la sixième et la septième côte.

— Hum ! fit Remy, souffrez-vous beaucoup ?

— Pas de la poitrine, du dos.

— Ah ! voyons un peu, fit Remy, de quelle partie du dos ?

— Au-dessous de l'omoplate.

— Le fer aura rencontré un os, fit Remy ; de là la douleur.

Et il regarda vers l'endroit que le comte indiquait comme le siége d'une souffrance plus vive.

— Non, dit-il, non, je me trompais ; le fer n'a rien rencontré du tout, et il est entré comme il est sorti. Peste ! le joli coup d'épée, Monsieur le comte ; à la bonne heure, il y a plaisir à soigner les blessés de M. de Saint-Luc ; vous êtes troué à jour, mon cher monsieur.

Monsoreau s'évanouit ; mais Remy ne s'inquiéta point de cette faiblesse.

— Ah ! voilà, c'est bien cela : syncope, le pouls petit ; cela doit être. Il tâta les mains et les jambes : Froides aux extrémités. Il appliqua l'oreille à la poitrine : Absence du bruit respiratoire. Il frappa doucement dessus : Matité du son. Diable, diable, le veuvage de Mme Diane pourrait bien n'être qu'une affaire de chronologie.

En ce moment, une légère mousse rougeâtre et rutilante vint humecter les lèvres du blessé.

Remy tira vivement une trousse et une lancette de sa poche, puis il déchira une bande de la chemise du blessé, et lui comprima le bras. Nous allons voir, dit-il ; si le sang coule, ma foi, Mme Diane n'est peut-être pas veuve. Mais s'il ne coule pas !... Ah ! ah ! il coule, ma foi. Pardon, mon cher Monsieur Bussy ; pardon, mais, ma foi ! on est médecin avant tout.

Le sang, en effet, après avoir pour ainsi dire hésité un instant, venait de jaillir de la veine ; presqu'en même temps qu'il se faisait jour, le malade respirait et ouvrait les yeux.

— Ah ! balbutia-t-il, j'ai bien cru que tout était fini.

— Pas encore, mon cher monsieur, pas encore ; il est même possible...

— Que j'en réchappe ?

— Oh ! mon Dieu ! oui, voyez-vous ; fermons d'abord la plaie. Attendez, ne bougez pas. Voyez-vous, la nature, dans ce moment-ci, vous soigne au-dedans comme je vous soigne au dehors. Je vous mets un appareil, elle fait son caillot. Je fais couler le sang, elle l'arrête. Ah ! c'est une grande chirurgienne que la nature, mon cher monsieur. Là ! attendez que j'essuie vos lèvres.

Et Remy passa un mouchoir sur les lèvres du comte.

— D'abord, dit le blessé, j'ai craché le sang à pleine bouche.

— Eh bien ! voyez, dit Remy, maintenant, voilà déjà l'hémorragie arrêtée. Bon ! cela va bien, ou plutôt tant pis.

— Comment ! tant pis ?

— Tant mieux pour vous, certainement ; mais tant pis ! je sais ce que veux dire. Mon cher Monsieur de Monsoreau, j'ai peur d'avoir le bonheur de vous guérir.

— Comment ! vous avez peur ?

— Oui, je m'entends.

— Vous croyez donc que j'en reviendrai ?...

— Hélas !

— Vous êtes un singulier docteur, Monsieur Remy.

— Que vous importe ? pourvu que je vous sauve !... Maintenant, voyons.

Remy venait d'arrêter la saignée : il se leva.

— Eh bien ! vous m'abandonnez ? dit le comte.

— Ah ! vous parlez trop, mon cher monsieur. Trop parler nuit. Ce n'est pas l'embarras, je devrais bien plutôt lui donner le conseil de crier.

— Je ne vous comprends pas.

— Heureusement. Maintenant, vous voilà pansé.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je vais au château chercher du renfort.

— Et moi, que faut-il que je fasse pendant ce temps ?

— Tenez-vous tranquille, ne bougez pas, respirez tout doucement, tâchez de ne pas tousser, ne dérangeons pas ce précieux caillot. Quelle est la maison la plus voisine ?

— Le château de Méridor.

— Quel est le chemin ? demanda Remy, affectant la plus parfaite ignorance.

— Ou enjambez la muraille et vous vous trouverez dans le parc, ou suivez le mur du parc et vous trouverez la grille.

— Bien, j'y cours.

— Merci, homme généreux ! s'écria Monsoreau.

— Si tu savais, en effet, à quel point je le suis, balbutia Remy, tu me remercierais bien davantage.

Et remontant sur son cheval, il se lança au galop dans la direction indiquée.

Au bout de cinq minutes, il arriva au château dont tous les habitans, empressés et remuans comme des fourmis dont on a forcé la demeure, cherchaient dans les fourrés, dans les retraits, dans les dépendances, sans pouvoir trouver la place où gisait le corps de leur maître; attendu que Saint-Luc, pour gagner du temps, avait donné une fausse adresse.

Remy tomba comme un météore au milieu d'eux et les entraîna sur ses pas. Il mettait tant d'ardeur dans ses recommandations, que Mme de Monsoreau ne put s'empêcher de le regarder avec surprise.

Une pensée bien secrète, bien voilée apparut à son esprit, et dans une seconde, elle ternit l'angélique pureté de cette âme.

— Ah! je le croyais l'ami de M. de Bussy, murmura-t-elle, tandis que Remy s'éloignait emportant civière, charpie, eau fraîche; enfin, toutes les choses nécessaires au pansement.

Esculape lui-même n'eût pas fait plus avec ses ailes de divinité.

XI.

COMMENT LE DUC D'ANJOU ALLA A MÉRIDOR POUR FAIRE A MADAME DE MONSOREAU DES COMPLIMENS SUR LA MORT DE SON MARI, ET COMMENT IL TROUVA M. DE MONSOREAU QUI VENAIT AU DEVANT DE LUI.

Aussitôt l'entretien rompu entre le duc d'Anjou et sa mère, le premier s'était empressé d'aller trouver Bussy pour connaître la cause de cet incroyable changement qui s'était fait en lui.

Bussy, rentré chez lui, lisait pour la cinquième fois la lettre de Saint-Luc, dont chaque ligne lui offrait des sens de plus en plus agréables.

De son côté, Catherine, retirée chez elle, faisait venir ses gens, et commandait ses équipages pour un départ qu'elle croyait pouvoir fixer au lendemain ou au surlendemain au plus tard.

Bussy reçut le prince avec un charmant sourire.

— Comment! Monseigneur, dit-il, Votre Altesse daigne prendre la peine de passer chez moi?

— Oui, mordieu! dit le duc, et je viens te demander une explication.

— A moi?

— Oui, à toi.

— J'écoute, monseigneur.

— Comment, s'écria le duc, tu me commandes de m'armer de pied en cap contre les suggestions de ma mère, et de soutenir vaillamment le choc; je le fais, et au plus fort de la lutte, quand tous les coups se sont émoussés sur moi, tu viens me dire; ôtez votre cuirasse, monseigneur; ôtez-la.

— Je vous avais fait toutes ces recommandations, monseigneur, parce que j'ignorais dans quel but était venue Mme Catherine. Mais maintenant que je vois qu'elle est venue pour la plus grande gloire et pour la plus grande fortune de Votre Altesse...

— Comment! fit le duc. pour ma plus grande gloire et pour ma plus grande fortune; comment comprends-tu donc cela?

— Sans doute, reprit Bussy; que veut Votre Altesse? Triompher de ses ennemis, n'est-ce pas. Car je ne pense point, comme l'avancent certaines personnes, que vous songiez à devenir roi de France.

Le duc regarda sournoisement Bussy.

— Quelques-uns vous le conseilleront, peut-être, monseigneur, dit le jeune homme; mais ceux-là, croyez-le bien, ce sont vos plus cruels ennemis; puis, s'ils sont trop tenaces, si vous ne savez comment vous en débarrasser, envoyez-les moi; je les convaincrai qu'ils se trompent.

Le duc fit la grimace.

— D'ailleurs, continua Bussy, examinez-vous, monseigneur; sondez vos reins, comme dit la Bible; avez-vous cent mille hommes, dix millions de livres, des alliances à l'étranger, et puis enfin, voulez-vous aller contre votre seigneur?

— Mon seigneur ne s'est pas gêné d'aller contre moi, dit le duc.

— Ah! si vous le prenez sur ce pied-là, vous avez raison, déclarez-vous, faites-vous couronner et prenez le titre de roi de France, je ne demande pas mieux que de vous voir grandir, puisque, si vous grandissez, je grandirai avec vous.

— Qui te parle d'être roi de France? repartit aigrement le duc; tu discutes là une question que jamais je n'ai proposé à personne de résoudre, pas même à moi.

— Alors, tout est dit, Monseigneur, et il n'y a plus de discussion entre nous, puisque nous sommes d'accord sur le point principal.

— Nous sommes d'accord?

— Cela me semble, au moins. Faites-vous donc donner une compagnie de gardes, cinq cent mille livres. Demandez, avant que la paix ne soit signée, un subside à l'Anjou pour faire la guerre. Une fois que vous le tiendrez, vous le garderez; cela n'engage à rien. De cette façon, nous aurons des hommes, de l'argent, de la puissance, et nous irons... Dieu sait où!

— Mais, une fois à Paris, une fois qu'ils m'auront repris, une fois qu'ils me tiendront, ils se moqueront de moi, dit le duc.

— Allons donc! Monseigneur, vous n'y pensez pas. Eux se moquer de vous! N'avez-vous pas entendu ce que vous offre Sa Majesté la reine-mère?

— Elle m'a offert bien des choses.

— Je comprends, cela vous inquiète?

— Oui.

— Mais, entre autres choses, elle vous a of-

fert une compagnie de gardes, cette compagnie fût-elle commandée par M. de Bussy.

— Sans doute, elle a offert cela.

— Eh bien, acceptez; c'est moi qui vous le dis; nommez Bussy votre capitaine, nommez Antraguet et Livarot, vos lieutenans; nommez Ribérac, enseigne. Laissez-nous à nous quatre composer cette compagnie comme nous l'entendrons; puis vous verrez, avec cette escorte à vos talons, si quelqu'un se moque de vous, et ne vous salue pas quand vous passerez, même le roi.

— Ma foi, dit le duc, je crois que tu as raison, Bussy, j'y songerai.

— Songez-y, monseigneur.

— Oui, mais que lisais-tu là si attentivement, quand je suis arrivé?

— Ah! pardon, j'oubliais, une lettre.

— Une lettre.

— Qui vous intéresse encore plus que moi; où diable avais-je donc la tête de ne pas vous la montrer tout de suite?

— C'est donc une grande nouvelle.

— Oh! mon Dieu oui, et même une triste nouvelle: M. de Monsoreau est mort.

— Plaît-il! s'écria le duc avec un mouvement si marqué de surprise, que Bussy, qui avait les yeux fixés sur le prince, crut au milieu de cette surprise remarquer une joie extravagante.

— Mort, monseigneur.

— Mort, M. de Monsoreau?

— Eh! mon Dieu, oui! ne sommes-nous pas tous mortels?

— Oui; mais l'on ne meurt pas comme cela tout à coup.

— C'est selon. Si l'on vous tue.

— Il a donc été tué?

— Il paraît que oui.

— Par qui?

— Par Saint-Luc, avec qui il s'est pris de querelle.

— Ah! ce cher Saint-Luc, s'écria le prince.

— Tiens, dit Bussy, je ne le savais pas si fort de vos amis, ce cher Saint-Luc!

— Il est des amis de mon frère, dit le duc; et du moment où nous nous réconcilions, les amis de mon frère sont les miens.

— Ah! monseigneur, à la bonne heure, et je suis charmé de vous voir dans de pareilles dispositions.

— Et tu es sûr?

— Dam! aussi sûr qu'on peut être. Voici un billet de Saint-Luc qui m'annonce cette mort, et comme je suis aussi incrédule que vous, et que je doutais, monseigneur, j'ai envoyé mon chirurgien Remy, pour constater le fait, et présenter mes complimens de condoléance au vieux baron.

— Mort! Monsoreau mort! répéta le duc d'Anjou; mort *tout seul!*

Le mot lui échappait comme *le cher Saint-Luc* lui était échappé. Tous deux étaient d'une effroyable naïveté.

— Il n'est pas mort tout seul, dit Bussy, puisque c'est Saint-Luc qui l'a tué.

— Oh! je m'entends, dit le duc.

— Monseigneur l'avait-il par hasard donné à tuer à un autre? demanda Bussy.

— Ma foi non, et toi.

— Oh! moi, monseigneur, je ne suis pas assez grand prince pour faire faire cette sorte de besogne par les autres, et je suis obligé de la faire moi-même.

— Ah! Monsoreau, Monsoreau, fit le prince avec son affreux sourire.

— Tiens! monseigneur! on dirait que vous lui en vouliez, à ce pauvre comte?

— Non; c'est toi qui lui en voulais.

— Moi, c'était tout simple que je lui en voulusse, dit Bussy en rougissant malgré lui. Ne m'a-t-il pas un jour fait subir, de la part de Votre Altesse, une affreuse humiliation?

— Tu t'en souviens encore?

— Oh! mon Dieu non, monseigneur, vous le voyez bien; mais vous, dont il était le serviteur, l'ami, l'âme damnée...

— Voyons, voyons, dit le prince, interrompant la conversation qui devenait embarrassante pour lui. Fais seller les chevaux, Bussy.

— Seller les chevaux? Et pourquoi faire?

— Pour aller à Méridor; je veux faire mes complimens de condoléance à Mme Diane. D'ailleurs, cette visite était projetée depuis long-temps, et je ne sais comment elle ne s'est pas faite encore; mais je ne la retarderai pas plus long-temps. Corbleu! je ne sais pas pourquoi; mais j'ai le cœur aux complimens aujourd'hui.

— Ma foi, se dit Bussy en lui-même, à présent que le Monsoreau est mort et que je n'ai plus peur qu'il vende sa femme au duc, peu m'importe qu'il la revoie, s'il l'attaque, je la défendrai bien tout seul. Allons, puisque l'occasion de la revoir m'est offerte, profitons de l'occasion.

Et il sortit pour donner l'ordre de seller les chevaux.

Un quart d'heure après, tandis que Catherine dormait ou feignait de dormir, pour se remettre des fatigues du voyage, le prince, Bussy et dix gentilshommes, montés sur de beaux chevaux, se dirigeaient vers Méridor avec cette joie qu'inspirent toujours le beau temps, l'herbe fleurie et la jeunesse aux hommes comme aux chevaux.

A l'aspect de cette magnifique cavalcade, le portier du château vint au bord du fossé demander le nom des visiteurs.

— Le duc d'Anjou! cria le prince.

Aussitôt le portier saisit un cor et sonna une fanfare qui fit accourir tous les serviteurs au pont-levis.

Bientôt ce fut une course rapide dans les appartemens, dans les corridors et sur les perrons; les fenêtres des tourelles s'ouvrirent, on

entendit un bruit de ferrailles sur les dalles, et le vieux baron parut au seuil, tenant à la main les clés de son château.

— C'est incroyable, comme Monsoreau est peu regretté, dit le duc; vois donc. Bussy, comme tous ces gens-là ont des figures naturelles.

Une femme parut sur le perron.

— Ah ! voilà la belle Diane, s'écria le duc; vois-tu, Bussy, vois-tu ?

— Certainement, que je la vois, monseigneur, dit le jeune homme; mais, ajouta-t-il tout bas, je ne vois pas Remy.

Diane sortait, en effet, de la maison; mais immédiatement derrière Diane sortait une civière, sur laquelle, couché, l'œil brillant de fièvre ou de jalousie, se faisait porter Monsoreau, plus semblable à un sultan des Indes sur son palanquin qu'à un mort sur sa couche funèbre.

— Oh! oh! qu'est-ceci? s'écria le duc, s'adressant à son compagnon, devenu plus blanc que le mouchoir à l'aide duquel il essayait d'abord de dissimuler son émotion.

— Vive monseigneur le duc d'Anjou ! cria Monsoreau en levant par un violent effort sa main en l'air.

— Tout beau! fit une voix derrière lui, vous allez rompre le caillot.

C'était Remy qui, fidèle jusqu'au bout à son rôle de médecin, faisait au blessé cette prudente recommandation.

Les surprises ne durent pas long-temps à la cour, sur les visages du moins: le duc d'Anjou fit un mouvement pour changer la stupéfaction en sourire.

— Oh! mon cher comte, s'écria-t-il, quelle heureuse surprise! Croiriez-vous qu'on nous avait dit que vous étiez mort ?

— Venez, venez, monseigneur, dit le blessé, venez, que je baise la main de Votre Altesse. Dieu merci! non seulement je ne suis pas mort, mais encore j'en réchapperai, je l'espère, pour vous servir avec plus d'ardeur et de fidélité que jamais.

Quant à Bussy. qui n'était ni prince ni mari, ces deux positions sociales où la dissimulation est de première nécessité, il sentait une sueur froide couler de ses tempes; il n'osait regarder Diane. Ce trésor, deux fois perdu pour lui, lui faisait mal à voir. si près de son possesseur.

— Et vous, Monsieur de Bussy, dit Monsoreau, vous qui venez avec Son Altesse, recevez tous mes remercîmens, car c'est presqu'à vous que je dois la vie.

— Comment! à moi! balbutia le jeune homme, croyant que le comte le raillait.

— Sans doute; indirectement, c'est vrai; mais ma reconnaissance n'est pas moindre, car voici mon sauveur, ajouta-t-il en montrant Remy qui levait des bras désespérés au ciel, et qui eût voulu se cacher dans les entrailles de la terre; c'est à lui que mes amis doivent de me posséder encore.

Et malgré les signes que lui faisait le pauvre docteur pour qu'il gardât le silence, et que lui prenait pour des recommandations hygiéniques, il raconta emphatiquement les soins, l'adresse, l'empressement dont le Haudouin avait fait preuve envers lui.

Le duc fronça le sourcil: Bussy regarda Remy avec une expression effrayante.

Le pauvre garçon, caché derrière Monsoreau, se contenta de répliquer par un geste qui voulait dire :

— Hélas! ce n'est point ma faute.

— Au reste, continua le comte, j'ai appris que Remy vous a trouvé un jour mourant comme il m'a trouvé moi-même. C'est un lien d'amitié entre nous; comptez sur la mienne, Monsieur de Bussy : quand Monsoreau aime, il aime bien ; il est vrai que, lorsqu'il hait, c'est comme lorsqu'il aime, c'est de tout son cœur.

Bussy crut remarquer que l'éclair qui avait un instant brillé, en prononçant ces paroles, dans l'œil fiévreux du comte, était à l'adresse de M. le duc d'Anjou.

Le duc ne vit rien.

— Allons donc! dit-il en descendant de cheval et en offrant la main à Diane: veuillez, belle Diane, nous faire les honneurs de ce logis, que nous comptions trouver en deuil, et qui continue au contraire à être un séjour de bénédictions et de joie. Quant à vous, Monsoreau, reposez-vous; le repos sied aux blessés.

— Monseigneur, dit le comte, il ne sera pas dit que vous viendrez chez Monsoreau vivant. et que tant que Monsoreau vivra, un autre fera à Votre Altesse les honneurs de son logis; mes gens me porteront, et partout où vous irez, j'irai.

Pour le coup, on eût cru que le duc démêlait la véritable pensée du comte, car il quitta la main de Diane.

Dès-lors, Monsoreau respira.

— Approchez d'elle, dit tout bas Remy à l'oreille de Bussy.

Bussy s'approcha de Diane, et Monsoreau leur sourit. Bussy prit la main de Diane et Monsoreau lui sourit encore.

— Voilà bien du changement, monsieur le comte, dit Diane à demi voix.

— Hélas! murmura Bussy, que n'est-il plus grand encore ?

Il va sans dire que le baron déploya, à l'égard du prince et des gentilshommes qui l'accompagnaient, tout le faste de sa patriarcale hospitalité.

XII.

DU DÉSAGRÉMENT DES LITIÈRES TROP LARGES ET DES PORTES TROP ÉTROITES.

Bussy ne quittait point Diane; le sourire bienveillant de Monsoreau lui donnait une liber-

té dont il se fût bien gardé de ne point user. Les jaloux ont ce privilège qu'ayant rudement fait la guerre pour conserver leur bien, ils ne sont point épargnés, quand une fois les braconniers ont mis le pied sur leurs terres.

— Madame, disait Bussy à Diane, je suis en vérité le plus misérable des hommes. Sur la nouvelle de sa mort, j'ai conseillé au prince de retourner à Paris et de s'accommoder avec sa mère : il a consenti, et voilà que vous restez en Anjou.

— Oh ! Louis, répondit la jeune femme, en serrant, du bout de ses doigts effilés, la main de Bussy, osez-vous dire que nous sommes malheureux ? Tant de beaux jours, tant de joies ineffables, dont le souvenir passe comme un frisson sur mon cœur, vous les oubliez donc, vous ?

— Je n'oublie rien, Madame, au contraire, je me souviens trop, et voilà pourquoi, perdant ce bonheur, je me trouve si fort à plaindre. Comprenez-vous ce que je vais souffrir, Madame, s'il faut que je retourne à Paris, à cent lieues de vous ! Mon cœur se brise, Diane, et je me sens lâche.

Diane regarda Bussy ; tant de douleur éclatait dans ses yeux, qu'elle baissa la tête et qu'elle se prit à réfléchir.

Le jeune homme attendit un instant, le regard suppliant et les mains jointes.

— Eh bien ! dit tout-à-coup Diane, vous irez à Paris, Louis, et moi aussi.

— Comment ! s'écria le jeune homme, vous quitterez M. de Monsoreau ?

— Je le quitterais, répondit Diane, que lui ne me quitterait pas ; non, croyez-moi, Louis, mieux vaut qu'il vienne avec nous.

— Blessé, malade comme il est, impossible !

— Il viendra, vous dis-je.

Et aussitôt quittant le bras de Bussy, elle se rapprocha du prince, lequel répondait de fort mauvaise humeur à Monsoreau, dont Ribérac, Antraguet et Livarot entouraient la litière.

A l'aspect de Diane, le front du comte se rasséréna ; mais cet instant de calme ne fut pas de longue durée, il passa comme passe un rayon de soleil entre deux orages.

Diane s'approcha du duc, et le comte fronça le sourcil.

— Monseigneur, dit-elle avec un charmant sourire, on dit Votre Altesse passionnée pour les fleurs. Venez, je veux montrer à Votre Altesse les plus belles fleurs de tout l'Anjou.

François lui offrit galamment la main.

— Où conduisez-vous donc Monseigneur, Madame ? demanda Monsoreau inquiet.

— Dans la serre, Monsieur.

— Ah ! fit Monsoreau. Eh bien ! soit, portez-moi dans la serre.

— Ma foi, se dit Bussy, je crois maintenant que j'ai bien fait de ne pas le tuer. Dieu merci ! il se tuera bien tout seul.

Diane sourit à Bussy d'une façon qui promettait merveille.

— Que M. de Monsoreau, lui dit-elle tout bas, ne se doute pas que vous quittez l'Anjou, et je me charge du reste.

— Bien ! fit Bussy.

Et il s'approcha du prince, tandis que la litière de Monsoreau tournait derrière un massif.

— Monseigneur, dit-il, pas d'indiscrétion surtout ; que le Monsoreau ne sache pas que nous sommes sur le point de nous accommoder.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il pourrait prévenir la reine-mère de nos intentions pour s'en faire une amie, et que, sachant la résolution prise, Madame Catherine pourrait bien être moins disposée à faire des largesses.

— Tu as raison, dit le duc, tu t'en défies donc?

— Du Monsoreau ? parbleu !

— Eh bien ! moi aussi ; je crois, en vérité, qu'il a fait exprès le mort.

— Non, par ma foi, il a bel et bien reçu un coup d'épée à travers la poitrine ; cet imbécile de Remy, qui l'a tiré d'affaire, l'a cru lui-même mort un instant ; il faut, en vérité qu'il ait l'âme chevillée dans le corps.

On arriva devant la serre. Diane souriait au duc d'une façon plus charmante que jamais.

Le prince passa le premier, puis Diane ; Monsoreau voulut venir après ; mais quand sa litière se présenta pour passer, on s'aperçut qu'il était impossible de la faire entrer : la porte, de style ogival, était longue et haute, mais large seulement comme les plus grosses caisses, et la litière de M. de Monsoreau avait six pieds de largeur.

A la vue de cette porte trop étroite et de cette litière trop large, le Monsoreau poussa un rugissement.

Diane entra dans la serre sans faire attention aux gestes désespérés de son mari.

Bussy, pour qui le sourire de la jeune femme, dans le cœur de laquelle il avait l'habitude de lire par les yeux, devenait parfaitement clair, demeura près de Monsoreau en lui disant avec une parfaite tranquillité :

— Vous vous entêtez inutilement, Monsieur le comte ; cette porte est trop étroite, et jamais vous ne passerez par là.

— Monseigneur ! Monseigneur ! criait Monsoreau, n'allez pas dans cette serre, il y a de mortelles exhalaisons des fleurs étrangères qui répandent les parfums les plus vénéneux. Monseigneur !

Mais François n'écoutait pas : malgré sa prudence accoutumée, heureux de sentir dans ses mains la main de Diane, il s'enfonçait dans les verdoyans détours.

Bussy encourageait Monsoreau à patienter avec la douleur ; mais malgré les exhortations de Bussy, ce qui devait arriver, arriva ; Monsoreau ne put supporter, non pas la douleur phy-

sique, sous ce rapport il semblait de fer, mais la douleur morale. Il s'évanouit.

Remy reprenait tous ses droits; il ordonna que le blessé fût reconduit dans sa chambre.

— Maintenant, demanda Remy au jeune homme, que dois-je faire ?

— Eh! pardieu ? dit Bussy, achève ce que tu as si bien commencé; reste près de lui, et guéris-le.

Puis il annonça à Diane l'accident arrivé à son mari.

Diane quitta aussitôt le duc d'Anjou, et s'achemina vers le château.

— Avons-nous réussi ? lui demanda Bussy, lorsqu'elle passa à ses côtés.

— Je le crois, dit-elle; en tout cas, ne partez point sans avoir vu Gertrude.

Le duc n'aimait les fleurs que parce qu'il les visitait avec Diane : aussitôt que Diane fut éloignée, les recommandations du comte lui revinrent à l'esprit, et il sortit du bâtiment.

Ribérac, Livarot et Antraguet le suivirent.

Pendant ce temps, Diane avait rejoint son mari, à qui Remy faisait respirer des sels.

Le comte ne tarda pas à rouvrir les yeux.

Son premier mouvement fut de se soulever avec violence; mais Remy avait prévu ce premier mouvement, et le comte était attaché à son matelas.

Il poussa un second rugissement, mais en regardant autour de lui il aperçut Diane debout à son chevet.

— Ah! c'est vous, Madame, dit-il; je suis bien aise de vous voir pour vous dire que ce soir nous partons pour Paris.

Remy jeta les hauts cris, mais Monsoreau ne fit pas plus attention à Remy que s'il n'était pas là.

— Y pensez-vous ? Monsieur, dit Diane avec son calme habituel, et votre blessure !

— Madame, dit le comte, il n'y a pas de blessure qui tienne; j'aime mieux mourir que souffrir, et dussé-je mourir par les chemins, ce soir nous partirons.

— Eh bien! Monsieur, dit Diane, comme il vous plaira.

— Il me plaît ainsi; faites donc vos préparatifs, je vous prie.

— Mes préparatifs seront vite faits, Monsieur; mais puis-je savoir quelle cause a amené cette subite détermination ?

— Je vous la dirai, Madame, quand vous n'aurez plus de fleurs à montrer au prince, ou quand j'aurai fait construire des portes assez larges pour que ma litière entre partout.

Diane s'inclina.

— Mais, Madame, dit Remy.

— M. le comte le veut, répondit Diane, mon devoir est d'obéir.

Et Remy crut reconnaître à un signe de la jeune femme qu'il devait cesser ses observations.

Il se tut tout en grommelant.

— Ils me le tueront, et puis on dira que c'est la faute de la médecine.

Pendant ce temps, le duc d'Anjou s'apprêtait à quitter Méridor. Il témoigna la plus grande reconnaissance au baron de l'accueil qu'il lui avait fait et remonta à cheval.

Gertrude apparut en ce moment; elle venait annoncer tout haut au duc que sa maîtresse, retenue près du comte, ne pouvait avoir l'honneur de lui présenter ses hommages, et, tout bas à Bussy, que Diane partait le soir.

On partit.

Quant au duc, Diane cruelle le blessait et le repoussait de l'Anjou; Diane souriante lui fut une amorce.

Comme il ignorait la résolution prise par le grand-veneur, tout le long du chemin, il ne cessa de méditer sur le danger qu'il y aurait à obéir trop facilement aux désirs de la reine-mère.

Bussy avait prévu cela, et il comptait bien sur ce désir de rester.

— Vois-tu, Bussy, lui dit le duc, j'ai réfléchi.

— Bon, Monseigneur; et à quoi ? demanda le jeune homme.

— Qu'il n'est pas bon de me rendre ainsi tout de suite aux raisonnemens de ma mère.

— Vous avez raison; elle se croit déjà bien assez profonde politique comme cela.

— Tandis que, vois-tu, en lui demandant huit jours, ou plutôt en traînant huit jours; en donnant quelques fêtes auxquelles nous appellerons la noblesse, nous montrerons à notre mère combien nous sommes forts.

— Puissamment raisonné, Monseigneur. Cependant il me semble....

— Je resterai ici huit jours, dit le duc, et grâce à ce délai, j'arracherai de nouvelles conditions à ma mère; c'est moi qui te le dis.

Bussy parut réfléchir profondément.

— En effet, Monseigneur, dit-il, arrachez, arrachez : mais tâchez qu'au lieu de profiter par ce retard, vos affaires n'en souffrent pas. Le roi, par exemple...

— Eh bien! le roi ?

— Le roi ne connaissant pas vos intentions peut s'irriter; il est très irrascible, le roi!

— Tu as raison, il faudrait que je pusse envoyer quelqu'un pour saluer mon frère de ma part et pour lui annoncer mon retour; cela me donnera les huit jours dont j'ai besoin.

— Oui, mais ce quelqu'un court grand risque, dit Bussy.

Le duc d'Anjou sourit de son mauvais sourire.

— Si je changeais de résolution, n'est-ce pas ? dit-il.

— Eh! malgré la promesse faite à votre frère, vous en changerez si l'intérêt vous y pousse, n'est-ce pas ?

— Dam! fit le prince.

— Très bien ! et alors on enverra votre ambassadeur à la Bastille.

— Nous ne le préviendrons pas de ce qu'il porte, et nous lui donnerons une lettre.

— Au contraire, dit Bussy, ne lui donnez pas de lettre et prévenez-le.

— Mais alors personne ne voudra se charger de la mission.

— Allons donc!

— Tu connais un homme qui s'en chargera, toi?

— Oui, j'en connais un.

— Lequel?

— Moi. Monseignour.

— Toi?

— Oui, moi, j'aime les négociations difficiles.

— Bussy, mon cher Bussy, s'écria le duc, si tu fais cela, tu peux compter sur mon éternelle reconnaissance.

Bussy sourit, il connaissait la mesure de cette reconnaissance dont lui parlait Son Altesse.

Le duc crut qu'il hésitait.

— Et je te donnerai dix mille écus pour ton voyage, ajouta-t-il.

— Allons donc, Monseigneur, dit Bussy, soyez plus généreux, est-ce que l'on paye ces choses-là!

— Ainsi, tu pars?

— Je pars.

— Pour Paris?

— Pour Paris.

— Et quand cela?

— Dam! quand vous voudrez.

— Le plus tôt serait le mieux.

— Oui, eh bien!

— Eh bien!

— Ce soir, si vous voulez, Monseigneur.

— Brave Bussy, cher Bussy, tu consens donc réellement?

— Si je consens? dit Bussy, mais pour le service de Votre Altesse vous savez bien, Monseigneur, que je passerais dans le feu. C'est donc convenu! je pars ce soir. Vous, vivez joyeusement ici, et attrapez-moi de la reine-mère quelque bonne abbaye.

— J'y songe déjà, mon ami.

— Alors, adieu! Monseigneur.

— Adieu, Bussy! ah! n'oublie pas une chose.

— Laquelle?

— Prends congé de ma mère.

— J'aurai cet honneur,

En effet, Bussy, plus leste, plus joyeux, plus léger qu'un écolier pour lequel la cloche vient de sonner l'heure de la récréation, fit sa visite à Catherine et s'apprêta pour partir aussitôt que le signal du départ lui viendrait de Méridor.

Le signal se fit attendre jusqu'au lendemain matin; Monsoreau s'était senti si faible après cette émotion éprouvée, qu'il avait jugé lui-même qu'il avait besoin de cette nuit de repos.

Mais, vers sept heures, le même palefrenier qui avait apporté la lettre de Saint-Luc vint annoncer à Bussy que, malgré les larmes du vieux baron et les oppositions de Remy, le comte venait de partir pour Paris, dans une litière qu'escortaient à cheval, Diane, Remy et Gertrude.

Cette litière était portée par huit hommes qui, de lieue en lieue, devaient se relayer.

Bussy n'attendait que cette nouvelle; il sauta sur un cheval sellé depuis la veille, et prit le même chemin.

XIII.

DANS QUELLES DISPOSITIONS ÉTAIT LE ROI HENRI III QUAND M. DE SAINT-LUC REPARUT A LA COUR.

Depuis le départ de Catherine, le roi, quelle que fût sa confiance dans l'ambassadeur qu'il avait envoyé dans l'Anjou, le roi, disons-nous, ne songeait plus qu'à s'armer contre les tentatives de son frère.

Il connaissait par expérience le génie de sa maison; il savait tout ce que peut un prétendant à la couronne, c'est-à-dire l'homme nouveau, contre le possesseur légitime, c'est-à-dire contre l'homme ennuyeux et prévu.

Il s'amusait, ou plutôt il s'ennuyait comme Tibère, à dresser avec Chicot des listes de proscription, où l'on inscrivait, par ordre alphabétique, tous ceux qui ne se montraient pas zélés à prendre le parti du roi.

Ces listes devenaient chaque jour plus longues.

Et à l'S et à l'L, c'est-à-dire plutôt deux fois qu'une, le roi inscrivait chaque jour le nom de M. de Saint-Luc.

Au reste, la colère du roi contre l'ancien favori était bien servie par les commentaires de la cour, par les insinuations perfides des courtisans et par les amères récriminations contre la fuite en Anjou de l'époux de Jeanne de Cossé, fuite qui était une trahison depuis le jour où le duc, fuyant lui-même, avait dirigé sa course vers cette province.

En effet, Saint-Luc fuyant à Méridor, ne devait-il pas être considéré comme le fourrier de M. le duc d'Anjou, allant préparer les logemens du prince à Angers?

Au milieu de tout ce trouble, de tout ce mouvement, de toute cette émotion, Chicot encourageant les mignons à affiler leurs dagues et leurs rapières, pour tailler et percer les ennemis de Sa Majesté Très-Chrétienne, Chicot, disons-nous, était magnifique à voir.

D'autant plus magnifique à voir, que tout en ayant l'air de jouer le rôle de la mouche du coche, Chicot jouait en réalité un rôle beaucoup plus sérieux. Chicot, petit à petit, et pour ainsi dire homme par homme mettait sur pied une armée pour le service de son maître.

Tout-à-coup, une après-midi, tandis que le roi soupait avec la reine, dont à chaque péril

politique il cultivait la société plus assidûment, et que le départ de François avait naturellement ramenée près de lui, Chicot entra les bras étendus et les jambes écartées, comme les pantins que l'on écartèle à l'aide d'un fil.

— Ouf! dit-il.

— Quoi ? demanda le roi.

— M. de Saint-Luc, fit Chicot.

— M. de Saint-Luc ? exclama Sa Majesté.

— Oui.

— A Paris ?

— Oui.

— Au Louvre ?

— Oui.

Sur cette triple affirmation, le roi se leva de table, tout rouge et tout tremblant.

Il eût été difficile de dire quel sentiment l'animait.

— Pardon, dit-il à la reine, en essuyant sa moustache. et en jetant sa serviette sur son fauteuil, mais ce sont des affaires d'état qui ne regardent point les femmes.

— Oui, dit Chicot en grossissant la voix, ce sont des affaires d'état.

La reine voulut se lever de table pour laisser la place libre à son mari.

— Non, madame, dit Henri, restez, s'il vous plaît ; je vais entrer dans mon cabinet.

— Oh ! Sire, dit la reine, avec ce tendre intérêt qu'elle eut constamment pour son ingrat époux, ne vous mettez pas en colère, je vous prie.

— Dieu le veuille, répondit Henri, sans remarquer l'air narquois avec lequel Chicot tortillait sa moustache.

Henri s'élança vivement hors de la chambre, Chicot le suivit.

Une fois dehors :

— Que vient-il faire ici, le traître ? demanda Henri d'une voix émue.

— Qui sait ? fit Chicot.

— Il vient, j'en suis sûr, comme député des états d'Anjou. Il vient comme ambassadeur de mon frère, car ainsi vont les rebellions ; ce sont des eaux troubles et fangeuses dans lesquelles les révoltés pêchent toute sorte de bénéfices, sordides, c'est vrai, mais avantageux, et qui, de provisoires et précaires, deviennent peu à peu fixes et immuables. Celui-ci a flairé la rebellion, et il s'en est fait un sauf conduit pour venir m'insulter ici.

— Qui sait ? dit Chicot.

Le roi regarda le laconique personnage.

— Il se peut encore, dit Henri, toujours traversant les galeries d'un pas inégal, et qui décelait son agitation ; il se peut qu'il vienne pour me redemander ses terres, dont je retiens les revenus, ce qui est un peu abusif peut-être, lui n'ayant pas commis, après tout, de crime qualifié, heim ?

— Qui sait ? continua Chicot.

— Ah ! fit Henri, tu répètes, comme mon papegeai, toujours la même chose : mort de ma vie ! tu m'impatientes enfin, avec ton éternel qui sait ?

— Eh ! mordieu ! te crois-tu bien amusant, toi, avec tes éternelles questions ?

— On répond quelque chose, au moins.

— Et que veux-tu que je te réponde ? Me prends-tu par hasard pour le Fatum des anciens ; me prends-tu pour Jupiter, pour Apollon ou pour Manto ? Eh ! c'est toi-même qui m'impatientes, morbleu, avec tes sottes suppositions !

— Monsieur Chicot...

— Après, monsieur Henri ?

— Chicot, mon ami, tu vois ma douleur et tu me rudoies.

— N'aie pas de douleur, mordieu !

— Mais tout le monde me trahit.

— Qui sait ? ventre de biche ! qui sait ?

Henri, se perdant en conjectures, descendit en son cabinet, où, sur l'étrange nouvelle du retour de Saint-Luc, se trouvaient déjà réunis tous les familiers du Louvre, parmi lesquels, ou plutôt à la tête desquels brillait Crillon, l'œil en feu, le nez rouge et la moustache hérissée comme un dogue qui demande le combat.

Saint-Luc était là, debout, au milieu de tous ces menaçans visages, sentant bruire autour de lui toutes ces colères, et ne se troublant pas le moins du monde. Chose étrange ! il avait amené sa femme, et l'avait fait asseoir sur un tabouret contre la balustrade du lit.

Lui se promenait le poing sur la hanche, regardant les curieux et les insolens du même regard dont ils le regardaient.

Par égard pour la jeune femme, quelques seigneurs s'étaient écartés, malgré leur envie de coudoyer Saint-Luc, et s'étaient tus malgré leur désir de lui adresser quelques paroles désagréables.

C'était dans ce vide et dans ce silence que se mouvait l'ex-favori.

Jeanne, modestement enveloppée dans sa mante de voyage, attendait, les yeux baissés.

Saint-Luc, drapé fièrement dans son manteau, attendait, de son côté, avec une attitude qui semblait plutôt appeler que craindre la provocation.

Enfin les assistans attendaient, pour provoquer, de bien savoir ce que revenait faire Saint-Luc à cette cour où chacun, désireux de se partager une portion de son ancienne faveur, le trouvait bien inutile.

En un mot, comme on le voit, de toute part l'attente était grande lorsque le roi parut.

Henri entra, tout agité, tout occupé de s'exciter lui-même : cet essoufflement perpétuel compose la plupart du temps ce qu'on appelle la dignité chez les princes.

Il entra, suivi de Chicot, qui avait pris les airs calmes et dignes qu'aurait dû prendre le roi de France, et qui regardait le maintien de

Saint-Luc! ce qu'aurait dû commencer par faire Henri III.

— Ah! monsieur, vous ici, s'écria tout d'abord le roi sans faire attention à ceux qui l'entouraient, et semblable en cela au taureau des arènes espagnoles qui, dans des milliers d'hommes, ne voit qu'un brouillard mouvant, et dans l'arc-en-ciel des bannières que la couleur rouge.

— Oui, sire, répondit simplement et modestement Saint-Luc en s'inclinant avec respect.

Cette réponse frappa si peu l'oreille du roi, ce maintien plein de calme et de déférence communiqua si peu à son esprit aveuglé ces sentimens de raison et de mansuétude que doit exciter la réunion du respect des autres et de la dignité de soi-même, que le roi continua sans intervalle :

— Vraiment, votre présence au Louvre me surprend étrangement.

A cette agression brutale, un silence de mort s'établit autour du roi et de son favori.

C'était le silence qui s'établit en un champclos autour de deux adversaires qui vont vider une question suprême.

Saint-Luc le rompit le premier.

— Sire, dit-il avec son élégance habituelle, et sans paraître troublé le moins du monde de la boutade royale, je ne suis, moi, surpris que d'une chose, c'est que, dans les circonstances où elle se trouve, votre majesté ne m'ait pas attendu.

— Qu'est-ce à dire, monsieur? répliqua Henri, avec un orgueil tout à fait royal, et en relevant sa tête qui, dans les grandes circonstances, prenait une incomparable expression de dignité.

— Sire, répondit Saint-Luc, votre majesté court un danger.

— Un danger! s'écrièrent les courtisans.

— Oui, messieurs, un danger, grand, réel, sérieux, un danger dans lequel le roi a besoin depuis le plus grand jusqu'au plus petit de tous ceux qui lui sont dévoués; et convaincu que, dans un danger pareil à celui que je signale, il n'y a pas de faible assistance, je viens remettre aux pieds de mon roi l'offre de mes très humbles services.

— Ah! ah! fit Chicot, vois-tu, mon fils, que j'avais raison de dire : Qui sait?

Henri III ne répondit point tout d'abord : il regarda l'assemblée; l'assemblée était émue et offensée, mais Henri distingua bientôt dans le regard des assistans la jalousie qui s'agitait au fond de la plupart des cœurs.

Il en conclut que Saint-Luc avait fait quelque chose dont était incapable la majorité de l'assemblée, c'est-à-dire quelque chose de bien.

Cependant, il ne voulut point se rendre ainsi tout-à-coup.

— Monsieur, répondit-il, vous n'avez fait que votre devoir, car vos services nous sont dûs.

— Les services de tous les sujets du roi sont dus au roi; je le sais, sire, répondit Saint-Luc; mais par le temps qui court, beaucoup de gens oublient de payer leurs dettes. Moi, sire, je viens payer la mienne, heureux que votre majesté veuille bien me compter toujours au nombre de ses débiteurs.

Henri, désarmé par cette douceur et cette humilité persévérantes, fit un pas vers Saint-Luc.

— Ainsi, dit-il, vous revenez sans autre motif que celui que vous dites, vous revenez sans mission, sans sauf-conduit?

— Sire, dit vivement Saint-Luc, reconnaissant au ton dont lui parlait le roi, qu'il n'y avait plus, dans son maître, ni reproche, ni colère, je reviens purement et simplement pour revenir, et cela, à franc étrier. Maintenant, votre majesté peut me faire jeter à la Bastille dans une heure, arquebuser dans deux; mais j'aurai fait mon devoir. Sire, l'Anjou est en feu, la Touraine va se révolter, la Guyenne se lève pour lui donner la main. M. le duc d'Anjou travaille l'ouest et le midi de la France.

— Et il y est bien aidé, n'est-ce pas? s'écria le roi.

— Sire, dit Saint-Luc, qui comprit le sens des paroles royales, ni conseils, ni représentations n'arrêtent le duc; et M. de Bussy, tout ferme qu'il soit, ne peut rassurer votre frère sur la terreur que votre majesté lui a inspirée.

— Ah! ah! dit Henri, il tremble donc, le rebelle?

Et il sourit dans sa moustache.

— Tudieu! dit Chicot en se caressant le menton. Voilà un habile homme.

Et poussant le roi du coude :

— Range-toi donc, Henri, dit-il, que j'aille donner une poignée de main à M. de Saint-Luc.

Ce mouvement entraîna le roi. Il laissa Chicot faire son compliment à l'arrivant; puis, marchant avec lenteur vers son ancien ami, et lui posant la main sur l'épaule :

— Sois le bien-venu, Saint-Luc, lui dit-il.

— Ah! sire, s'écria Saint-Luc en baisant la main du roi, je retrouve donc enfin mon maître bien-aimé!

— Oui; mais moi, je ne te retrouve pas, dit le roi, ou, du moins, je te retrouve si maigri, mon pauvre Saint Luc, que je ne t'eusse pas reconnu en te voyant passer.

A ces mots, une voix féminine se fit entendre

— Sire, dit cette voix, c'est du chagrin d'avoir déplu à votre majesté.

Quoique cette voix fût douce et respectueuse, Henri tressaillit. Cette voix lui était aussi antipathique que l'était à Auguste le bruit du tonnerre.

— Madame de Saint-Luc, murmura-t-il. Ah! c'est vrai ; j'avais oublié.

Jeanne se jeta à ses genoux.

— Relevez-vous, madame, dit le roi; j'aime tout ce qui porte le nom de Saint-Luc.

Jeanne saisit la main du roi, et la porta à ses lèvres.

Henri la retira vivement.

— Allez. dit Chicot à la jeune femme, allez, convertissez le roi, ventre de biche! vous êtes assez jolie pour cela.

Mais Henri tourna le dos à Jeanne, et, passant son bras autour du col de Saint-Luc, passa avec lui dans ses appartemens.

— Ah ça! lui dit-il, la paix est faite, Saint-Luc?

— Dites, sire, répondit le courtisan, que la grâce est accordée.

— Madame, dit Chicot à Jeanne indécise, une bonne femme ne doit pas quitter son mari,... surtout lorsque son mari est en danger.

Et il poussa Jeanne sur les talons du roi et de Saint-Luc.

XIV.

OU IL EST TRAITÉ DE DEUX PERSONNAGES IMPORTANS DE CETTE HISTOIRE QUE LE LECTEUR AVAIT DEPUIS QUELQUE TEMPS PERDUS DE VÛE.

Il est un des personnages de cette histoire, il en est même deux, des faits et gestes desquels le lecteur a droit de nous demander compte.

Avec l'humilité d'un auteur de préface antique, nous nous empresserons d'aller au-devant de ces questions dont nous comprenons toute l'importance.

Il s'agit d'abord d'un énorme moine, au sourcil épais, aux lèvres rouges et charnues, aux larges mains, aux vastes épaules. dont le col diminue chaque jour, de tout ce que prennent de développement la poitrine et les joues.

Il s'agit ensuite d'un fort grand âne dont les côtes s'arrondissent et se balonnent avec grâce.

Le moine tend, chaque jour, à ressembler à un muids calé par deux poutrelles.

L'âne ressemble déjà à un berceau d'enfant soutenu par quatre quenouilles.

L'un habite une cellule du couvent de Sainte-Geneviève, où toutes les grâces du seigneur viennent le visiter.

L'autre habite l'écurie du même couvent, où il vit à même d'un ratelier toujours plein.

L'un répond au nom de Gorenflot.

L'autre devrait répondre au nom de Panurge.

Tous deux jouissent, pour le moment du moins, du destin le plus prospère qu'aient jamais rêvé un âne et un moine. Les Genovéfins entourent de soins leur illustre compagnon, et, semblables aux divinités de troisième ordre qui soignaient l'aigle de Jupiter, le paon de Junon et les colombes de Vénus, les frères servans engraissent Panurge en l'honneur de son maître.

La cuisine de l'abbaye fume perpétuellement; le vin des clos les plus renommés de Bourgogne coule dans les verres les plus larges. Arrive-t-il un missionnaire ayant voyagé dans les pays lointains pour la propagation de la foi; arrive-t-il un légat secret du pape apportant des indulgences de la part de sa sainteté, on lui montre le frère Gorenflot, ce double modèle de l'église prêchante et militante, qui manie la parole comme saint Luc et l'épée comme saint Paul; on lui montre Gorenflot dans toute sa gloire, c'est-à-dire au milieu d'un festin : on a échancré une table pour le ventre sacré de Gorenflot, et l'on s'épanouit d'un noble orgueil en faisant voir au saint voyageur que Gorenflot engloutit à lui tout seul la ration des huit plus robustes appétits du couvent.

Et quand le nouveau venu a pieusement contemplé cette merveille :

— Quelle admirable nature! dit le prieur en joignant les mains et en levant les yeux au ciel, le frère Gorenflot aime la table et cultive les arts; vous voyez comme il mange! Ah! si vous aviez entendu le sermon qu'il a fait certaine nuit, sermon dans lequel il offrait de se dévouer pour le triomphe de la foi! C'est une bouche qui parle comme celle de saint Jean Chrisostôme, et qui engloutit comme celle de Gargantua.

Cependant, parfois, au milieu de toutes ces splendeurs, un nuage passe sur le front de Gorenflot. les volailles du Mans fument inutilement devant ses larges narines. les petites huîtres de Flandres, dont il engloutit un millier en se jouant, bâillent et se contournent en vain dans leur conque nacrée; les bouteilles aux différentes formes, restent intactes quoique débouchées, Gorenflot est lugubre, Gorenflot n'a pas faim. Gorenflot rêve.

Alors le bruit court que le digne Genovéfin est en extase comme saint François. ou en pamoison comme sainte Thérèse, et l'admiration redouble.

Ce n'est plus un moine, c'est un saint; ce n'est plus même un saint, c'est un demi-dieu; quelques-uns même vont jusqu'à dire que c'est un Dieu complet.

— Chut! murmure-t-on, ne troublons pas la rêverie du frère Gorenflot.

Et l'on s'écarte avec respect.

Le prieur seul attend le moment où frère Gorenflot donne un signe quelconque de vie, il s'approche du moine, lui prend la main avec affabilité, et l'interroge avec respect.

Gorenflot lève la tête et regarde le prieur avec des yeux hébétés.

Il sort d'un autre monde.

— Que faisiez-vous? mon digne frère, demande le prieur.

— Moi ? dit Gorenflot.

— Oui, vous ; vous faisiez quelque chose.

— Oui, mon père, je composais un sermon.

— Dans le genre de celui que vous nous avez si bravement débité dans la nuit de la sainte Ligue.

Chaque fois qu'on lui parle de ce sermon, Gorenflot déplore son infirmité.

— Oui, dit-il, en poussant un soupir, dans le même genre. Ah ! quel malheur que je n'aie pas écrit celui-là !

— Un homme comme vous a-t-il besoin d'écrire ? mon cher frère. Non, il parle d'inspiration ; il ouvre la bouche, et, comme la parole de Dieu est en lui, la parole de Dieu coule de ses lèvres.

— Vous croyez ? dit Gorenflot.

— Heureux celui qui doute, répond le prieur.

En effet, de temps en temps, Gorenflot, qui comprend les nécessités de la position, et qui est engagé par ses antécédens, médite un sermon. Foin de Marcus Tullius, de César, de saint Grégoire, de saint Augustin, de saint Jérôme et de Tertullien, la régénération de l'éloquence sacrée va commencer à Gorenflot. *Rerum novus ordo nascitur.*

De temps en temps aussi, à la fin de son repas, ou au milieu de ses extases, Gorenflot se lève, et comme si un bras invisible le poussait, va droit à l'écurie ; arrivé là, il regarde avec amour Panurge qui hennit de plaisir, puis il passe sa main pesante sur le pelage plantureux où ses gros doigts disparaissent tout entiers. Alors c'est plus que du plaisir, c'est du bonheur, Panurge ne se contente plus de hennir, il se roule.

Le prieur et trois ou quatre dignitaires du couvent, l'escortent d'ordinaire dans ces excursions, et font mille platitudes à Panurge : l'un lui offre des gâteaux, l'autre des biscuits, l'autre des macarons, comme autrefois ceux qui voulaient se rendre Pluton favorable, offraient des gâteaux au miel à Cerbère.

Panurge se laisse faire ; il a le caractère accommodant ; d'ailleurs, lui qui n'a pas d'extases, lui qui n'a pas de sermon à méditer, lui qui n'a d'autre réputation à soutenir que sa réputation d'entêtement, de paresse et de luxure, trouve qu'il ne lui reste rien à désirer et qu'il est le plus heureux des ânes.

Le prieur le regarde avec attendrissement.

— Simple et doux, dit-il, c'est la vertu des forts.

Gorenflot a appris que l'on dit en latin *ita* pour dire oui ; cela le sert merveilleusement, et à tout ce qu'on lui dit, il répond *ita* avec une fatuité qui ne manque jamais son effet.

Encouragé par cette adhésion perpétuelle, l'abbé lui dit parfois :

— Vous travaillez trop, mon cher frère, cela vous rend triste de cœur.

Et Gorenflot répond à Messire Joseph Foulon, comme Chicot répond parfois à S. M. Henri III :

— Qui sait ?

— Peut-être nos repas sont-ils un peu grossiers, ajoute le prieur, désirez-vous qu'on change le frère cuisinier ? vous le savez, cher frère : *Quædam saturationes minùs succedunt.*

— Ita, répond éternellement Gorenflot en redoublant de tendresse pour son âne.

— Vous caressez bien votre Panurge, mon frère, dit le prieur, la manie des voyages vous reprendrait-elle ?

— Oh ! répond alors Gorenflot avec un soupir.

Le fait est que c'est là le souvenir qui tourmente Gorenflot. Gorenflot, qui avait d'abord trouvé son exil du couvent un immense malheur, a découvert dans l'exil des joies infinies et inconnues dont la liberté est la source. Au milieu de son bonheur, un ver le pique au cœur ; c'est le désir de la liberté ; la liberté avec Chicot, le joyeux convive ; avec Chicot qu'il aime sans trop savoir pourquoi, peut-être par ce que, de temps en temps, il le bat.

— Hélas ! dit timidement un moine qui a suivi le jeu de la physionomie de Gorenflot, je crois que vous avez raison, digne prieur. et que le séjour du couvent fatigue le révérend père.

— Pas précisément, dit Gorenflot ; mais je sens que je suis né pour une vie de lutte, pour la politique du carrefour, pour le prêche de la borne.

Et, en disant ces mots, les yeux de Gorenflot s'animent ; il pense aux omelettes de Chicot, au vin d'Anjou de maître Claude Bonhommet, à la salle basse de la Corne-d'Abondance.

Depuis la soirée de la Ligue, ou plutôt depuis la matinée du lendemain où il est rentré à son couvent, on ne l'a pas laissé sortir ; depuis que le roi s'est fait chef de l'Union, les ligueurs ont redoublé de prudence.

Gorenflot est si simple, qu'il n'a pas même pensé à user de sa position pour se faire ouvrir les portes. On lui a dit : Frère, il est défendu de sortir, et il n'est point sorti.

On ne se doutait point de cette flamme intérieure qui lui rendait pesante la félicité du couvent.

Aussi, voyant que sa tristesse s'augmente de jour en jour, le prieur lui dit un matin :

— Très cher frère, nul ne doit combattre sa vocation, la vôtre est de militer pour le Christ ; allez donc, remplissez la mission que le Seigneur vous a confiée ; seulement, veillez bien sur votre précieuse vie, et revenez pour le grand jour.

— Quel grand jour ? demanda Gorenflot absorbé dans sa joie.

— Celui de la Fête-Dieu.

— Ita ! dit le moine avec un air de profonde intelligence ; mais, ajouta Gorenflot, afin que je

m'inspire chrétiennement par des aumônes, donnez-moi quelque argent.

Le prieur s'empressa d'aller chercher une large bourse qu'il ouvrit à Gorenflot. Gorenflot y plongea sa large main.

— Vous verrez ce que je rapporterai au couvent, dit-il, en faisant passer dans la large poche de son froc ce qu'il venait d'emprunter à la bourse du prieur.

— Vous avez votre texte, n'est-ce pas, très cher frère ? demanda Joseph Foulon.

— Oui, certainement.

— Confiez-le moi.

— Volontiers ; mais à vous seul.

Le prieur s'approcha de Gorenflot, et prêta une oreille attentive.

— Ecoutez.

— J'écoute.

— Le fléau qui bat le grain se bat lui-même, dit Gorenflot.

— Oh ! magnifique ! oh ! sublime ! s'écria le prieur.

Et les assistans, partageant de confiance l'enthousiasme de messire Joseph Foulon, répétèrent après lui : Magnifique ! sublime !

— Et maintenant, mon père ? suis-je libre ? demanda Gorenflot avec humilité.

— Oui, mon fils, s'écria le révérend abbé, allez et marchez dans la voie du Seigneur.

Gorenflot fit seller Panurge, l'enfourcha avec l'aide de deux vigoureux moines, et sortit du couvent vers les deux heures du soir.

C'était le jour même où Saint-Luc était arrivé de Méridor. Les nouvelles qui venaient de l'Anjou tenaient Paris en émotion.

Gorenflot, après avoir suivi la rue Saint-Etienne, venait de prendre à droite et de dépasser les Jacobins, quand tout-à-coup Panurge tressaillit : une main vigoureuse venait de s'appesantir sur sa croupe.

— Qui va là ? s'écria Gorenflot, effrayé.

— Ami, répliqua une voix que Gorenflot crut reconnaître.

Gorenflot avait bonne envie de se retourner ; mais, comme les marins, qui, toutes les fois qu'ils s'embarquent, ont besoin d'habituer de nouveau leur pied au roulis, toutes les fois que Gorenflot remontait sur son âne, il était quelque temps à reprendre son centre de gravité.

— Que demandez-vous ? dit-il.

— Voudriez-vous, mon respectable frère, reprit la voix, m'indiquer le chemin de la Corne d'Abondance ?

— Morbleu ! s'écria Gorenflot au comble de la joie, c'est M. Chicot en personne.

— Justement, répondit le Gascon, j'allais vous chercher au couvent, mon très cher frère, quand je vous en ai vu sortir ; je vous ai suivi quelque temps de peur de me compromettre en vous parlant ; mais, maintenant que nous sommes bien seuls, me voilà. Bonjour, frocard. Ventre de biche ! je te trouve maigri.

— Et vous, Monsieur Chicot, je vous trouve engraissé, parole d'honneur.

— Je crois que nous nous flattons tous les deux.

— Mais, qu'avez-vous donc, Monsieur Chicot ? dit le moine ; vous paraissez bien changé.

— C'est un quartier de daim que j'ai volé à Sa Majesté, dit le Gascon ; nous en ferons des grillades.

— Cher Monsieur Chicot ! s'écria le moine, et sous l'autre bras ?

— C'est un flacon de vin de Chypre, envoyé par un roi à mon roi.

— Voyons, dit Gorenflot.

— C'est mon vin à moi ; je l'aime beaucoup, dit Chicot en écartant son manteau, et toi, frère moine ?

— Oh ! oh ! s'écria Gorenflot, en apecevant la double aubaine et en s'ébaudissant si fort sur sa monture, que Panurge plia sous lui, oh ! oh !

Dans sa joie, le moine leva les bras au ciel, et, d'une voix qui fit trembler à droite et à gauche les vitres des maisons, il chanta, tandis que Panurge l'accompagnait en hihannant :

La musique a des appas,
Mais on ne fait que l'entendre.
Les fleurs ont le parfum tendre,
Mais l'odeur ne nourrit pas.
Sans que notre main y touche,
Un beau ciel flatte nos yeux,
Mais le vin coule en la bouche ;
Mais le vin se sent, se touche
Et se boit ; je l'aime mieux
Que musique, fleurs et cieux,

C'était la première fois que Gorenflot chantait depuis près d'un mois.

XV.

Laissons les deux amis entrer au cabaret de la Corne d'Abondance, où Chicot, on se le rappelle, ne conduisait jamais le moine qu'avec des intentions dont celui-ci était loin de soupçonner la gravité, et revenons à M. de Monsoreau, qui suit en litière le chemin de Méridor à Paris, et à Bussy, qui est parti d'Angers avec l'intention de faire la même route.

Non seulement il n'est pas difficile à un cavalier bien monté de rejoindre des gens qui vont à pied, mais encore il court un risque, c'est celui de les dépasser.

La chose arriva à Bussy.

On était à la fin de mai, et la chaleur était grande, surtout vers le midi. Aussi M. de Monsoreau ordonna-t-il de faire halte dans un petit bois qui se trouvait sur la route ; et comme il désirait que son départ fût connu le plus tard possible de M. le duc d'Anjou, il veilla à ce que toutes les personnes de sa suite entrassent avec lui dans l'épaisseur du taillis pour laisser passer la plus grande ardeur du soleil ; un cheval était chargé de provisions, on put donc faire la collation sans avoir recours à personne.

Pendant ce temps, Bussy passa.

Mais Bussy n'allait pas, comme on le pense bien, par la route, sans s'informer si l'on n'avait pas vu des chevaux, des cavaliers et une litière portée par des paysans.

Jusqu'au village de Durtal, il avait obtenu les renseignemens les plus positifs et les plus satisfaisans ; aussi, convaincu que Diane était devant lui, avait-il mis son cheval au pas, se haussant sur ses étriers au sommet de chaque monticule, afin d'apercevoir au loin la petite troupe à la poursuite de laquelle il s'était mis. Mais, contre son attente, tout à coup les renseignemens lui manquèrent ; les voyageurs qui le croisaient n'avaient rencontré personne, et, en arrivant aux premières maisons de La Flèche. il acquit la conviction qu'au lieu d'être en retard, il était en avance, et qu'il précédait au lieu de suivre.

Alors il se rappela le petit bois qu'il avait rencontré sur sa route, et il s'expliqua les hennissemens de son cheval qui avait interrogé l'air de

Il attendit ainsi jusqu'à neuf heures du soir ; à neuf heures du soir le coureur sortit.

Cinq minutes après, huit hommes s'approchèrent de la porte : quatre entrèrent dans l'hôtellerie.

— Oh ! se dit Bussy, voyageraient-ils de nuit? Ce serait une excellente idée qu'aurait M de Monsoreau.

Effectivement, tout venait à l'appui de cette probabilité : la nuit était douce, le ciel tout parsemé d'étoiles, une de ces brises qui semblent le souffle de la terre rajeunie, passait dans l'air, caressante et parfumée.

La litière sortit la première.

Puis vinrent à cheval Diane, Remy et Gertrude.

Diane regarda encore avec attention autour d'elle ; mais, comme elle regardait, le comte l'appela, et force lui fut de revenir près de la litière.

Les quatre hommes de relai allumèrent des torches et marchèrent aux deux côtés de la route.

— Bon, dit Bussy, j'aurais commandé moi-même les détails de cette marche, que je n'eusse pas mieux fait.

Et il rentra dans son cabaret, sella son cheval, et se mit à la poursuite du cortége.

Cette fois, il n'y avait point à se tromper de route, ou à la perdre de vue : les torches indiquaient clairement le chemin qu'il suivait.

Monsoreau ne laissait point Diane s'éloigner un instant de lui.

Il causait avec elle, ou plutôt il la gourmandait. Cette visite dans la serre servait de texte à d'inépuisables commentaires, et à une foule de questions envenimées.

Remy et Gertrude se boudaient, ou, pour mieux dire, Remy rêvait, et Gertrude boudait Remy.

La cause de cette bouderie était facile à expliquer. Remy ne voyait plus la nécessité d'être amoureux de Gertrude, depuis que Diane était amoureuse de Bussy.

Le cortège s'avançait donc, les uns disputant, les autres boudant, quand Bussy, qui suivait la cavalcade hors de la portée de la vue, donna, pour prévenir Remy de sa présence, un coup du sifflet d'argent avec lequel il avait l'habitude d'appeler ses serviteurs à l'hôtel de la rue de Grenelle Saint-Honoré.

Le son en était aigu et vibrant. Ce son retentissait d'un bout à l'autre de la maison, et faisait accourir bêtes et gens.

Nous disons bêtes et gens, parce que Bussy, comme tous les hommes forts, se plaisait à dresser des chiens de combat, des chevaux indomptables, et des faucons sauvages.

Or, au son de ce sifflet, les chiens tressaillaient dans leurs chenils, les chevaux dans leurs écuries, les faucons sur leurs perchoirs.

Remy le reconnut à l'instant même. Diane

tressaillit et regarda le jeune homme qui fit un signe affirmatif.

Puis il passa à sa gauche et lui dit tout bas :

— C'est lui.

— Qu'est ce ? demanda Monsoreau, et qui vous parle ? madame.

— A moi ? personne, monsieur.

— Si fait ; une ombre a passé près de vous, et j'ai entendu une voix.

— Cette voix, dit Diane, est celle de M. Remy ; êtes-vous jaloux aussi de M. Remy ?

— Non ; mais j'aime à entendre parler tout haut, cela me distrait.

— Il y a cependant des choses que l'on ne peut dire devant M. le comte, interrompit Gertrude, venant au secours de sa maîtresse.

— Pourquoi cela ?

— Pour deux raisons.

— Lesquelles ?

— La première, parce qu'on peut dire des choses qui n'intéressent pas monsieur le comte, ou des choses qui l'intéressent trop.

— Et de quel genre étaient les choses que M. Remy vient de dire à madame ?

— Du genre de celles qui intéressent trop, monsieur.

— Que vous disait Remy ? madame, je veux le savoir.

— Je disais, monsieur le comte, que si vous vous démenez ainsi, vous serez mort avant d'avoir fait le tiers de la route.

On put voir, aux sinistres rayons des torches, le visage de Monsoreau devenir aussi pâle que celui d'un cadavre.

Diane, toute palpitante et toute pensive, se taisait.

— Il vous attend à l'arrière, dit d'une voix à peine intelligible Remy à Diane ; ralentissez un peu le pas de votre cheval ; il vous rejoindra.

Remy avait parlé si bas, que Monsoreau n'entendit qu'un murmure ; il fit un effort, renversa sa tête en arrière, et vit Diane qui le suivait.

— Encore un mouvement pareil, monsieur le comte, dit Remy ; je ne réponds pas de l'hémorragie.

Depuis quelque temps, Diane était devenue courageuse. Avec son amour était née l'audace que toute femme véritablement éprise pousse d'ordinaire au-delà des limites raisonnables ; elle tourna bride et attendit.

Au même moment, Remy descendait de cheval, donnait sa bride à tenir à Gertrude, et s'approchait de la litière pour occuper le malade.

— Voyons ce pouls, dit-il, je parie que nous avons la fièvre.

Cinq secondes après, Bussy était à ses côtés.

Les deux jeunes gens n'avaient plus besoin de se parler pour s'entendre ; ils se tinrent pendant quelques instans tendrement embrassés.

— Tu vois, dit Bussy rompant le premier le silence, tu pars et je te suis.

— Oh ! que mes jours seront beaux, Bussy, que mes nuits seront douces, si je te sais toujours ainsi près de moi !

— Mais le jour, il nous verra.

— Non, tu nous suivras de loin, et c'est moi seulement qui te verrai, mon Louis. Au détour des routes, au sommet des monticules, la plume de ton feutre, la broderie de ton manteau, ton mouchoir flottant ; tout me parlera en ton nom, tout me dira que tu m'aimes. Qu'au moment où le jour baisse, où le brouillard bleu descend dans la plaine, je voie ton doux fantôme s'incliner en m'envoyant le baiser du soir, et je serai heureuse, bien heureuse !

— Parle, parle toujours, ma Diane bien-aimée, tu ne peux savoir toi-même tout ce qu'il y a d'harmonie dans ta douce voix.

— Et quand nous marcherons la nuit, et cela arrivera souvent, car Remy lui a dit que la fraîcheur du soir était bonne pour ses blessures, quand nous marcherons la nuit, alors, comme ce soir, de temps en temps, je resterai en arrière, de temps en temps je pourrai te presser dans mes bras et te dire, dans un rapide serrement de main, tout ce que j'aurai pensé de toi dans le courant du jour.

— Oh ! que je t'aime ! que je t'aime ! murmura Bussy.

— Vois-tu, dit Diane, je crois que nos âmes sont assez étroitement unies, pour que, même à distance l'un de l'autre, même sans nous parler, sans nous voir, nous soyons heureux par la pensée.

— Oh ! oui ! mais te voir, mais te presser dans mes bras, oh ! Diane ! Diane !

Et les deux chevaux se touchaient et se jouaient en secouant leurs brides argentées, et les deux amans s'étreignaient et oubliaient le monde.

Tout-à-coup une voix retentit qui les fit tressaillir tous deux, Diane de crainte, Bussy de colère.

— Madame Diane, criait cette voix, où êtes-vous ? Madame Diane, répondez.

Ce cri traversa l'air comme une funèbre évocation.

— Oh ! c'est lui, c'est lui ! je l'avais oublié, murmura Diane. C'est lui ! je rêvais ! O doux songe ! réveil affreux !

— Ecoute ! s'écriait Bussy ! écoute, Diane, nous voici réunis. Dis un mot, et rien ne peut plus t'enlever à moi. Diane, fuyons. Qui nous empêche de fuir ? regarde. Devant nous l'espace, le bonheur, la liberté ! Un mot, et nous partons ! un mot, et, perdue pour lui, tu m'appartiens éternellement.

Et le jeune homme la retenait doucement.

— Et mon père ? dit Diane.

— Quand le baron saura que je t'aime, murmura-t-il.

— Oh! fit Diane. Un père! que dis-tu là?

Ce seul mot fit rentrer Bussy en lui-même.

— Rien par violence, chère Diane, dit-il; ordonne et j'obéirai.

— Ecoute, dit Diane en étendant la main, notre destinée est là; soyons plus forts que le démon qui nous persécute; ne crains rien, et tu verras si je sais aimer.

— Il faut donc nous séparer, mon Dieu! murmura Bussy.

— Comtesse! comtesse! cria la voix. Répondez, ou dussé-je me tuer, je saute en bas de cette infernale litière.

— Adieu, dit Diane, adieu; il le ferait comme il le dit, et il se tuerait.

— Tu le plains!

— Jaloux! fit Diane, avec un adorable accent et un ravissant sourire.

Et Bussy la laissa partir.

En deux élans, Diane était revenue près de la litière: elle trouva le comte à moitié évanoui.

— Arrêtez! murmurait le comte, arrêtez!

— Morbleu, disait Remy, n'arrêtez pas! il est fou; s'il veut se tuer, qu'il se tue.

Et la litière marchait toujours.

— Mais après qui donc criez-vous? disait Gertrude; madame est là, à mes côtés. Venez, madame, et répondez-lui; bien certainement M. le comte a le délire.

Diane, sans prononcer une parole, entra dans le cercle de lumière épandu par les torches.

— Ah! fit Monsoreau épuisé, où donc étiez-vous?

— Où voulez-vous que je sois, monsieur, sinon derrière vous?

— A mes côtés, madame, à mes côtés; ne me quittez pas.

Diane n'avait plus aucun motif pour rester en arrière; elle savait que Bussy la suivait. Si la nuit eût été éclairée par un rayon de lune, elle eût pu le voir.

On arriva à la halte, Monsoreau se reposa quelques heures, et voulut partir. Il avait hâte, non point d'arriver à Paris, mais de s'éloigner d'Angers.

De temps en temps, la scène que nous venons de raconter se renouvelait.

Remy disait tout bas:

— Qu'il étouffe de rage, et l'honneur du médecin sera sauvé.

Mais Monsoreau ne mourut pas: au contraire, au bout de dix jours il était arrivé à Paris, et il allait sensiblement mieux.

C'était décidément un homme fort habile que Remy, plus habile qu'il ne l'eût voulu lui-même.

Pendant les dix jours qu'avait duré le voyage, Diane avait, à force de tendresses, démoli toute cette grande fierté de Bussy.

Elle l'avait engagé à se présenter chez Monsoreau, et à exploiter l'amitié qu'il lui témoignait.

Le prétexte de la visite était tout simple: La santé du comte.

Remy soignait le mari et remettait les billets à la femme.

— Esculape et Mercure, disait-il, je cumule.

XVI.

COMMENT L'AMBASSADEUR DE M. LE DUC D'ANJOU ARRIVA A PARIS, ET DE LA RÉCEPTION QUI LUI FUT FAITE.

Cependant, on ne voyait reparaître au Louvre ni Catherine, ni le duc d'Anjou, et la nouvelle d'une dissension entre les deux frères, prenait de jour en jour plus d'accroissement et plus d'importance.

Le roi n'avait reçu aucun message de sa mère, et, au lieu de conclure, selon le proverbe: Pas de nouvelles, bonnes nouvelles; il se disait, au contraire, en secouant la tête:

— Pas de nouvelles, mauvaises nouvelles!

Les mignons ajoutaient:

— *François, mal conseillé*, aura retenu votre mère.

François, mal conseillé! En effet, toute la politique de ce règne singulier et des trois règnes précédens se réduisait-là.

Mal conseillé avait été le roi Charles IX lorsqu'il avait, sinon ordonné, du moins autorisé la Saint-Barthélemy. Mal conseillé avait été François II, lorsqu'il ordonna le massacre d'Amboise. Mal conseillé avait été Henri II, le père de toute cette race perverse, lorsqu'il faisait brûler tant d'hérétiques et de conspirateurs avant d'être tué par Montgommery qui lui-même avait été mal conseillé, disait-on, lorsque le bois de sa lance avait si malencontreusement pénétré dans la visière du casque de son roi.

On n'ose pas dire à un roi:

Votre frère a de mauvais sang dans les veines; il cherche, comme c'est l'usage dans votre famille, à vous détrôner, à vous tondre ou à vous empoisonner, il veut vous faire à vous ce que vous avez fait à votre frère aîné, ce que votre frère aîné a fait au sien, ce que votre mère vous a tous instruits à vous faire les uns aux autres.

Non, un roi de ce temps-là surtout, un roi du XVIe siècle eût pris ces observations pour des injures, car un roi était en ce temps là un homme, et la civilisation seule en a pu faire un *fac simile* de Dieu, comme Louis XIV, ou un mythe non responsable — comme — un roi constitutionnel.

Les mignons disaient donc à Henri III:

— Sire, votre frère est mal conseillé.

Et comme une seule personne avait à la fois le pouvoir et l'esprit de conseiller François, c'était contre Bussy que se soulevait la tem-

pête, chaque jour plus furieuse et plus près d'éclater.

On en était dans les conseils publics à trouver des moyens d'intimidation, et dans les conseils privés à chercher des moyens d'extermination, lorsque la nouvelle arriva que Monseigneur le duc d'Anjou envoyait un ambassadeur.

Comment vint cette nouvelle? par qui vint-elle? qui l'apporta? qui la répandit?

Il serait aussi facile de dire comment se soulèvent les tourbillons de vent dans l'air, les tourbillons de poussière dans la campagne, les tourbillons de bruit dans les villes.

Il y a un démon qui met des ailes à certaines nouvelles et qui les lâche comme des aigles dans l'espace.

Lorsque celle que nous venons de dire, arriva au Louvre, ce fut une conflagration générale. Le roi en devint pâle de colère, et les courtisans, outrant comme d'habitude la passion du maître, se firent livides.

On jura. Il serait bien difficile de dire tout ce que l'on jura. Mais l'on jura entre autres choses:

Que si c'était un ambassadeur, ce vieillard serait baffoué, berné, embastillé.

Que si c'était un jeune homme, il serait pourfendu, troué à jour, déchiqueté en petits morceaux, lesquels seraient renvoyés à toutes les provinces de France comme des échantillons de la royale colère.

Et les mignons, selon leur habitude, de fourbir leurs rapières, de prendre des leçons d'escrime et de jouer de la dague contre les murailles.

Chicot laissa son épée au fourreau, laissa sa dague dans sa gaîne et se mit à réfléchir profondément.

Le roi, voyant Chicot réfléchir, se souvint que Chicot avait, un jour, dans un point difficile qui s'était éclairci depuis, été de l'avis de la reine-mère, laquelle avait eu raison.

Il comprit donc que dans Chicot était la sagesse du royaume, et il interrogea Chicot.

— Sire, répliqua celui-ci après avoir mûrement réfléchi, ou Monseigneur le duc d'Anjou vous envoie un ambassadeur, ou il ne vous en envoie pas.

— Pardieu, dit le roi, c'était bien la peine de te creuser la joue avec le poing pour trouver ce beau dilemme.

— Patience, patience, comme dit, dans la langue de maître Machiavelli, votre auguste mère que Dieu conserve, patience.

— Tu vois que j'en ai, dit le roi, puisque je t'écoute.

— S'il vous envoie un ambassadeur, c'est qu'il croit pouvoir le faire; s'il croit pouvoir le faire, lui qui est la prudence en personne, c'est qu'il se sent fort; s'il se sent fort, il faut le ménager, respectons les puissances, trompons-les, mais ne jouons pas avec elles; recevons leur ambassadeur et témoignons-lui toutes sortes de plaisir de le voir.

Cela n'engage à rien, vous rappelez-vous comment votre frère a embrassé ce bon amiral Coligny, qui venait en ambassadeur de la part des huguenots, qui, eux aussi, se croyaient une puissance.

— Alors tu approuves la politique de mon frère Charles IX.

— Non pas, entendons-nous, je cite un fait, et j'ajoute: si plus tard nous trouvons moyen, non pas de nuire à un pauvre diable de hérault d'armes, d'envoyé, de commis, ou d'ambassadeur, si plus tard nous trouvons moyen de saisir au collet le maître, le moteur, le chef, le grand et très honoré prince Monseigneur le duc d'Anjou, vrai, seul et unique coupable, avec les trois Guise, bien entendu, et de le claquemurer dans un fort plus sûr que le Louvre, oh! Sire, faisons-le.

— J'aime assez ce prélude, dit Henri III.

— Peste! tu n'es pas dégoûté, mon fils, dit Chicot. Je continue donc.

— Va!

— Mais, s'il n'envoie pas d'ambassadeur, pourquoi laisser beugler tous tes amis?

— Beugler!

— Tu comprends; je dirais rugir s'il y avait moyen de les prendre pour des lions. Je dis beugler.., parce que... Tiens, Henri, cela fait en vérité mal au cœur de voir des gaillards plus barbus que les singes de ta ménagerie, jouer comme de petits garçons au fantôme, et essayer de faire peur à des hommes, en criant: hou! hou!... sans compter que si le duc d'Anjou n'envoie personne, ils croiront que c'est à cause d'eux, et ils se croiront des personnages.

— Chicot, tu oublies que les gens dont tu parles, sont mes amis, mes seuls amis.

— Veux-tu que je te gagne mille écus? ô, mon roi! dit Chicot.

— Parle.

— Gage avec moi que ces gens-là resteront fidèles à toute épreuve; et moi je gagerai en avoir trois sur quatre, bien à moi, corps et âme, d'ici à demain soir.

L'aplomb avec lequel parlait Chicot, fit à son tour réfléchir Henri. Il ne répondit point.

— Ha! dit Chicot, voilà que tu rêves aussi, voilà que tu enfonces ton joli poing dans ta charmante mâchoire. Tu es plus fort que je ne croyais, mon fils, car voilà que tu flaires la vérité.

— Alors que me conseilles-tu?

— Je te conseille d'attendre, mon roi. La moitié de la sagesse du roi Salomon est dans ce mot là. S'il t'arrive un ambassadeur, fais bonne mine. S'il ne vient personne fais ce que tu voudras; mais saches-en gré au moins à ton frère, qu'il ne faut pas, crois-moi, sacrifier à tes drôles. Cordieu, c'est un grand gueux, je le sais bien, mais il est Valois. Tue-le si cela te con-

vient; mais, pour l'honneur du nom, ne le dégrade pas, c'est un soin dont il s'occupe assez avantageusement lui-même.

— C'est vrai, Chicot.

— Encore une nouvelle leçon que tu me dois; heureusement que nous ne comptons plus. Maintenant laisse-moi dormir, Henri; il y a huit jours que je me suis vu dans la nécessité de soûler un moine, et quand je fais de ces tours de force-là, j'en ai pour une semaine à être gris.

— Un moine! est-ce ce bon Genovéfin dont tu m'as déjà parlé?

— Justement. Tu lui as promis une abbaye.

— Moi?

— Pardieu! c'est bien le moins que tu fasses cela pour lui après ce qu'il a fait pour toi.

— Il m'est donc toujours dévoué.

— Il t'adore. A propos, mon fils.

— Quoi?

— C'est dans trois semaines la Fête-Dieu.

— Après.

— J'espère bien que tu nous mitonnes quelque jolie petite procession.

— Je suis le roi très chrétien, et c'est de mon devoir de donner à mon peuple l'exemple de la religion.

— Et tu feras, comme d'habitude, les stations dans les quatre grands couvens de Paris.

— Comme d'habitude.

— L'abbaye Sainte-Geneviève en est, n'est-ce pas?

— Sans doute, c'est le second où je compte me rendre.

— Bon.

— Pourquoi me demandes-tu cela?

— Pour rien. Je suis curieux, moi. Maintenant je sais ce que je veux savoir. Bonsoir, Henri.

En ce moment, et comme Chicot prenait toutes ses aises pour faire un somme, on entendit une grande rumeur dans le Louvre.

— Quel est ce bruit? demanda le roi.

— Allons, dit Chicot, il est écrit que je ne dormirai pas, Henri.

— Eh bien?

— Mon fils, loue-moi une chambre en ville, ou je quitte ton service; ma parole d'honneur, le Louvre devient inhabitable.

En ce moment, le capitaine des gardes entra; il avait l'air fort effaré.

— Qu'y a-t-il? demanda le roi.

— Sire, répondit le capitaine, c'est l'envoyé de M. le duc d'Anjou qui descend au Louvre.

— Avec une suite? demanda le roi.

— Non, tout seul.

— Alors il faut doublement bien le recevoir, Henri, car c'est un brave.

— Allons, dit le roi, en essayant de prendre un air calme, que démentait sa froide pâleur, allons, qu'on réunisse toute ma cour dans la grande salle et que l'on m'habille de noir; il faut être lugubrement vêtu quand on a le malheur de traiter par ambassadeur avec un frère!

XVII.

LEQUEL N'EST AUTRE CHOSE QUE LA SUITE DU PRÉCÉDENT, ÉCOURTÉ PAR L'AUTEUR POUR CAUSE DE FIN D'ANNÉE.

Le trône de Henri III s'élevait dans la grande salle.

Autour de ce trône se pressait une foule frémissante et tumultueuse.

Le roi vint s'y asseoir, triste et le front plissé.

Tous les yeux étaient tournés vers la galerie par laquelle le capitaine des gardes devait introduire l'envoyé.

— Sire, dit Quélus en se penchant à l'oreille du roi, savez-vous le nom de cet ambassadeur?

— Non, mais que m'importe?

— Sire, c'est M. de Bussy, l'insulte n'est-elle pas triple?

— Je ne vois pas en quoi il peut y avoir insulte, dit Henri, s'efforçant de garder son sang-froid.

— Peut-être Votre Majesté ne le voit-elle pas, dit Schomberg, mais nous le voyons bien, nous.

Henri ne répliqua rien; il sentait fermenter la colère et la haine autour de son trône, et s'applaudissait intérieurement de jeter deux remparts de cette force entre lui et ses ennemis.

Quélus, pâlissant et rougissant tour à tour, appuya ses deux mains sur la garde de sa rapière.

Schomberg ôta ses gants et tira à moitié son poignard hors du fourreau.

Maugiron prit son épée des mains d'un page et l'agraffa à sa ceinture.

D'Epernon se retroussa les moustaches, jusqu'aux yeux, et se rangea derrière ses compagnons.

Quant à Henri, semblable au chasseur qui entend rugir ses chiens contre le sanglier, il laissait faire ses favoris et souriait.

— Faites entrer, dit-il.

A ces paroles, un silence de mort s'établit dans la salle, et du fond de ce silence on eût dit qu'on entendait gronder sourdement la colère du roi.

Alors un pas sec, alors un pied, dont l'éperon sonnait avec orgueil sur la dalle, retentit dans la galerie.

Bussy entra le front haut, l'œil calme et le chapeau à la main.

Aucun de ceux qui entouraient le roi n'attira le regard hautain du jeune homme. Il s'avança droit à Henri, salua profondément et attendit qu'on l'interrogeât, fièrement posé devant le trône, mais avec une fierté toute personnelle,

fierté de gentilhomme qui n'avait rien d'insultant pour la majesté royale.

— Vous ici, Monsieur de Bussy; je vous croyais au fond de l'Anjou.

— Sire, dit Bussy, j'y étais effectivement; mais, comme vous le voyez, je l'ai quitté.

— Et qui vous amène dans notre capitale?

— Le désir de présenter mes bien humbles respects à Votre Majesté.

Le roi et les mignons se regardèrent; il était évident qu'ils attendaient autre chose de l'impétueux jeune homme.

— Et... rien de plus? dit assez superbement le roi.

— J'y ajouterai, Sire, l'ordre que j'ai reçu de Son Altesse Monseigneur le duc d'Anjou, mon maître, de joindre ses respects aux miens.

— Et le duc ne vous a rien dit autre chose?

— Il m'a dit qu'étant sur le point de revenir avec la reine-mère, il désirait que Votre Majesté sût le retour d'un de ses plus fidèles sujets.

Le roi, presque suffoqué de surprise, ne put continuer son interrogatoire.

Chicot profita de l'interruption pour s'approcher de l'ambassadeur.

— Bonjour, Monsieur de Bussy, dit-il.

Bussy se retourna, étonné d'avoir un ami dans toute l'assemblée.

— Ah! Monsieur Chicot, salut et de tout mon cœur, répliqua Bussy. Comment se porte M. de Saint-Luc?

— Mais, fort bien: il se promène en ce moment avec sa femme du côté des volières.

— Et voilà tout ce que vous aviez à me dire, Monsieur de Bussy? demanda le roi.

— Oui, Sire; s'il reste quelque autre nouvelle importante, Monseigneur le duc d'Anjou aura l'honneur de vous l'annoncer lui-même.

— Très bien, dit le roi.

Et, se levant tout silencieux de son trône, il descendit les deux degrés.

L'audience était finie, les groupes se rompirent.

Bussy remarqua, du coin de l'œil, qu'il était entouré par les quatre mignons, et comme enfermé dans un cercle vivant plein de frémissemens et de menaces.

A l'extrémité de la salle, le roi causait bas avec son chancelier.

Bussy fit semblant de ne rien voir, et continua de s'entretenir avec Chicot.

Alors, comme s'il fût entré dans le complot, et qu'il eût résolu d'isoler Bussy, le roi appela.

— Venez çà, Chicot, dit-il, on a quelque chose à vous dire par ici.

Chicot salua Bussy avec une courtoisie qui sentait son gentilhomme d'une lieue.

Bussy lui rendit son salut avec non moins d'élégance et demeura seul dans le cercle.

Alors il changea de contenance et de visage: de calme qu'il avait été avec le roi, il était devenu poli avec Chicot; de poli il se fit gracieux.

Voyant Quélus s'approcher de lui.

— Eh! bonjour, Monsieur de Quélus, lui dit-il, puis-je avoir l'honneur de vous demander comment va votre maison?

— Mais assez mal, monsieur, répliqua Quélus.

— Oh! mon Dieu, s'écria Bussy, comme s'il eût eu souci de cette réponse, et qu'est-il donc arrivé?

— Il y a quelque chose qui nous gêne infiniment, répondit Quélus.

— Quelque chose? fit Bussy, avec étonnement; eh! n'êtes-vous pas assez puissans vous et les vôtres, et surtout vous, Monsieur de Quélus, pour renverser ce quelque chose?

— Pardon, Monsieur, dit Maugiron, en écartant Schomberg qui s'avançait pour placer son mot dans cette conversation qui promettait d'être intéressante, ce n'est pas quelque chose, c'est quelqu'un que voulait dire M. de Quélus.

— Mais, si quelqu'un gêne M. de Quélus, dit Bussy, qu'il le pousse comme vous venez de faire.

— C'est aussi le conseil que je lui ai donné, Monsieur de Bussy, dit Schomberg, et je crois que Quélus est décidé à le suivre.

— Ah! c'est vous, Monsieur de Schomberg, dit Bussy, je n'avais pas l'honneur de vous reconnaître.

— Peut-être, dit Schomberg, ai-je encore du bleu sur la figure.

— Non pas, vous êtes fort pâle, au contraire; seriez-vous indisposé, monsieur?

— Monsieur, dit Schomberg, si je suis pâle, c'est de colère.

— Ah çà! mais vous êtes donc comme M. de Quélus, gêné par quelque chose ou par quelqu'un.

— Oui, monsieur.

— C'est comme moi, dit Maugiron, moi aussi j'ai quelqu'un qui me gêne.

— Toujours spirituel, mon cher Monsieur de Maugiron, dit Bussy; mais en vérité, messieurs, plus je vous regarde, plus vos figures renversées me préoccupent.

— Vous m'oubliez, Monsieur, dit d'Epernon en se campant fièrement devant Bussy.

— Pardon, Monsieur d'Epernon, vous étiez derrière les autres, selon votre habitude, et j'ai si peu le plaisir de vous connaître, que ce n'était point à moi de vous parler le premier.

C'était un spectacle curieux que le sourire et la désinvolture de Bussy, placé entre ces quatre furieux, dont les yeux parlaient avec une éloquence terrible. Pour ne pas comprendre où ils en voulaient venir, il eût fallu être aveugle ou stupide.

Pour avoir l'air de ne pas comprendre, il fallait être Bussy.

Il garda le silence, et le même sourire demeura imprimé sur ses lèvres.

Enfin ! dit avec un éclat de voix et en frappant de sa botte sur la dalle, Quélus, qui s'impatienta le premier.

Bussy leva les yeux au plafond et regarda autour de lui.

— Monsieur, dit-il, remarquez-vous comme il y a de l'écho dans cette salle ? Rien ne renvoie le son comme les murs de marbre, et les voix sont doublement sonores sous les voûtes de stuc ; bien au contraire, quand on se trouve en rase campagne, les sons se divisent et je crois, sur mon honneur, que les nuées en prennent leur part. J'avance cette proposition d'après Aristophane. Avez-vous lu Aristophane, Messieurs ?

Maugiron crut avoir compris l'invitation de Bussy, et il s'approcha du jeune homme pour lui parler à l'oreille.

Bussy l'arrêta.

— Pas de confidence ici, monsieur, je vous en supplie, lui dit-il; vous savez combien Sa Majesté est jalouse ; elle croirait que nous médisons.

Maugiron s'éloigna plus furieux que jamais.

Schomberg prit sa place, et, d'un ton empesé :

— Moi, dit-il, je suis un Allemand très lourd, très obtus, mais très franc, je parle haut pour donner à ceux qui m'écoutent toutes facilités de m'entendre, mais quand ma parole, que j'essaie de rendre la plus claire possible, n'est pas entendue parce que celui à qui je m'adresse est sourd, ou n'est pas comprise, parce que celui à qui je parle, ne veut pas comprendre, alors je..

— Vous ? dit Bussy, en fixant sur le jeune homme, dont la main agitée s'écartait du centre, un de ces regards comme les tigres seuls en font jaillir de leurs incommensurables prunelles, regards qui semblent sourdre d'un abîme et verser incessamment des torrens de feu, vous ?

Schomberg s'arrêta.

Bussy haussa les épaules, pirouetta sur le talon et lui tourna le dos.

Il se trouva en face de d'Epernon.

D'Epernon était lancé, il ne lui était pas possible de reculer.

— Voyez, Messieurs, dit-il, comme M. de Bussy est devenu provincial dans la fugue qu'il vient de faire avec M. le duc d'Anjou ; il a de la barbe et il n'a pas de nœud à l'épée ; il a des bottes noires et un feutre gris.

— C'est l'observation que j'étais en train de me faire à moi-même, mon cher Monsieur d'Epernon. En vous voyant si bien mis, je me demandais où quelques jours d'absence pouvaient conduire un homme ; me voilà forcé, moi Louis de Bussy, seigneur de Clermont, de prendre modèle de goût sur un petit gentilhomme gascon. Mais laissez-moi passer, je vous prie, vous êtes si près de moi que vous m'avez marché sur le pied, et M. de Quélus aussi, ce que j'ai senti malgré mes bottes, ajouta-t-il avec un sourire charmant.

En ce moment, Bussy passant entre d'Epernon et Quélus, tendait la main à Saint-Luc, qui venait d'entrer.

Saint-Luc trouva cette main ruisselante de sueur.

Il comprit qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, et il entraîna Bussy hors du groupe d'abord, puis hors de la salle.

Un murmure étrange circulait parmi les mignons et gagnait les autres groupes de courtisans.

— C'est incroyable, disait Quélus, je l'ai insulté et il n'a pas répondu.

— Moi, dit Maugiron, je l'ai provoqué et il n'a pas répondu.

— Moi, dit Schomberg, ma main s'est levée à la hauteur de son visage, et il n'a pas répondu.

— Moi, je lui ai marché sur le pied, criait d'Epernon, marché sur le pied, et il n'a pas répondu.

Et il semblait se grandir de toute l'épaisseur du pied de Bussy.

— Il est clair qu'il n'a pas voulu entendre, dit Quélus. Il y a quelque chose là-dessous.

— Ce qu'il y a, dit Schomberg, je le sais, moi !

— Et qu'y a-t-il ?

— Il y a qu'il sent bien qu'à nous quatre nous le tuerons et qu'il ne veut pas qu'on le tue.

En ce moment le roi vint aux jeunes gens, Chicot lui parlait à l'oreille.

— Eh bien ! disait le roi, que disait donc M. de Bussy ? il m'a semblé entendre parler haut de ce côté.

— Vous voulez savoir ce que disait M. de Bussy, Sire ? demanda d'Epernon.

— Oui, vous savez que je suis curieux, répliqua Henri en souriant.

— Ma foi, rien de bon, Sire, dit Quélus, il n'est plus parisien.

— Et qu'est-il donc ?

— Il est campagnard, il se range.

— Oh ! oh ! fit le roi, qu'est ce à dire ?

— C'est-à-dire que je vais dresser un chien à lui mordre les mollets, dit Quélus, et encore qui sait si, à travers ses bottes, il s'en apercevra.

— Et moi, dit Schomberg, j'ai une quintaine dans ma maison, je l'appellerai Bussy.

— Moi, dit d'Epernon, j'irai plus droit et plus loin. Aujourd'hui je lui ai marché sur le pied, demain je le souffletterai. C'est un faux brave, un brave d'amour-propre ! il se dit : Je me suis assez battu pour l'honneur, je veux être prudent pour la vie.

— Et quoi, Messieurs, dit Henri avec une feinte colère, vous avez osé maltraiter chez moi,

dans le Louvre, un gentilhomme qui est à mon frère.

— Hélas! oui, dit Maugiron, répondant à la feinte colère du roi par une feinte humilité, et quoique nous l'ayons fort maltraité, Sire, je vous jure, il n'a rien répondu.

Le roi regarda Chicot en souriant, et se penchant à son oreille:

— Trouves-tu toujours qu'ils beuglent? Chicot, demanda-t-il. Je crois qu'ils ont rugi, heim!

— Eh! dit Chicot, peut-être ont-ils miaulé. Je connais des gens à qui le cri du chat fait horriblement mal aux nerfs. Peut être M. de Bussy est-il de ces gens-là. Voilà pourquoi il sera sorti sans répondre.

— Tu crois? dit le roi.

— Qui vivra verra, répondit sentencieusement Chicot.

— Laisse donc, dit Henri, tel maître, tel valet.

— Voulez-vous dire par ces mots, Sire, que Bussy soit le valet de votre frère? vous vous tromperiez fort

— Messieurs, dit Henri, je vais chez la reine, avec qui je dîne. A tantôt; les Gelosi (1) viennent nous jouer une farce, je vous invite à les venir voir.

L'assemblée s'inclina respectueusement, et le roi sortit par la grande porte.

Précisément alors M. de Saint-Luc entra par la petite.

Il arrêta du geste les quatre gentilshommes qui allaient sortir.

— Pardon, Monsieur de Quélus, dit-il en saluant, demeurez-vous toujours rue Saint-Honoré?

— Oui, cher ami, pourquoi cela? demanda Quélus.

— J'ai deux mots à vous dire.

— Ah! ah!

— Et vous, Monsieur de Schomberg, oserai-je m'enquérir de votre adresse?

— Moi, je demeure rue Béthisy, dit Schomberg étonné.

— D'Epernon, je sais la vôtre.

— Rue de Grenelle.

— Vous êtes mon voisin. Et vous? Maugiron.

— Moi, je suis de quartier au Louvre.

— Je commencerai donc par vous, si vous le permettez; ou plutôt, non, par vous, Quélus.

— A merveille! je crois comprendre. Vous venez de la part de M. de Bussy.

— Je ne dis pas de quelle part je viens, messieurs. J'ai à vous parler, voilà tout.

— A tous quatre?

— Oui.

— Eh bien! mais si vous ne voulez pas parler au Louvre, comme je le présume, parce que le lieu est mauvais, nous pouvons nous rendre chez l'un de nous. Nous pouvons tous entendre ce que vous avez à nous dire à chacun en particulier.

— Parfaitement.

— Allons chez Schomberg alors, rue Béthisy, c'est à deux pas.

— Oui, allons chez moi, dit le jeune homme.

— Soit, messieurs, dit Saint-Luc, et il salua encore, montrez-nous le chemin, monsieur de Schomberg.

— Très volontiers.

Les cinq gentilshommes sortirent du Louvre en se tenant par dessous le bras, et en occupant toute la largeur de la rue.

Derrière eux marchaient leurs laquais armés jusqu'aux dents.

— On arriva ainsi rue de Béthisy, et Schomberg fit préparer le grand salon de l'hôtel.

Saint-Luc s'arrêta dans l'antichambre.

XVIII.

COMMENT M. DE SAINT-LUC S'ACQUITTA DE LA COMMISSION QUI LUI AVAIT ÉTÉ DONNÉE PAR BUSSY.

Laissons un moment Saint-Luc dans l'antichambre de Schomberg, et voyons ce qui s'était passé entre lui et Bussy.

Bussy avait, comme nous l'avons vu, quitté la salle d'audience avec son ami, en adressant des saluts à tous ceux que l'esprit de courtisanerie n'absorbait pas au point de négliger un homme aussi redoutable que Bussy.

Car en ces temps de force brutale, où la puissance personnelle était tout, un homme pouvait, s'il était vigoureux et adroit, se tailler un petit royaume physique et moral dans le beau royaume de France.

C'était ainsi que Bussy régnait à la cour du roi Henri III.

Mais ce jour-là, comme nous l'avons vu, Bussy avait été assez mal reçu dans son royaume.

Une fois hors de la salle, Saint-Luc s'arrêta, et le regardant avec inquiétude:

— Est-ce que vous allez vous trouver mal, mon ami? lui demanda-t-il; en vérité vous pâlissez à croire que vous êtes sur le point de vous évanouir.

— Non, dit Bussy, seulement j'étouffe de colère.

— Bon, faites-vous donc attention aux propos de tous ces drôles?

— Corbleu! si j'y fais attention, cher ami, vous allez en juger.

— Allons, allons, Bussy, du calme.

— Vous êtes charmant; du calme; si l'on vous avait dit la moitié de ce que je viens d'entendre, du tempérament dont je vous connais, il y aurait déjà eu mort d'homme.

(1) Comédiens italiens qui donnaient leurs représentations à l'hôtel de Bourgogne.

— Enfin, que désirez-vous ?

— Vous êtes mon ami, Saint-Luc, et vous m'avez donné une preuve terrible de cette amitié.

— Ah ! cher ami, dit Saint-Luc, qui croyait Monsoreau mort et enterré, la chose n'en vaut pas la peine ; ne me parlez donc plus de cela, vous me désobligeriez ; certainement le coup était joli, et surtout il a réussi galamment, mais je n'en ai pas le mérite, c'est le roi qui me l'avait montré, tandis qu'il me retenait prisonnier au Louvre.

— Cher ami.

— Laissons donc le Monsoreau où il est, et parlons de Diane. A-t-elle été un peu contente, la pauvre petite ? Me pardonne-t-elle ? A quand la noce ? A quand le baptême ?

— Eh ! cher ami, attendez donc que le Monsoreau soit mort.

— Plaît-il ? fit Saint-Luc en bondissant comme s'il eût marché sur un clou aigu.

— Eh ! cher ami, les coquelicots ne sont pas une plante si dangereuse que vous l'aviez cru d'abord, et il n'est point du tout mort pour être tombé dessus ; tout au contraire, il vit, et il est plus furieux que jamais.

— Bah ! vraiment.

— Oh ! mon Dieu ! oui, il ne respire que vengeance et a juré de vous tuer à la première occasion.

— En vérité, mon cher, vous me confondez.

— C'est comme cela.

— Il vit.

— Hélas ! oui.

— Et quel est donc l'âne bâté de médecin qui l'a soigné ?

— Le mien, cher ami.

— Comment ! je n'en reviens pas, reprit Saint-Luc, écrasé par cette révélation. Ah çà, mais je suis déshonoré, alors ; vertubleu, moi qui ai annoncé sa mort à tout le monde, il va trouver ses héritiers en deuil ; oh ! mais je n'en aurai pas le démenti, je le rattraperai, et, à la prochaine rencontre, au lieu d'un coup d'épée, je lui en donnerai quatre, s'il le faut.

— A votre tour, calmez-vous, cher Saint-Luc, dit Bussy ; en vérité, Monsoreau me sert mieux que vous ne pensez : figurez-vous que c'est le duc qu'il soupçonne de vous avoir dépêché contre lui ; c'est du duc qu'il est jaloux. — Moi, je suis un ange, un ami précieux, un Bayard ; je suis son cher Bussy, enfin. C'est tout naturel, c'est cet animal de Remy, qui l'a tiré d'affaire.

— Quelle sotte idée il a eue là !

— Que voulez-vous ? une idée d'honnête homme ; il se figure que parce qu'il est médecin, il doit guérir les gens.

— Mais c'est un visionnaire que ce gaillard-là.

— Bref, c'est à moi qu'il se prétend redevable de la vie ; c'est à moi qu'il confie sa femme.

— Ah ! je comprends que ce procédé vous fasse attendre plus tranquillement sa mort, mais il n'en est pas moins vrai que j'en suis tout émerveillé.

— Cher ami !

— D'honneur ! je tombe des nues.

— Vous voyez qu'il ne s'agit pas pour le moment de M. de Monsoreau.

— Non ! jouissons de la vie, pendant qu'il est encore sur le flanc. Mais, pour le moment de sa convalescence, je vous préviens que je me commande une cuirasse de mailles, et que je fais doubler mes volets en fer. Vous, informez-vous donc auprès du duc d'Anjou si sa bonne mère ne lui aurait pas donné quelque recette de contre-poison. En attendant, amusons-nous, très cher, amusons-nous !

Bussy ne put s'empêcher de sourire : il passa son bras sous celui de Saint-Luc.

— Ainsi, dit-il, mon cher Saint-Luc, vous voyez que vous ne m'avez rendu qu'une moitié de service.

Saint-Luc le regarda d'un air étonné.

— C'est vrai, dit-il ; voudriez-vous donc que je l'achevasse ? ce serait dur ; mais, ma foi, pour vous, mon cher Bussy, je suis prêt à faire bien des choses, surtout s'il me regarde avec cet œil jaune, pouah !

— Non, très cher, non, je vous l'ai déjà dit, laissons là le Monsoreau, et si vous me redevez quelque chose, reportez ce quelque chose à un autre emploi.

— Voyons, dites, je vous écoute.

— Etes-vous très bien avec ces messieurs de la mignonnerie.

— Ma foi, poil à poil, comme chats et chiens au soleil ; tant que le rayon nous chauffe tous, nous ne nous disons rien, si l'un de nous seulement prenait la part de lumière et de chaleur des autres ! oh ! alors je ne réponds plus de rien : griffes et dents joueraient leur jeu.

— Eh bien, mon ami, ce que vous me dites là me charme.

— Ah ! tant mieux.

— Admettons que le rayon soit intercepté.

— Admettons, soit.

— Alors, montrez-moi vos belles dents blanches, allongez vos formidables griffes, et ouvrons la partie.

— Je ne vous comprends pas.

Bussy sourit.

— Vous allez, s'il vous plait, cher ami, aborder M. de Quélus.

— Ah ! ah ! fit Saint-Luc.

— Vous commencez à comprendre, n'est-ce pas ?

— Oui.

— A merveille. Vous lui demanderez quel jour il lui plairait de me couper la gorge ou de se la faire couper par moi.

— Je le lui demanderai, cher ami.

— Cela ne vous fâche point ?

— Moi, pas le moins du monde. J'irai quand

vous voudrez, tout de suite si cela peut vous être agréable.

— Un moment. En allant chez M. de Quélus, vous me ferez, par la même occasion, le plaisir de passer chez M. de Schomberg, à qui vous ferez la même proposition, n'est ce pas ?

— Ah ! ah ! dit Saint-Luc, à M. de Schomberg aussi. Diable ! comme vous y allez, Bussy.

Bussy fit un geste qui n'admettait pas de réplique.

— Soit, dit Saint-Luc ; votre volonté sera faite.

— Alors, mon cher Saint-Luc, reprit Bussy, puisque je vous trouve si aimable, vous entrerez au Louvre chez M. de Maugiron à qui j'ai vu le hausse-col, signe qu'il est de garde ; vous l'engagerez à se joindre aux autres, n'est-ce pas ?

— Oh ! oh ! fit Saint-Luc, trois ; y songez-vous, Bussy ? Est-ce tout, au moins ?

— Non pas.

— Comment ? non pas.

— De là vous vous rendrez chez M. d'Epernon ; je ne vous arrête pas long-temps sur lui, car je le tiens pour un assez pauvre compagnon ; mais enfin il fera nombre.

Saint-Luc laissa tomber ses deux bras de chaque côté de son corps et regarda Bussy.

— Quatre ? murmura-t-il.

— C'est cela même, cher ami, dit Bussy en faisant de la tête un signe d'assentiment, quatre ; il va sans dire que je ne recommanderai pas à un homme de votre esprit, de votre bravoure et de votre courtoisie, de procéder vis-à-vis de ces messieurs avec toute la douceur, toute la politesse que vous possédez à un si suprême degré...

— Oh ! cher ami.

— Je m'en rapporte à vous pour faire cela... galamment. Que la chose soit accommodée de façon seigneuriale, n'est-ce pas ?

— Vous serez content, mon ami.

Bussy tendit, en souriant, la main à Saint-Luc.

— A la bonne heure, dit-il. Ah ! messieurs les mignons, nous allons donc rire à notre tour.

— Maintenant, cher ami, les conditions.

— Quelles conditions ?

— Les vôtres.

— Moi, je n'en fais pas ; j'accepterai celles de ces messieurs.

— Vos armes ?

— Les armes de ces messieurs.

— Le jour, le lieu et l'heure ?

— Le jour, le lieu et l'heure de ces messieurs.

— Mais enfin...

— Ne parlons pas de ces misères là ; faites et faites vite, cher ami. Je me promène là-bas dans le petit jardin du Louvre ; vous m'y retrouverez, la commission faite.

— Alors vous attendez ?

— Oui.

— Attendez donc. Dam ! ce sera peut-être un peu long.

— J'ai le temps.

Nous savons maintenant comment Saint-Luc trouva les quatre jeunes gens encore réunis dans la salle d'audience, et comment il entama l'entretien. Rejoignons-le donc dans l'antichambre de l'hôtel de Schomberg, où nous l'avons laissé, attendant cérémonieusement et selon toutes les lois de l'étiquette en vogue à cette époque, tandis que les quatre favoris de Sa Majesté, se doutant de la cause de la visite de Saint-Luc, se posaient aux quatre coins cardinaux du vaste salon.

Cela fait, les portes s'ouvrirent à deux battans, et un huissier vint saluer Saint-Luc qui, le poing sur la hanche, relevant galamment son manteau avec sa rapière, sur la poignée de laquelle il appuyait sa main gauche, marcha le chapeau à la main droite jusqu'au milieu du seuil de la porte, où il s'arrêta avec une régularité qui eût fait honneur au plus habile architecte.

— M. d'Espinay de Saint-Luc ! cria l'huissier.

Saint-Luc entra.

Schomberg, en sa qualité de maître de maison, se leva et vint au-devant de son hôte, qui, au lieu de le saluer, remit son chapeau sur sa tête.

Cette formalité donnait à la visite sa couleur et son intention.

Schomberg répondit par un salut, puis, se tournant vers Quélus :

— J'ai l'honneur de vous présenter, dit-il, M. Jacques de Lévis, comte de Quélus.

Saint-Luc fit un pas vers Quélus et salua à son tour profondément.

— Je cherchais monsieur, dit-il.

Quélus salua.

Schomberg reprit en se tournant vers un autre point de la salle.

— J'ai l'honneur de vous présenter M. Louis de Maugiron.

Même salutation de la part de Saint-Luc, même réponse de Maugiron.

— Je cherchais Monsieur, dit Saint-Luc.

Pour d'Epernon ce fut la même cérémonie, faite avec le même flegme et la même lenteur.

Puis à son tour Schomberg se nomma lui-même et reçut le même compliment.

Cela fait, les quatre amis s'assirent, Saint-Luc resta debout.

— Monsieur le comte, dit-il à Quélus, vous avez insulté M. le comte Louis de Clermont d'Amboise, seigneur de Bussy, qui vous présente ses très humbles civilités et vous appelle au combat singulier tel jour et à telle heure qu'il vous conviendra, pour que vous combattiez avec telles armes qu'il vous plaira jusqu'à ce que mort s'en suive... Acceptez-vous ?

— Certes, oui, répondit tranquillement Quélus, et M. le comte de Bussy me fait beaucoup d'honneur.

— Votre jour ? Monsieur le comte.

— Je n'ai pas de préférence ; seulement j'aimerais mieux demain qu'après-demain, après-demain que les jours suivans.

— Votre heure ?

— Le matin.

— Vos armes ?

— La rapière et la dague, si M. de Bussy s'accommode de ces deux instrumens.

Saint-Luc s'inclina.

— Tout ce que vous déciderez sur ce point, dit-il, fera loi pour M. de Bussy.

Puis il s'adressa à Maugiron, qui répondit la même chose, puis successivement aux deux autres.

— Mais, dit Schomberg, qui reçut comme maître de maison le compliment le dernier, nous ne songeons pas à une chose, Monsieur de Saint-Luc.

— A laquelle ?

— C'est que s'il nous plaisait, le hasard fait parfois des choses bizarres, s'il nous plaisait, dis-je, de choisir tous le même jour et la même heure, M. de Bussy pourrait être fort embarrassé.

Saint-Luc salua avec son plus courtois sourire sur les lèvres.

— Certes, dit-il, M. de Bussy serait embarrassé comme doit l'être tout gentilhomme en présence de quatre vaillans comme vous ; mais il dit que le cas ne serait pas nouveau pour lui, puisque ce cas s'est déjà présenté aux Tournelles près la Bastille.

— Et il nous combattrait tous quatre ? dit d'Epernon.

— Tous quatre, reprit Saint-Luc.

— Séparément ? demanda Schomberg.

— Séparément ou à la fois ; le défi est tout ensemble individuel et collectif.

Les quatre jeunes gens se regardèrent : Quélus rompit le premier le silence.

— C'est fort beau de la part de M. de Bussy, dit-il, rouge de colère ; mais si peu que nous valions, nous pouvons isolément faire chacun notre besogne ; nous accepterons donc la proposition du comte en nous succédant les uns aux autres, ou ce qui serait mieux encore...

Quélus regarda ses amis qui, comprenant sans doute sa pensée, firent un signe d'assentiment.

— Ou ce qui serait mieux encore, reprit-il, comme nous ne cherchons pas à assassiner un galant homme, c'est que le hasard décidât lequel de nous échoira à M. de Bussy.

— Mais, dit vivement Saint-Luc, les trois autres ?

— Les trois autres ! M. de Bussy a certes trop d'amis, et nous trop d'ennemis pour que les trois autres restent les bras croisés.

— Est-ce votre avis, messieurs ? ajouta Quélus en se retournant vers ses compagnons.

— Oui, dirent-ils d'une commune voix.

— Il me serait même particulièrement agréable, dit Schomberg, que M. de Bussy invitât à cette fête M. de Livarot.

— Si j'osais émettre une opinion, dit Maugiron, je désirerais que M. de Balzac d'Entragues en fût.

— Et la partie serait complète, dit Quélus, si M. de Ribérac voulait bien accompagner ses amis.

— Messieurs, dit Saint-Luc, je transmettrai vos désirs à M. le comte de Bussy, et je crois pouvoir vous répondre d'avance qu'il est trop courtois pour ne pas s'y conformer. Il ne me reste donc plus, messieurs, qu'à vous remercier bien sincèrement de la part de M. le comte.

Saint-Luc salua de nouveau, et l'on vit les quatre têtes des gentilshommes provoqués s'abaisser au niveau de la sienne.

Les quatre jeunes gens reconduisirent Saint-Luc jusqu'à la porte du salon.

Dans la dernière antichambre, il trouva les quatre laquais rassemblés.

Il tira sa bourse pleine d'or, et la jeta au milieu d'eux en disant :

— Voici pour boire à la santé de vos maîtres.

XIX.

EN QUOI M. DE SAINT-LUC ÉTAIT PLUS CIVILISÉ QUE M. DE BUSSY, DES LEÇONS QU'IL LUI DONNA ET DE L'USAGE QU'EN FIT L'AMANT DE LA BELLE DIANE.

Saint-Luc revint très fier d'avoir si bien fait sa commission.

Bussy l'attendait et le remercia. Saint-Luc le trouva tout triste, ce qui n'était pas naturel chez un homme aussi brave, à la nouvelle d'un bon et brillant duel.

— Ai-je mal fait les choses ? dit Saint-Luc, vous voilà tout hérissé.

— Ma foi, cher ami, je regrette qu'au lieu de prendre un terme, vous n'ayez pas dit : tout de suite.

— Ah ! patience, les Angevins ne sont pas encore venus ; que diable ! laissez-leur le temps de venir : et puis, où est la nécessité de vous faire si vite une litière de morts et de mourans ?

— C'est que je voudrais mourir le plus tôt possible.

Saint-Luc regarda Bussy avec cet étonnement que les gens parfaitement organisés éprouvent tout d'abord à la moindre apparence d'un malheur même étranger.

— Mourir ! quand on a votre âge, votre maîtresse et votre nom !

— Oui ! j'en tuerai, je suis sûr, quatre, et je recevrai un bon coup qui me tranquillisera éternellement.

— Des idées noires ! Bussy.

— Je voudrais bien vous y voir, vous. Un mari qu'on croyait mort et qui revient : une femme qui ne peut plus quitter le chevet du lit de ce prétendu moribond ; ne jamais se sourire, ne jamais se parler, ne jamais se toucher la main. Mordieu ! je voudrais bien avoir quelqu'un à écharper...

Saint-Luc répondit à cette sortie par un éclat de rire qui fit envoler toute une volée de moineaux qui picotaient les sorbiers du jardin du Louvre.

— Ah ! s'écria-t-il, que voilà un homme innocent ! Dire que les femmes aiment ce Bussy, un écolier ! Mais, mon cher, vous perdez le sens, il n'y a pas d'amant aussi heureux que vous sur la terre.

— Ah ! fort bien, prouvez-moi un peu cela, vous, homme marié !

— *Nihil facilius*, comme disait le jésuite Triquet, mon pédagogue ; vous êtes l'ami de M. de Monsoreau ?

— Ma foi ! j'en ai honte pour l'honneur de l'intelligence humaine. Ce butor m'appelle son ami.

— Eh bien ! soyez son ami.

— Oh !... abuser de ce titre.

— *Prorsùs absurdum* ! disait toujours Triquet. Est-il vraiment votre ami ?

— Mais, il le dit.

— Non, puisqu'il vous rend malheureux ; or, le but de l'amitié est de faire que les hommes soient heureux l'un par l'autre ; du moins c'est ainsi que Sa Majesté définit l'amitié, et le roi est lettré.

Bussy se mit à rire.

— Je continue, dit Saint-Luc. S'il vous rend malheureux, vous n'êtes pas amis ; donc, vous pouvez le traiter, soit en indifférent, et alors lui prendre sa femme ; soit en ennemi, et le retuer s'il n'était pas content.

— Au fait, dit Bussy, je le déteste.

— Et lui vous craint.

— Vous croyez qu'il ne m'aime pas ?

— Dam, essayez ; prenez-lui sa femme, et vous verrez.

— Est-ce toujours la logique du père Triquet ?

— Non, c'est la mienne.

— Je vous en fais mon compliment.

— Elle vous satisfait ?

— Non. J'aime mieux être homme d'honneur...

— Et laisser Mme de Monsoreau guérir moralement et physiquement son mari ? Car enfin, si vous vous faites tuer, il est certain qu'elle s'attachera au seul homme qui lui reste...

Bussy fronça le sourcil.

— Mais, au surplus, ajouta Saint-Luc, voici Mme de Saint-Luc ; elle est de bon conseil. Après s'être fait un bouquet dans les parterres de la reine-mère, elle sera de très bonne humeur ; écoutez-la, elle parle d'or.

En effet, Jeanne arrivait, radieuse, éblouissante de bonheur et pétillante de malice. Il y a de ces heureuses natures qui font à tout ce qui les environne, comme l'alouette aux champs, un réveil joyeux, un riant augure.

Bussy la salua en ami ; elle lui tendit la main, ce qui prouve bien que ce n'est pas le plénipotentiaire Dubois qui a rapporté cette mode d'Angleterre avec le traité de la quadruple alliance.

— Comment vont les amours ? dit-elle en liant son bouquet avec une tresse d'or.

— Ils se meurent, dit Bussy.

— Bon ! ils sont blessés, et ils s'évanouissent, dit Saint-Luc, je gage que vous allez les faire revenir à eux, Jeanne.

— Voyons, dit-elle, qu'on me montre la plaie.

— En deux mots, voici, reprit Saint-Luc : M. de Bussy n'aime pas à sourire au comte de Monsoreau, et il a formé le dessein de se retirer.

— Et de lui laisser Diane ? s'écria Jeanne avec effroi.

Bussy inquiet de cette première démonstration, ajouta :

— Oh ! Madame, Saint-Luc ne vous dit pas que je veux mourir.

Jeanne le regarda un moment avec une compassion qui n'était pas évangélique.

— Pauvre Diane ! murmura-t-elle ; aimez donc. Décidément, les hommes sont tous des ingrats !

— Bon ! fit Saint-Luc, voilà la morale de ma femme.

— Ingrat, moi ! s'écria Bussy, parce que je crains d'avilir mon amour en le soumettant aux lâches pratiques de l'hypocrisie.

— Eh ! Monsieur, ce n'est là qu'un méchant prétexte, dit Jeanne. Si vous étiez bien épris, vous ne craindriez qu'une sorte d'avilissement, n'être plus aimé.

— Ah ! ah ! fit Saint-Luc, ouvrez votre escarcelle, mon cher.

— Mais, Madame, dit affectueusement Bussy, il est des sacrifices tels.....

— Plus un mot : avouez que vous n'aimez plus Diane ; ce sera plus digne d'un galant homme.

Bussy pâlit à cette seule idée.

— Vous n'osez pas le dire, eh bien ! moi, je le lui dirai.

— Madame ! Madame !

— Vous êtes plaisans, vous autres, avec vos sacrifices... et nous, n'en faisons-nous pas, de sacrifices ? Quoi ! s'exposer à se faire massacrer par ce tigre de Monsoreau, conserver tous ses droits à un homme en déployant une force, une volonté dont Samson et Annibal eussent été incapables, dompter la bête féroce de Mars

pour l'atteler au char de Monsieur le triomphateur, ce n'est pas de l'héroïsme!

— Oh! je le jure, Diane est sublime. et je n'eusse pas fait le quart de ce qu'elle fait chaque jour.

— Merci, répondit Saint-Luc avec un salut révérencieux, qui fit éclater Jeanne de rire.

Bussy hésitait.

— Et il réfléchit! s'écria Jeanne, il ne tombe pas à genoux, il ne fait pas son *meâ culpâ*!

— Vous avez raison, répliqua Bussy, je ne suis qu'un homme, c'est-à-dire une créature imparfaite, et inférieure à la plus vulgaire des femmes.

— C'est bien heureux, dit Jeanne, que vous soyez convaincu.

— Que m'ordonnez-vous donc?

— Allez tout de suite rendre visite...

— A M. de Monsoreau?...

— Eh! qui vous parle de cela?... à Diane...

— Mais ils ne se quittent pas, ce me semble?

— Quand vous alliez voir si souvent Mme de Barbezieux, n'avait-elle pas toujours près d'elle ce gros singe qui vous mordait parce qu'il était jaloux?

Bussy se mit à rire. Saint-Luc l'imita, Jeanne suivit leur exemple; ce fut un trait d'hilarité qui attira aux fenêtres tout ce qui se promenait de courtisans dans les galeries.

— Madame, dit enfin Bussy, je m'en vais chez M. de Monsoreau. Adieu.

Et sur ce ils se séparèrent, Bussy ayant recommandé à Saint-Luc de ne rien dire de la provocation adressée aux mignons.

Il s'en retourna, en effet, chez M. de Monsoreau qu'il trouva au lit.

Le comte poussa des cris de joie en l'apercevant: Remy venait de promettre que sa blessure serait guérie avant trois semaines.

Diane posa un doigt sur ses lèvres : c'était sa manière de saluer.

Il fallut raconter au comte toute l'histoire de la commission dont le duc d'Anjou avait chargé Bussy, la visite à la cour, le malaise du roi, la froide mine des mignons.

Froide mine fut le mot dont se servit Bussy. Diane ne fit qu'en rire.

Monsoreau, tout pensif à ces nouvelles, pria Bussy de se pencher vers lui. et lui dit à l'oreille:

— Il y a encore des projets sous jeu, n'est-ce pas?

— Je le crois, répliqua Bussy.

— Croyez-moi. dit Monsoreau, ne vous compromettez pas pour ce vilain homme; je le connais, il est perfide, je vous réponds qu'il n'hésite jamais au bord d'une trahison.

— Je le sais, dit Bussy avec un sourire qui rappela au comte la circonstance dans laquelle lui, Bussy, avait souffert de cette trahison du duc.

— C'est que, voyez-vous. dit Monsoreau, vous êtes mon ami, et je veux vous mettre en garde. Au surplus, chaque fois que vous aurez une position difficile, demandez moi conseil.

— Monsieur! Monsieur! il faut dormir après le pansement, dit Remy; allons, dormez!

— Oui, cher docteur. Mon ami, faites donc un tour de promenade avec Madame de Monsoreau, dit le comte. On dit que le jardin est charmant cette année.

— A vos ordres, répondit Bussy.

XX.

LES PRÉCAUTIONS DE M. DE MONSOREAU.

Saint-Luc avait raison, Jeanne avait raison; au bout de huit jours, Bussy s'en était aperçu, et leur rendait pleinement justice.

Etre un homme d'autrefois eût été grand et beau pour la postérité; mais c'était n'être plus qu'un vieil homme, et Bussy, oublieux de Plutarque qui avait cessé d'être son auteur favori depuis que l'amour l'avait corrompu; Bussy, beau comme Alcibiade, ne se souciant plus que du présent, se montrait désormais peu friand d'un article d'histoire près de Scipion ou de Bayard, en leurs jours de continence.

Diane était plus simple, plus nature, comme on dit aujourd'hui. Elle se laissait aller aux deux instincts que le misanthrope Figaro reconnaît innés dans l'espèce, aimer et tromper. Elle n'avait jamais eu l'idée de pousser jusqu'à la spéculation philosophique, ses opinions sur ce que Charron et Montaigne appellent l'*honneste*. — Aimer Bussy, c'était sa logique, — n'être qu'à Bussy, c'était sa morale, — frissonner de tout son corps au simple contact de sa main effleurée, c'était sa métaphysique.

M. de Monsoreau, — il y avait déjà quinze jours que l'accident lui était arrivé, — M. de Monsoreau, disons-nous, se portait de mieux en mieux. Il avait évité la fièvre, grâce aux applications d'eau froide, ce nouveau remède, que le hasard ou plutôt la Providence, avait découvert à Ambroise Paré, quand il éprouva tout-à-coup une grande secousse: il apprit que M. le duc d'Anjou venait d'arriver à Paris avec la reine-mère et ses Angevins.

Le comte avait raison de s'inquiéter; car, le lendemain de son arrivée, le prince, sous prétexte de venir prendre de ses nouvelles, se présenta dans son hôtel de la rue des Petits-Pères: il n'y a pas moyen de fermer sa porte à une Altesse Royale qui vous donne une preuve d'un si tendre intérêt. M. de Monsoreau reçut le prince, et le prince fut charmant pour le grand-veneur et surtout pour sa femme.

Aussitôt le prince sorti, M. de Monsoreau appela Diane, s'appuya sur son bras, et, malgré les cris de Remy, fit trois fois le tour de son fauteuil.

Après quoi il se rassit dans ce même fauteuil autour duquel il venait, comme nous l'avons dit, de tracer une triple ligne de circonvallation;

il avait l'air très satisfait, et Diane devina à son sourire qu'il méditait quelque sournoiserie.

Mais ceci rentre dans l'histoire privée de la maison de Monsoreau. Revenons donc à l'arrivée de M. le duc d'Anjou, laquelle appartient à la partie épique de ce livre.

Ce ne fut pas, comme on le pense bien, un jour indifférent aux observateurs que le jour où Monseigneur François de Valois fit sa rentrée au Louvre. Voici ce qu'ils remarquèrent :

Beaucoup de morgue de la part du roi.

Une grande tiédeur de la part de la reine-mère.

Et une humble insolence de la part de M. le duc d'Anjou, qui semblait dire :

— Pourquoi diable me rappelez-vous si vous me faites, quand j'arrive, cette fâcheuse mine ?

Toute cette réception était assaisonnée des regards rutilans, flamboyans, dévorans de MM. de Livarot, de Ribérac et d'Entraguet, lesquels prévenus par Bussy, étaient bien aises de faire comprendre à leurs futurs adversaires, que s'il y avait empêchement au combat, cet empêchement pour sûr ne viendrait point de leur part.

Chicot, ce jour-là, fit plus d'allées et de venues, que César la veille de la bataille de Pharsale.

Puis tout rentra dans un calme plat.

Le surlendemain de sa rentrée au Louvre, le duc d'Anjou vint faire une seconde visite au blessé.

Monsoreau, instruit des moindres particularités de l'entrevue du roi avec son frère, caressa du geste et de la voix M. le duc d'Anjou, pour l'entretenir dans les plus hostiles dispositions.

Puis comme il allait de mieux en mieux, quand le duc fut parti, il reprit le bras de sa femme, et, au lieu de faire trois fois le tour de son fauteuil, il fit une fois le tour de sa chambre.

Après quoi il se rassit d'un air encore plus satisfait que la première fois.

Le même soir Diane prévint Bussy que M. de Monsoreau méditait bien certainement quelque chose.

Un instant après, Monsoreau et Bussy se trouvèrent seuls.

— Quand je pense, dit Monsoreau à Bussy, que ce prince, qui me fait si bonne mine, est mon ennemi mortel, et que c'est lui qui m'a fait assassiner par M. de Saint-Luc.

— Oh ! assassiner ! dit Bussy ; prenez garde, monsieur le comte, Saint-Luc est bon gentilhomme, et vous avouez vous-même que vous l'aviez provoqué, que vous aviez tiré l'épée le premier et que vous avez reçu le coup en combattant.

— D'accord, mais il n'en est pas moins vrai qu'il obéissait aux instigations de M. le duc d'Anjou.

— Ecoutez, dit Bussy, je connais le duc, et surtout je connais M. de Saint-Luc ; je dois vous dire que M. de Saint-Luc est tout entier au roi et pas du tout au prince. Ah ! si votre coup d'épée vous venait d'Antraguet, de Livarot ou de Ribérac, je ne dis pas... mais de Saint-Luc...

— Vous ne connaissez pas l'histoire de France comme je la connais, mon cher monsieur de Bussy, dit Monsoreau, obstiné dans son opinion.

Bussy eût pu lui répondre que s'il connaissait mal l'histoire de France, il connaissait en échange parfaitement celle de l'Anjou, et surtout de la partie de l'Anjou où était enclavé Méridor.

Enfin Monsoreau en vint à se lever et à descendre dans le jardin.

— Cela me suffit, dit-il en remontant. Ce soir, nous déménagerons.

— Pourquoi cela ? dit Remy. Est-ce que vous n'êtes pas en bon air dans la rue des Petits-Pères, ou la distraction vous manque t-elle ?

— Au contraire, dit Monsoreau, j'en ai trop de distraction ; M. d'Anjou me fatigue avec ses visites ; il amène toujours avec lui une trentaine de gentilshommes, et le bruit de leurs éperons m'agace horriblement les nerfs.

— Mais où allez-vous ?

— J'ai ordonné qu'on mît en état ma petite maison des Tournelles.

Bussy et Diane, car Bussy était toujours là, échangèrent un regard amoureux de souvenir.

— Comment ! cette bicoque, s'écria étourdiment Remy.

— Ah ! ah ! vous la connaissez, fit Monsoreau.

— Pardieu ! dit le jeune homme qui ne connaît pas les habitations de M. le grand-veneur de France, et surtout quand on a demeuré rue Beautreillis ?

Monsoreau par habitude roula quelque vague soupçon dans son esprit.

— Oui, oui, j'irai là, dit-il, et j'y serai bien. On n'y peut recevoir que quatre personnes au plus. C'est une forteresse, et par la fenêtre on voit à trois cents pas de distance ceux qui viennent vous faire visite.

— De sorte ? demanda Remy.

— De sorte qu'on peut les éviter quand on veut, dit Monsoreau, surtout lorsqu'on se porte bien.

Bussy se mordit les lèvres. il craignait qu'il ne vînt un temps où Monsoreau l'éviterait à son tour.

Diane soupira. Elle se souvenait avoir vu, dans cette petite maison, Bussy blessé et évanoui sur son lit.

Remy réfléchit ; aussi fut il le premier des trois qui parla.

— Vous ne pouvez pas, dit-il.

— Et pourquoi cela? s'il vous plaît, monsieur le docteur.

— Parce qu'un grand-veneur de France a des réceptions à faire, des valets à entretenir, des équipages à soigner. Qu'il ait un palais pour ses chiens, cela se conçoit, mais qu'il ait un chenil pour lui, c'est impossible.

— Hum! fit Monsoreau d'un ton qui voulait dire : c'est vrai.

— Et puis, dit Remy, car je suis le médecin du cœur comme celui du corps, ce n'est pas votre séjour ici qui vous préoccupe.

— Qu'est-ce donc?

— C'est celui de madame.

— Eh bien?

— Eh bien! faites déménager la comtesse.

— M'en séparer, s'écria Monsoreau en fixant sur Diane un regard où il y avait certes plus de colère que d'amour.

— Alors, séparez-vous de votre charge, donnez votre démission de grand-veneur; je crois que ce serait sage, car vraiment ou vous ferez ou vous ne ferez pas votre service. Si vous ne le faites pas, vous mécontenterez le roi, et si vous le faites...

— Je ferai ce qu'il faudra faire, dit Monsoreau, les dents serrées, mais je ne quitterai pas la comtesse.

Le comte achevait ces mots, lorsqu'on entendit dans la cour un grand bruit de chevaux et de voix.

Monsoreau frémit.

— Encore le duc! murmura-t-il.

— Oui, justement, dit Remy en allant à la fenêtre.

Le jeune homme n'avait point achevé, que grâce au privilége qu'ont les princes d'entrer sans être annoncés, le duc entra dans la chambre.

Monsoreau était aux aguets; il vit que le premier coup-d'œil de François avait été pour Diane.

Bientôt les galanteries intarissables du duc l'éclairèrent mieux encore, il apportait à Diane un de ces rares bijoux comme en faisaient trois ou quatre en leur vie ces patiens et généreux artistes qui illustrèrent un temps où, malgré cette lenteur à les produire, les chefs-d'œuvre étaient plus fréquens qu'aujourd'hui.

C'était un charmant poignard au manche d'or ciselé; ce manche était un flacon; sur la lame courait toute une chasse, burinée avec un merveilleux talent : chiens, chevaux, chasseurs, gibier, arbres et ciel s'y confondaient dans un pêle-mêle harmonieux qui forçait le regard à demeurer long-temps fixé sur cette lame d'azur et d'or.

— Voyons, dit Monsoreau, qui craignait qu'il n'y eût quelque billet caché dans le manche.

Le prince alla au-devant de cette crainte en le séparant en deux parties.

— A vous, qui êtes chasseur, la lame, dit-il; à la comtesse le manche. Bonjour, Bussy, vous voilà donc ami intime avec le comte, maintenant?

Diane rougit.

Bussy, au contraire, demeura assez maître de lui-même.

— Monseigneur, dit-il, vous oubliez que Votre Altesse elle même m'a chargé ce matin de venir savoir des nouvelles de M. de Monsoreau. J'ai obéi comme toujours, aux ordres de Votre Altesse.

— C'est vrai, dit le duc.

Puis il alla s'asseoir près de Diane et lui parla bas.

Au bout d'un instant :

— Comte, dit-il, il fait horriblement chaud dans cette chambre de malade. Je vois que la comtesse étouffe, et je vais lui offrir le bras pour lui faire faire un tour de jardin.

Le mari et l'amant échangèrent un regard courroucé.

Diane, invitée à descendre, se leva et posa son bras sur celui du prince.

— Donnez-moi le bras, dit Monsoreau à Bussy.

Et Monsoreau descendit derrière sa femme.

— Ah! ah! dit le duc, il paraît que vous allez tout-à-fait bien?

— Oui, monseigneur, et j'espère être bientôt en état de pouvoir accompagner Mme de Monsoreau partout où elle ira.

— Bon! mais en attendant il ne faut pas vous fatiguer.

Monsoreau, lui-même, sentait combien était juste la recommandation du prince.

Il s'assit à un endroit d'où il pouvait ne le point perdre de vue.

— Tenez, comte, dit-il à Bussy, si vous étiez bien aimable, dès ce soir, vous escorteriez Mme de Monsoreau jusqu'à mon petit hôtel de la Bastille; je l'y aime mieux qu'ici, en vérité. Arrachée à Méridor aux griffes de ce vautour, je ne le laisserai pas la dévorer à Paris.

— Non pas, monsieur, dit Remy à son maître, non pas, vous ne pouvez accepter.

— Et pourquoi cela? dit Bussy.

— Parce que vous êtes à M. d'Anjou, et que M. d'Anjou ne vous pardonnerait jamais d'avoir aidé M. de Monsoreau à lui jouer un pareil tour.

— Que m'importe! allait s'écrier l'impétueux jeune homme, lorsqu'un coup d'œil de Remy lui indiqua qu'il se devait taire.

Monsoreau réfléchissait.

— Remy a raison, dit-il, ce n'est point de vous que je dois réclamer un pareil service; j'irai moi-même la conduire, car, demain ou après-demain, je serai en mesure d'habiter cette maison.

— Folie, dit Bussy, vous perdrez votre charge.

— C'est possible, dit le comte, mais je garderai ma femme.

Et il accompagna ces paroles d'un froncement de sourcils qui fit soupirer Bussy.

En effet, le soir même, le comte conduisit sa femme à sa maison des Tournelles, bien connue de nos lecteurs.

Remy aida le convalescent à s'y installer.

Puis, comme c'était un homme d'un dévoûment à toute épreuve, comme il comprit que, dans ce local resserré, Bussy aurait grand besoin de lui pour servir ses amours menacées, il se rapprocha de Gertrude, qui commença par le battre, et finit par lui pardonner.

Diane reprit sa chambre, située sur le devant, cette chambre au portrait, et au lit de damas blanc et or.

Un corridor seulement séparait cette chambre de celle du comte de Monsoreau.

Bussy s'arrachait des poignées de cheveux.

Saint-Luc prétendait que les échelles de corde étant arrivées à leur plus haute perfection, elles pouvaient à merveille remplacer les escaliers.

Monsoreau se frottait les mains et souriait en songeant au dépit de M. le duc d'Anjou.

SIXIEME PARTIE.

I.

UNE VISITE A LA MAISON DES TOURNELLES.

La surexcitation tient lieu à quelques hommes de passion réelle, comme la faim donne au loup et à la hyène une apparence de courage.

C'était sous l'impression d'un sentiment pareil que M. d'Anjou, dont le dépit ne pourrait se décrire lorsqu'il ne retrouva plus Diane à Méridor, était revenu à Paris ; à son retour il était presque amoureux de cette femme, et cela justement parce qu'on la lui enlevait.

Il en résultait que sa haine pour Monsoreau, haine qui datait du jour où il avait appris que le comte le trahissait : il en résultait, disons-nous, que sa haine s'était changée en une sorte de fureur, d'autant plus dangereuse, qu'ayant expérimenté déjà le caractère énergique du comte, il voulait se tenir prêt à frapper sans donner prise sur lui-même.

D'un autre côté, il n'avait pas renoncé à ses espérances politiques ; bien au contraire, et l'assurance qu'il avait prise de sa propre importance, l'avait grandi à ses propres yeux. A peine de retour à Paris, il avait donc recommencé ses ténébreuses et souterraines machinations. Le moment était favorable : bon nombre de ces conspirateurs chancelans, qui sont dévoués au succès, rassurés par l'espèce de triomphe que la faiblesse du roi et l'astuce de Catherine venaient de donner aux Angevins, s'empressaient autour du duc d'Anjou, ralliant ainsi par des fils imperceptibles, mais puissans, la cause du prince à celle des Guise, qui demeuraient prudemment dans l'ombre, et qui gardaient un silence dont Chicot se trouvait fort alarmé.

Au reste, plus d'épanchement politique du duc envers Bussy ; une hypocrisie amicale, voilà tout. Le prince était vaguement troublé d'avoir vu le jeune homme chez Monsoreau, et il lui gardait rancune de cette confiance que Monsoreau, si défiant, avait néanmoins envers lui.

Il s'effrayait aussi de cette joie qui épanouissait le visage de Diane, de ces fraîches couleurs qui la rendaient si désirable, d'adorable qu'elle était. Le prince savait que les fleurs ne se colorent et ne se parfument qu'au soleil, et les femmes qu'à l'amour. Diane était visiblement heureuse, et pour le prince, toujours malveillant et soucieux, le bonheur d'autrui semblait une hostilité.

Né prince, devenu puissant par une route sombre et tortueuse, décidé à se servir de la force, soit pour ses amours, soit pour ses vengeances, depuis que la force lui avait réussi ; bien conseillé d'ailleurs par Aurilly, le duc pensa qu'il serait honteux pour lui d'être ainsi arrêté dans ses désirs par des obstacles aussi ridicules que le sont une jalousie de mari et une répugnance de femme.

Un jour qu'il avait mal dormi, et qu'il avait passé la nuit à poursuivre ces mauvais rêves qu'on fait dans un demi sommeil fiévreux, il sentit qu'il était monté au ton de ses désirs, et commanda ses équipages pour aller voir Monsoreau.

Monsoreau, comme on le sait, était parti pour sa maison des Tournelles.

Le prince sourit à cette annonce. C'était la petite pièce de la comédie de Méridor. Il s'enquit, mais pour la forme seulement, de l'endroit où était située cette maison ; on lui répondit que c'était sur la place Saint-Antoine, et, se retournant alors vers Bussy, qui l'avait accompagné :

— Puisqu'il est aux Tournelles, dit-il, allons aux Tournelles.

L'escorte se remit en marche, et bientôt tout le quartier fut en rumeur par la présence de ces vingt-quatre beaux gentilshommes, qui composaient d'ordinaire la suite du prince, et qui avaient chacun deux laquais et trois chevaux.

Le prince connaissait bien la maison et la porte; Bussy ne la connaissait pas moins bien que lui. Ils s'arrêtèrent tous deux devant la porte, s'engagèrent dans l'allée et montèrent tous deux; seulement, le prince entra dans les appartemens, et Bussy demeura sur le palier.

Il résulta de cet arrangement, que le prince, qui paraissait le privilégié, ne vit que Monsoreau, lequel le reçut couché sur une chaise longue, tandis que Bussy fut reçu dans les bras de Diane, qui l'étreignit fort tendrement, tandis que Gertrude faisait le guet.

Monsoreau, naturellement pâle, devint livide, en apercevant le prince. C'était sa vision terrible.

— Monseigneur! dit-il, frissonnant de contrariété; monseigneur, dans cette pauvre maison! en vérité, c'est trop d'honneur pour le peu que je suis.

L'ironie était visible, car à peine le comte se donnait-il la peine de la déguiser.

Cependant le prince ne parut aucunement la remarquer, et s'approchant du convalescent avec un sourire :

— Partout où va un ami souffrant, dit-il, j'irai pour demander de ses nouvelles.

— En vérité, prince, Votre Altesse a dit le mot, je crois.

— Je l'ai dit, mon cher comte; comment allez-vous?

— Beaucoup mieux, Monseigneur; je me lève, je vais, je viens, et, dans huit jours, il n'y paraîtra plus.

— Est-ce votre médecin qui vous a prescrit l'air de la Bastille? demanda le prince avec l'accent le plus candide du monde.

— Oui, monseigneur.

— N'étiez-vous pas bien rue des Petits-Pères?

— Non, monseigneur, j'y recevais trop de monde, et ce monde menait trop grand bruit.

Le comte prononça ces paroles avec un ton de fermeté qui n'échappa point au prince, et cependant le prince ne parut point y faire attention.

— Mais, vous n'avez point de jardin ici, ce me semble, dit il.

— Le jardin me faisait tort, monseigneur, répondit Monsoreau.

— Mais où vous promeniez-vous, mon cher?

— Justement, monseigneur: je ne me promenais pas.

Le prince se mordit les lèvres, et se renversa sur sa chaise.

— Vous savez, comte, dit-il après un moment de silence, que l'on demande beaucoup votre charge de grand-veneur au roi?

— Bah! et sous quel prétexte, monseigneur?

— Beaucoup prétendent que vous êtes mort.

— Oh! monseigneur, j'en suis sûr, je réponds que je ne le suis pas.

— Moi, je ne réponds rien du tout, vous vous enterrez, mon cher, donc vous êtes mort.

Monsoreau se mordit les lèvres à son tour.

— Que voulez-vous, monseigneur? dit-il, je perdrai mes charges.

— Vraiment?

— Oui, il y a des choses que je leur préfère.

— Ah! fit le prince, c'est fort désintéressé de votre part.

— Je suis fait ainsi, monseigneur.

— En ce cas, puisque vous êtes ainsi fait, vous ne trouveriez pas mauvais que le roi le sût.

— Qui le lui dirait?

— Dam! s'il m'interroge, il faudra bien que je lui répète notre conversation.

— Ma foi, monseigneur, si l'on répétait au roi tout ce qui se dit à Paris, sa majesté n'aurait pas assez de ses deux oreilles.

— Que se dit-il donc à Paris, monsieur? dit le prince en se retournant vers le comte aussi vivement que si un serpent l'eût piqué.

Monsoreau vit que, tout doucement, la conversation avait pris une tournure un peu trop sérieuse pour un convalescent n'ayant pas encore toute liberté d'agir; il calma la colère qui bouillonnait au fond de son âme, et, prenant un visage indifférent :

— Que sais-je? moi, pauvre paralytique, dit-il, les événemens passent, et j'en aperçois à peine l'ombre. Si le roi est dépité de me voir si mal faire son service, il a tort.

— Comment cela?

— Sans doute, mon accident...

— Eh bien!

— Vient un peu de sa faute.

— Expliquez-vous.

— Dam! M. de Saint-Luc, qui m'a donné ce coup d'épée, n'est-il pas des plus chers amis du roi? C'est le roi qui lui a montré la botte secrète à l'aide de laquelle il m'a troué la poitrine, et rien ne me dit même que ce ne soit pas le roi qui me l'ait tout doucement dépêché.

Le duc d'Anjou fit presque un signe d'approbation.

— Vous avez raison, dit-il; mais enfin le roi est le roi.

— Jusqu'à ce qu'il ne le soit plus, n'est-ce pas? dit Monsoreau.

Le duc tressaillit.

— A propos, dit-il, Mme de Monsoreau ne loge-t-elle donc pas ici?

— Monseigneur, elle est malade en ce moment, sans quoi elle serait déjà venue vous présenter ses très humbles hommages.

— Malade? Pauvre femme!

— Oui, monseigneur.

— Le chagrin de vous avoir vu souffrir?

— D'abord; puis la fatigue de cette translation.

— Espérons que l'indisposition sera de cour-

te durée, mon cher comte. Vous avez un médecin si habile.

Et il leva le siége.

— Le fait est, dit Monsoreau, que ce cher Remy m'a admirablement soigné.

— Mais c'est le médecin de Bussy que vous me nommez-là.

— Le comte me l'a donné, en effet, monseigneur.

— Vous êtes donc très lié avec Bussy ?

— C'est mon meilleur, je devrais même dire, c'est mon seul ami, répondit froidement Monsoreau.

— Adieu, comte. dit le prince en soulevant la portière de damas.

Au même instant et comme il passait la tête sous la tapisserie, il crut voir comme un bout de robe s'effacer dans la chambre voisine, et Bussy apparut tout à coup à son poste au milieu du corridor.

Le soupçon grandit chez le duc.

— Nous partons, dit-il à Bussy.

Bussy, sans répondre, descendit aussitôt pour donner à l'escorte l'ordre de se préparer, mais peut-être bien aussi pour cacher sa rougeur au prince.

Le duc, resté seul sur le palier, essaya de pénétrer dans le corridor, où il avait vu disparaître la robe de soie.

Mais, en se retournant, il remarqua que Monsoreau l'avait suivi et se tenait debout, pâle et appuyé au chambranle, sur le seuil de la porte.

— Votre altesse se trompe de chemin, dit froidement le comte.

— C'est vrai. balbutia le duc, merci!

Et il descendit, la rage dans le cœur.

Pendant toute la route, qui était longue cependant, Bussy et lui n'échangèrent pas une seule parole.

Bussy quitta le duc à la porte de son hôtel.

Lorsque le duc fut rentré, et seul dans son cabinet, Aurilly s'y glissa mystérieusement.

— Eh bien ! dit le duc en l'apercevant, je suis baffoué par le mari.

— Et peut-être aussi par l'amant, monseigneur, dit le musicien.

— Que dis-tu ?

— La vérité, altesse.

— Achève, alors.

— Ecoutez, monseigneur, j'espère que vous me pardonnerez, car c'était pour le service de votre altesse.

— Va, c'est convenu, je te pardonne d'avance.

— Eh bien ! j'ai guetté sous un hangar de la cour, après que vous fûtes monté.

— Ah! ah! Et tu as vu ?

— J'ai vu paraître une robe de femme, j'ai vu cette femme se pencher, j'ai vu deux bras se nouer autour de son cou; et, comme mon oreille est exercée, j'ai entendu fort distinctement le bruit d'un long et tendre baiser.

— Mais quel était l'homme ? demanda le duc. L'as-tu reconnu, lui ?

— Je ne puis reconnaître des bras, dit Aurilly; les bras n'ont pas de visage, monseigneur.

— Oui, mais on peut reconnaître des gants.

— En effet, il m'a semblé...

— Que tu les reconnaissais, n'est-ce pas ? Allons donc.

— Mais ce n'est qu'une présomption.

— N'importe, dis toujours.

— Eh bien ! monseigneur, il m'a semblé que c'étaient les gants de M. de Bussy.

— Des gants de buffle brodés d'or, n'est-ce pas ? s'écria le duc, aux yeux duquel disparut tout-à-coup le nuage qui voilait la vérité.

— De buffle, brodés d'or ! oui, monseigneur, c'est cela, répéta Aurilly.

— Ah ! Bussy; oui, Bussy ! c'est Bussy ! s'écria de nouveau le duc; aveugle que j'étais, ou plutôt, non; je n'étais pas aveugle. Seulement, je ne pouvais croire à tant d'audace.

— Prenez-y garde, dit Aurilly, il me semble que votre altesse parle bien haut.

— Bussy. répéta encore une fois le duc, se rappelant mille circonstances qui avaient passé inaperçues, et qui maintenant repassaient grandissantes devant ses yeux.

— Cependant, monseigneur, dit Aurilly, il ne faudrait pas croire trop légèrement; ne pouvait-il y avoir un homme caché dans la chambre de Mme de Monsoreau ?

— Oui, sans doute, mais Bussy, Bussy qui était dans le corridor, l'aurait vu, cet homme !

— C'est vrai, monseigneur !

— Et puis les gants, les gants !

— C'est encore vrai ; et puis, outre le bruit du baiser, j'ai encore entendu...

— Quoi ?

— Trois mots.

— Lesquels ?

— Les voici : A demain soir.

— O mon Dieu !

— De sorte que si nous voulions, monseigneur, un peu recommencer cet exercice que nous faisions autrefois, eh bien ! nous serions sûrs.

— Aurilly, demain soir, nous recommencerons.

— Votre altesse sait que je suis à ses ordres.

— Bien. Ah ! Bussy ! répéta le duc entre ses dents, Bussy traître à son seigneur ! Bussy. cet épouvantail de tous ! Bussy l'honnête homme... Bussy qui ne veut pas que je sois roi de France !...

Et le duc, souriant avec une infernale joie, congédia Aurilly pour réfléchir à son aise.

II.

LES GUETTEURS.

Aurilly et le duc d'Anjou se tinrent mutuel-

lement parole : le duc retint près de lui Bussy tant qu'il put pendant le jour, afin de ne perdre aucune de ses démarches.

Bussy ne demandait pas mieux que de faire pendant le jour sa cour au prince ; de cette façon il avait la soirée libre. C'était sa méthode, et il la pratiquait même sans arrière-pensée.

A dix heures du soir il s'enveloppa de son manteau, et, son échelle sous le bras, il s'achemina vers la Bastille.

Le duc, qui ignorait que Bussy avait une échelle dans son antichambre, qui ne pouvait croire que l'on marchât seul ainsi dans les rues de Paris, le duc qui pensait que Bussy passerait par son hôtel pour prendre un cheval et un serviteur, perdit dix minutes en apprêts ; pendant ces dix minutes. Bussy, leste et amoureux, avait déjà fait les trois quarts du chemin.

Bussy fut heureux comme le sont ordinairement les gens hardis ; il ne fit aucune mauvaise rencontre par les chemins, et. en approchant, il vit de la lumière aux vitres.

C'était le signal convenu entre lui et Diane.

Il jeta son échelle au balcon ; cette échelle, munie de six crampons placés en sens inverses, accrochait toujours quelque chose.

Au bruit, Diane éteignit sa lampe et ouvrit la fenêtre pour assurer l'échelle.

La chose fut faite en un instant.

Diane jeta les yeux sur la place, elle fouilla du regard tous les coins et recoins : la place lui parut déserte.

Alors elle fit signe à Bussy qu'il pouvait monter.

Bussy, sur ce signe, escalada les échelons deux à deux ; il y en avait dix, ce fut l'affaire de cinq enjambées, c'est-à-dire de cinq secondes.

Ce moment avait été heureusement choisi, car. tandis que Bussy montait par la fenêtre, M de Monsoreau, après avoir écouté patiemment pendant plus de dix minutes à la porte de sa femme, descendait péniblement l'escalier, appuyé sur le bras d'un valet de confiance, lequel remplaçait Remy avec avantage. toutes les fois qu'il ne s'agissait ni d'appareils, ni de topiques.

Cette double manœuvre, qu'on eût dit combinée par un habile stratégiste, s'exécuta de cette façon, que Monsoreau ouvrait la porte de la rue, juste au moment où Bussy retirait son échelle et où Diane fermait sa fenêtre.

Monsoreau se trouva dans la rue ; mais, nous l'avons dit, la rue était déserte et le comte ne vit rien.

— Aurais je été mal renseigné ? demanda Monsoreau à son domestique.

— Non, Monseigneur, répondit celui-ci ; je quitte l'hôtel d'Anjou, et le maître palefrenier, qui est de mes amis, m'a dit positivement que Monseigneur avait commandé deux chevaux pour ce soir : maintenant, Monseigneur, peut-être était-ce pour aller tout autre part qu'ici.

— Où veux-tu qu'il aille ? dit Monsoreau d'un air sombre.

Le comte était comme tous les jaloux qui ne croient pas que le reste de l'humanité puisse être préoccupé d'autre chose que de les tourmenter.

Il regarda autour de lui une seconde fois.

— Peut-être eussé-je mieux fait de rester dans la chambre de Diane, murmura-t-il. Mais peut-être ont-ils des signaux pour correspondre ; elle l'eût prévenu de ma présence, et je n'eusse rien su. Mieux vaut encore guetter du dehors. comme nous en sommes convenus. Voyons. conduis-moi à cette cachette de laquelle tu prétends que l'on peut tout voir.

— Venez, Monseigneur, dit le valet.

Monsoreau s'avança, moitié s'appuyant au bras de son domestique, moitié se soutenant au mur.

En effet, à vingt ou vingt-cinq pas de la porte, du côté de la Bastille, se trouvait un énorme tas de pierres provenant de maisons démolies et servant de fortifications aux enfans du quartier lorsqu'ils simulaient des combats, restes populaires des Armagnacs et des Bourguignons.

Au milieu de ce tas de pierres le valet avait pratiqué une espèce de guérite qui pouvait facilement contenir et cacher deux personnes.

Il étendit un manteau sur ces pierres, et Monsoreau s'accroupit dessus.

Le valet se plaça aux pieds du comte.

Un mousqueton tout chargé était posé à tout événement à côté d'eux.

Le valet voulut apprêter la mèche de l'arme, mais Monsoreau l'arrêta.

— Un instant, dit-il, il sera toujours temps. C'est gibier royal que celui que nous éventons, et il y a peine de la hart pour quiconque porte la main sur lui.

Et ses yeux, ardens comme ceux d'un loup embusqué dans le voisinage d'une bergerie, se portaient des fenêtres de Diane dans les profondeurs du faubourg, et des profondeurs du faubourg dans les rues adjacentes, car il désirait surprendre et craignait d'être surpris.

Diane avait prudemment fermé ses épais rideaux de tapisserie, en sorte qu'à leur bordure seulement filtrait un rayon lumineux, qui dénonçait la vie dans cette maison absolument noire.

Monsoreau n'était pas embusqué depuis dix minutes, que deux chevaux parurent à l'embouchure de la rue Saint-Antoine.

Le valet ne parla point, mais il étendit la main dans la direction des deux chevaux.

— Oui, dit Monsoreau. je vois.

Les deux cavaliers mirent pied à terre à l'angle de l'hôtel des Tournelles, et ils attachèrent leurs chevaux aux anneaux de fer disposés dans la muraille à cet effet.

— Monseigneur, dit Aurilly, je crois que

nous arrivons trop tard ; il sera parti directement de votre hôtel : il avait dix minutes d'avance sur vous, il est entré.

— Soit, dit le prince, si nous ne l'avons pas vu entrer, nous le verrons sortir.

— Oui, mais quand ? dit d'Aurilly.

— Quand nous voudrons, dit le prince.

— Serait-ce trop de curiosité que de vous demander comment vous comptez vous y prendre ? Monseigneur.

— Rien de plus facile. Nous n'avons qu'à heurter à la porte, l'un de nous, c'est-à-dire toi, par exemple, sous prétexte que tu viens demander des nouvelles de M. de Monsoreau. Tout amoureux s'effraie au bruit. Alors, toi entré dans la maison, lui sort par la fenêtre, et moi, qui serai resté dehors, je le verrai déguerpir.

— Et le Monsoreau ?

— Que diable veux-tu qu'il dise ? C'est mon ami, je suis inquiet, je fais demander de ses nouvelles, parce que je lui ai trouvé mauvaise mine dans la journée ; rien de plus simple.

— C'est on ne peut plus ingénieux, Monseigneur, dit Aurilly.

— Entends-tu ce qu'ils disent ? demanda Monsoreau à son valet.

— Non, monseigneur, mais s'ils continuent de parler, nous ne pouvons manquer de les entendre, puisqu'ils viennent de ce côté.

— Monseigneur, dit Aurilly, voici un tas de pierres qui semble fait exprès pour cacher Votre Altesse.

— Oui ; mais attends, peut-être y a-t-il moyen de voir à travers les fentes des rideaux.

En effet, comme nous l'avons dit, Diane avait rallumé ou rapproché la lampe, et une légère lueur filtrait du dedans au dehors.

Le duc et Aurilly tournèrent et retournèrent pendant plus de dix minutes, afin de chercher un point d'où leurs regards pussent pénétrer dans l'intérieur de la chambre.

Pendant ces différentes évolutions, Monsoreau bouillonnait d'impatience, et arrêtait souvent sa main sur le canon du mousquet, moins froid que cette main.

— Oh ! souffrirai je cela ? murmurait-il ; dévorerai-je encore cet affront ? Non, non ; tant pis, ma patience est à bout. Mordieu ! ne pouvoir ni dormir, ni veiller, ni même souffrir tranquille, parce qu'un caprice honteux s'est logé dans le cerveau oisif de ce misérable prince. Non, je ne suis pas un valet complaisant ; je suis le comte de Monsoreau, et, qu'il vienne de ce côté, je lui fais, sur mon honneur, sauter la cervelle. Allume la mèche, René, allume.

En ce moment, justement, le prince, voyant qu'il était impossible à ses regards de pénétrer à travers l'obstacle, le prince en était revenu à son projet, et il s'apprêtait à se cacher dans les décombres, tandis qu'Aurilly allait frapper à la porte, quand, tout à coup, oubliant la distance qu'il y avait entre lui et le prince, Aurilly posa vivement sa main sur le bras du duc d'Anjou.

— Eh bien, monsieur, dit le prince étonné, qu'y a-t-il ?

— Venez, monseigneur, dit Aurilly.

— Mais, pourquoi cela ?

— Ne voyez-vous rien briller à gauche ? Venez, monseigneur, venez.

— En effet, je vois comme une étincelle au milieu de ces pierres.

— C'est la mèche d'un mousquet ou d'une arquebuse, monseigneur.

— Ah ! ah ! fit le duc, et qui diable peut être embusqué là ?

— Quelque ami ou quelque serviteur de Bussy ; éloignons-nous, faisons un détour et revenons d'un autre côté ; le serviteur donnera l'alarme, et nous verrons Bussy descendre par la fenêtre.

— En effet, tu as raison, dit le duc, viens.

Tous deux traversèrent la rue pour regagner la place où ils avaient attaché leurs chevaux.

— Ils s'en vont, dit le valet.

— Oui, dit Monsoreau, les as-tu reconnus ?

— Mais il me semble, à moi, que c'est le prince et Aurilly.

— Justement ; mais tout à l'heure j'en serai plus sûr encore.

— Que va faire monseigneur ?

— Viens !

Pendant ce temps, le duc et Aurilly tournaient par la rue Sainte-Catherine, avec l'intention de longer les jardins et de revenir par le boulevard de la Bastille.

Monsoreau rentrait et ordonnait de préparer sa litière.

Ce qu'avait prédit le duc arriva ; au bruit que fit Monsoreau, Bussy prit l'alarme ; la lumière s'éteignit de nouveau, la fenêtre se rouvrit, l'échelle de corde fut fixée, et Bussy, à son grand regret, obligé de fuir sans avoir, comme Roméo, vu se lever le premier rayon du jour et entendu chanter l'alouette.

Au moment où il mettait pied à terre et où Diane lui envoyait l'échelle, le duc et Aurilly débouchaient à l'angle de la Bastille ; ils virent, juste au dessous de la fenêtre de la belle Diane, une ombre suspendue entre le ciel et la terre ; mais cette ombre disparut presque aussitôt au coin de la rue Saint-Paul.

— Monsieur, disait le valet, nous allons réveiller toute la maison.

— Qu'importe ? répondit Monsoreau furieux ; je suis le maître ici, ce me semble, et j'ai bien le droit de faire chez moi ce que voulait y faire M. le duc d'Anjou.

La litière était prête ; Monsoreau envoya chercher deux de ses gens qui logeaient rue des Tournelles, et lorsque ces gens, qui avaient l'habitude de l'accompagner depuis sa blessure, furent arrivés et eurent pris place aux deux

portières, la machine partit au trot de deux robustes chevaux. et en moins d'un quart d'heure fut à la porte de l'hôtel d'Anjou.

Le duc et Aurilly venaient de rentrer depuis si peu de temps, que leurs chevaux n'étaient pas encore débridés.

Monsoreau, qui avait ses entrées libres chez le prince, parut sur le seuil juste au moment où celui-ci, après avoir jeté son feutre sur un fauteuil, tendait ses bottes à un valet de chambre.

Cependant un valet qui l'avait précédé de quelques pas, annonça M. le grand-veneur.

La foudre brisant les vitres de la chambre du prince, n'eût pas plus étonné celui-ci que l'annonce qui venait de se faire entendre.

— Monsieur de Monsoreau ! s'écria-il avec une inquiétude qui perçait à la fois et dans sa pâleur et dans l'émotion de sa voix.

— Oui, monseigneur, moi-même, dit le comte en comprimant ou plutôt en essayant de comprimer le sang qui bouillait dans ses artères.

L'effort qu'il faisait sur lui-même fut si violent, que M. de Monsoreau sentit ses jambes qui manquaient sous lui, et tomba sur un siége placé à l'entrée de la chambre.

— Mais, dit le duc, vous vous tuerez, mon cher ami, et, dans ce moment, vous êtes si pâle, que vous sembliez près de vous évanouir.

— Oh ! que non, monseigneur. J'ai, pour le moment, des choses trop importantes à confier à Votre Altesse. Peut-être m'évanouirai-je après. c'est possible.

— Voyons, parlez, mon cher comte, dit François, tout bouleversé.

— Mais pas devant vos gens, je suppose, dit Monsoreau.

Le duc congédia tout le monde, même Aurilly.

Les deux hommes se trouvèrent seuls.

— Votre Altesse rentre ? dit Monsoreau.

— Comme vous voyez. comte.

— C'est bien imprudent à Votre Altesse d'aller ainsi la nuit par les rues.

— Qui vous dit que j'ai été par les rues ?

— Dam ! cette poussière qui couvre vos habits, monseigneur.

— Monsieur de Monsoreau, dit le prince avec un accent auquel il n'y avait pas à se méprendre, faites-vous donc encore un autre métier que celui de grand-veneur ?

— Le métier d'espion ? oui, monseigneur. Tout le monde s'en mêle aujourd'hui, un peu plus, un peu moins ; et moi comme les autres.

— Et que vous rapporte ce métier, monsieur ?

— De savoir ce qui se passe.

— C'est curieux, fit le prince, en se rapprochant de son timbre pour être à portée d'appeler.

— Très curieux, dit Monsoreau.

— Alors, confiez-moi ce que vous avez à me dire.

— Je suis venu pour cela.

— Vous permettez que je m'asseoie.

— Pas d'ironie, monseigneur, envers un humble et fidèle ami comme moi, qui ne vient à cette heure et dans l'état où il est, que pour vous rendre un signalé service. Si je me suis assis, monseigneur, c'est, sur mon honneur, que je ne puis rester debout.

— Un service, reprit le duc, un service !

— Oui.

— Parlez donc.

— Monseigneur, je viens à Votre Altesse de la part d'un puissant prince.

— Du roi ?

— Non, de Mgr le duc de Guise.

— Ah ! dit le prince. de la part du duc de Guise ! c'est autre chose. Approchez-vous et parlez bas.

III.

COMMENT M. LE DUC D'ANJOU SIGNA, ET COMMENT, APRÈS AVOIR SIGNÉ, IL PARLA.

Il se fit un instant de silence entre le duc d'Anjou et Monsoreau. Puis rompant le premier ce silence :

— Eh bien ! monsieur le comte, demanda le duc, qu'avez vous à me dire de la part de MM. de Guise ?

— Beaucoup de choses, monseigneur.

— Ils vous ont donc écrit ?

— Oh ! non pas ; MM. de Guise n'écrivent plus depuis l'étrange disparition de maître Nicolas David.

— Alors, vous avez donc été à l'armée ?

— Non, monseigneur ; ce sont eux qui sont venus à Paris.

— MM. de Guise sont à Paris ! s'écria le duc.

— Oui, monseigneur.

— Et je ne les ai pas vus !

— Ils sont trop prudens pour s'exposer, et pour exposer en même temps Votre Altesse.

— Et je ne suis pas prévenu ?

— Si fait, monseigneur, puisque je vous préviens.

— Mais que viennent-ils faire ?

— Mais ils viennent, monseigneur, au rendez-vous que vous leur avez donné.

— Moi ! je leur ai donné rendez-vous ?

— Sans doute, le jour même où Votre Altesse a été arrêtée, elle avait reçu une lettre de MM. de Guise, et elle leur avait fait répondre verbalement, par moi-même, qu'ils n'avaient qu'à se trouver à Paris du 31 mai au 2 juin. Nous sommes au 31 mai ; si vous avez oublié MM. de Guise, MM. de Guise, comme vous voyez, ne vous ont pas oublié, monseigneur.

François pâlit. Il s'était passé tant d'événemens depuis ce jour, qu'il avait oublié ce rendez-vous, si important qu'il fût.

— C'est vrai, dit-il ; mais les relations qui

existaient à cette époque entre MM. de Guise et moi n'existent plus.

— S'il en est ainsi, monseigneur, dit le comte, vous ferez bien de les en prévenir, car je crois qu'ils jugent les choses tout autrement.

— Comment cela ?

— Oui, peut-être vous croyez-vous délié envers eux, monseigneur : mais eux continuent de se croire liés envers vous.

— Piége, mon cher comte, leurre auquel un homme comme moi ne se laisse pas deux fois prendre.

— Et où monseigneur a-t-il été pris une fois ?

— Comment! où ai-je été pris ? Au Louvre, mordieu !

— Est-ce par la faute de MM. de Guise ?

— Je ne dis pas, murmura le duc, je ne dis pas ; seulement je dis qu'ils n'ont en rien aidé ma fuite.

— C'eût été difficile, attendu qu'ils étaient en fuite eux-mêmes.

— C'est vrai, murmura le duc.

— Mais, vous une fois en Anjou, n'ai-je pas été chargé de vous dire de leur part, que vous pouviez toujours compter sur eux, comme ils pouvaient compter sur vous, et que le jour où vous marcheriez sur Paris, ils y marcheraient de leur côté.

— C'est encore vrai, dit le duc ; mais je n'ai point marché sur Paris.

— Si fait, monseigneur, puisque vous y êtes.

— Oui ; mais je suis à Paris comme l'allié de mon frère.

— Monseigneur me permettra de lui faire observer qu'il est plus que l'allié des Guise.

— Que suis-je donc ?

— Monseigneur est leur complice.

Le duc d'Anjou se mordit les lèvres.

— Et vous dites qu'ils vous ont chargé de m'annoncer leur arrivée ?

— Oui, Votre Altesse, ils m'ont fait cet honneur.

— Mais ils ne vous ont pas communiqué les motifs de leur retour ?

— Ils m'ont tout communiqué, monseigneur, me sachant l'homme de confiance de Votre Altesse, motifs et projets.

— Ils ont donc des projets ? Lesquels ?

— Les mêmes, toujours.

— Et ils les croient praticables ?

— Ils les tiennent pour certains.

— Et ces projets ont toujours pour but...

Le duc s'arrêta, n'osant prononcer les mots qui devaient naturellement suivre ceux qu'il venait de dire.

Monsoreau acheva la pensée du duc.

— Pour but de vous faire roi de France, oui, monseigneur.

Le duc sentit la rougeur de la joie lui monter au visage.

— Mais, demanda-t-il, le moment est-il favorable ?

— Votre sagesse en décidera.

— Ma sagesse ?

— Oui, voici les faits, faits visibles, irrécusables.

— Voyons.

— La nomination du roi comme chef de la Ligue n'a été qu'une comédie, vite appréciée, et jugée aussitôt qu'appréciée. Or, maintenant, la réaction s'opère, et l'état tout entier se soulève contre la tyrannie du roi et de ses créatures. Les prêches sont des appels aux armes, les églises des lieux où l'on maudit le roi en place de prier Dieu. L'armée frémit d'impatience, les bourgeois s'associent, nos émissaires ne rapportent que signatures et adhésions nouvelles à la Ligue ; enfin le règne de Valois touche à son terme. Dans une pareille occurrence, MM. de Guise ont besoin de choisir un compétiteur sérieux au trône, et leur choix s'est naturellement arrêté sur vous. Maintenant, renoncez-vous à vos idées d'autrefois ?

Le duc ne répondit pas.

— Eh bien ! demanda Monsoreau, que pense monseigneur ?

— Dam ! répondit le prince, je pense...

— Monseigneur sait qu'il peut, en toute franchise, s'expliquer avec moi.

— Je pense, dit le duc, que mon frère n'a pas d'enfans ; qu'après lui le trône me revient ; qu'il est d'une vacillante santé ; pourquoi donc alors me remuerais-je avec tous ces gens, pourquoi compromettrais-je mon nom, ma dignité, mon affection, dans une rivalité inutile, pourquoi enfin essaierais-je de prendre avec danger ce qui me reviendra sans péril ?

— Voilà justement, dit Monsoreau, où est l'erreur de Votre Altesse : le trône de votre frère ne vous reviendra que si vous le prenez. MM. de Guise ne peuvent être rois eux-mêmes, mais ils ne laisseront régner qu'un roi de leur façon ; ce roi qu'ils doivent substituer au roi régnant, ils avaient compté que ce serait Votre Altesse ; mais, au refus de Votre Altesse, je vous en préviens, ils en chercheront un autre.

— Et qui donc, s'écria le duc d'Anjou, en fronçant le sourcil, qui donc osera s'asseoir sur le trône de Charlemagne ?

— Un Bourbon, au lieu d'un Valois ; voilà tout, monseigneur, fils de Saint-Louis, pour fils de Saint-Louis.

— Le roi de Navarre ? s'écria François.

— Pourquoi pas ? il est jeune, il est brave, il n'a pas d'enfans ; c'est vrai ; mais on est sûr qu'il en peut avoir.

— Il est huguenot.

— Lui ! est-ce qu'il ne s'est pas converti à la Saint-Barthélemy ?

— Oui, mais il a abjuré depuis.

— Eh! monseigneur, ce qu'il a fait pour la vie, il le fera pour le trône.

— Ils croient donc que je céderai mes droits sans les défendre?

— Je crois que le cas est prévu.

— Je les combattrai rudement.

— Peuh! ils sont gens de guerre.

— Je me mettrai à la tête de la Ligue.

— Ils en sont l'âme.

— Je me réunirai à mon frère.

— Votre frère sera mort.

— J'appellerai les rois de l'Europe à mon aide.

— Les rois de l'Europe feront volontiers la guerre à des rois, mais ils y regarderont à deux fois avant de faire la guerre à un peuple.

— Comment, à un peuple?

— Sans doute, MM. de Guise sont décidés à tout, même à constituer des Etats, même à faire une république.

François joignit les mains dans une angoisse inexprimable. Monsoreau était effrayant avec ses réponses, qui répondaient si bien.

— Une république? murmura-t-il.

— Oh! mon Dieu! oui, comme en Suisse, comme à Gênes, comme à Venise.

— Mais mon parti ne souffrira point que l'on fasse ainsi de la France une république.

— Votre parti? dit Monsoreau. Eh! monseigneur, vous avez été si désintéressé, si magnanime, que, sur ma parole, votre parti ne se compose plus guère que de M. de Bussy et de moi.

— Le duc ne put réprimer un sourire sinistre.

— Je suis lié, alors, dit-il.

— Mais à peu près, monseigneur.

— Alors, qu'a-t-on besoin de recourir à moi, si je suis comme vous le dites, dénué de toute puissance?

— C'est-à-dire, monseigneur, que vous ne pouvez rien sans MM. de Guise, mais que vous pouvez tout avec eux.

— Je peux tout avec eux?

— Oui, dites un mot, et vous êtes roi.

Le duc se leva fort agité, se promena par la chambre, froissant tout ce qui tombait sous sa main, rideaux, portières tapis de table; puis enfin il s'arrêta devant Monsoreau.

— Tu as dit vrai, comte, quand tu as dit que je n'avais plus que deux amis, toi et Bussy.

Et il prononça ces paroles avec un sourire de bienveillance qu'il avait eu le temps de substituer à sa pâle fureur.

— Ainsi donc, fit Monsoreau, l'œil brillant de joie.

— Ainsi donc, fidèle serviteur, reprit le duc, parle, je t'écoute.

— Vous l'ordonnez? monseigneur.

— Oui.

— Eh bien! en deux mots, monseigneur, voici le plan.

Le duc pâlit, mais il s'arrêta pour écouter.

Le comte reprit:

— C'est dans huit jours la Fête-Dieu, n'est-ce pas, monseigneur?

— Oui.

— Le roi, pour cette sainte journée, médite depuis long-temps une grande procession aux principaux couvens de Paris.

— C'est son habitude de faire tous les ans pareille procession à pareille époque.

— Alors, comme Votre Altesse se le rappelle, le roi est sans gardes, ou du moins les gardes restent à la porte.

Le roi s'arrête devant chaque reposoir, il s'y agenouille, y dit cinq *Pater* et cinq *Ave*; le tout accompagné des sept psaumes de la pénitence.

— Je sais tout cela.

— Il ira à l'abbaye Sainte-Geneviève, comme aux autres.

— Sans contredit.

— Seulement, comme un accident sera arrivé en face du couvent...

— Un accident?

— Oui, un égoût se sera enfoncé dans la nuit. Eh bien?

— Le reposoir ne pourra être sous le porche, il sera dans la cour même.

— J'écoute.

— Attendez donc: le roi entrera, quatre ou cinq personnes entreront avec lui; mais derrière le roi et ces quatre ou cinq personnes, on fermera les portes.

— Et alors?

— Alors, reprit Monsoreau, Votre Altesse connaît les moines qui feront les honneurs de l'abbaye à Sa Majesté?

— Ce seront les mêmes...

— Qui étaient là quand on a sacré Votre Altesse, justement.

— Ils oseront porter les mains sur l'oint du Seigneur!

— Oh! pour le tondre, voilà tout; vous connaissez ce quatrain:

> De trois couronnes, la première
> Tu perdis, ingrat et fuyard;
> La seconde court grand hasard,
> Des ciseaux feront la dernière.

— On osera faire cela, s'écria le duc, l'œil brillant d'avidité, on touchera un roi à la tête?

— Oh! il ne sera plus roi, alors.

— Comment cela?

— N'avez-vous pas entendu parler d'un frère genovéfin, d'un saint homme qui fait des discours en attendant qu'il fasse des miracles?

— De frère Gorenflot?

— Justement.

— Le même qui voulait prêcher la Ligue l'arquebuse sur l'épaule?

— Le même.

— Eh bien? on conduira le roi dans sa cellule; une fois là, le frère se charge de lui faire

signer son abdication; puis, quand il aura abdiqué, Mme de Montpensier entrera, les ciseaux à la main. Les ciseaux sont achetés. Mme de Montpensier les porte, pendus à son côté. Ce sont de charmans ciseaux, d'or massif, et admirablement ciselés : à tout seigneur, tout honneur.

François demeura muet; son œil faux s'était dilaté comme celui du chat qui guette sa proie dans l'obscurité.

— Vous comprenez le reste, monseigneur, continua le comte. On annonce au peuple que le roi, éprouvant un saint repentir de ses fautes, a exprimé le vœu de ne plus sortir du couvent; si quelques-uns doutent que la vocation soit réelle, M. le duc de Guise tient l'armée, M. le cardinal tient l'église, et M. de Mayenne tient la bourgeoisie; et avec ces trois pouvoirs là, on fait croire au peuple à peu près tout ce que l'on veut.

— Mais on m'accusera de violence, dit le duc après un instant.

— Vous n'êtes pas tenu de vous trouver là.

— On me regardera comme un usurpateur.

— Monseigneur oublie l'abdication.

— Le roi refusera.

— Il paraît que frère Gorenflot est non-seulement un homme très capable, mais encore un homme très fort.

— Le plan est donc arrêté ?

— Tout à fait.

— Et l'on ne craint pas que je le dénonce?

— Non, monseigneur, car il y en a un autre non moins sûr, arrêté contre vous, dans le cas où vous trahiriez.

— Ah! ah! dit François.

— Oui, monseigneur, et celui-là, je ne le connais pas; on me sait trop votre ami pour me l'avoir confié. Je sais qu'il existe, voilà tout.

— Alors, je me rends, comte; que faut-il faire ?

— Approuver.

— Eh bien! j'approuve.

— Oui, mais cela ne suffit point de l'approuver de paroles.

— Comment donc faut-il l'approuver encore?

— Par écrit.

— C'est une folie que de supposer que je consentirai à cela.

— Et pourquoi ?

— Si la conjuration avorte.

— Justement, c'est pour le cas où elle avorterait, qu'on demande la signature de monseigneur.

— On veut donc se faire un rempart de mon nom ?

— Pas autre chose.

— Alors je refuse, et mille fois.

— Vous ne pouvez plus.

— Je ne peux plus refuser ?

— Non.

— Etes-vous fou ?

— Refuser, c'est trahir.

— En quoi ?

— En ce que je ne demandais pas mieux que de me taire, et que c'est Votre Altesse qui m'a ordonné de parler.

— Eh bien! soit; que ces messieurs le prennent comme ils voudront, j'aurai choisi mon danger au moins.

— Monseigneur, prenez garde de mal choisir.

— Je risquerai, dit François un peu ému, mais essayant néanmoins de conserver sa fermeté.

— Dans votre intérêt, monseigneur, dit le comte, je ne vous le conseille pas.

— Mais je me compromets en signant.

— En refusant de signer, vous faites bien pis, vous vous assassinez !

François frissonna.

— On oserait ? dit-il.

— On osera tout, monseigneur! les conspirateurs sont trop avancés; il faut qu'ils réussissent à quelque prix que ce soit.

Le duc tomba dans une indécision facile à comprendre.

— Je signerai, dit-il.

— Quand cela ?

— Demain.

— Non, monseigneur, si vous signez, il faut signer tout de suite.

— Mais encore faut-il que MM. de Guise rédigent l'engagement que je prends vis-à-vis d'eux.

— Il est tout rédigé, monseigneur, et je l'apporte.

Monsoreau tira un papier de sa poche : c'était une adhésion pleine et entière au plan que nous connaissons.

Le duc le lut d'un bout à l'autre, et à mesure qu'il lisait, le comte pouvait le voir pâlir; lorsqu'il eut fini, les jambes lui manquèrent, et il s'assit ou plutôt il tomba devant la table.

— Tenez, monseigneur, dit Monsoreau en lui présentant une plume.

— Il faut donc que je signe? dit François, en appuyant sa main sur son front, car la tête lui tournait.

— Il le faut si vous le voulez, personne ne vous y force.

— Mais si, l'on me force, puisque vous me menacez d'un assassinat.

— Je ne vous menace pas, monseigneur, Dieu m'en garde; je vous préviens; c'est bien différent.

— Donnez, fit le duc.

Et, comme faisant un effort sur lui-même, il prit ou plutôt il arracha la plume des mains du comte, et signa.

Monsoreau le suivait d'un œil ardent de haine et d'espoir; quand il lui vit poser la plume sur le papier il fut obligé de s'appuyer sur la table; sa prunelle semblait se dilater à mesure

que la main du duc formait les lettres qui composaient son nom.

— Ah ! dit-il, quand le duc eut fini.

Et saisissant le papier d'un mouvement non moins violent que le duc avait saisi la plume; il le plia, l'enferma entre sa chemise et l'étoffe en tressé de soie, qui remplaçait le gilet à cette époque, boutonna son pourpoint, et croisa son manteau par dessus.

Le duc le regardait faire avec étonnement, ne comprenant rien à l'expression de ce visage pâle sur lequel passait comme un éclair de féroce joie.

— Et maintenant, monseigneur, dit Monsoreau, soyez prudent.

— Comment cela ? demanda le duc.

— Oui: ne courez plus par les rues le soir avec Aurilly, comme vous venez de le faire, il n'y a qu'un instant encore.

— Qu'est-ce à dire ?

— C'est-à-dire que, ce soir, monseigneur, vous avez été poursuivre d'amour une femme que son mari adore, et dont il est jaloux au point de... ma foi oui, de tuer quiconque l'approcherait sans sa permission.

— Serait ce par hasard de vous et de votre femme que vous voudriez parler ?

— Oui, monseigneur, et puisque vous avez deviné si juste du premier coup, je n'essaierai pas même de nier. J'ai épousé Diane de Méridor, elle est à moi, et personne ne l'aura. moi vivant du moins, pas même un prince. Et, tenez, monseigneur, pour que vous en soyez bien sûr, je le jure par mon nom et sur ce poignard.

Et il mit la lame du poignard presque sur la poitrine du prince qui recula.

— Monsieur, vous me menacez, dit François, pâle de colère et de rage.

— Non, mon prince, comme tout-à-l'heure, je vous avertis seulement.

— Et de quoi m'avertissez-vous ?

— Que personne n'aura ma femme.

— Et moi, maître sot, s'écria d'Anjou hors de lui, je vous réponds que vous m'avertissez trop tard, et que quelqu'un l'a déjà.

Monsoreau poussa un cri terrible en enfonçant ses deux mains dans ses cheveux.

— Ce n'est pas vous, balbutia-t-il, ce n'est pas vous, monseigneur.

Et son bras, toujours armé, n'avait qu'à s'étendre pour aller percer la poitrine du prince.

François se recula.

— Vous êtes en démence, comte, dit-il, en s'apprêtant à frapper sur le timbre.

— Non, je vois clair, je parle raison, et j'entends juste ; vous venez de dire que quelqu'un possède ma femme ; vous l'avez dit.

— Je le répète.

— Nommez cette personne et prouvez le fait.

— Qui était embusqué ce soir à vingt pas de votre porte avec un mousquet ?

— Moi.

— Eh bien ! comte, pendant ce temps...

— Pendant ce temps...

— Un homme était chez vous, ou plutôt chez votre femme.

— Vous l'avez vu entrer ?

— Je l'ai vu sortir.

— Par la porte ?

— Par la fenêtre.

— Vous avez reconnu cet homme ?

— Oui, dit le duc.

— Nommez-le ! s'écria Monsoreau.., nommez-le, monseigneur, ou je ne réponds de rien.

Le duc passa sa main sur son front, et quelque chose, comme un sourire, passa sur ses lèvres.

— Monsieur le comte, dit-il, foi de prince du sang, sur mon Dieu et sur mon âme, avant huit jours je vous ferai connaître l'homme qui possède votre femme.

— Vous me le jurez ? s'écria Monsoreau.

— Je vous le jure.

— Eh bien ! monseigneur, à huit jours, dit le comte en frappant sa poitrine à l'endroit où était le papier signé du prince... à huit jours,.. ou, vous comprenez.

— Revenez dans huit jours, voilà tout ce que j'ai à vous dire.

— Aussi bien, cela vaut mieux, dit Monsoreau ; dans huit jours, j'aurai toutes mes forces, et il a besoin de toutes ses forces, celui qui veut se venger.

Et il sortit en faisant au prince un geste d'adieu, que l'on eût pu facilement prendre pour un geste de menace.

IV.

UNE PROMENADE AUX TOURNELLES.

Cependant, peu à peu les gentilshommes angevins étaient revenus à Paris.

Dire qu'ils y rentraient avec confiance, on ne le croirait pas. Ils connaissaient trop bien le roi, son frère et sa mère, pour espérer que les choses se passassent en embrassades de famille.

Ils se rappelaient toujours cette chasse qui leur avait été faite par les amis du roi, et ils ne voulaient pas se décider à croire qu'on pût leur donner un triomphe pour pendant à cette cérémonie assez désagréable.

Ils revenaient donc timidement, et se glissaient en ville, armés jusques à la gorge, prêts à faire feu sur le moindre geste suspect, et ils dégaînèrent cinquante fois, avant d'arriver à l'hôtel d'Anjou, contre des bourgeois qui n'avaient commis d'autre crime que de les regarder passer. Antraguet surtout se montrait féroce, et reportait toutes ces disgrâces à MM. les mignons du roi, se promettant de leur en dire, à l'occasion, deux mots fort explicites.

Il fit part de ce projet à Ribérac, homme de bon conseil, et celui-ci lui répondit.

— Qu'avant de se donner un pareil plaisir, il fallait avoir à sa portée une frontière, ou deux.

— On s'arrangera pour cela, dit Antraguet.

Le duc leur fit bon accueil. C'étaient ses hommes à lui, comme MM. de Maugiron, Quélus, Schomberg et d'Epernon, étaient ceux du roi.

Il débuta par leur dire :

— Mes amis, on songe à vous tuer un peu, à ce qu'il paraît. Le vent est à ces sortes de réceptions, gardez-vous bien.

— C'est fait, Monseigneur, répliqua Antraguet, mais, ne convient-il pas que nous allions offrir à Sa Majesté nos très humbles respects, car enfin, si nous nous cachons, cela ne fera pas honneur à l'Anjou ; que vous en semble ?

— Vous avez raison, dit le duc, allez, et, si vous le voulez, je vous accompagnerai.

Les trois jeunes gens se consultèrent du regard. A ce moment, Bussy entra dans la salle et vint embrasser ses amis.

— Eh ! dit-il, vous êtes bien en retard ! Mais qu'est-ce que j'entends ? Son Altesse qui propose d'aller se faire tuer au Louvre comme César dans le sénat de Rome. Songez donc que chacun de MM. les mignons emporterait volontiers un petit morceau de monseigneur sous son manteau.

— Mais, cher ami, nous voulons nous frotter un peu à ces messieurs.

Bussy se mit à rire.

— Eh ! eh ! dit-il, on verra, on verra.

Le duc le regarda très attentivement.

— Allons au Louvre, fit Bussy, mais nous seulement ; monseigneur restera dans son jardin à abattre des têtes de pavot.

François feignit de rire très joyeusement. Le fait est qu'au fond, il se trouvait heureux de n'avoir plus la corvée à faire.

Les Angevins se parèrent superbement. C'étaient de fort grands seigneurs qui mangeaient volontiers en soie, velours et passementerie, le revenu des terres paternelles.

Leur réunion était un mélange d'or, de pierreries et de brocart qui, sur leur chemin, fit crier noël au populaire, dont le flair infaillible devinait sous ces beaux atours des cœurs embrasés de haine pour les mignons du roi.

Henri III ne voulut pas recevoir ces Messieurs de l'Anjou, et ils attendirent vainement dans la galerie ; ce furent MM. Quélus, Maugiron, Schomberg et d'Epernon, qui, saluant avec politesse, et témoignant tous les regrets du monde, vinrent annoncer cette nouvelle aux Angevins.

— Ah ! messieurs, dit Antraguet, car Bussy s'effaçait le plus possible, la nouvelle est triste, mais, passant par votre bouche, elle perd beaucoup de son désagrément.

— Messieurs, dit Schomberg, vous êtes la fine fleur de la grâce et de la courtoisie. Vous plaît-il que nous métamorphosions cette réception qui est manquée en une petite promenade ?

— Oh ! messieurs, nous allions vous le demander, dit vivement Antraguet, à qui Bussy toucha légèrement le bras pour lui dire :

— Tais-toi donc, et laisse les faire.

— Où irions-nous bien ? dit Quélus, en cherchant.

— Je connais un charmant endroit du côté de la Bastille, fit Schomberg.

— Messieurs, nous vous suivons, dit Ribérac, marchez devant.

En effet, les quatre amis du roi sortirent du Louvre, suivis des quatre Angevins, et se dirigèrent par les quais vers l'ancien enclos des Tournelles, alors marché-aux-chevaux, sorte de place unie, plantée de quelques arbres maigres et semée çà et là de barrières destinées à arrêter les chevaux ou à les attacher.

Chemin faisant, les huit gentilshommes s'étaient pris par le bras, et, avec mille civilités, s'entretenaient de sujets gais et badins, au grand ébahissement des bourgeois, qui regrettaient leurs vivats de tout-à-l'heure, et disaient que les Angevins venaient de pactiser avec les pourceaux d'Hérodes.

On arriva.

Quélus prit la parole.

— Voyez le beau terrain, dit-il, voyez l'endroit solitaire, et comme le pied tient bien sur ce salpêtre.

— Ma foi, oui, répliqua Antraguet en battant plusieurs appels.

— Eh bien ! continua Quélus, nous avions pensé, ces messieurs et moi, que vous voudriez bien, un de ces jours, nous accompagner jusqu'ici pour seconder, tiercer et quarter M. de Bussy, votre ami, qui nous a fait l'honneur de nous appeler tous quatre.

— C'est vrai, dit Bussy à ses amis stupéfaits.

— Il n'en avait rien dit ! s'écria Antraguet.

— Oh ! M. de Bussy est un homme qui sait le prix des choses, répartit Maugiron. Accepteriez-vous, Messieurs de l'Anjou ?

— Certes ! oui, répliquèrent les trois Angevins d'une seule voix, l'honneur est tel, que nous nous en réjouissons.

— C'est à merveille, dit Schomberg en se frottant les mains ; vous plaît-il maintenant que nous nous choisissions l'un l'autre ?

— J'aime assez cette méthode, dit Ribérac avec des yeux ardens... et alors...

— Non pas, interrompit Bussy, cela n'est pas juste, nous avons tous les mêmes sentimens ; donc nous sommes inspirés de Dieu. C'est Dieu qui fait les idées humaines, messieurs, je vous l'assure. Eh bien ! laissons à Dieu le soin de nous appareiller. Vous savez, d'ailleurs, que rien n'est plus indifférent, au cas où nous con-

viendrions que le premier libre charge les autres.

— Et il le faut! et il le faut! s'écrièrent les mignons.

— Alors, raison de plus, faisons comme firent les Horaces: tirons au sort.

— Tirèrent-ils au sort? dit Quélus en réfléchissant.

— J'ai tout lieu de le croire, répondit Bussy.

— Alors, imitons-les.

— Un moment, dit encore Bussy, avant de connaître nos antagonistes, convenons des règles du combat; il serait mal séant que les conditions du combat suivissent le choix des adversaires.

— C'est simple, fit Schomberg, nous nous battons jusqu'à ce que mort s'en suive, comme a dit M. de Saint-Luc.

— Sans doute, mais comment nous battrons-nous?

— Avec l'épée et la dague, dit Bussy; nous sommes tous exercés.

— A pied? dit Quélus.

— Eh! que voulez-vous faire d'un cheval? On n'a pas les mouvemens libres.

— A pied, soit.

— Quel jour?

— Mais, le plus tôt possible.

— Non, dit d'Epernon, j'ai mille choses à régler, un testament à faire; pardon, mais je préfère attendre.., trois ou six jours nous aiguiseront l'appétit.

— C'est parler en brave, dit Bussy assez ironiquement.

— Est-ce convenu?

— Oui. Nous nous entendons toujours à merveille.

— Alors, tirons au sort, dit Bussy.

— Un moment, fit Antraguet, je propose ceci: divisons le terrain en gens impartiaux. Comme les noms vont sortir au hasard deux par deux, coupons quatre compartimens sur le terrain, pour chacune des quatre paires.

— Bien dit.

— Je propose pour le numéro 1, le carré long entre deux tilleuls... il y a belle place.

— Accepté.

— Mais le soleil?

— Tant-pis pour le second de la paire, il sera tourné à l'Est.

— Non pas, messieurs; ce serait injuste, dit Bussy. Tuons-nous, mais ne nous assassinons pas. Décrivons un demi-cercle et opposons-nous tous à la lumière; que le soleil nous frappe de profil.

Bussy montra la position qui fut acceptée, puis on tira les noms.

Schomberg sortit le premier, Ribérac le second; ils furent désignés pour la première paire.

Quélus et Antraguet furent les seconds.

Livarot et Maugiron les troisièmes; au nom de Quélus, Bussy qui croyait l'avoir pour champion, fronça le sourcil.

D'Epernon, se voyant forcément accouplé à Bussy, pâlit et fut obligé de se tirer la moustache pour rappeler quelques couleurs à ses joues.

Maintenant, Messieurs, dit Bussy, jusqu'au jour du combat nous nous appartenons les uns aux autres. — C'est à la vie, à la mort, nous sommes amis, voulez-vous bien accepter un dîner à l'hôtel Bussy?

Tous saluèrent en signe d'assentiment et revinrent chez Bussy où un somptueux festin les réunit jusqu'au matin.

V.

OU CHICOT S'ENDORT.

Toutes ces dispositions des Angevins avaient été remarquées, par le roi d'abord, et par Chicot. Henri s'agitait dans l'intérieur du Louvre, attendant impatiemment que ses amis revinssent de leur promenade avec Messieurs de l'Anjou.

Chicot avait suivi de loin la promenade, examiné en connaisseur ce que personne ne pouvait comprendre aussi bien que lui, et, après s'être bien convaincu des intentions de Bussy et de Quélus, il avait rebroussé chemin vers la demeure de Monsoreau.

C'était un homme rusé que Monsoreau; mais, quant à duper Chicot, il n'y pouvait prétendre; le Gascon lui apportait force complimens de condoléance de la part du roi : comment ne pas le recevoir à merveille?

Chicot trouva Monsoreau couché. La visite de la veille avait brisé tous les ressorts de cette organisation à peine reconstruite; et Remy, une main sur son menton, guettait avec dépit les premières atteintes de la fièvre qui menaçait de ressaisir sa victime.

Néanmoins. Monsoreau put soutenir la conversation et dissimuler assez habilement sa colère contre le duc d'Anjou, pour que tout autre que Chicot ne l'eût pas soupçonnée. Mais plus il était discret et réservé, plus le Gascon découvrait sa pensée.

— En effet, se disait-il, un homme ne peut être si passionné pour M. d'Anjou sans qu'il y ait quelque chose sous jeu.

Chicot, qui se connaissait en malades, voulut savoir également si la fièvre du comte n'était pas une comédie à l'instar de celle qu'avait jouée naguère Nicolas David.

Mais Remy ne trompait pas; et à la première pulsation du pouls de Monsoreau :

— Celui-là est malade réellement, pensa Chicot, et ne peut rien entreprendre. Il reste M. de Bussy; voyons un peu de quoi il est capable.

Et il courut à l'hôtel de Bussy, qu'il trouva

tout éblouissant de lumières, tout embaumé de vapeurs qui eussent fait pousser à Gorenflot des exclamations de joie.

— Est-ce que M. de Bussy se marie? demanda-t-il à un laquais.

— Non, Monsieur, répliqua celui-ci. M. de Bussy se réconcilie avec plusieurs seigneurs de la cour, et on célèbre cette réconciliation par un repas, fameux repas, allez.

— A moins qu'il ne les empoisonne, ce dont je le crois incapable, pensa Chicot, Sa Majesté est encore en sûreté de ce côté là.

Il retourna au Louvre, et aperçut Henri qui se promenait dans une salle d'armes, en maugréant. Il avait envoyé trois courriers à Quélus, et, comme ses gens ne comprenaient pas pourquoi S. M. était dans l'inquiétude, ils s'étaient arrêtés tout simplement chez M. de Birague le fils, où tout homme aux livrées du roi trouvait toujours un verre plein, un jambon entamé et des fruits confits.

C'était la méthode des Birague pour demeurer en faveur.

Chicot apparaissant à la porte du cabinet, Henri poussa une grande exclamation.

— Oh! cher ami, dit-il, sais-tu ce qu'ils sont devenus?

— Qui cela? tes mignons?

— Hélas! oui, mes pauvres amis.

— Ils doivent être bien bas en ce moment, répliqua Chicot.

— On me les aurait tués! s'écria Henri en se redressant, la menace dans les yeux, ils seraient morts!

— Morts, j'en ai peur...

— Tu le sais et tu ris, païen!

— Attends donc, mon fils, morts oui, mais morts ivres.

— Ah! bouffon... que tu m'as fait de mal! Mais pourquoi calomnies-tu ces gentilshommes?

— Je les glorifie, au contraire.

— Tu railles toujours... Voyons, du sérieux, je t'en supplie; sais tu qu'ils sont sortis avec les Angevins?

— Pardieu! si je le sais.

— Eh bien! qu'est-il résulté?

— Eh bien! il est résulté ce que je t'ai dit; ils sont morts ivres ou peu s'en faut.

— Mais Bussy, Bussy!

— Bussy les saoûle, c'est un homme bien dangereux.

— Chicot, par grâce!

— Eh bien oui! Bussy leur donne à dîner, à tes amis; est-ce que tu trouves cela bien, toi?

— Bussy leur donne à diner! Oh! c'est impossible; des ennemis jurés.

— Justement; s'ils étaient amis, ils n'éprouveraient pas le besoin de s'énivrer ensemble. Ecoute, as-tu de bonnes jambes?

— Que veux-tu dire?

— Irais-tu bien jusqu'à la rivière?

— J'irais jusqu'au bout du monde pour être témoin d'une chose pareille.

— Eh bien! vas seulement jusqu'à l'hôtel de Bussy, tu verras ce prodige.

— Tu m'accompagnes?

— Merci! j'en arrive.

— Mais enfin, Chicot...

— Oh! non, non, tu comprends que moi qui ai vu, je n'ai pas besoin de me convaincre: mes jambes sont diminuées de trois pouces à force de me rentrer dans le ventre. Si j'allais jusque là, elles commenceraient au genou. Va, mon fils, va...

Le roi lui lança un regard de colère.

— Tu es bien bon, dit Chicot, de te faire de la bile pour ces gens-là. Ils rient, festinent et font de l'opposition à ton gouvernement. Réponds à toutes ces choses en philosophe; ils rient, rions; ils dînent, faisons nous servir quelque chose de bon et de chaud. Ils font de l'opposition; viens nous coucher après souper.

Le roi ne put s'empêcher de sourire. — Tu peux te vanter d'être un vrai sage. — dit Chicot. — Il y a eu en France des rois chevelus, un roi hardi, un roi grand, des rois paresseux: je suis sûr que l'on t'appellera Henri le patient... Ah! mon fils, c'est une si belle vertu,.. quand on n'en a pas d'autre!

— Trahi! se dit le roi... ces gens-là n'ont pas même des cœurs de gentilshommes.

— Ah! ça, tu es inquiet de tes amis, s'écria Chicot, en poussant le roi vers la salle dans laquelle on venait de servir le souper, tu les plains comme s'ils étaient morts, et lorsqu'on te dit qu'ils ne sont pas morts, tu pleures et tu t'inquiètes encore... Henri, tu geins toujours.

— Vous m'impatientez, Monsieur Chicot.

— Voyons, aimerais-tu mieux qu'ils eussent chacun sept à huit grands coups de rapière dans l'estomac?.. sois donc conséquent.

— J'aimerais à pouvoir compter sur des amis, dit Henri d'une voix sombre.

— Oh! ventre de biche, répondit Chicot, compte sur moi, je suis là, mon fils, seulement, nourris-moi. — Je veux du faisan..., et des truffes, ajouta-t-il en tendant son assiette.

Henri et son unique ami se couchèrent de bonne heure, le roi soupirant d'avoir le cœur si vide, Chicot essoufflé d'avoir l'estomac si plein.

Le lendemain, au petit lever du roi, se présentèrent MM. de Quélus, Schomberg, Maugiron et d'Epernon; l'huissier avait coutume d'ouvrir, il ouvrit la porte aux gentilshommes.

Chicot dormait encore; le roi n'avait pu dormir. Il sauta furieux hors de son lit, et, arrachant les appareils parfumés qui couvraient ses joues et ses mains:

— Hors d'ici! cria-t-il, hors d'ici!

L'huissier, stupéfait, expliqua aux jeunes gens que le roi les congédiait. Ils se regardèrent avec une stupeur égale.

— Mais, Sire, balbutia Quélus, nous voulions dire à Votre Majesté...

— Que vous n'êtes plus ivres, vociféra Henri, n'est-ce pas ?

Chicot ouvrit un œil.

— Pardon, Sire, reprit Quélus avec gravité, Votre Majesté fait erreur...

— Je n'ai pourtant pas bu le vin d'Anjou, moi !

— Ah !... fort bien, fort bien !... dit Quélus, en souriant... Je comprends... oui. Eh bien !...

— Eh bien ! quoi ?

— Que Votre Majesté demeure seule avec nous, et nous causerons, s'il lui plaît.

— Je hais les ivrognes et les traîtres.

— Sire ! s'écrièrent d'une commune voix les trois gentilshommes.

— Patience, Messieurs, dit Quélus en les arrêtant ; S. M. a mal dormi et aura fait de méchans rêves. Un mot donnera le réveil meilleur à notre très vénéré prince.

Cette impertinente excuse, prêtée par un sujet à son roi, fit impression sur Henri. Il devina que des gens assez hardis pour dire de pareilles choses ne pouvaient avoir rien fait que d'honorable.

— Parlez ! dit-il, et soyez bref.

— C'est possible, Sire, mais c'est difficile.

— Oui... on tourne long-temps autour de certaines accusations.

— Non. Sire, on y va tout droit, fit Quélus en regardant Chicot et l'huissier comme pour réitérer à Henri sa demande d'une audience particulière.

Le roi fit un geste ; l'huissier sortit. Chicot ouvrit l'autre œil et dit :

— Ne faites pas attention à moi, je dors comme un bœuf.

Et, refermant ses deux yeux, il se mit à ronfler de tous ses poumons.

VI.

OU CHICOT S'ÉVEILLE.

Quand on vit que Chicot dormait si consciencieusement, personne ne s'occupa de lui. D'ailleurs, on avait assez pris l'habitude de considérer Chicot comme un meuble de la chambre à coucher du roi.

— Votre Majesté, dit Quélus en s'inclinant, ne sait que la moitié des choses, et, j'ose le dire, la moitié la moins intéressante. Assurément, et personne de nous n'a l'intention de le nier, assurément, nous avons dîné tous chez M. de Bussy, et je dois même dire, en l'honneur de son cuisinier, que nous y avons fort bien dîné.

— Il y avait surtout d'un certain vin d'Autriche ou de Hongrie, dit Schomberg, qui, en vérité, m'a paru merveilleux.

— Oh ! le vilain Allemand, interrompit le roi ; il aime le vin, je m'en étais toujours douté.

— Moi j'en étais sûr, dit Chicot, je l'ai vu vingt fois ivre.

Schomberg se retourna de son côté :

— Ne fais pas attention, mon fils, dit le Gascon, le roi te dira que je rêve tout haut.

Schomberg revint à Henri.

— Ma foi, Sire, dit-il, je ne me cache ni de mes amitiés, ni de mes haines ; c'est bon, le bon vin.

— N'appelons pas bonne une chose qui nous fait oublier Notre Seigneur, dit le roi d'un ton réservé.

Schomberg allait répondre, ne voulant sans doute pas abandonner si promptement une si belle cause, quand Quélus lui fit un signe.

— C'est juste, dit Schomberg, continue.

— Je disais donc, Sire, reprit Quélus, que pendant le repas et surtout avant, nous avons eu les entretiens les plus sérieux et les plus intéressans, concernant particulièrement les intérêts de Votre Majesté.

— Nous faisons l'exorde bien long, dit Henri, c'est mauvais signe.

— Ventre de biche, que ce Valois est bavard ! s'écria Chicot.

— Oh ! oh ! maître Gascon, dit Henri avec hauteur, si vous ne dormez pas, sortez d'ici

— Pardieu, dit Chicot, si je ne dors pas, c'est que tu m'empêches de dormir ; ta langue claque comme les cresselles du Vendredi Saint.

Quélus, voyant qu'on ne pouvait dans ce logis royal aborder sérieusement un sujet, si sérieux qu'il fût, tant l'habitude avait rendu tout le monde frivole, soupira, haussa les épaules, et se leva dépité.

— Sire, dit d'Epernon en se dandinant, il s'agit cependant de graves matières.

— De graves matières ? répéta Henri.

— Sans doute, si toutefois la vie de huit braves gentilshommes semble mériter à Votre Majesté la peine qu'on s'en occupe.

— Qu'est ce à dire ? s'écria le roi.

— C'est-à dire que j'attends que le roi veuille bien m'écouter.

— J'écoute, mon fils, j'écoute, dit Henri en posant sa main sur l'épaule de Quélus.

— Eh bien ! je vous disais, Sire, que nous avions causé sérieusement, et maintenant voici le résultat de nos entretiens : la royauté est menacée, affaiblie.

— C'est à-dire que tout le monde semble conspirer contre elle, s'écria Henri.

— Elle ressemble, continua Quélus, à ces dieux étranges, qui, pareils aux dieux de Tibère et de Caligula, tombaient en vieillesse sans pouvoir mourir, et continuaient à marcher dans leur immortalité par le chemin des infirmités mortelles. Ces dieux, arrivés à ce point-là, ne s'arrêtent, dans leur décrépitude toujours croissante, que si un beau dévoûment de quelque sectateur les rajeunit et les ressuscite. Alors, régénérés par la transfusion d'un sang jeune,

ardent et généreux, ils recommencent à vivre et redeviennent forts et puissans. Eh bien! Sire, votre royauté est semblable à ces dieux-là; elle ne peut plus vivre que par des sacrifices.

— Il parle d'or, dit Chicot; Quélus, mon fils, va-t-en prêcher par les rues de Paris et je parie un bœuf contre un œuf que tu éteins Lincestre, Cahier, Cotton, et même ce foudre d'éloquence que l'on nomme Gorenflot.

Henri ne répliqua rien; il était évident qu'un grand changement se fesait dans son esprit; il avait d'abord attaqué les mignons par des regards hautains, puis peu à peu le sentiment de la vérité l'ayant saisi, il redevenait réfléchi, sombre, inquiet.

— Allez, dit-il, vous voyez que je vous écoute, Quélus.

— Sire, reprit celui ci, vous êtes un très grand roi, mais vous n'avez plus d'horizons devant vous; la noblesse vient vous poser des barrières au-delà desquelles vos yeux ne voient plus rien, si ce n'est les barrières déjà grandissantes qu'à son tour vous pose le peuple. Eh bien! Sire, vous qui êtes un vaillant, dites, que fait on à la guerre, quand un bataillon vient se placer, muraille menaçante, à trente pas d'un autre bataillon? Les lâches regardent derrière eux, et voyant l'espace libre, ils fuient; les braves baissent la tête et fondent en avant.

— Eh bien! soit; en avant s'écria le roi; par la mordieu ne suis-je pas le premier gentilhomme de mon royaume? a-t-on mené plus belles batailles, je vous le demande, que celles de ma jeunesse? et le siècle à la fin duquel nous touchons a-t-il beaucoup de noms plus retentissans que ceux de Jarnac et de Moncontour? En avant donc, messieurs, et je marcherai le premier, c'est mon habitude, dans la mêlée, à ce que je présume.

— Eh bien! oui, Sire, s'écrièrent les jeunes gens, électrisés par cette belliqueuse démonstration du roi, en avant!

Chicot se mit sur son séant.

— Paix, là-bas, vous autres, dit-il, laissez continuer mon orateur. Va, Quélus, va, mon fils, tu as déjà dit de belles et de bonnes choses, et il t'en reste encore à dire; continue, mon ami, continue.

— Oui, Chicot, et toi aussi tu as raison, comme cela t'arrive souvent. Au reste, oui, je continuerai, et pour dire à Sa Majesté que le moment est venu pour la royauté d'agréer un de ces sacrifices dont nous parlions tout à l'heure. Contre tous ces remparts qui enferment insensiblement Votre Majesté, quatre hommes vont marcher, sûrs d'être encouragés par vous, Sire, et d'être glorifiés par la postérité.

— Que dis tu, Quélus? demanda le roi, les yeux brillans d'une joie tempérée par la sollicitude, quels sont ces quatre hommes?

— Moi et ces messieurs, dit le jeune homme avec le sentiment de fierté qui grandit tout homme jouant sa vie pour un principe ou pour une passion; moi et ces messieurs, nous nous dévouons, Sire.

— A quoi?

— A votre salut.

— Contre qui?

— Contre vos ennemis.

— Des haines de jeunes gens, s'écria Henri.

— Oh! voilà l'expression du préjugé vulgaire, Sire, et la tendresse de Votre Majesté pour nous est si généreuse, qu'elle consent à se déguiser sous ce trivial manteau; mais, nous la reconnaissons; parlez en roi, Sire, et non en bourgeois de la rue Saint-Denis. Ne feignez pas de croire que Maugiron déteste Antraguet, que Schomberg est gêné par Livarot, que d'Epernon jalouse Bussy, et que Quélus en veut à Ribérac. Eh! non pas, ils sont tous jeunes, beaux et bons; amis et ennemis, tous pourraient s'aimer comme frères. Mais ce n'est point une rivalité d'hommes à hommes qui nous met l'épée à la main, c'est la querelle de France contre Anjou, la querelle du droit populaire contre le droit divin; nous nous présentons comme champions de la royauté dans cette lice où descendent des champions de la Ligue, et nous venons vous dire: Benissez-nous, Seigneur, souriez à ceux qui vont mourir pour vous. Votre bénédiction les fera peut-être vaincre, votre sourire les aidera à mourir.

Henri, suffoqué par les larmes, ouvrit ses bras à Quélus et aux autres. Il les réunit sur son cœur; et ce n'était pas un spectacle sans intérêt, un tableau sans expression que cette scène où le mâle courage s'alliait aux émotions d'une tendresse profonde, que le dévoûment sanctifiait à cette heure.

Chicot, sérieux et assombri, Chicot la main sur son front, regardait du fond de l'alcôve, et cette figure ordinairement refroidie par l'indifférence ou contractée par le rire du sarcasme, n'était pas la moins noble et la moins éloquente des six.

— Ah! mes braves, dit enfin le roi, c'est un beau dévoûment, c'est une noble tâche, et je suis fier aujourd'hui, non pas de régner sur la France, mais d'être votre ami. Toutefois, comme je connais mes intérêts mieux que personne, je n'accepterai pas un sacrifice dont le résultat, glorieux en espérance, me livrerait, si vous veniez à échouer, entre les mains de mes ennemis. Pour faire la guerre à Anjou, France suffit, croyez-moi. Je connais mon frère, les Guise et la Ligue; souvent dans ma vie, j'ai dompté des chevaux plus fougueux et plus insoumis.

— Mais, Sire, s'écria Maugiron, des soldats ne raisonnent pas ainsi; ils ne peuvent faire entrer la mauvaise chance dans l'examen d'une question de ce genre; question d'honneur, question de conscience, que l'homme poursuit dans

sa conviction sans s'inquiéter comment il la jugera dans sa justice.

— Pardonnez moi, Maugiron, répondit le roi, un soldat peut aller en aveugle, mais le capitaine réfléchit.

— Réfléchissez donc, Sire, et laissez-nous faire, nous qui ne sommes que soldats, dit Schomberg; d'ailleurs, je ne connais pas la mauvaise chance, moi, j'ai toujours du bonheur.

— Ami! ami! interrompit tristement le roi, je n'en puis dire autant, moi; il est vrai que tu n'as que vingt ans.

— Sire, interrompit Quélus, les paroles obligeantes de Votre Majesté ne font que redoubler notre ardeur. Quel jour devrons-nous croiser le fer avec MM. de Bussy, Livarot, Antraguet et Ribérac?

— Jamais; je vous le défends absolument, jamais, entendez-vous bien?

— De grâce, Sire, excusez-nous, reprit Quélus, le rendez-vous a été pris hier avant le dîner, nos paroles sont données, et nous ne pouvons les reprendre.

— Excusez-moi, monsieur, répondit Henri; le roi délie des serments et des paroles en disant: Je veux ou je ne veux pas; car le roi est la toute-puissance. Faites dire à ces messieurs que je vous ai menacés de toute ma colère, si vous en veniez aux mains, et, pour que vous n'en doutiez pas vous-mêmes, je jure de vous exiler si...

— Arrêtez, sire, dit Quélus, car si vous pouvez nous relever de nos paroles, Dieu seul peut nous relever de la vôtre. Ne jurez donc pas, car si, pour une pareille cause, nous avons mérité votre colère, et que cette colère se traduise par l'exil, nous irons en exil avec joie, parce que, n'étant plus sur les terres de Votre Majesté, nous pourrons alors tenir notre parole, et rencontrer nos adversaires en pays étranger.

— Si ces messieurs s'approchent de vous à la distance seulement d'une portée d'arquebuse, s'écria Henri, je les fais jeter tous les quatre à la Bastille.

— Sire, dit Quélus, le jour où Votre Majesté se conduirait ainsi, nous irions, nu-pieds et la corde au cou, nous présenter à maître Laurent Testu, le gouverneur, pour qu'il nous incarcérât avec ces gentilshommes.

— Je leur ferai trancher la tête, mordieu! Je suis le roi, j'espère.

— S'il arrivait pareille chose à nos ennemis, sire, nous nous couperions la gorge au pied de leur échafaud.

Henri garda long-temps le silence, et, relevant ses yeux noirs:

— A la bonne heure, dit-il, voilà de bonne et brave noblesse. C'est bien... Si Dieu ne bénissait pas une cause défendue par de tels gens!...

— Ne sois pas impie... ne blasphème pas! dit solennellement Chicot en descendant de son lit et en s'avançant vers le roi. Oui, ce sont là de nobles cœurs. Mon Dieu! fais ce qu'ils veulent? Entends-tu, mon maître. Allons, fixe un jour à ces jeunes gens. C'est ton affaire, et non de dicter son devoir au Tout-Puissant..

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! murmura Henri.

— Sire, nous vous en supplions, dirent les quatre gentilshommes en inclinant la tête et en pliant le genou.

— Eh bien! soit. En effet, Dieu est juste, il nous doit la victoire; mais, au surplus, nous saurons la préparer par des voies chrétiennes et judicieuses. Chers amis, souvenez-vous que Jarnac fit ses dévotions avec exactitude avant de combattre la Châtaigneraie: c'était une rude lame que ce dernier, mais il s'oublia dans les fêtes, les festins, il alla voir des femmes, abominable péché! Bref, il tenta Dieu, qui peut-être souriait à sa jeunesse, à sa beauté, à sa vigueur et lui voulait sauver la vie. — Jarnac lui coupa le jarret, cependant. — Ecoutez moi, nous allons entrer en dévotions: si j'avais le temps, je ferais porter vos épées à Rome pour que le Saint-Père les bénît toutes... Mais nous avons la châsse de sainte Geneviève, qui vaut les meilleures reliques. — Jeûnons ensemble, macérons-nous, et sanctifions le grand jour de la Fête-Dieu; puis le lendemain...

— Ah! sire, merci, merci, s'écrièrent les quatre jeunes gens... c'est dans huit jours.

Et ils se précipitèrent sur les mains du roi, qui les embrassa tous encore une fois, et rentra dans son oratoire en fondant en larmes.

— Notre cartel est tout rédigé, dit Quélus; il ne faut qu'y mettre le jour et l'heure. Ecris, Maugiron, sur cette table.. avec la plume du roi; écris le lendemain de la Fête Dieu!

— Voilà qui est fait, répondit Maugiron; quel est le héraut qui portera cette lettre?

— Ce sera moi, s'il vous plaît, dit Chicot en s'approchant; seulement je veux vous donner un conseil, mes petits; Sa Majesté parle de jeûnes, de macérations et de châsses... C'est merveilleux comme vœu fait après une victoire;. mais, avant le combat, j'aime mieux l'efficacité d'une bonne nourriture, d'un vin généreux, d'un sommeil solitaire de huit heures par jour ou par nuit. Rien ne donne au poignet la souplesse et le nerf comme une station de trois heures à table, — sans ivresse du moins. J'approuve assez le roi sur le chapitre des amours; cela est trop attendrissant, vous ferez bien de vous en sevrer.

— Bravo, Chicot! s'écrièrent ensemble les jeunes gens.

— Adieu, mes petits lions, répondit le Gascon, je m'en vais à l'hôtel de Bussy.

Il fit trois pas et revint.

— A propos, dit-il, ne quittez pas le roi pendant ce beau jour de la Fête-Dieu; n'allez à la

campagne ni les uns ni les autres; demeurez au Louvre comme une poignée de paladins. C'est convenu, hein? Oui; alors je vais faire votre commission.

Et Chicot, sa lettre à la main, ouvrit l'équerre de ses longues jambes, et disparut.

VII.

LA FÊTE-DIEU.

Pendant ces huit jours les évènemens se préparèrent, comme une tempête se prépare au fond des cieux dans les jours calmes et lourds de l'été.

Monsoreau, remis sur pied après quarante-huit heures de fièvre, s'occupa de guetter lui-même son larron d'honneur; mais comme il ne découvrit personne, il demeura plus convaincu que jamais de l'hypocrisie du duc d'Anjou, et de ses mauvaises intentions au sujet de Diane.

Bussy ne discontinua pas ses visites de jour à la maison du grand-veneur. Seulement il fut averti par Remy des fréquens espionnages du convalescent, et s'abstint de venir la nuit par la fenêtre.

Chicot faisait deux parts de son temps:

L'une était consacrée à son maître bien-aimé Henri de Valois qu'il quittait le moins possible, le surveillant comme fait une mère de son enfant.

L'autre était pour son tendre ami Gorenflot, qu'il avait déterminé à grand'peine depuis huit jours à retourner à sa cellule, où il l'avait reconduit et où il avait reçu de l'abbé, messire Joseph Foulon, le plus charmant accueil.

A cette première visite, on avait fort parlé de la piété du roi; et le prieur paraissait on ne peut plus reconnaissant à Sa Majesté de l'honneur qu'il faisait à l'abbaye en la visitant. Cet honneur était même plus grand qu'on ne s'y était attendu d'abord: Henri, sur la demande du vénérable abbé, avait consenti à passer la journée et la nuit en retraite dans le couvent.

Chicot confirma l'abbé dans cette espérance, à laquelle il n'osait s'arrêter, et comme on savait que Chicot avait l'oreille du roi, on l'invita fort à revenir, ce que Chicot promit de faire. Quant à Gorenflot, il grandit de dix coudées aux yeux des moines. C'était en effet un coup de partie à lui d'avoir ainsi capté toute la confiance de Chicot. Machiavel, de politique mémoire, n'eût pas mieux fait.

Invité à revenir, Chicot revint; et comme avec lui, dans ses poches, sous son manteau, dans ses larges bottes, il apportait des flacons de vins des crûs les plus recherchés, frère Gorenflot le recevait encore mieux que messire Joseph Foulon.

Alors il s'enfermait des heures entières dans la cellule du moine, partageant, au dire général, ses études et ses extases. L'avant-veille de la Fête-Dieu, il passa même la nuit tout entière dans le couvent: le lendemain, le bruit courut à l'abbaye que Gorenflot avait déterminé Chicot à prendre la robe.

Quant au roi, il donnait pendant ce temps de bonnes leçons d'escrime à ses amis, cherchant avec eux des coups nouveaux, et s'étudiant surtout à exercer d'Epernon, à qui le sort avait donné un si rude adversaire, et que l'attente du jour décisif préoccupait fort visiblement.

Quelqu'un qui eût parcouru la ville à de certaines heures de la nuit, eût rencontré dans le quartier Sainte-Geneviève, les moines étranges dont nos premiers chapitres ont fourni quelques descriptions, et qui ressemblaient beaucoup plus à des reîtres qu'à des frocards. Enfin, nous pourrions ajouter pour compléter le tableau que nous avons commencé d'esquisser; nous pourrions ajouter, disons-nous, que l'hotel de Guise était devenu à la fois l'antre le plus mystérieux et le plus turbulent, le plus peuplé au-dedans et le plus désert au-dehors, qu'il se puisse voir; que des conciliabules se tenaient chaque soir dans la grande salle, après qu'on avait eu le soin de fermer hermétiquement les jalousies, et que ces conciliabules étaient précédés de dîners auxquels on n'invitait que des hommes et que présidait cependant Mme de Montpensier.

Ces sortes de détails que nous trouvons dans les Mémoires du temps, nous sommes forcés de les donner à nos lecteurs, attendu qu'ils ne les trouveraient pas dans les archives de la police. En effet, la police de ce benin règne ne soupçonnait même pas ce qui se tramait, quoique le complot, comme on le pourra voir, fût d'importance, et les dignes bourgeois qui faisaient leur ronde nocturne, salade en tête et hallebarde au poing, ne le soupçonnaient point plus qu'elle, n'étant point gens à deviner d'autres dangers que ceux qui résultent du feu, des voleurs, des chiens enragés et des ivrognes querelleurs.

De temps en temps quelque patrouille s'arrêtait bien devant l'hôtel de la Belle Etoile, rue de l'Arbre-Sec; mais maître La Hurière était connu pour un si zélé catholique, que l'on ne doutait point que le grand bruit qui se menait chez lui ne fût mené pour la plus grande gloire de Dieu.

Voici dans quelles conditions la ville de Paris atteignit, jour par jour, le matin de cette grande solennité, abolie par le gouvernement constitutionnel, et que l'on appelle la Fête-Dieu.

Le matin de ce grand jour, il faisait un temps superbe, et les fleurs qui jonchaient les rues envoyaient au loin leurs parfums embaumés. Ce matin, disons-nous, Chicot, qui, depuis quinze jours, couchait assidûment dans la chambre du roi, réveilla Henri de bonne heure. Personne n'était encore entré dans la chambre royale.

— Ah! mon pauvre Chicot, s'écria Henri, foin de toi! Je n'ai jamais vu homme plus mal choisir son temps. Tu me tires du plus doux songe que j'aie fait de ma vie.

— Et que rêvais-tu donc, mon fils? demanda Chicot.

— Je rêvais que Quélus avait transpercé Antraguet d'un coup de seconde, et qu'il nageait, ce cher ami, dans le sang de son adversaire.

Mais voici le jour. Allons prier le Seigneur que mon rêve se réalise. Appelle, Chicot, appelle!

— Que veux-tu donc?

— Mon cilice et mes verges.

— Tu n'aimerais pas mieux un bon déjeûner? demanda Chicot.

— Païen, dit Henri, qui veux entendre la messe de la Fête-*Dieu*, l'estomac plein.

— C'est juste.

— Appelle, Chicot, appelle.

— Patience, dit Chicot, il est huit heures à peine, et tu as le temps de te fustiger jusqu'à ce soir. Causons premièrement: veux-tu causer avec ton ami? tu ne t'en repentiras pas, Valois, foi de Chicot.

— Eh bien! causons, dit Henri, mais fais vite.

— Comment divisons-nous notre journée? mon fils.

— En trois parties.

— En l'honneur de la Sainte-Trinité, très bien. Voyons ces trois parties.

— D'abord la messe à Saint-Germain-l'Auxerrois.

— Bien!

— Au retour au Louvre, la collation.

— Très bien!

— Puis, procession de pénitens par les rues, en s'arrêtant pour faire des stations dans les principaux couvens de Paris, en commençant par les Jacobins et en finissant par Sainte-Geneviève, où j'ai promis au prieur de faire retraite jusqu'au lendemain, dans la cellule d'une espèce de saint qui passera la nuit en prières pour assurer le succès de nos armes.

— Je le connais.

— Le saint?

— Parfaitement.

— Tant mieux, tu m'accompagneras, Chicot; nous prierons ensemble.

— Oui, sois tranquille.

— Alors, habille-toi et viens.

— Attends donc!

— Quoi?

— J'ai encore quelques détails à te demander.

— Ne peux-tu les demander tandis qu'on m'accommodera?

— J'aime mieux te les demander tandis que nous sommes seuls.

— Fais donc vite, le temps se passe.

— Ta cour, que fait-elle?

— Elle me suit.

— Ton frère?

— Il m'accompagne.

— Ta garde?

— Les gardes françaises m'attendent avec Crillon au Louvre; les Suisses m'attendent à la porte de l'abbaye.

— A merveille! dit Chicot, me voilà renseigné.

— Je puis donc appeler?

— Appelle.

Henri frappa sur un timbre.

— La cérémonie sera magnifique, continua Chicot.

— Dieu nous en saura gré, je l'espère.

— Nous verrons cela demain. Mais, dis-moi, Henri, avant que personne n'entre, tu n'as rien autre chose à me dire?

— Non. Ai-je oublié quelque détail du cérémonial?

— Ce n'est pas de cela que je te parle.

— De quoi me parles-tu donc?

— De rien.

— Mais tu me demandes...

— S'il est bien arrêté que tu vas à l'abbaye Sainte-Geneviève.

— Sans doute.

— Et si tu y passes la nuit.

— Je l'ai promis.

— Eh bien! si tu n'as rien à me dire, mon fils, je te dirai, moi, que ce cérémonial ne me convient pas, à moi.

— Comment?

— Non, et quand nous aurons dîné...

— Quand nous aurons dîné?

— Je te ferai part d'une autre disposition que j'ai imaginée.

— Soit, j'y consens.

— Tu n'y consentirais pas, mon fils, que ce serait encore la même chose.

— Que veux-tu dire?

— Chut! voici ton service qui entre dans l'antichambre.

En effet le huissiers ouvrirent les portières, et l'on vit paraître le barbier, le parfumeur et le valet de chambre de Sa Majesté, qui, s'emparant du roi, se mirent à exécuter conjointement sur son auguste personne une de ces toilettes que nous avons décrites dans le commencement de cet ouvrage.

Lorsque la toilette de Sa Majesté fut aux deux tiers, on annonça S. A. Monseigneur le duc d'Anjou.

Henri se retourna de son côté, préparant son meilleur sourire pour le recevoir.

Le duc était accompagné de M. de Monsoreau, de d'Epernon et d'Aurilly.

D'Epernon et Aurilly restèrent en arrière.

Henri, à la vue du comte encore pâle et dont la mine était plus effrayante que jamais, ne put retenir un mouvement de surprise.

Le duc s'aperçut de ce mouvement qui n'échappa point non plus au comte.

— Sire, dit le duc, c'est M. de Monsoreau qui vient présenter ses hommages à Votre Majesté.

— Merci, Monsieur. dit Henri, et je suis d'autant plus touché de votre visite, que vous avez été bien blessé, n'est-ce pas?

— Oui, Sire.

— A la chasse, m'a-t-on dit?

— A la chasse, Sire.

— Mais vous allez mieux à présent, n'est-ce pas?

— Je suis rétabli.

— Sire, dit le duc d'Anjou, ne vous plairait-il pas qu'après nos dévotions faites, M. le comte de Monsoreau nous allât préparer une belle chasse dans les bois de Compiègne?

— Mais, dit Henri, ne savez-vous pas que demain?...

Il allait dire quatre de mes amis se rencontrent avec quatre des vôtres. mais il se rappela que le secret avait dû être gardé, et il s'arrêta.

— Je ne sais rien, Sire, reprit le duc d'Anjou, et si Votre Majesté veut m'informer.

— Je voulais dire, reprit Henri, que, passant la nuit prochaine en dévotions à l'abbaye Sainte-Geneviève, je ne serais peut-être pas prêt pour demain ; mais que M. le comte parte toujours: si ce n'est demain, ce sera après-demain que la chasse aura lieu.

— Vous entendez? dit le duc à Monsoreau, qui s'inclina.

— Oui. monseigneur, répondit le comte.

En ce moment entrèrent Schomberg et Quélus; le roi les reçut à bras ouverts.

— Encore un jour, dit Quélus en saluant le roi.

— Mais plus qu'un jour, heureusement, dit Schomberg.

Pendant ce temps, Monsoreau disait de son côté au duc:

— Vous me faites exiler, à ce qu'il paraît, monseigneur.

— Le devoir d'un grand-veneur n'est-il point de préparer les chasses du roi? dit en riant le duc.

— Je m'entends, répondit Monsoreau, et je vois ce que c'est. C'est ce soir qu'expire le huitième jour de délai que Votre Altesse m'a demandé, et Votre Altesse préfère m'envoyer à Compiègne que de tenir sa promesse. Mais que Votre Altesse y prenne garde. D'ici à ce soir, je puis, d'un seul mot...

François saisit le comte par le poignet.

— Taisez-vous, lui dit-il, car, au contraire, je la tiens, cette promesse que vous réclamez.

— Expliquez-vous.

— Votre départ pour la chasse sera connu de tout le monde puisque l'ordre est officiel.

— Eh bien?

— Eh bien! vous ne partirez-pas; mais vous vous cacherez aux environs de votre maison; alors. vous croyant parti. viendra l'homme que vous voulez connaître, le reste vous regarde, car je ne me suis engagé à rien autre chose, ce me semble.

— Ah! ah! si cela se fait ainsi, dit Monsoreau.

— Vous avez ma parole, dit le duc.

— J'ai mieux que cela, monseigneur, j'ai votre signature.

— Eh! oui, mordieu! je le sais bien.

Et le duc s'éloigna de Monsoreau pour se rapprocher de son frère; Aurilly toucha le bras de d'Epernon.

— C'est fait, dit-il.

— Quoi? qu'y a-t-il de fait?

— M. de Bussy ne se battra point demain.

— M. de Bussy ne se battra point demain?

— J'en réponds.

— Et qui l'en empêchera?

— Qu'importe! pourvu qu'il ne se batte point.

— Si cela arrive, mon cher sorcier, il y a mille écus pour vous.

— Messieurs, dit Henri, qui venait d'achever sa toilette. à Saint-Germain-l'Auxerrois.

— Et de là à l'abbaye Sainte-Geneviève? demanda le duc.

— Certainement, répondit le roi.

— Comptez là-dessus, dit Chicot en bouclant le ceinturon de sa rapière.

Et Henri passa dans la galerie, où toute sa cour l'attendait.

VIII.

LEQUEL AJOUTERA ENCORE A LA CLARTÉ DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

La veille au soir, quand tout avait été décidé et arrêté entre les Guise et les Angevins, M. de Monsoreau était rentré chez lui et y avait trouvé Bussy.

Alors, songeant que ce brave gentilhomme, auquel il portait toujours une grande amitié, pouvait, n'étant prévenu de rien, se compromettre cruellement le lendemain, il l'avait pris à part.

— Mon cher comte, lui avait-il dit, voudriez-vous bien me permettre de vous donner un conseil?

— Comment donc! avait répondu Bussy, je vous en prie, faites.

— A votre place, je m'absenterais demain de Paris.

— Moi! Et pourquoi cela!

— Tout ce que je puis vous dire. c'est que votre absence vous sauverait, selon toute probabilité, d'un grand embarras.

— D'un grand embarras? reprit Bussy, regardant le comte jusqu'au fond des yeux, et lequel?

— Ignorez-vous ce qui doit se passer demain ?

— Complètement.

— Sur l'honneur ?

— Foi de gentilhomme.

— M. d'Anjou ne vous a rien confié ?

— Rien. M. d'Anjou ne me confie que les choses qu'il peut dire tout haut, et j'ajouterai presque qu'il peut dire à tout le monde.

— Eh bien ! moi qui ne suis pas le duc d'Anjou, moi qui aime mes amis pour eux et pour moi, je vous dirai, mon cher comte, qu'il se prépare pour demain des événemens graves, et que les partis d'Anjou et de Guise méditent un coup dont la déchéance du roi pourrait bien être le résultat.

Bussy regarda M. de Monsoreau avec une certaine défiance, mais sa figure exprimait la plus entière franchise, et il n'y avait point à se tromper à cette expression.

— Comte, répondit-il, je suis au duc d'Anjou, vous le savez, c'est-à-dire que ma vie et mon épée lui appartiennent. Le roi, contre lequel je n'ai jamais rien ostensiblement entrepris, me garde rancune, et n'a jamais manqué l'occasion de me dire ou de me faire une chose blessante. Et demain même — Bussy baissa la voix — je vous dis cela, mais je le dis à vous seul, comprenez-vous bien ? demain je vais risquer ma vie pour humilier Henri de Valois dans la personne de ses favoris.

— Ainsi, demanda Monsoreau, vous êtes résolu à subir toutes les conséquences de votre attachement au duc d'Anjou ?

— Oui.

— Vous savez où cela vous entraîne, peut-être ?

— Je sais où je compte m'arrêter ; quelque motif que j'aie de me plaindre du roi, jamais je ne lèverai la main sur l'oint du Seigneur ; je laisserai faire les autres, et je suivrai, sans frapper et sans provoquer personne, M. le duc d'Anjou, afin de le défendre en cas de péril.

M. de Monsoreau réfléchit un instant, et posant sa main sur l'épaule de Bussy :

— Cher comte, lui dit-il, le duc d'Anjou est un perfide, un lâche, un traître, capable, sur une jalousie ou une crainte, de sacrifier son serviteur le plus fidèle, son ami le plus dévoué : cher comte, abandonnez-le, suivez le conseil d'un ami, allez passer la journée de demain dans votre petite maison de Vincennes, allez où vous voudrez, mais n'allez pas à la procession de la Fête-Dieu.

Bussy le regarda fixément.

— Mais pourquoi suivez-vous le duc d'Anjou vous-même ? répliqua-t-il.

— Parce que, pour des choses qui intéressent mon honneur, répondit le comte, j'ai besoin de lui quelque temps encore.

— Eh bien ! c'est comme moi, dit Bussy ; pour des choses qui intéressent aussi mon honneur, je suivrai le duc.

Le comte de Monsoreau serra la main de Bussy, et tous deux se quittèrent.

Nous avons dit, dans le chapitre précédent, ce qui se passa le lendemain, au lever du roi.

Monsoreau rentra chez lui et annonça à sa femme son départ pour Compiègne ; en même temps, il donna l'ordre de faire tous les préparatifs de ce départ.

Diane entendit la nouvelle avec joie. Elle savait de son mari le duel futur de Bussy et de d'Epernon ; mais d'Epernon était celui des mignons du Roi qui avait la moindre réputation de courage et d'adresse ; elle n'avait donc qu'une crainte mêlée d'orgueil en songeant au combat du lendemain.

Bussy s'était présenté dès le matin chez le duc et avait accompagné le duc au Louvre, tout en se tenant dans la galerie. Le duc le prit, en revenant de chez son frère, et tout le cortège royal s'achemina vers Saint-Germain-l'Auxerrois.

En voyant Bussy si franc, si loyal, si dévoué, le prince avait eu quelques remords, mais deux choses combattaient en lui les bonnes intentions : le grand empire que Bussy avait pris sur lui, comme toute nature puissante sur une nature faible, et qui lui inspirait la crainte que, tout en se tenant debout près de son trône, ce fût Bussy le véritable roi ; puis l'amour de Bussy pour Mme de Monsoreau, amour qui éveillait toutes les tortures de l'orgueil et de la jalousie au fond du cœur du prince.

Cependant il s'était dit, car Monsoreau lui inspirait de son côté des inquiétudes presque aussi grandes que Bussy, cependant il s'était dit :

— Ou Bussy m'accompagnera, et en me secondant par son courage, fera triompher ma cause, et alors si j'ai triomphé, peu m'importe ce que dira et ce que fera le Monsoreau. Ou Bussy m'abandonnera, et alors je ne lui dois plus rien, et je l'abandonne à mon tour.

Le résultat de cette double réflexion dont Bussy était l'objet, faisait que le prince ne quittait pas un instant des yeux le jeune homme : il le vit avec son visage calme et souriant entrer à l'église après avoir galamment cédé le pas à M. d'Epernon, son adversaire, et s'agenouiller un peu en arrière.

Le prince fit alors signe à Bussy de se rapprocher de lui : dans la position où il se trouvait, il était obligé de tourner complètement la tête, tandis qu'en le faisant mettre à sa gauche, il n'avait besoin que de tourner les yeux.

La messe était commencée depuis un quart-d'heure à peu près, quand Remy entra dans l'église et vint s'agenouiller près de son maître. Le duc tressaillit à l'approche du jeune médecin, qu'il savait être confident des plus secrètes pensées de Bussy.

En effet, au bout d'un instant, après quelques paroles échangées tout bas, Remy glissa un billet au comte.

Le prince sentit un frisson passer dans ses veines; une petite écriture fine et charmante formait la suscription de ce billet.

— C'est d'elle, dit-il; elle lui annonce que son mari quitte Paris.

Bussy glissa le billet dans le fond de son chapeau, l'ouvrit et lut.

Le prince ne voyait plus le billet; mais il voyait le visage de Bussy que dorait un rayon de joie et d'amour.

— Ah! malheur à toi, si tu ne m'accompagnes pas! murmura-t-il.

Bussy porta le billet à ses lèvres, et le glissa sur son cœur.

Le duc regarda autour de lui. Si Monsoreau eût été là, peut-être le duc n'eut-il pas eu la patience d'attendre le soir pour lui nommer Bussy.

La messe finie, on reprit le chemin du Louvre où une collation attendait le roi dans ses appartemens, et les gentilshommes dans la galerie. Les Suisses étaient en haie à partir de la porte du Louvre. Crillon et les gardes françaises étaient rangés dans la cour.

Chicot ne perdait pas plus le roi de vue que le duc d'Anjou ne perdait Bussy.

En entrant au Louvre, Bussy s'approcha du duc.

— Pardon, Monseigneur, fit-il en s'inclinant, je désirerais dire deux mots à Votre Altesse.

— Pressés? demanda le duc.

— Très pressés. Monseigneur.

— Ne pourrais-tu pas me les dire pendant la procession? nous marcherons à côté l'un de l'autre.

— Monseigneur m'excusera, mais je l'arrêtais justement pour lui demander la permission de ne pas l'accompagner.

— Comment cela? demanda le duc d'une voix dont il ne put complètement dissimuler l'altération.

— Monseigneur, demain est un grand jour, Votre Altesse le sait, puisqu'il doit vider la querelle entre l'Anjou et la France; je désirerais donc me retirer dans ma petite maison de Vincennes et y faire retraite toute la journée.

— Ainsi tu ne viens pas à la procession où vient la cour. où vient le roi?

— Non, Monseigneur, avec la permission toutefois de Votre Altesse.

— Tu ne me rejoindras pas même à Sainte-Geneviève?

— Monseigneur, je désire avoir toute la journée à moi.

— Mais cependant, dit le duc, si une occasion se présente dans le courant de la journée où j'aie besoin de mes amis!.,.

— Comme Monseigneur n'en aurait besoin, dit-il, que pour tirer l'épée contre son roi, je lui demande doublement congé, répondit Bussy; mon épée est engagée contre M. d'Epernon.

Monsoreau avait dit la veille au prince qu'il pouvait compter sur Bussy; tout était donc changé depuis la veille, et ce changement venait du billet apporté par le Haudouin à l'église.

— Ainsi, dit le duc. les dents serrées, tu abandonnes ton seigneur et maître, Bussy?

— Monseigneur, dit Bussy. l'homme qui joue sa vie le lendemain dans un duel acharné, sanglant, mortel, comme le nôtre, je vous en réponds, celui-là n'a plus qu'un seul maître, et c'est ce maître là qui aura mes dernières dévotions.

— Tu sais qu'il s'agit pour moi du trône, et tu me quittes?

— Monseigneur, j'ai assez travaillé pour vous, je travaillerai encore assez demain. Ne me demandez pas plus que ma vie.

— C'est bien! répliqua le duc d'une voix sourde, vous êtes libre, allez, Monsieur de Bussy.

Bussy, sans s'inquiéter de cette froideur soudaine, salua le prince, descendit l'escalier du Louvre, et. une fois hors du palais, s'achemina vivement vers sa maison.

Le duc appela Aurilly.

Aurilly parut.

— Eh bien! Monseigneur? demanda le joueur de luth.

— Eh bien! il s'est condamné lui-même.

— Il ne vous suit pas?

— Non.

— Il va au rendez-vous du billet?

— Oui.

— Alors c'est pour ce soir?

— C'est pour ce soir.

— M. de Monsoreau est-il prévenu?

— Du rendez-vous? oui; de l'homme qu'il trouvera au rendez-vous, pas encore.

— Ainsi. vous êtes décidé à sacrifier le comte?

— Je suis décidé à me venger, dit le prince; et je ne crains plus qu'une chose maintenant.

— Laquelle?

— C'est que le Monsoreau ne se fie à sa force et à son adresse, et que Bussy ne lui échappe.

— Que Monseigneur se rassure.

— Comment?

— M. de Bussy est-il bien décidément condamné?

— Oui, mordieu! Un homme qui me tient en tutelle, qui me prend ma volonté, qui en fait sa volonté; qui me prend ma maîtresse et qui en fait la sienne; une espèce de lion dont je suis moins le maître que le gardien. Oui, oui, Aurilly, il est condamné sans appel, sans miséricorde.

— Eh bien! comme je vous le disais, que Monseigneur se rassure, s'il échappe au Monsoreau, il n'échappera point à un autre.

— Et quel est cet autre?

— Monseigneur m'ordonne de le nommer?

— Oui, je te l'ordonne.

— Cet autre est M. d'Epernon.

—D'Epernon ? d'Epernon, qui doit se battre contre lui demain ?

— Oui, Monseigneur.

— Conte-moi donc cela.

Aurilly allait commencer le récit demandé, quand on appela le duc. Le roi était à table, et il s'étonnait de n'y point voir le duc d'Anjou, ou plutôt Chicot venait de lui faire observer cette absence, et le roi demandait son frère.

— Tu me conteras tout cela à la procession, dit le duc, et il suivit l'huissier qui l'appelait.

Maintenant que nous n'aurons pas le loisir, préoccupés que nous serons d'un plus grand personnage, de suivre le duc et Aurilly dans les rues de Paris, disons à nos lecteurs ce qui s'était passé entre d'Epernon et le joueur de luth.

Le matin, vers le point du jour, d'Epernon s'était présenté à l'hôtel d'Anjou et avait demandé à parler à Aurilly.

Depuis longtemps, le gentilhomme connaissait le musicien ; ce dernier avait été appelé à lui enseigner le luth, et plusieurs fois l'élève et le maître s'étaient réunis pour râcler la basse, ou pincer la viole, comme c'était la mode en ce temps-là, non seulement en Espagne, mais encore en France.

Il en résultait qu'une assez tendre amitié, tempérée par l'étiquette, unissait les deux musiciens.

D'ailleurs, M. d'Epernon, Gascon subtil, pratiquait la méthode d'insinuation, qui consiste à arriver aux maîtres par les valets, et il y avait peu de secrets chez le duc d'Anjou dont il ne fût instruit par son ami Aurilly.

Ajoutons que, par suite de son habileté diplomatique, il ménageait le roi et le duc, flottant de l'un à l'autre, dans la crainte d'avoir pour ennemi le roi futur, et pour se conserver le roi régnant.

Cette visite à Aurilly avait pour but de causer avec lui de son duel prochain avec Bussy. Ce duel ne laissait pas que de l'inquiéter vivement : pendant sa longue vie la partie saillante du caractère de d'Epernon ne fut jamais la bravoure ; or, il eût fallu être plus que brave, il eût fallu être téméraire pour affronter de sang froid le combat avec Bussy ; se battre avec lui c'était affronter une mort certaine. Quelques-uns l'avaient osé, qui avaient mesuré la terre dans la lutte, et qui ne s'en étaient pas relevés.

Au premier mot que d'Epernon dit au musicien du sujet qui le préoccupait, celui-ci, qui connaissait la sourde haine que son maître nourrissait contre Bussy, celui-ci, disons-nous, abonda dans son sens, plaignit bien tendrement son élève en lui annonçant que depuis huit jours M. de Bussy faisait des armes deux heures chaque matin avec un clairon des gardes, la plus perfide lame que l'on eut encore rencontrée à Paris, une sorte d'artiste en coups d'épée, qui, voyageur et philosophe, avait emprunté aux Italiens leur jeu prudent et serré, aux Espagnols leurs feintes subtiles et brillantes, aux Allemands l'inflexibilité du poignet et la logique des ripostes, enfin aux sauvages Polonais, que l'on appelait alors des Sarmates, leurs voltes, leurs bonds, leurs prostrations subites et les étreintes corps à corps.

D'Epernon, pendant cette longue énumération de chances contraires, mangea tout le carmin qui lustrait ses ongles.

— Ah ça ! mais je suis mort, dit-il, moitié riant, moitié pâlissant.

— Dam ! répondit Aurilly.

— Mais c'est absurde, s'écria d'Epernon, d'aller sur le terrain avec un homme qui doit indubitablement vous tuer. C'est comme si l'on jouait aux dés avec un homme qui serait sûr d'amener tous les coups le double six.

— Il fallait songer à cela avant de vous engager, Monsieur le duc.

— Peste, dit d'Epernon, je me dégagerai. On n'est pas Gascon pour rien. Bien fou qui sort volontairement de la vie, et surtout à vingt-cinq ans. Mais j'y pense, mordieu ; oui, ceci est de la logique. Attends.

— Dites.

— M. de Bussy est sûr de me tuer, dis-tu ?

— Je n'en doute pas un seul instant.

— Alors, ce n'est plus un duel, s'il est sûr, c'est un assassinat.

— Au fait !

— Et si c'est un assassinat, que diable...

— Eh bien ?

—Il est permis de prévenir un assassinat par...

— Par...

— Par... par un meurtre.

— Sans doute.

— Qui m'empêche, puisqu'il veut me tuer, de le tuer auparavant ? moi !

— Oh ! mon Dieu ! rien du tout, et j'y songeais même.

— Est-ce que mon raisonnement n'est pas clair ?

— Clair comme le jour.

— Naturel ?

— Très naturel.

— Seulement, eh bien ! au lieu de le tuer cruellement de mes mains, comme il veut le faire à mon égard, eh bien ! moi qui abhorre le sang, je laisserai ce soin à quelqu'autre.

— C'est-à-dire que vous paierez des sbires ?

— Ma foi, oui ! comme M. de Guise et M. de Mayenne, pour Saint-Mégrin.

— Cela vous coûtera cher.

— J'y mettrai trois mille écus.

— Pour trois mille écus, quand vos sbires sauront à qui ils ont affaire, vous n'aurez guères que six hommes.

— N'est-ce point assez donc ?

— Six hommes ! M. de Bussy en aura tué quatre avant d'être seulement effleuré. Rappelez-vous l'échauffourée de la rue Saint-Antoi-

ne, dans laquelle il a blessé Schomberg à la cuisse, vous au bras, et presqu'assommé Quélus.

— Je mettrai six mille écus s'il le faut, dit d'Epernon. Mordieu ! si je fais la chose, je veux la bien faire et qu'il n'en réchappe pas.

— Vous avez votre monde ? dit Aurilly.

— Dam ! répliqua d'Epernon, j'ai ça et là des gens inoccupés, des soldats en retraite, des braves, après tout, qui valent bien ceux de Venise et de Florence.

— Très bien! très bien ! Mais prenez garde.

— A quoi ?

— S'ils échouent, ils vous dénonceront.

— J'ai le roi pour moi.

— C'est quelque chose, mais le roi ne peut vous empêcher d'être tué par M. de Bussy.

— Voilà qui est juste et parfaitement juste, dit d'Epernon rêveur.

— Je vous indiquerais bien une combinaison, dit Aurilly.

— Parle, mon ami, parle.

— Mais vous ne voudriez peut-être pas faire cause commune ?

— Je ne répugnerais à rien de ce qui doublerait mes chances de me défaire de ce chien enragé.

— Eh bien! certain ennemi de votre ennemi est jaloux.

— Ah! ah!

— De sorte qu'à cette heure même...

— Eh bien ! à cette heure même... achève donc.

— Il lui tend un piège.

— Après ?

— Mais il manque d'argent: avec les six mille écus, il ferait votre affaire en même temps que la sienne. Vous ne tenez point à ce que l'honneur du coup vous revienne, n'est-ce pas ?

— Mon Dieu non ! je ne demande autre chose, moi, que de demeurer dans l'obscurité.

— Envoyez donc vos hommes au rendez-vous, sans vous faire connaître, et il les utilisera.

— Mais encore faudrait-il, si mes hommes ne me connaissent pas, que je connusse cet homme, moi.

— Je vous le ferai voir ce matin.

— Où cela ?

— Au Louvre.

— C'est donc un gentilhomme ?

— Oui.

— Aurilly, séance tenante, les six mille écus seront à ta disposition.

— C'est donc arrêté ainsi ?

— Irrévocablement.

— Au Louvre, donc!

— Au Louvre.

Nous avons vu dans le chapitre précédent, comment Aurilly dit à d'Epernon :

— Soyez tranquille, M. de Bussy ne se battra pas avec vous demain!

IX.

LA PROCESSION.

Aussitôt la collation finie, le roi était rentré dans sa chambre avec Chicot, pour y prendre ses habits de pénitent, et il en était sorti un instant après, les pieds nus, les reins ceints d'une corde, et le capuchon rabattu sur le visage.

Pendant ce temps les courtisans avaient fait la même toilette.

Le temps était magnifique. le pavé jonché de fleurs ; on parlait de reposoirs plus splendides les uns que les autres, et surtout de celui que les Genovéfins avaient dressé dans la crypte de la chapelle.

Un peuple immense bordait le chemin qui conduisait aux quatre stations que devait faire le roi, et qui étaient aux Jacobins, aux Carmes, aux Capucins et aux Genovéfins.

Le clergé de Saint-Germain-l'Auxerrois ouvrait la marche. L'archevêque de Paris portait le Saint-Sacrement. Entre le clergé et l'archevêque, marchaient à reculons de jeunes garçons qui secouaient les encensoirs, et de jeunes filles qui effeuillaient des roses.

Puis venait le roi, les pieds nus, comme nous avons dit, et suivi de ses quatre amis, les pieds nus comme lui et enfroqués comme lui.

Le duc d'Anjou suivait, mais dans son costume ordinaire; toute sa cour angevine l'accompagnait, mêlée aux grands dignitaires de la couronne qui marchaient à la suite du prince, chacun gardant le rang que l'étiquette lui assignait.

Puis enfin venaient les bourgeois et le peuple.

Il était déjà plus d'une heure de l'après-midi, lorsqu'on quitta le Louvre. Crillon et les gardes françaises voulaient suivre le roi. Mais celui-ci leur fit signe que c'était inutile, et Crillon et les gardes demeurèrent pour garder le palais.

Il était près de six heures du soir quand, après avoir fait ses stations aux différens reposoirs, la tête du cortège commença d'apercevoir le porche dentelé de la vieille abbaye, et les Genovéfins, le prieur en tête, disposés sur les trois marches qui formaient le seuil, pour recevoir S. M.

Pendant la marche qui séparait l'abbaye de la dernière station, qui était celle que l'on avait faite au couvent des Capucins, le duc d'Anjou, qui était sur pied depuis le matin, s'était trouvé mal de fatigue : il avait alors demandé au roi la permission de se retirer dans son hôtel, permission que le roi lui avait accordée.

Ses gentilshommes s'étaient alors détachés du cortège et s'étaient retirés avec lui, comme pour indiquer bien hautement que c'était le duc qu'ils suivaient et non le roi.

Mais le fait était que, comme trois d'entre eux devaient se battre le lendemain, ils désiraient ne pas se fatiguer outre mesure.

A la porte de l'abbaye, le roi, sous le prétexte que Quélus, Maugiron, Schomberg et d'Epernon n'avaient pas moins besoin de repos que Livarot, Ribérac et Antraguet, le roi, disons-nous, leur donna congé aussi.

L'archevêque, qui officiait depuis le matin, et qui n'avait encore rien pris non plus que les autres prêtres, tombait de fatigue; le roi prit pitié de ces saints martyrs, et arrivé, comme nous l'avons dit, à la porte de l'abbaye, il les renvoya tous.

Puis, se retournant vers le prieur, Joseph Foulon :

— Me voici, mon père, dit-il en nasillant, je viens, comme un pécheur que je suis, chercher le repos dans votre solitude.

Le prieur s'inclina.

Alors s'adressant à ceux qui avaient résisté à cette rude journée et qui l'avaient suivi jusque-là :

— Je vous remercie, messieurs, dit-il, allez en paix.

Chacun salua respectueusement, et le royal pénitent monta une à une, en se frappant la poitrine, les marches de l'abbaye.

A peine Henri avait il dépassé le seuil de l'abbaye, que les portes en furent fermées derrière lui.

Le roi était si profondément absorbé dans ses méditations, qu'il ne parut pas remarquer cette circonstance, qui d'ailleurs, après le congé donné par le roi à sa suite, n'avait rien d'extraordinaire.

— Nous allons d'abord, dit le prieur au roi, conduire Votre Majesté dans la crypte, que nous avons ornée de notre mieux en l'honneur du roi du ciel et de la terre.

Le roi se contenta de répondre par un geste d'assentiment et marcha derrière le prieur.

Mais aussitôt qu'il fut passé sous la sombre arcade où se tenaient immobiles deux rangées de moines, aussitôt qu'on l'eut vu tourner l'angle de la cour qui conduisait à la chapelle, vingt capuchons sautèrent en l'air, et l'on vit resplendir dans la demi-teinte des yeux étincelans de la joie et de l'orgueil du triomphe.

Certes, ce n'étaient point là des figures de moines paresseux et poltrons; la moustache épaisse, le teint basané dénotaient chez eux la force et l'activité. Bon nombre démasquaient des visages sillonnés de cicatrices, et à côté du plus fier de tous, de celui qui portait la cicatrice la plus illustre et la plus célèbre, apparaissait triomphante et exaltée la figure d'une femme couverte d'un froc.

Cette femme agita une paire de ciseaux d'or qui pendaient d'une chaîne nouée à sa ceinture, et s'écria :

— Ah ! mes frères, nous tenons enfin le Valois.

— Ma foi, ma sœur, je le crois comme vous, répondit le Balafré.

— Pas encore, pas encore, murmura le cardinal.

— Comment cela ?

— Oui, aurons-nous assez de troupes bourgeoises pour maintenir Crillon et ses gardes?

— Nous avons mieux que des troupes bourgeoises, répliqua le duc de Mayenne, et croyez-moi, il ne sera pas échangé un seul coup de mousquet.

— Voyons, dit la duchesse de Montpensier, comment entendez-vous cela ? J'aurais cependant bien voulu un peu de tapage, moi.

— Eh bien ! ma sœur, je vous le dis à regret, vous en serez privée. Quand le roi sera pris, il criera; mais nul ne répondra à ses cris. Nous lui ferons alors, par persuasion ou par violence, mais sans nous montrer, signer une abdication. Aussitôt l'abdication courra la ville et disposera en notre faveur les bourgeois et les soldats.

— Le plan est bon et ne peut échouer maintenant, dit la duchesse.

— Il est un peu brutal, fit le cardinal de Guise, en secouant la tête.

— Le roi refusera de signer l'abdication, ajouta le Balafré ; il est brave, il aimera mieux mourir.

— Qu'il meure alors, s'écrièrent Mayenne et la duchesse.

— Non pas, répliqua fermement le duc de Guise, non pas ! Je veux bien succéder à un prince qui abdique et que l'on méprise ; mais je ne veux pas remplacer un homme assassiné que l'on plaindra. D'ailleurs, dans vos plans, vous oubliez M. le duc d'Anjou qui, si le roi est tué, réclamera la couronne.

— Qu'il réclame, mordieu, qu'il réclame, dit Mayenne; voici notre frère le cardinal qui a prévu le cas. M. le duc d'Anjou sera compris dans l'acte d'abdication de son frère. M. le duc d'Anjou a eu des relations avec les huguenots, il est indigne de régner.

— Avec les huguenots, êtes-vous sûr de cela ?

— Pardieu, puisqu'il a fui par l'aide du roi de Navarre.

— Bien.

— Puis une autre clause en faveur de notre maison suit la clause de déchéance ; cette clause vous fera lieutenant du royaume, mon frère, et de la lieutenance à la royauté il n'y aura qu'un pas.

— Oui, oui, dit le cardinal, j'ai prévu tout cela ; mais il se pourrait que les gardes françaises, pour s'assurer que l'abdication est bien réelle et surtout bien volontaire, forçassent l'abbaye. Crillon n'entend pas raillerie, et il serait homme à dire au roi : — Sire, il y a danger de la vie, c'est bien ; mais, avant tout, sauvons l'honneur.

— Cela regardait le général, dit Mayenne, et le général a pris ses précautions. Nous avons ici pour soutenir le siége quatre-vingts gentils-

hommes, et j'ai fait distribuer des armes à cent moines. Nous tiendrons un mois contre une armée. Sans compter qu'en cas d'infériorité, nous avons le souterrain pour fuir avec notre proie.

— Et que fait le duc d'Anjou dans ce moment ?

— A l'heure du danger il a faibli comme toujours. Le duc d'Anjou est rentré chez lui, où il attend sans doute de nos nouvelles entre Bussy et Monsoreau.

— Eh ! mon Dieu ! c'est ici qu'il faudrait qu'il fût, et non chez lui.

— Je crois que vous vous trompez, mon frère, dit le cardinal : le peuple et la noblesse eussent vu dans cette réunion des deux frères un guet-à-pens contre la famille. Comme nous le disions tout-à-l'heure, nous devons avant toute chose éviter de jouer le rôle d'usurpateur. Nous héritons, voilà tout. En laissant le duc d'Anjou libre, la reine-mère indépendante, nous nous faisons bénir de tous et admirer de nos partisans, et nul n'aura le plus petit mot à nous dire. Sinon, nous aurons contre nous Bussy et cent autres épées fort dangereuses.

— Bah ! Bussy se bat demain contre les mignons.

— Pardieu ! il les tuera : la belle affaire ! et ensuite il sera des nôtres, dit le duc de Guise. Quant à moi, je le fais général d'une armée en Italie, où la guerre éclatera sans nul doute. C'est un homme supérieur et que j'estime fort, que le seigneur de Bussy.

— Et moi, en preuve que je ne l'estime pas moins que vous, mon frère, si je deviens veuve, dit la duchesse de Montpensier, moi, je l'épouse.

— L'épouser ! ma sœur, s'écria Mayenne.

— Tiens, dit la duchesse, il y a de plus grandes dames que moi qui ont fait plus pour lui, et il n'était pas général d'armée à cette époque.

— Allons, allons, dit Mayenne, nous verrons tout cela plus tard ; à l'œuvre maintenant !

— Qui est près du roi ? demanda le duc de Guise.

— Le prieur et frère Gorenflot, à ce que je crois, dit le cardinal. Il faut qu'il ne voie que des visages de connaissance, sans cela il s'effaroucherait tout d'abord.

— Oui, dit Mayenne, mangeons les fruits de la conspiration, mais ne les cueillons pas.

— Est-ce qu'il est déjà dans la cellule ? dit Madame de Montpensier, impatiente de donner au roi la troisième couronne qu'elle lui promettait depuis si longtemps.

— Oh ! non pas ; il verra d'abord le grand reposoir de la crypte, et il adorera les saintes reliques.

— Ensuite ?

— Ensuite le prieur lui adressera quelques paroles sonores sur la vanité des biens de ce monde ; après quoi le frère Gorenflot, vous savez, celui qui a prononcé ce magnifique discours pendant la soirée de la Ligue...

— Oui ; eh bien ?

— Le frère Gorenflot essaiera d'obtenir de sa conviction, ce que nous répugnons d'arracher à sa faiblesse.

— En effet, cela vaudrait infiniment mieux ainsi, dit le duc rêveur.

— Bah ! Henri est superstitieux et affaibli, dit Mayenne, je réponds qu'il cèdera à la peur de l'enfer.

— Et moi je suis moins convaincu que vous, dit le duc, mais nos vaisseaux sont brûlés, il n'y a plus à revenir en arrière. Maintenant, après la tentative du prieur, après le discours de Gorenflot, si l'un et l'autre échouent, nous essaierons du dernier moyen, c'est-à-dire de l'intimidation.

— Et alors je tondrai mon Valois, s'écria la duchesse, revenant toujours à sa pensée favorite.

En ce moment, une sonnette retentit sous les voûtes assombries par les premières ombres de la nuit.

— Le roi descend à la crypte, dit le duc de Guise ; allons, Mayenne, appelez vos amis et redevenons moines.

Aussitôt les capuchons recouvrirent fronts audacieux, yeux ardens et cicatrices parlantes ; puis trente ou quarante moines, conduits par les trois frères, se dirigèrent vers l'ouverture de la crypte.

X.

CHICOT PREMIER.

Le roi était plongé dans un recueillement qui promettait un succès facile aux projets de MM. de Guise.

Il visita la crypte avec toute la communauté, baisa la châsse, et termina toutes les cérémonies en se frappant la poitrine à coups redoublés et en marmottant les psaumes les plus lugubres.

Le prieur commença là ses exhortations, que le roi écouta en donnant les mêmes signes de contrition fervente.

Enfin, sur un geste du duc de Guise, Joseph Foulon s'inclina devant Henri et lui dit :

— Sire, vous plairait-il de venir maintenant déposer votre couronne terrestre aux pieds du maître éternel ?

— Allons... répliqua simplement le roi.

Et aussitôt toute la compagnie, formant la haie sur son passage, s'achemina vers les cellules dont on entrevoyait à gauche le corridor principal.

Henri semblait très attendri. Ses mains ne cessaient de battre sa poitrine, le gros chapelet qu'il roulait vivement, sonnait sur les têtes de mort en ivoire suspendues à sa ceinture.

On arriva enfin à la cellule : au seuil se car-

rait Gorenflot, le visage enluminé, l'œil brillant comme une escarboucle.

— Ici ? dit le roi.

— Ici même, répliqua le moine.

Le roi pouvait hésiter, en effet, parce que, au bout de ce corridor, on voyait une porte, ou plutôt une grille assez mystérieuse, ouvrant sur une pente rapide et n'offrant à l'œil que ténèbres épaisses.

Henri entra dans la cellule.

— *Hic portus salutis*, murmura-t-il de sa voix émue.

— Oui, répondit Foulon, *ici est le port*.

— Laissez-nous, fit Gorenflot avec un geste majestueux.

Et aussitôt la porte se referma ; les pas des assistants s'éloignèrent.

Le roi, avisant un escabeau dans le fond de la cellule, s'y plaça les deux mains sur les genoux.

— Ah ! te voilà, Hérodes, te voilà, païen, te voilà, Nabuchodonosor, dit Gorenflot sans transition aucune et en appuyant ses épaisses mains sur ses hanches.

Le roi sembla surpris.

— Est-ce à moi, dit-il, que vous parlez, mon frère ?

—Oui, c'est à toi que je parle, et à qui donc ? Peut-on dire une injure qui ne te soit pas convenable ?

—Mon frère ! murmura le roi.

— Bah ! tu n'as pas de frère ici. Voilà assez long-temps que je médite un discours... tu l'auras... Je le divise en trois points comme tout bon prédicateur. D'abord tu es un tyran, ensuite tu es un satyre, enfin tu es détrôné ; voilà sur quoi je te vais parler.

— Détrôné ! mon frère... dit avec explosion le roi perdu dans l'ombre.

— Ni plus ni moins. Ce n'est pas ici comme en Pologne, et tu ne t'enfuiras pas...

— Un guet-apens !...

— Oh ! Valois, apprends qu'un roi n'est qu'un homme, lorsqu'il est un homme, encore.

— Des violences, mon frère !

— Pardieu ! crois-tu que nous t'emprisonnions pour te ménager !

— Vous abusez de la religion, mon frère.

—Est-ce qu'il y a une religion ? s'écria Gorenflot.

— Oh ! fit le roi, un saint dire de pareilles choses !

— Tant pis, j'ai dit

— Vous vous damnerez.

— Est-ce qu'on se damne !

— Vous parlez en mécréant, mon frère.

— Allons, pas de capucinades ; es-tu prêt, Valois ?

— A quoi faire ?

— A déposer ta couronne ; on m'a chargé de t'y inviter. Je t'y invite.

— Mais vous faites un péché mortel.

— Oh ! oh ! dit Gorenflot avec un rire cynique, j'ai droit d'absolution, et je m'absous d'avance ; voyons ! renonce, frère Valois.

— A quoi ?

— Au trône de France.

— Plutôt la mort !

— Eh ! mais tu mourras alors... Tiens, voici le prieur qui revient ; décide-toi.

— J'ai mes gardes, mes amis ; je me défendrai.

— C'est possible, mais on te tuera d'abord.

— Laisse-moi au moins un instant pour réfléchir.

— Pas un instant, pas une seconde.

— Votre zèle vous emporte, mon frère, dit le prieur.

Et il fit de la main un geste qui voulait dire au roi :

— Sire, votre demande vous est accordée.

Et le prieur referma la porte.

Henri tomba dans une rêverie profonde.

— Allons, dit-il, acceptons le sacrifice.

Dix minutes s'étaient écoulées, tandis que Henri réfléchissait ; on heurta aux guichets de la cellule.

— C'est fait, dit Gorenflot ; il accepte.

Le roi entendit comme un murmure de joie et de surprise, autour de lui, dans le corridor.

— Lisez-lui l'acte, dit une voix qui fit tressaillir le roi, à tel point qu'il regarda par les grillages de la porte.

Et un parchemin roulé passa de la main d'un moine dans celle de Gorenflot.

Gorenflot fit péniblement lecture de cet acte au roi, dont la douleur était grande, et qui cachait son front dans ses mains.

— Et si je refuse de signer ? s'écria-t-il en larmoyant.

— C'est vous perdre doublement, répartit la voix du duc de Guise, assourdie par le capuchon. Regardez-vous comme mort au monde, et ne forcez pas des sujets à verser le sang d'un homme qui a été leur roi.

— On ne me contraindra pas, dit Henri.

— Je l'avais prévu, murmura le duc à sa sœur, dont le front se plissa, dont les yeux reflétèrent un sinistre dessein.

— Allez, mon frère, ajouta-t-il en s'adressant à Mayenne, faites entrer tout le monde, et qu'on se prépare.

— A quoi ? dit le roi d'un ton lamentable.

— A tout, répondit Joseph Foulon.

Le désespoir du roi redoubla.

— Corbleu ! s'écria Gorenflot, je te haïssais, Valois ; mais à présent je te méprise. Allons, signe, ou tu ne périras que de ma main.

— Patientez, patientez, dit le roi, que je me recommande au souverain maître, que j'obtienne de lui la résignation.

— Il veut réfléchir encore, cria Gorenflot.

— Qu'on lui laisse jusqu'à minuit, dit le cardinal.

— Merci, chrétien charitable, dit le roi dans un paroxisme de désolation, Dieu te le rende!

— C'était réellement un cerveau affaibli, dit le duc de Guise, nous servons la France en le détrônant.

— N'importe, fit la duchesse, tout affaibli qu'il est, j'aurai du plaisir à le tondre.

Pendant ce dialogue, Gorenflot, les bras croisés, accablait Henri des injures les plus violentes, et lui racontait tous ses débordements.

Tout à coup un bruit sourd retentit au dehors du couvent.

— Silence! cria la voix du duc de Guise.

Le plus profond silence s'établit. On distingua bientôt des coups frappés fortement, à intervalles égaux, sur la porte sonore de l'abbaye.

Mayenne accourut aussi vite que le lui permettait son embonpoint.

— Mes frères, dit-il, une troupe de gens armés se porte au devant du portail.

— On vient le chercher, dit la duchesse.

— Raison de plus pour qu'il signe vite, dit le cardinal.

— Signe! Valois, signe! cria Gorenflot d'une voix de tonnerre.

— Vous m'avez donné jusqu'à minuit, dit pitoyablement le roi.

— Oh! tu te ravises, parce que tu crois être secouru...

— Sans doute, j'ai une chance.

— Pour mourir s'il ne signe pas aussitôt, répliqua la voix aigre et impérieuse de la duchesse.

Gorenflot saisit le poignet du roi et lui offrit une plume.

Le bruit redoublait au dehors.

— Une nouvelle troupe! vint dire un moine; elle entoure le parvis et le cerne à gauche.

— Allons! crièrent impatiemment Mayenne et la duchesse.

Le roi trempa la plume dans l'encre.

— Les Suisses! accourut dire Foulon; ils envahissent le cimetière à droite, toute l'abbaye est cernée présentement.

— Eh bien! nous nous défendrons, répliqua résolument Mayenne; avec un ôtage comme celui-là, une place n'est jamais prise à discrétion.

— Il a signé! hurla Gorenflot en arrachant le papier des mains de Henri, qui, abattu, enfouit sa tête dans son capuchon, et son capuchon dans ses deux bras.

— Alors, nous sommes roi, dit le cardinal au duc; emporte vite ce précieux papier.

Le roi, dans son accès de douleur, renversa la petite lampe, qui seule éclairait cette scène; mais le duc de Guise tenait déjà le parchemin.

— Que faire? que faire? vint demander un moine sous le froc duquel se dessinait un gentilhomme bien complet, bien armé, Crillon arrive avec les gardes françaises, et menace de briser les portes. Ecoutez!...

— Au nom du roi! cria la voix puissante de Crillon.

— Bon! il n'y a plus de roi, répliqua Gorenflot, par une fenêtre.

— Qui dit cela, maraud? répondit Crillon.

— Moi! moi! moi! fit Gorenflot dans les ténèbres, avec un orgueil des plus provocateurs.

— Qu'on tâche de m'apercevoir ce drôle et de lui planter quelques balles dans le ventre, dit Crillon.

Et Gorenflot, voyant les gardes apprêter leurs armes, fit le plongeon aussitôt, et retomba sur son derrière au milieu de la cellule.

— Enfoncez la porte, mon Crillon, dit, au milieu du silence général, une voix qui fit dresser les cheveux à tous les moines faux ou vrais qui attendaient dans le corridor.

Cette voix était celle d'un homme qui, sorti des rangs, s'était avancé jusqu'aux portes de l'abbaye.

— Voilà, sire, répliqua Crillon en déchargeant dans la porte principale un triomphant coup de hache: les murs en gémirent.

— Que veut-on?... dit le prieur, paraissant tout tremblant à la fenêtre.

— Ah! c'est vous, messire Foulon, dit la même voix hautaine et calme; rendez-moi donc mon fou, qui est allé passer la nuit dans une de vos cellules. J'ai besoin de Chicot; je m'ennuie au Louvre.

— Et moi je m'amuse joliment, va, mon fils, répliqua Chicot, se dégageant de son capuchon et fendant la foule des moines, qui s'écartèrent avec un hurlement d'effroi.

A ce moment, le duc de Guise, qui s'était fait apporter une lampe, lisait au bas de l'acte la signature encore fraîche, obtenue avec tant de peine:

CHICOT Ier.

— Moi, Chicot Ier! s'écria-t-il, mille damnations!

— Allons, dit le cardinal, nous sommes perdus, fuyons.

— Ah! bah! fit Chicot en distribuant à Gorenflot, presque évanoui, des coups de la corde qu'il portait à sa ceinture; ah! bah!

XI.

LES INTÉRÊTS ET LE CAPITAL.

A mesure que le roi avait parlé, à mesure que les conjurés l'avaient reconnu, ils étaient passés de la stupeur à l'épouvante.

L'abdication signée, Chicot Ier avait changé l'épouvante en rage.

Chicot rejeta son froc sur ses épaules, croisa les bras, et tandis que Gorenflot fuyait à toutes jambes, il soutint, immobile et souriant, le premier choc.

Ce fut un terrible moment à passer. Les

gentilshommes, furieux, s'avancèrent sur le Gascon, bien déterminés à se venger de la cruelle mystification dont ils étaient victimes.

Mais cet homme sans armes, la poitrine couverte de ses deux bras seulement, ce visage au masque railleur qui semblait défier tant de force de s'attaquer à tant de faiblesse, les arrêta plus encore peut-être que les remontrances du cardinal, lequel leur faisait observer que la mort de Chicot ne servirait à rien, mais, tout au contraire, serait vengée terriblement par le roi, de complicité avec son fou dans cette scène de terrible bouffonnerie.

Il en résulta que les dagues et les rapières s'abaissèrent devant Chicot, qui, soit dévouement, — et il en était capable, — soit pénétration de leur pensée, continua de leur rire au nez.

Cependant les menaces du roi devenaient plus pressantes et les coups de hache de Crillon plus pressés. Il était évident que la porte ne pouvait résister long-temps à une pareille attaque qu'on n'essayait pas même de repousser.

Aussi, après un moment de délibération, le duc de Guise donna-t-il l'ordre de la retraite.

Cet ordre fit sourire Chicot.

Pendant ses nuits de retraite avec Gorenflot, il avait examiné le souterrain, il avait reconnu la porte de sortie, et il avait dénoncé cette porte au roi, qui y avait placé Tocquenot, lieutenant des gardes-suisses.

Il était donc évident que les ligueurs allaient les uns après les autres se jeter dans la gueule du loup.

Le cardinal s'éclipsa le premier, suivi d'une vingtaine de gentilshommes; puis Chicot vit passer le duc avec un pareil nombre à peu près de moines; puis Mayenne, à qui sa difficulté de courir, à cause de son énorme ventre et de son épaisse encolure, avait tout naturellement fait confier le soin de la retraite.

Quand M. de Mayenne passa le dernier devant la cellule de Gorenflot, et que Chicot le vit passer alourdi par sa masse, Chicot ne souriait plus, il se tenait les côtés de rire.

Dix minutes se passèrent pendant lesquelles Chicot prêta l'oreille, croyant toujours entendre le bruit des ligueurs refoulés dans le souterrain; mais, à son grand étonnement, le bruit, au lieu de revenir à lui, continuait de s'éloigner.

Tout-à-coup une pensée vint au Gascon qui changea ses éclats de rire en grincement de dents. Le temps s'écoulait, les ligueurs ne revenaient pas; les ligueurs s'étaient-ils aperçus que la porte était gardée et avaient-ils découvert une autre sortie?

Chicot allait s'élancer hors de la cellule, quand tout à coup la porte en fut obstruée par une masse informe, qui se vautra à ses pieds en s'arrachant des poignées de cheveux tout autour de la tête.

— Ah! misérable que je suis! s'écriait le moine. Oh! mon bon seigneur Chicot, pardonnez-moi! pardonnez-moi!

Comment, Gorenflot, qui était parti le premier, revenait-il seul, quand déjà il eût dû être bien loin?

Voilà la question qui se présenta tout naturellement à la pensée de Chicot.

— Oh! bon monsieur Chicot, cher seigneur, à moi! continuait de heurler Gorenflot; pardonnez à votre indigne ami, qui se repent et fait amende honorable à vos genoux.

— Mais, demanda Chicot, comment ne t'es-tu pas enfui avec les autres drôles?

— Parce que je n'ai pas pu passer par où passent les autres, mon bon seigneur, parce que le Seigneur dans sa colère m'a frappé d'obésité. Oh! malheureux ventre, oh! misérable bedaine, criait le moine, en frappant de ses deux poings la partie qu'il apostrophait. Ah! que ne suis-je mince comme vous, monsieur Chicot! Que c'est beau, et surtout que c'est heureux d'être mince!

Chicot ne comprenait absolument rien aux lamentations du moine.

— Mais les autres passent donc quelque part? s'écria Chicot d'une voix de tonnerre; les autres s'enfuient donc?

— Pardieu! dit le moine, que voulez-vous qu'ils fassent? qu'ils attendent la corde! Oh! malheureux ventre!

— Silence, cria Chicot, et réponds-moi.

Gorenflot se redressa sur ses deux genoux.

— Interrogez, monsieur Chicot, répondit-il, vous en avez bien certainement le droit.

— Comment se sauvent les autres?

— A toutes jambes.

— Je comprends... mais par où?

— Par le soupirail.

— Mordieu! par quel soupirail?

— Par le soupirail qui donne dans le caveau du cimetière.

— Est-ce le chemin que tu appelles le souterrain? réponds vite.

— Non, cher monsieur Chicot. La porte du souterrain était gardée extérieurement. Le grand cardinal de Guise, au moment de l'ouvrir, a entendu un Suisse qui disait: *Mich durstet*, ce qui veut dire, à ce qu'il paraît: *J'ai soif*.

— Ventre de biche! s'écria Chicot, je sais ce que cela veut dire; de sorte que les fuyards ont pris un autre chemin.

— Oui, cher monsieur Chicot, ils se sauvent par le caveau du cimetière.

— Qui donne?

— D'un côté dans la crypte, de l'autre sous la porte Saint-Jacques.

— Tu mens.

— Moi, cher seigneur!

— S'ils s'étaient sauvés par le caveau don-

nant dans la crypte, je les eusse vu repasser devant ta cellule.

— Voilà justement, cher monsieur Chicot; ils ont pensé qu'ils n'auraient pas le temps de faire ce grand détour, et ils sont passés par le soupirail.

— Quel soupirail?

— Par un soupirail qui donne dans le jardin et qui sert à éclairer le passage.

— De sorte que toi?

— De sorte que moi qui suis trop gros...

— Eh bien!

— Je n'ai jamais pu passer; de sorte qu'on m'a tiré par les pieds, vu que j'interceptais le chemin aux autres.

— Mais, s'écria Chicot, le visage éclairé tout-à-coup d'une étrange jubilation, si tu n'as pas pu passer...

— Non, et cependant j'ai fait de grands efforts, voyez mes épaules, voyez ma poitrine.

— Alors lui, qui est encore plus gros que toi.

— Qui, lui?

— Oh! mon Dieu! dit Chicot, si tu es pour moi dans cette affaire-là, je te promets un fier cierge; de sorte qu'il ne pourra pas passer non plus.

— Monsieur Chicot.

— Lève-toi, frocard.

Le moine se leva aussi vite qu'il put.

— Bien, maintenant conduis moi au soupirail.

— Où vous voudrez, mon cher seigneur.

— Marche devant, malheureux, marche!

Gorenflot se mit à trotter aussi vite qu'il put, en levant de temps en temps les bras au ciel, maintenu dans l'allure qu'il avait prise par les coups de corde que lui allongeait Chicot.

Tous deux traversèrent le corridor et descendirent dans le jardin.

— Par ici, dit Gorenflot, par ici.

— Tais-toi et marche, drôle.

Gorenflot fit un dernier effort et parvint jusqu'auprès d'un massif d'arbres, d'où semblaient sortir des plaintes.

— Là, dit-il, là.

Et au bout de son haleine, il tomba le derrière sur l'herbe.

Chicot fit trois pas en avant, et aperçut quelque chose qui s'agitait à fleur de terre.

A côté de ce quelque chose qui ressemblait au train de derrière de l'animal que Diogène appelait un coq à deux pieds et sans plumes, gisaient une épée et un froc.

Il était évident que l'individu qui se trouvait pris si malheureusement s'était successivement défait de tous les objets qui pouvaient le grossir, de sorte que, pour le moment, désarmé de son épée, revêtu de son froc, il se trouvait réduit à sa plus simple expression.

Et cependant, comme Gorenflot, il faisait des efforts inutiles pour disparaître complètement.

— Mordieu! ventrebleu! sangdieu! criait la voix étouffée du fugitif. J'aimerais mieux passer au milieu de toute la garde. — Aie! ne tirez pas si fort, mes amis, je glisserai, tout doucement; je sens que j'avance, pas vite, mais j'avance.

— Ventre de biche! M. de Mayenne, murmura Chicot en extase. Mon bon seigneur Dieu, tu as gagné ton cierge.

— Ce n'est pas pour rien que j'ai été surnommé Hercule, reprit la voix étouffée; je soulèverai cette pierre. Heim!

Et il fit un si violent effort qu'effectivement la pierre trembla.

— Attends, dit tout bas Chicot, attends.

Et il frappa des pieds comme quelqu'un qui accourt à grand bruit.

— Ils arrivent, dirent plusieurs voix dans le souterrain.

— Ah! fit Chicot, comme s'il arrivait tout essoufflé. Ah! c'est donc toi, misérable moine?

— Ne dites rien, monseigneur, murmurèrent les voix, il vous prend pour Gorenflot.

— Ah! c'est donc toi, lourde masse, *pondus immobile*, tiens! ah! c'est donc toi, *indigesta moles*, tiens!

Et à chaque apostrophe, Chicot, arrivé enfin au but si désiré de sa vengeance, fit retomber de toute la volée de son bras sur les parties charnues qui s'offraient à lui, la corde avec laquelle il avait déjà flagellé Gorenflot.

— Silence, disaient toujours les voix, il vous prend pour le moine.

En effet, Mayenne ne poussait que des plaintes étouffées tout en redoublant d'efforts pour soulever la pierre.

— Ah! conspirateur, reprit Chicot; ah! moine indigne; tiens, voilà pour l'ivrognerie; tiens, voilà pour la paresse; tiens, voilà pour la colère; tiens, voilà pour la luxure; tiens, voilà pour la gourmandise. Je regrette qu'il n'y ait que sept péchés capitaux; tiens, tiens, tiens, voilà pour les vices que tu as.

— Monsieur Chicot, disait Gorenflot couvert de sueur; monsieur Chicot, ayez pitié de moi.

— Ah! traître, continua Chicot, frappant toujours, tiens, voilà pour la trahison.

— Grâce! murmurait Gorenflot, croyant ressentir tous les coups qui tombaient sur Mayenne, grâce! cher monsieur Chicot.

Mais Chicot, au lieu de s'arrêter, s'enivrait de sa vengeance et redoublait de coups.

Si puissant qu'il fût sur lui-même, Mayenne ne pouvait retenir ses gémissemens.

— Ah! continua Chicot, que ne plaît-il à Dieu de substituer à ton corps vulgaire, à ta carcasse roturière, les très hautes et très puissantes omoplates du duc de Mayenne, à qui je dois une volée de coups de bâton dont les intérêts courent depuis sept ans!..., Tiens, tiens, tiens!

Gorenflot poussa un soupir et tomba.

— Chicot! vociféra le duc.

— Oui, moi-même, oui, Chicot, indigne serviteur du roi, Chicot, bras débile, qui voudrait avoir les cent bras de Briarée pour cette occasion.

Et Chicot, de plus en plus exalté, réitéra les coups de corde avec une telle rage, que le patient, rassemblant toutes ses forces, souleva la pierre dans un paroxisme de la douleur, et, les côtes déchirées, les reins sanglans, tomba entre les bras de ses amis.

Le dernier coup de Chicot frappa dans le vide.

Chicot alors se retourna: le vrai Gorenflot était évanoui, sinon de douleur, du moins d'effroi.

XII.

CE QUI SE PASSAIT DU COTÉ DE LA BASTILLE, TANDIS QUE CHICOT PAYAIT SES DETTES A L'ABBAYE SAINTE-GENEVIÈVE.

Il était onze heures du soir; le duc d'Anjou attendait impatiemment dans le cabinet, où il s'était retiré à la suite de la faiblesse dont il avait été pris rue Saint-Jacques. qu'un messager du duc de Guise vînt lui annoncer l'abdication du roi son frère.

De la fenêtre à la porte du cabinet et de la porte du cabinet aux fenêtres de l'antichambre, il allait et revenait, regardant la grande horloge, dont les secondes tintaient lugubrement dans leur gaine de bois doré.

Tout-à-coup il entendit un cheval qui piaffait dans la cour; il crut que ce cheval pouvait être celui de son messager, et courut s'appuyer au balcon; mais ce cheval, tenu en bride par un palefrenier, attendait son maître.

Le maître sortit des appartemens intérieurs: c'était Bussy; Bussy, qui, en sa qualité de capitaine des gardes, venait, avant de se rendre à son rendez-vous, de donner le mot d'ordre pour la nuit.

Le duc, en apercevant ce beau et brave jeune homme, dont il n'avait jamais eu à se plaindre, éprouva un instant de remords; mais. à mesure qu'il le vit s'approcher de la torche que tenait le valet, son visage s'éclaira, et sur ce visage le duc lut tant de joie, d'espérance et de bonheur, que toute sa jalousie lui revint.

Cependant Bussy, ignorant que le duc le regardait et épiait les différentes émotions de son visage, Bussy, après avoir donné le mot d'ordre, roula le manteau sur ses épaules, se mit en selle, et piquant des deux son cheval, s'élança avec un grand bruit sous la voûte sonore.

Un instant le duc, inquiet de ne voir arriver personne, eut encore l'idée de faire courir après lui, car il se doutait bien qu'avant de se rendre à la Bastille, Bussy ferait une halte à son hôtel; mais il se représenta le jeune homme riant avec Diane de son amour méprisé, le mettant, lui, prince, sur la même ligne que le mari dédaigné, et cette fois encore son mauvais instinct l'emporta sur le bon.

Bussy avait souri de bonheur en partant; ce sourire était une insulte au prince; il le laissa aller; s'il eût eu le regard attristé et le front sombre, peut-être l'eût-il retenu.

Cependant, à peine hors de l'hôtel d'Anjou, Bussy quitta son allure précipitée, comme s'il eût craint le bruit de sa propre marche, et passant à son hôtel, comme l'avait prévu le duc, il remit son cheval aux mains d'un palefrenier qui écoutait respectueusement une leçon d'hippiatrique que lui faisait Remy.

— Ah! ah! dit Bussy reconnaissant le jeune docteur, c'est toi, Remy?

— Oui. Monseigneur, en personne.

— Et pas encore couché?

— Il s'en faut de dix minutes, Monseigneur; je rentrais chez moi, ou plutôt chez vous; en vérité, depuis que je n'ai plus mon blessé, il me semble que les jours ont quarante-huit heures.

— T'ennuirais-tu, par hasard? demanda Bussy.

— J'en ai peur!

— Et l'amour?

— Ah! je vous l'ai dit souvent, l'amour, je m'en défie, et je ne fais en général sur lui que des études utiles.

— Alors, Gertrude est abandonnée?

— Parfaitement.

— Ainsi, tu t'es lassé?

— D'être battu: c'était ainsi que se manifestait l'amour de mon amazone, brave fille, du reste.

— Et ton cœur ne te dit rien pour elle ce soir?

— Pourquoi ce soir, Monseigneur?

— Parce que je t'eusse emmené avec moi.

— A la Bastille?

— Oui.

— Vous y allez?

— Sans doute.

— Et le Monsoreau?

— A Compiègne, mon cher, où il prépare une chasse pour Sa Majesté.

— Etes-vous sûr, Monseigneur?

— L'ordre lui en a été donné publiquement ce matin.

— Ah!

Remy demeura un instant pensif.

— Alors? dit-il après un instant.

— Alors j'ai passé la journée à remercier Dieu du bonheur qu'il m'envoyait pour cette nuit, et je vais passer la nuit à jouir de ce bonheur.

— Bien. Jourdain, mon épée, fit Remy.

Le palefrenier disparut dans l'intérieur de la maison.

— Tu as donc changé d'avis? demanda Bussy.

— En quoi?

— En ce que tu prends ton épée.

— Oui, je vous accompagne jusqu'à la porte, pour deux raisons.

— Lesquelles ?

— La première, de peur que vous ne fassiez par les rues quelque mauvaise rencontre.

Bussy sourit.

— Eh! mon Dieu, oui, riez, Monseigneur. Je sais bien que vous ne craignez pas les mauvaises rencontres, et que c'est un pauvre compagnon que le docteur Remy ; mais on attaque moins facilement deux hommes qu'un seul. La seconde, parce que j'ai une foule de bons conseils à vous donner.

— Viens, mon cher Remy, viens. Nous nous entretiendrons d'elle, et après le plaisir de voir la femme qu'on aime je n'en connais pas de plus grand que celui d'en parler.

— Il y a même des gens, répliqua Remy, qui mettent le plaisir d'en parler avant celui de la voir.

— Mais, dit Bussy, il me semble que le temps est bien incertain.

— Raison de plus, le ciel est tantôt sombre, tantôt clair. J'aime la variété, moi. — Merci, Jourdain, ajouta-t-il, s'adressant au palefrenier qui lui rapportait sa rapière ; — puis, se retournant vers le comte :

— Me voici à vos ordres, Monseigneur, partons.

Bussy prit le bras du jeune docteur, et tous deux s'acheminèrent vers la Bastille.

Remy avait dit au comte qu'il avait une foule de bons conseils à lui donner, et, en effet, à peine furent-ils en route, que le docteur commença de tirer du latin mille citations imposantes pour prouver à Bussy qu'il avait tort de faire ce soir-là une visite à Diane, au lieu de se tenir tranquillement dans son lit, attendu que d'ordinaire un homme se bat mal quand il a mal dormi ; puis des apophthegmes de la faculté il passa aux mythes de la fable, et raconta galamment que c'était d'habitude Vénus qui désarmait Mars.

Bussy souriait ; Remy insistait.

— Vois-tu, Remy, dit le comte, quand mon bras tient une épée, il s'y attache de telle sorte, que les fibres de la chair prennent la rigueur et la souplesse de l'acier, tandis que, de son côté, l'acier semble s'animer et s'échauffer comme une chair vivante. De ce moment mon épée est un bras, et mon bras est une épée ; dès-lors, comprends-tu ? il ne s'agit plus de forces ni de dispositions. Une lame ne se fatigue pas.

— Non, mais elle s'émousse.

— Ne crains rien.

— Ah ! mon cher seigneur, continua Remy, c'est que demain, voyez-vous, il s'agit de faire un combat comme celui d'Hercule contre Antée, comme celui de Thésée contre le Minotaure, comme celui des Trente, comme celui de Bayard ; quelque chose d'homérique, de gigantesque, d'impossible : il s'agit qu'on dise dans l'avenir : le combat de Bussy, comme étant le combat par excellence, et, dans ce combat, je ne veux pas, voyez-vous, je ne veux pas seulement qu'on vous entame la peau.

— Sois tranquille, mon bon Remy, tu verras des merveilles : j'ai ce matin mis quatre épées aux mains de quatre ferrailleurs, qui durant huit minutes n'ont pu à eux quatre me toucher une seule fois ; tandis que je leur ai mis leurs pourpoints en loques. Je bondissais comme un tigre.

— Je ne dis pas le contraire, maître, mais vos jarrets de demain seront-ils vos jarrets d'aujourd'hui ?

Ici Bussy et son chirurgien entamèrent un dialogue latin, fréquemment interrompu par leurs éclats de rire.

Ils arrivèrent ainsi au bout de la grande rue Saint-Antoine.

— Adieu, dit Bussy, nous sommes arrivés.

— Si je vous attendais ? dit Remy.

— Pourquoi faire ?

— Pour être sûr que vous serez de retour avant deux heures, et que vous aurez au moins cinq ou six heures de bon sommeil avant votre duel.

— Si je te donne ma parole ?

— Oh ! alors, cela me suffira. La parole de Bussy, peste ! il ferait beau voir que j'en doutasse.

— Eh bien ! tu l'as. Dans deux heures, Remy, je serai à l'hôtel.

— Soit. Adieu, Monseigneur.

— Adieu, Remy.

Les deux jeunes gens se séparèrent ; mais Remy demeura en place ; il vit le comte s'avancer vers la maison, et, comme l'absence de Monsoreau lui donnait toute sécurité, entrer par la porte que lui ouvrit Gertrude, et non pas monter par la fenêtre.

Puis il reprit philosophiquement à travers les rues désertes sa marche vers l'hôtel Bussy.

Comme il débouchait de la place Beaudoyer, il vit venir à lui cinq hommes, enveloppés de manteaux et paraissant, sous ces manteaux, parfaitement armés.

Cinq hommes à cette heure, c'était un événement ; il s'effaça derrière l'angle d'une maison en retraite.

Arrivés à dix pas de lui, ces cinq hommes s'arrêtèrent, et, après un bonsoir cordial, quatre prirent deux chemins différens, tandis que le cinquième demeurait immobile et réfléchissant à sa place.

En ce moment, la lune sortit d'un nuage et éclaira d'un de ses rayons le visage du coureur de nuit.

— M. de Saint-Luc ! s'écria Remy.

Saint-Luc leva la tête, en entendant pronon-

cer son nom, et vit un homme qui venait à lui.

— Remy ! s'écria-t-il à son tour.

— Remy en personne, et je suis heureux de ne pas dire : à votre service ! attendu que vous me paraissez vous porter à merveille. Est-ce une indiscrétion que de vous demander ce que Votre Seigneurie fait à cette heure si loin du Louvre ?

— Ma foi, mon cher, j'examine, par ordre du roi, la physionomie de la ville. Il m'a dit : Saint-Luc, promène-toi dans les rues de Paris, et si tu entends dire, par hasard, que j'ai abdiqué, réponds hardiment que ce n'est pas vrai.

— Et avez-vous entendu parler de cela ?

— Personne ne m'en a soufflé le mot. Or, comme il va être minuit, que tout est tranquille, et que je n'ai rencontré que M. de Monsoreau, j'ai congédié mes amis, et j'allais rentrer quand tu m'as vu réfléchissant.

— Comment ? M. de Monsoreau !

— Oui.

— Vous avez rencontré M. de Monsoreau ?

— Avec une troupe d'hommes armés, dix ou douze, au moins.

— M. de Monsoreau ! impossible.

— Pourquoi cela, impossible ?

— Parce qu'il doit être à Compiègne.

— Il devrait y être, mais il n'y est pas.

— Mais l'ordre du roi ?

— Bah ! qui est-ce qui obéit au roi ?

— Vous avez rencontré M. de Monsoreau avec dix ou douze hommes ?

— Certainement.

— Vous a-t-il reconnu ?

— Je le crois.

— Vous n'étiez que cinq ?

— Mes quatre amis et moi, pas davantage.

— Et il ne s'est pas jeté sur vous ?

— Il m'a évité, au contraire, et c'est ce qui m'étonne ; en le reconnaissant, je me suis attendu à une horrible bataille.

— De quel côté allait-il ?

— Du côté de la rue de la Tixeranderie.

— Ah ! mon Dieu, s'écria Remy.

— Quoi ? demanda Saint-Luc, effrayé de l'accent du jeune homme.

— Monsieur de Saint-Luc, il va sans doute arriver un grand malheur.

— Un grand malheur ! à qui ?

— A M. de Bussy ?

— A Bussy ! Mordieu ! parlez, Remy ; je suis de ses amis, vous le savez.

— Quel malheur ! M. de Bussy le croyait à Compiègne.

— Eh bien ?

— Eh bien ! il a cru pouvoir profiter de son absence....

— De sorte qu'il est ?

— Chez Mme Diane.

— Ah ! fit Saint-Luc, cela s'embrouille.

— Oui, comprenez-vous, dit Remy, il aura eu des soupçons ou on les lui aura suggérés, et il n'aura feint de partir que pour revenir à l'improviste.

— Attendez donc ? dit Saint-Luc en se frappant le front.

— Avez-vous une idée ? répondit Remy.

— Il y a du duc d'Anjou là-dessous.

— Mais c'est le duc d'Anjou qui, ce matin, a provoqué le départ de M. de Monsoreau.

— Raison de plus. Avez-vous des poumons, mon brave Remy ?

— Corbleu ! comme des soufflets de forge.

— En ce cas courons, courons sans perdre un instant ; vous connaissez la maison ?

— Oui.

— Marchez devant, alors.

Et les deux jeunes gens firent, à travers les rues, une course qui eût fait honneur à des daims poursuivis.

— A-t-il beaucoup d'avance sur nous ? demanda Remy en courant.

— Qui ? le Monsoreau ?

— Oui.

— Un quart-d'heure à peu près, dit Saint-Luc, en franchissant un tas de pierres de cinq pieds de haut.

— Pourvu que nous arrivions à temps, dit Remy en tirant son épée pour être prêt à tout événement.

XIII

L'ASSASSINAT.

Bussy, sans inquiétude et sans hésitation, avait été reçu sans crainte par Diane, qui croyait être sûre de l'absence de son mari.

Jamais la belle jeune femme n'avait été si joyeuse ; jamais Bussy n'avait été si heureux ; dans certain moment dont l'âme, ou plutôt l'instinct conservateur sent toute la gravité, l'homme unit ses facultés morales à tout ce que ses sens peuvent lui fournir de ressources physiques, il se concentre et se multiplie. Il aspire de toutes ses forces la vie, qui peut lui manquer d'un moment à l'autre, sans qu'il devine par quelle catastrophe elle lui manquerait.

Diane émue, et d'autant plus émue qu'elle cherchait à cacher son émotion, Diane, émue des craintes de ce lendemain menaçant, paraissait plus tendre parce que la tristesse, tombant au fond de tout amour, donne à cet amour le parfum de poésie qui lui manquait ; la véritable passion n'est point folâtre, et l'œil d'une femme sincèrement éprise est plus souvent humide que brillant.

Aussi débuta-t-elle par arrêter l'amoureux jeune homme. Ce qu'elle avait à lui dire ce soir-là, c'est que sa vie était sa vie ; ce qu'elle avait à débattre avec lui, c'étaient les plus sûrs moyens de fuite. Car ce n'était pas le tout que de vaincre ; il fallait, après avoir vaincu, fuir la

colère du roi; car jamais Henri, c'était probable, ne pardonnerait au vainqueur la défaite ou la mort de ses favoris.

— Et puis, disait Diane le bras passé autour du cou de Bussy, et dévorant des yeux le visage de son amant, n'es-tu pas le plus brave cavalier de France? Pourquoi mettrais-tu un point d'honneur à augmenter ta gloire? Tu es déjà si supérieur aux autres hommes, qu'il n'y aurait pas de générosité à toi de vouloir te grandir encore. Tu ne veux pas plaire aux autres femmes, car tu m'aimes et tu craindrais de me perdre à jamais, n'est-ce pas, Louis? Louis, défends ta vie. Je ne te dis pas, songe à la mort, car il me semble qu'il n'existe pas au monde un homme assez grand, assez fort, assez puissant pour tuer mon Louis autrement que par trahison. Mais songe aux blessures; on peut être blessé, tu le sais bien, puisque c'est à une blessure reçue en combattant contre ces mêmes hommes, que je dois de te connaître.

— Sois tranquille, dit Bussy en riant, je garderai le visage, je ne veux pas être défiguré.

— Oh! garde ta personne tout entière. Qu'elle te soit sacrée, mon Bussy, comme si toi c'était moi. Songe à la douleur que tu éprouverais si tu me voyais revenir blessée et sanglante; eh bien! la même douleur que tu ressentirais, je l'éprouverais en voyant ton sang. Sois prudent, mon lion trop courageux, voilà tout ce que je te recommande. Fais comme ce Romain dont tu me lisais l'histoire pour me rassurer l'autre jour. Oh! imite-le bien; laisse tes trois amis faire leur combat; porte-toi au secours du plus menacé. Mais, si deux hommes, si trois hommes t'attaquent à la fois, fuis, tu te retourneras comme Horace, et tu les tueras les uns après les autres et à distance.

— Oui, ma chère Diane, dit Bussy.

— Oh! tu me réponds sans m'entendre, Louis; tu me regardes et tu ne m'écoutes pas.

— Oui, mais je te vois, et tu es bien belle!

— Ce n'est point de ma beauté qu'il s'agit en ce moment, mon Dieu! il s'agit de toi, de ta vie, de notre vie, tiens, c'est bien affreux ce que je vais te dire; mais je veux que tu le saches, cela te rendra non pas plus fort, mais plus prudent. Eh bien! j'aurai le courage de voir ce duel.

— Toi?

— J'y assisterai.

— Comment cela? impossible, Diane.

— Non! écoute: il y a, tu sais, dans la chambre à côté de celle-ci, une fenêtre qui donne sur une petite cour et qui regarde de biais l'enclos des Tournelles.

— Oui, je me la rappelle, cette fenêtre élevée de vingt pieds à peu près, et qui domine un treillis de fer, aux pointes duquel, l'autre jour, je faisais tomber du pain que les oiseaux venaient prendre.

— De là, comprends-tu? Bussy, je te verrai. Surtout place-toi de manière à ce que je te voie; tu sauras que je suis là, tu pourras me voir toi-même. Mais non, insensée que je suis, ne me regarde pas, car ton ennemi peut profiter de ta distraction.

— Et me tuer! n'est-ce pas? tandis que j'aurais les yeux fixés sur toi. Si j'étais condamné, et qu'on me laissât le choix de la mort, Diane, ce serait celle-là que je choisirais.

— Oui, mais tu n'es pas condamné, mais il ne s'agit pas de mourir, il s'agit de vivre au contraire.

— Et je vivrai, sois tranquille; d'ailleurs, je suis bien secondé, crois-moi; tu ne connais pas mes amis; mais je les connais: Antraguet tire l'épée comme moi. Ribérac est froid sur le terrain, et semble n'avoir de vivant que les yeux avec lesquels il dévore son adversaire, et le bras avec lequel il le frappe; Livarot brille par une agilité de tigre. La partie est belle, crois-moi, Diane trop belle. Je voudrais courir plus de danger pour avoir plus de mérite.

— Eh bien! je te crois, cher ami, — et je souris, car j'espère; mais écoute-moi, et promets-moi de m'obéir.

— Oui, pourvu que tu ne m'ordonnes pas de te quitter.

— Eh bien! justement, j'en appelle à ta raison.

— Alors, il ne fallait pas me rendre fou.

— Pas de concetti, mon beau gentilhomme, de l'obéissance; c'est en obéissant que l'on prouve son amour.

— Ordonne, alors.

— Cher ami, tes yeux sont fatigués; il te faut une bonne nuit; quitte-moi.

— Oh! déjà!

— Je vais faire ma prière, et tu m'embrasseras.

— Mais c'est toi qu'on devrait prier comme on prie les anges.

— Et crois-tu donc que les anges ne prient pas Dieu? dit Diane en s'agenouillant.

Et, du fond du cœur, avec des regards qui semblaient, à travers le plafond, aller chercher Dieu sous les voûtes du ciel:

— Seigneur, dit-elle, si tu veux que ta servante vive heureuse et ne meure pas désespérée, protège celui que tu as poussé sur mon chemin, pour que je l'aime et que je n'aime que lui.

Elle achevait ces paroles. Bussy se baissait pour l'envelopper de son bras et ramener son visage à la hauteur de ses lèvres, quand tout-à-coup une vitre de la fenêtre vola en éclats; puis la fenêtre elle-même, et trois hommes armés parurent sur le balcon, tandis que le quatrième enfourchait la balustrade.

Celui-là avait le visage couvert d'un masque, et tenait de la main gauche un pistolet et de l'autre une épée nue.

Bussy demeura un instant immobile et glacé par le cri épouvantable que poussa Diane en s'élançant à son cou.

L'homme au masque fit un signe, et ses trois compagnons avancèrent d'un pas; un de ces trois hommes était armé d'une arquebuse.

Bussy d'un même mouvement écarta Diane avec la main gauche, tandis que de la droite il tirait son épée.

Puis se repliant sur lui-même, il l'abaissa lentement et sans perdre de vue ses adversaires.

— Allez, allez, mes braves, dit une voix sépulcrale qui sortait de dessous le masque de velours, il est à moitié mort, la peur l'a tué.

— Tu te trompes, dit Bussy, je n'ai jamais peur.

Diane fit un mouvement pour se rapprocher de lui.

— Rangez-vous, Diane, dit-il avec fermeté.

Mais Diane, au lieu d'obéir, se jeta une seconde fois à son cou.

— Vous allez me faire tuer, madame, dit-il.

Diane s'éloigna, le démasquant entièrement. Elle comprenait qu'elle ne pouvait venir en aide à son amant que d'une seule manière: c'était en obéissant passivement.

— Ah! ah! dit la voix sombre — c'est bien M. de Bussy; — je ne le voulais pas croire, niais que je suis. Vraiment, quel ami, quel bon et excellent ami!

Bussy se taisait, tout en mordant ses lèvres et en examinant tout autour de lui quels seraient ses moyens de défense quand il faudrait en venir aux mains.

— Il apprend, continua la voix, avec une intonation railleuse, que rendait encore plus terrible sa vibration profonde et sombre, il apprend que le grand-veneur est absent, qu'il a laissé sa femme seule, que cette femme peut avoir peur, et il vient lui tenir compagnie, et quand cela? la veille d'un duel. Je le répète, quel bon et excellent ami que le seigneur de Bussy!

— Ah! c'est vous, Monsieur de Monsoreau, dit Bussy. Bon! jetez votre masque. Maintenant, je sais à qui j'ai affaire.

— Ainsi ferai-je, répliqua le grand-veneur, et il jeta loin de lui le loup de velours noir.

Diane poussa un faible cri. La pâleur du comte était celle d'un cadavre, tandis que son sourire était celui d'un damné.

— Ça finissons, Monsieur, dit Bussy, je n'aime pas les façons bruyantes, et c'était bon pour les héros d'Homère, qui étaient des demi-dieux, de parler avant de se battre; moi je suis un homme; seulement je suis un homme qui n'a pas peur, attaquez-moi ou laissez-moi passer.

Monsoreau répondit par un rire sourd et strident qui fit tressaillir Diane, mais qui provoqua chez Bussy la plus bouillante colère..

— Passage, voyons, répéta le jeune homme qui sentait le sang, qui un instant avait reflué vers son cœur, monter aux tempes.

— Oh! oh! fit Monsoreau, passage; comment dites-vous cela, Monsieur de Bussy?

— Alors, croisez donc le fer et finissons-en, dit le jeune homme; j'ai besoin de rentrer chez moi, et je demeure loin.

— Vous étiez venu pour coucher ici, monsieur, dit le grand-veneur, et vous y coucherez.

Pendant ce temps, la tête de deux autres hommes apparaissait à travers les barres du balcon, et ces deux hommes, enjambant la balustrade, vinrent se placer près de leurs camarades.

— Quatre et deux font six, dit Bussy; où sont les autres?

— Ils sont à la porte et attendent, dit le grand-veneur.

Diane tomba sur ses genoux, et, quelque effort qu'elle fît, Bussy entendit ses sanglots.

Il jeta un coup d'œil rapide sur elle; puis, ramenant son regard vers le comte:

— Mon cher monsieur, dit-il après avoir réfléchi une seconde, vous savez que je suis un homme d'honneur.

— Oui, dit Monsoreau, vous êtes homme d'honneur, comme madame est une femme chaste.

— Bien, monsieur, répondit Bussy en faisant un léger mouvement de tête de haut en bas; c'est vif, mais c'est mérité, et tout cela se paiera ensemble. Seulement, comme j'ai demain partie liée avec quatre gentilshommes que vous connaissez, et qu'ils ont la priorité sur vous, je réclame la grâce de me retirer ce soir en vous engageant ma parole de me retrouver, où et quand vous voudrez.

Monsoreau haussa les épaules.

— Ecoutez, dit Bussy, je jure Dieu, monsieur, que lorsque j'aurai satisfait MM. de Schomberg, d'Epernon, Quélus et Maugiron, je serai à vous, tout à vous, et rien qu'à vous. S'ils me tuent, eh bien! vous serez payé par leurs mains. Voilà tout; si, au contraire, je les tue, je me trouve en fonds pour vous payer moi-même.

Monsoreau se retourna vers ses gens.

— Allons, leur dit-il, sus! mes braves.

— Ah! dit Bussy, je me trompais, ce n'est plus un duel, c'est un assassinat.

— Parbleu! fit Monsoreau.

— Oui, je vois: nous nous étions trompés tous deux l'un sur l'autre; mais prenez garde, monsieur, prenez garde, le duc d'Anjou prendra mal la chose.

— C'est lui qui m'envoie, dit Monsoreau.

Bussy frissonna. Diane leva les mains au ciel avec un gémissement.

— En ce cas, dit le jeune homme, j'en appelle à Bussy tout seul. Tenez-vous bien, mes braves!

Et d'un tour de main il renversa le prie-Dieu,

attira à lui une table et jeta sur le tout une chaise, de sorte qu'il avait en une seconde improvisé comme un rempart entre lui et ses ennemis.

Ce mouvement avait été si rapide que la balle partie de l'arquebuse ne frappa que le prieu-dieu dans l'épaisseur duquel elle se logea en s'amortissant; pendant ce temps Bussy abattait une magnifique crédence du temps de François Ier, et l'ajoutait à son retranchement.

Diane se trouva cachée par ce dernier meuble; elle comprenait qu'elle ne pouvait aider Bussy que de ses prières, et elle priait.

Bussy jeta un coup d'œil sur elle, puis sur les assaillans, puis sur son rempart improvisé.

— Allez, maintenant, dit-il, mais prenez garde, mon épée pique.

Les braves poussés par Monsoreau firent un mouvement vers le sanglier qui les attendait, replié sur lui-même et les yeux ardens; l'un d'eux allongea même la main vers le prie-dieu pour l'attirer à lui, mais avant que sa main n'eût touché le meuble protecteur, l'épée de Bussy, passant par une meurtrière, avait pris le bras dans toute sa longueur, et l'avait percé depuis la saignée jusqu'à l'épaule.

L'homme poussa un cri et se recula jusqu'à la fenêtre.

Bussy entendit alors des pas rapides dans le corridor et se crut pris entre deux feux. Il s'élança vers la porte pour en pousser les verroux; mais avant qu'il ne l'eût atteint, elle s'ouvrit.

Le jeune homme fit un pas en arrière pour se mettre en défense à la fois contre ses anciens et contre ses nouveaux ennemis.

Deux hommes se précipitèrent par cette porte.

— Ah! cher maître! cria une voix bien connue, arrivons-nous à temps?

— Remy! dit le comte.

— Et moi! cria une seconde voix, il paraît que l'on assassine ici?

Bussy reconnut cette voix, et poussa un rugissement de joie.

— Saint-Luc! dit-il.

— Moi-même.

— Ah! ah! dit Bussy, je crois maintenant, cher monsieur de Monsoreau, que vous ferez bien de nous laisser passer, car maintenant, si vous ne vous rangez pas, nous passerons sur vous.

— Trois hommes à moi! cria Monsoreau.

Et l'on vit trois nouveaux assaillans apparaître au-dessus de la balustrade.

— Ah! ça, mais ils sont donc une armée? dit Saint-Luc.

— Mon Dieu! Seigneur, protégez-le, priait Diane.

Bussy vit le mouvement. Agile comme un tigre, il sauta d'un bond par-dessus le retranchement; son épée rencontra celle de Monsoreau, puis il se fendit, et le toucha à la gorge; mais la distance était trop grande; il en fut quitte pour une écorchure.

Cinq ou six hommes fondirent à la fois sur Bussy.

Un de ces hommes tomba sous l'épée de Saint-Luc.

— En avant! cria Remy.

— Non pas en avant, dit Bussy; au contraire, Remy, prends et emporte Diane.

Monsoreau poussa un rugissement, et arracha un pistolet des mains d'un des nouveaux venus.

Remy hésitait.

— Mais vous? dit-il.

— Enlève! enlève! cria Bussy. Je te la confie.

— Mon Dieu! murmura Diane, mon Dieu! secourez-le.

— Venez, madame, dit Remy.

— Jamais; non, jamais, je ne l'abandonnerai.

Remy l'enleva entre ses bras.

— Bussy, cria Diane; Bussy, à moi, au secours!

La pauvre femme était folle; elle ne distinguait plus ses amis de ses ennemis; tout ce qui l'écartait de Bussy lui était fatal et mortel.

— Va, va, dit Bussy; je te rejoins.

— Oui, hurla Monsoreau; oui, tu la rejoindras, je l'espère.

Et l'on entendit retentir un coup de feu.

Bussy vit le Haudoin osciller, puis s'affaisser sur lui-même, et presqu'aussitôt tomber en entraînant Diane.

Bussy jeta un cri, et se retourna.

— Ce n'est rien, maître, dit Remy; c'est moi qui ai reçu la balle; elle est sauve.

Trois hommes se jetèrent sur Bussy; au moment où il se retournait, Saint-Luc passa entre Bussy et les trois hommes; un des trois tomba.

Les deux autres reculèrent.

— Saint-Luc, dit Bussy; Saint-Luc, par celle que tu aimes, sauve Diane.

— Mais toi?

— Moi, je suis un homme.

Saint-Luc s'élança vers Diane, déjà relevée sur ses genoux, la prit entre ses bras et disparut avec elle par la porte.

— A moi! cria Monsoreau; à moi ceux de l'escalier!

— Ah! scélérat! cria Bussy. Ah! lâche!

Monsoreau se retira derrière ses hommes.

Bussy tira un revers et poussa un coup de pointe; du premier, il fendit une tête par la tempe; du second, il trouva une poitrine.

— Cela déblaye, dit-il; puis il revint dans son retranchement.

— Fuyez! maître, fuyez! murmura Remy.

— Moi! fuir... fuir devant des assassins!

Puis se penchant vers le jeune homme:

— Il faut que Diane se sauve, lui dit-il; mais toi, qu'as-tu ?

— Prenez-garde! dit Remy, prenez-garde!

En effet, quatre hommes venaient de s'élancer par la porte de l'escalier. Bussy se trouvait pris entre deux troupes.

Mais il n'eut qu'une pensée.

— Et Diane! cria-t-il, Diane !

Alors, sans perdre une seconde, il s'élança sur ces quatre hommes; pris au dépourvu, deux tombèrent, un blessé, un mort.

Puis, comme Monsoreau avançait, il fit un pas de retraite, et se retrouva derrière son rempart.

— Poussez les verroux, cria Monsoreau, tournez la clé, nous le tenons.

Pendant ce temps, par un dernier effort, Remy s'était traîné jusques devant Bussy; il venait ajouter son corps à la masse du retranchement.

Il y eut une pause d'un instant.

Bussy, les jambes fléchies, le corps collé contre la muraille, le bras plié, la pointe en arrêt, jeta un rapide regard autour de lui.

Sept hommes étaient couchés à terre, neuf restaient debout.

Bussy les compta des yeux.

Mais en voyant reluire neuf épées, en entendant Monsoreau encourager ses hommes, en sentant ses pieds clapoter dans le sang, ce vaillant, qui n'avait jamais connu la peur, vit comme l'image de la mort se dresser au fond de la chambre et l'appeler avec son morne sourire.

— Sur neuf, dit-il, j'en tuerai bien cinq encore, mais les quatre autres me tueront. J'ai encore des forces pour dix minutes de combat; eh bien! faisons pendant les dix minutes ce que jamais homme ne fit ni ne fera.

Alors, détachant son manteau dont il enveloppa son bras gauche comme d'un bouclier, il fit un bond jusqu'au milieu de la chambre, comme s'il eût été indigne de sa renommée de combattre plus long-temps à couvert.

Là, il rencontra un fouillis dans lequel son épée glissa comme une vipère dans sa couvée, trois fois il vit jour et allongea le bras dans ce jour; trois fois il entendit crier le cuir des baudriers ou le buffle des justaucorps, et trois fois un filet de sang tiède coula jusque sur sa main droite par la rainure de sa lame.

Pendant ce temps il avait paré vingt coups de taille ou de pointe avec son bras gauche. Le manteau était haché.

La tactique des assassins changea en voyant tomber deux hommes et se retirer le troisième; ils renoncèrent à faire usage de l'épée, les uns tombèrent sur lui à coups de crosse de mousquet, les autres tirèrent sur lui leurs pistolets dont ils ne s'étaient pas servis encore et dont il eut l'adresse d'éviter les balles, soit en se jetant de côté, soit en se baissant : dans cette heure suprême tout son être se multipliait, car, non seulement il voyait, entendait et agissait, mais encore il devinait presque la plus subite et la plus secrète pensée de ses ennemis; Bussy enfin était dans un de ces momens où la créature atteint l'apogée de la perfection ; il était moins qu'un Dieu parce qu'il était mortel, mais il était certes plus qu'un homme.

Alors il pensa que tuer Monsoreau ce devait mettre fin au combat; il le chercha donc des yeux parmi ses assassins; mais celui-ci, aussi calme que Bussy était animé, chargeait les pistolets de ses gens, ou, les prenant tout chargés de leurs mains, tirait tout en se tenant masqué derrière ses spadassins.

Mais c'était chose facile pour Bussy que de faire une trouée; il se jeta au milieu des sbises, qui s'écartèrent, et se trouva face à face avec Monsoreau.

En ce moment, celui-ci, qui tenait un pistolet tout armé, ajusta Bussy et fit feu.

La balle rencontra la lame de l'épée, et la brisa à six pouces au-dessus de la poignée.

— Désarmé! cria Monsoreau, désarmé!

Bussy fit un pas de retraite, et, en reculant, ramassa sa lame brisée.

En une seconde, elle fut soudée à son poignet avec son mouchoir.

Et la bataille recommença, présentant ce spectacle prodigieux d'un homme presque sans arme, mais aussi presque sans blessures, épouvantant six hommes bien armés et se faisant un rempart de dix cadavres.

La lutte recommença et redevint plus terrible que jamais ; tandis que les gens de Monsoreau se ruaient sur Bussy, Monsoreau, qui avait deviné que le jeune homme cherchait une arme par terre, tirait à lui toutes celles qui pouvaient être à sa portée.

Bussy était entouré : le tronçon de sa lame ébrèché, tendu, émoussé, vacillait dans sa main; la fatigue commençait à engourdir son bras; il regardait autour de lui, quand un des cadavres, ranimé, se relève sur ses genoux, lui met aux mains une longue et forte rapière.

Ce cadavre, c'était Remy, dont le dernier effort était un dévoûment.

Bussy poussa un cri de joie, et bondit en arrière afin de dégager sa main de son mouchoir, et de se débarrasser du tronçon devenu inutile.

Pendant ce temps, Monsoreau s'approcha de Remy, et lui déchargea à bout portant son pistolet dans la tête.

Remy, pour ne plus se relever cette fois, tomba le front fracassé.

Bussy jeta un cri, ou plutôt poussa un rugissement.

Les forces lui étaient revenues avec les moyens de défense; il fit siffler son épée en cercle, abattit un poignet à droite, et ouvrit une joue à gauche.

La porte se trouvait dégagée par ce double coup.

Agile et nerveux, il s'élança contre elle et essaya de l'enfoncer avec une secousse qui ébranla le mur. Mais les verroux lui résistèrent.

Epuisé de l'effort, Bussy laissa retomber son bras droit, tandis que du gauche il essayait de tirer les verroux derrière lui, tout en faisant face à ses adversaires.

Pendant cette seconde il reçut un coup de feu qui lui perça la cuisse, et deux coups d'épée qui lui entamèrent les flancs.

Mais il avait tiré les verroux et tourné la clé.

Hurlant et sublime de fureur, il foudroya d'un revers le plus acharné des bandits, et, se fendant sur Monsoreau, il le toucha à la poitrine.

Le grand-veneur vociféra une malédiction.

— Ah ! dit Bussy en tirant la porte, je commence à croire que j'échapperai.

Les quatre hommes jetèrent leurs armes et s'accrochèrent à Bussy ; ils ne pouvaient l'atteindre avec le fer, tant sa merveilleuse adresse le faisait invulnérable. Ils tentèrent de l'étouffer.

Mais à coups de pommeau d'épée, mais à coups de taille, Bussy les assommait, les hachait sans relâche. Monsoreau s'approcha deux fois du jeune homme, et fut touché deux fois encore.

Mais trois hommes s'attachèrent à la poignée de son épée et la lui arrachèrent des mains.

Bussy ramassa un trépied de bois sculpté qui servait de tabouret, frappa trois coups, abattit deux hommes ; mais le trépied se brisa sur l'épaule du dernier, qui resta debout.

Celui-là lui enfonça sa dague dans la poitrine.

Bussy le saisit au poignet, arracha la dague, et, la retournant contre son adversaire, il le força de se poignarder lui-même.

Le dernier sauta par la fenêtre.

Le jeune homme poussa un cri, chercha des yeux une épée, ramassa la premiere venue, et la plongea si vigoureusement dans la poitrine du grand-veneur, qu'il le cloua au parquet.

— Ah ! s'écria Bussy, je ne sais pas si je mourrai ; mais du moins je t'aurai vu mourir.

Monsoreau voulut répondre ; mais ce fut son dernier soupir qui passa par sa bouche entr'ouverte.

Bussy alors se traîna vers le corridor, il perdait tout son sang par sa blessure de la cuisse, et surtout par celle du jarret.

Il jeta un dernier regard derrière lui.

La lune venait de sortir brillante d'un nuage ; sa lumière entrait dans cette chambre inondée de sang, elle vint se mirer aux vitres et illuminer les murailles hachées par les coups d'épées, trouées par les balles, effleurant au passage les pâles visages des morts qui, pour la plupart, avaient conservé, en expirant, le regard féroce et menaçant de l'assassin.

Bussy, à la vue de ce champ de bataille, peuplé par lui, tout blessé, tout mourant qu'il était, se sentit pris d'un orgueil sublime.

Comme il l'avait dit, il avait fait ce qu'aucun homme n'aurait pu faire.

Il lui restait maintenant à fuir, à se sauver ; il pouvait fuir, car il fuyait devant des morts.

Mais tout n'était pas fini pour le malheureux jeune homme.

En arrivant sur l'escalier, il vit reluire des armes dans la cour ; un coup de feu partit ; la balle lui traversa l'épaule.

La cour était gardée.

Alors, il songea à cette petite fenêtre, par laquelle Diane lui promettait de regarder le combat du lendemain, et aussi rapidement qu'il put, il se traîna de ce côté.

Elle était ouverte, encadrant un beau ciel parsemé d'étoiles. Bussy referma et verrouilla la porte derrière lui ; puis, il monta dessus à grand peine, enjamba la rampe, et mesura des yeux la grille de fer, afin de sauter de l'autre côté.

— Oh ! je n'aurai jamais la force, murmura-t-il.

Mais, en ce moment, il entendit des pas dans l'escalier ; c'était la seconde troupe qui montait.

Bussy était hors de défense ; il rappela toutes ses forces. S'aidant de la seule main et du seul pied dont il pût se servir encore, il s'élança.

Mais, en s'élançant, la semelle de sa botte glissa sur la pierre.

Il avait tant de sang aux pieds !

Il tomba sur les pointes du fer : les unes pénétrèrent dans son corps, les autres s'accrochèrent à ses habits, et il demeura suspendu.

En ce moment il pensa au seul ami qui lui restât au monde.

— Saint-Luc ! cria-t-il, à moi ! Saint-Luc ! à moi !

— Ah ! c'est vous, monsieur de Bussy, dit tout-à-coup une voix sortant d'un massif d'arbres.

Bussy tressaillit. Cette voix n'était pas celle de Saint-Luc.

— Saint-Luc ! cria-t-il de nouveau, à moi ! à moi ! ne crains rien pour Diane. J'ai tué le Monsoreau !

Il espérait que Saint-Luc était caché aux environs, et viendrait à cette nouvelle.

— Ah ! le Monsoreau est tué ? dit une autre voix.

— Oui.

— Bien.

Et Bussy vit sortir deux hommes du massif ; ils étaient masqués tous deux.

— Messieurs, dit Bussy, messieurs, au nom du ciel secourez un pauvre gentilhomme, qui peut échapper encore si vous le secourez !

— Qu'en pensez-vous, Monseigneur ? demanda à demi-voix un des deux inconnus.

— Imprudent ! dit l'autre.

— Monseigneur! cria Bussy qui avait entendu, tant l'acuité de ses sens s'était augmentée du désespoir de sa situation. Monseigneur! délivrez-moi, et je vous pardonnerai de m'avoir trahi.

— Entends-tu? dit l'homme masqué.

— Qu'ordonnez-vous?

— Eh bien! que tu le délivres.

Puis il ajouta avec un rire que cacha son masque :

— De ses souffrances...

Bussy tourna la tête du côté par où venait la voix qui osait parler avec un accent railleur dans un pareil moment.

— Oh! je suis perdu, murmura-t-il.

En effet, au même moment, le canon d'une arquebuse se posa sur sa poitrine, et le coup partit.

La tête de Bussy retomba sur son épaule, ses mains se raidirent.

— Assassin! dit-il, sois maudit!

Et il expira en prononçant le nom de Diane.

Les gouttes de son sang tombèrent du treillis sur celui qu'on avait appelé Monseigneur.

— Est-il mort? crièrent plusieurs hommes qui, après avoir enfoncé la porte, apparaissaient à la fenêtre.

— Oui, cria Aurilly; mais fuyez; songez que Monseigneur le duc d'Anjou était le protecteur et l'ami de M. de Bussy.

Les hommes n'en demandèrent pas davantage; ils disparurent. Le duc entendit le bruit de leurs pas s'éloigner, décroître et se perdre.

— Maintenant, Aurilly, dit l'autre homme masqué, monte dans cette chambre, et jette-moi par la fenêtre le corps du Monsoreau.

Aurilly monta, reconnut parmi ce nombre inouï de cadavres le corps du grand-veneur, le chargea sur ses épaules et, comme le lui avait ordonné son compagnon, jeta par la fenêtre le corps qui, en tombant, vint à son tour éclabousser de son sang les habits du duc d'Anjou.

François fouilla sous le juste-au-corps du grand-veneur et en tira l'acte d'alliance signé de sa royale main.

— Voilà ce que je cherchais, dit-il; nous n'avons plus rien à faire ici.

— Et Diane! demanda Aurilly, de la fenêtre.

— Ma foi! je ne suis plus amoureux, et comme elle ne nous a pas reconnus, détache-la, détache aussi Saint-Luc, et que tous deux s'en aillent où ils voudront.

Aurilly disparut.

— Je ne sera pas roi de France de ce coup-ci encore, dit le duc en déchirant l'acte en morceaux. Mais de ce coup-ci non plus, je ne serai pas encore décapité pour cause de haute trahison.

XIV.

COMMENT FRÈRE GORENFLOT SE TROUVA PLUS QUE JAMAIS ENTRE LA POTENCE ET L'ABBAYE.

L'aventure de la conspiration fut jusqu'au bout une comédie; les Suisses, placés à l'embouchure de ce fleuve d'intrigue, non plus que les gardes françaises embusqués à son confluent et qui avaient tendu là leurs filets pour y prendre les gros conspirateurs, ne saisirent pas même le fretin.

Tout le monde avait fui par le passage souterrain.

Ils ne virent donc rien sortir de l'abbaye, ce qui fit qu'aussitôt la porte enfoncée, Crillon se mit à la tête d'une trentaine d'hommes et fit invasion dans Saint-Geneviève avec le roi.

Un silence de mort régnait dans les vastes et sombres bâtimens. Crillon, en homme de guerre expérimenté, eût mieux aimé un grand bruit; il craignait quelque embûche.

Mais en vain se couvrit-on d'éclaireurs, en vain ouvrit on les portes et les fenêtres, en vain fouilla-t-on la crypte, tout était désert.

Le roi marchait des premiers, l'épée à la main, criant à tue-tête :

— Chicot! Chicot!

Personne ne répondait.

— L'auraient-ils tué? disait le roi. Mordieu! ils me paieraient mon fou le prix d'un gentilhomme.

— Vous avez raison, Sire, répondait Crillon, car c'en est un, et des plus braves.

Chicot ne répondait pas parce qu'il était occupé à fustiger M. de Mayenne, et qu'il prenait un si grand plaisir à cette occupation, qu'il ne voyait ni n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui.

Cependant, lorsque le duc eut disparu, lorsque Gorenflot fut évanoui. comme rien ne préoccupait plus Chicot, il entendit appeler et reconnut la voix royale.

— Par ici, mon fils, par ici, cria-t-il de toute sa force, en essayant de remettre au moins Gorenflot sur son derrière.

Il y parvint et l'adossa contre un arbre.

La force qu'il était obligé d'employer à cette œuvre charitable, ôtait à sa voix une partie de sa sonorité; de sorte que Henri crut un instant remarquer que cette voix arrivait à lui empreinte d'un accent lamentable.

Il n'en était cependant rien, Chicot, au contraire, était dans toute l'exaltation du triomphe; seulement, voyant le piteux état du moine, il se demandait s'il fallait faire percer à jour cette traîtresse bedaine, ou user de clémence envers ce volumineux tonneau.

Il regardait donc Gorenflot, comme pendant un instant Auguste dut regarder Cinna.

Gorenflot revenait peu à peu à lui, et si stu-

pide qu'il fût, il ne l'était pas cependant au point de se faire illusion sur ce qui l'attendait : d'ailleurs, il ne ressemblait pas mal à ces sortes d'animaux incessamment menacés par les hommes, et qui sentent instinctivement que jamais la main ne les touche que pour les battre, que jamais la bouche ne les effleure que pour les manger.

Ce fut dans cette disposition intérieure d'esprit qu'il rouvrit les yeux.

— Seigneur Chicot, s'écria-t-il.

— Ah ! ah ! fit le Gascon, tu n'es donc pas mort ?

— Mon bon seigneur Chicot, continua le moine en faisant un effort pour joindre les deux mains devant son énorme ventre, est-il donc possible que vous me livriez à mes persécuteurs, moi, votre Gorenflot ?

— Canaille ! dit Chicot avec un accent de tendresse mal déguisé.

Gorenflot se mit à hurler. Après être parvenu à joindre les mains, il essayait de se les tordre.

— Moi qui ai fait avec vous de si bons dîners, cria-t-il en suffoquant; moi qui buvais si gracieusement, selon vous, que vous m'appeliez toujours le roi des éponges; moi qui aimais tant les poulardes que vous commandiez à la Corne d'Abondance, que je n'en laissais jamais que les os.

Ce dernier trait parut le sublime du genre à Chicot, et le détermina tout-à-fait pour la clémence.

— Les voilà ! juste Dieu ! cria Gorenflot en essayant de se relever, mais sans pouvoir en venir à bout ; les voilà ! ils viennent, je suis mort. Oh ! bon seigneur Chicot, secourez-moi !

Et le moine, ne pouvant parvenir à se relever, se jeta, ce qui était plus facile, la face contre terre.

— Relève-toi, dit Chicot.

— Me pardonnez-vous ?

— Nous verrons.

— Vous m'avez tant battu, que cela peut passer comme cela.

Chicot éclata de rire. Le pauvre moine avait l'esprit si troublé, qu'il avait cru recevoir les coups remboursés à Mayenne.

— Vous riez, bon seigneur Chicot ? dit-il.

— Eh sans doute que je ris, animal.

— Je vivrai donc ?

— Peut-être.

— Car enfin, vous ne ririez pas si votre Goflot allait mourir.

— Cela ne dépend pas de moi, dit Chicot, cela dépend du roi ; le roi seul a le droit de vie et de mort.

Gorenflot fit un effort, et parvint à se caler sur ses deux genoux.

En ce moment, les ténèbres furent envahies par une splendide lumière : une foule d'habits brodés et d'épées flamboyantes aux lueurs des torches, entoura les deux amis.

— Ah ! Chicot ! mon cher Chicot ! s'écria le roi, que je suis aise de te revoir !

— Vous entendez, mon bon Monsieur Chicot, dit tout bas le moine, ce grand prince est heureux de vous revoir.

— Eh bien !

— Eh bien ! dans son bonheur, il ne vous refusera point ce que vous lui demanderez ; demandez-lui ma grâce.

— Au vilain Hérodes ?

— Oh ! oh ! silence, cher Monsieur Chicot.

— Eh bien ! Sire, demanda Chicot en se retournant vers le roi, combien en tenez-vous ?

— *Confiteor !* disait Gorenflot.

— Pas un, répliqua Crillon. Les traîtres ! il faut qu'ils aient trouvé quelque ouverture à nous inconnue.

— C'est probable, dit Chicot.

— Mais tu les as vus ? dit le roi.

— Certainement que je les ai vus.

— Tous ?

— Depuis le premier jusqu'au dernier.

— *Confiteor !* répétait Gorenflot, qui ne pouvait sortir de là.

— Tu les as reconnus, sans doute ?

— Non, Sire.

— Comment, tu ne les a pas reconnus ?

— C'est-à-dire, je n'en ai reconnu qu'un seul, et encore...

— Et encore ?

— Ce n'était pas à son visage, Sire.

— Et lequel as-tu reconnu ?

— M. de Mayenne.

— M de Mayenne ? Celui à qui tu devais...

— Eh bien ! nous sommes quittes, Sire.

— Ah ! conte moi donc cela, Chicot !

— Plus tard, mon fils, plus tard, occupons-nous du présent.

— *Confiteor*, répétait Gorenflot.

— Ah ! vous avez fait un prisonnier ? dit tout à coup Crillon, en laissant tomber sa large main sur Gorenflot qui, malgré la résistance que présentait sa masse, plia sous le coup.

Le moine perdit la parole.

Chicot tarda à répondre, permettant que, pour un moment, toutes les angoisses qui naissent de la plus profonde terreur vinssent habiter le cœur du malheureux moine.

Gorenflot faillit s'évanouir une seconde fois en voyant autour de lui tant de fers hors du fourreau et tant de colères inassouvies.

Enfin, après un moment de silence pendant lequel Gorenflot crut entendre bruire à son oreille la trompette du jugement dernier :

— Sire, dit Chicot, regardez bien ce moine.

Un des assistans approcha une torche du visage de Gorenflot; celui-ci ferma les yeux pour avoir moins à faire en passant de ce monde dans l'autre.

— Le prédicateur Gorenflot ? s'écria Henri.

— *Confiteor, confiteor, confiteor*, répéta vivement le moine.

— Lui-même, répondit Chicot.

— Celui qui...

— Justement, interrompit le Gascon.

— Ah! ah! fit le roi d'un air de satisfaction.

On eût recueilli la sueur avec une écuelle sur les joues de Gorenflot.

Et il y avait de quoi, car on entendait sonner les épées, comme si le fer lui-même eût été doué de vie, et ému d'impatience.

Quelques-uns s'approchèrent menaçans.

Gorenflot les sentit plutôt qu'il ne les vit venir, et poussa un faible cri.

— Attendez, dit Chicot, il faut que le roi sache tout.

Et prenant Henri à l'écart :

— Mon fils, lui dit-il tout bas, rends grâce au Seigneur d'avoir permis à ce saint homme de naître il y a quelques trente-cinq ans; car c'est lui qui nous a sauvés tous.

— Comment cela ?

— Oui, c'est lui qui m'a raconté le complot depuis alpha jusqu'à oméga.

— Quand cela ?

— Il y a huit jours à peu près; de sorte que si jamais les ennemis de Votre Majesté le trouvaient, ce serait un homme mort.

Gorenflot n'entendit que les derniers mots.

— Un homme mort!

Et il tomba sur ses deux mains.

— Digne homme! dit le roi en jetant un bienveillant coup-d'œil sur cette masse de chair, qui, aux regards de tout homme sensé, ne représentait qu'une somme de matière capable d'absorber et d'éteindre des brasiers d'intelligence; digne homme, nous le couvrirons de notre protection.

Gorenflot saisit au vol ce regard miséricordieux, et demeura comme le masque du parasite antique, riant d'un côté jusqu'aux dents, et pleurant de l'autre jusqu'aux oreilles :

— Et tu feras bien, mon roi, répondit Chicot, car c'est un serviteur des plus étonnans.

— Que penses tu donc qu'il faille faire de lui ? demanda le roi.

— Je pense que, tant qu'il sera dans Paris, il courra gros risque.

— Si je lui donnais des gardes ? dit le roi.

Gorenflot entendit cette proposition de Henri.

— Bon ! dit-il, il paraît que j'en serai quitte pour la prison. J'aime encore mieux cela que l'estrapade, pourvu qu'on me nourrisse bien !

— Non pas, dit Chicot, inutile ; il suffit que tu me permettes de l'emmener.

— Où cela ?

— Chez moi.

— Eh bien ! emmène-le, et reviens au Louvre, où je vais retrouver nos amis pour les préparer au jour de demain.

— Levez-vous, mon révérend père, dit Chicot au moine.

— Il raille, murmura Gorenflot; mauvais cœur !

— Mais relève-toi donc, brute ! reprit tout bas le Gascon, en lui donnant un coup de genou au derrière.

— Ah ! j'ai bien mérité cela ! s'écria Gorenflot.

— Que dit-il donc ? demanda le roi.

— Sire, reprit Chicot, il se rappelle toutes ses fatigues ; il énumère toutes ses tortures, et comme je lui promets la protection de Votre Majesté, il dit, dans la conscience de ce qu'il vaut : J'ai bien mérité cela !

— Pauvre diable ! dit le roi, aies-en bien soin au moins, mon ami.

— Ah ! soyez tranquille, Sire ; quand il est avec moi, il ne manque de rien.

— Ah ! Monsieur Chicot ! s'écria Gorenflot, mon cher Monsieur Chicot, où me mène-t-on ?

— Tu le sauras tout-à-l'heure. En attendant, remercie Sa Majesté, monstre d'iniquités, remercie.

— De quoi ?

— Remercie, te dis-je.

— Sire, balbutia Gorenflot, puisque votre gracieuse Majesté...

— Oui, dit Henri, je sais tout ce que vous avez fait dans votre voyage de Lyon, pendant la soirée de la Ligue, et aujourd'hui enfin. Soyez tranquille, vous serez récompensé selon vos mérites.

Gorenflot poussa un soupir.

— Où est Panurge ? demanda Chicot.

— Dans l'écurie, pauvre bête !

— Eh bien ! va le chercher, monte dessus et me reviens trouver ici.

— Oui, Monsieur Chicot.

Et le moine s'éloigna le plus vite qu'il put, étonné de ne pas être suivi par des gardes.

— Maintenant, mon fils, dit Chicot, garde vingt hommes pour ton escorte, et détaches-en dix autres avec M. de Crillon.

— Où dois-je les envoyer ?

— A l'hôtel d'Anjou, et qu'on t'amène ton frère.

— Pourquoi cela ?

— Pour qu'il ne se sauve pas une seconde fois.

— Est-ce que mon frère ?...

— T'es-tu mal trouvé d'avoir suivi mes conseils aujourd'hui ?

— Non, par la mordieu !

— Eh bien ! fais ce que je te dis.

Henri donna l'ordre au colonel des gardes-françaises de lui amener le duc d'Anjou au Louvre.

Crillon, qui n'avait pas une profonde tendresse pour le prince, partit aussitôt.

— Et toi ? dit Henri.

— Moi, j'attends mon saint.

— Et tu me rejoins au Louvre ?

— Dans une heure.

— Alors je te quitte.

— Va, mon fils.

Henri partit avec le reste de la troupe.

Quant à Chicot, il s'achemina vers les écuries, et comme il entrait dans la cour, il vit apparaître Gorenflot monté sur Panurge.

Le pauvre diable n'avait pas même eu l'idée d'essayer de se soustraire au sort qui l'attendait.

— Allons, allons, dit Chicot, — en prenant Panurge par la longe, — dépêchons, on nous attend.

Gorenflot ne fit pas l'ombre de la résistance, seulement il versait tant de larmes, qu'on eût pu le voir maigrir à vue d'œil.

— Quand je le disais, murmurait-il, quand je le disais!

Chicot tirait Panurge à lui, tout en haussant les épaules.

XV.

OU CHICOT DEVINE POURQUOI D'ÉPERNON AVAIT DU SANG AUX PIEDS ET N'EN AVAIT PAS AUX JOUES.

Le roi, en rentrant au Louvre, trouva ses amis couchés et dormant d'un paisible sommeil.

Les événemens historiques ont une singulière influence, c'est de refléter leur grandeur sur les circonstances qui les ont précédés.

Ceux qui considéreront donc les événemens qui devaient arriver le matin même, car le roi rentrait vers deux heures au Louvre, ceux. disons-nous. qui considéreront ces événemens avec le prestige que donne la prescience, trouveront peut-être quelqu'intérêt à voir le roi, qui vient de manquer perdre la couronne, se réfugier près de ses trois amis, qui, dans quelques heures, doivent affronter pour lui un danger où ils risquent de perdre la vie.

Le poète, cette nature privilégiée qui ne prévoit pas, mais qui devine, trouvera, nous en sommes certains, mélancoliques et charmans, ces jeunes visages que le sommeil rafraîchit. que la confiance fait sourire, et qui, pareils à des frères couchés dans le dortoir paternel, reposent sur leurs lits rangés à côté les uns des autres.

Henri s'avança légèrement au milieu d'eux, suivi par Chicot, qui. après avoir déposé son patient en lieu de sûreté, était venu rejoindre le roi.

Un lit était vide, celui de d'Epernon.

— Pas rentré encore, l'imprudent! murmura le roi; ah! le malheureux, ah! le fou, se battre contre Bussy, l'homme le plus brave de France, le plus dangereux du monde, et n'y pas plus songer!

— Tiens, au fait. dit Chicot.

— Qu'on le cherche! qu'on l'amène! s'écria le roi. Puis, qu'on me fasse venir Miron; je veux qu'il endorme cet étourdi, fût-ce malgré lui. Je veux que le sommeil le rende robuste et souple, et en état de se défendre.

— Sire, dit un huissier, voici M. d'Epernon qui rentre à l'instant même.

D'Epernon venait de rentrer en effet. Apprenant le retour du roi, et se doutant de la visite qu'il allait faire au dortoir, il se glissait vers la chambre commune, espérant y arriver inaperçu.

Mais on le guettait, et, comme nous l'avons vu, on annonça son retour au roi. Voyant qu'il n'y avait pas moyen d'échapper à la mercuriale, il aborda le seuil, tout confus.

— Ah! te voilà enfin, dit Henri, viens ici, malheureux, et vois tes amis.

D'épernon jeta un regard tout autour de la chambre, et fit signe qu'effectivement il avait vu.

— Vois tes amis, continua Henri: ils sont sages, ils ont compris de quelle importance est le jour de demain; et toi, malheureux, au lieu de prier comme ils ont fait et de dormir comme ils font, tu vas courir les passedix et les ribaudes; cordieu, que tu es pâle! et la belle figure que tu feras demain, si tu n'en peux déjà plus ce soir!

D'Epernon était bien pâle en effet, si pâle, que la remarque du roi le fit rougir.

— Allons, continua Henri, couche-toi, je le veux! et dors; pourras-tu dormir seulement?

— Moi, répondit d'Epernon, comme si une pareille question le blessait jusqu'au fond du cœur.

— Je demande si tu auras le temps de dormir. Sais-tu que vous vous battez au jour; que, dans cette malheureuse saison, le jour vient à quatre heures? Il en est deux; deux heures te restent à peine.

— Deux heures bien employées, dit d'Epernon, suffisent à bien des choses.

— Tu dormiras?

— Parfaitement, Sire.

— Et moi, je n'en crois rien.

— Pourquoi cela?

— Parce que tu es agité, tu penses à demain. Hélas! tu as raison, car demain c'est aujourd'hui. Mais, malgré moi, m'emporte le désir secret de dire que nous ne sommes point encore arrivés au jour fatal.

— Sire, dit d'Epernon, je dormirai, je vous le promets; mais pour cela faut-il encore que Votre Majesté me laisse dormir.

— C'est juste, dit Chicot.

En effet, d'Epernon se déshabilla, et se coucha avec un calme et même une satisfaction qui parurent de bon augure au prince et à Chicot.

— Il est brave comme un César, dit le roi.

— Si brave, fit Chicot en se grattant l'oreille, que, ma parole d'honneur, je n'y comprends plus rien.

— Vois, il dort déjà.

Chicot s'approcha du lit, car il doutait que la sécurité de d'Epernon allât jusques-là.

— Oh! oh! fit-il tout à coup.

— Quoi donc? demanda le roi.

— Regarde.

Et du doigt, Chicot montra au roi les bottes de d'Epernon.

— Du sang! murmura le roi.

— Il a marché dans le sang, mon fils. Quel brave!

— Serait-il blessé? demanda le roi avec inquiétude.

— Bah! il l'aurait dit. Et puis, à moins qu'il ne fût blessé comme Achille, au talon.

— Tiens, et son pourpoint aussi est taché; vois sa manche. Que lui est-il donc arrivé?

— Peut-être a-t-il tué quelqu'un, dit Chicot.

— Pourquoi faire?

— Pour se faire la main, donc.

— C'est singulier, fit le roi.

Chicot se gratta beaucoup plus sérieusement l'oreille.

— Hum! hum! dit-il.

— Tu ne me réponds pas.

— Si fait: je fais hum! hum! Cela signifie beaucoup de choses, ce me semble.

— Mon Dieu! dit Henri, que se passe-t-il donc autour de moi, et quel est l'avenir qui m'attend? Heureusement que demain...

— Aujourd'hui, mon fils; tu confonds toujours.

— Oui, c'est vrai.

— Eh bien! aujourd'hui?

— Aujourd'hui je serai tranquille.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'ils m'auront tué les Angevins maudits.

— Tu crois, Henri?

— J'en suis sûr, ils sont braves.

— Je n'ai pas entendu dire que les Angevins fussent lâches.

— Non, sans doute, mais vois comme ils sont forts, vois le bras de Schomberg, les beaux muscles, les beaux bras.

— Ah! si tu voyais celui d'Antraguet.

— Vois cette lèvre impérieuse de Quélus, et ce front de Maugiron, hautain jusque dans son sommeil. Avec de telles figures on ne peut manquer de vaincre. Ah! quand ces yeux-là lancent l'éclair, l'ennemi est déjà à moitié vaincu.

— Cher ami, dit Chicot en secouant tristement la tête, il y a au-dessous de fronts aussi hautains que celui-ci, des yeux que je connais et qui lancent des éclairs non moins terribles que ceux sur lesquels tu comptes. Est-ce là tout ce qui te rassure?

— Non, viens, et je te montrerai quelque chose.

— Où cela?

— Dans mon cabinet.

— Et ce quelque chose que tu vas me montrer, te donne la confiance de la victoire?

— Oui.

— Viens donc.

— Attends.

Et Henri fit un pas pour se rapprocher des jeunes gens.

— Quoi? demanda Chicot.

— Ecoute, je ne veux, demain ou plutôt aujourd'hui, ni les attrister ni les attendrir. Je vais prendre congé d'eux tout de suite.

Chicot secoua la tête.

— Prends, mon fils, dit-il.

L'intonation de voix avec laquelle il prononça ces paroles était si mélancolique, que le roi sentit comme un frisson qui parcourait ses veines et qui conduisait une larme à ses yeux arides.

— Adieu, mes amis, murmura le roi, adieu, mes bons amis.

Chicot se détourna, son cœur n'était pas plus de marbre que celui du roi.

Mais bientôt, comme malgré lui, ses yeux se reportèrent sur les jeunes gens.

Henri se penchait vers eux et les baisait au front l'un après l'autre.

Une pâle bougie rose éclairait cette scène et communiquait sa teinte funèbre aux draperies de la chambre et aux visages des acteurs.

Chicot n'était pas superstitieux; mais lorsqu'il vit Henri toucher de ses lèvres le front de Maugiron, de Quélus et de Schomberg, son imagination lui représenta un vivant désolé qui venait faire ses adieux à des morts déjà couchés sur leurs tombeaux!

— C'est singulier, dit Chicot, je n'ai jamais éprouvé cela: pauvres enfans!

A peine le roi eut-il achevé d'embrasser ses amis, que d'Epernon rouvrit les yeux pour voir s'il était parti.

Il venait de quitter la chambre, appuyé sur le bras de Chicot.

D'Epernon sauta en bas de son lit, et se mit à effacer, du mieux qu'il put, les taches de sang empreintes sur ses bottes et sur son habit.

Cette occupation ramena sa pensée vers la scène de la place de la Bastille.

— Je n'eusse jamais eu, murmura-t-il, assez de sang pour cet homme, qui en a tant versé ce soir à lui seul.

Et il se recoucha.

Quant à Henri, il conduisit Chicot à son cabinet, et, ouvrant un long coffret d'ébène doublé de satin blanc:

— Tiens, dit-il, regarde.

— Des épées, fit Chicot. Je vois bien. Après?

— Oui, des épées; mais des épées bénites, cher ami.

— Par qui?

— Par notre saint-père le pape lui-même, lequel m'accorde cette faveur. Tel que tu le vois, ce coffret, pour aller à Rome et en reve-

nir, me coûte vingt chevaux et quatre hommes; mais j'ai les épées.

— Piquent-elles bien? demanda Chicot.

— Sans doute; mais, ce qui fait leur mérite suprême, Chicot, c'est d'être bénites.

— Oui, je sais bien; mais cela me fait toujours plaisir de savoir qu'elles piquent.

— Païen!

— Voyons, mon fils, maintenant parlons d'autres choses.

— Soit. mais dépêchons.

— Tu veux dormir?

— Non, je veux prier.

— En ce cas, parlons d'affaires. As-tu fait venir M. d'Anjou?

— Oui, il attend en bas.

— Que comptes-tu en faire?

— Je compte le faire jeter à la Bastille.

— C'est fort sage. Seulement, choisis un cachot bien profond, bien sûr, bien clos. Celui, par exemple, qui a reçu le connétable de Saint-Pol ou Jacques d'Armagnac.

— Oh! sois tranquille.

— Je sais où l'on vend de beau velours noir, mon fils.

— Chicot, c'est mon frère.

— C'est juste, et, à la cour, le deuil de famille se porte en violet; lui parleras-tu?

— Oui, certainement; ne fût-ce que pour lui ôter tout espoir, en lui prouvant que ses complots sont découverts.

— Hum! fit Chicot.

— Vois-tu quelque inconvénient à ce que je l'entretienne?

— Non; mais à ta place, je supprimerais le discours et doublerais la prison.

— Qu'on amène le duc d'Anjou, dit Henri.

— C'est égal, dit Chicot, en secouant la tête, je m'en tiens à ma première idée.

Un moment après, le duc entra; il était fort pâle et désarmé. Crillon le suivait, tenant son épée à la main.

— Où l'avez-vous trouvé? demanda le roi à Crillon, l'interrogeant du même ton que si le duc n'eût point été là.

— Sire, son altesse n'était pas chez elle; mais un instant après que j'eus pris possession de son hôtel au nom de votre majesté, son altesse est rentrée, et nous l'avons arrêtée sans résistance.

— C'est bien heureux, dit le roi avec dédain.

Puis se retournant vers le prince:

— Où étiez-vous, monsieur? lui demanda-t-il.

— Quelque part que je fusse, sire, soyez convaincu, répondit le duc, que je m'occupais de vous.

— Je m'en doute, dit Henri, et votre réponse me prouve que je n'avais pas tort de vous rendre la pareille.

François s'inclina, calme et respectueux.

— Voyons, où étiez-vous? dit le roi en marchant vers son frère; que faisiez-vous tandis qu'on arrêtait vos complices?

— Mes complices? dit François.

— Oui, vos complices, répéta le roi.

— Sire, à coup sûr, votre majesté est mal renseignée à mon égard.

— Oh! cette fois, monsieur, vous ne m'échapperez pas, et votre carrière de crimes est terminée. Cette fois encore, vous n'hériterez pas de moi, mon frère...

— Sire, sire, par grâce, modérez-vous: il y a bien certainement quelqu'un qui vous aigrit contre moi.

— Misérable! s'écria Henri, au comble de la colère, tu mourras de faim dans un cachot de la Bastille.

— J'attends vos ordres, sire, et je les bénis, dussent-ils me frapper de mort.

— Mais enfin, où étiez-vous, hypocrite?

— Sire, je sauvais votre majesté, et je travaillais à la gloire et à la tranquillité de son règne.

— Oh! fit le roi, pétrifié, sur mon honneur, l'audace est grande.

— Bah! fit Chicot en se renversant en arrière, contez-nous donc cela, mon prince, ce doit être curieux.

— Sire, je le dirais à l'instant même à votre majesté, si votre majesté m'eût traité en frère; mais comme elle me traite en coupable, j'attendrai que l'événement parle pour moi.

Sur ces mots, il salua de nouveau et plus profondément encore que la première fois le roi son frère, et, se retournant vers Crillon et les autres officiers qui étaient là:

— Ça, dit-il, lequel d'entre vous, messieurs, va conduire le premier prince du sang de France à la Bastille?

Chicot réfléchissait: un éclair illumina son esprit.

— Ah! ah! murmura-t-il, je crois que je comprends à cette heure pourquoi M. d'Epernon avait tant de sang aux pieds et en avait si peu sur les joues.

XVI.

LE MATIN DU COMBAT.

Un beau jour se levait sur Paris; aucun bourgeois ne savait la nouvelle; mais les gentilshommes royalistes et ceux du parti de Guise, ces derniers encore dans la stupeur, s'attendaient à l'événement et prenaient des mesures de prudence pour complimenter à temps le vainqueur.

Ainsi qu'on l'a vu dans le chapitre précédent, le roi ne dormit point de toute la nuit, il pria et pleura, et comme, après tout, c'était un homme brave et expérimenté, surtout en matière de duel, il sortit vers trois heures du ma-

tin avec Chicot, pour aller rendre à ses amis le seul office qu'il fût en son pouvoir de leur rendre.

Il alla visiter le terrain où devait avoir lieu le combat.

Ce fut une scène bien remarquable, et disons-le sans raillerie, bien peu remarquée.

Le roi, vêtu d'habits de couleur sombre, enveloppé d'un large manteau, l'épée au côté, les cheveux et les yeux cachés sous les bords de son chapeau, suivit la rue Saint-Antoine, jusqu'à trois cents pas en avant de la Bastille; mais, arrivé-là, voyant un grand rassemblement de monde, un peu au-dessus de la rue Saint-Paul, il ne voulut point se hasarder dans cette foule, prit la rue Sainte-Catherine, et gagna par derrière l'enclos des Tournelles.

Cette foule, on devine ce qu'elle faisait-là: elle comptait les morts de la nuit.

Le roi l'évita, et, en conséquence, ne sut rien de ce qui s'était passé.

Chicot, qui avait assisté à la querelle, ou plutôt à l'accord qui avait eu lieu huit jours auparavant, expliquait au roi, sur l'emplacement même où il devait avoir lieu, la place que devaient occuper les combattans et les conditions du combat.

A peine renseigné, Henri se mit à mesurer l'espace, regarda entre les arbres, calcula la réflexion du soleil, et dit:

— Quélus se trouvera bien exposé; il aura le soleil à droite, juste dans l'œil qui lui reste (1), tandis que Maugiron aura toute l'ombre. Quélus aurait dû prendre la place de Maugiron, et Maugiron, qui a des yeux excellens, celle de Quélus. Voilà qui est bien mal réglé jusqu'à présent. Quant à Schomberg, qui a le jarret faible, il a un arbre pour lui servir de retraite, en cas de besoin. Voilà qui me rassure quant à lui; mais Quélus, mon pauvre Quélus!

Et il secoua tristement la tête.

— Tu me fais peine, mon roi, dit Chicot. Voyons, ne te tourmente pas ainsi, que diable! ils auront ce qu'ils auront.

Le roi leva les yeux au ciel, et soupira.

— Voyez, mon Dieu! comme il blasphème, murmura-t-il; mais heureusement, vous savez que c'est un fou.

Chicot leva les épaules.

— Et d'Epernon, reprit le roi; je suis, par ma foi, injuste; je ne pensais pas à lui; d'Epernon, qui aura affaire à Bussy; comme il va être exposé. Regarde la disposition du terrain, mon brave Chicot: à gauche, une barrière; à droite, un arbre; derrière, un fossé; d'Epernon, qui aura besoin de rompre à tout moment, car Bussy, c'est un tigre, un lion, un serpent; Bussy, c'est une épée vivante, qui bondit, qui se rapetisse, qui se développe, qui se tord.

— Bah! dit Chicot; je ne suis pas inquiet de d'Epernon, moi.

— Tu as tort, il se fera tuer.

— Lui! pas si bête; il aura pris ses précautions, va!

— Comment l'entends-tu?

— J'entends qu'il ne se battra pas, mordieu!

— Allons donc! ne l'as-tu pas entendu tout-à-l'heure?

— Justement.

— Eh bien!

— Eh bien! c'est pour cela que je te répète qu'il ne se battra point.

— Homme incrédule et méprisant.

— Je connais mon Gascon, Henri; mais, si tu m'en crois, retirons-nous, cher Sire; voilà le grand jour venu, retournons au Louvre.

— Peux-tu croire que je resterai au Louvre pendant le combat?

— Ventre de biche! tu y resteras, car si l'on te voyait ici, chacun dirait, au cas où tes amis seraient vainqueurs, que tu as forcé la victoire par quelque sortilége, et, au cas où ils seraient vaincus, que tu leur as porté malheur.

— Et que me font les bruits et les interprétations? Je les aimerai jusqu'au bout.

— Je veux bien que tu sois esprit fort, Henri; je te fais même mon compliment d'aimer tes amis; c'est une vertu rare chez les princes; mais je ne veux pas que tu laisses M. d'Anjou seul au Louvre.

— Crillon n'est-il pas là?

— Eh! Crillon n'est qu'un buffle, un rhinocéros, un sanglier, tout ce que tu voudras de brave et d'indomptable; tandis que ton frère, c'est l'orvet, c'est la vipère, c'est le serpent à sonnettes, c'est tout animal dont la puissance est moins dans sa force que dans son venin.

— Tu as raison, j'aurais dû le faire jeter à la Bastille.

— Je t'avais bien dit que tu avais tort de le voir.

— Oui, j'ai été vaincu par son assurance, par son aplomb, par ce service qu'il prétend m'avoir rendu.

— Raison de plus pour que tu t'en défies. Rentrons, mon fils, crois-moi.

Henri suivit le conseil de Chicot, et reprit avec lui le chemin du Louvre, après avoir jeté un dernier regard sur le futur champ du combat.

Déjà tout le monde était sur pied dans le Louvre, lorsque le roi et Chicot y rentrèrent. Les jeunes gens s'y étaient éveillés des premiers et se faisaient habiller par leurs laquais.

Le roi demanda à quelle chose ils s'occupaient.

Schomberg faisait des pliés, Quélus se bassinait les yeux avec de l'eau de vigne, Maugi-

(1) Quélus avait eu, dans un duel précédent, l'œil gauche crevé d'un coup d'épée.

ron buvait un verre de vin d'Espagne, d'Epernon aiguisait son épée sur une pierre.

On pouvait le voir d'ailleurs, car il s'était, pour cette opération, fait apporter un grès à la porte de la chambre commune.

— Et tu dis que cet homme n'est pas un Bayard ? fit Henri, en le regardant avec amour.

— Non, je dis que c'est un remouleur, voilà tout, reprit Chicot.

D'Epernon le vit, et cria : le roi !

Alors, malgré la résolution qu'il avait prise, et que même, sans cette circonstance, il n'eût pas eu la force de maintenir, Henri entra dans leur chambre.

Nous l'avons déjà dit, c'était un roi plein de majesté et qui avait une grande puissance sur lui-même.

Son visage tranquille et presque souriant ne trahissait donc aucun sentiment de son cœur.

— Bonjour, messieurs, dit-il, je vous trouve en bonnes dispositions, ce me semble.

— Dieu merci ! oui, Sire, répliqua Quélus.

— Vous avez l'air sombre, Maugiron.

— Sire, je suis très superstitieux, comme le sait Votre Majesté ; et comme j'ai fait de mauvais rêves, je me remets le cœur avec un doigt de vin d'Espagne.

— Mon ami, dit le roi, il faut se rappeler, et je parle d'après Miron, qui est un grand docteur, il faut se rappeler, dis-je, que les rêves dépendent des impressions de la veille, mais n'influent jamais sur les actions du lendemain, sauf toutefois la volonté de Dieu.

— Aussi, Sire, dit d'Epernon, me voyez-vous aguerri. J'ai aussi fort mal songé cette nuit ; mais, malgré le songe, le bras est bon et le coup-d'œil perçant.

Et il se fendit contre le mur, auquel il fit une entaille avec son épée fraîche émoulue.

— Oui, dit Chicot ; vous avez rêvé que vous aviez du sang à vos bottes ; ce rêve-là n'est pas mauvais, il signifie que l'on sera un jour un triomphateur dans le genre d'Alexandre et de César.

— Mes braves, dit Henri, vous savez que l'honneur de votre prince est en question, puisque c'est sa cause en quelque sorte que vous défendez; mais l'honneur seulement, entendez-vous bien ; ne vous préoccupez donc pas de la sécurité de ma personne. Cette nuit j'ai assis mon trône de manière à ce que, d'ici à quelque temps du moins, aucune secousse ne le puisse ébranler. Battez-vous donc pour l'honneur.

— Sire, soyez tranquille; nous perdrons peut-être la vie, dit Quélus, mais en tous cas l'honneur sera sauf.

— Messieurs, continua le roi, je vous aime tendrement, et je vous estime aussi. Laissez-moi donc vous donner un conseil : pas de fausse bravoure ; ce n'est pas en mourant que vous me donnerez raison, mais en tuant vos ennemis.

— Oh ! quant à moi, dit d'Epernon, je ne fais pas de quartier.

— Moi, dit Quélus, je ne réponds de rien ; je ferai ce que je pourrai, voilà tout.

— Et moi, dit Maugiron, je réponds à Sa Majesté que si je meurs je tuerai mon homme coup pour coup.

— Vous vous battez à l'épée seule ?

— A l'épée et à la dague, dit Schomberg.

Le roi tenait sa main sur sa poitrine.

Peut-être cette main et ce cœur qui se touchaient, se parlaient-ils l'un à l'autre de leurs craintes par leurs frémissemens et leurs pulsations; mais, à l'extérieur. fier, l'œil sec, la lèvre hautaine, il était bien le roi, c'est-à-dire qu'il envoyait bien des soldats au combat et non des amis à la mort.

— En vérité, mon roi, lui dit Chicot, tu es vraiment beau en ce moment.

Les gentilshommes étaient prêts, il ne leur restait plus qu'à faire la révérence à leur maître.

— Allez-vous à cheval ? dit Henri.

— Non pas, Sire, dit Quélus, nous marcherons ; c'est un salutaire exercice, il dégage la tête, et Votre Majesté l'a dit mille fois, c'est la tête plus que le bras qui dirige l'épée.

— Vous avez raison, mon fils. Votre main.

Quélus s'inclina et baisa la main du roi : les autres l'imitèrent.

D'Epernon s'agenouilla en disant :

— Sire, bénissez mon épée.

— Non pas, d'Epernon, fit le roi ; rendez votre épée à votre page. Je vous réserve des épées meilleures que les vôtres. Apporte les épées, Chicot.

— Non pas, dit le Gascon ; donne cette commission à ton capitaine des gardes, mon fils ; je ne suis qu'un fou, moi, qu'un païen même ; et les bénédictions du ciel pourraient se changer en sortiléges funestes, si le diable, mon ami, s'avisait de regarder à mes mains, et s'apercevait de ce que je porte.

— Quelles sont donc ces épées, Sire ? demanda Schomberg, en jetant un coup-d'œil sur la caisse qu'un officier venait d'apporter.

— Des épées d'Italie, mon fils, des épées forgées à Milan ; les coquilles en sont bonnes, vous le voyez ; et comme, à l'exception de Schomberg, vous avez tous les mains délicates, le premier coup de fouet vous désarmerait, si vos mains n'étaient bien emboîtées.

— Merci, merci, Majesté, dirent ensemble et d'une seule voix les quatre jeunes gens.

— Allez, il est temps, dit le roi qui ne pouvait dominer plus long-temps son émotion.

— Sire, demanda Quélus, n'aurons-nous point pour nous encourager les regards de Votre Majesté ?

— Non, cela ne serait pas convenable ; vcus

vous battez sans qu'on le sache, vous vous battez sans mon autorisation; ne donnons pas de solennité au combat; qu'on le croie surtout le résultat d'une querelle particulière.

Et il les congédia d'un geste vraiment majestueux.

Lorsqu'ils furent hors de sa présence, que les derniers valets eurent franchi le seuil du Louvre, et qu'on n'entendit plus le bruit, ni des éperons, ni des cuirasses que portaient les écuyers armés en guerre :

— Ah! je me meurs, dit le roi en tombant sur une estrade.

— Et moi, dit Chicot, je veux voir ce duel; j'ai l'idée, je ne sais pourquoi, mais je l'ai, qu'il s'y passera quelque chose de curieux à l'endroit de d'Epernon.

— Tu me quittes, Chicot? dit le roi d'une voix lamentable.

— Oui, dit Chicot; car si quelqu'un d'entre eux faisait mal son devoir, je serais là pour le remplacer et soutenir l'honneur de mon roi.

— Va donc, dit Henri.

A peine le Gascon eut-il le congé, qu'il partit, rapide comme l'éclair.

Le roi alors rentra dans sa chambre, en fit fermer tous les volets, défendit à qui que ce fût dans le Louvre de pousser un cri ou de proférer une parole, et il dit seulement à Crillon, qui savait tout ce qui allait se passer:

— Si nous sommes vainqueurs, Crillon, tu me le diras; si, au contraire, nous sommes vaincus, tu frapperas trois coups à ma porte.

— Oui, Sire, répondit Crillon en secouant la tête.

XVII.

LES AMIS DE BUSSY.

Si les amis du roi avaient passé la nuit à dormir tranquillement, ceux du duc d'Anjou avaient pris la même précaution.

A la suite d'un bon souper auquel ils s'étaient réunis d'eux-mêmes, sans le conseil ni la présence de leur patron, qui ne prenait pas de ses favoris les mêmes inquiétudes que le roi prenait des siens, ils se couchèrent dans de bons lits, chez Antraguet, dont la maison avait été choisie comme lieu de réunion, se trouvant la plus proche du champ de bataille.

Un écuyer, celui de Ribérac, grand chasseur et habile armurier, avait passé toute la journée à nettoyer, fourbir et aiguiser les armes. Il fut, en outre, chargé de réveiller les jeunes gens au point du jour; c'était son habitude tous les matins de fête, de chasse ou de duel.

Antraguet, avant le souper, s'en était allé voir, rue Saint-Denis, une petite marchande qu'il idolâtrait et qu'on n'appelait dans tout le quartier que la belle imagière. Ribérac avait écrit à sa mère, Livarot avait fait son testament.

A trois heures sonnant, c'est-à-dire quand les amis du roi s'éveillaient à peine, ils étaient déjà tous sur pied, frais, dispos et armés de bonne sorte. Ils avaient pris des caleçons et des bas rouges pour que leurs ennemis ne vissent pas leur sang, et que ce sang ne les effrayât point eux-mêmes; ils avaient des pourpoints de soie grise, afin, si l'on se battait tout habillé, qu'aucun pli ne gênât leurs mouvemens. Enfin, ils étaient chaussés de souliers sans talons, et leurs pages portaient leurs épées, pour que leurs bras et leurs épaules n'éprouvassent aucune fatigue.

C'était un admirable temps pour l'amour, pour la bataille ou pour la promenade! le soleil dorait les pignons des toits sur lesquels fondait étincelante la rosée de la nuit. Une senteur, âcre et délicieuse en même temps, montait des jardins et se répandait par les rues. Le pavé était sec et l'air vif.

Avant de sortir de la maison, les jeunes gens avaient fait demander au duc d'Anjou des nouvelles de Bussy.

On leur avait fait répondre qu'il était sorti la veille à dix heures du soir, et qu'il n'était pas rentré depuis.

Le messager s'informa s'il était sorti seul et armé.

Il apprit qu'il était sorti accompagné de Remy, et que tous deux avaient leurs épées.

Au reste, on n'était point inquiet chez le comte, il faisait souvent des absences semblables; puis on le savait si fort, si adroit, que ses absences même prolongées causaient peu d'inquiétudes.

Les trois amis se firent répéter tous ces détails.

— Bon, dit Antraguet, n'avez-vous pas entendu dire, messieurs, que le roi avait commandé une grande chasse au cerf dans la forêt de Compiègne, et que M. de Monsoreau avait à cet effet dû partir hier?

— Oui, répondirent les jeunes gens.

— Alors, je sais où il est: tandis que le grand-veneur détourne le cerf, lui chasse la biche du grand-veneur. Soyez tranquilles, messieurs, il est plus près du terrain que nous, et il y sera avant nous.

— Oui, dit Livarot, mais fatigué, harassé, n'ayant pas dormi.

Antraguet haussa les épaules.

— Est-ce que Bussy se fatigue? répliqua-t-il. Allons! en route, en route, messieurs; nous le prendrons en passant.

Tous se mirent en marche.

C'était juste le moment où Henri distribuait les épées à leurs ennemis; ils avaient donc dix minutes à peu près d'avance sur eux.

Comme Antraguet demeurait vers Saint-Eustache, ils prirent la rue des Lombards, la rue de la Verrerie, et enfin la rue Saint-Antoine.

Toutes ces rues étaient désertes. Les paysans qui venaient de Montreuil, de Vincennes ou de Saint-Maurales-Fossés, avec leur lait et leurs légumes, et qui dormaient sur leurs chariots ou sur leurs mules. étaient seuls admis à voir cette fière escouade de trois vaillans hommes suivis de leur trois pages et de leurs trois écuyers.

Plus de bravades, plus de cris, plus de menaces; lorsqu'on se bat pour tuer ou pour être tué, qu'on sait que le duel de part et d'autre sera acharné, mortel, sans miséricorde, on réfléchit; les plus étourdis des trois étaient ce matin-là les plus rêveurs.

En arrivant à la hauteur de la rue Sainte-Catherine, tous trois portèrent, avec un sourire qui indiquait qu'une même pensée les tenait en ce moment, leurs yeux vers la petite maison de Monsoreau.

— On verra bien de là, dit Antraguet, et je suis sûr que la pauvre Diane viendra plus d'une fois à sa fenêtre.

— Tiens! dit Ribérac, elle y est déjà venue, ce me semble.

— Pourquoi cela?

— Elle est ouverte.

— C'est vrai. Mais pourquoi cette échelle dressée devant la fenêtre, quand le logis a des portes?

— En effet, c'est bizarre, dit Antraguet.

Tous trois s'approchèrent de la maison, avec le pressentiment intérieur qu'ils marchaient à quelque grave révélation.

— Et nous ne sommes pas les seuls à nous étonner, dit Livarot: voyez ces paysans qui passent et qui se dressent dans leurs voitures pour regarder.

Les jeunes gens arrivèrent sous le balcon.

Un maraîcher y était déjà et semblait examiner la terre.

— Eh! seigneur de Monsoreau, cria Antraguet, venez-vous nous voir? En ce cas dépêchez-vous, car nous tenons à arriver les premiers.

Ils attendirent, mais inutilement.

— Personne ne répond, dit Ribérac; mais pourquoi diable cette échelle?

— Eh! manant, dit Livarot au maraîcher; que fais-tu là? Est-ce que c'est toi qui as dressé cette échelle?

— Dieu m'en garde, messieurs, répondit-il.

— Et pourquoi cela? demanda Antraguet.

— Regardez donc là haut.

Tous trois levèrent la tête.

— Du sang, s'écria Ribérac.

— Ma foi, oui, du sang, dit le villageois, et qui est bien noir, même.

— La porte a été forcée, dit en même temps le page d'Antraguet.

Antraguet jeta un coup-d'œil de la porte à la fenêtre, et, saisissant l'échelle, il fut sur le balcon en une seconde.

Il plongea son regard dans la chambre.

— Qu'y a-t-il donc? demandèrent les autres, qui le virent chanceler et pâlir.

Un cri terrible fut sa seule réponse.

Livarot était monté derrière lui.

— Des cadavres, la mort, la mort partout! s'écria le jeune homme.

Et tous deux entrèrent dans la chambre.

Ribérac resta en bas, de peur de surprise. Pendant ce temps, le maraîcher arrêtait, par ses exclamations, tous les passans.

La chambre portait partout les traces de l'horrible lutte de la nuit. Les taches, ou plutôt une rivière de sang, s'était étendue sur le carreau. Les tentures étaient hachées de coups d'épées et de balles de pistolets. Les meubles gisaient, brisés et rouges, dans des débris de chair et de vêtemens.

— Oh! Remy! le pauvre Remy! dit tout à coup Antraguet.

— Mort? demanda Livarot.

— Déjà froid.

— Mais il faut donc, s'écria Livarot, qu'un régiment de reitres ait passé par cette chambre!

En ce moment, Livarot vit la porte du corridor ouverte; des traces de sang indiquaient que de ce côté aussi avait eu lieu la lutte, il suivit les terribles vestiges et vint jusqu'à l'escalier.

La cour était vide et solitaire.

Pendant ce temps, Antraguet, au lieu de le suivre, prenait le chemin de la chambre voisine; il y avait du sang partout: le sang conduisait à la fenêtre.

Il se pencha sur son appui et plongea son œil effrayé sur le petit jardin.

Le treillage de fer retenait encore le cadavre livide et raide du malheureux Bussy.

A cette vue, ce ne fut pas un cri, mais un rugissement qui s'échappa de la poitrine d'Antraguet.

Livarot accourut.

— Regarde, dit Antraguet, Bussy mort!

— Bussy assassiné, précipité par une fenêtre. Entre, Ribérac, entre.

Pendant ce temps, Livarot s'élançait dans la cour, et rencontrait au bas de l'escalier Ribérac, qu'il emmenait avec lui.

Une petite porte qui communiquait de la cour au petit jardin leur donna passage.

— C'est bien lui! s'écria Livarot.

— Il a le poing haché, dit Ribérac.

— Il a deux balles dans la poitrine.

— Il est criblé de coups de dague.

— Ah! pauvre Bussy! hurlait Antraguet; vengeance! vengeance!

En se retournant, Livarot heurta un second cadavre.

— Monsoreau! cria-t-il.

— Quoi, Monsoreau aussi?

— Oui, Monsoreau percé comme un crible, et qui a eu la tête brisée sur le pavé.

— Ah ça, mais on a donc assassiné tous nos amis, cette nuit.

— Et sa femme, sa femme, cria Antraguet, Diane, Madame Diane! Personne ne répondit, excepté la populace qui commençait à fourmiller autour de la maison.

C'est en ce moment que le roi et Chicot arrivaient à la hauteur de la rue Sainte-Catherine et se détournaient pour éviter le rassemblement.

— Bussy, pauvre Bussy! s'écriait Ribérac, désespéré.

— Oui, dit Antraguet: on a voulu se défaire du plus terrible de nous tous.

— C'est une lâcheté! c'est une infamie! crièrent les deux autres jeunes gens.

— Allons nous plaindre au duc, cria l'un d'eux.

— Non pas, dit Antraguet, ne chargeons personne du soin de notre vengeance; nous serions mal vengés; ami, attends moi.

En une seconde, il descendit et rejoignit Livarot et Ribérac.

— Mes amis, dit-il, regardez cette noble figure du plus brave des hommes; voyez les gouttes encore vermeilles de son sang; celui-là nous donne l'exemple; celui-là ne chargeait personne du soin de le venger... Bussy! Bussy! nous ferons comme toi, et, sois tranquille, nous nous vengerons!

En disant ces mots, il se découvrit, posa ses lèvres sur les lèvres de Bussy; et, tirant son épée, il la trempa dans son sang.

— Bussy, dit-il, je jure sur ton cadavre que ce sang sera lavé dans le sang de tes ennemis!

— Bussy, dirent les autres, nous jurons de tuer ou de mourir!

— Messieurs, dit Antraguet, remettant son épée au fourreau, pas de merci, pas de miséricorde, n'est-ce pas?

Les deux jeunes gens étendirent la main sur le cadavre:

—Pas de merci, pas de miséricorde! répétèrent-ils.

— Mais, dit Livarot, nous ne serons plus que trois contre quatre.

— Oui, mais nous n'aurons assassiné personne, nous, dit Antraguet, et Dieu fera forts ceux qui sont innocents. Adieu, Bussy!

— Adieu, Bussy! répétèrent les deux autres compagnons.

Et ils sortirent, l'effroi dans l'âme et la pâleur au front, de cette maison maudite.

Ils y avaient trouvé, avec l'image de la mort, ce désespoir profond qui centuple les forces; ils y avaient recueilli cette indignation généreuse qui rend l'homme supérieur à son essence mortelle.

Ils percèrent avec peine la foule, tant en un quart d'heure la foule était devenue considérable.

En arrivant sur le terrain, ils trouvèrent leurs ennemis qui les attendaient, les uns assis sur des pierres, les autres pittoresquement campés sur les barrières de bois.

Ils firent les derniers pas en courant, honteux d'arriver les derniers.

Les quatre mignons avaient avec eux quatre écuyers.

Leurs quatre épées, posées à terre, semblaient attendre et se reposer comme eux.

— Messieurs, dit Quélus en se levant et en saluant avec une espèce de morgue hautaine, nous avons eu l'honneur de vous attendre.

— Excusez-nous, messieurs, dit Antraguet; mais nous fussions arrivés avant vous, sans le retard d'un de nos compagnons.

— M. de Bussy? fit d'Epernon; effectivement, je ne le vois pas. Il paraît qu'il se fait tirer l'oreille ce matin.

— Nous avons bien attendu jusqu'à présent, dit Schomberg, nous attendrons bien encore.

— M. de Bussy ne viendra pas, répondit Antraguet.

Une stupeur profonde se peignit sur tous les visages; celui de d'Epernon seul exprima un autre sentiment.

— Il ne viendra pas! dit-il; ah! ah! le brave des braves a donc peur?

— Ce ne peut être pour cela, reprit Quélus.

— Vous avez raison, monsieur, dit Livarot.

— Et pourquoi ne viendra-t-il pas? demanda Maugiron.

— Parce qu'il est mort, répliqua Antraguet.

— Mort! s'écrièrent les mignons.

D'Epernon ne dit rien, et pâlit même légèrement.

— Et mort assassiné! reprit Antraguet. Ne le savez-vous pas, messieurs?

— Non, dit Quélus. Et pourquoi le saurions-nous?

— D'ailleurs, est-ce sûr? demanda d'Epernon.

Antraguet tira sa rapière.

— Si sûr, dit-il, que voilà de son sang sur mon épée.

— Assassiné! s'écrièrent les trois amis du roi. M. de Bussy assassiné!

D'Epernon continuait de secouer la tête d'un air de doute.

— Ce sang crie vengeance, dit Ribérac; ne l'entendez-vous pas, messieurs?

— Ah ça! mais, reprit Schomberg, on dirait que votre douleur a un sens.

— Pardieu! fit Antraguet.

— Qu'est-ce à dire? s'écria Quélus.

— Cherche à qui le crime profite, dit le légiste, murmura Livarot.

— Ah ça! messieurs, vous expliquerez-vous haut et clair? dit Maugiron d'une voix tonnante.

— Nous venons justement pour cela, messieurs, dit Ribérac, et nous avons plus de sujets qu'il ne le faut pour nous égorger cent fois.

— Allons, vite, l'épée à la main, dit d'Epernon en tirant son arme du faisceau, et faisons vite.

— Oh ! oh ! vous êtes bien pressé, monsieur le Gascon, dit Livarot ; vous ne chantiez pas si haut quand nous étions quatre contre quatre.

— Est-ce notre faute si vous n'êtes plus que trois ? répondit d'Epernon.

— Oui, c'est votre faute, s'écria Antraguet ; il est mort parce qu'on l'aimait mieux couché dans la tombe que debout sur le terrain ; il est mort le poing coupé, pour que son poing ne pût plus soutenir son épée ; il est mort parce qu'il fallait à tout prix éteindre ces yeux dont l'éclair vous eût éblouis tous quatre. Comprenez-vous ? suis-je clair ?

Schomberg, Maugiron et d'Epernon hurlaient de rage.

— Assez, assez, messieurs, dit Quélus. Retirez-vous, monsieur d'Epernon ; nous nous battrons trois contre trois ; ces messieurs verront alors si, malgré notre droit, nous sommes gens à profiter d'un malheur que nous déplorons comme eux. Venez, messieurs, venez, ajouta le jeune homme en jetant son chapeau en arrière et en levant la main gauche, tandis que de la droite il faisait siffler son épée ; venez, et en nous voyant combattre à ciel ouvert et sous le regard de Dieu, vous pourrez juger si nous sommes des assassins. Allons, de l'espace ! de l'espace !

— Ah ! je vous haïssais, dit Schomberg, maintenant je vous exècre.

— Et moi, dit Antraguet, il y a une heure je vous eusse tué, maintenant je vous égorgerais. En garde ! messieurs, en garde !

— Avec nos pourpoints ou sans pourpoints ? demanda Schomberg.

— Sans pourpoint, sans chemise, dit Antraguet, la poitrine à nu, le cœur à découvert.

Les jeunes gens jetèrent leurs pourpoints et arrachèrent leurs chemises.

— Tiens, dit Quélus en se dévêtant, j'ai perdu ma dague. Elle tenait mal au fourreau et sera tombée en route.

— Ou vous l'aurez laissée chez M. de Monsoreau, place de la Bastille, dit Antraguet, dans quelque fourreau dont vous n'aurez pas osé la retirer.

Quélus poussa un hurlement de rage et tomba en garde.

— Mais il n'a pas de dague, monsieur Antraguet, il n'a pas de dague, cria Chicot, qui arrivait en ce moment sur le champ de bataille.

— Tant pis pour lui, dit Antraguet ; ce n'est point ma faute.

Et tirant sa dague de la main gauche, il tomba en garde de son côté.

XVIII.

LE COMBAT.

Le terrain sur lequel allait avoir lieu cette terrible rencontre, était ombragé d'arbres, ainsi que nous l'avons vu, et situé à l'écart.

Il n'était fréquenté d'ordinaire que par les enfans, qui venaient y jouer le jour, ou les ivrognes et les voleurs, qui venaient y dormir la nuit.

Les barrières dressées par les marchands de chevaux, écartaient naturellement la foule, qui, semblable aux flots d'une rivière, suit toujours un courant et ne s'arrête, ou ne revient qu'attirée par quelque remou.

Les passans longeaient cet espace et ne s'y arrêtaient point.

D'ailleurs, il était de trop bonne heure, et l'empressement général se portait vers la maison sanglante de Monsoreau.

Chicot, le cœur palpitant, bien qu'il ne fût pas fort tendre de sa nature, s'assit en avant des laquais et des pages sur une balustrade de bois.

Il n'aimait pas les Angevins, il détestait les mignons ; mais les uns et les autres étaient de braves jeunes gens, et sous leur chair courait un sang généreux, que bientôt on allait voir jaillir au grand jour.

D'Epernon voulut risquer une dernière fois la bravade.

— Quoi ! l'on a donc bien peur de moi ? s'écria-t-il.

— Taisez-vous, bavard, lui dit Antraguet.

— J'ai mon droit, répliqua d'Epernon, la partie fut liée à huit.

— Allons, au large ! dit Ribérac impatienté, en lui barrant le passage.

Il s'en revint avec des airs de tête superbes et rengaîna son épée.

— Venez, dit Chicot, venez, fleur des braves, sans quoi vous allez perdre encore une paire de souliers comme hier.

— Que dit ce maître fou ?

— Je dis que tout à l'heure il y aura du sang par terre, et vous marcheriez dedans comme vous fîtes cette nuit.

D'Epernon devint blafard. Toute sa jactance tombait sous ce terrible reproche.

Il s'assit à dix pas de Chicot qu'il ne regardait plus sans terreur.

Ribérac et Schomberg s'approchèrent après le salut d'usage.

Quélus et Antraguet qui, depuis un instant déjà, étaient tombés en garde, engagèrent le fer en faisant chacun un pas en avant.

Maugiron et Livarot, appuyés chacun sur une barrière, se guettaient en faisant des feintes

sur place pour engager l'épée dans leur garde favorite.

Le combat commença comme cinq heures sonnaient à Saint-Paul.

La fureur était peinte sur le visage des combattans ; mais leurs lèvres serrées, leur pâleur menaçante, l'involontaire tremblement du poignet, indiquaient que cette fureur était maintenue par eux à force de prudence, et que, pareille à un cheval fougueux, elle ne s'échapperait point sans de grands ravages.

Il y eut durant plusieurs minutes, ce qui est un espace de temps énorme, un frottement d'épées qui n'était pas encore un cliquetis. Pas un coup ne fut porté.

Ribérac fatigué, ou plutôt satisfait d'avoir tâté son adversaire, baissa la main et attendit un moment.

Schomberg fit deux pas rapides, et lui porta un coup qui fut le premier éclair sorti du nuage.

Ribérac fut frappé. Sa peau devint livide, et un jet de sang sortit de son épaule ; il rompit pour se rendre compte à lui même de sa blessure.

Schomberg voulut renouveler le coup ; mais Ribérac releva son épée par une parade de prime, et lui porta un coup qui l'atteignit au côté.

Chacun avait sa blessure.

— Maintenant, reposons-nous quelques secondes si vous voulez, dit Ribérac.

Cependant Quélus et Antraguet s'échauffaient de leur côté ; mais Quélus, n'ayant pas de dague, avait un grand désavantage ; il était obligé de parer avec son bras gauche, et comme son bras était nu, chaque parade lui coûtait une blessure. Sans être atteint grièvement, au bout de quelques secondes, il avait la main complètement ensanglantée.

Antraguet, au contraire, comprenant tout son avantage, et non moins habile que Quélus, parait avec une mesure extrême. Trois coups de riposte portèrent, et, sans être touché grièvement, le sang s'échappa de la poitrine de Quélus par trois blessures.

Mais à chaque coup, Quélus répéta : Ce n'est rien.

Livarot et Maugiron en étaient toujours à la prudence.

Quant à Ribérac, furieux de douleur, et sentant qu'il commençait à perdre ses forces avec son sang, il fondit sur Schomberg.

Schomberg ne recula point d'un pas et se contenta de tendre son épée.

Les deux jeunes gens firent coup fourré.

Ribérac eut la poitrine traversée, et Schomberg fut blessé au col.

Ribérac, blessé mortellement, porta la main gauche à sa plaie en se découvrant.

Schomberg en profita pour porter à Ribérac un second coup qui lui traversa les chairs.

Mais Ribérac, de sa main droite, saisit la main de son adversaire, et de la gauche lui enfonça dans la poitrine sa dague jusqu'à la coquille.

La lame aiguë traversa le cœur.

Schomberg poussa un cri sourd et tomba sur le dos, entraînant avec lui Ribérac, toujours traversé par l'épée.

Livarot, voyant tomber son ami, fit un pas de retraite rapide et courut à lui, poursuivi par Maugiron. Il gagna plusieurs pas dans la course, et aidant Ribérac dans les efforts qu'il faisait pour se débarrasser de l'épée de Schomberg, il lui arracha cette épée de la poitrine.

Mais alors, rejoint par Maugiron, force lui fut de se défendre avec le désavantage d'un terrain glissant, d'une garde mauvaise et du soleil dans les yeux.

Au bout d'une seconde, un coup d'estoc ouvrit la tête de Livarot, qui laissa échapper son épée et tomba sur les genoux.

Quélus était vivement serré par Antraguet. Maugiron se hâta de percer Livarot d'un autre coup de pointe. Livarot tomba tout-à-fait.

D'Epernon poussa un grand cri.

Quélus et Maugiron restaient contre le seul Antraguet. Quélus était tout sanglant, mais de blessures légères.

Maugiron était à peu près sauf.

Antraguet comprit le danger ; il n'avait pas reçu la moindre égratignure, mais il commençait à se sentir fatigué ; ce n'était cependant pas le moment de demander trève à un homme blessé, furieux, haletant, et à un autre tout chaud de carnage. D'un coup de fouet il écarta violemment l'épée de Quélus, et, profitant de l'écartement du fer, il sauta légèrement par dessus une barrière.

Quélus revint par un coup de taille, mais qui n'entama que le bois.

Mais en ce moment Maugiron attaqua Antraguet de flanc. Antraguet se retourna, Quélus profita du mouvement pour passer sous la barrière.

— Il est perdu, dit Chicot.

— Vive le roi ! cria d'Epernon, hardi ! mes lions, hardi !

— Monsieur, du silence, s'il vous plaît, dit Antraguet, n'insultez pas un homme qui se battra jusqu'au dernier souffle.

— Et qui n'est pas encore mort, s'écria Livarot.

Et au moment où nul ne pensait plus à lui, hideux de la fange sanglante qui lui couvrait le corps, il se releva sur ses genoux et plongea sa dague entre les épaules de Maugiron qui tomba comme une masse, en soupirant :

— Jésus, mon Dieu ! je suis mort.

Livarot retomba évanoui, l'action et la colère avaient épuisé le reste de ses forces.

— Monsieur de Quélus, dit Antraguet, abaissant son épée, vous êtes un brave homme, rendez-vous, je vous offre la vie.

— Et pourquoi me rendre? dit Quélus, suis-je à terre?

— Non; mais vous êtes criblé de coups, et moi je suis sain et sauf.

— Vive le roi! cria Quélus, j'ai encore mon épée, Monsieur.

Et il se fendit sur Antraguet, qui para le coup, si rapide qu'il eût été.

— Non, Monsieur, vous ne l'avez plus, dit Antraguet, saisissant à pleine main la lame près de la garde.

Et il tordit le bras de Quélus qui lâcha l'épée.

Seulement Antraguet se coupa légèrement un doigt de la main gauche.

— Oh! hurla Quélus, une épée! une épée!

Et se lançant sur Antraguet d'un bond de tigre, il l'enveloppa de ses deux bras.

Antraguet se laissa prendre au corps, et passant son épée dans sa main gauche et sa dague dans sa main droite, il se mit à frapper sur Quélus, sans relâche et partout, s'éclaboussant à chaque coup du sang de son ennemi, à qui rien ne pouvait faire lâcher prise, et qui criait à chaque blessure :

— Vive le roi!

Il réussit même à retenir la main qui le frappait et à garotter comme eût fait un serpent son ennemi intact entre ses jambes et ses bras.

Antraguet sentit que la respiration allait lui manquer.

En effet, il chancela et tomba.

Mais en tombant, comme si tout le devait favoriser ce jour-là, il étouffa pour ainsi dire le malheureux Quélus.

— Vive le roi! murmura ce dernier à l'agonie.

Antraguet parvint à dégager sa poitrine de l'étreinte, il se raidit sur un bras, et le frappant d'un dernier coup qui lui traversa la poitrine,

— Tiens, lui dit-il, es-tu content?

— Vive le r..., articula Quélus, les yeux à demi fermés.

Ce fut tout; le silence et la terreur de la mort régnaient sur le champ de bataille.

Antraguet se releva tout sanglant, mais du sang de son ennemi; il n'avait, comme nous l'avons dit, qu'une égratignure à la main.

D'Epernon, épouvanté, fit un signe de croix et prit la fuite, comme s'il eût été poursuivi par un spectre.

Antraguet jeta sur ses compagnons et ses ennemis, morts et mourans, le même regard qu'Horace dut jeter sur le champ de bataille qui décida des destins de Rome.

Chicot accourut et releva Quélus, qui rendait son sang par dix-neuf blessures.

Le mouvement le ranima.

Il ouvrit les yeux.

— Antraguet, sur l'honneur, dit-il, je suis innocent de la mort de Bussy.

— Oh! je vous crois, Monsieur, fit Antraguet attendri, je vous crois.

— Fuyez, murmura Quélus, fuyez; le roi ne vous pardonnerait pas.

— Et moi, Monsieur, je ne vous abandonnerai pas ainsi, dit Antraguet, dût l'échafaud me prendre.

— Sauvez-vous, jeune homme, dit Chicot, et ne tentez pas Dieu; vous vous sauvez par un miracle, n'en demandez pas deux le même jour.

Antraguet s'approcha de Ribérac qui respirait encore.

— Eh bien! demanda celui-ci.

— Nous sommes vainqueurs, répondit Antraguet à voix basse pour ne pas offenser Quélus.

— Merci, dit Ribérac. Va-t'en.

Et il retomba évanoui.

Antraguet ramassa sa propre épée qu'il avait laissée tomber dans la lutte, puis celles de Quélus. de Schomberg et de Maugiron.

— Achevez-moi, Monsieur, dit Quélus, ou laissez-moi mon épée.

— La voici, Monsieur le comte, dit Antraguet en la lui offrant avec un salut respectueux.

Une larme brilla aux yeux du blessé.

— Nous eussions pu être amis, murmura-t-il.

Antraguet lui tendit la main.

— Bien! fit Chicot, c'est on ne peut plus chevaleresque. Mais sauve-toi, Antraguet, tu es digne de vivre.

— Et mes compagnons? demanda le jeune homme.

— J'en aurai soin, comme des amis du roi.

Antraguet s'enveloppa du manteau que lui tendait son écuyer, afin qu'on ne vît pas le sang dont il était couvert, et, laissant les morts et les blessés au milieu des pages et des laquais, il disparut par la porte Saint-Antoine.

CONCLUSION.

Le roi, pâle d'inquiétude et frémissant au moindre bruit, arpentait la salle d'armes, conjecturant avec l'expérience d'un homme exercé, tout le temps que ses amis avaient dû employer à joindre et à combattre leurs adversaires, ainsi que toutes les chances bonnes ou mauvaises que leur donnaient leur caractère, leur force ou leur adresse.

— A cette heure, avait-il dit d'abord, ils traversent la rue Saint-Antoine.

Ils entrent dans le champ clos, maintenant.

On dégaîne. A cette heure, ils sont aux mains.

Et à ces mots le pauvre roi, tout frissonnant, s'était mis en prières.

Mais le fond du cœur absorbait d'autres sentimens, et cette dévotion des lèvres ne faisait que glisser à la surface.

Au bout de quelques secondes, le roi se releva.

— Pourvu que Quélus, dit-il, se souvienne de ce coup de riposte que je lui ai montré, en parant avec l'épée et en frappant avec la dague.

Quant à Schomberg, l'homme de sang-froid, il tuera ce Ribérac.

Maugiron, s'il n'a pas mauvaise chance, se débarrassera vite de Livarot. Mais d'Epernon! oh! celui-là est mort. Heureusement que c'est celui des quatre que j'aime le moins. Mais, malheureusement, ce n'est pas le tout qu'il soit mort; c'est que, lui mort, Bussy, le terrible Bussy, ne tombe sur les autres en se multipliant. Ah! mon pauvre Quélus! mon pauvre Schomberg! mon pauvre Maugiron!

— Sire, dit à la porte la voix de Crillon.

— Quoi! déjà! s'écria le roi.

— Non, sire, je n'apporte aucune nouvelle, si ce n'est que le duc d'Anjou demande à parler à votre majesté.

— Et pourquoi faire? demanda le roi, dialoguant toujours à travers la porte.

— Il dit que le moment est venu pour lui d'apprendre à Votre Majesté quel genre de service il lui a rendu, et que ce qu'il a à dire au roi calmera une partie des craintes qui l'agitent en ce moment.

— Eh bien! allez donc, dit le roi.

En ce moment, et comme Crillon se retournait pour obéir, un pas rapide retentit par les montées, et l'on entendit une voix qui disait à Crillon:

— Je veux parler au roi, à l'instant même.

Le roi reconnut cette voix et ouvrit lui-même.

— Viens, Saint-Luc, viens, dit-il. Qu'y a-t-il donc? parle, et qui peut te causer un pareil désespoir?

— Sire, un de vos sujets, le plus noble; un de vos soldats, le plus brave.... La parole lui manqua.

— Hein! fit en s'avançant Crillon, qui croyait avoir des droits à ce dernier titre surtout.

— A été égorgé cette nuit, traîtreusement égorgé, assassiné, acheva Saint-Luc.

Le roi, préoccupé d'une seule idée, se rassura; ce n'était aucun de ses quatre amis, puisqu'il les avait vus le matin.

— Egorgé! assassiné cette nuit? dit le roi; de qui parles-tu donc, Saint-Luc?

— Sire, vous ne l'aimiez pas, je le sais bien, continua Saint-Luc; mais il était fidèle, et dans l'occasoin, je vous le jure, il eût donné tout son sang pour Votre Majesté; sans quoi il n'eût pas été mon ami.

Ah! fit le roi, qui commençait à comprendre.

Et quelque chose comme un éclair, sinon de joie, du moins d'espérance, illumina son visage.

— Vengeance, Sire, pour M. de Bussy, cria Saint-Luc, vengeance!

— Pour M. de Bussy? répéta le roi, en appuyant sur chaque mot.

— Oui, pour M. de Bussy, que vingt assassins ont poignardé cette nuit. Et bien leur en a pris d'être vingt, car il en a tué quatorze.

— M. de Bussy mort!

— Oui, Sire.

— Alors, il ne se bat pas ce matin, dit tout-à-coup le roi, emporté par un mouvement irrésistible.

Saint-Luc lança au roi un regard qu'il ne put soutenir: en se détournant, il vit Crillon qui, toujours debout près de la porte, attendait de nouveaux ordres.

Il lui fit signe d'amener le duc d'Anjou.

— Non, Sire, ajouta Saint-Luc d'une voix sévère. M. de Bussy ne s'est point battu, en effet, et voilà pourquoi je viens demander, non pas vengeance, comme j'ai eu le tort de le dire à Votre Majesté, mais justice, car j'aime mon roi, et surtout l'honneur de mon roi, par-dessus toutes choses, et je trouve qu'en poignardant M. de Bussy, on a rendu un déplorable service à Votre Majesté.

Le duc d'Anjou venait d'arriver à la porte; il s'y tenait debout et immobile comme une statue de bronze.

Les paroles de Saint-Luc venaient d'éclairer le roi; elles lui rappelaient le service que son frère prétendait lui avoir rendu.

Son regard se croisa avec celui du duc, et il n'eut plus de doute, car, en même temps qu'il lui répondait oui du regard, le duc avait fait de haut en bas un signe imperceptible de tête.

— Savez-vous ce que l'on va dire maintenant? s'écria Saint-Luc. On va dire, si vos amis sont vainqueurs, qu'ils ne le sont que parce que vous avez fait égorger Bussy.

— Et qui dira cela, monsieur? demanda le roi.

— Pardieu! tout le monde, dit Crillon, se mêlant sans façon et comme d'habitude à la conversation.

— Non, monsieur, dit le roi, inquiet et subjugué par cette opinion de celui qui était le plus brave de son royaume, depuis que Bussy était mort; non, monsieur, on ne le dira pas, car vous me nommerez l'assassin.

Saint-Luc vit une ombre se projeter.

C'était le duc d'Anjou qui venait de faire deux pas dans la chambre. Il se retourna et le reconnut.

— Oui, Sire, je le nommerai! dit-il en se relevant, car je veux à tout prix disculper Votre Majesté d'une si abominable action.

— Eh bien! dites.

Le duc s'arrêta et attendit tranquillement.

Crillon se tenait derrière lui, le regardant de travers et secouant la tête.

— Sire, reprit Saint-Luc, cette nuit on a

fait tomber Bussy dans un piége : tandis qu'il rendait visite à une femme dont il était aimé, le mari, prévenu par un traître, est rentré chez lui avec des assassins ; il y en avait partout, dans la rue, dans la cour et jusque dans le jardin.

Si tout n'eût pas été fermé, comme nous l'avons dit, dans la chambre du roi, on eût pu voir, malgré sa puissance sur lui-même, pâlir le prince à ces dernières paroles.

— Bussy s'est défendu comme un lion, Sire, mais le nombre l'a emporté. et...

— Et il est mort, interrompit le roi. et mort justement, car je ne vengerai certes pas un adultère.

— Sire, je n'ai pas fini mon récit, reprit Saint-Luc. Le malheureux, après s'être défendu près d'une demi-heure dans la chambre, après avoir triomphé de ses ennemis, le malheureux se sauvait blessé, sanglant, mutilé ; il ne s'agissait que de lui tendre une main secourable, que je lui eusse tendue, moi, si je n'eusse été arrêté, avec la femme qu'il m'avait confiée, par ses assassins ; si je n'eusse été garotté, baillonné. Malheureusement on avait oublié de m'ôter la vue comme on m'avait ôté la parole, et j'ai vu, Sire, j'ai vu deux hommes s'approcher du malheureux Bussy, suspendu par la cuisse aux lances d'une grille de fer ; j'ai entendu le blessé leur demander secours, car, dans ces deux hommes, il avait le droit de voir deux amis. Eh bien ! l'un, Sire, c'est horrible à raconter, mais croyez-le, c'était encore bien plus horrible à voir et à entendre, l'un a ordonné de faire feu, et l'autre a obéi.

Crillon serra les poings et fronça le sourcil.

— Et vous connaissez l'assassin ? demanda le roi ému malgré lui.

— Oui, dit Saint-Luc.

Et se retournant vers le prince en chargeant sa parole et son geste de toute sa haine si longtemps contenue :

— C'est Monseigneur, dit-il ; l'assassin, c'est le prince ! l'assassin, c'est l'ami !

Le roi s'attendait à ce coup. Le duc le supporta sans sourciller.

— Oui, dit-il tranquillement, oui. Monsieur de Saint-Luc a bien vu et bien entendu ; c'est moi qui ai fait tuer M. de Bussy, et Votre Majesté appréciera cette action, car M. de Bussy était mon serviteur, c'est vrai ; mais ce matin, quelque chose que j'aie pu lui dire, M. de Bussy devait porter les armes contre Votre Majesté.

— Tu mens ! assassin ! tu mens ! s'écria Saint-Luc ; Bussy, percé de coups, Bussy, la main hachée de coups d'épée, l'épaule brisée d'une balle ; Bussy, pendant accroché par la cuisse au treillis de fer. Bussy n'était plus bon qu'à inspirer de la pitié à ses plus cruels ennemis, et ses plus cruels ennemis l'eussent secouru. Mais toi, toi, l'assassin de La Mole et de Coconnas, tu as tué Bussy, comme, les uns après les autres, tous tes amis ; tu as tué Bussy, non parce qu'il était l'ami de ton frère, mais parce qu'il était le confident de tes secrets. Ah ! Monsoreau savait bien, lui, pourquoi tu faisais ce crime.

— Cordieu, murmura Crillon, que ne suis-je le roi !

— On m'insulte chez vous, mon frère, dit le duc, blême de terreur, car entre la main convulsive de Crillon et le regard sanglant de Saint-Luc, il ne se sentait pas en sûreté.

— Sortez ! Crillon, dit le roi.

Crillon sortit.

— Justice ! sire, justice ! continua de crier Saint-Luc.

— Sire, dit le duc, punissez-moi donc d'avoir sauvé ce matin les amis de Votre Majesté, et d'avoir donné une éclatante justice à votre cause qui est la mienne.

— Et moi, reprit Saint-Luc, ne se possédant plus, je te dis que la cause dont tu es, est une cause maudite, et qu'où tu passes doit s'abattre sur tes pas la colère de Dieu ! Sire, sire ! votre frère a protégé nos amis, malheur à eux !

Le roi sentit passer en lui comme un frisson de terreur.

En ce moment même on entendit au dehors une vague rumeur, puis des pas précipités, puis des interrogatoires empressés.

Il se fit un grand, un long silence.

Au milieu de ce silence, et comme si une voix du ciel venait donner raison à Saint-Luc, trois coups, frappés avec lenteur et solennité, ébranlèrent la porte sous le poing vigoureux de Crillon.

Une sueur froide inonda les tempes de Henri, et bouleversa les traits de son visage.

— Vaincus ! s'écria t-il, mes pauvres amis, vaincus !

— Que vous disais-je, Sire ? s'écria Saint-Luc.

Le duc joignit les mains avec terreur.

— Vois-tu, lâche ! s'écria le jeune homme avec un superbe effort, voilà comme les assassinats sauvent l'honneur des princes ! Viens donc m'égorger aussi, je n'ai pas d'épée !

Et il lança son gant de soie au visage du duc.

François poussa un cri de rage et devint livide.

Mais le roi ne vit rien, n'entendit rien ; il avait laissé tomber son front entre ses mains.

— Oh ! murmurait-il, mes pauvres amis, ils sont vaincus, blessés ! Oh ! qui me donnera d'eux des nouvelles certaines ?

— Moi, Sire, dit Chicot.

Le roi reconnut cette voix amie, et tendit ses bras en avant.

— Eh bien ? dit-il.

— Deux sont déjà morts, et le troisième va rendre le dernier soupir.

— Quel est ce troisième qui n'est pas encore mort ?

— Quélus, Sire !

— Et où est-il ?

— A l'hôtel Boissy, où je l'ai fait transporter.

Le roi n'en écouta point davantage, et s'élança hors de l'appartement, en poussant des cris lamentables.

Saint-Luc avait conduit Diane chez son amie, Jeanne de Brissac ; de là son retard à se présenter au Louvre.

Jeanne passa trois jours et trois nuits à veiller la malheureuse femme, en proie au plus atroce délire.

Le quatrième jour, Jeanne, brisée de fatigue, alla prendre un peu de repos ; mais lorsqu'elle rentra, deux heures après, dans la chambre de son amie, elle ne la trouva plus (1).

On sait que Quélus, le seul des trois combattans, défenseurs de la cause du roi, qui ait survécu à dix-neuf blessures, mourut dans ce même hôtel de Boissy où Chicot l'avait fait transporter, après une agonie de trente jours, et entre les bras du roi.

Henri fut inconsolable. Il fit faire à ses trois amis de magnifiques tombeaux, où ils étaient taillés en marbre et dans leur grandeur naturelle. Il fonda des messes à leur intention, les recommanda aux prières des prêtres, et ajouta à ses oraisons habituelles ce distique, qu'il répéta toute sa vie, après ses prières du matin et du soir :

Que Dieu reçoive en son giron
Quélus, Schomberg et Maugiron.

Pendant près de trois mois, Crillon garda à vue le duc d'Anjou, que le roi avait pris dans une haine profonde, et auquel il ne pardonna jamais.

On atteignit ainsi le mois de septembre, époque à laquelle Chicot qui ne quittait pas son maître, et qui eût consolé Henri, si Henri eût pu être consolé, reçut la lettre suivante, datée du prieuré de Beaune. Elle était écrite de la main d'un clerc :

« Cher Seigneur Chicot,

» L'air est doux dans notre pays, et les vendanges promettent d'être belles en Bourgogne, cette année. On dit que le roi, notre sire, à qui j'ai sauvé la vie à ce qu'il paraît, a toujours beaucoup de chagrin ; amenez-le au prieuré, cher Monsieur Chicot, nous lui ferons boire d'un vin de 1550, que j'ai découvert dans mon cellier, et qui est capable de faire oublier les plus grandes douleurs ; cela le réjouira, je n'en doute point, car j'ai trouvé dans les livres saints cette phrase admirable : « Le bon vin réjouit le » cœur de l'homme ! » C'est très beau en latin, je vous le ferai lire. Venez donc, cher Monsieur Chicot, venez avec le roi, venez avec M. d'Epernon, venez avec M. de Saint-Luc ; et vous verrez que nous engraisserons tous.

» Le révérend prieur DON GORENFLOT, qui
» se dit votre très humble serviteur et ami.

» *P. S.* — Vous direz au roi que je n'ai pas encore eu le temps de prier pour l'âme de ses amis, comme il me l'avait ordonné, à cause des embarras que m'a donnés mon installation ; mais aussitôt les vendanges faites, je m'occuperai certainement d'eux. »

— Amen ! dit Chicot, voilà de pauvres diables bien recommandés à Dieu !

ALEXANDRE DUMAS.

(1) Peut-être l'auteur nous racontera-t-il ce qu'elle était devenue, dans son prochain roman, intitulé : *les Quarante-Cinq*, où nous retrouverons une partie des personnages qui ont pris part à l'intrigue de *la Dame de Monsoreau*.

(*Note de l'éditeur.*)

FINIS

LA

COMTESSE DE MONRION,

PAR

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

I.

VUE PRISE A VOL D'OISEAU.

Par une belle matinée du mois de mai, deux hommes à cheval gravissaient un chemin pierreux qui montait en serpentant le long d'une colline. A la position respective des cavaliers, on pouvait juger que l'un était le maître et l'autre le valet; à leur tournure, tous deux étaient ou avaient été militaires. Le premier, monté sur un très-beau cheval arabe, pouvait avoir trente ans. Il était blond, mais l'épaisse moustache et la royale qu'il portait, avaient une couleur fauve qui donnait une expression presque farouche à sa physionomie; des yeux d'un bleu gris, un nez aquilin, ajoutaient à cette expression, qui n'était tempérée que par la grâce particulière de la bouche. Le soleil de l'Afrique avait donné au visage du cavalier cette teinte ardente et brune qui est devenue presque familière aux yeux des Français depuis quelques années. Cet homme portait une redingote boutonnée jusqu'au menton, avec ce soin qui dénote l'habitude de l'uniforme. Un simple petit bout de ruban rouge était noué à sa boutonnière.

Son compagnon, ou plutôt le soldat qui lui servait de domestique, avait, comme son maître, la moustache et l'impériale. C'était un petit homme noir, maigre, fluet, toujours en mouvement sur sa selle, démangé d'une terrible envie de parler, car il ne rencontrait pas une personne sans s'informer de la distance qu'il y avait à parcourir de l'endroit où il se trouvait jusqu'à la ferme de Lavordan. Quant à son maître, il paraissait préoccupé d'une pensée triste, et rendait à peine aux paysans le salut que ceux-ci ne manquent jamais d'adresser à un homme monté sur un beau cheval et portant un ruban rouge.

Ils arrivèrent enfin à la partie la plus élevée de la colline qu'ils gravissaient. A cet endroit, le chemin se trouvait resserré entre un rocher presque perpendiculaire qui le dominait à gauche, et un château à tourelles qui le bordait à droite.

Ce passage était la clé de la vallée qu'ils venaient de parcourir, et d'une seconde vallée qui se déploya dans toute sa magnificence aux yeux des voyageurs. Soit que le maître voulût contempler ce spectacle, soit qu'il voulût laisser reposer son cheval, il s'arrêta et jeta sur le paysage qui s'ouvrait devant lui un regard curieux et presque menaçant. Puis un sourire amer glissa sur ses lèvres, et il allait continuer sa route, lorsqu'une voix joyeuse se fit tout à coup entendre au-dessus de sa tête.

Elle partait du vieux château placé à sa droite. En effet, pendant que nos voyageurs gravissaient la montée, un jeune homme se promenait sur une espèce de terrasse qui joignait les deux principales tours de ce château quadrangulaire. Il était en robe de chambre de brocard, portait une espèce de calotte grecque magnifiquement brodée et fumait un cigare. C'était aussi un homme de ving-huit à trente ans, d'un charmant visage, d'une taille parfaite, d'une élégance affectée, mais qui allait à merveille à son air presque féminin; il était brun et d'une pâleur délicieuse. En allant et venant sur la terrasse, il avait aperçu de loin les deux cavaliers, mais il n'y avait pas d'abord fait attention, tant il paraissait lui-même absorbé par une préoccupation inquiète. Cependant la tournure des nouveaux arrivants l'ayant probablement frappé, il était entré dans une des tours qui étaient à chaque bout de la terrasse... il y avait pris une longue-vue et avait examiné les deux cavaliers. A l'étonnement qui se peignit sur son visage, il était facile de comprendre qu'il les avait reconnus, mais qu'il ne s'expliquait pas le motif de leur arrivée. Il reprit son cigare et sa promenade, et attendit que les deux cavaliers fussent arrivés à l'espèce de détroit dont nous avons parlé. Alors il s'accouda sur le mur de la terrasse, et se mit à crier de toutes les forces d'une voix douce et sonore :

— Eh! colonel...

Le cavalier n'entendit pas.

— Eh! mon brave Thomas Rien?...

Celui qu'on appelait ainsi leva la tête pour voir d'où partait cette voix.

— Par ici, mon lion du désert, reprit le jeune homme.

— Monsieur de Brias?... dit le colonel.

— Moi-même... Que diable venez-vous faire dans ce pays perdu, dans ce sauvage Morvan ?

— Vous dites ?...

— Tenez, reprit M. de Brias, sortez de ce coupe-gorge, tournez à droite, et à quarante pas vous trouverez la grille Louis XV qui a remplacé la herse de ce gothique manoir. On vous ouvrira sans qu'il soit nécessaire que vous sonniez du cor... Aly-Muley, car je reconnais votre fidèle spahis, mettra à l'écurie Mogador et Penny, car je reconnais aussi vos deux illustres coursiers, et si vous n'avez pas un engagement de plaisir ou d'affaires, si vous ne venez pas chercher ici une maîtresse ou un héritage, nous mangerons ensemble un bout de hure de sanglier, arrosée d'un vieux madère que j'ai gagné, à Gibraltar, à un gentleman qui prétendait que les Français ne visaient pas juste, et à qui j'ai parié deux cents bouteilles de cet excellent vin que je lui casserais le bras gauche à cinquante pas, ce que j'ai fait.

Le colonel écoutait le jeune homme en souriant amicalement.

— Vous dites à droite... une grille Louis XV, très-bien.

Il lança rapidement son cheval et arriva en un instant à la grille ; il sauta à terre pendant que Aly-Muley lui disait avec un accent gascon très-prononcé :

— Déjeunons-nous ici ?

— Oui, lui dit le colonel, mais on ne s'y grise pas.

— On ne se grisera pas, répondit Aly.

Un moment après, le colonel Thomas Rien était près de son hôte sur une autre terrasse, qui dominait la vallée où il allait entrer lorsqu'il avait été arrêté par la voix de Brias.

— Je n'en voulais pas croire ma fidèle longue-vue, lui dit Brias. Je vous savais à Paris, mais je ne me serais jamais douté que, n'ayant qu'un mois à passer en France, vous viendriez en perdre la plus petite partie dans cet abominable pays.

— Magnifique, lui dit le colonel. Ces collines hérissées de bois et semées de belles habitations, cette petite rivière toute coupée de chaussées et qui coule dans la vallée, ces élégants moulins perdus dans le feuillage des saules, ces fraîches et vastes prairies dessinées par leurs vertes allées de peupliers, forment un spectacle qui repose agréablement les yeux d'un soldat qui, depuis près de quinze ans, n'a vu que le ciel brûlant et les campagnes desséchées de l'Algérie...

— A votre aise, colonel. Mais je suis meilleur diplomate que vous n'êtes bon soldat. Je hais les sites de ma patrie, attendu qu'ils me disent trop...

— Que vous êtes sans emploi...

— Précisément...

— J'ai entendu parler de cela à Paris.

— Et qu'en dit-on ?...

— On dit que vous avez des dettes...

— Tout se sait. Et puis ?

— Que le ministre vous *supplie* de mettre ordre à vos affaires.

— Il raconte tout, le ministre ; en ce cas, je n'ai plus rien à vous apprendre sur les causes de mon séjour ici. Et maintenant, colonel, si vous voulez, nous nous mettrons à table dans cette tourelle.

— Ne pouvez-vous nous faire servir sur cette terrasse ?

— Très bien. Vous y jouirez tout à votre aise de cette stupide verdure nationale. Et moi, en vous regardant, je me croirai au bivouac de l'Isly. Vous êtes magnifiquement teinté, colonel ; vous avez dû avoir un succès fou à Paris.

— Le maréchal Soult m'a bien reçu, et le roi m'a témoigné sa satisfaction de la façon la plus bienveillante.

— Bien ! très-bien ! dit Brias en servant le colonel ; toujours le même homme, mystérieux et impénétrable. Il en résulte que je retire la question que je vous ai adressée du haut de cette muraille, et par laquelle je vous demandais ce que vous veniez faire dans ce pays maudit.

— Je suis tout prêt à vous satisfaire. Mais avant de vous répondre catégoriquement, je désirerais d'abord avoir quelques renseignements...

— Habitude militaire ; vous ne voulez pas vous engager avant d'avoir consulté la carte du pays. Eh bien ! mon cher Thomas Rien, je vais vous faire la description historique, topographique et psychologique de cette contrée. Nous sommes admirablement situés pour cela. Si vous n'avez pas d'assez bons yeux pour me suivre, voici une longue-vue qui vous aidera à reconnaître les positions ; voulez-vous que je commence ou préférez-vous m'interroger. ?

— Je vous écoute.

— Eh bien ! donc, reprit Brias en se tournant du côté de la vallée qui s'étendait à leurs pieds, voyez-vous à droite, là bas, sur le revers de la colline qui nous fait face, ce château avec ses pignons aigus, ses girouettes, son colombier et cette vaste pièce d'eau encadrée de marbre ; vous ne la voyez pas, mais elle y est.

— Je vois les pignons et le colombier.

— Eh bien ! c'est le séjour de M. le vicomte Hector de Montaleu.

— Ah ! dit le colonel, que ce nom parut frapper.

— C'est le fils du frère cadet de M. le marquis de Montaleu, pair de France, président du conseil général de la Nièvre, dont je vous montrerai tout à l'heure la demeure.

— Cet Hector de Montaleu, quel est-il ?

— Cinq pieds huit pouces, blond ardent, front bas, fort comme feu le maréchal de Saxe, buvant comme un trou fait dans le sable, mangeant comme un clerc invité à la table de son

patron, chasseur terrible, bête pour vous et pour moi, mais très spirituel pour les paysans qu'il attrape toujours dans les marchés qu'il fait avec eux. Il a quelque trente-cinq ans, et a fait d'excellentes humanités au collége de Juilly. On le soupçonne capable de tuer d'un coup de poing un homme qui gênerait ses projets.

— Il est sans doute très-bien avec son oncle le pair de France.

— Interrogez-vous, ou écoutez-vous ?

— J'écoute.

— A la bonne heure ! Continuons et suivons la colline qui nous fait face. Regardez, je vous prie, cette immense construction dont les pieds sont perdus dans des nuées de jasmins, de clématites, de glycinées, et dont les vastes fenêtres, encadrées de brique, nous regardent d'un air si curieux.

— Ah ! dit le colonel en prenant la longue-vue, quelle est cette maison ?

— Ce castel, voulez-vous dire... C'est là qu'habite, depuis tantôt deux siècles, la famille de Rudesgens. M. Annibal-César de Rudesgens a été page de Louis XVI, puis émigré, puis capitaine dans l'armée de Condé, puis colonel au service de l'Autriche, puis enfin, en 1813, marié à Mlle Van Marken, fille du fournisseur de ce nom, lequel, si vous avez quelque bon souvenir des histoires de ce temps, est mort dans un cul de basse-fosse, à Cologne, sans que le grand Napoléon pût lui faire rendre la moindre parcelle des millions qu'il avait volés. Il en résulta que la belle Arthémise Van Marken apporta à son séducteur, car il y eut séduction, une dot de quatre millions, avec laquelle M. le marquis de Rudesgens racheta le château de ses pères, et devint l'un des plus riches propriétaires des environs.

Or, dans quelques jours, il y a fête au château, et comme je me propose de vous présenter, je dois vous dire à qui vous aurez affaire. Le vieux marquis est une espèce de nain qui raconte qu'il a été fait à peindre, qu'il dansait à ravir, qu'il tirait l'épée comme Saint-Georges, et qu'il séduisait comme Lauzun. A l'en croire, il lui reste beaucoup de toutes ces qualités, ce qui fait naître, de la part de Mme de Rudesgens, des scènes de jalousie tout à fait grotesques. C'est une grande Allemande, longue, plate, sèche, busquée, avec des yeux amoureux et quarante-cinq ans de jeunesse perdus dans les chagrins que lui ont causés les infidélités de son mari, et femme à les rattraper si quelqu'un voulait s'accrocher à ses minauderies osseuses.

— Et c'est à la fête que doivent donner ces deux vénérables débris d'un siècle passé que vous voulez me conduire ?

— C'est qu'à côté de ces deux meubles gothiques, il y a, dans le château, la fille et le gendre de M. de Rudesgens, M. et Mme de Champmortain.

— Ah ! il y a une jeune femme ?

— Belle comme les anges, spirituelle, même avant de naître, car elle a pris à monsieur son père tout ce qu'il prétend avoir eu de bonne grâce, de tournure, d'esprit et de séduction, et à sa mère tout ce qu'elle n'avoue pas avoir eu de passion, de volonté et de résolution, et cela en leur laissant leurs ridicules.

— C'est, à ce qu'il paraît, une femme accomplie.

— Hélas ! non. Elle a des principes d'une rigueur inattaquable et une teinte de dévotion exaltée qui permettent à Champmortain de se livrer à toutes les extravagantes aventures où il passe sa vie, sans aucun risque pour son honneur et sans que sa femme même y voie la moindre chose. Hors son livre de messe, elle ne regarde ni rien ni personne.

— N'est-ce pas une femme blonde ?

— Oui.

— Coiffée avec de longs cheveux à la Louis XIV ?

— Oui.

— Eh bien ! mon cher Brias, si elle ne regarde pas ce qui se passe chez elle, elle regarde volontiers ce qui se fait chez les autres, et si la longue-vue dont elle se servait tout à l'heure est aussi bonne que la vôtre, elle doit nous voir déjeuner.

— Vous croyez ? dit Brias d'un air troublé.

— Voyez vous-même... car, à l'œil nu... il me semble que j'aperçois encore une femme à la fenêtre qui fait l'angle.

— C'est possible, dit Brias, elle épie peut-être le retour de son mari, qui, sous prétexte qu'il s'égare à la chasse, dans les bois, ne rentre pas toujours exactement.

Le colonel s'inclina, et venant en aide à l'embarras de son hôte, il lui dit :

— M. de Champmortain n'est donc pas aussi épris qu'il le faudrait des charmes de Mme de Champmortain ?

— Le comte, reprit Brias, arrivé à l'âge où l'embompoint empâte les allures galantes, le comte, dis-je, s'est marié pour rompre tout à fait avec ses habitudes de jokey-club, de l'opéra, du café de Paris, etc. Il a tenu bon trois ans ; mais, un beau jour, il y a de cela deux ans à peu près, il a rencontré une certaine Mme Victor Amab...

— Victor Amab ! dit le colonel avec une légère émotion dans la voix ; vous m'avez, ce me semble, parlé de cela en Afrique ; c'est un peintre qui a épousé une certaine Mme de Cambure.

— Précisément, c'est elle ; regardez toujours sur la colline en face, mais tout là-bas, à gauche, voyez ce château renaissance avec ses toits de plomb ; c'est là que demeurent M. et Mme Victor Amab. C'est l'ancien château des

Monrion, qui a passé aux mains de ladite dame par suite de...

— Vous m'avez raconté tout cela en Afrique, dit le colonel froidement; vous m'avez appris aussi le singulier mariage *in extremis* du dernier Monrion avec la fille d'un marchand de vaisselle, une petite niaise...

— Silence, colonel, ou bien je me fâche. Respect, amour, admiration à la plus parfaite beauté, à l'esprit le plus exquis, à l'élégance la plus achevée, à la grâce la plus séduisante, à la vertu la plus pure, à tout ce qui est charmant et divin à la fois... à la comtesse Julie de Monrion.

Le colonel fronça les sourcils, et reprit cependant d'une voix assez calme :

— C'est donc un miracle que cette femme ?

— Et d'abord sa position tient du miracle. Elle est veuve, et si vous vous rappelez bien l'histoire que je vous ai racontée, elle pourrait marcher à un second *hyménée* avec la couronne virginale qu'elle portait au premier. C'est donc une jeune fille ingénue avec un titre, un rang, une liberté, qui, presque toujours, supposent une expérience qu'elle n'a pas. Oh ! colonel, si vous la voyiez dans le salon du vieux marquis de Montaleu, faire les honneurs de la maison avec cette aisance supérieure, cette autorité bienveillante, ce goût parfait qui ne semblent appartenir qu'à une femme que rien ne doit surprendre; et si vous voyiez en même temps ses étonnements, son embarras à certaines questions, si vous voyiez cet esprit de jeune fille, ce corps de jeune fille, ce regard de jeune fille, portant légèrement son nom et son titre, portant mieux encore l'éclatante parure de la plus grande dame, devinant, sans souvent les comprendre, les petits secrets qui s'agitent autour d'elle... Ah ! colonel... je ne puis pas bien vous dire cela, mais c'est d'un charme si particulier, si original...

— Elle est donc ici avec le marquis de Montaleu ?

— Depuis un mois.

— Et sans doute elle a amené avec elle quelqu'un de son honorable famille...

— Ce qui la rend une merveille accomplie, colonel, c'est que, pendant que je vous racontais son histoire, il y a de cela près de trois ans, son père et sa mère périssaient dans cette épouvantable catastrophe du chemin de fer de Versailles. Elle est orpheline. C'est alors que M. de Montaleu l'a prise avec lui. Il en raffolle, et il a raison. Mais il ne veut pas entendre parler du second hyménée. Voici la seconde fois qu'il l'amène dans ce pays, et c'est, je le pense, pour la soustraire aux séductions qui l'entouraient à Paris; car il en est jaloux comme un avare de son trésor.

— Et ce trésor, mon cher Frédéric de Brias, n'est-il pas pour quelque chose dans votre exil ici ?

Le jeune diplomate poussa un gros soupir.

— Vous êtes homme d'honneur, colonel, et je puis vous dire que j'avais espéré pouvoir suivre les bons avis du ministre et arranger ici mes affaires. La comtesse a hérité d'une fortune personnelle de vingt-cinq mille livres de rente ; les débris de l'ancienne splendeur de Monrion lui en ont donné à peu près autant, ce qui la constitue déjà un excellent parti ; mais elle héritera du vieux Montaleu, j'en suis sûr...

— Vous croyez ? dit le colonel en souriant amèrement.

— Ce qui en fait une conquête à être enviée par un prince. Montaleu a plus de trois cent mille livres de rente.

— Mais il a aussi son neveu Hector de Montaleu.

— Lequel, s'il savait que son oncle a fait un testament en faveur de la comtesse, serait capable d'étrangler la pauvre enfant pour annuler l'acte ; et, d'un autre côté, s'il était sûr qu'il n'y a aucun testament de fait, serait encore capable d'ouvrir ses droits à la succession du marquis par quelque coup de fusil égaré.

— Impossible ! dit le colonel.

— Je vous assure que c'est une sorte d'animal sauvage qui n'a pas assez de cœur pour craindre Dieu, et pas assez d'esprit pour avoir peur du procureur du roi... C'est une brute enragée, bridée jusqu'à présent par son incertitude.

— Et que fait-il ?

— Ce qu'il fait ! Ne s'est-il pas imaginé qu'il pourrait obtenir l'héritage en obtenant l'héritière !

— Il est donc amoureux ?

— Ne profanez pas ce mot, colonel... M. Hector de Montaleu n'avait guère élevé ses désirs au-dessus des charmes de quelque fille de basse-cour, jusqu'au jour où il est parvenu à égarer la tête de la pauvre jeune femme d'un fermier dont vous pouvez voir la maison dans le fond de la vallée, au pied du château d'Hector de Montaleu.

— Et quelle est cette femme ?

— Ceci est un roman, colonel. Une jeune fille à idées folles, exaltées, qui, après avoir été élève du Conservatoire, s'est imaginé qu'elle accepterait aisément la vie d'une riche fermière. Elle a quitté ses succès de salon, ses joyeuses espérances d'artiste, ses rêveries de gloire, pour la vie champêtre. Or, colonel, vous savez ce que peut être la vie champêtre dans la Nièvre. Une basse-cour pleine de fumier, où grouillent tous les animaux immondes d'une bonne exploitation. Une habitation parquetée en terre battue, la nécessité de porter des sabots pour pouvoir sortir, le soin de la volaille, l'aspect des valets de charrue, le bêlement de moutons crasseux, la conversation de paysans brutaux et envieux, les soirées dans la solitude, le salon dans la cheminée de la cuisine, le

jambon pendu au manteau, le lard cuisant dans la marmite. Tout cela a bien vite désenchanté la belle Léda. C'est alors qu'elle a rencontré ce farouche Hector... ce Nemrod à piston... Si brute qu'il soit, il a encore une sorte de langage, une sorte de tournure, une sorte de manière, qui, dans son abandon, ont permis à Léda (car elle s'appelle Léda) d'en faire un héros à la Mauprat... Et notre Parisienne a eu son Hector, juste au moment où elle perdait les vertus d'Andromaque.

— Cela doit vous rassurer du moins sur les entreprises de votre rival.

—Ah! pardieu! ce n'est pas lui qui me gêne, et, sans l'arrivée de Champmortain...

—Champmortain, un homme marié ? dit le colonel en observant Brias.

— C'est qu'il est bavard en diable, dit Frédéric embarrassé.

— Et Mme de Champmortain est curieuse, et se sert admirablement des longues-vues.

— Colonel, je vous jure sur l'honneur...

— Pardonnez-moi cette plaisanterie... Je ne veux pas savoir les obstacles qui s'opposent à vos poursuites amoureuses... A moins qu'ils ne se trouvent dans ce château là-bas, à droite, sur la colline même où nous sommes.

— Là? dit Brias en haussant les épaules... Non. C'est le château de Montéclain.

— Du marquis de Montéclain. dit le colonel, celui qui a suivi en amateur, il y a quelque dix ans, la campagne de Constantine?

— Lui-même. Vous le connaissez ?

— Il a été blessé près de moi, après m'avoir rendu le service de me débarrasser d'un Arabe qui me tenait au bout de son pistolet... Et qu'est-il devenu depuis ce temps?

— Rien... Il a fait comme avant : il a entretenu des actrices, donné des fêtes, fait courir des chevaux, introduit le lansquenet, couru les eaux, enlevé deux ambassadrices. tué trois ou quatre hommes en duel. et avec toutes ces excellentes recommandations, il s'est présenté à la députation l'année dernière. M. de Montaleu a été indigné. et. dans une séance préparatoire, il a impitoyablement raconté l'histoire des rares mérites de M. Arthur de Montéclain, et l'a fait repousser à tout jamais. Or donc ils sont ennemis mortels.

— Il a, je crois, d'immenses propriétés dans ce pays?...

— Oui.

— Il y demeure?

— Non.

— Et qu'est-il venu y faire ?

— Rien, car il a été de même repoussé aux élections du conseil général, toujours grâce au vieux marquis. Pour le moment, il chasse en forêt avec Hector et son fermier Bricord, un autre Nemrod de la force du jeune et terrible Montaleu.

— Ah ! dit le colonel en attachant un regard curieux sur M. de Brias; et quel est ce Bricord?

— Eh ! pardieu ! le fermier, le mari de cette Léda parisienne.

— En vérité ! dit le colonel d'une voix altérée ; ce malheureux Bricord est la victime de ce goujat de Montaleu ?

—Le connaissez-vous aussi? dit Brias, interdit de l'accent de colère et de menace avec lequel le colonel avait prononcé ces dernières paroles.

—C'est chez lui que je vais, Brias, et je jure Dieu que je ne laisserai pas ce pauvre garçon rester plus long-temps la dupe d'une femme indigne et d'un manant.

—Colonel, colonel, colonel! dit Brias en élevant la voix ; je vous ai offert l'hospitalité, vous l'avez acceptée. vous avez voulu des renseignements sur le pays. je vous en ai donné, pour que vous en fissiez votre profit; mais tout ce qui a été dit ici doit y mourir... sans cela, colonel...

— Vous vous couperez la gorge avec moi, n'est-ce pas, Brias ?

— Oui.

— C'est étonnant que vous, qui êtes diplomate, vous ayez un goût si prononcé pour les moyens extrêmes.

— C'est encore ma faute si je suis obligé d'y recourir cette fois. Cela tient à mon trop de confiance. Si j'étais resté fermé, muré, cadenassé comme vous, je ne serais pas obligé de vous demander votre discrétion à la pointe de l'épée.

— Etes-vous sûr que ce soit un bon moyen de l'obtenir ?...

—J'en doute; vous êtes brave et adroit. Mais si je vous tue, personne ne pourra m'en vouloir d'une indiscrétion que j'aurai payée de ma vie.

— Eh bien! Brias... je me tairai... Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous dites ?

— Ma foi, c'est ce butor d'Hector qui me l'a conté. Mais vous, quel intérêt si pressant prenez-vous donc à ce Bricord, pour vouloir lui dire cette désagréable vérité ?...

Le colonel se tut.

— Or ça, mon hôte, dit Brias avec gaîté, savez-vous que vous êtes ici dans le château de mes ancêtres ? savez-vous que du haut de ses murailles d'où je vous ai invité à déjeuner, l'un de mes nobles aïeux n'eût pas manqué de vous interdire le passage, jusqu'à ce que vous eussiez répondu à ses questions, si même on ne vous eût fait payer le droit d'entrer dans cette vallée, dont je viens de vous dévoiler les mystères..., si même on ne vous eût dévalisé, tandis que je vous héberge. Ah! c'était le beau temps; cela valait la peine d'être noble et d'avoir un château-fort; on pillait, on volait, on ne payait pas ses dettes, et l'on mettait à la torture ceux qui ne voulaient pas parler...

— Vous n'aurez pas besoin d'en arriver là

pour apprendre ce que vous désirez savoir... Je viens voir Bricord.

— Vous ? Eh ! qu'y a-t-il de commun entre vous et ce brave paysan ?

— Savez-vous mon histoire, Brias ?

— Oui, je sais que vous êtes arrivé à quinze ans en Afrique, vers 1830 ; que vous y êtes entré comme trompette dans un régiment de chasseurs ; qu'à dix-huit ans vous étiez maréchal-des-logis, à dix-neuf ans décoré, à vingt ans sous-lieutenant, à vingt-quatre ans capitaine et officier de la Légion-d'Honneur, et que maintenant vous êtes commandeur et colonel à trente ans. Je crois et je sais que vous êtes de ceux dont on fait des généraux et des maréchaux.

—Je l'espère, dit froidement le colonel ; mais vous ne savez pas que cette brillante fortune a été trois fois sur le point d'être interrompue : une première fois à Mascara, où j'étais tombé sous deux coups de feu, au milieu d'un groupe d'Arabes qui s'apprêtaient à me couper la tête, lorsqu'un brave soldat les chargea seul, me dégagea et m'emporta à l'ambulance. La seconde fois, c'était à la retraite de Constantine. Nous n'avions plus de chevaux, et j'avais à la jambe une blessure qui m'empêchait de marcher. Ce même soldat me prit sur ses épaules, et me porta durant sept heures, ce qui ne l'empêchait pas de se battre, vu que nous étions tout à fait à l'arrière-garde ; seulement je lui déchirais ses cartouches parce qu'il avait eu la mâchoire fracassée par une balle. Ce soldat, Brias, c'est Bricord. La troisième fois, je vous l'ai dit, c'est Montéclain qui me sauva.

— De par tous les diables ! dit Brias, ce Bricord est un galant homme, et la première fois que je rencontre ce rustre de Montaleu, je lui cherche querelle et je le tue comme un louvard.

— Croyez-vous que ce soit un bon moyen d'arranger vos affaires près du ministre ?

— Au diable le ministre et surtout mes dettes ! mais, dites-moi, sir Thomas Rien... comment se fait-il qu'avec de pareilles dispositions ce Bricord ait quitté le service pour venir... Hélas ! hélas !

— A mon tour, je vais vous dire un secret que je confie à votre honneur. Ce garçon si brave, si intelligent, qui, je le sais, gère admirablement sa ferme, et qui a plus de bon sens à lui tout seul que vous et moi... ce pauvre garçon n'a jamais pu apprendre ni à lire ni à écrire. Je l'ai prié, je lui ai ordonné, je lui ai montré l'exemple de ses camarades, le mien ; mais impossible d'y parvenir ; il y avait, entre cette intelligence et la plus vulgaire instruction, une barrière insurmontable. Il a voulu essayer... il a failli en devenir fou... Alors, voyant qu'il n'arriverait jamais à rien, il a quitté le service, et c'est à ma recommandation que Montéclain l'a mis à la tête de l'une de ses fermes.

— Vous n'avez pas vu Montéclain à Paris ?

— Non, on m'a dit à son hôtel qu'il était à Londres.

— C'est possible, car il n'est arrivé que depuis quinze jours ; mais ce qui me semble étourdissant, c'est que votre Bricord, avec sa primitive ignorance, se soit amouraché d'une drôlesse qui ne rêvait que romans et poésies.

— C'est qu'il adore précisément ces dieux inconnus qu'il ne peut aborder ; c'est qu'il est tellement honteux de son ignorance, qu'il est capable de ne pas l'avoir avouée à sa femme ; c'est que Montéclain ne le sait pas, et que le brave homme ne me pardonnerait pas de vous l'avoir révélé.

— Il lui a pourtant fallu signer son acte de mariage...

— Pour cela, il a pu le faire ; je lui ai enseigné à écrire son nom ; j'y ai mis deux mois de patience ; il l'écrit, mais il serait incapable de le lire.

— C'est singulier, dit Brias d'un ton insoucieux. Et vous venez, en passant, faire une visite à votre sauveur ?

— En me quittant, il m'a fait promettre que si je me trouvais jamais dans ce pays, j'irais le voir. Je suis venu exprès pour tenir ma promesse.

— Sans autre but ? dit Brias en examinant le colonel.

— Sans autre but, répondit froidement celui-ci.

— Vous atttend-on chez Bricord ?

— Non...

— Eh bien ! je dîne aujourd'hui chez Mme Amab ; Montéclain y sera... Probablement, Champmortain y viendra, et peut-être même le sanglier Montaleu. Voulez-vous que je vous présente ?

— A l'improviste ?

— Un homme comme vous, colonel ! on me remerciera ; vous n'êtes pas seulement le lion du désert, mais encore le lion de l'année, c'est-à-dire l'homme à la mode. Venez, et vous me devrez de pouvoir baiser les belles mains de la belle Léona.

Le colonel accepta. Un homme d'un caractère moins léger que celui de Brias se fût étonné de ce consentement de la part d'un homme aussi retenu que le colonel, surtout s'il eût remarqué le sourire railleur qui lui échappa.

II.

LE MARI DE LA LIONNE.

Entrons maintenant dans le château de style renaissance que Brias avait désigné au colonel Thomas Rien comme étant la demeure de Mme Léona Amab. Franchissons une grille magnifique, suivons une large allée d'ormes, arrivons à un château couvert des plus capricieuses sculp-

tures, conservées ou restaurées avec un soin qui donnait à ce vieux bâtiment l'apparence d'une œuvre sortie la veille du ciseau du sculpteur, quoiqu'il eût conservé cette brune couleur qui est la touche souveraine que le temps, ce grand artiste, donne seul aux monumens. Montons les degrés de marbre d'un riche perron, traversons un vaste vestibule à plafond cintré et entrons dans une splendide salle à manger, ornée de riches dressoirs couverts de superbes argenteries. La table était servie, deux couverts étaient placés en face l'un de l'autre. Victor Amab était seul et se promenait d'un air soucieux, pendant qu'un grand laquais en costume du matin allait et venait en continuant à préparer le service.

Victor Amab n'était déjà plus le jeune homme ambitieux et fier qui avait commencé sa carrière d'une façon si éclatante. Quelques années avaient suffi à jeter sur son front, devenu presque chauve, les traces d'une pensée dévorante. Des rides prématurées disaient que le chagrin avait éprouvé sa jeunesse, et quelque chose de sombre et d'inquiet perçait dans son regard, et montrait que la confiance avait disparu de son âme.

Après s'être ainsi promené pendant quelques minutes, il s'adressa au domestique.

— François, lui dit-il, a-t-on averti madame que le déjeuner était servi ?

— On a sonné le déjeuner, et madame ne veut pas qu'on l'avertisse autrement...

Amab poussa un profond soupir. C'eût été beaucoup pour une si légère attente, mais il y avait dans ce soupir tout un arriéré de griefs et de colères longtemps amassés.

Cependant, il continua sa promenade, et finit par s'arrêter à la porte ouverte sur le parc. Il se trouvait en face du château de M. de Montalcu. Ses yeux semblèrent d'abord l'éviter; mais enfin, ramené comme par un attrait invincible vers cette demeure, son regard y demeura fixé. Que de regrets, que de réflexions désolées dans ce regard attaché sur cette maison lointaine !

« Là, disait ce regard mélancolique, habite la grace, l'innocence, le calme, la bienveillance, le dévoûment et toutes ces aimables vertus que j'ai méconnues... Ici au contraire... »

Amab eut peur du retour qu'il faisait sur sa propre maison et se détourna brusquement. Peu d'hommes ont le courage de regarder en face le malheur qu'ils se sont fait. Mais ce malheur devait lui revenir par mille petits traits insupportables. En effet, il vit le domestique qui le considérait en ricanant.

— Les journaux et les lettres doivent être arrivés, fit Amab d'un ton sec, allez me les chercher.

— On les a montés chez madame.

— C'est bien, dit Amab avec humeur, allez.

Le domestique sortit, et Amab laissa échapper un murmure sourd, mais terrible.

Ses mains crispées se fermèrent avec violence.

Il reprit sa promenade, mais elle fut plus agitée, plus active. Quelques minutes se passèrent encore, le domestique reparut, prit l'un des couverts, le posa sur un plateau avec tout ce qu'il fallait pour un autre service.

— Que faites-vous là ? demanda Amab.

— Madame déjeune chez elle, répondit le laquais, en emportant le tout.

La patience d'Amab était à bout.

Il sonna avec fureur, mais on ne vint pas ; il sonna de nouveau, on ne vint pas encore ; enfin, il se pendit à la sonnette. Le domestique arriva de cet air insolent que prend tout laquais qui a une bonne raison à donner à celui qui va le gronder.

— Ne m'entendez-vous pas ? lui dit Amab avec colère.

— Je portais le déjeuner de madame... je ne puis pas être en haut et en bas.

— Où est Louis ?

— Madame l'a envoyé en commission ; voilà une heure qu'il est parti à cheval.

— Où est Pierre ?

— Madame l'a donné toute la journée au jardinier pour l'aider à faire les corbeilles des salons.

— Servez-moi.

— Madame vient de me dire d'aller jusqu'à la ferme de Bricord, pour lui marchander le petit poney qu'il a élevé.

— C'est l'affaire du cocher.

— Madame sort en forêt après déjeuner, et le cocher n'a pas le temps.

— Cela devient plaisant ! dit Amab en serrant les dents. Sortez !

Il se mit à table, mangea à peine en se servant lui-même; puis, lorsqu'il eut achevé, il quitta la salle à manger et prit le grand escalier d'un air résolu. Arrivé au premier, en face de l'appartement de Léona, il parut vouloir entrer, mais il s'arrêta à l'instant, il hésita, et, soit faiblesse, soit appréhension de la colère qui l'agitait, il monta jusqu'au second et entra dans un vaste atelier, où il se jeta sur un divan. Une fois seul, Amab laissa un libre cours à la fureur qu'il avait contenue à grand'peine. De sourdes exclamations s'échappaient de sa poitrine.

—Oh ! misérable ! misérable ! s'écria-t-il enfin en pressant sa tête avec désespoir. Il faut que cela finisse, il le faut !

Pour la vingtième fois, Amab se mettait ainsi en face d'une grande résolution ; la vie qu'on lui faisait lui était insupportable, et il voulait enfin en changer.

Au moment où il prononçait ce mot : *Il le faut !* la porte de son atelier s'ouvrit, et Léona parut dans la plus élégante parure, toujours belle, toujours jeune et fière, imposante, magni-

fique. Elle tenait à la main les journaux et les lettres du jour.

— En vérité, Victor, lui dit-elle en entrant de l'air le plus gracieux, vous n'êtes guère aimable ; on se mourrait chez soi, que vous ne daigneriez pas descendre ou monter quelques marches pour venir vous informer des nouvelles de ceux qui souffrent.

— Vous me permettrez, Léona, reprit Victor amèrement, de ne pas accepter ce reproche ; vous m'avez assez souvent averti que l'entrée de votre appartement m'était interdite, jusqu'au moment où il vous plaisait d'en sortir.

— Comment, monsieur, dit Léona tristement, une discussion pour un reproche qu'autrefois vous eussiez trouvé aimable ? Vous avez de l'humeur, je me retire.

— Pas encore, dit Amab vivement ; nous avons à parler sérieusement ensemble.

— Au fait, reprit Léona, vous m'y faites penser ; voici quelques lettres qui vous concernent, et auxquelles je vous prie de vouloir bien répondre, car je ne suis pas habituée à de pareilles réclamations.

— Quelles sont ces lettres ? reprit Amab, qui les reçut des mains de Léona, et qui les lut pendant que celle-ci se promenait dans l'atelier, en examinant quelques esquisses commencées par son mari.

Les lettres qu'Amab parcourut rapidement n'étaient pas de nature à calmer son irritation ; c'étaient des demandes d'argent venues de ses fournisseurs de Paris, presque toutes fort sèches, quelques-unes de ce style insolent qui annonce que la patience des marchands a été poussée au delà de son extrême limite. Amab les jeta avec humeur sur une table et s'écria :

— Eh bien ! qu'ils saisissent, qu'ils vendent ; j'aime mieux cela que d'être en butte à ces incessantes persécutions.

— Prenez garde ! lui dit Léona tranquillement, ce sera une esclandre bien fâcheuse pour vous, et dont, pour ma part, je n'accepterai jamais la honte.

— Léona, lui dit Amab, il me semble que vous pourriez me l'épargner. Grâce à votre contrat de mariage, votre fortune particulière est à l'abri de toute poursuite.

— Ne trouvez-vous pas que j'ai bien fait ?

— Je ne blâme pas ce que j'ai accepté, reprit sèchement Amab ; mais enfin, vous pourriez, dans cette circonstance, venir à mon aide ; car, ajouta-t-il avec un tremblement nerveux, et en reprenant les lettres qu'il venait de jeter sur la table, voici un compte du bijoutier. et je ne porte pas de diamans.

— Oui, dit Léona, ce sont ceux que vous m'avez donnés à ma fête : la monture en est d'un goût exquis.

— Cet autre compte, reprit Amab. est celui du carrossier ; voilà aussi celui du marchand de chevaux.

— Vous avez désiré avoir une voiture pour votre usage personnel ; j'ai fait ces achats pour vous seulement.

— Enfin, dit Amab avec plus d'humeur, voici un mémoire d'orfévrerie, qui doit au moins nous concerner tous les deux ?

— C'est possible, dit Léona en prenant le mémoire ; voyons...

Elle lut la lettre et la passa à Amab en lui disant :

— Vous n'avez pas lu jusqu'au bout ; ce marchand ne vous réclame pas le montant tout entier de sa fourniture, vous voyez qu'il dit avoir reçu la moitié de la somme qui lui est due ; la fourniture a été faite au mois de février de l'année dernière, et dès le mois d'avril j'avais payé la partie de ce mémoire qui me concerne.

Amab poussa un soupir furieux.... Léona continua :

— Vous vouliez me parler sérieusement, Victor, et bien, moi aussi, je le voulais ; mais en vérité, vous m'avez fait tellement redouter toute explication entre nous par vos colères, que j'hésite même à vous donner de bons avis. Croyez-vous que je ne souffre pas cruellement de vous voir marcher ainsi à votre ruine et à la mienne ? car si vous me méconnaissez assez pour croire que je vous laisserai dans l'embarras, moi j'estime trop l'honneur du nom dont j'ai fait le mien pour ne pas venir à votre aide. Vous manquez d'ordre et de prévoyance.

— Il me semble cependant, dit Amab, que mes dépenses personnelles entrent pour bien peu dans les sommes folles qui sont dévorées dans cette maison.

— Je ne veux pas m'irriter du ton dont vous me parlez, reprit Léona avec un calme dédaigneux ; vous souffrez, et j'ai pitié de ceux qui souffrent ; vous vous plaignez des sommes folles dévorées dans cette maison ; n'a-t-il pas été convenu entre nous que nos dépenses seraient fixées à un chiffre précis ? de ce chiffre, j'en prends une part, et vous l'autre ; vous ai-je jamais demandé rien au-delà de ce qui était convenu ? est-ce ma faute si, en dehors de cette dépense fixe, vos caprices vous font semer l'argent avec une imprudence incroyable ? Pourquoi ces diamans à ma fête, les ai-je demandés ? pourquoi cette voiture lorsque nous en avions déjà une ? pourquoi ce service d'argenterie auquel vous teniez tant ? c'est que vous avez vu votre camarade L..... donner des diamans à sa femme, cette voiture vous l'avez voulue parce que G..... en a deux ; c'est en revenant de dîner chez l'un de vos amis que vous m'avez tourmentée jusqu'à ce que j'aie consenti à la folle dépense de ce service d'argenterie.

— Eh ! mon Dieu, dit Amab, ne m'avez-vous pas vingt fois parlé des diamans de Mme L...? N'êtes-vous pas rentrée malade d'une course en fiacre, parce que je m'étais, par hasard, servi

de votre voiture ? Enfin, vous avez si amèrement critiqué la mesquinerie de notre service, que j'ai voulu satisfaire à vos désirs, et non pas à mes caprices, comme vous dites. Et la reconnaissance que vous en avez me paie bien des tourmens que me donne mon envie de vous plaire.

— Des reproches ! dit Léona ; je m'y attendais. Mais dites-moi, monsieur, n'est-il pas tout simple qu'une femme désire tout ce qui peut élever sa position aux yeux du monde ? J'ai désiré ce que je voyais à d'autres qui, à mes yeux, ont moins de talent et de valeur que vous. Ce qu'ils faisaient pour leurs femmes, j'ai cru que vous pourriez le faire pour la vôtre, et lorsque je vous voyais me solliciter si vivement de l'accepter, n'ai-je pas dû croire que vous n'alliez pas au-dessus de vos ressources ? Me suis-je trompée ?... L'amour, oui, monsieur, l'amour qui m'a fait vous sacrifier ma liberté, m'aurait-il abusée ?... N'avez-vous pas tout le talent que je vous croyais... dois-je reconnaître que vingt artistes dont vous parlez avec dédain ont plus de succès, de popularité, de valeur que vous ?... Tout mon cœur se refuse à se l'avouer; mais enfin, si les preuves arrivent, je m'y soumettrai... il le faudra bien...

Rien ne peut rendre le supplice d'Amab à ces paroles dites du ton le plus doux et le plus sérieux. L'orgueil blessé dans ses fibres les plus sensibles, la conviction profonde qu'on est le jouet d'une astuce supérieure sans qu'on puisse la saisir nulle part, torturaient Amab.

— Vous avez raison, dit-il les dents serrées. Je n'ai qu'un médiocre talent... un talent qui ne peut suffire aux dépenses d'une maison comme la vôtre.

— Nous la réduirons quand vous voudrez, dit Léona; mais, en attendant, il faut répondre aux gens qui ne sont pas payés.

— Je n'ai point d'argent et je ne sais où en trouver.

— Ces quatre tableaux commencés et qui peuvent être finis en quinze jours, si vous y travaillez avec ardeur, sont une ressource.

— Ils sont vendus... et s'il faut tout vous dire, j'en ai touché le prix d'avance...

— C'est fâcheux, car je crois que M. de Champmortain vous les eût achetés à un prix qui vous eût vite débarrassé de ces criailleries qui vous empêchent de vous livrer à vos travaux.

— M. de Champmortain ! dit Amab d'un ton sombre ; il me semble que ce n'est pas là un homme auquel vous puissiez me conseiller d'avoir recours.

— Je conçois votre juste susceptibilité, monsieur. En arrivant dans ce pays j'ai été faire une visite à Mme de Champmortain, et cette visite, elle ne me l'a pas rendue. Dans quelques jours ils donnent une fête, et tout le monde est invité à dix lieues à la ronde, excepté vous : c'est une insulte que je dois supporter.

— Et qui ne vous empêche pas de recevoir M. de Champmortain.

— Le temps de ma fierté est passé, Victor ; je suis votre femme. Je ne veux pas, je ne puis pas vous brouiller avec un homme qui est de ceux qui font et défont les réputations. D'ailleurs, M. de Champmortain est indigné de la conduite de sa famille à votre égard...

— A mon égard, murmura sourdement Amab qui subissait une exclusion qu'il avait le droit de croire ne pas lui être personnelle. Toujours moi.

Léona n'entendit pas ou ne voulut pas entendre ce murmure :

— Il me semble, en tous cas, que pour avoir été polie envers un homme de bonne compagnie, je vous ai mis à même d'éviter des procédures scandaleuses. M. de Champmortain est amoureux de ces tableaux. Vendez-les lui.

— Je vous ai déjà dit que le prix m'en a été payé d'avance.

— Avez-vous donc une époque précise pour les livrer à l'acheteur ?

— Oui, dès qu'ils seront finis.

— En ce cas, ils peuvent ne pas l'être d'ici à six mois. Vous en referez d'autres.

— Mais je ne puis les jeter à la tête de M. Champmortain après les lui avoir refusés plusieurs fois.

— M. de Champmortain vient dîner ici aujourd'hui même. Il sera facile de l'amener à vous en parler.

— Comment ! M. de Champmortain dîne ici... encore aujourd'hui... Mais c'est bien souvent.

— Il ne viendra pas, repartit froidement Léona. Je vais lui écrire qu'une indisposition grave vous empêche de le recevoir. J'en écrirai autant à MM. de Brias, Montaleu et Montéclain ; car je suppose que ce n'est pas M. de Champmortain que vous voulez exclure précisément ?

— Mon Dieu ! Léona, je ne veux exclure personne; mais moins d'assiduité de la part de M. de Champmortain serait plus convenable.

— Vous êtes jaloux ? dit Léona.

Amab ne répondit pas.

— Répondez franchement : êtes-vous jaloux ?

— Je ne vous soupçonne pas assurément... ; mais la médisance... peut chercher à présenter des rapports d'amitié sous un jour défavorable.

— Oh mon Dieu ! murmura Léona, en être réduite là ! Déjà les soupçons et bientôt la ruine. Il suffit, monsieur, je ne recevrai personne, je ne sortirai pas, ces promenades qui étaient ma seule consolation, j'y renoncerai... on pourrait croire...

— Mais je ne dis pas cela... fit Amab avec impatience ; je fais une observation, ce n'est pas

pour que vous en preniez acte pour vous dire tyrannisée.

— Ai-je dit un mot qui ressemble à une plainte ?

Amab avait gardé toute sa colère; mais par un singulier hasard ou une admirable adresse, Léona avait mis une barrière à toutes les issues par où elle pouvait s'échapper. Il resta un moment silencieux, et finit par s'écrier :

— Tenez, Léona, je ne suis pas content.

— Croyez-vous que j'aie la joie au cœur ?

— Léona, vous ne m'aimez plus...

— Que ne dites-vous que je ne vous ai jamais aimé ?

— C'est peut-être vrai.

— Courage, monsieur, continuez...

— Mais enfin, je souffre, vous le voyez ; je suis dans une position fâcheuse, et au lieu de me conseiller, de m'encourager, vous me faites des scènes.

— Monsieur, dit Léona en se levant, quand la raison vous sera revenue, quand vous serez plus calme, je reviendrai.

— Allons ! voilà que je suis fou, à présent.... Où allez-vous, Léona ?...

— Chez moi...

— Pourquoi prenez-vous ces lettres ?

— Pour répondre à vos créanciers, pour les calmer, pour obtenir du temps et trouver celui de les payer en engageant quelque propriété.

— Mais je ne le veux pas, dit Amab confus ; je paierai... j'écrirai...

Léona haussa les épaules.

— Certainement, reprit Amab avec hauteur, et le prix de ces tableaux suffit...

— Il vous a été payé.

— Je suivrai le conseil que vous m'avez donné, je les vendrai.

— Où cela ?

— A Paris.

— Où ceux qui vous les ont commandés les trouveront peut-être chez celui qui vous les achètera... Ce serait possible dans ce pays... où ils resteraient enfouis dans le château de l'acquéreur... Mais vous ne voulez plus voir l'homme qui seul pourrait vous sauver.

A ce moment, Amab eut un de ces mots funestes qui disent la honteuse transaction que fait le cœur avec la nécessité. Il se tourna vers Léona et lui dit :

— Léona, m'aimez-vous ?

— Ah ! Victor, Victor, est-ce à vous à en douter ?

— Quand on aime, on a peur...

— Ah ! dit Léona, vous ne m'aimez plus assez pour être jaloux.

— Moi...! s'écria Amab, oh ! Léona. Léona, [illegible] si ma vie est à toi... Est-ce qu'il est pos[illegible] ne pas t'aimer...? Mais toi, toi...

[illegible]oi, oui, je vous aime... et j'ai grand tort, [illegible] me soupçonnez...

[illegible]n, non, Léona, je suivrai tes conseils... Je donnerai ces tableaux à M. de Champmortain ; car vous m'aimez, n'est-ce pas ?... Il vient, eh bien, tant mieux ; nous finirons cette affaire aujourd'hui même.

— A la bonne heure, vous voilà raisonnable... et je vais vous tenir compagnie.

— Non... je ne le veux pas. Vous êtes souffrante, allez, faites votre promenade ; je travaillerai avec d'autant plus de courage que je saurai que vous prenez quelque distraction.

— En ce cas, à bientôt.

Léona quitta son mari. Comme elle allait monter en voiture, sa fidèle chambrière, la prétendue sourde-muette qui ne l'avait pas quittée, lui présenta une ombrelle.

— Eh bien, le dîner tient-il ?

— Je viens de faire acheter à M. de Champmortain ses grandes entrées.

— Pour excuser les petites. Et monsieur est-il toujours furieux ?

Léona eut un sourire de pitié méprisante.

— Non, dit-elle, le pauvre homme n'en peut plus !

Léona avait raison ; quelques années lui avaient suffi pour briser cette nature ardente, tenace, vigoureuse. Elle avait abaissé son ambition des hauteurs de la gloire aux petitesses de la spéculation ; elle avait fatigué son énergie en lui faisant poursuivre comme but la richesse et le repos qu'il ne devait jamais atteindre, car, grâce au luxe de la maison, le besoin renaissait après les efforts les plus persévérans. Elle avait fait pis, elle avait usé la probité de l'artiste dans cette lutte incessante, elle l'avait poussé au milieu d'un dédale d'affaires douteuses qu'on pardonne quelquefois au talent, mais qui entraînent à leur suite les tracas, les soucis, et surtout le mécontentement de soi-même ; elle avait tout fatigué, tout flétri, dans son esprit et dans son cœur.

Une seule chose avait survécu, chez Amab, à cette dégradation insensible... c'était cet amour du beau qui était tout son génie. Mais ce culte, il avait fallu y renoncer, car Amab n'avait pas eu le courage de chasser les vendeurs du temple ; il voyait avec désespoir s'émietter son talent en productions qu'il n'estimait pas, alors même qu'on les lui payait richement. Au lieu d'être un de ces hommes sur lesquels tout un pays a les yeux fixés, dans l'attente d'une de ses œuvres, il était un de ces artistes à la mode, qui sont cotés à haut prix, mais dont on brocante la réputation. Ainsi, le seul sentiment qui lui restât de cette forte nature d'artiste, était pour lui un malheur et presque un remords.

Il resta seul à travailler ; mais cette apparente réconciliation n'avait pas redonné au cœur cette énergie qu'il puise dans une nouvelle confiance. Amab n'avait pas dit tout ce qui murmurait en lui de colère, de soupçons, de désespoir. Parmi les douleurs dont il souffrait le plus cruelle-

ment, était l'exclusion dont il avait été frappé à son arrivée dans ce pays. Il ne doutait pas que M. de Montaleu n'en fût l'auteur, mais il n'avait plus assez d'énergie pour lui en demander compte, et il subissait avec une colère impuissante la déconsidération qu'avait jetée sur lui son mariage avec une femme trop célèbre, sans savoir qu'il y a des hommes dont le nom peut couvrir toutes les fautes passées d'une femme, quand ils savent la forcer à être digne de ce nom.

III.

DEUX MÉNAGES AU CHATEAU.

C'était dans un salon à boiseries vert d'eau, avec des oiseaux fantastiques, un meuble contourné, blanc et or, et des tentures vertes et roses. M. de Rudesgens, enveloppé dans une robe de chambre de calemande, étoffe à raies, dont on ne retrouverait peut-être pas un autre échantillon dans toute la France, était renversé dans une bergère, armé d'un peigne pliant ; il ramenait avec soin sur le sommet de sa tête les rares cheveux gris échappés aux ouragans de ses brûlantes passions. Il semblait ne pas entendre la conversation plus qu'animée qui avait lieu entre son auguste épouse et son gendre M. de Champmortain Mme de Rudesgens, une *Quotidienne* à la main, des lunettes sur le nez, et droite sur sa chaise, avait les traits convulsivement hérissés. Champmortain, un homme de quarante ans, d'un grand air et d'une grande tournure, allait et venait avec une impatience mal contenue, tandis que la belle et blonde Sylvie, sa femme, ne quittait pas des yeux un métier à broderie, sur lequel elle peignait à l'aiguille de beaux iris placés près d'elle dans un vase de cristal.

— Cela ne sera pas, monsieur, cela ne sera pas, disait Mme de Rudesgens d'une voix sèche et accentuée.

— Et cela sera fort mal fait, madame, lui répondit Champmortain en martelant ses paroles comme venait de le faire sa belle-mère.

— Je n'enverrai point d'invitation à M. et Mme Amab ; libre à vous de voir des gens de cette espèce chez eux ou chez vous, si cela convient à ma fille ; mais ils ne mettront pas les pieds chez moi... Je pense que c'est votre avis, Annibal ? ajouta-t-elle en se tournant vers son époux.

— Hé ! hé ! dit celui-ci que l'interpellation arrêta tout court dans son exercice chevelu ; heu ! ce sont des voisins.

— Le porcher du bourg est aussi notre voisin ; est-ce que vous l'invitez ? Vous avez de singulières réponses, Annibal.

— Mais, madame, reprit Champmortain, M. Amab est un homme de la meilleure compagnie ; je le rencontre dans tous les salons de Paris... il va chez le roi...

— Quel roi ? dit Mme de Rudesgens avec un accent pareil à celui d'un perroquet en fureur.

— Eh ! madame, fit Champmortain, allez-vous encore m'entreprendre à ce sujet ?... Je sais que vous n'avez pas plus voulu reconnaître Louis-Philippe que monsieur votre père n'a voulu reconnaître Napoléon.

— Que voulez-vous dire, s'écria Mme de Rudesgens en arrachant ses lunettes pour darder sur son gendre tout le feu de ses regards... que voulez-vous dire ? Annibal... c'est une insulte à la mémoire de mon père, mort victime de la tyrannie de Bonaparte. Eh bien ! Annibal, vous ne répondez pas ?

— Heu ! heu ! dit M. de Rudesgens en se grattant légèrement le nez. Je n'ai pas compris que M. de Champmortain ait rien dit de défavorable aux opinions politiques de feu M. Van Marken.

— Je vous en supplie, reprit Champmortain, laissons les rois et les morts en paix. Pour la dernière fois, je vous demande une invitation pour M. et Mme Amab.

— Pour la dernière fois, je vous la refuse.

— En ce cas, madame, dit Champmortain, je vous prie de vouloir bien m'accorder la faveur d'un entretien particulier.

— Tant qu'il vous plaira, monsieur, dit sèchement Mme de Rudesgens.

— Voulez-vous permettre, Sylvie ?...

Mme de Champmortain s'inclina et quitta le salon sans prononcer une parole, pendant que M. de Rudesgens s'approchait de Champmortain et lui disait d'un air léger et suffisant :

— Vous n'obtiendrez rien, mon cher ; elle n'a jamais pu supporter une jolie femme dans son salon.

—Que parlez-vous de jolie femme ? dit aigrement Mme de Rudesgens.

— Vous vous trompez, chère Arthémise, dit M. de Rudesgens alarmé et en prenant un ton galant, je parlais de vous.

— Je vous suis obligée, dit amèrement Mme de Rudesgens. Je vois bien que la madame Amab vous tient au cœur... Les hommes n'aiment que les créatures de cette espèce...

— Madame, dit vivement Champmortain, ménagez vos expressions...

— Champmortain a raison, dit M. de Rudesgens. Que diable, c'est une fort belle personne...

— Est-ce que vous la connaissez, Annibal ? reprit la superbe Arthémise, l'œil en feu.

— Quand je la rencontre, je la salue et elle me sourit... Voilà tout,—quant à présent, ajouta-t-il tout bas à l'oreille de Champmortain, et il sortit en chantonnant un air des *Visitandines*.

Champmortain ne put s'empêcher de haus-

ser les épaules, tandis que Mme de Rudesgens murmurait :

— Il me trompe, je suis sûre qu'il me trompe.

— Voyons, bonne maman, dit Champmortain dès qu'il fut seul avec sa belle-mère, causons amicalement.

— Annibal me le paiera, dit Mme de Rudesgens sans écouter son gendre.

— M. de Rudesgens n'est pour rien dans tout ceci.

— C'est un libertin, monsieur ; oui, le mot n'est pas trop fort, repartit la vieille épouse d'un ton lacrymal ; et lorsque vous voyez tous les chagrins qu'il me cause, vous voulez introduire dans ma maison une femme dont la scandaleuse beauté lui a déjà tourné la tête.

— Si vous redoutez madame Amab parce qu'elle est belle, comment se fait-il que vous invitiez Mme de Monrion qui est non moins belle.

— Pardon, pardon, mon gendre, Mme de Monrion est une femme que sa vertu met à l'abri d'une séduction, tandis que votre Mme Amab a une réputation fort douteuse.

— Fort calomniée, et entre nous, si elle voulait une intrigue, elle aurait je crois mieux à choisir que de s'adresser à M. de Rudesgens.

— Et pourquoi, s'il vous plait ? dit vertement Mme de Rudesgens.

— Il a bien, je pense, soixante-dix ou douze ans ?

— Qu'il porte mieux que certaines gens ne portent leur quarantaine, dit Arthémise en appliquant sa réponse à son gendre par un mouvement de tête fort significatif.

Champmortain se mordit les lèvres et reprit assez aigrement.

— Je vous réponds que la vertu de Mme Amab restera inabordable aux soixante-douze ans, si bien portés par votre époux...

— Il a deux cent mille livres de rente, mon gendre, et cette fortune qui sera un jour la vôtre est une recommandation puissante auprès de certaines créatures.

Champmortain pâlit, il fut d'autant plus humilié qu'il ne put méconnaître tout-à-fait la justesse de l'observation. Cependant il se contint et reprit :

— Vous ne voulez pas, bonne maman, dit-il, me réduire à en arriver à des extrémités. Je vous prie, entendez-moi bien, je vous prie d'inviter M. et Mme Amab.

Mme de Rudesgens examina son gendre.

— Pardon, monsieur de Champmortain, mais cette insistance pourrait me faire croire que vous-même.,.

— C'est ainsi ? dit Champmortain d'un ton sec. En ce cas, je commence : « Un jour que j'avais à dîner chez moi, le cardinal de...

— Monsieur, dit Mme de Rudesgens avec épouvante ; encore cette abominable histoire... et vous osez me la dire en face...

— Et sur mon honneur, je la raconte, je la raconte en plein salon, si vous me refusez encore.

Mme de Rudesgens baissa la tête, poussa trois énormes soupirs.

— Vous n'êtes pas généreux, mon gendre.

— Vous n'êtes pas indulgente, bonne maman.

— Allons, on invitera ces gens-là.

— Et l'on ne dira pas un mot qui puisse donner à Sylvie des idées qu'elle n'a pas et qu'elle ne doit pas avoir.

— Très bien. Mais je vous en supplie. que ce soit la dernière fois que j'entende parler de cet affreux souvenir.

— Ce sera la dernière si vous voulez.

Un moment après, Champmortain rejoignait sa femme et son beau-père dans le parc.

— Eh bien ! s'écria M. de Rudesgens.

— Elle a entendu raison.

— Ainsi, nous triomphons, dit le vieux gentilhomme avec joie.

Un regard froid et sévère de sa fille l'arrêta.

— Je veux dire que vous triomphez, reprit M. de Rudesgens.

Un sourire pincé et dédaigneux de Mme de Champmortain l'avertit qu'il faisait encore une maladresse.

— Je veux dire que ma femme cède...

— Je vais immédiatement envoyer une lettre, dit Champmortain.

— J'étais si sûre que vous réussiriez près de ma mère, que je viens de l'envoyer, dit Sylvie d'une voix brève et pointue.

— Vous êtes toujours charmante, lui répondit son mari de l'air le plus satisfait.

— Il aurait fallu un mot pour excuser une invitation si tardive, dit M. de Rudesgens.

— M. de Champmortain pourra nous excuser, dit Sylvie ; car je crois qu'il dîne aujourd'hui chez M. Amab.

— Bah !... fit M. de Rudesgens.

— Oui, dit Champmortain négligemment : j'avais oublié de vous le dire.

— Vous vous trompez, dit froidement Sylvie, vous me l'avez dit.

— Moi...

— Oui, vous, monsieur, car vous êtes incapable de manquer aux égards que vous devez à mon père et à ma mère, en vous absentant sans nous prévenir. C'est moi qui ai oublié de les avertir.

Ceci fut dit d'un ton correct, précis, anguleux, après quoi Mme de Champmortain se retira.

— D'où diable sait-elle ça ? dit Champmortain ; je suis sûr de ne pas lui en avoir parlé.

— Ah ! dit M. de Rudesgens. les femmes savent tout... La mienne flairerait une rivale à mille lieues... Voyez, aujourd'hui même j'ai à peine prononcé le nom de Mme Amab, et ç'a été presque une scène. Il n'y a pas moyen d'avoir une intrigue avec des jalouses comme ça.

Tout en écoutant les doléances de son beau-père, Champmortain avait gagné une petite porte du parc.

— Est-ce que vous sortez ? lui dit M. de Rudesgens.

— Oui, je me sens lourd ; je veux marcher un peu.

— A cheval, à ce qu'il me parait ? car j'aperçois votre groom avec des chevaux, derrière ce buisson.

— Vraiment ? eh bien ! j'en profiterai, et au lieu d'une promenade à pied, peut-être pousserai-je jusque chez le vicomte Hector de Montaleu que je présente à Léona.

A ce nom, M. de Rudesgens leva sur son gendre un regard effaré.

— Ce qui fait, continua Champmortain, que je ne rentrerai probablement pas avant dîner. Je ne reviendrai que fort tard dans la nuit.

M. de Rudesgens n'avait pas quitté son gendre de l'œil.

— Léona, avez-vous dit ? Léona ! Ah ça ! Monsieur de Champmortain, est-ce que vous tromperiez ma fille ?

— Moi ! tromper ma femme ? fit Champmortain, d'un air railleur. C'était à faire aux maris de votre temps ; car, vous me l'avez dit bien des fois, on ne sait plus vivre, on ne trompe plus personne.

— Prenez garde, Champmortain, dit M. de Rudesgens en reprenant son air conquérant ; si c'était vrai, si vous trompiez Sylvie, je la vengerais...

— Vous n'aurez pas cette peine.

— N'importe ! prenez garde, fit M. de Rudesgens avec un air indicible, je vous souffle votre Léona. Hé !

Un cri de chat sauvage sortit de derrière la petite porte du parc. Champmortain monta à cheval en riant aux éclats, et M. de Rudesgens se trouva face à face avec son Arthémise. Un moment après, Champmortain arrêtait le galop rapide de son cheval devant la ferme de Lavordan, dans laquelle un domestique inconnu faisait entrer deux chevaux d'un grand prix. Champmortain, qui était connaisseur, allait descendre pour s'informer s'ils appartenaient à Bricord qui faisait le commerce de chevaux, lorsqu'une voiture se montra à l'extrémité de la route et entra dans la forêt. Champmortain reprit aussitôt sa course.

IV.

A LA FERME.

Léda venait de rentrer dans la grande salle du rez-de-chaussée de la ferme, salle que Bricord avait fait plancheyer et orner de rideaux de calicot d'un rouge éclatant, en l'honneur de son épouse. Bricord était assis devant une table sur laquelle étaient deux verres et deux bouteilles, dont une déjà vide ; de l'autre côté, se trouvait Aly-Muley, le domestique, ou plutôt le soldat du colonel Thomas Rien. Lorsque Léda entra, elle était pâle, agitée, tremblante ; elle jeta la petite mante dont elle était enveloppée, et probablement elle eût traversé la salle sans s'arrêter, si son mari ne lui eût crié du ton le plus joyeux :

— Eh ! Léda, grande et bonne nouvelle ! mon colonel, le colonel Thomas vient d'arriver dans le pays ; voilà Aly-Muley, un ancien camarade des spahis, qu'il m'a envoyé en avant avec les porte-manteaux.

— Ah ! fit Léda d'un air distrait, votre colonel arrive, tant mieux pour vous.

— Et ce qu'il y a de superbe, vois-tu, Léda, c'est qu'il ne vient pas en passant, il vient exprès pour moi, c'est soixante-dix lieues, rien que ça, pour le plaisir de me voir... Ah ! tonnerre, tiens, Aly, rien que pour ce que tu viens de m'apprendre, je donnerais ma main droite, quoiqu'à vrai dire elle ne me serve pas à grand'-chose depuis le coup de sabre qui m'empêche d'écrire.

Pendant qu'il parlait, Aly-Muley s'était levé, et s'adressant à la fermière, il lui avait dit en la saluant avec son verre :

— C'est moins pour boire que pour vous présenter le bonjour.

— Merci, monsieur, dit sèchement Léda.

— La bourgeoise s'est levée les pieds les premiers, à ce qu'il paraît, dit Aly en reprenant sa place près de Bricord.

— Elle n'aura pas bien dormi, dit celui-ci à voix basse, et peut-être a-t-elle mal aux nerfs.

Aly regarda Bricord, fit une grimace expressive et but d'un trait le contenu de son verre.

Cependant Léda s'était assise dans un coin ; son regard avait quelque chose d'égaré ; tout son corps tremblait. Son mari, joyeux et fier de l'arrivée de son colonel, ne remarqua point cette agitation et s'approcha d'elle.

— Léda, lui dit-il, j'ai un service à te demander. Le colonel arrive, tu sais qu'il n'y a que ta chambre de bien arrangée dans notre maison. Veux-tu la lui céder pour le peu de temps qu'il va passer ici ?

— Ma chambre, dit-elle ; vous me demandez ma chambre ?

— Oui.

— Oh ! dit-elle en se levant soudainement, celle-là et les autres, vous pouvez tout prendre..

Aly observait la figure du mari et de la femme, et murmurait :

— Mal aux nerfs... pauvre Bricord !

— Est-ce que ça te fâche, est-ce que ça te fait de la peine ? dit Bricord ; le colonel n'est pas difficile ; nous ne couchions pas tous les jours dans des lits de plume, en Afrique ; je lui donnerai une autre chambre.

— Je vous dis que vous pouvez prendre la mienne, repartit Léda.

— En ce cas, dit Aly à Bricord, veux-tu me montrer la chambre de madame, pour que j'aille préparer ce qu'il faut ?

— J'ai quelque chose à ranger dans cette chambre, dans une heure elle sera à votre disposition.

Aussitôt elle sortit ; Aly-Muley reprit sa place et se versa un verre de vin. Bricord, mécontent et confus, alla s'asseoir près de lui.

— Elle est malade depuis quelque temps, dit-il, car c'est la meilleure femme du monde, et si instruite, si spirituelle...

— Ça va bien, à ce qu'il paraît, les affaires, dit Aly d'un ton criard, la ferme est bonne.

— Cependant, dit Bricord, si ça la gênait de quitter sa chambre, le colonel ne serait pas mal dans la mienne.

Aly regarda encore Bricord et reprit :

— Et l'élève des chevaux, ça te réussit-il ?

— Léda a quelque chose d'extraordinaire, assurément, fit Bricord en se levant... Il faut que je lui parle... Attends un moment.

Il sortit, et Aly-Muley entendit bientôt frapper à une porte qui ne s'ouvrit pas. Bricord appela Léda qui ne répondit point. Il supplia sans plus de succès, parut prêt à se fâcher, puis se radoucit, et finit par obtenir une réponse où Léda le priait de la laisser un moment en repos. Muley, qui avait attentivement écouté, commença une série de juremens accompagnés de termes de mépris qui signifiaient en français poli :

— Imbécile, dadais, si j'avais une femme comme ça je lui romprais les os.

Bricord rentra pendant ce monologue menaçant.

— Qu'as-tu donc ? lui dit Bricord.

— Rien. Je rêvais aux belles juives et aux filles mauresques de la rue Bab-Azoun.

— Ma femme va revenir tout de suite, dit Bricord avec un énorme soupir.

Les deux amis se replacèrent chacun d'un côté de la table et gardèrent un moment le silence, Bricord le cœur plein, et tout prêt à confier à son ancien camarade tout ce qu'il éprouvait de chagrin secret, si celui-là lui eût adressé la moindre question à ce sujet, Aly-Muley, bien décidé à ne pas dire un mot qui pût amener une pareille confidence. Tous deux étaient fort embarrassés, mais ils furent tirés de cette position par l'arrivée d'un nouveau personnage.

Le colosse qui entra en ce moment poussa un énorme éclat de rire, et s'avança vers la table, en disant :

— Eh ! tonnerre ! j'étais sûr de te trouver là, Bricord, le verre à la main, puisque je ne t'avais pas rencontré dans les champs, que je viens de battre de tous les côtés, pour t'annoncer une bonne nouvelle. Popinau a éventé hier un sanglier dans le fourré des bois de Louches ; il faut que nous l'ayons demain, si toutefois ton maître veut nous permettre de passer dans ses bois ; car j'ai entendu dire à Lalouette, mon piqueur, que Montéclain faisait le difficile, et prétendait garder son gibier. Que diable veut-il en faire, ce Parisien ? il n'est pas capable de mettre une balle à trente pas dans la porte de la cathédrale d'Autun.

— Je n'ai pas entendu dire cela, reprit Bricord ; mais, dans tous les cas, j'en parlerai aujourd'hui à M. le marquis. Il a annoncé qu'il passerait par la ferme pour régler quelques comptes que nous avons ensemble.

— Ah ! dit le vicomte Hector de Montaleu, ce doit donc être lui que j'ai vu de loin avec un autre dans la voiture de Brias, qui prenait la rampe de la colline pour venir de ce côté.

— Ce doit être le colonel, dit Aly-Muley ; car je l'ai laissé chez M. de Brias, qui devait l'accompagner jusqu'ici.

— Mon colonel ! mon colonel ! s'écria Bricord à ce nom, qui lui fit oublier et l'humeur de Léda et la présence de Montaleu. Je cours au devant de lui, ajouta-il en sortant de la chambre, sans égard pour la compagnie d'Aly-Muley ni pour la présence du vicomte.

— Quel est ce colonel ? dit Hector resté seul avec Muley.

— C'est mon colonel, répondit celui-ci en rangeant les bouteilles et les verres restés sur la table.

— Et son nom, dit Hector en retenant une bouteille qui n'était pas encore vide, et en versant le reste dans un verre, qu'il alla prendre sur un buffet, en homme habitué à agir chez Bricord comme chez lui-même.

Aly-Muley se redressa, regarda l'énorme vicomte en face, et répondit emphatiquement :

— Il s'appelle le colonel Thomas Rien.

— Voilà un drôle de nom, dit Hector en posant son verre et en tournant ses talons, sans paraître frappé de l'importance du personnage qui venait de lui être nommé d'une façon si solennelle. Aussitôt, il quitta la salle basse et monta droit à la chambre où Léda s'était enfermée et à la porte de laquelle Bricord avait vainement frappé.

La manière dont Hector s'annonça était probablement plus agréable à la dame que celle dont usait son mari, car la porte s'ouvrit à l'instant même et se referma immédiatement. Aly-Muley monta les deux premières marches qui conduisaient à cette chambre, comme quelqu'un qui a envie d'aller écouter ce qui va se dire, mais il redescendit presqu'aussitôt en secouant la tête, et en murmurant selon son habitude :

— La femme a mal aux nerfs ; il y a la chambre de madame et celle de monsieur ; et la chambre de madame, qui ne s'ouvre pas pour monsieur, s'ouvre pour un autre quand le mari n'y est pas. Il y aurait ici de quoi apprendre, mais je n'ai pas d'ordre....

Il tira un briquet et de l'amadou de sa poche, alluma sa pipe qu'il avait bourrée pendant que-

Montaleu parlait à Bricord, et s'en alla du côté des écuries voir si Mogador et Penny ne manquaient de rien. Si Aly-Muley eût été moins discret, il eût pu entendre le dialogue suivant vivement échangé entre le grand Hector et la belle Léda :

— Je vous ai attendu deux heures à la *Charbonnière*, dit celle-ci.

—Que voulez-vous, dit négligemment Hector, j'ai été arrêté par Lalouette... à propos d'un sanglier...

— Pour lequel vous m'avez oubliée.

— Vous voyez bien que non, repartit brutalement Hector, puisque je suis venu.

— Et vous pouvez vous en retourner, répondit Léda ; car voici mon mari qui revient.

Hector descendit ; il rentra dans la salle basse au moment où Brias y pénétrait du dehors, accompagné du colonel et d'un homme jeune encore, d'une fière santé, d'une taille élevée et d'une rare distinction : c'était Montéclain.

— Ah ! s'écria Brias, voici le roi des forêts, Hector de Montaleu que je vous présente, colonel. — Monsieur le colonel Thomas Rien, un de mes bons amis, que je vous présente à son tour, vicomte.

Le colonel salua froidement Hector après l'avoir examiné d'un regard assez dédaigneux. Hector, de son côté, fit à peine une inclination suffisante, et ces deux hommes se dirent chacun à part soi :

« Voilà un rustre à qui je donnerais volontiers une leçon. »

« Voilà un traîneur de sabre qui me déplaît souverainement. »

Montéclain était resté sur la porte, causant avec Bricord. Montaleu alla à lui pendant que Brias disait à Thomas :

— Que pensez-vous de notre Nemrod ?

— Que c'est un goujat.

— Est-ce que Bricord vous parle de notre chasse de demain ? dit Hector à Montéclain.

— Il m'en a parlé, je refuse.

— Comment! lui dit Hector, vous refusez ?

— Exactement et absolument, dit Montéclain en entrant dans la salle basse, et en parlant de sa voix la plus douce et la plus insouciante.

— Savez-vous Montéclain, que vous n'êtes pas aimable ?..,

— Pourquoi voulez-vous que je le sois avec vous, mon cher Hector ?... J'ai voulu être député et membre du conseil général : vous pouviez me donner votre voix et celle de vos amis ; vous avez pensé qu'il valit mieux suivre les inspirations de votre oncle qui m'a attaqué avec plus d'esprit et de courage que je ne lui en croyais; vous avez voté pour mon concurrent, et je ne vous en ai pas fait le plus petit reproche. Aujourd'hui, vous me demandez un service, je vous le refuse.

— Toujours la même histoire, dit Hector en ricanant; qu'elle manie, aussi, avez-vous de vouloir être député ?...

— C'est un amusement comme un autre, repartit Montéclain ; j'y tenais presqu'autant que vous à un cerf dix cors ; vous n'avez pas voulu me faire ce plaisir : je ne veux pas vous faire celui que vous me demandez ; je suppose qu'il n'y a rien de plus juste.

— Très bien, très bien, reprit brusquement Hector, nous parlerons de cela plus tard. Quant à présent, je vous souhaite bien le bonjour, messieurs, car il me semble qu'il est temps d'aller faire un bout de toilette pour me rendre chez la dame à qui vous devez me présenter, Brias.

— Vous nous trouverez chez elle, répondit celui-ci. Déployez toutes les ressources de votre coquetterie, mon cher Troyen ; vous allez avoir affaire à une femme qui se connait en élégance et en beauté. Voilà une conquête digne de vous.

— Au diable ! dit Montaleu en haussant les épaules ; si ce n'était pas pour ce que vous savez bien, je vous jure que je n'irais pas chez cette Lionne, comme vous l'appelez.

Au moment où Montaleu achevait cette phrase, Aly-Muley entrait dans la salle basse.

A ce mot de Lionne il s'arrêta tout court et s'écria avec un accent gascon encore plus prononcé qu'à l'ordinaire :

— Ventredieu ! est-ce qu'il y a une lionne dans le pays ?

— Sans doute, lui dit Montéclain en riant.

— En ce cas, prête-moi ton fusil, Bricord, et si je ne vous en ai pas débarrassé le pays dans trois jours, je veux perdre mon nom d'Aly-Muley que j'ai gagné en deux fois sur les infidèles, au risque de ma peau de chrétien. Voilà une chasse où l'on peut s'amuser, au lieu que vos cerfs et vos sangliers, on doit tuer cela par dessous la jambe.

—Est-ce que vous avez jamais tué une lionne? dit Montaleu.

— Non, dit Aly-Muley ; mais j'ai tué quatre lions aussi grands et aussi gros que vous ; et c'est pour cela que je voudrais tuer une lionne.

— Est-ce vrai ? dit Montaleu en regardant à la fois le colonel et Montéclain.

— Comment, si c'est vrai ! dit Aly-Muley ; j'ai un outil dont un prince m'a fait présent, avec lequel je me flatte de pouvoir loger une balle dans l'œil droit ou dans l'œil gauche de tout animal vivant, que ce soit un quadrupède ou un homme.

— En voilà assez, dit le colonel ; va me préparer ce qu'il me faut pour m'habiller.

— Reste à savoir, dit Aly-Muley, si la chambre est prête.

— Vous pouvez y monter quand vous voudrez, dit Léda qui parut aussitôt.

— Eh ! dit Bricord, c'est ma femme, mon colonel ; voilà ma femme... Si elle n'est pas ve-

nue au devant de vous, c'est qu'elle était restée ici pour tout préparer pour votre réception. Eh bien! pourquoi que vous la saluez comme ça? Embrassez-la, je vous prie, embrassez-la.

Malgré la recommandation de Bricord, Thomas se contenta de saluer Léda avec une froide politesse, tandis qu'Hector de Montaleu, qui était resté sur la porte, considérait, d'un œil également irrité, Bricord et le colonel.

La recommandation du mari lui avait déplu; mais le refus du nouveau venu lui déplut sans doute encore davantage, car il s'éloigna tout en murmurant le mot: Insolent!

Le colonel avait suivi son domestique dans la chambre qu'on lui avait préparée, et Bricord avait emmené sa femme pour lui faire lire quelques papiers que lui avait remis Montéclain, de façon que celui-ci se trouva seul avec Brias.

— Comment se fait-il, dit-il alors à ce dernier, que vous, un garçon d'esprit, vous viviez familièrement avec cette bête brute de Montaleu?

— Que voulez-vous, mon cher Montéclain, je ne suis pas comme vous en position de m'en faire un ennemi.

— Est-ce que vous lui devez de l'argent? dit Montéclain.

— Pas encore, repartit Brias; et je vous avoue que ce serait le dernier des hommes à qui je voudrais en devoir, si j'étais en mesure d'en trouver ailleurs que chez lui.

— De combien avez-vous besoin pour arranger vos affaires? lui dit Montéclain.

Brias parut réfléchir, et répondit bientôt après d'un ton léger:

— Je vous remercie. Montéclain, si ce que je tente réussit, je veux que le diable m'emporte si je ne me trouverai pas quitte envers Montaleu, après lui avoir rendu son argent; et s'il n'est pas content de la manière dont je le lui rendrai, je tâcherai de me rappeler que le crâne d'un Montaleu n'est pas plus difficile à viser que le bras gauche d'un Anglais.

— Vous tramez quelque perfidie contre lui, n'est-ce pas?

— Non, vraiment. Je vous déclare, pour parler dans son style, que je ne courrai la bête qu'après qu'il l'aura laissé échapper.

— Ah! ça, dit Montéclain après avoir regardé Brias d'un air railleur: C'est donc une enchanteresse bien puissante que cette Julie de Monrion?

— A quel propos, dit Brias avec humeur, me parlez-vous d'elle?

— C'est que voici votre plan à ce sujet, répondit Montéclain; vous emprunterez une centaine de mille francs à Montaleu; avec cela vous arrangerez vos affaires, vous apaiserez le ministre, et comme, à part votre manie de faire des dettes, vous êtes l'un des hommes les plus distingués de la diplomatie, vous obtiendrez le poste qui vous est promis. Une fois votre commission en poche, vous mettez tout cela aux pieds de M. de Montaleu, pour qu'il l'accepte et l'offre à son tour à Mme de Monrion, dont la vanité bourgeoise sera ravie d'être la femme d'un ministre, et, bientôt, d'un ambassadeur. De cette façon, vous aurez payé à la fois la belle et l'héritage avec l'argent de l'amoureux et de l'héritier. C'est d'une fort jolie diplomatie.

— Que le diable vous emporte, dit Brias, avec vos suppositions! J'espère que vous ne soufflerez pas un mot de tout cela devant Montaleu.

— Je ne dis guère le secret des autres qu'à eux-mêmes; ce n'est pas ce que vous faites toujours, vous.

— A quel propos me dites-vous cela?

— A propos de Bricord, dit Montéclain en baissant la voix. Le colonel, en venant ici, m'a interrogé sur le compte de ce brave garçon, et, malgré toute la circonspection qu'il y a mise, j'ai compris que vous aviez dû lui révéler certains secrets...

— Ah bah! dit Brias, des gens de cette espèce...

— Des gens de cette espèce, dit Montéclain sèchement, tuent l'homme qui les déshonore.

— Je ne vois pas le grand malheur qu'il y aurait à ce qu'Hector fût assommé par ce nouveau Ménélas.

— Si vous trouvez bon que tous les Ménélas du pays fassent bien d'assommer les Pâris de leurs Hélènes, je n'ai plus rien à dire.

Brias se mordit les lèvres.

— Ecoutez-moi, Brias, reprit Montéclain, nous marchons en ce moment sur un terrain brûlant; il va se passer quelque chose de terrible et de funeste dans ce pays.

— Qu'est-ce donc? dit Brias.

— Je n'en sais rien, repartit Montéclain, mais j'en suis sûr.

— Pourquoi cela?

— Parce que le diable est ici.

— Brias se mit à rire et reprit d'un ton léger:

— Et à qui donnez-vous donc ce nom terrible?

Avant que Montéclain eût répondu, le colonel Thomas entra en disant:

— Me voilà prêt, monsieur, et quand vous voudrez, nous partirons pour aller chez la belle Mme Amab.

Cette apparition, qui semblait avoir remplacé la réponse que Montéclain n'avait pas eu le temps de faire, frappa vivement Brias, qui ne put s'empêcher de considérer plus attentivement le colonel, et soit que le visage de Thomas Rien eût une expression que n'avait jamais remarquée le jeune diplomate, soit que l'imagination de celui-ci prêtât à cette figure un aspect qu'elle n'avait pas, toujours est-il qu'il crut y découvrir quelque chose de fatal et de satanique qui le fit tressaillir.

— En ce cas, dit Montéclain, partons, et

quoiqu'il soit de bonne heure, il est probable que nous n'arriverons pas les premiers.

V.

L'INVITATION.

Lorsqu'ils arrivèrent chez Amab, on leur dit que Léona était encore à sa toilette, mais on les avertit en même temps qu'ils trouveraient encore Victor à son atelier.

— Venez admirer cela, colonel, dit Montéclain ; c'est un homme d'un grand mérite que cet Amab. En vérité, cela me fait une peine horrible de voir un homme de cette portée gaspiller, pour quelques écus dont il ne profite pas, le talent le plus grave, le plus sérieux de notre époque. Encore un de ces hommes qui resteront toujours à l'état d'espérance, et qui ne feront jamais rien de complet, parce qu'ils n'ont pas compris que la gloire est la véritable fortune de l'artiste, comme elle est aussi celle du soldat... N'est-ce pas, colonel ?

Brias remarqua que Thomas ne répondit point, et qu'un léger mouvement de colère vint agiter ses traits, dont la dure gravité était presque toujours immobile.

« Oh ! oh ! dit en lui-même Brias, est-ce que celui-ci courrait aussi après quelque dot ou après quelqu'héritage ? Serait-ce encore un rival ? J'y veillerai. »

Lorsqu'ils entrèrent dans l'atelier d'Amab, ils le trouvèrent avec Champmortain, qui, après les salutations d'usage, et la présentation du colonel, leur apprit, d'un air joyeux, qu'il venait enfin d'obtenir de M. Amab les quatre tableaux qui se trouvaient dans son atelier.

La plaisanterie de Léona était *consommée*.

Amab n'avait pas l'air aussi heureux de son marché que l'était M. de Champmortain. Après ce qui s'était passé entre Amab et sa femme, Victor s'était beaucoup préoccupé de la manière dont il pourrait amener la conversation sur ses tableaux, et il n'avait pas été peu surpris de voir M. de Champmortain monter en arrivant à son atelier, s'extasier sur ses toiles, et lui offrir encore de les acheter, quoiqu'elles lui eussent été déjà refusées plusieurs fois. M. de Champmortain eût été averti de la scène qui avait eu lieu entre Victor et Léona, qu'il n'eut pas abordé plus directement un sujet dont il n'était plus question depuis quelque temps.

Amab reçut donc froidement les félicitations qu'on faisait à Champmortain, et qui étaient cependant un éloge pour l'artiste, puisqu'on estimait si heureux l'homme qui avait pu acquérir quelques unes de ses œuvres. Un moment après, on vint avertir que Mme Amab attendait ses convives dans le salon, avec M. Hector de Montaleu qui venait d'arriver, et qui avait été obligé de se présenter lui-même.

— Par ma foi, dit Brias, j'en suis ravi ; s'il m'eût fallu présenter à la fois Montaleu et le colonel, j'aurais été fort embarrassé pour ne pas faire une impertinence à l'un ou à l'autre. Si j'avais présenté le colonel du même pied que Montaleu, mon ami Thomas aurait eu le droit de se fâcher, et si j'avais dit de chacun d'eux ce que j'en pense, il est probable qu'Hector n'eût pas été content de la très minime part qu'il eût eue dans mes éloges.

On descendit, et la présentation du colonel fut faite par Brias.

— Le nom de monsieur suffit, dit Léona, pour le bien faire accueillir par toute personne qui n'est pas étrangère aux jeunes gloires de notre époque, et je remercie monsieur de Brias d'avoir bien voulu présenter le colonel chez moi avant de le présenter ailleurs. J'espère qu'il n'oubliera pas que nous aurons un titre à ses visites, ne fût-ce que par droit d'ancienneté.

— Madame, lui dit Thomas d'un air gracieux, le droit d'ancienneté n'en est un que pour ceux qui n'en ont point d'autres, et je désire que vous donniez un motif plus réel à la permission que je vous demande de me représenter souvent chez vous.

Il y eut après ces paroles un singulier échange de regards entre Léona et le colonel. Brias le remarqua et se tourna vers Montéclain, qui l'interrompit en lui disant tout bas :

— Brias, regardez bien ce nuage qui naît à l'horizon, il me semble que j'y vois des combats, du sang, du meurtre, de l'incendie, tous les désastres à la fois ?

— Où donc ? fit Brias.

— Oh ! il est trop tard, dit Montéclain, le vent vient de tout faire disparaître ; il faut avoir l'œil alerte pour découvrir ces pronostics que le ciel jette à nos regards.

On entreprit une promenade avant le dîner. Léona y fut d'une réserve affectée pour le colonel, d'une familiarité charmante avec Brias, d'une coquetterie raffinée pour Hector de Montaleu, et d'une politesse sérieuse et presque respectueuse pour Champmortain. Quant à Montéclain, il n'obtint qu'une attention distraite et presque impolie. Ou Léona avait le plus profond dédain pour Montéclain ; ou elle en avait peur. Brias qui savait que Montéclain ne permettait à personne de le traiter avec ce laisser-aller, lui dit, pendant que Léona s'appuyait sur le bras d'Hector :

— N'est-ce pas que cette femme est ravissante ?

— Qui ça ? dit Montéclain.

— Eh ! pardieu, Mme Amab.

— Ma foi, cela ne m'occupe guère, répondit Montéclain.

— Que venez-vous donc faire dans cette maison ?

— Tout ce que je puis vous affirmer, dit Montéclain, avec son insouciance accoutumée, c'est que je n'y viens pas pour acheter des tableaux.

— Voulez-vous que je répète le mot à Léona ? fit Brias d'un air fin.

— C'est un soin dont je vous dispenserai ; car je vais le lui dire moi-même pour que vous ne le lui répétiez pas.

— Un moment, un moment, dit Brias.

— Et j'ajouterai, repartit Montéclain, que vous avez trouvé le mot méchant.

— Au diable soit votre manie de casser les vitres à propos de tout !

— Je ne casse rien, seulement je veux aller au-devant du danger dont vous me menacez.

— Me croyez-vous capable de répéter un mot comme celui-là ?

— Vous... non : vous êtes incapable de le dire, mais elle est capable de vous l'arracher.

— Vous avez donc grand'peur de Léona ?

— Oui... pour vous.

— Ce n'est pas là que tendent mes vœux.

— Mais c'est la main qui dirige vos plans de campagne.

— Vous me prenez pour un Champmortain, mon cher, dit Brias avec fatuité.

— Non pas, non pas, mon très cher, Champmortain achète des tableaux, c'est un droit que vous n'avez pas.

— Ah ! pardieu s'écria Brias, pour qui l'entretien devenait embarrassant, regardez donc Hector tenant en l'air l'ombrelle de Mme Amab, il a l'air de l'éléphant du roi de Siam portant au bout de sa trompe le parasol de sa favorite.

— Regardez plutôt Champmortain causant avec le colonel et essayant d'avoir le secret du mystérieux regard échangé entre lui et Léona.

— Est-ce que vous croyez que le colonel et Léona se connussent avant de se rencontrer aujourd'hui ?

— Est-ce que vous savez quelque chose de la vie du colonel et saurez-vous jamais rien des projets de Léona ? Tenez, voici M. Amab qui s'approche et qui fait semblant d'admirer ses pivoines, parce qu'il ne voit personne à qui parler. Je vais aller à son aide, c'est le seul de nous tous qui m'intéresse.

— C'est juste, Montéclain ; nous savons que vous êtes toujours du parti des victimes.

— Comptez sur moi, lui dit Montéclain d'un air moqueur.

— Ah ! ça, dit Brias en le retenant, savez-vous quelque chose ? Vous finirez par me faire peur.

— Une question, et si vous m'y répondez franchement, je vous en dirai peut-être plus.

— Voyons.

— Mme Amab connaît-elle vos intentions au sujet de Mme de Monrion ?

— Non, pour cela, non. Je me suis bien gardé de lui en parler.

— Je ne vous demande pas si vous le lui avez dit, je vous demande si elle le sait ?

— A moins qu'elle ne l'ait deviné...

— Ou bien à moins qu'elle ne l'ait appris de l'un de vos fournisseurs, dont vous avez suspendu les poursuites en leur annonçant que vous étiez sur la piste d'un magnifique mariage.

— D'où diable savez-vous cela ?

— De l'un d'eux, qui, me sachant dans ce pays, m'a écrit pour savoir s'il devait encore allonger la corde au bout de laquelle vous chassez, comme un chien novice portant le collier de force.

— Et vous croyez qu'un de ces drôles peut avoir écrit aussi à Léona ?

— C'est à vous que je le demande.

— Ma foi, dit Brias, il en sera ce qu'il en sera. Quel danger peut-il y avoir à ce que Mme Amab sache mes projets ?

— C'est que, malgré vos folies, vous n'êtes pas une vengeance.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Dans quel intérêt pensez-vous donc que Léona vous ait poussé à exciter les projets de mariage de Montaleu ?... D'où vient qu'elle vous a insinué de lui dicter la lettre qui a été remise ce matin au vieux marquis ? Vous n'en savez rien. Eh bien ! voici pourquoi : Ou Montaleu sera accueilli, ou Montaleu sera refusé.

— Le dilemme est irréprochable.

— S'il est accueilli, croyez-vous qu'il puisse y avoir au monde une plus déplorable destinée pour une femme, que d'appartenir à cette bête fauve que la lionne caresse en ce moment ?

— Vous avez raison ; mais il ne réussira pas, je le sais...

— Et je suis de votre avis. Mais, en ce cas, avez-vous calculé à quel excès peut se livrer la bête fauve, aiguillonnée par une main aussi habile que celle de Léona ?

— Sur mon âme, vous me faites peur... Mais, après tout, que peut-elle faire ? Dire mes projets à Hector... Ce sera un duel...

— Mon cher Brias, vous êtes perdu... Comment se fait-il que vous, qui passez pour un diplomate habile, vous ne voyiez jamais que les coups droits poussés en pleine poitrine... Mais les coups de côté...

— Plaît-il ?...

— Le côté vulnérable.

— Lequel ?

— Le côté Champmortain...

— Je veux être pendu, si je vous comprends.

— Le côté Sylvie...

— Sur mon honneur, Montéclain, c'est une infâme supposition ; Sylvie est irréprochable... Mais en vérité, vous me faites trembler. Expliquez-vous ?...

— Impossible, voici Léona qui arrive avec tout son monde. Allons, Brias, du sang-froid, on va nous attaquer.

— Vous avez tort, disait Léona à Hector, de vous inquiéter de ce que disent ces messieurs ; cela ne doit pas être fort intéressant, je suppose. Probablement ils réglaient le destin de l'Europe.

— Vous oubliez que notre illustre diplomate, dit Montéclain, m'avait pour interlocuteur... Je ne suis pas de taille à embrasser de si vastes intérêts. Nous parlions de nos voisins.

— Et vous en disiez...

— Je ne sais. dit Montéclain, demandez à Brias. Etait-ce du mal ou du bien?... cela dépend...

— Pouvons-nous en être juges? fit Thomas Rien.

— Ce serait prendre trop de peine, dit Léona avec une légère impatience, car elle avait vu venir au bout de l'allée un domestique qui paraissait apporter une missive sur un plateau d'argent.

Un regard de Champmortain adressé à Léona sembla lui dire:

— Voilà ce que vous attendiez.

Léona le remercia par le plus aimable sourire.

— Brias, dit Montéclain à voix basse, soyez tout yeux et tout oreilles.

— Pourquoi?

— Je n'en sais rien... mais il se prépare un coup de théâtre.

— Le domestique arriva. Il y avait une lettre dans le plateau. Léona tendit la main pour la prendre; mais aussitôt elle l'y remit en disant:

— C'est pour monsieur.

Amab reçut la lettre et l'ouvrit. A peine y eut-il jeté les yeux qu'il pâlit et la froissa convulsivement dans ses mains crispées.

Léona, qui vit ce mouvement, ne fut pas assez maîtresse d'elle-même pour ne pas s'arrêter.

— Qu'est-ce donc, dit-elle froidement, une mauvaise nouvelle?

— Non, madame, dit Amab d'une voix stridente et en s'approchant de Léona, une insulte!...

— Pour vous? dit tout bas Léona.

— Jugez-en, dit Amab.

Et il lui passa la lettre. Léona la lut.

Elle était imprimée dans la formule ordinaire des lettres d'invitation, et portait ces mots:

« M. le comte et Mme la comtesse de Champmortain prient *Monsieur* Amab de leur faire l'honneur, etc... »

Malgré toute son énergie, Léona pâlit et resta un moment silencieuse.

— Eh bien! dit Amab.

— Pardon, messieurs, dit Léona avec le plus gracieux sourire, voilà l'heure du dîner; je pense que nous ferons bien de rentrer.

— Quoi! dit Amab en s'approchant de sa femme, vous ne dites rien?

— Pas un mot, je vous en supplie, dit Léona, et je vous jure que la réparation dépassera l'injure de beaucoup.

— Et vous permettrez que M. de Champmortain s'assoie à votre table?

— Cela me regarde, je suppose... c'est pour moi qu'est l'insulte... laissez-moi agir à ma guise.

Elle se détourna d'Amab, et revint du côté des autres convives qui parlaient de la beauté du ciel en regardant tous du coin de l'œil l'*à parte* de Léona et de son mari. Champmortain était sur les épines; il implora Léona du regard, mais elle ne daigna pas faire attention à lui, et, tout en adressant quelques paroles à Montaleu, au colonel et à Montéclain, elle prit le bras de Brias et l'emmena doucement du côté de la maison.

Nous rapporterons les termes textuels de leur conversation: ils ont une importance extrême.

— Brias, j'ai besoin de causer avec vous, lui avait dit Léona.

— Quand vous voudrez, je vous écoute.

— Non, demain.

— Soit... ici?

— Non, dans la forêt.

— Dans la forêt! et de quel côté?

— Du côté du bois de Louches.

— Très volontiers.

— Ou plutôt, reprit Léona, dans la grotte des Faisans.

— Encore mieux.

— Décidément je préfère le fourré qui borde le parc de M. de Rudesgens.

— Si c'est pour un entretien secret, dit Brias avec empressement, il est bien fréquenté.

— Ah! fit Léona... Ailleurs donc, si vous voulez; au bois de Louches. Quelle est votre heure, Brias?

— La vôtre?

Léona réfléchit.

— Dix heures du matin.

— Cela me va.

— Non, reprit-elle, je ne pourrais sortir avant le déjeuner sans mille explications...

— Plus tard, si vous voulez.

— A midi.

— Très bien.

— Ou à deux heures.

— Comme vous voudrez.

— Je ne pense à rien, dit Léona. J'ai affaire toute la matinée avec le notaire de M. Amab... Cinq heures, si cela vous est indifférent, ajouta-t-elle en l'observant.

— A merveille.

— Ou bien, si vous dînez quelque part, entre trois et quatre.

— Vous m'avez proposé cinq heures... et je préférerais... repartit Brias...

— A merveille, dit Léona avec empressement, je préfère aussi cette heure.

— Et je ne puis rien savoir du motif de cette entrevue?

— Il est plus important que vous ne croyez.

Brias insista, Léona se défendit en riant, et il n'en fut plus question.

Le dîner fut charmant, plein de gaîté, d'en-

train, de paradoxes amusans. Champmortain, qui était profondément inquiet, eut les distractions les plus saugrenues; Montéclain n'en laissa pas échapper une seule. Quant à Brias, il n'avait jamais été si brillant; le colonel eut sa part du succès, et telle fut l'adresse de Léona qu'elle fît à Montaleu des bons mots de ses balourdises.

Amab seul n'eût pas ce grand art de cacher, sous le bouillonnement d'une conversation frivole, le ressentiment de l'injure qui le brûlait intérieurement. Il fut triste, maussade, et bientôt exclu des mille plaisanteries qui couraient autour de sa table, bruyantes, légères, folles, et comme si chacun n'eût pas eu une inquiétude dans le cœur.

Durant la soirée qui suivit le dîner, Champmortain essaya vainement de se rapprocher de Léona, il ne put pas lui arracher un regard.

Seulement il fut averti, au moment où chacun se retirait, qu'il n'obtiendrait aucun entretien particulier. En effet, Léona dit à Montéclain :

— Comment retournez-vous chez vous ?

— J'ai ma voiture,

— En ce cas, M. de Brias se chargera de ramener M. de Champmortain, et vous reconduirez le colonel.

— J'ai mes chevaux, dit Champmortain.

— Et moi aussi, dit le colonel.

— Très bien, vous pourrez chevaucher ensemble, dit Léona.

Il fallut partir après ce congé irrévocable. Le colonel et Champmortain, à cheval, prirent la route de la ferme de Lavordan. Montaleu tourna d'un autre côté, et Montéclain devança Brias sur la route; mais, arrivé à quelque distance, Montéclain fit arrêter sa voiture et se laissa rattraper par Brias.

— Que vous est-il arrivé ? s'écria celui-ci.

— Rien. Donnez-moi seulement une place près de vous ?

— Très volontiers.

— Brias, que vous a dit Léona ?

— Ceci dépasse toutes les limites de l'indiscrétion.

— Brias, on veut vous faire faire quelque énorme sottise.

— Ah ! ça, Montéclain, plaisantez-vous ou parlez-vous sérieusement ? Je n'ai aucune envie d'accepter de personne le rôle de marionnette que vous prétendez qu'on veut me faire jouer, ou que vous voulez me faire jouer vous-même.

— La terre tremble, dit Montéclain d'un ton singulier, le ciel se couvre de nuages, le vent mugit dans la vallée. Gare à ceux qui se promènent dans les bois par un temps pareil.

— Ah ! ça, Montéclain, êtes-vous revenu illuminé de votre dernier voyage en Allemagne, ou avez-vous des prétentions au rôle de Mac Allan, depuis votre pélerinage en Ecosse ? Expliquez-vous plus clairement.

— Je ne le puis, si vous ne me répondez franchement... Que vous a dit Léona ?

— Eh bien ! puisqu'il faut tout vous dire, elle m'a demandé un rendez-vous pour demain.

— Voilà tout ?

— Voilà tout.

— En ce cas, je m'y perds. Vous irez ?

— Certainement.

— Voulez-vous que j'y assiste ?

— Ah ! voici encore qui devient d'une indiscrétion...

— Savez-vous quelle est cette lettre qui a fait pâlir Amab et qui a valu à Champmortain d'être renvoyé avec nous ?

— Non.

— Vous n'en avez pas d'idée ?

— Non. Mais vous qui voyez tant de choses dans les nuages, ne l'avez-vous pas deviné ?

— Parfaitement.

— Ah ! diable !... Qu'est-ce que c'était ?

— Ceci restera mon secret ! tant que vous garderez le vôtre.

— Mais je n'en ai pas, je vous l'affirme.

— Eh bien ! Brias, cette lettre renfermait votre arrêt de mort...

Brias tressaillit.

— Vous êtes fou, ou vous voulez que je le devienne.

— Voulez-vous me laisser assister à ce rendez-vous ?

— J'irai bien armé...

Montéclain se mit à rire.

— Est-ce que vous croyez qu'on veut vous assassiner ?

— Mais, que diable ! si c'est mon arrêt de mort... c'est probablement pour demain l'exécution.

— Pas encore ; mais, je vous en prie, que ce soit convenu, je serai là, caché tout près de vous.

— Savez-vous, dit Brias, qui voulait être gai et qui ne le pouvait pas, que cela peut devenir fort gênant ?

— Peste ! quel triomphateur ! dit Montéclain.

— Avec Léona ? fit Brias du ton le plus fat.

— Mon cher, dit Montéclain d'un ton sententieux, voilà deux ans que Champmortain est en campagne, et je ne parierais pas pour sa victoire.

— Je ne le croyais pas si niais.

— C'est que vous ne connaissez pas Léona.

Ils se séparèrent, et chacun rentra chez soi.

VI.

AMOUR.

Dans cette même journée, M. de Rudesgens, sa femme et sa fille avaient été faire une visite à M. de Montaleu ; ils y étaient restés à

dîner. Au milieu de la soirée, Sylvie avait déclaré qu'elle était fort souffrante. Sa mère lui avait proposé de se retirer sur-le-champ, mais elle avait assuré que le mouvement de la voiture la rendrait plus malade. et il avait été décidé qu'elle coucherait au château de Montaleu.

La comtesse de Monrion avait donc conduit Mme de Champmortain dans une chambre contiguë à la sienne, puis après s'être assurée que rien ne lui manquait, elle était rentrée chez elle, laissant M. de Rudesgens fort occupé à faire un mort contre son épouse et M. de Montaleu.

Lorsque Julie fut seule, la bonne grâce, l'empressement, l'expression bienveillante. heureuse, qui animaient ordinairement son visage en présence des étrangers, disparurent tout à coup, pour faire place à une expression de mélancolie et de découragement. Enveloppée d'un long peignoir blanc, elle erra quelque temps dans la chambre quasi-royale qu'elle occupait, prenant et quittant chacun des objets qu'elle rencontrait sous sa main, cherchant quelque chose sur quoi fixer son attention, sans pouvoir y réussir. Deux ou trois fois elle posa son pied blanc et nu sur la première marche de l'estrade sur laquelle s'élevait le vaste lit à dais de cette chambre, mais à chaque fois elle redescendit tristement. Elle était trop sûre de n'y pas rencontrer le sommeil.

Elle alla s'asseoir alors dans un de ces vastes fauteuils gothiques où les peintres aiment à poser de gracieuses et blanches jeunes filles sur le fond sombre de quelque riche tapisserie. Heureux ! s'ils avaient vu Julie ainsi placée, sa blonde tête jetée en arrière, ses deux mains réunies sur ses genoux et fixant au ciel ses beaux yeux bleus d'où s'échappaient des larmes silencieuses. Quelles pensées l'agitaient ? quel malheur planait sur elle pour qu'elle pleurât ainsi. Peut-être n'eût-elle pas osé l'avouer, car elle parut avoir honte de l'émotion à laquelle elle se livrait. En effet, elle se leva brusquement, ouvrit sa fenêtre et s'y accouda pour y respirer à la fois le parfum et le calme de la nuit.

En face d'elle était le château dont elle portait le nom, habité par celle qui avait voulu la perdre et qui d'un souffle empoisonné avait éteint dans son âme la première flamme qui l'avait brûlée. Une lumière isolée luisait dans cette maison.

« C'est peut-être lui qui veille, se dit Julie. Oh ! le malheureux, qu'il doit souffrir s'il a jamais compris à quel point je l'aimais ! Oh ! maudite soit la femme qui a flétri ce noble génie, quoiqu'elle ait rompu une union où, je le sens à présent, je n'aurais trouvé que le malheur. Hélas, le sort qu'elle m'a légué est-il moins affreux ? Qui suis-je maintenant. quel sera mon avenir ?... A peine protégée par un vieillard presque éteint, vivant dans un monde qui n'est pas le mien et que j'aime, j'y marche en aveugle avec un nom qu'on m'a jeté comme une réparation et qui ne m'appartient pour ainsi dire que par hasard; car cette autorité d'une vie honorable, acquise sous la protection d'un époux, cette sanction du nom qu'on porte et qui dit à tous qu'on est digne de le porter, je ne les ai pas. La mort ou l'absence m'ont enlevé les seules affections indulgentes que Dieu ait données aux hommes. Je suis seule dans ma vie, qu'en ferai-je ? »

A ce point de ces réflexions, les larmes de Julie recommencèrent, mais cette fois elle s'y abandonna ainsi qu'aux pensées qui les amenaient.

« Hélas, se dit-elle, faut-il vivre et mourir ainsi, l'âme vide, sans espérance, sans amour ? O mon Dieu, prenez en pitié ce tumulte de mon âme où je m'égare, cette soif d'aimer qui me brûle et que je n'étancherai jamais. Qui aimerai-je maintenant ?... Qui oserais-je aimer sans craindre de me briser plus que jamais à quelque passion égoïste, à quelque hideux calcul ? Oh ! la trahison, le désespoir, les larmes, toutes les douleurs d'une passion méprisée, sont préférables à cette solitude du cœur. N'espérer rien, ne croire à rien, n'attendre rien... c'est affreux. Aller ainsi devant soi dans la vie, sans y voir un asile où puisse se reposer le cœur, sans y craindre même un écueil où il puisse se briser. C'est la mort. Nager dans le vide infini où ne luit aucun monde qu'on espère atteindre, ce vide fût-il éclairé de la plus éblouissante lumière du ciel, c'est aussi épouvantable que de tomber dans les ténèbres sans fin de l'enfer. O mon Dieu, arrachez-moi à ce vertige. Ne me laissez pas seule avec moi-même... J'ai besoin d'aimer... Mon cœur se meurt de solitude et d'ennui... Qui m'aimera, mon Dieu... qui aimerai-je ? »

Ainsi pensait Julie, si toutefois on peut appeler penser ces ardentes aspirations qui se perdaient dans l'espace, ce cri d'un cœur solitaire auquel rien ne répondait.

Un nouveau mouvement lui fit repousser avec terreur ces désirs inféconds, et elle joignit les mais en priant Dieu de la délivrer de ces funestes pensées. Elle était ainsi plongée dans les larmes et dans la prière, lorsqu'elle entendit tout à coup, à côté d'elle, éclater de plus cruels sanglots, de plus douloureux gémissemens... Elle écouta... C'était Mme Champmortain qui gémissait ainsi près d'elle.

Julie crut qu'elle se trouvait plus malade ; elle sortit rapidement de sa chambre, et entra dans celle où était Sylvie. Mme de Monrion s'arrêta sur le seuil, aussi surprise qu'épouvantée. Mme de Champmortain, à demi-nue, était à genoux sur le tapis, ses cheveux tombaient en désordre sur ses pieds, et l'infortunée, la tête et le corps renversés en arrière, les mains tendues vers le ciel, s'écriait avec des sanglots convulsifs :

— Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! prenez pitié de moi!

Mme de Monrion courut vers Mme de Champmortain. Celle-ci la regarda, et laissa de nouveau éclater ses larmes, en lui disant:

— Oh! si c'est vous qu'il envoie à mon aide, ayez pitié de moi!... Pitié! pitié!

— Calmez vous, lui dit Julie en s'asseyant près d'elle et en essayant de la relever.

— Non, lui dit Sylvie, je suis bien là, à genoux devant vous, qui êtes pure et heureuse, moi qui suis si coupable et si infortunée!

— Coupable! vous madame, dit Julie... Non... non... vous souffrez... Je vous consolerai si je le puis.

Sylvie cacha son front dans les genoux de Julie et les inonda de larmes, puis elle releva tout à coup la tête en disant:

— Oh! tenez, il faut que mon cœur éclate; dussiez-vous me mépriser, dussiez-vous me trahir, il faut que je dise à quelqu'un ce que je souffre!

Julie, émue de cette douleur cruelle, ne savait cependant comment l'aborder; elle avait été si stupéfaite en entendant Mme de Champmortain s'accuser d'être coupable, qu'elle tremblait de lui faire la moindre question. Cependant elle se hasarda à lui dire:

— Est-ce donc Monsieur de Champmortain qui vous fait tous ces chagrins?

— Oh! lui dit Sylvie, ils me viennent moins de lui que de moi-même, quoiqu'il en soit la première cause.

— La légèreté de sa conduite, peut-être?

Sylvie secoua doucement la tête.

— Mais qu'est-ce donc?

— Ce que c'est, dit Sylvie l'œil éperdu, c'est un amour insensé, jaloux, furieux... Oui, j'aime à en perdre la raison.

— Pauvre Sylvie! dit Julie toute tremblante de l'expression énergique et ardente dont Mme de Champmortain avait prononcé ces paroles.

— Ecoutez-moi, reprit Sylvie, je veux tout vous dire, tout... Voilà deux ans que je me meurs, deux ans que je m'étouffe le cœur pour qu'il se taise... Il faut que je parle... Mieux vaut que ce soit à vous qu'à lui...

— Qu'à lui, avez-vous dit; il ignore donc...

— Non... il sait... ou plutôt il ne sait rien... Vous-même ne me comprendriez pas... si je ne vous disais cette folie désespérée qui me torture. Ecoutez donc... Vous savez qu'il y a environ cinq ans, j'épousai M. de Champmortain...

— Oui.

— Je ne l'aimais pas... je n'aimais rien... Elevée dans les habitudes austères d'un couvent, j'acceptai le mariage comme l'accomplissement d'un devoir envers ma famille; j'étais sans amour pour M. de Champmortain comme sans répulsion pour lui. Son élégance, sa facilité dans la vie, sa constante bonne humeur, ce savoir-vivre exquis qu'il apportait dans le monde, et surtout les droits du mariage qui livrent tout une femme, moins son cœur, à celui dont elle a accepté la main, le respect que j'avais pour tout ce qui est un devoir, me persuadèrent que je l'aimais. Je pris pour de l'amour cette servilité de mon âme qui me faisait obéir à ses volontés et céder à ses désirs. J'entendais bien quelquefois parler autour de moi de ces funestes passions qui pressent le cœur, le déchirent et l'enveniment; mais je considérais comme des fous ou des comédiens ceux qui disaient les avoir éprouvées. D'ailleurs je dois vous le dire, Julie, la sévérité de ma vie écartait de moi l'apparence même de semblables passions. Je vivais ainsi calme, partagée entre mes devoirs religieux et les soins de ma maison, dans laquelle M. de Champmortain trouvait peut-être une réserve qui contrariait la liberté de ses mœurs. Que ce soit ma faute ou la sienne, je ne sais... je n'accuse plus, je plains ceux qui tombent; quoi qu'il en soit, dis-je, il abandonna peu à peu sa maison. Je ne l'aimais pas, Julie, car son absence ne me laissait aucun vide, elle blessait seulement la régularité de mes habitudes. Mais enfin vint un jour où je souffris cruellement, ce fut celui où j'appris que j'étais délaissée pour une indigne rivale, pour une femme qui flétrit tous ceux qui l'approchent et dont vous savez mieux que moi la funeste puissance, Mme Léona Amab.

— Elle! dit Julie avec un mouvement d'effroi. Oh! je comprends alors vos terreurs, votre désespoir... Je comprends combien votre cœur dut être blessé...

— Non, dit Mme de Champmortain d'une voix haletante... Mon cœur ne souffrit pas... Je le crus alors; maintenant je sais ce que c'est que la douleur du cœur, je ne m'y trompe plus. Ma vanité fut blessée, mon orgueil se révolta. Dieu m'a punie d'avoir écouté ce sentiment funeste, et qui a précipité du ciel le roi des anges... Ce que je souffre est le châtiment que Dieu m'a infligé, l'abîme où je me débats, le feu qui me brûle, c'est l'enfer où il m'a jetée... O Seigneur, dit Sylvie en joignant les mains avec une sainte ferveur, ai-je assez souffert; n'éteindrez-vous pas ce foyer où se consument les forces de mon âme et de mon corps? Oh! tuez cet amour dans mon cœur, ou tuez-moi avec lui.

— Mais, dit Julie, n'avec-vous pas le droit d'être irritée de l'abandon de M. de Champmortain?...

— Sans doute; mais je ne devais pas écouter les orgueilleux conseils de cette juste colère. Elle me persuada... oh! Dieu vous garde jamais d'une pareille tentation! elle me persuada de punir mon mari de cet abandon en lui faisant craindre le mien. Des amies fatales, pour qui la coquetterie est un jeu qu'elles croyaient fa-

cile à toutes les natures, me persuadèrent d'éveiller à mon tour la jalousie de mon mari.

— Imprudentes! dit Julie.

— Il y avait parmi les nombreux amis de M. de Champmortain un jeune homme qu'on citait pour ses succès, l'éclat de ses conquêtes et celui de ses ruptures; il venait rarement nous voir. Je le haïssais précisément pour tout ce qui le faisait rechercher des autres femmes. Ce fut celui-là... ce fut... M. de Brias, qu'importe que je vous dise son nom, vous le devineriez...

— M. de Brias! dit Julie avec effroi.

— Ce fut lui, continua Sylvie, qui remarqua ce mouvement, ce fut lui que je choisis de propos délibéré pour en faire le rival de M. de Champmortain; maintenant que je suis perdue, je puis vous le dire. J'en eusse connu un autre plus diffamé par ses nombreuses bonnes fortunes, que je l'eusse préféré. Je portais un reste de justice dans ma mauvaise action; je n'eusse pas voulu donner de vaines espérances à un cœur pour qui elles eussent été un chagrin mortel... Oh! folle orgueilleuse que j'étais. il me semblait que je devais inspirer un amour dont on pouvait mourir, et je ne prévoyais pas que ce serait moi qui l'éprouverais... Enfin, je pris occasion d'une visite; je jouai mon rôle avec assez d'art pour que M. de Brias se crût remarqué! Il s'habitua à revenir, je le vis souvent, puis tous les jours. Il me parla d'amour, et moi, toujours orgueilleuse, toujours sûre de moi, je l'écoutais... O Julie! quel monde nouveau s'ouvrit devant moi à cette parole brûlante qu'il faisait entendre à mon oreille; il me sembla que mon cœur, jusque-là étreint dans une enveloppe glacée, ouvrait ses ailes à la vie, à la lumière, à la chaleur, comme le papillon qui s'échappe de sa prison... je me sentais bercée dans une atmosphère enivrée de parfums humides et brûlans; j'écoutais avide, frémissante, éperdue... Je m'arrachai à ce délire, et je rentrai en moi-même; je voulus prier, et je murmurai les mots d'amour qu'il m'avait appris... Je me condamnai à ne plus le revoir, et je le voyais sans cesse à mes genoux, triste, suppliant, ses yeux dans mon cœur... La nuit, il traversait mes rêves et me chassait toute tremblante de mon lit... le jour, il prenait mes pensées partout, dans le monde, au théâtre, à l'église; son nom, sa voix, son haleine flottaient autour de moi. Je faillis en devenir folle, j'eus plus peur de moi que de lui, je crus son souvenir plus puissant que lui-même... Je le revis... je le revis... O Julie! malheur à moi!... A sa vue, à sa parole, je retrouvai dans mon âme cette joie souveraine, ineffable, où toute la vie se perd dans l'unique sensation de l'amour... J'eus encore peur, et je le chassai encore... Mais un jour vint où, le voyant irrité, prêt à me fuir... je lui dis que je l'aimais... Il y a trois mois de cela. C'est alors, Julie, qu'a commencé cette lutte où je péris... J'ai quitté Paris pour fuir le danger; il m'a suivie ici... Il ne demande plus à genoux, il commande, il veut, il exige, il me dit que si je n'oublie pas pour lui et mes devoirs de femme, et l'honneur, et Dieu, et la chasteté, et la pudeur... il dit que c'est que je ne l'aime pas.. il me menace de fuir.. de me donner une rivale... Julie! Julie! il dit que je ne l'aime pas... Mais quand il me parle, quand il m'implore, il doit me voir pâlir, trembler, frémir.... Je ne suis pas à lui, mon Dieu! s'écria Sylvie en se dressant sur ses genoux, vous avez permis qu'un dernier effort de cette vertu que je n'ai plus et dont j'étais si fière, me retint au bord de l'abîme... Mais, mon Dieu! soutenez-moi! je n'ai plus de force contre lui... je n'en ai plus contre moi... Je l'aime... je l'aime, et si vous m'abandonnez, une heure viendra peut-être où je préférerai le remords de ma chûte au terrible combat où vous m'éprouvez.

— Et vous vous disiez coupable! s'écria Julie... vous qui résistez avec tant de désespoir à l'amour qui vous torture!...

— Oh! oui, je suis coupable, Julie; malheur à la femme qui laisse pénétrer dans son cœur un sentiment illégitime... elle va à sa perte; car j'ai beau me débattre, je sens que je marche invinciblement à la mienne. J'ai résisté à mon amour, Julie; j'ai résisté à ce délire qui suspend mon âme tout entière à un accent de sa voix. à ce délire qui me jette à lui peut-être plus encore que lui-même ne m'y attire; mais je ne résisterai pas à ma jalousie, je le sens... Savez-vous, Julie, qu'il y a ici une femme belle, dit-on, à troubler la raison des plus glacés; cette femme, il la connaît, il va la voir... cette femme, à l'heure qu'il est, il est encore peut-être près d'elle. S'il l'aimait comme l'a aimée M. de Mourion, comme l'aime M. de Champmortain!...

— Elle encore? s'écria Julie.

— Oui, elle, toujours!... Elle ne craindrait pas, elle, de répondre à cet amour, et de lui donner les preuves funestes sans lesquelles il dit qu'on n'aime pas... Eh bien! Julie, s'il doit me quitter pour elle; si je ne puis le retenir qu'au prix de mon honneur, je me perdrai, Julie, je vous le jure, je me perdrai!

— Oh! ne dites pas cela, Sylvie, ne dites pas cela: Dieu vous a soutenue, Dieu vous sauvera.

— Non, Dieu m'abandonne; je le prie tous les jours, partout, à toute heure; je macère mon âme et mon corps... Satan l'emporte; je l'aime plus que jamais... Julie, je vous dis que je suis perdue.

— Rappelez votre raison; comparez le malheur où vous plongerait une faute à celui que vous souffrez maintenant; il serait mille fois plus horrible. Si vous saviez quelles terreurs, quel désespoir suivent une faute!... Oh! ajouta Ju-

lie avec un soupir profond, ne l'apprenez jamais!

— Eh! mon Dieu! dit Sylvie d'une voix sombre, si le remords est une torture, le crime a ses joies qui le font oublier... Savez-vous ce que j'ai fait aujourd'hui?

— Non, dit Julie alarmée.

— Eh bien! cette femme, cette Léona... M. de Champmortain a exigé de ma mère qu'elle fût invitée à sa fête...

— Elle y a consenti?

— Oui.

— Et vous?

— Moi!

— Oui, vous dont elle a flétri l'existence en séduisant M. de Champmortain, vous n'avez pas permis, je pense, qu'il introduisit chez vous cette indigne rivale?

— Oh! je n'en suis plus là, dit Sylvie. La dignité de l'épouse ne se révolte pas si fièrement dans mon cœur; si ce n'eût été que M. de Champmortain, j'aurais laissé cette femme venir triompher dans la foule de nos invités: mais il la connaît, lui aussi, il la voit, il la trouve belle; il y allait aujourd'hui même... Eh bien! j'ai voulu rendre à cette femme un peu du mal que je souffre: j'ai voulu l'insulter et l'humilier devant lui; j'ai attendu l'heure où devait être réunie autour d'elle cette cour d'adorateurs qui baise le pan de sa robe. J'ai envoyé chez elle cette invitation si impérieusement exigée par M. de Champmortain; mais cette invitation n'était que pour M. Amab; en acceptant le mari, je chassais la femme: je l'ai chassée... Oh! on la dit orgueilleuse! J'ai dû la blesser cruellement... elle doit souffrir aussi. Et si je suis restée ici, c'est que je voulais fuir la colère de M. de Champmortain, à qui elle aura sans doute demandé compte de cette insulte.

Il y avait dans l'accent de Mme de Champmortain quelque chose d'égaré et de cruel qui fit peur à Julie. Cependant elle essaya de calmer cette âme éperdue, cette tête bouillonnante; elle chercha à lui persuader que Brias ne pouvait aimer Léona; puis une fois qu'elle eut apaisé les fureurs de cette jalousie, elle lui montra la gloire du triomphe, la joie sereine qui récompense des douleurs du combat, la sainte fierté d'une âme éprouvée et qui n'a pas succombé. Julie fit si bien que la foi chaste et persuasive de son âme candide sembla tomber comme une rosée rafraîchissante sur ce désespoir brûlant. Mais pour lui parler au nom de ses devoirs, au nom de Dieu et de la vertu, il fallut que Julie écoutât les plaintes, les cris, les désirs de cette folle passion; si bien que lorsque la nuit se fut passée dans ce long et pénible entretien, Sylvie se disait:

« Oh! elle est heureuse, elle n'aime pas. »

Et Julie murmura avec tristesse:

« Elle souffre... mais elle aime. »

Le lendemain, Sylvie avait repris son désespoir, Julie avait gardé sa mélancolie. Cependant Mme de Monrion essaya de retenir Sylvie; mais à mesure que le jour avançait, une fièvreuse inquiétude s'empara de Mme de Champmortain; enfin, lorsque sonna deux heures, Sylvie, tremblante, éperdue, s'échappa; et comme Julie voulait la retenir, comme elle la supplait, elle lui répondit d'un ton égaré:

— Il m'attend près du parc à trois heures... il faut que je le voie...

Et elle s'arracha aux larmes, aux prières de Julie.

A trois heures... c'était de toutes les heures que Léona avait proposées à Brias la seule qu'il eût refusée..., et le bois placé près du parc de Sylvie était le seul endroit que Brias avait trouvé peu convenable pour un rendez-vous.

VII.

PREMIER RENDEZ-VOUS.

Quoique Brias affectât d'avoir pour Montéclain une très petite estime, les avis mystérieux que celui ci lui avait donnés l'avaient frappé: il avait compris la difficulté qu'il éprouverait à mener de front ses projets de mariage et son amour pour Mme de Champmortain. Ce n'est pas que cet amour fût un de ceux auxquels un homme sacrifie en aveugle les intérêts les plus chers; tout au contraire, Brias avait froidement calculé que ce ne pouvait être pour lui qu'une chaîne qui pèserait sur tout son avenir. La passion de Sylvie l'effrayait. Accoutumé à porter ses faciles affections à des autels dont les divinités ne redoutent pas le changement du prêtre, il avait été dès l'abord intéressé et presque dominé par l'amour de Sylvie; amour sincère, absolu, et qui, dans sa résistance, se montrait mille fois plus brûlant que d'autres dans leur abandon. La curiosité du libertin s'était émue à cette lutte désespérée, et il avait cherché avec ardeur à avoir le dernier secret de cette âme timorée; il s'était fait une image charmante de la chûte complète de cette vertu chancelante, et, comme le disait Sylvie, il avait osé demander avec l'autorité d'un cœur qui se dit méconnu, et qui cependant était maître de lui.

Dans ces combats, où il torturait froidement le cœur désolé de Sylvie, Brias avait enfin compris que le triomphe n'est pas toujours le bonheur; il avait pu sonder l'avenir qu'il se préparait. Les exigences incessantes, l'esclavage inflexible, les jalousies furieuses, voilà ce que lui promettait la défaite de Sylvie, en écartant même de cet avenir les dangers sérieux et scandaleux que pouvait faire naître l'imprudence d'une si ardente passion.

Ces réflexions, qui s'étaient souvent présentées à lui, prirent une nouvelle puissance, grâce aux singulières paroles de Montéclain, et

Brias se résolut à rompre avec Mme de Champmortain, autant pour échapper aux périls d'une liaison pareille, que pour rester libre dans ses entreprises sur Mme de Monrion.

Mais un homme à bonnes fortunes accepte difficilement le rôle d'un poltron et d'un traître, et Brias crut devoir employer, pour rompre, un moyen très vulgaire, mais qui devait mettre tous les torts du côté de Mme de Champmortain.

Il était déjà plus de trois heures, lorsque Brias arriva dans un fourré qui longeait un côté du parc de M. de Rudesgens. C'était une réserve, entourée d'un palis, de façon qu'il était à l'abri de la surveillance des gardes et des promenades des désœuvrés. Une petite porte du parc ouvrait sur cette réserve, et l'on y entrait du bois par une brèche faite au palis, et soigneusement cachée. Lorsque Brias arriva, il crut remarquer qu'on avait écarté les bourrées qui fermaient la brèche; mais il se rassura en voyant Sylvie à quelques pas.

— Vous êtes venue par là? lui dit-il.

— Oui, répondit-elle froidement; je reviens de chez Mme de Monrion.

— Champmortain, que je viens de rencontrer allant chez Mme Amab, m'a dit que vous aviez passé la nuit chez Mme de Monrion, et que vous y comptiez demeurer toute la journée.

— Je vois que j'ai eu tort de venir...

— Ne suis-je pas venu? dit Brias en homme qui eût pu s'en dispenser.

— Monsieur de Brias, repartit Sylvie, qui faisait tous ses efforts pour dominer l'agitation qu'elle éprouvait, je viens de passer une nuit qui m'a été salutaire... elle m'a éclairé sur l'imprudence coupable des démarches auxquelles je me suis laissée entraîner par vous... Il faut qu'elles cessent dès aujourd'hui, et pour toujours.

Sylvie se détourna pour cacher ses larmes. Toutefois, Brias n'entendit pas, sans quelque mécontentement de vanité, une déclaration qui venait si bien en aide à ses propres desseins. Il voulait fuir, mais il ne voulait pas être renvoyé. Cependant, il fit taire ce léger mouvement d'amour-propre, et il reprit d'un air de tristesse fort bien joué :

— Je devais m'y attendre. Ce devait être la récompense d'un amour sincère... J'obéirai, madame.

— Et je suppose que je le ferez avec joie. reprit amèrement Mme de Champmortain, car vous aurez plus de liberté pour donner à vos amis les heures que vous perdez avec moi.

— En vérité, madame, je ne vous comprends pas. dit Brias, alarmé de cette insinuation.

Mme de Champmortain pétrissait dans ses mains crispées le mouchoir avec lequel elle avait essuyé les larmes qu'elle cherchait vainement à retenir.

— Vous ne me comprenez pas, monsieur? reprit-elle; soit, n'en parlons plus... il ne me reste plus qu'à vous remercier d'avoir bien voulu m'accorder ce dernier entretien.

— Madame...

— Il est vrai, reprit amèrement Sylvie, que vous ne pouviez pas être ailleurs; un rival plus heureux occupe en ce moment les caprices de cette fière beauté qui vous dédommagera sans doute bientôt des ennuis d'un amour ridicule.

Brias comprit alors sur qui se portaient les soupçons de Sylvie. et tout-à-fait rassuré sur le secret de ses desseins vis-à-vis de Mme de Monrion, il se décida à jouer franchement la scène qu'il avait préparée.

— Je ne sais de qui vous voulez parler, madame, reprit-il d'un ton contraint; mais il serait peut-être heureux pour moi que vous eussiez raison. Oui, je vous le jure, Sylvie, je bénirais le jour où mon cœur, brisé par vos refus, trouverait dans sa fierté ou dans son désespoir la force d'offrir à un autre cet amour que vous repoussez.

— Ah! dit Mme de Champmortain d'une voix altérée, vous n'en êtes plus à attendre ce bonheur, il est venu...

— Vous vous trompez, Syvie, reprit Brias, mais je ferai tous mes efforts.

— Comment, dit Sylvie avec un sourire sardonique, un homme comme vous en est encore à l'espérance avec une femme comme celle-là?... Vous me surprenez étrangement, monsieur. Comment! une assiduité de quinze jours n'a pas triomphé encore de cette vertu!

— On ne peut espérer réussir là où l'on ne tente rien.

— Qu'allez vous donc faire chez elle tous les jours? s'écria Mme de Champmortain en éclatant. Vous y étiez encore hier; peut-être y serez-vous dans quelques minutes. Oh! vous me trompez, j'en suis sûre, vous me trompez.

— Non, madame. dit Brias avec une fierté affectée. Je ne vous trompe pas, non, je n'aime point Mme Amab.

— Ah! s'écria Mme de Champmortain avec colère, vous l'avez aisément reconnue?

— Mais quand je l'aimerais, continua Brias, n'en aurais-je pas le droit? Ne puis-je pas vouloir m'arracher par tous les moyens à une passion folle, à qui vous interdisez toute espérance... à une passion... que vous n'avez jamais partagée... que vous dédaignez...

— Et c'est vous qui me parlez ainsi, monsieur! mais pourquoi suis-je ici, mon Dieu! pourquoi ai-je quitté Mme de Monrion, pourquoi ne suis-je pas rentrée dans ma maison? pour venir près de vous, au risque de mon bonheur...

— Et pour me dire, reprit Brias avec vivacité, qu'il est temps que toute relation cesse entre nous.

— Et vous êtes empressé d'obéir.

— Pensez-vous que ce ne soit pas assez

d'humiliation, madame? pensez-vous que je ne me sois pas jugé indigne de vous, en voyant avec quelle froideur vous me repoussiez?... Je ne me plains pas, madame, de ne point vous paraître mériter le retour que j'ai tant de fois imploré à genoux... Mais vous permettrez à celui qui souffre de s'arracher à sa torture.

— Et d'aller chercher ailleurs un cœur plus complaisant.

— Eh bien! oui, madame, oui, dit Brias avec un feint emportement, et si celle que vous accusez voulait accepter des vœux que vous rejetez si cruellement, je la bénirais.

— Et vous l'aimeriez... ou plutôt vous l'aimez déjà...

— Soit, madame, dit Brias, qui croyait enfin à cette rupture tant désirée.

— Mais qu'a-t-elle donc? s'écria tout-à-coup Mme de Champmortain; qu'a-t-elle donc de si enivrant pour vous plaire à tous, cette femme que vous me préférez? Est-ce donc parce qu'elle n'a ni pudeur ni retenue? est ce donc parce qu'elle se livre sans combats, sans remords, à ses caprices honteux?

— Eh bien! madame, si elle le fait, du moins ne joue-t-elle pas le rôle d'une odieuse coquette, qui demande l'amour, qui l'exige, qui l'enflamme, qui l'égare, et qui, lorsqu'il tombe éperdu et suppliant à ses genoux, le repousse d'un pied dédaigneux... Peut-être est-elle coupable... mais elle aime, et dans l'amour, Sylvie, il n'y a d'autre crime que de n'aimer pas.

— Toujours, reprit Sylvie en frémissant de colère et de douleur, toujours le même reproche, la même menace... Je ne vous aime pas, dites-vous; mais, mon Dieu! que faut-il donc que je fasse?

Brias avait déjà vu ces paroxismes de douleur, où la tête de Sylvie semblait prête à s'égarer, et toujours il l'avait vue sortir triomphante de la lutte... Il prévitqu'il en serait de même cette fois, et il voulut frapper le dernier coup.

— Il faut, lui dit-il d'une voix émue, il faut que vous répondiez à ma tendresse... Oui, Sylvie, il le faut... ou je ne croirai plus à cet amour, si fort contre le mien, si fort contre lui-même...

— Non... dit-elle... non; j'aime mieux mourir... j'aime mieux vous en voir aimer une autre... Non... non... je ne veux pas... jamais...

— Adieu donc, madame, dit Brias; adieu, et pour toujours...

— Adieu, lui dit-elle d'une voix éteinte.

Brias la regarda tomber sur un banc de gazon, où elle demeura éplorée et anéantie. Elle était ainsi d'une beauté saisissante, toute la passion qu'elle étreignait si puissamment en elle-même frémissait dans le désordre de ses traits, dans le tremblement convulsif de ses lèvres, l'égarement fixe de ses regards. Brias hésita... Le désir bizarre de contempler encore une fois les douleurs de cette passion l'emporta sur la prudence qu'exigeaient ses desseins; il revint près de Mme de Champmortain, et il lui dit:

— Ainsi, c'en est fait, Sylvie?

Elle se détourna sans répondre.

— Adieu donc! reprit-il.

— Où allez-vous? s'écria-t-elle tout-à-coup en l'arrêtant.

— Que vous importe, madame?...

— Où vas-tu, Frédéric? reprit-elle d'un ton égaré.

— Qu'avez-vous dit, Sylvie? dit Brias, que ce cri émut malgré lui.

— Ce que j'ai dit... je ne sais... Mais, Frédéric, vous, que voulez-vous de moi? qu'exigez-vous?

— Si votre cœur ne vous le dit pas, ce n'est pas à moi de vous le dire.

— Vous m'aimez, n'est-ce pas?

— Est-ce à vous à en douter?

— Et vous ne retournerez plus chez cette femme?

— Jamais!

— Eh bien! Frédéric... ce soir... cette nuit... dans ce pavillon... Non... non... reprit-elle avec un nouveau désespoir, jamais... jamais... Non, laissez-moi... fuyez-moi... je ne vous aime pas...

Brias pensa avoir satisfait à toutes les exigences d'une rupture, et, cachant sa tête dans ses mains, il s'éloigna en répétant encore une fois:

— Adieu donc, madame, adieu!...

Il prit un petit sentier, et il allait sortir du taillis, lorsqu'il vit tout-à-coup devant lui Mme de Champmortain pâle, éperdue, à demi-folle, qui lui dit d'une voix haletante:

— Eh bien! puisque tu pars, Frédéric... puisque tu le veux... viens cette nuit dans ce pavillon... viens, j'y serai...

Brias s'arrêta stupéfait de son bonheur, et Sylvie ajouta:

— Maintenant, laissez-moi.

— A ce soir donc, dit Brias, et il s'éloigna rapidement, espérant, au fond de l'âme, qu'un retour de conscience empêcherait Mme de Champmortain de venir à ce rendez-vous.

A peine Brias fut-il éloigné, que Sylvie resta immobile, la tête basse, les bras pendans. Ses yeux étaient fixes et secs. Il n'y avait point sur son visage cette agitation qui naît de l'incertitude ou du remords. Il n'y avait que l'expression désespérée d'une résolution inexorable. Elle fût demeurée sans doute bien longtemps dans cette position, si un léger bruit ne l'eût arrachée à sa profonde occupation. Elle releva la tête, comme une biche alarmée, et vit devant elle une femme qui la regardait avec l'expression d'une douce pitié. Cette femme s'avança tout-à-fait près de Sylvie, qui se recula avec terreur.

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous, madame? lui dit-elle.

— Je m'appelle Mme Léona Amab, et je désire vous parler.

— Je ne vous connais pas, madame, repartit Mme de Champmortain avec une indignation pleine de fierté.

— C'est vrai, madame, mais je désire que vous me connaissiez.

— C'est ce que je ne désire pas, moi, dit Mme de Champmortain en cherchant à s'éloigner.

— C'est cependant le seul moyen de vous sauver, lui dit Léona, en se plaçant résolument devant elle.

— De la violence, madame ?

— Non, madame, une prière.

— Oubliez-vous qu'il ne peut y avoir rien de commun entre nous ?

— Vous vous trompez, madame, lui dit froidement Léona : il y a des soupçons que vous venez de montrer à M. de Brias et qui me touchent.

— Quoi ! madame, s'écria Sylvie en regardant Léona d'un œil égaré, vous étiez...

— Oui, madame, repartit Léona, j'étais là.

— Miséricorde du ciel ! dit Sylvie d'une voix désolée, je suis perdue.

—Non, madame, lui dit Léona avec douceur. Si j'avais voulu vous perdre, j'aurais amené ici M. de Champmortain.

Sylvie parut ne pas l'entendre.

— Perdue... répéta-t-elle d'une voix presque éteinte, perdue, et par qui...

— Non, madame, sauvée, et par une femme à qui vous avez fait la plus sanglante injure.

Sylvie reprit toute sa fierté.

— C'est bien, madame, dit-elle avec un geste impérieux, dites tout à M. de Champmortain... il y est accoutumé... en voilà assez entre nous.

— Pas encore, madame, lui dit Léona, vous m'avez outragée, et si les assiduités de M. de Champmortain en eussent été la cause, je ne vous l'eusse point pardonné. Je trouve que celle qui donne des rendez-vous pareils à celui que je viens de voir, n'a guère le droit de blâmer personne; mais cette injure, je vous la pardonne, parce qu'elle vous a été inspirée par la passion sincère qui vous domine.

— Madame, j'attends votre dénonciation; mais je vous ai dit que j'ai assez de vos outrages.

Léona se contenait à grand'peine, cependant elle reprit d'un ton calme :

— J'ai subi les vôtres, madame ; et si vous considérez mes paroles comme des outrages, vous devez, vous qui êtes dévote, comprendre mieux que jamais l'excellence de ce principe de votre religion qui ordonne de ne pas faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qu'on vous fît. Mais, madame, croyez-moi et écoutez-moi patiemment. Je ne suis ici, ni pour une menace, ni pour une vengeance ; je suis ici pour une justification. Vous avez accusé M. de Brias de rechercher mon amour ; M. de Brias, madame, a mieux à faire que de poursuivre, auprès d'une femme mariée, une intrigue comme il en a eu tant, comme il en a encore ; M. de Brias, madame, criblé de dettes, arrêté dans sa carrière, ne peut se sauver que par un riche mariage. Il l'espère, il le cherche, et si vous avez remarqué en lui quelque froideur, elle ne vient que de la crainte où il est de voir lui échapper la main et la fortune de Mme de Monrion.

Depuis que Léona avait prononcé le mot mariage, Sylvie l'écoutait avec une curiosité avide et une inquiétude croissante.

— Mme de Monrion ! répéta-t-elle d'une voix étouffée... il veut épouser Mme de Monrion ?...

— Soyez-en sûre, et comme ma parole n'est peut-être pas pour vous un gage suffisant, je puis vous donner la preuve de ce que je vous dis.

— La preuve ! dit Sylvie éperdue... la preuve !... vous l'avez ?... Ah ! donnez-la-moi, madame, donnez-la-moi... et je vous jure... mais non, c'est impossible : vous haïssez Mme de Monrion, et vous me trompez.

— Je hais Mme de Monrion, mais je ne vous trompe pas.

— Eh bien ! cette preuve... cette preuve !...

— Osez me suivre, madame, jusqu'à un rendez-vous que j'ai sollicité de M. de Brias pour lui parler de ses propres affaires, et cette preuve, vous l'aurez.

Mme de Champmortain fit un pas pour suivre Léona ; puis elle s'arrêta tout à coup : un combat cruel s'élevait entre sa colère et sa dignité ; elle subissait à la fois, dans toute leur rigueur, la honte de sa position et les tortures de la jalousie et de l'incertitude. Léona la contemplait avec une joie cruelle, pendant qu'elle se débattait avec désespoir entre ces horribles sentiments; enfin, la passion l'emporta, et elle s'écria :

— Perdue pour perdue, j'aime mieux savoir la vérité.

VIII.

SECOND RENDEZ-VOUS.

Mme de Champmortain suivit Léona qui la conduisit jusqu'à une allée sombre dans laquelle elle avait fait cacher sa voiture; elles y montèrent ensemble, et sur un ordre de Léona la voiture partit avec rapidité. Sylvie, en proie au désespoir le plus effrayant, gardait un morne silence pendant que Léona lui glissait dans le cœur les plus indignes calomnies contre sa rivale. Sylvie, à vrai dire, ne l'entendait pas ; elle mesurait l'abîme où elle était tombée. En un jour le secret de cette passion qu'elle combattait de toutes les forces de son âme était ar-

rivé à la fois dans les mains de celle qui pouvait lui ravir son amant et dans les mains de celle qui lui avait enlevé son époux.

Mais dans cette âme jalouse et désolée, la honte d'être au pouvoir de Léona n'approchait point de la colère qu'elle éprouvait à la pensée d'être le jouet de sa rivale. Léona connaissait trop bien le cœur des femmes, pour ne pas continuer ses calomnies, quoique Sylvie parût ne pas l'écouter. A ce moment, ce n'étaient que de vaines paroles; mais Léona savait quel retentissement elles auraient lorsque plus tard le souvenir en reviendrait à Mme de Champmortain.

Elles arrivèrent ainsi à l'endroit du rendez-vous pris par Léona. Celle-ci aperçut de loin Brias qui se promenait avec activité. Les stores furent immédiatement baissés.

— Restez dans la voiture, dit Léona... Je me tiendrai assez près pour que vous puissiez tout entendre.

Elle fit arrêter, descendit et fit un signe particulier au cocher qui la suivit pas à pas. Brias arriva.

— Vous voyez que je suis exact, lui dit-il.

— Je né le suis pas moins; l'heure n'est pas sonnée.

— Et maintenant, dit Brias, puis-je savoir à quoi je dois cet aimable empressement?

— A une chose de la plus haute importance pour vous et peut-être pour moi.

— S'il en est ainsi, dit Brias en baissant la voix, nous pourrions prendre une autre allée ou dire à votre cocher d'arrêter.

— Il a, d'une part, l'avantage impayable, reprit Léona, d'être sourd et muet, et de l'autre, c'est, aux yeux des gens qui peuvent nous rencontrer, un témoin assez respectable pour qu'on soit assuré qu'il ne se passera rien que de convenable dans notre entretien.

— Vous avez des prévoyances admirables, Léona; parlez donc, et dites-moi pourquoi vous m'avez accordé ce rendez-vous, à moi qui ai eu l'indignité de ne jamais en solliciter un de vous.

— C'est un manque de galanterie que je vous pardonne, repartit Léona légèrement. Quand on a l'esprit bourrelé d'assignations, de commandemens, de papiers timbrés de toute sorte, on ne pense guère qu'aux affaires sérieuses. J'ai à vous parler des vôtres. Savez-vous ce que Montéclain est venu faire ici?

Cette question parut embarrasser Brias, qui jeta un regard de côté sur le taillis.

— Mais, répondit-il, il est venu dans ce pays pour y voir et y surveiller ses propriétés... Je le suppose.

— Non, M. de Montéclain y est venu pour Mme de Monrion.

— Lui? dit Brias en tressaillant; impossible! il me l'aurait dit.

— Il faut, reprit Léona, que je vous raconte à ce sujet une petite anecdote que vous ignorez peut-être. Il y a de par le monde un certain M. Villon, un ex-commis de M. et Mme Thoré, maintenant propriétaire de leur ancienne maison de commerce. Ce M. Villon, ex-adorateur de Mlle Julie Thoré, a gardé pour Mme de Monrion une sorte de culte passionné qui lui ferait faire les actes les plus extravagans pour empêcher son idole de devenir l'épouse d'un diplomate ruiné comme vous l'êtes, et à ce que je dois croire, plus amoureux de la fortune de Mme de Monrion que de sa personne.

— Vous vous trompez, Léona; si beaucoup d'amour peut tenir lieu de beaucoup d'argent, je ne connais personne qui ait plus de droits que moi à la main de la contesse.

— Comment, dit Léona d'un ton railleur, vous l'aimez à ce point, et c'est à moi que vous le dites...

— J'oubliais que vous la haïssiez mortellement pour le nom qu'elle porte et pour celui que vous portez. Mais qu'importe mon amour, quel qu'il soit; il faudra peut-être renoncer à tous mes projets...

— Avez-vous reçu de Paris des nouvelles trop pressantes?

— Non, dit brusquement Brias.

— Serait-ce l'arrivée de Montéclain?..

— Non... Non, car, j'en suis sûr, Montéclain ne connaît pas la comtesse de Monrion.

— C'est vrai, mais il désire fort la connaître.

— Mais à quel propos?

— A propos de ce M. Villon dont je vous parlais tout à l'heure.

— Au fait, je l'avais oublié. Eh bien! qu'y a-t-il de commun entre ce M. Villon et Montéclain?

— Le voici. Il y a quelques mois, j'étais au bal de l'Opéra, assise sur une banquette du foyer, lorsque quelqu'un vint prendre place près de moi: c'était Montéclain, qui, selon son habitude, s'ennuyait là comme partout. Nous sommes des ennemis trop sincères pour que j'essayasse de lui faire du mal au risque de le distraire. Je préférai le laisser à l'ennui de lui-même, et j'allais quitter la place, lorsque j'apercus M. Villon. Je l'appelai, et le faïencier, qui, depuis une heure, promenait un regard quêteur et désolé sur tous ces visages de satin noir dont pas un ne se tournait vers lui, s'assit aussitôt près de moi. Il y a entre Mme de Monrion et M. Villon des secrets...

— Que voulez-vous dire? s'écria vivement Brias, prétendez-vous calomnier la comtesse?

— Vous avez raison, je me suis mal exprimée; jaurais dû dire qu'il y avait eu des secrets entre Mlle Thoré et M. Villon.

— D'une façon comme de l'autre, c'est une calomnie contre la vertu la plus chaste, l'âme la plus noble que j'aie jamais rencontrée.

— Et qui la première, reprit Léona, vous a sans doute fait comprendre le véritable amour.

— Elle m'a fait, du moins, comprendre l'amour qui respecte l'objet de son culte.

Léona fut prise tout à coup d'un violent accès de toux : elle venait d'entendre sortir un sourd gémissement de la voiture. Brias s'arrêta, car ce bruit l'avait aussi frappé. Mais Léona reprit aussitôt.

— Que voulez-vous, mon cher Brias, chacun a ses distractions ; vous avez oublié tout à l'heure ma haine pour Mme de Monrion et vous m'avez avoué votre amour et votre admiration pour elle ; cet amour et cette admiration, je les ai oubliés à mon tour pour laisser parler ma haine ; nous sommes quittes... Du reste, voulez-vous en rester là ? vous ne me paraissez pas en état d'écouter un bon avis...

— Vous pourriez y arriver plus vite...

— Oui, si vous ne m'interrompiez pas...

— Je vous écoute...

— Je vous disais que j'avais appelé M. Villon et qu'il était entre M. de Montéclain et moi. J'usai alors de la liberté du masque pour dire tout ce que je savais au sujet du mariage de Mlle Julie Thoré, et je touchai si juste que le malheureux faïencier se mit dans la colère la plus furieuse et la plus ridicule. Il me menaça, je crois, et, comme je lui riais au nez, il alla jusqu'à interpeller Montéclain et à lui demander s'il n'était pas permis à un galant homme de corriger une femme qui se permettait des propos indignes sur la plus chaste vertu, sur l'âme la plus noble... Oui, vraiment, je crois qu'il se servit des mêmes termes que vous, Brias. C'est un des priviléges de l'amour qu'inspire cette dame de faire dire les mêmes niaiseries à ses adorateurs. Malgré ses airs d'ennui, Montéclain nous avait attentivement écoutés. A l'interpellation de M. Villon, il se contenta de hausser les épaules et de lui répondre avec la parfaite insolence dont il est doué :

— Vous êtes un sot de vous occuper de tout cela. Est-ce que vous n'avez pas reconnu Mme Léona Amab, autrefois Mme de Cambure ?

A cette révélation, je crus que le faïencier allait me sauter à la gorge ; mais il se contint, et je le quittai en riant aux éclats, mais furieuse contre Montéclain qui m'arrachait ma victime. Cependant, je ne les perdis pas de vue, ils se mirent à causer ensemble. Je fis quelques tours de foyer, ils continuaient à parler du ton le plus animé. Je restai plus de deux heures dans une loge, et lorsque je repassai dans le foyer ils étaient encore l'un près de l'autre, sur la même banquette. Que de choses Montéclain a pu apprendre de Mme de Monrion dans cet entretien. Vous le connaissez, vous savez avec quel art il arrive à ses fins...

— Lui, dit Brias ; je le crois fort indifférent à toutes ces intrigues, et fort innocent des projets que vous lui prêtez.

— N'en parlons plus, dit Léona. Ah ! vous croyez Montéclain un homme fort indifférent, fort innocent... Je le savais un esprit supérieur, mais je ne le croyais pas capable de persuader de sa nullité un diplomate de votre force.

— Tout cela est fort bien, dit Brias ; mais quel rapport y a-t-il entre cette rencontre au bal de l'Opéra et la présence de Montéclain dans ce pays ?

— C'est que Montéclain, qui ne dit rien à personne, qui ne connaît pas Mme de Monrion, qui ne s'en occupe pas, a écrit à...

Léona fut interrompue par l'apparition de Montéclain, qui lui dit en souriant :

— Comment ! vous ouvrez mes lettres ? madame.

Léona se remit, avec une rapidité merveilleuse, de la surprise qu'elle avait éprouvée, et lui répondit :

— Non, monsieur, non ; mais si vous tenez à ce que vos correspondances restent aussi secrètes que vos pensées, il ne faudrait pas confier vos lettres à un domestique maladroit qui, au lieu de remettre à Mme Amab la lettre où vous la remerciez de son invitation, lui donne une lettre destinée à la poste et adressée à M. Louis Villon.

— Et cette lettre, madame ?

— Je n'en ai lu que l'adresse ; mais elle m'a suffi pour apprendre que M. le marquis de Montéclain était en relations suivies avec M. Villon.

— Et qu'en concluez-vous, madame ?

— Je vous laisse le soin de tirer vous-même cette conclusion, messieurs ; le but que je voulais est atteint ; c'était de prévenir tous ceux qui m'écoutent des véritables desseins de chacun.

Aussitôt elle salua, et, ouvrant elle-même la portière de sa voiture, elle y monta rapidement et referma plus rapidement encore.

— Je le comprends, son but, dit Brias ; c'est de perdre Mme de Monrion.

— Brias ! s'écria Montéclain d'une voix altérée, les yeux fixés sur la voiture qui s'éloignait.

— Ou bien, continua Brias, de nous faire couper la gorge.

— Brias ! dit encore Montéclain en lui montrant la voiture.

— A moins qu'elle ne veuille...

— Brias ! reprit Montéclain d'une voix terrible, Léona n'était pas seule dans sa voiture ; il y avait quelqu'un.

— Champmortain, peut-être, dit Brias effrayé.

— Non ; c'était une femme.

— Une femme ? Mais laquelle ?

— Mme de Champmortain.

— Impossible, s'écria Brias en pâlissant.

— Je n'ai vu que son pied chaussé d'un

brodequin de satin, et il n'y en a pas deux au monde d'aussi jolis et d'aussi menus, fussent ceux de Mme de Monrion, que je ne connais pas.

— Sylvie, Sylvie! s'écriait Brias; et elle a pu entendre ce que j'ai dit. Mais, c'est impossible; mais il y a à peine une heure que je l'ai quittée furieuse contre Léona.

— Quand je vous disais, hier, que cette femme méditait quelque infamie... vous avez ri.

— Non... non... non .. ce ne peut être Mme de Champmortain, reprit Brias. Comment? par quel art? par quelle surprise?...

— Je ne sais!... mais, j'en suis sûr. Brias, vous ne m'avez pas tout dit.

— Sur l'honneur! je ne vous ai rien caché.

— Vous le croyez; mais vous ne savez donc pas qu'avec ce serpent auprès duquel celui de la Genèse n'est qu'un apprenti, chaque mot, chaque intonation est un danger. Comment vous a-t-elle proposé ce rendez-vous?

— Mais tout simplement.

— Elle vous a donné cette heure et ce lieu tout d'abord?

— Attendez que je me rappelle... Non; elle m'a offert le matin, puis midi, puis deux heures.

— Je comprends, dit Montéclain avec colère, vous avez accepté toutes ces heures, excepté une?

— C'est vrai.

— Et elle a dû vous promener par toute la forêt, jusqu'à quelque endroit que vous n'avez pas trouvé convenable?

— C'est cela... Vous me faites trembler, Montéclain!

— Savez-vous les mathématiques, Brias?

— Au diable la question?

— Répondez-moi: Savez-vous pourquoi la ligne droite est le plus court chemin d'un endroit à un autre?

— Parce que cela est, voilà tout, dit Brias en haussant les épaules; cela ne se prouve point.

— Erreur! Brias; c'est un de ces principes dont on prouve la vérité en montrant l'absurdité de tous ceux qui les entourent. Quand un mathématicien a prouvé que toutes les lignes qu'on peut tracer à côté d'une ligne droite sont plus longues qu'elle, il lui reste acquis que celle-ci est la plus courte. Or, quand Léona a trouvé que toutes les heures de la journée et tous les endroits de la forêt vous étaient indifférens, excepté une certaine heure et un certain endroit, il lui a été mathématiquement acquis que vous aviez un rendez-vous à cette heure et à cet endroit. *Ergo*, elle était à votre rendez-vous avec Mme de Champmortain.

— Mais, dans quel but?

— J'ignore ce que vous avez dit dans ce rendez-vous; mais ne savez-vous pas que Léona ne peut faire accepter ses vices dans le monde que sous la protection des fautes des autres femmes? Maintenant qu'elle a votre secret et celui de Mme de Champmortain, comprenez-vous quelle fatale puissance elle a sur elle et sur vous?

— Heureusement, s'écria Brias avec une sincérité qui fit sourire Montéclain, heureusement que Sylvie est innocente; que jamais elle n'a oublié ses devoirs.

— Très bien, Brias, lui dit Montéclain; mais elle a été assez imprudente pour paraître tout-à-fait coupable; elle est assez timorée pour le croire, et Dieu sait ce que Léona peut faire d'une pareille circonstance et d'une pareille disposition d'esprit.

— Il faut que je la voie, s'écria vivement Brias.

— Le voudra-t-elle? le pourrez-vous?

— Que faire alors?

— Elle tient Mme de Champmortain par vous... Il faut tenir Léona par Champmortain.

— Eh mon Dieu! Sylvie sait la vérité, et l'abandon de son mari lui est devenu indifférent.

— Sans doute; mais M. Amab ne le sait pas, et il est homme à tuer sa femme.

— Vous ne le connaissez pas, Montéclain: il tuerait Champmortain, mais il ne toucherait pas à Léona.

— Je crois que vous avez raison, dit Montéclain... Mais, de par tous les diables, j'y songe... nous avons un auxiliaire impayable.

— Qui donc?

— Le colonel Thomas Rien.

— Comment cela?

— A cheval, Brias; il faut le voir avant qu'il n'aille ce soir chez Champmortain... Venez, je vous expliquerai cela en route.

IX

RÉSULTAT.

Champmortain, qui était allé faire sa visite accoutumée chez Léona, pour avoir l'explication de sa froideur de la veille, venait de rentrer chez lui fort dépité de ne l'avoir pas rencontrée. Il apprit que sa femme n'était pas revenue, et il allait se rendre chez M. de Montaleu, lorsqu'il vit arriver la voiture de Mme Amab. Il fut d'abord ravi que sa femme fut absente. Champmortain croyait fermement que Sylvie avait envoyé à Léona l'invitation qu'il avait exigée. Mais il n'était pas sûr de l'accueil qu'elle ferait à Mme Amab. Il y a mille manières d'être de la dernière impertinence avec la plus exacte politesse, et les femmes s'y entendent merveilleusement.

Il se félicitait donc en pensant que cette première visite se passerait entre Léona, M. et Mme de Rudesgens et lui-même. Les prétentions conquérantes de M. de Rudesgens lui étaient un garant de son amabilité, et la terrible his-

toire dont il avait menacé sa belle-mère l'assurait du bon accueil qu'elle ferait à Léona. M. de Champmortain fut donc étrangement surpris de voir descendre de la voiture de Léona Mme de Champmortain elle-même. Sylvie était pâle et agitée ; Léona, calme et triste. Ces dames semblaient dans les meilleurs termes.

En ce moment, il se passa quelque chose d'étrange et cependant de fort naturel dans l'esprit de M. de Champmortain.

Poussé par Léona, dont l'ambition était, avant tout, de se faire admettre dans un monde qui jusque-là lui avait fermé ses portes, il avait exigé et obtenu une invitation pour elle à la fête qui se donnait au château de M. de Rudesgens.

Assurément, après cette victoire, il eût été fort mécontent si l'accueil fait à Léona eût assez clairement démenti l'invitation pour la rendre comme non avenue, et cependant il fut encore plus mécontent en voyant l'espèce d'intimité soudaine établie entre Sylvie et Mme Amab. Le mari voulait à la vérité imposer sa maîtresse à sa femme, mais il allait encore moins à ce même mari que sa maîtresse devint l'amie de la maison. Champmortain connaissait trop bien Léona pour ne pas savoir que ce ne pouvait être là une intimité convenable pour Sylvie. Que Mme Amab se trouvât dans son salon, au milieu de cent autres femmes et dans le tumulte d'une fête, c'était là un fait de peu d'importance, et qui ne devait pas, dans ses projets, avoir d'autre suite. Il se repentit un moment de son succès.

Avant que Champmortain fut descendu dans le salon, où se trouvaient M. et Mme de Rudesgens, Sylvie avait présenté Léona à son père et à sa mère ; elle avait raconté que, revenant à pied de chez M. de Montaleu, elle avait rencontré dans le bois Mme Amab, qui venait pour lui faire une visite, et que cette dame s'étant arrêtée, elle avait accepté une place dans sa voiture. Sylvie ajouta qu'elle était ravie de cette rencontre, qui lui avait donné lieu de mieux connaître et de mieux apprécier une charmante voisine.

Pendant que Sylvie parlait ainsi, M. de Rudesgens, pris à l'improviste dans sa robe de calemande, se confondait en excuses et en salutations, et Mme de Rudesgens se raidissait en révérences forcées, promenant un regard surpris et effaré de l'empressement de sa fille aux jubilations de M. de Rudesgens.

Champmortain entra dans le salon pendant que M. de Rudesgens s'esquivait pour aller réparer la désinvolture de sa toilette. Jusqu'à ce moment Mme de Rudesgens n'avait fait que saluer et se pincer les lèvres ; mais elle fut obligée au sourire le plus gracieux, lorsque Léona lui dit :

— En vérité, madame, j'ai besoin que ce soit Mme de Champmortain qui me dise qu'elle me présente à sa mère pour que je le croie. J'aurais pensé sans cela qu'elle avait une sœur.

— Il est vrai, madame, que j'étais bien jeune quand j'ai épousé M. de Rudesgens, dit la maman en minaudant.

Champmortain fut encore plus mécontent, il s'avança et salua Léona de l'air le plus froid et le plus cérémonieux. Elle lui rendit son salut avec une modestie parfaite, et continuant de s'adresser à Mme de Rudesgens, elle lui dit :

— Madame, permettez-moi de ne point faire des phrases cérémonieuses vis-à-vis d'une femme d'un esprit aussi élevé que le vôtre, et laissez-moi vous dire bien franchement combien j'ai été heureuse et flattée de l'invitation que vous avez bien voulu m'adresser ; car quoique cette invitation m'ait été faite au nom de Mme de Champmortain, je dois croire qu'elle a été soumise à l'approbation de sa mère.

— Sans doute, madame.

— Vous en doublez le prix, madame, et vous me montrez, dès le premier moment, la vérité de ce qui m'avait été dit cent fois, qu'il était impossible d'allier plus de grâce et de bienveillance à plus de supériorité et de vertu.

Champmortain fut très alarmé. Il pensa que sa belle-mère allait comprendre qu'elle se moquait d'elle ; mais Champmortain ne savait pas encore combien est robuste la vanité humaine. Ces flatteries à brûle-pourpoint, et qui semblaient devoir renverser Mme de Rudesgens, ne firent que la chatouiller agréablement. Elle sourit, minauda, et la conversation prit cette tournure vulgaire destinée à remplir une visite de dix minutes. Léona se retira au bout de ce temps malgré les instances de Mme de Rudesgens. Les dames l'avaient reconduite jusqu'à la porte du salon ; Champmortain voulut aller plus loin. Léona l'arrêta en lui disant tout bas :

— A demain ! soyez prudent.

Lorsqu'elle fut sortie, Champmortain regarda sa femme : elle était plongée dans de profondes réflexions. Il s'adressa à sa belle-mère :

— Eh bien ! madame, vous avez vu cette terrible personne que vous refusiez de recevoir... Qu'en pensez-vous ?...

— C'est, je crois, une fort bonne femme, dont on a dit beaucoup de mal, comme de toutes celles qui ont le malheur d'être belles, dit Mme de Rudesgens, en s'appliquant par un profond soupir la dernière partie de sa phrase.

— Elle passe pour avoir de l'esprit, dit Champmortain en souriant.

— De l'esprit, peut-être, fit Mme de Rudesgens, mais je lui crois du tact, du jugement... des appréciations justes...

— Et surtout, dit Sylvie d'un ton convaincu, des idées d'un ordre peu commun... c'est une femme extraordinaire.

— Avez-vous donc pu en juger en si peu d'instans ? reprit Champmortain.

— Nous sommes restées plus d'une heure ensemble.

— Et que vous a-t-elle dit?

Sylvie regarda son mari d'un air de sarcasme, et lui répondit en quittant le salon :

— Vous seriez peut-être fort embarrassé, si je vous répétais ses confidences. »

Champmortain ne sut que dire, et sa belle-mère allait probablement lui demander l'explication de cette phrase, lorsque M. de Rudesgens entra radieux en se frottant les mains et en se balançant de l'air le plus débauché.

— Vous venez trop tard, lui dit Mme de Rudesgens; la colombe est envolée...

— Bah ! dit M. de Rudesgens en riant, très bien ! très bien !

— Vous le prenez bien gaîment, monsieur.

— Eh ! mais je n'ai pas lieu d'être triste.

— Vous êtes un vieux fou... lui dit en haussant les épaules Mme de Rudesgens. Du reste, Mme Amab n'est pas ce que vous pensez..... c'est une femme de mérite, d'esprit...

— Je le crois...

— Et toutes vos galanteries n'arrivèront qu'à vous rendre ridicule.

— Je vous prie de le croire, dit M. de Rudesgens en saluant ironiquement sa femme qui sortit. Et tout aussitôt il se tourna vers Champmortain en s'écriant :

— Ah ! Champmortain, le tour est excellent ! J'avais été surpris en négligé, j'avais couru m'habiller et j'allais rentrer dans le salon, quand j'ai entendu les salutations d'adieu. Vous ouvriez la porte du salon, je me suis jeté légèrement de côté, et à peine la petite porte était-elle refermée, que je me suis présenté aux regards de Mme Amab. Je dois l'avouer, Champmortain, j'ai été mal pour vous. Je lui ai dit, je crois, que je lui demandais la permission de réparer l'incivilité de mon gendre, en lui offrant la main jusqu'à sa voiture ; et quand elle a eu posé sa main dans la mienne j'ai, ma foi, ajouté qu'il fallait être le dernier des maladroits pour céder une si belle main à qui que ce soit... J'ai encore dit deux ou trois mots charmans, et Dieu me damne, je crois que je lui ai serré la main... car elle a rougi.

— Elle en est capable, dit Champmortain avec humeur.

— Décidément, mon cher, elle est délicieuse ; mais je vous laisse... je veux être discret.

A ces mots, M. de Rudesgens tourna sur ses talons et alla promener son triomphe dans le parc.

— Ah ça ! se dit Champmortain, elle les a tous ensorcelés.

Et il se retira plus mécontent que jamais du succès de Léona, après avoir été lui-même au delà de toutes les convenances pour obtenir qu'on voulut bien la recevoir.

Maintenant, nous allons abandonner ce récit pour faire connaître à nos lecteurs quelques lettres écrites par plusieurs des personnages de cette histoire.

Lettre du colonel Thomas Rien à Mme Muller, à Cologne.

20 mai.

« Ma mère, je vous ai déjà écrit hier, et je vous ai dit comment j'étais arrivé dans ce pays. Je vous ai nommé tous ceux que j'y avais rencontrés et ce que j'avais appris d'eux. Je n'ai point vu M. de Montaleu ni la fameuse Mme de Monrion. Je comptais les rencontrer chez M. de Champmortain, chez qui je suis allé hier passer la soirée. Mais ils ne sont pas venus. J'avais eu le matin la visite de Montéclain et de Brias, visite qui m'a fort étonné, et vous allez le comprendre.

« Après quelques paroles insignifiantes, Montéclain s'est écrié tout à coup :

« — Colonel, vous souvenez-vous de l'embuscade de Cherchell ?

« —Oui, pardieu ! lui dis-je; et sans vous qui, de la pomme d'or de votre cravache avez fendu la tête de l'Arabe qui me tenait au bout de son pistolet, probablement je faisais ma dernière campagne.

« — C'est cela, colonel, et vous vous rappelez qu'en ce moment vous m'avez dit en vous élançant au plus fort de la mêlée :

« — Mon tour viendra, j'espère.

« — Puisque vous me rappelez cela, dis-je à Montéclain, c'est que mon tour est venu.

« — Vous avez deviné.

« — De quoi s'agit-il ?

« — D'une chose fort importante et dont le secret doit mourir ici.

« — J'attends.

« — Il s'agit de prier Mme Amab de se taire sur ce qu'elle a vu et entendu hier.

« Vous devez comprendre mon étonnement à ces paroles.

« — Je ne connais point Mme Amab, lui dis-je.

« — Je le crois.

« — Je l'ai vue hier pour la première fois...

« — Je le crois. Mais je regarderai comme un service éminent l'empressement que vous mettrez à lui adresser cette prière en votre nom, et surtout sans lui dire qu'elle vous a été suggérée par moi ou par Brias.

« — Mais quelle autorité voulez-vous qu'ait sur Mme Amab la prière d'un étranger?

« — Colonel, me répondit Montéclain, je ne dispute point jusqu'où peut aller cette autorité; mais j'y compte.

« — Monsieur de Montéclain, lui dis-je alors, ceci devient une plaisanterie que je pourrais trouver de mauvais goût.... Je vous répète que je ne connais pas Mme Amab, et que vous voulez me faire jouer vis à-vis d'elle un rôle fort déplacé.

« — Colonel, me répondit Montéclain avec

son air sardonique, vous ne vous imaginez pas tout ce que vous pouvez, de même qu'avant l'embuscade de Cherchell, je ne m'imaginais pas, moi, que je pusse sauver la vie d'un homme avec un coup de cravache. J'assénai le coup rudement... Voilà tout. Eh bien ! dites rudement, s'il le faut, à Mme Amab, que vous ne voulez pas qu'elle parle de ce qu'elle a vu et entendu hier, et je vous jure que vous réussirez comme j'ai réussi.

« — S'il ne s'agissait d'acquitter une dette, dis-je à Montéclain, je considérerais ceci tout autrement, mais vous me sommez de tenir ma parole ; soit : service pour service, je ferai ce que vous voudrez.

« — Merci, colonel, me dit Montéclain, nous serons quittes et alors nous pourrons marcher chacun à notre but sans crainte, ni ménagemens.

« Aussitôt il s'éloigna avec Brias qui, pendant tout ce temps, m'avait examiné comme une bête curieuse qu'il n'avait pas encore vue.

« Que veut dire ceci, ma mère ? Cet homme me connaît donc ? Il sait peut-être qui je suis... du moins il connait mes relations avec Léona... Que dis-je ? mes relations, je ne mentais pas lorsque je disais que je ne connaissais point Mme Amab, que c'était la première fois que je la voyais... il sait donc autre chose, il sait donc le lien mystérieux qui nous unit et qui nous enchaîne à la même vengeance. Le jour de ma présentation chez Léona, nous avons évité d'échanger entre nous une seule parole en dehors de la conversation générale ; j'avais remis à quelques jours à lui faire ma visite, pour que rien n'éveillât les soupçons.

» Je ne pus résister à l'inquiétude que m'avaient causées les paroles de Montéclain, je courus chez Léona... Elle rentrait, son mari était dans le salon et ne nous laissa seuls que durant quelques minutes. J'en profitai pour dire à Léona ce que m'avait demandé Montéclain. Elle m'expliqua à quoi s'appliquait cette recommandation, puis revenant à ce que j'attendais d'elle :

« — Cela vient-il de vous, Thomas ? me dit-elle.

» — Qu'importe ? lui dis-je ; il le faut. C'est une dette que je paie.

» Elle n'eut pas de peine à deviner qui m'avait poussé à cette démarche et elle me répondit :

» — Eh bien donc ! je me tairai... Mais vous pouvez dire de ma part à Montéclain que c'est un niais ; je n'avais aucune envie de me servir du secret de Mme de Champmortain ni contre elle, ni contre Brias. J'en ai tiré tout ce que je voulais.

» — Quand vous reverrai je ? lui dis-je.

» — A la fête de Mme de Champmortain.

» Son mari rentra, je me retirai. Le soir venu, j'allai voir les Rudesgens, et je compris ce que Léona n'avait pas eu le temps de m'expliquer. Elle a fait de Mme de Champmortain une ennemie implacable de cette Mme de Monrion, dont le nom remplit ici toutes les bouches. Mme de Champmortain n'a pas dit un seul mot contre elle, mais comme M. de Rudesgens venait de se répandre en louanges sur Mme de Monrion, et qu'il en appelait au témoignage de sa fille, celle-ci s'est tournée vers Brias et lui a dit :

» — C'est à vous de dire si cet éloge est mérité ; car je crois que vous la connaissez plus particulièrement qu'aucun de nous.

» Il y avait dans ces paroles, prononcées d'une voix légère et avec un charmant sourire, un fond de rage indicible. Brias a balbutié comme un sot. Quant à Montéclain, à qui j'ai dit que j'avais fait ce qu'il m'avait demandé, il a été d'un ridicule sublime. Il a fait la cour à Mme de Rudesgens avec une constance et un air de bonne foi qui faisaient pâmer la vieille en regards incroyables et en soupirs de l'autre monde. Puis il s'est amusé à taquiner M. de Rudesgens et à lui faire raconter ses bonnes fortunes, ce qui a amené entre le vieux marquis et sa femme une furieuse querelle dont il a ri comme un fou. Brias avait l'air d'un enfant en pénitence ; Champmortain s'ennuyait et paraissait inquiet ; sa femme dévorait, dans un morne silence, sa jalousie et sa colère. Il n'y avait que Montéclain dont l'esprit parut libre de tout souci. Quel est cet homme, que veut-il, où va-t-il ? Je croyais le connaître, parce que je savais ce que le monde en dit. Je voudrais interroger Léona à son sujet. Il faut attendre jusqu'à après-demain. Je le ferai. Je n'oublierai pas que vous m'avez recommandé de me laisser guider par elle. Je sais la tendresse que vous lui portez, et je ne veux rien vous en dire qui puisse vous blesser... Mais j'aurais voulu que celle dont vous avez élevé l'enfance eût mieux profité des conseils qu'ont dû lui donner votre expérience et votre vertu. Mais je ne l'accuse ni ne la juge. Elle a eu à souffrir de la pauvreté et du mépris, elle se venge... N'est ce pas aussi mon but ? Je vous manderai ce qu'elle me dira de Montéclain... Elle doit le connaître. Ils sont en présence comme deux ennemis qui, sachant ce qu'ils valent l'un l'autre, craignent de s'attaquer. Nous verrons.

» Je ne puis vous répéter que ce qu'on m'avait dit de Mme de Rudesgens. Cette femme a oublié son passé, et sans les preuves écrites que possède Léona, jamais on ne l'amènera à un aveu. Du reste, elle me parait de bonne foi dans son hypocrisie. Elle a raison ; sa fidélité à M. de Rudesgens peut lui compter comme une vertu capable d'effacer tous les accidens possibles de sa jeunesse. Mais je reviens à ma visite.

» Pour vous dire tout ce qui s'est passé hier

soir, je dois ajouter qu'après mille détours, et pendant que Montéclain tenait à lui l'attention de tout le monde, Brias s'est approché de Mme de Champmortain et lui a adressé quelques paroles de la voix la plus suppliante.

» — Je crois, lui a-t-elle répondu sèchement, que je deviens sourde; veuillez parler plus haut; je ne vous entends pas.

» L'imprudent Brias a murmuré avec désespoir le nom de Sylvie, que j'ai pu saisir.

» — Vous avez raison, a-t-elle dit en se levant; c'est l'heure de prendre le thé.

» Alors Brias, dépité, a voulu jouer l'indifférent; il s'est mis à parler à tort et à travers, en disant les plus énormes folies. Mme de Champmortain eut la cruauté d'en rire avec nous. Le pauvre Brias n'y a pas résisté, et il est tombé dans le marasme. Vers onze heures et demie nous nous retirâmes, et je quittai ces messieurs à la porte du château. Montéclain n'avait pas cessé d'être d'une gaîté folle, et je l'entendis rire encore lorsque j'étais loin d'eux. Voilà où j'en suis. Après-demain, je verrai sans doute M. de Montaleu à la fête qui se prépare. Je l'observerai avant d'en arriver à la terrible explication qui doit avoir lieu entre nous. Je ne l'ai vu que dans cet entretien d'une heure que j'eus avec lui, il y a quinze ans, et qui décida de ma destinée. Il m'apparut alors comme un modèle d'ingratitude et de dureté... Cependant il passe pour un homme d'honneur et de probité sous tous les rapports... Ce n'est qu'un masque sans doute, et je dois le croire... Soyez tranquille, ma mère, je le lui arracherai.

» A vous tout et toujours.

» Votre fils, » THOMAS. »

X.

ARTHUR DE MONTÉCLAIN A M. LOUIS VILLON.

« 23 mai.

» Je vous l'ai dit, mon cher ami, l'horizon était chargé de lourdes vapeurs : de pâles éclairs les sillonnaient furtivement, de sourds murmures frémissaient dans l'air ; nous vivions dans une atmosphère électrique, les nerfs tendus, la respiration haletante ; tout annonçait l'orage, et l'orage a éclaté.

» Ç'a été par une soirée splendide ; le château de Rudesgens étincelait de bougies, les fleurs abondaient, les parquets luisans étaient de vrais casse-cous ; les damas et les satins avaient été dépouillés de leur camisole de bazin ; on avait fait venir des livrées neuves de Paris : les argenteries massives de Rudesgens miroitaient d'un éclat terne à côté des étincelantes orfévreries de Champmortain.

» Le beau-père était merveilleusement vêtu : habit bleu à boutons d'or, pantalon noir, bas de soie blancs, souliers vernis, gilet blanc et cravate noire à col rabattu. Il avait l'air d'un jeune lycéen qui a dépouillé l'uniforme pour son premier costume de bal.

» La belle-mère, surexcitée par la furieuse élégance de son mari, avait déployé une robe de satin rose retroussée de marabouts attachés par des agraffes de diamans. Cette robe, outrageusement décolletée, permettait à deux rivières de diamans de se promener par sauts et par bonds sur les protubérances rocheuses et dans les profondes vallées de ses longues épaules et de sa raide poitrine. Le tout était surmonté d'une auréole de marabouts judicieusement plantés dans des épis, toujours de diamans, ce qui faisait ressembler volontiers Mme de Rudesgens à l'un de ces vastes éventails montés sur un manche de pierre précieuse, et dont se servent les esclaves de l'Inde pour agiter l'air autour de quelque rajha indolent.

» Champmortain eût été fort bien s'il n'avait eu la prétention de faire croire qu'il a sa taille de vingt-cinq ans... L'abdomen, horriblement sanglé, en paraissait d'autant plus respectable.

» Quant à Mme de Champmortain, elle était belle comme une femme qui a le bonheur de l'être, qui veut l'être et qui sait l'être. Elle s'était contenté d'une robe blanche de mousseline de l'Inde, avec une demi-douzaine de fleurs naturelles artistement semées dans ses cheveux. Ce peu de parure était si bien ajusté, si bien venu, si librement porté, que je ne serais pas éloigné de penser que Léona eût passé par cette toilette, comme elle a passé par ce cœur, car l'infortunée Sylvie paraissait heureuse et gaie. C'est que Léona est un terrible maître, et Champmortain pourra bien payer les frais d'éducation de sa femme.

» J'étais curieux de voir toutes les entrées ; je suis arrivé d'assez bonne heure pour n'être précédé que par une trentaine d'invités, qui, venus de cinq à six lieues à la ronde, s'étaient imaginés sans doute qu'ils n'arriveraient jamais assez tôt. J'ai eu à subir quelques souvenirs du passé : j'ai retrouvé là d'anciens amis de mon père qui m'avaient vu naître, et qui m'ont raconté les maussades gentillesses de mes premiers ans ; j'ai trouvé là, aussi, des petites filles que j'avais fait danser sur mes genoux il y a quelque quinze ans, et qui sont devenues de gaillardes demoiselles très en appétit de mariage, *maturæ viro*, comme dit le latin. Cela m'a horriblement vieilli. J'ai trente-deux ans, mon cher Villon, et je ne suis rien, et cela grâce à ce vieux sauvage de Montaleu, qui rachète en morale prêchée l'immoralité pratique de sa jeunesse, qui fait de l'enthousiasme pour la vertu, et de la sévérité pour le vice, après avoir chaudement cultivé le vice et écorné les angles aigus de la vertu, comédien vulgaire dont les folies de jeunesse avaient été assez lestement troussées pour ne pas croire qu'elles finiraient en capucinades.

» Mais vous avez pour lui l'estime la plus pro-

fonde ; il est le ciel protecteur de l'étoile vers laquelle tendent sans cesse les rayons de vos yeux. Je vous ai promis de le respecter et surtout de veiller sur votre étoile. J'abandonne donc ma haine légitime et je continue mon récit.

» Je m'arrachai aux souvenirs des pères et aux espérances des petites filles, et je me cachai dans l'angle d'une croisée et derrière un vaste rideau. De cette façon je planais sur la cour où défilaient les voitures des invités, et j'espionnais dans le salon.

» Durant une heure je n'eus d'autre distraction que de voir débarquer les toilettes les plus outrecuidantes, sortant des véhicules les plus extravagans. Toutes les carrioles, toutes les guimbardes du pays avaient été mises en réquisition, de même que les chevaux de labour et ceux des moulins environnans. Je ne vous parlerai pas des calèches dont les soupentes étaient restaurées à force de cordes, et dont les glaces absentes étaient remplacées par des pans de rideaux de couleurs diverses. Je passe sous silence deux caisses de cabriolet assujéties sur des trains de berline ; je ne m'arrête point sur deux coupés dont la partie supérieure avait été remplacée par une tente en coutil. Tous ces ingénieux subterfuges de l'industrie nivernoise m'étaient connus et eussent fatigué mon imagination si je n'avais été récompensé de mon attention par l'arrivée d'un fort beau gaillard empaqueté dans un sarreau de toile grise, dans un pantalon à pied de toile grise, et le chef couvert d'une casquette de toile grise. Ce paquet gris et crotté était monté sur un long cheval : il en a jeté les rênes à un petit drôle en haillons qui l'a suivi dans le coin de la cour.

» Là, et en un tour de main, il a dépouillé le pantalon, le sarreau, la casquette, et est sorti de son enveloppe grise, pimpant, leste, blanc, propre, brossé, comme un marié ; il a secoué sa chevelure dont il avait comprimé la frisure sous sa casquette pour ne pas l'abandonner aux coups de vent de sa course rapide ; il a tiré de sa poche des gants jaunes, il a fait descendre jusqu'à la main le chapeau-Gibus qu'il avait glissé dans le dos de son habit, et il a monté le perron d'un air beaucoup plus dandy que Brias, qui venait de descendre de son coupé, la tête basse et le front de mauvaise humeur. Brias, qui ne manque pas d'esprit, n'a pas le moindre tact. Dans la position où il est, on peut être tranquille, on peut être désespéré, on peut être ravi, mais on n'est pas de mauvaise humeur ; cela est trop naturel. Mme de Champmortain vaut bien la peine qu'il joue une petite comédie pour elle. Brias prétend qu'elle n'y croirait pas. Tant mieux ; les femmes vous savent toujours quelque gré du mal qu'on se donne pour les tromper. J'épiai l'entrée de Brias dans le salon : il fut reçu, comme tout le monde, par Sylvie. Il en pâlit. Elle a dû avoir un véritable moment de bonheur.

» Il chercha quelqu'un des yeux, et tomba sur le seigneur Annibal de Rudesgens, qui l'entraîna de mon côté pour lui parler de la belle Mme Amab. Je repris mon observation extérieure au bruit foudroyant que faisait une énorme diligence avec coupé, intérieur, rotonde, impériale, banquette, etc., le tout traîné par six chevaux de poste. Il en descendit un tout petit jeune homme qui cria ses ordres aux postillons de la voix la plus discordante. Je le reconnus pour le fils d'un apothicaire qui a heureusement appliqué la mécanique au métier de M. Fleurant, et qui est le principal actionnaire d'une entreprise de messageries.

» Il continuait à jeter ses ordres aux automédons de monsieur son père, lorsqu'il fut rasé comme une borne par un délicieux équipage qui coupa tous les autres avec cette rapidité insolente qui n'appartient qu'à des chevaux de prix et à des laquais de parvenu ou de femme douteuse. Le double droit du laquais à cette impertinence était justifié : c'était l'équipage de M. et Mme Amab. L'entrée de la Léona dans le salon fut excellente : elle était belle, elle était calme, elle était modeste ; elle se montra heureuse et embarrassée de l'accueil transcendant qu'on lui faisait ; elle accepta en baissant les yeux la place réservée que Mme de Champmortain lui offrit près d'elle. Le vieux Rudesgens trépignait d'aise ; elle eut l'air de le découvrir d'un regard et de le saluer avec une finesse qui semblait rappeler une rencontre passée. Brias, qui n'avait pu se décrocher des confidences de l'antique Cupidon, fut obligé de s'incliner devant ce salut adroitement partagé. C'était une lâcheté de le faire, c'était surtout une sottise de le faire disgracieusement. Je n'avais plus d'yeux que pour Léona, et je suivais avec une extrême attention ses regards qu'elle promenait timidement et autour d'elle. Cela me mena à découvrir à l'angle d'une porte le majuscule Hector de Montaleu, bridé dans une cravate de satin blanc épinglée de diamans : il était abominable. Quand on rencontre ce vaste individu, avec ses longues guêtres de cuir, sa veste de velours, sa casquette fauve, son fouet, sa gibecière et tout son attirail de chiens, il a une sorte de beauté forestière qui vous fait croire qu'avec un peu de tenue cela ferait encore un beau cavalier dans un salon. Mais l'habit le dépoétise. Il était à peindre pour une enseigne du Bœuf à la mode. Il n'en est pas de même du colonel Thomas Rien, qui était à deux pas de lui : sa haute et fine taille était admirablement dessinée par un habit noir exactement boutonné jusqu'à sa cravate blanche sur laquelle se dessinait un étroit liseré de son ruban de commandeur.

» Puisque vous prétendez le savoir, mon cher Villon, je ne veux pas vous contredire. Je veux

bien que le colonel Thomas soit le fils d'une bonne Allemande à moitié illuminée, c'est-à-dire aux trois quarts folle, et qui vit retirée dans un couvent de Cologne; que cette excellente Mme Muller, qui est aussi la marraine de Léona, soit la mère du dit colonel, je n'y contredis point; mais, de par tous les diables ou de par tous les saints, il y a du sang de pure race dans cet homme: il a le nez arqué de l'aigle et a une grâce incroyable dans les lèvres, et lorsqu'il abrite, sous ses blonds et épais sourcils, son œil fauve et bleu, il en sort des tonnerres et des éclairs. Il y a du Jupiter dans la naissance de ce garçon-là, et feu M. Muller, qui n'a jamais existé, vous pouvez m'en croire, est un Amphitrion imaginaire, je vous l'atteste; je dis mieux, j'en suis sûr, et je vous dirai un jour le nom auquel a droit celui qui a choisi ce nom de Rien, comme un défi jeté à la fortune.

» Quoi qu'il en soit, l'assemblée était déjà devenue assez nombreuse pour que l'on commençât à être mal à l'aise dans le grand salon. Mme de Champmortain, avec une affectation incroyable, y entassait, cependant, femmes sur femmes, au mépris des toilettes les plus exquises; l'orchestre avait dejà grincé quatre ou cinq préludes; mais Mme de Champmortain n'y voulait rien entendre, et au lieu de donner le signal, elle venait reprendre sa place auprès de Mme Amab, qu'elle comblait de la façon la plus ridicule... A propos, j'oubliais M. Amab: il était tombé en partage à Champmortain, qui s'en dépêtra sur Montaleu, qui le planta là tout net... Il était dans un des salons secondaires, lorsque tout à coup la porte se désencombre, et je vois entrer une fée!

» Villon, mon ami, vous m'avez dit un jour: « Je l'aimerai toute ma vie sans espoir, car maintenant la distance qui nous sépare est infranchissable; mais s'il arrivait qu'il fallût donner ma fortune et ma vie pour lui sauver un chagrin, je ne croirais pas avoir tout à fait perdu mon temps sur cette terre. » Vous m'avez dit cela, et sachant qu'elle devait venir dans ce pays où je suis venu, vous avez ajouté: « Veillez sur elle; protégez-la, et si quelque danger la menaçait, avertissez-moi, et je serai près d'elle pour la sauver. » Vous m'avez dit tout cela, Villon; et quoiqu'il y ait entre moi et *elle* un secret que vous savez et qu'elle ignore, un secret qui m'a fort prévenu en sa faveur, je l'avoue, si je ne vous ai pas ri au nez, c'est que j'ai pitié des fous. Eh bien! Villon, s'il y a un fou entre nous deux, ce n'est pas vous, c'est moi. Je l'ai vue, Villon, belle, candide, majestueuse, naïve, pure image des anges par sa beauté, et vêtue comme une duchesse. Quand les rayons de ses yeux ont fait pâlir toutes les bougies pour inonder ce salon d'une lumière céleste, quand j'ai vu frémir ses lèvres purpurines, rose qui sourit et qui parle, quand j'ai aperçu cette blanche épaule, ces bras aux contours amoureux et dont nul ne connaît l'étreinte; cette main d'enfant, cette taille qui doit plier et bondir comme une épée d'acier... Villon, Villon, je suis demeuré ébloui, anéanti, confus. Je me suis méprisé... et je vous ai trouvé bien insolent. Quoi! vous l'aimez, Villon? Sur mon âme, je ne l'oserais pas.

» Non, de par toutes les belles dames que j'ai honorées de mes hommages, je ne l'aimerai pas. Mais si je l'aimais, cette femme, je me ferais son esclave, son laquais, je l'adorerais à deux genoux sur des pointes d'acier, je voudrais la poser sur un trône, sur un autel, ou plutôt, je l'enfermerais dans un donjon, je monterais la garde à sa porte, je la maltraiterais, je la tuerais si je la croyais capable d'avoir un regard pour un autre que moi. Non, rassurez-vous, Villon, je ne l'aimerai pas, je n'ai aucune envie de devenir stupide et ridicule.

» Ce n'est pas certes que je veuille dire cela de vous. Votre nature peut supporter de pareils amours, tant mieux. Quant à moi, je suis trop colère et trop impérieux pour accepter un pareil pouvoir. Je suis surtout trop égoïste. Si j'aimais votre étoile, votre sainte vierge, votre Julie, je ne m'appartiendrais plus. Car enfin il faut en finir avec toutes ces métaphores indigentes qui ne disent rien de ce que j'ai éprouvé... C'était Julie, c'était la comtesse de Monrion. L'auréole lumineuse qui l'entourait était si éblouissante, que j'y pus à peine distinguer la figure de M. de Montaleu qui lui donnait le bras. Cet exécrable vieillard a pu passer sous mes yeux sans m'agacer de l'envie de lui briser la tête, grâce à la protection de cette blanche fille mariée. C'est une véritable fée.

» Vous vous demanderez comment j'ai pu voir tant de choses, découvrir tant de perfections dans le court espace de temps qu'une femme met à entrer dans un salon. C'est que ce court espace de temps a été prolongé de la façon la plus insultante. Mme de Monrion, arrivée à l'entrée de ces deux demi-cercles de femmes qui la dévoraient des yeux, chercha du regard la maîtresse de la maison. Celle-ci était près de Léona, et trop maladroitement penchée vers elle pour qu'il ne fût pas évident qu'elle ne voulait point voir Mme de Monrion. Julie finit par apercevoir Mme de Champmortain et s'avança vers elle. M. de Montaleu l'arrêta en reconnaissant Léona. Il espérait sans doute que Mme de Champmortain, en les apercevant et en venant au devant d'eux, leur épargnerait le déplaisir de se trouver face à face avec Mme Amab.

» Mme de Champmortain fut implacable; elle s'obstina à rester attentivement penchée vers Léona et à ne point voir ni M. de Montaleu, ni Mme de Monrion. Cependant ce petit temps d'arrêt, au milieu du vide que faisaient deux grands arcs de fauteuils hérissés de femmes, cette hésitation avait été remarquée.

Mme de Mourion resta calme, mais M. de Montaleu, retroussant sa cravate, fit un pas pour se retirer. Quelques voix discrètes appelèrent Mme de Champmortain, comme pour l'éveiller de l'attention trop profonde qu'elle prêtait à Léona; sa voisine même la poussa du coude; elle resta impassible. Cela allait devenir tout à fait scandaleux, lorsque M. de Rudesgens, soit qu'il devinât l'intention incroyable de sa fille, soit qu'il crût à une distraction réelle, traversa vivement le salon, prit la main de Julie et la conduisit près de Mme de Champmortain en disant assez haut :

— Ma fille, voilà madame de Monrion qui vous attend depuis trop longtemps.

» Le vieil Amadis, avec ses ridicules prétentions, a eu plus d'esprit et de savoir-vivre que ce butor de Champmortain, qui voyait tout cela et qui crevait dans son pantalon en essuyant d'une main tremblante la sueur pâle et froide qui l'inondait.

» Mme de Champmortain, ainsi interpellée, se retourna négligemment, se leva le plus lentement qu'elle put, salua le moins possible, et jetant un regard distrait autour d'elle, chanta d'une voix traînante l'accueil suivant :

— Comment venez-vous si tard, madame? Nous n'avons plus de place dans le grand salon ; il faut absolument que je vous cache dans ce petit coin là-bas.

» Elle prit le bras de Julie et la conduisit jusqu'à la porte où elle rencontra sa mère qu'elle chargea du soin de placer la comtesse dans un premier salon où il n'y avait encore que des hommes. M. de Rudesgens s'était emparé de M. de Montaleu, qui ne vit point ce dernier trait d'impertinence. Il y avait autour de ce salon plusieurs figures plus ou moins affectées de cette scène ; d'abord, comme je vous l'ai dit, Champmortain, qui suait et crevait ses gants, tant il serrait les poings ; Brias ensuite, qui avait l'air ahuri et hébété d'un homme ivre ; puis M. Amab, dont la pâleur avait tourné au vert, et dont j'entrevoyais la tête sous le bras d'Hector de Montaleu, dont le visage pourpre s'allumait de convoitise, pour la belle Julie, sur sa cravate blanche. Quant au colonel Thomas Rien, il semblait qu'il n'eût que des yeux dans le visage, tant il les ouvrait d'une façon foudroyante pour contempler la belle des belles.

» Léona est toujours un grand maître dans les petites choses ; elle avait considéré Mme de Monrion avec un sourire charmé, et s'était retournée vers son autre voisine pour lui dire d'une voix flûtée :

— Voilà une bien belle personne.

» Les voitures se pressaient dans la cour, mais tout mon monde était arrivé, et je sortis de derrière mon rideau au moment où le regard quêteur de Léona semblait chercher quelqu'un. J'allai droit à elle et je lui dis :

— Me voilà.

— L'avez-vous vue ? me dit-elle, sans nier que ce fût moi qu'elle cherchât.

— Oui, lui répondis-je sans lui demander de qui elle me parlait.

— Avez-vous pardonné à M. de Montaleu ?

— Non.

— Où allez-vous ?

— Je vais la regarder.

— En êtes-vous là, de commencer vos attaques par des œillades obstinées pareilles à celles que me lance ce petit bonhomme qui arrive à la ceinture de Montaleu ?

— Il est fort gentil, lui dis-je ; c'est le fils de mon apothicaire.

— Je vous conseille de le présenter à la fille de votre faïencier.

— Il faudrait d'abord que je fusse présenté moi-même.

— Vous pourriez prier mon mari de vous rendre ce bon office.

— S'il l'osait, vous ne lui pardonneriez pas ; j'aime mieux le demander à Brias.

— S'il l'osait, Sylvie serait capable de lui pardonner.

— Je ne le soumettrai pas à une si terrible chance de pardon, et je ne me ferai pas présenter ; je me contenterai de la regarder.

— Pourquoi faire ?

— Pour la voir.

— C'est donc un plaisir bien extraordinaire ?

— C'est la première fois que je le comprends.

— Vous n'avez donc rien vu d'aussi beau?

— Rien.

— Pour être méchant vous devenez impoli.

— Et pour que vous ne suiviez pas mon exemple, je vous laisse.

» Je n'étais pas fâché d'avoir jeté ce premier grain de poivre sur le triomphe de Léona. Si elle exècre la vertu et la bonne renommée de Mme de Monrion, elle ne déteste pas moins sa beauté. J'étais sûr de faire éclater un peu plus rapidement les mauvaises intentions préméditées contre l'ange aux aîles coupées qui ne peut s'en retourner au ciel, et j'allai continuer mon rôle d'examinateur.

» Quand j'arrivai dans le second salon, Julie était seule entre trois ou quatre grandes filles montées en graine, qui se tordaient les yeux pour la voir sans la regarder. Elle souffrait visiblement, et ses yeux cherchaient partout un protecteur. Il y avait, dans l'autre salon, Champmortain, le maître de la maison, Brias qui la connait, Amab qu'elle a aimé, et que je m'attendais à voir venir près d'elle ; pas un ne démarra de la portée du regard de la Léona. Le colonel Thomas m'avait seul suivi dans le petit salon où se trouvait la belle abandonnée. Il la regardait étrangement, je vous le jure. Etait-ce de la haine, de l'admiration ou de l'amour?... Je ne puis vous le dire, mais ses yeux lançaient des rayons changeans qui firent peur

à Julie quand elle les rencontra. Il en résulta qu'elle se tourna de mon côté. Probablement, je jouais sans m'en douter le même jeu que le colonel, car elle parut également blessée de mon attention.

» Heureusement pour moi, le signal de la danse fut donné. Il fallut de toute nécessité qu'un certain nombre de danseurs passât dans le second salon. Mme de Champmortain donna l'exemple. Il y avait huit jours que cette première contredanse avait été promise à Brias, qui avait eu l'esprit de la demander devant nous tous. Il s'en souvint, mais Mme de Champmortain lui passa sous le nez, avec le grand paquet de toile grise dont je vous ai parlé ; c'est un certain baron de la Trottière, qui passe pour avoir conquis les faveurs d'une cantatrice à roulades d'Issoudun, et qu'on dit de première force sur l'épée.

» Ceci réveilla Brias de son anéantissement, je vis le moment où il allait sauter à la gorge du grand baron. Je l'arrêtai à temps et je lui dis :

— Pas de sottises... Un moment de courage, invitez Mme de Monrion.

» Brias m'obéit en désespéré et, comme tous les esprits faibles, il poussa les choses à l'extrême, et alla tout droit se placer en face de Mme de Champmortain. O mon cher Villon, il a fallu qu'en ce moment Dieu couvrit Julie et Brias du même bouclier de diamant dont il protégea les jours du vieux comte de Toulouse, dans les champs de la Palestine, pour que tous deux ne tombassent pas perforés, brûlés, écrasés du regard que leur lança la blonde Sylvie. Je ne sais quel parti allait prendre l'exaspération où je voyais Mme de Champmortain, lorsque Léona parut conduite par ce goujat d'Hector. A cet aspect et comme si cette femme portait autour d'elle une atmosphère de mauvaises pensées, une soudaine inspiration arriva à Sylvie : elle fit signe à Léona de prendre place en face d'elle et jeta insolemment ces mots à Julie :

— Pardon, madame, voilà le vis à vis que j'attendais.

» Brias resta atterré ; Hector ne s'aperçut de rien ; Mme de Monrion tomba presqu'évanouie sur un fauteuil qui se trouvait derrière elle.

» Champmortain, qui avait vu le coup de théâtre, voulut s'approcher, mais il fut cloué à sa place par un regard de Léona. Le colonel, qui avait tout examiné, se retira d'un air mécontent.

» Brias éperdu ne savait que dire à Mme de Monrion, si ce n'est qu'il était désolé et qu'il allait trouver un autre vis à vis. Un moment je fus tenté de cueillir pour la contredanse une de ces giroflées montées et oubliées sur les banquettes, pour venir en aide à Brias et à Mme de Monrion ; mais toute la douleur et tout l'effroi qui se peignaient sur ce beau visage ne purent me décider à paraître faire quelque chose pour quelqu'un qui intéresse le vénérable Montaleu.

» Il venait d'entrer, fier de sa vertu, de sa bonne renommée, de sa pairie, de lui-même ; son aspect, vénérablement fat, refoula toute pitié au fond de mon âme ; je laissai Brias à ses fureurs et Julie à son humiliation. Enfin, elle aperçut M. de Montaleu, se glissa jusqu'à lui et l'entraîna dans une antichambre. Je me faufilai aux alentours.

» Le vieux Montaleu ne voulait point croire ce que lui disait Julie. Elle pleurait cependant, la veuve immaculée, la blanche Valkirie, la Vénus chaste, elle pleurait, et le cuir verni qui couvre le cœur du vertueux Montaleu faisait glisser sur lui ces larmes saintes et sincères comme les gouttes de rosée sur une armure de ferblanc. Dieu me damne, Villon, si ces perles, qui bordaient lumineusement les longs cils de la blonde fée et qui, se détachant une à une, faisaient, sur cet angélique visage, deux ruisseaux bien autrement précieux et éblouissans que les rivières de diamant qui se cahotaient sur le cou de la Rudesgens ; si ces larmes m'eussent parlé à moi, soit comme frère, soit comme époux ou amant, j'atteste le ciel que je fusse rentré dans ce bal comme un homme ivre, que je me fusse jeté à travers cette insolente contredanse, pour y souffleter Champmortain, Brias, le colonel, et le grand sarreau gris, et M. Amab, et tous les hommes qui eussent élevé la voix ; non seulement pour venger cette blonde enfant qui pleurait, mais pour oublier qu'il y avait là deux femmes, dont l'une méritait d'être fouettée publiquement et l'autre d'être mise au régime pénitentiaire.

» Mais je ne connais pas Mme de Monrion. Je ne veux pas la connaître, et je la laissai sous l'aile déplumée de son noble pair. Savez-vous, Villon, ce que ce vénérable objet de votre culte trouva de mieux à répondre à cette triste désolation.

— Personne ici, dit-il, n'aurait osé me faire une pareille insulte. »

» Le malheureux ! mais s'il n'avait été sous la protection de celle qu'il s'est donné la mission de protéger, je lui aurais cloué l'insulte au front, pour lui apprendre à avoir plus de pitié et de dignité. Comment se fait-il, Villon, que, parmi tous ces hommes, un seul ait eu un bon mouvement pour Julie, et que ce soit le vieux Rudesgens, le ridicule incarné ? C'est qu'au fond de cette vieille bonbonnière en peau de citron racornie, il y a un cœur de père... c'est que Rudesgens a une fille. Un père, si bête qu'il soit, a un sens de plus que les autres hommes.

» Cependant il fallait en finir. M. de Montaleu prétendit qu'il allait avoir une explication qui montrerait à Julie qu'elle s'était complétement trompée sur les intentions de Mme de Champmortain. Il envoya un laquais prier tout

bas M. ou Mme de Rudesgens, ou M. de Champmortain, ou au besoin Mme de Champmortain elle-même, de vouloir bien venir lui parler. Mais M. de Rudesgens était pris dans un whist, Mme de Rudesgens dansait, on n'avait pu découvrir Champmortain. et Mme de Champmortain priait qu'on voulût bien l'attendre un instant. Brias entra au moment même. Il fut très troublé de la rencontre et me demanda.

— Pardon, lui dit M. de Montaleu, vous donniez le bras à Mme de Monrion lorsqu'elle a été obligée de se retirer de la contredanse; dites-lui, je vous prie, que Mme de Champmortain n'avait aucune intention malveillante lorsqu'elle s'est trouvée forcée de remplir un engagement pris sans doute antérieurement.

» Brias baissa les yeux sans répondre.

— Pensez-vous donc, monsieur, dit M. de Montaleu, que Mme de Champmortain eût l'intention d'insulter ma nièce ?

— Que dites-vous donc là, mon ami? dit Sylvie qui entra en ce moment. Je pensais au contraire être fort agréable à la reine des beautés, à votre divine nièce, en lui donnant la possibilité de causer plus particulièrement avec M. de Brias.

» Julie adressa à Mme de Champmortain un simple :

— Oh madame!

» Ce mot a été dit avec une éloquence de regard qui me prouve que Julie en sait plus que personne ?

— C'est au moins là un amour permis, je le sais, répondit Mme de Champmortain, et dont un prochain mariage légitimera, je l'espère, les imprudences. Quant à moi, j'ai voulu faire quelque chose pour le hâter; je suis désolée d'avoir si mal réussi.

» M. de Montaleu qui, en sa qualité d'homme *sapiens et fortis*, ne sait jamais rien, semblait chercher l'explication de ces paroles aux angles de tous les murs. Mme de Monrion regarda Sylvie avec une pitié si touchante que j'en fus ému.

— Oh! madame, lui dit-elle, en quelles mains êtes-vous tombée ?

» Elle croyait avoir tout deviné, tout compris, et elle avait pitié de la folle jalousie de Sylvie. M. de Montaleu prit la main de sa nièce, et parlant haut à un domestique qu'il appela:

— Ma voiture, et vous direz à M. de Champmortain que j'espère le voir demain matin.

» Il sortit sur cette bravade surannée. Sylvie eut un moment d'hésitation, et peut-être eût-elle dit à M. de Montaleu une parole qui eût amené une plus convenable explication, si ce damné Brias, qui est le diplomate le plus malencontreux que je connaisse, ne se fût avisé de dire à Mme de Champmortain :

— Ah! madame, je sais quelle main perfide vous a poussé à insulter la plus pure vertu; mais je vous jure que je l'en punirai.

» Ceci ranima toutes les fureurs jalouses de Mme de Champmortain.

— C'est votre devoir de futur, lui dit Sylvie.

» Je croyais les péripéties du drame épuisées, lorsque tout à coup le gros Montaleu, portant haut comme un cheval de carrosse, entre et s'écrie avec une légèreté écrasante :

— Le futur de qui ?

— Mais, de votre belle cousine, Mme de Monrion.

» Hector, qui faisait semblant de vouloir faire plusieurs bouchées d'une glace, faillit n'en faire qu'une de Brias; mais la présence de Mme de Champmortain l'arrêta d'abord. Cependant, il ne put attendre qu'elle fût tout à fait partie pour s'approcher de Brias, et lui dire d'une voix sinistre :

— Il faut que je vous tue, Brias.

» Mme de Champmortain s'arrêta et laissa échapper un cri étouffé ; elle eut peur.

— Ah! pardieu, repartit Brias, vous me rendrez grand service.

» Sylvie entendit encore la réponse, et je ne sais ce qu'elle allait faire, lorsque Champmortain parut. Sylvie s'enfuit sous la protection de Léona qui passait. Hector, plein de courroux, arrêta le mari au passage pour lui demander de lui servir de témoin contre Brias.

» Champmortain demandait une explication, lorsque entra un domestique qui lui remit un billet écrit au crayon.

— De quelle part ?

— De la part de M. le marquis de Montaleu.

— Est-ce qu'il est parti ?

— Mais je crois qu'il ne pouvait guère faire autrement, dit Brias.

» Pendant ce temps, Champmortain parcourait le billet.

— Bien! s'écria-t-il tout-à-coup, encore une affaire !

— Comment, mon vieux coquin d'oncle, dit Hector, veut se battre aussi !...

— Je ne crois pas; cependant, le billet est sec... Ah ça! mais, reprit Champmortain, il s'est donc passé encore quelque chose de nouveau?...

— Probablement, fit Hector, car je n'ai rien vu...

— Messieurs, dit Champmortain, veuillez rentrer dans le bal. Point de scandale, je vous en supplie. Nous tâcherons de nous expliquer tous demain.

» Ils rentrèrent, et je sortis de ma cachette.

» Qu'en dites-vous, l'ami Villon, ceci ne vous semble-t-il pas un joli commencement de discorde, un prélude charmant à un engagement général? car, Léona aidant, il est probable que d'ici à quelques jours M. Amab, le grand baron, le colonel et moi-même, et bien d'autres, nous entrerons tous dans la mêlée; cela va faire un

terrible grabuge, j'en suis sûr. En attendant, je présumai que je pouvais être de quelque utilité à Brias, ne fût-ce que pour l'empêcher de se laisser tuer en désespéré par ce bœuf d'Hector; je reparus dans le salon. Mais j'y cherchai vainement les Rudesgens et les Champmortain; ils avaient profité de la *furia* et de l'encombrement de la danse pour disparaître. Léona s'était envolée avec eux, et avec eux aussi Hector et Brias. Amab jouait avec le colonel et deux richissimes maîtres de forges. Comme d'habitude, les deux richards gagnaient l'argent de l'artiste et du soldat. Ils étaient dans la chambre à coucher de Mme de Champmortain, et je fus très étonné de voir que le boudoir qui la suit était fermé. Un sourd murmure de voix transsudait à travers la porte; il y avait conciliabule.

» Il fallut m'en tenir aux aguets, car je vous l'atteste, je ne me serais fait nul scrupule de me mettre aux écoutes. Je pris la place d'Amab qui avait déjà trop perdu, et je me donnai le plaisir de tarir la verve luxuriante, hilarante et dévorante des deux marchands de gueuses, en leur gagnant quelques centaines de louis.

» Je n'ai jamais vu deux sacs d'écus plus surpris qu'ils ne le furent en rencontrant un homme qui fit reculer l'insolence de leur bonheur par l'audace de ses attaques. Cependant je ne jouais que d'un œil, l'autre était fixé sur la porte du boudoir. Elle s'ouvrit enfin, et je vis sortir tout d'abord M. et Mme de Rudesgens. Le Zéphir sexagénaire avait à la fois une mine confuse et triomphante; Mme de Rudesgens était exaspérée; ses rivières en frétillaient sur les aspérités de son décolletage.

— C'est l'horreur des horreurs! murmura-t-elle.

— Hé! repartit son mari, il est du bon temps; nous sommes de la même époque.

» L'épithète qui ferma la bouche à M. de Rudesgens se perdit pour moi dans le frôlement bruyant du satin rose de son épouse, qui s'élança, légère comme un enfant, dans les mains d'un apprenti danseur. Le marquis la suivit. Un moment après, Champmortain sortit du boudoir avec sa femme... Elle avait pleuré... il y avait eu explication et scène.... Je ne doutai pas qu'il ne s'agît de l'insulte faite à Mme de Monrion. Je commençais à espérer que la Léona s'était enfournée dans une entreprise où elle laisserait quelque peu de ses griffes envenimées. Je comptais sur la colère de Brias, lorsqu'à ma grande surprise je le vis à son tour paraître avec Léona, qu'il écoutait de l'air le plus convaincu. et pour couronner le tout, après eux se montra Hector. Il paraissait au mieux avec Brias, quoiqu'un sombre nuage obscurcit le sommet de cet atlas. Une infamie venait de s'accomplir, et pour que rien ne manquât à ma conviction. je pus voir quelques instans après Brias valser avec Mme de Champmortain. La folle était ivre du pardon qu'elle avait sans doute accordé; elle rayonnait de passion dans les bras de Brias.

» Mais ce pardon, où et quand avait-il été obtenu? Comment s'était opérée la réconciliation de Brias et d'Hector? Je flânai autour d'eux pour recueillir quelque balourdise d'Hector ou quelque indiscrétion de Brias. Ils étaient scellés comme des testamens. J'avisai Champmortain, lui seul était sombre et mécontent. Il n'est pas dupe de Léona. quoiqu'elle le tienne en laisse. Jusqu'à présent il ne lui avait guère sacrifié que sa fortune et sa considération; mais il n'est pas homme à la laisser jouer avec l'honneur et l'avenir de sa femme. Je le tâtai à l'endroit de Mme de Monrion, lui demandant niaisement ce qu'elle était devenue.

» Il me répondit assez lestement qu'il ne s'en souciait guère. Je n'en tirai pas autre chose. Je me mis à chanter mentalement le chœur: *Quel est donc ce mystère?* ou si vous l'aimez mieux: *Je n'y puis rien comprendre.*

» Après me l'être suffisamment chanté à moi-même, j'allai tout doucement le souffler dans l'oreille de Léona, qui me répondit:

— » Comme j'ai fait donner leur parole d'honneur à tous ceux qui en sont instruits de n'en parler à personne, il est probable que tout le bal le saura ce soir.

» En effet, une heure après, je le savais... Mais vous, mon ami Villon, vous ne le saurez pas. C'est une nouvelle drôlerie de la Léona, un merveilleux agencement d'une petite histoire qui ne m'est pas inconnue. Du reste, dormez en paix, ami Villon; je suis là, je veille... et d'abord je veille pour vous écrire; car j'ai quitté presqu'aussitôt cette abominable cohue que j'ai laissée en proie à la démence de toutes les mauvaises et de toutes les ridicules passions que la Léona lui avait soufflées. Il était une heure quand j'en suis sorti, il en est quatre. Je vais me coucher. Ne me répondez qu'un mot, si j'étais amoureux de Julie, me le pardonneriez-vous? Oui, ou non. Bonjour.

» MONTECLAIN. »

XI.

ORPHELINE.

Le lendemain, M. de Montaleu entra de bonne heure dans l'appartement de Julie. Elle ne s'était pas couchée; ses yeux étaient rouges de larmes et d'insomnie, mais, à ce moment, il semblait qu'une résolution ferme et inébranlable eût remplacé le désespoir qui l'avait tenue éveillée.

— Je suis venu pour causer avec vous de l'affaire d'hier, lui dit M. de Montaleu. J'ai écrit, comme vous le savez, un mot à M. de Champmortain; j'espère qu'il me fera l'honneur de venir me donner une explication, sinon

j'irai la chercher. Mais pour que cette explication soit complète, il faut que vous me répondiez avec franchise? Il a dû se passer entre vous et madame de Champmortain quelque chose qui l'a poussée à l'insulte publique qu'elle vous a faite. Répondez-moi, Julie... Je suis votre protecteur, je vous considère comme ma fille, je veux savoir toute la vérité.

Mme de Monrion écouta M. de Montaleu avec un visage parfaitement calme et résigné. Lorsqu'il eut achevé, elle prit la parole d'une voix ferme et lui répondit:

— Monsieur, je suis la fille d'honnêtes gens et je suis fière de leur nom, mais je comprends que ma naissance obscure offusque la susceptibilité de ceux qui appartiennent à une autre classe que celle dont je suis sortie. Mme de Champmortain a voulu me faire comprendre que je n'étais pas à ma place chez elle.

— Madame de Monrion est partout à sa place; celle que j'appelle ma nièce a droit d'être partout accueillie avec égards, repartit le marquis.

— Vous voyez, monsieur, qu'il n'en est plus ainsi.

— Vous ne me dites pas la vérité, Julie, dit M. de Montaleu. Vous êtes venue dans ce pays, il y a six mois, et la maison de M. de Rudesgens vous a été ouverte avec empressement. Mme de Champmortain vous a reçue à Paris comme une amie, et elle vous traitait de même, il y a quelques jours. Ce changement a eu lieu depuis la nuit qu'elle a passée ici. Vous savez comment elle est partie, malgré vos instantes prières pour la retenir... Auriez-vous par hasard manqué d'égards envers elle?...

— Non, monsieur.

— Je sais que cela n'a point été dans vos intentions; mais, peut-être, peu accoutumée à certaines susceptibilités d'un monde que vous ne connaissez pas entièrement, peut-être avez-vous pu blesser Mme de Champmortain?

— Vous voyez, monsieur, dit Julie avec un sourire triste, que c'est moi qui dois probablement avoir tort: le mieux est donc que je renonce à ce monde, pour lequel je ne suis point faite...

— Vous n'êtes pas calme, Julie, et vous me répondez avec amertume. Il s'agit peut-être d'un enfantillage... dites-moi tout. Rappelez-vous s'il s'est passé, ou s'il a été dit quelque chose de peu convenable entre vous et Mme de Champmortain?

— Si quelque chose de peu convenable a été dit entre moi et Mme de Champmortain, fit Julie avec fermeté, j'aime mieux l'oublier que m'en souvenir.

— Vous me causez un véritable chagrin, Julie; vous ne m'avez pas habitué à vous trouver si froide et, je puis le dire, si hautaine. Je vous demande quelques renseignemens qui puissent m'aider dans l'explication que je veux avoir; ces renseignemens, vous me les refusez...

Puisque vous avez prononcé le mot, monsieur le marquis, je l'accepte... Vous avez raison... ces renseignemens, je vous les refuse.

M. de Montaleu parut fort irrité.

— N'oubliez pas, s'écria-t-il, que vous portez un nom qui a été celui de ma sœur, et que si je suis prêt à le défendre en vous contre toute injure, c'est parce que je suppose que vous ne l'exposerez à aucun reproche.

— Ce nom, monsieur, dit Julie, vous savez comment je l'ai reçu. Ç'a été comme réparation, et cependant, quelque fût le crime qui m'a forcée à l'accepter, je suis convaincue que celui qui me l'a donné sur son lit de mort l'eût fait respecter en moi, s'il eût vécu. C'est parce que j'ai cette conviction, c'est parce que je respecte ce nom que je ne veux pas le laisser exposé à des outrages odieux, et que je veux quitter ce pays.

— Julie, Julie, dit M. de Montaleu, surpris de la fermeté de cette résolution, c'est me dire que je suis incapable de vous protéger.

— Non, certes, monsieur, reprit Julie avec une douceur inexorable, mais c'est refuser de vous engager dans une lutte qu'il vous serait difficile de soutenir pour moi, puisque je suis décidée à la déserter.

— C'est aussi me dire que vous voulez me quitter, dit M. de Montaleu d'une voix plus émue qu'il ne l'eût peut-être voulu.

— Ne me dites pas cela, repartit Julie, vous me rendriez trop douloureuse une résolution sage, et qui vous sauvera, je l'espère, plus de chagrins dans l'avenir qu'elle ne vous causera de déplaisir dans le présent.

— Mais quelle est la cause de cette résolution?

— Il est inutile que je vous la dise, reprit Mme de Monrion.

— En vérité, ceci est étrange, reprit M. de Montaleu vivement blessé. Je vous ai appelée auprès de moi comme ma fille, et ne pouvant vous en donner le nom, j'ai voulu vous en assurer les droits...

— Oh! monsieur, monsieur, s'écria vivement Julie, ne persistez pas dans cette pensée! ne me faites pas, je vous en supplie, des ennemis qui ne me pardonneraient pas vos bienfaits.

— Qu'est-ce à dire, Julie, accusez-vous mon neveu Hector?

— Non, certes, monsieur.

— Cependant, lui seul peut avoir à se plaindre de mes résolutions à votre égard, et ses motifs de plainte auraient pu disparaître aisément, si vous aviez consenti à me laisser répondre favorablement à la demande qu'il m'a adressée.

— Veuillez me pardonner, monsieur, de vous rappeler que vous-même n'avez pas pour

M. Hector de Montaleu une considération excessive.

— Je connais ses défauts, ce sont ceux d'une nature violente, d'une éducation grossière et d'une vie peut-être un peu rustique; mais Hector est un honnête homme, il a un grand nom, il est jeune, brave, et ses prétentions n'ont rien que de raisonnable. Du reste, je ne lui ai point encore formellement répondu. Ecoutez-moi, Julie, j'ai beaucoup réfléchi à ce sujet, je comprends que votre délicatesse s'effarouche de la recherche d'Hector, mais d'un autre côté ce mariage concilierait beaucoup d'intérêts.

— Ce mariage est impossible, monsieur, dit Julie, avec un douloureux effort.

— Impossible...

— Pardonnez-moi, monsieur, dit Julie avec une vive agitation; vous avez été mon ami, mon protecteur, vous avez voulu remplacer les parens que j'ai perdus dans un funeste événement. Croyez, croyez, monsieur, que jamais reconnaissance ne fut plus sincère et plus profonde que la mienne; mais lorsque je suis convaincue que ma présence chez vous peut devenir un sujet de malheurs dont vous aurez peut-être à souffrir autant que moi, croyez, mon noble ami, que j'aurai le courage d'une séparation qui me brise le cœur, mais qui est nécessaire... il faut que je parte...

— Et que deviendrez-vous seule au monde, sans amis, sans parens?...

— J'ai un frère, monsieur.

— Un étourdi, sans tenue, sans consistance; un enfant, d'ailleurs.

— Le malheur vieillit vite, monsieur, et la dignité dont mon frère manque aujourd'hui viendra avec la nécessité de protéger sa sœur.

— Il y a quelque chose d'extraordinaire dans tout ceci, et je pensais mériter que vous me le disiez, repartit amèrement M. de Montaleu.

Julie, qui jusque-là avait conservé une fermeté pénible mais inébranlable, ne put contenir plus long-temps le désespoir qu'elle avait long-temps comprimé. Ses larmes, refoulées dans son cœur, remontèrent violemment à ses yeux avec des gémissemens et des sanglots, et elle s'écria:

— Laissez-moi partir, monsieur... Je vous en supplie; ne me faites pas vous dire d'où m'est venue l'insolence de Mme de Champmortain...

— Elle avait donc une raison!... s'écria vivement le marquis.

A ce moment, la cloche du château annonça l'arrivée de plusieurs étrangers, et l'on vint avertir M. de Montaleu que M. de Rudesgens, accompagné de Champmortain et de Brias, demandait à le voir.

— Attendez-moi, Julie dit-il, nous ne pouvons nous séparer ainsi... Vous ne partirez pas sans m'avoir revu.

— Cela vaudrait peut-être mieux, dit Mme de Monrion avec amertume.

— Songez que partir en ce moment serait accepter comme juste l'indigne outrage qu'on vous a fait hier.

M. de Montaleu sortit. Julie le regarda s'éloigner avec une colère douloureuse; mais tout à coup elle parut se raffermir dans la résolution qu'elle avait prise, et elle s'écria:

— Oui, je partirai... mais je ne ferai pas comme eux, je n'abandonnerai pas les faibles et les orphelins.

Aussitôt elle s'enveloppa d'une mante, prit une bourse dans son secrétaire et quitta immédiatement le château sans prévenir personne de sa sortie.

XII.

RÉVÉLATIONS.

Lorsque M. Montaleu entra dans le salon, il salua froidement ceux qui l'attendaient. Champmortain et Brias avaient un air cérémonieux et solennel, et M. de Rudesgens lui-même faisait tous ses efforts pour paraître d'une gravité austère.

— Je n'attendais que vous, monsieur de Champmortain, dit Montaleu; mais je suis charmé que M. de Rudesgens et M. de Brias aient bien voulu vous accompagner.

— Nous avons tous pensé, dit Champmortain, qu'il valait mieux que l'explication que vous m'avez demandée passât par la bouche du plus ancien et du plus sincère de vos amis. Ce que M. de Rudesgens va vous dire expliquera la présence de Brias qui a dû plus qu'un autre s'étonner de la conduite de Mme de Champmortain, puisqu'il donnait la main à Mme de Monrion. Votre neveu Hector de Montaleu devait également assister à cette explication; mais il s'y est refusé et nous avons compris ses scrupules. On aurait pu mal interpréter sa présence dans une pareille affaire; on aurait pu lui supposer des vues intéressées; il s'est abstenu, et vous penserez, comme nous, qu'il a bien fait.

— C'est ce dont je jugerai mieux, quand j'aurai entendu ce que Rudesgens a à me dire. Parlez, mon ami, je vous écoute, ajouta M. de Montaleu en faisant signe à ses visiteurs de s'asseoir.

On prit place, et M. de Rudesgens, après s'être un moment balancé sur son fauteuil, avoir toussé et pris haleine, commença d'un ton cavalier et où perçait un vif contentement de ce qu'il allait dire:

— Ecoutez, Montaleu, quoique je vous parle devant mon gendre, dont je ne voudrais pas ébranler les principes conjugaux; quoique je parle aussi devant M. de Brias, un jeune homme qui doit croire à l'impeccabilité des cheveux gris, il faut cependant que je vous rappelle que

nous avons été... jeunes, que nous n'avons pas toujours été... sages, témoin certaine aventure de Cologne...

M. de Montaleu fronça le sourcil et repartit d'une voix sévère:

— Quelques souvenirs de ma jeunesse ont pu me laisser des regrets, mais aucun ne m'a laissé de remords.

— Vous le croyez ainsi, et je ne recommencerai pas une discussion qui a failli nous brouiller, il y a trente ans.

— D'ailleurs, dit gravement M. de Montaleu, je ne vois pas que ces souvenirs aient le moindre rapport avec l'affaire qui vous amène ici.

— Pardonnez-moi, mon ami; il était nécessaire de vous rappeler peut-être que les esprits les plus fermes ont eu leurs passions et leurs erreurs. Or, reprit-il avec une adorable fatuité, heureux ceux qui ont la liberté de continuer ces passions tant que le cœur les entraîne!

— Pardon, dit M. de Montaleu sèchement, mais je ne pense pas que vous soyez venu ici seulement pour faire une exposition de principes de morale plus ou moins commode. Je vous prie de venir au fait, et pour éviter toutes circonlocutions inutiles, je vous demande instamment de me dire les motifs de la conduite plus qu'extraordinaire de Mme de Champmortain à l'égard de Mme de Monrion; nous sommes de vieux amis, Rudesgens, je sais tout entendre quand c'est un homme d'honneur qui me parle clairement; mais je ne suis pas homme à tout supporter, même d'un ami, quand il n'ose m'avouer les motifs de sa conduite ou de la conduite des siens.

— C'est que c'est là le difficile, fit M. de Rudesgens en se trémoussant sur son siége .. Allons, Montaleu, vous devez en avoir quelque idée; devinez un peu. On sait tout, que diable!... Voilà la vérité; on sait tout.

— Monsieur de Champmortain, dit le marquis avec impatience, pouvez-vous être plus explicite que M. de Rudesgens? J'avoue que je deviens tout à fait inintelligent.

— Et j'avoue, repartit Champmortain, qu'il me serait pénible de dire certaines choses à un homme que sa longue amitié avec ma famille m'a appris à respecter...

— Je m'adresserai donc à vous, monsieur de Brias, reprit M. de Montaleu de plus en plus étonné; nous nous connaisons assez peu intimement pour que vous ne redoutiez pas de me parler.

— Pardon, dit Brias d'un ton pénétré, je n'ai pu refuser ni ma présence ni mon témoignage à la justification de Mme de Champmortain, mais il est des questions si délicates que c'est à peine si je me crois le droit de les connaître, et que je ne me crois pas le droit de les aborder.

— Messieurs, prenons garde, dit M. de Montaleu avec hauteur; tant de ménagemens peuvent devenir une injure... Qu'est-ce donc qui s'est passé, qu'on hésite à me le dire? Quoi que ce soit, cette hésitation n'est pas admissible, à moins que vous ne pensiez que j'aie autorisé ce qui s'est fait... ou que j'en sois le complice... sinon même l'auteur?

— Nous approchons de la vérité, dit M. de Rudesgens en jouant avec ses manchettes; puis il s'accouda sur ses genoux, et de l'air le plus fin, les yeux à demi clos, le sourire aux lèvres, il reprit: — Voyons, Montaleu, permettez-moi de vous faire certaines questions et de vous rappeler certaines dates. Vous êtes arrivé ici l'année dernière, vers la fin de la saison?

— Dans les premiers jours d'octobre, en effet.

— Mme de Monrion était encore en deuil, nos relations avec elle se bornèrent à quelques visites réciproques.

— Je sais parfaitement tout cela. Julie était souffrante, et le souvenir de l'affreuse mort de ses parens la poursuivait encore.

— Elle était souffrante, répondit M. de Rudesgens, c'est très bien... Vous savez que vers le milieu d'octobre, vous fîtes une absence pour aller jusqu'à Nevers.... Cette absence dura une semaine, je crois?

— Dix jours, en effet, tout le temps que durèrent les élections du conseil-général, d'où je voulais écarter Montéclain qui se présentait, ce à quoi j'ai réussi.

— Savez-vous que pendant ce temps Mme de Monrion ait fait un voyage à Issoudun?

— Elle y allait pour régler quelques affaires avec celui qui a acheté la maison de son père. J'étais si bien informé de ce voyage que je suis allé la chercher à Issoudun.

— Et comment l'y avez-vous trouvée?...

M. de Montaleu s'arrêta comme frappé d'une circonstance qui lui revenait en mémoire, mais à laquelle il n'avait pas pris garde à l'époque où elle s'était présentée.

— Je ne l'y pas trouvée, répondit-il en examinant M. de Rudesgens; car la veille de mon arrivée elle en était partie précipitamment.

— Eh bien! mon cher Montaleu, dit M. de Rudesgens, le jour même de votre inutile voyage à Issoudun, une jeune femme arrivait, à la nuit tombante, dans le hameau de Saint-Faron, vous savez, ce petit endroit perdu dans les rochers et les bois, à une lieue d'ici.

— Eh bien?

— Eh bien, cette jeune femme remettait à une paysanne du hameau un bel enfant nouveau-né de deux jours, avec un extrait de naissance qui ne lui donnait que le nom de Jules, et le déclarait né de parens inconnus.

M. de Montaleu écoutait d'un air fort étonné.

— Quel rapport tout cela peut-il avoir avec Mme de Monrion? dit-il enfin.

— Cette jeune femme, continua M. de Rudesgens, remettait en même temps à cette

paysanne une somme de cinq cents francs en or pour les mois de nourrice de cet enfant. Huit jours après, elle revenait le revoir et l'embrassait en se plaignant d'être obligée de l'abandonner, car elle partait et quittait le pays. C'était vers la fin d'octobre.

— M. de Montaleu tressaillit.

— L'époque à laquelle nous sommes partis, s'écria-t-il.

M. de Rudesgens poursuivit :

— Cette femme inconnue n'oublia pas cependant cet enfant; des vêtemens, des cadeaux et de l'argent furent envoyés de Paris à la nourrice; puis le beau temps revint, et avec lui la présence de la femme inconnue... Enfin, depuis... un mois... les visites se sont succédé à peu de jours d'intervalle au hameau de Saint-Faron, et la belle et jeune femme paraît ravie de la santé de ce cher enfant.

— Et cette jeune et belle femme ? dit M. de Montaleu d'une voix altérée par la colère et la surprise.

— C'est Mme de Monrion, dit M. de Rudesgens en baissant la tête.

M. de Montaleu jeta un regard presqu'égaré sur Brias et Champmortain, qui s'inclinèrent sans prononcer une parole.

— Impossible ! s'écria M. de Montaleu, impossible... on vous a menti...

— Votre douleur et votre étonnement vous justifient, à mes yeux du moins, dit M. de Rudesgens; car je dois vous l'avouer, mon cher Montaleu, la concordance de votre absence et de celle de Mme de Monrion avait fait croire à certaines gens que vous aviez fait semblant d'aller d'un côté pendant que Mme de Monrion allait d'un autre pour vous retrouver au lieu et à l'heure où devait naître ce fruit d'une faiblesse dont l'excuse est, pour vous, dans la beauté de Mme de Monrion, et, pour elle, dans l'espoir de s'assurer l'un des plus riches héritages du pays.

— Je rêve, je rêve, je rêve ! répétait M. de Montaleu.

Puis il se leva et reprit vivement :

— Et voilà trois gentilshommes, gens de cœur, gens d'esprit, qui osent se faire les émissaires de pareilles calomnies ! Et, dites-moi, Rudesgens, dites-moi, messieurs, qui vous a appris toutes ces belles choses ?

— La nourrice elle-même, dit M. de Rudesgens.

— La nourrice ! répéta le marquis; comment, vous avez vu cette femme ?

— Quoique ma fille, qui tenait tous ces détails d'une personne bien informée, nous les eût révélés hier, lorsque mon gendre lui demanda compte de sa conduite envers Mme de Monrion, nous n'eussions pas osé vous redire de pareilles choses, si nous n'avions eu des preuves de ce que nous devions avancer.

— Des preuves ? répéta encore le marquis de Montaleu...

— Oui, continua M. de Rudesgens, des preuves : M. de Champmortain, M. de Brias, votre neveu et moi, qui étions présens hier à l'explication de Sylvie, nous nous sommes transportés, au sortir du bal, chez la paysanne en question. Elle s'appelle Jeanne Dromery, c'est la femme d'un bûcheron du hameau de Saint-Faron, sa maison est située à quelque distance du village, au milieu de la forêt. Nous nous sommes présentés chez elle, et nous l'avons questionnée. Il faut vous le dire, Montaleu, elle a confirmé tous les détails que je viens de vous rapporter. Depuis six mois, nulle autre femme que celle qui a apporté l'enfant n'est venue le visiter. Nulle autre personne ne s'en est informée. Alors je lui ai demandé si elle connaissait le nom de cette dame. Cette question a paru la troubler. Vivement pressée par nous, elle a fini par nous avouer que cette dame lui avait dit s'appeler Mme Thoré...

— C'est le nom de sa famille, en effet, dit le marquis avec épouvante, mais il n'est pas tellement rare qu'il ne puisse être celui d'une autre...

— M. de Brias nous a fait faire cette réflexion, reprit M. de Rudesgens; nous avons pressé la nourrice pour savoir si elle ne connaissait pas cette dame sous un autre nom... alors, elle a fini par nous avouer que, curieuse de la connaître, elle l'avait suivie jusqu'à la porte de votre parc, qu'elle l'y avait vue entrer après avoir été saluée par un garde qui passait.

— Eh ! alors... fit le marquis, dont la voix tremblait...

— Alors, reprit M. de Rudesgens, la nourrice aborda le garde et lui demanda quelle était la belle dame qui venait d'entrer dans le parc.

— Et il lui a répondu ? fit M. de Montaleu, tellement agité que c'est à peine s'il pouvait se faire entendre.

— Que c'était la comtesse de Monrion, repartit encore M. de Rudesgens.

Le vieux marquis baissa la tête, comme écrasé par cette foudroyante nouvelle... Mais après un moment de ce silence douloureux et solennel, il se releva vivement.

— Messieurs, dit-il avec colère, il faut que je voie cette femme... il faut que vous me suiviez : il y a quelque infâme complot dans tout ceci. Ne le pensez-vous pas, monsieur de Champmortain ? ajouta-t-il d'un ton plein de sarcasme.

— Je ne sais autre chose que ce que vous a dit M. de Rudesgens, repartit Champmortain embarrassé.

— Et vous, monsieur de Brias ? dit le marquis.

— Croyez, monsieur, que je regrette vivement d'avoir été mêlé à tout ceci. Le seul rôle qui m'y convienne, c'est de garder un si-

lence absolu sur tout ce qui se passe, et ce silence, je vous le promets.

XIII.

CIRCONSTANCES AGGRAVANTES.

Quelques minutes après, M. de Montaleu, le vieux Rudesgens, Brias et Champmortain, étaient en voiture pour se rendre au village de Saint-Faron, ou plutôt jusqu'au carrefour où la route, s'enfonçant à travers les rochers, cessait d'être carrossable. M. de Rudesgens était monté dans le coupé de M. de Montaleu; Brias et Champmortain les suivaient en phaéton.

— Un mot, Rudesgens, dit M. de Montaleu, dès qu'ils furent seuls, et que ce mot soit le dernier sur une affaire dont il m'est odieux d'entendre parler.

— Je comprends que la conduite de Mme de Monrion vous affecte vivement.

— Il ne s'agit point de Mme de Monrion, mais de cette affaire de Cologne, que vous êtes venu si maladroitement me jeter à la face.

— Pardon, mon cher marquis, dit M. de Rudesgens, mais, sur mon âme, si je vous ai rappelé le passé, c'est que je vous croyais l'auteur du méfait d'aujourd'hui. Vous avez été sage, Montaleu ; vous avez fui le mariage, vous pouvez papillonner comme autrefois, comme au temps de Sophie...

— Rudesgens, vous savez quelle a été mon irrévocable détermination vis-à-vis de cette femme indigne. Par grâce, n'en parlons plus.

— Soit, gardez votre opinion, je garde la mienne ; je suis sûr que Sophie était innocente... Ceci vous fâche, n'en parlons plus... Ah ça, que pensez-vous de Mme de Monrion ?

— Je dis que c'est impossible, que cela ne se peut pas. Julie est libre... elle peut épouser qui elle voudra... Non, ce n'est pas vrai ; il y a là un complot infâme ou une erreur déplorable.

— Tâchez d'y voir plus clair que nous, je le désire.

— Mais, quel serait le malheureux ?...

— Le malheureux ! dit M. de Rudesgens en caressant amoureusement ses rares cheveux ; l'épithète est injuste... Ce n'est pas celle que je vous appliquais... quand je pensais que...

— C'eût été la dernière des infamies.

— Et le plus charmant des triomphes, reprit M. de Rudesgens. Ah ! c'est bien la plus adorable personne...

Le marquis haussa les épaules.

— Et dire, continua M. de Rudesgens, que c'est peut-être la seule femme à laquelle je n'ai jamais adressé un mot d'amour... Je la regardais comme une sainte... Ah ! mon cher, le respect pour les femmes est toujours une duperie, on ne m'y reprendra plus.

Pendant que le vénérable zéphir continuait à débiter ses gothiques fatuités à M. de Montaleu, qui ne l'écoutait plus, Champmortain et Brias voyageaient l'un près de l'autre dans le plus profond silence. Ils étaient également tristes et préoccupés. Champmortain voyait avec épouvante le trouble que la seule apparition de Léona avait apporté dans sa maison, et il en était d'autant plus mécontent qu'il ne pouvait accuser que lui de ce malheur. Brias réfléchissait à la terrible position où il se trouvait, ainsi que Sylvie. En effet, Léona était la confidente de leurs amours; elle pouvait donc les perdre tous deux le jour où ce crime serait nécessaire à sa vengeance. Sans que rien lui en donnât la certitude, Brias avait la conviction de l'innocence de Julie, et cependant il n'avait pas osé, il n'osait pas la défendre, car il devait craindre que Mme de Champmortain n'eût à souffrir du moindre effort qu'il ferait pour justifier la comtesse.

Champmortain fut le premier à rompre le silence.

— C'est là une sotte affaire, Brias, lui dit-il.

— Bien triste, repartit Brias.

— Savez-vous qui a donné ces détails à ma femme ?

— Ne vous l'a-t-elle point dit ?

— Elle s'y est absolument refusée; mais vous, je suis sûr que vous savez quelque chose. Vous n'êtes pour rien dans tout ceci, et cependant vous en êtes plus affligé qu'aucun de nous.

— Tenez, dit Brias avec impatience, je voudrais être à mille lieues de ce pays.

Tout en causant ainsi, ils arrivaient à la partie du bois où il leur fallait quitter leurs voitures ; ils s'engagèrent alors dans d'étroits sentiers et continuèrent leur route à pied.

Frappé par la terrible révélation qui venait de lui être faite, M. de Montaleu avait d'abord plié la tête sous cette cruelle accumulation de circonstances ; mais peu à peu il s'était remis de cette première alarme, et il était convaincu que les renseignements qu'il allait trouver à Saint-Pharon expliqueraient toute cette calomnie ; ils n'étaient plus qu'à quelques pas de la demeure de Jeanne Dromery, lorsque le marquis s'arrêta tout à coup en reconnaissant Mme de Monrion qui franchissait le seuil de la chaumière, et qui s'éloigna rapidement. Brias et Champmortain furent obligés de le soutenir.

— Oh ! la malheureuse ! murmura M. de Montaleu.

Et une larme qui vint mouiller sa paupière, montra combien était sincère et profonde la tendresse qu'il avait pour Julie.

— A qui croire, maintenant ? ajouta-t-il d'une voix etouffée.

Il y avait tant de désespoir dans ce noble vieillard, que Brias, en qui le remords de ce qui se passait parlait plus haut que dans le

cœur de ses compagnons, oublia la prudence qu'il s'était imposée et dit à M. de Montaleu :

— Entrez, monsieur, entrez, peut-être découvrirez-vous que tout ceci est une calomnie ou une erreur fatale.

— Non, dit M. de Montaleu avec un accent désespéré, non. Vous avez vu cette femme, et elle vous a dit que Mme de Monrion...

— Devait être la mère de cet enfant qu'elle seule venait voir. Mais entrez...

— Non, reprit encore le marquis. J'ai trop oublié que je n'ai aucun droit sur Mme de Monrion. Ce n'est plus pour moi qu'une étrangère, et dès lors tout ce que je ferais pour apprendre son secret ne serait plus qu'un vil espionnage... Je n'ai plus rien à faire ici...

Comme M. de Montaleu prononçait ces paroles, un rire âcre et sardonique se fit entendre à quelques pas de lui, dans un bouquet d'arbres. Tous se retournèrent et restèrent fort surpris de voir Montéclain, en costume de cheval, et qui s'avança vers eux en continuant à rire : il salua amicalement Brias, Champmortain et M. de Rudesgens, et fit à M. de Montaleu une inclination de tête, qui était plutôt une impertinence qu'une salutation.

— Que faisiez-vous là ? lui dit Brias.

— J'admirais, répondit Montéclain en riant, j'admirais la logique de M. de Montaleu, qui ne veut pas aller interroger cette femme, quand cela pourrait justifier sa nièce, et qu'il a accepté les révélations qui la condamnent.

— Monsieur de Montéclain, fit M. de Montaleu avec hauteur, vous oubliez à qui vous parlez.

— A mon plus mortel ennemi, je ne l'oublie pas, à celui qui a pris à tâche de me peindre comme un misérable débauché dans une publique assemblée d'électeurs ; à celui qui s'est fait un point d'honneur de me faire échouer dans toutes les routes où peut me pousser mon ambition ; non, monsieur de Montaleu, je n'oublie pas à qui je parle, je m'en souviens trop bien, au contraire, pour ne pas profiter de toute circonstance où je pourrai vous rendre une partie du mal que vous m'avez fait.

— Et ne pouvant vous attaquer à moi, repartit M. de Montaleu furieux, vous voulez frapper une femme.

Rien ne peut peindre l'indicible mépris avec lequel Montéclain regarda M. de Montaleu... Il haussa les épaules et lui tourna le dos en se dirigeant vers la chaumière que venait de quitter Mme de Monrion.

— Où allez-vous ? s'écria M. de Montaleu.

— Chez cette femme; j'y ai affaire, moi, repartit Montéclain dédaigneusement.

Aussitôt il s'éloigna rapidement. MM. de Rudesgens, Brias, Champmortain se regardèrent d'un air stupéfait, et M. de Montaleu murmura d'une voix sourde :

— Non, je n'entrerai pas là... Mais il faut que je voie Julie.

Il s'éloigna à son tour, et ses amis le suivirent.

XIV.

UN GRAND PROJET.

Le féroce Hector de Montaleu était rentré chez lui après le bal, et, contre sa coutume, il ne s'était point endormi de ce sommeil pesant qui est l'heureux partage des brutes et des gens sanguins qui boivent beaucoup; il avait passé le reste de la nuit à se promener. Un grand dessein agitait sa pensée. Hector n'était point accoutumé à l'exercice pénible de réfléchir, de combiner les diverses chances d'un projet, d'en prévoir les obstacles, de trouver les meilleurs moyens de les tourner ou de les briser. Quand ses passions brutales s'allumaient, il marchait au but qu'elles lui désignaient, sans qu'il s'occupât des conséquences. Il était noble, il était riche, il était fort, et il se disait qu'après tout il en serait quitte pour payer le silence de ceux qui auraient à se plaindre, si c'était de la canaille, et pour tuer dans un duel ceux qui trouveraient à redire à ses actions, s'ils valaient quelque chose. Mais il paraît que, cette fois, cette suprême solution de tous les embarras où il pourrait se trouver n'était pas admissible. En effet, il s'agissait pour Hector d'accomplir quelque chose d'adroit, de triomphant, et qui devait le poser en héros. Pour expliquer comment la pensée d'un pareil projet lui était venue, et comment il était parvenu à l'élucider dans son épais cerveau, il faudrait presque raconter des travaux d'Hercule.

Supposez un homme qui, par hasard et au milieu d'une tourmente, a découvert la naissance d'un filon d'argent dans une montagne de sable. Il creuse avec activité, travaille, sue et aperçoit tout à coup la direction du filon ; mais tout aussitôt le sable s'éboule et détruit le travail laborieusement accompli. Notre homme se remet à l'ouvrage et arrive dix fois au même résultat, et dix fois le voit détruit par le même accident.

Voilà à peu près ce qui était arrivé à Hector.

Comme on a pu le lire dans la lettre que Montéclain avait écrite à Villon, il avait assisté au petit conciliabule qui s'était tenu dans le boudoir de Mme de Champmortain... C'est là que Sylvie, armée, depuis la veille, par Léona, des renseignements étranges que M. de Rudesgens répéta le lendemain à M. de Montaleu, c'est là, disons-nous, que Sylvie raconta l'histoire fort extraordinaire de l'enfant confié par Mme de Monrion à la paysanne de Saint-Faron.

Montaleu avait d'abord écouté tous ces détails et leurs dates les yeux béants et stupéfaits, et plus d'une fois une espèce de grognement

sourd et étouffé avait témoigné de l'intérêt qu'il prenait à cette histoire. Peut-être même l'eût-il interrompue à plusieurs reprises si, pendant qu'il cherchait dans son épaisse intelligence, et qu'il entrouvrait sa pesante mâchoire, des intelligences plus actives et des langues plus prêtes n'eussent pris la parole. Toujours est-il qu'il laissa aller le récit jusqu'au bout. Il quitta donc le boudoir sans avoir prononcé une parole et tout bouleversé par cette révélation. Ce fut au milieu de cette tourmente morale qu'une lueur d'idée se montra à Hector. Il se dit aussi qu'il pouvait tirer un grand profit de cette révélation. Un autre, dans sa position, eût vu en dix secondes comment il fallait s'y prendre: il fallut plus de dix heures à Hector pour déblayer cette pensée de l'épaisse confusion qui régnait dans cet esprit de pâte ferme. Mais il avait entrevu que les trois cent mille livres de rente de son oncle pouvaient lui revenir, et un pareil filon valait la peine que le vigoureux vicomte remuât des montagnes pour s'en emparer. Il y mit donc tant de persévérance, qu'il finit par voir clair dans son projet, et par se tracer une marche à suivre pour atteindre le but.

Comme on le verra, si le plan avait été laborieusement combiné, il ne manquait ni d'audace, ni d'adresse. Seulement, un obstacle pouvait l'entraver dès les premiers pas. Peut-être cet obstacle n'existait-il pas. C'est ce dont Hector voulut s'assurer. Il monta à l'étage le plus élevé de son château, ajusta d'une certaine façon les persiennes de quelques croisées, en ouvrit une, laissa pendre en dehors un long rideau rouge, et ne redescendit qu'après avoir vu un signal à peu près semblable lui répondre qu'il avait été compris à la ferme de Lavordan. Quelques minutes après, Brias, Champmortain et M. de Rudesgens vinrent le chercher pour être présent à l'interrogatoire qu'on voulait faire subir à Jeanne Dromery. Il assista à l'interrogatoire comme il avait assisté au récit de la veille, sans s'en mêler autrement que par l'attention qu'il y prêta.

Une seule parole lui était échappée, parole d'une portée immense, si elle eût été recueillie par des esprits plus attentifs que ceux qui procédaient à cet interrogatoire et qui pressaient la nourrice de questions confuses. Hector dit tout bas à Jeanne:

— Jamais aucune autre femme n'est venue voir cet enfant?

— Jamais, lui répondit la nourrice.

Hector poussa un soupir de bufle et son visage roussi s'épanouit de satisfaction.

Les interrogateurs partirent, et nous avons dit par leur bouche sous quel prétexte délicat Hector avait refusé de les accompagner chez son oncle. Il est écrit quelque part que tout acteur, si mauvais qu'il soit, a toujours un rôle ou une minute où il est sublime; de même, il y a dans la vie du plus grand rustre et du plus gros imbécile, un moment où il a toutes les ressources, toute la présence d'esprit d'un homme de génie: ce jour-là était celui d'Hector.

Donc, pendant que Brias, Champmortain et M. de Rudesgens allaient raconter à M. de Montaleu le résultat de leur visite à Saint-Faron, Hector prenait un sentier de la forêt et se dirigeait du côté de la ferme, où son signal avait été si bien compris.

On se souvient que c'était dans cette ferme et chez Bricord que logeait le colonel Thomas Rien. Le reste de nuit que lui avait laissé le bal avait été fort agité, comme celui de tous nos personnages. Il s'était habillé de fort bonne heure, et, au moment de sortir, il avait emmené à deux pas de la maison son fidèle spahis, Aly-Muley.

Celui-ci était un garçon de Pézenas, dont le vrai nom était si ridicule que nous ne pouvons l'écrire. Ce nom signifie poltron en langage moins énergique que celui des soldats, et il avait attiré une foule de plaisanteries fâcheuses et de querelles à celui qui le portait. Il en était résulté que le Gascon avait juré de prendre le nom du premier Arabe qu'il tuerait: un jour donc qu'il en tenait un sous son sabre, il lui demanda son nom; le malheureux voulut obéir, mais il n'avait pas fini, que le Gascon l'avait achevé. De la longue kyrielle de noms que le mahométan commençait à lui débiter, il n'avait retenu qu'Aly; le reste avait été coupé d'un grand coup de sabre.

Les camarades d'Aly continuant à le plaisanter, lui persuadèrent que ce n'était qu'un nom de baptême, et alors il jura d'y ajouter le nom de famille du premier prisonnier qu'il ferait. Or, un jour, le nouvel Aly s'étant acharné dans une razzia à poursuivre un Arabe qui chassait des bestiaux devant lui, se trouva engagé si avant, qu'il fut très heureux de s'échapper après avoir remplacé son cheval qui avait été tué, par un mulet dont il s'empara. Ses camarades ne manquèrent point de le féliciter de sa capture, et, se rappelant la promesse qu'il avait faite, lui donnèrent le nom de son prisonnier, de façon que notre Gascon, changeant légèrement l'ortographe de son second sobriquet, s'appela désormais Aly-Muley. Ce fut ce personnage avec lequel nous n'avons encore fait qu'une très légère connaissance, que le colonel Thomas Rien appela près de lui.

— Tu sais ce que je t'ai recommandé, lui dit le colonel; je veux savoir quelles sont les moindres démarches de M. Hector de Montaleu... Voici l'heure où il a coutume de sortir de chez lui; tu devrais être déjà à ton poste.

— Faites-vous tranquille, colonel, répondit Aly-Muley avec un accent plein de grasseiement et de finales sonores et en parlant du côté de la bouche qui n'était pas occupé par sa pipe turque: j'ai l'œil sur le baromètre des

marches et des contremarches de M. Hector de Montaleu.

— Que veux-tu dire par cette expression de baromètre ?

— C'était peut-être thermomètre qu'il fallait dire : ne vous inquiétez pas, colonel, j'y ai l'œil

— Est-il donc ici ?

— Non point.

— Tu sais donc qu'il est chez lui ?

— Pas davantage.

— Et c'est ainsi que tu fais ce que je t'ai recommandé ?...

— Ne vous faites point de souci, colonel, je sais mon affaire. Il ne m'a fallu que ces trois jours que j'ai passés dans ce pays pour connaître les habitudes de la bête. Tant que la bourgeoise de la maison est tranquille ici, c'est que le Montaleu neveu ne fait rien que d'innocent; c'est à dire qu'il bat les broussailles, ou dépote du vin de Macon chez quelque garde. J'ai perdu deux fois sa trace, mais j'ai toujours été sûr de le retrouver, en suivant la piste de Mme Léda.

Le colonel fit un signe d'humeur et d'impatience.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? Vous m'avez dit de voir; j'ai vu. Ce n'est pas que je n'aie été tenté deux ou trois fois d'envoyer une balle dans l'œil gauche de ce vicomte; mais je ne suis pas le mari; l'article du code qui permet à Bricord de tuer celui qui... vous me comprenez, n'est pas à mon usage. J'ai donc rengaîné mon désir.

— Et tu tâcheras de rengaîner ta langue.

— Vous devez savoir, mon colonel, que je suis discret comme une sage-femme. Mais, dites-moi, je vous prie, il faut donc que tous les maris soient logés à l'enseigne du grand cerf ; car je vous dirai que, dans mes promenades solitaires, à côté des allées de cette forêt, j'ai rencontré la Mme Amab que vous avez été voir le jour de votre arrivée, se promenant avec un monsieur qui ne lui était rien, légitimement parlant ; et une autre fois, j'ai vu la femme de ce monsieur se glisser dans un fourré où l'attendait un autre monsieur que celui qui était avec la dame Amab.

— Assez, dit sèchement le colonel ; j'ai besoin de savoir ce que fait M. Hector de Montaleu, et je n'entends pas que les observations aillent au delà de mes instructions.

— Vous me dites de regarder la route que suit ce brave Nambrode, comme l'appelle M. de Brias : Je vois celui-ci ou celle-là qui passe, je ne puis pas m'en empêcher.

— C'est fort bien, mais enfin, sais-tu quels sont les projets de M. Hector de Montaleu, aujourd'hui, aujourd'hui surtout ?

— Ne vous mettez pas en alarme, colonel, la dame Léda se bichonne, se pomponne, se festonne, et regarde l'heure à chaque instant au coucou de la cuisine... Elle va me mettre sur la trace, et une fois que je tiendrai la bête au bout de mon œil, je la suivrai semelle à semelle sans qu'elle s'en doute. Hé ! n'entendez-vou pas fermer la porte ?... Juste Dieu ! c'est elle.

— Va donc !

— Pour avoir le temps, colonel... suffit que je voie de quel côté elle tourne, je lui donne dix minutes d'escarre, et quoiqu'elle ait le pied leste et la jambe fine, dans douze minutes je serai sur ses talons. Je finis ma pipe et je pars.

— Tu diras à quelqu'un de la ferme que, si tu n'étais pas de retour à cinq heures, on m'envoyât un cheval pour six heures chez Mme Amab.

— Et si ma tournée est finie à cinq heures ?

— Tu viendras toi-même.

— Je tâcherai d'être en mesure. La cuisine est bonne dans la maison Amab et Compagnie.

— Je dine ici, repartit le colonel.

Le colonel quitta la ferme pendant qu'Aly-Muley se mettait à la poursuite de Léda qui venait d'arriver à un petit carrefour où se croisaient cinq ou six longues allées. Aly-Muley, marchant à travers le bois d'un pas aussi silencieux et aussi alerte que celui du renard qui cherche sa proie, arriva à l'instant où Hector de Montaleu paraissait à l'extrémité d'une des allées qui aboutissaient au carrefour.

Léda courut, légère et joyeuse, au devant de son homérique amoureux, car il avait arboré, à la fenêtre la plus haute de son château, le signal qui disait à la trop faible Parisienne qu'il lui demandait un rendez-vous pressant. Léda, qui voyait se répandre de jour en jour, sur le visage de son Hector, cette teinte fâcheuse d'indifférence et d'ennui, qui dénote d'une façon certaine l'agonie d'un amour qui s'éteint, Léda avait espéré que cet empressement lui annonçait un retour de passion. Pauvre fille, elle avait rougi ses yeux à dévorer toutes les théories romanesques de l'amour, et, comme il arrive le plus souvent aux esprits mal dirigés, elle n'en avait laissé pousser dans son cœur que les rêveries dangereuses et coupables, comme tout terrain mal cultivé laisse les mauvaises herbes étouffer les bonnes semences. De toutes ces lectures funestes, Léda n'avait pas même extrait cette vulgaire sagesse, qui apprend que l'amour, ainsi que l'arbre le plus fort, ainsi que la plante la plus fragile, ainsi que toutes les choses de ce monde, ne reverdit point au cœur du jour où il a commencé sa période de décadence.

Léda fut donc cruellement désappointée en voyant repousser son joyeux sourire par un regard sombre et par un accueil glacé. Le cœur endolori de la pauvre femme se resserra avec une douleur de plus, et elle dit d'une voix timide :

— Pourquoi donc m'avez-vous fait demander ?

— Nous avons à causer de choses sérieuses, répondit Hector d'un ton bourru. Avez-vous la clé de la charbonnière ?

— La voici, dit Léda en tirant la clé de sa poche.

XV.

RÉCIT.

Hector pénétra silencieusement dans le bois, suivi de Léda, qui, le cœur gros de soupirs, essuyait furtivement des larmes qu'elle savait inutiles pour attendrir l'âme grossière à laquelle elle avait donné sa vie.

La cabane où ils arrivèrent bientôt, dans un épais fourré, était extérieurement une de ces cahutes moitié bois, moitié terre, que les charbonniers bâtissent pour s'abriter de la pluie et du vent pendant leurs opérations. Cependant, cette cahute misérable était plus grande que ne le sont d'ordinaire ces espèces de guérites, et elle était fermée par une porte dont la solidité et l'épaisseur étaient déguisées au dehors par des branchages chargés de leur écorce et cloués sur ses panneaux. L'intérieur contrastait complétement avec cette misérable apparence. Il était parfaitement boisé ; un plancher en madriers de chêne y était ajusté avec la précision d'un parquet, une table était posée au centre, et un divan circulaire régnait tout autour ; des jours pratiqués dans le toit conique de cette singulière construction y laissaient arriver une douce lumière à travers des vitres de couleurs diverses. C'était un vrai boudoir déguisé sous des haillons.

Ce fut là qu'Aly-Muley vit entrer Hector et Léda. Dès qu'ils furent enfermés, il s'approcha d'assez près pour coller son oreille aux murs de cette singulière retraite et s'aperçut avec le plus profond regret qu'on avait prévu le danger des écouteurs ; que les murs, si bien déguisés, sous la terre et les branchages, étaient assez épais pour ne laisser passer qu'un sourd murmure, dans lequel on distinguait à peine la différence des voix et des intonations.

Notre gascon, patient comme un Bas-Breton, choisit un endroit qui lui permettait de surveiller la porte et s'y établit à son aise en se disant :

— Ils me laisseront bien le temps de fumer une pipe.

Comme rien n'est moins intéressant qu'un écouteur qui n'entend rien, nous laisserons Aly-Muley dans sa cachette, et nous entrerons dans la cabane où Hector et Léda étaient assis l'un près de l'autre. On eût dit que le gros séducteur avait peur que les projets qu'il avait si laborieusement combinés ne fussent dérangés par ce qu'il allait apprendre, car il paraissait hésiter à prendre la parole.

— Pourquoi m'avez-vous fait venir ici ? lui dit enfin Léda.

— Dites-moi, reprit Hector en regardant sa victime d'un air menaçant, m'avez-vous tenu la parole que vous m'aviez donnée ?

— Je vous ai fait tant de sermens, repartit Léda, que je ne sais duquel vous voulez parler, mais quel qu'il soit, je puis vous répondre sûrement que je n'y ai pas manqué.

— Ainsi vous n'avez jamais été voir l'enfant ?

— Oh ! non, jamais, jamais, dit Léda avec des larmes. Je ne l'ai jamais vue l'innocente et pauvre créature, vous ne l'avez pas voulu.

— C'eût été une imprudence, Léda, on aurait cherché à expliquer l'intérêt que vous preniez à cet enfant inconnu, on aurait fini par découvrir la vérité et vous auriez été perdue.

— Ne le suis-je pas, et avec un crime de plus que celui qui m'a déshonorée, avec le crime d'une mère qui a repoussé son enfant ?

— Au diable soient vos grandes phrases, Léda ; je vous dis que nous sommes ici pour causer de choses sérieuses. Il ne s'agit ni de crime ni de déshonneur, mais d'un terrible danger qu'il faut conjurer.

— Un danger pour vous, Hector ! s'écria la pauvre femme, qui cherchait par tous les moyens à se racrocher à un amour dont les restes avaient péri dans l'enfantement des grands desseins d'Hector. Oh ! s'il faut ma vie pour vous sauver, prenez-la.

— Je ne redoute aucun danger, dit brutalement Hector. Je ne crains homme qui vive, fût-ce votre mari ; il s'agit de vous.

— De moi !...

— Oui, Léda, l'enfant est découvert, et l'on cherche à savoir à qui il appartient.

Hector se garda bien de dire à Léda à qui on l'attribuait ; il avait peur des élans de courage et de générosité qui pouvaient surgir encore de la honte où vivait cette malheureuse.

— Découvert !... s'écria Léda. En ce cas, je suis à la merci de Mme de Monrion...

— Peut-être, dit Hector. On peut la faire taire.

Léda regarda Hector ; mais elle ne put deviner sur son visage si les paroles qu'il venait de prononcer étaient une menace, ou si elles se rattachaient à des projets moins sinistres que ceux dont elle savait qu'Hector était capable.

— Et comment pourrez-vous la faire taire ? lui dit-elle.

— Je vous l'apprendrai peut-être ; mais pour que le moyen que je veux employer puisse réussir, il faudrait que je fusse exactement informé de ce qui s'est passé à cette époque.

— Que de fois j'ai voulu vous dire tout ce que j'ai souffert alors, mais toujours vous avez repoussé durement mes confidences et mes plaintes !

— Hé ! mon dieu ! dit Hector avec emportement, à quoi m'auraient servi toutes vos jéré-

miades ! A quoi bon en parler, quand tout s'était arrangé le mieux du monde, du moins je l'espère, ajouta-t-il... Mais aujourd'hui, il faut bien que je m'en occupe pour vous.

Ce dernier mot, infligé à la pauvre Léda, eût dû lui apprendre, par l'affectation qu'y mit Hector, que c'était surtout pour lui-même qu'il s'en occupait; mais la passion qui égarait la malheureuse, cherchait partout un retour de tendresse, et elle lui répondit d'un ton reconnaissant :

— Hé bien donc je vais vous faire ce récit, que vous avez tant de fois refusé d'entendre.

— Surtout, dit Hector, n'en omettez aucune circonstance.

— Vous savez que je l'ai écrit.

— Et que vous l'avez déchiré, j'espère, comme je vous l'avais ordonné, repartit Hector d'un ton de colère et d'alarme.

— Oui, je l'ai déchiré, mais je me rappellerais au besoin les moindres expressions ; le désespoir les a gravées dans mon cœur. Mais il est inutile que je vous fasse entendre les plaintes qu'il renfermait.

— Passez les plaintes, dit brusquement Hector, et arrivez au fait.

Léda poussa un sourd gémissement.

— Du reste, ajouta Hector, faites comme vous voudrez. Je suis en état de tout entendre.

Il avait raison ; tant qu'un dernier sentiment de compassion avait existé dans le cœur d'Hector pour cette infortunée, il avait repoussé ses larmes et ses plaintes ; car elles gênaient la brutale tranquillité de son grossier égoïsme ; mais à ce moment, il se sentait trop épaissement cuirassé par l'espoir avide qui l'agitait, pour ne pas rester insensible à tous les cris et à tous les reproches que pouvait contenir ce *factum* désolé.

Nous prions nos lecteurs de lire avec plus d'indulgence et surtout plus de patience qu'Hector ne mit à l'écouter, ce chapitre de ses mémoires écrit par l'infortunée Léda et récité par elle à son féroce séducteur. Quoique ce récit soit une de ces nombreuses confidences qui arrivent par la poste et sous un triple pli à tout romancier qui occupe les colonnes d'un feuilleton, on nous pardonnera d'en avoir par-ci par-là altéré le texte. En effet, nous ne nous sommes pas cru le droit de donner au public et dans toute sa naïveté un spécimen de cette littérature inconnue qui fait vendre tant de papier Weinen, et qui ajoute des sommes si importantes aux bénéfices de l'administration de M. Conte.

Voici ce récit :

« Mon mari, appelé depuis quatre mois en Bretagne pour les affaires de la succession de l'une de ses tantes, m'avait laissée seule dans sa maison. J'avais vu son absence avec plaisir, car elle me permettait de me livrer à la passion coupable que m'avait inspirée un noble gentilhomme du voisinage, réunissant tous les genres de séduction : la beauté, la fortune, la noblesse et surtout l'amour... l'amour, cette loi divine que Dieu enseigne à ses enfans pour les unir dans le sentiment unanime qui doit régénérer la société. »

Ceci était un léger reflet des doctrines fouriéristes, dont Léda s'était abreuvée dans la lecture de la *Phalange*.

Continuons :

« Ce bonheur que je goûtais sans en prévoir les affreuses conséquences, fut tout à coup troublé par un événement terrible. Je fus avertie par les lois de la nature que j'étais mère, et ces mêmes lois révélèrent à ma conscience trop tard éveillée que l'être qui devait m'appeler sa mère, n'avait pas de droits à la tendresse et au nom de celui qui était mon époux. Dans le premier moment de cette terrible découverte, je crus que j'allais devenir folle... Je voulus mourir. Mais je n'eus point le courage d'exécuter mon projet de suicide et j'allai dire mon désespoir à l'auteur de ma honte. Hélas ! celui qui me devait des consolations me reçut avec dureté... J'avais espéré sa protection ; je ne reçus de lui que d'affreux conseils... »

— Que vous auriez bien fait de suivre, dit Hector en interrompant brusquement la pauvre femme dont la voix altérée et pleine de larmes effaçait le ridicule de cette sorte de récitation. Elle baissa les yeux, garda un moment le silence, et passa une bonne partie des phrases qui rappelaient les torts de son séducteur en cette circonstance. Elle reprit enfin à une autre page, et nous ferons comme elle.

« Mon mari revint et se laissa tromper comme tous les gens de notre maison, par les soins que j'avais pris pour dissimuler mon état à tous les yeux. Ma souffrance réelle l'alarma sans rien lui faire soupçonner. Il passa deux mois à notre ferme, et lorsque les récoltes furent achevées, il repartit pour la Bretagne, où ses affaires le rappelaient. Je me trouvai donc encore seule, en face de celui sur lequel j'aurais dû compter ; mais à mesure que le terme fatal approchait, il se montrait à moi plus sombre et plus mécontent. Il me reprochait de ne pas avoir suivi ses conseils ; enfin un jour arriva où, après une scène affreuse, il osa me dire qu'il ne voulait point venir à mon aide, et il m'abandonna quelques jours avant celui où devait naître l'enfant proscrit et voué à la honte qu'il eût dû recueillir... Oh ! que de douleurs et de terribles pensées s'amassèrent dans mon âme en présence de ce lâche abandon... J'aurais dû le maudire, j'aurais dû publier partout ma honte et la sienne, mais je l'aimais, et je ne voulus sacrifier que moi. »

Hector avait laissé passer sans l'interrompre cette accusation contre la bassesse et la dureté de sa conduite. C'est que Léda approchait du moment où ce récit devait prendre un intérêt

véritable pour lui, en vue de l'accomplissement de ses projets. Le misérable écoutait Léda comme s'il eût lu la gazette. Elle s'était arrêtée, car si son esprit, faussé par une vanité moins rare qu'on ne pense, lui faisait attacher du prix à ce récit tel qu'elle l'avait composé, l'émotion qu'elle éprouvait en le répétant était vraie et puissante.

— Continuez, reprit Hector d'une voix encourageante.

Léda se trompa à cet accent moins brutal et reprit avec plus de vivacité :

« Je sentais que le moment fatal de ma délivrance et de ma honte approchait. J'écrivis à mon mari une lettre où je lui faisais l'aveu de ma faute, et où je lui annonçais ma résolution de mourir, mais sans lui nommer celui qui m'avait ainsi fait manquer aux devoirs les plus sacrés de l'honneur. »

— Vous en êtes bien sûre ? dit Hector avec anxiété.

« Oh non ! continua Léda, qui s'animait assez pour que cette déclamation prît tout à fait l'accent d'une parole inspirée par le moment présent ; oh non ! je ne le nommai pas, car celui que j'étais indigne d'appeler mon époux est un brave, un soldat français. Il porte sur sa poitrine l'étoile de l'honneur, et si je lui avais nommé le coupable, il eût vengé dans son sang l'injure qu'il en avait reçue... »

— Un paysan ! dit Hector avec un profond mépris.

Il semblait que les interruptions de Montaleu vinssent en aide à la rédaction de Léda ; car elle continua avec véhémence :

« La distance qui les sépare ne l'eût point arrêté, et si mon séducteur lui eût refusé satisfaction, il l'eût immolé sans pitié, il eût cherché la vengeance dans un crime, s'il l'eût fallu. »

Montaleu pinça les lèvres, fronça les sourcils, et fit une grimace qui montrait qu'il n'était pas éloigné de croire à la justesse des prévisions de Léda.

— Enfin, ajouta-t-il, vous ne m'avez pas nommé dans cette lettre, c'est bien.

Léda, épuisée par la chaleur qu'elle avait mise dans cette partie de son récit autant que par les terribles souvenirs qu'il lui rappelait, Léda continua d'une voix plus abattue :

« Je comptais fuir la maison de mon mari quelques jours après celui où j'avais écrit cette lettre ; mais une missive m'apprit qu'il arrivait le lendemain ; il avait été rappelé dans le Morvan par le marquis de Montéclain, notre propriétaire.

— Oui, fit Montaleu, à l'époque des élections du conseil général, il a fait venir Bricord pour avoir sa voix. C'était bien la peine de nous faire tant de peur pour réussir à si peu de chose.

« Je n'avais pas à hésiter, ajouta Léda. Je laissai la lettre que j'avais écrite à mon époux sur une table, et je partis quelques heures à peine avant son arrivée. Je pris une voiture qui devait me mener jusqu'à Issoudun. Là, j'espérais faire perdre ma trace à quiconque voudrait me poursuivre ; je comptais pouvoir gagner à pied Châteauroux et y prendre une des voitures publiques qui y passent journellement, et qui vont de Toulouse à Paris. Mais j'avais plus de courage que de force : durant la route que je dus faire pour arriver à Issoudun, d'affreuses douleurs m'apprirent que je ne pourrais aller plus loin. Cependant je parvins à les dissimuler assez pour que deux personnes qui voyageaient avec moi ne les devinassent point. Arrivée à Issoudun, il me fut impossible d'y accomplir mon projet. Je cherchai donc une auberge obscure, et je m'y cachai. Ce fut alors que ma position se montra à moi dans toute son horreur. »

— Arrivez à l'essentiel, dit brusquement Hector.

— Ne m'interrompez pas, Hector, fit vivement Léda ; puisque vous avez voulu entendre ce récit, il faut qu'une fois au moins vous sachiez ce que j'ai souffert.

Et elle reprit avec une autorité qui subjugua un moment la froide brutalité de Montaleu.

« Oui, ce fut alors que ma position se montra à moi dans toute son horreur. J'étais seule, abandonnée de celui qui eût dû me protéger, seule avec les douleurs de mon âme et celles de mon corps, dans une chambre basse, humide, glacée, à moitié morte sur un grabat, étouffant mes cris, sans secours, tremblant à chaque instant de voir paraître mon mari qui pouvait avoir appris la route que j'avais suivie et qui pouvait me découvrir dans la misérable maison où je m'étais réfugiée. Le moindre bruit me faisait frémir.... Il me semblait à chaque instant le voir entrer terrible et implacable ; je sentais mon sang se glacer dans mes veines ; il me semblait que la vie allait me quitter. Mais Dieu donne à celles qui vont devenir mères une force surnaturelle. Je résistai à mes douleurs ; bien plus, je résistai à mes craintes, et je mis au jour, dans le silence de la nuit, un enfant qui ne devait avoir ni nom, ni parens ; un enfant maudit et repoussé par celui qui eût dû le recevoir dans ses bras. »

Un imperceptible mouvement d'épaules de la part d'Hector fut tout ce qu'obtint cette partie du récit de Léda. L'infortunée ne le vit pas ; les larmes qui inondaient ses yeux troublaient sa vue ; des sanglots interrompirent sa voix, et elle s'écria :

— Oh oui ! j'ai bien souffert, mon Dieu ! Je n'ai pas connu cette joie que vous donnez aux mères à l'aspect de leur nouveau-né... Ah ! Hector ! Hector ! vous avez tué en moi tous les sentiments qui élèvent l'âme... Ce pauvre

enfant, je fis comme vous, je le maudis, je le vouai à la mort...

Une exclamation sourde, mais dont le sens échappa à Léda, l'interrompit; elle y répondit cependant:

— C'était un crime, n'est-ce pas? mais je ne le condamnai pas seul, je me condamnai avec lui... Oui, je voulais mourir... oui, reprit-elle en cherchant à se remettre dans l'ordre de ses souvenirs écrits... je tremblais toujours que quelqu'un arrivât... enfin...

Elle s'arrêta un moment, et reprenant son récit comme un wagon déraillé qui est ramené insensiblement dans sa voie, elle continua:

« Le matin n'était pas encore venu; j'espérais pouvoir sortir sans être aperçue. J'avais soigneusement enveloppé mon enfant... Malheureuse! j'allais le tuer, et je craignais de le blesser. J'étais prête, j'allais quitter cette maison pour commettre un double crime, lorsque tout à coup j'entends la voix de mon hôtesse qui, répondant à une autre voix, disait: « C'est au bout de ce corridor, la porte en face. » C'était ma chambre qu'elle désignait ainsi. Je me jetai à demi-morte derrière ma porte avant d'avoir pu éteindre la lumière que j'avais gardée près de mon lit. Je ne vis point s'ouvrir la porte, je n'entendis point la voix qui m'appela... je tombai sur mes genoux en serrant contre moi mon pauvre enfant tout glacé; et moi qui allais le tuer, je me mis à crier: grâce! grâce pour lui du moins!... »

Hector laissa échapper un énorme soupir et détourna la tête. Quelque chose d'humain et de compâtissant s'était enfin ému au fond de cette âme, si dure et si lâche qu'elle fût; mais il résista à ce mouvement de pitié et murmura sourdement le mot:

— Après...

C'est que la partie du récit où allait entrer Léda était aussi importante pour lui que celle où il était parlé de la lettre qu'elle avait écrite à son mari.

« Au lieu de la voix menaçante et terrible que je frémissais d'entendre, ce fut la voix d'un ange qui me répondit. J'ouvris les yeux, je relevai la tête, et je me trouvai en face d'une femme d'une charmante beauté. Je fus si étonnée, si stupéfaite, que je ne la reconnus pas sur-le-champ. Je la pris pour une de ces créatures célestes que Dieu envoie aux hommes pour les consoler dans leurs rêves. Mais je ne rêvais pas, c'était bien la réalité, c'était une noble dame du voisinage de notre ferme, qui avait souffert aussi, disait-on, et... »

— C'était Mme de Monrion, dit Hector en interrompant le style à circonlocutions de Léda.

— Oui, reprit celle-ci, parlant aussitôt au nom du sentiment présent, et oubliant ses souvenirs.

— Que vous dit-elle, alors?

— Elle eut pitié de moi, monsieur; elle me consola, elle m'apprit comment elle était venue.

— Voilà, dit Montaleu, ce dont je ne me souviens pas bien.

— Voici le récit qu'elle me fit, poursuivit Léda:

« Le jour même de l'arrivée de mon mari, elle se trouvait à la ferme. Elle y était venue avec un domestique pour acheter un cheval de promenade. Elle trouva M. Bricord fort étonné de mon absence, et questionnant tous les domestiques pour savoir si je n'avais point dit où j'allais, et pour combien de temps j'étais partie. Elle s'étonna de voir mon mari renouveler ses questions après que l'une de nos servantes lui eut répondu que j'avais laissé une lettre pour lui. Elle lui en fit l'observation. Alors mon mari, dont l'inquiétude fit taire un moment la vanité, pria Mme de Monrion de le suivre un moment dans ma chambre. Elle y consentit; ce fut là qu'il lui avoua en rougissant ce qu'il n'avait jamais osé m'avouer à moi-même... c'est qu'il ne savait pas lire. Hélas! l'infortuné m'avait caché son ignorance, il avait peur que je ne le trouvasse pas assez digne de moi... Il était honteux de ne pas posséder ces vains avantages de l'éducation qui ne mettent pas le cœur à l'abri des faiblesses les plus coupables... »

— Enfin, dit Hector, dont la phraséologie de Léda mettait à une rude épreuve le peu de patience qu'il avait, enfin il lui avoua qu'il ne savait pas lire.

« Oui, continua Léda, et il pria la comtesse de Monrion de vouloir bien lui donner connaissance de la lettre que j'avais laissée pour lui. Mme de Monrion l'avait déjà décachetée et allait commencer à la lire, lorsqu'un hasard providentiel détourna un moment l'attention de mon mari: un domestique vint le prévenir qu'un de ses voisins demandait à le voir; mon mari échangea quelques mots avec cet homme du haut de l'escalier en le priant de l'attendre, et celui-ci lui répondit, à ce qu'il parait, ces paroles:

» — A propos, on me dit que tu es inquiet de ta femme. Je te préviens que je l'ai rencontrée il y a quelques heures sur la route d'Issoudun.

» La comtesse tressaillit en entendant ce renseignement, car l'interruption causée par l'arrivée de ce voisin lui avait permis de parcourir rapidement la lettre, et elle y avait vu l'aveu de ma faute et la funeste résolution que j'avais prise de mourir.

— Vous m'aviez dit, ce me semble, dit Montaleu, que vous comptiez aller à Paris...

— Oui, tel était mon projet quand je suis partie; mais, en écrivant à mon mari, j'avais compris que je devais mourir... je le lui disais, et Mme de Monrion le crut.

Léda, encore une fois interrompue, eut quelque peine à retrouver le fil de sa narration, et

ce ne fut qu'après qu'Hector l'eut deux fois avertie qu'il l'écoutait, qu'elle reprit ainsi :

« Cet instant avait suffi à Mme de Monrion pour concevoir la pensée la plus noble, la plus généreuse ; elle voulut me sauver, et improvisant avec une admirable présence d'esprit une lettre toute différente de celle que j'avais écrite, elle dit à mon mari que je l'avertissais que je partais pour Paris, où m'appelait ma mère malade. »

— C'est très bien, dit Hector ; mais cette lettre, elle ne l'a pas laissée dans les mains de votre mari, je suppose ; car ce qu'il avait fait en consultant Mme de Monrion, il aurait pu le faire vis à vis d'un autre ?

Léda parut embarrassée, et répondit :

— Cette lettre, il désira la garder, à ce qu'il paraît, et Mme de Monrion ne put la lui soustraire.

— Diable ! murmura Hector... vous m'aviez assuré qu'il ne l'avait plus.

— Je la lui ai redemandée bien des fois ; il m'a toujours répondu qu'il l'avait brûlée, et moi-même je l'ai cherchée dans notre maison avec un soin et une exactitude qui me l'eussent fait découvrir, si elle eût encore existé. D'ailleurs, la conduite de mon mari envers moi, depuis cette époque, me prouve mieux encore que toutes mes recherches que cette lettre a complétement disparu.

— Et mon nom n'y est pas écrit, n'est-ce pas ? dit Hector.

— Je vous l'ai déjà dit, repartit Léda avec un profond soupir... Oh ! mon Dieu, êtes-vous donc si honteux de l'amour que vous aviez pour moi ?...

— Allons, encore des reproches... C'est que, reprit brusquement Montaleu, je ne pourrais pas vous sauver, si, par hasard, vous m'aviez nommé, surtout à Mme de Monrion.

Léda abandonna tout-à-fait le récit écrit et récité de ses infortunes, pour répondre à Hector.

— Mme de Monrion ne me fit pas une question à ce sujet.

— Mais comment vous découvrit-elle à Issoudun ?

— Pendant que mon mari, qui avait avancé son voyage d'un jour pour venir m'embrasser, retournait à Nevers afin de voter pour M. de Montéclain, Mme de Monrion me suivait à Issoudun où elle savait que j'étais allée, grâce à ce qu'elle avait entendu dire par le voisin qui m'avait rencontrée. Une fois dans cette ville, elle finit par me découvrir. Elle arriva juste au moment où j'allais accomplir mon terrible sacrifice. Je voulais mourir, Hector, malgré ses prières et ses représentations, et ce ne fut que parce qu'elle me jura devant Dieu de ne jamais révéler mon secret, que je consentis à faire ce qu'elle voulait.

— Elle vous l'a juré ? dit Hector du ton d'un homme qui veut bien s'assurer d'un fait.

— Oui, par les sermens les plus saints, et ce serait un horrible parjure, si elle manquait à sa parole.

— Elle n'y manquera pas, je l'espère, fit Hector avec un sourire satisfait.

— Ce fut alors, ajouta Léda, qu'elle me fit écrire à mon mari une lettre, datée d'Issoudun, après quoi je partis pour Paris, d'où j'écrivis de même, de façon qu'il crût alors et qu'il croit encore la fable inventée par Mme de Monrion.

— Et il la croira toujours, dit Montaleu en se levant.

— Quelque temps après...

— Je sais le reste, dit négligemment Hector ; votre mari alla vous chercher, et vous êtes revenue avec lui dans le pays.

— Après une maladie qui m'a bien cruellement changée, sans doute, car je ne vous ai plus retrouvé le même.

— J'oubliais, dit Hector : lorsqu'elle a emporté l'enfant, quelqu'un était il dans sa confidence ?

— Elle était venue avec un domestique qu'elle renvoya ici, et elle est repartie seule dans une voiture de louage qu'elle a quittée à peu de distance de Saint-Faron, où elle s'est rendue à pied pour remettre notre fils chez Jeanne Dromery.

— Bien, dit Hector... sans prendre garde aux regards supplians que Léda attachait sur lui.

— Et maintenant, lui dit-elle, que je vous ai fait enfin ce déplorable récit, me direz-vous quel danger me menace ?

Mais déjà Hector ne l'écoutait plus, il était tout entier à la pensée du projet qu'il avait conçu ; il lui souriait, il le caressait. Du moment que ce projet s'était montré à lui, il avait tout oublié, et, dans cet instant où il paraissait que, grâce aux explications de Léda, rien ne semblait devoir s'opposer à sa réussite, il était dans une sorte de délire joyeux, qui se manifestait par d'épais sourires et des exclamations entrecoupées. Léda, la malheureuse femme qu'il avait perdue, n'était plus rien pour lui ; il l'eût écrasée sous ses pieds, si elle eût embarrassé sa route une minute. Léda fut obligée de lui répéter ses questions à diverses reprises pour l'arracher à sa préoccupation.

— Eh bien ! lui dit-il brutalement, que me voulez-vous ? Que demandez-vous ?

— Mais, ne m'avez-vous pas dit, reprit Léda, qu'on avait découvert notre enfant, qu'on cherchait à deviner à qui il appartient ?

— Oui, c'est vrai, dit Hector, et c'est maintenant plus que jamais qu'il faut garder votre secret. Songez que la moindre indiscrétion vous perdrait, et Mme de Monrion elle-même dût-elle vous accuser, il faudrait nier...

— Devant elle! en face d'elle! repartit Léda... Je ne l'oserais pas.

— Il le faut cependant, reprit Hector d'un ton sombre et impérieux; il faut plus: comme il pourrait arriver que des médisans accusassent une autre que vous d'être la mère de cet enfant... n'allez pas vous aviser de vouloir la défendre, en disant la vérité.

— Mais c'est une infamie que vous me proposez là.

— Ah! fit Hector en qui toute résistance excitait une colère menaçante.... Vous vous tairez... Je le veux.

Il jeta autour de lui un regard sombre et ajouta d'une voix sourde:

— Vous vous tairez ou bien je saurai vous y forcer. Nous n'osons dire la pensée sinistre qui traversa l'esprit d'Hector en ce moment.

Il sembla considérer la solitude du lieu où il se trouvait, il arrêta son regard sur cette femme qu'il pouvait anéantir d'un seul coup avec le secret qu'elle portait avec elle et qui le gênait. Une rougeur pourprée monta à son visage, ses yeux flottèrent incertains dans leur orbite comme ceux d'un homme ivre, et il s'écria:

— Si je pensais que tu osasses parler, malheureuse!...

Léda épouvantée tomba à genoux, et répondit d'une voix tremblante:

— Je me tairai...

— C'est bien, dit Hector en ouvrant brusquement la porte comme pour fuir l'horrible tentation qui le poursuivait. Mais il s'arrêta tout à coup en entendant à peu de distance la voix de deux personnes qui causaient avec une certaine vivacité. Hector crut reconnaître la voix de Léona, et puis après celle du colonel. Ils discutaient avec véhémence et semblaient être arrêtés à peu de distance presqu'en face de la cabane où ils se trouvaient.

— Qu'est-ce donc? dit Léda avec épouvante.

— Rien, des gens qui passent dans le bois.

Ils écoutèrent. La conversation, de plus en plus animée, prenait presque le caractère d'une dispute sérieuse.

— Ah ça! dit Hector avec impatience, est-ce qu'ils vont rester là long-temps?

Soit que la voix de Montaleu fût arrivée jusqu'aux deux causeurs, soit toute autre raison, tout bruit cessa soudainement, et Hector entendit un pas d'homme pénétrer dans le taillis. Il referma doucement la porte, et tous deux restèrent dans le plus profond silence. Grâce à une petite ouverture qui se perdait en dehors dans les rugosités du bois, il put voir qu'il ne s'était pas trompé. C'était bien le colonel Thomas Rien, suivi à quelque distance de Léona. Le colonel tourna autour de la maison et Léona lui dit de loin:

— Eh bien!...

— Vous vous êtes trompée, il n'y a personne; cette masure n'est point habitée.

— N'importe, dit Léona, votre vivacité et la mienne aussi peut-être, nous ont entraînés à parler trop haut de choses que personne ne doit entendre. Rentrons chez moi.

— C'est inutile, répondit froidement le colonel; je désire que nous reprenions cet entretien quand je serai plus calme et vous aussi.

— Prenez garde, Thomas, vous voulez une vengeance et vous reculez devant les moyens d'y parvenir.

— Oui, quand ces moyens sont indignes.

— Et il n'y en a pas d'autres, repartit fièrement Léona, quand le but n'est pas honorable. L'honneur réprouve la vengeance; invoquez-le d'abord contre vos ressentimens, et vous pourrez alors blâmer la voie que je suis pour satisfaire les miens. Réfléchissez-y, Thomas. J'espère vous revoir bientôt.

— Oui, dit le colonel, je vous reverrai, il le faut.

Tous deux se séparèrent, et Hector les vit s'éloigner rapidement. Un instant après, il sortit de la cabane avec Léda. Elle retourna plus triste et plus désolée à la ferme, tandis que le vicomte de Montaleu, le front haut, le sourire aux lèvres, l'air triomphant, marchait à grands pas vers la maison de M. de Montaleu.

Tous deux se croyaient bien sûrs de ne pas avoir été aperçus. Mais Ali-Muley n'avait pas cessé de veiller, et Léona elle-même, qui s'était réfugiée dans un bouquet de bois, avait enfin deviné à quoi servait cette misérable cabane qu'elle avait déjà remarquée.

XVI.

PENSÉES SECRÈTES.

Après avoir quitté la maison de Jeanne Dromery, Mme de Monrion revint rapidement vers le château de son oncle. Elle ne vit point les voitures de MM. de Montaleu et de Rudesgens qui s'étaient retirées à l'écart; mais elle fut très surprise en rencontrant M. de Montéclain qui, ayant aperçu ces voitures, était descendu de cheval pour pouvoir approcher plus discrètement de la cabane. A ce moment, Mme de Monrion ignorait encore l'affreuse calomnie dont elle était la victime; cependant la rencontre de cet homme, dont elle avait entendu faire à M. de Montaleu les récits les plus défavorables, lui causa un véritable effroi. Montéclain s'arrêta à l'aspect de Julie; il sembla prêt à l'aborder; mais presqu'aussitôt il passa, après l'avoir saluée avec respect. Elle poursuivit sa route; mais, arrivée à l'endroit où elle devait quitter l'allée où ils s'étaient rencontrés, elle se retourna pour savoir quelle direction prenait Montéclain, et le vit à la place où elle l'avait laissé, immobile et la tête découverte.

Julie avait quitté le château en proie à une profonde douleur. Elle ne se dissimulait point

que l'insulte qu'elle avait reçue de Mme de Champmortain avait été dirigée par une main plus exercée que la sienne. Elle avait reconnu la haine de Léona; elle avait deviné que, d'une façon quelconque, celle-ci avait excité contre elle la jalousie de Sylvie; et Mme de Monrion, qui avait pu juger par elle-même de la fureur de la passion de Mme de Champmortain, prévoyait que Léona la pourrait pousser aux plus terribles excès. Sa fierté s'était résolue d'abord à soutenir cette lutte, mais après bien des colères, après bien des larmes, elle avait pris le parti de fuir.

C'est que l'outrage qu'elle avait reçu n'était pas le plus cruel chagrin de Julie. Dans la nuit qui avait suivi cette horrible scène, la comtesse de Monrion avait regardé autour d'elle, et plus que jamais elle avait compris sa solitude. M. de Montaleu s'était, à la vérité, posé comme son protecteur; mais qu'il y avait loin de cette tranquille indignation aux fureurs grotesques peut-être, mais profondément senties, qu'eût fait éclater son père en pareille occasion! combien plus loin de cette discussion froide avec les larmes et les consolations de sa mère, si elle eût vécu! Charles lui-même, le frère de Julie, que M. de Montaleu traitait d'étourdi sans tenue, eût trouvé en lui de ces élans de colère qui intimident les plus insolens, et retournent l'outrage à qui l'a fait.

Parmi tous ceux qui eussent pu jadis la protéger, et qui lui manquaient, Julie n'oublia pas celui dont elle portait le nom, et qui lui était apparu si juste et si grand sur son lit de mort. « Oh! celui-là, se disait-elle, je ne sais ce qu'il eût dit, ce qu'il eût fait, mais, j'en suis sûre, il m'eût fait rester en reine dans ce salon qu'il m'a fallu quitter honteusement et à la dérobée. Mais s'il eût vécu, il n'eût pas eu à me venger d'un pareil outrage; on n'eût pas osé me l'adresser. » Alors elle se demanda comment dans ce salon, où étaient tant d'hommes braves et fiers sans doute, il n'y en eût pas un seul qui, témoin de l'outrage, se fût fait son défenseur? Comment pas une pensée généreuse, pas un cri chevaleresque ne s'était élevé en sa faveur? Julie en frémissait d'indignation.

Sans calculer l'avenir où elle marchait, sans se rendre un compte exact des malheurs dont elle pouvait être menacée, Julie se décida à partir; tout ce qui l'entourait lui était odieux et lui semblait menaçant.

Cependant elle n'avait pas voulu accomplir ce dessein désespéré sans penser à un devoir sacré Ce fut au moment où elle venait d'assurer la vie de l'enfant abandonné; ce fut au moment où sa chaste pitié lui était imputée à crime honteux qu'elle rencontra Montéclain.

« Voilà, se dit-elle en s'éloignant, voilà sans doute un des complices de l'insulte que j'ai reçue hier. C'est l'ennemi de M. de Montaleu. Il a probablement commencé par moi les représailles qu'il doit à un autre, et le respect ironique qu'il vient de me montrer n'est qu'une injure de plus. Mais pourquoi l'ai-je trouvé ce matin sur mon passage? pourquoi hier, dans cette fête, m'observait-il avec cette attention persévérante? C'est qu'il savait l'outrage qu'on me préparait et qu'il voulait contempler à son aise ma douleur et ma confusion.

Nous traduisons de notre mieux les raisonnemens que se faisait Mme de Monrion pour se persuader que Montéclain était son ennemi, parce qu'elle même se répétait ces raisonnemens avec une persistance singulière.

Ceci mérite explication.

Mariée à un homme dont la réputation était venue jusqu'à elle avant qu'elle le rencontrât, comme celle d'un de ces débauchés qui font le désespoir de leurs familles, elle l'avait vu si noblement racheter l'insulte qu'il lui avait faite, qu'elle avait gardé pour le souvenir du malheureux Monrion un respect bienveillant et curieux à la fois. Souvent, dans le silence de ses rêveries, elle l'avait regretté, en pensant qu'elle eût peut-être découvert, au fond de cette âme égarée, des fleurs d'amour qui ne s'étaient point épanouies, des sentimens de noble ambition et de dignité que l'étroite sévérité de M. de Montaleu avait étouffés.

Ce sentiment se présentait souvent au cœur inoccupé de Julie, lorsqu'elle entendit pour la première fois parler de M. de Montéclain. C'était à propos de lui les mêmes blâmes qu'elle avait entendus contre Monrion. Les séductions, le faste des dépenses, le scandale des intrigues, l'éclat des duels, le dédain des vertus sages et modestes. Nul éloge sur sa générosité, sur son courage et son esprit; mais un silence qui, dans les dispositions ennemies de M. de Montaleu, équivalait à une reconnaissance tacite de toutes ces qualités. Elle savait aussi que la haine du marquis contre Montéclain venait, indépendamment de la sévérité de ses principes, de ce qu'il considérait Arthur comme ayant été le modèle fatal qui avait perdu Monrion. Elle regrettait celui-ci, qu'elle n'avait point connu. Faut-il donc s'étonner qu'elle eût éprouvé une vive curiosité de connaître Montéclain?

Cette pensée, ce désir de juger celui qui n'était plus dans celui qui vivait encore, occupait souvent Mme de Monrion. Ainsi, la veille, à l'heure où elle avait été insultée, quelque chose de moins précis qu'un désir, de moins vague qu'une espérance, quelque chose de fugitif et de certain à la fois lui avait dit, en passant près de son cœur, et en lui montrant Montéclain: Celui-là doit te protéger. Aussi éprouva-t-elle une sorte d'étonnement douloureux de son indifférence, et de tous ceux qui avaient été présens à l'injure, ce fut lui qu'elle méprisa le plus pour ne l'avoir pas repoussée.

Ce désappointement, il faut bien le dire, ne fut pas pour peu de chose dans la violence du

chagrin qu'elle éprouva. Elle le comprit, et souffrit encore d'en avoir souffert. Son orgueil en fut humilié ; elle s'en voulut d'avoir laissé prendre tant de place dans son cœur à un désir qu'elle avait cru n'être qu'une fantaisie, et qui était devenu une espérance assez vive pour que sa perte l'affligeât.

Voilà quelle était la raison pour laquelle Julie se faisait tous les raisonnemens possibles pour se persuader que Montéclain devait être tout au moins le complice de l'injure qu'elle avait reçue la veille. Nous ne pouvons affirmer qu'elle se le persuada complétement, et nous avons d'autant moins de raisons de le croire, qu'elle s'affermit dans la résolution de partir et de quitter ce pays. Elle avait peur d'elle-même peut-être encore plus que des ennemis qui voulaient la perdre.

Elle arriva chez M. de Montaleu dans cette disposition ; elle redoutait l'explication qui l'y attendait et se proposait de tout faire pour l'éviter, lorsqu'elle apprit que le vieux marquis était sorti avec MM. de Rudesgens, Brias et Champmortain.

Julie rêvait le monde plus qu'elle ne le connaissait. L'instinct délicat et exalté qui lui faisait deviner tant de choses s'égarait aussi quelquefois par sa délicatesse et son exaltation mêmes. Elle s'imagina que M. de Montaleu, peu satisfait des explications qui lui avaient été données, était sorti pour en obtenir satisfaction, et elle regretta d'abord les ordres précipités qu'elle avait donnés pour son départ. Dans l'inquiétude où elle se trouvait, elle interrogea vainement les gens de la maison sur la cause de cette sortie précipitée. Personne ne put la lui apprendre. Elle se résolut donc à attendre le retour de M. de Montaleu. Parmi les ordres qu'elle avait donnés en arrivant, il en était un qui concernait Léda. Elle avait envoyé un valet à la ferme de Bricord pour dire à sa femme que Mme de Monrion désirait lui parler sur-le-champ. Nous verrons plus tard ce qui arriva de cet ordre.

Cependant l'inquiétude de Julie croissait de minute en minute : sa vive imagination se représentait déjà M. de Montaleu blessé, mourant pour elle ; elle se désolait en pensant que la résolution qu'elle avait prise de le quitter, avait peut-être excité le ressentiment de ce noble vieillard contre ceux qui avaient insulté sa nièce ; elle en était enfin arrivée à un tel degré d'angoisse qu'elle s'apprêtait à se rendre elle même dans la forêt, lorsqu'elle aperçut la voiture du marquis... elle l'attendait le cœur plein de craintes, et ne fut tranquille que lorsqu'elle l'en vit descendre bien portant, mais sombre et mécontent.

La voiture de Mme de Monrion était dans la grande cour. M. de Montaleu s'arrêta un moment à la regarder. On y ajustait la vache et les coffres de voyage. Il ne pouvait douter qu'elle ne persistât à partir...

Quel fut donc l'étonnement de Julie en entendant M. de Montaleu, après être rentré dans l'intérieur du château, se diriger vers son propre appartement ?

Cette entrevue qu'elle avait redoutée, elle la désira aussitôt. Une heure avant, elle trouvait pénible de s'y soumettre, en ce moment elle accusait M. de Montaleu de manquer d'égards envers elle en évitant de la voir. Quel crime avait-elle donc commis ? quelle faute avait-elle donc faite pour qu'il ne daignât pas venir ?... D'abord ce fut le désespoir qui domina dans cette âme blessée, puis l'indignation. Sa fierté lui dit de partir sans chercher à revoir l'homme qui lui avait offert sa protection, et qui l'abandonnait au moment où elle en avait besoin ; mais ce sentiment se calma bientôt dans cette âme mobile et prompte à toutes les impressions ; ou plutôt cette vive indignation se résuma dans le sentiment d'une véritable et sérieuse dignité.

Julie ne voulut partir ni en fugitive ni en ingrate. Elle pensa qu'elle devait une première démarche à l'âge de M. de Montaleu, à l'affection qu'il lui avait témoignée et dont elle devait lui être reconnaissante, alors même que cette tendresse était impuissante à la protéger. Après plus d'une heure d'attente elle lui fit demander une entrevue par sa femme de chambre ; celle-ci apporta un billet ainsi conçu :

« Peut-être eût-il mieux valu ne pas nous revoir. Cependant si vous avez à me parler, venez, je vous attends. Seulement, et pour éviter entre nous des explications pénibles pour tous deux, je vous avertis que je sais toute la vérité. Maintenant décidez si vous devez venir. »

Julie, l'enfant si douce, si timide, si tremblante devant une marque de bienveillance ; la jeune fille si réservée et si confuse devant un éloge, la femme si aisément troublée devant l'admiration qu'elle excitait, se redressa fière, superbe et résolue, à la lecture de ce billet ; son œil s'alluma d'un éclat subit, ses narines dilatées frémirent comme celles d'un généreux coursier à l'approche du combat, elle releva le front et entra impétueusement dans l'appartement de M. de Montaleu.

XVII.

ACCUSATION.

Julie trouva le marquis de Montaleu assis dans un vaste fauteuil, la tête dans la paume de sa main, absorbé dans une pensée profonde et triste. Il entendit entrer Julie, mais il ne la vit pas. Il eût évidemment trop souffert de regarder en face, pour la voir trembler et rougir dans sa faute, cette femme qu'il avait ai-

mée, comme un être exquis et particulier, charmant et précieux, pur et naïf.

L'expression de cette douleur était si puissante qu'elle suspendit l'élan qui avait entraîné Julie, elle resta un moment silencieuse. M. de Montaleu, pour qui cette entrevue était plus cruelle qu'il ne l'avait écrit, fut le premier qui rompit le silence.

— Que voulez-vous de moi, *Madame?* lui dit-il avec une froideur affectée.

— Je viens vous demander l'explication de ce billet, monsieur, lui répondit Julie avec une égale froideur.

Cette réponse fit lever la tête et les yeux à M. de Montaleu, et son regard indigné rencontra le regard calme et fier de Julie. Elle fut presque justifiée aux yeux de M. de Montaleu. Ce pur et saint visage, tout rayonnant de beauté, de grace et de conscience, fut pour lui comme une apparition lumineuse qui lui montra soudainement la vérité. Mais M. de Montaleu était un vieillard, il avait trop appris, dans une longue carrière, combien la duplicité est habile à prendre le masque de la vertu, et peut-être y avait-il au fond de son âme quelque souvenir personnel, douloureux et fatal, qui l'armait contre ces témoignages instinctifs de son cœur. Il baissa les yeux pour ne plus voir cette clarté qui pouvait être trompeuse, rentra dans les fausses ténèbres que donne l'expérience, et ne voulut se ressouvenir que des apparences qui accablaient Mme de Monrion.

— Ecoutez-moi, madame, répondit-il après un moment de silence, je ne veux pas vous accuser. Je suis heureux, je vous l'avoue, de ne pas en avoir le droit. Si la nature me l'avait donné, j'aurais trop à souffrir, non-seulement de ce que vous avez fait, mais encore de l'assurance avec laquelle vous vous présentez devant moi pour me demander l'explication d'un billet que vous avez mieux compris que vous ne voulez le dire.

— Monsieur de Montaleu, dit amèrement Julie, un juge dit d'ordinaire à un accusé le crime pour lequel il le condamne.

— Je ne suis point votre juge et je ne vous condamne pas.

— Pourquoi donc me chasser de chez vous?

— Vous oubliez, madame, que vous avez voulu partir; je vous laisse faire.

— C'est me chasser, monsieur, dit Julie avec dignité, que de me laisser partir comme vous faites.

— N'êtes-vous pas libre et maîtresse de vous-même?

— Monsieur de Montaleu, dit Julie avec quelque ironie, ne jouons pas sur les mots. Vous croyez que l'insulte que j'ai reçue hier a été méritée par moi; vous le croyez depuis la visite de M. de Rudesgens, de son gendre et de M. de Brias. Je viens donc vous demander loyalement quelle accusation on a portée contre moi.

— Si vous êtes capable de l'entendre, madame, je ne me sens pas moi le courage de vous la répéter en face.

— Mais c'est donc bien infâme, s'écria Julie avec éclat, et, dans votre lettre, vous dites que c'est la vérité. Vous tenez donc cette infamie, quelle qu'elle soit, pour une vérité? Il faut que je la sache, monsieur.

— Prenez garde, Julie, répliqua vivement M. de Montaleu d'un ton triste et menaçant...

— Il le faut, reprit Mme de Monrion avec une amertume cruelle, car, à la manière dont je vois accueillir la calomnie qui m'attaque, je commence à croire qu'il faut que je demeure pour me défendre, car je ne veux pas, je vous en préviens, laisser derrière moi ses aises au mensonge, comme on les lui laisserait sans doute.

M. de Montaleu ne connaissait du caractère de Julie que sa grâce d'enfant, sa rieuse bonhomie, sa mélancolie rêveuse; il n'en avait jamais soupçonné la fermeté ni la passion. Cette révélation soudaine l'étonna. Le marquis de Montaleu était assurément un homme juste, mais il était en droit de se dire que Julie, se montrant à lui sous un nouveau jour, avait su dissimuler, avec un grand art, le fond de son caractère. D'un autre côté, Mme de Monrion venait de blesser cruellement la vanité du vieillard, en lui faisant comprendre qu'elle suffirait à se protéger, ce qu'il n'avait pas su faire.

— Madame, lui dit-il en se levant, ces mots de calomnie et de mensonge sont souvent dans la bouche des coupables...

— Bien souvent aussi dans celle des innocens que l'on condamne.

— Vous oubliez à qui vous parlez, madame...

— Et vous, monsieur, ajouta Julie avec une énergie désespérée, vous oubliez que je suis venue vous demander de quoi l'on m'accuse. Mais, monsieur, vous ne chasseriez pas un laquais de votre maison sans lui en dire le motif; ai-je moins de droits à vos yeux?

— Madame, madame, dit M. de Montaleu, votre colère vous égare.

— Non pas ma colère, monsieur, mais mon désespoir... Car enfin, monsieur, reprit Julie, la voix altérée, le visage éperdu, je suis seule en ce monde; je n'ai ni mère, ni père pour me protéger et me consoler; mon frère est loin de moi; et vous, monsieur, à qui je ne demande rien que l'aumône d'une parole, non point pour me défendre, mais pour m'éclairer; vous, il faut bien le dire, qui m'avez ouvert les portes de ce monde que je ne cherchais pas, et dans lequel je devais, selon vous, trouver le bonheur et la considération; vous qui m'avez vu insulter, vous qui savez pourquoi, vous tenez, dans votre main fermée, cette accusation sans dai-

gner me la dire !... Qui suis-je donc et qu'est-ce donc ?... Monsieur, monsieur, vous qui avez été si sévère pour l'homme dont je porte le nom, vous devez savoir qu'il n'est permis à personne de jouer avec la vie et la considération d'une femme... Eh bien ! ma considération, vous l'avez laissé attaquer; ma vie... oh! ma vie! vous me donneriez envie de la jeter en pâture à mes ennemis !

Cette fois, enfin, le cri de cette fière indignation arriva jusqu'au cœur de M. de Montaleu ; il douta de la faute, et ne douta plus du droit qu'avait Julie à obtenir l'explication qu'elle demandait ; mais, avec ce sentiment, une crainte entra dans l'esprit de M. de Montaleu. Comment, si Julie était innocente, oser lui dire l'infâme accusation portée contre elle ? Elle s'appelait, il est vrai. *Madame* la comtesse de Monrion ; mais si Julie n'était pas le cœur le plus dépravé, l'esprit le plus pervers et le plus dissimulé, elle avait dû rester l'âme la plus ignorante et la plus candide. M. de Montaleu hésita, essaya de parler, s'arrêta ; mais sollicité par le regard ardent et éploré de Julie, il lui dit :

— Où êtes-vous allée, dites-moi, pendant que je recevais la visite de M. de Rudesgens et de ceux qui l'accompagnaient ?

Cette question était si loin de tout ce qu'attendait Julie, qu'elle en resta toute stupéfaite ; elle rougit et parut éprouver un cruel embarras. Tout ce qu'avait espéré M. de Montaleu s'évanouit à l'aspect de ce trouble soudain. Cependant Julie se remit et repartit avec une légère ironie :

— Est-ce ma présence et mes visites au village de Saint-Faron qu'on me reproche ?

Elle était encore à mille lieues de l'accusation qu'on avait portée contre elle. A son tour, M. de Montaleu fut très surpris de cette tranquille assurance. Si ce n'était celle de l'innocence, c'eût été le dernier terme de l'audace et de l'impudeur.

— Vous savez sans doute, lui dit-il en l'examinant, quel est l'enfant que vous allez y visiter ?

— Je le sais, dit Julie avec calme.

— Vous savez à qui il appartient ?

Julie hésita ; décidée à protéger le secret de Léda, elle ne voulut pas qu'on pût en découvrir la moindre trace dans ce qu'elle allait dire, et elle repartit :

— Permettez-moi de ne pas répondre à cette question ; je me suis fait la protectrice de cet enfant, je serai une mère pour lui ; je ne puis ni n'en veux dire davantage.

— Mais vous ne savez donc pas, Julie, dit M. de Montaleu, à quoi ce silence peut vous exposer ?

— A d'indignes calomnies, sans doute, je le sais, monsieur, reprit Julie avec un profond dédain ; à me voir repousser de votre monde comme une femme qui a prêté les mains à quelque coupable intrigue, et qui s'y associe en la protégeant.

M. de Montaleu se rapprocha de Julie, les yeux attachés sur les siens, et comme pour lire sa pensée à côté de sa parole. Elle continua :

— Si c'est pour cela que l'austère morale de Mme de Champmortain l'a poussée à m'insulter chez elle, ce que je ne crois pas, je dois vous avouer que je l'exposerais à recommencer, car je n'abandonnerai pas cette innocente créature.

Le marquis étendit les bras vers Julie et s'écria avec une profonde émotion :

— Julie, Julie, oh ! merci, car maintenant il me sera facile de vous justifier.

— Me justifier, de quoi ? d'une action que je suis prête à avouer devant tous.

— Mais c'est que vous ne savez pas, malheureuse enfant, que cette faute...

M. de Montaleu s'arrêta cette fois ; il recula sincèrement devant les paroles qu'il allait prononcer ; il fut épouvanté du coup terrible qu'il allait porter à cette jeune âme innocente... et il se prit à murmurer d'une voix terrible et sourde :

— Oh ! les monstres ! les monstres !

— Ne les maudissez pas si violemment, monsieur ; la rectitude religieuse et sincère de Mme de Champmortain a dû s'alarmer, je le conçois, d'une conduite qui atteste plus de liberté qu'il ne convient d'en avoir à mon âge et dans ma position. Peut-être, à ma place, n'eût-elle pas fait comme moi, peut-être eût-elle eu raison selon ses idées, je crois avoir bien fait selon les miennes.

M. de Montaleu se promenait avec agitation. Pour lui, l'innocence de Julie était certaine, complète ; mais il fallait lui apprendre quel sens on avait donné à sa généreuse pitié. Il était incertain, troublé ; enfin, il crut avoir trouvé un moyen de sauver à cette noble enfant l'horreur d'entendre la calomnie dont on l'avait flétrie.

— Julie, lui dit-il, écoutez-moi et répondez-moi, je vous en supplie, je vous le demande en grâce, je vous le demande à genoux... dites-moi à qui appartient cet enfant.

— Je ne le puis pas.

— Julie, je vous le demande pour moi qui ai besoin de le savoir ; c'est pour moi, entendez-vous ?

— J'ai juré devant Dieu de ne pas le dire : il y va de l'honneur et de la vie d'une autre.

— Mais, pauvre enfant, il y va aussi de ton honneur.

— De mon honneur !

— Car enfin, Julie, mon enfant, ma fille, ma fille innocente, j'en suis sûr, dit M. de Montaleu en l'entourant de ses bras, il ne faut pas, en te dévouant à cacher la faute d'une autre, faire qu'on puisse te l'imputer.

— Monsieur! s'écria Julie en se reculant de M. de Montaleu.

— Car je veux pouvoir te justifier, moi...

— Monsieur!... reprit Julie en reculant encore, comme devant un spectre menaçant.

— Car, tu es innocente, j'en suis sûr...

A ces derniers mots, Julie leva les yeux au ciel d'un air égaré; des sanglots confus lui montèrent à la gorge; des sons inarticulés s'en échappèrent. Elle se mit à marcher toute éperdue, dans l'appartement, en levant les bras au ciel, et les laissant tomber à chaque pas, comme si elle se sentait étouffée.

— Julie, Julie! disait M. de Montaleu en essayant de l'arrêter...

Mais Julie ne l'entendait pas, et sa douleur, rompant enfin cette strangulation qui faisait siffler son haleine et arrêtait sa voix, elle se prit à crier :

— Ma mère! mon père!... Mon père! ma mère!... où sont-ils?... Mon père! ma mère, ma mère!...

Elle continuait ainsi d'une voix haletante et dans un délire effrayant pendant que M. de Montaleu la retenait.

— Julie, lui dit-il, je te servirai de père, je te protégerai comme il eût fait; je te consolerai comme eût fait ta mère, ta sainte mère!

— Ah! s'écria Julie, à qui les larmes revinrent heureusement avec la conscience de la vérité. Ils ne sont plus; ils m'ont quittée, ils m'ont laissée seule ici-bas. O mon Dieu! mon Dieu! ajouta-t-elle en se laissant tomber sur ses genoux et en tendant au ciel ses mains jointes comme pour la prière, pourquoi ne m'avez-vous pas fait mourir avec eux!

Puis elle cacha sa tête dans ses mains et laissa éclater ses sanglots et ses larmes où se mêlaient de douloureuses exclamations. Que de douleurs, que de tristesses, que d'horribles angoisses parlaient dans ce transport désolé! Ce cœur d'enfant était broyé, cette âme immaculée était saignante, cet esprit délicat et serein était taché. La calomnie avait fait plus que de salir cette pure créature aux yeux du monde, elle l'avait flétrie à ses propres yeux; elle ne se sentait plus la sainte assurance de sa pureté; on venait de lui arracher la virginité de la pensée; on venait de lui apprendre le vrai sens de ces mots de crime, de vice et de déshonneur qu'elle ne savait pas encore.

M. de Montaleu laissa à ce désespoir le temps de jeter tout ce qu'il avait de larmes, de cris et de paroles incohérentes. Puis, lorsqu'il crut que le cœur et l'esprit étaient plus calmes, parce que le corps, épuisé, n'avait plus que de rares sanglots et des murmures étouffés, il releva doucement la pauvre enfant dont l'ame n'y voyait plus à travers ses douleurs, comme ses yeux à travers leurs larmes, et il lui dit doucement en l'asseyant sur ses genoux :

— Allons, Julie, ma fille, console-toi, personne au monde ne croira à cette calomnie.

Comme si cette parole eût désillé à la fois le cœur et les yeux de Julie, elle le regarda fixement, et lui dit d'une voix brève et aride :

— Vous y avez bien cru, vous!

— Ma douleur m'a égaré, j'en conviens, comme elle t'a égarée tout-à-l'heure, mais il m'a suffi d'un mot de toi pour croire à ton innocence.

Le souvenir de tout ce qui s'était passé entre elle et M. de Montaleu revenait peu à peu à la mémoire de Julie, un nouveau sentiment se mêlait à ses douleurs, c'était l'indignation. Elle s'écarta doucement de M. de Montaleu, et lui répondit d'un ton saccadé qui montrait l'effort qu'elle faisait pour ne pas éclater de nouveau :

— Je vous remercie, monsieur; mais cette justification, que vous avez bien voulu accueillir, je ne puis la donner à tout le monde. Je ne puis aller étaler à tous les yeux l'horreur et le désespoir qui m'ont saisie.

— Non, Julie, non, dit M. de Montaleu, c'est moi qui vous justifierai, c'est moi que ce soin regarde. et si la tendresse d'un homme qui veut être ton père ne t'est pas indifférente, tu me diras la vérité.

— La vérité! reprit Julie étonnée.

— Tu me donneras les preuves avec lesquelles je confondrai les calomniateurs.

— Les preuves! fit Julie en le regardant encore d'un air soupçonneux; des preuves! répéta-t-elle; il vous faut des preuves...

— Pas pour moi...

— Pour qui donc? dit Julie fièrement, pour celle qui m'a insultée? à celle-là, monsieur, je lui laisse sa conscience pour juge... pour celle qui l'y a poussée peut-être, oh! la véritable ignominie serait de se justifier devant elle.

— Julie, soyez plus calme, il faut que je vous venge maintenant.

— Je ne sais ce que vous voulez faire maintenant, monsieur, reprit Julie, en serrant les dents, tant elle sentait murmurer en elle des cruelles paroles; mais si quelqu'un était venu me dire à moi qu'on vous avait *vu*, vous, faire un acte déloyal, quel qu'eût été l'accusateur, je lui eusse répondu en face qu'il en avait menti.

— Julie! fit M. de Montaleu...

— Mais j'avoue, reprit-elle d'un ton sardonique, que je trouverais la tâche plus difficile, si j'avais accueilli d'abord l'accusation que je voudrais détruire ensuite.

— Julie, je conçois votre colère; mais le monde a ses exigences, ses tyrannies; il veut qu'on le respecte, même dans ses injustices. Vous ne le connaissez pas!

— Je le connais assez, repartit Julie, pour le mépriser.

— Julie, reprit M. de Montaleu avec une lé-

gère impatience, soyez plus calme... ces expressions...

— Ah ! tenez, dit Mme de Monrion à qui revenait sa douleur, pardonnez-moi, monsieur, l'éducation que j'ai reçue ne m'a peut-être pas assez appris à donner un nom poli aux sentimens que j'éprouve ; ce monde qui m'accuse, je ne le connais pas, vous avez raison ; mais dans celui où j'ai vécu, dans ce monde de bourgeois obscurs que le vôtre a sans doute raison de dédaigner, si une insulte pareille à celle qu'on m'a faite hier m'eût été adressée... oui, monsieur, à défaut de mon père mort, à défaut de ma mère morte avec lui, à défaut de mon frère absent, il se fût trouvé quelqu'un, un ami, un étranger, un père de famille, un jeune homme, qui sais-je, qui fût venu à moi, et qui m'eût pris sous sa protection... Mais dans ce noble salon tout rempli de noms illustres, d'hommes renommés pour leur courage... il ne s'en est pas trouvé un qui se soit ému à l'aspect de ma douleur, pas un qui me soit venu tendre la main, et qui m'ait dit tout haut : Venez reprendre votre place, madame !

Comme Julie prononçait ces paroles, la porte du cabinet s'ouvrit, et une voix grave et rude lui répondit :

— Il y en aura un, du moins, madame, qui vous défendra contre la calomnie.

C'était Hector de Montaleu qui avait repoussé les protestations des valets qui lui di saient que son oncle n'était pas visible, et qui, arrivé à la porte de l'appartement où se trouvaient M. de Montaleu et Julie, avait entendu les dernières paroles de celle-ci.

Julie se retourna en poussant un cri de surprise et de honte, et M. de Montaleu se leva pour prévenir l'entrée de son neveu. Mais celui-ci était déjà dans le salon, et referma la porte après lui.

— Je sais tout ce qui s'est passé, mon oncle, dit Hector. Je sais tout ce qui vous a été rapporté, et si je ne suis pas venu ce matin, c'est que je n'ai pas voulu sanctionner de pareilles calomnies par ma présence.

— Tu sais donc, toi, qu'elle est innocente ? s'écria M de Montaleu avec joie.

Hector hesita et porta les yeux sur Julie, qui l'examinait d'un œil curieux ; puis, il fit un grand effort de courage, et il répondit :

— Je ne le sais pas, mon oncle, mais j'en suis sûr. Je ne demande à ma cousine ni l'explication de sa conduite, ni les preuves de son innocence... J'ai foi en sa vertu... Je crois en elle, et, la meilleure preuve que je puisse vous en donner, c'est qu'après tout ce qu'on a dit contre elle, je viens à vous, mon oncle, qui lui servez de père, je viens vous demander une seconde fois sa main.

Julie recula devant cette grandeur d'âme, et M. de Montaleu en fut atterré. Son neveu, son grossier neveu, cet épouvantable mangeur, ce buveur effréné, ce rustre redoutable et violent, dont la brutale nature ne se plaisait qu'aux cris des chiens, au tumulte de la chasse et des orgies qui la suivent, ce goujat, comme l'appelait M. de Montaleu dans ses momens de colère, venait de se poser devant lui comme ces héros de générosité et de délicatesse. La vanité aristocratique du vénérable marquis l'emporta sur ses préventions passées, et il s'écria en tendant la main à Hector :

— Ah ! je savais bien que le sang des Montaleu se réveillerait un jour en toi.

Julie aussi fut étourdie de ce magnifique mouvement si artistement préparé, mais au milieu de la surprise qu'elle éprouva, au milieu du trouble qui lui restait de la scène qu'elle venait d'avoir avec son oncle, la lueur fausse et incertaine qui jaillit de l'œil inquiet d'Hector, l'accent contraint avec lequel il parla, l'avertirent qu'il y avait quelque odieux calcul caché sous cette action en apparence si héroïque. Elle n'eut pas le temps de s'arrêter à ce sentiment de répulsion, car tout aussitôt M. de Montaleu se tourna vers elle en lui disant :

— Excusez-le, Julie, de la rudesse de sa demande ; de si vrais et de si nobles mouvemens n'admettent ni attermoiemens, ni précautions.

— Ni réflexion, ni rien, ajouta Hector d'un ton ravi et triomphant.

— C'est pour cela, dit Julie en s'inclinant modestement, que je supplie M. le vicomte de Montaleu de me permettre de ne pas lui répondre sur-le-champ. Si, dans quelque temps et malgré tout ce qu'on a pu dire de moi, il persiste dans cette résolution, alors je répondrai comme je le dois à une proposition dont j'apprécie toute la noblesse.

— J'y persisterai jusqu'à la mort, dit Hector en se posant encore plus héroïquement.

— Et lorsque tu en auras le droit, ajouta M. de Montaleu, tu puniras les infâmes qui ont inventé cette indigne calomnie.

— Assurément, dit Hector avec un embarras qui ne venait point d'un manque de courage, mais de la peur qu'il avait qu'en cherchant les calomniateurs on n'arrivât à découvrir la vérité.

— Je sais, reprit M. de Montaleu, que c'est Mme de Champmortain qui a répété cette atroce invention ; mais quelqu'un la lui a suggérée, et c'est celui-là qu'il faut punir. Ce n'est ni M. de Rudesgens, ni Champmortain, ni Brias, ils étaient tous les trois trop affligés lorsqu'ils sont venus me redire cette infamie. C'est peut-être Montéclain...

Julie pâlit.

— Du moment que vous ne pouvez affirmer le nom du coupable, n'accusez personne, dit-elle doucement. Et maintenant, permettez-moi de me retirer.

Au moment où elle allait quitter l'apparte-

ment, une femme de chambre vint lui annoncer que la fermière de Lavordan, Mme Bricord, ne pourrait se rendre à ses ordres que le lendemain.

Au nom de Mme Bricord, le colosse généreux, le terrible et vaillant Hector chancela sur sa base. Ce trouble échappa à M. de Montaleu, qui conduisait Julie en lui parlant; mais Julie le vit, et le soupçon fugitif qui avait traversé sa pensée, y reparut plus clair, plus saisissable.

— Et vous ne partirez pas, lui dit le marquis en la reconduisant.

— Je ne vous promets rien, monsieur, repartit Julie. J'ai besoin de me recueillir, et j'ose vous demander quelques heures de retraite et de liberté.

XVIII.

C'EST UN BRUIT QUI COURT.

C'était dans la salle basse de la ferme de Bricord; le colonel et le fermier étaient assis chacun d'un côté de la cheminée: au milieu de la salle et autour de la table, Léda et deux servantes s'occupaient de travaux de couture. Deux garçons de ferme, dont l'un tressait des paniers, tandis que l'autre amenuisait des manches d'instrumens aratoires, étaient retirés dans un coin. Le colonel était soucieux; mais Bricord, fier de le tenir ainsi dans sa *société*, rayonnait d'orgueil et de joie. Il avait d'abord voulu inviter tous ses voisins pour les faire assister au dîner que Thomas avait bien voulu accepter chez lui; mais le colonel avait témoigné le désir d'assister à un repas de famille, et ce n'était pas sans quelqu'étonnement qu'il s'était assis pour souper à cette table autour de laquelle s'étaient rangés plus de vingt serviteurs, et qu'avait présidée la belle Léda.

En effet, s'il reste encore en France quelques traces de l'ancienne vie patriarchale de la famille, c'est chez les fermiers qu'on la trouve.

Le colonel avait contemplé d'abord avec une réelle satisfaction ce tableau d'une existence laborieuse, calme, sédentaire, et bien différente de la vie aventureuse et ambulante du soldat. Mais, soit que la comparaison lui fit faire de tristes réflexions sur lui-même, soit qu'il pensât au malheur et au crime que cachait cette apparence de bonheur, il était peu à peu devenu plus pensif; et depuis quelques momens un profond silence régnait dans la grande salle, lorsqu'Aly-Muley entra tout à coup en chantonnant un air de grand opéra.

— Hé! lui dit Bricord, te voilà; où donc as-tu soupé?

— Je ne soupe jamais qu'après avoir dîné, répartit le Gascon assez gaîment. Or, comme le No 1 manque, je n'ai pas passé au No 2.

Là dessus il se remit à chantonner pendant qu'une des servantes mettait un couvert à l'extrémité de la table.

— Que diable chantes-tu là? dit le colonel.

— C'est, je me l'imaginais du moins, un petit bout d'air que j'ai entendu fredonner à Alger par une cantatrice de Paris. Il est vrai que j'y ajoute, par-ci par-là, quelques petites *fournitures*, attendu que nous autres, gens du Midi, nous sommes tous très bons musiciens. Cependant, colonel, je puis vous le dire dans sa simplicité, avec les paroles.

Il recommença, en chantant, la ritournelle.

— Mais, dit Léda, c'est, je crois l'air de Meyerbeer: *Il va venir*.

— C'est ça, dit Aly-Muley, ça me flatte et ça prouve que vous avez l'oreille juste, madame Bricord.

— Ah ça! mais que diable as-tu fait dehors toute la journée lui dit le fermier?

— Je suis allé me prendre la mesure d'une maison et d'une métairie dans les environs, dit Aly-Muley, en attaquant vigoureusement un reste de jambon. J'ai aussi envie de me *sortir* du service pour vivoter paisiblement.

— Ah! ah! repartit Bricord, voilà qui est bien; établis-toi dans le pays, tu te marieras, tu épouseras une brave femme comme la mienne.

— Verse-moi à boire, dit Aly, j'ai un morceau de salé dans la gorge qui ne veut pas passer.

Comme il prononçait ces paroles, la porte s'ouvrit, et le vicomte Hector de Montaleu entra dans la salle basse. Aly se remit à fredonner l'air: *Il va venir*.

Hector fut reçu comme un habitué dont la présence n'avait rien d'extraordinaire, mais il parut contrarié de rencontrer le colonel. Cependant, ils se saluèrent avec plus de cordialité que la veille, chacun d'eux sentant apparemment le besoin de ne pas heurter un homme qui pouvait traverser ses projets. Bricord, ravi d'avoir donné à son colonel un interlocuteur de l'importance de M. le vicomte de Montaleu, alla s'asseoir auprès d'Aly-Muley, et se mit à causer à voix basse avec lui.

Mais ce qu'Hector et Thomas pouvaient avoir à se dire fut bientôt épuisé, de façon que l'entretien, de plus en plus animé, qui avait lieu entre Bricord et Aly-Muley, domina peu à peu les quelques paroles échangées entre le colonel et le vicomte, et fit tout à coup invasion dans le silence général, par cette exclamation de Bricord faite d'un ton d'étonnement et de doute.

— Où diable as-tu appris ça, toi?...

— Qui sait! répondit Aly-Muley, en mâchant à la fois ses paroles et son lard; on n'apprend ces choses-là nulle part, et ça s'apprend partout: en écoutant dans une antichambre, en se promenant aux environs d'un parc, en regardant le soleil et la lune.

— Mais ce n'est pas possible, dit Bricord.

— Je ne dis pas que c'est possible, je dis que ça se dit.

Peut-être y avait il là plus d'une personne vivement curieuse d'apprendre quelle pouvait être la nouvelle qui semblait si invraisemblable à Bricard, mais aucune d'elles ne voulut sans doute trahir le secret de sa curiosité, et la parole resta aux deux interlocuteurs.

— Et tu ferais bien de ne pas le répéter, reprit Bricard. Prétendre que... Tiens, c'est un horrible mensonge. Mme de Monrion est une brave femme, incapable... Allons donc, c'est si bête, que je ne comprends pas qui a pu dire ça.

— Je ne prétends pas que ce ne soit bête; mais, reprit Aly, ça se dit tout de même.

— Mais quoi donc? fit Hector qui ne put contenir son impatience.

Au nom de Mme de Monrion, le colonel avait écouté plus attentivement, et Léda avait tressailli.

— Une vraie sottise, monsieur le vicomte, dit Bricard; Aly-Muley prétend qu'il a entendu dire que la comtesse de Monrion cachait un petit poupon au hameau de Saint-Faron.

Thomas put voir le mouvement de terreur du vicomte; pendant que Léda, courbant la tête sur son ouvrage, cherchait vainement à cacher le tremblement convulsif qui agitait ses mains.

— C'est un mensonge, dit Hector avec colère.

— Je ne le nie point, répartit Aly-Muley imperturbablement... mais ça se dit: et pour être vrai, ajouta le spahis, on le dit autrement que ne vous l'a répété Bricard, on ne dit pas que c'est un poupon qu'elle cache, mais son poupon à elle.

— A elle! s'écria Léda avec un cri rauque et en relevant la tête.

Elle était d'une pâleur livide et son œil égaré passa rapidement d'Hector à son mari...

— Tu vois, reprit celui-ci en s'adressant à Aly, que ce n'est pas moi qui suis le plus étonné de cette infamie. N'est-ce pas, Léda, que ce n'est pas possible... Tu la connais, toi; elle a toujours été pleine de bontés pour toi... Et tenez, aujourd'hui même elle a envoyé chercher ma femme pour lui faire encore quelque cadeau comme à l'ordinaire.

Léda avait baissé de nouveau sa tête sur son ouvrage, mais ses mains le cherchaient vainement, elle n'y voyait plus, sa respiration était haletante...

— Imbécile, avec ses contes, dit brusquement Bricard, regarde comme tu as fait mal à ma pauvre femme, elle est si bonne, si sensible... Allons, calme-toi, Léda.

Il l'embrassa et lui prit les mains. La malheureuse se prit à pleurer.

— Et vous n'êtes pas allée chez Mme de Monrion? dit Hector en s'adressant à Léda.

— Non... non, répartit Léda d'une voix entrecoupée.

— Hé! fit Bricard, qui est-ce qui aurait donc présidé au régal du colonel?

— En ce cas, dit Hector, si ce que raconte cet homme est vrai, vous ferez tout aussi bien de n'y pas aller.

Léda se redressa et avec une expression qui fit frémir Hector, elle répartit:

— Oh! j'irai, monsieur; j'irai et je devrais y être déjà.

— Ce serait inutile, dit brusquement Hector; je viens de chez mon oncle, et Julie n'y est pas.

Aly-Muley regarda le colonel dont l'œil flamboyait en examinant tout à la fois Hector, Léda et le fermier.

— Pardon, pardon, monsieur le vicomte, dit ce dernier; mais que dites-vous donc à Léda, qu'elle fera bien de ne pas aller au château, si c'est vrai. Vous croyez donc que ça peut être vrai?

Hector se balança sur sa chaise comme un homme en fureur, et le manche du soufflet qu'il tenait à la main se broya dans ses doigts crispés.

— Je dis, je dis... répondit-il d'une voix rude et sombre, que lorsqu'il arrive de pareils malheurs dans les familles, il faut les laisser s'en tirer comme elles peuvent...

— M. le vicomte a raison, dit Aly-Muley; ça regarde les oncles et les neveux, quand il n'y a ni père, ni mère, ni frère.

— Sans doute, dit Hector, et personne ne sait le danger qu'il peut y avoir à se mêler de pareilles affaires.

— Eh! dit Léda, dont la poitrine haletante et la voix altérée firent trembler Hector, si elle est calomniée... si c'est une autre qui est coupable... faut-il l'abandonner! faut-il...

— Il faut être toujours prudent, dit le colonel d'une voix grave en intervenant d'un ton d'autorité dans la conversation. Du reste, ajouta-t-il, le mieux est de ne pas même parler de choses d'une telle importance.

— En ce cas, dit Aly-Muley avec un sang-froid insolent, je suis fâché d'avoir apporté ici la nouvelle, quoique tout le pays la sache déjà, et qu'on ajoute que c'est pour ça que la comtesse a été chassée du bal de chez Mme de Champmortain.

— Chassée! s'écria Léda en se levant avec une résolution effrayante; chassée!... Mme de Monrion... chassée et pour...

— Pour un bruit ridicule, dit le colonel en s'avançant vers Léda et en la forçant presque à se rasseoir.

— Oui, dit Aly-Muley avec une persévérance cruelle, un bruit ridicule et auquel tout le monde ne croit pas, soyez-en sûre, madame Léda. Et c'est si vrai, qu'aujourd'hui même un riche du pays, un noble, Dieu me damne!

est allé demander la main de la comtesse, malgré tout ce qu'on a dit sur son compte.

Hector se leva ; le sang lui monta si violemment à la tête qu'il chancela et ses yeux parurent sortir de leurs orbites. Le colonel lui-même ne fut pas le maître du mouvement de surprise que lui causa cette nouvelle. Quant à Léda, elle était retombée dans une sorte d'anéantissement moral : l'œil fixé à terre, la tête inclinée vers le sol, elle avait l'immobilité d'une statue, tandis que de sa bouche entr'ouverte s'échappait une respiration sifflante et oppressée. Heureusement pour elle, Bricord fut saisi d'enthousiasme à cette nouvelle, et s'écria d'une voix retentissante :

— Et c'est un brave homme que celui qui a fait ça. Voilà comment on répond à de pareils bruits... c'est que... tenez, voyez-vous, autant je suis d'avis qu'il faut être dur pour celles qui ne vont pas dans le droit chemin, autant je dis qu'il faut venir en aide à une pauvre honnête femme dont on dit des infamies... Je ne suis rien, malheureusement, mais je voudrais être quelque chose comme un vicomte ou un marquis pour lui dire à cette pauvre jeune dame : je vous honore et je vous estime... Aussi, tu iras, Léda, tu iras, puisqu'elle t'a fait demander... et tu tâcheras de savoir quel est le brave homme qui a été demander la main de la comtesse...

— Il y a donc quelqu'un, dit Léda en reprenant un peu de force, qui a été demander la main...

— C'est encore un conte de cet imbécile d'Aly, dit brusquement le colonel.

— Pourquoi pas, dit Bricord, il y a encore d'honnêtes gens... et si ce n'était que notre maître, M. de Montéclain, est mal avec le vieux marquis de Montaleu, je ne m'étonnerais pas que ce fût lui...

— Ou quelqu'un, dit Aly-Muley, qui a des raisons particulières de croire que la comtesse est innocente.

A cette parole la malheureuse Léda porta un regard égaré du côté d'Hector. Une pâleur livide avait fait place, sur le visage du misérable, à la teinte pourpre qui le couvrait un instant avant. Ses yeux seuls étaient encore injectés de sang et brillaient comme des charbons ardens. Léda leva vers lui une main tremblante, et dit d'une voix convulsive et inarticulée :

— Vous... vous...

La force lui manqua, et elle retomba sur sa chaise. Toute expression était effacée de son visage, toute pensée de son regard. Bricord, étonné enfin de ce désordre extraordinaire, resta un moment muet, et, promenant autour de lui un regard inquiet et terrible, il s'écria :

— Ah ! ça, mais quel intérêt si fort prend-elle donc à tout ça ?...

— Ne m'as-tu pas dit, reprit le colonel avec empressement, que ta femme était maladive, nerveuse ? Elle est beaucoup fatiguée aujourd'hui. Ce qu'elle aurait de mieux à faire ce serait d'aller se reposer.

— Sans doute, dit Hector d'une voix altérée en s'approchant d'elle, et demain elle verra que ce sont des faux bruits auxquels il ne faut pas faire attention.

Un moment de silence terrible et glacé régna dans la salle basse. Le fermier en fit le tour comme un homme frappé à la tête d'un coup violent qui a porté le désordre dans son cerveau.

— Allez-vous reposer, madame, dit doucement le colonel à la malheureuse femme qui était restée sur sa chaise, immobile, anéantie.

— Oui, dit Bricord d'une voix sourde et agitée... va te mettre au lit... Léda, va.

Léda obéit, mais Bricord, contre son ordinaire, n'alla pas l'embrasser. Elle se leva comme un automate, et sortit, accompagnée par les deux servantes, qui furent obligées de soutenir sa marche. Bricord la suivait d'un regard terrible. Lorsqu'elle eût disparu, il passa plusieurs fois sa main sur son front comme un homme qui cherche le fil d'une pensée qui le brûle et qui l'embarrasse.

Puis il s'écria brusquement en regardant Hector :

— Et maintenant, il faut que je sache...

Il avait à peine prononcé ces quelques paroles que la porte s'ouvrit, et un nouveau personnage parut.

C'était Montéclain qui entra avec son air de légèreté et d'insouciance accoutumées.

— Hé ! ma foi, s'écria-t-il du ton le plus joyeux, je suis servi à souhait. Je comptais te trouver ici, brave Bricord ; mais je vous croyais en visite chez Mme Amab, colonel, et j'allais prier notre ami de vous transmettre une invitation. Je viens d'envoyer chez vous, Montaleu, et quoique vous n'ayez pas voté pour moi et que je ne vous aie pas permis de chasser sur mes terres, j'espère que vous ne me refuserez pas ?

— De quoi s'agit-il donc ? dit le colonel.

— De chasser demain un sanglier qui m'a été signalé par mon valet de chambre, dit Montéclain d'un air narquois !

Montaleu, malgré la terrible émotion qu'il venait d'éprouver ne pût s'empêcher de pousser une espèce d'éclat de rire.

— Et c'est sans doute lui qui conduira la chasse.

— Vous riez, lui dit Montéclain de l'air le plus sérieux. Eh bien ! je vous parie que moi qui, selon vous, ne mettrais pas une balle dans la porte de la cathédrale d'Autun, j'abattrai la bête sous votre nez sans que vous puissiez y toucher.

— Ah ! pardieu ! j'accepte ; et que pariez-vous ?

— Ce que vous voudrez.

— Le droit de chasser chez vous contre deux cents louis.

— Accepté, dit Montéclain. Colonel, reprit-il en se tournant vers Thomas, nous avons arrangé cela ce soir avec Brias et Champmortain chez qui je passais la soirée. J'ai écrit à M. Amab; Mme de Champmortain et sans doute Léona, l'intrépide amazone, suivront la chasse à cheval, et le tout s'achèvera par un dîner chez moi.

Bricord était tombé assis sur un siége, la tête dans ses mains; sa pensée, égarée dans un soupçon terrible, lui échappait. Le moment de réflexion que lui avait donné l'entrée de Montéclain lui avait fait repousser et reprendre dix fois l'affreuse supposition qui venait de se montrer à lui. Montéclain profita de cet abattement pour dire à Hector:

— A demain.

— A demain, répondit celui-ci en sortant rapidement.

— En suis-je? dit Aly-Muley.

— Certes, mon garçon, et des premiers, fit Montéclain. Maintenant, Bricord, ajouta-t-il, tu vas venir avec moi jusqu'au château. Il faut que tu donnes quelques instructions à mes gens.

— Pardon, monsieur le marquis, dit le fermier en se levant comme un homme éveillé d'un songe affreux; pardon, mais ma femme est indisposée...

— Maladie de nerfs. Viens coucher au château... J'espère que tu ne vas pas m'abandonner... Il s'agit de mon honneur.

— De votre honneur? dit Bricord en tressaillant.

— De mon honneur de chasseur...

— Au fait... reprit Bricord d'une voix sourde, j'aime mieux ne pas rester ici. Mais presque aussitôt il reprit en regardant Montéclain en face: Et, d'ailleurs, j'ai quelque chose à vous demander, monsieur le marquis.

XIX.

L'ESPION.

Montéclain s'était éloigné avec Bricord; le colonel rentra dans sa chambre.

— Eh bien! fit Aly-Muley dès qu'ils furent seuls, etes-vous sûr de ce que je vous ai dit; êtes-vous sûr que Mme de Monrion est aussi innocente du poupon de Saint-Faron que je le suis de l'assassinat du feu roi Henri IV?

— Oui, répondit pensivement le colonel.

— Comme je vous les ai fait se pâmer tous les deux, reprit Aly en riant.

— Tu as été trop loin; car j'ai vu le moment où la malheureuse était prête à se trahir...

— Est-ce qu'elle n'a pas mal aux nerfs? dit Aly en riant avec mépris. En voilà une maladie bien trouvée... mal aux nerfs... ça veut dire: J'ai le droit de rire, de pleurer, de dire des injures à mon mari, de vexer mes domestiques, de pâlir, de trembler, de m'évanouir, de courir la pretentaine, de ne pas répondre, de ne pas comprendre, de ne pas me souvenir... J'ai mal aux nerfs; Bricord n'y verra pas autre chose.

Thomas n'écoutait pas le bavardage du soldat, qui parlait en préparant le coucher de son maître.

— Mais, j'y pense, lui dit-il tout à coup, comment as-tu appris qu'Hector avait demandé la main de Mme de Monrion?

— Est-ce que je ne l'ai pas suivi, ce gros lovelace, jusque chez le vieux marquis, lorsqu'il a eu quitté cette tannière où il était resté plus de deux heures avec la belle Léda?

— Mais tu n'as pas pu pénétrer dans le château?

— Sans doute; mais il en est sorti avec son oncle, tous deux marchant côte à côte, comme les meilleurs amis du monde, les bras ballans, poussant de gros soupirs.

« Hé, disait le vieux marquis, ton intention d'épouser Julie me prouve la noblesse de tes sentimens. » En voilà une ganache, fit Aly-Muley en interrompant son récit. « Mais, continuait le vieux, tu dois avoir d'autres motifs qu'une confiance aveugle pour croire à son innocence. » Je crois bien qu'il en a des motifs, et de bons, ce grand gueux!

— Et que répondait-il?

— Hé! hé! dit Aly, qui continuait à ranger, il n'est pas si bête qu'il est gros. « Jamais, disait-il, je ne ferai à Mme de Monrion l'injure de lui demander une justification.

» — Je te comprends, lui dit son oncle; mais toi, tu peux la donner aux autres. » Ah! vieux pair de France, fit Aly-Muley en éclatant de rire; est-il prodigieusement rococo, celui-là; mais où serait la générosité, mon bonhomme, s'il te disait qu'il sait la chose par livres, sous et deniers?

— Et, reprit le colonel, as-tu trouvé que le marquis parût disposé à servir les intentions de son neveu?

Aly regarda son maître de ce coup d'œil moitié résolu, moitié envieux, avec lequel il devait examiner un lion lorsqu'il se décidait à l'attaquer; puis, après un moment de silence, et comme s'il se fût bien assuré que le coup porterait droit et ferme, il repartit:

— Je crois que vous ferez bien d'instruire le vieux marquis de l'embuscade où l'entraîne son Hector, si vous ne voulez pas qu'il attrappe à la fois la belle et l'héritage qui doit vous revenir.

A cette réponse le colonel, qui se promenait pensivement, s'arrêta comme le lion blessé qui cherche d'où lui vient la balle qui l'a frappé à l'improviste; le regard du colonel jaillit sur Aly aussi menaçant, aussi terrible que celui du roi

du désert. Aly l'examinait avec l'anxiété du chasseur prêt à se jeter de côté pour laisser passer le premier élan de fureur de son terrible ennemi.

— Comment as-tu dit, misérable? s'écria le colonel d'une voix étranglée.

— J'ai dit, reprit Aly, que ce serait un crime de laisser épouser à un animal rouge et brutal comme ce vicomte, une femme jeune et belle comme Mme de Monrion, et je dis que ce serait encore plus bête de lui laisser empocher l'héritage de son oncle, qui, après tout, est votre...

Une exclamation sourde, terrible, coupa la parole au soldat.

— Ah! tu m'as espionné, misérable! s'écria-t-il; et dans le premier mouvement de sa colère il s'élança sur Aly qui, prévoyant le coup, sauta légèrement de l'autre côté de la table près de laquelle il se trouvait, et la mit ainsi entre lui et son maître.

— Tu m'as espionné, misérable! reprit celui-ci. Ah! tu me le paieras cher!

— Un moment, s'il vous plaît, colonel, reprit Aly; vous avez des rages qui ne sont pas raisonnables. Vous me lancez comme un chien déchaîné sur la piste du vicomte, et vous prétendez que je ne dois pas sentir le gibier qui me passe sous le nez. C'est m'en demander plus que je ne suis capable d'en faire; je ne suis pas encore assez bien dressé pour ça.

— Mais, misérable, lui dit le colonel à qui un moment de réflexion avait fait voir l'injustice et la maladresse de sa violence, si tu ne m'avais pas suivi, si tu n'avais pas écouté, tu ne saurais pas...

— Vous voulez dire, colonel, reprit Aly, que si vous n'étiez pas venu vous promener juste au devant des buissons où je m'étais embusqué pour veiller sur la masure où s'était renfermé le vicomte, vous voulez dire que si vous ne vous étiez pas disputé avec Mme Amab, à portée de mes yeux et de mes oreilles, je ne vous aurais pas entendu, et que je ne saurais pas que...

— Mais, brute, dit Thomas, ne pouvais-tu m'avertir de ta présence?

— Colonel, dit sournoisement le Gascon, qui reprenait avantage, il y a des choses qu'on fait, mais dont personne ne se vante. Je ne sais pas s'il vous eût été indifférent que je vous eusse crié, du fond de la ramée où j'étais: « Hé! dites donc, colonel, prenez garde, je suis ici à espionner pour votre compte!... » mais je sais bien que moi je ne me suis pas soucié d'apprendre à la belle dame qui vous accompagnait le métier que je ne fais que par amitié pour vous.

Le colonel, furieux, reprit sa promenade.

— Puisque tu m'entendais si bien de la ramée, ne pouvait-on pas m'entendre de l'intérieur de cette cabane?

— Que nenny! j'avais déjà expérimenté la chose; puisque moi, qui étais dehors, je ne pouvais entendre ce qui se disait dedans, quoiqu'on ne s'y fît pas faute de crier, il n'y avait pas de danger que ceux du dedans pussent entendre ce qui se faisait dehors. Que diable! un mur, colonel, ce n'est pas comme un homme qui peut être sourd de l'oreille droite, et entendre de l'oreille gauche.

Le colonel n'écoutait pas; il semblait que tous les desseins qui l'avaient amené dans ce pays fussent dérangés par la découverte qu'avait fait Aly-Muley. Evidemment, il cherchait d'autres combinaisons; car à tout moment il s'arrêtait devant le Gascon et semblait prêt à lui parler; mais, presque aussitôt, il reprenait sa promenade, comme s'il était mécontent de sa résolution, et il se replongeait dans les incertitudes. Enfin, il alla droit à Aly et lui dit:

— Pourquoi, lorsque je t'ai rencontré dans le bois, après avoir quitté Mme Amab, et que tu m'as appris le rendez-vous de Léda et d'Hector, pourquoi, lorsque tu m'as fait part de tes soupçons au sujet de cet enfant, et que nous sommes convenus de la scène de ce soir pour nous assurer de la vérité, pourquoi ne m'as-tu pas averti que tu m'avais écouté?

— Entendu, colonel, ce qui est bien différent.

— N'importe; pourquoi as-tu attendu à ce soir?

— Parce que je vous connais mieux que vous-même, colonel; parce que nous étions seuls dans une allée déserte et éloignée de toute habitation, et que vous m'eussiez sauté à la gorge comme tout à l'heure.

— Mais tu pouvais fuir, comme tout à l'heure, le premier mouvement de ma colère?...

— Oui, colonel, et j'aurais pu mieux faire encore, c'est à dire jouer des jambes de façon à vous laisser là tout penaud; mais, vu que vous m'eussiez considéré comme un traître, il se pouvait qu'avant toute explication vous m'eussiez envoyé une balle dans les reins...

— Un assassinat, misérable! s'écria le colonel en pâlissant d'indignation...

— Non colonel... mais un mauvais coup... Vous êtes le brave des braves, colonel, et on n'assassine pas lorsqu'on est comme ça. Mais vous avez quelque chose de jeune et de vert qui, lorsque vous êtes un peu trop contrarié, vous monte du cœur à la tête, si bien que vous n'y voyez plus pendant près d'une minute. Ici, j'étais sûr de laisser passer la minute sans malheur, voilà pourquoi j'ai attendu.

Le colonel lui tendit la main.

— Tu es toujours mon fidèle Aly, n'est-ce pas?

— Tonnerre du bon dieu! s'écria Aly, j'étais à vous, colonel, avant de savoir votre histoire, de toute ma peau et de tout mon cœur, et je me serais fait tuer pour vous. Mais, maintenant que je sais qu'on vous a fait des injustices au

sujet de votre mère... je suis à vous de tout... c'est à dire qu'au besoin, je flanquerais une balle dans l'œil droit de votre cousin...

— Silence, Aly, dit le colonel. Ainsi je puis compter sur toi?

Aly-Muley toussa légèrement et parut embarrassé.

— Comment, reprit Thomas, tu hésites?

— Non... mais il y a des choses à propos desquelles il vaut mieux vider son sac tout de suite. Vous pouvez me renvoyer au régiment si vous voulez, et que la carcasse de la cathédrale de Marseille me tombe sur la tête si je souffle un mot de ce que j'ai entendu. Mais si vous voulez que je reste et que je vous serve, je prétends faire mes conditions.

— Ah! dit le colonel en ricanant avec dédain, tu es prévoyant, tu veux t'assurer une part de la prise.

— Si le colonel réussit, dit Aly-Muley et qu'il pense qu'un bon serviteur mérite qu'on lui fasse une avance pour s'acheter un bout de métairie, je ne désobéirai pas à son opinion; mais ceci est à votre volonté... Si vous le faites... bon!... sinon... j'irai encore alonger mon nom en Afrique... Je demande autre chose, colonel.

— Qu'est-ce donc?

— C'est peut-être une bêtise; mais c'est comme ça. J'étais dans l'antichambre de M. de Champmortain au moment où Mme de Monrion l'a traversée tout effarée comme une biche qui entend japper les chiens. Quel ange de femme, colonel! quels yeux!... et puis... je ne puis pas vous dire ça... mais c'est une enfant, cette comtesse, une pauvre petite qui n'a pour toute défense que ce vieux pair râpé qui se cambre dans sa cravatte... et on tape dessus, et on veut la réduire en poussière, la déshonorer, colonel... non... ça ne sera pas et je ne vous aiderai jamais...

— Si tu m'as entendu, dit le colonel touché de cet enthousiasme d'Aly, tu dois savoir que je me suis refusé à me prêter à cette infamie de Mme Amab, quoique je ne fusse pas encore assuré que c'était une calomnie.

— Oui... oui... oui... dit Aly; mais elle vous a prouvé clair comme le jour que vous n'arriveriez à rien tant que Mme de Monrion serait près du vieux marquis... elle vous a dit que c'était pour votre bien qu'elle avait agi ainsi... Ils appellent cette dame une lionne, c'est un serpent, une vipère qu'il faudrait dire... et vous n'emboîterez pas cette marche, n'est-ce pas, colonel?

— Jamais, repartit Thomas. Elever ma fortune sur le déshonneur d'une femme innocente, je préférerais renoncer à mes droits et à ma vengeance...

— Aoush! bon! s'écria Aly, voilà qui est bien dit!

— Une seule chose m'embarrasse et me fait un chagrin véritable, reprit Thomas, c'est que la justification de la comtesse entraînera la perte d'une autre pauvre femme que j'ai vue tant souffrir ce soir, que le mépris qu'elle m'inspirait s'est presque changé en pitié.

— De la pitié pour la Léda, dit Aly en montrant ses dents blanches et aiguës avec une expression cruelle; pour cette malheureuse qui trompe un ex-spahis, un brave des braves; qui l'a prise dans je ne sais quel conservatoire où il n'est pas sûr qu'elle ait conservé son honneur..; de la pitié pour ça!... Et qu'aurez-vous donc pour Bricord qui vous a deux fois tiré du pétrin?... Non, colonel... non... Ah! que vous laissiez être ce qu'il peut ce barbouilleur de toiles, dont la femme a si bonne cuisine... tant pis pour lui, il n'a que ce qu'il mérite: quand on achète un cheval couronné, on doit s'attendre à ce qu'il bronche... Que vous ayez pitié de la Mme Champmortain, je le conçois: son mari la plante là et elle lui en plante... D'ailleurs, colonel, les riches et les nobles n'y regardent pas de si près; ils ont tant de quoi se consoler ailleurs... Mais un camarade comme Bricord, qui ne vit, qui ne respire, qui ne pense que pour cette ravaudeuse de mots emphatiques, pour cette insolente serinette qui regarde son mari et les camarades par dessus l'épaule... non, point de pitié. Comment, s'écria Aly, elle a entendu ce que j'ai dit, et elle n'a pas encore crié... « Ce n'est pas vrai, la comtesse est innocente... » et elle ne s'est pas encore perdue... Aoush! c'est une rien du tout... et je l'écraserais sans plus de pitié que l'autre couleuvre de là-haut.

— Tu ne penses pas, Aly, reprit le colonel, que ce n'est pas à elle que tu ferais le plus de mal. Bricord ne s'en consolerait jamais, s'il apprenait...

— Il la tuerait, colonel, et il ferait bien.

— Oui, mais il en mourrait de désespoir.

— Ah bah! dit Aly-Muley d'un ton fort surpris, vous croyez?

— N'en doute pas, Aly; dans tous les cas, il est peut-être possible de justifier Mme de Monrion sans perdre cette malheureuse... Nous verrons; du reste, il est fort heureux que Montéclain ait emmené ce soir Bricord; sans cela, je ne sais ce qui serait arrivé.

— Hum! fit Aly, celui-ci est encore un tout autre gaillard... Il ne gagnera pas de mousse à rester dans son château. Voilà dix fois que je le rencontre au bout de mes yeux, en me promenant; et il arrive toujours comme quelqu'un qui a idée de ce qu'on vient de dire.

Au moment où le Gascon disait cela, le colonel lui imposa silence du geste. Ils écoutèrent: un léger bruit se faisait entendre au dessous de leur croisée; puis on entendit tousser légèrement.

— Qu'est cela? dit le colonel.

— Ce butor de vicomte, j'en suis sûr, qui

vient tourner autour du nid à présent que le milan est parti.

Ils écoutèrent encore, et entendirent prononcer distinctement le nom de Léda.

— C'est lui, de par tous les diables! fit le Gascon. Attends, attends! je m'en vais lui envoyer quelque chose.

Il prit un fusil, ouvrit brusquement la fenêtre et se mit à crier :

— Qui est là? répondez, ou je tire...

Aussitôt, une voix railleuse et impatiente repartit :

— Ce n'est pas la peine, Aly-Muley, tu viens de faire une sottise qui tuera peut-être plus certainement que tes balles.

C'était la voix de Montéclain qui s'éloigna aussitôt avec rapidité.

XX.

CONVERSATION.

— Ah ça, disait Brias à Montéclain en achevant une tasse de thé, quelle est la folle idée qui vous a pris hier soir d'organiser cette chasse improvisée, et d'y inviter tout le monde, même cet ogre de Montaleu, que vous me reprochez de connaître?

— Un centimètre depuis l'année dernière, dit Montéclain en boutonnant son habit de chasse. Je grossis, Brias, il est temps que je me marie.

— Comment, vous, Montéclain, vous portez des habits de l'année dernière?...

— Je suis trop heureux qu'il ait été inutile à mon valet de chambre, sans cela j'étais obligé de chasser en habit noir... J'ai bien pu improviser la chasse, mais non l'habit.

— Cependant vous en aviez depuis longtemps arrêté le projet...

— Non, l'idée m'en est venue en sortant de la forêt, un moment avant d'arriver chez Champmortain.

— Vous êtes sûr, au moins, qu'il y a un sanglier?

— Il y a toujours un sanglier; seulement, on ne le trouve pas toujours.

— C'est, à ce qu'il me paraît, une façon de promenade avec mystification que vous avez organisée.

— Je ne mystifie jamais personne, Brias...

— Cependant vous ne faites pas cela pour rien?

— C'est peut-être pour *Rien* que je le fais.

— Vous dites... Oh!... est-ce que vous faites aussi des calembours?

— Pourquoi pas? Presque tous les grands mots historiques tiennent du calembour.

— Voyons, Montéclain, quittez un moment votre rôle de mystérieux... Je ne suis pas de ceux qu'on trompe avec des réticences... Vous avez un plan, un but?...

— Puisque vous êtes un diplomate habile, faites-moi l'honneur de les deviner.

— Ah ça, dit Brias, est-ce que Léda aurait raison; est-ce que vous seriez partie intéressée dans tout ce qui se passe ici?

— Si vous ne le pensiez pas, vous ne m'interrogeriez pas avec tant d'obstination.

— Est-ce que, reprit Brias, votre rencontre avec ce M. Villon vous aurait fait tourner les yeux du côté de Mme de Monrion?

— Pourquoi pas?

— Il est fort heureux, dit Brias, que la découverte des charmantes peccadilles de cet ange de pureté m'interdise de poursuivre sa conquête, sans cela j'aurais été probablement gagné de vitesse, ce qui m'eût fort humilié, même de votre part.

— Vous y renoncez donc?

— Allons donc! fit Brias; me croyez-vous envieux d'adopter quelque petit Villon; car je commence à croire que l'ex-commis...

Brias s'arrêta au milieu de sa phrase, tant il fut surpris de la façon effrayée dont le regardait Montéclain.

— Eh bien! lui dit-il, qu'est-ce que vous avez donc?

— Ah! mon pauvre Brias, dit Montéclain, mon cher et malheureux ami, une tête si bien organisée, qui avait adressé au ministre un mémoire si remarquable sur la question de la Syrie, qui avait prévu de point en point la conduite de l'Angleterre dans l'affaire des îles Marquises, un homme qui a épouvanté le conseil des ministres en leur prouvant clair comme le jour que le Canada pouvait nous revenir en vingt-quatre heures... vous croyez... vous pensez... que Mme de Monrion a fait les peccadilles... dont on l'accuse! Ah! les dettes sont, à ce qu'il paraît, un horrible poison qui trouble l'esprit?

— Donc, vous n'y croyez pas, vous? dit Brias.

— Ce n'est pas mon rôle d'y croire.

— Vous dites?

— Que vous n'y croyez pas plus que moi, Brias. Sommes-nous des enfans?... Avez-vous regardé cette femme en face? Y a-t-il un pli dans cette peau de satin où puisse se cacher un remords? Avez-vous vu jamais un rayon douteux dans ce regard limpide qui verse son âme au dehors comme s'épanchent les flots d'une fontaine de cristal? Son sourire n'est-il pas ouvert et frais comme une fleur immaculée?... Allons donc, Brias, vous qui m'accusez de faire de la finesse avec vous, ne vous donnez pas des airs de niais pour me tromper.

— Ainsi, vous l'épouseriez?

— J'en ai envie, une féroce envie, vous dis-je, Brias... Mais...

— Mais...

— Il y a le vieux Montaleu qui est un de mes ennemis.

— Qui la croit coupable... et qui par conséquent vous laisse le champ libre...

— Erreur, Brias; le bonhomme a eu honte de sa sottise...

— Il sait donc à présent qu'elle est innocente?...

— Erreur encore. Il le croit, mais il ne le sait pas.

— Et vous le savez, vous, peut-être?...

— Oui, je le sais...

— Vous allez me conter cela...

— Avant de penser aux autres, pensez à vous-même...

— Que voulez-vous dire?

— Le voici.

Montéclain s'assit en face de Brias et commença ainsi:

— Or, écoutez-moi, ami Brias, vous êtes dans les griffes de Léona.

— Nullement.

— N'en parlons plus, dit Montéclain en se levant, chacun pour soi.

— Vous prétendez que je suis dans les griffes de Léona?

— Eh! oui! furieux diplomate qui, le lendemain d'une déroute, croit qu'il est d'une adresse extrême de dire à une puissance qui voudrait s'allier à vous: « Nous avons encore beaucoup de canons, beaucoup d'hommes, beaucoup de chevaux, » lorsqu'il est clair que vous n'avez plus rien... Oui, vous êtes dans les griffes de la Léona; elle peut vous dépecer, vous dévorer... vous anéantir... Ne le savez-vous pas?

— Je sais qu'elle a surpris le secret de Mme de Champmortain et le mien... Mais Sylvie est innocente, je le jure!...

— Le sera-t-elle long-temps?... N'aviez-vous pas, aujourd'hui même, un rendez-vous avec elle? Ne deviez-vous pas la rencontrer chez Mme Amab?

— Et quand cela serait?

— Et vous, Brias, s'écria Montéclain, un gentilhomme, vous exposez la femme que vous aimez, ou plutôt que vous n'aimez pas, à accepter la protection d'une Léona!... Mais, Brias, fût-elle coupable, et elle ne l'est pas, la pauvre femme, fût-elle coupable, elle s'appelle Mme de Champmortain... C'est un nom aussi honorable que le vôtre, Brias... Quand on aime une femme comme celle-là, on la séduit, on la vole à son mari, on l'enlève, on la perd, mais de haut et sans la salir aux fanges immondes de cette impudente courtisane.

— Vous posez pour la tribune, Montéclain, dit Brias en essayant de rire; que diable, je ne puis pas prendre plus de souci des relations de Mme de Champmortain que ne le fait son mari, qui permet qu'elle voie Mme Amab.

— C'est une sottise de son mari, en ce qu'il permet à sa femme de recevoir mauvaise compagnie, mais il ne voit dans cette visite qu'une visite inconvenante et qui n'aura pas d'autre suite. Mais, de votre part, c'est une indignité, car vous savez bien que c'est un rendez-vous où vous vous mettez, ainsi que Sylvie, à la merci de cette femme.

— Eh! mon Dieu! dit Brias avec impatience, n'y sommes-nous pas déjà, grâce à ce rendez-vous qu'elle a surpris dans la forêt.

— Est-ce ma faute? ne vous avais-je pas averti?...

— Qui pouvait se douter?...

— Que l'arsenic empoisonne? Tout le monde, Brias, excepté les diplomates qui, à force de prétendre deviner le fin du fin, ne voient pas les astuces qui leur crèvent les yeux. Je ne suis pas si fort que vous, Brias, mais toutes les fois que je sais pertinemment que je suis en face d'un voleur de premier ordre, je trouve prudent de m'en aller. Vous qui êtes habile, vous mettez vos mains dans vos poches, et pendant que vous sauvez votre bourse, il vous vole votre montre.

— Mais que voulez-vous que je fasse?

— Rien pour le moment, car cette chasse a rompu votre rendez-vous.

— L'avez-vous donc organisée pour cela?

— Et pour beaucoup d'autres raisons.

— Ne peut-on les savoir?...

— Nous verrons cela, dit Montéclain; seulement promettez-moi que, durant la chasse, vous n'obéirez à aucun regard, à aucune provocation qui vous exciterait à vous détourner de la voie pour suivre ni Sylvie ni Léona.

— Pardon, cher et illustre Montéclain; mais on ne fait pas marcher un petit garçon de douze ans ou un grenadier de la garde de S. M. Nicolas, avec plus d'autorité que vous ne voulez en prendre sur moi.

— Brias, nous sommes tous deux des enfants de ce pays; nous connaissons Sylvie depuis son enfance: je l'aime comme vous l'aimez vous-même, d'une sincère affection, car vous ne l'aimez pas autrement. Si vous n'étiez pas intéressé à votre rôle de séducteur, vous seriez désolé de lui voir arriver quelque fâcheuse aventure. Par pitié pour elle, par honneur pour vous, n'aidez pas Léona à la perdre; ou bien, si votre amour est si vrai, si impérieux que vous ne puissiez le dompter, perdez-la vous-même. Il n'est pas dans nos mœurs de prendre des spadassins pour venger nos injures; laissez à la vieillesse impuissante l'usage des matrones corruptrices. Brias, il n'y a que vous qui puissiez arrracher Sylvie à Léona.

— Eh! mon cher ami, elle s'est passionnée pour cette femme.

— J'ose espérer qu'elle vous préfère encore. Aujourd'hui même, Brias, il faut que vous ayez le courage de dire à Mme de Champmortain que vous refusez de la voir tant qu'elle recevra Mme Amab.

— Mais c'est perdre Sylvie... Léona est

femme à raconter à Champmortain le rendez-vous qu'elle a surpris...

— Et Sylvie niera, et vous aussi, voilà tout. N'avez-vous donc pas prévu que le mensonge est la dernière ressource de ceux qui manquent à leur devoir?...

— Sans doute; mais pourquoi chercher le danger quand on peut l'éviter?

— Brias, vous êtes un fou, n'en parlons plus. Je prendrai d'autres mesures, s'écria Montéclain.

Il sonna avec une vivacité qui prouva à Brias combien il était contrarié de sa résistance.

— Où est Bricord? dit-il au valet qui arriva.

— Il s'apprête à sortir avec les chiens; il a déjà distribué les postes.

— Dites-lui de m'attendre... vous savez ce que j'ai ordonné?...

— Oui, monsieur le marquis, tout est prêt.

— Allons, à cheval, Brias!

— Eh bien! dit celui-ci en s'approchant d'un air confus de Montéclain, je veux bien suivre vos conseils... je vous promets de ne pas voir Sylvie aujourd'hui.

— Enfin! s'écria Montéclain, et si vous voulez me rendre un grand service, je puis vous rendre la tâche plus facile : acharnez-vous de toutes vos forces, de toute votre rapidité, à la poursuite de Bricord; ne le quittez pas d'une minute.

— C'est une rude besogne... Bricord fatiguerait votre sanglier lui-même.

— Ne craignez rien, ce n'est pas du côté de l'animal qu'il marchera.

— Encore un mystère?

— Que vous sauriez depuis une heure, si vous n'aviez pas voulu ergoter.... Apprenez donc...

— Pardon, monsieur le marquis, dit Bricord en entrant, tout est prêt pour la chasse. Les piqueurs sont bien renseignés, et d'ailleurs Lalouette vient d'arriver; M. Hector de Montaleu le met au service de M. le marquis, et j'aurais besoin de passer à la ferme.

— Un ennemi, s'écria Montéclain en riant, le piqueur de Montaleu; non, Bricord, tu es mon général, et je ne veux devoir ma victoire qu'à toi.

— Monsieur le marquis, reprit Bricord d'un ton grave et plein d'insistance, il faut que je retourne à la ferme.

— Comment! dit Montéclain d'un air de reproche, le seul jour où je te demande un service, tu me refuses? Je ne l'oublierai pas, Bricord.

— Ah! monsieur le marquis, dit le fermier d'une voix émue jusqu'aux larmes, ne me dites pas ça... je resterais; et, voyez-vous, il faut que je retourne à la ferme, il le faut.

— C'est bien, dit froidement Montéclain, vous partirez, mais tout à l'heure. A mon tour, j'ai à vous parler. Attendez-moi là. Brias, un mot, je vous prie.

Il l'emmena dans un cabinet voisin.

— Brias, montez à cheval, dit-il avec cette vivacité qui impose : courez à la ferme, voyez Léda; dites-lui de sortir, de se cacher; qu'elle vienne ici. Bricord va courir jusque chez lui tout d'un trait; qu'elle s'enfonce dans le bois de Navarette, et qu'elle gagne le parc par le souterrain. Voici la clef de la voûte qui passe sous la route d'Autun. Qu'elle reste cachée là toute la journée. Dépêchez-vous, Brias, ou la pauvre femme est perdue.

— Quoi. Bricord?

— Ne sait rien, mais il se doute de tout. Je le retiendrai jusqu'à ce que vous soyez revenu.

— Est-ce encore un tour de Léona?

— Non, c'est une maladresse du colonel et une sottise de son spahis. Sans lui, la malheureuse serait en sûreté depuis hier soir.

Brias partit et Montéclain rentra dans le salon où était Bricord. Celui-ci l'attendait, les yeux baissés et dans l'attitude d'un homme résolu à faire une chose qui doit déplaire, mais qui est tout prêt à braver tout ce que cette action peut lui attirer de reproches. Dans la nouvelle position que venaient de prendre les choses, le but de Montéclain n'était plus que de gagner du temps. Il laissa donc Bricord à son embarras, et feignit d'être absorbé dans son mécontentement.

— Vous avez à me parler, monsieur le marquis? dit Bricord après quelques instants de silence.

— Oui, en effet, dit Montéclain en lui répondant sèchement, j'ai à vous parler, ou plutôt, Bricord, vous avez à me parler. Hier, en sortant de chez vous, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez quelque chose à me demander?

— C'est vrai, dit Bricord avec embarras.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

— En arrivant ici, M. le marquis est remonté tout aussitôt chez lui. J'ai voulu le voir, on m'a répondu qu'il était enfermé.

— Sans doute, mais je suis redescendu, et vous ne m'avez rien dit. Depuis ce matin, vous avez eu dix fois l'occasion de me parler.

— C'est vrai, monsieur le marquis, repartit Bricord en hésitant... C'est que j'ai réfléchi... qu'il y a des choses que l'on ne doit pas dire... Vous comprenez, ajouta-t-il, pendant qu'il dévorait les larmes qui lui venaient aux yeux... si c'est comme je crois... ou plutôt si ce n'est pas... que voulez-vous... mais... je n'ai rien à vous dire.

Montéclain regardait avec une pitié profonde les efforts de ce malheureux pour cacher les tortures qui lui brisaient le cœur.

— Cependant, lui dit-il d'une voix plus douce, lorsque tu as quitté la ferme, je t'ai entendu dire d'une voix singulière : « J'aime mieux ne

pas rester ici, » et tu as ajouté en me regardant d'un air presque menaçant : « D'ailleurs, j'ai quelque chose à vous demander. » Qui te faisait parler ainsi ?

— J'ai eu tort, monsieur le marquis... je vous fais mes excuses, dit Bricord.

— Mais enfin, qu'as-tu donc, Bricord ? que signifie cette manière d'agir avec moi ?... Tu sais que nous ne sommes pas les meilleurs amis du monde avec M. le vicomte de Montaleu.

Bricord pâlit.

— Et cela ne t'a pas empêché de l'aider dans ses parties de chasse toutes les fois qu'il t'en a prié... et aujourd'hui que j'ai besoin de toi contre lui...

— Monsieur le marquis, reprit Bricord, les dents serrées, il faut que j'aille à la ferme, il faut que je voie Léda... Il m'est entré un soupçon dans la tête, et, voyez-vous, je ne veux pas aller comme ça à la chasse à côté de... il arriverait malheur, c'est sûr.

— Ah ça, mon bon garçon, est-ce que tu es devenu fou depuis hier ?... Et c'est sans doute à propos de ce soupçon que tu voulais me demander quelque chose... un conseil sans doute ?

— Non, monsieur le marquis... non, j'ai réfléchi, vous me le refuseriez, ou vous me tromperiez encore.

— Bricord...

— Ah ! tenez, s'écria Bricord avec éclat... je ne sais pas lire sur un papier écrit... mais je lirai dans ses yeux, dans sa voix, dans sa peur...

— Ah ! ça, dit Montéclain, qui voyait grandir l'orage dans le cœur de Bricord, et qui pensait qu'en le faisant éclater devant lui il serait moins terrible, à qui donc en as-tu ?... de qui veux-tu parler ?

— De personne... ça ne regarde que moi, dit le fermier... Il faut que je parte, monsieur le marquis, il le faut... Après tout, ajouta-t-il en s'excitant à une révolte qui n'était pas dans son cœur, je ne suis pas votre valet, je suis votre fermier... Mon bail ne dit pas...

— C'est très bien, dit Montéclain, mais du moment que nous en sommes là, il faut que tous nos intérêts soient en règle... Voici, ajouta-t-il en ouvrant un secrétaire..... un compte de réparations qui me paraît exorbitant.

— Je le paierai, dit Bricord.

— Non, repartit Montéclain sèchement, vous m'avez accusé déjà de vous avoir trompé...

— J'ai dit ça... moi... monsieur le marquis, s'écria Bricord... j'ai dit que vous m'aviez trompé, vous qui m'avez fait mon bien-être, ma fortune !... Je n'ai pas dit ça...

— Vous l'avez dit tout à l'heure. Bricord, vous l'avez dit à propos de ce que vous ne voulez plus me demander.

— Ah ! fit Bricord, oui, c'est vrai.

— En quoi donc vous ai-je jamais trompé ?...

— Eh bien ! dit le fermier, puisqu'il faut tout dire... vous le voulez ? Monsieur le marquis, vous vous rappelez cette lettre que m'avait écrite ma femme, lorsqu'elle a été soi-disant à Paris voir sa mère ?...

— Eh bien ! cette lettre...

— Je me l'étais fait lire par Mme de Monrion.

— Tu me l'as dit alors, et tu me dis aussi que tu te méfiais de cette dame, et tu m'as prié de relire cette lettre.

— Oui, monsieur le marquis, et vous m'avez dit qu'elle contenait juste ce que m'avait dit Mme de Monrion, c'est-à-dire que ma femme avait été voir sa mère malade à Paris; mais cette lettre était une menterie... Cette lettre ne disait pas ce que vous m'avez dit qu'il y avait.

— Comment !...

— Oui... oui... D'abord, quant à Mme de Monrion... j'ai bien remarqué... elle tremblait... elle balbutiait... on sait lire ou on ne sait pas... et elle sait... elle n'allait pas tout droit... C'est pour ça que je suis venu à vous.

— J'ai trouvé absolument la même chose que la comtesse.

— Oui... oui... après m'avoir questionné... après m'avoir fait tout dire... alors... vous m'avez répété... ce que vous m'aviez arraché... Et puis, c'est que cette nuit je me suis tout rappelé... j'ai creusé ma tête... et j'en suis sûr... ce n'étaient pas les mêmes paroles... et puis cette lettre... vous n'avez pas voulu me la rendre.

— Je t'en ai dit la raison... il y avait à la suite un compte qui m'était nécessaire.

— En ce cas, dit Bricord, s'il y avait un compte, vous devez l'avoir gardée. Voulez-vous me la rendre ?

— Je crois qu'il me serait fort difficile de la trouver, dit Montéclain embarrassé. Je puis l'avoir brûlée.

— Vous voyez bien, s'écria Bricord... j'en étais sûr... Adieu, monsieur le marquis...

Brias rentrait en ce moment.

— Bricord, s'écria Montéclain, il se peut que je l'aie encore...

— Merci... cria Bricord en s'éloignant, je n'ai besoin de personne pour savoir la vérité.

— Eh bien ! Brias, s'écria Montéclain.

— Léda était sortie, répartit Brias; Mme de Monrion l'a fait demander ce matin, et elle a quitté la ferme quelques instans après.

— Alors, dit Montéclain, je ne crains pas qu'elle y rentre.

A ce moment, le son des trompes retentissant tout à coup dans la cour du château annonça le départ.

XXI.

LA CHARBONNIÈRE.

On avait dit à Brias que Mme de Monrion

avait envoyé chercher Léda. En effet, à peine le jour avait-il paru que Julie avait envoyé de nouveau à la ferme pour prier Mme Bricord de passer chez elle.

Léda avait répondu qu'elle allait s'y rendre, mais au lieu de prendre le chemin qui devait la conduire au château du marquis de Montaleu, elle se détourna brusquement de sa route et s'enfonça dans la forêt. Elle fut bientôt près de cette retraite où nous l'avons déjà vue avec Hector de Montaleu. Cette fois encore un signal particulier du farouche vicomte avait dit à Léda qu'elle le trouverait là; car, à peine eut-elle glissé dans la serrure une clé imperceptible, que la porte s'ouvrit comme d'elle-même, et qu'elle se trouva en face de son brutal complice.

Nous avons dit comment l'esprit épais d'Hector était parvenu, à grand' peine, à se tracer la route qui devait le mener à la conquête de Julie et à l'héritage du vieux pair de France. Tout fier de l'adresse qu'il s'était trouvée, Hector s'était élancé avec l'aveugle rapidité du sanglier vers le but magnifique qu'il s'était proposé; mais voilà que tout à coup ce plan victorieux se trouvait dérangé par l'indiscrétion d'un maladroit. Léda avait été informée des projets pleins d'habileté de son amant. Elle pouvait les anéantir d'un mot, mais ce mot la perdait, et Hector espérait qu'elle ne le prononcerait pas. Cependant il n'était pas tranquille; la jalousie ou la douleur de Léda pouvait préférer la mort au triomphe d'une rivale et à son propre abandon. En ce cas, Hector, dont l'esprit obtus avait attaqué cette difficulté de tous côtés sans trouver le moyen de la tourner, ni de la vaincre, Hector s'était écrié : « Je la forcerai bien à se taire! »

Lorsque Léda entra dans la charbonnière, elle était arrivée à ce degré de désespoir qui ne connaît plus la peur de certains dangers, tant l'âme est épouvantée d'un autre péril. Léda, qui tremblait de comparaître en coupable devant son mari, eût abordé sans crainte la mort et le suicide. L'âme qui garde une pareille terreur et qui ressent un pareil courage n'est pas tout à fait perdue. Hector, en voyant entrer Léda, eut un mouvement de satisfaction.

— Enfin, c'est vous, lui dit-il. Voilà une heure que je vous attends.

— Je vous ai souvent attendu plus longtemps que cela, lui dit Léda, lorsqu'un sanglier à reconnaître ou une bouteille de vin à boire vous retenait quelque part.

— Allons-nous disputer, reprit le vicomte, lorsqu'un danger terrible nous menace?

— Quel danger? dit Léda.

— N'avez vous pas entendu hier cet imbécile de soldat, et n'avez-vous pas remarqué la figure qu'a faite Bricord?

— Non, vraiment, dit Léda, je n'ai remarqué que la vôtre. Je n'ai jamais vu un homme si épouvanté.

Hector se retourna avec l'air de surprise d'un énorme boule-dogue qui se sent mordu par un infime roquet. Le sang lui monta au visage.

— Ecoutez, Léda, reprit-il durement, épargnez-moi les épigrammes et les reproches; je ne suis pas d'humeur à les entendre. D'ailleurs, il faut prendre un parti. Voyons, que comptez-vous faire?

— Moi? que vous importe, monsieur le vicomte; n'avez-vous pas séparé votre vie de la mienne; en quoi le futur époux de la comtesse de Monrion a-t-il à s'occuper de ce que prétend faire la misérable femme du fermier Bricord?

— Je vous comprends, Léda, voilà ce qui vous blesse; voilà ce qui vous irrite. Mais raisonnons, Léda, je ne puis pas être votre mari; je ne puis pas tuer Bricord... il faut que je pense à mon avenir, à ma fortune...

— Et à Mme de Monrion.

— Elle, dit Hector, que le diable m'emporte si je m'en soucie! Ce que je veux, c'est que la fortune des Montaleu ne passe pas dans les mains de cette mijaurée.

— Et pour cela, vous l'épouserez? C'est fort adroit. D'autant mieux que personne plus que vous n'est à même d'affirmer qu'elle est innocente du crime qu'on lui impute.

— Vous moquez-vous de moi, Léda? s'écria violemment Hector. Je vous ai dit qu'il faut que vous preniez un parti.

— Ce parti est tout pris. Vous avez agi à votre guise, j'agirai à la mienne.

— Et comment agirez-vous?

— M'avez-vous consultée pour aller demander la main de Mme de Monrion?

— Ah! dit Hector, c'est sur ce ton-là que vous le prenez, lorsque je viens ici pour vous sauver, pour vous mettre à l'abri de la colère de Bricord...

— Je ne vous demande pas votre protection.

— Qu'êtes vous donc venue faire ici?

— Ne m'avez-vous pas donné le signal qui m'annonçait que vous désiriez me parler? Je suis venue, qu'avez-vous à me dire?

Hector ne répondit pas. Sa colère s'allumait peu à peu, et Léda l'agaçait avec cette ténacité et cette imprudence qui rendent les femmes si redoutables.

— Léda, dit Hector d'un air résolu, écoutez-moi bien. J'ai formé un projet, et il faut que ce projet s'accomplisse. Je veux m'assurer la fortune de mon oncle, et mon mariage avec Mme de Monrion est le seul moyen qui puisse me faire arriver... Si vous m'aimez, vous devez m'aider à réussir.

Cette dernière parole commença à troubler le calme désespéré qu'affectait Léda. Elle tressaillit de tout son corps, et un sourire plein de mépris et de menace agita ses lèvres.

— Si je vous aime, dites-vous... il faut que

je vous aide à épouser... ma rivale... C'est très bien... Et comment puis-je vous y aider ?

— En vous sauvant vous-même, en niant avec fermeté et constance que vous soyez pour rien dans l'existence de cet enfant.

— Et qu'en résultera-t-il?

— Que Julie, accusée de toutes parts, sera forcée d'accepter les propositions du seul homme qui veuille et qui puisse la sauver.

A cette réponse, où la brutalité des calculs d'Hector se montra dans tout son jour, Léda laissa échapper un ricanement âcre et insolent.

— Ah ! s'écria-t-elle, l'heureuse femme ! et quel noble mari je lui aurai procuré pour la récompenser d'avoir voulu me sauver.

— Léda, dit Hector d'un ton menaçant, vous vous tairez.

— Sans doute, pour que Mme de Monrion ne sache pas que vous vous êtes lâchement servi contre elle de la protection qu'elle a accordée à une malheureuse, et ne vous fasse pas chasser de chez elle.

— Léda, vous vous tairez.

— Oui, reprit la fermière, les dents serrées et l'œil étincelant, pour que mon mari n'apprenne pas que vous avez abusé de l'amitié qu'il vous a montrée et ne vous soufflette pas après m'avoir tuée.

— Léda !...

— Et ne vous tue pas, tout vicomte que vous êtes...

— Léda, répéta Hector d'une voix terrible, vous vous tairez...

— Et si je ne me taisais pas ? s'écria Léda en mesurant Hector d'un regard étincelant ; si je n'étais pas, moi, assez infâme pour permettre qu'une autre pérît sous le poids de ma faute ; si j'étais lasse de vivre, comme je le fais, dans le mensonge et la crainte ; si mon cœur se révoltait enfin à la pensée de tromper l'homme qui a voulu mon bonheur pour celui qui me méprise et m'abandonne ; si j'avouais mon crime et le vôtre ?

Un cri sourd, terrible, furieux répondit à cette attaque. Hector s'approcha de Léda, et, saisissant ses deux poignets dans ses larges et puissantes mains, il la jeta à genoux devant lui et leva son poing sur elle. Léda baissa la tête. Montaleu se retourna aussitôt et, tout haletant de la fureur qui l'avait emporté, il lui dit en ricanant:

— Mais vous ne le direz pas, Léda ; vous ne le direz pas : Bricord vous tuerait, vous le savez bien.

— Eh bien ! il me tuera ! s'écria Léda dans le dernier transport du désespoir ; il en a le droit, lui.

— Vous êtes folle...

— Non, monsieur, non, mais il ne sera pas dit que vous m'aurez déshonorée pour me jeter ensuite à l'abandon, au jour où votre avarice vous fera préférer votre fortune à mon amour. Je ne veux pas, entendez-vous, je ne veux pas, moi, toute chargée que je suis par vous de honte et de douleur, y ajouter encore la honte d'avoir perdu celle qui a eu de pitié de moi, et la douleur de vous voir rire de mes souffrances...

— Vous êtes folle, Léda, répéta Montaleu, dont le visage s'injecta de sang et devint presque bleu.

— Non, je ne suis pas folle, vous renoncerez à Mme de Monrion, ou je dirai tout.

— Léda, s'écria Hector d'une voix étranglée...

— Ah! reprit Léda arrivée à ce paroxisme de colère aveugle qui ne voit plus rien, même la mort qui plane sur sa tête, ah! vous avez marché à votre but sans vous occuper de la pauvre femme qu'il vous fallait écraser en passant. Eh bien ! cette femme que vous avez si insolemment dédaignée... elle vous arrêtera, elle dévoilera la basse astuce de votre conduite...

— Léda, répéta encore Hector en pressant sa tête dans ses deux poings fermés, comme s'il la sentait prête à éclater, Léda, taisez-vous.

— Non, reprit Léda... vous m'avez fait assez trembler, assez souffrir... non, je parlerai... je...

A ce moment. Hector la saisit de ses deux mains de fer ; et quelqu'un qui fût passé par là eût pu entendre un cri d'angoisse désespérée, si tout à coup la forêt n'eût retenti du son joyeux des trompes.

Un moment après, Hector sortit de la masure. Une pâleur livide avait succédé sur son visage à la teinte rouge et foncée qu'il avait un instant avant. Ses lèvres frémissaient convulsivement ; ses yeux hagards roulaient dans leur orbite. Quand il voulut mettre la clé dans la serrure pour refermer la porte, ses mains étaient si tremblantes qu'il fut longtemps sans pouvoir y parvenir. Cependant il ferma la serrure à double tour, alla d'un pas mal assuré chercher son cheval qu'il avait attaché à quelques pas de la *Charbonnière*, et après l'avoir monté avec peine, le lança de toute sa rapidité à travers le fourré dont les ronces déchiraient le poitrail du noble animal, et dont les branches fouettaient le visage d'Hector. Il eut bientôt gagné une longue allée, et il eût peut-être continué sa course avec la même frénésie, s'il n'eût aperçu à une assez grande distance un groupe de cavaliers qui s'avançaient au petit pas.

XXII.

LA CHASSE.

Bricord, en quittant le château de Montéclain s'était rendu immédiatement à la ferme. Jusqu'à ce jour, nul soupçon n'était entré dans l'esprit du fermier. Plongé dans les ténèbres d'une confiance sans bornes, il avait toujours vécu

sans autre préoccupation que le bonheur de sa femme. Bon, parce qu'il était fort, confiant, parce qu'il était incapable de tromper, modeste, parce qu'il n'avait que la grandeur du cœur, jamais il n'avait traduit contre Léda ni ses caprices, ni ses refus, ni ses tristesses; jamais il n'avait expliqué contre elle, ni ses absences réitérées, ni l'accueil tantôt trop bienveillant, tantôt trop froid qu'elle faisait à Hector, pour être naturel... Bricord avait une excuse toute prête pour les torts de Léda: c'est qu'il n'était pas digne d'elle, c'est qu'il ne lui avait pas procuré tout le bonheur qu'il lui avait promis.

Ce fut au milieu de cette profonde sécurité sur l'honneur de Léda, que se glissa tout à coup le soupçon qu'il était trompé. Bricord n'avait point deviné la machiavélique calomnie qui avait jeté sur Mme de Monrion la honte du crime de Léda, mais il avait vu sa terreur: après cette épouvante était venue la colère désespérée que Léda avait montrée à l'annonce que quelqu'un avait demandé la main de Mme de Monrion, et cette colère, Bricord l'avait vue se refléter sur le visage bouleversé d'Hector de Montaleu. Alors quelque chose de flamboyant et de douloureux à la fois, comme un fer rouge, avait traversé la nuit où il vivait tranquille, et il lui semblait avoir entrevu autour de lui des fantômes moqueurs qui lui montraient, en ricanant, Léda et Hector.

C'était alors que Montéclain était arrivé.

Durant la nuit que Bricord passa au château, ce soupçon qui, pareil à une lumière lointaine, avait d'abord éclairé le passé d'une lueur douteuse, attisé par le souffle patient et acharné de la jalousie, avait fini par resplendir et éclairer d'un jour sinistre ce passé traversé dans l'ombre. Tout ce qui avait été excusé par la bonne foi du mari confiant devenait une accusation dans l'esprit du mari jaloux.

La singulière coïncidence qui faisait que Léda avait été appelée près de Mme de Monrion, le même jour où celle-ci était frappée d'une imputation déshonorante, avait d'abord tourné les soupçons de Bricord d'un autre côté. Il s'était dit un moment que Léda était peut-être la confidente de Julie, mais alors Bricord s'était rappelé mieux encore les paroles de Léda; il s'était souvenu qu'elle avait dit que Julie était victime de sa générosité. Bricord n'avait pas pu percer jusqu'au fond de cet abîme de perfidie, mais son regard s'y était attaché, et il voulait y voir tout à fait clair.

Aussi entier dans sa résolution de connaître la vérité qu'il l'avait été dans sa confiance, il était sorti du château de Montéclain pour aller interroger Léda.

En arrivant à la ferme, il rencontra le colonel et Aly-Muley qui en sortaient pour gagner le rendez-vous de chasse. Thomas l'arrêta pour lui demander s'il n'était pas de la partie.

— Tout à l'heure, colonel, repartit Bricord, il est probable que je vous rejoindrai, et vous aurez peut-être une plus belle chasse que vous ne pensez.

Il entra à la ferme.

— Où est Léda? dit le colonel à Aly.

— On est venu la chercher de la part de Mme de Monrion, et elle est partie depuis longtemps.

— Probablement la comtesse a tout préparé pour la fuite de cette malheureuse, dit le colonel à Aly. Marchons doucement, pour voir ce que va faire Bricord.

Le fermier était monté tout droit à la petite chambre qu'occupait Léda. Ne l'ayant pas trouvée, il redescendit, parcourut rapidement les communs, sans adresser une parole aux servantes ou aux valets qui travaillaient dans les cours. Sa recherche fut encore inutile.

Alors il regarda autour de lui de l'air d'un homme qui sent sa raison prête à lui échapper. Il appela l'une des servantes, mais d'une voix si rauque, si altérée, qu'elle se retourna en riant et en disant:

— Qui donc m'appelle de cette voix de l'autre monde?

— Moi! dit Bricord.

La pauvre servante resta muette et confondue en voyant la pâleur de Bricord et le sinistre regard qu'il attacha sur elle.

— Où est ma femme? lui dit le fermier.

— Dame, monsieur, Mme la comtesse de Monrion l'a envoyé chercher, il y a à peu près une heure, et votre femme est partie tout de suite après.

— Bien! dit Bricord en sortant de la cour.

A l'instant même, un valet à cheval y entrait au galop:

— Hé! cria-t-il; monsieur Bricord, la servante, où est Mme Bricord?

— Eh bien! répondit la fille de basse-cour, elle est chez vous.

— Mais non, repartit le valet; je suis déjà venu ce matin, et Mme Bricord m'a dit qu'elle allait venir tout de suite, et on ne l'a pas vue. Je ne sais pas ce que lui veut Mme la comtesse, mais je ne l'ai jamais vue d'une impatience pareille.

— C'est drôle, dit la servante; et M. Brias aussi est venu la demander.

Bricord s'était arrêté, il dévorait le valet de ses yeux flamboyans.

— Ah! lui dit-il, ma femme n'est pas chez vous...

— Non, puisque je viens la chercher... Tâchez donc de me dire où elle est, on m'a recommandé de courir après...

Bricord s'appuya contre le poteau qui était près de lui.

— Vous ne savez donc pas où elle est, vous autres? dit le valet...

— Je le sais, moi, dit Bricord...

— En ce cas, dit le valet, envoyez-nous la tout de suite, il paraît que ça presse.

Bricord le laissa passer sans le voir et resta un moment anéanti... Ses lèvres tremblantes murmuraient des mots sans suite. — Elle est... elle est avec lui... disait il... où ça... où... Oh... chez lui... Oui... Bien...

Il rentra dans sa maison, prit son fusil et il allait quitter la ferme, lorsque tout à coup le son des trompes retentit pour lui comme il avait retenti pour Montaleu.

— Oh! s'écria Bricord, s'il est avec elle, il n'aura pas le temps d'être au rendez-vous de chasse.

Aussitôt il court à une écurie, selle et bride un des intrépides coureurs qu'il élevait, et armé de son fusil et de son couteau de chasse, il s'élance à toute bride dans la direction que venaient de prendre le colonel et Aly-Muley. Il les eut bientôt atteints.

— Où cours-tu donc ainsi? lui cria le colonel en lançant son cheval à côté du sien...

— Au rendez-vous de chasse, lui dit Bricord... et s'il n'y est pas, j'irai jusque chez lui.

— De qui veux-tu parler? dit le colonel...

— Laissez-moi, colonel, dit Bricord en faisant prendre à son cheval une allure effrayante.

Mais le colonel était monté de manière à tenir tête avec aisance au double poney de Bricord.

— Bricord! lui cria-t-il, Bricord! réponds-moi: à qui en as-tu?... que veux-tu?...

— Vous le verrez...

Ils arrivaient à ce moment à un carrefour où se divisaient les différentes routes qui perçaient la forêt, lorsqu'ils aperçurent tout à coup Hector de Montaleu chevauchant tranquillement à côté de Léona, pendant que Mme de Champmortain les précédait d'une centaine de pas avec son mari et M. Amab.

L'air tranquille d'Hector arrêta un moment la fureur de Bricord, qui lui dit cependant d'une voix altérée:

— Comment, monsieur le vicomte, vous n'êtes pas encore au rendez-vous de chasse?...

— C'est ma faute, dit Léona; M. de Montaleu a bien voulu perdre son temps avec moi... Voilà plus d'une heure que je le retiens...

Bricord baissa la tête; son esprit s'était attaché à l'idée qu'Hector était dans sa propre maison, avec Léda, et il le trouvait en compagnie d'une autre femme, avec laquelle il était depuis plus d'une heure. Cette dernière circonstance dérangeait tous ses soupçons. Mais que pouvait être devenue Léda, puisqu'elle n'était pas chez Mme de Monrion? Le malheureux Bricord se débattait dans ses incertitudes, comme un fou dans les liens qui ne lui laissent que la faculté de faire quelques pas dans un cercle resserré, piqua droit devant lui, puis s'arrêta tout à coup, revint sur ses pas, alla à droite, puis à gauche, et enfin, ne sachant où prendre voie, il allait retourner chez lui, lorsque parurent tout à coup Montéclain et Brias.

L'aspect de celui-ci rappela à Bricord ce qu'avait dit la servante. En effet, Brias avait été demander Léda à la ferme. Cette démarche significative n'excita cependant dans l'esprit du fermier aucun soupçon personnel contre Brias. Seulement, le sentiment qui l'avait empêché de se confier à Montéclain, l'idée que les nobles et les riches se soutenaient et se cachaient entre eux pour le déshonneur d'un homme de rien, lui fit croire un moment que Brias pouvait être le confident de Montaleu.

Bricord allait donc lui demander la raison pour laquelle il avait été à la ferme, lorsque Montéclain s'avança rapidement vers lui.

— A la bonne heure, Bricord, lui dit-il gaîment, tu ne m'abandonnes pas. En ce cas, plus de rancune, car, je dois te le dire, j'avais été si blessé de la façon dont tu m'as voulu quitter, que j'avais envoyé chercher Léda pour m'entendre avec elle pour régler nos affaires de façon à n'avoir plus aucun rapport ensemble. Heureusement, Brias ne l'a pas trouvée, et puisque te voilà, qu'il ne soit plus question de cette mésintelligence. Et maintenant, Bricord, tout à la chasse, et coupons l'herbe sous le pied à Montaleu; je te confie mon honneur.

Bricord, éperdu et ne sachant que devenir, répondit au hasard, et promit de faire de son mieux.

La compagnie se trouvant réunie, on prit la route du hallier où l'on devait attaquer l'animal.

— Tirerons-nous la bête au sortir de l'enceinte? dit Hector.

— Allons donc! lui dit Montéclain, j'entends que nous ayons un hallali, il n'y a pas de belle chasse sans cela.

— Il faudrait, dit Hector, que nous fussions sûrs de détourner la bête, car il est fort possible qu'elle ait délogé en entendant sonner les trompes. Vous savez que les sangliers n'aiment pas ces bruits-là.

— Les vôtres, dit Montéclain avec une assurance imperturbable; mais les miens sont capables de tenir à la bauge pendant plus d'une heure.

— Auquel cas, dit Hector, il sera prudent de fusiller.

— Non, de par tous les diables, dit Montéclain, dût-il charger à fond chiens et chevaux, j'entends le tuer de ma propre main.

— Avec cette aiguille que vous avez au côté? dit Hector en riant.

— Ne vous en alarmez pas, Montaleu, reprit Montéclain avec un sourire dédaigneux, les aiguilles que je manie font des trous que nulle autre aiguille ne pourrait raccommoder.

Bientot la conversation devint générale, et l'on n'entendit plus que discussions sur les quartans, les pigaches, et les signes auxquels on reconnait un sanglier, son âge, son sexe, sa trace,

tout cela entremêlé des mots particuliers à la vénerie.

Cependant on entra bientôt en chasse ; les limiers furent lancés. Montéclain s'exposant comme le dernier des piqueurs, les appuyait en criant d'une voix animée et retentissante : Hou ! hou ! valets ; hou ! hou ! là dedans.

Contre sa prévision, ou plutôt contre l'opinion qu'il avait émise, le sanglier prit son parti et piqua une pointe qui devait entraîner toute la chasse bien loin de son point de départ. Montéclain s'élança sur la voie avec tant d'ardeur, d'enthousiasme, de cris et de bravades, qu'Hector se laissant prendre à cette fausse démonstration, se précipita sur ses traces avec rapidité ; la haine jalouse qu'il avait pour Montéclain, sa vanité de chasseur, son désir de vaincre dans une lutte quelconque un homme dont la supériorité dédaigneuse le blessait en toute occasion, firent taire dans l'esprit de Montaleu le souvenir de la scène qui venait de se passer à la Charbonnière. De son côté, Bricord perdu dans ses soupçons, ne sachant plus comment les éclairer, s'attacha instinctivement à la trace d'Hector. Brias, le colonel, Champmortain, Amab, firent compagnie à Léona et à Mme de Champmortain, et toute la compagnie fut bientôt entraînée dans la même direction et comme animée d'une ardeur enthousiaste, quoique assurément il n'y eût pas une seule de ces personnes qui fût réellement préoccupée de la chose.

Brias voulait parler à Sylvie, qui voulait lui parler. Champmortain voulait rester seul avec Léona, qui voulait rester seule avec le colonel. Il n'y avait dans tout ce monde qu'Amab qui, satisfait de trouver une occasion de se fuir lui-même, n'avait cependant nul désir de s'approcher de personne. Il ne prenait pas même à la chasse ce vulgaire intérêt qui s'excite à l'aspect de la passion des autres... Amab était un pauvre homme perdu, isolé, rongé au plus profond de son âme par un désespoir latent dont il oubliait quelquefois les angoisses dans l'inspiration de son pinceau, et qui cherchait en ce moment à les étourdir dans le mouvement et le bruit où il s'était jeté.

Cependant, la cavalcade commandée par les désirs secrets de chacun évoluait dans sa rapidité avec une adresse et une lenteur imperceptibles.

Peu à peu Léona s'était dégagée de la ligne horizontale qu'on avait d'abord suivie, et avait pris la tête côte à côte avec le colonel. Champmortain, qui prétendait à la faveur d'un entretien, suivait de près ; Amab serrait Champmortain, tandis que Sylvie et Brias, dont les chevaux moins solides avaient besoin d'être ménagés, se laissaient abandonner seuls en arrière.

— Eh bien ! Thomas, dit Léona au colonel, vous savez les nouvelles ?

— Lesquelles ! dit le colonel ; que Mme de Monrion est innocente du crime qu'on lui impute ?

— Bah ! dit Léona, vous croyez ? J'avoue que, pour ma part, il m'en faudra des preuves bien convaincantes, après l'histoire du village de Saint-Faron.

— Vous savez mieux que moi qu'elle est innocente, dit le colonel sévèrement.

— D'où voulez-vous que je le sache... Tout ce que je sais, c'est que Montaleu, qui épouserait une chiffonnière, si sa hotte était chargée de bank-notes, épousera la comtesse et prendra le poupon pardessus le marché.

— Je crois qu'il le peut mieux que personne...

— Oui, il est de carrure à porter tout le ridicule possible ; il est vrai que la dot est magnifique.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends... vous feignez de ne pas me comprendre, Léona : Hector épouse parce qu'il sait à qui appartient cet enfant...

— Ah ! il est dans les confidences de Mme de Monrion ?

— Léona, fit le colonel ; parlons-nous sérieusement, ou croyez-vous pouvoir me traiter comme M. Amab ou comme un Champmortain ?

— Rassurez-vous, colonel, repartit Léona avec un indicible sourire de dédain, c'est un honneur que je n'ai pas envie de vous faire.

Le colonel contint la colère que cette impertinence excita en lui, et il reprit après un moment de silence :

— Comprenez-moi bien, madame, je n'entends pas, je ne veux pas être mêlé dans une affaire où vous prétendez compromettre la réputation d'une femme innocente.

— Monsieur le colonel Thomas Rien, mais qui vous y mêle, si ce n'est vous qui venez me prêcher l'innocence de Mme de Monrion ?... Eh ! mon Dieu, monsieur, prouvez-la, mettez-la en lumière ; je ne *veux* pas, je *n'entends* pas vous en empêcher. Faites mieux, épousez la belle protégée du marquis. A votre aise, monsieur, faites.

Le colonel, dont la nature entière et impétueuse s'étonnait et s'irritait à la fois de ce langage dédaigneux, repartit avec un dépit violent :

— Léona, un mot : vous avez juré à ma mère de me servir dans mes projets...

— Et je suis encore prête à le faire.

— Vous savez quel est le but de ma vie ?

— Oui, la réhabilitation de l'honneur de votre mère.

— Vous la tenez dans vos mains, vous ?

— C'est vrai.

— Quel prix y mettez-vous ?

— La ruine et le déshonneur de Mme de Monrion, dit Léona, en lui jetant ces paroles d'une voix moqueuse.

— Jamais ! répondit celui-ci avec indignation.

Léona arrêta soudainement son cheval, et se laissant gagner par Champmortain et Amab, elle leur dit joyeusement :

— Allons donc, messieurs, allons donc ; faut-il que ce soit moi qui vous donne l'exemple ? Une course à fond de train, Victor, et vous aussi, monsieur de Champmortain, et montrons au colonel que les coursiers d'Afrique qui piaffent si superbement sous un magnifique uniforme, ne peuvent nous tenir tête dans ce pays hérissé de difficultés.

Tous les trois partirent au galop, laissant le colonel sombre et mécontent. Il chercha quelqu'un à qui se joindre ; mais au moment où il allait s'approcher de Brias et de Sylvie, il les vit tourner avec rapidité d'un autre côté comme s'ils eussent voulu couper la chasse. Thomas ainsi abandonné allait peut-être se décider à gagner la ferme, lorsqu'il aperçut Montéclain qui venait de son côté à toute course. Thomas le laissa s'approcher, et il allait lui demander pourquoi il paraissait ainsi abandonner la chasse, lorsque Montéclain l'arrêtant soudainement lui dit :

— Colonel, voulez-vous sauver la vie à une femme ?

— En doutez-vous ?

— Eh bien ! ne quittez pas cette allée, c'est la seule qui conduise de cette partie de la forêt à Lavordan. Bricord veut y retourner, il vient de le dire à Aly. Retenez-le un quart-d'heure, dix minutes.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Vous le saurez, colonel ; mais, par grâce, retenez Bricord... Je vais à Lavordan... Je cacherai Léda qui peut-être y est rentrée... mais le voici... adieu...

Montéclain disparut à toute course et le colonel alla au-devant de Bricord.

XXIII.

RENCONTRE.

La nuit qui venait de s'écouler avait été cruelle pour Julie. D'abord confiante en son innocence, elle s'était presque étonnée de la maladresse des méchans ; mais, en se rappelant par qui cette accusation avait été rapportée à M. de Montaleu, elle fut forcée de reconnaître qu'il s'était trouvé des hommes de quelque considération qui avaient foi en cette calomnie ; elle dut se souvenir que M. de Montaleu y avait cru.

Une fois engagée dans cette suite de réflexions et de raisonnemens, elle s'était rappelé les circonstances de son voyage à Issoudun et de son retour à Saint-Faron. Les mille précautions qu'elle avait prises, dans un mouvement de pitié, pour cacher à tous les yeux le secret d'une autre, n'eussent pu être mieux combinées, s'il eût fallu cacher sa propre faute. On pouvait tourner contre elle-même tout ce qu'elle avait fait pour protéger Léda.

Arrivée à ce résultat, une indicible terreur s'était emparée de Julie, et elle avait reconnu qu'elle était, pour ainsi dire, à la merci de la générosité ou des remords de la coupable. Alors, ce ne fut plus, comme elle l'avait fait d'abord, à chercher un moyen de sauver Léda qu'elle appliqua toutes les forces de son esprit, mais à découvrir dans ce qui s'était passé un moyen de se sauver elle-même.

Rien ne s'offrait à son imagination troublée. Elle était partie seule ; elle était revenue seule. Elle seule avait paru chez Jeanne Dromery... Sa tête s'égara... Elle fut sur le point de courir à M. de Montaleu, de tout lui dire, d'implorer son appui, ses conseils, mais le souvenir de la promesse qu'elle avait faite à Léda l'arrêtait. Puis, au milieu de ce flot de craintes, d'incertitudes, de douleurs, le sentiment de son innocence s'élevait comme l'arche protectrice au milieu des tempêtes du déluge. Julie s'y réfugiait, s'y agenouillait, et reprenait un peu de calme... Mais bientôt ses terreurs renaissaient ; la solitude, la nuit prêtaient leur secours fatal à l'ardente imagination de Julie, et, plus d'une fois, au moment où elle se rattachait de ses deux mains jointes à cette planche de salut, il lui sembla voir l'ombre fatale et menaçante de Léona y poser son pied insolent et la replonger dans l'abîme où elle devait périr.

Ce fut après les fatigues d'une pareille nuit que Julie, voulant enfin savoir ce qu'elle avait à espérer ou à redouter de Léda, l'envoya chercher. Léda, surprise par l'arrivée matinale de l'envoyé de Mme de Monrion, lui fit répondre qu'elle allait immédiatement se rendre près d'elle.

Une heure entière s'était écoulée dans une attente inutile, et Mme de Monrion, dont l'impatience et l'inquiétude croissaient de minute en minute, avait renvoyé une seconde fois à la ferme. Le valet que nous y avons vu arriver en même temps que Bricord, et qui cette fois n'avait pas retrouvé Léda, était à peine sorti du château de Montaleu que le vieux marquis entrait dans l'appartement de Julie et s'y établissait avec toutes ces précautions et toutes ces lenteurs solennelles qui annoncent un entretien de longue durée. Presque toujours, au théâtre, le public accueille ces entrées avec un sentiment de malveillance et d'effroi ; à ce moment, et pour des raisons faciles à comprendre, Julie éprouva un sentiment assez analogue à celui des spectateurs, et il lui fallut toute la déférence qu'elle devait à M. de Montaleu pour ne pas le prier vivement de remettre à une autre heure cette entrevue.

Le marquis ayant pris place, commença ainsi :

— Julie, des raisons particulières et qui tiennent au souvenir d'une affection trompée, m'ont fait renoncer pour toujours au mariage. Cependant, le besoin d'une affection, le désir de transmettre ma fortune à un homme qui méritât cette faveur, me firent chercher autour de moi quelqu'un à qui donner l'une et l'autre. Mon espérance et mon choix se tournèrent dès l'abord vers Hector de Montaleu. C'est le fils de mon frère, c'est l'héritier de mon nom... Ma tendresse et ma fortune lui furent destinées. Je dois vous le dire, mon cœur fut bientôt rebuté par cette nature grossière et bornée sous laquelle je ne soupçonnais alors ni le courage ni la générosité. Plus jeune, et tout à la fois beau, spirituel, ardent, plein de grâce et de feu, grandissait près de moi le jeune comte Gustave de Monrion. C'était le fils de ma sœur, mais il ne portait pas mon nom, et je combattis longtemps la séduction qu'il exerçait sur moi avant de me décider à tourner mes espérances de son côté. L'affection que je portais à Gustave était bien puissante, puisqu'elle a résisté à ses torts et à ses folies.

— C'est qu'il y avait un noble cœur sous ces torts, une fierté sincère sous ces folies, dit Mme de Monrion.

— Soit, dit M. de Montaleu; mais veuillez m'écouter. Après la mort de Gustave, je me trouvai seul, et peut-être aurais-je porté mes vues du côté d'Hector, lorsque le malheur qui vous rendit orpheline, en m'imposant le devoir de vous protéger, me donna une consolation et me fit espérer que ma vieillesse aurait une famille. Je vous aime comme un père, Julie; mais vous ne savez peut-être pas qu'un homme d'un nom comme le mien doit écouter d'autres voix que celles de son affection. Bien souvent, j'ai regretté, dans mes réflexions solitaires, qu'Hector de Montaleu ne fût pas tout autre qu'il me semblait. Il porte mon nom, il héritera de mon titre, et s'il s'était montré digne de devenir votre mari, j'accomplissais, en vous unissant, mes devoirs envers vous, envers lui et envers moi-même, en lui assurant ma fortune.

— Il n'a pas besoin de devenir mon mari, dit Julie doucement, pour que vous lui assuriez votre fortune.

— Julie, dit vivement M. de Montaleu, il y a une chose étrange dans votre destinée. Placée par un hasard inouï entre les deux héritiers que m'avait donnés la nature, et qui tous deux s'étaient trop longtemps montrés indignes de ma tendresse, vous avez tour à tour éveillé dans leur âme les nobles instincts qu'ils ont reçus de leurs ancêtres. Le premier a réparé généreusement l'insulte qu'il vous avait faite; le second vous offre de démentir victorieusement la calomnie qui vous poursuit... Julie, vous m'avez demandé quelques heures de recueillement pour répondre à la proposition du vicomte Hector de Montaleu; cette réponse, je viens la chercher, et j'espère qu'elle sera selon mes vœux et telle que la mérite la noble confiance du vicomte.

A cette conclusion facile à prévoir, Julie cependant tressaillit d'indignation. Elle ne doutait plus en effet de la complicité d'Hector et de Léda. Toutefois elle se contint.

— Je vous remercie, monsieur, répondit-elle d'une voix mesurée. Il y a déjà longtemps que j'ai compris que l'affection que vous me témoignez serait une atteinte portée aux droits sacrés de votre famille. Rendez à M. Hector de Montaleu, je vous en prie encore, comme je vous en ai toujours prié, rendez-lui les espérances légitimes que lui donne sa parenté; mais permettez-moi de ne pas accepter la proposition qu'il a daigné me faire.

— Quoi! vous refusez? s'écria le vieux marquis.

— Oui, monsieur, je refuse...

— Malgré la générosité de cette proposition?

— Monsieur le marquis, dit Julie avec une fermeté pleine de noblesse, accusée de la façon la plus infâme, je ne veux accuser personne. J'attends ma justification de l'honneur de ceux qui la tiennent dans leurs mains. Si elle ne vient pas, je vous dirai alors ce que signifie la générosité de M. Hector de Montaleu.

— Je ne vous comprends pas.

En ce moment on entendit le galop d'un cheval qui entrait dans la cour. Julie vit que c'était le domestique qu'elle avait envoyé à la ferme.

— Peut-être, répondit-elle vivement à M. de Montaleu, me comprendrez-vous mieux tout à l'heure.

Le domestique si impatiemment attendu entra.

— Eh bien! lui dit Julie, Mme Bricord?

— Elle n'était pas à la ferme, madame...

— Comment, et où est-elle?

— Tout le monde l'ignore... Il paraît que M. de Brias est venu la chercher sans la trouver, et j'ai laissé M. Bricord très inquiet de l'absence de sa femme. On dit qu'elle a disparu...

— Disparu!... répéta Julie avec un effroi terrible; c'est impossible. Mais alors elle m'abandonne, alors...

Elle s'arrêta et jeta autour d'elle un regard éperdu.

— Qu'est-ce donc, fit M. de Montaleu, qu'y a-t-il donc de commun entre vous et cette femme?

— Ce qu'il y a, monsieur, c'est que... non, reprit-elle, ce n'est pas possible. Et s'adressant au valet qui était demeuré là avec la curiosité méchante de tout ce qui est servile et envieux: Elle a dû laisser une lettre pour moi.

— On ne m'en a pas parlé... Mais si madame la comtesse le veut, je vais retourner.

—Non, dit Julie vivement, j'irai moi-même... Ma voiture... Je vais sortir.

Le valet se retira.

— Que signifie tout ceci, Julie, dit M. de Montaleu ? En quoi Mme Bricord est-elle initiée aux choses qui vous regardent ?

— Monsieur, vous avez le droit de savoir toute la vérité ; mais moi je n'ai le droit de vous la dire que lorsque l'abandon de cette femme m'aura dégagée de mon serment ; alors, monsieur, vous apprendrez si c'est avec raison que j'ai repoussé les indignes propositions de M. Hector de Montaleu.

Julie quitta le marquis ; et, au bout de quelques minutes, elle arriva à la ferme de Lavordan. Elle y entrait à peine et elle n'avait pas encore eu le temps de s'informer de Léda, que Montéclain arrivait tout haletant dans la cour.

— Mme Bricord est-elle ici ? s'écria-t-il, sans voir Julie, et en sautant de cheval.

— Non, monsieur le marquis, répondit la servante à qui Montéclain s'était adressé ; voilà deux fois qu'on vient la demander, et voilà encore Mme la comtesse de Monrion...

Montéclain se retourna vivement et salua Julie avec un respect si profond, que, pour la première fois depuis quelques jours, elle se sentit remontée à la place d'où la calomnie avait tenté de la faire descendre. Cependant elle demeura tout interdite en présence de cet homme dont elle avait entendu souvent accuser la légèreté et l'inconduite. Montéclain lui-même fut embarrassé, malgré son assurance ; il devinait le motif qui avait amené Mme de Monrion, mais il était bien difficile d'aborder un pareil sujet avec une femme qui devait le considérer comme un ennemi. Cependant la pâleur, l'agitation de Mme de Monrion le touchèrent vivement.

— Pardon, madame, lui dit-il ; vous désirez voir Mme Bricord, et je le désire autant que vous ; peut-être, et veuillez me pardonner cette supposition, peut-être y a-t-il quelque relation entre le motif qui vous a conduite ici et celui qui m'y amène.

Julie, les yeux baissés, le corps tremblant, la voix brisée, lui répondit ces mots entrecoupés :

— Je ne le pense pas, monsieur. Je venais... moi... Mais, qu'importe... elle n'y est pas... il me suffit...

Un profond soupir s'échappa de sa poitrine ; elle leva vers le ciel l'azur mouillé de ses beaux yeux, et murmura d'une voix faible :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que faire à présent ?

— Madame, lui dit Montéclain en s'approchant doucement, je n'ai aucun droit que celui d'un profond respect, à vous demander une moment d'entretien ; mais si la prière d'un homme d'honneur et dont tout le cœur se révolte en pensant qu'on a osé vous outrager, si cette prière peut vous paraître sincère, veuillez m'écouter un moment.

— Mais, monsieur, dit Julie en le regardant avec crainte, mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître ; vous ne me connaissez pas...

— Madame de Monrion, reprit Montéclain d'une voix ferme, je vous connais, je sais que vous êtes bonne et généreuse, et je sais que vous avez été outragée et calomniée. Voulez-vous m'écouter, madame, il le faut, je vous le jure, oui, je vous le jure sur le souvenir de celui dont vous portez le nom.

Julie leva ses yeux sur Montéclain, qui, debout devant elle, la tête découverte, comme un sujet devant une reine, comme un fidèle devant une sainte, lui montrait de la main la salle basse de la ferme. Elle passa, toute confuse et toute tremblante, devant lui ; mais au milieu du trouble et de la douleur auxquels elle était en proie, une singulière espérance venait de luire dans son âme. Ce n'était pas seulement l'espérance de son salut, c'était plus qu'une lumière qui lui montrait sa justification prochaine, c'était aussi une tiède chaleur qui calma doucement son âme endolorie. L'astre qu'elle venait de voir se lever à son horizon éclairait et brûlait à la fois.

Elle entra ; Montéclain la suivit. Elle se laissa aller sur un siége ; il s'approcha d'elle et la regarda... Jamais embarras plus charmant, douleur plus touchante, confiance plus naïve n'avaient animé un plus ravissant visage. Montéclain s'oublia à la regarder ; il sentait ses genoux fléchir sous lui ; il lui semblait qu'il ne pouvait lui parler que pour lui dire :

— Madame, je vous aime, et j'attends votre arrêt.

Cependant, Julie, embarrassée de ce long silence, se hasarda encore à regarder Montéclain. Les yeux qu'elle rencontra brûlaient de tant d'admiration qu'elle se voila, en rougissant, de ses longues paupières.

— Qu'avez-vous donc à me dire, monsieur ? reprit-elle en tremblant.

— Pardon, fit Montéclain, vous devriez le savoir déjà. Une minute de douleur laissée à votre cœur est un crime. Madame de Monrion, je sais toute la vérité sur ce qui s'est passé à Issoudun.

— Vous, monsieur ! dit Julie avec un vif mouvement de surprise.

— Oui, madame, je sais par quel admirable subterfuge vous avez trompé le malheur de Bricord, je sais avec quel saint dévoûment vous avez essayé de réparer la faute d'une pauvre femme... Vous comprenez maintenant pourquoi je vous admirais tout à l'heure en silence, pourquoi j'eusse voulu m'agenouiller devant vous pour vous demander votre pardon.

— Mon pardon, monsieur, pour qui donc ?

— Pour moi, qui, pouvant vous justifier depuis deux jours, vous ai laissé souffrir.

— Je n'avais aucun droit à votre bienveillance.

— La vertu calomniée a droit au témoignage de tout homme d'honneur, madame, et je tiens trop à votre estime pour ne pas essayer de me justifier à vos yeux.

Julie s'inclina doucement, mais déjà elle écoutait avec une joie secrète cette voix grave et pénétrante qui lui parlait avec le langage qu'elle voulait, avec l'accent qu'elle avait rêvé.

— Instruit comme vous de la fuite de Léda, continua Montéclain, je m'étais en secret associé à votre bonne action. Au moment où vous en êtes devenue la victime, madame, quelque chose d'heureux, je dois vous le dire, s'est mêlé à l'indignation que j'ai éprouvée.

— M. de Montaleu s'est montré votre ennemi, monsieur, répondit Julie en hésitant, et je comprends que vous ayiez espéré une vengeance dans l'humiliation qu'il recevait à cause de moi.

— Oh! madame, reprit Montéclain d'un ton de reproche si profond que Julie en fut émue, la calomnie n'est pas toute pour vous, et celui qui vous a donné de moi une idée assez infâme pour que vous prêtiez un pareil sens à mes paroles, est un ennemi auquel je ne pardonne pas... Et cependant c'est vrai, votre malheur m'a donné la seule vengeance que je veuille tirer de cet homme qui a cru à votre déshonneur, et qui depuis deux jours n'a trouvé d'autre protection à vous offrir que la basse et insultante alliance de M. Hector de Montaleu.

— Oh! je l'ai refusée, monsieur.

— Eh bien! madame, cette joie que vous avez si mal interprétée, venait de ce que le hasard me donnait le droit de vous dire : Madame, il y a un homme que vous ne connaissez que par le mal qu'on vous en a dit; eh bien! madame, pour confondre vos calomniateurs, pour écraser vos ennemis, cet homme vous offre son appui, cet homme vous appartient.

— Monsieur, reprit Julie troublée jusqu'au fond de l'âme, il suffira de quelques paroles pour ma justification, je les attends de votre justice.

— Vous avez raison, madame, dit Montéclain, ce que je puis faire pour vous ne demande ni courage, ni dévoûment; vous avez raison, il n'y a pas là de quoi vous persuader que je donnerais ma vie pour vous épargner une larme.

— Monsieur! fit Julie dont le cœur battait d'un trouble indicible.

— Je dois tout vous dire, madame, reprit vivement Montéclain. Si j'ai tardé à proclamer la vérité, c'est que j'espérais pouvoir aussi sauver la pauvre femme que nous sommes venus chercher ici tous les deux.

— Et s'il est possible de la sauver, monsieur, je vous demande de le faire.

— Son absence, je vous l'avoue, me laisse dans l'incertitude la plus cruelle. Cependant, en retardant votre justification jusqu'à demain, il serait possible...

— Ah! monsieur, s'écria vivement Julie, j'attendrai maintenant, je sais qu'il y a quelqu'un qui me défendra.

Elle s'arrêta toute confuse de ce vif mouvement de confiance.

— Ah! merci, merci, madame, merci, lui dit Montéclain avec une effusion pleine de fierté, Vous me confiez votre honneur, vous remettez à ma foi ce trésor de pureté et d'innocence, merci! je l'emporte dans mon cœur comme un dépôt chaste et sacré, comme j'emporterais l'honneur de ma sœur, si j'en avais une, l'honneur de ma mère si elle vivait encore. Je vous le rendrai, madame, intact et brillant, et digne de vous. Mais, ajoutez encore à cette confiance et permettez-moi de vous sauver tout-à-fait.

— N'est-ce pas assez que vous détruisiez la calomnie qui me poursuit?

— Non, madame, cette calomnie a été trop habilement tramée pour qu'il ne faille pas remonter jusqu'au calomniateur, et le flétrir de son infamie! Permettez-moi de vous parler à cœur ouvert comme un homme d'honneur à une femme qu'il respecte, et dont l'avenir doit être débarrassé de ces reptiles que vous n'écraserez peut-être pas toujours avec la même facilité. Il y a une femme, madame, qui déteste en vous la beauté, l'esprit, la vertu; une femme qui, peut-être, a le droit de vouloir vous punir d'une injure que vous ignorez.

— Moi?

— Oui, vous, madame, permettez-moi de vous taire cette injure, vous ne la comprendriez pas... sachez seulement que des deux coupables, l'un était M. Amab, l'autre votre frère; elle a puni le premier, car elle a fait d'un nom honorable un nom méprisé; elle veut punir en vous le second de ses insulteurs. Le bruit qu'elle a répandu est sa première tentative; mais ce n'est pas assez de déjouer ses projets, il faut qu'elle en subisse la honte. Je produirais demain les preuves qui vous justifient, qu'il lui suffirait de dire, pour s'excuser, qu'elle a cru aux apparences qui ont trompé tout le monde; et pour qui ne la connaît pas, cette excuse serait suffisante. Cette tentative avortée en ferait naître une autre... Elle ne se reposera que dans votre perte ou dans la sienne.

— Mais, monsieur, reprit Julie tremblante, que peut-elle inventer de plus infâme?...

— Madame, dit Montéclain, par une habileté que vous ne soupçonnez pas, elle a enchaîné à sa cause Champmortain, Brias, deux hommes d'honneur dont elle tient la vie et le repos entre ses mains; elle y a enchaîné la malheureuse Sylvie, qu'elle veut perdre pour s'en faire une complice; elle peut exciter contre vous les brutales jalousies d'Hector de Montaleu; enfin, la trame où elle espère vous prendre est si bien ourdie qu'elle fera peut-être votre ennemi d'un

homme que vous ne connaissez pas, qui ne vous a vue qu'une fois, et qui, plus que tous ceux qui vous entourent, a besoin de votre déshonneur pour arriver à son but.

— Mais qui donc, monsieur, qui donc?... s'écria Julie épouvantée.

— Le colonel Thomas Rien, madame.

— Lui, cet étranger arrivé d'hier?

— Lui, madame, à qui elle peut donner à choisir entre votre perte et celle de l'espérance de toute sa vie, et qui, malgré l'honneur, choisira peut-être contre vous.

— Mais que deviendrai-je alors, monsieur? Qui me protégera? dit Julie avec des larmes.

— J'ai été l'ami de Monriou, madame; donnez-moi votre main comme à un frère, et sur Dieu! je vous jure que cette femme, eût-elle ameuté tous les intérêts, toutes les haines de l'Univers, je briserai ses projets, et je vous replacerai resplendissante et honorée à la place dont elle veut vous faire tomber.

— Ah! monsieur, tant d'intérêt de la part d'un homme qui ne me connaît pas, me touche, m'étonne, et me rendrait presque fière; mais je ne sais si, dans ma position, je puis accepter une protection comme la vôtre.

— Vous le pouvez, madame, je le mérite. Une vie marquée par trop de folies, peut-être, pourrait autoriser une âme comme la vôtre, à se défier d'un dévoûment qui se dirait inspiré par l'amour qui naît sous vos regards comme les fleurs sous le soleil; mais si le marquis de Montéclain a perdu le droit de faire croire à une passion trop tendre, il a gardé celui d'être du moins un honnête homme, il mérite d'être l'ami de tout le monde, et c'est à ce titre qu'il vous dit: confiez-vous à lui.

— Eh bien! soit, monsieur, dit Julie en se levant avec assurance. Je me confie à vous. J'accepte le secours que vous m'offrez, et, je vous le dis sans crainte, je serai heureuse de la reconnaissance que je vous devrai... Déjà, monsieur, vous avez rendu la force et la confiance à mon âme... Il est si bon de croire qu'il y a des cœurs généreux et désintéressés, que vous m'avez presque consolée du malheur qui me frappe. Je ne suis qu'une pauvre enfant, orpheline... mais les prières de l'innocence sont précieuses devant Dieu, et je prierai pour vous, moi qui ne puis rien pour vous remercier.

Montéclain fit un mouvement comme pour parler; mais il s'arrêta aussitôt, et se mit à regarder Julie; puis, après un moment de contemplation silencieuse, il s'écria:

— Oh! madame, vous donneriez de l'honneur au plus infâme, du courage au plus lâche; madame, allez en paix, et comptez sur moi.

Comme il s'inclinait pour la saluer, Julie lui tendit la main; il la tenait encore lorsque la porte s'ouvrit, et le colonel parut avec Bricord.

Ils semblèrent fort surpris de cette rencontre.

— Pardon, dit le colonel, j'avais accompagné Bricord, qui était revenu ici pour savoir si sa femme n'était pas rentrée.

— Tu ne l'as donc pas retrouvée? dit Montéclain.

—Non, monsieur le marquis, repartit Bricord, pas plus que vous qui l'avez envoyé chercher ce matin, pas plus que Mme la comtesse, qui a besoin de lui parler, à ce qu'il paraît, puisqu'elle est venue jusque chez nous.

— Eh bien! dit Montéclain, puisque toutes nos recherches ont été inutiles, regagnons la chasse.

— Attendons-la plutôt, dit le colonel dont le regard ardent examinait alternativement le trouble de Julie et l'indifférence affectée de Montéclain... Il me semble qu'elle ne doit pas être loin.

— Vous avez raison... En effet, dit le marquis... pour une chasse au sanglier, elle a été menée bien silencieusement, ce me semble.

— C'est possible, monsieur le marquis, dit Bricord; peut-être y a-t-il quelqu'un qui voulait surprendre ici des personnes qui n'y sont pas.

— Adieu, monsieur Bricord, dit Julie; je voulais parler à votre femme, mais je crois que maintenant c'est inutile.

Elle salua le colonel et Montéclain, celui-ci lui offrit la main et lui dit en la reconduisant jusqu'à sa voiture:

— Je dois vous avertir de tout, madame, notre rencontre peut être calomniée comme votre bonne action.

— En quoi, monsieur?

— On peut y voir un rendez-vous convenu entre nous...

— Et quand cela serait, monsieur, où serait le mal?

Montéclain n'osa pas lui répondre. Il craignit de toucher à la candeur de cette âme, en lui disant ce qu'on pouvait supposer.

Mme de Monriou avait gagné la porte de la ferme, où se trouvait sa voiture; son domestique lui en ouvrait la portière, lorsque tout-à-coup débouchèrent sur la route Brias, Amab, Champmortain, Hector, Léona et Mme de Champmortain. A l'aspect de Julie et de Montéclain tous s'arrêtèrent; des regards étonnés et furtifs furent échangés, et, par une incroyable lâcheté, de tous ces hommes, un seul osa saluer Mme de Monrion: ce fut Hector. Mais le regard glacé et le salut hautain que lui jeta Julie le récompensèrent mal de cette déférence intéressée.

— Ah! je vous comprends maintenant, dit-elle à Montéclain en montant dans sa voiture.

— Et vous n'avez pas peur d'une calomnie nouvelle?

— Maintenant plus que jamais ma vie et mon

honneur sont entre vos mains, dit Julie; monsieur, je n'ai pas peur.

Elle remonta dans sa voiture, et fut obligée de passer devant toute la cavalcade qui s'était rangée sur le bord de la route. Léona riait aux éclats, Sylvie essayait de l'imiter, tandis que tous les hommes tenaient les yeux baissés, tant ils sentaient qu'ils prêtaient leur silence à une infamie.

A peine Julie eut-elle disparu, que Montéclain, comme s'il n'eût point vu les ricanemens échangés entre Léona et Mme de Champmortain, se mit à crier joyeusement:

— En chasse, messieurs! en chasse!

XXIV.

SOUPER.

La salle à manger du château de Montéclain étincelait de lumières se reflétant sur les dorures d'un magnifique surtout, jaillissant en rayons d'émeraude et de rubis à travers les verres de Bohême qui encombraient la table. Les vins étaient nombreux et choisis, le service aussi exquis qu'abondant; dix laquais empressés, avertis incessamment par le regard de leur maître, sollicitaient sans cesse l'appétit et la soif des convives avec les vins et les mets; la joie courait autour de la table.

La chasse avait été couronnée par un magnifique hallali où Montéclain avait tenu la parole qu'il avait donnée le matin à Hector de Montaleu: il avait abattu le sanglier de sa propre main. A ceux qui avaient suivi la chasse s'étaient joints pour le dîner, M. et Mme de Rudesgens. Toute la vallée de Lavordan était réunie, moins le marquis de Montaleu et Mme de Monrion.

On en était au second service, à ce moment du repas où l'appétit, surexcité par un exercice violent, commençait à se calmer, où les meilleurs morceaux font place à un bon mot dans la bouche des convives.

On avait causé, on commençait à rire, et l'entrain du maître de la maison, l'excellence des vins, la liberté de la campagne, donnaient à la gaité générale quelque chose de bruyant et de fiévreux qui pouvait faire penser que, sans la présence de Mme de Rudesgens et de Mme de Champmortain, il eût été facile de passer d'un joyeux festin à une orgie. Déjà même Hector commençait à crier.

M. de Rudesgens, pimpant, batifolant, à demi-renversé sur sa chaise, jetait de son plus aigre fausset mille souvenirs délicieux à travers la conversation générale, et, de sa voix la plus basse et la plus intime, glissait les déclarations les plus sataniques dans l'oreille de Léona. Celle-ci faisait bouillonner le vieil Annibal par de charmans embarras, pendant qu'elle endormait la surveillance de Champmortain par des regards tièdes et doux qui semblaient lui dédier tout le bonheur qu'elle éprouvait d'être trouvée si belle.

Sylvie rayonnait d'un bonheur inconnu et transcendant, et dont Brias seul avait sans doute la confidence, car il y avait, dans leur langage, mille de ces mots indifférens à tous et qu'ils se renvoyaient par de fins sourires. Amab lui-même se laissait aller à l'entraînement général comme un homme décidé à prendre de la vie ce qu'elle pouvait lui donner encore d'amusant; il était près de Mme de Rudesgens, à qui sa politesse empressée donnait de si douces crispations qu'elle oubliait de surveiller M. de Rudesgens. D'ailleurs Léona ne lui avait-elle pas dit que si elle s'avisait de séduire Amab, il faudrait qu'elle-même se vengeât sur le charmant Annibal? La vieille Arthémise marchait donc de pair avec une des beautés les plus renommées de Paris.

Le colonel seul semblait ne pas vouloir se livrer, quoiqu'il fût toujours prêt à la réplique.

Quant à Montéclain, il attisait avec une activité soutenue le feu de la conversation, tout à tous et à chacun. C'était un de ces ravissans festins dont on emporte un charmant souvenir de plaisir sans pouvoir dire précisément où il s'est trouvé. Cependant, par un étrange accord, un nom connu de tous les convives, une aventure où ils étaient tous intéressés, avaient été écartés de ces mille propos qui couraient sur toutes choses; il semblait que chacun hésitât à mettre le premier le pied sur ce terrain brûlant et plein de précipices. Ce fut, comme cela devait être, le lourd et majuscule Hector qui alla le premier cogner rudement du front contre la barrière qui semblait protéger ce sol dangereux.

On en était revenu au triomphe de Montéclain, et l'on n'épargnait pas Hector sur sa déconvenue.

— Bah! s'écria-t-il, il en est souvent de la chasse comme des cartes: aux innocens les mains pleines. Selon toutes les règles, la bête eût dû poursuivre sa pointe du côté de Saint-Faron; mais, pas du tout; pendant que j'éventrais mon cheval à suivre la trace, le sanglier change de direction, nous ramène à notre point de départ après trois lieues de course inutile, et rabat tout à coup sur la ferme de Lavordan, où le cheval de Montéclain se reposait tranquillement, tandis que son maître causait avec Mme de Monrion.

Cette circonstance et ce nom arrêtèrent la parole dans toutes les bouches; tous les regards se tournèrent du côté de Montéclain. Il y eut un singulier moment de silence.

Chacun eût voulu interroger le maître de la maison sur le mystère de cette rencontre, mais aucun ne l'osait. Montéclain parut ne point prendre garde à cet incident.

— Je l'avoue, dit-il du ton le plus dégagé, le hasard m'a fait la partie belle.

— Et, reprit Léona, il vous a favorisé de toutes façons en vous faisant rencontrer la charmante comtesse. Comment se porte l'enfant? On m'a dit que vous étiez allé hier savoir de ses nouvelles!

— L'enfant se porte bien, dit Montéclain comme si on lui eût parlé d'une chose fort indifférente.

— Et la mère, dit Mme de Rudesgens d'un ton aigre, se porte aussi à merveille à ce qu'il paraît?

— Je ne puis pas vous donner de ses nouvelles, dit Montéclain, je ne sais où elle est...

Hector pâlit, et Sylvie continua:

— Elle avait cependant un air rayonnant en quittant la ferme de Lavordan.

A cette parole, Montéclain partit d'un éclat de rire si joyeux, si prolongé, si ébouriffant, que tout le monde en resta muet.

— Comment! madame, dit-il à Sylvie, comment, une femme comme vous, d'un esprit si juste, vous avez pu croire un moment à cette fable, qui n'est même pas malveillante, tant elle est grossière et maladroite. Qui diable a donc inventé cette sottise, reprit-il en continuant à rire; c'est pitoyable... Je pardonne une méchanceté, mais pas une niaiserie. En vérité, veuillez me passer le mot... mais c'est... c'est si bête...

A son tour, Léona avait pâli.

— Et comment expliquez-vous cet étrange concours de circonstances, dit Léona... Cette fuite à Issoudun, ce retour, cet enfant rapporté par Mme de Monrion? Vous pourriez peut-être nous donner à ce sujet d'excellens renseignemens; car vous connaissez la nourrice...

— Et vous avez des entretiens particuliers avec Mme de Monrion, s'écria Mme de Rudesgens, heureux mortel que vous êtes.

— Ah! ceci est merveilleux, dit Montéclain en riant avec plus d'entrain et de gaîté, est-ce que par hasard, après avoir accusé le vénérable oncle de notre héroïque Hector, vous auriez envie de me mettre aussi de la partie... Ah! pauvre Mme de Monrion...

— Ceci est cependant une affaire sérieuse, dit Thomas.

— Ridicule, cher colonel, ridicule, voilà tout.

— Vous êtes donc bien sûr de l'innocence de Mme la comtesse? dit Léona.

— Mais nous le sommes tous, dit Montéclain, vous toute la première... Hector autant que vous, et la preuve, c'est qu'il a été hier demander sa main... et vous aussi, colonel, vous savez qu'elle est innocente.

— Mais alors, dit Brias, une fois encore, comment expliquez-vous ce départ, ce retour, cet enfant?

— Tenez, dit Montéclain, ceci me rappelle une histoire assez bizarre qui m'a été contée, je crois, en Allemagne et qui ressemble beaucoup à celle-ci.

— Voyons, dit M. de Rudesgens, une histoire scandaleuse... bravo!

— Cependant, fit Mme de Rudesgens, j'espère que M. de Montéclain...

— Oh! madame, reprit celui-ci d'un air particulier, rassurez-vous, je serai discret et prudent.

— Nous attendons, fit M. de Rudesgens.

— Eh bien! reprit Montéclain, c'était en 1811 ou 12, à Cologne...

A ce nom, à cette date, Léona et le colonel restèrent interdits, M. de Rudesgens releva le nez, et Mme de Rudesgens ouvrit les yeux avec un indicible effroi.

— Deux jeunes filles de cette ville étaient courtisées par deux gentilshommes français...

— Ta, ta, ta, fit M. de Rudesgens; c'était de notre temps, Arthémise... nous devons avoir quelqu'idée de cela...

— L'une était fort riche et l'autre très pauvre..., continua Montéclain, et, par une juste compensation, la demoiselle riche était courtisée par le gentilhomme pauvre, et la fille pauvre par le gentilhomme riche...

— Ah! mais... mais... mais... voilà qui est bizarre, fit M. de Rudesgens, pendant que sa femme, l'œil éperdu, le corps tremblant, semblait prête à perdre contenance... Qu'en dites-vous, Arthémise?

— Je dis, répondit Mme de Rudesgens d'une voix presque éteinte, que M. de Montéclain a sans doute d'excellentes raisons pour croire à l'innocence de Mme de Monrion, et que, pour ma part, je suis tout à fait de son avis. Il y a eu une méprise... ou une calomnie.

Léona attacha un regard de vipère sur Mme de Rudesgens, en lui disant d'une voix âcre:

— Vous croyez? madame.

Le colonel, de son côté, mesurait la pauvre femme d'un œil menaçant, et ajoutait, d'une voix altérée:

— Vous croyez que Mme de Monrion porte la peine de la faute d'une autre; vous croyez que, comme la malheureuse Sophie Muller...

A ce nom, Mme de Rudesgens regarda le colonel avec effroi; il lui sembla que ce visage s'éclairait pour elle d'une soudaine lumière; car elle poussa un cri et tomba évanouie.

Sylvie, tout épouvantée, courut vers sa mère, pendant que Léona la regardait avec une curiosité joyeuse et menaçante. Le colonel restait abîmé dans ses réflexions; Brias et Champmortain paraissaient rêver, tandis que M. de Rudesgens s'en allait de tous côtés, en criant:

— Mais qu'est-ce que ça veut dire? qu'a donc Arthémise?... Voyons, Montéclain, que diable s'est-il passé à Cologne?

— Il fait horriblement chaud dans cette salle à manger, dit Montéclain... ouvrez les fenêtres.

— Mais je veux savoir, fit M. de Rudesgens.

— Quoi?

— Cette histoire de Cologne.

— Ce ne serait pas assez fort, dit Montéclain avec un imperturbable sang-froid... des sels, apportez des sels.

— Mais, reprit M. de Rudesgens, je ne vous parle pas d'eau de Cologne... je vous parle de l'histoire...

— Bon, dit celui-ci, c'est une invention... je n'aurais pas pu aller plus loin.

Cependant, Mme de Rudesgens revenait à elle, et Montéclain s'approcha et lui dit doucement:

— Pardon, mille pardons, je défends toujours à mes gens de mettre des fleurs dans cette pièce... Cela vous a rendue malade... Mais cela va mieux, n'est-ce pas?...

Puis comme Mme de Rudesgens attachait sur lui un regard épouvanté:

— Ne craignez rien, lui dit-il tout bas.

Cet incident avait interrompu le festin. Mme de Rudesgens demanda à se retirer.

— Colonel, dit Léona en s'approchant de Thomas, ne voulez-vous pas que nous vous reconduisions?

— Non, répondit Thomas, qui paraissait aussi préoccupé que les autres, je reste...

— Il faut cependant que je vous voie.

— Demain...

— Non, cette nuit...

— Où cela?

— A la Charbonnière, dans deux heures.

— J'y serai.

Amab avait tout écouté, tout observé.

Pendant ce temps, Montéclain, aidé de Sylvie, reconduisait M. et Mme de Rudesgens.

— Accompagnez votre mère, dit-il à Sylvie, et rassurez-la.

Un moment après, il rentra avec Amab, Brias, Champmortain, le colonel, et Hector de Montaleu.

— Monsieur de Montéclain, lui dit le colonel, j'ai à vous demander un entretien particulier.

— A moi? dit Montéclain; je serai à vos ordres quand il vous plaira.

— Sur-le-champ!

— Impossible, dit Montéclain; j'ai à m'occuper d'une affaire pressante.

Il sonna vivement.

— Eh bien! dit-il au domestique qui entra tout aussitôt, que savez-vous de la ferme?

— Rien, sinon que Bricord a battu tous les environs sans avoir pu retrouver sa femme.

Le domestique sortit.

— Savez-vous ce qu'elle peut être devenue, Champmortain? dit Montéclain en se dandinant.

— Moi, j'ignorais même qu'elle eût disparu.

— Et vous, Brias?

— Je n'y conçois rien.

— Et vous, Hector de Montaleu, vous n'avez pas quelque idée de ce qu'a pu devenir Mme Bricord?

— Moi, moi! dit Hector, je n'ai pas quitté la chasse de la journée.

— Monsieur de Montéclain, reprit le colonel avec impatience, les intérêts dont j'ai à vous parler sont peut-être plus pressans que la recherche de cette malheureuse!

— Je ne crois pas, dit Montéclain en examinant d'un regard perçant le trouble de Montaleu. Messieurs, ajouta-t-il, il faut que nous retrouvions la malheureuse Léda; il le faut, et je vous prie de vouloir bien m'y aider.

— Quel intérêt si pressant y mettez-vous donc? dit Champmortain.

— Je puis vous le dire, reprit Montéclain; écoutez-moi bien. L'histoire que j'ai commencée à table et que l'évanouissement de Mme de Rudesgens a interrompue, vous eût fait comprendre, sous d'autres noms, le malheur qui frappe Mme de Monrion. La pauvre enfant porte la peine de la faute d'une autre.

— Et quelle est la femme assez indigne, s'écria le colonel, pour laisser calomnier une femme à sa place?

— Il s'est trouvé une femme assez craintive et assez abandonnée pour le faire autrefois, répondit Montéclain; mais il ne faut pas accuser la malheureuse qui en est cause aujourd'hui; ce n'est pas elle qu'elle a voulu sauver en se taisant, c'est son complice.

— Ne le connaissez-vous pas et ne pouvez-vous le nommer? dit Brias en regardant Hector avec mépris.

— Non, dit Montéclain dédaigneusement. Toutes les fois qu'il s'agit d'une lâcheté, il me faut des preuves certaines, irrécusables.

— Comment se fait-il, dit Champmortain, que sachant le nom de la mère de cet enfant, vous ignoriez celui de son père?

— Voici comment, répliqua Montéclain. Voici ce qui s'est passé, il y a six mois, dans ce pays.

Aussitôt il leur raconta l'histoire de cette lettre dont Mme de Monrion avait caché si généreusement le contenu à Bricord. Il ajouta comment cette lettre lui avait été présentée à lire par le fermier, et comment lui-même s'était associé à ce noble subterfuge.

— Et, s'écria Brias, vous possédez cette lettre?

— Oui.

— Et tenant dans vos mains la justification de Mme de Monrion, vous ne l'avez pas produite? dit Amab.

— Non, messieurs, non, et je vous demande votre parole d'honneur à tous de ne révéler cette justification qu'au moment où je vous le dirai.

— Soit! répondirent-ils.

— Veuillez écoutez cette lettre, et vous com-

prendrez mes motifs. Montéclain tira un papier de sa poche et lut ce qui suit :

« Lorsque vous lirez cette lettre, Pierre, vous n'aurez plus de femme. Ne vous affligez pas, car je vous délivre d'une épouse indigne de vous. J'ai cédé en votre absence aux séductions d'un homme qui m'en punit en m'abandonnant lâchement. Le jour est venu où mon crime ne pouvait plus rester caché ; peut-être m'eussiez-vous pardonné, car vous êtes bon et grand ; mais vous n'eussiez point pardonné à celui qui m'a déshonorée, et si j'avais vécu, vous eussiez fini par m'arracher le secret de son nom. Tout infâme qu'il est, (et Montéclain appuya sur ces paroles), tout infâme qu'il est, je l'aime encore trop pour vouloir le livrer à votre vengeance, et je préfère emporter, dans ma tombe, son nom et la preuve bientôt vivante de mon adultère. Adieu. »

Montéclain s'arrêta, et regarda ses auditeurs qui l'écoutaient dans un étonnement profond.

— Cette lettre, ajouta-t-il d'une voix émue, porte la date du 21 octobre de l'année dernière... C'est le jour où elle fut trouvée par le mari, le jour où on la remit à Mme de Monrion, le jour où on me l'apporta. Le soir même, la femme que vous avez laissé chasser de chez vous, Champmortain, partait seule à la poursuite de l'infortunée qui voulait se tuer, la consolait, rapportait cet enfant, le nourrissait, imposait silence à la mère et la rendait à son mari.

— Mais elle doit savoir l'accusation qui pèse sur sa bienfaitrice ? dit Brias.

— Oui, dit Montéclain, et c'est pour cela qu'elle a fui, sans doute, c'est pour cela qu'elle se cache ; car elle sait bien que c'est la mort pour elle... A moins, ajouta-t-il en regardant Montaleu, qu'elle n'ait prévenu la vengeance de son mari en accomplissant aujourd'hui le funeste dessein qu'elle annonçait, il y a six mois, dans cette lettre.

— Le craignez-vous donc ? dit le colonel.

— Je ne sais plus que penser de la malheureuse. Mais que pensez-vous, messieurs, de celui qu'elle ne nomme pas, et qui sachant qu'une femme innocente est victime d'un crime qui lui appartient aussi, ne l'a pas justifiée ?

Montéclain promena ses regards sur tous ses auditeurs, et les arrêta un moment sur Montaleu, qui s'était fait un visage impassible.

— Je pense que c'est un lâche, dit Brias...

— Et moi aussi, reprit le colonel.

— Permettez, dit Champmortain : il y a peut-être une excuse à sa conduite ; n'oubliez pas qu'il ne pouvait peut-être justifier Mme de Monrion qu'en perdant la femme qui s'était donnée à lui.

— Ah ! repartit amèrement Montéclain, vous voyez donc, messieurs, que c'est une chose dangereuse et qui peut conduire aux dernières lâchetés, que de séduire la femme d'un autre ; qu'il peut arriver une heure où, pour garder le secret de l'imprudente qui s'est livrée à vous, on est réduit à être infâme.

— Et que feriez-vous à la place de celui dont vous parlez avec tant de mépris ? dit alors Hector de Montaleu, les dents serrés.

— Je n'aurais pas fait ce que vous avez fait, vicomte, dit Montéclain en le regardant en face ; je n'aurais pas été demander la main de la victime.

— Ainsi donc, ce serait, dit Champmortain, ce serait vous, Montaleu ?...

Hector fut sur le point de répondre ; mais il s'arrêta soudainement, une pâleur livide couvrit son visage, et il repartit, après un moment de silence :

— Mais Montéclain est fou... C'est à peine si je connais cette Léda, et je ne sais ce qu'elle est devenue.

— Vraiment, dit Montéclain en attachant sur Hector un regard inquiet et épouvanté. Puis il sembla repousser l'idée qui lui était venue, et il reprit d'un ton ferme mais plus cordial :

— Vicomte, personne ici ne doute de votre courage. Je ne pense donc pas que ce soit la crainte qui puisse vous faire taire ; mais il faut que vous preniez un parti. Vous avez voulu sauver Léda, et je l'ai voulu aussi, c'est pour cela qu'hier soir j'ai emmené Bricord ; c'est pour cela que j'ai envoyé chercher si souvent sa femme à la ferme, c'est pour cela que j'y suis allé moi-même. Plus intéressé que moi à son salut, vous m'avez prévenu, vous avez caché Léda quelque part... C'est bien, mais vous ne devez pas en rester là, il faut que vous acheviez la justification de Mme de Monrion en déclarant et en signant devant nous tous la vérité. Vous quitterez ce pays, vous emmènerez l'infortunée Léda à Paris, à l'étranger, où vous voudrez, et si vous laissez le malheur à un homme qui en mourra peut-être, du moins n'aurez-vous pas fait une victime de plus.

— Monsieur de Montéclain, dit Hector, dont le visage avait une affreuse expression de férocité... je vous remercie de vos conseils, mais je ne les accepte pas... Je n'ai rien à dire, je n'ai rien à déclarer. J'ai demandé la main de Mme de Monrion, parce que pour moi elle est au dessus d'une calomnie... Mais je ne déshonorerai pas une autre femme en me vantant de faveurs que je n'ai jamais obtenues. Qui de vous ose dire que c'est moi qui suis l'amant de Mme Bricord ?

Le colonel et Brias firent ensemble un mouvement.

Mais Montéclain les devança en s'écriant :

— Moi, je le dis...

— Et je vous réponds que vous en avez menti, dit Hector avec rage.

Montéclain resta tellement confondu, qu'il ne répondit pas sur-le-champ à cette grossière insulte. Il demeura d'abord immobile, puis

après il plia tranquillement la lettre qu'il tenait à la main, fit un tour dans son salon, tira une sonnette, puis s'approcha de Thomas.

— Colonel, lui dit-il, vous êtes l'ami de Bricord, je vous confie cette lettre, elle lui appartient... Je laisse à votre prudence de choisir le moment de la remettre à ce malheureux, quoique j'aie lieu de penser que l'infortunée Léda n'ait plus à craindre les dangers de cette révélation.

Comme Montéclain achevait ces paroles, le domestique qu'il avait sonné parut.

— Eclairez monsieur de Montaleu, lui dit Montéclain, sans même se tourner vers Hector.

— Monsieur de Montéclain, je serai à vos ordres quand vous voudrez.

— Jean, dit Montéclain en s'adressant encore à son domestique, allez chercher du monde et emmenez monsieur.

— Montéclain, s'écria Hector, le sang dans les yeux, l'écume dans la bouche, et en s'avançant sur lui, le poignard levé, vous n'êtes qu'un misérable et je vous punirai...

— Allons donc, lui dit Montéclain à voix basse, vous croyez avoir affaire à la pauvre Léda.

Montaleu recula avec terreur, il jeta sur tous ceux qui l'entouraient un regard plein de rage et de menace, pendant que Montéclain lui montrait la porte du doigt. Un sourd et profond rugissement s'échappa de la poitrine du colosse, il essaya de parler, mais il ne put faire entendre que des sons inarticulés, et il s'élança hors de l'appartement.

Les spectateurs de cette scène étaient restés confondus de son issue. Brias fut le premier qui témoigna de son étonnement.

— Quoi, lui dit-il, vous, Montéclain, vous avez accepté le démenti de ce manant... Vous vous êtes contenté de le faire chasser comme eût fait le vieux Montaleu!

— Brias, repartit Montéclain d'une voix triste, je ne veux pas usurper les droits du bourreau.

Un cri général d'horreur répondit à cette parole.

— Que voulez-vous dire? s'écria Champmortain.

— Je veux dire que pour être si sûr du silence de Léda, il faut que Montaleu l'ait assassinée.

On se récria.

— Pas un mot de tout ceci, messieurs, la nuit porte conseil, nous nous reverrons demain, mais je suppose qu'il n'y a pas un de vous qui ne soit maintenant convaincu de l'innocence de Mme de Monrion; je ne vous demande rien, mais vous lui devez une réparation.

— Et elle l'aura, dit Champmortain.

— Je le jure, dit Brias.

— Demain, reprit Champmortain, moi et ceux des miens qui l'ont offensée nous irons lui porter nos respects. Et quant à ce misérable Hector...

— Vous vous tairez, dit Montéclain. Nous n'avons pas encore de preuves. Colonel, vous ne remettrez pas cette lettre à Bricord, avant de l'avoir montrée à M. de Montaleu; si j'avais pu la porter moi-même et accompagner ces messieurs, je n'eusse cédé à personne le droit de venger Mme de Monrion d'une indigne calomnie; mais vous savez que mes rapports avec M. de Montaleu...

— C'est juste, dit Brias. A quelle heure le colonel veut-il que nous allions le prendre?...

— Vous me trouverez chez M. de Montaleu, sans doute, dit le colonel. J'ai une visite à lui faire...

— A demain donc.

— Maintenant, colonel, dit Montéclain, je suis à vos ordres.

Amab, Champmortain et Brias se retirèrent; le colonel et Montéclain demeurèrent seuls.

XXV.

JUSQU'AU CRIME.

La nuit était sombre, triste; un vent assez violent agitait les arbres de la forêt, et leur faisait rendre un murmure plaintif qu'un firmament lumineux eût fait peut-être écouter comme une douce chanson, mais qui, sous le ciel noir et lugubre qui enveloppait la nature, semblait un gémissement désolé. Léona venait d'arriver aux abords de la cabane désignée sous le nom de *la Charbonnière*. Elle s'en était approchée avec précaution, et avait écouté longtemps, l'oreille collée à la porte. Plusieurs fois, elle avait cru entendre des soupirs douloureux; mais le bruissement continuel des arbres ne lui laissait pas distinguer si ces plaintes venaient de l'intérieur ou de l'extérieur. Pour s'assurer qu'elle ne se trompait point, elle frappa vivement à la porte, et, à l'instant même, un cri plus accusé lui apprit qu'il y avait quelqu'un dans la cabane. Alors, elle colla ses lèvres aux joints de la porte et appela doucement: Léda! Léda!

On ne répondit pas.

— Léda, reprit Léona, c'est une amie, c'est quelqu'un qui veut vous sauver.

Ce fut encore le même silence.

— Ouvrez-moi, reprit Léona, je suis une femme, ne craignez rien.

Tout resta encore silencieux.

Léona crut s'être trompée, mais, à l'instant même, la chûte d'un meuble retentissant à l'intérieur, lui prouva que la cabane renfermait quelqu'un. Elle écouta plus attentivement. Un profond gémissement vint jusqu'à son oreille.

Léona frémit. En effet, le matin même, en rencontrant Hector aux environs de la Charbonnière, elle avait deviné qu'il quittait Léda.

Le trouble de Montaleu lui avait fait penser aussi qu'il s'était passé quelque scène violente entre Léda et lui. Elle avait appris encore, pendant la chasse, la disparition de Léda, et elle ne doutait pas que la pauvre femme ne fût restée cachée dans la Charbonnière. Mais l'idée d'un crime ne s'était point présentée à son esprit.

Elle chercha donc de tous côtés quelqu'endroit par où elle put mieux se faire entendre, Mais, comme nous l'avons dit, cette cabane n'avait d'autre ouverture abordable que la porte, et les jours pratiqués dans le comble étaient beaucoup trop élevés pour que Léona pût y atteindre. Elle parut hésiter un moment, mais sa résolution fut bientôt prise ; elle alla jusqu'à sa voiture, qui était restée cachée à quelque distance de la Charbonnière, et un instant après, le cocher sourd-muet qui la conduisait d'ordinaire revint avec elle. Un signe suffit à Léona pour lui expliquer qu'elle voulait pénétrer dans la maison. Le sourd-muet en fit rapidement le tour; il secoua violemment la porte, et ayant compris qu'elle était de force à résister aux plus rudes attaques, il s'aida des aspérités des branchages qui revêtaient la cabane, et en un instant il fût sur le toit.

Il eut bientôt découvert et brisé l'un des carreaux en tabatière, pratiqués dans le comble, et il disparût par cette ouverture. Presqu'aussitôt un cri sauvage et rauque avertit Léona que le sourd-muet avait découvert quelque chose d'extraordinaire, il réparut un moment après, et s'élança jusqu'à terre avec les signes de la plus vive terreur. Léona ne lui laissa pas le temps d'expliquer ce qui l'avait si fort épouvanté; elle l'avait compris. Elle lui fit entendre qu'il fallait qu'il forçât la porte ou qu'il trouvât un moyen quelconque de tirer de la cabane la malheureuse qu'il y avait trouvée. Le muet, après avoir été jusqu'à sa voiture, d'où il rapporta une clé, un tourne-vis, tout ce qui d'ordinaire sert à réparer un accident arrivé en route, rentra encore dans la Charbonnière par le carreau brisé. Léona l'entendit bientôt travailler avec activité, et un quart-d'heure ne s'était pas écoulé, que la porte s'ouvrit. Léona entra rapidement, et se heurta à un corps gisant par terre ; elle le souleva, la vie ne l'avait pas quitté ; elle fit respirer des sels à la pauvre blessée ; car c'était Léda qu'elle retrouvait ainsi ; presque aussitôt, la malheureuse poussa un profond soupir et quelques mots confus, parmi lesquels Léona n'entendit que celui de : Grâce ! grâce !

A qui s'adressait-il ? était-ce à son terrible amant qu'elle croyait avoir entendu venir achever son crime. Etait-ce à son mari ? dont la vengeance l'avait découverte : il importait peu à Léona. Sur un nouveau signe d'elle, le sourd-muet enleva la pauvre Léda et la transporta dans la voiture. Léona prit place à ses côtés, et l'équipage se dirigea en toute hâte du côté de la demeure de Mme Amab. Mais au lieu d'entrer directement dans le château, l'on s'arrêta à une petite porte ouvrant sur la forêt. Le sourd-muet reprit Léda dans ses bras et la porta jusqu'à un escalier dérobé qui montait dans l'appartement de Léona. On y déposa la blessée, qui fut reçue par Dorothée, la fidèle chambrière de Mme Amab, et l'on put juger alors de l'état où elle se trouvait : le visage, les bras étaient couverts de meurtrissures. La tête était enflée, les yeux presque sortis de leur orbite. Pauvre femme ! elle avait rêvé long-temps l'amour sous ses formes les plus romanesques ; souvent, elle avait prévu que la mort pouvait lui venir comme vengeance ou comme châtiment, et, dans ce cas, son imagination lui avait montré le poignard ou le poison comme l'agent de cette mort méritée. Hélas ! cette illusion même ne s'était pas réalisée, et le rustre grossier à qui elle avait donné toutes les tendresses de son âme, l'avait brutalement broyée sous son poing de fer.

— Dorothéé, dit Léona, mets cette malheureuse dans mon boudoir. C'est dire assez que personne ne doit connaître sa présence ici. Il doit y avoir au château tout ce qu'il faut pour la soigner.... Je suppose que des sangsues suffiront. Quand elle reprendra tout à fait connaissance, rassure-la ; dis-lui qu'elle n'a plus rien à craindre de personne, mais ne lui apprends pas chez qui elle est. Je l'interrogerai à mon retour.

— Madame va donc ressortir...

— Oui, il faut que je voie le colonel, cette nuit même. Oh ! c'est étrange, ajouta-t-elle... tout se découvre donc enfin.

La chambrière regardait sa maîtresse avec un étonnement qui disait assez qu'elle ne l'avait jamais vue si troublée...

— Ah ! reprit Léona en levant au ciel ses yeux flamboyans, c'est maintenant que je me vengerai.

Elle passa dans sa chambre, prit dans une cassette un poignard et une paire de petits pistolets qu'elle examina soigneusement.

— Quand monsieur arrivera, que lui dirai-je ? dit la chambrière.

— Comme à l'ordinaire, que je dors.

— Mais on ne vous a pas vue rentrer...

— C'est juste.

Elle sonna : un domestique entra ; elle lui ordonna d'appeler le cuisinier. Celui-ci vint. Elle lui donna quelques ordres insignifians, et lorsqu'il fut bien constaté pour sa maison qu'elle était rentrée, elle dit à la chambrière :

— Quant à la voiture, tu diras que je l'ai renvoyée chez M. de Montéclain pour prendre mon mari. Lutz se sera égaré dans la forêt. Je lui ferai la leçon.

Pendant qu'elle parlait ainsi, elle avait revêtu des habits d'homme, avec cette rapidité merveilleuse qu'elle portait dans ses moindres ac-

tions comme dans ses résolutions les plus importantes. Quelques minutes après, elle remontait dans sa voiture, et reprenait la route de la Charbonnière. Comme la première fois, sa voiture s'arrêta à quelque distance : elle en descendit seule et armée, et se dirigea vers la cabane qu'elle venait de quitter. Peu d'hommes parmi les plus braves, eussent accepté la position de Léona, car elle avait prévu que Montaleu profiterait de la nuit pour revenir à la Charbonnière, et c'était lui qu'elle cherchait à ce moment. En effet, l'heure où le colonel pouvait venir était encore loin. Arrivée à quelques pas de la cabane, elle tira son poignard, arma un de ses pistolets, et, s'adossant à un arbre, elle appela d'une voix claire :

— Monsieur Hector de Montaleu !

Elle avait à peine prononcé cette parole, qu'Hector sortit de la cabane, et se présenta du côté où son nom avait été prononcé.

— Par ici, reprit Léona... C'est moi, madame Amab.

— Vous, dit Montaleu... vous... Et comment êtes-vous ici. Oh ! si je savais, ajouta-t-il en s'avançant vers elle.

— Monsieur Hector de Montaleu, reprit Léona, prenez garde ; je suis en mesure de vous faire sauter le crâne, si dur qu'il soit.

— Qu'êtes-vous venue faire ici ? dit Hector que cette menace n'effraya point.

— Je suis venue vous proposer un traité d'alliance. Ainsi, expliquons-nous en amis.

Hector parut hésiter.

— Eh bien ! lui dit-il, voulez-vous entrer dans cette cabane ?...

— Pourquoi pas, répondit Léona ; elle ne garde pas trop bien les prisonniers qu'on lui confie.

— Vous savez donc où est Léda ? lui dit Hector avec épouvante.

— Chez moi ; toute prête à vous dénoncer, si je ne suis pas rentrée dans deux heures ; toute prête à se taire, si je lui dis que vous consentez à ce qu'elle attend de vous.

— Comment l'avez-vous donc découverte ?

— Nous n'avons pas assez de temps pour entrer dans toutes ces explications. Léda est en mon pouvoir, voilà tout. Je puis vous perdre ou vous sauver. C'est à vous de savoir si vous voulez me servir ou être mon ennemi.

— Vous servir à quoi ? dit Montaleu ; que puis-je, maintenant ? Je vais être accusé...

— Par qui, par Léda ? Elle ne le fera pas.

— Non, mais par Montéclain, qui me soupçonne. qui dira...

— Que dira-t-il contre le témoignage de Léda elle-même ?

— Mais elle me pardonnerait donc ?...

— Elle vous pardonnera si je le veux, dit Léona.

— Et que faut-il faire alors pour que vous la fassiez taire ?

— Il faut perdre Mme de Monrion.

— Elle dont j'ai demandé la main ?

— Elle qui sait que cet enfant vous appartient, et dont le regard eût dû vous avertir, ce matin, du refus insultant qu'elle vous prépare.

— Mais alors, si elle le sait, elle le dira.

— Il faudra qu'elle le prouve, et lorsque Léda ne sera plus là pour faire des aveux, lorsque vous repousserez avec fermeté cette accusation, elle retombera sur elle, et ajoutera à la honte d'avoir failli celle d'avoir accusé des innocens.

— Vous vous trompez, reprit Hector, il y a une lettre qui justifie Mme de Monrion.

— Quelle lettre ! dit Léona d'une voix altérée.

— La lettre que cette folle de Léda écrivit à son mari le jour où elle quitta la ferme pour se tuer, et où elle fut si charitablement secourue par Mme de Monrion... Car, fit Hector d'une voix presqu'émue, la pauvre femme paie bien cher sa généreuse action.

— Mais la lettre, la lettre, reprit Léona avec impatience.

— Hé bien ! c'est cette lettre que Bricord se fit lire par Mme de Monrion, et où Léda déclare qu'elle sera bientôt mère.

— Je ne vous comprends pas. Cette lettre, Julie ne l'a donc pas lue au fermier ?

— Non. Prise de pitié pour Léda, elle dit à Bricord que sa femme l'avertissait qu'elle allait voir sa mère malade. C'est alors qu'elle courut après elle et que...

— Ah ! je comprends maintenant... Mais Julie possède donc cette lettre ?...

— Non ; car Bricord, ne se fiant pas à Mme de Monrion, la porta à Montéclain, qui mentit comme Julie.

— Et c'est lui qui la possède ! s'écria Léona avec un accent de colère désespérée. Ah ! cet homme... cet homme... je le trouverai donc toujours sur mes pas !

— Oh ! celui-là, repartit Hector, j'en fais mon affaire. Assurez-moi que je ne serai pas recherché pour ce mouvement de colère qui a fait que j'ai maltraité Léda.

— Allons donc, dit Léona, ne tergiversez pas avec la vérité ; il faut dire : « Qui a fait que j'ai voulu la tuer... » Eh bien ! je vous sauverai de ce danger, moi ; et, à votre tour, que ferez-vous à Montéclain ?....

— Oh ! celui-là, je le tuerai tout à fait, dit Hector avec rage.

— C'est possible, mais, en attendant, il sauvera Mme de Monrion, grace à cette lettre.

— Il ne l'a plus.

— Il ne l'a plus ! s'écria Léona avec joie ; mais qui donc l'a ?...

— Il l'a donnée au colonel Thomas Rien, pour que celui-ci la remette à Bricord.

— A Thomas, dit Léona à voix basse... à lui...

— Oui. Mais, cette lettre, je ne m'en soucie guère, car, après tout, si elle justifie Mme de Monrion en disant à qui appartient cet enfant, elle ne m'accuse pas.

— Mais elle les sauve, reprit Léona, et cette lettre, je veux l'avoir, je l'aurai!

— Et par quel moyen?

— Le colonel va venir ici tout à l'heure... je la lui demanderai.

— Et s'il vous la refuse?

— Il ne me la refusera pas.

— Mais si le cas arrivait?

— Il ne me la refusera pas, vous dis-je... Ah! s'il l'osait, s'il préférait l'honneur de cette Jului à celui... Oh! non, non, qu'il ne me la refuse pas; car alors ce serait de tous mes ennemis le plus mortel.

— Et, alors, votre vengeance vous échapperait?

— Oui, dit Léona, elle m'échapperait; et ce n'est pas pour vous sauver, je vous en préviens, que je ferais taire Léda.

— Quoi! dit Hector, vous la laisseriez m'accuser?

— Pourquoi l'en empêcherais-je? Que m'importe tout ceci, du moment que ma vengeance m'échappe avec cette lettre?

Hector fit quelques pas dans le bois; il revint, s'éloigna encore, et finit par dire:

— Vous aurez la lettre, vous l'aurez.

Léona ne répondit pas; la brutale férocité de Montaleu épouvanta cette âme que n'épouvantait pas le crime lui-même.

— Il me la donnera! reprit-elle après un moment de silence. Oui! oui, il a trop soif de sa propre vengeance pour me la refuser.

— Nous verrons, dit Montaleu.

— Silence! fit Léona. N'entendez-vous pas le bruit d'un cheval?

— Oui, dit Hector, c'est lui.

— Rentrez dans la cabane et n'en sortez que lorsque j'appellerai.

— Comment appellerez-vous?

— Je crierai: Adieu, colonel.

— C'est bien.

Montaleu rentra dans la Charbonnière. Léona se dirigea du côté de l'allée; mais elle put entendre derrière elle le bruit sec d'un fusil dont on faisait jouer les batteries.

Elle eut peur, et elle fut prête à retourner sur ses pas; mais il n'était plus temps: le colonel venait de s'arrêter et descendait de cheval.

En un instant, Léona fut près de lui.

XXVI.

UNE VIEILLE HISTOIRE.

Deux heures à peu près avant cette rencontre, le colonel Thomas Rien était demeuré seul avec Montéclain; le colonel sombre, pensif, préoccupé; Montéclain insouciant, dégagé, et admirablement à son aise.

— Monsieur de Montéclain, dit le colonel, vous devez comprendre l'explication que j'attends de vous.

Montéclain ne répondit que par un signe de tête affirmatif. Il sonna.

— Du thé et des pipes, dit-il, et qu'on ne vienne nous interrompre sous aucun prétexte.

— Le spahis de monsieur le colonel est en bas, fit le domestique, et il fait demander s'il doit attendre, ou s'il faut qu'il aille se promener...

— Se promener, dit Montéclain en regardant le colonel qui fut embarrassé, car Aly-Muley faisait demander de cette façon s'il devait se mettre à la poursuite d'Hector de Montaleu.

— Dites-lui qu'il m'attende, repartit brusquement le colonel, trop préoccupé de l'explication qu'il attendait de Montéclain pour songer à Hector...

Montéclain fit un signe à son domestique, les pipes et le thé qu'il avait demandés furent immédiatement apportés. Montéclain en prit une, et, se jetant négligemment sur un divan, il dit à Thomas:

— Donc, colonel, vous voulez savoir ce que signifie cette histoire de Cologne dont j'ai jeté si savamment les premières lignes du premier chapitre à travers la gaîté fausse de notre souper, et dont vous avez si intempestivement nommé le principal personnage...

— Oui, je désire savoir qui vous a instruit de cette fatale aventure arrivée il y a trente ans.

— Et dont vous venez faire aujourd'hui le dénoûment? Il importe peu que vous sachiez de qui je la tiens, pourvu que vous soyez certain que je n'en ignore aucun détail.

— Vraiment? dit le colonel en rougissant.

— Jugez-en.

« C'était en 1812. M. de Montaleu, alors tout au service de Napoléon, comme depuis il a été tout au service de Louis XVIII et de Charles X, et comme il est maintenant tout au service de Louis-Philippe, était quelque chose comme préfet de Cologne. Il y rencontra deux personnes qui l'intéressèrent à des titres différens; une vieille amitié et un jeune amour. La vieille amitié c'était le seigneur Annibal de Rudesgens; le jeune amour, c'était Mlle Sophie Muller. »

A ce nom, le colonel poussa un profond soupir.

« A ce moment, la vieille amitié était dans une assez belle passe; elle s'était éprise des millions douteux de Mlle Arthémise Van Marken, fille d'un fournisseur, prodigieusement soupçonné d'avoir vendu d'immenses quantités de marchandises qu'il n'avait jamais livrées.

L'empereur Napoléon, soit dit en passant, avait une politique à ce sujet que les puristes en saine morale doivent trouver détestable. et que, pour ma part, j'admire du fond de mon âme. Permettez-moi d'insister à ce sujet, parce que cette façon de voir, vis à vis du grand homme, est celle qui a dicté ma règle de conduite jusqu'à ce jour, et qui la dictera dans l'affaire qui va se dénouer ici.

» Comprenez-moi donc bien.

» Il était impossible que les Van Marken, quels qu'ils fussent, pussent procéder au vol par cents mille francs et par millions, sans qu'ils eussent des complices parmi les généraux des armées, dont ils pillaient si magnifiquement la subsistance. Napoléon le savait; mais pareil à ce précepteur de Louis XV, qui fouettait impitoyablement un pauvre malheureux enfant pour les fautes de son royal élève, l'empereur punissait avec excès messieurs les voleurs civils, pour les exactions commises par messieurs les voleurs militaires. De même qu'il eût paru indigne aux adorateurs de la monarchie de soumettre le royal bambin au régime du fouet, dans la partie sacrée qui devait s'asseoir sur le trône, de même Napoléon pensait qu'il ne lui était pas convenable de déshonorer européennement les planètes étincelantes qu'il entraînait dans le système solaire dont il était le centre.

— C'est vrai, dit le colonel, et c'est là une des taches de la gloire éclatante de cet homme dont le génie avait tant de justice.

— Et encore plus de bon sens, croyez-moi. Le mal, il faut bien le reconnaître, est un hôte qu'on trouve si souvent dans les maisons les mieux famées, que je crois qu'il y aurait un mal encore plus grand pour la société, à le dévoiler, partout et toujours, qu'à le cacher souvent et dans certains endroits. La publicité des grands scandales est un principe de désorganisation sociale auquel il faudra qu'on renonce forcément, à moins qu'on ne veuille voir la société tomber en pourriture avant un demi-siècle. Si Napoléon eût flétri publiquement tous les hommes de son armée et de son administration qui méritaient de l'être, la puissance colossale qu'il avait constituée n'eût pas duré six mois. D'ailleurs, colonel, on a beau dire et beau faire. les grandes qualités d'un homme lui sont comptées en compensation de ses défauts ou de ses vices. Il y a pour moi et pour nous tous, une immense différence entre le général qui a gagné une bataille, entre l'administrateur qui a organisé une province, enter le savant qui a doté le monde d'une découverte utile, et qui abusent, soit l'un de sa victoire, soit l'autre de son pouvoir, soit le dernier de sa science, pour s'enrichir déshonnêtement. Il y a, dis-je, une immense différence entre ces gens-là et un drôle, comme ce Van Marken, qui n'ayant jamais rien fait ni d'illustre ni de bon, se permet de voler, sans que rien l'y autorise.

» Ceci vous paraît d'une morale bien relâchée sans doute, mais je la crois plus utile que cette morale étroite dans sa misérable généralité, et qui fait abstraction de la valeur et de la position de l'individu pour condamner l'action isolée.

» Pour en finir avec toute cette métaphysique, j'entre dans l'affaire qui nous occupe, et je vous dis: il y a ici plusieurs femmes gravement compromises. Mme de Rudesgens, jadis très coupable; Sylvie, prête à le devenir; Léda, dont la faute palpite, et enfin Léona. Mme de Rudesgens a pour elle la prescription, et c'est à mes yeux un titre comme elle l'est aux yeux de la loi; Sylvie a pour elle l'inconduite de son mari; Léda a son malheur; mais Léona, la féroce Léona, n'a rien. Je sauverai les autres si je puis, et je perdrai celle-là, s'il le faut. Je respecterai la position de l'une, l'entraînement de l'autre, les douleurs de la dernière; mais je serai impitoyable pour celle qui n'a pas à jeter dans la balance une heure de bonté ni même d'amour, une seule action charitable, rien, pas même un grand talent. C'est la méchanceté et l'adultère nus et hideux, comme était le vol chez M. Van Marken. Ceci posé, Colonel, je reprends mon récit.

Thomas avait écouté avec une attention mécontente la bizarre déclaration de principes de Montéclain, et son visage s'était encore plus assombri, lorsqu'il lui avait si nettement dit sa haine pour Léona et ses projets contre elle.

— Je vous écoute, dit-il froidement à Montéclain.

— Voici donc ce qui arriva. L'empereur nomma une commission pour examiner les comptes de M. Van Marken, et il fut glissé dans l'oreille du président de cette commission que s'il était fort nécessaire de voir dans les affaires du fournisseur on devait être très myope pour les officiers complices. Il résulta de cette justice mixte que rien ne dût être examiné à fond, et que le président de ladite commission, le vertueux Montaleu, put marcher à son aise dans toutes ces fanges d'écus qu'il avait à remuer.

— Pensez-vous qu'il en profita?

— Personnellement, non; mais il en fit profiter la vieille amitié qu'il avait retrouvée à Cologne. Monseigneur Annibal de Rudesgens, amoureux de la fille Arthémise Van Marken, voyait avec désespoir la ruine de ses amours dans la ruine du fournisseur. Le marquis ruiné voulait redevenir riche; la fille riche voulait devenir marquise. Montaleu, qui était le président de cette commission nommée pour purger Van Marken de ses trésors, s'ingénia si bien, qu'il trouva des contrats de mariage inconnus, des apports imaginaires venant de l'épouse décédée de Van-Marken, et constituant à la fille une fortune tout à fait indépendante des richesses volées par monsieur son père, de façon que

le fournisseur, dépouillé jusqu'aux os, disparut dans un terrier des prisons de Cologne, tandis que la belle Arthémise demeurait à la surface du sol toute rayonnante de ses millions volés et légitimés à la fois. L'empereur eut bien quelque idée de cette transaction, mais M. le marquis de Rudesgens épousait, il reconnaissait l'empire, il prêtait serment à la majesté illégitime. On persuada à l'empereur que cet Annibal valait cela : l'aigle abaissa ses paupières sur la foudre de son regard, et ce fut une affaire conclue. Saviez-vous tout cela, colonel ?

— Ce n'est pas cela qui m'intéresse dans cette affaire, vous devez le penser. L'origine de la fortune de M. de Rudesgens importe peu à ce qui me concerne.

— Erreur énorme ! colonel, erreur que vous reconnaîtrez tout à l'heure, et qui vous pousserait à faire fausse route, si je ne vous éclairais sur les défilés très compliqués de cette très simple histoire.

— Je vous écoute, reprit le colonel.

— Remarquez bien, dit Montéclain en goûtant du bout des lèvres une tasse de thé, que je raconte dans ce moment l'extérieur des choses, je vous montre la façade du monument, nous y pénétrerons plus tard. Or, pendant que l'honorable M. de Montaleu accommodait un si riche mariage à son ami Rudesgens, il cultivait, pour son propre compte, une passion amoureuse de premier ordre. Il avait rencontré, de l'autre côté du Rhin, une jeune belle fille, fort enthousiaste, très rêveuse...

— Prenez garde, dit Thomas d'un ton ferme et grave, prenez garde, vous parlez de ma mère !

— J'attendais cette observation, dit Montéclain avec un sourire ironique, et je l'accepte ; seulement, colonel, ne l'oubliez pas, à la fin de notre conversation. Dans toute explication, j'accepte les limites qu'on me propose, comme dans tout duel les armes qu'il plaît à mon adversaire de choisir. En m'avertissant d'être circonspect envers vous, vous vous obligez à l'être envers moi. Ne l'oubliez pas...

— A quoi tend cette recommandation ?

— Vous le verrez, dit Montéclain, je vous l'ai dit vous ne pourrez sortir de chez moi que comme un frère ou un ennemi.

Thomas parut surpris et répéta encore une fois :

— Je vous écoute.

— M. de Montaleu rencontra donc Mlle Sophie Muller belle, pauvre, et assez peu protégée par un père plongé dans la plus honteuse débauche. M. de Montaleu séduisit Mlle Sophie Muller, et...

— En lui promettant de l'épouser, dit le colonel d'une voix tremblante de colère, car sans cette parole à laquelle il a manqué, l'infâme, jamais ma mère, ma pauvre et noble mère, n'eût cédé à ce misérable ! Mais continuez, monsieur, continuez ?

— Non, non, dit Montéclain, achevez l'histoire, vous la savez d'une autre façon que moi... c'est à vous à m'éclairer.

— Oseriez-vous nier que M. de Montaleu n'eût promis à ma mère de l'épouser ?

— Je ne dis pas cela... vous le savez. Je ne conteste rien...

— Mais enfin pourquoi ce silence maintenant ?

— Parce que vous n'êtes pas calme, colonel, parce que si nous discutons encore cinq minutes sur ce ton, il faudra nous couper la gorge dans quelques heures... Parce que je ne veux pas livrer, moi, ajouta-t-il en accentuant ses paroles, ce qui peut me compromettre dans ce secret à un homme que je ne vois pas disposé à faire une légitime compensation de tous les torts de chacun.

— Vous faites-vous le défenseur de M. de Montaleu ?

— Dieu m'en garde ; mais qui sait si tout à l'heure je n'aurai pas à vous parler de quelqu'un qui peut-être aussi a eu des torts graves dans cette affaire et à qui je ne permettrai pas qu'on applique les épithètes d'infâme et de misérable.

— Parlez donc, monsieur, dit le colonel, je serai calme.

— Il est probable, comme vous le dites, que M. de Montaleu employa dans la séduction cette banale promesse de mariage que celles qui l'écoutent acceptent trop souvent comme une excuse à leur propre faiblesse, plutôt que comme une espérance sérieuse. Ne frémissez pas d'impatience, colonel ; il faut, pour que justice soit faite, que toutes choses soient mises à leur véritable place.

— Continuez donc, dit Thomas, et ne vous arrêtez plus. S'il faut que je boive le calice jusqu'à la lie, ne me le distillez pas goutte à goutte dans le cœur.

— Soit, et finissons-en avec les faits. Au bout de quelques mois, Sophie Muller portait la peine de sa confiance dans M. de Montaleu ; et elle allait apprendre à son séducteur qu'elle était destinée à devenir mère, lorsque celui-ci l'abandonna brusquement sans daigner lui apprendre autre chose que ceci : c'est à dire qu'il savait l'indignité de sa conduite, et qu'il ne voulait pas des faveurs qu'on avait prodiguées à d'autres, et qu'on partageait encore entre plusieurs.

— Oui, c'est vrai, dit le colonel avec une sourde colère, il lui écrivit cela, le misérable, et il abandonna ma mère.

— Il fit plus, il quitta le pays ; l'empereur venait de l'appeler au conseil d'état, et il partit.

— Laissant derrière lui une pauvre femme dans la misère et le déshonneur.

— Tout cela est très vrai, colonel ; mais vous savez quelle fut la cause de cet abandon.

— Oui, je le sais. Un jour, avant qu'elle ne connût M. de Montaleu, un jour où l'inconduite du père de ma pauvre mère l'avait réduite à la dernière extrémité, à un moment où cet homme lui prenait le fruit du travail de ses jours et de ses nuits pour le dévorer en débauches honteuses, un homme inconnu se présenta chez elle et lui proposa, ce qu'elle devait considérer comme une fortune, dix mille francs, si elle voulait se prêter au salut d'une autre femme cruellement compromise. Ma mère accepta ; elle fut conduite dans une maison obscure où se trouvait une femme qui venait de mettre au jour un enfant, une fille. La récompense proposée ne devait lui appartenir qu'à la condition qu'elle prendrait cet enfant, et que, pour écarter tout espèce de soupçon, elle le présenterait au magistrat comme né d'elle-même et d'un valet appelé Joseph Miras.

— C'est bien cela, colonel, vous êtes bien informé, et l'acte de naissance de cette fille nommée alors Gertrude porte bien qu'elle est née de Sophie Muller et de Joseph Miras. Toutes les précautions furent prises pour assurer l'authenticité de cet acte.

— Ce fut la misère, monsieur, la misère la plus affreuse qui poussa ma mère à cette action désespérée où elle vendait son honneur pour un morceau de pain.

— Je n'accuse ni ne blâme, colonel, dit Montéclain avec une certaine émotion ; je vous rappelle les faits, attendu qu'ils doivent être parfaitement établis entre nous, avant que nous ne discutions ce que nous devons être l'un pour l'autre.

— Je crois que nous n'avons plus rien à nous apprendre.

— Pardon, colonel, plus que vous ne pensez. M. de Montaleu fut, à ce que vous dites, bien coupable vis à vis de votre mère ; mais il est juste de reconnaître qu'il était difficile de ne pas croire à de pareilles preuves, à de tels témoignages de culpabilité.

— Ma mère était innocente, monsieur, dit le colonel.

— Oui, colonel, elle était plus qu'innocente ; car elle exécutait fidèlement le pacte pour lequel on l'avait achetée. Elle faisait élever cette Gertrude, et cette prétendue mère rencontrait souvent chez la nourrice, où elle l'avait déposée, le prétendu père de cette orpheline. Maintenant, comprenez-vous que M. de Montaleu ayant connu cet acte de naissance, ayant appris les assiduités de Mlle Muller chez la nourrice, ses rencontres fréquentes avec l'homme dont elle avait attesté et signé les titres à son intimité, n'eût pas lieu de croire qu'il avait été trompé par une habile intrigante, et ne se crût pas autorisé à rejeter sur un premier amant la paternité nouvelle qu'on lui attribuait ?

Mais ma mère lui a écrit tout cela, monsieur ; il le sait.

— L'auriez vous cru à sa place ? Et si, à l'heure où nous sommes, vous ne saviez pas la faute de Léda, la complicité d'Hector de Montaleu ; si vous ne saviez pas surtout quelle main implacable, perfide, acharnée a dirigé l'accusation portée contre Mme de Monrion ; si vous aviez été épris d'elle ; si elle n'était pas protégée par sa vertu passée, par sa position, par sa liberté même ; si enfin, en vous cédant, elle vous eût donné le droit de croire qu'elle n'était pas au dessus d'une faiblesse, dites-moi, ne l'auriez-vous pas crue coupable, et ne vous fussiez-vous pas détourné d'elle avec mépris ?

— Mais ma mère s'est justifiée, monsieur.

— Sans preuves, en disant ce qui était vrai et ce qui n'était pas croyable... Mais il y a une autre chose qui aujourd'hui est de toutes la plus importante. Lorsque Mlle Muller vous eut donné le jour, le véritable père de l'enfant qui lui avait été confiée, craignant qu'elle ne l'abandonnât pour ne penser qu'à son fils, voulut constituer une fortune à cette enfant ; un acte fut dressé à cet effet ; une somme de cinquante mille francs fut destinée à lui servir de dot le jour où elle serait mariable. C'est avec le produit de cette somme que vous fûtes élevé, ainsi que celle qui s'appelait alors Gertrude, jusqu'au jour où commença pour vous et pour elle une carrière nouvelle.

Montéclain s'arrêta, et, regardant le colonel, il lui dit :

— Eh bien ! colonel, suis-je parfaitement informé, y a-t-il quelque circonstance que j'ignore ?

Thomas, qui, tout en écoutant, avait eu le temps de contenir ses émotions, de maîtriser ses impatiences, de préparer ses réponses, se détourna du regard inquisiteur de Montéclain, et lui dit :

— Tout ce que vous venez de dire est exact ; il me reste à savoir quel intérêt vous a poussé à découvrir de pareils secrets, et pourquoi vous paraissez disposé à vous en servir contre quelques-uns de ceux qu'ils concernent.

— Colonel, dit Montéclain, nous ne jouons pas de la même manière, je vous montre tout ce que j'ai en main ou à peu près ; vous ne m'avez pas encore dit un mot de ce que vous savez ou de ce que vous comptez faire.

— Monsieur de Montéclain, repartit le colonel avec hauteur, puisque vous en savez tant, vous devez comprendre que je viens ici pour venger l'honneur de ma mère et que j'ai le droit de le faire.

— Sans doute, mais je vous demande, moi comment vous prétendez le faire ?

— C'est mon secret.

Un mouvement de colère brilla dans les yeux de Montéclain.

— Regardez bien ce salon, colonel, lui dit-il,

et sachez une chose : c'est qu'à cette même place, entre ces quatre murs qui entendent la confidence que je viens de vous faire, je suis homme à vous déclarer en face que j'ignore parfaitement qui vous êtes, que je suis homme à détruire d'un mot les preuves de l'innocence de votre mère, preuves que vous êtes venu chercher dans ce pays.

— Est-ce bien M. de Montéclain qui me parle ainsi ?

— Lui-même qui parle ainsi à l'homme qui lui a laissé dire tous ces secrets et qui garde si soigneusement les siens.

Le colonel rougit ; mais il répliqua aussitôt :

— Notre position est-elle pareille, monsieur ?

— Quand votre confiance aura été pareille à la mienne, je répondrai à cette question.

— Puisque vous savez tant de choses, vous savez aussi sans doute sur quoi je fonde mon espérance ?

— Eh bien ! oui, colonel, je le sais. L'acte qui constituait une fortune à cette Gertrude renfermait un papier scellé qui devait lui être remis le jour de son mariage ou de sa majorité. Ce papier, quoiqu'il ne fût pas destiné à cela, renferme la justification complète de votre mère. Vous voyez que je sais tout.

— C'est vrai, monsieur, et vous savez par conséquent, je le suppose, que cette Gertrude...

— N'est autre que Léona... qui, possédant cette déclaration depuis plus de dix ans, ne vous a averti de son existence que depuis quelques mois.

— En vérité, monsieur, dit Thomas, ceci me passe ; comment se fait-il que vous puissiez être si bien instruit ?

— C'est mon secret... Mais ce papier, vous, monsieur, le connaissez-vous ? l'avez-vous vu ?

— Jamais...

— Savez-vous ce qu'il contient ?

— Non.

— Savez-vous comment et par qui il peut être expliqué ?

— Ce sont là des renseignemens que j'attends de Léona, et qu'elle seule peut me donner, sans doute.

— Peut-être, colonel... Mais vous saviez quelque chose qu'elle ignorait et que vous ne me dites pas.

Le colonel se mit à marcher avec impatience dans le salon, puis, après un moment de réflexion, il revint à Montéclain.

— Sommes-nous amis ou ennemis, monsieur ? lui dit-il en lui tendant la main.

— Je vous ai dit, colonel, que c'est là une question que nous ne pourrions décider l'un et l'autre que lorsque nous nous serions tout dit. J'ai commencé ; j'attends que vous imitiez mon exemple.

— Que désirez-vous donc savoir.

— En vous le demandant, colonel, ce serait vous ôter le mérite de votre franchise.

— Eh bien ! donc, reprit Thomas, j'ignore ce qu'il en arrivera, mais je vous préviens que si vous êtes homme à nier ce que vous m'avez dit, je ne suis pas homme à laisser la vie à celui qui aurait surpris mon secret pour en abuser.

— En vous demandant, il y a quelques jours, un service qui vous acquittait envers moi de celui que je vous avais rendu à Constantine, j'ai prévenu vos vœux... j'ai voulu vous rendre libre envers moi comme je le suis envers vous. Parlez donc.

Le colonel avait pris haleine comme quelqu'un qui va avancer une énormité, et il dit en regardant Montéclain d'un air inquiet :

— Je soupçonne Mme de Rudesgens de ne pas être étrangère à la naissance de Léona.

— J'ai aussi cette pensée, repartit Montéclain en souriant. Mais, dites-moi, comment vous est-elle venue ?

— D'un mot jeté dans une conversation, d'une de ces histoires qu'on répète dans le monde, et qui y passent durant dix ans sans éveiller l'attention de personne, jusqu'au jour où quelqu'un devine, sous des paroles frivoles, le terrible secret qu'elles renferment.

— Voyons, dit Montéclain.

— Je vais vous répéter la chose comme elle s'est passée, et vous comprendrez aisément que cette anecdote soit devenue pour moi le commencement d'un soupçon, que le trouble de Mme de Rudesgens a changé aujourd'hui en certitude. C'était, il y a peu de temps, en Afrique, je dînais avec quelques officiers et Brias...

— Bien, dit Montéclain ; je ne connais pas d'envieux et de méchans qui aient jamais fait tant de mal avec les calculs les plus habiles que ce garçon avec son indiscrétion.

— On causait comme d'habitude, et la conversation courait sur mille de ces aventures sans nom dont la plupart arrivent à la célébrité, arrangées et embellies par l'esprit du conteur, lorsque Brias nous en annonça une toute récente et d'une vérité toute naïve :

« Je dînais, nous dit-il, chez Champmortain avec le nonce du pape, l'ambassadeur de Prusse, celui d'Espagne et quelques autres. Nous avions pour convive le cardinal de Lampierri, l'un des hommes les plus éminens de Rome que l'empereur avait particulièrement distingué, et auquel, quoique tout jeune alors, il avait donné en 1811 une cure à Cologne. Malgré la présence des deux éminences, on racontait, comme aujourd'hui, beaucoup de scandales secrets, lorsque Champmortain se prit à dire :

» — Je suis sûr que malgré toute notre prétendue science du cœur, des choses, des hommes et de la société, ces messieurs (il parlait du nonce et du cardinal) doivent sourire de pitié. Que de secrets, que de fautes, que de

crimes même dont eux seuls ont reçu la confidence dans le confessionnal!

» Le cardinal sourit.

» — Mais, m'écriai-je (c'est toujours Brias qui parle), comment faites-vous pour vivre avec cette funeste et désolante connaissance du monde et de l'homme? il y a de quoi désoler le cœur le plus ferme.

» — Nous oublions beaucoup, me répondit le cardinal, et de toutes les confidences que j'ai reçues durant un long ministère, c'est à peine si je pourrais en dire quelques-unes, si toutefois raconter nous était permis. Une seule, ajouta-t-il, m'a laissé dans la mémoire un souvenir ineffaçable, parce que d'abord c'était la première fois que je m'asseyais au tribunal de la pénitence et qu'elle surprit étrangement ma jeunesse et cette ignorance où j'étais des crimes et des fautes que renferme le monde sous ses brillantes apparences.

» — Qu'était-ce donc? reprit toute la table...

» — Ah! mon Dieu, fit le cardinal avec une certaine négligence, un aveu qui m'a tant de fois été répété que maintenant je le trouve fort ordinaire... C'était tout simplement une jeune fille qui, sur le point de se marier, m'avoua qu'elle n'avait plus le droit de porter à l'autel le bandeau virginal si cher à son futur, et qu'elle avait su cacher, avec une habileté qui m'épouvanta, le fruit d'une faiblesse coupable.

» — Cette révélation fort insignifiante, dit Brias, fut bien vite oubliée, et certes ce n'est pas là qu'est le piquant de l'aventure. »

— Cette révélation racontée par Brias, reprit le colonel, en interrompant le récit qu'il faisait de celui de Brias, cette révélation, dis-je, m'avait frappé, moi. Le cardinal Lampierri avait été curé à Cologne sous l'empire, et vous devez comprendre quel intérêt prenait pour moi une anecdote où je croyais déjà entrevoir quelque ressemblance avec celle qui m'avait fait une si misérable position. Je suppliai Brias de poursuivre, et il continua ainsi:

« Le dîner était fini, les paroles du cardinal complétement oubliées, et déjà les salons de Champmortain se remplissaient, lorsqu'apparut une auguste dame, très dévote, horriblement guimpée dans sa vertu, et qui, en apprenant la présence du cardinal Lampierri, se mit à minauder de toutes les façons jusqu'à ce qu'on le lui présentât.

» Il s'était assis près d'elle, tandis que moi, Champmortain et un autre, nous étions à causer derrière son siége. Tout à coup, à travers mille propos agaçans de la dame au cardinal, sur son mérite, ses débuts, nous entendîmes les deux répliques suivantes:

» — Vous me connaissez donc, madame, car vous me rappelez un passé que je croyais bien ignoré?

» — Oui, lui répondit la vieille dame en minaudant; vous ne vous doutez pas que vous parlez à votre première pénitente.

» Ce fut, continua Brias, un coup de théâtre merveilleux... Le cardinal faillit tomber à la renverse... Je me sauvai pour rire tout à mon aise avec... »

— Avec moi, dit Montéclain; j'étais le troisième auditeur de cette singulière révélation.

— Quoi! vous saviez...

— Oui, colonel, et l'aventure est assez plaisante pour que je comprenne que Brias l'ait racontée; mais ce qui me paraît impardonnable, c'est qu'il y eût mis les véritables noms.

— C'est qu'il avait besoin d'ajouter un dernier trait à l'aventure en disant que le gendre de ladite dame avait entendu le propos, et que depuis ce temps, il s'en servait pour vaincre toutes les résistances de sa vertueuse belle-mère, désarmée, dès ce moment, de l'investigation malveillante avec laquelle elle troublait le ménage de son gendre.

— Ainsi il ne nomma point Mme de Rudesgens?

— Non, mais deux heures après, en interrogeant Brias sur le compte de Champmortain, je savais qu'il était le gendre de M. de Rudesgens, lequel s'était marié à Cologne avec une demoiselle Van Marken. Quelques jours après, j'écrivais à ma mère pour qu'elle eût à s'informer de cette demoiselle Van Marken, et j'apprenais d'elle que cette dame habitait réellement Cologne en 1812, que son mariage avec M. de Rudesgens avait été célébré deux mois environ après la naissance de Léona, et de tous ces faits, de toutes ces dates rapprochées l'une de l'autre, j'avais conclu que Mme de Rudesgens était peut-être la femme qui tenait dans ses mains le secret de l'honneur de ma mère, et, après ce qui s'est passé ce soir... je vous avoue que je n'en doute plus.

— Et vous avez raison, colonel. Mais comment se fait-il que vous n'ayez pas averti Léona d'un soupçon qui devait l'intéresser bien plus vivement que vous-même, puisqu'il pouvait lui faire découvrir quelle était sa mère?

— C'est qu'il est une heure fatale où il semble que les intérêts et les circonstances soient poussés par une main invisible et toute puissante vers un même but. Au moment où l'indiscrétion frivole de Brias me donnait en Afrique cette première lueur, une lettre de Léona m'avertissait que depuis près de dix ans, elle possédait un écrit qui attestait l'innocence de ma mère. En présence d'un silence si longuement gardé, je me suis cru autorisé à garder cette part d'un secret qui nous est commun, afin de pouvoir discuter les conditions qu'elle entend mettre à la remise de cet écrit.

— Et vous ne soupçonnez pas ce qu'il peut renfermer?

— Non; je sais seulement qu'il est adressé à M. de Montalen.

Montéclain réfléchit long-temps. A son tour, il paraissait hésiter à livrer au colonel la dernière partie de son secret. Cependant il allait tout lui dire, lorsque, malgré l'ordre formel qu'il avait donné, ils furent interrompus par l'entrée d'un domestique, qui annonça que Bricord voulait absolument parler à son maître. Montéclain se fâcha, mais le domestique répondit que Bricord semblait être fou et qu'il menaçait de faire un malheur.

— Ne voulez-vous pas lui remettre la lettre dont vous m'avez fait le dépositaire? lui dit le colonel.

— Non, tant que je ne serai pas sûr que Léda est en sûreté. D'ailleurs, il faut que vous la montriez demain à M. de Montaleu.

— Qu'allez-vous donc lui dire?

— Que je vous ai remis cette lettre pour que vous la lui lisiez...

— Mais il doit me savoir ici.

— Eh bien! dit Montéclain, partez pendant que je vais le recevoir. Il est assez simple que j'ignore ce qu'il est venu me demander.

— Mais aussitôt mon retour à la ferme, il m'interrogera; que lui dirai-je?

— La vérité, il le faut; seulement je l'aurai préparé à l'entendre. Cependant, si vous le préférez, restez.

— C'est que, dit le colonel, je dois voir Léona cette nuit... Elle doit me faire ses conditions définitives...

— Ceci nous sert à ravir... Allez, colonel, et prenez ma parole de gentilhomme que si Léona vous refuse l'écrit qui renferme la justification de votre mère, moi, je m'engage sur l'honneur à vous fournir le moyen certain d'arriver à cette justification.

— Je prends cette parole et je pars, quoique j'ignore comment vous parviendrez à la tenir; mais vous savez trop bien les détails de cette histoire déplorable, pour que je ne sois pas convaincu que vous pourrez faire ce que vous promettez. Je laisse le reste à votre honneur. Quand vous reverrai-je?

— Je retiendrai Bricord assez long-temps, pour que vous puissiez voir Léona; car, une fois averti que vous possédez cette lettre, il serait homme à vous poursuivre dans la forêt et à vous surprendre jusque chez Mme Amab.

— A ce propos, dit le colonel, je vous prierai encore d'une chose. Je vous laisse Aly-Muley...

— Oui, je sais qu'il est fort curieux... Nous serons tous les trois chez Bricord d'ici à deux heures. Ce temps vous suffit-il?

— Parfaitement.

— Voyez donc Léona; jugez-la, et j'espère que la conversation que vous allez avoir avec elle vous fera répudier une alliée pareille, et vous mettra de notre parti. Du reste, colonel, voici ma condition formelle: Je ne veux pas que Mme de Rudesgens, je ne veux pas que Sylvie aient à souffrir de ce qui peut se passer ici. Je sauverai Léda, si je le puis; je ne parle pas de Mme de Monrion; elle n'a besoin d'être protégée par personne: et maintenant à bientôt.

— A bientôt, repartit le colonel.

Il sortit, et Bricord fut presque aussitôt introduit chez Montéclain.

XXVII.

LA LETTRE.

Lorsque Léona et Thomas Rien se trouvèrent en présence, ils restèrent un moment silencieux.

— C'est vous, Léona? dit le colonel.

— C'est moi, répondit-elle. Eh bien! avez-vous réfléchi?

— Oui, repartit Thomas, et mes réflexions m'ont fait persévérer dans la résolution que je vous ai manifestée, lors de l'entretien que nous avons eu à cette même place.

— Vraiment, reprit Léona d'un ton ironique. Ainsi, le doux rayon des beaux yeux de la chaste Julie a fondu en quelques jours ces ressentimens de fer qui devaient tout anéantir, tout briser autour de celui qui a perdu votre mère.

— Non, Léona, non; mais ce n'est pas en vous aidant à perdre une femme par la calomnie que je prétends venger ma mère que la calomnie a perdue.

— Ceci est une sorte d'antithèse bonne pour un cours de rhétorique, mais passablement inutile au but que vous voulez atteindre.

— Je préférerais y renoncer que d'y arriver par des moyens indignes.

— Avez-vous de la mémoire, colonel?

— Pourquoi cette question?

— C'est que, lorsque je vous écrivis en Afrique pour vous apprendre que j'avais en mes mains un écrit prouvant l'innocence de votre mère, vous me répondîtes une lettre où il me sembla voir toute la passion, toute la colère des lions du désert. « Ah! me disiez-vous, l'homme qui a séduit ma mère, l'homme qui l'a abandonnée à sa misère et à son désespoir, l'homme que j'ai été implorer et qui m'a repoussé d'un pied dédaigneux, je peux donc enfin lui prouver qu'il a été ingrat, infâme et lâche. Oh! cette preuve, que je la possède un jour, une heure, et quand j'aurai acquis le droit de lui jeter toutes ces épithètes à la face, je l'insulterai partout. Je traînerai dans la boue l'insultante hypocrisie de sa fausse vertu; je donnerai au peu de jours qui lui restent à vivre toutes les douleurs souffertes par ma mère durant trente ans. » Voilà ce que vous m'écriviez, Thomas; car si vous manquez de mémoire, vous voyez que j'en ai pour nous deux; voilà ce que vous m'écriviez. Je vous ai dit alors de venir; je vous attendais comme un compagnon de vengeance, vous qui avez été

mon compagnon de misère et d'abandon ; vous êtes arrivé, et au lieu de ce vengeur terrible, de ce fils armé pour le châtiment, je vois un homme qui discute jusqu'où peut aller son droit, qui recule devant la tâche qu'il s'était promise. Que s'est-il donc passé, Thomas, pour que vous soyez ainsi changé, si toutefois vous avez été jamais ce que vous vous vantiez d'être ?

Le colonel ne répondit pas, Léona reprit :

— Qui donc a détruit ces espérances menaçantes et brisé ces furieuses résolutions ?

— Vous, Léona, lui dit sévèrement le colonel, vous seule, en mettant pour condition à l'appui que vous m'apportiez mon aide pour perdre Mme de Monrion.

— Ne me demandez-vous pas le mien pour perdre M. de Montaleu ?

— Il est coupable, lui.

— Selon vous.

— Ne m'a-t-il pas voué à l'abandon ?...

— Mme de Monrion, ou l'un des siens, m'a fait plus de mal que vous n'en avez jamais souffert.

— Je ne me fais pas le juge de vos griefs.

— En ce cas je prétends ignorer les vôtres...

— Sachez bien une chose, Léona, c'est que je ne vous prêterai aucun appui contre Mme de Monrion.

— Soyez sûr de votre côté que je ne vous fournirai aucune arme contre M. de Montaleu.

— Léona, dit le colonel avec colère, n'oubliez pas que ma mère vous a élevée et protégée.

— N'oubliez pas, colonel, qu'elle a été payée pour cela, et que c'est à la fortune qu'on m'avait assurée que vous devez l'éducation qui a fait de vous ce que vous êtes.

— Vous m'insultez, Léona...

— Je réponds à qui me provoque.

— Il suffit, dit le colonel, je trouverai peut-être d'autres secours qui ne me coûteront pas si cher.

— Chez Montéclain, sans doute ?

— Peut-être.

— Ah ! tenez, dit Léona avec une pitié dédaigneuse, retournez en Afrique, colonel, reprenez votre carrière de soldat ; les champs de bataille tourbillonnant de cavaliers, les marches semées de trahisons et de dangers, les mêlées furieuses, les combats acharnés, les fières victoires, voilà votre partage... Vous êtes jeune, vous êtes brave, vous avez au front et à la poitrine la pensée brûlante et le courage impassible qui font les grands capitaines, allez et vous serez un héros ; mais ne venez pas risquer votre fortune dans notre monde, ne tournez pas vos espérances vers ces labyrinthes inconnus où nous marchons ; vous y seriez plus maladroit que le plus obscur et le plus dédaigné de ceux que vous méprisez ; — un sot d'esprit comme Brias vous étourdirait de sa parole vide et fanfaronne ; une petite fille blonde et languissante vous mettrait en adoration à ses genoux, et, pour comble de misère, un Montéclain, la nullité drapée d'insolence, le mensonge habillé de franchise, l'astuce toujours présente vêtue de nonchalance, vous feraient trahir l'amie de votre enfance, la compagne de vos misères ; il vous ferait renier la vengeance promise à votre mère... Allez, allez, colonel, vous n'êtes pas assez fort pour la lutte où vous vous êtes engagé. Abandonnez-la avant d'être vaincu, épargnez une honte à votre orgueil, et à mon amitié le regret de vous l'avoir attirée.

— Qu'est-ce à dire, Léona, et quel intérêt Montéclain a-t-il à me tromper ?

— Vous avez causé une heure avec lui, et vous me le demandez !... Quoi ! il a pu vous promettre de vous servir mieux que je ne puis le faire, et il ne vous a pas dit comment il le pourrait ?

— Non, repartit Thomas, dont les sarcasmes de Léona commençaient à ébranler la foi qu'il avait en Montéclain.

— En ce cas, reprit Léona, que vous a-t-il donc donné pour tous vos secrets, que vous lui avez sans doute livrés ?

Le colonel ne répondit pas. Un doute cruel s'éleva dans son esprit. En effet, il n'avait rien appris des projets de Montéclain, tandis que cet homme lui avait arraché tous les siens.

— Encore une fois, s'écria-t-il enfin, quel intérêt a-t-il à me tromper ?

Léona laissa entendre un ricanement dédaigneux ; puis, après un moment de silence, elle reprit :

— Montéclain vous a dit beaucoup de mal de moi, je le sais ; mais je suis convaincue qu'il ne vous a pas dit que je fusse assez maladroite pour livrer mes secrets à qui se pose comme mon ennemi ?

— Votre ennemi, parce je ne veux pas aider à une calomnie inutile, d'ailleurs ; car, je vous en préviens, personne ne croit plus à cette prétendue faute de Mme de Monrion.

— Et vous êtes de ceux qui sont convaincus de son innocence ?

— Hier, j'en étais convaincu, vous le savez, et la discussion que nous avons eue semble vous l'a prouvé ; aujourd'hui, j'en suis certain.

— Je le crois sans peine, car je sais que vous en avez la preuve.

— Vous le savez...

— Preuve qui vous a été remise devant Champmortain, mon mari, Hector et Brias.

— Et lequel de ces messieurs vous a si bien informée ?

— Mon mari peut-être qui a voulu m'humilier du triomphe de celle qu'il a aimée, et pour laquelle il garde au fond de son âme un culte peu flatteur pour moi.

— Ah ! c'est M. Amab ?

— Ou peut-être Hector de Montaleu, dont

je protége les prétentions à la main de la belle Julie.

— C'est une lâcheté dont il est capable.

— A moins que ce ne soit Brias, qui a peur que je ne raconte à Champmortain les rendez-vous secrets qu'il obtient de sa femme.

— Il est assez indiscret pour cela. Mais il m'importe peu de savoir qui vous l'a appris, dit froidement le colonel. Seulement, vous devez comprendre que si hier j'ai refusé de me prêter à une machination dont j'avais deviné l'atrocité, malgré tout ce que vous m'avez dit pour me faire croire à la vérité de vos calomnies, vous devez comprendre, dis-je, qu'aujourd'hui je suis encore moins disposé à vous prêter les mains.

— Qu'étiez-vous donc venu faire ici?

— Vous demander cet écrit que vous m'avez romis.

— A certaines conditions.

— Eh bien donc! dites-les moi.

— Elles sont faciles à accomplir : donnez-moi la lettre que vous a remise Montéclain, et je vous donnerai celle que vous me demandez.

— Vous donner cette lettre! s'écria le colonel... cette lettre de laquelle dépend l'honneur de Mme de Monrion...

— En échange de celle de laquelle dépend l'honneur de votre mère... ce doit être le désir d'un bon fils.

— Ce serait une lâcheté, dit Thomas avec une indignation qu'il eut peine à contenir.

— La lâcheté serait peut-être à sacrifier l'honneur de votre mère à l'honneur d'une femme que vous ne connaissez pas.

— Madame... madame, reprit le colonel d'une voix si altérée que Léona s'écarta doucement de lui... vous avez entre vos mains un écrit qui m'appartient... Je le veux... entendez-vous... je le veux...

— Un écrit qui n'appartient qu'à moi, dit Léona railleusement... et vous le voulez... Vous êtes fou, Thomas...

— Je le veux... Je l'aurai, reprit celui-ci exaspéré.

— Colonel, reprit Léona avec insolence, avez-vous eu jamais d'autres maîtresses que les misérables Mauresques d'Alger, pauvres femmes rompues au bâton et à l'esclavage. Si cela vous est arrivé, Thomas, vous avez dû en rencontrer quelques-unes qui vous ont appris qu'une femme se relève et grandit sous la menace et meurt plutôt que de céder. C'est par là, monsieur, que les plus faibles sont puissantes... et je ne suis pas, ajouta-t-elle avec hauteur, de celles qui n'ont de force que pour résister.

— Eh! reprit Thomas dont la colère faisait vibrer la voix, il y a des femmes qui se plaignent de leur faiblesse! ah! elles en ont fait un bouclier qui les protége mieux que le courage le plus résolu.

— Et c'est juste, colonel; il faut qu'il y ait dans ce monde des êtres assez protégés par le respect humain pour qu'il ne soit pas permis à des spadassins habiles, à d'insolens agresseurs, de les soumettre par la crainte à l'obéissance et au mépris. Si au lieu d'être une femme j'étais un homme, vous m'auriez souffletée, et je sortirais de cet entretien pour être tuée où déshonorée. Trouvez-vous cela juste?

— Je trouve juste le droit qui permet à un homme d'honneur d'avoir raison de l'infamie que la loi ne peut punir.

— Mais ce droit appartient au dernier goujat comme à l'homme d'honneur. Vous voulez obtenir de moi la remise d'un écrit pour un but honorable, à ce que vous dites, et vous me menacez parce que je le refuse; un misérable pourrait vouloir l'obtenir pour un crime, et il n'agirait pas autrement... Calmez donc ces fureurs inutiles et ridicules. Vous êtes venu ici pour venger votre mère; je vous y ai appelé, moi, pour aider à ma vengeance. Vous avez déjà déserté ma cause. Je ne vous en veux point; mais je vous plains. Il peut peut-être vous convenir de déserter la cause de votre mère pour celle de Mme de Monrion, faites-le; mais ne me demandez pas quel sentiment remplacera dans mon cœur la pitié que vous m'inspirez.

— Ainsi, dit le colonel, vous me refusez cet écrit?

— Il est à vous en échange de la lettre que vous a confiée Montéclain.

— Jamais... jamais, dit le colonel; il en arrivera ce qui pourra... Adieu.

— Il en arrivera, dit Léona avec colère, que Montéclain épousera Mme de Monrion et recueillera pour elle la fortune qui vous appartient, et que vous étiez venu chercher ici...

— Quoi! dit le colonel, c'est le but de Montéclain!

— Voulez-vous me donner cette lettre? reprit Léona sans lui répondre.

— Il m'aurait joué à ce point...

— Cette lettre, cette lettre, dit Léona.

— Lui qui sait tous mes secrets oserait s'en servir?...

— Pour vous faire chasser par le marquis de Montaleu comme un intrigant subalterne... pour vous faire chasser par votre père comme un bâtard qu'il renie.

— Ah! si je le croyais...

— Cette lettre, Thomas... cette lettre.

— Jamais... jamais... Ah! je veux savoir jusqu'où peut aller la bassesse et la perfidie de ce monde; mais je ne veux pas la partager. Adieu, Léona, adieu.

— Colonel, lui cria-t-elle pendant qu'il s'éloignait; colonel, reprit-elle sans qu'il daignât lui répondre... Ah! murmura-t-elle pendant que Thomas Rien reprenait son cheval, et s'élançait au loin... Ah! que Dieu le sauve, car il vient de se condamner.

Puis elle reprit d'une voix éclatante :

— Adieu, colonel, adieu !

Elle avait à peine prononcé ces paroles, qu'Hector de Montaleu était près d'elle.

— Quoi ! lui dit-il d'une voix âcre et sifflante, cet homme est un fils de mon oncle ?...

— Oui, et qui a droit à cet héritage que vous croyez vous appartenir...

— Et qu'il vient chercher ici ?...

— Et qu'il enlèvera à l'héritier légitime le jour où l'on saura que celui-ci a laissé planer sur Mme de Monrion une accusation qu'il pouvait détruire d'un mot ; car il a gardé la lettre de Léda...

Hector poussa un cri sourd et terrible.

— Dans une heure, il l'aura remise à Bricord.

La respiration d'Hector devint oppressée et sifflante.

— Et une fois Léda convaincue du crime qui la perd, elle n'hésitera plus à nommer son complice.

— Ah ! fit Hector d'une voix qui n'avait plus rien d'humain ; j'aurai la lettre.

Aussitôt il s'élança à la poursuite du colonel. Léona, immobile, l'oreille tendue, écouta le bruit de la course d'Hector qui avait pris un sentier différent de la route que suivait Thomas. Un moment, elle entendit à la fois le bruit sonore de la marche du cheval du colonel et le bruit sourd de la marche d'Hector ; puis, peu à peu ces bruits s'affaiblirent et ne revinrent que par intervalles à son oreille, puis ils se perdirent l'un et l'autre dans le silence lugubre et solennel de la nuit. Léona écoutait toujours.

XXVIII.

DE MONTÉCLAIN A LOUIS VILLON.

« Ami Villon, dans une de mes précédentes lettres, je vous disais que nous allions tous entrer incessamment dans une mêlée abominable, où il y aurait probablement du sang versé. Toutefois à ce moment je ne prévoyais que quelques coups d'épée honnêtement, sinon honorablement échangés en duel : mes prévisions ont été dépassées : le sang a coulé ; mais nous sommes en plein procureur du roi.

» Voici le fait : hier Bricord est venu chez moi pour me redemander la fameuse lettre de sa femme. Je l'avais remise au colonel Thomas, qui avait un rendez-vous avec la Léona. Je voulais préparer Bricord à son malheur et je comptais être présent à la lecture de cette fatale missive ; car, je vous l'avoue, je craignais tout de la colère et du désespoir de Bricord. Si quelque chose m'eût permis de lui dire le nom de l'homme qui l'a déshonoré, je n'eusse pas hésité à tout lui avouer... car cette colère et ce désespoir eussent eu un but. Bricord eût tué Montaleu, et je crois que c'eût été un bienfait pour ce misérable ; car Léda a disparu... Qu'en a-t-il fait ?... l'a-t-il cachée ou tuée ?... Je ne sais plus que penser. N'importe, Bricord eût attaqué Montaleu, comme un brave soldat qu'il est, et sur mon âme, Villon, il eût bien fallu que le vicomte rendît raison au paysan, ou nous sommes ici quelques-uns qui lui eussions craché au visage jusqu'à la mort. Mais on ne joue pas un jeu pareil sans preuves éclatantes, et je prévoyais que Bricord se trouvant seul en face de son déshonneur et de son désespoir, assouvirait peut-être sur lui-même la fureur qui le dévore. Je voulais donc, puisqu'il fallait lui apprendre cette affreuse nouvelle, qu'elle lui fût révélée en présence de Thomas qu'il aime et d'un de ses camarades, dont l'autorité et les conseils eussent prévenu un suicide que je lisais dans l'égarement de ce malheureux.

» Durant une heure entière je le retins en discutant de mauvaise foi contre cet instinct jaloux et clairvoyant qui lui avait tout fait deviner. Seulement, je l'avais laissé s'accoutumer à l'idée que sa femme avait commis quelque grave imprudence ; mais je lui avais aussi versé dans le cœur la possibilité d'un pardon... Je lui avais tant dit que Léda avait dû être entraînée par un moment de folie ou peut-être par une violence, que la colère de Bricord se tournait déjà presque tout entière du côté du séducteur. Lorsqu'il en fut là, je pensai qu'il était temps d'aller à la ferme, où nous devions rejoindre le colonel. « Je te dirai tout devant lui, avais-je dit à Bricord, et lui-même te dira tout ce qu'il y a à faire.

» — Oui, m'avait-il répondu... Je le croirai, lui, car il n'est ni noble ni riche, et il ne se mettra pas de moitié dans la trahison que tout le monde conspire ici contre moi.

» Nous partîmes avec Aly-Muley, et nous gagnâmes la ferme. Thomas n'était pas rentré. Je le savais aux prises avec la Léona, et je ne m'étonnai point de ce retard ; car elle sait prendre son temps pour égarer la raison des plus sages par ses théories astucieuses.

» Nous attendîmes une heure ; l'absence de Thomas commença à nous inquiéter. Il me vint un doute sur son honneur. Léona l'avait-elle amené à se mettre de son parti ? je ne savais que penser. Bricord, de son côté, soupçonnait le colonel ; mais il l'accusait de vouloir, comme moi, protéger les coupables par son silence. Aly-Muley, lui seul, avait l'instinct de la vérité ; il prétendait que Thomas devait être en danger, il jurait et sacrait, et voulait aller à sa recherche. Je combattais ses craintes, mais il fallut bien enfin y céder, lorsque presque une heure se passa encore sans que Thomas reparût. Moi-même je commençais à m'étonner, mais je n'osais prévoir un crime : enfin nous partîmes et nous entrâmes dans la forêt. Aly-Muley avec une adresse incroyable nous conduisit dans les ténèbres jusqu'à la masure

qu'on appelle la Charbonnière. Cette cabane, que personne n'avait jamais vue ouverte, paraissait avoir été le théâtre de quelque événement : la porte en était brisée. Nous y entrâmes, Aly avait un briquet et une bougie, il alluma du feu, nous la visitâmes exactement ; Bricord découvrit sur le plancher quelques gouttes de sang.

» — C'est ici qu'on a tué le colonel! s'écria-t-il.

» Aly-Muley secoua la tête, et avec une expression qui me fit frémir il murmura :

» — Non... non... c'est du sang de femme...

» — De femme ! s'écria Bricord... que veux-tu dire ?

» — Ah ! reprit Aly-Muley, que j'avais bien compris... Mon colonel ! qu'est-ce qu'ils en ont fait !... Oh ! je jure mon âme et ma vie que je tuerai celui qui l'a touché, homme ou femme, noble ou vilain. je le brûlerai dans son château, si je ne puis l'atteindre...

» Nous continuâmes nos recherches, nous interrogeâmes le sol. Des pas de différentes grandeurs se mêlaient autour de la cabane... des pieds d'homme et de femme avaient passé par-là et s'éloignaient dans diverses directions. Nous arrivâmes enfin à un endroit où le sol était fraîchement creusé par le piétinement d'un cheval.

» — Le colonel est venu là, dit Aly-Muley. C'est là qu'il a attaché Mogador... Il n'y pas un second cheval au monde qui ait un sabot aussi fin.

» Aly consulta la trace, et reconnut qu'elle se dirigeait du côté qui menait chez Bricord.

» Tu vois, lui dis-je, il sera reparti d'ici, pendant que nous venions le chercher...

» — C'est possible, me répondit-il, retournons à la ferme.

» — Ah ça ! reprit Bricord, qui, partagé entre les craintes que lui avait inspirées Aly-Muley sur Thomas et toutes les colères qui murmuraient en lui, revenait à ses propres soupçons, qu'as-tu voulu dire quand tout à l'heure tu m'as répondu : C'est du sang de femme ?...

» — Ecoute, Bricord, lui répondit le spahis, je suis ici pour obéir au colonel ; nous allons le voir, il te dira ton affaire. Mais, si un malheur était arrivé, si ceux qui lui en veulent avaient osé... Mais ce n'est pas possible... il est à la ferme. Mais s'il n'y était pas, je te dirais mon idée à moi... et alors, Bricord, tu me comprendras... ce serait à nous deux à faire justice...

» — Ne comptez-vous pas sur moi ? dis je à Aly.

» — Pardon, monsieur le marquis, me répondit Aly, mais vous n'êtes pas des nôtres, vous... Il est possible que le colonel soit, comme vous, un fils de bonne maison... mais ce n'est pas ça qui lui a servi ; ce qui l'a fait ce qu'il est, c'est d'avoir tiré le meilleur de son sang au service de la France, c'est d'avoir été le camarade du soldat, de s'être battu en avant de nous, c'est de s'être couché sous la pluie en prêtant son manteau aux malades... c'est d'avoir été un lion en se battant, et bon comme une mère pour le soldat... C'est... ah ! tonnerre ! reprit-il avec un accent déchirant... mon colonel, mon colonel ! Où est-il à présent, mon pauvre colonel ?

» Aly-Muley pleurait en parlant ainsi, et moi-même je sentais mes yeux se mouiller, lorsque tout à coup il nous sembla entendre un bruit lointain répondre à la douloureuse exclamation d'Aly. Il poussa un cri qui me fit tressaillir.

» — C'est Mogador... s'écria-t-il.

» — Mogador ?

» — Oui... c'est lui...

» Nous écoutâmes encore, et cette fois nous distinguâmes parfaitement le hennissement d'un cheval.

» — Ah! fit Muley, la pauvre bête se plaint, le colonel est mort...

» — Tu es fou, lui dit Bricord.

» — Ah ! je l'ai entendu déjà... moi... un jour qu'il était par terre et que les Arabes l'enveloppaient pour lui couper la tête... Mogador a crié comme ça... Mais tu le sais bien, Bricord, tu l'as entendu, toi qui l'as sauvé... Colonel ! colonel ! se prit-il à crier avec un accent déchirant. Le cheval répondit encore à cette voix désolée. Nous nous dirigeâmes de ce côté, conduits par cet appel qui nous dirigeait vers l'endroit où était le noble animal.

« Nous arrivâmes enfin. A la clarté du jour qui commençait à poindre, nous vîmes de loin Mogador, la tête basse et penchée dans un fossé de la route ; il battait la terre du pied et hennissait en balançant sa tête : la noble bête semblait parler à quelqu'un. Nous courûmes, et au fond du fossé nous vîmes le colonel étendu par terre et la poitrine ensanglantée.

» Non, Villon, non, sur mon âme, je n'ai jamais rien vu de pareil au désespoir d'Aly-Muley ; il tomba à genoux à côté de ce cadavre immobile, pleurant et sanglotant comme un enfant ou comme une mère. Sainte douleur dont je n'avais pas d'idée, que celle de ce soldat dont les larmes coulaient sur la mâle figure brunie au soleil d'Afrique, pendant qu'il priait les mains jointes et les yeux tournés au ciel !

» Quant à Bricord il s'arrachait les cheveux ; il s'accusait de la mort du colonel ; il disait que si Thomas n'était pas venu dans ce pays maudit pour voir son vieux soldat, il n'eût pas été ainsi lâchement assassiné.

» Heureusement j'avais gardé plus de sang-froid. Une simple observation m'avait dit, sinon le nom du meurtrier, du moins l'intention qui avait fait commettre le crime. L'habitude du colonel comme celle de beaucoup de militaires est de garder leurs habits exactement boutonnés... L'habit du colonel était défait : on avait dû fouiller dans la poche de côté où

l'on place d'ordinaire les papiers qu'on porte sur soi. J'examinai cette poche, elle était vide. On avait soustrait la lettre de Léda que je lui avais remise. Deux misérables seuls avaient intérêt à la suppression de cette lettre : Léona ou Hector. C'était affreux à penser. Mais je n'eus pas le temps de m'arrêter à ces réflexions. Pendant que je cherchais à m'assurer de cette disparition, il me sembla sentir un léger tressaillement... J'écoutai le cœur, je me penchai sur les lèvres du colonel.

» Il n'est pas mort! m'écriai-je.

» Ah! Villon, mon cher Villon, qu'il est bon et honorable d'être aimé ainsi. Aux cris que poussaient ces deux rudes soldats, aux larmes qui inondaient leur visage hâlé, succéda un moment de muette surprise, puis une joie folle, incroyable... Bricord tomba à genoux en criant :

« — Mon Dieu, mon Dieu, faites que cela soit vrai, et je pardonnerai à tout le monde.»

» Aly-Muley m'embrassait... Les pauvres gens, ils auraient laissé mourir le colonel, tant ils étaient heureux qu'il ne fût pas mort. Je leur en fis l'observation... Alors nous le soulevâmes, nous le mîmes sur son séant. La balle l'avait frappé en pleine poitrine. Cependant un long soupir m'apprit que les organes de la respiration agissaient encore.

» Il y eut alors un moment de débat; Bricord voulait le porter à la ferme, et Aly-Muley était de cet avis; mais nous étions plus près de chez moi que de la ferme; cette considération décida la question en ma faveur. Le pauvre Aly-Muley était si brisé par sa douleur et son espérance qu'il ne pouvait soulever le colonel; je le pris avec Bricord pendant que le spahis montait Mogador et courait au château pour ramener un brancard. En attendant, nous nous mîmes en marche avec Bricord. Ah! mon ami, que la mort a de saisissants aspects. J'ai vu des champs de bataille, j'ai assisté à des duels désastreux, j'ai vu les victimes sanglantes et déchirées d'horribles assassinats et les cadavres blancs et calmes de gens morts dans leur lit, mais, à vrai dire, je n'avais jamais touché la mort. J'avais pris les bras du colonel et je le soutenais, les miens passés sous ses épaules. Je ne puis vous dire quel frisson m'a saisi en sentant cette tête forte, intelligente, ambitieuse, promise à l'avenir, à la gloire, rouler inerte et abandonnée sur ma poitrine. Alors j'ai pensé que moi aussi j'étais pour quelque chose dans la mort de ce noble soldat, dans le malheur duquel mon père est pour une si large part, car... mais Villon, l'heure des confidences n'est pas arrivée... laissez-moi finir cet affreux récit.

» Nous poursuivîmes lentement et paisiblement notre route, lorsque tout à coup, au détour d'une allée, nous fûmes coupés par une voiture; elle allait nous dépasser, mais elle s'arrêta soudainement à un cri parti de l'intérieur; la portière s'ouvrit, et je reconnus Mme. de Monrion.

» C'était elle!

» Villon, cette femme est venue du ciel, elle a des allures qui ne touchent point à la terre; elle vole quand elle court; elle plane quand elle marche, son regard est un rayon, sa voix une musique, sa parole une autorité. Elle s'est approchée, pâle, alarmée, tout inspirée de cette charité chrétienne, de cette charité sainte qui s'oublie à toute heure pour les autres.

» Je ne vous dirai point comment elle s'est informée, comment je lui ai répondu; mais pendant que Bricord et moi nous hésitions, elle avait couvert la blessure du colonel du mouchoir avec lequel elle venait d'essuyer ses larmes, car elle avait longtemps pleuré, la pauvre âme blessée; et je lui expliquais encore que nous attendions un brancard et des hommes, que déjà elle avait fait placer le colonel dans sa voiture; et tout cela, Villon, elle l'avait fait et ordonné avec cette chaste simplicité d'un cœur à qui le bien, la pitié, le dévoûment sont naturels comme la lumière aux yeux, comme l'air à la poitrine; et puis, pendant que son cocher conduisait au pas la voiture dans laquelle était monté Bricord près du colonel, elle se mit à marcher près de moi, qui suivais à pied, et elle me demanda seulement alors la cause de cette blessure. Était-ce un duel, était-ce un accident?

» — Non, madame, lui dis-je tristement, c'est un assassinat.

» — Un assassinat! répéta-t-elle avec effroi. Dans ce pays... et pour quelque misérable somme d'argent...

» — Non, madame, une vengeance... ou une précaution.

» Elle attacha sur moi un regard indicible d'étonnement, de curiosité et de douleur. Je ne sais quoi d'inouï qui tient de la prévision divine semblait lui avoir fait comprendre qu'elle n'était pas tout à fait étrangère à ce malheur.

» — Assassiné! me dit-elle d'une voix qui me remua comme celle d'une mère qui s'inquiète de son enfant.

» — Oui, lui répondis-je, pour n'avoir pas, sans doute, voulu s'associer à un crime.

» Ce calme et saint courage, qui animait un instant avant cette douce et blanche créature de Dieu, se fondit à ce mot de crime; elle pâlit et frissonna.

» — Quel crime, me dit-elle, et contre qui voulait-on le commettre?

» — Vous le saurez un jour, madame; mais permettez-moi une question : où alliez-vous ainsi à cette heure?

» Elle rougit, mais elle ne parut point offensée; cependant, elle me répondit d'une voix tremblante :

» — J'allais au village de Saint-Faron... Oh! reprit-elle avec une indignation fébrile, je

n'abandonnerai pas l'orphelin... Je lutterai... J'irai tous les jours...

» — C'est inutile, lui dis-je ; Jeanne Dromery n'est plus à Saint-Faron ; l'enfant que vous protégez est parti avec elle...

» — On les a chassés ? s'écria-t-elle.

» — Non, madame, on les a recueillis ; on a voulu soustraire cette femme à des influences perfides, et cet enfant aux dangers dont peuvent le menacer la colère d'un mari trompé et la férocité d'un père coupable.

» — Je vous remercie, monsieur, me répondit-elle doucement.

» — Oh ! Villon, Villon, j'ai éprouvé dans ma vie de bien brûlantes passions, que j'ai cru heureuses ; j'ai eu des désirs immodérés que j'ai satisfaits ; j'ai vu, après des mois entiers de torture et d'attente, des femmes baisser la tête sous mon regard et laisser tomber de leurs lèvres tremblantes l'aveu de leur amour... eh bien ! jamais, sur mon âme ! jamais, rien, rien au monde ne m'a jeté au cœur une joie plus puissante, plus étrange à la fois que ce mot si simple : « Je vous remercie. » Elle a donc compris tout de suite que c'était moi : elle m'a donc cru capable d'un peu de bien... Villon, je me suis senti les yeux humides ; je... Mais le vieil homme murmure encore en moi, car j'ai résisté à je ne sais quoi, qui me poussait à tomber à genoux devant elle.

» Et cependant qui doit-on adorer, dites-moi, si ce n'est l'être qui porte en soi le don de faire tant de bien avec un mot. Ah ! mon ami Villon, que je me suis senti humilié, moi qui me crois un homme fort, moi qui quelquefois, ai fait reculer le crime, ai démasqué l'hypocrisie, moi qui ai accepté le cartel de tout méchant et qui l'ai souvent vaincu, moi enfin qui pourrais au besoin punir impitoyablement et me venger avec éclat, que je me suis senti pauvre et petit devant cette femme ! J'emploierais ma vie, ma fortune, mes soins à vouloir être bon, que jamais je ne donnerais à personne la millième partie de la joie céleste dont elle m'a rempli. Oh ! la puissance du bien est la seule vraie, car il faut que vous me compreniez, Villon, ce n'est pas du bonheur qu'elle m'a donné, c'est du bien qu'elle m'a fait !

» Mais il faut que j'achève.

» Quelques pas plus loin, nous rencontrâmes Aly-Muley avec mes gens ; il regarda dans la voiture, il s'assura que le colonel était aussi bien qu'il pouvait l'être, il parla à Bricord, il recommanda au cocher d'éviter les ornières, et ce ne fut que lorsqu'il eut pris tous ces soins qu'il s'approcha de Mme de Monrion pour la remercier, car Bricord lui avait dit ce qui venait de se passer. Alors Aly-Muley s'arrêta devant elle ; il se découvrit la tête, parut hésiter sur ce qu'il avait à faire et à dire, puis attachant sur Julie un regard humide, et balbutiant comme un homme à qui l'expression manque et qui parle au hasard, il lui dit tout à coup :

» — Madame... oui, madame, c'est vrai... Si vous étiez née autrefois vous auriez été la sainte Vierge.

» Est-ce parce qu'il s'adressait à elle ? est-ce parce qu'il venait d'être dit par ce rude soldat dont j'avais vu le désespoir ? mais je trouvai ce mot sublime et touchant... Je pris les deux mains d'Aly-Muley, je les pressai en silence sans pouvoir prononcer une parole.

» — Eh bien ! oui, me dit-il en sanglotant... c'est vrai... c'est...

» Puis, comme il pleurait, il m'a brusquement tourné le dos.

» Julie s'était arrêtée, je me tournai vers elle. Le mot d'Aly-Muley avait été plus puissant que tout ce que j'aurais pu lui dire ; elle me parut heureuse et consolée. C'est que les cœurs naïfs ont le secret des âmes célestes.

» — Je suis déjà bien loin de chez moi, me dit-elle, permettez que je m'éloigne.

» — Seule ? lui dis-je.

» — Je n'ai pas peur.

» — Permettez que quelques-uns de mes gens vous suivent jusqu'à votre demeure.

» — Si l'un d'eux veut conduire ma voiture, mon cocher m'accompagnera.

» Elle s'inclina et allait me quitter.

» — Madame, lui dis-je, trois hommes devaient se rendre ce matin chez vous pour vous saluer avec respect et vous demander pardon, au nom de tout ce qui a de l'honneur, de ce que vous avez souffert depuis quelques jours. Ils ne seront plus que deux, le troisième est dans cette voiture. Un autre eût voulu se joindre à eux ; mais la haine de M. de Montaleu lui interdit tout accès près de vous... Laissez-lui profiter du hasard de cette rencontre pour vous dire...

» Comment se fait-il que la voix me manqua ? C'est que le mot qui me venait aux lèvres, je ne devais pas le prononcer ; c'est que je voulais parler de respect et que mon cœur débordait d'adoration. Julie était devant moi, les yeux baissés, heureuse, je le crois, non pas de mon trouble qu'elle ne comprenait pas, mais de la joie que donne la considération reconquise... Elle attendait la fin de ma phrase ; je ne pus la trouver et je lui dis, tant j'étais absent de cette science du monde que je croyais si bien posséder :

» — Adieu, madame. Permettez-moi de penser à vous, comme je pense quelquefois à ma mère, qui était belle, qui était sainte, et qui est au ciel. »

» Elle s'éloigna enfin, et nous arrivâmes bientôt au château. Déjà le médecin du pays était arrivé ; un de mes gens était parti pour Nevers, afin d'en amener un autre. Le colonel a été saigné, mais la balle n'est pas extraite de la blessure. Cependant, il a prononcé quelques mots, et ces mots ont été : « Ma mère... ma

mère ! » Un moment après, il a rouvert les yeux, et sa bouche a murmuré encore : « Ma mère ! ma mère ! »

« Villon, au reçu de cette lettre, vous courrez chez moi. Avec la clé que renferme ce paquet vous ouvrirez un secrétaire en bois de rose placé dans ma chambre à coucher, à gauche de ma cheminée. Vous presserez la tablette du fond ; vous trouverez une cave. Dans cette cave, vous verrez, entr'autres papiers, un paquet avec cette suscription : A MON FILS. Vous le prendrez, et tout aussitôt, sans perdre une minute, vous monterez en voiture et vous viendrez. Crevez les chevaux, brisez la voiture, mais venez... venez. On m'annonce que le colonel a encore appelé sa mère. Hâtez-vous, Villon... et pardonnez-moi. Oui, pardonnez-moi, car... oui c'est vrai ! je vous ai promis de la protéger... et je l'aime !

» MONTÉCLAIN. »

XXIX.

LES INTERPRÉTATIONS.

Le matin même de ce jour, Mme de Rudesgens avait fait appeler sa fille près d'elle. L'acariâtre et fière Arthémise était tout à fait revenue de son émotion et de sa terreur de la veille. Sylvie, qui l'avait quittée si abattue et si souffrante qu'elle n'avait pas osé lui parler de l'incident du souper, la retrouva plus raide et plus sèche qu'à l'ordinaire. Ses lèvres étaient plus pincées, son nez plus crochu, sa parole plus brève. Il y avait eu conseil, durant cette nuit, dans l'alcôve solitaire de Mme de Rudesgens ; elle avait envisagé en face un grand danger, et elle s'était résolue à le détourner de sa tête pour le faire éclater sur celle d'un autre. Mme de Rudesgens connaissait le grand art des diversions, comme on pourra le voir.

— Ma fille, dit-elle à Sylvie, nous avons à causer sérieusement, mais notre entretien doit avoir lieu en présence de votre père. Je vais le faire avertir.

Il convenait aux projets de Mme de Rudesgens de ne voir son mari qu'avec Sylvie à ses côtés ; donc, aussitôt qu'elle fut garantie par la présence de Sylvie, elle alla chercher le victorieux Annibal.

Celui-ci avait également réfléchi beaucoup durant cette nuit. L'évanouissement de sa femme l'avait vivement chiffonné. Des doutes enfouis sous une possession de trente ans, et qui remontaient à l'époque de son mariage, s'étaient réveillés dans le plus profond de ses souvenirs. Peut-être à cette époque les millions de Mlle Van Marken avaient-ils fait taire, dans l'âme de M. de Rudesgens, certains étonnemens peu flatteurs pour la vertu d'Arthémise. Quoi qu'il en soit, il avait gardé le silence au moment important. Les millions étaient tout frais reçus, et couvraient d'un bouclier d'or les plis fâcheux qui eussent pu rider le cristal de la vertu d'Arthémise. Il se tut. Récriminer plus tard, et lorsque l'acariâtre sévérité de Mme de Rudesgens tourmentait les projets séducteurs de son Annibal, c'eût était faire l'aveu de sa sottise ou de sa complaisance : il garda donc toujours un silence digne et prudent. Une des raisons qui étaient ainsi venues en aide à la philosophie de M. de Rudesgens, c'était la conviction profonde où il était que les soupçons qu'il avait conçus n'étaient jamais entrés dans l'esprit de personne. Un seul de ses amis l'avait, disait-on, averti ; mais cet ami avait quitté la France à l'époque du mariage de M. de Rudesgens avec Arthémise, et il était mort en pays étranger. Personne n'avait donc une ombre de soupçon. Trente ans de quiétude à ce sujet avaient enraciné cette foi dans l'âme de M. de Rudesgens. Il lui arrivait même de se persuader qu'il s'était trompé, tout connaisseur qu'il fût en ces sortes de choses ; et, en définitive, il faisait encore mieux que de raisonner et de s'abuser par ses raisonnemens ; il n'y pensait plus.

Mais voilà tout à coup que ce secret, enterré si profondément, et sur lequel des forêts avaient eu le temps de pousser, voilà, disons-nous, que ce secret est signalé, et qu'on menace de l'exhumer ; voilà quelqu'un qui paraît et qui dit en frappant du pied sur le sol : « Il y a ici la trace d'une faute. »

M. de Rudesgens avait frémi jusque dans la moëlle de sa vanité. Etre montré au doigt après trente ans de glorification sur la vertu de sa femme, avoir souffert toutes les acrimonies de ce bonheur vertueux, s'être vu réprimandé avec furie pour la moindre incartade, et cela pour n'être en définitive qu'un mari trompé avant et peut-être après ; c'était pour la colossale vanité du petit marquis un chagrin furieux, et dont il voulait se garer à tout prix. Ce fut donc avec un vif empressement qu'il se rendit auprès de l'auguste pécheresse qui lui avait fait payer si cher son repentir. Dans la pensée où il était qu'une explication allait avoir lieu au sujet de l'évanouissement de la veille, il fut surpris de trouver là Mme de Champmortain. Il examina sa noble épouse : jamais elle ne lui avait paru si montée en vinaigre ; il comprit sur-le-champ que la querelle serait terrible, et que Mme de Rudesgens s'était prudemment abritée derrière Sylvie, bien convaincue qu'il n'oserait, en sa présence, élever certaines récriminations qu'une fille ne doit jamais entendre.

Cependant, il garda son petit air pincé, bien résolu à saisir cette fois une partie de l'empire qu'il avait toujours convoité.

— Vous m'avez fait appeler ? dit-il en prenant un siége. Il me semble que Sylvie...

— Je l'ai fait appeler aussi ; car ce que j'ai à vous dire concerne la famille entière.

— Mais moi, dit sèchement l'époux, j'ai à vous dire des choses que Sylvie...

— Sylvie doit tout entendre, repartit encore plus sèchement l'épouse.

— Permettez, fit M. de Rudesgens, je prétends, avant tout, avoir une explication qui...

— Prétendez-vous, dit en l'interrompant encore Arthémise; prétendez-vous supporter longtemps encore les scandales qui se passent dans votre maison ?

— Des scandales ? s'écria M. de Rudesgens, quels scandales ? Madame, s'il y a eu matière à scandales, ou s'il y en a encore, vous savez de qui ils peuvent venir.

L'héroïque Annibal jeta cette phrase à la tête de son épouse avec une verdeur qu'il croyait irrésistible. Mais au lieu de voir se courber sous cette terrible insinuation le front coupable de son épouse, le vieux Céladon la vit se tourner vers lui, pareille à une perruche qui hérisse ses plumes.

— Monsieur de Rudesgens, lui dit-elle d'une voix étranglée, vous allez m'expliquer ce que vous voulez dire, vous allez me l'expliquer tout de suite, à l'instant, je le veux... parlez... parlez donc, Annibal; quand on est sans reproches, on doit oser tout dire.

Le vieux marquis fut pris d'une furieuse envie de rabattre l'insolente criaillerie de sa femme; mais il s'arrêta en pensant que Sylvie était là. Il s'étendit nonchalamment dans un fauteuil, et repartit de son air le plus dédaigneux :

— Nous parlerons de cela plus tard, commençons par ce qui doit être dit en présence de notre fille.

—Ah ! fit Arthémise, vous vous taisez à présent comme toujours, parce que vous savez ce que vous m'avez fait souffrir par votre inconduite.

— Ma mère, vous vouliez me parler, dit Sylvie, qui avait été trop souvent témoin de pareilles scènes pour en être très touchée.

— Ah ! reprit Mme de Rudesgens en essuyant ses yeux, c'est que tu ne sais pas combien j'ai souffert... Et c'est pour que tu n'aies pas à subir les mêmes douleurs et les mêmes humiliations que je veux mettre un terme à ce qui se passe dans notre maison.

— Et que se passe-t-il ?

— Vous le savez bien, Annibal, et vous fermez les yeux pour ne point le voir; qui sait même si vous n'y prêtez pas les mains ! Qui se ressemble, s'assemble. D'ailleurs, qui sait si vous n'êtes pas deux au lieu d'un ?

— A quoi faire ? dit M. de Rudesgens, en prenant son peigne d'écaille et en rajustant sa chevelure d'un air indolent.

— Vous me comprenez très bien, monsieur : vous savez tout... et vous le souffrez.

— Qu'est ce ?

— Veuillez me dire, je vous prie, si vous approuvez la conduite de M. de Champmortain vis-à-vis de notre fille chérie et adorée, vis-à-vis de cette pauvre enfant délaissée ?

A cette parole Mme de Champmortain baissa la tête et rougit. En effet, elle ne se sentait plus le droit de se plaindre de l'infidélité de M. de Champmortain, et se trouvait horriblement embarrassée de l'obligation où on la mettait de connaître cette inconduite, et par conséquent de la lui reprocher. M. de Rudesgens se retourna à cette attaque de sa femme contre son gendre. Il se leva, l'œil en feu, grandi de dix pieds, et s'approchant de Mme de Rudesgens, il lui dit avec un accent que jamais elle n'avait entendu :

— Madame, vous êtes une mauvaise mère.

Soit que cette accusation s'appliquât, dans la pensée de Mme de Rudesgens, à un souvenir lointain, soit qu'elle le prît pour un reproche qui ne s'adressait qu'à l'action présente, toute son audace parut fléchir devant cette parole.

— Moi, murmura-t-elle avec effort, une mauvaise mère !

— Ma fille, dit M. de Rudesgens, sortez...

— Mais je ne veux pas, moi, il faut qu'elle sache enfin... s'écria l'épouse.

— Sortez, Sylvie, dit M. de Rudesgens avec une colère qui ne s'adressait pas à sa fille... Va, mon enfant, va...

Mais Mme de Rudesgens, dont l'absence de Sylvie dérangeait tout le plan de campagne qu'elle avait formé, s'élança d'un air furibond au devant d'elle.

— Restez, Sylvie, restez, s'écria-t-elle, ou si vous obéissez à votre père, préparez-vous à ne plus me revoir jamais.

Sylvie hésita un moment,

— Restez, Sylvie, lui dit tristement M. de Rudesgens; je ne vous mettrai jamais dans l'affreuse situation de choisir entre nous. Restez avec votre mère; mais croyez-moi, mon enfant, ne vous laissez pas égarer par les soupçons qu'on veut faire naître dans votre esprit. Si le mal qu'on va vous apprendre existe, ce que je ne crois pas, une mère prudente eût mis tous ses soins à vous le cacher. Une mère qui eût pensé à votre bonheur eût fait cesser ce mal par de sages représentations, et vous eût laissée dans votre ignorance... Mais, quoi, qu'on vous dise, comptez sur moi pour vous consoler et pour vous protéger...

— Après avoir protégé les débordemens de M. de Champmortain.

— Allez, madame, allez, dit M. de Rudesgens... Mais, je vous préviens que si vous avez compté sur le désordre que vous allez jeter dans le ménage de votre fille, pour me faire oublier certaines choses... vous vous êtes trompée.

M. de Rudesgens venait de trouver enfin le but secret de l'entreprise de sa femme. Aussi, atteinte à l'endroit sensible, se prit-elle à se récrier de toutes les forces de sa colère :

— Qu'est-ce à dire, et qu'ai-je à faire ou-

blier, monsieur ? que signifient ces accusations, ces paroles à double entente ? Monsieur, je veux une explication, je la veux ; sinon, monsieur, je n'oublierai pas que si nous ne pouvons rompre notre union, nous pouvons du moins séparer nos existences et nos fortunes.

M. de Rudesgens se redressa, et peut-être allait-il se laisser emporter au delà de ce qu'il voulait dire devant Sylvie, quand celle-ci, prenant vivement la parole, s'écria :

— Ma mère, mon père, je vous en supplie, veuillez m'écouter ; par grâce, calmez-vous l'un et l'autre... C'est pour moi que s'est élevée cette discussion, c'est pour mon bonheur que ma mère voit d'une façon, et que vous, mon père, vous voyez d'une autre. Eh bien ! je dois vous le dire, vous vous trompez tous les deux.

— Comment ! s'écria aigrement la fière Arthémise.

— Que dis-tu, Sylvie ? lui dit M. de Rudesgens.

— Mon père, reprit Sylvie avec un trouble et une agitation extrêmes, je sais tout ce que ma mère croit m'apprendre.

— Quoi ! tu sais que ton mari est l'amant de..., fit Mme de Rudesgens.

— Oui, ma mère, je le sais, et je ne veux, ni ne peux lui en faire un reproche.

— Quoi ! reprit M. de Rudesgens, tu crois aux infidélités de ton mari, et tu es si calme ?

Sylvie baissa les yeux, et des larmes coulèrent sur son visage.

— Pauvre enfant ! dit Mme de Rudesgens, elle a appris la douleur et la patience en voyant souffrir sa mère infortunée... Viens, ma fille... viens dans les bras de ta mère, nous pleurerons ensemble.

Sylvie continuait à pleurer sincèrement pendant que M. de Rudesgens l'examinait avec attention. Il cherchait à s'expliquer cette résolution calme et si peu en accord avec ce qu'il avait eu lui-même à supporter, et qui ne lui semblait pas pouvoir être le résultat d'une sainte résignation. Il était trop expert en pareilles matières pour ne pas lui supposer une autre cause ; cependant il jugea prudent de l'accepter à ce point de vue, et dit doucement à sa fille :

— Sylvie, vous avez raison, ce n'est point par de vaines récriminations, par des scènes furibondes, par des reproches acrimonieux que l'on ramène un époux égaré.

A cette énumération, Mme de Rudesgens releva un nez irrité et darda des yeux flamboyans sur son époux ; celui-ci n'en tint pas compte et continua :

— Mais si j'approuve l'indulgence, Sylvie, ajouta-t-il en la prenant dans ses bras, c'est parce que je la crois la plus noble vertu d'un cœur pur.

Sylvie baissa la tête et ses larmes redoublèrent.

— Hélas ! dit-elle en balbutiant... Je n'ai plus le droit de...

Sylvie, s'écria brusquement M. de Rudesgens, en l'interrompant, vous pardonnez parce que vous êtes bonne, voilà tout...

— Oh ! non, non, dit Sylvie avec désespoir en se tournant vers son père... c'est qu'il ne m'appartient plus...

— Oh ! tais-toi, lui dit tout bas son père ; pas devant ta mère... ajouta-t-il en l'attirant sur son cœur.

Il avait raison. A peine Sylvie avait-elle laissé échapper un mot qui pouvait faire croire qu'elle avait perdu le droit de se plaindre de son mari que sa mère avait attaché sur elle un regard curieux et presque cruel. En effet, la faute de Sylvie, mieux encore que celle de Champmortain, pouvait détourner d'elle l'orage dont la menaçaient les soupçons de son mari.

— Que lui dites-vous, s'écria Mme de Rudesgens en interpellant aigrement son époux, laissez-la parler, laissez-la confier à sa mère, qui la comprendra, toutes les douleurs qu'elle souffre.

— Ses douleurs, dit M. de Rudesgens, elle n'en a pas d'autres que celles que vous lui causez par vos sottes suppositions.

Ce mot allait devenir le signal d'une explosion terrible, lorsque M. de Champmortain entra tout à coup sans se faire annoncer ; il était accompagné de Brias.

L'effroi qui se peignit sur le visage de Sylvie et l'aspect de ce dernier furent à la fois un trait de lumière pour M. et Mme de Rudesgens.

— Pardon, dit Champmortain ; si j'avais su que vous étiez déjà visible, je serais entré plus tôt pour vous annoncer une nouvelle qui vous charmera tous, j'en suis assuré.

— Qu'est-ce donc ? fit M. de Rudesgens.

— Hier, après votre départ, Montéclain nous a montré une lettre qui prouve d'une manière éclatante l'innocence de Mme de Monrion.

— En vérité ? dit Sylvie.

— Oui, madame, lui répondit Brias, à qui son regard avait adressé cette question.

Sylvie sourit amèrement.

— Et que dit cette lettre ? fit aigrement Mme de Rudesgens.

— Vous le saurez plus tard, reprit Champmortain ; car elle renferme un secret qui ne nous appartient pas encore.

— Ainsi, cette adorable créature est innocente, s'écria joyeusement le vieux Rudesgens ; j'en étais sûr.

— Voilà une joie étrange, dit l'aigre Arthémise.

— C'est une joie que doit éprouver tout homme d'honneur, repartit sévèrement Champmortain ; et M. Amab, le colonel, Brias et moi, nous avons été charmés de la justification de Mme de Monrion. N'est-ce pas, Brias ?

— Sans doute, dit celui-ci, que Sylvie observait avec ténacité.

— Ah! fit-elle en ricanant.

— Mais le plaisir que peut nous faire cette justification importe peu, dit Champmortain; il s'agit de ce que nous devons à Mme de Monrion, à M. de Montaleu, et surtout à nous-mêmes. Je suis donc venu vous prier, vous mesdames, et vous M. de Rudesgens, de vous joindre à Brias et à moi, et de nous accompagner chez M. de Montaleu où nous trouverons le colonel afin de nous rendre de là chez Mme de Monrion, à qui nous devons une réparation pour l'insulte qu'elle a reçue dans notre maison.

— Une réparation, dit Sylvie, en qui la jalousie s'éveilla soudainement en voyant la mine confuse de Brias; c'est à dire une humiliation pour notre maison.

— Sylvie, lui dit son mari d'un ton doux, mais ferme, je comprends que des rapports mensongers aient pu vous tromper assez pour vous excuser d'une insulte cruelle envers Mme de Monrion. Cette insulte, je l'ai blâmée, vous le savez, à l'instant même où j'en ai connu le motif. C'est une grande responsabilité que vous avez prise en condamnant Mme de Monrion. C'est une faute grave pour une femme jeune de s'être fait l'exécuteur d'un jugement si sévère, rendu sur des apparences complètement fausses.

Mme de Champmortain pâlit de colère, et répliqua avec amertume :

— Il m'était permis de croire à ces apparences, lorsqu'elles m'étaient dénoncées par une personne en qui vous avez, je le sais, une absolue confiance.

— De qui voulez-vous parler? dit Champmortain avec humeur.

— De Mme Amab, monsieur, qui, je crois, est plus de vos amies que des miennes.

— Aussi, reprit Champmortain après un moment d'hésitation, aussi vous ai-je dit que j'excusais votre conduite, tout imprudente qu'elle ait été, mais ce qui m'étonne, c'est que vous ne soyez pas heureuse d'apprendre que vous avez été trompée, comme Mme Amab l'a été sans doute.

— Vous avez raison, dit Sylvie; je suis parfaitement heureuse, comme vous, comme M. de Brias, à qui la justification de Mme de Monrion va permettre de reprendre ses projets de mariage.

La jalousie de Sylvie venait de l'emporter sur toute prudence; Brias pâlit, Mme de Rudesgens prit un air menaçant; quant à Champmortain, il jeta sur sa femme un regard si étonné, qu'elle commença à avoir peur. Il allait parler, lorsque M. de Rudesgens s'écria vivement :

— Les projets de mariage de M. de Brias n'ont rien à faire ici. Ce qui est important, c'est que nous avons fait une injure à une femme qui ne la méritait pas, et il faut lui donner une réparation.

— Oui, dit Champmortain, qui avait repris tout son empire sur lui-même, et c'était pour cela que j'étais venu prier Mme de Rudesgens de vouloir bien nous accompagner.

— Moi! s'écria aigrement la vieille, faire des excuses à une petite mijaurée...

— On se passera de vous, dit Champmortain assez rudement; mais j'espère que Sylvie voudra bien me suivre...

A cette parole Sylvie se recula; elle se vit humiliée et repentante en face de cette femme à laquelle elle avait fait l'aveu de son amour, et qu'elle avait si outrageusement chassée.

— Moi, monsieur! fit-elle d'une voix altérée par la colère, moi, aller porter des excuses à Mme de Monrion... jamais!

— Sylvie, reprit sévèrement Champmortain, que veut dire cette résistance à l'accomplissement d'un devoir sacré pour toute femme d'honneur?... Vous viendrez, Sylvie.

— Jamais, monsieur.

— Et elle fera bien, dit sa mère.

— Et elle fera mal, fit M. de Rudesgens... il faut qu'elle vienne.

— Jamais, répliqua Sylvie, en s'obstinant dans sa résolution.

— Et quel motif faut-il que je donne à ce refus? dit Champmortain avec colère. L'innocence de Mme de Monrion vous est donc bien odieuse; elle gêne sans doute vos projets... vos affections...

— Monsieur de Champmortain, fit M. de Rudesgens, vous oubliez que vous parlez devant quelqu'un qui n'appartient pas à votre famille.

— M. de Brias, en effet, dit Champmortain ironiquement : mais il y a des amis qui valent des parens, n'est-ce pas, Brias?

Celui-ci, malencontreusement mis en scène, essaya de se retirer dans cette neutralité si difficile pour un amant placé entre le mari et la femme. En effet, il ne peut, d'un côté, blâmer le mari sans courir risque d'être exilé par lui de la demeure où l'appelle son amour, et, de l'autre, il sait de quel châtiment il serait puni si par hasard il s'avisait de prendre parti pour l'époux contre l'épouse.

Brias était un habile diplomate, et c'était le cas de montrer son talent; mais la position était trop pressante, et il ne put que balbutier les paroles suivantes :

— J'avoue que pour ma part, je ne comprends pas les raisons qui peuvent empêcher Mme de Champmortain de faire une démarche de pure convenance, et qui n'aura pour elle que les suites qu'elle voudra.

Brias, en voulant calmer les soupçons de Sylvie, ne fit qu'accroître ceux de Champmortain, qui reprit d'un ton sardonique, en s'adressant à sa femme :

— Eh bien! madame, qu'en pensez-vous?

Les conseils de M. de Brias vous ont-ils démontré la folie de votre résistance ?

Heureusement que Sylvie s'aperçut de l'imprudence à laquelle elle s'était laissée entraîner, et elle repartit :

— Les conseils et l'opinion de M. de Brias doivent rester tout à fait étrangers à ma conduite ; mais comprenez, monsieur, ajouta t-elle en regardant fixément son mari, qu'il m'est souverainement déplaisant d'aller faire amende honorable devant une femme qui est innocente, à ce que vous dites, parce que j'ai peut-être trop aisément écouté les confidences d'une autre femme que vous m'avez forcé à recevoir, monsieur.

Champmortain changea de figure. Sylvie comprit son avantage et continua :

— Si vous n'aviez pas impérieusement exigé de moi et de ma mère que Mme Amab fût reçue dans votre maison, je n'aurais rien su de ces prétendues calomnies, je ne m'en serais armée contre personne, et rien de ce qui s'est passé ne serait arrivé. C'est donc à celui qui a été la cause de tant de mal, si mal il y a, qu'il convient d'aller faire une réparation. Quant à moi, monsieur, je vous le déclare formellement une dernière fois, je n'irai pas.

La discussion avait déjà été poussée trop loin. Champmortain dévora en silence la leçon cruelle qu'il venait de recevoir. Il se tourna vers Brias, et lui dit :

— Nous irons donc ensemble, monsieur, et ce devoir d'honneur une fois rempli par nous, je reviendrai, ajouta-t-il en se tournant vers Sylvie, et j'espère apprendre les motifs sérieux d'un refus qui m'étonne étrangement, je vous en avertis.

— Je suis des vôtres, s'écria M. de Rudesgens ; car c'est moi qui ai été porter à M. de Montaleu l'explication malheureuse de la conduite de Sylvie. Il est juste que je lui témoigne le regret que j'éprouve du chagrin que nous lui avons fait. Je ne vous demande pas à m'accompagner, ajouta-t-il en se tournant vers Mme de Rudesgens ; je vous laisse avec votre fille.

Puis il ajouta encore plus bas :

— A moi aussi, il me faut une explication.

— Il vous faut, répliqua aigrement Mme de Rudesgens, aller papilloner devant cette intéressante victime.

— Il me faut, répondit son mari en l'entraînant rapidement dans un coin, il me faut prévenir entre Champmortain et Brias une explication qui peut devenir mortelle ; il me faut sauver l'honneur et l'avenir de notre enfant, madame ; songez-y. Et pour cela, comprenez-moi bien, je consentirai à ne rien savoir de ce qui vous regarde, j'oublierai les droits que j'ai à une explication personnelle.

— Monsieur, fit sa femme d'un ton arrogant, je ne sais ce que vous voulez dire.

— Ah ! fit M. de Rudesgens avec un accent qui finit par faire peur à sa femme, faites en sorte que Sylvie soit sauvée, ou, je vous en donne ma parole de gentilhomme, c'est vous qui souffrirez du malheur que vous n'aurez pas su lui épargner. Allons, messieurs, ajouta-t-il en s'adressant à Champmortain et à Brias qui l'observaient avec anxiété, il est temps d'aller chez Mme de Monrion.

Les trois hommes sortirent, et la fille et la mère restèrent ensemble.

XXX.

LA LEÇON.

Léona était retirée dans son boudoir. Elle était assise au pied du lit de Léda. Les soins que Dorothée avait prodigués à la malheureuse victime de la brutalité d'Hector, avaient fait disparaître, en partie, les traces de l'horrible violence exercée contre elle ; Léda paraissait calme. Léona, au contraire, était pâle, défaite ; son œil, tantôt immobile, tantôt hagard, annonçait une agitation excessive. Ses yeux étaient cernés par l'insomnie, son front crispé par des pensées terribles, et elle murmurait à voix basse des phrases entrecoupées.

Plusieurs fois elle se leva avec impatience, alla entr'ouvrir les rideaux roses d'une fenêtre, et revint prendre sa place en disant :

« — Ne viendra-t-il pas ? »

Puis elle se replaça en face de Léda, et l'examina curieusement. Celle-ci, le sourire aux lèvres, l'œil brillant et joyeux, s'était prise à dire doucement et d'une voix presque insaisissable, une chanson mélancolique. Léona la regardait, et elle allait peut-être l'interrompre, lorsque le bruit imperceptible d'une porte qui s'ouvrit l'arrêta. Dorothée entra et lui fit un signe.

— C'est lui ? dit Léona. Dorothée, veille sur cette femme.

Léona passa dans sa chambre, où elle trouva Hector de Montaleu. De même que Léona, il paraissait avoir subi une nuit d'angoisses et de terreur. Son œil était éteint, son visage pâle et avachi ; jamais ses plus rudes journées de chasse et ses journées les plus frénétiques de débauche, n'avaient brisé à ce point la force herculéenne du colosse. Léona sourit en le voyant ainsi. Cette prostration lui promettait un esclave docile.

Hector trembla et baissa les yeux en apercevant Léona.

— Vous avez la lettre ? lui dit Mme Amab.

Un signe de tête affirmatif fut la seule réponse d'Hector.

— Qu'avez-vous fait depuis ce matin ?

Hector regarda Léona avec un étonnement stupide ; il semblait lui demander comment elle supposait qu'il eût pu faire quelque chose.

— Je vous demande, reprit Léona avec im-

patience, ce que vous avez fait depuis ce matin ?

— Mais, reprit Hector d'un air presque hébété, rien... Que pouvais-je faire ?

— Ce que vous eussiez fait, si ce qui s'est passé cette nuit n'eût pas eu lieu.

— Et qu'aurais-je fait ? dit Montaleu avec un sourire dégradé.

Léona, qui avait vu avec joie l'abattement de Montaleu, trembla en pensant que toute l'énergie de ce caractère farouche était peut-être brisée. Elle l'examina attentivement, pendant que, la tête basse et les yeux fixés sur la terre, il semblait absorbé dans une profonde atonie.

Alors, d'une voix douce et âcre à la fois, avec une souplesse de serpent, un regard de basilic, elle reprit :

— Comment ! le vicomte Hector de Montaleu a été chassé de chez M. le marquis de Montéclain, et il ne lui en a pas encore demandé raison !

— Il me refusera, repartit Hector d'un ton abattu.

— Et pourquoi ?...

— Pourquoi ? fit Hector en tressaillant, pourquoi ? répéta-t-il ; ne savez-vous pas qu'on a retrouvé le corps de...

— Je le sais, et je sais aussi qu'on espère le sauver.

Hector se recula avec effroi.

— Le sauver ! répéta-t-il, alors il parlera alors...

— Que dira-t-il ? fit Léona avec anxiété.

Hector parut chercher une réponse, mais il ne la trouva point.

— Je ne sais, dit-il...

— Il dira, reprit Léona, qu'il avait un rendez-vous avec moi dans la forêt ; qu'après m'avoir quittée, un coup de fusil tiré d'un fourré l'a frappé en pleine poitrine, qu'alors il est tombé de cheval, et puis... qu'il ne se souvient plus de rien ; car il était si complétement évanoui que vous l'avez cru mort.

Hector releva la tête comme un homme qui voit poindre une lueur lointaine dans les ténèbres où il est perdu.

— Ah ! oui, dit-il avec un profond soupir, c'est vrai ; il ne peut pas dire autre chose...

— Qui savait que vous étiez dans la forêt à cette heure ? Personne excepté moi.

— Et vous vous tairez ?

— Oui, mais à une condition... c'est que vous ferez tout ce que je vais vous prescrire.

La force manqua au coupable, et il répondit en baissant la tête et sans même savoir ce qu'on allait lui demander :

— Je ne pourrai pas.

Léona frappa la terre du pied avec colère ; mais presqu'aussitôt elle redevint plus calme. Elle voulait relever cette énergie brisée, et pour cela elle sentait qu'il fallait faire comprendre à Hector les moyens de salut qui lui restaient, avec la patience que met une mère attentive à faire pénétrer des pensées compliquées dans l'intelligence paresseuse d'un enfant.

— Voyons, lui dit-elle, si vous ne m'aviez pas rencontrée dans la forêt, si rien de ce qui s'est passé ne fût arrivé, n'auriez-vous pas, dès ce matin, envoyé une provocation à M. de Montéclain qui vous a chassé comme un laquais ?...

— C'est vrai, dit Hector ; mais je l'ai oublié, je ne l'ai pas fait.

— Eh bien ! puisque vous reconnaissez maintenant que vous eussiez dû agir ainsi, il faut le faire.

— Mais, reprit Hector dont l'accablement ne lui permettait qu'à peine de comprendre le sens des paroles de Léona, s'il me refuse ?...

— Alors vous le traiterez devant tous de lâche et de calomniateur.

— De lâche !... dit Hector. Oh ! non... non... On ne le croira pas ! Le traiter de calomniateur : pourquoi ?

— Pour avoir voulu faire croire que vous étiez le père de cet enfant...

— Ah ! fit Hector avec désespoir, l'appeler calomniateur... quand c'est la vérité... On ne me croira pas...

— Mais, reprit Léona en l'interrompant, n'avez-vous pas déjà dit en face à Montéclain qu'il en avait menti ?

— Oh ! oui, c'est vrai.

— C'est alors qu'il vous a chassé, et que vous lui avez juré de tirer raison de cet outrage ?

— Oui, c'est encore vrai...

— Eh bien ! maintenant, ne devez-vous soutenir ce que vous avez dit ? pas

— Oui, répondit Hector, que rien ne blait pouvoir arracher à son accablement, jamvrais le faire. e de-

— N'avez-vous pas tout à craindre, si vous ne le faites pas ? Ne dira-t-on pas que vous reconnaissez comme vraie l'accusation de Montéclain ?

— Oui.

— Tandis que si vous persistez à la nier, c'est Montéclain qui aura menti...

— Ah ! oui, repartit Hector toujours sous le poids de la même pensée ; c'eût été possible, si je ne vous eusse pas trouvée ; si, pour avoir cette lettre...

— Cette lettre n'existe plus, ou bien elle est entre vos mains.

— Oui, reprit-il avec le ton désolé d'un misérable qui, enfermé dans son crime, n'y voit aucune issue ; mais on voudra savoir pourquoi on a fait disparaître cette lettre.

— Qui peut dire que c'est vous, et pourquoi vous en accuserait-on ? Cette lettre ne vous compromet pas, et vous n'avez aucun intérêt à vous en emparer.

— C'est possible, dit Hector, chez qui le remords se plaçait incessamment entre son intelli-

gence et les raisonnemens de Léona ; mais elle vous intéressait, vous, et alors...

— Moi ! fit Léona avec dédain ; ne vous occupez pas de moi... je saurai me défendre si on m'accuse... Mais vous, si vous voulez vous sauver, il ne suffit pas de vous défendre, il faut accuser !

— Accuser... qui ?... demanda Hector en regardant Léona avec stupéfaction.

— Ecoutez, reprit-elle, et comprenez moi bien si vous pouvez.

Elle se plaça près d'Hector, lui prit la main, et lui dit, comme si elle eût besoin de toutes les puissances de la persuasion pour arriver jusqu'à cet esprit frappé d'obscurité.

— Regardez-moi et écoutez-moi. Hier, en quittant le château de Montéclain, vous êtes rentré chez vous, indigné de l'odieuse accusation qu'il avait osé porter contre vous, et résolu à la venger ?

— Oui, oui, fit Hector en hésitant, et... et après...

— Ce matin, vous allez chercher des témoins pour demander raison à Montéclain de son insulte...

— Et qui voulez-vous que j'aille chercher ?... Brias, Champmortain, qui étaient présens à l'insulte ?...

— Brias et Champmortain, précisément, dit Léona d'un ton affirmatif.

— Ceux qui ont vu la lettre de Léda ?...

— Mais reprit Léona avec une patience obstinée, cette lettre ne vous nomme pas, et Léda se taira maintenant...

— Qu'est-ce que cela fait ? dit Hector : ils ont vu la lettre ; ils savent que Léda est la mère de ce misérable enfant recueilli par Mme de Monrion ; ils demanderont quel est le père de cet enfant...

— Très bien. Mais, repartit Léona en pesant ses paroles, si Léda n'était pas coupable... si elle n'était pas la mère de l'enfant...

— Mais, dit Hector avec désespoir, la lettre... la lettre...

— Si la lettre était fausse...

Hector attacha sur Léona des yeux épouvantés.

— Si cette lettre, continua Léona en faisant à la fois pénétrer son regard et sa parole dans l'esprit troublé d'Hector, si cette lettre, confiée d'abord à Mme de Monrion, et si longtemps conservée par Montéclain, était une invention pour faire retomber sur des innocens la faute dont ils sont coupables...

— Montéclain et Julie ?... fit Hector en regardant Léona d'un œil fixe.

Il crut avoir compris, mais presque aussitôt il reprit d'un ton désolé :

— Pourquoi se seraient-ils cachés ? Ne sont-ils pas libres l'un et l'autre ?...

— Ce n'est pas une raison pour une femme d'avouer qu'elle s'est laissée séduire.

— Mais pourquoi ne se seraient-ils pas mariés ?

— Parce que M. de Montaleu, qui a fait de Julie son héritière, n'eût jamais consenti à son mariage avec Montéclain qu'il déteste et qu'il méprise.

— Ah ! fit Hector en relevant la tête, oui... oui... bien... Ah ! oui...

Il se leva, passa sa main sur son front en prononçant ces mots. Grâce à la parole perfide de Léona, une lueur infernale commençait à pénétrer dans la nuit effroyable où il s'agitait.

— Après... après... dit-il d'une voix altérée et curieuse.

— Que signifie, reprit Léona avec un sourire de triomphe, cette prétendue lettre lue par la comtesse de Monrion, lue ensuite par Montéclain, et qui dit, il y a six mois, dans la bouche des deux confidens, que Léda va voir à Paris sa mère malade, et qui, six mois après, se trouve renfermer l'aveu d'une faute ?

— En effet... c'est vrai... oui... c'est possible... repartit Hector, cela peut paraître extraordinaire. Mais, ajouta-t-il en s'arrêtant devant Léona, il est certain qu'à cette époque Julie et Montéclain ne se connaissaient pas.

— Qui vous l'a dit ? continua Mme Arnab ; Montéclain et Julie n'habitaient-ils point Paris, cette ville où tout se perd dans le bruit et dans la multitude ? Ne sont-ils pas revenus l'un et l'autre dans ce pays au mois d'octobre dernier ? A supposer qu'ils ne se connussent pas, comment auraient-ils pu si vite s'entendre pour cacher tous deux à Bricord la faute de sa femme ; pour lire tous deux dans une lettre ce qui n'y était pas ? Cette coïncidence est inexplicable. Et depuis, qui donc a été au village de Saint-Faron ?

— Julie... Julie seule...

— Julie et Montéclain !

— Vraiment ?...

— MM. de Montaleu, Brias, Champmortain, de Rudesgens n'ont-ils pas vu entrer Montéclain chez la nourrice à l'instant où Julie en sortait ?... Ils y étaient peut-être venus ensemble...

— La nourrice peut dire le contraire...

— La nourrice est disparue, et savez-vous où elle est cachée ? — Dans le château de Montéclain.

— Impossible...

— J'en suis sûre, dit Léona. Que cette femme dise tout ce qu'elle voudra... c'est Montéclain qui le lui aura dicté. Et maintenant encore, comment se fait-il que ces gens qui ne se connaissaient pas aient été surpris à la ferme de Bricord causant tête à tête, pendant que Montéclain nous tenait tous occupés à poursuivre un sanglier ? Comment ces gens qui ne se sont jamais vus se sont-ils précisément rencontrés ce matin dans la forêt ?...

— Vous avez raison, fit Hector... En effet,

oui... reprit-il, comme s'il cherchait à résumer tout ce que venait de lui dire Léona. Oui, la lettre est fausse. Aujourd'hui, ils prétendent qu'elle contenait un aveu de Léda, et ils se sont donc entendus pour inventer cette fable ? En effet, il est impossible de croire que chacun de son côté eût eu la même pensée de mentir à Bricord. Ils ne lui ont donc pas menti alors, mais ils mentent à présent...

— C'est cela, dit Léona... avec satisfaction, et puis, reprit-elle comme un maître qui fait répéter à un enfant la leçon qu'il vient de lui enseigner :

— Et puis, continua, Hector, jamais ni moi, ni Léda nous n'avons été voir cet enfant, tandis que Montéclain y est allé et Julie aussi...

— Très bien, dit Léona, et puis ?...

— Et puis, ils s'y sont rencontrés le lendemain du bal, et puis, ils se sont rencontrés à la ferme, pendant que Montéclain nous amusait à la chasse ; et puis, ce matin encore, et la nourrice est cachée chez Montéclain... Ah ! je comprends... s'écria sourdement Hector... vous avez raison. Et lui qui m'a chassé si insolemment, lui qui m'a insulté... Oh ! il me le paiera cher ! il...

Hector s'arrêta tout à coup, comme si tout cet enthousiasme féroce s'était brisé contre un obstacle qui venait de surgir à l'instant devant lui.

— Mais qui expliquera la blessure du colonel, la soustraction de la lettre ?

Léona reprit cette allure de serpent, cette voix âcre et pénétrante avec laquelle elle faisait couler goutte à goutte dans l'épais cerveau d'Hector le poison subtil de ses infernales combinaisons :

— Ce qui expliquera l'assassinat du colonel et la disparition de la lettre, c'est l'intérêt des coupables ; si c'est pour conserver à Julie l'héritage de votre oncle que Montéclain n'a pas voulu avouer son intrigue avec elle, n'avait-il pas un intérêt réel à faire disparaître l'héritier qui venait réclamer cette immense fortune ?

— Mais la lettre ?

— Si celle qu'il a montrée était fausse, comment se serait-il exposé à la faire démentir par Léda ?

— La dénégation n'eût rien fait.

— Mais comprenez donc que cette lettre est fausse. Donc elle n'est pas de l'écriture de Léda.

— Eh bien ? dit Hector, qui ne comprenait pas.

— Puisque vous dites qu'elle est fausse, fit Léona, avec le geste et l'intonation de quelqu'un qui détaille à un esprit borné un raisonnement subtil, il est certain qu'elle ne doit pas être de l'écriture de Léda. Vous comprenez... la lettre est fausse, et c'est Montéclain qui l'a écrite ; or, s'il a pu la montrer à Champmortain et aux autres, qui ne connaissent pas l'écriture de Léda... il a dû craindre cependant qu'elle n'arrivât à l'examen de gens qui connaissent cette écriture, vous comprenez..., donc il a dû tout faire pour la soustraire à ceux qui auraient déjoué sa supercherie en déclarant que cette lettre n'était pas de l'écriture de Léda. Si la lettre est fausse, il a eu intérêt à l'anéantir après s'en être servi... Comprenez-vous ?...

— Oui, oui..., dit Hector qui écoutait avec attention.

— Eh bien donc ! reprit Léona avec un sourire cruel, vous comprenez aussi pourquoi Montéclain a dû la remettre au colonel, dont il voulait se défaire, et auquel il était bien sûr de l'arracher.

Montaleu regarda Léona avec une singulière terreur ; la duplicité profonde de cette femme, cet art prodigieux de donner à des événements et à des circonstances qui pouvaient les perdre une apparence, un sens, un but qui pouvaient en perdre d'autres, l'épouvanta.

— Oh ! lui dit-il d'une voix altérée, vous feriez douter de l'innocence d'une sainte...

— Et mieux encore, du crime d'un assassin, répliqua Léona avec mépris.

Hector la regarda avec colère.

— Oh ! lui dit-elle, maintenant que nous sommes dans cette voie, il faut y marcher jusqu'au bout ou y périr dans quelques heures.

— C'est affreux, fit Hector.

— Il faut faire cela, ou vous attendre à être dénonçé par Montéclain, et accusé de la disparition de Léda...

— Léda ! dit Montaleu en se posant devant Léona, y avez-vous pensé ?... Comment expliquerez-vous sa disparition ? est-ce aussi Montéclain qui l'a fait disparaître ?...

— Léda ! reprit Mme Amab avec un sourire triomphant, Léda !... Mais comprenez donc que je l'ai trouvée cette nuit, blessée et perdue dans la forêt, et que dans une heure je la renvoie à sa ferme.

— Mais elle parlera ! s'écria Montaleu.

— Non.

— Mais elle m'accusera d'être le père de cet enfant !

— Non.

— Mais elle dira que c'est moi qui l'ai frappée !

— Non, vous dis-je.

— Mais que lui avez-vous donc promis ?

— Rien.

— De quoi l'avez-vous donc menacée ?

— De rien.

— Elle consent donc à entrer dans ce complot ?

— Léda ne nous servira pas plus qu'elle ne peut nous nuire.

— Elle est donc morte ?

— Elle est folle.

XXXI.

MÈRE ET FILLE.

Un moment après celui où Champmortain, M. de Rudesgens et Brias partaient ensemble pour se rendre chez Mme de Monrion, Léona entrait chez M. de Rudesgens et faisait demander une entrevue à la vieille marquise. Celle-ci, selon cette habileté vulgaire des femmes, qui est quelquefois du génie chez les grands capitaines, s'était décidée, comme on l'a vu, à porter la guerre et le désordre dans le ménage d'un autre pour éviter les perturbations qui pouvaient éclater dans le sien.

Après ce qu'elle venait de dire contre Léona, Mme de Rudesgens n'était guère en disposition de la recevoir, et elle allait lui faire répondre qu'elle n'était pas visible, lorsque Sylvie arrêta la chambrière qui avait annoncé l'arrivée de Mme Amab, en lui disant :

— Je vais la recevoir à l'instant.

— Comment, lui dit Mme de Rudesgens à voix basse, mais avec une surprise et une indignation très vives, malgré ce que vous savez ?

— Oui, répondit Sylvie ; il le faut, ma mère ; car si je sais... elle sait aussi...

— Quoi donc ? fit Mme de Rudesgens tout épouvantée.

— Prenez garde, reprit Sylvie, nous ne sommes pas seules.

Elle se tourna vers la chambrière qui attendait, et lui dit d'une voix altérée :

— Faites entrer Mme Amab.

— Mais qu'y a-t-il ? fit tout aussitôt Mme de Rudesgens, que sait-elle donc ?

— Oh ! ma mère, ma mère, dit Sylvie en se cachant dans ses bras, ne l'avez-vous pas deviné ?

Léona parut en ce moment. Quelqu'un qui eût pu la voir dans l'entretien qu'elle avait eu avec Hector de Montaleu et qui eût assisté à son entrée dans l'appartement de Mme de Rudesgens, eût tremblé à son aspect. Cette femme, dont le visage était, quelques instans avant, altéré par l'insomnie et par le conflit des sinistres pensées auxquelles elle était en proie, cette femme avait repris, comme par enchantement, tout le calme assuré de sa beauté, toute la limpidité de son regard, toute la grâce et toute la confiance de son sourire. Tant de puissance sur elle-même et tant d'art pour dissimuler ses souffrances physiques, devait tout faire craindre d'une pareille femme. La façon dont elle regarda Sylvie et Mme de Rudesgens, avait quelque chose de dédaigneux et de cruel à la fois. L'oiseau de proie prêt à fondre sur le nid où il tient les victimes qu'il va dévorer doit les regarder ainsi ; l'assassin puissant qui va frapper dans un cachot des prisonniers sans défense doit montrer ce regret dédaigneux en se trouvant en présence d'ennemis trop faciles à exterminer.

Léona s'avança, et, de sa voix la plus douce et par conséquent la plus menaçante, elle dit à Mme de Rudesgens ;

— Eh bien ! madame, comment êtes-vous remise de votre évanouissement d'hier soir ?

— Parfaitement, repartit Mme de Rudesgens ; la chaleur, le bruit, une fâcheuse disposition...

— Et peut-être aussi, dit Léona gracieusement, de fâcheux souvenirs evoqués par M. de Montéclain...

— Madame, fit Mme de Rudesgens avec une colère soudaine, je ne vous comprends pas.

— Voulez-vous permettre à Sylvie de s'éloigner, madame ? reprit Léona; peut-être alors pourrai-je mieux me faire comprendre.

Mme de Rudesgens eut peur, et, retenant Sylvie près d'elle, elle répondit :

— Ma fille ne doit avoir avec personne d'entretien auquel sa mère ne puisse assister, et je suppose que vous n'avez rien à me dire que ma fille ne puisse entendre.

— Comme il vous plaira, madame, répliqua Léona ; je suis la personne la plus accommodante du monde ; je puis, auprès des personnes intéressées, garder un secret pendant dix ans, et je puis le divulguer devant mille personnes assemblées... Que Mme de Champmortain reste donc, puisque vous le trouvez convenable.

— Vous êtes bonne, madame, reprit Sylvie d'un ton suppliant; vous n'avez rien à dire à ma mère qui puisse lui causer de la peine, soit par rapport à elle, soit par rapport à d'autres personnes?

— Vous vous trompez, Sylvie, repartit gravement Léona ; ce que j'ai à dire à Mme de Rudesgens est terrible, et peut devenir pour elle une source de malheurs.

— Pour moi ! fit madame de Rudesgens, dont l'humeur acrimonieuse, toujours prête à se révolter, grondait sourdement, malgré la crainte qu'elle éprouvait.

— Pour vous, madame, dit Léona.

Mme de Rudesgens se redressa superbement et repartit avec hauteur :

— Pensez-vous pouvoir me menacer comme vous avez sans doute menacé cette malheureuse enfant ?

— Madame ne m'a jamais menacée, ma mère, dit Sylvie... Le hasard, ajouta-t-elle en balbutiant, lui a fait surprendre une entrevue innocente. Je vous le jure... elle connaît les sentimens dont je ne suis pas maîtresse... mais... je puis dire... que jamais...

— Sylvie, reprit Léona avec tristesse, vous êtes faible, et la passion peut vous rendre cruelle ; mais vous souffrez autant du mal que vous faites que de celui que vous éprouvez. Laissez-nous, je vous en prie ; il ne faut pas

que vous appreniez, comme moi, que tout est mensonge et hypocrisie dans ce monde; laissez-nous. Dieu vous a gardé des sentimens de vénération et de respect dans l'âme; ne risquez pas de les perdre. Laissez-nous.

— En vérité, madame, s'écria Mme de Rudesgens, pendant que Sylvie écoutait Léona avec une surprise pleine d'effroi, en vérité, ceci dépasse toutes les bornes de l'inconvenance; oubliez-vous que vous êtes chez moi, que c'est devant une mère que vous dites à la fille de se retirer? Madame, ne comprenez-vous pas que si quelqu'un doit sortir d'ici, c'est vous?

— Restez donc, Sylvie, dit Léona, dont la voix prit un éclat railleur et menaçant... restez... Et vous, madame, ajouta-t-elle en se tournant vers Mme de Rudesgens, êtes-vous bien sûre d'avoir le droit de chasser de chez vous la prétendue fille de Sophie Muller, et de Joseph Miras?

A cette parole, et comme si tout-à-coup un fantôme hideux, épouvantable, s'était levé devant Mme de Rudesgens, elle attacha sur Léona un regard éperdu, tendit vers elle sa main qui tremblait convulsivement, et répéta d'une voix entrecoupée et sourde:

— La fille de Sophie Muller et de... vous!...

— Oui, moi, repartit Léona.

— Sylvie, Sylvie, dit Mme de Rudesgens avec un geste brusque et sans quitter Léona du regard, Sylvie, sortez, sortez.

— Non, reprit Léona durement, qu'elle reste à présent pour apprendre...

— Oh! fit Mme de Rudesgens avec un cri désespéré et en joignant les mains: — Pas devant elle... pas devant elle...

C'était le mot que M. de Rudesgens avait dit à Sylvie. Misérable mère et misérable fille, qui avaient à se cacher l'une de l'autre. Ah! toute faute a donc son châtiment!

— Allez, Sylvie, allez, ajouta Léona après un moment d'hésitation; mais souvenez-vous un jour que moi l'enfant abandonné et proscrit, que moi la femme perdue et que chacun se croit le droit d'insulter, souvenez-vous que j'ai eu pitié, moi... et que je n'ai pas voulu me venger comme je l'aurais pu.

— Va, va, Sylvie, lui dit sa mère d'un ton égaré, va.

Sylvie s'approcha de sa mère et prit sa main pour la baiser; mais Mme de Rudesgens l'attira dans ses bras et l'y retint longtemps en l'inondant de larmes. Léona les contemplait; une pâleur mortelle se répandit sur son visage, et dès que Sylvie eût quitté la chambre, elle s'écria:

— Ah! oui, voilà l'enfant chérie, la fille bien aimée, celle qu'on ne menace pas de chasser...

— Que me voulez-vous? que me demandez-vous? dit Mme de Rudesgens qui avait à peine la force de parler.

— Je veux me venger, repartit froidement Léona.

— De moi... Mais, s'écria Mme de Rudesgens... que vous ai-je donc fait?...

— Oh! rien en vérité... dit Léona avec une ironie malveillante, rien; une mère qui pour cacher ses fautes renie son enfant; qui riche d'une fortune colossale la condamne presqu'à la misère, qui pour s'assurer la possession légitime d'un grand nom, la dote par un acte faux du nom d'un laquais et d'une femme misérable, la mère qui fait cela a bien le droit de demander à sa fille: « Que vous ai-je donc fait?»

— Voulez vous de l'argent?

— Non...

— Voulez-vous une fortune?

— Non...

— Mais que voulez-vous, mon Dieu?

— Je vous l'ai dit, je veux me venger.

— Mais de qui?...

— De Mme de Monrion.

Quoique ce mot dût alléger l'épouvante que ressentait Mme de Rudesgens, elle en resta comme glacée, tant l'accent de Léona était impitoyable et menaçant.

— De Mme de Monrion? répéta-t-elle.

— Oui, de celle à qui votre mari, votre gendre et l'amant de votre fille sont allés tout à l'heure apporter une réparation de l'injure qu'on lui a faite chez vous.

— Mais, repartit Mme de Rudesgens, il paraît que ces messieurs ont lu hier une lettre qui atteste l'innocence de Mme de Monrion...

— Cette lettre est fausse, dit Léona. Mme de Monrion est coupable, elle doit l'être, je veux qu'elle le soit...

— Vous voulez! fit Mme de Rudesgens en consultant l'expression du visage de Léona.

— Et vous le voudrez aussi, repartit Léona... Et Sylvie le voudra comme vous.

— Mais que puis-je, moi, contre cette pauvre jeune femme?

— Vous qui savez si bien prendre vos précautions pour mettre à l'abri votre honneur..., vous ne savez pas comment on perd celui des autres... Oh! vous êtes trop modeste, madame; je venais vous demander des conseils...

Mme de Rudesgens baissa la tête, aussi furieuse que désolée d'être obligée de subir cet empire implacable que Léona lui imposait si insolemment. Du reste, nul sentiment de tendresse ou de repentir, nulle émotion du sang n'avait agité ces deux femmes. Ce n'était pas là la reconnaissance d'une mère et d'une fille, c'était le pacte de deux coupables et de deux méchans.

— Mais, s'écria Mme de Rudesgens avec colère, quelle main infernale a donc déchiré le voile qui vous a appris ce secret?

— Vous, madame, vous. Depuis longtemps, je sais que je ne suis pas la fille de Joseph Miras et de Sophie Muller. Avec l'acte qui m'as-

aurait une certaine fortune se trouvait un écrit qui devait m'être remis le jour de mon mariage.

— Cet écrit, de qui est-il?

— De mon père.

— De votre père... de...

Mme de Rudesgens s'arrêta.

— Ce n'est pas possible... Il m'a juré que jamais il ne m'avait nommée, que jamais mon nom n'avait été écrit?

— Aussi, n'y est-il pas.

— Il me l'a écrit de son lit de mort.

— De son lit de mort! répéta Léona; il est donc mort?

— Vous ne le saviez pas? lui dit Mme de Rudesgens avec le regret de s'être laissée aller à l'effroi que lui avait causé la terrible apparition de cette fille abandonnée. Vous ne le connaissez donc pas?

— Eh bien! non, repartit Léona; il est inutile de nous arracher par surprise des secrets que nous devons nous dire sans détour. L'écrit qui m'a été remis le jour de mon contrat de mariage est adressé à M. de Montaleu.

— Monsieur de Montaleu, fit Mme de Rudesgens, et il le connaît...

— Pas encore, et il ne le connaîtra jamais, si vous voulez...

— Mais que dit-il cet écrit?

— En voici la copie, répondit Léona.

Mme de Rudesgens la prit avec anxiété et lui ce qui suit:

« Mon ami, au moment de partir pour un long voyage, je confie cette lettre à un notaire pour qu'elle soit remise le jour de son mariage à celle qui te la remettra à toi-même. Il se peut qu'un jour, malgré mes soins pour assurer sa fortune, elle tombe dans la misère et l'abandon; je compte sur toi pour lui venir en aide, et pour forcer, au besoin, à la protéger, celle qui me l'a fait abandonner, et qui m'a forcé de commettre une action indigne d'un honnête homme. Gertrude-Sophie n'est point, comme le porte son acte de naissance, la fille de Joseph Miras et de Sophie Muller; elle est ma fille, et elle est née d'une femme que tu connais, et dont tu es protégé la fortune. A l'époque de la naissance de cette enfant, cette femme était sur le point de se marier avec un de nos amis communs. Pour cacher sa faute à tous les yeux, et pour que jamais l'enfant abandonnée ne pût rechercher à qui elle appartenait, elle trouva deux misérables qui, à prix d'or, la reconnurent pour leur fille. Joseph Miras, un valet de sa mère, se chargea de trouver une complice. Il profita de la misère d'une pauvre femme, appelée Sophie Muller, qui accepta le marché. Mais, comme je te l'ai déjà dit, un jour peut arriver où cette enfant sera abandonnée par sa mère supposée, comme elle l'a été par sa véritable mère. S'il en était ainsi, je te la recommande. Prends soin d'elle, et, au besoin, adresse-toi à celle dont l'immense fortune peut aisément réparer les torts de son premier abandon. Je ne te la nomme pas, tu la reconnaîtras suffisamment en te rappelant que c'est elle que nous désignions entre nous sous le nom de *la Fée aux diamants.*

» D'un autre côté, mon ami, comme il est possible que la fille qu'il me faut abandonner ne fût pas digne de ton intérêt; comme il ne faut pas qu'elle abuse d'un secret que je n'ose confier qu'à toi; comme il se peut que si je lui disais ici le nom de sa mère et le mien, elle s'en servît pour porter le désordre dans deux familles, je laisse à ta prudence de juger si tu dois le lui révéler, de mesurer ce que tu peux faire pour elle, et de la protéger ou de la laisser à son abandon, selon qu'elle le méritera. Je signe cet écrit d'un nom, et je le scelle d'un cachet que tu connais tous deux aussi bien que mon écriture, et maintenant je puis partir, car je compte sur toi.»

L'écrit était signé: MATHEUS LUDWIG, et le cachet posé près de ce nom portait un pistolet avec cette légende: LETHUM QUAM LUTUM.

Mme de Rudesgens resta un moment l'œil attaché sur cet écrit; puis elle regarda Léona, puis encore le papier.

— Oh! disait-elle dans sa pensée, elle n'avait aucune preuve que cet écrit inutile et que M. de Montaleu eût refusé de comprendre, car il la hait et la méprise, et moi, comme une folle, je me suis livrée tout entière.

Mme de Rudesgens froissa le papier avec colère.

— Ce n'est qu'une copie, lui dit froidement Léona, l'original est en mon pouvoir.

Mme de Rudesgens ne répondit pas, elle cherchait par quel moyen elle pourrait démentir tout ce qu'elle venait d'avouer à Léona. Celle-ci parut la deviner, car elle reprit aussitôt:

— Ne vous repentez pas, madame; car si cette révélation ne vous fût venue par moi, elle vous fût venue par un autre.

— Par qui donc?

— Par le fils de Sophie Muller.

— Mais il y a quinze ans, lorsqu'il s'est présenté à M. de Montaleu pour se faire reconnaître par lui...

M. de Montaleu l'a chassé, et vous qui d'un seul mot eussiez pu détruire l'erreur du vieux marquis, vous l'avez laissé faire.

— C'était un misérable qui annonçait tous les vices possibles...

— En vérité, dit Léona...

— Montaleu m'a raconté cela; ce jeune homme à peine âgé de quinze ans, l'a menacé de sa vengeance; il a parlé de châtiment, que sais-je.

— Et que pensez-vous qu'il soit devenu?

— Il pourrit probablement dans la misère ou au fond de quelque prison; ce ne pouvait être qu'un misérable.

— Quel qu'il soit, dit Léona, cet homme est ici.

— Et il sait... la vérité ?

— Il doit la savoir; car il a assisté hier au souper de Montéclain.

— Au souper de Montéclain... Ainsi cet homme serait sans doute le malheureux qui sert le colonel ?

— Ah ! dit Léona, en jetant un regard irrité sur Mme de Rudesgens, que vous êtes bien tous les mêmes, vous, dont la naissance et la fortune ont fait la vie, vous ne pouvez concevoir qu'un être, quel qu'il soit, vaille quelque chose par lui-même : parce que vous l'avez rejeté insolemment dans la misère et l'ignominie, vous pensez qu'il vivra dans l'ignominie et la misère. Tout ce qui est grand, tout ce qui est fort, tout ce qui est puissant par sa propre valeur, vous est étranger... Madame de Rudesgens, l'enfant que vous avez voué à la honte et à l'abandon, porte aujourd'hui un nom plus célèbre dans le monde entier que ne le fut jamais celui de votre noble mari. L'enfant renié par M. de Montaleu, et que vous cherchez à retrouver dans les ordures des antichambres, était assis à votre table, l'égal par sa jeune renommée de tous ceux qui s'y trouvaient ; le fils de M. de Montaleu est le colonel Thomas Rien.

— Et il sait la vérité ? fit Mme de Rudesgens, qui n'avait fait nulle attention au mouvement oratoire de Léona.

— Il doit la savoir comme je la sais, et maintenant, madame, il est une dernière chose dont il faut que vous m'informiez... quel est le nom de l'homme qui vous a si bien aidée à cacher votre honte ?

— Son nom ? dit Mme de Rudesgens en pâlissant.

— Le nom de celui qui a adressé à M. de Montaleu cette lettre qui peut vous perdre, si je le veux ?

— Quoi, vous ne le soupçonnez pas ?

— Peut-être.

— Mais, reprit Mme de Rudesgens à voix basse, qui donc a pu apprendre à Montéclain cette horrible histoire, si ce n'est...

— Son père, n'est-ce pas? s'écria Léona avec transport.

Mme de Rudesgens ne répondit que par un signe muet.

— Oh ! Montéclain ! Montéclain ! reprit Léona, dont tout le visage s'illumina d'une joie terrible et menaçante, malheur à toi, maintenant.

— Que prétendez-vous donc faire ?

— Ma mère, dit Léona, en la terrifiant de son regard de feu... il faut que Mme de Monrion soit déshonorée, et il faut que Montéclain périsse.

— Mais pourquoi ?... mais comment ?...

— L'œuvre est commencée, vous m'aiderez à l'achever, ou bien vous, ma mère, et Sylvie, ma sœur, vous périrez avec moi.

Ainsi Léona tenait dans ses mains la volonté de tous ceux qui l'entouraient : Champmortain, Brias, Mme de Rudesgens, Sylvie, la féroce Hector, que leurs fautes ou leurs crimes faisaient ses esclaves ; Léda, dont la résistance et les remords s'étaient perdus dans la folie ; le colonel, dont l'honneur et la volonté étaient enchaînés sur un lit de mort.

XXXII.

ÉTAT DU CŒUR.

Mme de Monrion venait de rentrer chez elle, après sa dernière rencontre avec Montéclain.

Depuis deux jours, le cœur de Julie avait été en proie à des émotions si terribles et si diverses, qu'elle avait peine à se rendre compte de ce qu'elle éprouvait en ce moment. Frappée au milieu du calme innocent de sa vie par l'injure grossière que lui avait faite Mme de Champmortain, elle en avait souffert à la fois dans sa fierté et dans la seule affection qu'il lui fût permis d'avouer, celle de M. de Montaleu, dont elle avait trouvé la protection si froide et si impuissante !

Comme nous l'avons dit, elle avait souffert aussi en ne voyant personne se lever pour venger son injure ; cet abandon lui avait fait amèrement sentir sa solitude dans ce monde, et l'indifférence d'un homme sur qui elle avait compté, sans cependant le connaître, lui avait rendu cette solitude plus déserte et plus affreuse.

Puis était venu ce coup terrible que lui avait porté M. de Montaleu, et qui avait fait descendre le cœur de Julie de la haute et chaste confiance qu'elle avait en elle-même. En effet, il lui avait appris deux cruelles vérités : c'est que la vertu la plus irréprochable n'est pas une sauvegarde contre la haine des méchans, et qu'elle n'est pas un droit à ces affections dévouées et exaltées qu'on ne trouve que dans la famille.

Le retour tardif de M. de Montaleu en présence du désespoir qu'elle avait fait éclater, n'avait pas consolé Julie. Bientôt, la proposition d'Hector de Montaleu, si bien accueillie par son oncle, lui avait encore mieux prouvé que son existence et son bonheur étaient à la merci de la crédulité d'un vieillard et de l'audace criminelle d'un homme qui, elle en était certaine, voulait spéculer sur le scandale d'une calomnie.

Alors elle avait rencontré une première fois Montéclain, celui auquel elle avait tant de fois rêvé dans le silence de ses nuits, celui dont l'indifférence l'avait si profondément blessée dans le salon de Mme de Champmortain ; elle l'avait rencontré tel qu'elle se l'était imaginé : respectueux, grave, généreux. Ce qu'il lui avait dit à la ferme, dans un premier entretien, avait été

pour Julie une singulière révélation de la puissance que cet homme exerçait sur elle. Il lui avait promis de la secourir, et elle était restée tranquille sur son honneur. Il s'était incliné en rendant hommage à son innocence, elle était remontée en elle-même à la place d'où M. de Montalen l'avait laissée descendre. Elle le quitta heureuse et fière.

Mais bientôt, durant la nuit qui suivit cette première rencontre, de cruelles réflexions vinrent troubler la joie et la confiance de Julie.

Cet homme si puissant sur elle, cet homme qui, inconnu, remplissait sa pensée, qui à peine connu la gouvernait déjà, cet homme n'était-il pas renommé pour l'infernale adresse avec laquelle il avait trompé mille femmes. Ne disait-on pas qu'il se faisait un jeu de leur déshonneur, aussi bien que de leur désespoir. M. de Montalen ne l'avait-il pas dépeint comme un de ces cœurs implacables qui ne reculent devant aucun moyen pour obtenir la vengeance qu'ils se sont promis. N'était-il pas de ceux qui, au besoin, frappent un père dans sa fille, un mari dans sa femme, un frère dans sa sœur ?

La sœur de Julie démentait ces craintes, mais sa raison les lui représentait sans cesse sous mille formes. Où donc était la vérité ?

Voilà quelles pensées avaient tourmenté l'esprit de Julie, et voilà pourquoi Montéclain l'avait rencontrée dans la forêt encore tout inondée des larmes que lui avait fait verser le pénible combat livré entre ses sentimens et ses terreurs. En ce qui la regardait personnellement, Julie ne s'était réservé qu'une seule protestation contre la calomnie dont on avait voulu la rendre victime : c'était de porter publiquement un dernier secours à l'enfant abandonné qu'elle avait si hardiment recueilli, et de montrer ainsi le mépris qu'elle faisait de l'accusation portée contre elle. A l'aspect de Montéclain, toutes les craintes de cette âme en peine s'étaient effacées ; l'hommage muet qu'il lui avait rendu, ce respect passionné qu'elle avait trouvé près de lui et près de ceux qui l'accompagnaient, avaient encore une fois rappelé dans le cœur de Julie l'espoir, la confiance, la foi ; mais à peine l'eût-elle quitté, que ses craintes la reprirent. Hélas ! n'avait-elle pas déjà une fois été trompée par un autre, ou plutôt par elle-même ? N'avait-elle pas aimé Amab pour un amour qu'il n'éprouvait pas ? Ce fut alors qu'elle commença à écrire la lettre suivante :

« Mon frère, je t'écris à Florence, où tu étais, il y a quelques jours ; cette lettre t'y trouvera-t-elle ? je l'espère ; mais en quelque endroit de l'Italie qu'elle t'arrive, pars aussitôt, reviens à Paris, j'y serai. Charles, j'ai besoin de toi.

» Je t'ai raconté, il y a longtemps, comment j'ai sauvé une pauvre femme du désespoir qui la poussait au suicide et du châtiment qui la menaçait. Cette action pour laquelle tu me disais de si bonnes paroles, que tu vantais comme un acte de sublime charité, on en a fait contre moi le prétexte d'une accusation infâme. Mais ce n'est pas là qu'est mon véritable malheur, la calomnie a été vite reconnue ; ce qui m'épouvante, ce qui me fait implorer ton retour, c'est moi-même. Charles, je me souviens que lorsque je me laissais aller comme une folle à l'espérance d'être aimée, je me souviens que lorsque mon imagination parait des plus nobles qualités celui qui ne m'avait jamais regardée que pour me trouver belle, je me souviens que ta froide raison portait sur lui un jugement qui n'était que juste, mais que mon cœur prévenu ne voulait pas accepter. J'accusais alors ton insouciance et ta légèreté, lorsque je n'étais trompée que par moi-même. Eh bien ! Charles, mon frère, aujourd'hui encore, j'ai peur d'être la dupe des mêmes illusions.

» Il y a ici un homme qui s'est fait mon défenseur. A le voir, à l'entendre, il semble que jamais respect ne fut égal au sien, jamais hommage plus sincère, et cependant, cet homme passe pour un de ceux à qui le mensonge est facile. Il ne m'a point dit qu'il m'aime, mais il me le dira, j'en suis sûre, et je ne veux pas l'entendre ; il lui serait trop aisé de m'abuser. J'aimerais tant à le croire !

» Pardonne-moi, Charles, je n'ai qu'une sauvegarde contre lui, c'est de le fuir ; je quitterai ce pays où il est, avant qu'une nouvelle entrevue lui ait appris l'empire qu'il exerce sur moi. Si je le rencontrais encore, lui, si renommé par son courage, ses terribles aventures, ses éclatantes séductions, son impitoyable parole, son fier dédain, sa suprême confiance en lui-même, si je le rencontrais encore comme je l'ai déjà vu deux fois, généreux, simple, bon, et timide devant moi comme un jeune homme qui s'épouvante de son premier amour, il devinerait trop aisément la joie que j'éprouve à le voir ainsi.

» Et si ce trouble qui me flatte, si cette modestie qui m'enchante n'étaient qu'un rôle admirablement joué, si je disais à cet homme tout mon cœur pendant qu'il me cacherait si perfidement le sien, que deviendrais-je, Charles ?

» Oh ! n'aie pas peur, cependant, je ne fuis pas devant la crainte d'une faute ! Si puissantes que soient sur moi la présence et la parole de cet homme, elles ne prévaudront jamais contre ce que notre sainte mère m'a légué d'amour pour la vertu. Je ne suis pas comme une autre que j'ai vue souffrir à mes côtés, je ne redoute pas qu'il m'entraîne à oublier tous mes devoirs. Il ne me perdra pas devant le monde, mais il peut me tuer en moi-même.

» Tu ne me comprends pas, Charles, car je suis folle, je le sens. Il ne m'a pas dit qu'il m'aimait, eh bien ! je ne veux pas qu'il puisse me le dire jamais. Je ne veux pas courir le danger de l'entendre, de le croire, et d'être trompée. Quand je serai loin de lui, s'il m'oublie,

s'il me dédaigne, je n'aurai pas le droit de lui en vouloir, et, déshéritée de tout amour, je pourrai me dire dans le fond de mon âme : si je fusse restée, il m'eût aimée. Vois à quel point je l'aime, moi-même, mon frère, puisque je préfère, dans mon avenir, ma foi dans cette supposition, à la crainte que j'éprouve de me tromper. Je vais donc partir, j'arriverai seule à Paris. Je m'y cacherai. Puis tu viendras, et alors je te dirai mieux mon âme.

» Je suis seule ici ; il n'y a personne autour de moi à qui je puisse demander appui et conseil, excepté lui, à qui je me suis confiée comme je l'eusse fait à un vieil ami de mon enfance, car je l'ai mis sans réserve dans la confidence de mes douleurs, dans l'espoir de ma justification. Quand il m'a offert son dévoûment, je l'ai accepté comme j'eusse accepté le tien, et je lui ai tendu la main, comme je l'eusse fait à ce pauvre Villon : quand il m'a promis de me venger de mes ennemis, je me suis sentie tranquille comme si un roi fût venu à mon aide ; quand il m'a dit : « Madame, je vous honore et vous respecte, » je me suis sentie réhabilitée comme si mon père m'eût bénie. Il a pris tous les sentimens de mon âme... mon amitié, ma confiance, mon admiration.

» Oh ! vois-tu, mon frère, c'est là un pouvoir terrible, qui m'épouvante. Oh ! si cet homme me trompait, s'il commençait par moi la vengeance qu'il poursuit contre M. de Montaleu. Je n'ose ni ne veux y penser. Je souffrirais trop de l'accuser, et j'ai peur de le croire sincère. Ce soir je quitterai ce pays. Je ne veux pas le revoir... Il me devinerait, et s'il me demandait si je l'aime, je ne lui mentirais pas... Viens donc, viens, toi, dont la raison est plus calme, tu me diras si je puis l'aimer, si je puis... Oh ! mon frère, si ce n'était qu'une vaine terreur, si ce n'était que le ressentiment de ce que j'ai déjà souffert, si mes craintes étaient un outrage pour lui... S'il pouvait m'aimer sincèrement... oh ! mon frère, que je serais heureuse ! que je serais fière... Et comment l'aimerais-je assez pour le payer de mon bonheur... Mais non... Il faut partir, il faut... »

Julie en était là de cette lettre, lorsque la porte de son appartement s'ouvrit tout à coup.

XXXIII.

NOUVEAU MALHEUR.

Lorsque Julie fut si soudainement interrompue, elle vit entrer chez elle M. de Rudesgens, Champmortain et Brias.

— Pardon, madame, lui dit M. de Rudesgens, de son ton le plus galant, nous avons fait demander, en entrant ici, M. de Montaleu ; mais on nous a répondu qu'il était enfermé avec quelqu'un qui, sans doute, lui a déjà appris le but de cette solennelle démarche. Il nous a devancés près de M. de Montaleu, nous avons voulu le devancer près de vous. Notre part est la meilleure, madame.

— De quoi s'agit-il donc, messieurs ? dit Julie, qui ne pouvait douter du motif de cette visite.

— Comme ce que nous venons faire ici, reprit M. de Rudesgens, vous intéresse autant que notre vieil ami, comme on ne saurait trop tôt rendre la joie et le calme à un cœur qui souffre, nous sommes venus vers vous, madame, pour vous offrir le témoignage de notre estime et de notre considération.

— Madame, ajouta Champmortain, vous qui avez le droit d'être si sévère, vous ne serez qu'indulgente, j'en suis sûr, et vous pardonnerez à Mme de Champmortain...

— Oh ! dites-lui, repartit vivement Julie, que je ne lui demande que de me permettre de l'aimer comme une sœur.

— Merci, madame, lui dit le vieux Rudesgens, voilà de la bonne bonté... merci... Mais il faut que vous sachiez tout : il y a quelqu'un qui n'est pas ici et qui a fait mieux que nous tous ; c'est un homme dont on vous a dit beaucoup de mal, un homme qui a eu le tort d'aimer beaucoup et d'être beaucoup aimé, ce qui lui a fait la réputation d'un mauvais sujet. Mais cet homme a le cœur aussi noble que le nom ; il eût pu être votre ennemi, il s'est fait votre défenseur. Pour vous laisser souffrir, il lui suffisait de se taire ; mais Montéclain ne s'attaque ni aux faibles ni aux femmes ; il avait en main la preuve de votre innocence, la lettre de la fermière... c'est lui qui l'a montrée à ces messieurs, c'est lui que vous devez remercier en nous.

Julie écoutait M. de Rudesgens, toute tremblante à la fois de joie et de crainte. Ainsi Montéclain lui tenait la parole qu'il lui avait donnée, et elle en était heureuse ; mais en même temps il prenait sur le cœur de Julie des droits trop puissans à sa reconnaissance, et ces droits l'épouvantaient. Une autre pensée vint aussi se mêler à ce sentiment. Elle se souvint de la rencontre qu'elle avait faite le matin, des paroles mystérieuses de Montéclain, et elle reprit d'une voix profondément émue :

— Je vous remercie, messieurs, de votre démarche et de l'empressement que vous avez mis à la faire ; mais permettez-moi de vous demander quel est celui d'entre vous à qui M. de Montéclain avait confié la preuve de mon innocence ?

— C'est le colonel Thomas Rien, répondit Champmortain.

— Lui ! s'écria Julie, en tressaillant ; c'est donc pour cela qu'on l'a assassiné ?

— Assassiné ! répétèrent les trois hommes en se regardant entre eux avec terreur.

— Mais ce n'est donc pas lui qui est avec M. de Montaleu ? dit M. de Rudesgens.

— Assassiné! reprit M. de Champmortain.

— Mais par qui...

— Par qui? s'écria Brias avec colère; par celui qui en supprimant la preuve de l'innocence de Mme de Monrion, faisait disparaître en même temps la preuve de son infamie.

Au moment où Brias prononçait ces paroles, la porte de l'appartement de Julie s'ouvrit de nouveau avec violence, et M. de Montaleu suivi d'Hector entra rapidement.

M. de Montaleu était pâle, ses traits étaient bouleversés, il paraissait à la fois trembler de colère et d'horreur. Quant à Hector, une résolution sauvage et immobile animait ses traits. C'était celle d'un homme engagé dans une voie fatale, et qui, l'œil fixe et tendu devant lui, marche à son but sans oser regarder le chemin qu'il fait et les précipices fangeux qu'il traverse. L'aspect de l'oncle et du neveu était si étrange que Brias, M. de Rudesgens et Champmortain restèrent interdits. Julie frissonna; elle comprit qu'un nouveau malheur lui venait avec la présence d'Hector. Poussée encore une fois par le sentiment qui la dominait, elle jeta autour d'elle un regard désespéré comme pour chercher quelqu'un qui pût la protéger. Elle se rapprocha instinctivement de ceux qui venaient témoigner de son innocence, et elle attendit les paroles de M. de Montaleu qui s'était arrêté comme suffoqué par l'émotion qu'il éprouvait.

— Eh bien! fit M. de Rudesgens plus étonné que personne de cette entrée impétueuse, qu'y a-t-il? que se passe-t-il?

— Ce qu'il y a, dit Hector en s'avançant avec ce courage furieux du crime poussé aux abois. Il y a...

— Silence, reprit M. de Montaleu avec autorité; silence, Hector, vous ne devez votre justification qu'à moi seul; si les autres vous en demandent une, c'est à moi de juger si vous devez la leur donner.

Champmortain, Brias et M. de Rudesgens se regardèrent encore comme pour se demandes ce que signifiait l'emportement de M. de Montaleu et la justification d'Hector. Julie resta immobile sans savoir comment le malheur pouvait lui venir, sans deviner un seul des perfides calculs de Léona. Elle comprit seulement qu'un coup terrible la menaçait; elle attacha un regard ardent sur Hector; mais il ne baissa pas les yeux, il ne se troubla pas cette fois: son front comme son cœur s'étaient bronzés aux leçons de Léona.

— Dites-moi, messieurs, fit tout à coup M. de Montaleu en souriant amèrement, dites-moi ce que vous étiez venus faire dans cette maison? Parlez, je vous prie.

— Nous étions venus, répondit M. de Rudesgens d'un ton sec, nous étions venus porter à Mme de Monrion le témoignage de nos regrets, de notre estime et de notre respect.

— Et en vertu de quoi, messieurs, avez-vous fait cette solennelle ovation à Mme de Monrion?

— En vertu d'une lettre que j'ai vue de mes propres yeux, dit Brias avec fermeté; que Champmortain a vue comme moi, et qui a été remise devant nous au colonel Thomas Rien.

— Vraiment, dit M. de Montaleu, avec le même ton plein de sarcasme, et par qui était écrite cette lettre?

— Par celle à qui appartient l'enfant recueilli à Saint-Faron, par la malheureuse femme du fermier Bricord.

— En vérité, reprit encore M. de Montaleu, et connaissez-vous l'écriture de cette malheureuse?

Brias et Champmortain se regardèrent, et Brias fut obligé de répondre:

— Il est vrai que nous ne connaissons pas cette écriture, mais Montéclain nous a affirmé...

— Ah! dit M. de Montaleu, avec dédain, Montéclain vous a affirmé... et sur l'affirmation de M. de Montéclain, de cet homme qui s'est fait toute sa vie un jeu de l'honneur des femmes, de cet homme qui n'a jamais mis de frein à ses passions, de cet homme dont j'ai dénoncé la vie à tous ses concitoyens, de cet homme qui m'a menacé devant vous de se venger de la justice que j'avais faite de lui, sur l'affirmation de cet homme vous avez cru à la véracité de cette lettre!

— Quoi! s'écria Brias, devez-vous supposer que c'est une invention?

— Je l'affirme et je le jure, dit Hector de Montaleu, d'une voix ferme et claire.

Cet homme n'avait plus ni trouble ni hésitation; il avait été pour ainsi dire passé et trempé au feu de l'enfer!

— Ainsi, fit M. de Rudesgens, cette lettre serait fausse?

— Mais quel intérêt Montéclain avait-il à perdre cette misérable femme, dit Champmortain?

— Ce n'est pas elle qu'il fallait perdre, reprit M. de Montaleu, c'était le vicomte de Montaleu, c'était mon neveu, c'était l'héritier de mon nom, c'était lui qu'il fallait déshonorer à défaut de moi, c'était lui que Montéclain voulait frapper, dans son impuissance à m'atteindre.

— Mais à qui appartiendrait donc cet enfant? dit M. de Rudesgens.

— Demandez, repartit M. de Montaleu en jetant un regard plein d'indignation et de mépris du côté de Julie, demandez à celle qui l'a caché dans le hameau de Saint-Faron, à celle qui seule a été le voir, à celle que nous y avons rencontrée, à celle qui y retournait encore ce matin.

Et tous les yeux se tournèrent vers Julie. Elle était immobile, muette; elle regardait et elle

écoutait comme si tout ce qui se disait devant elle n'eût pas été sa condamnation. Il n'y avait pas de désespoir dans ce silence, il n'y avait qu'un étonnement inouï. A ce moment, Julie se demandait certainement si elle n'était pas en proie à un rêve abominable, ou si elle n'avait pas perdu tout d'un coup la mémoire et la raison.

— Mais, reprit M. de Rudesgens, avec le ton d'un homme qui recule devant une conviction qui le domine et qui le blesse: mais quel serait donc le père de cet enfant?

— Allez le demander, repartit M. de Montaleu d'une voix stridente, à celui qui allait le visiter en secret, à celui que nous y avons rencontré, à celui qui, dans le moment où je vous parle, le cache dans son château. Allez le demander au défenseur généreux de Mme de Monrion, allez le demander à Montéclain.

Ainsi se développait le système que Léona avait enseigné à Hector et que celui-ci, tout inspiré des leçons perfides de cette femme, avait à son tour persuadé à M. de Montaleu. Déjà l'incertitude avait pénétré dans l'esprit de Champmortain, de M. de Rudesgens et de Brias; Julie ne sortait pas de son silence et de son immobilité, son regard demeurait invinciblement attaché sur Hector. Brias se tourna vers elle:

— Madame! lui dit-il... vous avez entendu?...

Julie ne lui répondit pas...

— Madame, reprit Champmortain, tout cela n'est pas vrai... n'est-ce pas?

— Laissez... laissez continuer M. de Montaleu, répondit-elle d'une voix brève et sifflante.

— Je pense en avoir assez dit, reprit celui-ci, pour que vous compreniez...

— Non, dit Julie avec un sourire effrayant, vous ne m'avez pas encore expliqué pourquoi Léda a disparu...

— Ceux qui l'ont si souvent fait demander à la ferme pourraient nous expliquer cela mieux que ceux qui ne se sont pas occupés d'elle, repartit M. de Montaleu.

— Ah! fit Julie, bien; et comment expliquerez-vous l'assassinat du colonel Thomas Rien?

— Celui qui lui avait remis une lettre supposée devait vouloir la lui arracher à tout prix.

— Et il l'aurait fait par un assassinat? s'écria Brias.

— C'est lui, dit Hector, ou c'est moi... choisissez...

Pour la première fois, Julie détourna ses yeux d'Hector pour regarder l'un après l'autre M. de Rudesgens, Brias et Champmortain; mais tous trois hésitèrent devant cette audace incroyable. Peut-être leur conviction était-elle encore incertaine; mais combien peu d'hommes eussent osé prendre la responsabilité du terrible choix qui leur était offert, surtout dans une affaire où ils n'avaient ni les uns ni les autres un intérêt direct. Julie leur laissa le temps de répondre. Puis, lorsqu'elle les vit se renfermer dans leur silence: elle se leva, alla droit à M. de Montaleu, et lui dit d'une voix solennelle:

— Adieu, monsieur, la malédiction du ciel est sur votre maison. Et vous, messieurs, ajouta-t-elle en se tournant vers les autres, n'accusez que vous-mêmes des malheurs inévitables qui vous frapperont vous et les vôtres. Adieu.

— Des menaces! s'écria M. de Montaleu avec colère.

Julie s'arrêta; la force surhumaine qui l'avait soutenue jusque-là parut prête à fléchir; elle crut un moment pouvoir entrer dans la discussion des mille circonstances fatales qu'on venait d'accumuler contre elle; mais elle comprit qu'elle y perdrait l'énergie désespérée qui l'avait empêchée de se tordre en cris, en larmes, en sanglots; elle ne voulut pas donner encore une fois à M. de Montaleu le spectacle de cette douleur qui l'avait déjà justifiée, et elle allait sortir de l'appartement, lorsqu'un domestique annonça M. le marquis de Montéclain.

— Montéclain! répétèrent ensemble tous ceux qui étaient présens.

— Lui! s'écria Julie en l'apercevant. C'est bien, mon Dieu, c'est bien, ajouta-t-elle en reculant jusqu'au fond de sa chambre, pendant qu'il s'avançait pâle, l'œil étincelant, mais calme et maître de lui.

Julie tomba sur un siége et reprit son immobilité. On eût dit que, spectatrice insensible de ces terribles scènes, elle reprenait tranquillement sa place pour les voir se développer devant elle. A ce moment une seule et fatale pensée occupait cet esprit désolé. Quelque chose de cruel s'était glissé dans cette âme si naïve et si pure, un sentiment inconnu avait fait tressaillir ce cœur; la méchanceté humaine avait inspiré à cet être tout formé par le ciel de bonté et de candeur de se dire en elle-même:

« Moi aussi je serai implacable; moi aussi je me vengerai. »

Ainsi la calomnie qui perd les faibles en les écrasant sous la honte qu'elle leur jette, perd aussi quelquefois les forts et les justes, en leur inspirant la colère et la vengeance.

Cependant M. de Montaleu s'était écrié à l'aspect de Montéclain:

— Vous ici, chez moi, monsieur! qu'y venez-vous faire?

— Il y a dans ma maison, répondit Montéclain d'une voix parfaitement calme et sereine, il y a chez moi un homme qui touche à ses derniers momens, et qui a besoin de vous parler, monsieur de Montaleu. Cet homme m'a chargé de venir vous demander cet entretien. Voilà pourquoi je suis ici.

— Quel est cet homme? dit M. de Montaleu.

— C'est le fils de Sophie Muller, répondit Montéclain.

— Le fils de Sophie Muller! répéta le vieillard, je ne veux pas le voir.

— C'est bien, reprit Montéclain, j'ai accompli la mission dont je m'étais chargé. Vous entendez tous, messieurs, que M. de Montaleu refuse l'entretien que lui demande à l'heure de mourir l'homme qui m'envoie ici...

— Il suffit, monsieur, repartit le marquis en faisant un geste qui ordonnait à Montéclain de se retirer.

— Pardon, monsieur, dit froidement Montéclain, mais dans cette chambre je suis chez Mme de Monrion plutôt que chez vous, et j'attendrai ses ordres pour la quitter.

— Vous vous trompez, monsieur, lui dit Julie, je ne suis pas chez moi.

— Ah! fit Montéclain en souriant dédaigneusement, le crime est donc accompli...

— Monsieur, dit M. de Montaleu, qui frémissait de colère, vous oubliez que vous êtes chez moi!

— Non, monsieur le marquis, répondit Montéclain en s'inclinant, c'est pour cela que je vous demande la permission d'adresser une seule question à M. de Brias et à M. de Champmortain.

— Hâtez-vous donc, dit M. de Montaleu, et ne me donnez pas le temps de me souvenir que vous avez insolemment chassé mon neveu de chez vous.

Montéclain s'inclina de nouveau, et, se tournant ensuite vers Brias et Champmortain, il leur dit :

— M'avez-vous tenu la parole que vous m'avez donnée hier, messieurs?

— Nous sommes venus pour cela, repartit Brias d'un ton triste et embarrassé ; mais M. le marquis de Montaleu vient de nous révéler de si singulières circonstances...

— Vraiment! dit Montéclain en regardant Brias d'un air à la fois railleur et terrible ; et ces circonstances, elles vous ont fait hésiter, elles vous ont laissé un doute dans l'esprit ?...

— Mais... fit Brias.

— Dites-les à M. de Montéclain, s'écria vivement Julie, en sortant enfin de cette résignation résolue où elle s'enfermait.

— C'est inutile, madame, reprit Montéclain, je les sais toutes. Je sors de chez Mme de Rudesgens, où Mme Léona Amab les avait racontées comme M. Hector de Montaleu les a racontées ici.

— Et vous avez osé entrer dans ma maison, dit M. de Montaleu.

— Oui, répondit Montéclain, parce que je savais que vous étiez tous ici, et que j'ai à tous une promesse à vous faire. A vous d'abord, Brias, dit-il avec un accent qui fit tressaillir tous ceux qui l'écoutaient, à vous que j'ai voulu sauver, je vous promets la ruine ; à vous, monsieur de Rudesgens, le ridicule et le désespoir aussi ; à vous, Champmortain, le déshonneur et la mort peut-être ; à vous, monsieur de Montaleu, la honte de votre passé, le remords de votre égoïsme; et à vous, vicomte Hector de Montaleu, je vous promets le bagne ou l'échafaud.

A cette terrible allocution, toutes les bouches s'ouvrirent pour la menace, toutes les mains semblèrent se lever pour écraser l'imprudent qui venait braver tous ces hommes... Mais Montéclain resta calme, fier, superbe, et soit que son regard intimidât les plus résolus, soit que la position fausse où chacun de ces hommes se trouvait les avertît que Montéclain pouvait tenir ces menaçantes promesses, tous s'arrêtèrent pendant qu'il s'avançait vers Mme de Monrion et qu'il lui disait :

— Et à vous, madame, je vous promets la pitié, le respect et l'admiration du monde.

— J'ai besoin de plus que cela, lui dit Julie en se levant et en lui tendant la main.

— Ah! lui dit Montéclain doucement, vous n'avez pas besoin de vengeance, vous.

— Non, monsieur, lui répondit-elle en rougissant, mais j'ai besoin d'un asile.

— Venez donc, madame, repartit Montéclain, et celui que je vous ouvrirai, si modeste qu'il soit, sera plus sacré que ce château où l'on vous a deux fois laissé insulter.

Aussitôt il prit la main de Julie et passa avec elle entre tous ces hommes qu'il venait d'insulter. Chacun lui dit en passant le mot provocateur qu'exigeait l'outrage qu'il avait reçu ; mais Montéclain dédaigna de répondre jusqu'au moment où arrivé près du seuil il se retourna et leur dit :

— Messieurs, cette journée vous appartient encore. Réfléchissez... J'attendrai vos excuses jusqu'à ce soir... mais demain...

— Demain, dit Hector avec fureur, vous aurez à me rendre compte de vos outrages.

— Demain, repartit Montéclain, je laisserai faire justice; demain, il sera trop tard pour vous tous. Adieu.

XXXIV.

LE CHATEAU DE MONTÉCLAIN.

Le colonel Thomas était couché dans une vaste chambre du château de Montéclain. Bricord était assis au chevet de son lit, au pied duquel se tenait Aly-Muley. Le fermier et le soldat se regardaient tous deux, comme s'ils se fussent communiqué de cette façon des pensées qu'ils ne pouvaient se dire tout haut. Montéclain, soucieux, agité, se promenait dans cette chambre. Une croisée, voilée d'épais rideaux verts, éclairait à peine cette immense pièce,

toute tendue d'étoffes sombres, et un silence profond régnait entre ces quatre hommes.

Tout à coup Bricord et Aly-Muley se levèrent par un mouvement simultané, comme si dans le muet langage de leurs regards, ils eussent délibéré et arrêté un projet commun.

Ils firent quelques pas pour sortir; Montéclain les arrêta.

— Où allez-vous? leur dit-il.

— Où je devrais être allé depuis longtemps, répondit Bricord, chez M. le vicomte de Montaleu.

— Et qu'iras-tu faire?

— Ce que j'irai faire, maintenant que vous m'avez avoué la vérité, vous ne le savez pas?... j'irai lui demander raison...

— De quoi? dit froidement Montéclain...

— De quoi? s'écria Bricord, est-ce que vous voulez vous moquer de moi, monsieur le marquis, de me faire une pareille question?... Ce misérable n'a-t-il pas séduit ma femme! ma femme, entendez-vous!...

— Tu oublies que dans le système que Léona a inventé, cette séduction est un mensonge inventé par moi et Mme. de Monrion; tu oublies qu'il s'est donné de cette façon le droit de refuser.

— Ah! qu'il ne me refuse pas, reprit Bricord, ou, sur mon âme, je le tuerai comme un chien...

— Des menaces, fit Montéclain, pour qu'on puisse dire que c'est moi qui t'ai poussé à les faire... des violences que, dans la position qu'il s'est faite, il a le droit de repousser par tous les moyens de défense... car, lorsque tu iras l'accuser d'être l'amant de ta femme, il te répondra que ce n'est pas vrai...

— Mais je lui dirai...

— Que moi et le colonel nous t'avons affirmé l'existence de cette lettre, où ta femme fait l'aveu de sa faute: mais cette lettre ils la déclarent supposée... cette lettre, d'ailleurs, ne le nomme pas.

Bricord se frappa la tête avec désespoir, et se laissa retomber sur son siége.

— M. de Montéclain a raison, reprit le colonel, il n'est pas encore temps.

— Ah çà, s'écria Aly-Muley, il sera donc dit que les gueux, les voleurs, les canailles de toute espèce, auront le droit de marcher la tête haute, de faire toutes les infamies du monde, et que les honnêtes gens devront rester là tranquilles, la tête basse... sans souffler mot... Non, sapredieu, non! Je comprends que vous disiez à Bricord qu'il n'est pas encore temps, mais, de par tous les diables, personne au monde ne m'empêchera d'aller chez ce grand marquis, chez cette vieille cravate blanche, qui sait que son fils est ici avec une balle dans la poitrine, et qui le laisse là en disant: « Va, meurs, souffre, je ne m'en soucie guère... » Oh! non, non! j'irai lui dire son fait! Une momie, à qui le bon Dieu a fait cadeau d'un fils qui rendrait fier le roi de France et des Français, et qui le renie, et qui... Ah! je vais lui en tailler une bavette!

— Reste, fit le colonel, reste. Ce n'est plus ainsi que je veux me venger. Montéclain, vous me tiendrez votre parole; vous réparerez le mal qu'a fait votre père.

— Oui, dit Montéclain, et je vous remercie de ne pas l'avoir maudit.

— A l'heure où je suis, repartit Thomas, on ne maudit plus; on a trop besoin du pardon de Dieu pour ne pas songer à pardonner aux autres.

— Est-ce que vous souffrez davantage? s'écria Aly-Muley en se précipitant vers le lit.

— J'ai contrevenu aux ordonnances du docteur, dit Montéclain, en vous racontant ce qui s'était passé chez M. de Montaleu; mais, à mon sens, il valait mieux vous porter ce coup que de vous laisser dans l'affreuse incertitude où vous étiez.

— Mais que prétendez-vous donc faire? reprit Aly-Muley.

— Le procureur du roi sera ici ce soir à neuf heures; si ceux à qui je vais écrire ne me répondent pas comme je le veux, sa mission sera terrible; s'ils obéissent encore à la voix de l'honneur, elle se bornera à punir ceux pour lesquels la justice humaine n'a pas de pardon; et maintenant, veillez près du colonel. Il est temps de prendre un parti.

Montéclain quitta la chambre après avoir serré la main au colonel, qui lui sourit avec confiance. Il rentra chez lui, et, quelques instans après, deux domestiques partirent à cheval pour aller porter diverses lettres qu'il venait de leur remettre. Lui-même il prit la direction de la ferme de Bricord.

Durant la scène qui s'était passée chez M. de Montaleu, Julie avait été soutenue par ce sentiment énergique que le malheur inspire aux innocens, et qui leur fait contempler avec un courage désespéré tout ce que la méchanceté humaine a de plus affreux. Dans de pareils momens, l'âme arrive à un degré d'exaltation qui lui fait éprouver une sorte de joie insensée à voir s'accumuler toutes les accusations, tous les mensonges... C'est comme une soif insatiable de douleurs qui en appelle sans cesse de plus cruelles; le cœur rempli de désespoir semble crier: « Encore! encore! » et il arrive un instant où l'innocent, frappé de tous côtés, vient volontiers en aide aux agresseurs et leur montre l'endroit qu'ils ont épargné.

Mais quand ce violent éréthisme est passé, quand cet ardent besoin de mesurer dans toute leur horreur la bassesse et l'infamie des autres est apaisé, alors un abattement profond, un désespoir absolu succèdent à cette énergie d'un moment. Telle était la situation de Julie au moment où Montéclain l'avait conduite à la

ferme en quittant le château de M. de Montaleu.

— Veuillez m'attendre là, lui avait-il dit, et bientôt je vous aurai donné, je l'espère, un asile digne de vous.

Julie n'avait pas répondu; tout ce qu'elle avait de force pour ne point succomber en présence de ses ennemis, l'avait abandonnée quand elle s'était trouvée seule avec celui qui la protégeait. Un reste de dignité l'avait empêchée de laisser éclater en sa présence ses larmes et ses cris. Elle ne voulait pas montrer à Montéclain toute la faiblesse de son âme. Une secrète pudeur avertit les femmes qu'il est trop dangereux de dire à celui qu'elles aiment les douleurs auxquelles même ils sont étrangers. Presque jamais l'amant d'une femme n'est son confident.

Mais dès que Montéclain se fut éloigné, dès que Julie resta seule avec sa douleur, elle put compter avec elle-même. C'était là un de ces terribles momens de la vie où les cœurs les plus nobles, les esprits les plus droits subissent de terribles atteintes. Le doute leur apparaît, et quelquefois ils crient comme le vaincu de Pharsale : « La vertu n'est qu'un mot. » D'autres fois, et ce danger est le plus grand de tous, avec le doute, la lassitude et le dégoût pénètrent dans ces âmes désolées. Après s'être dit « A quoi bon la vertu? » elles se disent: « A quoi bon la vie. »

Bientôt Julie, épuisée de larmes, épuisée d'espérance, voulut s'arracher à la pensée de mourir qui s'était emparée d'elle. L'infortunée rassembla tout ce qui lui restait de forces pour donner les ordres nécessaires à son départ. Elle venait d'envoyer chez M. de Montaleu, et avait fait demander sa voiture et ses chevaux pour partir à l'instant même; elle voulait fuir à la fois ses ennemis et son protecteur, et celui-ci l'épouvantait peut-être plus que tous les autres.

Mais ce n'était pas là un projet raisonné et fermé dans un but déterminé. Elle fuyait instinctivement, comme l'enfant qui a pénétré dans une caverne, et qui, surpris par des murmures qui l'épouvantent, s'échappe précipitamment et ne s'arrête que lorsqu'il est assez éloigné de cet antre effrayant pour oser en regarder l'entrée et réfléchir à ce qui a pu lui faire peur. De même, Julie voulait se mettre à distance de tous ceux qui lui avaient fait du mal, quitte à s'arrêter ensuite, pour réfléchir et prendre un parti.

La pensée de fuir la pressait et dominait toutes les autres; elle se sentait incapable de s'occuper d'elle-même tant qu'elle serait dans le pays où elle avait tant souffert. Elle attendait dans une impatience folle, lorsqu'elle vit entrer dans sa chambre la nourrice de Saint-Faron et l'enfant qui avait été pour elle l'occasion de tant de douleurs. Julie, à l'aspect de cette femme et de cet enfant, fut saisie d'un terrible effroi.

— Que venez-vous faire ici, malheureuse? dit-elle à la nourrice.

— Je viens, lui répondit la pauvre femme, vous présenter pour que vous le bénissiez, l'enfant dont vous avez eu pitié.

— Pour que je le bénisse, murmura Julie, moi! moi!...

Elle regarda un moment l'enfant. Arrachée soudainement par son aspect au désordre de ses terreurs, ramenée à la pensée du devoir qu'elle s'était imposé, et qu'elle allait oublier, raffermie tout à coup dans la cause qu'elle était prête à déserter, elle prit l'enfant dans ses bras, et s'écria :

— Eh bien ! non, je ne l'abandonnerai pas.

A ce moment, elle était grande, elle était fière, elle était sublime.

— Qui donc vous a envoyée ici? dit-elle à la nourrice.

— Moi, madame, fit Montéclain en entrant.

Julie poussa un cri et serra l'enfant sur son cœur, comme s'il eût dû être un bouclier contre le trouble que lui apportait la présence de Montéclain; elle s'abritait derrière sa noble action pour résister à l'empire de celui qui en avait été le complice.

— Vous, monsieur, s'écria-t-elle, vous m'avez envoyé cet enfant, et pourquoi?

— Je vais vous le dire, madame, répondit Montéclain en s'inclinant devant elle.

Etait-ce une prévention, était-ce un charme particulier attaché à Montéclain? ou plutôt n'était-ce pas ce sens exquis du cœur qui l'avertit de la sincérité des sentimens? Quoi que ce fût, dès que Montéclain était devant elle, Julie se sentait comme entourée de respect, de bienveillance, de justice. Elle s'assit tenant l'enfant sur ses genoux, pareille en ce moment, par sa beauté, par sa candeur, à la vierge sainte à laquelle Aly-Mutey l'avait comparée. Montéclain eut quelque peine à ne pas lui dire qu'il l'aimait et à ne pas l'adorer; mais il n'était pas temps pour lui : il fit taire la vive émotion qui le troublait, et il reprit, les yeux baissés, tant il craignait de la voir si charmante et si belle :

— Je vous ai envoyé cet enfant, parce que sa vue seule pouvait vous rappeler tout ce que vous avez fait, et vous avertir de tout ce qui vous reste à faire. En effet, le cri de cette innocente créature a été plus éloquent sur votre cœur que ne l'eussent été mes raisonnemens, mes protestations et mes prières. Me trompai-je, madame, en vous disant que je vous ai laissée perdue dans votre désespoir, doutant de tout en ce monde, et que je vous retrouve forte, résignée et résolue à combattre pour votre cause.

Julie rougit; cet homme, qui pénétrait si bien le secret de ses sentimens, l'étonnait et lui faisait peur.

— Oui, monsieur, c'est vrai, lui dit-elle, je suis plus forte depuis que j'ai revu cet enfant, car je l'avais oublié, et vous m'avez rappelé que j'avais encore un devoir à remplir.

— Et je savais que vous l'accepteriez, ajouta Montéclain, et que vous l'accepteriez avec courage et orgueil.

— Je vous remercie, dit Julie confuse et tremblante.

— Mais croyez-moi, madame, reprit Montéclain, il n'y pas une autre femme dans le monde à qui j'eusse osé envoyer pour consolation et pour espérance l'être qui a été pour elle l'occasion de tant de douleurs. Mille autres, à votre place, innocentes comme vous, calomniées comme vous, l'eussent maudit et repoussé. Mais vous, madame, vous l'avez pris dans vos bras, vous le tenez sur vos genoux vous le pressez sur ce cœur tout saignant encore des blessures qu'il vous a values ; vous n'êtes pas seulement innocente et bonne, madame ; vous êtes grande et vous êtes sainte !

Julie frémissait sous la parole de Montéclain ; ce langage, si flatteur qu'il fût, elle croyait à sa sincérité. La voix de Montéclain ne tremblait-elle pas, l'adoration ne brillait-elle pas dans ses yeux de l'éclat humide des larmes qu'il réprimait à grand'peine ? Oh ! qu'il eût été bien moins puissant, s'il lui eût parlé de son amour ! Elle essaya de balbutier quelques paroles, mais sa voix s'éteignit dans les pleurs qui la gagnèrent doucement ; et, comme en baissant la tête pour les dérober aux regards de Montéclain, ses larmes tombèrent sur le front de l'enfant qui lui souriait, elle les essuya avec ses baisers, comme si elle eût effacé la trace d'un aveu.

Montéclain se détourna. il sentait faillir en lui la résolution qu'il avait prise de ne pas crier à Julie, du plus profond de son âme : « Madame, madame, je vous aime ! » Il y eut un court instant de silence, et Montéclain reprit enfin :

— Madame, merci à Dieu et à vous, de ce qu'un moment de calme a pu renter dans votre âme, et me permet de vous dire ce que vous n'eussiez peut-être pas pu entendre sans cela. Vous voulez fuir, madame, vous ne le devez pas.

— Je ne le dois pas, dites-vous, et que puis-je faire ici ?

— Attendre votre justification.

— Pour attendre, monsieur, il faudrait, dit Julie, avec un amer désespoir, il faudrait que j'eusse un asile où m'arrêter.

— Celui-ci peut suffire à cette journée, madame, et ce soir vous en aurez un digne de vous, ou bien je vous aurai placée sous une protection que personne ne peut refuser. Ce soir, madame, vous rentrerez triomphante et vénérée dans la maison de M. de Montaleu, ou bien vous serez sous l'égide de la loi.

— Je ne rentrerai pas dans la maison de M. de Montaleu, lui répondit amèrement Julie.

— Il vaudrait pourtant mieux qu'il en fût ainsi.

— C'est vous qui me dites cela ? vous, monsieur, après les menaces que vous lui avez faites.

— Oui, madame, c'est moi, qui vous le dis ; car de ces menaces, j'en tiendrai quelques-unes, je le jure ; mais il en est d'autres dont je voudrais que le repentir des coupables me déliât.

— Ah ! fit Julie en regardant doucement Montéclain, vous pardonneriez donc à ceux qui n'ont été que faibles ou trompés ?

— On ne vous approche pas impunément, madame, on apprend avec vous des sentimens que l'on ne connaissait pas. L'homme qui se croyait fort, parce qu'il avait été implacable, celui qui mettait sa gloire à ne laisser aucune attaque sans réponse, aucune injure sans vengeance, aucune faute sans châtiment, sait depuis quelques jours où est la véritable force, la vraie gloire et la vraie grandeur... Oui, je pardonnerai, madame, à votre exemple et à celui de Dieu, je pardonnerai à tous ceux qui, d'ici à ce soir, viendront me témoigner de leur repentir.

— D'ici à ce soir ?

— Le terme ne peut être reculé ; un crime a été commis, le sang d'un homme a été répandu, celui d'une femme aussi, peut-être ; les magistrats sont avertis, j'ai dû le faire ; ce soir, un procureur du roi viendra dans le pays porter le flambeau de la justice dans ce ténébreux dédale de crimes et d'intrigues. Malheur à ceux qui le laisseront arriver avant de s'être mis à l'abri de ses perquisitions derrière votre pardon... car alors tout sera dit. Une fois en présence du juge, je ne mentirai pour rien, ni pour personne, je mettrai au grand jour les fautes des uns et les crimes des autres, et si la loi n'en frappe que quelqu'uns, la honte du moins les atteindra tous !

— Oh ! ils se repentiront, je l'espère, dit Julie, comme si elle priait.

— Ange du ciel !... murmura tout bas Montéclain qui ne t'aimerait pas !

— Vous disiez... fit Julie, qui n'avait pas saisi ces paroles à peine articulées par Montéclain.

Il se remit de la nouvelle émotion qu'il venait d'éprouver et reprit d'une voix qu'il s'efforça de rendre calme :

— Je dis, madame, qu'il faut que vous veniez ce soir au château de Montéclain.

— Moi, s'écria Julie en tressaillant...

— Vous, madame...

— Chez vous, monsieur...

— Madame, vous y trouverez pour vous recevoir ou des amis à qui vous pourrez vous

confier, ou un magistrat qui sera prêt à vous entendre.

— Chez vous ? répéta Julie.

— Chez moi, madame, et jamais cette demeure où sont appendues à mes vieux murs les images de mes ancêtres, cette demeure où plus d'une reine de France a accepté l'hospitalité de mes aïeux, jamais cette demeure n'aura été plus honorée qu'elle ne le sera par votre présence.

Julie ne répondit pas; toute son âme tressaillait et la poussait à obéir en aveugle à cet homme dont la parole la charmait. Cependant elle s'épouvantait en pensant à ce que la calomnie avait fait de ses plus chastes et de ses plus innocentes actions; mais presque aussitôt elle s'indignait de ne plus oser avoir cette généreuse confiance qui ne lui eût pas permis d'hésiter quelques jours avant; elle tremblait aussi de faire injure à celui qui, sans la connaître, s'était dévoué à sa cause et à la cause duquel elle était désormais attachée.

Elle restait devant Montéclain, la tête basse, la rougeur au front, la poitrine haletante. Il comprit son hésitation.

— Faut-il que je vous dise plus, s'écria vivement Montéclain; faut-il que je vous jure sur mon honneur de gentilhomme?...

— Non, dit-elle en se levant soudainement, j'irai.

— Oh! que Dieu vous remercie pour moi, madame, reprit Montéclain.

— Je ne vous ferai pas l'injure de vous dire, fit Julie en l'interrompant, que je suis une pauvre femme seule au monde, que je suis un pauvre cœur éperdu et qui ne sait plus où est le bien et le mal; je ne vous dirai pas qu'il est facile de m'entraîner dans un piége, ou peut s'achever la perte de mon honneur... non, monsieur, je ne vous dirai pas cela... Je vous crois un honnête homme.

Montéclain mit un genou à terre devant elle :

— Merci, madame, merci, lui dit-il d'une voix exaltée et profonde.

Julie le regarda ainsi sans en paraître surprise ni alarmée, et continua :

— Mais je vous dirai : je suis à bout de forces, je ne supporterais plus, sans perdre la raison ou la vie, d'aussi poignantes émotions que celles que j'ai souffertes depuis quelques jours. Je ne voudrais pas recommencer la lutte que je subis à cette heure même; épargnez-moi, monsieur, et quel que soit l'accueil qui m'attende chez vous... que ce soient des amis ou un magistrat qui doivent m'y recevoir, faites que j'en puisse sortir délivrée de l'horreur de toutes ces accusations.

— Je vous le jure, madame.

— Et maintenant, monsieur, j'irai... à mon tour, je vous le jure, j'irai.

— Merci, madame, merci encore, dit Montéclain en attachant sur elle un regard éperdu; je vais vous attendre... Oh! reprit-il en se levant avec un mouvement fier et joyeux, ce n'est pas vous qui serez réhabilitée aujourd'hui, c'est moi, moi en qui vous aurez eu confiance, moi dont vous sanctifierez la demeure, moi que vous avez accepté pour défenseur, moi que vous avez élevé jusqu'à vous... Merci, madame, merci... je vous attends.

Il s'éloigna.

XXXV.

SÉPARATION.

Dans une autre partie de la vallée, deux des personnages de cette histoire sortaient en même temps, chacun de sa maison, chacun après avoir lu une lettre qui venait de lui être remise par un domestique appartenant à Montéclain : c'était Sylvie d'une part, Brias de l'autre. Tous deux se cherchaient.

Nul rendez-vous n'avait été convenu entre eux. Brias, poussé par son inquiétude, sortit au hasard. Sylvie avait fait de même. Sans savoir où elle pourrait rencontrer Brias, elle alla vers l'endroit où ils avaient coutume de se voir. Brias y était déjà.

Ils coururent l'un vers l'autre, dans un trouble pareil, agités, inquiets, et comme épouvantés de leur rencontre.

— Ah! c'est vous que je cherchais, s'écria Brias en apercevant Sylvie.

— Moi aussi je vous cherchais, repartit Mme de Champmortain d'une voix altérée. Tenez, Frédéric, lisez; voici la lettre que je viens de recevoir de M. de Montéclain, ajouta-t-elle en la lui tendant.

— Et voici celle qu'il vient de me faire remettre, reprit Brias en donnant à son tour une lettre à Mme de Champmortain.

Brias lut ce qui suit :

« Madame, c'est une étrange prétention pour un homme dont la vie a souvent mérité le blâme des honnêtes gens, de vouloir vous donner des conseils, à vous qui n'avez à rougir de rien. Cependant je le ferai. Ils n'auront pas l'autorité calme et respectable de la vertu, mais ils en auront une plus puissante peut-être, c'est celle de l'expérience. Vous êtes jeune et belle, madame, pleine de passion et de sensibilité; vous avez été méconnue, et votre fierté s'est indignée de l'abandon où on vous laissait.

» S'il est une excuse au désir de chercher une consolation ailleurs que dans une muette résignation, cette excuse, vous l'avez plus que personne. Mais laissez-moi vous le dire, madame, le malheur n'a de sincère et noble consolation que dans le devoir. Je pourrais vous dire combien j'ai vu d'existences compromises ou brisées, parce que le cœur, indigné de ses souffrances, s'est écrié : « Moi aussi, je me

vengerai ! » Mais je ne veux d'autre exemple que le vôtre. Pour avoir cédé au cri d'une colère légitime, vous avez été enveloppée dans les intrigues d'une femme perdue, qui s'est servie de l'ombre d'une faute pour vous rendre complice de ses cruautés, et vous faire aider à ses calomnies. Dominée par la peur que vous inspire cette femme que vous méprisez à tant de titres, vous avez frappé une autre femme que vous sentez innocente au fond votre âme.

» Et maintenant, qu'est-il arrivé ? c'est qu'on m'a mêlé à ces odieux mensonges, c'est qu'on m'a forcé, sous peine d'être le dernier des hommes, à montrer dans toute sa pureté l'innocence de celle qu'on a si odieusement outragée, à faire voir dans toute sa bassesse l'infamie de celle qui l'a attaquée, et nécessairement à expliquer les motifs de ceux qui ont prêté la main à ces calomnies.

» Que ferai-je, madame ? Je l'ignore. Ma conduite ne peut être dictée que par celle de mes ennemis. A toute personne qui voudra encore soutenir que Mme de Monrion est coupable, il faudra que je réponde et que je dise quel intérêt caché la fait parler tout haut contre la vérité qu'elle ne peut ignorer.

» Oh ! madame, quel rôle pénible de ne pouvoir sauver l'honneur d'une femme qu'en touchant à celui d'une autre. Vous ne me réduirez pas à cette douloureuse nécessité. Vous vous joindrez à moi pour rendre hommage à la vertu qui souffre ; c'est le plus noble courage de la vertu qui chancèle ; et vous l'aurez. Ce retour absoudrait une coupable, et sera la couronne triomphale de la lutte où vous n'avez pas succombé. Oh ! venez, madame, joignez-vous à moi ; préférez le calme douloureux d'un malheur irréprochable aux tristes joies de la vengeance. Je vous vois souffrir, et je sais ce qu'il vous faut pour vous consoler : c'est de rester digne de vous-même.

» Vous ne connaissez encore que les tourmens d'une espérance coupable, n'apprenez jamais ceux d'une faute irréparable... La rougeur pèse au front, et vous êtes trop habituée à porter la tête haute, pour que vous puissiez sans en mourir la courber sous le poids d'une faute. Osez regarder autour de vous, voyez à quel comble d'infamie est tombée la femme qui veut vous perdre, à quel comble de misère est réduite celle dont l'absence reste inexplicable... Chassez de votre âme cette soif de vengeance qui seule vous a égarée... venez, je vous attends !... Par pitié pour vous, qui méritez le respect de tous, venez tendre la main à une femme dont l'innocence recevra un vif éclat de votre témoignage et en reflètera sur vous la plus pure clarté... Nous sommes vous et moi, madame, les derniers descendans de noms, jadis puissans et encore respectés. Si Dieu ne nous a pas permis d'en accroître la célébrité, il ne permettra pas que nous en ternissions l'honneur par l'abandon de l'opprimé. Vous ne me forcerez pas, madame, à oublier les profonds sentimens d'affection et de respect que je vous porte, en me laissant seul suffire à la défense de Mme de Monrion. Demandez, soit à votre père, soit à votre mari, soit à Mme de Radeigens de vous accompagner ce soir chez moi, l'un d'eux y consentira, je l'espère, peut-être tous... Oh ! venez, madame, venez ! là est le devoir, et aussi le bonheur !

« MONTÉCLAIN. »

Pendant que Brias lisait la lettre que Montéclain avait écrite à Sylvie, celle-ci lisait la lettre qu'il avait adressée à Brias. Elle était ainsi conçue :

« Brias, il y a quelques jours, je vous ai dit : « Usez de tout l'ascendant qu'un homme d'honneur peut avoir sur la femme qu'il aime, pour arracher Mme de Champmortain aux mains de la misérable femme qui veut la perdre. » Je vous avais dit : « Ne la laissez pas courir en aveugle vers l'abîme où on veut la précipiter ; et si vous l'aimez sincèrement, préférez son salut à son amour. Sauvez-la, dût-elle vous haïr. »

» Vous m'aviez promis de faire cela, Brias, et vous avez manqué à votre parole. Surpris dans un rendez-vous par l'audace incroyable de Léona, vous vous êtes livré à elle, pieds et poings liés ; vous avez plus fait, vous lui avez livré l'honneur, l'avenir, la vie d'une femme qui n'a commis d'autre faute que de n'avoir pas été assez forte contre l'abandon de son mari.

» Et maintenant, où en êtes-vous, Brias ? Léona n'a-t-elle pas assez cruellement profité de votre faiblesse ? Elle vous a attaché, vous, un homme d'esprit, de cœur et de sens, elle vous a attaché comme un esclave à l'accomplissement de ses odieux desseins. Ce joug que vous n'avez pas su repousser avec horreur, ce n'est pas sur vous qu'il pèse le plus détestablement ; c'est sur l'infortunée Sylvie. Un duel heureux ou malheureux vous débarrassera de la position terrible où vous êtes tous les deux : mais elle, qui la sauvera, si jamais Champmortain apprend vos rendez-vous secrets ? — et il les apprendra ; — de qui ? me direz-vous ? — eh bien ! Brias, de moi.

» Vous aviez promis une réparation à Mme de Monrion, et vous, ainsi que Champmortain, vous avez gardé le silence devant les stupides atrocités inventées par Léona, répétées par Hector, et commentées par M. de Montalen. Était-ce conviction de votre part ? Non, c'était terreur. Vous avez reconnu dans ces mensonges si bassement étudiés, si audacieusement articulés, l'œuvre de Léona, et chacun de vous, tremblant dans ses fautes, a laissé dire et a laissé faire, sans une protestation, sans un murmure. Ce n'est pas ce que vous avez accepté contre moi qui m'indigne, c'est d'avoir vu souffrir une

femme, sans une émotion de pitié, sans un transport de fière indignation.

» Brias, Brias, quels étaient nos pères et que sommes-nous ? J'accorde à votre philosophie libérale qu'ils eussent tous les vices brutaux de la puissance impunie ; ils se faisaient justice par l'épée ou le poignard, ils violentaient les faibles, ils avaient enfin tous les vices des forts ; mais ils ignoraient la peur qui accepte le mensonge comme vérité ; ils préféraient se coiffer hautement de leurs crimes, que de saluer humblement la perfidie basse et lâche.

» O Brias, que doit penser de notre gentilhommerie cette jeune et belle femme, si outrageusement insultée, si froidement abandonnée. Elle, un enfant de la bourgeoisie dont vous riez tant, elle ne rit pas, elle pleure, et chacune de ses larmes tombée sur votre écusson y creusera une tache ineffaçable. Eh bien ! moi, Brias, je ne veux pas du rôle que vous acceptez si gaîment. Justice sera rendue à tous : tant pis pour ceux qu'elle atteindra. Je raconterai tout, je dirai tout. Et pour que ce ne soit pas une vaine parole qu'on nie par dessus l'épaule, j'en ferai un acte d'accusation judiciaire ; les faits, les noms, les intentions, je révèlerai tout.

» J'ai fait ma cause de la cause de Mme de Monrion. Elle triomphera, je vous le promets. Ne froncez pas le sourcil en me lisant, Brias, ne cherchez pas de l'œil votre épée. Je ne me battrai pas. On attaque par le mensonge, je répondrai par la vérité. Je parlerai. à moins qu'on ne m'assassine comme on a fait du colonel Thomas Rien.

» Et maintenant, Brias, au nom de cet honneur qui devrait être le fleuron impérissable de nos couronnes brisées, voulez-vous éviter tout scandale, voulez-vous vous sauver, ou plutôt voulez-vous sauver Sylvie ? venez ce soir chez moi, à huit heures, tout s'y finira je vous le jure, tout s'y arrangera. Pardonnez-moi, Brias, si dans cette lettre quelques expressions blessantes me sont échappées, elles ne conviennent pas à un homme décidé à n'en pas rendre raison, mais je n'ai pas le temps d'être calme, le danger vous menace encore plus que moi. A neuf heures, c'est un juge d'instruction qui viendra démêler les fils de cette trame de perfidies déjà tachée de sang. Brias, point de vanité, je n'en mets point avec vous, moi ; je ne veux pas faire l'homme juste, et me poser en don Quichotte irréprochable ; j'aime Mme de Monrion, je l'aime comme je n'ai jamais aimé ; cette femme a rajeuni en moi la vie, l'espérance, la foi, je suis fort de sa vertu, comme si elle m'appartenait, mais j'ai aussi le cœur plein de son indulgence : je voudrais vous sauver tous, venez m'y aider. Je vous en prie, je vous tends la main : essayez une fois dans votre vie de ce bonheur que donne la pensée d'un devoir sacré, noblement accompli... A ce soir, Brias ; je compte sur vous. Il y a deux mots auxquels vous n'avez jamais résisté : honneur et amitié. Venez. Jusque-là évitez Champmartain. A ce soir.

» MONTÉCLAIN. »

Quand Sylvie et Brias eurent lu, elle, la lettre adressée à Frédéric, lui, la lettre écrite à Sylvie, ils se regardèrent l'un l'autre.

— Eh bien ! lui dit Sylvie, pâle et tremblante, irez-vous ?

— Je ferai ce que vous voudrez, Sylvie ; à l'heure où nous sommes arrivés, je n'ai plus que le droit de vous obéir. Ordonnez-moi d'imposer silence à Montéclain, et, à moins qu'il ne soit enveloppé d'une cuirasse de stoïcisme impénétrable à toute injure, je le forcerai à se taire...

— Un scandale, un duel, encore du sang, n'est-ce pas ? dit Sylvie en essuyant quelques larmes. Non... non... ajouta-t-elle d'une voix entrecoupée... c'est bien assez.

— Voulez-vous, reprit Brias, que je fasse taire tout orgueil et que je cède devant ses menaces ? Je le ferai.

— Frédéric, reprit Sylvie tristement, vous pourriez céder à ses prières ; car il vous supplie autant qu'il vous menace... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit : vous irez chez Montéclain, je vous en supplie ; j'irai aussi...

— Comme il vous plaira, dit Brias, pendant que Sylvie étouffait ses sanglots.

Sylvie resta un moment silencieuse ; ses larmes la suffoquaient. On sentait qu'elle n'avait pas tout dit, et que son courage hésitait devant ce qui lui restait à dire. Cependant, elle reprit d'une voix étouffée :

— C'est assez pour notre salut, du moins je l'espère ; mais ce n'est pas assez pour mon repos, pour mon honneur, pour mon avenir...

— Qu'exigez-vous, madame ? que voulez-vous ? repartit Brias.

— Monsieur de Brias, lui dit-elle en sanglottant, il faut partir, il faut quitter ce pays.

L'une des comédies les plus détestables de la vanité, c'est de prétendre faire accepter comme un sacrifice ce qui est une nécessité et quelquefois un désir.

— Moi partir ! s'écria Brias ; vous quitter ! oh ! Sylvie ! Sylvie ! que me demandez-vous ?

— Frédéric, lui répondit-elle avec effort, dois-je donc être seule à avoir du courage ? N'aurez-vous pas pitié de moi ?

— Mais que deviendrai-je loin de vous ? lui dit Brias.

— Vous m'aurez bientôt oubliée, monsieur, fit Sylvie avec de nouvelles larmes ; le monde, les affaires, vos propres embarras, viendront à votre aide pour arracher de votre cœur le souvenir d'une femme que vous avez aimée, comme tant d'autres...

— Que dites-vous, Sylvie ?

— Et moi, reprit-elle avec désespoir, je vais rester seule en présence de mon mari, dont les soupçons sont éveillés; de ma mère, toute prête à s'armer de ma faute pour étendre sur moi la tyrannie qu'elle exerce sur mon père; je serai seule, Frédéric, avec votre souvenir, avec mon amour, avec mes regrets, mes remords... et cependant je n'hésite pas... Ne pouvant vous fuir, je vous demande de me quitter... Vous le ferez, n'est-ce pas? ajouta-t-elle en lui prenant les mains, et en le suppliant... Vous aurez du courage, vous ne me rendrez pas cette séparation trop difficile...

O vanité, stupide et vil sentiment! Brias ne put se décider à obéir à la malheureuse Sylvie, sans se poser en victime...

— Vous le voulez, reprit-il d'un ton qu'il saccada de son mieux... eh bien! je partirai... sans avoir obtenu un seul gage de cet amour que vous disiez avoir pour moi, sans que celui qui me brûle vous ait touchée un moment...

— Ah! Frédéric, Frédéric, dit Sylvie en se reculant avec effroi... Frédéric, taisez-vous... Hélas! lorsque je vous ai pardonné d'avoir cherché la fortune au mépris de mon amour, vous m'avez dit que vous ne me demanderiez jamais rien dont je puisse avoir à rougir... Ah! ce serait affreux d'abuser de ma douleur... vous ne le ferez pas.

L'homme à prétentions conquérantes est une bête sauvage et aveugle; Brias saisit les deux mains de Mme de Champmortain...

— Oh! Sylvie, lui dit-il, dans cet avenir isolé où nous allons vivre tous les deux, ne voulez-vous pas emporter le souvenir d'une heure de bonheur... ne voulez-vous pas que nos pensées s'y rencontrent et s'y confondent... Quoi, tant d'amour aura été stérile, rien n'en restera entre nous... Sylvie, ce soir, cette nuit...

— Ah! s'écria Mme de Champmortain avec autant de désespoir que d'indignation, il n'y a donc rien dans le cœur des hommes qu'une pensée, qu'un désir, qu'une volonté! le déshonneur d'une femme est donc le seul triomphe qui les satisfasse; non, monsieur, non... jamais... n'allez pas chez M. de Montéclain, laissez-le me perdre si vous voulez; mais laissez-moi, monsieur, laissez-moi...

— Oh! dit Brias, pardonnez à l'exaltation d'un amour désespéré...

— Non, repartit-elle avec une triste colère, vous n'avez ni pitié ni générosité; vous me laissez tout le fardeau du malheur... vous ne m'excitez pas à faire mon devoir... vous ne voulez pas que je reste innocente; il vous faut ma perte. Non, vous ne m'aimez pas.

— Eh bien! reprit Brias, je partirai, je quitterai le pays, je ne vous reverrai jamais...

— Ah! mon Dieu! fit Sylvie à ce mot terrible: Jamais!

— Demain, continua Brias, je serai loin de vous...

— Il le faut... Je le veux, dit Sylvie en sanglottant. Allez; mais... pensez quelquefois, Frédéric... qu'il y a ici une femme qui souffre, qui vous aime et qui vous suivra de ses vœux et de son amour. Et maintenant, adieu...

Brias prit la main de Sylvie; elle tremblait et brûlait; il la baisa avec ardeur et s'éloigna, après avoir dit d'une voix étouffée:

— Adieu donc, madame...

Il avait à peine fait quelques pas que Sylvie pressa de ses lèvres la place où les lèvres de Brias avaient touché sa main; puis elle s'appuya sur un arbre et se mit à pleurer. Les femmes seules ont du courage. Sylvie venait de se briser le cœur sans hésiter, car elle aimait Brias et croyait à son amour, tandis que lui qui ne l'aimait pas, lui avait laissé tout l'effort de cette séparation.

Quand la douleur eut épuisé ses larmes, Sylvie retourna chez elle; le rôle qu'elle devait jouer toute sa vie allait commencer, elle l'avait accepté avec courage. Elle s'attendait aux questions curieuses de sa mère, aux remontrances de M. de Rudesgens, aux soupçons jaloux de M. de Champmortain, et elle était résolue à se renfermer dans le droit de son innocence et de sa douleur, celui de se taire et d'attendre.

Mais lorsqu'elle rentra, on lui apprit que sa mère venait de sortir à l'instant même pour se rendre chez M. de Montaleu. Champmortain était également absent. A son retour de chez Mme de Monrion, une lettre de M. de Montéclain lui avait été remise, et il était tout aussitôt reparti. Quant à M. de Rudesgens, il avait également reçu une lettre de Montéclain et s'était enfermé chez lui.

« Oh! se dit Sylvie, celui-là, qui ne m'aime pas, m'aurait-il assez protégée pour m'épargner tous les tourmens que j'ai si bien mérités. O mon Dieu, si c'est vrai, ajouta-t-elle en se mettant en prières, faites qu'il soit heureux, car c'est un noble cœur. Oh! lui, ne m'eût pas quittée sans un mot pour m'encourager, sans une larme pour me plaindre.»

La pensée de Sylvie était-elle juste? Qu'on en juge.

XXXVI.

RUPTURE.

Après sa visite chez Mme de Rudesgens, Léona était rentrée chez elle; sa fidèle Dorothée l'attendait en surveillant Léda.

— Eh bien! lui dit la chambrière.

— Eh bien, repartit Mme Amab. je triomphe. Julie, chassée de chez M. de Montaleu, n'a trouvé d'autre asile que la misérable ferme de Bricord.

— Et Mme de Rudesgens?

— Mme de Rudesgens est toute prête à dire que depuis longtemps elle soupçonne les intri-

gues de Montéclain et de Mme de Monrion, et sa fille le jurera comme elle.

— Quoi! dit la chambrière, Mme de Champmortain aussi...

— Son honorable mère m'en répond: car, je te l'avoue je ne me suis pas senti le courage de menacer cette pauvre petite; elle me fait pitié, Dorothée, et si ce n'était Champmortain qui mérite si bien d'être puni pour la suprême sottise de sa confiance, je ne sais si je ne l'aurais pas arrachée moi-même aux séductions de Brias, ou plutôt à sa propre passion; car Brias ne l'aime pas.

— Ainsi donc, dit Dorothée, tout va bien des deux côtés, et notre élève, M. Hector, a fait merveille, à ce qu'il paraît.

— Je ne connais encore que le résultat, mais je suis curieuse d'apprendre les détails.

— Je m'étonne qu'il ait réussi; car, entre nous, madame, il est si lourd, si bête...

Léona hocha la tête.

— Lourd... oui, reprit-elle, bête... oh! non. Car si cet homme avait une heure de réflexion avant chaque parole qu'il doit dire, il nous battrait tous, en astuce, en audace et en mensonge; de même qu'il n'est personne qui pût lui résister, si on lui laissait le temps de se servir de sa force de taureau. Aussi a-t-il dû être admirable dans cette circonstance où j'avais tout prévu et tout raisonné pour lui. Ce serait un homme bien dangereux qu'un pareil complice, s'il méditait jamais une accusation. Mais il n'en aura pas le temps, je l'espère.

— Que voulez-vous donc en faire?

— Je ne sais...

— Et de cette malheureuse?...

— De Léda?

— Oui, madame.

— Voici le jour qui baisse, tu vas lui faire traverser le parc, vous sortirez ensemble par la petite porte; tu la conduiras à quelque distance dans la forêt, et puis tu la laisseras.

— Seule, à l'approche de la nuit?

— Oui.

— Mais que deviendra-t-elle?

— Il y a un Dieu pour les fous comme pour les ivrognes, dit Léona en se détournant.

— Il y en a un pour tout le monde, fit Léda avec ce sourire immobile de la folie, bien plus affreux à voir que la plus funeste expression de la colère et de la douleur.

Cette parole prononcée d'une voix douce et calme fit trembler Léona. Elle arrêta ses regards sur Léda.

— Les Orientaux, murmura-t-elle, respectent les fous et cherchent l'inspiration divine dans leur divagation. Ils ont peut-être raison.

Léona réfléchit un moment.

— Allons, dit-elle à Dorothée, hâtons-nous. Je vais t'accompagner jusqu'au pavillon du parc; il est étrange que je n'aie pas vu encore Champmortain... Lui aussi peut me dire ce qui s'est passé chez M. de Montaleu.

Quelques instans après, les trois femmes sortirent du château par un escalier dérobé aboutissant à une allée couverte. Léona et sa chambrière conduisirent Léda jusqu'à la porte du parc.

Au moment où Léona l'ouvrait, Champmortain parut sur le seuil.

— Ah! fit-il en apercevant Léda, la malheureuse était ici.

— Vous voyez, dit Léona.

— Et où la faites-vous conduire?

— Chez son mari.

— Pour quelle nouvelle infamie? reprit sèchement Champmortain.

Léona se retourna comme une lionne blessée, et remarqua seulement alors la colère et le trouble qui agitaient le comte.

— Emmène cette femme, dit-elle à Dorothée, et reviens en toute hâte... J'aurai besoin de toi.

Léda et Dorothée sortirent du parc, et Léona resta avec Champmortain.

— Vous plairait-il, reprit celui-ci, de venir dans le pavillon?

— Pourquoi faire? demanda Léona d'une voix calme...

— J'ai à vous parler de choses graves...

— Si vous avez à me dire des injures comme vous venez de le faire, c'est inutile. J'ai, de mes bons souvenirs, plus de soin que vous ne pensez; ce pavillon me rappelle le temps où vous vous disiez heureux d'un de mes regards, fier de la moindre faveur; je ne veux pas le rendre témoin de vos violences... Nous sommes bien ici...

— On peut nous entendre.

— Vous avez donc l'intention de crier, reprit tranquillement Mme Amab.

— Léona! dit Champmortain.

— Dans ce pavillon, je m'appelais Léona, repartit celle-ci sans s'émouvoir, mais en plein air je m'appelle Mme Amab.

— Eh bien! madame, reprit Champmortain, qui frémissait d'indignation, je viens vous avertir que vos indignités ont porté leurs fruits; ce soir, un magistrat arrive dans ce pays, ce soir, tous ceux qui ont eu le malheur d'être de vos amis seront punis d'avoir été assez faibles pour...

— Pour quoi? dit Léona railleusement.

— Madame, continua Champmortain, à peine entrée dans ma maison, vous y avez semé le scandale et le désordre!

— En vérité!

— Vous avez inventé cette abominable histoire au sujet de Mme de Monrion.

— Si vous n'y croyiez pas, il ne fallait pas laisser Mme de Champmortain chasser de chez elle cette innocente. D'ailleurs, n'avez-

vous pas été lui faire une splendide réparation?

— C'était mon devoir, madame, mais nous avons trouvé là M. Hector de Montaleu, qui, inspiré par vous, a voulu rejeter sur un autre la responsabilité des crimes qui naissent autour de vous.

— Ah! fit Léona avec une légère inquiétude, il a tenté de se défendre, et il y a mal réussi, sans doute?

— Il a menti avec une audace si insolente!...

— Que vous n'avez pas osé le lui dire en face, repartit Léona avec une ironie méprisante, et que vous venez me le dire, à moi, à une femme; mais il n'y a pas plus loin de chez vous chez M. Hector de Montaleu que de chez vous ici.

— Léona, ou madame, il ne s'agit pas ici d'Hector de Montaleu, mais de vous.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous ne me comprenez pas? dit Champmortain en baissant la voix. Mais savez-vous ce que vient de m'écrire Montéclain?

— Allez donc! fit Léona railleusement, avouez-le, dites la vérité, ce n'est pas vous qui parlez en ce moment, c'est Montéclain... Et que vous dit-il?

— Que dès ce soir un magistrat sera dans sa maison, qu'il commencera l'enquête relative à l'assassinat du colonel...

— Et que vous importe?...

— Ce qui m'importe, madame, c'est que cette affaire est désormais invariablement liée à celle de Mme de Monrion, c'est que l'assassinat du colonel a eu pour but de lui soustraire la lettre dont il était porteur, et qui justifiait Mme de Monrion d'une imputation que vous avez eu l'art de faire sortir, pour la première fois, de la bouche de Mme de Champmortain. C'est que moi, madame, et ma femme, nous allons être mêlés à toutes vos sales intrigues... c'est que vous êtes venue chez moi menacer ma belle-mère, menacer Sylvie... C'est que, enfin, Montéclain, pour faire comprendre à ce magistrat le silence que j'ai gardé, ne craindra pas de dire que j'ai voulu ménager une femme avec laquelle... Ah! tenez, madame, ce sera un hideux scandale.

— Mieux que cela, monsieur de Champmortain, reprit Léona dédaigneusement, car le scandale existe, mais le châtiment va venir. Montéclain dira tout, et je vous en préviens, il y a dans cette maison un homme qui ne vous pardonnera pas d'avoir séduit sa femme.

— En vérité? repartit Champmortain, le contraire serait mieux dit, car d'ordinaire le séducteur n'est pas celui qu'on mène en esclave.

— Le crime sera le même aux yeux de mon mari, monsieur le comte, et je crois que vous avez peur.

— Peur! dit Champmortain avec dédain. Je pense avoir prouvé que mon courage peut suffire à un duel.

— Vous voulez dire à deux, repartit amèrement Léona.

— A deux?

— Sans doute, car après avoir rendu compte de son honneur au mari de la femme qui vous a séduit, n'est-ce pas ainsi que vous l'entendez?... il faudra demander compte du vôtre à l'amant qui a séduit votre femme...

— En vérité! fit amèrement Champmortain.

— Si le menaçant Montéclain s'amuse à révéler les motifs qui vous ont fait taire, il aura soin de dire aussi sans doute ceux qui ont fait taire Mme de Champmortain et Brias...

— Et quels sont ces motifs?

— Mais la crainte de voir divulguer par la femme aux sales intrigues leurs honnêtes intrigues et leurs innocens rendez-vous.

— Sottise! repartit Champmortain en haussant les épaules.

— Mot de mari que vous avez dit avec la conviction de vos pareils.

— Calomnie nouvelle que vous dites avec l'assurance de vos semblables.

— La calomnie, reprit Léona insolemment, est une arme que tout le monde ne mérite pas qu'on emploie; la vérité suffit avec Mme de Champmortain.

— Votre rage vous égare...

— Et votre terreur vous rend aveugle; mais moi je ne le suis pas encore, et comme j'ai vu...

— Vous?

— Vu, de mes propres yeux vu, les rendez-vous où Mme de Champmortain et Brias se disaient...

— Mensonge! s'écria Champmortain.

— Je l'ai vu, monsieur, fit Léona pâle enfin de la colère qu'elle dominait depuis bien longtemps.

— Infâmes mensonges! madame; j'étais prévenu de tout ce que vous pourriez me dire à cet égard. Je m'y attendais... Sylvie devait être sacrifiée comme Mme de Monrion l'a été... Mais je respecte celle qui porte mon nom, madame, et il ne vous est pas permis d'atteindre jusqu'à elle.

— Quoi! reprit Léona l'œil en feu, les lèvres tremblantes, vous osez dire...

— Je dis, reprit Champmortain, que vous mentez comme vous avez toujours menti.

— Oh! fit Léona, la vérité, où donc est la vérité?

— Elle ne peut être dans votre bouche.

— Mais j'ai vu...

— Vous mentez.

— Mais pourquoi donc alors m'a-t-elle reçue, cette femme si pure?

— Parce que je l'ai voulu.

— Mais pourquoi est-elle revenue sur cette

insolente invitation où mon nom avait été oublié par elle ?

— Je n'ai pas vu cette invitation.

— Je l'ai reçue devant vous.

— Vous ne me l'avez pas montrée...

— Je vous la montrerai...

— Je la croirai fausse. Ah! madame, il est temps de remettre chacun à sa place, dit Champmortain. Vous avez pu toucher à ma fortune et à ma considération personnelle; vous ne toucherez pas à l'honneur de mon nom.

— Mais qu'êtes-vous donc venu faire ici ?

— Vous demander si vous voulez reconnaître que vous avez faussement accusé M.me de Monrion; et, comme les apparences ont pu vous tromper, votre excuse sera facile.

— Après, dit Léona d'une voix brève.

— En ce cas, reprit Champmortain, Montéclain fera tout pour vous sauver.

— Lui, reprit Léona frémissante.

— Un moment de repentir, et il vous pardonnera.

— Il me pardonnerait! répéta Léona.

— Oui, il fera tout pour épargner une honte au nom de M. Amab, continua Champmortain, si un moment de repentir...

— De repentir... reprit Léona dont la voix étranglée disait toute la fureur qui l'agitait. Oh! oui, ajouta-t-elle avec l'énergique et superbe rébellion des démons, je me repens d'être descendue jusqu'à vous, monsieur; vous le plus infâme de mes ennemis, car ils sont fidèles à leur haine, et vous discutez votre amour... Oui, je me repens d'avoir cru à votre courage, à votre probité; mari trompeur, mari trompé, qui venez insulter la femme qui s'est déshonorée pour vous, et qui glorifiez celle qui vous déshonore. Oui, je me repens d'être la maîtresse d'un lâche. Et maintenant, monsieur, sortez... Les magistrats vont venir; ils connaissent aussi bien de l'adultère et des faux en écriture publique que de l'assassinat et de la calomnie... Ah! M. de Montéclain vous menace du scandale, et vous obéissez à qui vous traite comme vous le méritez... Je vous promets de vous faire la part plus large que vous ne pensez... Je vous félicité, monsieur de Champmortain, vous avez une honorable famille, et votre vertueuse épouse tient de sa vertueuse mère d'assez vertueux exemples pour que vous soyez tranquille sur son compte. Sortez, monsieur...

— Léona, dit Champmortain; je vous ai avertie, je le devais; je vais porter votre réponse à Montéclain.

— Annoncez-lui, reprit fièrement Léona, que je lui apporterai, moi, celle qu'il convient à une femme comme moi de faire à un homme comme lui... Sortez.

— Parlez moins haut, madame, fit Champmortain, je n'ai pas l'habitude d'obéir à de pareils ordres.

— Prenez garde! j'ai un mari moins patient que vous ne l'êtes, et je suis femme à lui dire la vérité, ne fût-ce que pour voir votre terreur en face de lui.

— Si jamais il l'apprend, repartit Champmortain, il me trouvera à ses ordres.

— Ce sera peut-être plus tôt que vous ne le pensez...

— Adieu, dit Champmortain.

— Au revoir, répondit Léona. Devant les magistrats, les accusés se défendent, et les accusateurs se taisent quelquefois... Au revoir.

Champmortain s'éloigna. Léona, qu'avait soutenue sa colère, resta anéantie après son départ.

Pour la première fois de sa vie, elle venait de voir se révolter contre elle l'un de ceux qu'elle croyait tenir dans sa puissance; et quel était celui-là? un homme sans valeur aux yeux de Léona, médiocre d'esprit, de cœur, de tout. Que Montéclain la bravât, elle le comprenait; c'était un caractère trempé à feu et à glace; que Brias essayât de lui résister, il avait l'art des arguties et des retraites diplomatiques; mais Champmortain, un homme à idées étroites et communes; elle n'y comprenait rien.

Voilà en quoi Léona manquait de la profonde science de l'esprit humain. En effet, lorsqu'à force d'adresse, de calme, de caresses ou de sarcasmes, elle parvenait à attirer, sur le terrain qu'elle avait choisi, l'adversaire qu'elle avait à combattre, il fallait que celui-ci fût d'une habileté bien rare pour que Léona ne parvînt pas à la vaincre; mais soit instinct de sa faiblesse, soit privilége de sa médiocrité, Champmortain était resté invinciblement accroché à l'idée avec laquelle il était venu.

Pour lui, Léona était le mensonge incarné, la méchanceté vivante: fort de cette idée, il ne s'en était pas écarté d'un pas; il n'avait pas discuté un moment la possibilité de la faute de Sylvie; il avait simplement répondu à Léona: « vous mentez »; il eût fait la même réponse à des preuves resplendissantes; il était tellement convaincu que tout ce qui venait de Léona était faux, qu'il eût nié le soleil si elle le lui avait montré. Il en arriva que Léona, si redoutable pour les plus habiles, lorsqu'elle accusait par le mensonge, se trouva sans force contre un sot, lorsqu'elle avait pour elle la vérité.

Est-ce donc que la main qui sait manier le poignard ne peut pas tenir une épée?

Tout à coup elle sembla s'éveiller de la torpeur où elle était tombée, et s'adressant à Dorothée, qui venait de rentrer, elle lui dit:

— Ma voiture...

— Madame sort...

— Oui.

— Il faut que madame prenne garde... Je ne sais si je me trompe, mais il m'a semblé qu'on nous espionnait dans le bois pendant que j'y conduisais la pauvre folle.

XXXVIII.

LA FOLLE.

Le soir était venu. Julie, demeurée à la ferme, voyait s'approcher avec anxiété l'heure de tenir la promesse qu'elle avait faite à Montéclain. Nous avons si souvent dit quelles incertitudes agitaient l'âme de Mme de Monrion, que nous hésitons à expliquer le trouble qu'elle éprouvait. En effet, lorsqu'elle rencontrait Montéclain, c'était toujours la même confiance dans ses paroles, c'était un entraînement irrésistible qui la faisait croire à ses conseils, obéir à ses prières. Tant qu'il était présent, elle semblait sentir, penser, vivre par lui et en lui; mais dès qu'il s'était éloigné, les doutes de Julie la reprenaient, et cette fois ils avaient été éveillés en elle par un incident insignifiant en apparence, dont cependant il est nécessaire que nos lecteurs soient informés.

Comme nous l'avons dit, Julie, décidée à quitter ce pays, avait envoyé chercher sa voiture chez M. de Montaleu. On y avait joint quelques objets nécessaires à son voyage, et plus particulièrement tous les papiers qui lui appartenaient. Parmi ceux-là, Julie retrouva la lettre que le matin même elle écrivait à son frère, et qui avait été interrompue par l'arrivée de MM. de Rudesgens, de Champmortain et de Brias; Julie la relut et la cacha dans son sein, le plus près de son cœur.

Cette confidence de ses sentiments secrets en la mettant en présence d'elle-même, lui rendit ses terreurs au sujet de Montéclain. Plus dominée que jamais par le charme impérieux que cet homme exerçait sur elle, elle fut encore plus épouvantée de cet empire. Ainsi ce n'était déjà plus, comme au commencement de cette journée, un homme deux fois rencontré par hasard, et qui, à chaque rencontre, avait pénétré plus avant dans la confiance et dans l'amour de Julie. Ce n'était plus celui dont elle avait d'abord agréé le respect, puis la protection, celui avec qui elle avait fait alliance contre la calomnie qui les frappait à la fois, celui à qui elle avait permis de lui choisir un asile dans une chaumière, c'était l'homme qui l'appelait maintenant dans sa maison, qui la lui ouvrait comme le seul refuge où elle pût abriter sa douleur et son innocence, et auquel elle avait promis d'accepter cette dangereuse hospitalité.

Toute l'âme de Julie, tout ce qu'il y avait en elle de généreux, de confiant, lui criait : « Va, n'hésite pas, va, » mais presqu'aussitôt le souvenir de l'illusion qui l'avait elle-même trompée autrefois ; la récente, mais terrible expérience qu'elle venait de faire des perfidies du monde lui criait d'une autre côté : « Prends garde, c'est peut-être encore un piége ; prends garde ! »

Toute autre, à la place de Julie, eût probablement écouté les conseils de cette prudence; mais elle avait si peur d'être ingrate envers Montéclain, qu'elle avait laissé venir la nuit au milieu de ses douloureuses indécisions, lorsque tout à coup on vint lui annoncer l'arrivée de Bricord et d'Aly-Muley.

La nourrice de Saint-Faron et l'enfant de Léda étaient avec Julie dans la chambre où elle s'était retirée. Elle craignit que le fermier n'apprît la présence de cet enfant dans sa demeure, et elle se hâta de descendre dans la salle basse où Bricord s'était arrêté avec le spahi.

Tous les domestiques de la ferme etaient assemblés et regardaient curieusement leur maître, dont le visage pâle n'exprimait plus que le courage calme de la résignation. Aly-Muley et Bricord se découvrirent quand parut Mme de Monrion ; tous les domestiques firent de même. C'était un spectacle touchant que celui de cette jeune et belle femme au milieu de ces grossières figures, en présence de ces deux rudes soldats, honorée et respectée dans cette humble chaumière, après avoir été abandonnée par le riche, le noble et le puissant.

La présence d'Aly-Muley et de Bricord rendit toute la confiance à Julie ; c'est qu'elle avait un juste instinct du bien qui lui montrait la valeur de chacun, indépendamment du vêtement riche ou grossier qui le couvrait. Ce n'était là ni un marquis comme M. de Rudesgens, ni un pair de France comme M. de Montaleu, qui venait lui tendre la main ; c'étaient deux paysans, deux noble cœurs, deux honnêtes gens ; et Julie se sentit confiante et forte.

— Madame, lui dit Aly-Muley d'un ton grave et presqu'assuré, nous sommes venus vous chercher pour vous conduire au château de M. de Montéclain.

— Vous m'y accompagnerez, n'est-ce pas ? dit Julie ; et vous aussi, monsieur Bricord ?

— Nous vous y accompagnerons, madame, répondit le fermier. Mais, allez, allez, vous pouvez y entrer sans crainte, fussiez-vous toute seule. Il y a en vous quelque chose qui vous protége mieux que ne pourrait le faire la présence de pauvres gens comme nous ; il y a que vous êtes bonne, madame ; il y a que vous avez pitié du coupable et du malheureux ; il y a, ajouta Bricord avec des larmes dans la voix, que je sais tout, madame ; que je sais que vous n'avez pas voulu dire un mot pour vous défendre... que je sais que vous n'avez eu peur que pour une autre... Il y a que je voudrais pouvoir vous dire tout ce que j'éprouve dans le cœur, tout ce que vous méritez... Mais ajouta-t-il en essuyant ses larmes qui roulaient sur son visage, je ne puis pas... je ne sais pas... Allez, madame, allez ; on vous le dira là-bas, et vous serez contente, bien sûr, vous serez contente.

— Assez comme ça, dit Muley en criant avec effort pour cacher l'émotion qui l'avait gagné : nous n'en avons pas si long à dire à madame ; elle entendra ce qu'elle doit enten-

dre; elle verra ce qu'elle doit voir; ça sera bien suffit. Quant à ce que nous sentons pour elle, ça ne peut pas l'intéresser beaucoup, parce que nous ne sommes rien, nous autres.

— Oh! mes amis! mes amis! s'écria Mme de Monrion en leur tendant les mains à l'un et à l'autre.

Elle s'arrêta pendant que ces deux hommes pressaient dans leurs mains calleuses les frêles et blanches mains de cette douce enfant. Puis elle reprit :

— Oui, vous êtes mes amis, n'est-ce pas!

— Oh! dit tout bas Bricord en balbutiant, Dieu vous récompensera, vous serez heureuse; oui, oui, ajouta-t-il plus bas encore, consentez à être marquise de Montéclain, et vous verrez, vous verrez; vous serez heureuse.

Julie baissa les yeux pour cacher à la fois sa joie et sa confusion. Bricord venait de donner un nom à l'espérance qui l'agitait depuis quelques heures. Pendant ce temps, Aly-Muley se remettait de son mieux de l'émotion qui l'avait gagné, et murmurait entre ses dents :

— Le diable m'emporte, je crois que je vais devenir dévot. Allons, ajouta-t-il, madame, il est temps de partir, on vous attend.

Mme de Monrion monta dans sa voiture, accompagnée des bénédictions et des vœux de ceux qui avaient été témoins de cette scène. Elle prit la route du château de Montéclain. Bricord et Aly-Muley suivaient la voiture à cheval.

Ils étaient à peine à un quart de lieue de la ferme, que Bricord s'arrête tout à coup, pousse un cri étouffé, et s'élance rapidement vers un sentier qui coupait la route où il se trouvait. Le mouvement de Bricord fut si rapide, qu'Aly-Muley, plongé dans ses réflexions, ne s'aperçut de la disparition du fermier que lorsqu'il ne put plus voir de quel côté il avait dirigé sa course. Il supposa que Bricord était retourné à la ferme pour y donner quelques ordres, et il continua à suivre le sentier, persuadé que le fermier allait bientôt le rejoindre.

Aly-Muley se trompait. Ce n'étaient point quelques ordres oubliés qui avaient détourné Bricord de la mission qu'il avait acceptée d'accompagner Mme de Monrion.

Au bout du sentier dans lequel il venait de se précipiter, il avait cru apercevoir une ombre blanche et errante. Malgré l'éloignement, malgré le crépuscule qui enveloppait déjà toute la forêt d'une demi-obscurité, il lui avait semblé reconnaître Léda.

Il y a dans la passion une vision surnaturelle qui fait que l'on reconnaît la femme qu'on aime ou celle qu'on hait, à des signes insaisissables; on ne la voit pas, mais on se dit : c'est elle.

Et Bricord ne s'était pas trompé; c'était bien Léda.

Arrivé à quelques pas de sa femme, le fermier sauta vivement à bas de son cheval, et courut vers elle pour prévenir sa fuite, car il supposait qu'à son aspect, elle chercherait à s'échapper. Mais Léda le regarda s'approcher tranquillement, l'examina avec attention, et tandis que Bricord cherchait par quelle parole il pourrait aborder celle qui l'avait si cruellement offensé, celle qu'il aimait toujours, et qui avait tant souffert, Léda lui dit d'une voix douce et mélancolique :

— Ami, pourriez-vous me dire où est la demeure du fermier Bricord?

— La demeure du fermier Bricord? répéta celui-ci que cette question glaça d'effroi. Vous me demandez à moi la demeure du fermier Bricord?

Il regarda Léda plus attentivement. Elle était calme, ses lèvres souriaient, ses yeux rayonnaient de joie. Bricord trembla et eut peur.

— Oui, reprit Léda d'un ton confidentiel et mystérieux. Je veux savoir où il demeure; il faut que j'aille le voir cette nuit, il faut que j'aille le consoler. Je suis morte, voyez-vous, et il m'aimait tant, qu'il doit être bien chagrin.

— Léda! s'écria Bricord, Léda, Léda, ne me reconnais-tu pas, ne m'entends-tu pas? Tu n'es pas morte, puisque tu me parles.

Léda se mit à sourire et reprit doucement :

— Je sais bien que je suis morte, moi... il m'a tuée, l'autre, le lâche, il m'a tuée; mais, voyez-vous, Dieu a permis que je me relevasse de ma tombe pour expier ma faute, et venir consoler celui à qui j'ai fait tant de mal; conduisez-moi chez lui, je vous en prie : il est bon, lui, il est généreux, il vous remerciera. Je lui dirai que vous avez eu pitié d'une pauvre ombre égarée; venez, je vous en prie.

Bricord, éperdu, pleurant, sanglotant, prit instinctivement le chemin de sa ferme.

— Léda, disait-il, au milieu de ses sanglots, Léda, reviens à toi, je te pardonnerai, je t'aimerai, j'oublierai tout.

— Savez-vous, lui dit Léda, en s'appuyant sur son bras, et en parlant à voix basse, savez-vous ce que je ferai? quand je serai-là, j'irai m'asseoir au chevet de son lit, et pendant la nuit, je me pencherai à son oreille, et je lui chanterai les chansons qu'il aimait autrefois, je lui donnerai du courage, je lui dirai que quand on est bon et fort comme il l'est, il faut vivre et pardonner, car Dieu me l'a dit, je ne dormirai en paix dans ma tombe que le jour où celui que j'ai trompé viendra l'y prier pour moi.

— Oh, je le prierai, je le prierai, repartit Bricord, mais pour qu'il te rende la raison. Oh! pauvre femme, tu as donc bien souffert, il t'a donc bien maltraitée, le misérable!

— Ne dites pas cela, monsieur, reprit Léda, mon mari le tuerait, je le rencontrerais parmi les morts, et il me ferait encore du mal.

En parlant ainsi, ils s'étaient approchés de la ferme. Léda la regarda et s'arrêta tout à coup.

l'eût avertie soudainement que tout mensonge serait dévoilé. Puis elle continua d'une voix confuse :

— Non, ce ne fut pas lui, ce fut moi qui le voulus. Vous devez comprendre les terreurs d'une pauvre jeune fille, Montaleu ; il ne pouvait m'épouser, lui, puisqu'il était marié, et la moindre circonstance eût pu faire naître le soupçon dans l'esprit de M. de Rudesgens : j'étais perdue, car il m'eût abandonnée après avoir publiquement recherché ma main... Il fallait donc qu'un mystère impénétrable cachât la véritable naissance de cet enfant.

M. de Montaleu écoutait dans une étrange anxiété, tandis que Mme de Rudesgens, plus tremblante à mesure qu'elle approchait du dernier aveu, poursuivit en laissant tomber ces mots, à peine articulés :

— Ce fut alors qu'un valet dévoué, nommé Joseph Miras, alla proposer à une pauvre fille nommée...

— Sophie Muller, n'est-ce pas ? s'écria M. de Montaleu avec éclat, en se levant par un mouvement soudain.

— Oui, repartit Mme de Rudesgens d'une voix presqu'éteinte.

— Il alla lui proposer, continua le marquis tout tremblant d'émotion, de reconnaître comme étant le sien l'enfant qui vous appartenait.

— C'est vrai.

— Et la pauvre fille accepta, et plus tard... Oh !...

M. de Montaleu s'arrêta, et levant les mains au ciel, il s'écria avec un désespoir profond :

— Oh ! Sophie ! Sophie ! trente ans de douleur et d'abandon, parce qu'il a plu à une misérable femme de te flétrir de sa faute.

— Elle a volontairement accepté, s'écria Mme de Rudesgens, et nous avons pu du moins soulager ainsi sa misère, car vous ne la connaissiez pas à cette époque.

— C'est vrai, dit M. de Montaleu d'un ton de profonde tristesse, la misère vous l'a livrée, elle vous a vendu son honneur... Oh ! la misère ! la misère ! ajouta-t-il, quelle arme elle met dans la main du riche pour perdre et pour calomnier le pauvre ! Mais je vous comprends, vous ; je comprends jusqu'au crime que vous avez commis, car il fallait vous sauver ; mais quel est le lâche qui a pu vous aider dans cet indigne marché ?

Mme de Rudesgens se mit à trembler de tout son corps.

— Ne l'appelez pas ainsi, reprit-elle, ne l'insultez pas, surtout devant son fils ; car, il me l'a écrit, il dirait tout.

— Mais quoi donc encore ? s'écria M. de Montaleu dans la plus extrême agitation.

— C'est, dit Mme de Rudesgens en balbutiant, que moi seul, à son insu, ai fait ce funeste marché... qu'il ne l'a appris qu'au moment où il partait pour le Nouveau-Monde, et qu'il ignorait alors vos relations avec Sophie Muller.

— C'était donc Montéclain ? s'écria M. de Montaleu.

— Oui, oui.

— Lui, dont le fils nous a tous si insolemment menacés ce matin ?

— Oui.

— Lui, qui est venu me demander d'aller voir sur son lit de mort le malheureux enfant que j'ai repoussé, que j'ai renié, que j'ai chassé ?

— C'est vrai, répéta Mme de Rudesgens, qui pouvait à peine se soutenir.

— Et vous, reprit M. de Montaleu avec indignation, vous qui, depuis le départ de Montéclain, de votre amant, avez appris tout ce que votre infâme supercherie avait attiré de malheur à l'infortunée Sophie : vous qui savez tout ce que j'ai souffert de la croire coupable, vous n'avez pas eu un moment pitié ni d'elle ni de moi ; vous n'êtes pas venue me faire cet aveu...

— Oh ! pardonnez-moi, fit Mme de Rudesgens avec désespoir.

— Et mon fils se meurt, s'écria M. de Montaleu, que les larmes gagnèrent enfin, et il est dans la maison de mon ennemi, qui l'a recueilli, tandis que moi je l'ai chassé ; qui a recueilli aussi une pauvre enfant, innocente peut-être, et que j'ai chassée aussi. Et pourquoi ? parce qu'il y a autour de moi des gens sans cœur, sans probité, sans honneur...

— Montaleu ! Montaleu ! s'écria Mme de Rudesgens en interrompant la colère du marquis, vous viendrez ce soir avec moi, chez Montéclain, il le faut, et vous déjouerez ainsi les perfides intentions de Mme Amab.

— Mme Amab ! répéta M. de Montaleu, Léona ? Mais en quoi donc cette femme est-elle mêlée à tout ceci ?

— Ne vous l'ai-je donc pas dit, fit Mme de Rudesgens, mais Léona, c'est cette enfant dont la naissance a été attribuée à Sophie Muller... Léona est...

— Votre fille ! dit Montaleu.

— Oui, ma fille, répéta Mme de Rudesgens en cachant sa tête dans ses mains.

M. de Montaleu la regarda un moment en silence, et lui dit d'une voix moins sévère :

— Oh ! vous êtes assez cruellement punie... Léona est votre fille !

— Ma fille, continua Mme de Rudesgens à voix basse, et comme si le bruit de ses propres paroles l'eût épouvantée ; ma fille, qui m'a menacée de tout révéler à mon mari si je ne l'aidais à perdre Mme de Monrion.

— Qui est innocente, n'est-ce pas ? s'écria avec transport M. de Montaleu, et qui pleure maintenant, qui souffre comme mon pauvre fils assassiné : assassiné... mais par qui donc ?

— Mon ami, reprit Mme de Rudesgens,

Montéclain m'attend ce soir chez lui : « Venez, m'a-t-il écrit, et toute preuve de ce qui peut vous compromettre sera anéantie ; venez et amenez M. de Montaleu ; il faut que d'abord il vous pardonne, lui ; sans cela, tous mes efforts seront inutiles : dites-lui que son fils le demande, dites-lui que, puisque j'ai été jusque chez lui, il peut venir jusque chez moi ; seulement j'essaierai de lui montrer comment un gentilhomme ouvre sa maison à l'ennemi qui ne craint pas d'y pénétrer. »

M. de Montaleu se taisait. Son orgueil hésitait encore contre les sentimens de son cœur ; puis enfin, il s'écria tout à coup :

— Eh bien ! soit, j'irai, et si j'ai eu des torts envers Montéclain, je ne craindrai pas de les réparer en les avouant devant tout le monde. A quelle heure, devez-vous vous rendre chez Montéclain ?

— Il nous attend à huit heures, dit Mme de Rudesgens. Vous viendrez, n'est-ce pas ?

Au moment où M. de Montaleu allait répondre, on frappa à l'appartement de M. de Montaleu, et celui-ci ayant ôté les verroux qui fermaient la porte, le domestique lui annonça l'arrivée de Mme Léona Amab.

— Cette femme chez moi ! s'écria M. de Montaleu...

— Elle a, dit-elle, répondit le domestique, un écrit important à vous remettre.

Mme de Rudesgens tremblante et éperdue, mais contenue par la présence du domestique, attachait sur M. de Montaleu des yeux égarés.

Le marquis eut pitié d'elle, et il lui dit tout bas :

— Faut-il la recevoir ?

— Je ne sais, repartit Mme de Rudesgens d'une voix défaillante.

— Faut-il la chasser ? reprit M. de Montaleu.

— Oh ! non, non ! ce serait peut-être me perdre.

— Faites entrer Mme Amab, dit tout haut M. de Montaleu au domestique.

— Oh ! mon ami, s'écria Arthémise dès que le domestique fût sorti, vous seul pouvez me sauver, vous seul...

On entendit presque aussitôt la voix de Léona, et Mme de Rudesgens, épouvantée, se précipita dans un cabinet voisin. Léona parut.

Elle s'arrêta sur le seuil de la porte. M. de Montaleu l'avait vue plus éclatante et plus magnifique de beauté, mais jamais il ne l'avait vue si fière de regard, d'expression et de tenue. Son visage, d'une pâleur mate, était richement encadré dans les larges boucles de ses cheveux noirs. Ses yeux éclairés d'un feu sombre, ses lèvres pâles, frémissantes et dédaigneuses, lui donnaient quelque chose de la majesté de l'ange tombé. Le marquis de Montaleu lui fit signe d'approcher et lui montra un siége.

— C'est inutile, monsieur le marquis, dit Léona, d'une voix calme ; nous n'en sommes pas, l'un vis-à-vis de l'autre, à ces vaines formules de politesse ; vous me haïssez et vous me méprisez, moi je vous hais et je vous estime.

M. de Montaleu s'inclina sans répondre.

Léona continua :

— La meilleure preuve que je puisse vous donner de cette estime, monsieur le marquis, c'est que, malgré les sentimens défavorables que vous avez pour moi, je viens à vous pour une chose à laquelle tient peut-être le salut de ma vie. C'est une question d'honneur, monsieur, et je la remets avec confiance entre vos mains ; veuillez lire cet écrit, ajouta-t-elle, en lui tendant l'original de la lettre dont elle avait montré la copie à Mme de Rudesgens, et veuillez me dire quel en est l'auteur, et quelle est celle dont j'ai le droit, je suppose, d'apprendre le nom.

M. de Montaleu prit toujours dans le même silence l'écrit que lui remit Léona.

Celle-ci le regardait attentivement, car comme nos lecteurs l'ont vu déjà, cette lettre renfermait la justification de Sophie Muller, et Mme Amab s'attendait à une explosion de la part du marquis. M. de Montaleu savait déjà tout ce que renfermait cette lettre. Cependant il ne put cacher l'émotion que lui causa cet appel à sa véracité et à son témoignage. Il tenait dans ses mains la preuve écrite de l'innocence de Sophie, et il parut hésiter un moment. Le papier tremblait dans sa main. Léona qui le dévorait du regard lui dit enfin :

— Eh bien ! monsieur le marquis, quel est le nom de l'homme qui vous a écrit cette lettre ? Quel est le nom de la femme qui, en reniant son enfant, vous a forcé à renier le vôtre ?

M. de Montaleu plia le papier, et le tendant à Léona, lui dit d'une voix ferme :

— Je ne connais pas cette écriture, madame.

Léona resta atterée.

— Ni cette signature ? reprit-elle.

— Non, madame.

— Ni cette légende ?

— Non.

— Ni rien, n'est-ce pas ? s'écria-t-elle avec un transport effrayant.

— Rien, répéta froidement M. de Montaleu.

Léona ne poussa pas un cri, ne prononça pas une parole, ne laissa pas échapper un geste de prière ou de menace ; elle salua gravement M. de Montaleu, et sortit.

Au même instant, Mme de Rudesgens s'élança du cabinet où elle s'était cachée.

— Oh ! merci ! merci ! mon ami ! s'écria-t-elle, merci ! vous m'avez sauvée !

— Mais Montéclain me rendra mon fils ? dit M. de Montaleu.

— Oh ! venez ! venez ! repartit Mme de Rudesgens ; il vous attend.

XXXVIII.

LA FOLLE.

Le soir était venu. Julie, demeurée à la ferme, voyait s'approcher avec anxiété l'heure de tenir la promesse qu'elle avait faite à Montéclain. Nous avons si souvent dit quelles incertitudes agitaient l'âme de Mme de Monrion, que nous hésitons à expliquer le trouble qu'elle éprouvait. En effet, lorsqu'elle rencontrait Montéclain, c'était toujours la même confiance dans ses paroles, c'était un entraînement irrésistible qui la faisait croire à ses conseils, obéir à ses prières. Tant qu'il était présent, elle semblait sentir, penser, vivre par lui et en lui; mais dès qu'il s'était éloigné, les doutes de Julie la reprenaient, et cette fois ils avaient été éveillés en elle par un incident insignifiant en apparence, dont cependant il est nécessaire que nos lecteurs soient informés.

Comme nous l'avons dit, Julie, décidée à quitter ce pays, avait envoyé chercher sa voiture chez M. de Montaleu. On y avait joint quelques objets nécessaires à son voyage, et plus particulièrement tous les papiers qui lui appartenaient. Parmi ceux-là, Julie retrouva la lettre que le matin même elle écrivait à son frère, et qui avait été interrompue par l'arrivée de MM. de Rudesgens, de Champmortain et de Brias; Julie la relut et la cacha dans son sein, le plus près de son cœur.

Cette confidence de ses sentiments secrets en la mettant en présence d'elle-même, lui rendit ses terreurs au sujet de Montéclain. Plus dominée que jamais par le charme impérieux que cet homme exerçait sur elle, elle fut encore plus épouvantée de cet empire. Ainsi ce n'était déjà plus, comme au commencement de cette journée, un homme deux fois rencontré par hasard, et qui, à chaque rencontre, avait pénétré plus avant dans la confiance et dans l'amour de Julie. Ce n'était plus celui dont elle avait d'abord agréé le respect, puis la protection, celui avec qui elle avait fait alliance contre la calomnie qui les frappait à la fois, celui à qui elle avait permis de lui choisir un asile dans une chaumière, c'était l'homme qui l'appelait maintenant dans sa maison, qui la lui ouvrait comme le seul refuge où elle pût abriter sa douleur et son innocence, et auquel elle avait promis d'accepter cette dangereuse hospitalité.

Toute l'âme de Julie, tout ce qu'il y avait en elle de généreux, de confiant, lui criait: « Va, n'hésite pas, va »; mais presqu'aussitôt le souvenir de l'illusion qui l'avait elle-même trompée autrefois; la récente, mais terrible expérience qu'elle venait de faire des perfidies du monde lui criait d'une autre côté: « Prends garde, c'est peut-être encore un piége; prends garde! »

Toute autre, à la place de Julie, eût probablement écouté les conseils de cette prudence; mais elle avait si peur d'être ingrate envers Montéclain, qu'elle avait laissé venir la nuit au milieu de ses douloureuses indécisions, lorsque tout à coup on vint lui annoncer l'arrivée de Bricord et d'Aly-Muley.

La nourrice de Saint-Faron et l'enfant de Léda étaient avec Julie dans la chambre où elle s'était retirée. Elle craignit que le fermier n'apprît la présence de cet enfant dans sa demeure, et elle se hâta de descendre dans la salle basse où Bricord s'était arrêté avec le spahis.

Tous les domestiques de la ferme étaient assemblés et regardaient curieusement leur maître, dont le visage pâle n'exprimait plus que le courage calme de la résignation. Aly-Muley et Bricord se découvrirent quand parut Mme de Monrion; tous les domestiques firent de même. C'était un spectacle touchant que celui de cette jeune et belle femme au milieu de ces grossières figures, en présence de ces deux rudes soldats, honorée et respectée dans cette humble chaumière, après avoir été abandonnée par le riche, le noble et le puissant.

La présence d'Aly-Muley et de Bricord rendit toute la confiance à Julie; c'est qu'elle avait un juste instinct du bien qui lui montrait la valeur de chacun, indépendamment du vêtement riche ou grossier qui le couvrait. Ce n'était là ni un marquis comme M. de Rudesgens, ni un pair de France comme M. de Montaleu, qui venait lui tendre la main; c'étaient deux paysans, deux nobles cœurs, deux honnêtes gens; et Julie se sentit confiante et forte.

— Madame, lui dit Aly-Muley d'un ton grave et presqu'assuré, nous sommes venus vous chercher pour vous conduire au château de M. de Montéclain.

— Vous m'y accompagnerez, n'est-ce pas? dit Julie; et vous aussi, monsieur Bricord?

— Nous vous y accompagnerons, madame, répondit le fermier. Mais, allez, allez, vous pouvez y entrer sans crainte, fussiez-vous toute seule. Il y a en vous quelque chose qui vous protége mieux que ne pourrait le faire la présence de pauvres gens comme nous; il y a que vous êtes bonne, madame; il y a que vous avez pitié du coupable et du malheureux; il y a, ajouta Bricord avec des larmes dans la voix, que je sais tout, madame; que je sais que vous n'avez pas voulu dire un mot pour vous défendre... que je sais que vous n'avez eu peur que pour une autre... Il y a que je voudrais pouvoir vous dire tout ce que j'éprouve dans le cœur, tout ce que vous méritez... Mais, ajouta-t-il en essuyant ses larmes qui roulaient sur son visage, je ne puis pas... je ne sais pas... Allez, madame, allez; on vous le dira là-bas, et vous serez contente, bien sûr, vous serez contente.

— Assez comme ça, dit Muley en criant avec effort pour cacher l'émotion qui l'avait gagné: nous n'en avons pas si long à dire à madame; elle entendra ce qu'elle doit enten-

dre; elle verra ce qu'elle doit voir; ça sera bien, suffit. Quant à ce que nous sentons pour elle, ça ne peut pas l'intéresser beaucoup, parce que nous ne sommes rien, nous autres.

— Oh! mes amis! mes amis! s'écria Mme de Monrion en leur tendant les mains à l'un et à l'autre.

Elle s'arrêta pendant que ces deux hommes pressaient dans leurs mains calleuses les frêles et blanches mains de cette douce enfant. Puis elle reprit:

— Oui, vous êtes mes amis, n'est-ce pas!

— Oh! dit tout bas Bricord en balbutiant, Dieu vous récompensera, vous serez heureuse; oui, oui, ajouta-t-il plus bas encore, consentez à être marquise de Montéclain, et vous verrez, vous verrez; vous serez heureuse.

Julie baissa les yeux pour cacher à la fois sa joie et sa confusion. Bricord venait de donner un nom à l'espérance qui l'agitait depuis quelques heures. Pendant ce temps, Aly-Muley se remettait de son mieux de l'émotion qui l'avait gagné, et murmurait entre ses dents:

— Le diable m'emporte, je crois que je vais devenir dévot. Allons, ajouta-t-il, madame, il est temps de partir, on vous attend.

Mme de Monrion monta dans sa voiture, accompagnée des bénédictions et des vœux de ceux qui avaient été témoins de cette scène. Elle prit la route du château de Montéclain. Bricord et Aly-Muley suivaient la voiture à cheval.

Ils étaient à peine à un quart de lieue de la ferme, que Bricord s'arrête tout à coup, pousse un cri étouffé, et s'élance rapidement vers un sentier qui coupait la route où il se trouvait. Le mouvement de Bricord fut si rapide, qu'Aly-Muley, plongé dans ses réflexions, ne s'aperçut de la disparition du fermier que lorsqu'il ne put plus voir de quel côté il avait dirigé sa course. Il supposa que Bricord était retourné à la ferme pour y donner quelques ordres, et il continua à suivre le sentier, persuadé que le fermier allait bientôt le rejoindre.

Aly-Muley se trompait. Ce n'étaient point quelques ordres oubliés qui avaient détourné Bricord de la mission qu'il avait acceptée d'accompagner Mme de Monrion.

Au bout du sentier dans lequel il venait de se précipiter, il avait cru apercevoir une ombre blanche et errante. Malgré l'éloignement, malgré le crépuscule qui enveloppait déjà toute la forêt d'une demi-obscurité, il lui avait semblé reconnaître Léda.

Il y a dans la passion une vision surnaturelle qui fait que l'on reconnaît la femme qu'on aime ou celle qu'on hait, à des signes insaisissables; on ne la voit pas, mais on se dit: c'est elle.

Et Bricord ne s'était pas trompé; c'était bien Léda.

Arrivé à quelques pas de sa femme, le fermier sauta vivement à bas de son cheval, et courut vers elle pour prévenir sa fuite, car il supposait qu'à son aspect, elle chercherait à s'échapper. Mais Léda le regarda s'approcher tranquillement, l'examina avec attention, et tandis que Bricord cherchait par quelle parole il pourrait aborder celle qui l'avait si cruellement offensé, celle qu'il aimait toujours, et qui avait tant souffert, Léda lui dit d'une voix douce et mélancolique:

— Ami, pourriez-vous me dire où est la demeure du fermier Bricord?

— La demeure du fermier Bricord? répéta celui-ci que cette question glaça d'effroi. Vous me demandez à moi la demeure du fermier Bricord?

Il regarda Léda plus attentivement. Elle était calme, ses lèvres souriaient, ses yeux rayonnaient de joie. Bricord trembla et eut peur.

— Oui, reprit Léda d'un ton confidentiel et mystérieux. Je veux savoir où il demeure; il faut que j'aille le voir cette nuit, il faut que j'aille le consoler. Je suis morte, voyez-vous, et il m'aimait tant, qu'il doit être bien chagrin.

Léda! s'écria Bricord, Léda, Léda, ne me reconnais-tu pas, ne m'entends-tu pas? Tu n'es pas morte, puisque tu me parles.

— Léda se mit à sourire et reprit doucement:

— Je sais bien que je suis morte, moi... il m'a tuée, l'autre, le lâche, il m'a tuée; mais, voyez-vous, Dieu a permis que je me relevasse de ma tombe pour expier ma faute, et venir consoler celui à qui j'ai fait tant de mal; conduisez-moi chez lui, je vous en prie. Il est bon, lui, il est généreux, il vous remerciera. Je lui dirai que vous avez eu pitié d'une pauvre ombre égarée; venez, je vous en prie.

Bricord, éperdu, pleurant, sanglottant, prit instinctivement le chemin de sa ferme.

— Léda, disait-il, au milieu de ses sanglots, Léda, reviens à toi, je te pardonnerai, je t'aimerai, j'oublierai tout.

— Savez-vous, lui dit Léda, en s'appuyant sur son bras, et en parlant à voix basse, savez-vous ce que je ferai? quand je serai-là, j'irai m'asseoir au chevet de son lit, et pendant la nuit, je me pencherai à son oreille, et je lui chanterai les chansons qu'il aimait autrefois, je lui donnerai du courage, je lui dirai que quand on est bon et fort comme il l'est, il faut vivre et pardonner, car Dieu me l'a dit, je ne dormirai en paix dans ma tombe que le jour où celui que j'ai trompé viendra y prier pour moi.

— Oh, je le prierai, je le prierai, repartit Bricord, mais pour qu'il te rende la raison. Oh! pauvre femme, tu as donc bien souffert, il t'a donc bien maltraitée, le misérable!

— Ne dites pas cela, monsieur, reprit Léda, mon mari le tuerait, je le rencontrerais parmi les morts, et il me ferait encore du mal.

En parlant ainsi, ils s'étaient approchés de la ferme. Léda la regarda et s'arrêta tout à coup.

— Merci, monsieur, dit-elle à Bricord, je me reconnais maintenant, c'est bien là notre maison où j'ai vécu si infortunée, où j'aurais pu vivre si heureuse. Je ne l'ai pas voulu, monsieur, c'est ma faute. Pauvre Bricord, ajouta-t-elle, comme il doit souffrir d'être seul. Le connaissez-vous, l'avez-vous vu depuis que je suis morte? M'a-t-il beaucoup maudite? m'a-t-il un peu pleurée?

— Il vous a pardonné, Léda, dit Bricord, dont la voix avait peine à se faire jour à travers les sanglots qui le suffoquaient. Il vous pardonne... il vous appelle... il vous attend.

Ils étaient sur le seuil de la cour de la ferme; les domestiques, encore tout émus du départ de Mme de Monrion, s'y trouvaient assemblés et causaient entre eux des événemens de ces dernières journées, lorsque Léda et Bricord parurent tout à coup. Une vive surprise, un soudain effroi fermèrent toutes les bouches à leur aspect, et le groupe des domestiques s'ouvrit silencieusement devant Léda, qui s'avançait d'un pas calme du côté de la maison.

— Oh! mes enfans! mes enfans! dit Bricord en parlant à ses domestiques, qui le regardaient avec un profond étonnement, elle est folle!

Ils s'approchèrent tous pour la considérer de plus près.

— Laissez-moi passer, leur dit-elle de cette voix uniforme et douce dont elle avait toujours parlé jusqu'à ce moment, laissez-moi aller à lui; j'ai des choses à lui dire.

Les domestiques se reculèrent, et Léda entra dans la salle basse de la ferme. Elle s'y arrêta et regarda autour d'elle.

— Oui, reprit-elle, c'est bien ici, c'est pour moi qu'il avait fait arranger cet endroit, c'est pour moi cette table, ces rideaux, ces fleurs, ce fauteuil... Pauvre Pierre, ajouta-t-elle d'un ton plus ému, comme il m'aimait!... Mais soyez tranquilles, mes enfans, le bonheur que je ne lui ai pas donné durant ma vie, je le lui donnerai à présent. La mort enseigne bien des choses, croyez-moi; elle enseigne où est le devoir, où est la vertu, où est le bien; aussi je l'aime maintenant, et je viens à lui pour le lui dire.

— Oh! mes enfans, mes enfans, s'écria Bricord, prions Dieu qu'il lui rende la raison. Oh! mon Dieu, s'écria-t-il en tombant à genoux, ayez pitié d'elle et de moi!

Tous les domestiques imitèrent leur maître, et Léda resta seule debout au milieu de cette troupe agenouillée et qui priait pour elle.

Tout à coup, un faible cri passa au dessus du murmure de toutes ces voix suppliantes. Léda tressaillit; le calme joyeux de son visage fit place à une expression de désespoir et d'épouvante; ses yeux flamboyaient, sa tête était penchée en avant; elle semblait écouter et attendre. Un nouveau cri retentit, cri faible et doux auquel répondit un cri déchirant de Léda. Aussitôt elle se précipita hors de la salle basse, gravit tout haletante l'escalier qui conduisait à sa propre chambre, en poussa la porte et se trouva en présence de la nourrice de Saint-Faron, qui cherchait à endormir sur ses genoux le pauvre enfant abandonné.

A cet aspect, Léda poussa un nouveau cri, cri désespéré et joyeux à la fois, cri de l'âme intelligente et éveillée, cri de la mère sorti de ses entrailles. La nourrice se leva épouvantée à cette apparition.

— C'est mon enfant, reprit Léda d'une voix éperdue.

La nourrice recula, pendant que Bricord et les domestiques se précipitaient dans la chambre, et elle répondit d'une voix tremblante:

— Non, non. C'est l'enfant que Mme de Monrion m'a confié.

— C'est lui, s'écria Léda en s'avançant vers la nourrice. Et comme celle-ci reculait toujours, Léda tomba sur ses genoux, et se traînant ainsi jusqu'aux pieds de Marie-Jeanne, elle lui dit d'une voix déchirante:

— Oh! laissez-moi le voir, laissez-moi le voir.

Les domestiques, stupéfaits, se regardaient entre eux, et la nourrice cachait l'enfant dans ses bras, lorsque Bricord dit avec un profond accent de pitié:

— Donnez-le lui, il est à elle.

A cette parole, Léda, prête à ressaisir son enfant, se retourna et regarda Bricord. Un cri d'épouvante s'échappa de sa poitrine. Elle dirigea vers son mari sa main consulsivement agitée.

— Ah! murmura-t-elle d'une voix haletante, vous... vous... et moi... moi.

Elle se releva lentement; elle promena un regard éperdu sur tous ceux qui l'entouraient.

— Eux... eux... continua-t-elle de la même voix brève et haletante, et moi... ici... ici.

Un éclair lumineux sembla jaillir des yeux de l'infortunée; elle pressa son front dans ses mains, comme si une douleur brûlante y rentrait avec la pensée, et tout aussitôt elle s'élança hors de la chambre avant que personne pût la retenir.

Bricord et tous les domestiques s'élancèrent à la poursuite de Léda; mais plus rapide qu'eux, elle avait déjà disparu dans la nuit.

On la chercha de tous côtés, on l'appela; mais on ne découvrit rien, on n'entendit rien. Bricord seul avait compris qu'elle n'était plus folle. On se précipita hors de la ferme avec des flambeaux, on courut dans diverses directions. Ce fut pendant quelques momens un tumulte et un trouble extrêmes. Bricord semblait à son tour avoir perdu la raison. Il n'eût pas éprouvé de plus terrible désespoir, si Léda eût été innocente; car pour ce noble cœur de

paysan, le malheur était un titre presque aussi sacré que la vertu.

Il avait pris l'enfant de Léda dans ses bras, et il s'en allait criant :

— Léda ! voilà ton enfant ; il t'appelle, ne l'entends-tu pas ?

Les servantes allaient et venaient, les valets de ferme fouillaient les buissons et les fossés. Chacun, emporté par sa recherche, s'éloignait peu à peu de la ferme. Tout à coup Bricord se trouva en face de la petite rivière qui coulait au fond de la vallée de Lavordan. C'était à un endroit où le cours d'eau, retenu par une étroite chaussée, formait une cascade dont le bruit, ainsi que celui du moulin élevé sur cette chaussée couvrait les cris des paysans répandus aux environs. Bricord recula en apercevant, dans l'ombre de la nuit, un homme à cheval, arrêté au bord de la rivière, et au dessous de la chute du moulin.

— Qui que vous soyez, s'écria-t-il, dites-moi....

— Ah ! c'est toi, Bricord, lui fit Aly-Muley... Je venais savoir pourquoi tu m'avais quitté...

— Mais pourquoi t'es-tu arrêté là ? lui dit Bricord frappé d'un sinistre pressentiment.

— C'est que, repartit Aly-Muley, il m'a semblé de loin voir passer une ombre blanche qui courait vers la rivière, et puis j'ai cru entendre un grand cri, et le bruit de la chute d'un corps dans l'eau...

A ce mot, Bricord poussa un cri terrible, désespéré, et qui retentit dans toute la vallée.

XXXIX.

TRIOMPHE.

Lorsque Julie arriva dans la cour du château de Montéclain, elle fut étrangement surprise en voyant qu'Aly-Muley et Bricord n'étaient plus avec elle. Leur absence lui fit peur ; la pensée d'avoir été attirée dans un piége traversa un moment son esprit, mais elle la repoussa avec indignation. Elle n'eût pas eu foi en Montéclain, qu'elle eût eu honte de soupçonner Aly et Bricord d'avoir prêté les mains à un crime.

Deux valets portant des torches avaient ouvert la portière de sa voiture. Ils éclairèrent le vaste perron du château et lui en ouvrirent la porte. Julie entra dans le vestibule, où deux autres valets portant des flambeaux marchèrent devant elle, et l'introduisirent silencieusement dans un premier salon, illuminé comme pour une fête, mais désert.

Cette singulière réception étonna Julie et la rendit toute tremblante ; enfin elle arriva à la porte d'un second salon qui s'ouvrit de même devant elle, pendant que l'un des domestiques annonçait d'une voix retentissante :

— Madame la comtesse de Monrion.

Julie entra et se trouva en face de M. de Montaleu, du colonel, de Brias, de Champmortain, de Sylvie, de M. de Rudesgens et de sa femme.

M. de Montaleu était assis près du colonel dont il tenait les mains dans les siennes ; Brias s'entretenait avec eux ; Sylvie et Champmortain causaient avec effusion ; Mme de Rudesgens souriait à son mari. A l'entrée de Julie, tous se levèrent d'un mouvement spontané, le colonel lui-même que Brias fut obligé de soutenir. Julie s'arrêta. Il y eut un moment de silence solennel ; chacun hésitait. Mais tout à coup M. de Montaleu, ouvrant les bras et faisant un pas vers Julie, l'appela en s'écriant :

— Mon enfant... ma fille... ma fille...

Julie s'y précipita éperdue, heureuse, enivrée. Tout ce qu'elle avait souffert était oublié. De quelque désespoir qu'elle eût payé ce moment de joie et de triomphe, elle ne le regretta pas, car ce n'était pas elle seulement qui triomphait, c'était aussi Montéclain, qui lui avait tenu sa parole, Montéclain qui ne la trompait pas, Montéclain, chez qui était venu M. de Montaleu...

Julie pleurait, étouffait, sanglottait. En s'arrachant aux embrassemens de M. de Montaleu, elle aperçut Sylvie, qui s'était approchée d'elle et qui la regardait d'un air suppliant. Elle la prit dans ses bras... Son cœur était plein de pardon pour tout le monde. Elle embrassa aussi Mme de Rudesgens, et le vieux Annibal aussi. Elle tendit la main à Brias, à Champmortain, en leur disant à tous :

— Merci... merci... comme si elle leur devait de la reconnaissance.

Puis, après avoir été ainsi des uns aux autres, ses yeux cherchèrent encore quelqu'un dans ce salon ; mais il n'y était pas... Julie eut peine à se rendre compte du sentiment affreux qu'elle éprouva.

« Oh ! se dit-elle dans le plus profond de son âme, si ce n'était de sa part que générosité ! »

Mais ce doute n'eut que la durée d'un éclair. D'ailleurs, M. de Montaleu la détourna presque aussitôt de cette préoccupation.

— Mon enfant, lui dit-il, permettez-moi de vous présenter mon fils, le colonel Thomas Rien de Montaleu.

— Votre fils ? fit Julie avec étonnement.

— On vous expliquera cela, la belle des belles, reprit M. de Rudesgens en baisant les mains de Julie. Prenez-le toujours pour un brave gentilhomme, un homme d'honneur, un honnête homme, un...

— Ah ! dit Julie en serrant les mains du colonel, je sais ce que je dois à monsieur... Je sais que c'est pour moi que sa vie est en danger... que c'est pour moi qu'il souffre.

— Je ne souffre plus, repartit Thomas ; le bonheur guérit vite. Ne le sentez-vous pas comme moi, madame ?

— Oh ! oui ! répondit-elle avec effusion.

Puis elle se tourna encore vers les autres personnes présentes, elle échangea encore avec elles de ces mots qui pardonnent et qui remercient; mais elle demeura incertaine et étonnée : Montéclain ne paraissait pas.

Chacun semblait deviner le motif de la surprise de Julie ; mais personne ne paraissait vouloir lui expliquer la cause de cette absence.

Elle allait parler : elle allait interroger M. de Montaleu, lorsqu'un domestique entra et dit à Brias que M. de Montéclain désirait lui parler. Il sortit. Puis un moment après ce fut le tour de M. de Rudesgens ; puis celui de Mme de Rudesgens ; enfin Champmortain et sa femme disparurent à leur tour, appelés tous par Montéclain. Julie se trouva seule avec M. de Montaleu et son fils.

— Oh ! dit-elle toute tremblante à M. de Montaleu, pourquoi s'éloignent-ils donc tous ?

— J'espère que vous les reverrez tout-à-l'heure, à moins que...

On appela aussi M. de Montaleu et le colonel.

— Quoi ! vous me laissez seule ? s'écria Julie.

— Vous me reverrez dans tous les cas, lui dit en souriant M. de Montaleu. A bientôt, mon enfant, à bientôt.

Le colonel et M. de Montaleu s'éloignèrent, et Julie resta tout à fait seule.

Elle demeura un moment immobile au milieu de ce vaste salon étincelant de bougies. Pour la première fois elle regarda l'endroit où elle se trouvait, et vit appendue, tout autour d'elle, une longue suite de portraits qui tous semblaient la regarder curieusement. Julie était dans un état de trouble inexprimable ; elle prévoyait pour elle un grand événement ; mais elle n'osait en faire une espérance.

Il allait venir, sans doute ; mais qu'allait-il lui dire ? Oh ! ne s'était-elle pas trop flattée ? n'avait-il préparé qu'une justification à son innocence, qu'un hommage à son malheur ?

Julie se sentit prête à étouffer. Son cœur battait avec violence et s'arrêtait tout à coup. C'était une appréhension si douloureuse qu'elle appuya sa main sur son cœur, et sentit crier, sous ses doigts, la lettre inachevée qu'elle écrivait le matin même à son frère.

Ce papier, confident de ses craintes et de ses espérances, la brûla.

Elle chercha avec anxiété autour d'elle, comme pour implorer appui contre elle-même ; ses yeux interrogèrent tous ces visages muets qui l'entouraient, et elle y arrêta ses regards comme pour leur demander appui et conseil. Mais la mine fière et hautaine de la plupart de ces guerriers enchâssés dans leurs armures, de ces femmes couvertes de pierreries, semblaient repousser les prières de Julie. Son regard errant de toile en toile paraissait ne devoir pas trouver un visage ami, lorsqu'il rencontra un portrait représentant une femme jeune, belle, mélancolique, et qui couvrait d'un regard d'amour un berceau fermé.

Ce visage, Julie le reconnut. C'était bien le front élevé et penseur de Montéclain, c'était bien sa lèvre dédaigneuse, son nez d'aigle, son œil brûlant, sa noire et riche chevelure ; cette femme était sa mère.

Rien ne manquait à cette ressemblance parfaite. Seulement tout était plus doux dans ce visage, le rayon de l'œil était voilé, le front s'inclinait, et quelque chose de résigné avait effacé l'orgueilleuse expression de la bouche.

Julie s'arrêta à ce portrait, et, joignant les mains elle murmura tout bas :

— Protégez-moi, madame, protégez-moi !

Un léger bruit se fit entendre ; elle se retourna et aperçut Montéclain.

Il s'approcha d'elle, la salua respectueusement, et lui fit signe de s'asseoir. Julie lui rendit son salut et se laissa aller sur le fauteuil placé au-dessous du portrait de la mère de Montéclain, car elle était incapable de se soutenir.

— Il faut que vous me pardonniez, madame, lui dit gravement Montéclain, de vous avoir enlevé l'un après l'autre les amis qui vous entouraient tout-à-l'heure ; je dois vous expliquer pourquoi je l'ai fait.

Julie s'inclina. Elle frémissait de tout son être, elle sentait qu'il lui fallait sortir de cet entretien heureuse ou condamnée.

— Pour mettre un terme aux mille intrigues qui s'agitaient autour de vous, continua doucement Montéclain, j'attendais de Paris des papiers qui viennent de m'arriver; et j'ai dû les remettre à chacun de ceux qu'ils concernaient.

— Vous avez fait ce qui était convenable, j'en suis sûre... fit Julie d'une voix faible et émue.

— Pardon, reprit Montéclain ; veuillez me laisser tout vous dire. Brias, débarrassé de toutes les dettes qui le tourmentaient, quitte demain ce pays, et bientôt la France.

— C'est bien, dit Julie ; et Sylvie ?

— Mme de Champmortain rendra bientôt à son époux l'affection qu'il n'avait perdue que par sa faute, et qu'il sera heureux de retrouver maintenant.

— Oh ! c'est bien ! monsieur, c'est bien ! repartit Julie.

— J'espère, dit Montéclain en souriant, avoir procuré à M. de Rudesgens plus de repos dans sa maison, en montrant à sa femme que l'indulgence sert bien à qui en a besoin, et je l'ai mise elle-même à l'abri d'un véritable malheur, en détruisant, d'une part, les traces d'une faute cruelle, et en avertissant M. de Rudesgens, d'une autre part, qu'il n'était pas juste de chercher aujourd'hui à éclaircir des soupçons qu'il avait repoussés jadis lorsqu'il soupirait pour la

fortune de Mlle Van Marken. Le pardon mutuel est un commencement de bonheur.

— C'est juste, monsieur, dit Julie.

— Enfin, continua Montéclain, j'ai remis à M. de Montalen les preuves écrites de l'innocence d'une pauvre mère qui a longtemps souffert, et je lui ai donné le droit de reconnaître, pour son fils, l'un des hommes les plus braves de notre époque, la plus belle espérance de notre armée, un de ces cœurs enfin qui font une renommée au nom qu'ils choisissent, qui ajoutent une gloire au nom qu'ils reçoivent.

— Oh! merci pour eux, monsieur. Vous avez sauvé les uns du danger, vous avez rendu aux autres le bonheur. Dieu vous récompensera de ce que vous avez fait pour eux.

— Je n'ai rien fait pour eux, repartit Montéclain... vous le voyez, madame; cependant je me vante devant vous de tout ce que j'ai puisé dans vos regards de bonté et d'indulgence; je me pare du peu de bien que j'ai fait et que vous m'avez inspiré, et je vous demande si vous êtes contente.

— Ah! monsieur, monsieur, dit Julie, dont le trouble faisait frémir la voix... me croyez-vous si injuste, si ingrate?...

— Non, madame, reprit Montéclain, non; je vous crois juste, je vous crois reconnaissante, et c'est pour cela que je vous demande la permission de tout vous dire. Cependant, avant d'aller plus loin, sachez une chose: vos amis sont encore dans ce château, au moindre appel de votre voix, ils viendront à vous. C'est ma maison, madame, mais dès que vous y êtes, c'est moi qui suis chez vous. Si ce que je vais vous dire, madame, vous paraît étrange, si une seule de mes paroles vous alarme, chassez du moins la crainte qui pourrait vous faire croire que je veux abuser de votre présence ici, pour vous tenir un langage que vous ne devez pas entendre. Vous êtes reine et maîtresse dans cette maison, madame; vous y êtes assise à la place où s'asseyait ma mère, au-dessous de son image, qui me voit, qui m'entend et qui vous protége.

— En vérité, monsieur, dit Julie les yeux baissés et le cœur oppressé, je n'ai aucune crainte, aucune appréhension.

— Il faut plus, madame, ajouta Montéclain, il faut avoir du courage.

— Du courage? fit Julie.

— Oui, madame... veuillez me comprendre. Vous vous croyez obligée envers moi; vous pensez me devoir de la reconnaissance, et vous êtes trop noble et trop bonne pour vouloir causer un chagrin à l'homme qui vous est venu en aide... Eh bien! madame, il faut oublier cela...; il faut être franche, il faut être sévère, il faut tout oser me dire.

— A vous, monsieur?

— Oui, madame; tout ce que j'ai fait depuis quelques jours, tout ce dont je me vantais tout à l'heure, ce n'est pas pour les autres que je l'ai fait, c'est pour vous.

— Pour moi... monsieur? fit Julie toute tremblante de ce mot tant espéré.

— Pour vous seule, dit Montéclain, et je l'ai fait parce que je vous aime, madame.

Julie rougit et se sentit prête à pleurer.

— Pourquoi, reprit gravement Montéclain, chercherais-je pour l'aveu de cet amour des expressions qui ne vous le diraient qu'à moitié. Je vous aime, madame, non-seulement parce que vous m'avez fait comprendre la puissance de la bonté, le charme de l'innocence, la supériorité de la vertu; je vous aime, non seulement pour ce que vous valez, mais pour ce que vous m'avez fait valoir.

Le cœur de Julie battait à lui rompre la poitrine; sa tête brûlante de rougeur se baissait sur son sein; elle aurait voulu pouvoir se cacher dans les bras de sa mère; sa respiration était haletante, elle ne put prononcer une parole. Montéclain continua:

— Oui, madame, je vous aime et cela n'a rien de surprenant, je pense; mais ce qui l'est sans doute beaucoup, c'est que j'ose vous demander votre amour.

— Mon amour? murmura Julie en se reculant avec effroi au fond du siége qu'elle occupait...

— Oui, madame, reprit Montéclain d'une voix triste et émue, et c'est à vous seule que j'ai voulu le dire, c'est de vous seule que je veux une réponse. Veuillez me comprendre, madame; j'aurais pu, suivant l'usage, vous faire dire par vos amis le vœu de mon cœur, vous faire demander par les miens votre réponse. Ceux-là peut-être, vous connaissant moi, vous auraient parlé de mon nom, de mon rang, de ma fortune, et vous auriez pu croire que je les comptais pour quelque chose devant vous. Ceux-ci, trop prévenus en ma faveur, vous auraient dit que, dans ma vie, j'ai montré peut-être quelque courage, quelque générosité, et que, peut-être aussi, j'ai le droit d'être ambitieux et de croire à l'avenir; d'autres encore, plus sévères ou plus justes, vous auraient raconté ma vie passée, ses écarts, ses folies, ses erreurs, et vous eussent détournée de mon amour. Aucun ne vous eût trompée, mais aucun ne vous eût dit la vérité. Moi seul je vous la dois, à vous seule qui devez l'entendre. Madame, jusqu'au jour où je vous ai rencontrée, je n'ai pas vécu. Ce que je vous dis là, madame, est vrai; je vous le jure devant ma mère qui me regarde: non, je n'ai pas vécu de mon cœur, de mon âme, de mon esprit véritables, car depuis que je vous connais, j'ai un autre esprit, une autre âme, un autre cœur. Ce n'est donc plus l'homme dont on peut vous dire beaucoup de mal et peu de bien qui vous parle, c'est celui que vous avez créé et qui vous appartient, qui s'adresse à vous et qui vous de-

mande loyalement si vous voulez accepter son amour et son nom.

— Monsieur, fit Julie tremblante, mais je ne sais...

— Vous pouvez tout dire, madame; vous pouvez me répondre : que vous ne croyez pas à mon amour, ou que vous le dédaignez ; vous pouvez me dire : que vous me plaignez et que vous ne m'aimez pas; et, je vous le jure, quelle que soit votre réponse, je l'accepterai avec respect : je n'aurai de colère que contre moi, qui ne suis pas digne de vous, et je ne me souviendrai que d'une chose pour vous en être reconnaissant, c'est que vous avez eu foi en mon honneur de gentilhomme, c'est que vous êtes venue seule dans cette maison, sans crainte, sans hésitation : et cela, madame, est un honneur dont vous ne me défendrez pas d'être fier.

Julie, confuse, éperdue, le cœur plein d'un trouble inexprimable, heureuse, ivre de ce qu'elle entendait, épouvantée de ce qu'elle éprouvait, poussée et retenue à la fois par son amour d'autant plus pudique qu'il était plus puissant, Julie, dont l'âme frémissait de joie, mais dont la chaste pensée s'effrayait d'un aveu, Julie dont les lèvres ne savaient pas prononcer le nom du bonheur qui la brûlait, Julie se détourna et murmura doucement :

— Ne me demandez pas de vous répondre, n'exigez pas...

— Oh ! madame, ajouta Montéclain, je vous avais bien dit qu'il vous faudrait du courage. Vous me plaignez, n'est-ce pas ? vous m'êtes aussi reconnaissante de mon amour que de votre salut, car vous sentez bien que je vous aime, et vous n'osez me dire que vous ne m'aimez pas.

— Oh ! non, non, fit Julie haletante, je n'ose pas... Je souffre.

Et comme en parlant ainsi elle appuyait sa main sur son cœur, elle sentit dans son sein la lettre qu'elle avait écrite à son frère ; elle tressaillit.

— Vous souffrez ? lui dit doucement Montéclain ; j'aurais dû prévoir que vous hésiteriez à me dire la vérité... et cependant j'aurais dû la deviner : car hier, aujourd'hui encore, vous vouliez partir.

— Oui, lui dit Julie, en le regardant enfin... j'ai voulu partir, et voici pourquoi...

Elle lui tendit la lettre, et cachant sa tête dans ses mains, elle se mit à fondre en larmes. Pour la première fois de sa vie, elle venait de déchirer le voile de son âme virginale, et elle souffrait de son bonheur.

Montéclain lut la lettre d'un œil rapide ; ses mains tremblaient, ses yeux rayonnaient, son front semblait illuminé d'une lumière céleste, et déjà il savait à quel point il était aimé que Julie pleurait encore et se cachait avec désespoir. Montéclain lui prit la main, et l'attirant doucement, il la fit se lever ; elle ne sentait rien, elle n'avait plus ni pensée ni volonté ; il la tourna doucement du côté du portrait de sa mère, et lui dit d'une voix pleine de caresses :

— Julie, quand vous serez la marquise de Montéclain, venez vous asseoir à cette place, et si Dieu est juste, vous entendrez cette sainte image vous dire du haut du ciel : « Ma fille, je vous remercie. »

— Et ma mère, qui doit y être près d'elle, répondit Julie, dira à la vôtre que vous pouvez croire en moi comme je crois en vous.

A ce moment, un bruit tumultueux se fit entendre dans le premier salon. Presqu'aussitôt la porte s'ouvrit, et on annonça :

— Le procureur du roi.

XL.

CATASTROPHE.

Au cri qu'avait poussé Bricord, tous les gens répandus dans les environs étaient accourus. Ceux du moulin et des maisons voisines s'étaient éveillés ; en un instant, les deux côtés de la petite rivière furent couverts de monde. Des cris rauques, des exclamations désolées s'échangeaient d'un bord à l'autre.

— Où est-elle ? où est-il ?... C'est Léda... c'est Bricord... s'écriait-on de tous côtés ; car le fermier venait aussi de se jeter à l'eau.

Trois fois il avait reparu, trois fois il avait replongé ; mais une minute (un siècle pour tous ceux qui étaient penchés sur la rivière) s'était écoulée sans que Bricord reparût. L'eau profonde et toute marbrée de ces remous rapides qui tournent au pied des cascades ne renvoyait aux regards que les reflets brisés des lumières qui couraient sur le bord.

Un silence affreux, une immobilité générale succéda au tumulte et au bruit qui, un instant avant, animaient la noire vallée. Tout à coup l'eau s'entr'ouvre, une main paraît et retombe. Un nouveau cri s'élève, un bruit sourd retentit dans l'attente silencieuse de cette troupe immobile. Aly-Muley venait à son tour de se précipiter dans la rivière.

Mille cris répondent à cet acte d'héroïsme. Alors commencent les pronostics funestes, les réflexions tardives ; — « Ils y périront tous, disent les uns ; la rivière est pleine de trous affreux, de tourbillons puissans qui, en quelques secondes, lient le plus intrépide et le plus vigoureux nageur dans les longues herbes qui flottent jusqu'à fleur d'eau. »

C'en est fait, ce n'est plus Léda dont le salut préoccupe tout le monde, ce n'est plus Bricord, c'est Aly-Muley.

Enfin il reparaît, et, plus maître de lui, plus adroit, plus prudent, il cherche à gagner le rivage... On lui jette une corde qu'il peut saisir, et on le ramène traînant après lui Bricord presque évanoui. Tous deux, couverts de longues herbes limoneuses, avaient dû s'arracher par des efforts

désespérée à l'étreinte de ces mille fibres flexibles qui les avaient enveloppés de leur pesant réseau.

Bricord fut bientôt revenu à lui, et son premier cri fut :

— Léda, où est Léda ?

Un domestique de Bricord voulut se précipiter à son tour, mais Aly-Muley le retint en lui disant d'une voix sourde :

— Ce n'est pas la peine d'exposer la vie d'un homme pour ne repêcher qu'un cadavre... Il y a au moins cinq minutes qu'elle est sous l'eau.

— Cinq minutes ! s'écria Bricord en se levant avec désespoir ; on en a vu y rester dix, vingt minutes, une heure, et revenir après ; laissez-moi.

Il fallut qu'Aly-Muley le prît à bras-le-corps, que ceux qui l'entouraient lui prêtassent main-forte, et encore ne fussent-ils pas parvenus à l'arrêter, si tout à coup le meunier n'eût paru avec des filets.

— Nous la retrouverons maintenant, dit Aly.

— Vivante ou morte, s'écria Bricord d'une voix qui fit frémir tous ceux qui l'approchaient, je la veux, je la veux.

Dans ces eaux, coupées de nombreuses chaussées, qui dorment lourdement à certains endroits et qui tourbillonnent rapidement ailleurs, qui remontent d'un côté ou fuient d'un autre, il est presqu'impossible de savoir où a pu s'arrêter le corps inerte dont elles se sont emparées.

Aly se chargea d'explorer ces profondeurs inconnues. Il prit une sebille de bois, y planta, au milieu, une chandelle, et poussa la sebille au courant de l'eau.

Tous les yeux suivaient avec anxiété cette lumière vacillante, flottant comme une étoile rouge au dessus des ténèbres qui couvraient la rivière. La sebille et la lumière qu'elle portait se balancèrent un moment, puis, prises par le fil de l'eau, elles se mirent à descendre assez rapidement. Bientôt la sebille, vivement poussée d'abord, s'arrêta tout à coup, resta un moment immobile, puis, revenant sur elle-même, elle se mit à tourner en se balançant. Elle se trouvait au dessus d'un corps qui faisait obstacle au courant de l'eau.

A chaque mouvement qu'elle faisait, c'étaient de sourds murmures, des mots rapidement échangés parmi cent personnes marchant pas à pas la suite de cette lugubre étoile de mort. Enfin, elle était arrêtée. Le vaste filet apporté par le meunier, traîné par lui et quelques autres d'un côté de la rivière, traîné par Aly-Muley et Bricord sur l'autre rive, avait lentement accompagné la marche de cette flamme funèbre.

La corde tenue par le meunier fut rejetée par lui du côté où se trouvait Aly-Muley, et le filet ainsi ployé et faisant un vaste réseau fut tiré à la rive, qui dans cet endroit était haute, escarpée, et dominait un des gouffres profonds qui rendaient cette rivière si dangereuse. Le filet était lourd, soit qu'il fût entravé par les herbes glutineuses qu'il arrachait, soit qu'il traînât un corps pesant. L'attente était profonde, l'anxiété terrible.

Déjà le filet était ramené jusqu'au bord ; il ne restait plus qu'à l'enlever hors de l'eau ; tous les efforts se réunirent ; on le soulève ; l'eau qui ruisselle des mailles enveloppe le filet d'un voile transparent à travers lequel on aperçoit enfin un corps blanc.

— C'est elle ! la voilà ! crient ensemble toutes ces voix.

Les efforts redoublent ; le filet tiré avec force imprime une vive secousse à ce corps inerte. Les yeux sont trompés par ce mouvement, et les mêmes voix s'écrient :

— Elle vit ! elle remue...

Toutes les mains se tendent ; Bricord va enfin saisir le corps de la malheureuse Léda ; mais tout à coup les plis du filet se séparent, s'ouvrent, et le corps retombe dans le gouffre avec ce bruit flasque et sourd que rendent les eaux profondes.

Ce fut un moment affreux, un désespoir cruel. Il était à peu près certain qu'on n'avait retrouvé qu'un cadavre, et tout le monde se sentit frappé, comme si l'infortunée Léda venait de mourir à l'instant même. Les cris de Bricord faisaient retentir la vallée ; il tomba sur une pierre pleurant et se désolant comme un enfant, appelant Léda, lui promettant son pardon, son amour, l'oubli du passé, le bonheur de l'avenir. Pauvre noble cœur, sans courage contre la pensée de la mort de celle qui l'avait outragé et qui s'était si cruellement punie !

— Elle vivait, disait-il, elle vivait ; c'est vous qui l'avez tuée. Laissez-moi la chercher ; je la trouverai, je gratterai le fond de l'eau avec mes ongles ; je la trouverai.

On le retint aisément, car toute force était épuisée en lui. Pendant ce temps, Aly-Muley rejetait le filet à la même place où venait de retomber Léda... Mais le filet revint vide : le courant avait ressaisi le corps ramené à la surface, et l'avait encore entraîné plus loin. Bricord, anéanti, brisé, était resté couché sur la pierre où il était tombé, sanglottant, pleurant, mordant le sol, creusant la terre sous ses doigts crispés, pendant qu'Aly-Muley continuait sa recherche. La sebille fut remise à l'eau... on la suivit encore ; elle s'arrêta comme la première fois, et le filet, rejeté de nouveau et retiré comme il l'avait déjà été, ramena enfin le corps de l'infortunée Léda.

On la déposa sur la rive, on la dégagea des herbes qui l'enveloppaient ; des femmes s'en emparèrent, et, suivies de toute cette population consternée, elles prirent le chemin de la ferme. Au milieu de la nuit, ce cadavre porté par des femmes, éclairé par des lumières vacillantes, dans un douloureux silence, avait quelque chose de mystérieux et de lugubre. On avait en-

traîné Bricord jusqu'à sa maison. Lorsque le cortége y arriva, Aly-Muley vit Bricord à genoux au milieu de la salle basse. Au moment où le cadavre entra, Bricord se leva lentement, le regarda, s'approcha de lui et le contempla longtemps.

Aly-Muley eut peur qu'à son tour Bricord n'eût perdu la raison; il voulut éloigner des yeux de l'infortuné fermier ce spectacle de mort.

— Portez-la sur son lit, fit le soldat.

— Non, dit Bricord d'une voix brève... non...

— Mais que prétends-tu faire ? reprit son ami.

— Aly, repartit le fermier sans quitter le cadavre des yeux, Aly, au dessus de la cheminée, il y a mon vieux sabre de spahis, prends-le...

— C'est fait, lui dit Aly qui craignait l'explosion de ce calme terrible.

— Prends aussi le tien, Aly, continua Bricord de la même voix ferme et brève, et sans détourner les yeux du corps de Léda.

— Le voici...

— Bien, fit Bricord, l'œil toujours fixé sur le cadavre.

— Que veux-tu donc faire ? lui dit Aly.

Bricord repoussa tous ceux qui soutenaient le corps de la victime, et s'en emparant avec rapidité, il la souleva, la prit dans ses bras, la chargea sur ses épaules, et cria à Aly-Muley :

— Et maintenant, suis-moi.

XLI.

DÉNOUEMENT.

Le magistrat qu'on avait annoncé chez Montéclain avait fait appeler près de lui tous les personnages de cette histoire qui se trouvaient au château. Il prit place et se prépara à les interroger.

— Monsieur, dit-il à Montéclain, une lettre de vous est venue avertir les magistrats que M. le colonel Thomas Rien, peu d'heures après avoir quitté votre maison, avait été frappé d'un coup de feu ; vous ajoutiez en même temps que, depuis quelques jours, une femme habitant ce pays avait tout-à-coup disparu. Vous avez appelé les investigations de la justice sur ces faits qui, si je dois en croire quelques expressions de votre lettre, ont entre eux une connexité que vous vous réservez de me révéler. Veuillez me dire tout ce qui peut m'éclairer à cet égard.

Montéclain allait répondre, lorsque le colonel prit aussitôt la parole.

— Pardon, monsieur, dit-il, j'ai déjà remercié, comme je le dois, M. de Montéclain, de l'empressement qu'il a mis à faire rechercher l'auteur de la blessure que j'ai reçue. Son amitié pour moi, le vif chagrin qu'il a éprouvé de cet accident, l'ont persuadé, un moment, qu'il était le résultat d'un crime. Pour ma part, je suis convaincu qu'un misérable hasard a été seul cause de ma blessure.

Chacun se regarda avec étonnement ; Montéclain sourit à Julie, et lui dit tout bas :

— Tout le monde se gâte à votre exemple, madame ; il va aussi pardonner.

Julie ne répondit que par un signe, mais il disait l'intelligence de leurs âmes. Le colonel continua :

— Je ne suis connu de personne dans ce pays ; je ne peux pas, je ne dois pas y avoir d'ennemis. Ce crime ne serait donc que celui d'un misérable qui eût voulu me voler ; on ne l'a pas fait.

— Mais comment, dit le procureur du roi, expliquez-vous alors ce coup de feu ?...

— Je dois croire, et tout le monde ici doit croire comme moi, reprit le colonel, que quelque pauvre braconnier se sera imaginé abattre un cerf ou un sanglier, et qu'il aura tiré précipitamment ; le hasard, plus que sa volonté et son adresse, aura fait que la balle m'a atteint... Mais quant à moi, ajouta-t-il, en regardant tout le monde d'une façon significative, je ne veux ni ne puis croire à l'intention d'un crime.

— Pensez-vous comme monsieur le colonel ? dit le magistrat à Montéclain.

— Le colonel, répondit celui-ci en souriant, a rapporté de l'Afrique un dédain pour les balles, qui lui a fait considérer comme un accident, ce que moi, j'ai regardé comme un crime. Je me suis trompé, j'en conviens, et l'on m'excusera d'avoir été trop vite alarmé, car ce sera toujours un bonheur pour moi que de reconnaître, qu'en de telles affaires, il n'y a de coupable que le hasard, et que la justice n'aura pas à inscrire un nouveau nom sur les listes fatales des condamnés.

— Pensez-vous ainsi, monsieur de Montaleu ? dit le procureur du roi.

— Oui, répondit M. de Montaleu d'une voix mal assurée, je pense... je dois croire que le colonel qui sait la vérité... a raison de parler comme il l'a fait.

Puis, pendant que le magistrat prit note de ces diverses réponses, le marquis de Montaleu dit tout bas à Thomas :

Merci, mon fils, merci de votre générosité pour ce misérable.

— Il porte votre nom, mon père, fit de même le colonel.

— Je ne vois pas, dit le magistrat, que nous ayons à donner suite à cette affaire ; il ne reste plus qu'à découvrir la malheureuse qui a disparu. Quelle est cette femme ?

— C'est, reprit Montéclain, la femme d'un de mes fermiers.

— Je le sais, elle a quitté sa ferme il y a deux jours, et depuis on n'a plus entendu parler d'elle.

Ce qui eût été très facile à expliquer, si l'on

eût voulu tout révéler, devenait fort embarrassant du moment que l'on voulait épargner à Hector, c'est à dire au nom de Montaleu, le scandale d'une accusation infamante.

— Voyons, reprit le procureur du roi, sur qui portent vos soupçons ? est-ce un enlèvement, une fuite, une séquestration, un assassinat ?

— Ce n'est rien de tout cela, dit Champmortain... Il n'y a pas trois heures que j'ai rencontré, dans la forêt, Mme Bricord, très tranquille et très bien portante, et se dirigeant du côté de la ferme.

A cette réponse de Champmortoin, Montéclain se leva avec inquiétude.

— Léda à la ferme ! s'écria-t-il.

Il appela.

— Où est Bricord ? demanda-t-il.

— Il n'est pas revenu au château, répondit-on.

— Quoi, dit Montéclain à Julie, il ne vous a pas accompagnée ?

— Il n'était plus avec moi quand je suis descendue de voiture.

— Et Aly-Muley ?

— Il n'y était pas non plus.

— Oh ! les fous ! les insensés ! s'écria Montéclain avec chagrin, ils auront fait quelque malheur...

Montéclain avait à peine prononcé ces paroles qu'un grand bruit éclata tout-à-coup ; des voix tumultueuses retentissaient dans la cour du château ; on entendit s'ouvrir brusquement les portes du vestibule ; des pas précipités traversèrent les premiers salons, et l'on vit enfin entrer Aly-Muley, pâle, bouleversé, les cheveux en désordre, l'œil égaré ; il se laissa tomber tout haletant sur un siége ; il avait du sang sur le visage et sur les mains.

— Tu es blessé ? lui dit vivement le colonel.

— Oui... non, répondit-il brusquement, c'est mon sang... ou... c'est le sang des autres.

— Le sang de qui ? demandèrent à la fois le magistrat et Montéclain...

— Je vais vous le dire, fit Aly-Muley dont les dents claquaient et dont le corps frémissait d'un tremblement convulsif.

Tout le monde se pencha pour l'écouter. Aly continua d'une voix sourde :

— Nous venions de repêcher la pauvre femme...

— Quelle femme ? dit Montéclain...

— Eh bien, elle, la femme de Bricord, reprit Aly. C'est que vous ne savez pas... A peine avions-nous quitté la ferme pour suivre la voiture de madame la comtesse que voilà Bricord qui s'esquive. Je m'imagine qu'il a oublié quelque chose chez lui et je continue à suivre... Mais arrivé à vingt pas d'ici je m'aperçois qu'il n'est pas revenu... Il n'y avait plus de danger pour la bonne dame que voilà... On était à la porte du château... Je m'inquiète de Bricord... et je retourne à la ferme. Je longeais la rivière, vous savez, au-dessous du moulin, dans l'allée des grands saules... Tout à coup... voilà quelque chose de blanc et de léger comme une ombre qui traverse la route à vingt pas devant moi, et puis... voilà que j'entends que ça tombe dans la rivière...

Je cours du côté où j'ai vu passer l'ombre et où j'ai entendu le bruit... Rien... C'était uni comme une glace... Je n'étais pas là depuis une demi-minute que voilà Bricord qui arrive... Il criait après sa femme... il criait après Léda...

« — Elle est là, lui dis-je, en lui montrant la rivière... »

Le pauvre Bricord s'y jette, va, revient, replonge, s'en va tout à fait ; enfin je l'en retire, et puis après... elle aussi...

— Léda ! s'écrie-t-on de tous côtés...

— Oui, mais morte... finie... perdue... Elle était folle, à ce qu'il paraît ; mais elle avait vu son enfant... ça l'avait éveillée... alors elle s'était trouvée en face de Bricord... Alors... oh ! elle ne le connaissait pas, la pauvre femme, elle s'était imaginé que parce que c'était un soldat, un paysan qui ne savait ni lire ni écrire, il n'y avait pas là-dessous un cœur... d'or. Oui... oui... fit Muley, brave comme un lion... bon comme tout ce qu'il y a de bon... Pauvre Bricord !...

— Continue, mais continue donc, s'écria le colonel.

— Enfin elle était repêchée, nous l'avions apportée dans la ferme. Alors Bricord se prit à la regarder d'un air si tranquille, que ça me fit venir froid. Nous étions tous là sans savoir où il voulait en venir, lorsqu'il me dit tout à coup de prendre son sabre et le mien. J'ai fait ce qu'il m'a dit. J'ai peut-être eu tort. Mais, voyez-vous, à ce moment je ne sais pas ce qu'il m'eût demandé que j'eusse pu lui refuser, tant je tremblais de le contrarier. Enfin, c'est comme ça. Tant il y a, qu'à peine je tenais les deux sabres, que le voilà qui prend le corps de sa femme, comme celui d'un enfant endormi, et qu'il me dit comme lorsque nous marchions au feu : « Suis moi ! » Dam ! je l'ai suivi.

Un sentiment de terreur passa dans le cœur de tous ceux qui écoutaient Aly-Muley.

— Eh bien ! eh bien ! fit vivement Montéclain.

— Nous allions, reprit Aly-Muley, ou plutôt Bricord allait, et je le suivais... c'était terrible à voir... Il portait la pauvre femme dans ses bras, sa tête était penchée sur l'épaule et allait de çà et de là, les bras tombaient le long du dos de Bricord, ballant à droite et à gauche ; je ne pouvais en détacher mes regards, et avec mes deux sabres sous le bras, j'avais peur en face de ce cadavre ; il m'attirait, il m'emmenait... je l'aurais suivi au bout du monde san dire un mot... Tout à coup...

Aly-Muley s'arrêta.

On s'approcha avec plus d'anxiété.

— Eh bien ?

— Ce n'est rien, dit-il ; mais j'ai failli me trouver mal.... ça m'a glacé.... tout à coup Bricord s'arrête... je marchais sur ses talons ; je ne savais pas qu'il allait s'arrêter, et je vais me heurter la tête contre la tête de la morte, ses lèvres sur ma bouche... ah ! j'ai eu peur !

— Achève donc, dit le colonel.

— Oui... oui... m'y voilà, reprit Aly-Muley ; Bricord s'était arrêté, parce qu'il avait entendu des voix... Ca me tira du froid que j'avais ; c'étaient les voix de M. Hector de Montaleu et de Mme Amab.

Tout le monde tressaillit, pressentant quelqu'affreuse rencontre.

— C'était Hector ! fit M. de Montaleu d'une voix tremblante ; et qu'est-il arrivé ?

— Vous allez voir, répondit Aly-Muley : d'abord Bricord resta un moment immobile, puis il se remit à avancer, mais à pas de loup. Nous arrivâmes ainsi au coin d'un carrefour ; les deux complices se disputaient. Lui était à pied, elle dans sa voiture.

« — Où allez-vous ! disait M. Hector à la Lionne.

» — Que vous importe ?

» — Ah ! reprit alors le vicomte, vous m'avez poussé dans le crime, et maintenant vous m'abandonnez... »

— Quoi ! fit M. de Montaleu, en interrompant le soldat.

— Continuez, dit sévèrement le procureur du roi, continuez !

Aly reprit :

« — Vous êtes un lâche, lui répondait-elle ; vous deviez demander raison à Montéclain de sa conduite envers vous.

» — Mais vous ne savez donc pas, lui disait l'autre, que j'ai fait demander à Brias et à Champmortain de se charger d'aller porter une provocation, et que tous deux s'y sont refusés.

» — Parce que vous avez manqué de courage, lui répondit la Lionne. »

Le cocher fouetta les chevaux, mais M. Hector les prit aux guides. La voiture recula, les chevaux se cabraient, tout allait se briser.

« — Mais que voulez-vous ? s'écria Mme Amab...

» — Je veux que vous restiez... car je vais être poursuivi, moi, parce que j'ai écouté vos perfides conseils, parce que vous m'avez poussé à assassiner le colonel...

» — Est-ce moi, lui repartit Mme Amab, qui vous ai fait assassiner la malheureuse Léda ?... Laissez-moi partir...

» — Léda ? disait Hector, Léda est folle et je ne la crains pas.

» — Léda est morte, cria tout à coup Bricord, et la voici... »

Et en disant ça, reprit Aly, Bricord sortit de la ramée et s'élança au milieu du carrefour. Le vicomte s'était retourné à sa voix, le poing levé et prêt à frapper ; mais il se trouva face à face avec le cadavre de Léda, que Bricord lui présenta.

« — Regarde... regarde, lui criait Bricord pendant que l'autre reculait, elle est morte... c'est ton tour. »

C'était terrible, fit Aly d'une voix sourde... j'en avais le frisson... Bricord avançait toujours... l'autre reculait. Enfin Bricord... ah ! mon Dieu ! la pauvre femme !... Bricord... il fallait qu'il fût bien malheureux... Bricord la jeta contre M. Hector de Montaleu en lui disant : « Est-ce que tu n'oses plus l'embrasser ? » Elle tomba sur le gazon entre eux deux. C'était pitié de la voir ainsi.

Aly-Muley s'arrêta, et Montéclain lui dit d'une voix inquiète :

— Et Léona .. Léona...

— Oh ! reprit Aly d'un ton brusque et amer, Mme Amab ne perdit pas la tête, elle voulut fuir ; le cocher fouetta encore les chevaux. Je vous le jure, j'aurais laissé aller la voiture... moi... car enfin... je ne sais pas !... mais la roue allait passer sur le corps de la pauvre morte... mille tonnerres ! je ne fis qu'un mouvement. Je flanque un revers de mon sabre sur le nez des chevaux... qui hurlent, qui dansent, qui reculent, et qui culbutent la voiture dans un fossé où tout se brise, pendant que Bricord, qui tenait l'autre sabre, disait toujours au vicomte : « Défends-toi ! » L'infâme barguignait, il disait qu'il ne voulait pas.

« — Regarde donc, lui répétait Bricord, la voilà par terre, celle que tu as perdue... et tuée... Elle est punie, elle.., c'est ton tour. »

Il faut vous dire, reprit Aly, qu'on nous avait suivis petit à petit, si bien qu'en ce moment, nous étions plus de vingt dans le carrefour, et quelques-uns avaient des torches.

« — Veux-tu te battre ? criait toujours Bricord.

» — Non, disait-on de tous côtés, il faut l'arrêter... Il y a un procureur du roi d'arrivé. »

Çà le décida.

« — Donne-lui ton sabre, me cria Bricord. »

Je le lui donnai. Alors... Ah ! miséricorde !... j'en ai vu des gens qui se battaient, et vous aussi, colonel ; mais rien de pareil... ils n'ont pas dit un mot... on n'entendait que leur respiration... c'était comme un râle... et puis des coups terribles, sans se presser... et, à chaque coup, un plus gros soupir... et le râle qui revenait plus furieux... car, ils ne se battaient pas, ils se tuaient ; ils avaient la tête fendue, les bras hachés, la poitrine ouverte ; ils frappaient toujours. Enfin, Bricord se trouva tout à coup arrêté par le cadavre de Léda... il trébucha, et pendant qu'il se remettait, le géant... tonnerre du ciel !... le géant lui poussa un coup de pointe... ce fut le dernier ; mon pauvre Pierre

chancela et tomba juste sur le corps de sa femme.

— Mort... firent toutes les voix de ceux qui écoutaient le spahis, dans un douloureux effroi.

— Bien mort, répéta Aly-Muley... Je ne voyais plus, je n'entendais plus. Je m'étais jeté sur Bricord, lorsque tout à coup j'entends pousser un cri... C'était Hector, qui, tout couvert de blessures, s'était traîné jusqu'à la voiture... Cet homme était bâti de fer et de pierre... et tout blessé qu'il était, il en tira sa complice, qui se débattait au fond, comme si c'eût été un enfant; il la traîna jusqu'auprès des deux cadavres.

« — Tiens, vois-tu ton ouvrage? » dit-il à la misérable.

Et en parlant ainsi il leva le sabre sur elle; mais, à l'instant même, un coup de pistolet retentit... Le géant recula en rugissant comme un lion touché, mais manqué, puis il s'abattit d'un coup.

— Le malheureux! dit M. de Montaleu.

Personne ne répondit à cette exclamation.

— Mais Léona! s'écria Montéclain.

— Ah! reprit Aly-Muley... elle... voilà la chose... vous n'allez pas le croire... c'est affreux... ce n'est pas possible, mais c'est comme çà... A peine le vicomte était-il tombé, qu'elle présenta aux autres la gueule de son autre pistolet en disant:

« — Place... place... ou je brise la tête à qui bouge.

Je croyais le victomte achevé!... mais le voilà qui se redresse et qui se met à crier:

« — C'est elle qui m'a fait assassiner le colonel... »

A ce mot-là, je m'élance sur elle, je l'attrape, et je lui dis que je l'arrête; elle ne veut pas et m'envoie une balle dans les côtes... ça m'écorche... ça glisse... je la retiens tout de même... mais enfin c'était une femme, on ne peut pas frapper dessus comme sur un homme... Je lui empoigne une main... mais elle avait pris un petit couteau de l'autre. Je veux la saisir, elle me le plante dans la poitrine... ce n'était rien... plus de rage que de force... une égratignure... Alors je lui dis... çà je jure devant Dieu que je le lui ai dit... d'ailleurs il y avait des témoins... Je lui dis: « Voulez-vous vous rendre, je ne vous ferai pas de mal... » Elle se sauve, je cours après, je l'attrappe... elle veut me frapper... je lui prends les deux mains... « En voilà assez, lui dis-je... c'est fini de faire du mal aux honnêtes gens... » Elle ne répond rien, mais il me semble entendre craquer ses dents, et puis un cri... pas un cri... un sifflement... comme si sa gorge se déchirait. Je lui dis: « Suivez-moi. » Elle tombe sur ses genoux... je veux la relever... elle tombe tout à fait... Je la secoue, je l'appelle, je la soulève... Rien!... Je prends une torche, je la regarde: elle avait les yeux ouverts, elle était blanche comme un marbre, et ses lèvres toutes bordées d'une écume de sang... Je la secoue... Rien!... Elle était morte...

Tout le monde resta foudroyé.

— Alors, fit Aly d'une voix épuisée, je me suis sauvé... et me voilà...

— Messieurs, dit le magistrat, le récit de cet homme vient de me prouver qu'il s'est commis ici des crimes que vous avez voulu soustraire à la justice des hommes.

— La justice de Dieu s'en est chargée, dit Montéclain... Cela vaut mieux, croyez-moi.

— Tout n'est pas fini, reprit le magistrat; il faut que je sois assuré que ce qu'a dit cet homme est vrai.

— Il y a ici tous les paysans qui m'accompagnaient qui sont prêts à témoigner que je n'ai pas menti d'un mot.

On les fit entrer; mais ce fut avec un profond étonnement qu'on vit Amab s'avancer au milieu d'eux.

— Vous ici? lui dit Montéclain.

— Oui, pour affirmer que le récit de ce soldat est exact. Il n'a point frappé la misérable femme qui est morte.

— Mais elle est morte, cependant. Qui l'a tuée? fit le magistrat.

— La main de Dieu, son crime, sa rage, repartit Amab. Ce cœur féroce s'est brisé dans sa poitrine et l'a étouffée.

Amab avait raison, Léona n'avait pas une blessure sur le corps, pas même la trace d'une meurtrissure. Elle était morte de la pensée de son impuissance.

XLII.

CONCLUSION.

Deux mois après, les lettres suivantes parvinrent au château de Montéclain.

DE BRIAS A MONTÉCLAIN.

« Mon ami, je m'embarque tout à l'heure pour Naples, et je n'aurais rien ajouté à la dernière lettre que je vous ai écrite, et où je vous ai remercié de m'avoir rendu à moi-même, à ma carrière perdue sans vous, si je n'avais à vous annoncer une étrange nouvelle. Hier, en visitant le vaisseau sur lequel je dois faire la traversée, j'y ai trouvé deux personnes dont je n'ai plus entendu parler depuis le jour de notre réunion au château de Montéclain.

» Le premier est Villon, ce brave et digne garçon qui, après avoir apporté de Paris les papiers qui pouvaient tous nous perdre, et qui nous ont tous sauvés, est reparti sans vouloir revoir Mme de Monrion. Il a vendu sa maison; il quitte la France. « Elle est heureuse, m'a-t-il dit, je n'ai plus rien à faire dans notre pays. » Mais, ce qui vous paraîtra étrange, c'est le compagnon de voyage qu'il avait choisi; c'est le second personnage que j'ai trouvé là. Ce compagnon de voyage, c'est Amab. Je lui ai

témoigné mon étonnement de le voir avec Villon. « Nous parlerons d'elle, » m'a-t-il répondu.

« Adieu, Montéclain, restez heureux..., etc. »

DU COLONEL THOMAS RIEN AU MARQUIS DE MONTÉCLAIN.

« Mon ami, je vous écris au sortir de l'église où mon père a réparé autant qu'il le pouvait l'erreur fatale où il est resté si longtemps. Je suis heureux, et c'est à vous que je dois le dire le premier, vous à qui je dois le bonheur... Demain, je me mets en route pour l'Afrique avec Aly... Pardonnez-moi de ne pouvoir assister à votre bonheur..., etc. »

DE CHARLES THORÉ A LA COMTESSE DE MONRION.

« Ta lettre m'arrive à Rome, ma Julie, je pars, j'accours, attends-moi pour devenir marquise de Montéclain. Je profite d'un courrier extraordinaire envoyé par l'ambassade pour t'écrire, mais je serai à Lavordan presque aussitôt que lui... Attends-moi. »

Huit jours après, mille lettres partaient du château de Montéclain avec la formule usitée :

« M. le marquis de Montéclain a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Mme la comtesse de Monrion. »

POSTCRIPTUM.

Nous pensions que toutes ces lettres pouvaient suffisamment remplacer le chapitre final que tout auteur doit mettre à la fin de son livre, sous le titre charmant, pour tout le monde, de : CONCLUSION. Nous nous étions trompé, et une nouvelle communication vient de nous être faite. C'est une circulaire de M. de Montaleu aux électeurs de la Nièvre pour leur recommander la candidature de M. de Montéclain.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

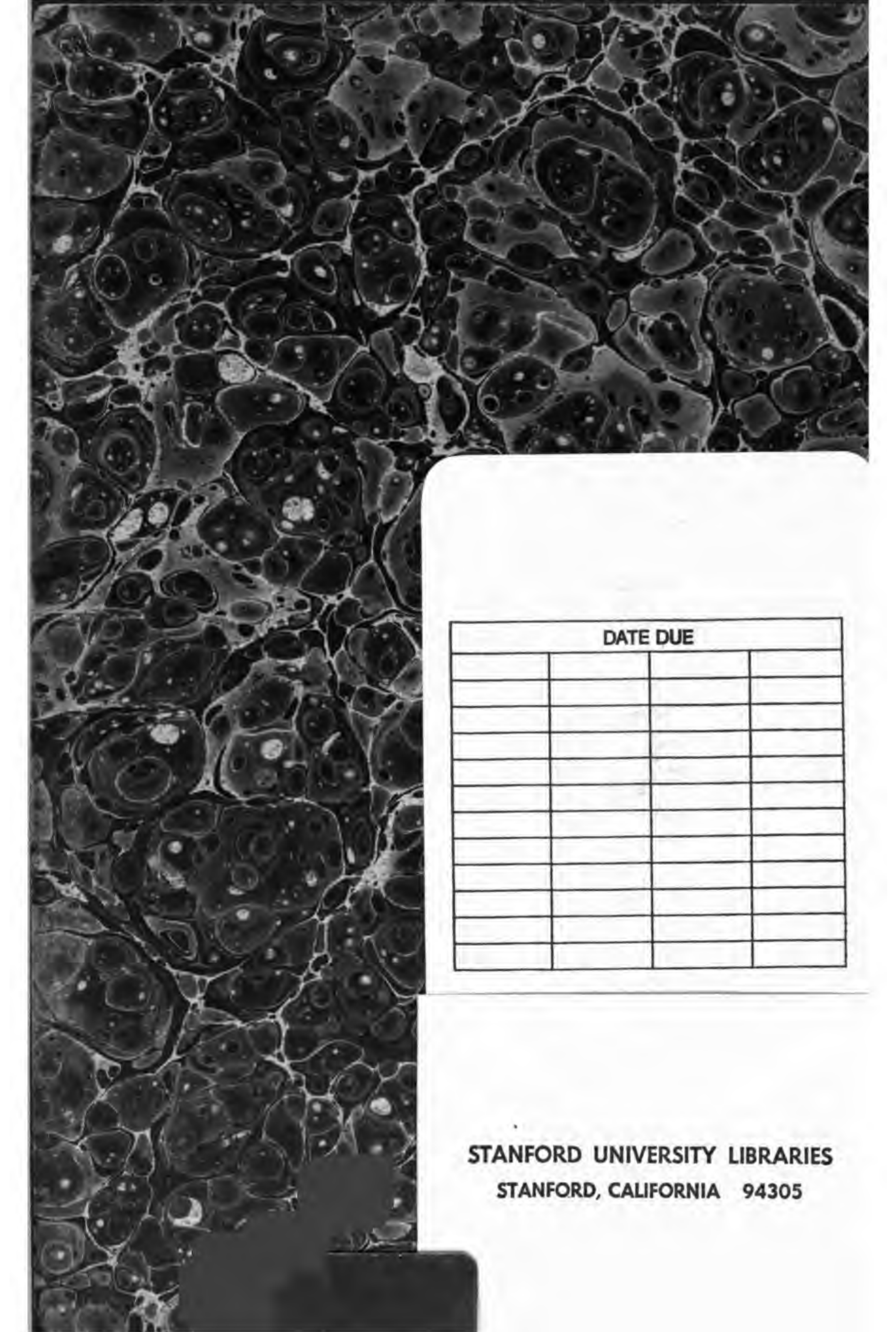


TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

La Dame de Monsoreau, PAR ALEXANDRE DUMAS.

Nota. — La *Comtesse de Monrion* est la suite de *La Lionne*, publiée dans le quatrième volume de la Semaine Littéraire, de l'année 1845.



DATE DUE
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305

